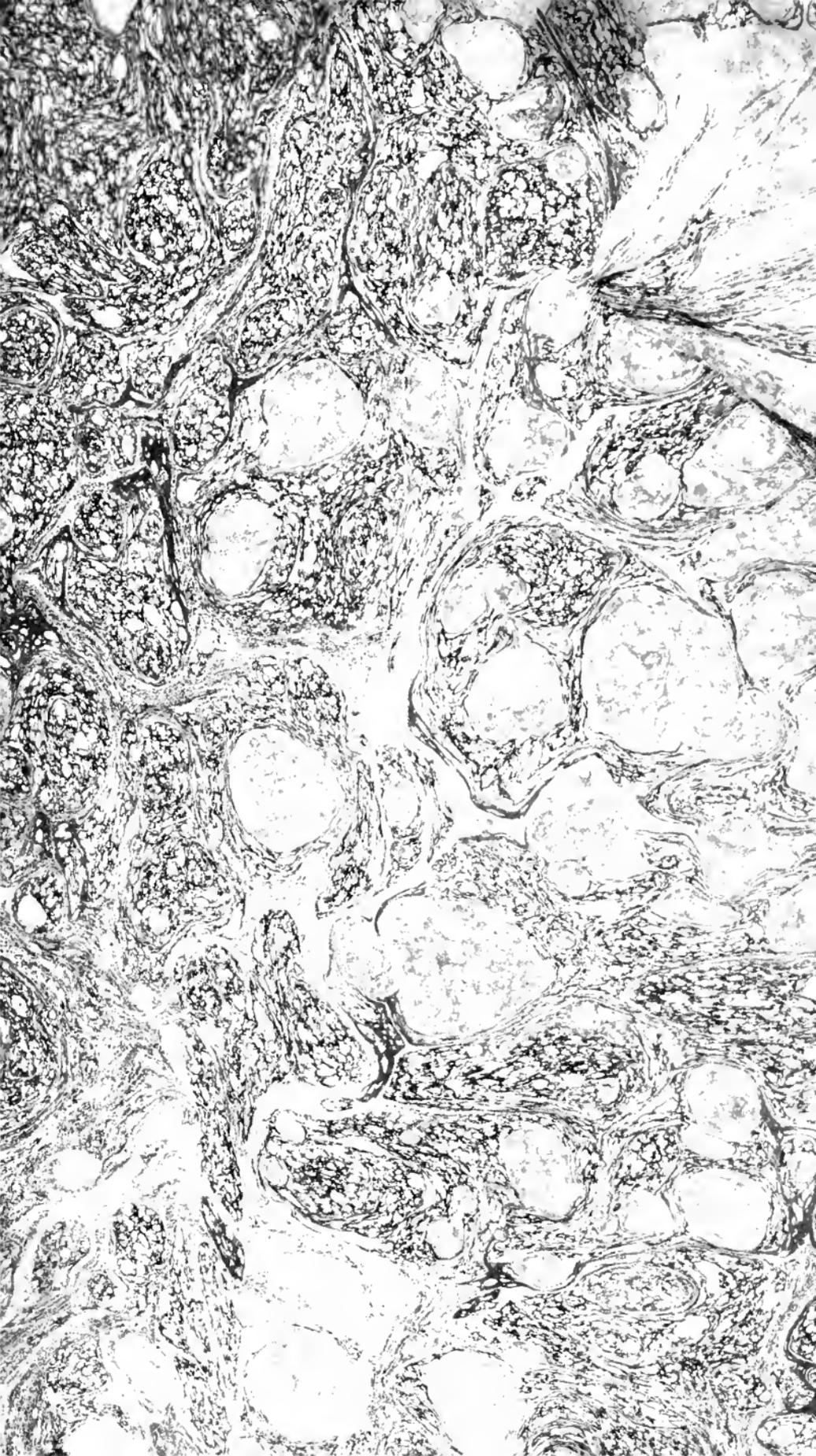
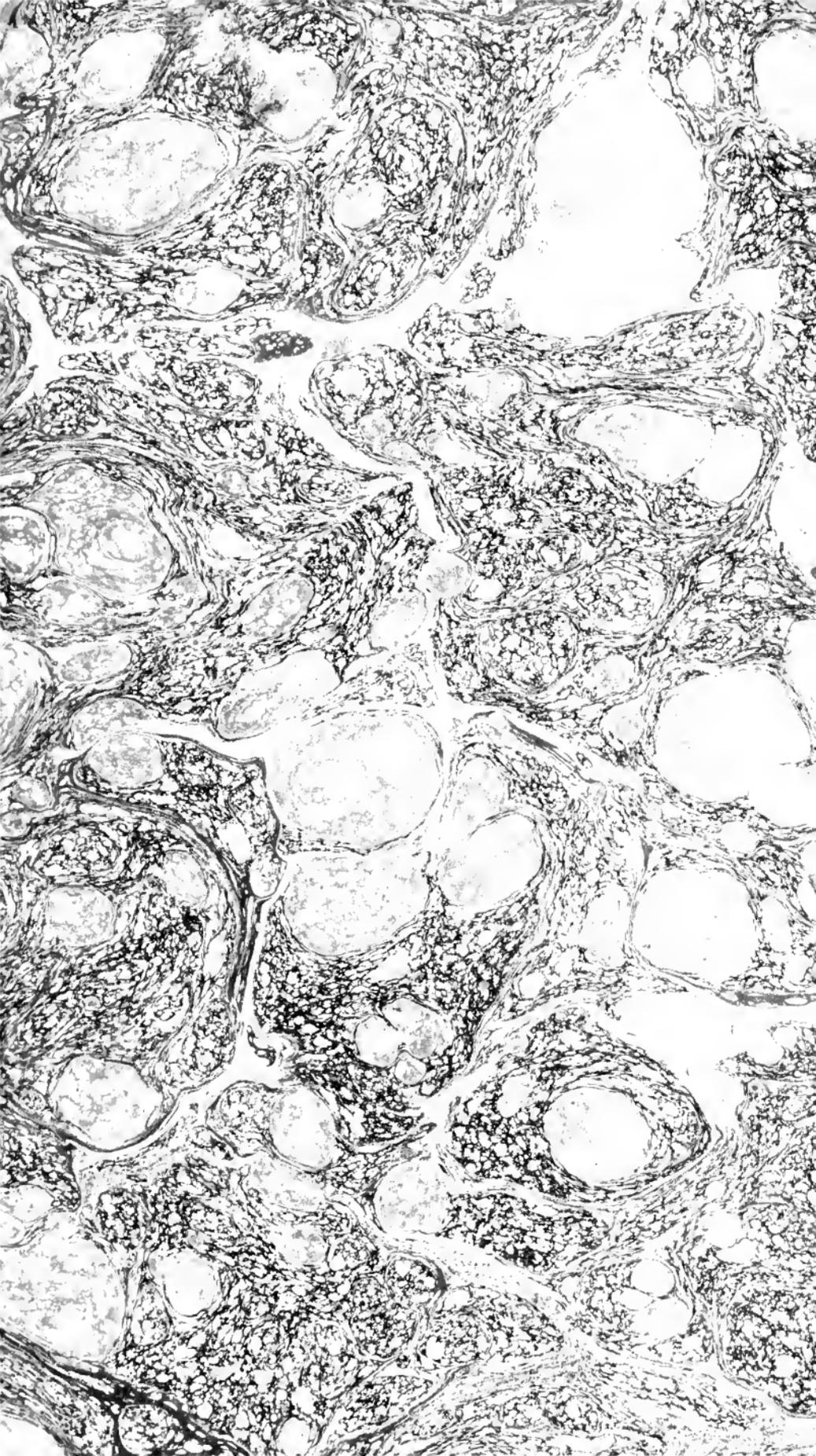


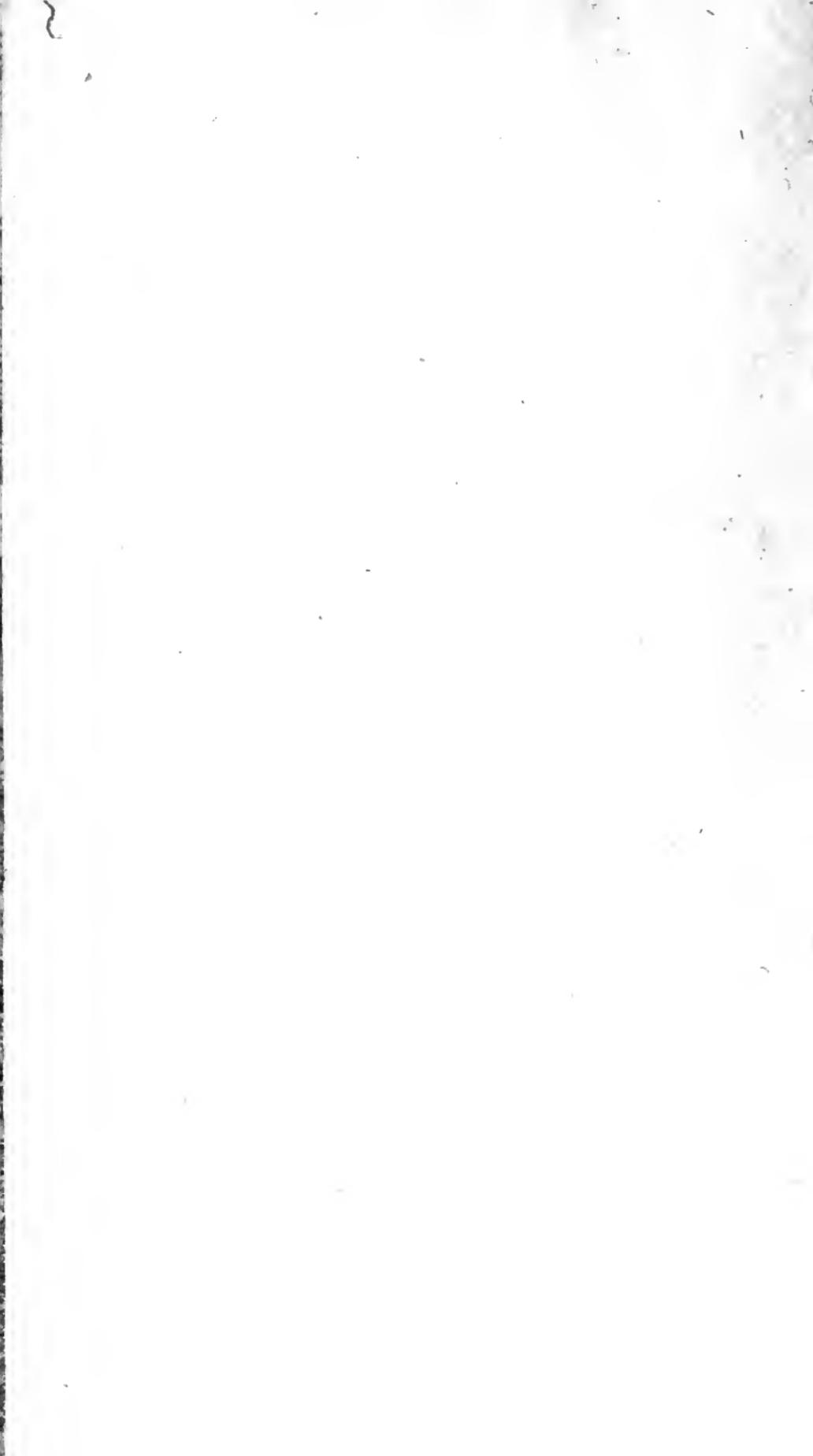
UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01302692 7







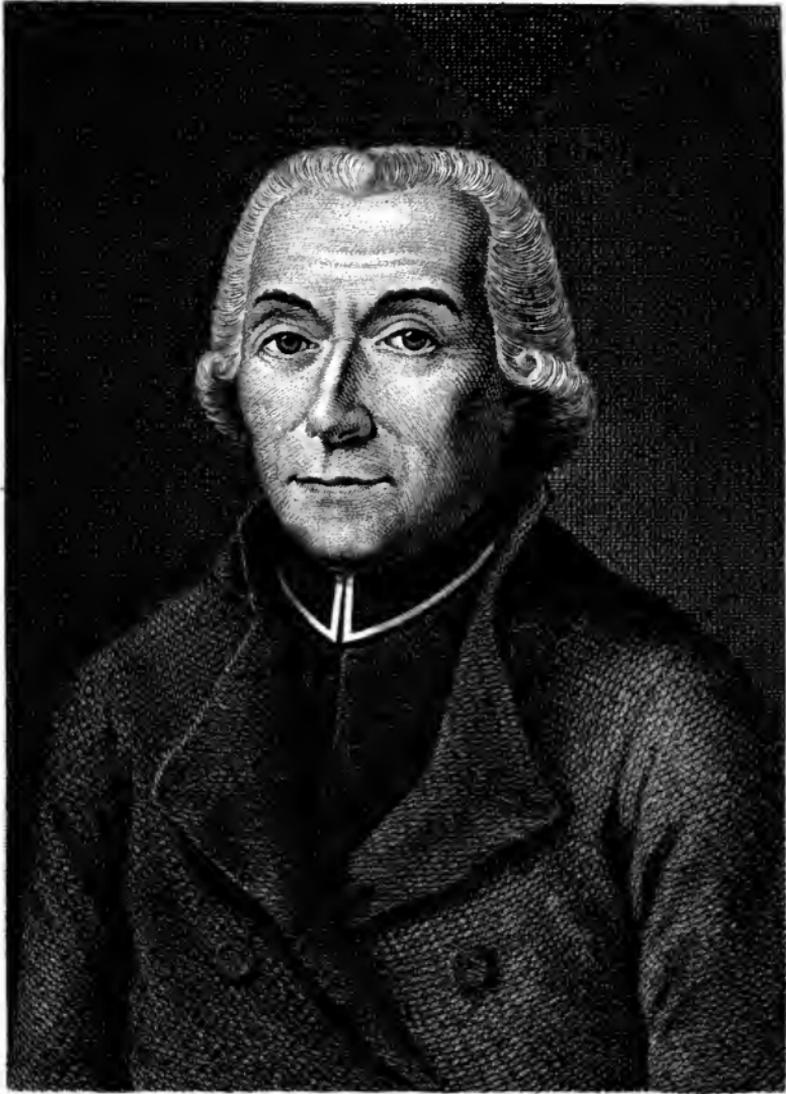
DICTIONNAIRE

HISTORIQUE.



*D'après la Loi, cet Ouvrage est déposé à la Bibliothèque
impériale, pour la sûreté des droits de l'Editeur.*





L. J. J. Schette Sculp.

FRANÇOIS-XAVIER DEFELLER,

Né à Bruxelles le 18 août 1735.

Mort à Ratisbonne le 23 Mai 1802.

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
OU
HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR
LE GÉNIE, LES TALENS, LES VERTUS, LES
ERREURS, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU
MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR L'ABBÉ F. X. DE FELLER.

SECONDE ÉDITION, CORRIGÉE ET BEAUCOUP AUGMENTÉE.

Convenientia cuique. HOR. A. p.

TOME PREMIER.

A L I E G E,

DE L'IMPRIMERIE DE FR. LEMARIÉ, LIBRAIRE;
RUE SOUS-LA-TOUR.

I 797.



CT
143
F45
1797

t1

AVERTISSEMENT

De la premiere Edition , 1781.

IL n'y a peut-être pas , dans le monde littéraire , d'ouvrage plus essentiel , d'un usage plus habituel et plus indispensable qu'un *Dictionnaire historique* ; et nous n'en avons pas qui remplisse ce titre. *Le Moreri* , déjà embarrassant par sa masse , est tombé dans un discrédit mérité , par l'incurie ou l'impéritie des rédacteurs , et la multitude incroyable de fautes en tout genre qui en sont une suite inévitable. Malgré l'énormité de l'ouvrage , l'histoire des derniers tems , sur-tout l'histoire littéraire , y manque presque entièrement.

Le Dictionnaire de *Ladvozat* , resserré dans un espace trop étroit , est absolument dénaturé par les dernières éditions qu'on en a faites tant à Paris , qu'en Suisse et en Hollande ; dans lesquelles on s'est attaché à substituer le langage de la passion ou du préjugé , à l'équité et l'impartialité qui d'abord avoient distingué cet ouvrage.

Un autre Dictionnaire a paru sous les auspices d'une société de Convulsionnaires , quoique publié sous le nom d'un seul (a). Instruits autant que le fanatisme le leur a permis , dans les détails des malheureuses querelles qui ont désolé l'église de France , occupés presque exclusivement de ces matieres chéries , indifférens à l'égard de tout le reste , trop enthousiastes pour rechercher paisiblement le vrai (b) , ils ont fait

(a) L'abbé Barral.

(b) On voit un catalogue de quelques bévues de cette compilation prises au hasard , dans la Préface des dernières éditions de *Ladvozat*. La plupart sont plaisantes , et semblent avoir été imaginées pour divertir le lecteur.

un martyrologe de secte , plutôt qu'un *Dictionnaire historique*.

Une société de gens-de-lettres a mieux réussi , si l'on en juge par la vogue étonnante dont leur ouvrage a joui , et dont il jouit encore. Les défauts les plus graves n'ont pas préjudicié à sa circulation , parce qu'il n'y a pas moyen de le remplacer , et que faute de mieux , il faut bien se contenter de ce que l'on a. Les rédacteurs eux-mêmes ont senti combien cette compilation méritoit peu l'approbation des gens instruits. Ils viennent d'assurer le public , que dans la nouvelle édition de 1779 , on a corrigé *toutes les fautes qui défiguroient les précédentes*. Cependant presque tous les endroits qui avoient besoin d'une revision , sont restés sans aucun changement. On y remarque toujours :

1°. Un grand nombre d'articles rédigés avec une négligence extrême , qui a fait omettre ce qu'il y a de plus étroitement et de plus essentiellement lié avec l'histoire qu'on prétend y donner. C'est ainsi , par exemple , que dans l'article **LÉOPOLD** , empereur d'Occident , on ne trouve pas si ce prince a été marié ou non , quelles ont été ses épouses , s'il a laissé des successeurs , ou s'il est mort sans postérité , etc. — A l'article **ALAIN DE LILLE** , on ne dit pas que ce *docteur universel* étoit religieux de l'ordre de S. Bernard , abbé de la Rivour , évêque de Troyes ; qu'il assista au 3°. concile général de Latran , etc. — Dans l'article **LOUIS** , dauphin , pere de Louis XVI , quoiqu'assez détaillé , on ne dit pas un mot de sa religion , vertu de caractere dont il avoit fait le grand mobile de sa conduite et la base de sa philosophie ; comme on peut s'en convaincre dans les *Mémoires* rédigés par le P. Griffet , et l'Histoire de sa Vie , composée par l'abbé Proyard , etc. , etc. — Dans la Chronologie qui est à la tête de l'ouvrage , il est parlé de *trois antipapes déposés à Constance* (l'un des trois étoit certainement vrai pape) ; d'un *concile de Francfort qui condamna un conciliabule de Constantinople* (c'est le 2°. concile de Nicée , le 7°. général ,

qui sur une fausse version fut condamné par les évêques assemblés à Francfort); d'un Belesis qui eut pour successeur Nabonassar, et qui fut cependant le même Nabonassar, comme il est encore répété dans deux autres endroits, etc., etc.

2°. Un très-grand nombre d'articles omis, tels que RICIMER, célèbre général Romain; deux BERENGER, rois d'Italie; THÉODORIC, roi des Gots, vainqueur d'Attila; l'historien HIRTIUS; GUILLAUME, prince d'Orange, fondateur de la république de Hollande; SADI, fameux poète Persan, etc., etc. Omissions qu'on a suppléées par une abondance au moins très-inutile, en multipliant les mêmes articles, lorsqu'un homme portoit deux noms, ou que son nom souffroit quelque légère variété. C'est ainsi, par exemple, qu'on trouve: APOLLON, *Juif originaire d'Alexandrie, etc.* APOLLOS ou APOLLO, *Juif d'Alexandrie, etc.* — FORBISHER (Martin) *célèbre navigateur, etc.* FROBISHER (Martin) *pilote anglois, etc.* — ASINIUS POLLIO, etc. POLLIO ASINIUS, etc. — NANNI REMI, etc. REMIGIO NANNI, etc., etc.

3°. Les contradictions reprochées à la première édition, outre les nouvelles qu'on a jugé à propos d'y ajouter. La reine *Marie Stuart* est innocente et coupable dans le même article (a). Le maréchal de Marillac réunit également ces deux qualités (b). — *Charles-Quint n'opposa à la ligue de Smalkade, que des édits.... Ni la victoire de Mulberg, ni la détention du Landgrave de Hesse, ne firent point quitter les armes aux*

(a) *Marie étoit une princesse foible, l'amour causa toutes ses infortunes.... Son malheur fut d'avoir des amis dans sa disgrâce... Son attachement à la religion catholique, et ses droits sur l'Angleterre, firent une partie de ses crimes. Il n'y a qu'un moment que l'amour causa TOUTES ses infortunes.*

(b) *Le maréchal fut un des principaux auteurs de la journée des dupes. Il offrit de tuer de sa propre main son bien-faiteur... Le maréchal se reposa sur son innocence. Le cardinal railloit amèrement les indignes magistrats qui l'avoient condamné, etc.*

protestans. — La théologie du P. Concina est très-estimée dans toutes les écoles, quoique proscrite dans celles des Jésuites, ou plutôt, parce qu'elle est proscrite par eux. Remarque satyrique, qui fait de toutes les écoles, des assemblées de factieux et de gens à préventions, et qui détruit en même tems les éloges mérités, donnés aux ouvrages du savant Dominicain. — L'empereur Adrien prit des sentimens très-favorables aux Chrétiens... Comme les Chrétiens étoient aussi odieux que les Juifs, il fit dresser une idole de Jupiter à l'endroit de la résurrection de J. C. — Parmi les ouvrages de Baudius, on distingue ses poésies... Ses harangues et ses épîtres valent mieux que ses vers. — Les entretiens d'Ariste, du P. Bouhours, sont écrits d'un style languissant, empesé et affecté... Le style de la Manière de bien penser est aussi élégant que celui des Entretiens d'Ariste. — Le dessein d'Alberoni étoit d'armer le Turc contre l'empereur. Ce projet se dissipa comme il s'étoit formé... Le pape le fit arrêter comme coupable d'intelligence avec le Turc; le cardinal lavé de cette imputation vint à Rome. — Walstein est déclaré par l'empereur, déchu de tout son pouvoir, le commandement est donné à Galas... Walstein se fit prêter serment de fidélité; démarche qui peut se justifier par les amples pouvoirs que l'empereur lui avoit donnés. — Clément IV ne fit pas éclater son humanité, en conseillant à Charles de France, roi de Sicile, de faire mourir Conradin... M. Fleury et Muratori le justifient de cette fausse imputation, et M. Spon encore mieux. — Charles VI, roi de France, fut frappé d'un coup de soleil qui lui tourna la tête et le rendit furieux... Quelques jours auparavant ses yeux et son esprit annonçoient déjà sa démence. — Louis XIII se livroit à son ministère... Il n'imaginoit point, mais il jugeoit bien; son ministre ne le gouvernoit qu'en le persuadant. — S. Louis, à son retour de la Palestine, trouva son royaume dans un meilleur état qu'il n'auroit dû espérer... Seize ans de sa présence avoient réparé ce que son absence avoit ruiné. — Montgommery a toujours été regardé comme une victime immolée à Pinjuste vengeance de Catherine de Médicis... Osant

s'armer contre son souverain, contre le fils même du roi dont il avoit privé la France, il fut infiniment plus coupable qu'aucun autre chef protestant. — A l'article Bramante, cet architecte est auteur du plan adopté pour l'église de S. Pierre.... à l'article Bonarota, c'est Michel-Ange qui traça le dessin de cette église. — A l'article Antoine, roi titulaire de Portugal, ce prince est proclamé par les Portugais... à l'article Philippe II, il n'est proclamé que par la populace de Lisbonne. — A l'article Alexandre Sévere, ce prince ne persécuta jamais les Chrétiens... à l'article Alexandre de Jérusalem, ce saint fut persécuté sous Alexandre Sévere. — A l'article S. Amour, ce docteur écrit avec beaucoup de force et de zèle... à l'article Alexandre IV, S. Amour n'a fait qu'un livre fanatique. — A l'article Boulen, un simple prêtre donne la bénédiction nuptiale à cette fille et à Henri VIII... à l'article Crammer, c'est Crammer, devenu archevêque de Cantorbéry, qui maria Henri avec Anne de Boulen, etc., etc. S'il falloit recueillir toutes les oppositions de ce genre,

Ante diem clauso componet vesper olympo.

4°. Des préjugés nationaux, d'où dérivent des injures sans nombre contre les gouvernemens qui n'ont pas toujours été amis de la France, et contre les souverains les plus respectables. C'est ainsi que l'empereur Joseph I est un prince nullement modéré, un esprit entreprenant; son pere est imbu des finesse et de la politique italiennes; Charles-Quint sans modération, droiture, franchise, probité, sincérité, etc. En général l'injustice, l'emportement, l'ambition, la jalousie, la vengeance sont les ressorts de toutes les entreprises de la maison d'Autriche. Si ce genre d'écrire n'est pas fondé sur la vérité, il faut encore avouer qu'il ne jouit pas du mérite de l'honnêteté et de la décence.

5°. Une multitude d'articles rédigés par une plume ennemie de tout ce qui tient à la vraie religion, et sur-tout des personnes les plus respectables qui l'ont honorée par leurs vertus et leur zèle. Le grand Fénelon y est accusé de n'avoir pris parti contre le Jansé-

nisme , que pour se venger du cardinal de Noailles , sans que l'auteur dise un mot pour détruire cette calomnie (a). Les autres défenseurs de la foi et de la morale chrétienne , sur-tout ceux qui ont occupé quelque dignité dans l'église , ne sont pas mieux traités. Les compilateurs ne manquent presque jamais d'une réflexion propre à détruire de fond en comble , toute la considération dont ils jouissent dans la mémoire des gens de bien. Des princes qui ont montré beaucoup de zèle pour la propagation de la foi , pour la destruction des hérésies , et dont la mémoire a été constamment en vénération parmi les Chrétiens , sont peints sous des traits méprisables ou odieux , et ravalés quelquefois jusqu'au rang des fanatiques ou des tyrans (b).

Mais si effectivement quelque prince ou prélat catholique s'est laissé engager dans une entreprise condamnable , c'est alors que le fiel coule à grands flots de la plume des lexicographes ; ils ne savent trouver des épithètes assez odieuses , pour caractériser des démarches , qui souvent ne sont que l'effet d'une illusion générale. C'est ainsi que le respectable Bernard de Percin de Montgaillard , abbé d'Orval , homme très-

(a) C'est-là la méthode favorite des rédacteurs pour calomnier les grands hommes. Ils rapportent soigneusement toutes les horreurs que l'imposture en a publiées ; après quoi ils ajoutent , qu'ils ne les garantissent pas... que l'impartialité qu'ils professent , les empêche de prononcer sur ces accusations... , que peut-être elles ne sont pas assez prouvées , etc. Avec cela , ils atteignent leur but , qui est d'accréditer les mensonges les plus odieux. Le lecteur ignorant ou prévenu , ne laissera pas d'y ajouter foi ; les moins crédules soupçonneront qu'il y a au moins quelque chose.

(b) Quel motif pour les ames sages et fortes de mépriser la gloire et les éloges des hommes , lors même qu'ils semblent le plus solidement et le plus invariablement appuyés sur l'histoire ! Tel prince aura fait l'admiration de vingt siècles : il se forme de nouvelles idées , d'autres principes , d'autres fondemens de l'estime publique ; le grand homme n'est plus qu'un imbécille ou un monstre.

vertueux , mais un peu ligueur , *joue un rôle dans une association détestable* ; tandis que les rebellions les plus criminelles sont présentées sous les traits les plus propres à les justifier (a) Les vieilles erreurs devenues dominantes dans des tems d'ignorance , qui infectoient la jurisprudence et la théologie de toutes les nations , sont ramenées à tous les articles qui se prêtent à cette digression , pour peindre en noir quelque pontife ou quelque protecteur zélé de la foi antique (b). La haine du christianisme se manifeste également dans les éloges prodigués , souvent sans aucune modification ni restriction , aux plus forcenés de ses détracteurs.

A ces anciens défauts , on peut ajouter que la nouvelle édition présente des marques insignes de mauvaise foi , en ce que les auteurs n'ont pas corrigé les assertions , sur lesquelles le tems et de nouveaux documens ont répandu assez de lumieres , pour rendre leurs erreurs absolument inexcusables. Telle est la maniere dont ils parlent de la prétendue conjuration de Por-

(a) Celles des Hongrois , par exemple , dont les rédacteurs font continuellement l'apologie , comme étant l'effet naturel et nécessaire de la *tyrannie* , de l'*oppression* , des *exactions* de la maison d'Autriche , etc.. Les hommes sages n'ont garde d'approuver la ligue ; ils savent un peu mieux que nos philosophes , que dans aucun cas possible , il n'est permis aux Chrétiens de se soulever contre l'autorité légitime. Mais n'est-il pas absurde de répéter continuellement ces vieilles et ennuyeuses diatribes , contre une démarche inconsidérée de quelques Catholiques ; et de poser en même tems les principes qui autorisent tous les genres de révoltes , de déclarer les souverains *agens du peuple* , et de prendre avec fureur le parti de tous les fanatiques de la liberté?... Il faut avoir des principes et être conséquent , ou il faut se résoudre à abandonner la fastueuse qualité de *précepteur du genre humain*.

(b) Exactement comme si en parlant des philosophes , qui durant quatre mille ans ont prétendu instruire les hommes , on disoit à chaque article : *Il ne connoissoit pas le mouvement de la terre ; il admettoit l'horreur du vide , et les antipéristases* ; ou en parlant des anciens guerriers : *Il ne faisoit pas usage du fusil et des canons*.

tugal, et à laquelle ils n'ont rien changé, quoique la disgrâce du ministre, les accusations intentées contre lui, la pleine justification des plus illustres victimes de sa tyrannie, enfin toute la conduite du gouvernement actuel eussent dû suffire pour leur donner sur cet objet des idées différentes. — Telles sont encore ces dégoûtantes narrations des prétendues cruautés, exercées envers Montezuma, Atabalipa, Guatimosin, etc., quoique les Lettres authentiques de Cortez, publiées par Mr. de Flavigny, eussent dû dissiper ces imaginations romanesques (*). — Que dire des *Lettres de Ganganelli*, dont la supposition n'est pas encore démontrée pour les rédacteurs ?

Cependant il faut l'avouer, la morgue philosophique se fait moins sentir dans ce Dictionnaire, que dans la plupart des productions de ce tems. Une froide indifférence semble avoir glacé leurs auteurs, à l'égard d'une infinité d'objets où les beaux-esprits du jour se donnent l'essor le plus rapide et le plus brillant. De là vient que bien des personnes très-attachées aux bons principes, se sont persuadées, que malgré une multitude énorme de bévues et d'erreurs de tous les genres, cette compilation ne fera point sur les esprits d'effet bien funeste. Des gens qui voient bien, ont jugé différemment. C'est cette froideur même, réelle ou apparente, c'est cette modération factice, cette impartialité affichée et continuellement démentie, qui fera plus de tort aux vrais principes, aux intérêts de la religion et des mœurs, que la déclamation la plus outrée. D'ailleurs, dans ce tems de frivolité et d'indolence, on se tient volontiers aux arrêts des Dictionnaires; déjà celui-ci est adopté comme un livre classique; ses ridicules même sont des oracles pour les savans du jour. Que sera-ce de la jeunesse, qui n'a aucune ressource à opposer à la séduction? Non, on ne peut douter que cet ouvrage, quoiqu'utile et esti-

(*) Voyez le *Journal historique et littér.*, 15 mars, 1779, pag. 393.

nable à certains égards, bigarré par un mélange de très-bonnes et de très-mauvaises choses, ne soit un de ceux qui aura contribué le plus à la fatale révolution qui se fait dans les idées humaines.

Il m'a donc paru que c'étoit rendre un service essentiel à la religion, aux lettres, à la vérité de l'histoire, que de donner un Dictionnaire assorti à l'usage et au goût des personnes qui, par leur attachement aux bons principes, sont fâchées de trouver dans un livre d'un si grand usage une multitude de jugemens calomnieux, inconséquens, contradictoires. Le chef de la *société de gens-de-lettres* a lui-même senti la nécessité de ce projet. Il a compris que tout ouvrage rédigé par une société, à moins de supposer des circonstances singulièrement rares et bien difficiles à réunir, ne pouvoit être qu'un assemblage monstrueux (*); que des *gens-de-lettres* imbus de principes différens, attachés à des systèmes opposés en fait d'histoire, en fait de physique, en fait de morale, en fait de politique, en fait de théologie, etc., ne pouvoient nous donner

(*) C'est à tort que M. Diderot a fait de l'Encyclopédie l'humiliante critique qu'on lit dans les *Mémoires* de M. Lunnéau de Boisgermain (*voyez le Journ. hist. et litt. 1er. oct. 1779, p. 180*). Dès le moment que c'étoit l'ouvrage d'une société, cette énorme compilation ne pouvoit manquer d'avoir tous les défauts que M. Diderot lui reproche. Que seroit-ce d'un bâtiment que cent architectes auroient combiné et dirigé sur des goûts et des modèles différens? A cela ajoutez l'espece d'*incognito* que gardent la plupart de ces *gens-de-lettres*, qui les dérobe en quelque sorte au jugement du public, et les laisse jouir en paix des petits artifices, par lesquels ils l'ont dupé. Mais supposé qu'ils fussent tous bien connus, les choses n'en iroient pas mieux. Aucun ne se croit responsable des défauts d'un ouvrage qui les regarde tous. Les plus jaloux de leur réputation s'excusent sur les autres: la plupart ne se mettent pas même en peine de se justifier; la partie de la besogne qui leur est échue, étant confondue dans la masse de l'ouvrage, ils croient avoir autant de droit de se glorifier des bonnes choses que leurs collègues y ont insérées, que de ne pas rougir des sottises qui leur appartiennent en propre.

un ouvrage bien lié et bien soutenu dans toutes ses parties (a) ; il avoue ingénument que son ouvrage contient bien des articles qui ne sont pas de son goût, quoiqu'il n'ose encore les désavouer, pour des raisons dont il ne juge pas à propos de nous instruire. Il a été impartial, à ce qu'il dit, *dans les articles qu'il a traités, et qu'il distinguera un jour de ceux qu'il a adoptés sans en répondre.* Avertiss. p. xxiv.

Or, je le demande, si l'auteur est dans le cas de désavouer *un jour les articles qu'il a adoptés sans en répondre*, et qui très-vraisemblablement font le plus grand nombre (b), pourquoi attendroit-on justement ce *jour*, pour faire un triage si nécessaire ? Que sait-on quand ce *jour* viendra ? Le parti le plus raisonnable et le plus sûr, est de s'occuper incessamment d'un travail dont M. Chaudon reconnoît la nécessité. J'en appelle à lui-même. Si mon projet lui paroît déraisonnable, je suis sûr qu'il aura la bonne foi d'avouer que le sien n'est pas bien sage ; et s'il persiste à ap-

(a) S'ils sont tous philosophes à la mode, le sont-ils tous également ? ont-ils abjuré toutes les vérités religieuses ; ou en ont-ils conservé quelques-unes ? ont-ils tous le même degré de fureur et de morgue ?... S'ils sont Chrétiens, le sont-ils tous parfaitement ? sont-ils tous aussi instruits, aussi sages qu'il faut l'être pour n'écrire que des choses vraies, utiles et décentes ?... Pour qu'une *société* produisît un bon ouvrage, il faudroit, 1°. Que tous les membres eussent été formés dès la jeunesse sur les mêmes principes. 2°. Qu'ils eussent une parfaite confiance dans l'auteur principal, et qu'il le laissassent le maître absolu de réformer leur travail comme il le jugeroit à propos. 3°. Que celui-ci, aussi profondément savant que zélé pour le succès de l'ouvrage, veillât avec soin à former un ensemble parfaitement assorti dans toutes ses parties.... Je laisse aux hommes penseurs à déterminer le degré de possibilité d'une telle société, dans le tems où nous sommes.

(b) Le titre même du livre l'annonce. Il est naturel de croire que tous les membres de la *société de gens-de-lettres pris collectivement*, ont fourni plus d'articles que son chef. Or, tous ces articles sont *adoptés* ; on *n'en répond pas*, on les *distinguera un jour de ceux que l'auteur principal a traités.*

prouver le sien , il approuvera encore davantage le mien , qui s'exécute promptement , et n'attend pas *un jour* incertain et indéterminé pour passer de l'état de projet à celui de l'existence.

Avis sur cette seconde Edition.

On ne répétera pas ici les diverses réponses faites tant aux chaudonistes qu'aux autres détracteurs de cet ouvrage ; on les trouve à la fin du 5^e. et du 6^e. tome de la première édition , et dans le *Journal historique et littéraire* , 15 sept. 1783 , p. 108. — 1 octob. 1783 , p. 137. — 15 février 1784 , p. 263. — 1 avril 1784 , p. 499. — 15 avril 1784 , p. 636. — 1 août 1784 , p. 495. Depuis cette époque , un travail assidu et les renseignemens que des savans de tous les pays ont bien voulu me communiquer , ont mis cette seconde édition dans un état , qui ne donnera plus lieu à des plaintes de la nature de celles que j'ai essuyées. On trouvera l'ouvrage plus différent de celui de la *société de gens-de-lettres* , sur-tout pour la manière de présenter et de juger les choses , que celui-ci ne l'est de Moreri , de Ladvocat , de Barral et d'autres biographes , dont les rédacteurs ont suivi les pas.



1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

CHRONOLOGIE



CHRONOLOGIE

D E

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LA première de toutes les époques nous présente le plus grand spectacle. Dieu crée le ciel et la terre par sa parole. Il fait l'homme à son image. Tous les hommes sont renfermés dans le premier, et sa femme même est tirée de lui. Sur ce fondement sont établies la concorde des mariages et la société du genre humain. La perfection et la puissance de l'homme disparaissent par la chute d'Adam et d'Eve. La terre commence à se remplir, et les crimes s'accroissent. Caïn, le premier de tous les enfans, commit un horrible fratricide, et fut la tige des méchans. Le penchant au mal passa des pères aux fils. Tubalcaïn inventa le fer meurtrier. On ne s'en servit d'abord que contre les animaux féroces ; mais bientôt les hommes s'armèrent les uns contre les autres. Ils se livrèrent à l'iniquité. Dieu, ne reconnoissant plus en eux son image, les punit par un déluge universel. La seule famille de Noé, composée de huit personnes, est réservée pour la réparation du genre humain. Les descendans de Noé s'accroissent tellement, qu'ils ne purent plus vivre réunis en un même corps. On proposa de se séparer ; et pour laisser un monument frappant de cette séparation, peut-être aussi pour se précautionner contre un second déluge, on convint auparavant de construire une tour extrêmement élevée : c'est la tour de Babel ; premier monument de l'orgueil et de la foiblesse des hommes. Alors Dieu confondit les langues ; et les ouvriers ne s'entendant plus, ces hommes inconsidérés furent obligés d'abandonner leur entreprise.

Après le partage des trois enfans de Noé, et la première distribution des terres, tous les hommes étant de nouveau livrés aux vices et à l'erreur, Dieu se choisit un peuple particulier, dont Abraham fut le père. C'est la nation Juive, qui passa ensuite en Egypte sous Jacob, petit fils d'Abraham.

Ici tout commence, dit Bossuet; il n'y a point d'histoire ancienne où il ne paroisse des vestiges manifestes de la nouveauté du monde. On voit les loix s'établir, les mœurs se polir, et les empires se former.

Les Israélites passent dans les déserts de Sinaï, sous la conduite de Moïse, que Dieu avoit suscité pour être le libérateur et le législateur de ce peuple choisi. Après la mort de cet homme illustre, les Juifs firent la conquête de la terre de Chanaan, et furent successivement gouvernés par des juges, par des rois et des pontifes. Ce peuple, tantôt châtié, tantôt consolé dans ses disgrâces, toujours selon ses mérites, vivoit toujours en quelqu'état qu'il fût, dans l'attente du Messie. Enfin, devenus la proie des Romains, ils se rendirent coupables de diverses révoltes contre leurs maîtres, qui détruisirent leur ville capitale, et les chassèrent de l'héritage de leurs ancêtres. Depuis cette époque ils sont dispersés sur la surface de la terre, et n'ont jamais été rassemblés en corps de peuple. Mais la foi du Messie et de ses merveilles dure encore aujourd'hui parmi eux, leur étant venue de leurs patriarches et de leurs prophètes, dès l'origine de leur nation.

SUITE CHRONOLOGIQUE DES PATRIARCHES.

C RÉATION et formation et d'Ève,	d'Adam 4004 (*)	Enos meurt, âgé de 905 ans,	2864
Naissance de Caïn,	4003	Naissance de Japhet, fils aîné de Noé,	2443
Naissance d'Abel,	4002	Naissance de Sem,	2446
Naissance de Seth,	3874	Mort de Lamech, pere de Noé,	2353
Naissance d'Enos,	3799	Mort de Mathusala, âgé de 969 ans,	2348
Naissance de Caïnân,	3710	DÉLUGE UNIVERSEL,	2348
Naissance de Malaléel,	3609	Naissance d'Arphaxad,	2346
Naissance de Jared,	3544	Naissance de Salé,	2311
Naissance d'Enoch,	3412	Naissance d'Héber,	2281
Naissance de Mathusala,	3317	Naissance de Phaleg,	2247
Naissance de Lamech,	3130	Naissance de Réhu,	2217
Mort d'Adam, âgé de 930 ans,	3074	Naissance de Sarug,	2185
Enoch ne meurt pas; mais il est enlevé à l'âge de 365 ans,	3017	Naissance de Nachor,	2155
Seth, fils d'Adam, meurt âgé de 912 ans,	2962	Naissance de Tharé,	2126
Naissance de Noé,	2978	Mort d'Arphaxad et de Pha- leg,	2008
		Mort de Noé,	2029

(*) Les dates sont réduites aux années ayant Jesus-Christ, comme dans le Dictionnaire.

Naissance d'Abraham, 1996 (*)	Naissance d'Issachar et d'A-
Naissance de Sara, 1986	ser, 1749
Abraham va en Mésopotamie, 1929	Naissance de Zabulon, 1748
Vocation d'Abraham, 1921	Naissance de Lévi, 1748
La famine qui afflige la terre	Naissance de Joseph, 1745
de Chanaan, oblige Abra-	Jacob revient dans la terre de
ham et Loth de se trans-	Chanaan, 1739
porter en Egypte, 1920	Naissance de Benjamin, 1738
Melchisedech bénit Abraham,	Joseph vendu et conduit en
qui a vaincu Chodorlaho-	Egypte, 1728
mor, et Dieu promet une	Joseph y devient ministre, 1715
nombreuse postérité au saint	Naissance de Manassès, fils
patriarche, 1912	de Joseph, 1712
Naissance d'Ismaël, 1910	Naissance d'Ephraïm, fils de
Circoncision établie, 1897	Joseph, 1710
Sodome est consumée par le	La famine de 7 ans commence, 1703
feu du Ciel, 1897	Jacob et sa famille vont en
Naissance d'Isaac, 1896	Egypte, 1706
Mort de Salé, fils d'Arphaxad, 1878	Mort de Jacob, âgé de 147 ans, 1689
Dieu demande qu'Abraham lui	Naissance de Caath, fils de
sacrifie son fils Isaac, 1871	Lévi, 1662
Sara meurt, âgée de 127 ans, 1859	Joseph meurt en Egypte, 1635
Isaac épouse Rébecca, 1856	Naissance d'Amram, fils de
Mort de Sem, 1846	Caath, 1630
Naissance de Jacob, 1836	Naissance d'Aaron, fils d'Am-
Mort d'Abraham, 1821	ram, 1574
Mort d'Héber, 1817	Edit de Pharaon contre les En-
Naissance de Ruben, 1758	fans mâles des Hébreux, 1573
Naissance de Siméon, 1757	Naissance de Moïse, fils d'Am-
Naissance de Juda, 1755	ram, 1571
Naissance de Dan, 1755	Moïse revient en Egypte pour
Naissance de Nephtali et de	délivrer et en faire sortir les
Gad, 1754	Hébreux, 1491

(*) Voyez, à l'article *Tharé*, la raison de la différence qui se trouve ici entre les chronologistes. — On sait qu'en général la diversité des opinions en fait de chronologie, relativement aux anciens tems, et l'incertitude des moyens imaginés pour les concilier, ne permettent pas aux critiques circonspects de rien décider définitivement en bien des occasions : et c'est la raison de la différence que l'on pourra quelquefois remarquer dans cet ouvrage, quant à la détermination précise des années, dans le cas sur-tout où une scrupuleuse uniformité eût pu faire supposer une certitude qui n'existe pas.

SUIITE CHRONOLOGIQUE

DES GOUVERNEURS, DES JUGES ET DES ROIS DES JUIFS.

Moïse,	1491	Abimelech,	1236
Josué,	1451	Thola,	1232
<i>Anarchie et ensuite première servitude de 8 ans, sous Cushan ou Cuscan, roi de Mésopotamie.</i>		Jair,	1209
Othoniel,	1405	<i>Cinquième servitude de 18 ans, sous les Philistins et les Ammonites; elle commence en la cinquième année de Jair.</i>	
<i>Seconde servitude de 18 ans, sous Eglon ou Heglon, roi des Moabites.</i>		Jephté,	1187
Aod ou Ehud,	1325	Abesan, Ibisan ou Ibsan,	1181
<i>Troisième servitude de 29 ans, sous Jabin, roi de Chanaan.</i>		Aihalou ou Elon,	1174
Debora et Barac,	1285	Abdon ou Habdon,	1166
<i>Quatrième servitude de 7 ans, sous les Madianites.</i>		Samson, né vers 1155	
Gédéon,	1245	<i>Sixième servitude de 40 ans, sous les Philistins. Samson venge à diverses fois les Israélites.</i>	
		Héli,	1159
		Samuel,	1199

ROIS DES JUIFS.

Saül,	1095	<i>Division des royaumes de Juda et d'Israël en 975. (Voyez ROAM et JÉROBOAM dans le Dictionnaire),</i>
David,	1054	
Salomon,	1015	

ROIS DE JUDA.

Roboam,	975	Ezéchias,	726
Abia,	958	Manassès ou Manassé,	698
Asa,	955	Amon,	643
Josaphat,	914	Josias,	641
Joram,	889	Joachaz,	610
Ochosias ou Achazja,	885	Joachim ou Jéhojakim,	610
Athalie,	884	Jéchonias,	599
Joas,	878	Sédécias,	599
Amasias ou Amatja,	826	<i>Nabuchodonosor détruit le royaume de Juda, ruine le Temple, et emmène le peuple en captivité,</i>	588
Ozias ou Azarias,	810		
Joatham ou Jotham,	759		
Achaz,	742		

ROIS D'ISRAEL.

Jéroboam I,	972	Achab,	918
Nadab,	954	Ochosias,	898
Basaa ou Bahasca,	953	Joram,	896
Ela,	930	Jéhu,	885
Zambri,	929	Joachas,	856
Amri,	929	Joas,	839

C H R O N O L O G I E .

5

<p>Jéroboam II, 826 <i>Après la mort de Jéroboam, il y eut en Israël une Anarchie de onze ans et demi.</i> Zacharie, 769 Sellum, 773 Manahem, 773 Phaceia, 761</p>	<p>Phacée ou Pékah, 759 Oséc, 739 Salmanazar, roi d'Assyrie, s'empare de la ville de Samarie, et détruit le royaume d'Israël, qui avoit duré 250 ans, depuis la division des deux royaumes.</p>
---	---

P O N T I F E S D E S J U I F S .

<p>Aaron, 1490 Eléazar I, 1452 Phinéas. Abizué ou Abiscuah. Bocci ou Bukki. Ozi ou Huzi. Zararias ou Zérahja. Merajoth. Amarias ou Amarja. Héli, 1157 Achitob ou Ahitub I, 1116 Achielech, Achias, Ahija. Abiatar, 1061 Sadoc ou Tsadok I, 1014 Achimaas, Achimas ou Ahimahars, 975 Azarias ou Hazarja I, 958 Joannam ou Johanam I, 914 Isus, 889 Axioramus, 887 Phideas, 884 Joïadas I, 882 Zacharie, 850 Joannam II, 838 Azarias II, 810 Amarias, 762 Achitob II, 745 Sadoc II, 730 Sellum, 721 Elcias, Sobnas intrus, 700 Eliacim, 697 Azarias III, 642 Sararias ou Sareas. Josédech, 587 Jesus ou Josué, 536 Joachim, 502 Eliasib, 461 Joïadas II, 441 Jonatham, 397 Jeddoah ou Jaddus, 350 Onias I, 324</p>	<p>Siznon, 300 Eléazar II, 287 Manassés, 265 Onias II. Jason, 176 Menelaüs, et ensuite Lysimachus, 173 Matathias, 168 Judas, 167 Jonathas, 161 Simon, 143 Jean Hyrcan, 135</p> <p style="text-align: center;">P O N T I F E S E T R O I S .</p> <p>Aristobule I, 104 Alexandre Jannée, 79 Hyrcan III, 40 <i>Hérode Iduméen s'empare du royaume, qui est divisé après sa mort.</i></p> <p style="text-align: center;">P O N T I F E S .</p> <p>Ananel, 37 Aristobule II, 34 Ananel rétabli, 31 Jesus, fils de Phabet, 30 Simon, fils de Boëtus, 24</p> <hr style="width: 50%; margin: 0 auto;"/> <p style="text-align: right; margin-right: 20px;">Depuis J. C.</p> <p>Mathias, 1 Joazar, 2 Eléazar, fils de Boëtus, 3 Jesus, 4 Joazar rétabli, 5 Ananus, 6 Ismaël, 16 Eléazar, fils d'Ananus, 17 Simon, fils de Camithus, 18 Joseph Caïphas, 19 Jonathas, fils d'Ananus, 37 Simon Canthara, 40 Mathias, fils d'Ananus, 43</p>
---	--

Elionée ,	44	Jesus , fils de Gamaliel ,	64
Simon Canthara rétabli ,	45	Mathias , fils de Théophile ,	66
Joseph, fils de Canée , rétabli ,	58	Phanaclius ,	67
Ananus , fils d'Ananus ,	61	<i>Jérusalem est prise , et le Temple</i>	
Jesus , fils de Damnée ,	62	<i>ruiné par Titus.</i>	

H I S T O I R E P R O F A N E.

É G Y P T E.

L'ÉGYPTE est une des plus anciennes monarchies du monde , et son histoire par conséquent une des plus obscures. Mezraïm , fils de Cham , peupla cette grande contrée , qui lui avoit été destinée , et à laquelle il donna son nom ; car Moïse appelle Egypte la *terre de Mezraïm*. Il est impossible de suivre la succession de ses premiers rois. C'est un tissu de fables , de contradictions et d'absurdités , que M. Guérin du Rocher a débrouillées le mieux qu'il a pu , à l'aide d'une critique savante et de recherches immenses (*Histoire véritable des tems fabuleux*). L'histoire profane ne nous apprend guere de chose de ce pays , jusqu'à Cambyse , roi de Perse , qui vainquit Psamménite qui étoit souverain d'Egypte , soumit ses états , et se les rendit tributaires. Les Perses en furent maîtres jusqu'en 327 , que ce pays devint une des conquêtes d'Alexandre-le-Grand. Après la mort de ce vainqueur , Ptoloméé l'un de ses généraux , s'en empara ; et ses descendans en jouirent jusqu'en l'année 30 , que les Romains conquirent l'Egypte et en firent une province , après la défaite d'Antoine , et la mort de la reine Cléopâtre. L'année 639 depuis J. C. , le calife Omar les en dépouilla , et sa postérité s'y maintint jusqu'en 1171 , que le fameux Saladin établit l'empire des Mammellucs en Egypte. Les descendans de ce prince étendirent même beaucoup les bornes de leur empire : mais enfin ce pays reçut la loi de Sélim , Empereur des Turcs. Ils le possèdent encore , et le gouvernement par leurs bachas : mais ils doivent peu compter sur cette possession lointaine , déchirée par des divisions intestines qu'entretiennent des puissances rivales et ennemies , et qui privent la Porte de presque tous les revenus de cette province.

C H R O N O L O G I E.

7

R O I S D' É G Y P T E,

Depuis CAMBYSE jusqu'à ALEXANDRE.

Cambyse,	525	Achoris,	389
Le Mage Smerdis,	523	Psammuthis,	376
Darius Hystaspe,	522	Néphéritès II,	375
Xercès,	486	Nectanebe I,	375
Artaxercès,	465	Tachos,	363
Xercès II,	424	Nectanebe II,	362
Sogdien,	424	Artaxercès Ochus,	350
Ochus ou Darius Nothus,	424	Arsès ou Arsames,	339
Amyrthée,	413	Darius Codoman,	336
Néphéritès ou Néphrée,	407	<i>Alexandre soumet l'Égypte,</i>	332

A S S Y R I E.

Nous avons très-peu de choses certaines, touchant le premier empire des Assyriens, qui est, suivant quelques savaus, le royaume le plus ancien. Mais en quelque tems qu'on en veuille placer les commencemens, selon les diverses opinions des historiens, il est certain que lorsque le monde étoit partagé en plusieurs petits états, dont les princes songeoient plutôt à se conserver qu'à s'accroître, Ninus, plus entreprenant et plus puissant que ses voisins, les accabla les uns après les autres, poussa ses conquêtes du côté de l'Orient, agrandit et embellit Ninive. Sa femme Sémiramis, qui joignit à l'ambition un courage et une suite de conseils admirables dans une femme, soutint les vastes desseins de son mari et acheva de former cette Monarchie. Ninias succéda à sa mère. On connoît à peine les noms de ses successeurs jusqu'à Sardanapale, qui en fut le dernier. En général, toute cette partie de l'histoire ancienne peut être regardée comme un vrai chaos. On ne la connoît guere que par Ctesias et Hérodote, historiens aussi peu sûrs l'un que l'autre. On puiseroit avec autant de confiance l'histoire dans la mythologie. *Facilius, dit Strabon, Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctesia, Herodoto et eorum similibus.* « Les » historiens les plus judicieux, dit Bossuet, ne font cette monarchie ni si ancienne ni si grande que les autres historiens » nous la représentent.

LISTE des ROIS D'ASSYRIE, telle qu'on la trouve ordinairement chez les historiens, mais qu'on doit considérer comme fabuleuse ou défectueuse.

Le chiffre marque, dans cette première partie, l'année où commence le règne.

Assur s'établit en Assyrie, lui donne son nom, et bâtit Ninive.		Lamptidès,	1495
Belus,	2229	Sosarès,	1463
Ninus,	2174	Lampraès,	1445
Sémiramis,	2164	Panyas,	1415
Ninias ou Zameïs,	2108	Sosarmus,	1370
Arius,	2042	Mitrocœus,	1348
Aralius,	2012	Feutame,	1321
Xercès ou Balæus,	1972	Tentœus,	1289
Armamithrès,	1942	Arabellus,	1245
Belochus,	1904	Chalaüs,	1203
Balæus,	1869	Anabus,	1158
Sethos ou Altadas,	1817	Babius,	1120
Mamythus,	1785	Thincœus,	1083
Manchaleüs,	1755	Dercylus,	1053
Sphærus,	1727	Eupacmès ou Eupalès,	1013
Mamylius,	1705	Laosthenes,	975
Sparetus,	1675	Piritiadès,	930
Ascatadès,	1633	Ophraihœus,	900
Amyntès,	1595	Ephcaherès,	879
Belochus,	1550	Oczazarès ou Anacyndarax,	827
		Sardanapale,	787

DIVISION DE L'EMPIRE D'ASSYRIE en MÉDIE, ASSYRIE *proprement dite*, et BABYLONIE.

ROYAUME DES MEDES.

LES successeurs de Ninus, à commencer depuis son fils Ninias, vécutrent dans une telle mollesse et avec si peu d'action qu'à peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous, et qu'il faut plutôt s'étonner que leur empire ait pu subsister, que de croire qu'il ait pu s'étendre. Cependant, malgré quelques conquêtes de peu de durée et peu soutenues, que firent sur eux leurs ennemis, ils se maintinrent en grande puissance et en grande paix, jusqu'à ce qu'Arbaces, gouverneur des Medes pour Sardanapale, découvrit la mollesse si long-tems cachée dans le secret du palais. Alors Sardanapale, célèbre

C H R O N O L O G I E.

9

par ses infamies , devint insupportable à ses sujets ; et Arbaces , secondé par Belesis , prit le nom de roi. Au reste , il paroît certain qu'Arbaces , révoltant les Medes contre Sardanapale , ne fit que les affranchir , sans leur soumettre l'empire d'Assyrie. En ce cas il faut distinguer le tems de leur affranchissement d'avec celui de leur premier roi Déjocès. Celui-ci s'attacha principalement à adoucir et à civiliser ses peup'es. Phraortès , son fils , d'une humeur plus belliqueuse , attaqua les Perses , et les assujettit à son empire. Il se rendit ensuite le maître de presque toute la haute Asie. Enflé de ces succès , il osa porter la guerre contre les Assyriens. Nabuchodonosor , leur roi , après avoir défait son armée , poursuivit les Medes , se rendit maître de leurs villes , prit Ecbatane d'assaut , la livra au pillage , et en enleva tous les ornemens. Phraortès lui-même ayant été pris , fut percé de javelots par ordre de Nabuchodonosor. L'histoire des Medes , et la chronologie de leurs rois , n'est pas sans de grandes obscurités.

N O U V E A U X R O I S D E S M E D E S.

Arbaces et Belesis se soulevent contre l'Assyrie , 770 Les Medes soumis aux Assy- riens , 766 Déjocès, I roi des Medes , 710 Phraortès , 657		Scythes en Asie , 635 Cyaxares , 611 Scythes chassés , 607 Astyages , 596 Cyrus avec Astyages , comme roi , 560
---	--	--

N I N I V E ou second EMPIRE D'ASSYRIE.

Du débris de l'empire Assyrien sortirent encore le royaume de Ninive et celui de Babylone. Les rois de Ninive , retinrent le nom de *Rois d'Assyrie* , et furent les plus puissans. Parmi leurs conquêtes on compte celle du royaume des Israélites ou de Samarie. Teglatphalassar avoit régné à Ninive peu de tems après la mort de Sardanapale. C'est Salmanasar , son successeur , qui prit Samarie après un siege de 3 ans , et qui mit fin au royaume d'Israël.

N O U V E A U X R O I S D' A S S Y R I E.

Phul , nommé aussi Ninus , 770 Teglatphalassar ou Thylgam , 758 Salmanasar , 729 Sennacherib , 714 Assaradin ou Ezaradon , 710		Ezaradon prend Babylone , et réunit les deux royaumes sous le nom de celui de Ba- bylone , 680 Saosduchin , qu'on croit être le
--	--	---

Nabuchodonosor de Judith,	668	sor,	561
Cinaladan ou Sarac,	648	Laborosochord, seul,	556
Nabopolassar,	626	Nabonide, Nabonadius, Laby-	
Nabuchodonosor le Grand,	605	nitus ou Balihasar,	555
Evilmerodac ou Ilvadoramus,	562	Darius, Medus ou Astyages,	
Laborosochord, avec Neriglis-		déjà roi des Medes,	538

B A B Y L O N I E , ou C H A L D É E.

BELEISIS ou Nabonassar (qu'il ne faut pas confondre avec Nabopolassar), qui s'étoit uni avec Arbaces pour détrôner Sardanapale, retint pour lui la Babylonie. Ses successeurs sont peu connus, et la liste qu'on en donne, ne mérite aucune confiance, au jugement des meilleurs critiques, qui ne sont pas non plus d'accord sur ce qui regarde le commencement de cet empire. Ezaradon, Roi d'Assyrie, envahit ce royaume, et le confondit, avec celui d'Assyrie, sous le nom commun de royaume de Babylone. Il joignit encore à ses conquêtes la Syrie et une partie de la Palestine, détachée sous le regne précédent. Babylone, dit Mr. Bossuet, sembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient pleins d'esprit et de courage. L'Orient n'avoit guere de meilleurs soldats que les Chaldéens. Voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'Orient se réunit contre eux. Des peuples entiers soumis à leur domination devenue odieuse, se joignirent avec les principaux seigneurs à Cyrus et aux Medes. Babylone, qui se croyoit invincible, devient captive des Medes qu'elle prétend subjuguier, et périt enfin par son orgueil. Ainsi les Medes qui avoient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second. Mais à cette dernière fois la valeur et le grand nom de Cyrus firent que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

MONARCHIE DES PERSES.

LA Perse avoit depuis très-long-tems ses rois particuliers. Chodorlahomor régnoit dans une de ses contrées du tems d'Abraham. On sait que ce prince conquit les villes de Sodome et de Gomore, et qu'il défit 5 rois voisins ; mais ce royaume, alors peu considérable, ne comprenoit qu'une seule province ; et les Perses, divisés en 12 Tribus, ne faisoient tous ensemble que six-vingt mille hommes, lorsque Cyrus régna sur eux. Ce conquérant sut tirer les plus grands avantages de ceux mêmes qui l'avoit aidé dans ses conquêtes. Il se servit des richesses des Medes et de leur nom toujours respecté en Orient. Cyrus rendit la monarchie si puissante, qu'elle ne pouvoit guère manquer de s'accroître sous ses successeurs. Elle se soutint après lui un peu plus de 200 ans. Cambyse, fils de Cyrus, commença à corrompre les mœurs des Perses : présage de la décadence de l'empire. Le dernier roi fut Darius Codoman, défait par Alexandre à la bataille d'Arbelles, et tué ensuite par Bessus. C'est ainsi que finit la monarchie des Perses, qui depuis furent soumis aux Grecs. *Pour entendre ce qui l'a perdue, dit un grand historien, il ne faut que comparer les Perses et les successeurs de Cyrus, avec les Grecs et leurs généraux, surtout avec Alexandre.*

Cyrus,	536	Darius Nothus,	424
Cambyse,	529	Artaxercès Mnémon,	405
Smerdis, l'un des Mages,	523	Artaxercès Oclius,	360
Darius, fils d'Hystaspe,	522	Arsès ou Arsames,	339
Xercès le Grand,	486	Darius Codoman,	330
Artaxercès Longue-Main,	465	<i>Alexandre se rend maître de</i>	
Xercès II,	424	<i>l'empire d'Asie,</i>	331
Sogdien,	421		

SICYONE.

SICYONE, ville du Péloponnese, est le plus ancien royaume de la Grece, mais son histoire est sujette à bien des incertitudes. Egialée en fut, dit-on, le premier roi. Après la mort de Zeuxippe, qui en fut le dernier, le gouvernement fut déferé aux prêtres d'Apollon durant 35 ans. Enfin Aga-

memnon , roi de Mycenes , s'empara de ce petit état. Ils passerent ensuite l'un et l'autre au pouvoir des Héraclides. Sicyone qui étoit dominée par les tyrans depuis l'an 400 , et qui gémissoit sous ce joug insupportable , crut pouvoir le secouer , et donna le gouvernement à Clinias , l'un de ses premiers et de ses plus braves citoyens ; mais Abantidas le fit périr , se défit de tous ses parens et de ses amis , et monta lui-même sur le trône. Aratus , fils de Clinias , échappa seul aux fureurs du tyran , et lorsqu'il fut parvenu à l'âge de vingt ans , il forma une conspiration contre Nicolès , successeur d'Abantidas , et se saisit de la ville. Le tyran n'eut que le tems de s'enfuir. Aratus rendit la liberté à sa patrie , et entra avec elle dans la ligue des Achéens. La liste de ses rois n'est rien moins qu'authentique ; nous ne la donnons que comme des conjectures propres à suppléer en quelque sorte , comme dit Petau , à la lumière qui manque dans une matière très-obscuré : *Ut in re perobscurâ conjecturæ permittatur aliquid.*

Egialée ,	1773	Polybe ,	1350
Apis ,	1721	Janisque ,	1310
Egyre ,	1696	Phœste ,	1268
Erat ,	1662	Adraste ,	1260
Plemnée ,	1616	Zeuxippe ,	1256
Orthopolis ,	1568	Agamemnon ,	1209
Corone ,	1505	Hippolyte et Lacedade en-	
Épopée ,	1450	treux ,	1124
Lamedon ,	1415	Les Héraclides se rendent maî-	
Sicio ,	1375	tres de Sicyone ,	1120

A R G O S.

INACHUS jeta les fondemens du royaume d'Argos dans la Péloponnese l'an 1823 avant J. C. Environ 300 ans après , Danaüs , chassé de l'Égypte par son frère , vint à Argos , détrôna Gélanor , légitime possesseur , et s'empara de la couronne. C'est de Danaüs que les Grecs s'appelloient *Danaï*. Ses successeurs furent Lyncée , Abas , Prætus , Acrisius. Ce dernier n'eut qu'une fille , nommée Danaé , qui fut mere de Persée. Ce jeune prince ayant tué par mégarde Acrisius son aieul , ne put vivre à Argos , lieu de son parricide : il bâtit Mycenes , et y établit le siege de son royaume. Vers l'an 1208 , Argos devint république , et elle eut beaucoup de part à toutes les guerres de la Grece. L'an 330 , la guerre s'éleva entre les Argiens et les Lacédémoniens au sujet d'un petit

pays appelé *Thyrea*. Les deux partis étant près d'en venir aux mains, convinrent que, pour épargner le sang, on nommeroit de part et d'autre un certain nombre de combattans, et que le terrain en litige resteroit aux vainqueurs. Trois cents soldats s'avancèrent de chaque côté au milieu du champ de bataille, et combattirent avec un courage égal. La nuit seule put les séparer; et il ne resta que trois champions, deux du côté des Argiens, et un de celui des Lacédémoniens. Les premiers, se regardant comme vainqueurs, en portèrent la nouvelle à Argos; Nicocrate (c'étoit le nom du Lacédémonien) étoit resté sur la place, avoit dépouillé les corps morts des Argiens, et se regardoit aussi comme vainqueur, disant que les Argiens avoient pris la fuite. Le différend n'ayant point été terminé, les troupes livrèrent combat; les Lacédémoniens remportèrent la victoire, et le champ *Thyrea* leur demeura. Nicocrate ne voulant pas survivre à ses braves compagnons, eut la lâcheté de se tuer lui-même sur le champ de bataille.

ROIS D'ARGOS.

Inachus,	1823	Sthenelus,	1522
Phoronée,	1773	Gelanor, peu de mois,	1511
Apis Tyran,	1713	Danaüs,	1510
et en même-tems		Lyncée,	1460
Argus,	1713	Abas,	1419
Crius ou Pirasus,	1678	Proetus,	1396
Phorbas,	1624	<i>Acrisius est tué par Persée,</i>	
Triopas,	1589	<i>qui bâtit Mycenes,</i>	1379
Crotopus,	1543		

MYCENES.

ACRISIUS, dernier Roi d'Argos, ayant appris de l'oracle qu'il seroit un jour privé du royaume et de la vie par son petit-fils, résolut de sacrifier Danaé, sa fille unique, à sa propre sûreté. Aussi-tôt qu'elle eut accouché de Persée, il les fit enfermer l'un et l'autre dans un coffre, et les fit exposer aux flots de la mer. Ils furent jetés dans l'isle de Sérîphe, aujourd'hui Serphino dans l'Archipel. Dictys, frere de Polydecte, princesse de cette isle, les prit sous sa protection, et éleva le jeune enfant avec beaucoup de soin. Persée, né avec un courage héroïque, se signala par plusieurs actions, et soumit même plusieurs peuples. Comme il ignoroit sa destinée, il retourna dans sa patrie, et tua par mégarde Acrisius, son aieul. Il lui succéda dans ce royaume; mais inconsolable

de ce funeste accident , il ne put demeurer dans un lieu où il avoit commis ce parricide involontaire. Il bâtit Mycenes , et en fit la capitale de ses états et le lieu de sa demeure. Huit de ses descendans lui succéderent jusqu'à Penthile et Cometès , qui en furent chassés par les Héraclides. Ayant recouvré sa liberté , cette ville fut détruite par les Argiens l'an 468 , et tout le pays leur fut soumis.

R O I S D E M Y C E N E S.

Persée II ,	1348	d'Argos ,	1202
Stenelus ,	1337	Tisamene ,	1132
Eurystée ,	1329	Penthile et Cometès , derniers	
Atrée et Thyeste ,	1291	rois d'Argos : alors les Hé-	
Agamemnon ,	1226	raclides , ou les descendans	
AËgisthe ,	1209	d'Hercule , entrent au Pélo-	
Oreste , roi de Mycenes et		ponnese ,	1129

A T H E N E S.

P A R M I toutes les républiques dont la Grece étoit composée , Athenes et Lacédémone étoient sans comparaison les principales. Mais ces deux grandes républiques , contraires dans leurs mœurs et dans leur conduite , s'embarrassoient l'une l'autre dans le dessein qu'elles avoient d'assujettir toute la Grece. Toujours ennemies par la contrariété de leurs intérêts , elles eurent néanmoins la même destinée , de passer sous le joug de ce grand empire qui a englouti tous les empires de l'univers.

Athenes , capitale de l'Attique , fut le siege des sciences , et le théâtre de la valeur. Cécrops vint de l'Égypte avec une colonie , soumit les peuples de ce pays , et fonda douze bourgs , dont il forma le royaume d'Athenes. Ce fut Thésée , l'un de ses successeurs , qui renferma ces douze bourgs dans une même enceinte , et n'en fit qu'une ville , où toute l'autorité fut réunie. Codrus , dix-septieme roi , ayant consulté l'oracle sur les événemens de la guerre , qui étoit entre les Athéniens et les Héraclides , apprit que le peuple dont le chef périroit , seroit victorieux. Cette réponse décida de ses jours , et de la victoire des Athéniens ; il s'exposa dans la mêlée , et y perdit la vie. Après sa mort , ses deux fils Médon et Nélée se disputèrent la couronne , mais les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté , et ils s'érigerent en république sous la conduite des Archontes , dont le gouvernement d'abord étoit à vie. Le premier fut Médon , fils de Codrus ; et le treizieme et

dernier, Alcéméon. Les Athéniens s'apercevant que la souveraineté n'avoit changé que de nom, fixerent alors la dignité des Archontes à dix ans. Le premier fut Charops; et le septieme et dernier, Eryxias. Enfin, jaloux de leur liberté, ils rendirent cette charge annuelle. Ces changemens continuel exciterent des factions; et Athenes, déchirée par de fréquentes dissensions; crut y mettre fin, en se dépouillant de son autorité entre des mains sages et prudentes. Elle jeta les yeux sur Dracon, qui fit des loix si séveres, que l'on dit qu'elles avoient été écrites avec du sang: aussi n'eurent-elles lieu que tant qu'il vécut. Solon lui succéda (voyez SOLON dans le Dictionnaire). Il s'éleva dans Athenes des tyrans qui corrompirent tout le bien que ce législateur avoit fait. Tels furent Pisistrate et ses fils Hipparque et Hippias. Mais celui-ci ayant été chassé, la Démocratie fut rétablie. Les Lacédémoniens, vainqueurs dans la guerre du Péloponnese, prirent Athenes et la firent gouverner par trente capitaines, appelés les Trente Tyrans; Trasibule, Athénien, en délivra sa patrie. Philippe de Macédoine, Alexandre-le-grand son fils, et Cassandre, successeurs de ce conquérant dans le royaume de Macédoine, donnerent encore atteinte à la liberté d'Athenes; mais elle se rétablit bientôt après. Enfin cette ville ayant été prise par Sylla les Athéniens plierent sous le joug que les Romains imposèrent à tous les peuples. S'étant attachés à Antoine, ils furent faits tributaires par Auguste, et réduits en province romaine sous Vespasien.

R O I S D' A T H E N E S.

Cécrops I,	1582	Thésée,	1260
Cranaüs,	1532	Ménestée,	1230
Amphictyon,	1523	Démophon,	1207
Erichonius,	1513	Oxynthès ou Zynthis,	1174
Pandion I,	1463	Aphydas,	1162
Erechthée,	1423	Thymoëès ou Thymitès,	1161
Cécrops II,	1373	Mélantho,	1153
Pandion II,	1333	Codrus,	1116
Egée,	1308		

A R C H O N T E S P E R P É T U E L S D' A T H E N E S.

Medon, I Archonte,	1095	Phereclès VIII,	893
Achaste II,	1075	Ariphron IX,	889
Archippe III,	1039	Thespiée X,	858
Thersippe IV,	1020	Agamestor XI,	818
Phorbas V,	991	Æschyle XII,	778
Megaclès VI,	961	Alcéméon XIII,	756
Diognete VII,	933		

ARCHONTES DE DIX ANS.

Charops ,	757
Æsimeles ,	747
Clidicus ,	737
Hippomenes ,	727
Leocratès ,	717
Apsander ,	707
Eryxias ,	697
<i>Anarchie de trois ans.</i>	687

ARCHONTES ANNUELS.

Ctéon fut le premier ,	684
Dracon donne ses loix ,	624
Mort de Cylonites ,	600
Solon donne ses loix ,	594
Pisistrate , tyran ,	561
<i>La liste des Archontes d'Athènes étant trop longue et de peu d'usage , nous renvoyons les Lecteurs curieux au premier vol. des Tablettes de l'abbé Lenglet.</i>	

LACÉDÉMONE ou SPARTE.

ON croit que Lélex vint dans la Laconie vers l'an 1516 ; qu'il se rendit maître du pays , et jeta les premiers fondemens de Lacédémone. Cette ville , qui s'éleva dans la suite à un très-haut degré de puissance , fut d'abord gouvernée successivement par 13 rois , descendans de Lélex , jusqu'à Tisamene et Penthile , fils d'Oreste , qui régnoient ensemble , et qui furent dépossédés par les Héraclides 80 ans après la prise de Troie. Il se passa peu de choses considérables sous le regne de ces premiers rois , si ce n'est l'enlèvement d'Hélène , femme de Ménelas , et fille de Tyndare , roi de Lacédémone , par Pâris , fils de Priam , roi de Troie (*Voyez HÉLENE , PARIS , MENELAS dans le Dictionnaire*). Proclès et Eurysthene , fils d'Aristodeme , descendans d'Hercule , usurperent le royaume de Lacédémone ensemble. Depuis eux , le sceptre demeura toujours conjointement entre ces deux familles , dont l'une fut celle des Eurysthénides ou Egydesi ; l'autre , celle des Proclides ou Eurypontides. La première , qui fut la plus célèbre , eut 31 rois : l'autre n'en eut que 24. Après quoi cette ville supprima la royauté , et se gouverna absolument en forme de république. Dans la suite , Philopœmen , préteur des Achéens , rasa les murailles de Sparte , et en fit un canton de la république des Achéens : république réduite , quelque tems après , en province romaine par le consul Mummius.

ROIS DE LACÉDÉMONE.

Lélex ,	1516	Lacédémon.
Mylès.		Amiclas.
Eurotas.		Argalus.

Cynortas.

Cynortas.	Pollux et d'Hélène.	
Cébalus.	Ménélas, mari d'Hélène.	
Hippocoon.	Oreste,	1189
Tyndare, pere de Castor, de	Tisamene et Penthile,	1132

NOUVEAUX ROIS DE LACÉDÉMONE DE LA RACE D'HERCULE.

Aristodeme, 1129

EURYSTHÉNIDES.

Eurysthene,	1125
Agis I.	
Echestrate,	1059
Labotas,	1022
Dorissus,	986
Agésilæus,	957
Archelaüs,	913
Teleclus,	853
Alcamenes,	813
Polydore,	776
Eurycrates I,	724
Anaxander,	687
Eurycrates II,	
Anaxandrides II,	597
Cléomenes I,	519
Léonidas I, tué aux Ther- mopiles,	480
Cléombrote I,	480
Pausanias,	479
Plistarchus,	469
Elistoanax,	466
Pausanias,	408
Agésipolis I,	374
Cléombrote II,	380
Agésipolis II,	371
Cléomenes II,	370
Arens ou Aretas,	309
Acrotatus I,	265
Arens II,	264
Léonidas II est chassé,	257
Cléombrote III,	254
Léonidas rappelé,	239
Cléomenes III,	238
Il fuit en Egypte,	222
Agésipolis III, peu de mois, *	219

PROCLIDES.

Proclès, sous Euryphon,	1125
Pritanis,	1026
Eunomus,	987
Polydectes,	908
Lycurgue, tuteur de Charilas,	891
Lycurgue voyage,	894
Lycurgue fait ses loix,	884
Charilas,	873
Nicander,	809
Theópompus,	770
Zeuxidarnus,	723
Anaxidamus,	690
Agasiclès ou Hegesiclès,	645
Ariston,	597
Demarate,	510
Leotychidas,	491
Archidamus I,	469
Agis II,	427
Agésilas,	400
Archidamus II,	388
Agis III, vaincu par Antipa- ter,	355
Euridamidas ou Eudamidas I,	326
Archidamus III,	295
Eudamidas II.	
Agis IV, regne 4 ans :	
Il est étranglé par les Ephores,	244
Euridamus,	240
Epiclidas.	
Lycurgue, tyran,	219
* La race d'Hercule finit à La- cédémone, 219 ans avant J. C.	
Machanydas, tyran.	
Machanydas est tué par Phi- lopemen,	206
Nabis est tué,	192
Les Romains rendent la liberté aux Lacédémoniens,	184

T H E B E S.

CADMUS vint de Phénicie, et se rendit maître du pays appelé depuis Béotie. Il y bâtit la ville de Thebes, ou du moins la forteresse Cadmée, à laquelle il donna son nom, et en fit le siege de sa puissance. Thebes, sous ses rois, fut presque toujours en proie à des divisions intestines. Les malheurs de l'infortuné Læius, l'un des successeurs de Cadmus, la plongerent dans la désolation. Poly-nice, fruit de l'inceste d'Œdipe et de Jocaste, arma contre son frere Ethéocle, roi de Thebes, et fit alliance avec Adraste, roi d'Argos, son beau-pere, et avec quelques autres. C'est cette guerre qu'on appelle l'*Entreprise des sept braves devant Thebes*. Ils vinrent porter leurs armes jusqu'aux portes de Thebes, mais sans pouvoir s'en rendre maitres. Les épigones ou enfans des capitaines de cette armée, plus heureux, emporterent Thebes dix ans après. Xanthus, quatorzieme roi, étant mort, les Thébains s'érigerent en république. Ils jouirent ensuite très-long-tems d'une paix profonde; ils augmentèrent peu-à-peu leur puissance. Long-tems après ayant fait alliance avec les Lacédémoniens, ils donnerent lieu à la premiere guerre du Péloponnese, qui dura vingt-sept ans, où toute la Grece prit parti. Subjugués ensuite par Philippe, roi de Macédoine, dont ils avoient refusé l'alliance, ils se révolterent contre son fils Alexandre. Ce vainqueur de tant de peuples, le fut aussi des Thébains, il prit leur ville et la fit raser.

R O I S D E T H E B E S.

Cadmus,	1519	Ethéocle,	1254
Nictée et Polydore,	1457	Créon, tuteur de Ladamas,	1251
Nictée et Labdamus.		Thersander,	1241
Nictée et Læius,	1416	Tisamenes,	1219
Lycus et Læius I,	1415	Damasicron.	
Amphion,	1395	Ptolomæus.	
Læius II,	1353	Xanthus.	
Créon,	1302		
Œdipe,	1292		

Thebes devient république.

T R O I E .

DARDANUS, venu de Crete ou d'Italie, passa dans l'Asie mineure, et s'établit dans la petite Phrygie, où il bâtit une ville qui prit le nom de Dardanie, et fut la capitale de son petit état. Tros, l'un de ses successeurs, lui donna le nom de Troie. Ce royaume subsista 326 ans, et fut renversé par les Grecs, qui vinrent faire la guerre à Priam, dernier roi, parce que Paris son fils avoit enlevé Hélène, femme de Ménélas, roi de Lacédémone. Cette guerre fut longue et meurtrière. C'est proprement au siege de cette ville, que la Grece essaya ses forces unies. On y vit briller les Achille, les Ajax, les Nestor, les Ulysse. Troie, après avoir soutenu un siege de dix ans, fut prise et devint la proie du vainqueur. Enée, prince Troyen, rassembla les restes de sa patrie désolée, parcourut les mers, passa en Epire, en Sicile, en Afrique, et aborda enfin en Italie, où il se fixa. Il y épousa Lavinie, fille du roi Latinus, et bâtit une ville qu'il appella *Lavinium*.

R O I S D E T R O I E .

Scamander vient en Phrygie,	1552	Ilus,	1340
Teucer en Phrygie,	1528	Laomédon,	1285
Dardanus, premier roi,	1506	Priam,	1249
Erichtone,	1475	Prise et destruction de Troie,	1209
Tros,	1400	ou, selon Bossuet,	1184

T Y R .

TYR, l'une des plus anciennes et des plus florissantes villes du monde, fut bâtie par les Sidoniens. On croit qu'Agénor en fut le fondateur. Son industrie et l'avantage de sa situation, la rendirent maîtresse de la mer et le centre du commerce de tout l'univers. Ses richesses lui ayant inspiré de l'orgueil, et son orgueil ayant irrité plusieurs princes, elle fut assiégée par Salmanasar, et résista, quoique seule, aux flottes combinées des Assyriens et des Phéniciens.

Nabuchodonosor mit le siege devant Tyr, lorsqu'Ithobal en étoit roi : il ne la prit qu'au bout de 13 ans. Avant sa prise, les habitans s'étoient retirés, avec la plupart de leurs

effets ; dans une isle voisine , où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondemens , et n'a plus été qu'un simple village , connu sous le nom de l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle étoit au plus haut degré de grandeur et de puissance , lorsqu'Alexandre l'assiégea. Il combla le bras de mer qui la séparoit du continent ; et après sept mois de travaux , il s'en rendit maître et la ruina entierement. Il joignit ensuite cet état à celui de Sidon , qu'il avoit donné à Abdolonyme.

Les Sidoniens , qui étoient entrés dans cette ville avec les troupes d'Alexandre , se souvenant de leur ancienne alliance avec les Tyriens , en sauverent quelques mille dans leurs vaisseaux , qui releverent les ruines de leur patrie. Les femmes et enfans qu'on avoit envoyés à Carthage durant le siege , y revinrent aussi. Tyr fut bientôt repeuplée ; mais ses habitans ne purent jamais recouvrer l'empire de la mer qu'ils avoient perdu. Leur puissance étoit renfermée dans leur isle , et leur commerce ne s'étendoit qu'aux villes voisines ; lorsque , 18 ans après , Antigone en fit le siege avec une nombreuse flotte , la réduisit en servitude , et la fit tomber dans l'oubli. L'empereur Adrien la fit rebâtir l'an 129 depuis J. C. , et la fit métropolitaine de Phénicie , en faveur de Paulus , rhéteur , natif de Tyr. Après la conquête de la Terre-Sainte par les Chrétiens , elle fut le siege d'un archevêque. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village dépendant du grand-seigneur , sous le nom de Sur.

R O I S D E T Y R .

Tyr est bâtie ,	1255	Carthage en Afrique ,	882
Hiram I ,	1057	Les autres rois sont inconnus	
Abibal ,	1041	jusqu'à Ithobal.	
Hiram , ami de David et de		Ithobal ,	633
Salomon ,	1026	Baal ,	609
Abdastarte ,	985	Ecnibal ,	599
Le Fils de la nourrice ,	976	Chelbès ,	599
Astarte ,	964	Abbarus ,	598
Aserimus ,	952	Mytgonus ,	598
Phelès ,	943	Géastrates ,	597
Ithobal ;	942	Balator ,	597
Badezor ,	910	Merbal ,	596
Margenus ,	904	Iram ,	592
Pygmalion ,	895	Tyr est détruite par Nabucho-	
Didon fuit la tyrannie de son		donosor le Grand.	572
frere Pygmalion , et bâtit			

L A T I N S .

JANUS, premier roi d'Italie, civilisa les peuples de ce pays par sa prudence et sa vertu. Saturne ayant été chassé de ses états par Jupiter, et s'étant retiré en Italie, Janus l'associa au gouvernement. Après sa mort, il fut adoré comme un Dieu (*Voyez JANUS dans le Dictionnaire*).

Enée ayant passé, dit-on, en Italie, épousa Lavinie, fille de Latinus, quatrième roi Latin, et succéda à son beau-père, après avoir arraché le sceptre et la vie à Turnus, roi des Rutules. Ascagne, après la mort d'Enée son père, réunit ce royaume à celui d'Albe qu'il avoit fondé. Au reste tout ce qui regarde l'origine du royaume des Latins, est de la plus grande incertitude, et les faits que quelques auteurs nous ont transmis, sont plus dignes de l'Eneïde de Virgile, que de l'Histoire.

R O I S L A T I N S .

Janus,	1389	Procas,	827
Saturne,	1353	Numitor,	800
Picus ou Jupiter,	1320	Amulius usurpe sur Numitor,	799
Faunus ou Mercure,	1283	Numitor rétabli par Romulus,	755
Latinus,	1239	<i>R O I S D E R O M E .</i>	
Enée,	1204	Romulus fonde Rome et en	
Ascagne ou Iule,	1197	devient le premier roi,	752
Sylvius Posthumus,	1159	<i>Interregne,</i>	716
Æneas Sylvius,	1130	Numa Pompilius,	715
Latinus Sylvius,	1099	Tullus Hostilius,	672
Alba Sylvius,	1048	<i>Combat des Horaces et des Cu-</i>	
Capetus ou Sylvius Atis,	1008	<i>riaces,</i>	669
Capys,	974	Ancus Martius,	640
Calpetus,	946	Tarquin l'Ancien,	616
Tiberinus,	933	Servius Tullius,	578
Agrippa,	925	Tarquin le Superbe,	534
Alladius,	884		
Aventinus,	864		

R O M E , R É P U B L I Q U E .

ROME, sous les rois, reçut divers accroissemens. Ce fut Tarquin, surnommé le Superbe, qui fit construire les murailles de cette ville en pierre : elles n'avoient été jusqu'alors qu'en terre. Ce prince orgueilleux étoit monté sur le trône par le

meurtre de Servius Tullius, son beau-pere ; son avarice, son insolence et sa cruauté l'en précipiterent. La violence que son fils Sextus fit à Lucrece, dame Romaine, fut le signal de la liberté. Comme Tarquin étoit au siege d'Ardée, on le déclara déchu de la royauté. Rome s'érigea en république, sous l'autorité de deux magistrats annuels appellés *Consuls*. Cependant, dans les plus pressans besoins de la république, on nommoit un général, sous le nom de Dictateur, qui réunissoit lui seul toute l'autorité. Les consuls avoient sous eux plusieurs sortes de magistrats, comme Préteurs, Tribuns, Questeurs, Ediles, Censeurs, Préfets, etc.

Cette révolution fut l'époque de la gloire de Rome. Elle s'avança par degrés à la monarchie universelle. L'Italie entière reçut sa loi ; la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, l'Afrique, la Grece, les Gaules, la Grande-Bretagne, une partie même de l'Allemagne, furent ses conquêtes. Cette république avoit pour bornes, au tems de Jules-César, l'Euphrate, le mont Taurus et l'Arménie au Levant ; l'Etholie au Midi, le Danube au Septentrion, et l'Océan au Couchant. Presque tout l'univers, connu du tems des derniers Romains, leur étoit soumis. Leurs succès frapperent tellement les peuples conquis, que les exploits des Scipion, des Sylla, des César, sont plus présens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. L'empire Romain, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris. dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province romaine, et une des pieces de ce vaste et fragile édifice.

É T A T D E L A R É P U B L I Q U E R O M A I N E.

Tarquin est chassé de Rome, la royauté abolie, et l'on établit tous les ans deux Consuls pour gouverner l'état. Les deux premiers sont L. JUNIUS BRUTUS et LUCIUS TARQUINIUS COLLATINUS, 509

La même année, les Romains font alliance avec les Carthaginois.		est tué,	488
Guerre avec Porsenna,	508	Trois cents Fabiens tués par les Veïens,	477
Dictateur créé pour la première fois,	493	Les Romains envoient à Athènes pour avoir les loix de Solon,	464
On établit pour la première fois deux Tribuns du peuple,	493	Jeux séculaires célébrés pour la première fois,	459
Coriolan est obligé de sortir de Rome,	491	Ambassadeurs envoyés à Athènes pour obtenir les loix de Solon,	454
Coriolan assiege Rome, et en 489 il en leve le siege. Il		Création des Décemvirs,	451

C H R O N O L O G I E. 23

Création des Tribuns Militaires,	444	Guerre contre Antiochus,	193
Création des Censeurs,	443	Mort de Scipion l'Africain, l'Ancien,	184
On commence à Rome à sou- doyer les troupes,	406	Mort de Philopœmen et d'An- nibal,	183
Prise de Rome par Brennus, général des Gaulois : elle est reprise presque en même tems par Furius Camillus,	390	Guerre contre Persée, roi de Macédoine,	171
Anarchie de 5 ans à Rome,	375	Persée est vaincu par Paul- Emile,	168
Création du Préteur,	367	Troisième guerre Punique,	149
Consuls tirés du peuple pour la première fois,	366	Troisième guerre de Macé- doine,	148
Premières loix des Romains contre le luxe,	358	Corinthe et Carthage sont dé- truites,	146
Guerre de 49 ans contre les Samnites,	343	Guerre d'Achaïe ; la Grece sou- mise,	145
Manlius Torquatus fait couper la tête à son fils, quoique victorieux, pour avoir comb- attu contre ses ordres,	340	Guerre de Numance ou d'Es- pagne,	141
Les Romains passent sous le joug, aux Fourches Caudi- nes,	321	Mort du jeune Scipion,	129
Fabius-Maximus, Dictateur,	301	Carthage est rétablie ; mort de Polybe,	123
Guerre contre Pyrrhus,	280	Guerre des Cymbres,	113
Première guerre Punique,	264	Guerre de Jugurtha,	111
Attilius Regulus est fait prison- nier,	256	Toulouse pillée par les Ro- mains,	106
Asdrubal est vaincu par Me- tellus,	251	Guerre de Mithridate,	94
Annibal prend Sagonte,	219	Guerre de Marius et de Sylla,	88
Seconde guerre Punique,	218	Guerre de Sertorius,	77
Les Romains défaits à Cannes par Annibal,	216	Guerre de Catilina,	63
Première guerre de Macédoine,	214	Premier Triumvirat de César, etc.	60
Prise de Syracuse en Sicile par Marcellus,	212	Pompée, seul Consul,	52
Annibal retourne en Afrique,	203	Guerre civile de César et Pom- pée,	49
Scipion défait Annibal en Afri- que,	202	Pompée vaincu à Pharsale,	48
Seconde guerre contre Philippe de Macédoine,	200	Correction du Calendrier Ro- main,	45
		César, Dictateur perpétuel,	45
		Meurtre de César,	44
		Ile. Triumvirat d'Auguste, etc.	43
		Brutus et Cassius battus à Phi- lippes,	42
		Bataille d'Actium,	31

F A S T E S C O N S U L A I R E S

Pour servir à l'Histoire Romaine.

LES Romains, comme nous l'avons dit plus haut, donnoient à leurs premiers magistrats le nom de *Consuls*. Le peuple, assemblé au champ de Mars, en éliroit deux nouveaux tous les ans. Les consuls étoient chargés de conduire les armées : ils étoient les chefs du sénat, régloient les affaires de la république. Les seuls Patriciens, dans les premiers tems, pouvoient parvenir au consulat. Les Plébeïens y eurent part dans la suite : ils firent même une loi par laquelle il devoit y avoir un Consul plébeïen. Dans la suite on laissa la liberté de créer deux Consuls plébeïens. Leur autorité étoit presque souveraine, tant que subsista le gouvernement républicain : elle diminua beaucoup sous les empereurs, qui ne leur en laisserent que les marques, et le pouvoir de convoquer le sénat et de rendre justice aux particuliers. Leur magistrature commençoit au premier Janvier, et finissoit avec l'année. Lorsqu'un Consul mouroit ou abdiquoit dans le cours de l'année, on en éliroit un autre qui s'appelloit *Consul suffectus* : il n'étoit point mis dans les Fastes. Depuis Auguste, il y en eut une infinité qui ne jouissoient quelquefois de cette dignité qu'un mois, ou même moins. Ceux qui étoient élus au 24 octobre, et qui n'avoient pas pris possession du consulat, s'appelloient *Consules designati*. Les Consuls appellés *Consulaires*, étoient ordinairement envoyés pour gouverner les provinces consulaires, sans avoir jamais été Consuls. Le nom de Consul subsista jusqu'à l'empire de Justinien, qui abolit cette dignité. L'empereur Justin voulut la rétablir : il se créa lui-même Consul ; mais ce rétablissement ne fut que passager.

La Table Chronologique des Consuls qui suit, est nécessaire non-seulement pour l'histoire de la république Romaine, mais même pour celle de l'Empire et des loix impériales, ainsi que pour l'histoire de l'église.

CONSULS ROMAINS.

Ans de Ro-me.	av. JC				
245	509	LUCIUS JUNIUS BRUTUS, ayant été tué dans un combat, on mit à sa place Sp. Lucretius Tricipitinus; et celui-ci étant encore mort dans l'année, M. Horatius Pulvillus fut subrogé.	259	495	Ap. Claudius Sabinus, P. Servilius Priscus.
		L. Tarquinius Collatinus, Egerii filius. On l'oblige de se défaire de sa charge, et on met à sa place, P. Valerius, lequel fut ensuite surnommé Publicola.	260	494	A. Virginius Tricostus Cœlimontanus, T. Veturius Geminus Cicurinus.
246	508	P. Valerius Publicola II, P. Lucretius Tricipitinus.	261	493	Sp. Cassius Viscellinus II, T. Posthumius Cominius Auruncus II.
247	507	Publ. Valerius Publicola III.	262	492	C. Geganius Macerinus, P. Minucius Augurinus.
248	506	M. Horatius Pulvillus II, Sp. Lartius (ou Largius) Flavius ou Rufus, T. Herminius Aquilinus.	263	491	M. Minucius Augurinus II, A. Sempronius Attratinus II.
249	505	M. Valerius Volesus, P. Posthumius Tubertus.	264	490	Q. Sulpicius Camerinus, Sp. Lartius Flavius II.
250	504	P. Valer. Publicola IV, P. Lucretius Tricipitinus II.	265	489	C. Julius Iulus, P. Pinarius Rufus Mamercinus.
251	503	P. Posthumius Tubertus II. Agrippa Menenius Lanatus.	266	488	Sp. Nautius Rutilus, Sext. Furius Fusus.
252	502	Opiter Virginius Tricostus, Sp. Cassius Vicellinus.	267	487	C. Aquilius Tuscus, C. Sicinius Sabinus.
253	501	T. Posthumius Cominius Auruncus. T. Lartius Flavius, premier DICTATEUR.	268	486	Sp. Cassius Viscellinus III, Proculus Virginius Tricostus.
254	500	M. Tullius Longus, Ser. Sulpitius Camerinus.	269	485	Q. Fabius Vibulanus, Ser. Cornelius Cossus Maluginensis.
255	499	P. Veturius Geminus, T. Ebutius Elva.	270	484	L. AEmilius Mamercinus, Q. Fabius Vibulanus II.
256	498	T. Lartius Flavius II, Q. Clælius Siculus.	271	483	M. Fabius Vibulanus, L. Valerius Publicola Pottitus.
257	497	A. Sempronius Attratinus, M. Minucius Augurinus.	272	482	C. Julius Iulus, Q. Fabius Vibulanus III.
258	496	A. Posthumius Albus Regillensis est fait DICTATEUR. T. Virginius Tricostus Cœlimontanus.	273	481	Cæso Fabius Vibulanus, Sp. Furius Fusus.
			274	480	Cn. Manlius Cincinnatus, M. Fabius Vibulanus II.
			275	479	Cæso Fabius Vibulanus II, A. Virginius Tricostus Rutilus.
			276	478	L. AEmilius Mamercinus II, C. Servilius Structus Ahala.
			277	477	C. Cornelius Lentulus fut subrogé. C. Horatius Pulvillus, T. Menenius Lanatus.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.	CONSULS.
278	476	A. Virginius Tricostus Rutilus, C. Servilius Structus.	L. Minucius. 297 457 C. Horatius Pulvillus, Q. Minutius Augurinus.
279	475	P. Valerius Publicola, C. Nautius Rufus.	298 456 M. Valerius Maximus, Sp. Virginius Tricostus Cœlimontanus.
280	474	L. Furius Medullinus Fusus,	299 455 T. Romilius Rocus Vaticanus, C. Veturius Cicurinus.
281	473	M. Manlius Vulso. L. AEmil. Mamercinus III, P. Vopiscus Julius Iulus.	300 454 Sp. Tarpeius Montanus Capitolinus, A. AETERIUS Fontinalis.
282	472	P. Pinarius Rufus Mamercinus, P. Furius Fusus.	301 453 Sex. Quintilius Varus, P. Horatius (ou Curiatius) Tergeminus.
283	471	Ap. Claudius Sabinus, T. Quintius Capitolinus Barbatus.	302 452 P. Cestius Capitolinus, C. Menenius Lanatus.
284	470	L. Valerius Publicola Pottitus II, T. AEmil. Mamercinus IV.	<i>Ils abdiquent et font place aux Dècèmvirs.</i>
285	469	A. Virginius Tricostus Cœlimontanus, T. Numicius Priscus.	DÈCÈMVIRS.
286	468	T. Quintius Capitolinus Barbatus II, Q. Servilius Priscus.	303 451 Ap. Claudius Crassinus, T. Genucius Augurinus, P. Cestius Capitolinus, P. Posthumius Albus Regillensis, Sex. Sulpitius Camerinus, A. Manlius Vulso, T. Romilius Rocus Vaticanus, C. Julius Iulus, T. Veturius Crassus Cicurinus, P. Horatius (ou Curiatius) Tergeminus.
287	467	T. AEmil. Mamercinus II, Q. Fabius Vibulanus IV.	<i>Ces Dècèmvirs sont établis à Rome, pour former les loix de la république romaine, après le retour des députés que l'on avoit envoyés à Athènes, pour y demander les loix que Solon avoit autrefois données aux Athéniens. Jusques-là les Romains n'avoient pas eu un corps de loix; celles qui leur avoient servi, furent d'abord émanées de la volonté des rois,</i>
288	466	Sp. Posthumius Albus Regillensis, Q. Servilius Priscus II, Q. Fabius Vibulanus V, T. Quintius Capitolinus Barbatus III.	
289	465	A. Posthumius Albus Regillensis, Sp. Furius Medullinus Fusus.	
290	464	P. Servilius Priscus, L. Ebutius Elva.	
291	463	T. Lucretius Tricipitinus, T. Veturius Geminus Cicurinus.	
292	462	P. Volumnius Amintinus Gallus, Ser. Sulpitius Camerinus.	
293	461	P. Valerius Publicola II, C. Clodius Sabinus Regillensis.	
294	460	Q. Fabius Vibulanus VI, L. Cornelius Maluginensis Cossus.	
295	459	C. Nautius Rutilus,	
296	458		

ans de R. 27. JC.

DÉCEMVIRS.

et ensuite des anciens usages ; mais sur les loix de Solon , se formerent les LOLX DES DOUZE TABLES , dont il ne nous reste que des fragmens , qui font voir la perte que la jurisprudence a faite dans ces loix.

301 150 App. Claudius Crassinus , M. Cornelius Maluginensis , M. Sergius , L. Minutius , Q. Fabius Vibulanus , Q. Poecelius , T. Antonius Merenda , K. Duillius , Sp. Appius Cornicensis , M. Rabuleius.

305 149 Ap. Claudius Crassinus et les autres Déceyvirs de l'année précédente retinrent , par la force , l'administration des affaires. L'abus qu'ils firent de leur autorité , sur-tout Appius Claudius , causa une émeute parmi le peuple , et Pon fut obligé de les supprimer , et de revenir à l'élection des Consuls.

CONSULS.

306 448 L. Valerius Publicola Politus , M. Horatius Barbatus.

T. Virginus Tricostus Cœlimontanus.

307 447 M. Geganius Macerinus , C. Julius Iulus.

308 446 T. Quinctius Capitolinus Barbatus IV , Agrippa Furius Fusus. Au lieu de ces deux Consuls , Denys a'Halicanasse , livre XI , met les deux suivans :

M. Minutius , C. Quintius.

CONSULS.

309 445 M. Genucius Augurinus , C. Curtius Philo.

TRIBUNS MILITAIRES , Avec autorité de Consuls , savoir :

310 444 A. Sempronius Atratinus , L. Attilius Longus , et T. Clœlius Siculus , qui abdiquent.

L. Papirius Magillanus , Consul la même année avec

L. Sempronius Atratinus. M. Geganius Macerinus II , T. Quinctius Capitolinus Barbatus V.

311 443 M. Fabius Vibulanus , Posthumus Ebutius Elva Cornicensis.

312 442 G. Furius Pacilus Fusus , M. Papirius Crassus.

313 441 Proculus Geganius Macerinus ,

314 440 L. Menenius Lanatus , T. Quinctius Capitolinus Barbatus VI , Agrippa Menenius Lanatus.

Tribuns Militaires , savoir :

316 438 Mam. AEmilius Macerinus , T. Quinctius Cincinnatus , L. Julius Iulus.

317 437 M. Geganius Mamercinus , L. Serg. Fidenas ,

318 436 M. Cornelius Maluginensis , L. Papir. Crassus.

319 435 C. Julius Iulus , L. Virginus Tricostus.

320 434 L. Julius Iulus II , L. Virginus Tricostus II.

Trois Tribuns Militaires , savoir :

321 433 M. Fabius Vibulanus ,

ans de R.	av. JC.	CONSULS.	TRIBUNS.
		M. Fossius Flaccinator, L. Sergius Fidenas.	L. Sergius Fidenas, Sex. Julius Iulus.
		<i>Trois Tribuns Militaires, savoir :</i>	C. Sempron. Atratinus, Q. Fabius Vibulanus. } <i>Consuls.</i>
322	432	L. Pinarius Rufus Mamercinus, L. Furius Medullinus, Sp. Posthumius Albus Regillensis.	<i>Quatre Tribuns Militaires, savoir :</i>
		CONSULS.	
323	431	T. Quinctius Pennus Cincinnatus, C. Julius Manto.	M. Manlius Vulso Capitolinus, Q. Antonius Merenda, L. Papirius Mugillanus, L. Servilius Strictus.
324	430	C. Papirius Crassus, L. Julius Iulus.	T. Quinctius Capitolinus Barbatas, Humerius Fabius Vibulanus. } <i>Consuls.</i>
325	429	L. Sergius Fidenas II, Hostius Lucretius Tricipitinus.	L. P. Petau met au lieu des Consuls précédens, quatre Tribuns Militaires, savoir :
326	428	T. Quinctius Pennus Cincinnatus II, A. Cornelius Cossus.	T. Quinctius Pennus Cincinnatus III, M. Manlius Vulso Capitolinus, L. Furius Medullinus III, A. Sempronius Atratinus.
327	427	C. Servilius Structus Ahala, L. Papir. Mugillanus II.	<i>Quatre Tribuns Militaires, savoir :</i>
328	426	T. Quinctius Pennus Cincinnatus, C. Furius Pacilus, M. Posthumius Albus Regillensis, A. Cornelius Cossus.	<i>Quatre Tribuns Militaires, savoir :</i>
329	425	A. Sempronius Atratinus, L. Furius Medullinus, L. Quinct. Cincinnatus, L. Horatius Barbatas.	Agrippa Menenius Lanatus, Sp. Nautius Rutilus, P. Lucretius Tricipitinus, C. Servilius Axilla II.
		<i>Quatre Tribuns Militaires, savoir :</i>	<i>Quatre Tribuns Militaires, savoir :</i>
330	424	Ap. Claudius Crassus Regillensis, Sp. Nautius Rutilus,	M. Papirius Mugillanus, C. Servilius Axilla III, L. Sergius Fidenas, Q. Servilius Priscus, <i>Quatre Tribuns Militaires, savoir :</i>
			P. Lucretius Tricipitinus,

ans
de
R.

av.
JC.

TRIBUNS.

L. Servilius Structus,
Agrippa Menenius Lanatus,
Sp. Veterius Crassus Cicirinus.

Quatre Tribuns Militaires, savoir :

338 416 A. Sempronius Atratinus,
M. Papir. Mugillanus,
Sp. Nautius Rutilus,
Q. Fabius Vibulanus.

Quatre Tribuns Militaires, savoir :

339 415 P. Cornelius Cossus,
Quinctius Cincinnatus,
C. Valerius Pennus Volusus,
N. Fabius Vibulanus.

Quatre Tribuns Militaires, savoir :

340 414 Q. Fabius Vibulanus,
Cn. Cornelius Cossus,
P. Posthumius Albus Regillensis,
L. Valerius Potitus.

341 413 M. Corn. Cossus,
L. Fur. Medullinus.

342 412 Q. Fab. Ambustus,
C. Furius Pacilus.

343 411 M. Papir. Mugillanus,
C. Nautius Rutilus,

344 410 M. AEmilius Mamercinus,
C. Valerius Potitus Volusus.

345 409 Cn. Cornelius Cossus.
L. Furius Medullinus.

Trois Tribuns Militaires, savoir :

346 408 C. Julius Iulus,
P. Cornelius Cossus,
C. Servilius Ahala.

TRIBUNS.

Quatre Tribuns Militaires, savoir :

347 407 C. Valerius Potitus Volusus,
C. Servilius Ahala,
N. Fabius Vibulanus,
L. Furius Medullinus.

Quatre Tribuns Militaires, savoir :

348 406 P. Cornelius Rutilus Cossus,
C. Valerius Potitus,
Cn. Cornelius Cossus,
N. Fabius Ambustus.

Six Tribuns Militaires, savoir :

349 405 C. Julius Iulus,
M. AEmilius Mamercinus,
T. Quinctius Capitolinus Barbatus,
L. Furius Medullinus,
P. Quinctius Cincinnatus,

A. Manlius Vulso Capitolinus.

Six Tribuns Militaires, savoir :

350 404 P. Cornelius Maluginensis,
Sp. Nautius Rutilus,
Cn. Cornelius Cossus,
C. Valerius Potitus,
K. Fabius Ambustus,
M. Sergius Fidenas.

Huit Tribuns Militaires, savoir :

351 403 M. AEmilius Mamercinus,
M. Furius Fusus,
Appius Claud. Crassus,
L. Julius Iulus,
M. Quintilius Varus,
L. Valerius Potitus,
M. Furius Camillus,
M. Posthumius Albinus.

Consuls.

<i>ans</i> <i>de</i> <i>R.</i>	<i>av.</i> <i>JC.</i>	<i>T R I B U N S.</i>			<i>T R I B U N S.</i>
		<i>Six Tribuns Militaires,</i> <i>savoir :</i>			<i>Six Tribuns Militaires,</i> <i>savoir :</i>
352	402	Q. Servilius Ahala, Q. Sulpicius Camerinus, Q. Servilius Priscus Fidenas, A. Manlius Vulso, L. Virginius Tricostus, M. Sergius Fidenas.	357	397	L. Julius Iulus, L. Furius Medullinus, G. Sergius Fidenas, A. Posthumius Albinus, A. Manlius Vulso, P. Cornelius Maluginensis.
		<i>Six Tribuns Militaires,</i> <i>savoir :</i>			<i>Six Tribuns du Peuple,</i> <i>savoir :</i>
353	401	L. Valerius Potitus, L. Julius Iulus, M. Furius Camillus, M. AEmilius Mamercinus, Cn. Cornelius Cossus, K. Fabius Ambustus.	358	396	P. Licinius Calvus, L. Atilius Longus, P. Maelius Capitolinus, L. Titinius, P. Maenius, C. Genucius Aventinensis.
		<i>Six Tribuns Militaires,</i> <i>savoir :</i>			<i>Six Tribuns Militaires,</i> <i>savoir :</i>
354	400	P. Licinius Calvus, P. Maelius Capitolinus, P. Maenius, Sp. Furius Medullinus, L. Titinius, L. Publilius Philo.	359	395	P. Cornelius Cossus, P. Cornelius Scipio, M. Valerius Maximus, K. Fabius Ambustus, L. Furius Medullinus, Q. Servilius Priscus Fidenas.
		<i>Six Tribuns Militaires,</i> <i>savoir :</i>			<i>Six Tribuns Militaires,</i> <i>savoir :</i>
355	399	C. Duilius, L. Atilius Longus, Cn. Genucius Aventinensis, M. Pomponius, Volero Publilius Philo, M. Veturius Crassus Cicurinus.	360	394	M. Furius Camillus, L. Furius Medullinus, C. AEmilius Mamercinus, Sp. Posthumius Albinus Regiillensis, P. Cornelius Scipio, L. Valerius Publicola.
		<i>Six Tribuns Militaires,</i> <i>savoir :</i>			<i>C O N S U L S.</i>
356	398	L. Valerius Potitus, L. Furius Medullinus, M. Valerius Maximus, M. Furius Camillus, Q. Servilius Priscus, Q. Sulpicius Camerinus.	361	393	L. Lucretius Flavius, Ser. Sulpitius Camerinus.
			362	392	L. Valerius Potitus, M. Manlius Capitolinus.
					<i>Six Tribuns Militaires,</i> <i>savoir :</i>
			363	391	L. Lucretius Flavius,

ans.
de JC.
R.

TRIBUNS.

Ser. Sulpicius Camerinus,
M. AEmilius Mamercinus,
L. Furius Medullinus,
Agrippa Furius Fusus,
C. AEmilius Mamercinus.

*Six Tribuns Militaires,
savoir :*

364 390 Q. Fabius Ambustus,
K. Fabius Ambustus,
C. Fabius Ambustus,
Q. Sulpitius Longus,
Q. Servilius Priscus Fidenas,
Servilius Cornelius Maluginensis.

*Six Tribuns Militaires,
savoir :*

365 389 L. Valerius Publicola,
L. Virgilius Tricostus,
P. Cornelius Cossus,
A. Manlius Capitolinus,
L. AEmilius Mamercinus,
L. Posthumius Albinus Regillensis.

*Six Tribuns Militaires,
savoir :*

366 388 T. Quinctius Cincinnatus,
L. Servilius Priscus Fidenas,
L. Julius Iulus,
L. Aquilinus Corvus,
L. Lucretius Tricipitinus,
Ser. Sulpitius Rufus.

*Six Tribuns Militaires,
savoir :*

367 387 L. Papirius Cursor,
C. Sergius Fidenas,
L. AEmilius Mamercinus,
L. Menenius Lanatus,
L. Valerius Publicola,
C. Cornelius Cossus.

*Six Tribuns Militaires,
savoir :*

368 386 L. Furius Camillus,

TRIBUNS.

Q. Servilius Priscus Fidenas,
L. Quinctius Cincinnatus,
L. Horatius Pulvillus,
P. Valerius Potitus Publicola,
Ser. Cornelius Maluginensis.

*Six Tribuns Militaires,
savoir :*

369 385 A. Manlius Capitolinus,
P. Cornelius Cossus,
T. Quinctius Capitolinus,
L. Quinctius Capitolinus,
L. Papirius Cursor,
C. Sergius Fidenas.

*Six Tribuns Militaires,
savoir :*

370 384 Ser. Cornelius Maluginensis,
P. Valerius Potitus Publicola,
M. Furius Camillus,
Ser. Sulpitius Rufus,
C. Papirius Crassus,
T. Quinctius Cincinnatus.

*Six Tribuns Militaires,
savoir :*

371 383 L. Valerius Publicola,
A. Manlius Capitolinus,
Ser. Sulpitius Rufus,
L. Lucretius Tricipitinus,
L. AEmilius Mamercinus,
M. Trebonius Flavius.

*Six Tribuns Militaires,
savoir :*

372 382 Sp. Papirius Crassus,
L. Papirius Crassus,
Ser. Cornelius Maluginensis,
Q. Servilius Priscus Fidenas,
Ser. Sulpitius Prætextatus,
L. AEmilius Mamercinus.

ans. de R.	av. JC.	TRIBUNS.		TRIBUNS.
		<i>Six Tribuns Militaires , savoir :</i>		L. Quinctius Cincinnatus , C. Veturius Crassus Cicu- rinus , C. Quinctius Cincinnatus.
373	381	M. Furius Camillus , A. Posthumius Albinus Re- gillensis , L. Posthumius Albinus Re- gillensis , L. Furius Medullinus , L. Lucretius Tricipitinus , M. Fabius Ambustus.	378 376 379 375 380 374 381 373 382 372	<i>Anarchie à Rome , sans Consuls ni Tribuns.</i>
		<i>Six Tribuns Militaires , savoir :</i>		<i>Cependant , suivant quelques au- teurs , ces mêmes années sont rem- plies par des Consuls ; mais nous suivons ici les Marbres du Capitole.</i>
374	380	L. Valerius Publicola , P. Valerius Potitus Publi- cola , L. Menenius Lanatus , C. Sergius Fidenas , Sp. Papirius Cursor , Ser. Cornelius Maluginen- sis.	383 371	<i>Six Tribuns Militaires , savoir :</i> L. Furius Medullinus , P. Valerius Potitus Publi- cola , A. Manlius Capitolinus , Ser. Sulpitius Prætextatus , C. Valerius Potitus , Ser. Cornelius Maluginen- sis.
		<i>Six Tribuns Militaires , savoir :</i>		<i>Six Tribuns Militaires , savoir :</i>
375	379	P. Manlius Capitolinus , C. Manlius Capitolinus , C. Julius Iulus , C. Sextilius , M. Albinus , L. Antistius ,	384 370	Q. Servilius Priscus Fide- nas , M. Cornelius Maluginensis , C. Veturius Crassus Cicu- rinus , Q. Quinctius Cincinnatus , A. Cornelius Cossus , M. Fabius Ambustus.
		<i>Six Tribuns Militaires , savoir :</i>		<i>Six Tribuns Militaires , savoir :</i>
376	378	Sp. Furius Medullinus , Q. Servilius Priscus Fide- nas , C. Licinius Calvus , P. Clelius Siculus , M. Horatius Pulvillus , L. Geganius Macerinus ,	385 366	L. Quinctius Capitolinus , Sp. Servilius Structus , Serv. Cornelius Maluginen- sis. L. Papirius Crassus , Serv. Sulpitius Prætexta- tus , L. Veturius Crassus Cicu- rinus.
		<i>Six Tribuns Militaires , savoir :</i>		Camillus DICTATEUR , <i>sans Consul ni Tribun.</i>
377	377	L. AEmilius Mamercinus Ser. Sulpitius Prætextatus. P. Valerius Potitus Pu- blicola ,	386 368	<i>Six</i>

ans de R.	av. JC.	TRIBUNS.			CONSULS.
		<i>Six Tribuns Militaires, savoir :</i>	402	352	Pub. Valerius Poplicola IV,
587	367	A. Cornelius Cossus, L. Veturius Crassus Cicurinus, M. Cornelius Maluginensis, P. Galerius Potitus Publicola, M. Geganius Macerinus, P. Manlius Capitolinus, M. Fur. Camillus, âgé de 80 ans, est créé DICTATEUR.	403	351	C. Martius Rutilus. C. Sulpitius Peticus V, T. Quintius Pennus Cincinnatus.
			404	350	M. Popilius Lænas III, L. Cornelius Scipio.
			405	349	L. Furius Camillus, Ap. Claudius Crassus.
			406	348	M. Popilius Lænas IV, M. Valerius Corvus.
			407	347	C. Plautius Hypsæus, T. Manlius Imperiosus Torquatus.
			408	346	M. Valerius Corvus, C. Petilius Libo Visolus.
			409	345	M. Fabius Dorso, Ser. Sulp. Camerinus.
388	366	L. AEmilius Macerinus, est patricien. L. Sextius Sertinus Læteranus, est plébéin.	410	344	C. Martius Rutilus, T. Manlius Imperiosus Torquatus.
389	365	L. Genucius Aventinensis, Q. Servilius Ahala.	411	343	M. Valerius Corvus, A. Corn. Cossus Arvina.
390	364	C. Sulpitius Peticus, C. Licinius Calvus.	412	342	C. Martius Rutilus, Q. Servilius Ahala.
391	363	L. AEmilius Mamercinus, Cn. Genucius Aventinensis.	413	341	C. Plautinus Hypsæus, L. AEmilius Mamercinus.
392	362	Q. Servilius Ahala II, L. Genucius Aventinensis II.	414	340	T. Manlius Imperiosus Torquatus, P. Decius Mus.
393	361	C. Licinius Calvus, F. Sulpitius Peticus II,	415	339	T. AEmilius Mamercinus, Q. Publilius Philo.
394	360	M. Fabius Ambustus, C. Petilius Libo Visolus.	416	338	Lucius Furius Camillus, C. Mœnius.
395	359	M. Popilius Lænas, Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus.	417	337	C. Sulpitius Longus, P. Aelius Pætus.
396	358	C. Fabius Ambustus, C. Plautinus Proculus.	418	336	L. Papirius Crassus, Cæso Duillius.
397	357	M. Marcinus Rutilus, Cn. Manlius Capitolinus Imperiosus II,	419	335	M. Valerius Corvus, M. Atilius Regulus.
398	356	M. Fabius Ambustus II, M. Popilius Lænas II.	420	334	T. Veturius Calvinus, Sp. Posthumius Albinus.
399	355	C. Sulpitius Peticus III, L. Valerius Poplicola II.	421	333	L. Papirius Cursor, C. Petilius Libo Visolus.
400	354	M. Fabius Ambustus III, T. Quintius Pennus Capitolinus.	422	332	A. Cornelius Cossus Arvina II, Cn. Domitius Calvinus.
401	353	C. Sulpitius Peticus IV, M. Valer. Poplicola III.	423	331	M. Claudius Marcellus, C. Valerius Potitus Flaccus.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.		CONSULS.
424	330	L. Papirius Crassus, L. Plautius Venno.	446	308 P. Decius Mus II, Q. Fabius Maximus Rul- lianus III.
425	329	L. AEmilius Mamercinus Privernas II, Cn. Plautius Decianus.	447	307 Ap. Claudius Cæcus, L. Volumnus Flamma Violens.
426	328	C. Plautius Proculus, P. Cornelius Scapula.	448	306 Q. Marcius Tremulus, P. Cornelius Arvina.
427	327	L. Cornelius Lentulus, Q. Publilius Philo II.	449	305 L. Posthumius Megellus, T. Minucius Augurinus, <i>auquel fut substitué</i>
428	326	C. Petilius Libo Visolus, L. Papirius Mugillanus.		M. Fulvius Corvus Pæ- tinus.
429	325	L. Furius Camillus II, D. Junius Brutus Scæva.	450	304 P. Sémpronius Sophus, P. Sulpitius Saverrio.
430	324	DICTATEUR, L. Papirius Cursor.	451	303 Ser. Cornelius Lentulus, L. Genutius Aventinensis.
431	323	L. Sulpitius Longus, Q. Aulius Ceretanus.	452	302 M. Livius Dexter, M. AEmilius Paulus.
432	322	Q. Fabius Maximus Rul- lianus, L. Fulvius Corvus.		<i>Point de Consuls à Ro- me, mais deux Dicta- teurs, savoir :</i>
433	321	P. Veturius Calvinus II, Sp. Posthum. Albinus II.	453	301 Q. Fabius Maximus Rul- lianus, M. Valerius Corvus.
434	320	L. Papirius Cursor II, Q. Publilius Philo III.	454	300 Q. Apulcius Pausa, M. Valerius Corvus.
435	319	C. Papirius Cursor III, Q. AEmilius (ou Aulius) Cerretanus.	455	299 M. Fulvius Perinus, T. Manlius Torquatus, <i>auquel fut substitué.</i>
436	318	L. Plautius Venno, M. Fossius Flaccinator.	456	298 M. Valerius Corvus, L. Cornelius Scipio, Cn. Fulvius Contumalus,
437	317	Q. AEmilius Barbula, C. Junius Bubulcus Bru- tus.	457	297 Q. Fabius Maximus Rul- lianus IV, P. Decius Mus III.
438	316	Sp. Nautius Rutilus, M. Popilius Lanæ.	458	296 Ap. Claudius Cæcus II, L. Volumnus Flamma Vio- lens.
439	315	C. Papirius Cursor IV, Q. Publilius Philo IV.	459	295 Q. Fabius Maximus Rul- lianus V, P. Decius Mus IV.
440	314	M. Pœtilius Libo, C. Sulpitius Longus.	460	294 L. Posthumius Megellus, M. Attilius Régulus.
441	313	L. Sulpitius Cursor V, Junius Bubulcus Brutus II.	461	293 L. Papirius Cursor, Sp. Carvilius Maximus.
442	312	M. Valerius Maximus, P. Decius Mus.	462	292 Q. Pabius Maximus Gur- ges, D. Junius Brutus Scæva.
443	311	C. Junius Bubulcus Bru- tus III, Q. AEmilius Barbula II.	463	291 L. Posthum. Megellus III, C. Junius Brutus Bubulcus.
444	310	Q. Fabius Maximus Rul- lianus II, C. Marcius Rutilus.		
445	309	DICTATEUR, L. Papirius Cursor.		

ans de R.	av. JC.	CONSULS.
464	290	P. Cornelius Rufinus, M. Curius Dentatus.
465	289	M. Valerius Maximus Corvinus, Q. Cædicius Noctua.
466	288	Q. Martius Tremulus, P. Cornelius Arvina.
467	287	M. Claudius Marcellus, Sp. Nautius Rutilus.
468	286	M. Valerius Maximus Pottitus, C. Aelius Pætus.
469	285	C. Claudius Canina, M. AEmilius Lepibus ou Barbula.
470	284	C. Servilius Tucca, L. Cæcilius Metellus ou Denter.
471	283	P. Cornelius Dolabella Maximus, Cn. Domitius Calvinus.
472	282	C. Fabricius Luscinus, Q. AEmilius Papus.
473	281	L. AEmilius Barbula, Q. Marcius Philippus.
474	280	P. Valerius Lævinus, T. Coruncianus Nepos.
475	279	P. Sulpicius Savetrio, P. Decius Mus.
476	278	Q. Fabr. Luscinus II, Q. AEmilius Papus II.
477	277	P. Cornelius Rufinus II, C. Junius Brutus Bubulcus II.
478	276	C. Fabius Maximus Gurges II, C. Genucius Clepsina.
479	275	M. Curius Dentatus II, L. Cornelius Lentulus Caudinus.
480	274	M. Curius Dentatus III, Ser. Cornelius Merenda.
481	273	C. Fab. Dorso Licinus, G. Claudius Canina II.
482	272	L. Papirius Cursor II, Sp. Carv. Maximus II.
483	271	C. Quinctilius Claudus, L. Genucius Clepsina.
484	270	C. Genucius Clepsina II, Cn. Cornelius Blasio.
485	269	Q. Ogulinus Gallus, C. Fabius Pictor.

CONSULS.
486 268 P. Sempronius Sophus, Ap. Claudius Crassus.
487 267 M. Atilius Regulus, L. Julius Libo.
488 266 M. Fabius Pictor, D. Junius Pera.
489 265 Q. Fabius Maximus Gurges III, L. Mamilius Vitulus.
490 264 Ap. Claudius Caudex, M. Fulvius Flaccus.
491 263 M. Valerius Maximus Mesala, M. Otacilius Crassus.
492 262 L. Posthumius Megellus, Q. Mamilius Vitulus.
493 261 L. Valerius Flaccus, T. Otacilius Crassus.
494 260 Cn. Cornelius Scipio Asina, C. Duillius Nepos.
495 259 L. Cornelius Scipio, C. Aquilius Florus.
496 258 A. Atilius Calatinus, C. Sulpitius Paterculus.
497 257 C. Atilius Regulus Seraranus, Cn. Cornelius Blasio.
498 256 A. Manl. Vulso Longus, Q. Cædicius ; <i>Fut subrogé en sa place</i>
499 255 M. Atilius Regulus, Ser. Fulvius Pætinus Nobilior,
500 254 M. AEmilius Paulus, Cn. Cornelius Scipio Asina II,
501 253 A. Atilius Calatinus, Cn. Servilius Cæpio,
502 252 C. Sempronius Blesus, C. Aurelius Cotta,
503 251 P. Servilius Geminus, L. Cæcilius Metellus II,
504 250 C. Furius Pacilus, C. Atilius Regulus II,
505 249 L. Manlius Vulso, P. Claudius Pulcher,
506 248 L. Junius Pullus, C. Aurelius Cotta,
507 247 P. Servilius Geminus II, L. Cæcilius Metellus,
M. Fabius Buteo.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.			CONSULS.
508	246	M. Otacilius Crassus, M. Fabius Licinius.	531	223	C. Flaminius Nepos, P. Furius Philus.
509	245	M. Fabius Buteo, C. Attilius Balbus.	532	222	Cn. Corn. Scipio Calvinus, M. Claudius Marcellus.
510	244	A. Manlius Torquatus At- ticus, C. Sempr. Blesus II.	533	221	P. Corn. Scipio Asina, M. Minucius Rufus.
511	243	C. Fundanius Fundulus, C. Sulpitius Gallus.	534	220	L. Veturius Philo, C. Lutatius Catulus.
512	242	C. Lutatius Catulus, A. Posthumius Albinus.	535	219	M. Livius Salinator, L. AEmilius Paulus.
513	241	A. Manlius Torquatus At- ticus, Q. Lutatius Cerco.	536	218	P. Cornelius Scipio, T. Sempronius Longus.
514	240	C. Claudius Cenchus, M. Sempronius Tuditanus.	537	217	Cn. Servilius Geminus, C. Flaminius Nepos II; <i>On substitua à ce dernier,</i> M. Attilius Regulus II.
515	239	C. Mamilius Turinus, Q. Valerius Falto.	538	216	C. Terentius Varro, L. AEmilius Paulus II.
516	238	T. Sempronius Gracchus, P. Valerius Falto.	539	215	E. Posthumius Albinus, T. Sempronius Gracchus; <i>et en la place de Post- humius,</i> M. Claudius Marcellus; <i>On lui substitua</i> Q. Fabius Maximus Ver- rucosus III.
517	237	L. Cornelius Lentulus Cau- dinus, Q. Fulvius Flaccus.			
518	236	P. Cornelius Lentulus Cau- dinus, C. Licinius Varus.	540	214	Q. Fabius Maximus Ver- rucosus IV, M. Claud. Marcellus III.
519	235	T. Manlius Torquatus, C. Attilius Bulbus II.	541	213	Q. Fab. Maximus. Q. Fil. T. Sempronius Gracchus II.
520	234	L. Posthumius Albinus, Sp. Carvilius Maximus.	542	212	Q. Fulvius Flaccus II, Ap. Claudius Pulcher.
521	233	Q. Fabius Maximus Ver- rucosus, M. Pomponius Matho.	543	211	P. Sulp. Galba Maximus, C. Fulvius Centumalus.
522	232	M. AEmilius Lepidus, M. Pobjicius Malleolus.	544	210	M. Valerius Lævinus II, M. Claudius Marcellus IV.
523	231	M. Pomponius Matho II, C. Papirius Maso.	545	209	Q. Fabius Maximus Ver- rucosus V, Q. Fulvius Flaccus III.
524	230	M. AEmilius Barbula, M. Junius Pera.	546	208	M. Claudius Marcellus, T. Quintius Crispinus.
525	229	L. Posthumius Albinus, Cn. Fulv. Centumalus.	547	207	C. Claudius Nero, M. Livius Salinator.
526	228	Spur. Carvilius Maximus II, Q. Fabius Maximus Ver- rucosus II.	548	206	Q. Cæcilius Metellus, L. Veturius Philo.
527	227	P. Valerius Flaccus, M. Attilius Regulus.	549	205	P. Cornelius Scipio, P. Licinius Crassus.
528	226	M. Valerius Messala, L. Apullius Fullo.	550	204	M. Cornelius Cethegus, P. Sempronius Tuditanus.
529	225	L. AEmilius Papus, C. Attilius Regulus.	551	203	Cn. Servilius Cœpio, C. Servilius Geminus.
530	224	Q. Fluvius Flaccus, T. Manl. Torquatus II.			

ans av. de JC. R.	CONSULS.		CONSULS.
552 202	T. Claudius Nero, M. Servilius Pulex Geminus.	575 179	L. Manl. Acidin. Fulvianus, Q. Fulvius Flaccus.
553 201	Cn. Cornelius Lentulus, P. AELIUS Pœtus.	576 178	M. Junius Brutus, A. Manlius Vulso.
554 200	P. Sulp. Galba Maximus II, C. Aurelius Cotta.	577 177	C. Claudius Pulcher, T. Sempronius Gracchus.
555 199	L. Cornelius Lentulus, P. Villius Tопulus.	578 176	Cn. Cornelius Scipio Hispalus; <i>On lui substitue</i>
556 198	T. Quintius Flaminius, Sex. AELIUS Pœtus Catus.		C. Valerius Lævinus, Q. Petilius Spurius.
557 197	C. Cornelius Cethegus, Q. Minutius Rufus.	579 175	P. Mucius Scævola, M. AEmilius Lepidus II.
558 196	L. Furius Purpureo, M. Claudius Marcellus.	580 174	Sp. Posthumius Albinus, Q. Mucius Scævola.
559 195	M. Porcius Cato, L. Valerius Flaccus.	581 173	L. Posthumius Albinus, M. Popilius Lænas.
560 194	P. Cornelius Scipio Africanus, T. Sempronius Longus.	582 172	C. Popilius Lænas, P. AELIUS Ligus. <i>Ces deux derniers Consuls sont tirés du peuple pour la première fois.</i>
561 193	L. Cornelius Merula, Q. Minutius Thermus.	583 171	P. Licinius Crassus, C. Cassius Longinus.
562 192	L. Quintius Flaminius, Cn. Domitius Ahenobarbus.	584 170	A. Hostilius Mancinus, A. Atrilius Serranus.
563 191	M. Acilius Glabrio, P. Cornelius Scipio Nasica.	585 169	Q. Marcius Philippus II, C. Servilius Cœpio.
564 190	L. Cornelius Scipio, C. Lælius Nepos.	586 168	L. AEmilius Paulus; C. Licinius Crassus.
565 189	Cn. Manlius Vulso, M. Fulvius Nobilior.	587 167	Q. AELIUS Pœtus, M. Junius Pennus.
566 188	C. Livius Salinator, M. Valerius Messala.	588 166	C. Sulpitius Gallus, M. Claudius Marcellus.
567 187	M. AEmilius Lepidus, C. Flaminius Nepos.	589 165	T. Manlius Torquatus, Cn. Octavius Nepos.
568 186	Sp. Posthumius Albinus, Q. Marcius Philippus.	590 164	A. Manlius Torquatus, Q. Cassius Longinus.
569 185	Ap. Claudius Pulcher, M. Sempronius Tuditanus.	591 163	T. Sempronius Gracchus II, M. Juventius Phalna.
570 184	P. Claudius Pulcher, L. Porcius Licinius.	592 162	P. Cornelius Scipio Nasica, C. Marcius Figulus.
571 183	Q. Fabius Labeo, M. Claudius Marcellus.	593 161	M. Valerius Messala, C. Fanius Strabo.
572 182	L. AEmilius Paulus, M. Bæbius Tamphilus.	594 160	L. Anicius Gallus, M. Cornelius Cethegus.
573 181	P. Cornelius Cethegus, M. Bæbius Tamphilus.	595 159	Cn. Corn. Dolabella, M. Fulvius Nobilior.
574 180	Ap. Posthumius Albinus, C. Calpurnius Piso; <i>On substitue à ce dernier,</i> Q. Fulvius Flaccus.	596 158	M. AEmilius Lepidus, C. Popilius Lænas.
		597 157	Sex. Julius Cæsar, L. Aurelius Orestes.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.			CONSULS.
598	156	L. Cornelius Lentulus Lu- pus, C. Marcus Figulus II.	617	137	M. AEmilius Lepidus Por- cina, C. Hostilius Mancinus.
599	155	P. Cornelius Scipio Na- sica, M. Claudius Marcellus II.	618	136	P. Furius Philus, Sex. Atilius Serranus.
600	154	Q. Opirius Nepos, L. Posthumius Albinus; <i>On substitue à ce dernier,</i> M. Acilius Glabrio.	619	135	Ser. Fulvius Flaccus, Q. Calpurnius Piso.
601	153	Q. Fulvius Nobilior, T. Annius Luscus.	620	134	P. Corn. Scipio Africanus AEnilianus II, C. Fulvius Flaccus.
602	152	M. Claudius Marcellus III, L. Valerius Flaccus.	621	133	P. Minucius Scævola, L. Calpurnius Piso.
603	151	L. Licinius Lucullus, A. Posthumius Albinus.	622	132	P. Popilius Lænas, P. Rupillus Nepos.
604	150	L. Quintius Flaminius, M. Acilius Balbus.	623	131	P. Licinius Crassus Mucia- nus, L. Valerius Flaccus.
605	149	L. Marcus Censorinus, M. Manilius Nepos.	624	130	C. Claudius Pulcher, M. Perpenna.
606	148	Sp. Posthumius Albinus, L. Calpurnius Piso Cæso- nius.	625	129	C. Sempronius Tuditanus, M. Aquilius Nepos.
607	147	P. Cornelius Scipio Afri- canus AEmilianus, C. Livius Mamilius Dru- sus.	626	128	Cn. Octavius Nepos, T. Annius Luscus Rufus.
608	146	Cn. Corn. Lentulus, L. Mummius Achaicus.	627	127	L. Cassius Longinus, L. Cornelius Cinna.
609	145	Q. Fab. Maximus AEmi- lianus, L. Hostilius Mancinus.	628	126	M. AEmilius Lepidus, L. Aurelius Orestes.
610	144	Ser. Sulpitius Galba, L. Aurelius Cotta.	629	125	M. Plautius Hipseus, M. Fulvius Flaccus.
611	143	Appius Claudius Pulcher, Q. Cæcilius Metellus Ma- cedonicus.	630	124	C. Cassius Longinus, C. Sextius Calvinus.
612	142	L. Cæcilius Metellus Cal- vus, Q. Fabius Maximus Servi- lianus.	631	123	Q. Cæcilius Metellus Ba- learius, T. Quintius Flaminius.
613	141	Q. Servilius Nepos, Q. Pompeius Nepos.	632	122	Cn. Domitius Ahenobar- bus, C. Fannius Strabo.
614	140	C. Lælius Sapiens, Q. Servilius Cæpio.	633	121	L. Opimius Nepos, Q. Fabius Maximus Al- lobrogicus.
615	139	C. Calpurnius Piso, M. Popilius Lænas.	634	120	P. Manilius Nepos, G. Papirius Carbo.
616	138	P. Cornelius Scipio Nasica Serapio, D. Junius Brutus Callai- cus.	635	119	L. Cæcilius Metel. Dal- maticus, L. Aurelius Cotta.
			636	118	M. Porcius Cato, Q. Marcus Rex.
			637	117	L. Cæcilius Metellus, Q. Mutius Scævola.
			638	116	C. Licinius Geta, Q. Fab. Maximus Ebur- nus,

ans de R.	av. JC.	CONSULS.	CONSULS.
639	115	M. AEmilius Scaurus, M. Cæcilius Metellus.	660 94 C. Cælius Caldus, L. Domitius Ahenobarbus.
640	114	M. Acilius Balbus, C. Portius Cato.	661 93 M. Valerius Flaccus, M. Herennius Nepos.
641	113	P. Cæcilius Metellus Ca- prarius, Cn. Papirius Carbo.	662 92 C. Claudius Pulcher, M. Perpenna Nepos.
642	112	M. Livius Drusus, L. Calpurnius Piso.	663 91 L. Marcus Philippus, Sex. Julius Cæsar.
643	111	P. Cornelius Scipio Na- sica, L. Calpurnius Piso Bestia.	664 90 Sex. M. Junius Cæsar, P. Rutilius Rufus.
644	110	M. Minucius Rufus, Sp. Posthumius Albinus.	665 89 Cn. Pompeius Strabo, L. Porcius Cato.
645	109	Q. Cæcilius Metellus Nu- midicus, M. Junius Silanus.	666 88 L. Cornelius Sulla Felix, Q. Pompeius Rufus.
646	108	Ser. Sulpitius Galba, Quintus Hortensius Ne- pos, <i>auquel on substi- tue</i>	667 87 Cn. Octavius, L. Cornelius Cinna ; <i>on lui substitue</i>
647	107	M. Aurelius Scaurus. L. Cassius Longinus, <i>au- quel on substitue</i>	668 86 L. Cornelius Merula. L. Cornelius Cinna II, G. Marius VII; <i>on substi- tue à Marius,</i>
648	106	M. AEmilius Scaurus II, C. Marius Nepos.	669 85 L. Valerius Flaccus. L. Cornelius Cinna III, Cn. Papirius Carbo.
649	105	M. Attilius Serranus, Q. Servilius Cæpio.	670 84 Cn. Papirius Carbo II, L. Cornelius Cinna IV.
650	104	P. Rutilius Rufus, Cn. Marcius Maximus.	671 83 L. Corn. Scipio Asiaticus, Cn. Junius Norbanus.
651	103	C. Marius Nepos II, C. Flavius Fimbria.	672 82 C. Marius, Cn. Papirius Carbo III.
652	102	C. Marius Nepos III, L. Aurelius Orestes.	673 81 M. Tullius Decula, Cn. Corn. Dolabella.
653	101	C. Marius Nepos IV, Q. Lutatius Catulus.	674 80 L. Corn. Sulla Felix II, Q. Cæcil Metellus Pius.
654	100	C. Marius Nepos V, Manil. Aquillius Nepos.	675 79 P. Serv. Vatia Isauricus, Ap. Claudius Pulcher.
655	99	C. Marius Nepos VI, L. Valerius Flaccus.	676 78 M. AEmilius Lepidus, Q. Lutatius Catulus.
656	98	M. Antonius Nepos, A. Posthumius Albinus.	677 77 D. Jun. Brutus Lepidus, M. AEmilius Livianus.
657	97	Q. Cæcilius Metellus Ne- pos, T. Didius Nepos.	678 76 Cn. Octavius, M. Scribonius Curio.
658	96	C. Corn. Lentulus, P. Licinius Crassus.	679 75 L. Octavius, C. Aurelius Cotta.
659	95	Cn. Donitius Ahenobar- bus, C. Cassius Longinus.	680 74 L. Licinius Lucullus, M. Aurelius Cotta.
		L. Licinius Crassus, Q. Mucius Scævola.	681 73 M. Terentius Varro Lu- cullus, G. Cassius Varus.
			682 72 L. Gellius Poplicola, Cn. Cornelius Lentulus Claudianus.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.		CONSULS.
683	71	C. Aufidius Orestes, P. Cornelius Lentulus Su- ra.	703	51 Ser. Sulpitius Rufus, M. Claudius Marcellus.
684	70	M. Licinius Crassus, Cn. Pompeius Magnus.	704	50 L. AEmilius Paulus, C. Claudius Marcellus.
685	69	Q. Hortensius, Q. Cæcilius Metellus Cre- ticus.	705	49 C. Claudius Marcellus II, L. Cornelius Lentulus Crus.
686	68	L. Cæcilius Metellus, Q. Marcius Rex.	706	48 D I C T A T E U R, C. Julius Cæsar, I. P. Servilius Vatia Isauri- cus, Quintius Fusius Calenus. Publius Vatinius.
687	67	C. Calpurnius Piso, M. Acilius Glabrio.		
688	66	M. AEmilius Lepidus, L. Volcatius Tullus.		
689	65	L. Aurelius Cotta, L. Manlius Torquatus.	707	47 D I C T A T E U R, C. Julius Cæsar, II. M. Antonius, Magister Equitum.
690	64	L. Julius Cæsar, L. Marcius Figulus.		
691	63	M. Tullius Cicero, D. Antonius Nepos.	708	46 C. Jul. Cæsar, Consul et Dictateur, III. M. AEmilius Lepidus.
692	62	D. Junius Silanus, L. Licinius Murena.		
693	61	M. Puppius Piso, M. Valerius Messala Ni- ger.	709	45 C. Julius Cæsar, Dictateur et seul Consul, IV. M. Lepidus, Magister Equitum. <i>Consuls pour 3 mois.</i>
694	60	L. Afranius Nepos, Q. Cæcilius Metellus Ce- ler.		
695	59	C. Julius Cæsar, M. Calpurnius Bibulus.		Q. Fabius Maximus, C. Trebonius.
696	58	L. Calpurnius Piso Cæso- nius, A. Gabinius Nepos.		<i>Au premier, mort subite- ment, fut substitué</i> Caninius Rebilus.
697	57	P. Cornelius Lentulus Spin- ther, Q. Cæcilius Metellus Ne- pos.	710	44 C. Julius Cæsar, Dictateur et Consul, V. M. Antonius, Consul et Magister Equitum, Cæsar nommé pour Consul à sa place, M. AEmilius Lepidus.
698	56	Cn. Cornelius Lentulus Marcellinus, L. Marcius Philippus.		
699	55	Cn. Pompeius Magnus II, M. Licinius Crassus II.	711	43 C. Vibius Pansa, A. Hirtius.
700	54	L. Domitius Ahenobar- bus, Ap. Claudius Pulcher.	712	42 L. Minucius Plancus, M. AEmilius Lepidus II.
701	53	Cn. Domitius Calvinus, M. Valerius Messala.	713	41 L. Antonius, P. Servilius Vatia Isauri- cus.
702	52	Cn. Pompeius Magnus III <i>seul ; au bout de 7 mois il s'associe</i> Q. Cæcilius Metellus Sci- pio.	714	40 Cn. Domitius Calvinus II, Cn. Asinius Pollio ; <i>On leur substitue</i> L. Cornelius Balbus, P. Caninius Crassus.

ans de R.	av. JC	CONSULS.		CONSULS.
715	39	L. Marcus Censorinus, C. Calvisius Sabinus.	730	24 C. Cæsar Octavianus Augustus X, C. Norbanus Flaccus.
716	38	Ap. Claudius Pulcher, C. Norbanus Flaccus; <i>On leur substitue</i> C. Octavianus Cæsar I, Q. Pedius.	731	23 C. Cæsar Octavianus Augustus XI, Aulus Terentius Varro. <i>Auguste abdique le consulat, et nomme en sa place.</i> P. Sæctius, Cn. Calpurnius Piso.
		<i>Commencement du Triumvirat d'Octave, de Marc Antoine et de Lepidus.</i>	732	22 M. Claudius Marcellus AEserninus, L. Arruntius Nepos.
		<i>Autres Consuls substitués.</i>	733	21 M. Lollius, Q. AEmilius Lepidus.
717	37	C. Carrinas, Publ. Ventidius.	734	20 M. Apuleius Nepos, P. Silius Nerva.
718	36	M. Vipsanius Agrippa, L. Caninius Gallus.	735	19 C. Sentius Saturninus, Q. Lucretius Vespillo.
719	35	L. Gellius Poplicola, M. Cocceius Nerva.	736	18 P. Cornelius Lentulus, Cn. Cornelius Lentulus.
720	34	L. Cornificius, Sext. Pompeius.	737	17 C. Furnius, C. Julius Silanus.
721	33	M. Antonius Nepos, L. Scribonius Libo.	738	16 L. Domitius Ahenobarbus, P. Cornelius Scipio.
722	32	C. Cæsar Octavianus II, L. Volcatius Tullus.	739	15 M. Lucius Drusus Libo, L. Calpurnius Piso.
723	31	Cn. Domitius Ahenobarbus, C. Sæsius.	740	14 Cn. Cornelius Lentulus, M. Licinius Crassus.
724	30	C. Cæsar Octavianus III, M. Valerius Messala Corvinus.	741	13 Tiberius Claudius Nero, F. Quintilius Varus.
725	29	C. Cæsar Octavianus IV, M. Licinius Crassus; <i>On substitue à ce dernier, Caius Antistius, puis Marcus Tullius ensuite Lucius Sænius.</i>	742	12 M. Valerius Messala, P. Sulpitius Quirinus; <i>A Valerius Messala on substitue</i> Caius Valgius, puis Canus Caninius Rebilus.
726	28	C. Cæsar Octavianus V, Sex. Apuleius;	743	11 Q. Aelius Tubero, Paulus Fabius Maximus.
727	27	<i>On substitue à ce dernier, Potitus Valerius Messala.</i>	744	10 Julius Antonius Africanus, Q. Fabius Maximus.
728	26	C. Cæsar Octavianus VI, M. Vipsanius Agrippa II.	745	9 Nero Claudius Drusus, L. Quinctius Crispinus.
729	25	C. Cæsar Octavianus Augustus VII, M. Vipsanius Agrippa III.	746	8 C. Asinius Gallus, C. Marcus Censorinus.
		C. Cæsar Octavianus Augustus VIII, T. Statilius Taurus.	747	7 Tiberius Claudius Nero, Cl. Calpurnius Piso.
		C. Cæsar Octavianus Augustus IX, M. Junius Silanus.	748	6 C. Antistius Vetus, Decimus Lælius Balbus.
			749	5 Caius Cæsar Octavianus Augustus XII, L. Cornelius Sylla.

ans de R.	av. JC.	CONSULS.			CONSULS.	
750	4	G. Calvisius Sabinus, L. Passianus Rufus.	768	15	Drusus Cæsar, C. Norbanus Flaccus.	
751	3	Cn. Cornelius Lentulus, M. Valerius Messalinus.	769	16	T. Statilius Sisenna Tau- rus, L. Scribonius Libo; <i>Fut subrogé à l'un des deux</i>	
752	2	Caius Cæsar Octavianus Augustus XIII, M. Plautius Silvanus; <i>A ce dernier on substitue</i> C. Caninius Gallus. Cossus Cornelius Lentu- lus,	770	17	Julius Pomponius Græci- nus. C. Cæcilius Rufus, L. Pomponius Flaccus.	
753	1	L. Calpurnius Piso.	771	18	Cl. Tiberius Nero Cæsar Augustus II. Germanicus Cæsar II.	
ans de de puis R. JC.		ERE CHRÉTIENNE		772	19	M. Julius Silanus, L. Norbanus Flaccus.
		CONSULS.		773	20	M. Valerius Messala, M. Aurelius Cotta.
754	1	Caius Julius Cæsar, L. AEmilius Paulus.	774	21	Claudius Tiberius Nero, Drusus Cæsar II.	
755	2	P. Alfinius ou Afranius Varus, P. Vinucius Nepos.	775	22	Decimus Haterius Agrip- pa, C. Sulpitius Galba.	
756	3	L. AElIus Lamia, M. Servilius Geminus.	776	23	C. Asinius Pollio, C. Antistius Vetus.	
757	4	Sex. AElIus Catus, C. Sentius Saturninus.	777	24	Servilius Cornelius Cethe- gus, L. Vitellius Varro.	
758	5	Cn. Cornelius Ciuna, L. Valerius Messala.	778	25	Cossus Cornelius Lentulus Isauricus, M. Asinius Agrippa.	
759	6	M. AEmilius Lepidus, L. Arruntius Nepos.	779	26	C. Calvisius Sabinus, Cn. Cornelius Lentulus Cos- sus Getulicus.	
760	7	Q. Cæcilius Metellus Cre- ticus, A. Licinius Nerva.	780	27	L. Calpurnius Piso, M. Licinius Crassus.	
761	8	M. Furius Camillus, Sex. Nonnius Quinctilianus.	781	28	Ap. Junius Silanus, P. Silius Nerva.	
762	9	Q. Sulpitius Camerinus, C. Poppæus Sabinus; <i>On leur substitue</i> M. Papius Mutilus, Q. Poppæus Secundus.	782	29	C. Rubellius Geminus, C. Fusius Geminus.	
763	10	P. Cornelius Dolabella, C. Julius Silanus.	783	30	M. Vinucius Nepos, C. Cassius Longinus.	
764	11	M. AEmilius Lepidus, T. Statilius Taurus.	784	31	Cl. Tiberius Nero Cæsar Augustus, L. AElIus Sejanus; <i>Furent subrogés successi- vement</i>	
765	12	F. Germanicus Cæsar, C. Fonteius Capito, <i>A ce dernier on substitue</i> Caius Vitellius Varro,			C. Memmius Regulus, Faustus Cornelius Sylla, Sextidius Catulinus, L. Fulcinus Tiro, L. Pomponius Secundus.	
766	13	C. Silius Nepos, L. Munacius Plancus.				
767	14	Sex. Pompeius, Sex. Apuleius.				

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.		CONSULS.
785	32	C. Domitius Ahenobarbus, A. Vitellius, fut subrogé	807	54 Q. Asinius Marcellus, M. Acilius Aviola.
		M. Furius Camillus.	808	55 Claudius Nero Cæsar, L. Antistius vetus.
786	33	Ser. Sulpitius Galba, L. Cornelius Sulla; furent subrogés	809	56 Q. Volusius Saturninus, P. Cornelius Scipio.
		L. Salvius Otho, Vibius Marsus.	810	57 Claudius Nero Cæsar II, L. Calpurnius Piso.
787	34	L. Vitellius Népos, Paulus Fabius Persicus.	811	58 Claudius Nero Cæsar III, Valerius Messala.
788	35	C. Cestius Gallus, M. Servilius Geminus.	812	59 C. Vipsanius Poplicola, L. Fonteius Capito.
789	36	Sext. Papinius Gallianus, Q. Plautius Plautianus.	813	60 Claudius Nero Cæsar IV, Cossus Cornelius Lentulus.
790	37	Cn. Acerronius Proculus, C. Pontius Nigrinus.	814	61 C. Cæsonius Pœtus, C. Petronius Sabinus.
791	38	M. Aquilius Julianus, P. Nonius Asprenas.	815	62 P. Marius Celsus, L. Asinius Gallus.
792	39	C. Cæsar Caligula II, C. Apronius.	816	63 L. Memmius Regulus, Paul. Virgilius Rufus.
793	40	Caius Caligula Cæsar III, L. Gellius Poplicola.	817	64 C. Lecanius Bassus, M. Licinius Crassus.
794	41	C. Caligula Cæsar IV, Cneius Sentius Saturninus.	818	65 P. Silus Nerva, C Julius Atticus Vestinus.
795	42	Claudius Imperator II, Licinius Largus.	819	66 D. Suetonius Paulinus, L. Pontius Telesinus.
796	43	Claudius Imperator III, L. Vitellius.	820	67 L. Fonteius Capito, C. Julius Rufus.
797	44	C. Quinctius Crispinus, F. Statilius Taurus.	821	68 C. Silius Italicus, M. Galerius Trachalus.
798	45	M. Vinitius Quartinus, M. Statilius Corvinus.	822	69 C. Sulpit. Galba Cæsar, F. Vicinius Crispinianus.
799	46	C. Valerius Asiaticus II, M. Valerius Messala.	823	70 T. Fl. Vespasianus Cæsar II, T. Vespasianus.
800	47	Claudius Cæsar IV, L. Vitellius.	824	71 T. Fl. Vespasianus Cæsar III, M. Cocceius Nerva.
801	48	A. Vitellius, L. Vipsanius Poplicola.	825	72 Fl. Vespasianus Cæsar IV, F. Vespasianus Cæsar II.
802	49	C. Pompeius Longinus Gallus, Q. Veranius Lætus.	826	73 T. Fl. Domitianus II, M. Valerius Messalinus.
803	50	C. Antistius Vetus, M. Suillius Rufus Nervilianus.	827	74 T. Fl. Vespasianus Cæsar V, F. Vespasianus Cæsar III; On lui substitue
804	51	Claudius Cæsar V, Ser. Cornelius Scipio Orfitus.	828	75 T. Fl. Domitianus III, Fl. Vespasianus Cæsar VI, T. Vespasianus Cæsar IV; On lui substitue
805	52	P. Cornelius Sulla Faustus, L. Salvius Otho.		76 F. Fl. Domitianus IV, Fl. Vespasianus Cæsar VII,
806	53	D. Junius Silanus, Q. Hatirius Antoninus.	829	

ans de R.	de- p. JC.	CONSULS.		CONSULS.
		T. Vespasianus Cæsar V; <i>On lui substitue</i>	851	98 Cocceius Nerva Augustus IV,
		Fl. Domitianus V.		Ulpus Trajanus II.
830	77	Flav. Vespasianus Cæsar VIII,	852	99 C. Socius Senecio II,
		T. Vespasianus Cæsar VI, <i>On lui substitue</i>	853	100 A. Cornelius Balma.
		Fl. Domitianus VI.		Ulp. Trajanus Aug. III,
831	78	L. Cæsonius Commodus Verus,	854	101 M. Corn. Fronton II,
		C. Cornelius Priscus.	855	102 Ulp. Trajanus Aug. IV,
832	79	Fl. Vespasianus Aug. IX,	856	103 Sex. Articuleus Prætus.
		T. Vespasianus Cæsar VII.		C. Socius Senecio III,
833	80	T. Vespasianus Augustus VIII,	857	104 L. Licinius Sura.
		Fl. Domitianus VII.	858	105 Ulp. Trajanus Aug. V,
834	81	M. Plautius Sylvanus,		106 L. Appius Maximus.
		M. Asinius Pollio Verrucosus.	859	104 Suranus II,
835	82	Fl. Domitianus VIII,	860	105 P. Neratius Marcellus.
		T. Flavius Sabinus.		106 T. Julius Candidus,
836	83	Fl. Domitianus Aug. IX,	861	107 A. Julius Quadratus.
		T. Virginius Rufus.		108 C. Socius Senecio IV,
837	84	Fl. Domitianus Aug. X,	862	109 L. Tutius Cerealis.
		Ap. Junius Sabinus.		107 C. Sosius Senecio V,
838	85	Fl. Domitianus Aug. XI,	863	108 L. Licinius Sura IV.
		T. Aurelius Fulvius.		109 Ap. Annii Trebonius,
839	86	Fl. Domitianus Aug. XII,	864	110 M. Attilius Bradua.
		Ser. Corn. Dolabella.		111 A. Cornelius Palma,
840	87	Fl. Domitianus Aug. XIII,	865	112 C. Calvisius Tullus.
		A. Volusius Saturninus.		110 Claudius Crispinus,
841	88	Fl. Domitianus Aug. XIV,	866	113 Solenus Orfitus.
		L. Minutius Rufus.		111 C. Calpurnius Piso,
842	89	T. Aurelius Fulvius,	867	112 M. Vettius Bolanus.
		A. Sempronius Atratinus.		112 Ulp. Trajanus Aug. VI,
843	90	Fl. Domitianus Aug. XV,	868	113 C. Julius Africanus I.
		M. Cocceius Nerva II.		113 L. Publius Celsus II,
844	91	M. Ulpius Trajanus,	869	114 C. Claudius Crispinus.
		M. Acilius Glabrio.		114 Q. Ninnius Hasta,
845	92	Fl. Domitianus Aug. XVI,	870	115 P. Manlius Vopiscus.
		A. Volusius Saturninus.		115 M. Valerius Messala,
846	93	Sex. Pompeius Collega,	871	116 C. Pompius Carus Pedito.
		Cornelius Priscus.		116 AEmilius Aelianus,
847	94	L. Nonius Asprenas Torquatus,	872	117 L. Antistius Vetus.
		M. Aricius Clemens.		117 Quinctius Niger,
848	95	Fl. Domitianus Aug. XVII,	873	118 T. Vipsanius Apronianus.
		T. Flavius Clemens.		118 Aelius Adrianus Aug.,
849	96	C. Fulvius Valens,	874	121 Tib. Claudius Fuscus Sabinator.
		C. Antistius Vetus.		119 Aelius Adrianus Aug. II,
850	97	Cocceius Nerva III,	875	120 Q. Junius Rusticus.
		T. Virginius Rufus.		120 L. Catilius Severus,
				121 F. Aurelius Fulvus.
				121 M. Annii Verus II,
				122 L. Augur.
				122 M. Acilius Aviola,
				C. Cornelius Pansa.

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.
876	123	Q. Arrius Pætinus, C. Veranius Apronianus.
877	124	M. Acilius Glabrio, C. Bellitius Torquatus.
878	125	P. Corn. Asiaticus II, Q. Vettius Aquilinus.
879	126	M. Lollius Pedius Verus, Q. Junius Lepidus Bibulus.
880	127	Gallicanus, Titianus.
881	128	L. Nonius Asprenas Torquatus, M. Annius Libo.
882	129	P. Juventius Celsus II, M. Annius Libo II.
883	130	Q. Fabius Catulinus, Q. Julius Balbus.
884	131	Sp. Octavius Pontianus, M. Antonius Rufinus.
885	132	Serius Augurinus, Arius Severianus.
886	133	Hiberus, Sisenna.
887	134	C. Julius Servilius, C. Vibius Juven. Verus.
888	135	Pompeianus Lupercus, L. Junius Atticus Acilianus.
889	136	L. Cejonius Commodus, Sex. Vetulenus Civica Pompeianus.
890	137	L. AELIUS Cæsar Verus II, P. Cælius Balbinus Vibullius Pius.
891	138	Sulpitius Camerinus, Quinctius Niger Balbus.
892	139	Antonius Aug. Pius II, Bruttius Præsens.
893	140	Antonius Aug. Pius III, M. Aurelius Cæsar.
894	141	M. Pедуceus Priscinus, T. Hæmius Severus.
895	142	L. Cuspius Rufinus, L. Staius Quadratus.
896	143	T. Bellitius Torquatus, T. Claud. Atticus Herodes.
897	144	Lollianus Avitus, C. Gavius Maximus.
898	145	Antonius Pius August. IV, M. Anrelius Cæsar II.
899	146	Sex. Erutius Clarus II, Cn. Claudius Seyerus.

CONSULS.
900 147 M. Valerius Largus, M. Valerius Messalinus.
901 148 L. Bellicius Torquatus II, M. Salvius Julianus Vetus.
902 149 Serg. Cornelius Scipio Orfitus, Q. Nonius Priscus.
903 150 Romulus Gallicanus, Antistius Vetus.
904 151 Sex. Quintilius Gorgianus Candianus, Sex. Quintilius Maximus.
905 152 M. V. Acilius Glabrio, M. Valerius Verianus Homullus.
906 153 C. Bruttius Præsens II, M. Antonius Rufinus.
907 154 L. AELIUS Aurelius Junius Commodus, T. Sextilius Lateranus.
908 155 C. Julius Severus, M. Rufinus Sabinianus.
909 156 M. Cejonius Silvanus, C. Serius Augurinus.
910 157 Barbatus ou Barbarus, Regulus.
911 158 Q. Flavius Tertullus, Claudius Sacerdos.
912 159 Plantius Quinctillus, Staius Priscus.
913 160 T. Clodius Vibius Varus, Ap. Ann. Attilius Bradua.
914 161 M. Aurelius Antoninus Cæsar III, L. AELIUS Aurelius Verus Cæsar II.
915 162 Q. Junius Rusticus, C. Vettius Aquilinus.
916 163 L. Papius AELIANUS, Junius Pastor.
917 164 M. Julius Pompeius Ma- crinus, L. Cornelius Juventius Celsus.
918 165 L. Arrius Pudens, M. Gavius Orfitus.
919 166 Q. Servilius Pudens, L. Fusidius Pollio.
920 167 L. Aurelius Verus III, T. Nimidius Quadratus.
921 168 T. Junius Montanus, L. Vettius Paulus.

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.	CONSULS.
922	169	Q. Socius Priscus, P. Cælius Apollinaris.	Q. Servilius Silanus; <i>On leur substitue</i>
923	170	M. Cornelius Cethegus, C. Erucius Clarus.	Severus, Vitellius.
924	171	L. Septimius Severus II, L. Alfidius Herennianus.	943 190 L. Aurelius Commodus Augustus VI,
925	172	Claudius Maximus, Cornelius Scipio Orfitus.	944 191 M. Petronus Septimianus. Cassius Apronianus,
926	173	M. Aurelius Severus II, T. Claudius Pompeianus.	945 192 M. Attilius Metilius Bradua. L. Aurelius Commodus
927	174	Gallus, Flaccus.	Augustus VII, P. Helvius Pertinax.
928	175	Calpurnius Piso, M. Salvius Julianus.	943 193 Q. Sosius Falco, C. Julius Erucius Clarus;
929	176	T. Vitrasius Pollio II, M. Flavius Aper II.	<i>On leur substitue au 1er.</i> <i>mars,</i>
930	177	L. Aurelius Commodus Augustus, Plautius Quinctillus.	Fl. Claudius Sulpicianus, Fabius Cilo Septimianus;
931	178	Julianus Vettius Rufus, Gravius Orfitus.	<i>Et au 1er. juillet,</i> Ælius et Probus.
932	179	L. Aurelius Commodus Au- gustus II, T. Annii Aurelius Ve- rus.	947 191 L. Septimius Severus II, Clod. Albinus Cæsar II.
		<i>Et au 1er. juillet on leur</i> <i>substitue</i>	948 195 Q. Flavius Scopula Ter- tullus, Tincius Flavius Clemens.
		P. Helvius Pertinax. M. Didius Severus Julianus.	949 196 Cn. Domitius Dexter II, L. Valerius Messala Priscus.
933	180	L. Fulvius Bruttius Præ- sens II, Sex. Quintilius Condianus.	950 197 App. Claudius Lateranus, M. Marius Rufinus.
934	181	L. Aurelius Commodus Augustus III, L. Antistius Burrhus.	951 198 T. Aturius Saturninus, C. Annii Trebonius Gal- lus.
935	182	C. Petronius Mamertinus, Corn. Trebellius Rufus.	952 199 P. Corn. Anulinus II, M. Aufidius Fronto.
936	183	L. Aurelius Commodus Augustus IV, M. Aufidius Victorinus.	953 200 C. Claudius Severus, C. Aufidius Victorinus.
937	184	L. Eggius Marcellus, Cn. Papirius Ælianus.	954 201 L. Annii Fabianus, M. Nonius Mucianus.
938	185	Triarius Maternus, M. Attilius Bradua.	955 202 L. Septimius Severus Au- gustus III, M. Aurelius Antoninus Aug.
939	186	L. Aurelius Commodus Augustus V, M. Acilius Glabrio II.	956 203 P. Septimius Geta Cæsar, L. Fulvius Plautianus II.
940	187	Clodius Crispinus, Papirius Ælianus.	957 204 L. Fabius Septimianus Ci- lo II, M. Flavius Libo.
941	188	C. Allius Fuscianus II, Duillius Silanus II.	958 205 M. Aurelius Antoninus Au- gustus II, P. Septimius Geta Cæsar.
942	189	Junius Silanus,	959 206 M. Nummius Annii Al- binus, Fulvius Æmilianus.

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.
960	207	M. Flavius Aper , Q. Allius Maximus.
961	208	M. Aurelius Antonius Au- gustus III , P. Septimius Geta Cæsar II.
962	209	T. Clodianus Civica Pom- peianus , Lollianus Avitus.
963	210	Man. Acilius Faustinus , C. Cæsonius Macer Triar- inus Rufinus.
964	211	Q. Elpidius Rufus Lollia- nus Gentianus , Pomponius Bassus.
965	212	C. Julius Asper , P. Asper ; ou C. Julius Asper II , C. Julius Asper.
966	213	M. Aurelius Antoninus Au- gustus IV , D. Cæcilius Balbinus II ; <i>Furent subrogés</i> M. Antonius Gordianus , Helvius Pertinax.
967	214	Silius Messala , Q. Aquilius Sabinus.
968	215	Æmilius Lætus II , Anicius Cerealis.
969	216	C. Attius Sabinus II , Sex. Cornelius Anulli- nus.
970	217	C. Bruttius præsens , T. Messius Extricatus ; <i>Furent subrogés</i> Macrinus Augustus , Diadumenianus Cæsar.
971	218	Antoninus Augustus , Q. M. Coclatinus Adven- tus II.
972	219	M. Aurelius Antoninus Au- gustus I ; Licinius Sacerdos II. M. Aurelius Antoninus Au- gustus II.
973	220	M. Aurelius Eutychianus Comazon.
974	221	Annius Gratus Sabinianus , Claudius Seleucus.
975	222	M. Aurelius Antoninus Au- gustus IV , M. Aurelius Severus Ale- xander Cæsar.

		CONSULS.
976	223	L. Marius Maximus , L. Roscius Ælianus.
977	224	Claudius Julianus II , Claudius Crispinus.
978	225	M. Mælius Fuscus ou Ru- fus ou Priscus et Pris- cianus , L. Turpilius Dexter.
979	226	M. Aurelius Severus Ale- xander Aug. II , C. Marcellus Quinctilius II.
980	227	L. Cæcilius Balbinus , Max. Æmilius Æmilianus ou M. Nummius Albinus.
981	228	T. Manilius Modestus ou Vettius Modestus , Sergius Calpurnius Probus.
982	229	M. Aurelius Severus Ale- xander Aug. III , Cassius Dio III ; <i>A ce dernier on substitue</i> M. Antoninus Gordianus.
983	230	L. Calpurn. Virius Agricola , Sex. Catus Clementinus.
984	231	M. Aurelius Claudius Ci- vica Pompeianus , Pelignianus ou Pelignus ou Felicianus.
985	232	P. Julius Lupus , Maximus.
986	233	Maximus II , Ovinus Paternus.
987	234	Maximus III , C. Cælius Urbanus ou Maxi- mus ou Urinatius Urbanus.
988	235	L. Catilius Severus , L. Ragonius Urinatius Quintianus.
989	236	C. Julius Maximinus Au- gustus , C. Julius Africanus.
990	237	P. Titius Perpetuus , L. Ovinus Rusticus Cor- nelianus ; <i>Au 1er mai furent mis</i> Julianus Silanus , Enn. Messius Gallicanus ; <i>A ce dernier on subrogea</i> L. Septimius Valerianus , <i>et au mois de juillet ,</i> T. Claudius Julianus , Celsus Ælianus.

ans de R.	de- p. JC.	CONSULS.		CONSULS.
991	238	M. Ulpius ou Pius Crinitus, Proculus Pontianus.	1008	55 P. Licinius Valerianus August. III, P. Licinius Gallienus August. II.
992	239	M. Antoninus Gordianus Augustus, M. Acillius Aviola.	1009	256 M. Valerius Maximus II, M. Acilius Glabrio; <i>Ont été subrogés,</i>
993	240	Vettius Balbinus II, Venustus.		Antonius, Gallus.
994	241	M. Antoninus Gordianus Augustus II, Tit. Claud. Civica Pompeianus II.	1010	257 P. Licinius Valerianus August. IV, P. Licinius Gallienus August. III; <i>Furent subrogés au 1er. juillet,</i>
995	242	C. Vettius Aufidius Atticus, C. Asinius Prætextatus.		M. Ulpius Crinitus II, L. Domitius Aurelianus.
996	243	C. Julius (ou Julianus) Arrianus, Æmilius Papus.	1011	258 M. Aurelius Memmius Tuscus, Pomponius Bassus.
997	244	Peregrinus, A. Fulvius Æmilianus.	1012	259 Fulvius Æmilianus, Pomponius Bassus II.
998	245	M. Julius Philippus Augustus, T. Fabius Junius Titianus.	1013	260 L. Corn. Sæcularis II, Junius Donatus.
999	246	Bruttius Præsens, Nummius Albinus II.	1014	261 P. Licinius Gallienus August. IV, L. Petronius Taurus Volusianus.
1000	247	M. Julius Philippus Augustus II, M. Julius Philippus Cæsar.	1015	262 P. Licinius Gallienus August. V, Ap. Pompeius Faustinus.
1001	248	M. Julius Philippus Augustus III, M. Julius Philippus Cæsar II.	1016	263 M. Nummius Albinus II, Maximus Dexter.
1002	249	M. Fulvius Æmilianus II, Junius (ou Vettius) Aquilinus.	1017	264 P. Licinius Gallienus August. VI, Annius (ou Amulius) Sæturninus,
1003	250	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. II, Annius Maxim. Gratus.	1018	265 P. Licinius Valerianus Cæsar II, L. Cæsonius Macer Lucillus (ou Lucianus ou Lucinius) Rufianus.
1004	251	C. Messius Quintius Trajanus Decius Aug. III, Q. Herennius Hetruscus Messius Decius Cæsar.	1019	266 P. Lucinius Gallienus August. VII, Sabinillus.
1005	252	C. Vibius Trebonianus August. II, C. Vibius Volusianus Cæsar.	1020	267 Ovinus Paternus, Arcesilaüs.
1006	253	C. Vibius Volusianus August. II, M. Valerius Maximus.	1021	268 Ovinus Paternus II, Marinianus.
1007	254	P. Licinius Valerianus August. II, M. Valerius Maximus.	1022	269 M. Aurelius Claudius August. II, Paternus,

ans de R.	de p. JC.	CONSULS.		CONSULS.
1023	270	Flavius Antiochianus , Furius Orfitus.	1036 283	M. Aurelius Carus Au- gustus II , M. Aurel. Carinus Cæsar ; <i>Le 1er. juillet , fut subs- titué ,</i> M. Aurelius Numerianus Cæsar Matronianus.
1024	271	L. Domitius Valerius Au- relianus Aug. II , M. Cejonius Virius Bas- sus II , ou Pomponius Bassus.	1037 284	M. Aurelius Carinus II , M. Aurel. Numerianus II ; <i>On leur substitua au 1er. mai ,</i> Diocletianus , Annius Bassus ; <i>Auxquels on substitua en- core au 1er. septembre ou novembre ,</i> M. Aurel. Valer. Maxi- mianus , M. Julius Maximus.
1025	272	Quietus , Voldumianus ; <i>Fut subrogé au 1er juillet ,</i> Q. Falson ou Nao Falco- nius ou Nicomac.	1038 285	C. Aurel. Valer. Diocle- tianus II , Aristobolus.
1026	273	M. Claudius Tacitus , M. Mœsius Furius Placi- dianus.	1039 286	M. Junius Maximus II , Vettius Aquilinus.
1027	274	L. Valerius Domitius Au- relianus Aug. III , C. Julius Capitolinus.	1040 287	C. Aurelius Valer. Dio- cletianus Aug. III , M. Aurel. Valer. Maxi- mian. Herculus Aug.
1028	275	L. Valer. Domitius Aure- lianus Aug. IV , T. Nonius (ou Avonius) Marcellinus ; <i>On lui substitua au 1er. février ,</i> M. Aurelianus Gordia- nus ; <i>et au 1er. juillet ,</i> Vettius Cornificius Gor- dianus.	1041 288	M. Aurel. Valer. Maxi- mian. Herculus Aug. II , Pomponius Januarius.
1029	276	M. Claudius Tacitus Au- gustus II , Fulvius AEmilianus ; <i>Lui fut substitué au 1er. février ,</i> AElus Corpiannus.	1042 289	Annius Bassus II , L. Ragonius Quinctianus.
1030	277	M. Aurel. Valer. Probus Augustus , M. Aurelius Paullinus.	1043 290	C. Aurelius Valer. Dio- cletianus Aug. IV , M. Aurel. Valer. Maxi- mianus Aug. III.
1031	278	M. Aurelius Valerius Pro- bus Augustus II , M. Furius Lupus.	1044 291	C. Junius Tiberianus , Cassius Dio.
1032	279	M. Aurel. Valerius Pro- bus Aug. III. Ovinus Paternus.	1045 292	Afranius Hannibalianus ; M. Aurel. Asclepiodotus.
1033	280	Junius Messala , Gratus.	1046 293	C. Aurelius Valer. Dio- cletianus Aug. V , M. Aurel. Valer. Maxi- mianus Herculus Au- gustus IV.
1034	281	M. Aurel. Valerius Pro- bus Aug. IV , C. Junius Tiberianus.	1047 294	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar , C. Galerius Valer. Maxi- mianus Cæsar.
1035	282	M. Aurel. Valerius Pro- bus Aug. V , Pomponius Victorinus.	1048 295	Numericus Tuscus , Annius Corn. Anulinus.

50 FASTES CONSULAIRES.

ans de R.	de- p. JC.	CONSULS.		CONSULS.
1049	296	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VI, Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar II.	1056 303	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VIII, M. Aurelius Valer. Maximianus Aug. VII.
1050	297	M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. V, C. Galerius Maximianus Cæsar II.	1057 304	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. IX, M. Aurel. Valerius Maximianus Aug. VIII.
1051	298	Anicius Faustus II, Severus Gallus.	1058 305	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar, Galerius Valer. Maximianus Cæsar V.
1052	299	C. Aurelius Valer. Diocletianus Aug. VII, M. Aurel. Valer. Maximianus Aug. VI.	1059 3 6	Fl. Valerius Constantius Augustus VI, C. Galer. Valer. Maximianus Aug. VI ;
1053	300	Fl. Valerius Constantius Chlorus Cæsar III, C. Galerius Valer. Maximianus Cæsar III.		<i>On croit qu'on leur subrogea au 1er. mars,</i>
1054	301	Posthumius Titianus II, Fl. Popilius Nepotianus.		P. Cornelius Annlinus Maximinus Cæsar, Severus Cæsar (*).
1055	302	Fl. Valer. Constantius Chlorus Cæsar IV, C. Gal. Maxim. Cæsar IV.		

(*) Nous finirons ici les Fastes Consulaires, à cause des difficultés sur les consulats, occasionnées par les différens empereurs qui divisoient l'Empire Romain. D'ailleurs, leur autorité souveraine, tant que la république avoit subsisté, diminua beaucoup sous les empereurs, qui ne leur en laisserent que les marques, avec le pouvoir de convoquer le sénat, et de rendre la justice aux particuliers. Le nom de Consul a duré jusqu'à l'empire de JUSTINIEN, qui abolit cette dignité l'an 541 de J. C. ; ce qui l'exposa à la haine des Romains, qui aimoient tout ce qui leur donnoit une foible image de leur antique et puissante république.

C O R I N T H E.

CORINTHE, ville autrefois très-puissante, fut d'abord soumise à ceux d'Argos et de Mycenes. Ensuite Sisyphe, fils d'Eole, s'en rendit maître. Hyantidas, l'un de ses successeurs, et vingt-septième roi, fut détrôné par la race des Héraclides, qui laissa la couronne à ses descendans. Automenès étant mort, Corinthe s'éleva en république, sous la conduite d'un chef annuel, qu'on appelloit *Prytanis* ou Modérateur. Elle se maintint libre jusqu'à Cypselus, qui gagna le

C H R O N O L O G I E. 51

peuple, se fit tyran, et transmit l'autorité à son fils Périandre. Six ans après, Corinthe recouvra sa liberté.

R O I S D E C O R I N T H E H É R A C L I D E S .

Aletès , Ixion , Agelas , Prymnès , Anonyme , Bacchis , Agelastes , Eudeme , Aristodème , Agémon ,	1099 1061 1023 986 954 935 900 870 835 800	Alexandre , Telestès , Automenès , Les PRITANES , magistrats annuels , Cypselus se fait tyran de Co- rinthe , Périandre , fils de Cypselus , Psammiticus , Corinthe devient république ,	784 759 747 746 656 626 585 582
---	---	---	--

L Y D I E .

LA Lydie, pays considérable de l'Asie mineure, porta d'abord le nom de Mœonie, de Mœon son souverain, qui vivoit, dit-on, vers l'an 1506. On ne connoît pas ses successeurs, et lui-même est encore un être problématique. On prétend que les Héraclides ou descendans d'Hercule, leur succéderent. Mais on sait qu'Hercule est un personnage qui appartient plus à la fable qu'à l'histoire.

Argon fut le premier de cette race qui y régna. Le dernier fut Candaule (*voyez ce mot dans le Dict.*) : Gygès, l'un de ses officiers, lui enleva sa femme et son trône, après l'avoir mis à mort. Une entreprise aussi hardie excita les Lydiens à la révolte; mais pour terminer le différend sans effusion de sang, les deux partis convinrent de s'en rapporter à la décision de l'Oracle de Delphes. Gygès l'ayant eu favorable, fit présent au temple d'Apollon de six coupes d'or qui pesoient trente talens. Il fut ainsi tranquille possesseur de la couronne, et il l'affermir dans sa maison.

R O I S D E L Y D I E .

Argon , premier roi , Ardysus , Halyatte I , Melès ou Myrsus , Candaule , Gygès , Ardysus II , Sadyatte ,	1223 797 761 747 735 716 680 631	Halyatte II , Crœsus , Comme ce dernier roi , le plus connu de tous , est , selon plusieurs cri- tiques , un personnage fabuleux , on comprend sans peine quel fond l'on peut faire sur l'histoire de ses prédécesseurs .	619 562
--	---	--	------------

M A C É D O I N E.

C A R A N U S, de la race des Héraclides, vint de Corinthe, et fonda le royaume de Macédoine entre la mer Egée et la mer Adriatique. L'histoire des premiers rois de Macédoine est assez obscure ; elle ne renferme que quelques guerres particulières avec les Illyriens, les Thraces et les peuples voisins. Quoiqu'indépendans, ils ne dédaignoient pas de vivre sous la protection, tantôt d'Athènes, tantôt de Thebes, tantôt de Sparte, selon que leur intérêt le demandoit. Tels furent les commencemens de ce royaume, qui devint, sous Philippe, l'arbitre de la Grèce ; et qui, sous Alexandre, triompha de toutes les forces de l'Asie.

Amyntas, pere de Philippe, dépouillé d'une partie de ses états par les Illyriens, eut recours aux Olynthiens. Il leur céda quelques terres voisines de leur ville, afin qu'ils l'aïdassent à réparer ses pertes ; mais ce furent les Thessaliens qui eurent la gloire de le rétablir. Il voulut pour lors rentrer en possession des terres qu'il avoit cédées aux Olynthiens : ce fut un sujet de guerre. C'est dans cette circonstance qu'Amyntas fit alliance avec les Athéniens ; mais il mourut peu de tems après, et laissa trois fils, Alexandre, Perdicas et Philippe, et un fils naturel appelé Ptolomée.

Alexandre, comme l'aîné, succéda à son pere. Il ne régna qu'un an, durant lequel il essuya une guerre cruelle contre les Illyriens. A sa mort, Pausanias, de la famille royale, profitant de la minorité des légitimes successeurs, s'empara de l'autorité. Mais les Athéniens, fideles à l'alliance qu'ils avoient faite avec Amyntas, et prenant la Macédoine sous leur protection, chasserent l'usurpateur, et rétablirent Perdicas, qui cependant ne jouit pas long-tems de la paix. Ptolomée, son frere naturel, lui disputa la couronne. Ils convinrent de s'en rapporter au jugement de Pelopidas, général thébain, qui prononça en faveur de Perdicas, et emmena avec lui Philippe à Thebes, où il demeura plusieurs années.

R O I S D E M A C É D O I N E D E S C E N D U S D E S H É R A C L I D E S.

Caranus,	387	Argée,	678
Cœnus,	779	Philippe I,	640
Thurimas,	767	Eropas,	602
Perdiccas I,	729	Alcetas,	576

C H R O N O L O G I E. 53.

Amyntas I,	547	Demetrius Poliorcetes ,	294
Alexandre I,	497	Pyrrhus ,	287
Perdiccas II,	454	Lysimaque ,	286
Archelaüs ,	413	Arsinoé, <i>veuve de Lysimaque</i> ,	282
Amyntas ,	399	Selencus ,	281
Pausanias ,	398	Ptoloméé Ceraunus ,	280
Amyntas II ,	397	Meleager ,	
Argée II, <i>tyran</i> ,	392	Antipater ,	} 279
Amyntas II <i>rétabli</i> ,	390	Sosthenes ,	
Alexandre II ,	371	<i>Anarchie</i> ,	277
Ptoloméé Alorites ,	370	Antigonus Gonotas ,	276
Perdiccas III ,	366	Demetrius II ,	243
Philippe , <i>fils d'Amyntas</i> ,	360	Antigonus Doton ,	232
Naissance d'Alexandre ,	355	Philippe ,	220
Alexandre le Grand ,	336	Persée ,	179
Philippe Aridée ,	324	Persée <i>vaincu par les Ro-</i>	
Alexandre Aigus ,	317	<i>maïns</i> ,	168
Cassandre , <i>usurpateur</i> ,	317	Andriscus ,	149
Philippe ,	298	<i>La Macédoine est réduite en</i>	
Antipater et Alexandre <i>en-</i>		<i>province par les Romains</i> ,	148
<i>semble</i> ,	297		

P O N T.

LE Pont, royaume de l'Asie mineure, entre l'Arménie et la Paphlagonie, fut ainsi nommé, parce qu'il étoit en partie le long du Pont-Euxin. Le Pont a eu des rois particuliers, dont la succession est bien incertaine et bien interrompue. On prétend qu'Artabaze en fut le premier, et qu'il fut tué par Darius Hystaspe, roi de Perse. Ses successeurs régnerent sans beaucoup d'éclat jusqu'à Mithridate-le-Grand, qui, après avoir dépouillé Ariobarzane, roi de Cappadoce, et Nicomede, roi de Bithynie, chacun de leurs états, se vit lui-même attaqué par les Romains leurs alliés. Ce prince fut défait par Lucullus, qui rétablit Ariobarzane et Nicomede, et réduisit le Pont en province romaine. Mithridate ayant appris, pour comble d'infortune, que Pharnace son fils s'étoit révolté contre lui, et qu'il avoit pris le titre de roi, se donna la mort de désespoir.

Quoique le Pont fût réduit en province, les Romains y nommerent encore des rois pendant quelque tems; mais ensuite le Pont fut gouverné par un proconsul, comme les autres provinces éloignées de l'empire.

R O I S D E P O N T.

Artabaze <i>créé roi de Pont</i> , <i>par Darius Hystaspe, roi de</i>		<i>Perse</i> , Rhodobate.	486
--	--	------------------------------	-----

<i>Trois Anonymes.</i>			Pharnace ,	183
Mithridate I ,	402		Mithridate V , ou Evergete ,	157
Ariobarzane ,	363		Mithridate VI , ou Eupator ,	123
Mithridate II ,	336		Mort de Mithridate ,	64
Mithridate III ,	301		<i>Le Pont fut province Romaine pendant quelques années.</i>	
Ariobarzane II ,	265		Darius , fils de Pharnace ,	39
<i>Deux Anonymes , et Mithridate IV</i>			Mithridate VII ,	29
<i>regnent successivement l'espace de</i>			Polémon et quelques autres ,	21
<i>82 ans.</i>				

B I T H Y N I E.

LA Bithynie , province de l'Asie mineure célèbre par ses villes de Nicée , Pruse , Nicomédie , Chalcédoine , Héraclée , eut ses rois ; mais la succession en est incertaine jusqu'à Zipoëthès , Thracien , qui s'y établit , tandis qu'Alexandre faisoit la guerre dans l'Orient. Il s'y maintint jusqu'après la célèbre bataille d'Ipsus en 297 , que cette province échut à Lysimaque , avec la Thrace et ce qu'il possédoit déjà en Europe. Lysimaque régna avec gloire jusqu'en 277 , que Seleucus , roi de Syrie , lui ayant livré bataille , il la perdit avec la vie. Après la mort de ce prince , Ptoloméé Ceraunus épousa la veuve de Lysimaque , et s'empara de ses états. Il en fut bientôt puni : une armée de Gaulois vint dans l'Asie mineure , lui livra bataille , et il y fut tué. Nicomede , frere de Nipoëthès , donna à ces étrangers la Galatie , à laquelle ils donnerent leur nom ; et avec leur secours il remonta sur le trône de Bithynie , qu'il laissa à ses descendans. L'un d'eux , Nicomede III , ayant été dépouillé de ses états par Mithridate , roi de Pont , Pompée le rétablit. Il mourut sans postérité , et par reconnoissance il laissa son royaume aux Romains.

R O I S D E B I T H Y N I E.

Dœdalbus ou Dydalsus ,	383	Nicomede I ,	281
Botiras.		Zelas ,	246
<i>On ignore combien ces deux premiers rois ont régné.</i>		Prusias I ,	230
Bias ,	378	Prusias II ,	190
Zipoëthès ,	328	Nicomede II ;	149
		Nicomede III ,	92

Nicomede donne en mourant la Bithynie aux Romains , qui ne s'en rendent les maîtres qu'après une longue guerre ,

ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

ALEXANDRE n'ayant laissé aucun successeur qui fût en état de soutenir le fardeau de sa gloire, ses généraux partagèrent entr'eux son vaste empire. L'Égypte et les autres conquêtes d'Alexandre dans la Lybie et la Cyrénaïque, échurent à Ptolomée, avec la partie de l'Arabie qui avoisine l'Égypte. Ce prince augmenta de beaucoup les états qui lui étoient échus, et laissa son royaume à ses descendans. (*Voyez son article dans le Dictionnaire*).

L'Égypte, qui est aujourd'hui la proie des Barbares, est bien différente de ce qu'elle étoit autrefois. Elle étoit regardée parmi les anciens comme l'école de la politique et de la sagesse, et comme le berceau de la plupart des arts et des sciences. Homère, Pythagore, Platon, Licurgue, Solon, Démocrite, Euripide et beaucoup d'autres, allèrent exprès en Égypte pour y puiser des lumières qui manquoient alors à la Grèce. Il nous reste trop peu de monumens de l'esprit des Égyptiens, pour savoir de quel genre étoient ces lumières : mais ce qu'il y a de certain c'est que leur religion étoit l'opprobre de l'humanité ; que plusieurs de leurs loix paroissent ridicules ; et que, malgré leurs pyramides, ils ne connoissoient ni les ceintres ni les voûtes. C'est ce que démontre le savant M. Goguet dans son *Origine des Loix*.

ROIS D'ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

Ptolomée Lagus,	322	Bérénice, nommée Cléopatre,	
Ptolomée Philadelphie,	285	seule,	80
Ptolomée Evergete,	246	Bérénice et Alexandre,	79
Ptolomée Philopator,	221	Ptolomée Denys ou Auletès,	73
Ptolomée Epihanes,	204	Bérénice, pendant l'exil d'Au-	
Ptolomée Philometor,	180	letès,	58
Ptolomée Evergete II, ou		Ptolomée Denys, et Cléopatre	
Physcon,	146	sa sœur,	51
Ptolomée Soter, ou Lathur,	116	Ptolomée le Jeune, et Cléopatre,	47
Ptolomée Alexandre,	106	Cléopatre seule,	44
Ptolomée Soter rétabli,	88	L'Égypte, province romaine,	30

S Y R I E.

APRÈS la mort d'Alexandre, Seleucus, l'un de ses généraux, eut presque toute l'Asie jusqu'au fleuve Indus. C'est ce qui composa le royaume de Syrie, du nom de cette province, ou Seleucus bâtit Antioche, qui fut sa principale demeure. Son regne fut illustre. Le royaume de Syrie se soutint, sous ses descendans, avec gloire, durant cent ans; mais des usurpateurs s'en approprièrent chacun une partie. Réduit à la province de Syrie (aujourd'hui Sourie), Pompée s'en empara sur Antiochus l'Asiatique, et en fit une province romaine. Il fut le dernier prince de la maison des Séleucides. La Syrie a passé depuis successivement aux Sarrasins, aux Chrétiens, aux Sultans d'Égypte et aux Turcs, à qui elle appartient depuis l'an 1516 de J. C.

R O I S D E S Y R I E.

Seleucus I Nicanor,	312	Antiochus VII Sidetès,	139
Antiochus I Soter,	282	Demetrius Nicanor rétabli,	131
Antiochus II Deus,	362	Alexandre Zebina, tyran,	129
Seleucus II Callinicus,	247	Seleucus V,	127
Seleucus III Ceraunus,	227	Antiochus VIII Gripus,	126
Antiochus III le Grand,	224	Antiochus IX Cyzicenus,	114
Seleucus IV Philopator,	187	Seleucus VI, fils de Gripus,	97
Antiochus IV Epiphanes,	176	Antiochus X, fils de Cyzicus,	95
Antiochus V Eupator, sous la		Antiochus XI n'est pas compté,	94
tutelle de Lysias,	164	Philippe, Demetrius III, An-	
Demetrius Soter,	162	tiochus XII,	93
Alexandre Balas,	151	Tygranes,	84
Demetrius II Nicanor,	146	Antiochus XIII,	69
Antiochus VI, fils de Balas,	145	Tygranes soumis aux Romains,	66
Diodote ou Tryphon,	143	La Syrie, province romaine,	63

P A R T H E S.

LA Parthie avoit toujours été soumise aux Perses; puis aux Macédoniens sous Alexandre Eumenes, Antigone, Seleucus Nicanor et Antiochus, lorsque la brutalité d'Agathocle, lieutenant d'Antiochus, fit révolter cette province. Arsacès ou Arsaces, jeune homme plein de courage, fut le chef de la rébellion et le fondateur de l'empire des Parthes, qui foible dans ses commencemens, s'étendit peu-à-peu dans toute l'A-

sie, et fit trembler même les Romains. Les successeurs d'Arsaces furent appelés *Arsacides*. Les Macédoniens tenterent en différens tems de recouvrer cette province; mais ce fut toujours en vain. L'empire des Parthes eut des rois si redoutables et si puissans, que non-seulement ils conserverent leur trône, mais qu'ils étendirent beaucoup les bornes de leur état. Mithridate, l'un d'eux, qui commença à régner vers l'an 164, porta ses conquêtes du côté de l'Orient plus loin qu'Alexandre. Mithridate II, surnommé le Grand, fit la guerre aux Romains avec succès. Les Parthes ayant résisté aux armes de Pompée, de Lucullus, de Cassius, de Crassus, de Marc-Antoine, de divers empereurs; Rome ne put jamais leur faire subir le joug. Leur empire se soutint ainsi avec gloire jusqu'à Artabane, leur dernier roi; il fut tué par Artaxercès, qui rétablit l'empire des Perses.

R O I S D E S P A R T H E S.

Arsaces I,	356	Sinathrockès,	77
Tyridate ou Arsaces II,	254	Phraates III,	70
Artabane I,	217	Mithridate III,	61
Phriapatius ou Arsaces III.		Orodes, Hérodes ou Yrodes,	53
Phraates I.		Phraates IV,	37
Mithridate I,	164	<i>Il regne 40 ans, jusqu'en l'an</i>	
Phraates II,	139	<i>4 de J. C.</i>	
Artabane II,	128	<i>Voyez la suite après l'article de</i>	
Mithridate II, dit le Grand,	125	<i>l'empire d'Occident.</i>	
Mnaskirès,	86		

P E R G A M E.

AP R È S la bataille d'Ipsus, Pergame échet à Lysimaque; qui déposa ses trésors dans cette ville, et les confia à l'eunuque Philetère. Cet officier, après la mort de son roi, se rendit maître de ses trésors et de la ville. Tel fut le commencement du royaume de Pergame. Philetère régna 20 ans, et laissa sa souveraineté à Eumènes, son neveu. Ses successeurs s'étant alliés avec les romains dans plusieurs occasions, augmentèrent considérablement leurs états. Enfin Attale, troisième du nom et sixième roi, étant mort sans enfans, laissa son royaume au peuple romain, qui le réduisit en province.

R O I S D E P E R G A M E.

Philetærus ou Philetère,	282	Attale, premier roi,	241
Eumènes I,	263	Eumènes II,	197

Eumenes III ,	159	mains , en	133
Attale II Philadelphie , pour		Aristonicus , usurpateur ,	133
son neveu ,	158		
Attale III Philometor ,	138	Ce royaume est réduit en province romaine.	126
Il donne ses états aux Ro-			

PRÉCIS historique et succession chronologique des Papes , depuis S. PIERRE jusqu'au Pape PIB VII.

LE nom de *Pape* signifie *Pere* en Grec. Il se donnoit autrefois à tous les évêques ; mais depuis Grégoire VII , il a été particulier à l'évêque de Rome : ce pontife l'ordonna ainsi dans un concile. Ce n'est pas tant ce décret , que l'usage , qui a déterminé à ne donner en Occident le nom de *Pape* qu'au seul pontife romain.

La grandeur temporelle du pontife romain date de très-loin. Constantin avoit donné à la seule Basilique de Latran plus de mille marcs d'or et environ 30000 marcs d'argent , et lui avoit assigné des rentes. Les papes , chargés de nourrir les pauvres et d'envoyer des missionnaires en Orient et en Occident , avoient obtenu sans peine des secours plus considérables. Ils possédoient , auprès de Rome , des revenus et des châteaux qu'on appelloit les *justices de S. Pierre*. Les empereurs et les rois Lombards leur avoient donné plusieurs terres. Divers citoyens avoient enrichi , par donation ou par testament , une église , dont les chefs avoient étendu la religion , et adouci les mœurs des Barbares qui inondoient l'empire. Dans l'avisement où Rome étoit tombée , les papes conçurent le dessein de la rendre indépendante , et des Lombards qui la menaçoient sans cesse , et des empereurs Grecs qui la défendoient mal. Cette révolution , la principale source de la grandeur temporelle des papes , fut commencée sous Pépin , pere de Charlemagne , et consommée sous son fils : mais il faut convenir que Constantin , en abandonnant l'ancienne capitale de l'empire , où le pape seul fixa dorénavant l'attention et les respects du public , parut dès-lors , consentir que Rome devînt le domaine des souverains pontifes , et c'est ce qui peut-être plus que toute autre chose , a fait naître l'idée de la prétendue donation de Constantin.

Quoi qu'il en soit , il est constant que l'indépendance de Rome et la souveraineté temporelle du pape , est dans l'état actuel de choses indispensable à l'unité et au bon gouvernement de l'Eglise. « Le pape , dit le président Hénault , n'est

» plus comme dans les commencemens le sujet de l'empereur ;
 » depuis que l'Eglise s'est répandue dans l'univers, il a à
 » répondre à tous ceux qui y commandent ; et par consé-
 » quent , aucun ne doit lui commander. La religion ne suffit
 » pas pour imposer à tant de souverains ; et Dieu a justement
 » permis que le pere commun des fideles entretint par son
 » indépendance le respect qui lui est dû. Ainsi donc , il est
 » bon que le pape ait la propriété d'une puissance tempo-
 » relle , en même tems qu'il a l'exercice de la spirituelle :
 » mais pourvu qu'il ne possède la premiere que chez lui , et
 » qu'il n'exerce l'autre qu'avec les limites qui lui sont pres-
 » crites (a) — » L'union de toutes les églises occidentales
 » sous un pontife souverain , dit un auteur protestant et phi-
 » losophe , facilitoit le commerce des nations , et tendoit à
 » faire de l'Europe une vaste république ; la pompe et la
 » splendeur du culte , qui appartenoient à un établissement
 » si riche , contribuoient en quelque sorte à l'encouragement
 » des beaux-arts, et commençoient à répandre une élégance
 » générale de goût , en la conciliant avec la religion » (b). —

Voltaire observe que les papes d'Avignon étoient trop dépendans des volontés des rois de France , et ne jouissoient pas de la liberté nécessaire au bon emploi de leur autorité. Les patriarches de Constantinople , jouet continuel des caprices des empereurs, tantôt ariens, tantôt iconoclastes, tantôt monothélites, etc. sont l'image de ce que seroient les papes, ou du moins ce qu'ils auroient été durant plusieurs siècles sans leur indépendance. Voyez l'art. ETIENNE II.

L'élection des papes a été différente dans les différens siècles de l'Eglise. Le peuple et le clergé les éliisoient d'abord. Les empereurs s'attribuoient le droit de confirmer ces élections. Justinien, et les autres empereurs après lui, exigeoient même une somme d'argent pour obtenir la confirmation. Constantin Pogonat délivra l'Eglise de cette servitude en 681. Louis-le-Débonnaire déclara, en 824, par une constitution solennelle, qu'il vouloit que l'élection des papes fût libre ; cette liberté reçut pourtant des atteintes pendant les désordres du 10 et du 11e. siècle. Mais après que le schisme de Pierre de Léon et de Victor IV eut été éteint, tous les cardinaux, réunis sous l'obéissance d'Innocent II, et fortifiés

(a) *Abrégé chronol. de l'Hist. de France.* Remarq. sur la 2eme race. Edit. 1768.

(b) Hume, *Hist. de la Maison de Tudor.* T. 13. p. 9.

des principaux membres du clergé de Rome , acquirent tant d'autorité , qu'après sa mort , ils firent seuls l'élection du pape Célestin II en 1143. Depuis ce tems-là , ils se sont toujours maintenus dans la possession de ce droit ; le sénat , le peuple et le reste du clergé ayant enfin cessé d'y prendre part , Honorius III , en 1216 , ou , selon d'autres , Grégoire X , en 1274 , ordonna que l'élection se fit dans un conclave.

Le pape peut être considéré sous quatre sortes de titres : 1^o. comme chef de l'Eglise ; 2^o. comme patriarche ; 3^o. comme évêque de Rome ; 4^o. comme prince temporel. Sa primauté lui donne droit de veiller sur toutes les églises particulières. Ses droits de patriarche ne s'étendoient autrefois que sur les provinces suburbicaires , c'est-à-dire , sur une partie de l'Italie , la même qui , pour le civil , dépendoit du préfet de la ville de Rome : on a voulu depuis les étendre sur tout l'Occident. Comme évêque de Rome , il exerce dans le diocèse de Rome les fonctions d'ordinaire , qu'il n'a point droit d'exercer dans les autres diocèses. Enfin comme prince temporel , il est souverain de Rome et des états qui lui sont acquis par donation ou par prescription.

Aucun trône sur la terre n'a peut-être été rempli avec plus de supériorité de génie , que la chaire pontificale. Les papes sont presque toujours des vieillards respectables , blanchis dans la connoissance des hommes et des affaires , et n'éprouvant plus cette ardeur de jeunesse qui fait faire tant de fausses démarches. Leur conseil est composé de ministres qui leur ressemblent : ce sont ordinairement des Cardinaux , animés du même esprit que les papes , et qui sont comme eux sans passions qui les aveuglent. De ce conseil émanent des ordres qui embrassent l'univers. La foi est annoncée sous leurs auspices , depuis la Chine jusqu'à l'Amérique , et il faut avouer que le zèle pour la foi et la propagation de l'évangile n'existe dans aucun siège épiscopal au même degré que dans celui de Rome , que l'église de Rome est aujourd'hui , comme elle a toujours été , non-seulement dans le droit , mais dans le fait , la mere et la reine de toutes les églises. « Rome chrétienne , dit un » voyageur philosophe , ne doit rien à la politique : si elle a » étendu sa puissance dans les régions enveloppées des plus » épaisses ténèbres ; si elle a soumis à ses loix des peuples » qui échappèrent aux armes , et ne reconnurent jamais l'Empire des plus célèbres conquérans ; si des hordes sauvages » qui n'ont jamais prononcé les noms d'Alexandre et de César , ont écouté la voix de ses pontifes avec respect , et en » ont reçu les instructions comme des oracles ; si dévouée à

» la paix, Rome a fait des conquêtes que lui eût envié Rome
 » consacrée à la guerre ; ces prodiges ne furent pas l'ouvrage
 » des passions humaines : les passions humaines ne servirent
 » qu'à les rendre plus éclatans, puisqu'elles se liguerent
 » pour opposer de plus grands obstacles à l'exécution des
 » projets qu'elles avoient tant d'intérêt à traverser ». *Disc.*
sur l'hist., le gouv. etc. par le Cte. d'Albon. Ce passage de
 l'auteur moderne a beaucoup de rapport avec un autre beau-
 coup plus vieux. *Ut civitas sacerdotalis et regia, per sacram*
beati Petri sedem caput orbis effecta, latius praesideres reli-
gione divinâ, quàm dominatione terrenâ. Quamvis enim mul-
tis aucta victoriis jus imperii tui terrâ marique protuleris;
minus tamen est quod tibi bellicus labor subdidit, quàm quod
pax christiana subjecit. (Leo, M. *Serm. I. in nat. apost.*
Petri et Pauli). Un auteur moins grave appliquoit à Rome
 chrétienne ces vers de Virgile :

Super et garamantas et Indos
Proferet imperium ; jacet extra sidera tellus,
Extra anni solisque vias ; ubi caelifer Atlas
Azem humero torquet stellis ardentibus aptum.

AENEÏD. 1. 6.

Pour nous en tenir à ce qu'elle a fait dans ces derniers tems ; sans parler de ces anciennes et magnifiques conquêtes, n'est-ce pas Rome, Rome seule, qui par ses missionnaires, par les secours et les moyens qu'elle leur donnoit, a réparé les tristes dégâts que les hérésies avoient faits dans les églises d'Europe ? N'est-ce pas Rome qui a formé de nouvelles chrétientés dans les trois parties du globe ; chrétientés florissantes et nombreuses, où l'on a vu revivre, avec la première vivacité de la foi, l'innocence des premières mœurs ? N'est-ce pas Rome, dont les missions, pour me servir des paroles de M. de Buffon, ont formé plus d'hommes dans les nations barbares, que les armées victorieuses des princes qui les ont subjuguées. (Hist. nat. t. 3, p. 506). Paraissez peuples ignorans, superstitieux ; sanguinaires, antropophages, répandus dans tant de plages et d'isles lointaines de l'un et de l'autre hémisphere, dites-nous à qui vous devez la lumière qui est venue vous éclairer au sein des ténèbres, à qui vous avez l'obligation d'être chrétiens, d'être hommes ? A quel métropolitain de la Germanie devez-vous la reconnoissance d'un si grand bienfait ! Hélas, en voyant la stérilité dont Dieu a frappé ces grands sieges, au milieu de tant de moyens de soutenir et de propager la foi, droit-on qu'ils sont partie de cet arbre, dont les branches

et les fruits ont couvert le monde (*). . . ? Je ne dirai rien de tant de fondations et d'établissémens de tous les genres , faits à Rome pour toutes les nations , pour la conservation de la foi de Rome. Mais si la froide philosophie , si le dur égoïsme , la fausse et hypocrite tolérance , ne nous ont pas rendu encore insensibles sur le sort de nos freres ; si la véritable philanthropie , qui n'est autre chose que la charité chrétienne , sait encore apprécier le prix de la religion , le malheur du schisme , de l'hérésie , de l'ignorance , de la barbarie , de la férocité , de l'anthropophagie ; ne jugera-t-on pas que c'est un crime de leze-humanité , que de soustraire au siège de Rome les ressources qui operent de si grands biens ? . . . Voyez l'état et la constante situation de la cour du pontife , voyez la marche uniforme et réglée des dépenses romaines. On n'y donne rien à la prodigalité , à la fantaisie , au luxe. Il n'y a là ni meute , ni harras , ni courses inutiles , ni chasses bruyantes , ni cette multitude de fastueux palais , où la satiété digere la substance des peuples et les biens d'église. *Le pape*, dit le protestant Addison , *est ordinairement un homme de grand savoir et de grande vertu , parvenu à la maturité de l'âge et de l'expérience , qui a rarement ou vanité ou plaisir à satisfaire aux dépens de son peuple , et n'est embarrassé ni de femmes , ni d'enfans , ni de maîtresses.* (suppl. au voyage de Missoni , p. 126). Aussi les intérêts de la religion trouvent-ils toujours accès chez lui. Rien n'est refusé à une cause si chere. Dans ces tems de détresse et d'une persécution générale , que ne fait-il pas encore ? et si l'on pese ces considérations avec l'impartialité convenable , quel jugement portera-t-on de ces déclamations contre les frères secours qu'on porte dans la capitale du monde chrétien , pour mettre son pontife en état d'opérer de si grandes choses , aussi honorables à la religion que consolantes pour l'humanité ? Dans quel principe ces déclamations peuvent-elles prendre leur origine ? N'y eût-il que l'intérêt que tout bon catholique prend naturellement à la splendeur de la capitale du christianisme , du siege de son pontife , du centre de l'unité , de la mere féconde de toutes les églises , il ne songera jamais à mettre en comparaison avec elle , moins encore à lui préférer dans son affection et l'essor de la libéralité , ou dans la détermination de ses dépenses quelconques , quelque ville de la Germanie , de la Russie , de la grande ou petite Tartarie. Ce qu'étoit Jérusalem pour les Juifs , Rome l'est pour les Chrétiens. Jamais

(*) *Omnes isti congregati sunt venerunt tibi*, Isaï. 49.

sa destinée ne sera indifférente aux enfans de la foi ; ils ne lui trouveront jamais trop de prospérité et de splendeur ; ils souhaitent , comme Tobie , qu'elle soit construite en pierres précieuses , et que toutes ses rues retentissent des chants d'allégresse (a) , et que tous les rois de la terre , suivant l'expression de S. Jean dans son admirable prophétie , touchant la cité sainte , y portent leur magnificence et leur splendeur (b). Et j'ose dire que la haine de Rome n'est pas une marque équivoque d'une apostasie secrète. « O église Romaine ! ô cité sainte ! (s'écrioit Fénelon) ô chere et commune patrie de tous les chrétiens ! Il n'y a en Jesus-Christ ni Grec , ni Scythe , ni Barbare , ni Juif. Tout fait un seul peuple dans votre sein ; tous sont concitoyens de Rome , et tout catholique est Romain. Mais d'où vient que tant d'enfans dénaturés méconnoissent aujourd'hui leur mere , s'élèvent contre elle et la regardent comme une marâtre ? d'où vient que son autorité leur donne tant de vains ombrages ? »

TABLE CHRONOLOGIQUE DES PAPES
depuis J E S U S - C H R I S T jusqu'à nos jours.

Le caractere italique , suivi d'une étoile , marque les antipapes et les tyrans. Le chiffre marque l'année de leur mort , et non celle de leur élection.

S. Pierre , mort en	66	S. Anthere ,	236
S. Lin ,	78	S. Fabien ,	250
S. Anaclet ,	91	S. Corneille ,	252
S. Clément ,	100	<i>Novatien , * 1er. Antipape , en</i>	252
S. Evariste ,	109	S. Lucius ,	253
S. Alexandre I ,	119	S. Etienne I ,	257
S. Sixte I ,	127	S. Sixte II ,	259
S. Telesphore ,	139	S. Denis ,	269
S. Hygin ,	142	S. Félix I ,	274
S. Pie I ,	157	S. Eutychien ,	283
S. Anicet ,	168	S. Caius ,	296
S. Soter ,	177	S. Marcellin ,	304
S. Eleuthere ,	192	S. Marcel ,	310
S. Victor I ,	202	S. Eusebe ,	310
S. Zephirin ,	219	S. Melchiade ou Miltiade ,	314
S. Callixte I ,	222	S. Sylvestre ,	335
S. Urbain I ,	230	S. Marc ,	336
S. Pontien ,	235	S. Jules I ,	352

(a) *Ex lapide pretioso omnis circuitus murorum ejus , et per vicos ejus alleluia cantabitur. Tob. 13.*

(b) *Reges terra afferent gloriam suam et honorem in illam. Apoc. 21.*

Libere ;	366	Jean V,	686
S. Félix II,		Pierre. *	
Les uns le mettent au rang des Papes, d'autres à celui des Antipapes, et d'autres enfin le font tour-à-tour l'un et l'autre.		Théodore. *	
S. Damase,	384	Conon,	687
Ursicin. *		Theodore. *	
S. Sirice,	398	Paschal. *	
S. Anastase I,	402	S. Sergius I,	701
S. Innocent I,	417	Jean VI,	705
S. Zozime,	418	Jean VII,	707
S. Boniface I,	422	Sisinnius,	708
Eulalius. *		Constantin,	715
S. Célestin I,	432	Grégoire II,	731
S. Sixte III,	440	Grégoire III,	741
S. Léon le Grand,	461	Zacharie,	752
S. Hilaire,	468	Etienne II, élu et non sacré, n'est pas compté par la plupart des historiens:	
S. Simplicie,	483	Etienne II ou III,	757
S. Félix III,	492	Paul I,	767
S. Gélase,	496	Constantin. *	
S. Anastase II,	498	Etienne III ou IV,	772
Symmaque,	514	Adrien I,	795
Laurent. *		Léon III,	816
Hormisdas,	523	Etienne IV ou V,	817
S. Jean I,	526	S. Paschal I,	824
Félix IV,	530	Eugene II,	827
Boniface II,	532	Zizime. *	
Dioscore. *		Valentin,	827
Jean II,	535	Gregoire IV,	844
Agapet ou Agapit,	536	Sergius II,	847
Sylvere,	538	Léon IV,	855
Vigile,	555	Benoît III,	858
Pélage I,	560	Anastase. *	
Jean III,	573	Nicolas I,	867
Benoît I,	578	Adrien II,	872
Pélage II,	590	Jean VIII,	882
S. Grégoire-le-Grand ;	604	Marin ou Martin II,	884
Sabinien,	606	Adrien III,	885
Boniface III,	607	Etienne V ou VI,	891
Boniface IV,	615	Formose,	896
S. Diédonné I,	618	Boniface VI, non compris par quelques-uns,	896
Boniface V,	625	Etienne VI ou VII,	897
Honorius I,	638	Romain,	897
Séverin,	640	Théodore II,	898
Jean IV,	642	Jean IX,	900
Théodore I,	649	Benoît IV,	903
S. Martin I,	655	Léon V,	903
S. Eugene I,	657	Christophe, cru Antipape par plusieurs,	904
Vitalien,	672	Sergius III,	911
Diédonné II ou Adeodat,	676	Anastase III,	913
Donus I ou Domnus,	678	Landon,	914
Agathon,	682	Jean X,	928
S. Léon II,	683	Léon VI,	929
Benoît II,	685		

Etienne VII ou VIII,	931	Anaclel et Victor. *	
Jean XI,	936	Célestin II,	1144
Léon VII,	939	Lucius II,	1145
Etienne VIII ou IX,	943	Eugene III,	1153
Marin ou Martin III,	946	Anastase IV,	1154
Agapet II,	955	Adrien IV,	1159
Jean XII,	964	Alexandre III,	1181
Léon. *	964	Victor, Paschal, Callixte,	
Léon VIII,	965	Innocent. *	
Benoît V,	965	Lucius III,	1185
Jean XIII,	972	Urbain III,	1187
Benoît VI,	974	Grégoire VIII,	1187
Boniface VII. *		Clément III,	1191
Donnus II,	974	Célestin III,	1198
Benoît VII,	983	Innocent III,	1216
Jean XIV,	984	Honorius III,	1227
Boniface VII, * pour la 2e.		Grégoire IX,	1241
fois,	985	Célestin IV,	1241
Jean, élu, non sacré, et compte		Innocent IV,	1254
pour le XVe. du nom,	985	Alexandre IV,	1261
Jean XV ou XVI,	996	Urbain IV,	1264
Jean XVI. *	996	Clément IV,	1268
Grégoire V,	999	Grégoire X,	1276
Sylvestre II,	1003	Innocent V,	1276
Jean XVII ou XVIII,	1003	Adrien V,	1276
Jean XVIII ou XIX,	1009	Jean XXI,	1277
Sergius IV,	1012	Nicolas III,	1280
Benoît VIII,	1024	Martin IV,	1285
Grégoire. *		Honorius IV,	1287
Jean XIX ou XX,	1033	Nicolas IV,	1292
Benoît IX, abdique en	1044	Célestin V, abdique en	1294
Sylvestre. *		Boniface VIII,	1303
Grégoire VI, abdique en	1046	S. Benoît XI,	1304
Clément II,	1047	Le saint-siege fut transféré à	
Benoît IX, derechef en	1047	Avignon par le successeur de Be-	
jusqu'en	1048	noît XI.	
Damase II,	1048	Clément V, depuis 1305 jus-	
S. Léon IX,	1054	qu'en	1314
Victor II,	1057	Jean XXII,	1334
Etienne IX ou X,	1058	Pierre de Corbiere. *	
Benoît X. *	1059	Benoît XII,	1342
Nicolas II,	1061	Clément VI,	1352
Alexandre II,	1073	Innocent VI,	1362
Honorius. *	1080	Urbain V,	1370
Grégoire VII,	1085	Grégoire XI,	1378
Guibert.		Il reporta le saint-siege à Rome	
Victor III,	1087	en 1377. Après sa mort l'église	
Urbain II,	1099	fut divisée par un schisme qu'on	
Pascal II,	1118	nomme le grand schisme d'Occi-	
Albert, Théodoric et Maginulfe. *		dent : il y eut un siege pontifical	
Gelase II,	1119	à Avignon.	
Maurice Bourdin. *		Urbain VI, à Rome,	1389
Callixte II,	1124	Clément VII * à Avignon,	
Honorius II,	1130	reconnu par une partie de l'é-	
Innocent II,	1143	glise, élu en 1378, mort en 1394	

<i>Benoît XIII</i> , * élu en 1394 : son obédience suspendue en 1398, reprise en 1403 : dé- posé au concile de Pise en 1405, au concile de Cons- tance en 1417 ; meurt en	1404	Léon X,	1521
<i>Boniface IX</i> ,	1404	Adrien VI,	1523
<i>Innocent VII</i> ,	1406	Clément VII,	1534
<i>Grégoire XII</i> , déposé au con- cile de Pise,	1409	Paul III,	1549
<i>Alexandre V</i> , élu au concile de Pise,	1410	Jules III,	1555
<i>Jean XXIII</i> , abdique dans le concile de Constance,	1415	Marcel II,	1559
<i>Martin V</i> , élu dans le concile de Constance,	1431	Paul IV,	1565
<i>Benoît XIII</i> , * retient la qua- lité de Pape malgré sa dé- position, jusqu'en	1424	Pie IV,	1572
<i>Clément VIII</i> , * élu en 1424, n'est pas reconnu,	1447	S. Pie V,	1585
<i>Eugène IV</i> ,	1447	Grégoire XIII,	1590
<i>Félix V</i> , * est élu dans le concile de Bâle, en 1439, abdique en 1449, et meurt en	1451	Sixte V,	1590
<i>Nicolas V</i> , depuis 1447 jus- qu'en	1455	Urbain VII,	1591
<i>Callixte III</i> ,	1458	Grégoire XIV,	1591
<i>Pie II</i> ,	1464	Innocent IX,	1591
<i>Paul II</i> ,	1471	Clément VIII,	1605
<i>Sixte IV</i> ,	1484	Léon XI,	1605
<i>Innocent VIII</i> ,	1492	Paul V,	1621
<i>Alexandre VI</i> ,	1503	Grégoire XV,	1623
<i>Pie III</i> ,	1503	Urbain VIII,	1644
<i>Jules II</i> ,	1513	Innocent X,	1655
		Alexandre VII,	1667
		Clément IX,	1669
		Clément X,	1676
		Innocent XI,	1689
		Alexandre VIII,	1691
		Innocent XII,	1700
		Clément XI,	1721
		Innocent XIII,	1724
		Benoît XIII,	1730
		Clément XII,	1740
		Benoît XIV,	1758
		Clément XIII,	1769
		Clément XIV,	1774
		PIE VI, élu au commence- ment de	1775

C O N C I L E S

Tenus depuis le commencement de l'église, jusqu'à nos jours.

POUR avoir une idée de l'histoire de l'église, il ne suffit point de consulter une liste chronologique des pontifes romains, il est nécessaire de connoître les principales assemblées où l'église a réprimé l'audace des hérétiques, et mis ses dogmes dans le jour le plus lumineux. C'est ce qui nous a engagé à placer ici la table des Conciles généraux.

I. Concile général.

325. I. Concile général de Nicée, ville de Bithynie dans l'Asie mineure. Il dura 2 mois et 12 jours. Il y avoit 318 évêques. Osius, évêque de Cordoue, y assista comme légat du pape Sylvestre. L'empereur Constantin s'y trouva aussi. On dressa dans ce concile le Symbole de Nicée, qui fut retouché et augmenté dans le concile suivant.

II. Concile général.

381. I. Concile général de Constantinople, composé de 150 évêques, contre Macedonius, qui combattoit la divinité du St.-Esprit, et contre Apollinaire. On retoucha le Symbole de Nicée, et on y ajouta entr'autres choses, ce qu'on y lit à présent sur la divinité du St.-Esprit, et ce qui suit jusqu'à la fin.

III. Concile général.

431. Concile général d'Ephese. Il s'y trouva plus de 200 évêques : S. Cyrille d'Alexandrie y présida pour le pape Célestin I. La sainte Vierge y fut déclarée *Mere de Dieu*, et on condamna Nestorius, évêque de Constantinople. On y renouvela la condamnation de Pélage.

IV. Concile général.

451. Concile général de Chalcedoine, dans l'Asie mineure. On y condamna Eutychès, et Dioscore, évêque d'Alexandrie, qui soutenoient qu'il n'y avoit en J. C. qu'une seule nature. On excommunia Eutychès, et Dioscore fut chassé de son siege d'Alexandrie.

V. Concile général.

553. II. Concile général de Constantinople, de 151 évêques. Il fut convoqué : 1^o, pour condamner les erreurs d'Origene, et quelques écrits de Théodoret, de Théodore, évêque de Mopsueste, et d'Ibas, évêque d'Edesse ; 2^o. pour confirmer les 4 premiers Conciles généraux, et particulièrement celui de Chalcedoine, que les Acéphales contestoient.

VI. Concile général.

680 et 681. III. Concile général de Constantinople, où se

trouverent plus de 160 évêques sur la fin ; deux patriarches , l'un de Constantinople , et l'autre d'Antioche ; et l'empereur , afin que sa présence retint les esprits mutins. Ce concile fut assemblé pour détruire entièrement le monothélisme , et pour reconnoître en J. C. deux volontés , une divine et l'autre humaine , et autant d'actions qu'il y a de natures. On excommunia Sergius , Pyrrhus , Paul , Macarius , et tous leurs sectateurs.

VII. Concile général.

787. II. Concile général de Nicée , de 377 évêques , convoqué par l'empereur Constantin et sa mere Irene. Les légats du pape Adrien présiderent , et Taraise , patriarche de Constantinople , y assista. On y régla la vénération due aux saintes Images.

VIII. Concile général.

869. IV. Concile général de Constantinople , où se trouverent 102 évêques , 3 légats du pape et 4 patriarches. On y brûla les actes d'un conciliabule , que Photius avoit assemblé contre le pape Nicolas , et contre Ignace , légitime patriarche de Constantinople. On y condamna Photius , qui s'étoit emparé de cette dignité ; et Ignace fut rétabli avec honneur. Le culte des Images de la Ste. Vierge et des Saints y fut encore maintenu.

IX. Concile général.

1123. I. Concile général de Latran , sous Callixte II. Il y avoit plus de 300 évêques et plus de 600 abbés. Il fut tenu pour la paix de l'église , troublée depuis plus de 45 ans à l'occasion du droit de la collation des bénéfices , que l'empereur prétendoit. On y travailla à rétablir la discipline ecclésiastique , beaucoup affoiblie par la longueur et la multitude des schismes. On y chercha aussi les moyens de retirer la Terre-Sainte de la puissance des infideles.

X. Concile général.

1159. II. Concile général de Latran , de près de 1000 évêques , sous Innocent II , pape , et en présence de Conrad III , empereur. Il fut assemblé pour condamner les schismatiques , pour rétablir la discipline de l'église , et pour anathématiser les erreurs d'Arnaud de Bresse , ancien disciple d'Abailard.

XI. Concile général.

1179. III. Concile général de Latran. Il y avoit 302 évêques ; sous Alexandre III , pape. Il fut assemblé pour annuler les ordinations faites par les antipapes , condamner les erreurs des Vaudois , et pour travailler à la réforme des mœurs.

XII. Concile général.

1215. IV. Concile général de Latran ; le pape Innocent III y présida. Il y avoit 2 patriarches : celui de Constantinople , et celui de Jérusalem ; 71 archevêques , 412 évêques , et 800 abbés ; le primat des Maronites , et S. Dominique , instituteur de l'ordre des Freres Prêcheurs. Ce concile fut assemblé pour condamner les erreurs des Albigeois et des autres hérétiques , et pour la conquête de la Terre-Sainte.

XIII. Concile général.

1245. I. Concile général de Lyon , où présida le pape Innocent IV , et où assisterent les patriarches de Constantinople , d'Antioche et d'Aquilée ou de Venise , 140 évêques , Baudouin II , empereur d'Orient , et S. Louis , roi de France. On y excommunia Frédéric II. On y donna le chapeau rouge aux cardinaux , et enfin on décida qu'on enverroit une nouvelle armée de Croisés dans la Palestine , sous la conduite de S. Louis.

XIV. Concile général.

1274. II. Concile général de Lyon , où présidoit Grégoire X , et où assisterent les patriarches d'Antioche et de Constantinople , 15 cardinaux , 500 évêques , 70 abbés , 1000 docteurs. On y travailla à réunir les Grecs avec les Latins , sur la procession du St. Esprit. On ajouta au Symbole de la foi , qui avoit été dressé au concile de Constantinople , le mot *Filioque*. On chercha les moyens de recouvrer la Terre-Sainte.

XV. Concile général.

1311. Concile général de Vienne en France , assemblé par ordre de Clément V. Il y avoit les deux patriarches d'Antioche et d'Alexandrie ; 300 évêques ; 3 rois , Philippe IV , roi de France , Edouard II , roi d'Angleterre , Jacques II , roi d'Aragon. On y parla particulièrement des erreurs et

des crimes des Templiers, des Béguards et des Béguines ; d'une expédition dans la Terre-Sainte ; de la réformation des mœurs du clergé, et de la nécessité d'établir dans les universités des professeurs pour enseigner les langues orientales.

X V I.

Concile de Pise en 1409, que plusieurs regardent comme général. L'objet principal de ce concile fut l'extinction du schisme, après la mort du Pape Grégoire XI en 1378. Il s'y trouva 22 cardinaux, 4 patriarches, 92 évêques, des députés de presque toutes les universités, de même que des ambassadeurs de la plupart des cours. On y élut Alexandre V Pape ; mais le schisme ne fut pas éteint pour cela.

XVII. Concile général.

1414. Concile général de Constance en Allemagne. Il fut assemblé par les soins de l'empereur Sigismond, pour anathématiser les hérésies de Wicléf et de Jean Hus, et pour éteindre les schismes qui déchiroient l'église depuis 37 ans. On y comptoit 4 patriarches, 47 archevêques, 160 évêques, 564 abbés et docteurs. Jean Gerson, chancelier de l'université de Paris, y assista. Jean Hus et Jérôme de Prague furent brûlés, après avoir été convaincus de leurs erreurs, et avoir refusé de les abjurer, avec une opiniâtreté dont l'hérésie seule est capable. Martin V approuva tous les décrets qu'on y fit en matière de foi.

XVIII. Concile général.

1431. Concile général de Bâle, ville de Suisse sur le Rhin ; sous Eugene IV, Sigismond étant empereur. Il fut assemblé à l'occasion des troubles de Bohême au sujet de la communion sous les deux especes. Le concile accorda aux Bohémiens l'usage du calice, pourvu qu'ils n'improuvassent pas l'action de ceux qui ne communieroient que sous une especes. On y travailla aussi à la réformation du clergé. Ce concile n'est pas regardé comme écuménique dans toutes les sessions. A la fin ce ne fut qu'une assemblée tumultueuse.

XIX. Concile général.

1439. Concile général de Florence. Il fut commencé dès l'an 1438 à Ferrare ; mais la peste qui se fit sentir dans cette ville, obligea de transférer ce concile à Florence. Eugene IV y présida. Il y avoit 150 évêques. Joseph, patriarche

che de Constantinople, avec Jean Paléologue, empereur d'Orient, s'y trouverent. Il fut assemblé particulièrement pour réunir les Grecs avec les Latins.

XX. Concile général.

1512. V. Concile général de Latran, où présida Jules II ; puis Léon X, Maximilien I étant alors empereur d'Allemagne. Ce concile dura 5 ans. Il y avoit 15 cardinaux, et près de 80 archevêques et évêques. Il fut assemblé : 1^o. afin d'empêcher une espece de schisme naissant ; 2^o. pour terminer plusieurs différends qui étoient entre le pape Jules II et Louis XII, roi de France ; 3^o. pour réformer le clergé. On arrêta dans ce concile, qu'on feroit la guerre à Sélim, empereur des Turcs. On nomma pour chefs de cette expédition, l'empereur Maximilien I, et François I, roi de France. La mort de Maximilien, et l'hérésie de Luther, qui causa de grands troubles en Allemagne, renverserent ce grand dessein.

XXI. Concile général.

1545. Concile général de Trente, ville épiscopale dont l'évêque est souverain et prince d'Empire, sous la protection de la maison d'Autriche. Ce concile dura près de 18 ans, depuis 1545 jusqu'en 1563, sous 5 papes, Paul III, Jules III, Marcel II, Paul IV, Pie IV ; et sous les regnes de Charles-Quint, et de Ferdinand, empereurs d'Allemagne. Ce concile avoit rassemblé 5 cardinaux, légats du saint-siège, 3 patriarches, 33 archevêques, 235 évêques, 7 abbés, 7 généraux d'ordres monastiques, 160 docteurs en théologie. Il fut convoqué pour condamner les erreurs des Luthériens, et pour la réformation des mœurs des ecclésiastiques et des autres fideles.

E M P I R E R O M A I N.

CÉSAR, vainqueur des Gaules, après la défaite de Pompée son rival, dans les champs de Pharsale, ville de Thessalie, revint triomphant à Rome, où il fut nommé dictateur perpétuel. Il ne jouit pas long-tems de ce titre qui lui donnoit l'autorité suprême : il fut assassiné dans le Sénat par Brutus et Cassius. Antoine, sous prétexte de venger sa mort, s'unit avec Octavien, neveu de Jules-César, et avec Lepidus ; mais

Octavien ne voulant pas partager le gouvernement avec eux, les défit l'un et l'autre. Il revint triomphant à Rome, et il prit le nom d'Auguste. Il donna alors la paix à la terre, visita les différentes provinces de l'empire, et vint mourir à Nole, après un regne aussi long qu'heureux. (*Voyez son article dans le Dictionnaire*).

Comme, depuis Jules-César, la république prit le nom d'Empire Romain, ceux qui étoient à la tête du gouvernement, furent nommés *empereurs*. Ce nom étoit commun aux généraux. On donne ordinairement aussi le nom de *César* aux douze premiers, c'est-à-dire, à ceux qui porterent le sceptre impérial depuis Jules-César jusqu'à Domitien.

Dès le milieu du deuxième siècle, on remarque que l'empire commençoit à s'affoiblir. Les empereurs se virent obligés de s'associer quelques princes à l'empire, et ils eurent de puissans ennemis, qui s'arrogerent quelquefois le titre d'*Empereur*. On vit plusieurs fois les différentes armées s'en nommer chacune un, et il y en a eu jusqu'à cinq à la fois, qui tous cinq rivaux, se faisant mutuellement la guerre, donnoient lieu aux Barbares de profiter de leurs divisions, et d'envahir les meilleures provinces.

Cependant l'empire se soutenoit encore dans une grande force, lorsque Constantin-le-Grand transféra le siege impérial à Constantinople, qu'il fit bâtir l'an 329 de l'ère chrétienne. Après sa mort, arrivée l'an 337, ses trois fils, Constantiu le Jeune, Constance et Constant, partagèrent l'empire. Constantin eut les Gaules et tout ce qui étoit par-delà les Alpes par rapport à Rome. Rome, l'Italie, l'Afrique, la Sicile, plusieurs Isles, l'Illyrie, la Macédoine et la Grece furent la portion de Constant; et Constance, qui eut la Thrace, l'Asie, l'Orient et l'Egypte, tint son siege à Constantinople. Constantin et Constant étant morts, Constance fut seul empereur en 353. C'est ainsi que, jusqu'à Théodose-le-Grand, l'Empire Romain eut tantôt un seul, tantôt plusieurs maîtres; et depuis, il fut partagé en empire d'Orient et en empire d'Occident.

EMPEREURS ROMAINS.

Auguste, jusqu'à l'an	14	Galba,	69
Tibere,	37	Othon,	69
Caligula,	41	Vitellius,	69
Claude,	54	Vespasien,	79
Néron,	68	Titus,	81
Julius Vindex, dans les Gaules;		Domitien,	96
L. Claudius Macer, en Afrique;		Nerva,	98
et Fonteius Capito, dans		Trajan,	117
la Germanie.		Adrien,	138

Antonin , le pieux ,	161	Tacite ,	
Marc-Aurele ,	180	Florien , 3 mois ,)	276
et Lucius-Verus ,	170	Probus ,	282
Commode ,	192	3 Tyrans , Saturnin , Proculus et	
Pertinax ,	193	Bonosius .	
Didier-Julien , et les 3 suiv .	193	Carus ,	283
Niger ,	195	Carin ,	285
Albin ,	197	et Numérien , son frere ,	284
Septime Sévere ,	211	Dioclétien ,	abdiquent
Caracalla et	217	Maximien-Hercule ,)	en 305
Geta ,	212	Constance Chlore ,	306
Macrin ,	218	Galere .	312
Héliogabale ,	223	Tyrans qui s'éleverent dans l'empire ,	depuis l'an 284 jusqu'en
Alexandre Sévere ,	235	Julien , Amandus et Aélianus ,	311
Maximien ,	238	Carausius , Allectus , Achilleus ,	
Gordien , l'ancien ,)		Maxence , Alexandre , etc .	
Gordien , le fils ,)	237	Sévere II , avec les 3 suiv .	307
Maxime Pupien et Balbin ,	238	Maximin ,	313
Gordien , le jeune ,	244	Constantin , le grand ,	337
Philippe , pere et fils ,	249	Licinius ,	323
Dece ,	251	Constantin , le jeune .	340
Gallus , et les deux suiv .	253	Constance ,	361
Hostilien ,	253	Constant , freres :	350
Volusien ,	253	Tyrans sous l'empire de Constance	
Emilien ,	253	et de Constant .	
Valérien ,	260	Magnence , Vétranion et	
et Gallien , son fils ,	267	Népotien .	
Tyrans qui s'éleverent dans l'empire		Julien , l'apostatat ,	363
sous Valerien et Gallien .		Jovien ,	364
Sulpitius - Antoninus , a		Valentinien I , en Occident ,	375
Posthumes , Victorinus , Lælianus ou		Valens , en Orient ,	378
Aélianus , Lollianus , Aurelius Ma-		Gratien ,	383
rius , Tetricus , Ingenuus , Regil-		Valentinien II ,	392
lien , Macrien et ses deux fils ,		Théodose , le grand ,	395
Balista , Valens , Pison , AEmilien ,		Tyrans sous les regnes de Gratien ,	
Saturnin , Trébellien , Celsus , Au-		de Valentinien II et de Théodose .	
réole , Mœonius , et Zénobie .		Magnus , Maximus , Eugene et	
Claude II ,		Victor .	
Quintille , son frere , }	270	Ici commence la division de l'empire ,	
17 jours ,		en Orient et en Occident .	
Aurélien ,	275		

PREMIER EMPIRE D'OCCIDENT.

HONORIUS, fils de l'empereur Théodose, eut l'Occident en partage. Il n'avoit que onze ans, lorsque son pere mourut. Son regne fut l'époque de la décadence de l'empire romain : car dès-lors on remarque que les barbares cherchoient à pénétrer dans les provinces romaines, et même s'y établissoient. Les Huns, les Goths, les Vandales, et divers

autres peuples saccagerent successivement l'Allemagne, les Gaules, l'Espagne, l'Italie et l'Afrique. Les Francs s'établirent dans les Gaules, les Lombards en Italie, les Goths en Espagne.

Honorius n'ayant point voulu remplir les engagements que les Romains avoient contractés avec Alaric, général de ce dernier peuple, ce prince revint sur ces pas, prit Rome en 409 et l'abandonna au pillage. Tandis qu'Honorius étoit à Ravenne dans une honteuse indolence, divers tyrans s'élevèrent dans l'empire : Attale à Rome, Jovin en Angleterre et dans les Gaules, Héraclien en Afrique, et d'autres qui se firent déclarer empereurs. Honorius s'en défit heureusement, par le moyen de ses capitaines, et sur-tout de Constance. Il avoit associé celui-ci à l'empire, et lui avoit fait épouser sa sœur Placidie, veuve d'Ataulphe, de laquelle Constance eut Valentinien III, qui régna après lui. Cet empire se soutint foiblement sous 12 empereurs, jusqu'à Augustule, qui fut dépossédé par Odoacre, roi des Hérules, peuples venus des environs du Pont-Euxin. Telle fut la fin de l'Empire Romain qui, décomposé et déchiré, obéit à divers princes, lesquels se partagèrent les membres épars de ce grand corps. L'Italie fut soumise à des rois, après l'avoir été à des empereurs; et nous placerons ci-dessous la liste chronologique de ces princes.

E M P E R E U R S D' O C C I D E N T.

Honorius, <i>regne en Constantin, tyran.</i>	395 421	Sévere III,	461
Constance, 7 mois.		<i>Interregne de plus d'un an,</i>	465
Jovin.		Anthemius,	467
Héraclien et Attale,		Olybrius,	472
Jean, tyran.		<i>Interregne,</i>	472
Valentinien III,	424	Glycerius,	473
Pétrone-Maxime,	455	Julius-Nepos,	474
Avitus,	455	Augustule,	475
<i>Interregne,</i>	456		
Majorien,	457	<i>fut le dernier empereur Romain en Occident.</i>	

R O I S D' I T A L I E.

Odoacre, <i>regne en</i>	476	Totila ou Baduilla,	541
Théodoric,	493	Teias est le dernier roi,	552
Athalaric,	526	Narsès gouverne 15 ans.	552
Théodat,	534	<i>Aux rois d'Italie succéderent les</i>	
Vitigès,	536	<i>rois Lombards, dont on verra l'histoire et la liste après celle des nouveaux rois de Perse.</i>	
Théodebalde,	540		
Ataric ou Etaric,	541		

EMPIRE D'ORIENT.

DEPUIS le partage qu'Arcadius fit avec son frere Honorius , l'empire ne fut plus réuni sur une même tête , comme il l'avoit été plusieurs fois depuis Constantin-le-Grand , qui lui-même avoit été empereur d'Occident , puis seul souverain de tout l'empire , après la mort de Licinius. Constantin eut sept successeurs à Constantinople , jusqu'à Théodose , qui fut empereur d'Orient durant 12 ans , avant que d'être empereur d'Occident ; ou plutôt les empereurs de Constantinople , jusqu'après Théodose , agissant de concert avec les empereurs de Rome , ces deux empires n'en faisoient qu'un. Mais sous les enfans de Théodose , ces deux empires furent totalement séparés d'intérêts , et prirent le nom d'Orient et d'Occident. Arcadius doit donc être regardé comme le premier empereur d'Orient. Il régna à Constantinople , la rivale de Rome. Quoique cette capitale de l'empire d'Orient passât , du tems même de son fondateur , pour une merveille : les autres empereurs qui lui succéderent , l'agrandirent , la fortifierent , et y ajoutèrent tous les agrémens dont sa situation pouvoit être susceptible. Tout y étoit digne d'admiration : les églises , les palais , les lieux publics , les quais , les ponts , les maisons même des particuliers. Mais tel est le sort des choses humaines : cette ville superbe fut sujette aux pestes , aux famines , aux tremblemens de terre , aux feux du ciel , aux incursions des Barbares ; et il ne s'est passé aucun siecle , depuis sa fondation , qu'elle n'ait été désolée par tous les fléaux.

EMPEREURS D'ORIENT.

(On ne sait point au juste en quel tems ont régné les empereurs marqués par une *).

Arcadius , depuis 395 jusqu'en	403	Maurice ,	602
Théodose II , le jeune , mort en	450	Phocas ,	610
Marcien ,	457	Heraclius ,	641
Léon I ,	474	Heraclius-Constantin , 3 mois en	641
Léon II , le jeune ,	474	Heracléonas , 7 mois en	641
Zénon ,	491	Tibere , peu de jours ,	641
<i>Easilisque , Marcien et Léonce . *</i>		Constant II ,	668
Anastase I ,	518	<i>Maurice . *</i>	
Justin I ,	527	<i>Grégoire . *</i>	
Justinien I ,	565	Constantin III , Pogonat ,	685
Justin II ,	578	Justinien II , Rhinctmede ,	695
Tibere II ,	582	Léonce ,	698

Absimare-Tibere,	705	<i>jusqu'à</i>	969
Justinien II, rétabli,	711	Romain II,	963
Philippique Bardane,	713	Nicéphore Phocas,	969
Anastase II,	715	Jean Zimisès,	976
Théodose III,	717	Basile II,	1025
Léon III, l'Isaurien,	741	Constantin VIII,	1028
Constantin Copronyme,	775	Romain Argyre,	1034
Artabasde. *		Michel IV, Paphlagonien,	1041
Nicéphore. *		Michel Calaphate,	1042
Nicéas. *		Zoé et Théodora, sœurs, 2	
Léon IV, Chazare,	780	mois,	1042
Constantin et Irene,	797	Constantin Monomaque,	1054
Irene, seule,	802	Théodora, impératrice,	1056
Nicéphore,		Michel VI, Stratiotique,	1057
Staurace, 2 mois après,)		Isaac Comnene,	1059
Michel Curopalate,	813	Constantin X, Ducas,	1067
Léon, l'Arménien,	820	Michel Andronic, et Constan-	
Michel, le begue,	829	tin Ducas, freres,	1068
Théophile,	842	Romain Diogene,	1071
Michel III,	867	Michel Ducas, seul,	1078
Basile, le Macédonien,	886	Nicéphore Botoniate,	1081
Léon, le philosophe,	911	Alexis Comnene,	1118
Alexandre,	912	Jean Comnene,	1143
Constantin VI, Por-		Manuel Comnene,	1180
phyrogenete,		Alexis Comnene,	1183
Romain Lecapene,	} Augustes en 913	Andronic Comnene,	1185
Christophe,		Isaac l'Ange,	1185
Etienne,		Alexis l'Ange, dit Comnene,	1203
Constantin VII,		Alexis Ducas, Murtzuffle,	1204
Constantin, seul, depuis	948		

EMPIRE DES FRANÇOIS A CONSTANTINOPLE.

V O I C I ce qui donna lieu à l'empire des François à Constantinople, qui ne dura que 58 ans. Alexis l'Ange, dit *le tyran*, avoit détrôné Isaac l'Ange, et s'étoit mis en 1195 sur le trône. Alexis fils d'Isaac, voyant les François et les Vénitiens aller à la conquête de la Terre-Sainte, implora leur secours. Ils se joignirent à lui en 1203, prirent Constantinople après huit jours de siege, et le rétablirent sur le trône. L'année suivante, Alexis Ducas Murtzuffle fit assassiner l'empereur que les Croisés avoient rétabli, et s'empara de la couronne. Les François, à cette nouvelle, revinrent attaquer la ville, la prirent dans trois jours, et en resterent maîtres. Alors Baudouin, comte de Flandres, fut élu empereur de Constantinople. Il eut quatre successeurs, jusqu'en 1261, que Baudouin II fut dépossédé par Michel Paléologue, tuteur des enfans de Théodore Ducas, qui avoit régné à Andrinople. Ce tuteur

C H R O N O L O G I E.

77

fit mourir ses pupilles, et reprit Constantinople sur les Latins (c'étoit le nom des François à Constantinople), par l'intelligence des Grecs qui étoient dans la ville. Ainsi succéda l'empire Grec à celui des Latins; et il subsista près de 200 ans, après lesquels il fut envahi par les Ottomans.

E M P E R E U R S F R A N Ç O I S A C O N S T A N T I N O P L E.

Baudouin , depuis 1204 , jus- <i>qu'en</i> 1206 Henri , son frere , 1216		Pierre de Courtenai , 1223 Robert de Courtenai , 1228 Baudouin II de Courtenai , 1262
--	--	---

E M P I R E G R E C A N I C É E.

ALIXIS Ducas Murtzuffe , tyran de Constantinople , en ayant été chassé par les François et les Vénitiens , Théodore Lascaris , que le clergé avoit autorisé à prendre les armes contre ce tyran , voyant Constantinople au pouvoir des François , sortit de cette ville avec Anne son épouse , et trois filles qu'il avoit ; et il se retira à Nicée en 1204 , où il fut couronné empereur. Il forma son empire d'une partie de celui de Constantinople. Théodore Lascaris n'eut que trois successeurs. Jean Lascaris , dernier empereur , fut privé , en 1255 , de la vue , par ordre de Michel Paléologue , son tuteur , qui usurpa sa couronne. Ce fut le même Paléologue qui se rendit ensuite maître de l'empire de Constantinople. Cent ans après , Amurat I , empereur des Turcs , prit Andrinople en 1362 qu'il fit la capitale de son empire. Elle l'a été jusqu'en 1453 , que Mahomet II prit Constantinople.

E M P E R E U R S G R E C S A N I C É E.

Théodore Lascaris I , depuis 1204 ou 1206 jusqu'en 1222 Jean Ducas Vatace , jusqu'en 1255 Théodore Lascaris II , Jean Lascaris , et Michel Paléologue , jusqu'en 1261 Michel seul , jusqu'en 1282 Andronic dit le Vieux , 1332		Andronic , dit le jeune , 1341 Jean Paléologue , 1391 Jean Cantacuzene abdiqué en 1355 Manuel Paléologue , 1419 Jean Paléologue II , 1448 Constantin Paléologue , jus- qu'en 1453 , que Mahomet prit Constantinople.
---	--	---

SECOND EMPIRE d'OCCIDENT ou d'ALLEMAGNE.

L'EMPIRE d'Occident, qui avoit fini l'an 475 dans Augustule, dernier empereur Romain, et qui avoit été ensuite rempli par le regne des Hérules, des Ostrogoths et des Lombards, fut renouvelé par Charlemagne le jour de Noël en 800. Ce prince s'étant rendu à Rome, le pape Léon III le couronna empereur dans l'Eglise de S. Pierre, aux acclamations du clergé et du peuple (*voyez* l'article de CHARLEMAGNE dans ce Dictionnaire). Nicéphore, qui étoit pour lors empereur d'Orient, donna les mains à ce couronnement; et ces deux princes convinrent entr'eux, que l'état de Venise serviroit de limite aux deux empires. Charlemagne exerça toute l'autorité des Césars par-tout ailleurs que dans Rome, où il laissa à l'église tous ses privilèges, et au peuple tous ses droits. Nul pays depuis Bénévent jusqu'à Baïonne, et de Baïonne jusqu'en Baviere, n'étoit exempt de sa puissance législative.

Après la mort de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire, son fils et son successeur, en 840, l'empire fut divisé entre les quatre fils de Louis. Lothaire I fut empereur, Pépin fut roi d'Aquitaine, Louis roi de Germanie, et Charles-le-Chauve roi de France. Ce partage fut une source éternelle de divisions. Les François conserverent l'empire sous huit empereurs, jusqu'en 912, que Louis III, dernier prince de la race de Charlemagne, mourut sans laisser d'enfant mâle. Conrad, comte de Franconie, gendre de Louis, fut élu empereur. L'empire passa ainsi aux Allemands, et devint électif; car il avoit été héréditaire sous les empereurs François qui l'avoient fondé. C'étoient les princes, les seigneurs et les députés des villes qui choisissoient l'empereur, jusques vers la fin du treizieme siecle, que le nombre des électeurs fut fixé. Rodolphe, comte de Hapsbourg, fut élu empereur. Il est le chef de l'illustre maison d'Autriche, qui vient de la même souche que la maison de Lorraine, réunie à elle depuis 1736. Charles VI du nom, mort en 1740, étoit le dernier empereur de la maison d'Autriche, dans laquelle on les avoit choisis durant plus de 500 ans. Charles VII, de la maison de Baviere, lui succéda. François-Etienne de la maison de Lorraine; élu en 1745, mourut en 1765. Son fils Joseph-Benoît, né en 1741, régna depuis la mort de son pere.

EMPEREURS D'OCCIDENT OU D'ALLEMAGNE.

Charlemagne, depuis 800 jusqu'à	814	Frédéric en	1314
Louis, le débonnaire,	840	<i>Il n'est pas compté.</i>	
Lothaire I,	855	Louis de Baviere, jusqu'en	1347
Louis II,	875	Charles IV,	1378
Charles, le chauve,	877	Wenceslas, déposé en	1400
<i>Interregne de trois ans,</i>		Robert, palatin du Rhin,	
Charles, le gros,	888	<i>jusqu'en</i>	1410
Gui,	894	Josse de Moravie, 4 mois en	1411
Arnoul,	898	Sigismond de Luxembourg,	
<i>Bérengér et Lambert. *</i>		<i>jusqu'en</i>	1438
Louis III,	912	Albert II d'Autriche,	1439
Conrad I,	918	Frédéric III,	1493
Henri, l'oiseleur,	936	Maximilien I,	1519
Othon, le grand,	973	Charles V,	1557
Othon II,	983	Ferdinand I,	1564
Othon III,	1002	Maximilien II,	1576
Henri II,	1024	Rodolphe II,	1612
Conrad II, le salique,	1039	Mathias,	1619
Henri III, le noir,	1056	Ferdinand II,	1637
Henri IV,	1106	Ferdinand III,	1658
Henri V,	1125	Léopold,	1705
Lothaire II,	1137	Joseph I,	1711
Conrad III,	1152	Charles VI,	1740
Frédéric I, barberousse,	1190	<i>Ici finissent les princes de la</i>	
Henri VI,	1197	<i>maison d'Autriche.</i>	
Philippe,	1208	Charles VII, de Baviere, est	
Othon IV,	1218	<i>élu empereur en 1742, meurt</i>	
Frédéric II,	1250	<i>en</i>	1745
Conrad IV,	1254	François I, duc de Lorraine,	
Guillaume,	1256	<i>élu empereur en 1745, mort</i>	
<i>Troubles et Interregne jusqu'en</i>	1273	<i>en</i>	1765
Rodolphe d'Hapsbourg, en		Marie-Thérese, fille de Char-	
1273, jusqu'en	1291	les VI, meurt en	1780
Adolphe de Nassau,	1298	Joseph II, empereur, né le	
Albert d'Autriche,	1308	13 mars 1741, mort en	1790
Henri VII, de Luxembourg,		Léopold II, imper., mort en	1792
<i>jusqu'en</i>	1313	FRANÇOIS II, empereur en	1792

DIGRESSION SUR LES ÉLECTEURS,

ET NOMS DES ÉLECTEURS ACTUELS.

LE trône impérial étant électif, les princes qui ont droit de l'élire, sont regardés comme les principaux membres de l'Empire. On dispute beaucoup sur l'origine des électeurs, comme sur toutes les origines. Quelques-uns la rapportent à Othon III en 997; d'autres à Frédéric II; d'autres enfin à

Rodolphe de Hapsbourg. Ce qu'il y de sûr, c'est que le nombre de ces princes électeurs fut incertain jusqu'à Frédéric II dans le 13e. siècle.

La bulle d'or, publiée par Charles IV en 1356, fixa le nombre des électeurs à sept : trois ecclésiastiques, qui sont les archevêques de Mayence, de Treves et de Cologne ; et quatre laïcs, le roi de Bohême, le comte palatin du Rhin, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg. Par la paix de Munster en 1648, cet ordre fut changé ; le duc de Bavière avoit été mis à la place du comte palatin du Rhin ; et l'on fut obligé de créer un 8e. électorat pour le fils de Frédéric V, comte palatin du Rhin, dépouillé de son titre en 1622, pour s'être fait proclamer roi de Bohême. Enfin en 1692, l'empereur Léopold créa un 9e. électorat en faveur d'Ernest de Brunswick, duc d'Hanovre, dont le fils George monta sur le trône d'Angleterre en 1714. Par la mort de Maximilien-Joseph, Electeur de Bavière en 1777 cet électorat est supprimé.

Quand l'empereur veut s'assurer d'un successeur, il le fait élire par les électeurs roi des Romains ; et si l'empereur sort de l'Empire ou est hors d'état de gouverner, il tient les rênes du gouvernement en qualité de vicaire-général de l'Empire. Lorsqu'il n'y a point de roi des Romains, les électeurs Palatin et de Saxe ont le vicariat de l'Empire, quoique le duc de Bavière dispute ce droit au premier.

ÉLECTEURS ACTUELS.

DE MAYENCE.

Frédéric-Charles-Joseph, baron d'Erthal, électeur-archevêque de Mayence, évêque-prince de Worms, né le 3 janvier 1719.

DE TREVES.

Clément-Wenceslas, prince de Saxe, électeur-archevêque de Treves, évêque-prince d'Ausbourg, né le 28 septembre 1739.

DE COLOGNE.

Maximilien - Joseph, Archiduc d'Autriche, électeur-archevêque de Cologne, évêque-prince de

Munster, né le 8 décembre 1756.
DE BOHÈME, voyez EMPIRE
D'ALLEMAGNE.

PALATIN.

Charles-Théodore de Sultzbach, duc de Bavière, électeur-palatin, né le 11 décembre 1724.

DE SAXE.

Frédéric-Auguste, élect. de Saxe, né à Dresde le 23 décembre 1750.

DE BRANDEBOURG, voy. PRUSSE,
BAVIÈRE, voyez PALATIN.

DE HANOVRE, voyez ANGLETERRE.

ROIS DES PARTHES.

(Voyez ce qui est dit ci-devant de ce royaume, après l'article de la SYRIE, pag. 56.)

Praatace, peu de mois, l'an de		Gotharze, rétabli,	47
J. C.	13	Vonones II, peu de mois,	50
Orodes II, quelques mois,	15	Vologese,	50
Vonones I,	15	Artabane IV,)	
Artabane III,	18	Pacore II,	90
Tiridate,	35	Chosroès I,	107
Artabane, rétabli,	36	Parthamaspatès,	117
Cinname, peu de jours.		Chosroès, rétabli,	117
Artabane, rétabli, meurt,	43	Vologese II,	133
Vardanes, chassé,	43	Vologese III,	189
Gotharze,	43	Artabane V, dernier roi des Par-	
Vardanes, rétabli,	43	thes Arsacides, 214, tué en 226	

SECOND EMPIRE DES PERSES.

ARTAXERCÈS, simple soldat Persan, qui se prétendoit issu des anciens rois de Perse, se révolta en 226 contre Artabane, dernier roi des Parthes. Il commença par se rendre maître de la Parthie, et ayant remporté quelques avantages sur Artabane, il le tua dans une bataille qu'il lui livra. Ainsi ce rebelle rétablit l'empire des Perses, qui avoit fini sous Darius, et qui subsiste encore aujourd'hui, mais qui a passé à des princes de différente nation.

Cet empire eut premièrement 28 princes, depuis Artaxercès jusqu'à Jezdégirdes III, lequel fut tué par Omar, roi des Sarrasins, qui lui succéda. Les Sarrasins en furent maîtres durant 418 ans. Ils en furent dépossédés en 1051 par le sultan Gélal-Edin. Ses successeurs en furent souverains jusqu'en 1396, que Tamerlan s'en empara, à la tête de 20,000 Tartares. Quatre princes de la faction dite du *Bélier noir*, succédèrent à Tamerlan jusqu'en 1467, qu'Usum-Cassan, de la faction du *Bélier blanc*, qui n'étoit que gouverneur de l'Arménie, se révolta et s'empara de la Perse sur Jooncha, et le fit mourir avec son fils Acen-Ali. Après la mort d'Usum-Cassan en 1478 la Perse fut livrée aux troubles et aux divisions. Cependant Ismaël issu d'une de ses filles, s'empara du trône et s'y maintint. Il recouvra tout ce que ses prédécesseurs avoient laissé envahir, et rendit l'empire des Perses aussi brillant que jamais. C'est depuis lui qu'on marque

L'empire des Sophis. Ses descendans en ont été tranquilles possesseurs jusqu'en 1747, que Thamas-Koulikan s'en est emparé. Depuis sa mort, la Perse est tellement agitée au sujet d'un successeur, que cette partie de l'histoire, quoique si voisine de nous, est très-embrouillée.

Le second empire des Perses fut d'abord très-puissant, les Romains n'ayant jamais remporté que de très-foibles avantages sur eux; mais depuis que les Sarrasins s'en rendirent maîtres, les divisions auxquelles il fut exposé, diminuèrent de beaucoup son ancienne gloire, et ses forces s'affoiblirent. Ce n'est qu'avec le tems et avec bien de la peine, que cet empire a reconquis les provinces qui en avoient été démembrées.

R O I S D E S P E R S E S E T D E S P A R T H E S.

Artaxare ou Artaxercès, roi des Perses et des Parthes,	223	Jezdégirdes II,	440
Sapor I,	238	Prozès,	457
Hormisdas I,	269	Balascès ou Obalas,	488
Vararanès I, ou Bahram,	272	Cavadès ou Kobad,	491
Vararanès II,	279	Chosroès, le grand,	531
Narsès,	294	Hormisdas III,	579
Hormisdas II,	303	Chosroès II,	590
Sapor II,	310	Siroès, 8 mois,	608
Artaxercès II,	380	Adeser, 7 mois,	620
Sapor III,	384	Sarbazas, 2 mois,	609
Vararanès III,	389	Tourandokht, reine, 16 mois,	630
Jezdégirdes I,	399	Elle eut pour successeurs 5 princes qui ne firent que paroître.	
Vararanès IV,	420	Jezdégirdes III, dernier roi.	632

A R A B I E.

LES Arabes, qui étoient gouvernés par les Romains depuis que Pompée eut défait leur roi Arétas l'an 63, tenterent en vain plusieurs fois de secouer leur joug. Leurs gouverneurs les rangerent toujours à leur devoir jusqu'en 625, que Mahomet fit révolter l'Arabie et y établit sa doctrine. La partie de l'Arabie voisine de la mer Rouge, dépend des Turcs; l'intérieur a des princes particuliers, les uns indépendans, les autres simplement tributaires du Grand-Seigneur.

Les Arabes suivirent à-peu-près le même culte que les Egyptiens, jusqu'à ce que S. Jude les convertit, dit-on, au Christianisme; mais Mahomet, qui étoit Arabe, leur fit adopter toutes ses rêveries, et ils furent ensuite les propa-

gateurs de sa secte. Il ya encore beaucoup de chrétiens Grecs vers les monts de Sinai et d'Horeb, vers la mer Rouge, et dans les déserts de l'Arabie Petrée et de la Déserte; il y en a moins dans l'Arabie Heureuse.

Après la mort de Mahomet, ses sectateurs nommerent à sa place Aboubeker, qui prit le titre de *Calife*, c'est-à-dire, Vicaire ou Lieutenant; et ce titre devint commun à tous ceux qui occuperent la même place.

Chefs de la religion et de l'état, les Califes réunissoient en leur personne les droits du glaive et de l'autel. Tous les autres souverains Mahométans relevoient d'eux, comme leurs vassaux. Les peuples révéroient dans les Califes les vicaires du prétendu prophete. Tout plioit, en un mot, parmi les sectateurs de l'Alcoran, sous le poids de leur autorité. Insensiblement cette énorme puissance s'affoiblit, par la nonchalance de ceux qui en étoient revêtus; elle dégénéra en vains titres, et à la fin s'anéantit.

C A L I F E S D E S S A R R A S I N S.

Mahomet, depuis 622 jusqu'à	632	Mota Vakel,	851
Aboubeker,	634	Mostanser,	862
Omar,	644	Mostain Billah,	866
Othman,	656	Motaz,	869
Moavia en Egypte,)		Mothadi Billah,	870
Ali en Arabie,)	661	Motamed Billah,	892
Hasan,	661	Mothaded Billah,	902
Moavia, seul,	680	Moctafi Billah,	908
Yésid I,	683	Moktader Billah,	932
Moavia II,	684	Kaher,	934
Mervan I,	685	Rhadi,	940
Abdolmalek,	705	Motaki,	944
Valid I,	715	Mostakfi,	946
Soliman,	717	Mothi,	974
Omar II,	720	Thaï,	991
Yésid II,	724	Kader,	1031
Hescham,	743	Kaiem Bamrillah,	1075
Valid II,	744	Moctadi Bamrillah,	1094
Yésid III,	744	Mostadher,	1118
Ibrahim,	744	Mostarched,	1135
Mervan II,	750	Rascheld,	1136
Aboul-Abbas,	754	Moctafi II,	1160
Abongiafar-Almanzor,	775	Mostandged,	1170
Mohammed Mahadi,	785	Mosthadi,	1180
Hadi,	786	Nasser,	1225
Haroun-al-Raschild,	809	Daher,	1226
Amin,	813	Mostanser,	1243
Mamoun,	833	Mostazem, tué à 46 ans,	1258
Motassem,	842	En lui finit la dignité de Calife	
Vatek Billah,	847	en Asie.	

L'EMPIRE OTTOMAN ou DE TURQUIE.

LES Turcs, originaires de la Tartarie, où l'on trouve encore le pays de Turkestan, parurent dans les armées de l'empereur Héraclius vers l'an 622 ; mais ce n'étoient que des troupes auxiliaires, qui se renfermoient dans leurs déserts; dès qu'on n'avoit plus besoin de leurs services. On les vit reparoître vers l'an 766. Enfin ils formèrent un corps de nation au commencement du dixième siècle. Leurs armes eurent des succès dans les siècles suivans. Un de leurs Satrapes, nommé Othman ou Osman, fils d'Ortogule, se rendit maître de plusieurs provinces de l'Asie mineure en 1300. Son regne fut glorieux. Ses successeurs augmentèrent beaucoup ses conquêtes, et mirent fin à l'empire des Sarrasins, fondé par Mahomet l'an 622, et à celui des Grecs, dont le leur est aujourd'hui composé.

S U L T A N S O T T O M A N S.

Othman ou Osman, meurt en	1326	Mustapha, chassé,	1618
Orchan ou Orkan,	1360	Osman I,	1622
Amurat I,	1389	Mustapha, rétabli,	1623
Bajazet I,	1403	Amurat IV,	1640
Soliman I,	1410	Ibrahim,	1649
Musa Chélébi,	1413	Mahomet IV, déposé en	1687
Mahomet I,	1421	Soliman III,	1691
Amurat II,	1451	Achmet II,	1695
Mahomet II,	1481	Mustapha II,	1703
Bajazet II,	1512	Achmet III, abdique en	1730
Sélim I,	1520	Mahomet V,	1759
Soliman II,	1566	Osman II,	1757
Sélim II,	1574	Mustapha III,	1774
Amurat III,	1595	Achmet IV,	1789
Mahomet III,	1603	SÉLIM III, né le 24 décembre	1761
Achmet I,	1617		

P E R S E.

(Voyez le Précis historique, à l'article du second Empire des Perses, page 81).

N O U V E A U X R O I S D E P E R S E.

Tamerlan occupa ce royaume		Julaver en	1485
vers l'an	1396	Baysancor en	1488
Scs descendans sont chassés.		Rustan en	1490
Usun-Cassan en	1467	Ahmed, usurpateur en	1497
Jecoub en	1478	Alvand en	1496

S O P H I S.

Ismaël 1er. Sophi ep	1499	Soliman , <i>jusqu'en</i>	1694
<i>jusqu'en</i>	1523	Hussein ,	1721
Thamas , <i>jusqu'en</i>	1575	Mahmoud ,	1725
Ismaël II ,	1577	<i>Ashraff, usurpateur ,</i>	1730
Mohammed Khodabende ,	1585	Thamas II , <i>déposé en</i>	1732
Hainzed ,	1585	Mirza Abbas ,	1736
Ismaël II ,	1586	Thamas-Koulikan , <i>assassiné l'an</i>	
Abbas , <i>le grand , jusqu'en</i>	1628	<i>1747 , à l'âge de 59 ans. Après</i>	
Mirtza ,	1642	<i>sa mort il y a eu diverses révo-</i>	
Abbas II ,	1665	<i>lutions.</i>	

L O M B A R D I E.

LES Lombards, connus depuis le troisieme siecle , habitoient dans la marche de Brandebourg , entre l'Elbe et l'Oder. Sous l'empereur Tibere , ils avoient fait alliance avec Arminius , chef des Chérusques. Ces peuples s'étant prodigieusement augmentés , parcoururent l'Allemagne sous la conduite de leurs ducs. Ils vinrent dans la Pannonie (le long du Danube) sur la fin du cinquieme siecle , et s'y établirent. Narsès , général de l'empereur Justinien , les attira l'an 568 en Italie : ils y vinrent au nombre de 200,000 sous la conduite d'Alboin , et mirent tout à feu et à sang. Ce général prit Pavie après un siege de trois aus , et forma un état sous le nom de Lombardie. Il fut ensuite proclamé roi , en 571 , par son armée. Cléphis lui succéda en 574. Après sa mort , les Lombards furent gouvernés par trente ducs durant dix ans ; puis ils eurent des rois jusqu'à Didier , qui en fut le vingt-unieme et dernier.

Ce prince , extrêmement ambitieux , aspirait à l'empire de toute l'Italie. Il arma pour la soumettre à son joug. Le pape Adrien , qui étoit alors sur le saint-siége , implora le secours de Charlemagne. Didier fut vaincu , fait prisonnier avec sa femme et ses enfans , et conduit en France : ce roi malheureux y mourut quelque tems après. Ainsi fut éteint le royaume de Lombardie , qui avoit duré 206 ans sous vingt-un rois (voyez les articles d'ADRIEN , de CHARLEMAGNE et de DIDIER). Toute la partie de l'Italie jusqu'à Rome avoit été soumise aux Lombards , si l'on en excepte Ravenne et quelques autres places le long de la côte. Leur religion étoit aussi barbare que leurs mœurs , et ils ne l'abandonnerent entièrement , que lorsqu'ils furent soumis à la France.

R O I S D E S L O M B A R D S.

Alboin , depuis 568 jusqu'en	571	Cunibert , le pieux ,	700
Cléphis ,	574	Luitper , 8 mois ,	701
<i>Interregne.</i>		Reguibert ,	702
Autharis ,	590	Aribert ,	712
Agilulfe ,	616	Luitprand ,	736
Adaloald ,	629	Hildebrand avec Luitprand.	
Ariovald ,	630	Rachis ,	749
Rotharis ,	646	Astolfe ,	756
Rodoald ,	651	Didier ,	774
Aribert ,	661		
Godebert ,	662	<i>Ici finit le royaume des Lombards ; Charlemagne ayant défait ces peuples , prit le nom de roi d'Italie.</i>	
Grimoald ,	671		
Garibald.			
Pertharithe ,	688		

E X A R C H A T D E R A V E N N E.

LORSQUE les Barbares se furent rendus maîtres de l'Italie , les empereurs d'Orient y envoyerent de tems en tems des généraux pour y maintenir leurs droits. Le général Narsès ayant été rappelé en 568 , Longin prit sa place , et s'établit à Ravenne avec le titre d'*Exarque*. Il fut rappelé ensuite. Plusieurs autres généraux y furent envoyés successivement , qui porterent le même titre.

Luitprand , roi des Lombards , s'empara de Ravenne en 726 , sous l'exarque Paul ; mais ce gouverneur , avec le secours du pape et des Vénitiens , la reprit l'année suivante. Elle fut enfin prise en 752 par Astolphe , roi des Lombards , sur Eutychès , le dernier des exarques , qui fut chassé de toute l'Italie , et obligé de retourner à Constantinople. Deux ans après , Pépin , roi de France , obligea Astolphe à donner cette ville avec l'exarchat au pape : ce que Charlemagne confirma , en y ajoutant de nouvelles terres.

E X A R Q U E S D E R A V E N N E.

Longin , 1er. exarque , depuis	568	Platon ,	641
<i>jusqu'en</i>	574	Théodore I , Calliopas ,	649
Suaragde ;	590	Olympius ,	652
Romain ,	597	Théodore Calliopas pour la 2e.	
Callinique ,	602	<i>fois ,</i>	666
Suaragde , pour la 2e. fois.	611	Grégoire ,	678
Lemigius ,	616	Théodore II ,	687
Eleuthere ,	619	Jean Platyn ,	702
Isaac ,	638	Théophylacte ,	710

Jean Rizocope,
Eutychès,
Scholasticus,

711
713
727

Paul,
Eutychès pour la 2e. fois,
Fin des Exarques.

728
752

FRANCE.

Au commencement du cinquieme siecle, Pharamond, à la tête d'un peuple aguerri, tantôt ennemi, tantôt allié des Romains, passa le Rhin, et se rendit maître de quelques provinces, que la décadence de l'empire laissoit au premier occupant. Clovis, le cinquieme roi qui porta le sceptre après lui, soumit en 507 les Gaules qui prirent le nom de France. A sa mort il partagea le royaume à ses enfans : funeste maxime, suivie par ses successeurs, et qui fut la source fatale des troubles qui le désolèrent. Charlemagne étendit sa puissance presque par toute l'Europe. Il rétablit même l'empire d'Occident, qui passa à son fils. Cependant avec lui s'assoupit pour quelque tems la gloire de la nation. Louis le Débonnaire succéda à toute sa puissance; mais sa foiblesse et celle de ses enfans donnerent lieu aux Provinces éloignées de secouer le joug, et aux Barbares de faire des incursions dans ses vastes états. Ses successeurs, plus foibles encore, leur laisserent envahir les plus belles parties de leur domaine et les plus beaux droits de la couronne. Des princes plus actifs, sur-tout ceux de l'auguste maison de Bourbon, ont rendu à l'empire françois son premier éclat.

ROIS DE FRANCE.

Pharamond, vers	420	Gontran à Orléans,	593
Clodion, mort en	448	Chilpéric I à Soissons,	584
Mérovée,	456	Sigebert à Metz.	575
Childéric,	481	Clotaire II, fils de Chilpéric I,	
Clovis I,	511	en	628
<i>Partage du royaume entre les fils de Clovis.</i>		Dagobert I,	638
		Clovis II,	655
		Clotaire III,	670
Thierry à Metz, meurt en	534	Childéric II en Austrasie et en	
Clodomir à Orléans, meurt en	524	Neustrie,	673
Childebert à Paris, meurt en	558	Thierry II, déposé et rétabli,	691
Clotaire I à Soissons, meurt en	561	Clovis III,	695
<i>Autre partage entre les fils de Clotaire I, qui régnoient en</i>		Childebert II,	711
	561	Dagobert II,	715
Charibert à Paris, meurt en	567	Clotaire, déclaré roi en	717
		regne 2 ans, jusqu'à	719
		Interregne de 2 ans.	

Childéric III, depuis jusqu'à	742 752	Philippe IV, le bel,	1314
		Louis X, Hutin,	1316
<i>Interregne de 5 mois.</i>			
		Jean I, 8 jours.	
		Philippe V, le long,	1322
		Charles IV, le bel,	1328
<i>Branche des VALOIS.</i>			
		Philippe VI, de Valois,	1350
		Jean II, le bon,	1364
		Charles V, le sage,	1380
		Charles VI, le bien-aimé,	1422
		Charles VII, le victorieux,	1461
		Louis XI,	1483
		Charles VIII,	1498
		Louis XII, pere du peuple,	1515
		François I, le pere des let- tres,	1547
		Henri II,	1559
		François II,	1560
		Charles IX,	1574
		Henri III,	1589

<i>Ici commence la 2e. race.</i>	
Pépin, le bref, depuis jusqu'à	752 768
Charlemagne,	814
Louis I, le débonnaire,	840
Charles II, le chauve,	877
Louis II, le begue,	879
Louis III,	882
Carloman,	884
Charles, le gros,	888
Eudes,	898
Charles III, le simple,	929
Robert usurpe en	922
Raoul lui succede en et regne jusqu'en	925 936
Louis IV, d'Outremer,	954
Lothaire,	986
Louis V, le fainéant,	987

Ici commence la 3e. race.

Branche des CAPÉTIENS.

Hugues Capet,	996
Robert,	1031
Henri I,	1060
Philippe I,	1108
Louis VI, dit le gros,	1137
Louis VII, dit le jeune,	1180
Philippe II, auguste,	1223
Louis VIII, cœur-de-lion,	1226
St. Louis IX,	1270
Philippe III, le hardi,	1285

Branche des BOURBONS.

Henri IV, le grand,	1610
Louis XIII, le juste,	1643
Louis XIV, le grand,	1715
Louis XV, le bien-aimé,	1774
Louis XVI, né le 23 août 1754, de Louis dauphin de France, fils de Louis XV; marié le 16 mai 1770, à Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche; sacré à Rheims le 11 juin 1775.	

F I L S E T E N F A N S D E F R A N C E.

LOUIS - CHARLES, Dauphin, né le 27 mars 1785.	comte d'Artois, frere du Roi; né le 9 octobre 1757; marié à Marie - Thérèse de Savoie, née le 31 janvier 1756.
MARIE - THÉRESE, née le 19 dé- cembre 1778.	
LOUIS - STANISLAS - XAVIER de France, comte de Provence, frere du Roi, appelé MONSIEUR, né le 17 novembre 1755; marié le 14 mai 1771, à Marie-José- phine-Louise de Savoie, née le 2 septembre 1753.	<i>Enfans de M. le comte d'Artois.</i> Louis-Antoine de France, duc d'Angoulême, grand-prieur de France, né le 6 août 1775. Charles-Ferdinand de France, duc de Berry, né le 24 janvier 1778. Elisabeth - Philippine, sœur du Roi, née le 3 mai 1764.
CHARLES - PHILIPPE de France,	

PRINCES DU SANG DE FRANCE.

DUCS D'ORLÉANS.

Philippe de France I, frere unique de Louis XIV, meurt le 9 juin	1701
Philippe II, régent, meurt le 12 décembre	1723
Louis I, duc d'Orléans, meurt le 4 février	1751
Louis-Philippe, meurt en	1786
Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, né le 13 avril	1747

Enfans du duc d'Orléans.

N. d'Orléans, duc de Chartres, né le 6 octobre	1773
N. d'Orléans, duc de Montpensier, né le 3 juillet	1775

PRINCES DE CONDÉ.

Louis de Bourbon I, oncle paternel de Henri IV, meurt le 13 mai	1569
Henri I, meurt le 5 mars	1583
Henri II, né posthume le 1er septembre 1588, meurt le 26 décembre	1646
Louis II, ou le Grand Condé, meurt le 8 septembre	1686
Henri Jules I, meurt le avril	1709

Louis-Henri III, duc de Bourbon, premier ministre, meurt le 4 mars	1740
Louis-Joseph, prince de Condé, grand-maître de la maison du roi, né le 9 août	1736
Fils Louis-Henri-Joseph de Bourbon-Condé, duc de Bourbon, né le 13 avril	1756
Petit Fils N. de Bourbon, duc d'Enghien, né le 2 août	1772

PRINCES DE CONTY.

Armand de Bourbon, prince de Conty, frere cadet de Louis II, prince de Condé, meurt le 21 février	1666
François-Louis, frere, meurt le 22 février	1709
Louis-Armand de Bourbon, meurt le 4 mai	1727
Louis-François de Bourbon, prince de Conty, né le 13 août 1717, mort le 2 août	1776
Louis-François-Joseph de Bourbon, prince de Conty, né le premier septembre 1734, marié à Fortunée - Marie d'Est de Modene, née le 24 novembre	1731

ANGLETERRE.

UNE partie de la Grande-Bretagne fut soumise aux Romains jusqu'en 409, que cette province, désolée par les Pictes et les Ecossois, implora le secours de l'empire contre ces Barbares. Constance, touché de leurs malheurs, leur envoya en 421 une légion qui défit ces ennemis. Il engagea en même tems les habitans du pays à relever le mur de séparation qui avoit été construit par l'empereur Sévere. Les Bretons, qui manquoient d'adresse et d'ouvriers, se contenterent de bâtir un rempart de gazon, que les Ecossois renverserent aussi-tôt qu'ils furent assurés de la retraite des Romains.

Honorius leur envoya encore des troupes , qui les délivrèrent des Barbares , et qui leur déclarèrent *que l'empire ne pouvoit plus leur donner du secours*. Le départ des Romains fut encore un signal pour les Barbares : ils revinrent en plus grand nombre. Les Bretons abandonnerent leurs demeures , et se retirèrent dans les bois.

Ayant vainement , du fond de leurs forêts , imploré la protection des mêmes Romains , et le désespoir leur tenant lieu de force , ils repoussèrent les Barbares ; mais ce succès n'eut pas de suite. Les Pictes revinrent , et les firent trembler de nouveau. C'est alors que Vortigerne , leur roi , prince livré à la débauche , appella à son secours les Saxons qui habitoient vers l'embouchure de l'Elbe.

Cette alliance , qui paroissoit avantageuse aux Bretons ; devint fatale à leur liberté. Ils repoussèrent , à la vérité , leurs premiers ennemis ; mais les Saxons , à qui Vortigerne avoit donné par reconnoissance l'isle de Tanet , sur les côtes de Kent , y envoyèrent bientôt une nombreuse Colonie. Ils s'unirent avec les Anglois leurs voisins , et les Jutes , habitans de la Chersonese-Cimbrique ; armerent ensemble une flotte de 18 vaisseaux , et vinrent dans la Grande-Bretagne sous la conduite d'Hengist. On leur donna des terres , à condition qu'ils combattroient pour le salut du pays. Peu après , sous différens prétextes , ils prirent les armes contre les Bretons , et donnerent lieu à une guerre sanglante qui dura 20 années. Enfin ces trois peuples , devenus maîtres de l'isle jusqu'aux frontieres de l'Ecosse , formerent sept petits royaumes. Egbert , roi de Westsex , réduisit sous sa seule domination tous ces petits états en 801. Sur la fin de la guerre , une partie des Bretons naturels du pays , se retira dans la province de la France , qui d'eux prit le nom de *Bretagne* ; une autre se retira dans la principauté de Galles , où leurs princes se maintinrent jusqu'en 1282 , que cette principauté fut unie à l'Angleterre. C'est depuis ce tems que les fils aînés des rois d'Angleterre portent le nom de princes de Galles.

Les descendans d'Egbert lui succéderent jusqu'en 1017 , que Canut II , roi de Danemarck , entra en Angleterre , tua Edmond II , dernier roi , et monta sur le trône. Edouard III , neveu d'Edmond , étant mort en 1066 sans enfans , institua pour son héritier Guillaume-le-Conquérant , fils naturel de Robert , duc de Normandie. Il y en eut quatre de cette maison , jusqu'en 1135 ; puis un de la maison des comtes de Blois ; quinze de la maison d'An-

C H R O N O L O G I E. 91

jou, qui hériterent de cette couronne par droit du sang du côté des femmes, depuis 1154 jusqu'en 1485; six rois descendans d'un prince de Galles, et quatre de la maison de Stuart. La maison d'Hanovre occupe aujourd'hui le trône d'Angleterre, et sait tenir d'une main ferme le timon d'un navire, presque toujours agité par la tempête.

R O I S D' A N G L E T E R R E E T D E W E S T S E X .

Les rois de Westsex s'étant rendus maîtres des sept petits royaumes qui divisoient l'Angleterre, c'est par eux que nous commencerons notre liste.

Céolric, meurt en	597	Guillaume II, dit le roux,	1100
Céolulfe,	611	Henri I,	1135
Cinigisil,	643	Etienne,	1154
Cénowalck,	672	Henri II, Plantagenet,	1189
Saxeburge, reine,	673	Richard I, cœur-de-lion,	1199
Census,	685	Jean Sans terre,	1216
Escuin,	685	Henri III,	1272
Cedowalla,	689	Edouard I,	1307
Ina, se fait moine en	726	Edouard II,	1327
Adelard,	740	Edouard III,	1377
Cudred,	754	Richard II,	1399
Sigebert, déposé en	755	Henri IV,	1413
Cinulphe,	784	Henri V,	1422
Brithrick,	800	Henri VI,	1461
Egbert, premier roi de toute l'Angleterre,	837	Edouard IV,)	1483
Etlphe ou Etholwolph,	857	Edouard V,)	
Ethelbald,	860	Richard III,	1485
Ethelbert,	866	Henri VII,	1509
Ethelred I,	871	Henri VIII,	1547
Alfred, le grand,	900	Edouard VI,	1553
Edouard I, l'ancien,	924	Marie,)	1558
Aldestan,	940	Elizabeth,) reines, (1602
Edmond I,	946	Jacques I,	1625
Edred,	955	Charles I, est décapité,	1649
Edvy,	959	Interregne,	1653
Edgard,	975	Olivier Cromwel, protecteur,	1653
S. Edouard II, le jeune,	979	Richard Cromwel, chassé en	1660
Ethelred II,	1014	Charles II,	1685
Suénon, roi de Danemarck,	1015	Jacques II, obligé de fuir,	1688
Edmond II,	1017	Guillaume III, de Nassau,	1702
Canut, roi de Danemarck,	1037	Anne, reine,	1714
Harald I,	1039	George I, de Brunswick,	1727
Hardi Canut,	1042	George II,	1760
Edouard III, le confesseur,)	1066	GEORGE III, né le 4 juin	
Harald II,		1738, succede à son aïeul en	
Guillaume, le conquérant, duc de Normandie,	1087	Angleterre et dans l'Electo- rat de Hanovre en	1760

ÉCOSSE.

LES Ecossois, colonie des Hyberniens, eurent des rois long-tems avant J. C. Mais comme ces peuples ne lierent jamais beaucoup de commerce avec les autres nations de l'Europe, on ne peut guere faire fond sur la succession de leurs rois jusqu'à l'an 550, tems où régnoit Congale II. Les Ecossois, guerriers, cruels et infatigables, resterent toujours indépendans. Les Romains avoient beaucoup de peine à s'opposer à leurs fréquentes incursions dans l'Angleterre, puisque l'empereur Adrien se vit obligé de construire l'an 121 un mur de 30 lieues au Nord de l'Angleterre, pour la séparer et la mettre à l'abri de leurs fureurs. Vers l'an 209, l'empereur Sévere en fit aussi faire un de l'Est à l'Ouest. Jacques VI, soixante-sixieme roi d'Ecosse, étant parvenu au trône d'Angleterre sous le nom de Jacques I, réunit ces deux royaumes sous le nom de *Grande-Bretagne*. L'union parfaite n'a cependant été consommée qu'en 1707. C'est alors que son parlement a été incorporé à celui d'Angleterre.

ROIS D'ÉCOSSE.

Congale II, <i>meurt en</i>	558	Ethus,	875
Chiaule,	580	Grégoire,	893
Aldam,	606	Donald II,	904
Kenet.		Constantin III,	943
Eugene III,	620	Malcom,	958
Ferchard I,	632	Indulphe,	968
Donald I,	647	Duphus,	973
Ferchard II,	668	Cullenus,	978
Maldouin,	688	Kenet III,	994
Eugene IV,	692	Constantin IV,	995
Eugene V,	699	Crimus,	1003
Amberchelet,	700	Malcom II,	1033
Eugene VI,	717	Duncan I,	1040
Mordac,	730	Machabée,	1057
Ersinius,	761	Malcom III,	1093
Eugene VII,	764	Donald III,	1094
Ferchard III,	767	Duncan II, <i>tué en</i>	1095
Sclvatus,	787	Donald, <i>rétabli, meurt en</i>	1098
Achanis,	809	Edgard,	1106
Congale III,	814	Alexandre,	1124
Dongal,	820	David,	1153
Alpin,	823	Malcom IV,	1165
Kenet II,	854	Guillaume,	1214
Donald V,	858	Alexandre II,	1249
Constantin II,	874	Alexandre III,	1286

<i>Interregne,</i>	1292	Jacques III,	1488
Jean Bailleul,	1306	Jacques IV,	1513
Robert I, de Brus,	1329	Jacques V,	1542
David II,	1371	Marie Stuart, reine,	1587
Robert II, Stuart,	1390	Jacques VI, proclamé roi d'An-	
Robert III,	1406	gleterre en	1603
<i>Interregne jusqu'en</i>	1424	<i>Les successeurs de Jacques VI sont</i>	
Jacques I,	1437	<i>en même-tems rois d'Angleterre</i>	
Jacques II,	1460	<i>et d'Ecosse.</i>	

LES GOTHES ET LES SUEVES EN ESPAGNE.

LES Brigands connus sous le nom de *Goths*, ayant parcouru tous les p̄ys du Nord, entraînent avec eux dans leurs courses des Scythes, des Daces, des Getes; c'est pourquoi on les confond quelquefois avec ces peuples. Après avoir fait diverses tentatives sur l'Orient, où ils furent défaits et vaincus même plusieurs fois, ils se jeterent du côté de l'Occident. Ils s'emparèrent en 376 de la Dacie, et là ils se partagerent en deux bandes. Ceux qui habiterent le pays le plus oriental vers le Pont-Euxin s'appellerent *Ostrogoths* ou *Goths* de l'Orient; et ceux qui demeurèrent plus à l'Occident, s'appellerent *Visigoths*. Ils furent, les uns et les autres, alliés des Romains durant quelque tems; mais peu contens d'une paix qui ne leur étoit pas avantageuse, ils passerent souvent le Danube, et firent de grands ravages sur les terres de l'empire. Théodose les défit totalement, et les repoussa même au-delà de la Thrace en 379. Mais enfin ils se rendirent si puissans par les peuples qui se joignoient à eux, et si redoutables par leur nombre, qu'ils pénétrèrent sans obstacle jusqu'en Italie.

Honorius, pour se défaire de cette foule d'ennemis, leur céda une partie des Gaules et l'Espagne. Trois ans après, Alaric prit Rome en 409 et la saccagea. Ataulphe, son beau-frere, lui succéda, et commença en 412 le royaume des *Visigoths* dans l'Aquitaine et la Gaule Narbonnoise. Deux ans après, ces peuples furent battus et obligés de se retirer en Espagne, toujours sous le nom de *Visigoths*, tandis qu'Armenéric, à la tête des *Sueves*, après avoir ravagé plusieurs provinces des Gaules, s'établissoit dans la Lusitanie et la Galice. Cependant les *Goths* avoient peine à quitter les provinces méridionales de la France, et ils s'y seroient volontiers établis; mais Clovis gagna sur eux deux célèbres batailles, tua de sa propre main en 507 Alaric leur roi, et purgea entièrement la France de ces peuples entreprenans.

ROIS VISIGOTHS EN ESPAGNE, DEPUIS LE VI^e. SIECLE.

Liuva I , <i>regne à Narbonne,</i>		Sisenand ,	636
<i>meurt en</i>	572	Chintila ,	640
Leuwigilde , <i>son frere, en Es-</i>		Tulca ou Fulga ,	642
<i>pagne,</i>	586	Chindasuind ,	653
Recarede I ,	601	Recesuind ,	672
Liuva II ,	603	Wamba ,	680
Vittreric , <i>tué en</i>	610	Ervige ,	687
Gondtmar ,	612	Egiza ou Egica ,	701
Sisebut ,	621	Vittiza ,	710
Recarede II , <i>7 mois en</i>	621	Rodrigue ,	712
Suintila ,	631		

ROIS DE LÉON ET DES ASTURIÉS.

Pélage , <i>proclamé en 718,</i>		Garcias ,	913
<i>meurt en</i>	737	Ordogno II ,	923
Favilla ,	739	Froila II ,	924
Alfonse I , <i>le catholique,</i>	757	Alfonse IV , <i>abdique en</i>	927
Froila I ,	768	Ramire II ,	950
Anrelío ,	774	Ordogno III ,	953
Silo ,	783	Ordogno , <i>le mauvais, usurpa-</i>	
Mauregat ,	788	<i>teur, chassé en</i>	960
Vérémond ou Bermude ,	791	Sanche I , <i>le gros,</i>	967
Alfonse II , <i>le chaste,</i>	842	Ramire III ,	982
Ramire I ,	850	Vérémond II ,	999
Ordogno ,	866	Alfonse V ,	1027
Alfonse III , <i>le grand,</i>	910	Vérémond III ,	1037

ROIS DE CASTILLE, érigée en royaume en 1033.

Ferdinand I ,	1065	Alfonse X , <i>dit le sage,</i>	1284
Sanche II ,	1072	Sanche IV ,	1295
Alfonse VI ,	1109	Ferdinand IV ,	1313
Alfonse VII ,	1108	Alfonse XI ,	1350
Urraque et Alfonse ;	1126	Pierre , <i>le cruel,</i>	1368
Alfonse VIII ,	1157	Henri II ,	1379
Sanche III , <i>roi de Castille,</i>	1158	Jean I ,	1390
Ferdinand II , <i>roi de Léon,</i>		Henri III ,	1406
<i>comme régent,</i>	1187	Jean II ,	1454
Alfonse IX , <i>dit le bon,</i>	1214	Henri IV ,	1474
Henri I ,	1217	Ferdinand V <i>épouse Isabelle</i>	
Ferdinand III , <i>roi de Castille</i>		<i>d'Aragon, et les deux royaumes</i>	
<i>et de Léon,</i>	1252	<i>restent unis.</i>	

ARAGON.

CE royaume, qui eut des souverains particuliers pendant plus de 400 ans, fut réuni à la Castille par le mariage d'Isabelle, héritière d'Aragon, avec Ferdinand, roi de Castille, l'an 1474. Ce fut ce prince qui s'étant rendu maître en 1497 de Grenade, que les Maures avoient bâtie, et qui étoit le siège de leur domination, mit fin à leur royaume. Ferdinand étant mort sans enfans mâles, laissa l'Espagne à Philippe archiduc d'Autriche son gendre. Il y a eu six rois de cette maison. Charles II, qui en étoit le dernier, mourut sans enfans. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, et Charles d'Autriche, fils de l'empereur Léopold, se disputèrent sa succession, elle resta à Philippe; Ferdinand, Charles III et Charles IV, lui succéderent.

ROIS D'ARAGON.

Ramire,	1063	Pierre III,	1285
Sanche Ramirez,	1094	Alfonse III,	1291
Pierre I,	1104	Jacques II,	1327
Alfonse I,	1134	Alfonse IV,	1336
Ramire II, <i>abdique en</i>	1137	Pierre IV,	1387
Raymond Bérenger,	1162	Jean I,	1395
Alfonse II, <i>appelé auparavant</i>		Martin,	1410
Raymond,	1193	Ferdinand, dit le juste,	1416
Pierre II,	1213	Alfonse V,	1458
Jacques, le victorieux, aussi		Jean II,	1479
roi de Valence, de Mur-		Ferdinand V,	1504
cie, etc.	1276		

Suite des ROIS D'ESPAGNE, depuis l'union des royaumes de Castille et d'Aragon.

Philippe I, d'Autriche,	1506	Philippe V, <i>abdique en</i>	1724
Jeanne, sa femme, seule,	1516	Louis I,	1724
Charles-Quint, <i>abdique en</i>	1556	Philippe V, <i>remonte sur le trône, meurt en</i>	1746
Philippe II,	1598	Ferdinand VI,	1759
Philippe III,	1621	Charles III,	1789
Philippe IV,	1665	CHARLES IV, né le 12 nov.	1788
Charles II,	1700		

N A V A R R E .

LA Navarre, qui avoit fait partie du royaume d'Espagne, et qui avoit été soumise à Charlemagne en 778, se révolta contre Louis-le-Débonnaire, et secoua le joug en 831. Aznar fut leur premier roi. Ses descendans conserverent le trône jusqu'en 1234, que Sanche VII, quinziesme roi, mourut sans enfans. Une de ses sœurs, nommée Blanche, lui succéda, et porta pour dot la Navarre à Thibaud V, comte de Champagne. Ces comtes la posséderent jusqu'en 1285, qu'elle passa aux rois de France sous Philippe-le-Bel : puis successivement et toujours par alliance, à la maison d'Evreux, aux rois d'Aragon, aux comtes de Foix, et à la maison d'Albret.

Ferdinand II, roi d'Aragon, en enleva sur les princes de cette dernière maison, la plus grande partie, dite aujourd'hui la Haute-Navarre, en 1513. Il ne resta à Henri d'Albret, roi de Navarre, que la partie qui est au Nord des Pyrénées. Ce prince épousa en 1527 Marguerite de Valois, sœur de François I, de laquelle il eut Jeanne d'Albret, qui épousa Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et fut mere d'Henri-le-Grand. Ce dernier prince ayant succédé à Henri III, unit, en 1589, le titre de roi de Navarre à celui de roi de France.

R O I S D E N A V A R R E .

Aznar,	836	Thibaut II,	1270
Sanche Sancion,	853	Henri I, dit le gros,	1274
Garcias,	857	Philippe, le bel, du chef de la	
Garcias-Ximenès I,	885	reine Jeanne,	1305
Fortunio,	905	Louis Hutin,	1316
Sanche-Garcias I,	926	Philippe, le long,	1322
Garcias I,	970	Charles, le bel,	1328
Sanche II,	994	Philippe d'Evreux et Jeanne,	1343
Garcias II,	1000	Jeanne,	1349
Sanche III, ou le Grand,	1035	Charles, le mauvais,	1387
Garcias III,	1054	Charles III,	1425
Sanche IV,	1076	Jean, fils de Ferdinand, roi	
Sanche-Rami-		d'Aragon,	1479
rez V,		Eléonore, fille de Jean,	1479
Pierre,		François-Phœbus,	1483
Alfonse,		Catherine et Jean d'Albret,	
Garcias-Ramirez,	1150	dépouillés de la Haute-Na-	
Sanche VI, dit le sage,	1194	varre en 1512, meurt en	1516
Sanche VII, dit le fort,	1234	Henri II, meurt en	1555
Thibaut I, cte. de Champagne,	1253	Antoine de Bourbon, au droit	

<p>de Jeanne d'Albret, sa femme, La même Jeanne d'Albret,</p>	<p>1562 1572 </p>	<p>Henri III, parvient à la couronne de France en 1589, sous le nom de Henri IV.</p>
---	--------------------------	--

PORTUGAL.

LE royaume de Portugal, qui comprend l'ancienne Lusitanie, après avoir été soumis aux Carthaginois, aux Romains, fut successivement conquis par les Sueves, les Alains et les Visigoths sur la fin du cinquieme siecle. Les Maures s'en emparerent sur ceux-ci, et le posséderent très-long-tems. Lorsque les Chrétiens s'unirent pour faire la guerre aux Maures d'Espagne, Henri, petit-fils de Robert I, duc de Bourgogne, et arriere-petit-fils de Robert, roi de France, passa en Espagne l'an 1094, avec des secours pour Alфонse VI, roi de Castille et de Léon, et battit les Maures en plusieurs occasions. Alфонse ayant fait sa paix, donna à son tour des troupes à Henri, qui les joignit aux siennes, défit les Maures, et conquit sur eux le royaume de Portugal. Alфонse lui donna alors le titre de comte, et lui fit épouser Thérèse, une de ses filles naturelles. Henri en eut un fils, nommé Alфонse, qui lui succéda. Ce prince, ayant défait cinq rois Maures en 1139, fut proclamé roi par son armée. C'est lui qui rassembla les troupes à Lamego, et qui fit la loi qui porte le nom de cette ville, par laquelle les étrangers sont exclus de la couronne, non pas les princes naturels. Sanche, troisieme souverain, conquit sur les Maures, en 1189, le petit royaume des Algarves, et le joignit au Portugal. Cette maison se maintint sur le trône jusqu'en 1580. Après la mort du cardinal Henri, ce royaume fut réuni à celui d'Espagne; et voici comment.

Sébastien, roi de Portugal, petit-fils de Jean III son prédécesseur, fut tué dans une bataille qu'il livra aux Maures l'an 1578, et ne laissa point de postérité. Le cardinal Henri, cinquieme fils d'Emmanuel-le-Fortuné, et frere de Jean III, monta sur le trône, et mourut l'année suivante. Henri avoit à la vérité un frere, nommé Louis, duc de Béjà; mais il avoit été déclaré incapable de succéder à la couronne, pour avoir épousé une fille de basse naissance. Louis eut un bâtard, nommé Antoine, qui s'imaginant avoir droit à la couronne, prit la qualité de roi en 1580, après la mort de Henri son oncle; ce qui occasionna de grands troubles, son pere et ses descendans ayant été déclarés déchus du trône. C'est dans ces circonstances que Philippe II, roi d'Espagne, envoya le duc

d'Albe à la tête d'une puissante armée en Portugal, et se mit en possession de ce royaume, dont il étoit héritier légitime par les droits de sa mere Isabelle fille aînée du roi Emmanuel. Antoine, battu par-tout, se retira en France, où il mourut en 1595.

Trois rois d'Espagne ont possédé le Portugal, jusqu'en 1640, que les Portugais, irrités contre la fierté des Espagnols, se révolterent, et proclamèrent roi Jean, duc de Bragance, qui tiroit son nom de Catherine, duchesse de Bragance, petite-fille du roi Emmanuel. Sa postérité s'est maintenue sur le trône.

R O I S D E P O R T U G A L.

Henri, comte de Portugal,	1112	Jean III,	1557	
Alfonse Henriquez I,	1185	Sébastien,	1578	
Sanche I,	1211	Henri, cardinal,	1580	
Alfonse II,	1225	Antoine, roi titulaire,	1595	
Sanche II,	1243	Philippe I,	} rois d'Es- } pagne, {	
Alfonse III,	1279	Philippe II,		1621
Dénys, <i>le libéral,</i>	1325	Philippe III,		1640
Alfonse IV,	1357	Jean IV, duc de Bragance,	1656	
Pierre, <i>le sévere,</i>	1367	Alfonse VI, <i>déposé en</i>	1667	
Ferdinand,	1385	Pierre II,	1706	
<i>Interregne,</i>	1385	Jean V,	1750	
Jean I, dit <i>le grand,</i>	1435	Joseph,	1777	
Edouard,	1458	Marie avec son époux. Don		
Alfonse V, dit <i>l'Africain,</i>	1481	Pedro, <i>mort en</i>	1786	
Jean II, dit <i>le parfait,</i>	1495	MARIE seule, née le 21 déc.	1754	
Emmanuel, <i>le Fortuné,</i>	1521			

N A P L E S.

LE royaume de Naples, pays si favorisé de la nature, et si souvent dévasté par les conquérans, excita l'ambition des Romains, qui le soumirent dès les premiers tems de la république. Dans le cinquieme siecle, il devint la proie des Goths, et ensuite des Lombards, qui en furent maîtres jusqu'à ce que Charlemagne mît fin à leur royaume. Les successeurs de ce prince le partagerent avec les empereurs Grecs, qui peu après s'en rendirent totalement maîtres; mais les Sarrasins les en dépouillerent dans le neuvieme et le dixieme siecles, et s'y rendirent très-puissans, jusqu'à ce que les Normands le leur enleverent.

Tancrede de Hauteville, seigneur Normand, se voyant une famille nombreuse, envoya ses deux aînés en Italie chercher fortune. Ces deux Chevaliers, nommés Guillaume dit *Bras-de-Fer*, et Drogon, se mirent au service de Rainulfe, sei-

gneur de Capoue, et firent la guerre aux Sarrasins, avec d'autres seigneurs qui se joignirent à eux. Robert Guiscard, l'un d'eux, et frere puiné de Bras-de-Fer et de Drogon, se rendit le plus illustre, et remporta plusieurs avantages sur les Sarrasins. Il laissa deux fils, dont l'un nommé Roger, eut en partage la Pouille et la Calabre. Tels furent les commencemens du royaume de Naples.

Un autre Roger, oncle du précédent, s'étoit rendu maître de la Sicile en 1058. En mourant, il laissa deux fils, dont l'un nommé Roger II, s'empara de la Pouille et de la Calabre, après la mort de Guillaume, descendant de Robert Guiscard, de façon que les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis en 1129. Constance, dernière princesse du sang des Roger, et héritière des deux royaumes, les porta en mariage, en 1186, à Henri VI, fils de l'empereur Barberousse. Cette branche ayant manqué l'an 1265, après la mort du bâtard Mainfroi, dernier possesseur, le pape Clément IV, donna l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile à Charles de France, comte d'Anjou, dont les descendans posséderent la couronne jusqu'en 1584, que Jeanne I adopta par son testament, Louis I, duc d'Anjou, fils du roi Jean. En même tems, Charles du Duras ou Durazzo, cousin de cette Reine, s'établit sur le trône; ce qui occasionna une longue guerre entre ces deux Princes, et même entre leurs successeurs. La postérité de Charles de Duras s'y maintint, malgré les prétentions des successeurs du comte d'Anjou, qui portoient aussi le titre de rois de Naples.

Jeanne II, de la maison de Duras, dernière souveraine du royaume de Naples, institua pour son héritier en 1434, par son testament, René d'Anjou: ce qui donna à cette maison un double droit sur ce royaume. René ne put le conserver; Alfonse, roi d'Aragon et de Sicile, le lui enleva en 1450. Depuis ce tems, les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis. La branche de Bourbon, régnante en Espagne, en est actuellement en possession.

R O I S D E N A P L E S .

Roger,	1154	Mainfroi,	1266
Guillaume I, dit <i>le mauvais</i> ,	1166	Charles d'Anjou,	1285
Guillaume II, dit <i>le bon</i> ,	1189	Charles II,	1509
Tancrede,	1194	Robert,	1545
Guillaume III,	1194	Jeanne I,	1582
Constance et Henri,	1197	Charles III,	1586
Frédéric,	1250	Ladislas,	1414
Conrad I,	1254	Jeanne II, dite <i>Jeannelle</i> ,	1455
Conrad II, dit <i>Conradin</i> ,	1258	Alfonse d'Aragon,	1458

Ferdinand I,	1493	celui de Sicile, demeura uni à la monarchie d'Espagne. Il fut cédé en 1714 à Charles VI, empereur, qui le perdit en 1734	
Alfonse II,	1495		
Ferdinand II,	1496		
Frédéric, le catholique,	1504		
Ferdinand III, roi d'Espagne,			
s'empare du royaume de			
Naples, et meurt en	1516		
Le royaume de Naples, comme			
			Charles III, roi d'Espagne, a régné jusqu'en 1759
			Ferdinand IV, né le 12 janvier, 1751

S A V O I E.

LA Savoie, pays aussi montagneux que peu fertile, fut habitée par plusieurs peuples différens, dont les plus renommés sont les Allobroges. Elle fit autrefois partie de la Gaule Narbonnoise : ensuite elle fut soumise aux Romains, jusques sur le déclin de l'empire, qu'elle devint la proie des Barbares. Enfin sur la fin du dixieme siecle, elle passa aux princes qui la possèdent encore aujourd'hui. Berthold, dont les ancêtres tiroient leur origine des princes Saxons, et avoient rendu de grands services aux empereurs, fut fait comte de Maurienne par Othon III, l'an 998. Amédée III fut le premier, en 1108, qui porta le titre de comte de Savoie. Il y eut seize comtes jusqu'en 1416, que l'empereur Sigismond érigea la Savoie en duché, en faveur d'Amédée VIII.

Les comtes et les ducs de Savoie, soit par alliance, soit par succession, ou par conquêtes, augmentèrent leurs domaines et arrondirent leurs états. Enfin ils ont eu le titre de rois. Philippe V, roi d'Espagne, fit cession du royaume de Sicile en 1713 à Victor-Amédée. Il le posséda jusqu'en 1718, qu'il l'échangea contre la Sardaigne avec l'empereur Charles VI. Son fils Charles-Emmanuel fut le pere de ses sujets, également estimé comme politique et comme guerrier. Victor-Amédée marche sur ses traces. La Loi Salique est en vigueur en Savoie comme en France, et les filles n'y héritent point de la souveraineté.

C O M T È S E T D U C S D E S A V O I E.

Amédée II, 1er. comte de Savoie en 1108, meurt en	1148	Amédée IV, Edouard,	1525
Humbert III, Thomas,	1188	Aymon,	1529
Amédée III, Boniface,	1255	Amédée V,	1543
Pierre,	1255	Amédée VI,	1583
Philippe I,	1265	Amédée VII,	1591
	1268	Louis,	1451
	1285	Amédée VIII,	1465
			1472

Philibert I,	1482	François Hyacinthe ,	1638
Charles I,	1489	Charles-Emmanuel II,	1675
Charles II,	1496	Victor-Amédée II , premier	
Philippe II,	1497	roi de Sardaigne , <i>abdique</i>	
Philibert II,	1504	<i>en</i>	1750
Charles III,	1555	Charles - Emmanuel III , <i>mort</i>	
Emmanuel Philibert ,	1580	<i>le 20 février</i>	1775
Charles-Emmanuel I ,	1650	VICTOR-AMÉDÉE III , <i>né à Tu-</i>	
Victor-Amédée I ,	1657	<i>rin le 26 juin</i>	1726

JÉRUSALEM.

LES Chrétiens , sensibles aux peines qu'enduroient leurs freres captifs chez les Infideles , entreprirent d'enlever la Terre-Sainte aux conquérans barbares qui l'avoient envahie. La résolution en fut prise en 1095 , au concile de Clermont. Tous les princes de l'Europe y envoyerent des troupes sous la conduite de Godefroi de Bouillon , fils d'Eustache , comte de Boulogne. Ce généralissime s'étant rendu maître de la Palestine , fut élu roi de Jérusalem (*voyez son article*).

Ses descendans jouirent de ce royaume jusqu'en 1187 , que Saladin , sultan d'Egypte et de Syrie , après avoir remporté plusieurs avantages sur les Chrétiens , défit Gui de Lusignan à la bataille de Tibériade , se rendit maître de Jérusalem , et de la plus grande partie du royaume. Telle fut la fin du royaume de Jérusalem , qui avoit duré 88 ans , sous neuf rois. Cependant les François y posséderent encore quelques terres le long des côtes de Syrie , jusqu'en 1291 , que Melec-Araf , sultan d'Egypte , les chassa entièrement , après s'être rendu maître de la ville d'Acree qui leur restoit.

ROIS DE JÉRUSALEM.

Godefroid de Bouillon , <i>meurten</i>	1100	Baudouin IV ,	1185
Bandonin I ,	1118	Baudouin V ,	1186
Baudouin II ,	1131	Gui de Lusignan ,	1192
Foulques ,	1142	Henri ,	1197
Bandonin III ,	1162	Amauri II ,	1205
Amauri I ,	1173	Jean de Brienne ,	1257



C H Y P R E.

DEPUIS Théodose-le-Grand, l'isle de Chypre fut toujours sous la domination des empereurs Grecs, jusqu'à ce que le peuple s'étant révolté, un certain Isaac Comnene s'en rendit maître. Quelques années après, Richard, roi d'Angleterre, qui alloit à la Terre-Sainte pour combattre les Sarrasins, fut jeté par la tempête, en 1191, sur les côtes de cette isle: maltraité par Comnene, il le dépouilla de ses états, et les donna à Gui de Lusignan, pour le dédommager du royaume de Jérusalem qu'il venoit de perdre, et qu'il espéroit conquérir lui-même pour lui. La maison de Lusignan se maintint sur ce trône jusqu'en 1473, après la mort de Jacques, fils naturel de Jean III, quinzième roi. Jean III avoit laissé son royaume à sa fille Charlotte, qui le porta en mariage à Louis de Savoie; mais Jacques, fils naturel du même Jean, quoique lié à l'état ecclésiastique, se révolta contre Charlotte et lui enleva la couronne. Il se maria ensuite avec Catherine, fille de Marc Cornaro, Vénitien, du consentement du sénat, qui lui constitua même une dot. Il mourut peu de tems après, et laissa Catherine enceinte. Cette princesse accoucha d'un fils, qui ne vécut que 2 ans; ce qui la porta à donner son royaume aux Vénitiens, quoique Charlotte légitime héritière, vécut encore.

La république posséda cette isle jusqu'en 1571, que les Turcs s'en rendirent maîtres sous Sélim II.

R O I S D E C H Y P R E.

Gui de Lusignan, depuis 1192,		Jacques I,	1508
<i>jusqu'en</i>	1194	Jean II,	1452
Amauri I,	1205	Jean III,	1458
Hugues I,	1218	Charlotte,	1464
Henri I,	1256	Jacques II,	1473
Hugues II,	1267	Jacques III,	1475
Hugues III, dit <i>le grand</i> ,	1284	Catherine Cornaro; elle cede	
Jean I,	1285	<i>son royaume aux Vénitiens,</i>	1489
Henri II,	1324	Les Turcs prennent l'isle de	
Hugues IV,	1361	<i>Chypre,</i>	1571
Pierre I,	1372		
Pierre II, dit <i>Petrin</i> ,	1382		

POLOGNE.

LES premiers peuples qui habiterent la Pologne, furent, selon la plus commune opinion, les Sarmates. Les Sueves et les Goths s'y établirent ensuite. Ceux-ci en furent chassés par les Esclavons l'an 496. Le premier prince que l'on connoisse en Pologne, fut Lesco, frère de Zecco, duc de Bohême. Ce prince étant mort sans postérité, le gouvernement fut remis entre les mains de douze principaux seigneurs de la cour, qui s'en acquitterent avec gloire. Mais la mésintelligence de leurs successeurs engagea les peuples à élire Cracus, en 700, seul duc. Ce fut ce premier duc qui bâtit Cracovie. L'an 999, l'empereur Othon III, allant visiter le tombeau de S. Albert à Gnesne, donna le titre de roi à Boleslas. Les empereurs usaient dès-lors du droit de créer des rois. Boleslas reçut d'Othon la couronne, fit hommage à l'empire, et s'obligea à une légère redevance annuelle. Le pape Silvestre II lui conféra aussi, quelques années après, le titre de roi, prétendant qu'il n'appartenoit qu'au pape de le donner. Les peuples jugerent entre les empereurs et les pontifes romains, et la couronne devint élective. C'est en partie la source de tous les malheurs, qui ont affligé la Pologne : malheurs qui se renouvellent presque à la mort de chaque roi.

Ce gouvernement mixte, composé de monarchie et d'aristocratie, possède un territoire immense ; mais sans force intérieure, sans armée, sans places de défense. Portant dans son sein le germe de toutes les divisions, il a ouvert une voie de conquête aux puissances étrangères. En 1773 ce grand royaume a été démembré par ces puissances, ainsi que les politiques l'avoient prévu. L'Autriche a reculé ses frontières au-delà des monts Krapates, et a acquis une nouvelle province. Le roi de Prusse, en réclamant la Prusse royale ou Polonoise et quelques autres districts, a jeté les fondemens d'un grand commerce sur la mer Baltique, et a presque entièrement détruit celui que les Polonois y faisoient. Enfin la Russie a obtenu une partie de la Lithuanie.

DUCS DE POLOGNE DEPUIS LE VI^e. SIECLE.

Lesko I, en	550	Premislas, en	760
.....		Interregne.	
Cracus, en	700	Lesko II,	810
Vanda, reine en	750	Lesko III,	815
Les 12 palatins gouvernent.		Popiel I,	830

Popiel II,		Lesko IV,	913
<i>Interregne.</i>		Ziémomislav,	964
Piast en 842 meurt en	861	Micislav ou Miécislaw,	999
Ziémovit,	892	<i>C'est le premier prince chrétien.</i>	

R O I S D E P O L O G N E.

Boleslas I,	1025	Uladislas VI,	1441
Micislav II,	1034	<i>Interregne jusqu'en</i>	1447
<i>Interregne.</i>		Casimir IV,	1492
Richsa, <i>veuve du précédent,</i>	1041	Jean-Albert,	1501
Casimir I,	1058	Alexandre,	1506
Boleslas II,	1081	Sigismond I,	1548
Uladislas I,	1102	Sigismond II,	1573
Boleslas III,	1139	Henri, duc d'Anjou,	1575
Uladislas II,	1146	Etienne Batori, prince de	
Boleslas IV,	1173	Transilvanie,	1586
Micislav III,	1177	Sigismond III,	1652
Casimir II,	1194	Uladislas VII,	1648
Lesko V,	1227	Jean-Casimir,	1669
Boleslas V,	1279	Michel,	1674
Lesko VI,	1289	Jean Sobieski,	1696
Uladislas Loketek, <i>frere de</i>		Frédéric - Auguste I, <i>déposé</i>	
Lesko, et Przemislav, <i>Duc</i>		<i>en</i>	1704
<i>de Posnanie, ont le titre de</i>		Stanislas, <i>élu, (mais ne possède</i>	
<i>gouverneur, jusqu'en</i>	1295	<i>pas) en 1705, et est forcé</i>	
Przemislav,	1296	<i>de quitter la Pologne en</i>	1709
Uladislas <i>déposé en</i>	1300	Frédéric - Auguste I, <i>rétabli</i>	
Wenceslas, <i>roi de Bohême,</i>	1304	<i>en 1709 jusqu'en</i>	1733
Uladislas, <i>pour la seconde fois</i>		Stanislas, <i>élu pour la 2e. fois</i>	
<i>en 1304, jusqu'en</i>	1335	<i>en 1733, manque encore la</i>	
Casimir III,	1370	<i>couronne, et y renonce tout-</i>	
Louis, <i>roi de Hongrie,</i>	1382	<i>à-fait en</i>	1736
<i>Interregne de 3 ans.</i>		Frédéric - Auguste II, <i>meurt</i>	
Uladislas V, <i>autrement Jagel-</i>		<i>en</i>	1765
<i>lon, duc de Lithuanie, de-</i>		STANISLAS - AUGUSTE II, <i>né le</i>	
<i>puis 1386, jusqu'en</i>	1434	<i>17 janvier</i>	1752

P R U S S E.

LA Prusse fut long-tems habitée par des peuples idolâtres. Après une guerre opiniâtre, les chevaliers Teutoniques, ordre religieux et militaire, les subjuguèrent en 1283, et les obligèrent de les reconnoître pour leurs souverains. Albert de Brandebourg; grand-maître de l'ordre au commencement du seizieme siecle, profita de la fermentation que les erreurs de Luther avoient produite dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême. Il fit en 1525 une convention avec les Polonois, par laquelle cette partie de la Prusse qui obéissoit aux

chevaliers dont il étoit chef, lui fut accordée et à ses descendants sous le titre de Duché Séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs furent trop puissans, pour ne vouloir pas se dispenser de cet assujétissement. Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, obtint en 1656, par un traité avec la Pologne, la cessation de cet hommage, et se fit reconnoître en 1663 duc souverain et indépendant. Bientôt le duché de Prusse devint un royaume. L'empereur Léopold lui donna ce nom en 1700, et cette érection en royaume fut faite en faveur de Frédéric-Guillaume I, dont les armes ne lui avoient pas été inutiles. La Prusse, qui n'étoit qu'un vaste désert, fut défrichée, repeuplée et embellie sous son second roi Frédéric-Guillaume II, et sur-tout sous son fils Charles-Frédéric, qui a perfectionné tout ce que son pere avoit commencé. Ce prince a résisté à une partie de l'Europe, réunie contre lui dans la guerre de sept ans; il a étendu ses états par des conquêtes, les a gouvernés par de nouvelles loix, et enrichis par le commerce.

R O I S D E P R U S S E.

Frédéric I, couronné roi de Prusse en 1701, mourut en	1713	Frédéric II,	1786
Frédéric-Guillaume I,	1740	FRÉDÉRIC-GUILLAUME II, né le 25 septembre	1744

B O H È M E.

ON croit que la Bohême tire son nom des Boïens, qui faisoient partie des peuples que Sigovese amena des Gaules dans ces contrées, vers l'an 590 avant J. C., que ceux-ci furent chassés par les Marcomans, puis par les Esclavons sur la fin du cinquieme siecle. Zecco, à la tête d'une puissante armée, vint du Bosphore-Cimmérien, et s'avança dans la Bohême vers l'an 550 de l'ère chrétienne. Il soumit le pays, et s'attacha à le défricher, car il étoit tout couvert de bois. On ne connoît ses successeurs que depuis l'an 632, tems auquel régnoit une princesse vertueuse nommée Libussa, qui épousa Premislas, simple laboureur. Ce nouveau prince parut digne du trône, et fit de très-bonnes loix. Il commença à régner en 632, et mourut en 676. Son fils lui succéda. Les souverains de la Bohême porterent le titre de ducs jusqu'en 1061, que l'empereur Henri IV donna le titre de roi à Uratislas II, qui en étoit le dix-huitieme duc. Il y a eu depuis 42 rois.

La Bohême relevoit autrefois de l'empire : et en cas de

vacance, l'empereur même avoit le droit de conférer ce royaume, comme il fait les autres fiefs dévolus à l'Empire ; mais peu-à-peu les rois ont secoué cette dépendance, et se sont exemptés des charges auxquelles ils étoient assujettis. En 1648, la couronne a été reconnue héréditaire dans la maison d'Autriche, qui la possédoit depuis long-tems par élection.

D U C S D E B O H Ê M E.

Premislas ,	652	Wenceslas I ,	938
Nezamiste ,	676	Boleslas I ,	967
Wnislav ,	715	Boleslas II ,	999
Cizezomislas ,	757	Boleslas III ,	1002
Neklan ,	809	Jaromir ,	1012
Hostivitus ou Milchost ,	890	Udalric ,	1037
Borzivoi I , chrétien en	894	Bretislas I ,	1055
Spitignée I ,	907	Spitignée II ,	1068
Uratisslas I ,	916		

R O I S D E B O H Ê M E.

Uratisslas II , proclamé roi en		Premislas II , ou Ottocare II ,	1278
1086 , regne jusqu'en	1092	Interregne jusqu'en	1284
Conrad I , 7 mois en	1095	Wenceslas IV ,	1305
Bretislas II ,	1100	Wenceslas V ,	1306
Uladisslas I , 5 mois en	1100	Henri de Carinthie ,	1310
Borzivoi II , en 1101 ... et de-		Jean de Luxembourg en	1346
rechef en 1109 , jusqu'en	1124	Charles IV ,	1378
Suatopluc ,	1109	Wenceslas ,	} empereurs , {
Uladisslas II , ou Ladisslas ,	1125	Sigismond ,	
Sobieslas I ,	1140	Albert d'Antriche ,	1437
Uladisslas III ,	1174	Ladisslas V ,	1459
Sobieslas II ,	1178	Georges Podiebrad ,	1458
Frédéric I ,	1190	Uladisslas VI ,	1471
Conrad II ,	1191	Louis ,	1516
Wenceslas II , 5 mois en	1191	Ferdinand I ,	1526
Henri Bretislas ,	1196	Maximilien ,	} empereurs , {
Uladisslas IV ,	1197	Rodolphe ,	
Premislas ou Ottocare ,	1250		1575
Wenceslas III ,	1255		1611
		<i>Voyez la suite dans la liste des empereurs d'Allemagne , page 79.</i>	

H O N G R I E.

LES Huns , peuple barbare et vagabond , ayant reçu quelque grand échec , vers l'an 93 de J. C. , se répandirent de tous côtés durant plus de trois siècles , sans pouvoir se fixer. Attila , qui étoit à leur tête au commencement du cinquième siècle , les conduisit en Germanie , en Italie et en France. Il essaya de grandes pertes , qui l'obligèrent de se retirer dans la Pannonie.

Attila étant mort, ses enfans ne s'accorderent point entr'eux ; et d'autres Huns ou Hongres, venus d'au-delà du Volga, soumirent ceux-ci, et s'emparèrent de la partie de la Pannonie, qui d'eux a retenu le nom de Hongrie. S. Etienne, descendant de ces princes Hongrois, fut élu roi vers l'an 1000. C'est depuis ce tems que les Hongrois formerent un état fixe et stable. Ce royaume fut électif jusqu'en 1687, qu'il fut reconnu héréditaire en faveur de la maison d'Autriche, qui le possédoit par élection depuis Ferdinand I, l'an 1527. Cependant les Hongrois, peuple altier et peu fait au joug, tenterent plusieurs fois de secouer celui de l'Autriche : le voisinage des Turcs fut souvent favorable à leurs desseins. On connoît les révoltes qui, dans le dernier siecle, inonderent la Hongrie de sang. Mais depuis le regne de Marie-Thérese, ils ont passé de la haine de leurs souverains à l'amour le plus tendre ; et ils ne contribuerent pas peu, dans la guerre de 1741, à lui conserver l'héritage de ses peres. Joseph II les ayant dépouillés de tous leurs privileges il est naturel que leurs sentimens aient souffert quelque altération.

R O I S D E S H U N S O U D E H O N G R I E.

St. Etienne,	1038	Wenceslas,	1304
Pierre, <i>déposé en</i>	1041	Othon de Baviere,	1309
Aba ou Owon,	1044	Charobert,	1342
Pierre, <i>rétabli en</i>	1047	Louis I,	1382
André I,	1061	Marie, <i>seule,</i>	1392
Bela I,	1063	Marie et Sigismond, empereur,	
Salomon,	1074	<i>jusqu'en</i>	1437
Geisa I,	1077	Albert d'Autriche,	1440
St. Ladislav I,	1095	Uladislas IV, ou Ladislav,	1444
Coloman,	1114	Jean Corvin Huniade, ré-	
Etienne II,	1131	gent,	1455
Bela II,	1141	Uladislas V,	1458
Geisa II,	1161	Méthias Corvia,	1490
Etienne III,	1174	Uladislas VI,	1516
Bela III,	1196	Louis II,	1526
Emeric,	1204	Jean de Zapolski,	1540
Ladislas II,	1204	Ferdinand, frere de Charles-	
André II,	1235	Quint, depuis lequel la mai-	
Bela IV,	1270	son d'Autriche possède la	
Etienne IV,	1272	Hongrie (Voyez la liste des	
Ladislas III,	1290	empereurs d'Allemagne, pag.	
André III, <i>jusqu'en</i>	1301	79.)	

S U E D E.

IL y a des auteurs qui prétendent que ce royaume eut des rois 2000 ans avant J. C. ; mais on n'a rien de certain jusques vers la fin du quatorzieme siecle , qu'Eric XIII, fils d'Ura-tislas, duc de Poméranie, monta sur le trône de Suede , de Danemarck et de Norwege. Marguerite sa tante, reine de ces-trois royaumes, se voyant sans enfans, fit assembler les états du pays, et de leur consentement Eric fut couronné à Upsal. On convint aussi dans cette assemblée, que les trois royaumes ne pourroient être séparés. Ils resterent unis jus- qu'en 1523.

Christiern II, roi de Danemarck, s'étant fait élire roi de Suede en 1520, après la mort de Stenon, qui en étoit admi-nistrateur, promit de traiter ses nouveaux sujets avec dou-ceur ; mais il exerça des cruautés inouies. Ses sujets le chas-serent, et appellerent au trône Gustave-Wasa, fils du duc de Gripsholm, qui étant retenu prisonnier à Coppenhague depuis la premiere descente en Suede de Christiern en 1518, trouva le moyen de s'échapper. Il se sauva en 1520 dans son pays, et se tint caché durant quelque tems dans les mon-tagnes de la Dalécarlie. Cependant les Suédois et ceux de Lubec favorisant son entreprise, il s'établit et se maintint sur le trône de Suede. Cette couronne fut depuis détachée de celle de Danemarck, et elle fut déclarée héréditaire en sa faveur.

Après la mort de Charles XII les Suédois conférerent pres-que toute l'autorité au sénat. Ce corps en ayant abusé, le gou-vernement n'avoit plus d'activité, et les droits de la royauté étoient avilis. Gustave III forma le projet de délivrer ses sujets d'un joug qui s'appesantissoit sur eux et sur lui ; et il a exé-cuté en 1772 cette révolution, dont les suites ont été aussi heureuses que la révolution même.

ROIS DE SUEDE DEPUIS LE VIIIe. SIECLE.

Eric V,	717	Olaüs,	900
Tordo III,	764	Indegelde II,	907
Biorne III,	816	Eric VI,	926
Bratemunder,	827	Eric VII,	940
Siwast,	854	Eric VIII,	80
Heroth,	856	Olaüs II,	1018
Charles VI,	868	Amund II,	1057
Biorne IV,	882	Amund III,	1057
Indegelde I,	891	Hackon III,	1054

Sténchil ,	1059	Christophe ,	1448
Indegelde III, <i>se fait chrétien,</i>		Charles Canutson ,	1471
<i>et regne jusqu'en</i>	1064	Christiern I ,	1481
Halsten ,	1080	Jean II ,	1515
Philippe ,	1110	Christiern II ,	1523
Indegelde IV ,	1129	<i>La Suede se soustrait au Dane-</i>	
Ragualde ,	1129	<i>marck ,</i>	
Magnus I ,	1141	Gustave-Wasa I ,	1560
St. Eric IX ,	1160	Eric XIV ,	1568
Charles VII ,	1168	Jean III ,	1592
Canut ,	1192	Sigismond , roi de Pologne ,	
Suercher III ,	1210	<i>déposé en</i>	1604
Eric X ,	1220	Charles IX ,	1611
Jean ,	1225	Gustave-Adolphe II ,	1652
Eric, <i>le begue ,</i>	1250	Christine , <i>se démet en</i>	1654
Valdemar ,	1279	Charles-Gustave ,	1660
Magnus II ,	1290	Charles XI ,	1697
Birger II ,	1310	Charles XII ,	1718
Magnus III	1365	Ulrique-Eléonore et Frédéric de	
Albert ,	1388	Hesse ,	1751
Marguerite , reine de Dane-		Adolphe-Frédéric ,	1771
marck ,	1412	GUSTAVE III DE HOLSTEIN-EUTIN ,	
Eric XIII ,	1438	<i>né le 24 janvier</i>	1746

D A N E M A R C K.

LES Cimbres habiterent autrefois le Danemarck. Ils se rendirent très-puissans, et soumirent les peuples voisins. Plus de 100 ans avant J. C., ils vinrent au nombre de plus de 20,000 hommes jusqu'en Italie. Le consul Carbo marcha contre eux en 109. et les mit en fuite. Quatre ans après ils revinrent, et remportèrent une grande victoire sur le consul Silanus. L'année suivante ils battirent encore Scaurus dans les Gaules. Mais l'an 98 avant J. C., le consul C. Marius leur livra bataille et défit entièrement leur armée : cette victoire mit fin à la guerre.

Les Danois, que l'on croit être les mêmes que les Cimbres, firent de fréquentes incursions en Angleterre et en Ecosse dans le sixième et le septième siècle, et y causèrent chaque fois de grands désordres. Le royaume de Danemarck, qui de tout tems a été électif, fut déclaré héréditaire en 1660, et la noblesse fut dépouillée de ses plus beaux privilèges. Mais quoique cet état jouisse d'un despotisme légal, en vertu d'une loi à laquelle les peuples se sont soumis, les rois n'en ont point abusé; et l'on jouit en Danemarck de plus de sécurité et de tranquillité que dans les républiques les plus enorgueillies de leur liberté.

ROIS DE DANEMARCK.

Gormo , depuis 714 jusqu'à	764	Waldemar I , dit le grand ,	1182
Sigefridus ,	765	Canut V ,	1205
Getticus ,	809	Waldemar II ,	1241
Olaüs III ,	810	Eric VI ,	1250
Hemmingius ,	812	Abel ,	1252
Ringo Siwardus ,	817	Christophe I ,	1259
Harald I ,	845	Eric VII ,	1286
Klack ,)		Eric VIII ,	1320
Siwardus II	846	Christophe II ,	1336
Eric I ,	847	Waldemar III ou IV ,	1375
Eric II ,	863	Olaüs V , avec sa mere la reine	
Canut I ,	873	Marguerite , jusqu'en	1587
Gormo II ,	897	Marguerite , reine de Dane-	
Harald II ,	909	mark et de Suede ,	1412
Gormo III ,	950	Eric IX ,	1439
Harald III ,	980	Christophe III , roi de Dane-	
Suënon I ,	1015	marck , jusqu'en	1448
Canut II , le grand , roi de		Christiern I ,	1481
Danemarck et d'Angleter-		Jean , jusqu'en	1513
re ,	1056	Christiern II ,	1523
Canut III , dit hardi Canut ,	1042	Frédéric I ,	1533
Magnus ,	1048	Christiern III , jusqu'en	1559
Suënon II ,	1074	Frédéric II ,	1588
Harald IV ,	1080	Christiern IV ,	1648
St. Canut ,	1086	Frédéric III ,	1670
Olaüs IV ,	1095	Christiern V ,	1699
Eric III ,	1106	Frédéric IV , jusqu'en	1750
Nicolas ,	1134	Christiern VI ,	1746
Eric IV ,	1159	Frédéric V ,	1766
Eric V ,	1147	CHRISTIERN VII , né le 29	
Suënon III ,	1157	janvier	1749

MOSCOVIE ou RUSSIE.

LES Moscovites ont eu , durant très-long-tems , si peu de relation avec les autres peuples de l'Europe , que les commencemens de leur histoire sont presque ignorés. On sait seulement que , sur la fin du dixieme siecle , les Russes , les Bulgares et les Turcs ravagerent la Thrace : on croit être assuré que Wlodomir régnoit en Russie l'an 987 , et qu'il se fit chrétien. Ses successeurs sont peu connus jusqu'à 1474 , qu'un Basilowitz ou Jean Basilide , grand-duc de Russie , affranchit sa nation du joug des Tartares , qui la dominoient depuis environ 300 ans , et jeta les fondemens de l'empire de Russie , devenu si puissant sous Pierre-le-Grand , prince d'un génie actif et hardi , que les uns ont trop élevé , et les autres n'ont peut-être

trop bas (*Voyez son article dans le Dictionnaire*). Les noms de Czar, d'Autocrator ou d'empereur, sont communs aux souverains Russes. Cet empire est au plus haut point de sa gloire. Catherine a conçu des projets étonnans, et les a exécutés. Une flotte, partie du Golfe de Finlande, est allée conquérir la Grece; le foible empire ottoman a vu un nouveau commerce s'établir dans l'Archipel, sous les murs de Constantinople, et dans la Mer-Noire. Aujourd'hui (1789) les Ottomans paroissent être des autres hommes qu'en 1783. Alors tous les pas des Russes étoient marqués par des victoires et des conquêtes; maintenant les Turcs résistent avec courage aux forces réunies de l'Autriche et de la Russie, et nous sommes à en attendre le dénouement.

CZARS DE RUSSIE (*).

Swiatoslaw ou Spendoblos, 945	Wsévolod II,	1095
<i>C'est lui, qui commença à introduire la religion chrétienne dans le pays.</i>	Michel Swiatopalk,	1114
Joropalk Olegb et Wlodomir, 1015	Wlodomir II,	1125
<i>C'est Wlodomir qu'on nomme l'Apôtre et le Salomon de la Russie.</i>	Mstilaw,	1132
Swiatopalk, 1055	Jaropalk II,	1138
Isiaslaw, Wsévolod, Igor et	Wiaczeslaw II,	1159
Wiaczeslaw, 1078	Wsévolod III,	1146
	Isiaslaw II,	1155
	Rostilaw,	1155
	George,	1157

GRANDS-DUCS DE WLODOMIR.

André, 1175	St. Alexandre Newski,	1262
Michel, 1177	Jaroslaw III,	1270
Wsévolod IV, 1215	Basile Alexandrowitz,	1277
George II, 1238	Demetrius Alexandrowitz,	1294
Jaroslaw II, 1246	André Alexandrowitz,	1295

GRANDS-DUCS DE MOSCOW.

Daniel Alexandrowitz, 1302	Basile III, dit Basilowitz,	1462
George ou Jurii, 1320	Iwan III,	1505
Basile Jaroslawitz, 1325	Basile IV, dit Iwanowitz,	1534
George Danielowitz, 1328	Iwan IV, premier Czar, sur-	
Iwan Danielowitz ou Jean I, 1340	nommé Basilowitz,	1584
Simon Iwanowitz, surnommé l'orgueilleux, 1355	Fœdor ou Théodore,	1598
Iwan II, Iwanowitz, 1360	Boris Godonnowe,	1605
Demetrius II, 1362	Demetrius, imposteur,	1606
Demetrius III, 1389	Basile Zuinski, déposé en	1610
Basile II, ou Vasili, 1425	Uladislas, prince de Pologne,	1611

(*) Les commencemens de l'histoire de Russie étant fort obscurs, nous n'avons mis que les princes sur lesquels nous ayons ces dates assez certaines.

CZARS ET EMPEREURS DE LA MAISON DE ROMANOW.

Michel Fœderowitz ,	1645	Pierre II, Alexiowitz ,	1730
Alexis Michaëlowitz ,	1676	Anne Iwanowna ,	1740
Fœdor Alexiowitz ,	1682	Iwan ou Jean VI ,	1741
Pierre Alexiowitz et Iwan V ,		Elisabeth Petrowna ,	1762
<i>ensemble jusqu'en</i>	1696	Pierre III ,	1762
Pierre I, ou le Grand, <i>seul,</i>		CATHERINE ALEXIEWNA, <i>née le</i>	
<i>jusqu'en</i>	1725	<i>2 mai</i>	1729
Catherine ,	1727		

V E N I S E .

QUELQUES familles de Padoue, pour éviter les fureurs des Huns, qui ravageoient l'Italie dans le 5e. siecle, se transporterent dans les endroits marécageux du Golfe Adriatique, où est aujourd'hui Venise. Comme ceux qui étoient établis dans ces petites isles sortoient de Padoue, cette ville s'en arrogea le gouvernement. Pour augmenter le nombre des habitans, elle déclara Rialto, isle du Golfe qui lui appartenoit, comme une place d'asyle pour ceux qui voudroient s'y retirer. Les isles qui forment aujourd'hui la ville de Venise, furent bientôt peuplées et florissantes par la liberté et le commerce.

Chaque isle eut d'abord un tribun particulier : ces tribuns dans la suite s'érigerent en souverains, et secouerent la domination de Padoue. Ils eurent recours à l'empereur Grec et au pape, qui les autoriserent dans leurs prétentions; et ils s'érigerent en république sous un doge ou duc. Le premier fut Paul-Luc-Anafeste. Ces doges se rendirent souverains et indépendans. Ils se nommerent même leurs successeurs jusqu'en 1172, que le sénat diminua l'autorité du doge, et établit un conseil qui pourroit même le déposer, au cas qu'il devint incapable de remplir les fonctions de sa place. La dignité du doge est à vie.

Venise, du fond de ses lagunes, sut commercer et combattre. Elle étendit ses domaines en terre-ferme jusqu'au midi de la Dalmatie. Elle fit des conquêtes dans la Grece; elle y possédoit l'isle de Crete et celle de Chypre, qui lui ont été depuis enlevées par les Turcs. Son commerce autrefois très-considérable, a été presque anéanti par les François, les Anglois et les Hollandois. L'or des nations couloit à Venise par tous les canaux de l'industrie; mais depuis les grandes découvertes du seizieme siecle, ce métal a pris une autre direction. Venise y

a gagné peut-être. Elle a moins excité la jalousie des souverains, et a joui d'une tranquillité rarement troublée, et bien préférable aux richesses.

DOGES DE VENISE DEPUIS LE X^e. SIÈCLE.

Pierre Orséolo II, <i>jusqu'en</i>	1009	Augustin Barbarigo,	1501
Otton Orséolo <i>déposé en</i>	1026	Léonor Loredano,	1521
P. Barbolano,	1032	Antoine Grimani,	1525
Dominique Orséolo,	1032	André Gritti,	1538
Dominique Flabanico,	1045	Pierre Lando,	1545
Dominique Contareno,	1071	François Donato,	1552
Dominique Silvio,	1084	Marc-Antoine Trévisani,	1554
Vital Faledro,	1096	François Venieri,	1556
Vital Michieli,	1102	Laurent Priuli,	1559
Ordelafo Falédro,	1117	Jerôme Priuli,	1567
Dominique Michieli,	1150	Pierre Loredano,	1570
Pierre Polano,	1148	Louis Mocenigo,	1577
Dominique Morosini,	1156	Sébastien Venieri,	1578
Vital Michieli II,	1172	Nicolas D'a Ponte,	1585
Sébastien Ziani,	1179	Paschal Cicogna,	1595
Orio Mastropetro,	1192	Marin Grimani,	1606
Henri Dandolo,	1205	Léonard Donato,	1612
Pierre Ziani,	1229	Marc-Antoine Memmo,	1615
Jacques Tiépolo,	1249	Jean Bembo,	1618
Marin Morosini,	1252	Nicolas Donato,	1618
Regnier Zeno,	1268	Antoine Priuli,	1623
Laurent Tiépolo,	1275	François Contareno,	1624
Jacques Contareno,	1279	Jean Cornaro,	1629
Jean Dandolo,	1289	Nicolas Contareno,	1631
Pierre Gradenigo,	1311	François Erizzo,	1646
Marin Giorgi,	1312	François Molino,	1655
Jean Soranzo,	1328	Charles Contareno,	1656
François Dandolo,	1359	François Cornaro,	1656
Barthélemi Gradenigo,	1345	Bernucce Valieri,	1658
André Dandolo,	1354	Jean Pezaro,	1659
Marin Falieri,	1355	Dominique Contareno,	1675
Jean Gradenigo,	1356	Nicolas Sagredo,	1676
Jean Delphino,	1361	Louis Contareno,	1684
Laurent Celso,	1365	Marc-Antoine Giustiniani,	1688
Marc Cornaro,	1367	François Morosini,	1694
André Contareno,	1382	Silvestre Valieri,	1700
Michel Morosini,	1382	Louis Mocenigo,	1709
Antoine Venieri,	1400	Jean Cornaro,	1722
Michel Steno,	1415	Sébastien Mocenigo,	1732
Thomas Mocenigo,	1425	Charles Ruzzini,	1735
François Foscari, <i>déposé en</i>	1457	Louis Pisani,	1741
Paschal Malipiero,	1462	Pierre Grimani,	1752
Christophe Moro,	1471	François Loredano,	1762
Nicolas Trono,	1475	Marc Foscari,	1762
Nicolas Marcello,	1474	Aloisio Mocenigo,	1779
Pierre Mocenigo,	1476	Paul Renieri,	1789
André Vendramino,	1478	LOUIS MANIN, né le 15 juill-	
Jean Mocenigo,	1485	let	1726
Marc Barbarigo,	1486		

G E N E S.

L'HISTOIRE des révolutions de cette ville formeroit un tableau intéressant. Détruite par Annibal, rétablie par le consul Spurius, elle fut soumise par les Goths, à qui les Lombards l'enleverent. Presqu'entièrement détruite de nouveau, elle fut relevée par Charlemagne, qui l'annexa à l'empire François. Dans le dixieme siecle, elle fut prise par les Sarrasins, qui ayant passé tous les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes et les enfans esclaves en Afrique. Rétablie pour la troisieme fois, ses habitans s'adonnerent au commerce, s'enrichirent; et devenus fiers et puissans à proportion de leurs richesses, s'érigerent en république, qui fut bientôt en état de donner du secours aux princes chrétiens, lors des Croisades. Les Pisans lui déclarerent en vain la guerre en 1125; elle conserva toujours ses avantages. L'enthousiasme de la liberté rendit enfin cette république capable des plus grandes choses, et elle parvint à concilier l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. La jalousie et l'ambition des citoyens, y exciterent ensuite de grands troubles, auxquels prirent part les empereurs, les rois de Naples, les Visconti, les marquis de Montferat, les Sforces et la France, successivement appelés par les différens partis qui divisoient la république. Enfin André Doria eut le bonheur et l'habileté de réunir les esprits, et d'établir la forme du gouvernement aristocratique qui y subsiste aujourd'hui. Il auroit pu s'emparer de la souveraineté; mais il se contenta d'avoir affermi la liberté, et d'avoir rétabli la tranquillité dans sa patrie. En ces tems florissans, Genes posséda plusieurs isles dans l'Archipel, et plusieurs villes sur les côtes de la Grece et de la Mer-Noire. Elle tenoit même Pera, l'un des fauxbourgs de Constantinople; mais l'agrandissement de la puissance Ottomane a tellement affoibli son commerce dans le Levant, qu'à peine un de ses navires paroît à présent dans les états du grand-seigneur. Aussi cette république est plus fameuse par ce qu'elle fut autrefois, que parce qu'elle est à présent; car elle a beaucoup perdu de ses domaines. Les Génois ne possèdent plus rien dans le Levant, où ils faisoient quelquefois la loi par leurs trésors, ni l'isle de Corse (*voyez ci-après*, pag. 117). Telle est la vicissitude des choses humaines; elles ne font que passer. Le gouvernement de Genes consiste dans un sénat, dont les membres sont composés de la premiere noblesse, et présidés par un chef qu'on nomme *Doge*, et qui n'exerce cette charge que deux ans.

DOGES DE GENES DEPUIS LE XIVe. SIECLE.

Simon Boccanègra , premier doge , élu en 1559 , se démet en	1544	Thomas Frégose , élu en 1415 , abdiqne en	1421
Jean de Murta , meurt en	1350	Isnard Guarco , chassé en	1435
Jean de Valentini , abdiqne le 9 octobre	1353	Thomas Frégose , rétabli , et chassé en	1442
Simon Boccanègra , rétabli en 1556 , meurt en	1563	Raphaël Adorno , chassé en	1446
Gabriël Adorno , déposé en	1371	Barnabé Adorno , reconnu , et chassé en	1447
Dominique Frégose ou de Campo-Fregoso , déposé en	1578	Jean Frégose , meurt en	1448
Nicolas Guarco , fuit en	1385	Louis Frégose , déposé en	1450
Leonardo Montaldo , meurt en	1584	Pierre Frégose , tué en	1458
Ant. Adorno , quitte en	1390	Prosper Adorno , déposé en	1461
Jacques Frégose ,	1592	Jean-Baptiste Frégose , élu en 1478 , abdiqne en	1485
Antoine Montaldo , fuit en	1595	Paul Frégose , cede la ville au duc de Milan ,	1487
François Giustidiani , abdiqne et fuit en	1364	Jean Frégose , élu le 29 juin 1512 , est chassé par les François , le 25 mai	1515
Ant. Guarco , se démet en	1394	Octavien Frégose , élu le 17 juin 1515 , est dépouillé par Charles-Quint , qui s'empare de Genes en	1522
Nicolas Zoaglio , se démet en	1594		
Ant. Adorno , rétabli en 1594 , se démet en	1596		
Georges Adorno , abdiqne en	1415		
Barnabé de Goano , chassé en	1415		

Genes recouvre sa liberté en 1528 par la valeur de l'illustre André Doria. Le gouvernement change de forme. On y régla qu'on éliroit un doge tous les deux ans pour régir l'état , avec huit gouverneurs et un conseil de 400 personnes. Cette forme a été trouvée si sage , qu'on n'y a rien changé jusqu'à nos jours.

DOGES DEPUIS LE XVIIe. SIECLE.

Ubert Cattaneo , est élu le 12 décembre	1528	Jean-Baptiste Lercaro ,	1566
Baptiste Spinola ,	1531	Octavien Gentilé Oderico ,	1565
Baptiste Lomellini ,	1533	Simon Spinola ,	1567
Christ Grimaldi Rosso ,	1535	Paul Moneglia Giustiniani ,	1569
Jean-Baptiste Doria ,	1537	Giannotto Lomellini ,	1571
André Giustiniani ,	1539	Jacques Durazzo Grimaldi ,	1573
Léonard Cattaneo ,	1541	Prosper Fatnanti Centurioné ,	1575
André Centurioné ,	1543	Jean-Baptiste Gentilé ,	1577
Jean-Baptiste Fornari ,	1545	Nicolas Doria ,	1579
Benoît Gentilé ,	1547	<i>Il est le premier traité de sérénissime.</i>	
Gaspard Grimaldi ,	1549	Jerôme de Franchi ,	1581
Luc Spinola ,	1551	Jerôme Chiavari ,	1583
Jacques Promontorio ,	1553	Ambroise de Negro ,	1585
Augustin Pinello ,	1555	David Vacca ,	1587
Pierre Jean Giarégarcibo ,	1557	Baptiste Négroné ,	1589
Jerôme Vivaldi ,	1559	Jean-Augustin Giustiniani ,	1591
Paul-Bapt. Gindicé Calvo ,)	1561	Antoine Grimaldi-Céba ,	1593
Baptiste Cicala Zoaglio ,)		Matthieu Sénarèga ,	1595

Lazare Grimaldi-Céba,	1597	Pierre Durazzo,	1685
Laurent Sauli,	1599	Suc Spinola,	1687
Augustin Doria,	1601	Oberto Torré,	1689
Pierre de Franchi,	1605	Jean-Baptiste Cattaneo,	1691
Luc Grimaldi,	1605	François-Marie Invréa,	1695
Sylvestre Invréa,	1607	Bendinelli Négroné,	1695
Jerome Assereto,)		François Sanii,	1697
Augustin Pincello,	1609	Jerôme Mari,	1699
Alexandre Giustiniani,	1611	Frédéric de Franchi,	1701
Thomas Spinola,	1613	Antoine Grimaldi,	1703
Bernard Clavarezza,	1615	Etienne-Honoré Foretto,	1705
Jean-Jacques Impériale,	1617	Dominique-Marie Mari,	1707
Pierre Durazzo,	1619	Vincent Durazzo,	1709
Ambroise Doria,	1621	François-Marie Impériale,	1711
Georges Centurioné,	1625	Jean-Antoine Giustiniani,	1715
Frédéric de Franchi,)		Laurent Centurioné,	1715
Jacques Lomellini,	1625	Benoît Viali,	1717
Jean-Luc Chiavari,	1627	Ambroise Impériale,	1719
André Spinola,	1629	César de Franchi,	1721
Léonard Torré,	1631	Dominique Négroné,	1725
Jean-Etienne Doria,	1635	Jerôme Veneroso,	1726
Jean-François Brignolé,	1635	Luc Grimoidi,	1728
Augustin Pallavicini,	1637	François-Marie Balbi,	1750
Jean-Baptiste Durazzo,	1639	Dominique-Marie Spinola,	1752
Jean-Augustin de Marini,	1641	Jean-Etienne Durazzo,	1754
Jean-Baptiste Lercaro,	1643	Nicolas Cattaneo,	1756
Luc Giustiniani,	1645	Constantin Balbi,	1758
Jean-Baptiste Lomellini,	1646	Nicolas Spinola,	1740
Jacques de Franchi,	1648	Dominique Marie Canevato,	1742
Augustin Centurioné,	1650	Laurent Mari,	1744
Jerôme de Franchi,	1652	François-Marie Brignolé,	1746
Alexandre Spinola,	1654	César Cartané,	1748
Jules Sauli,	1656	Augustin Viali,	1750
Jean-Baptiste Centurioné,	1658	Etienne Lomellini,	1752
Jean-Bernard Frugoni,	1660	Jean-Baptiste Grimaldi,)	
Antoine Invréa,	1661	Jean-Jacques Veneroso,	1754
Etienne Mari,	1663	Jean-Jacques Grimaldi,	1756
César Durazzo,	1665	Matthieu Franzoné,	1758
César Gentilé,	1667	Augustin Lomellini,	1760
François Garbarini,	1669	Rodolphe Brignolé,	1762
Alexandre Grimaldi,	1671	Marie Gaetan de la Rovere,	1765
Augustin Saluzzo,	1675	Marcellin Durazzo,	1767
Antoine Passano,	1675	Jean-Baptiste-Négroné,	1769
Gianettino Odoné,	1677	Jean-Baptiste Cambiaso,	1771
Augustin Spinola,	1679	Alexandre-Pierre-François Gri-	1775
Luc-Marie Invréa,	1681	maldi,	
François-Marie Impériale Ler-	1685	Horace Giustiniani,	1775
caro,		Joseph Lomellino,	1777

P R E M I E R E S M A I S O N S N O B L E S D E G E N E S.

Doria, Fiesco, Spinola, Grimaldi.

M A I S O N S N O B L E S, qui avec les quatre précédentes forment ce qu'on appelle à Genes les XXVIII FAMILLES.

Impériale, Pallavicini, Giustiniani, Sarvego Uso di Maré,

Di Negro , Cibo , Lomellini , Lercari , Franchi , Marini , Mari , Négroné , Ceba , Centurioné , Serra , Gentilé , Saoli , Calvi , Pinelli , Cattaneo , Vivaldi , Grilli , Fornari.

I S L E D E C O R S E.

LES Toscans furent les premiers qui se rendirent maîtres de cette isle. Les Carthaginois la soumirent depuis , et enfin les Romains la conquirent entièrement sous Scipion. Dans le huitième siècle les Sarrasins s'en saisirent ; mais ils en furent chassés quelque tems après. Sous l'empire de Charlemagne , elle fut envahie par des barons Romains , de la maison Colonne. Dans la suite , les papes , les rois d'Aragon et ceux de France se la disputèrent tour-à-tour. Le traité de Cambrai en assura enfin la possession aux Génois , qui en avoient acheté plusieurs parties. Ils combattirent long-tems avec les Pisans pour la possession de cette isle , qui leur resta jusqu'à la cession qu'ils en firent aux François. Ceux-ci s'en sont rendus maîtres en 1769. Il y avoit eu , avant cette nouvelle domination , beaucoup de révoltes en Corse ; le gouvernement des Génois paroissoit trop dur à ces fiers insulaires ; s'accommoderont-ils beaucoup mieux de celui des François ?

P R O V I N C E S - U N I E S.

CES Provinces dépendoient autrefois de l'Espagne , mais les nouvelles hérésies s'y étant introduites sous le regne de Philippe II , l'esprit de révolte fut dans ces pays , comme en France et dans toute l'Europe , l'effet naturel du fanatisme de secte. Dès l'an 1581 , les états-généraux s'étant soustraits par un acte du 26 juillet à la domination espagnole , ce pays devint le théâtre de la discorde et de la guerre. Les princes d'Orange furent l'ame de cette ligue ; les peuples animés et conduits par eux , fondèrent un gouvernement nouveau , qui unissant l'esprit de liberté à celui du commerce , balança quelquefois le pouvoir des plus puissans princes. Les Espagnols ayant en vain employé les armes et les négociations , furent enfin obligés de reconnoître (à la paix de Munster en 1648) les Provinces-Unies comme un état libre , souverain et indépendant. Environ cent ans après , en 1747 , il est arrivé dans ces Provinces une révolution qui a changé quelques points de leur gouvernement. Le peuple , las d'être soumis à des magistrats , crai-

gnant d'ailleurs les armées françoises qui étoient à ses portes, demanda à grands cris un stadhouder, comme les Romains demandoient un dictateur dans les grands périls de la république. Le prince Guillaume de Nassau fut nommé d'une voix unanime, et il fut statué que le stadhoudérat seroit permanent dans sa maison, et passeroit même aux filles.

S T A D H O U D E R S.

Guillaume, comme de Nassau, prince d'Orange, ce. du nom dans la succession de Nassau, et 1er. dans celle d'Orange; élu en 1570 chef des états de Zélande, Hollande et Frise, sous le titre de <i>stadhouder</i> , ou lieutenant-général pour le roi en Espagne, puis de ceux de Brabant en 1580, sous le titre de <i>Ruward</i> , et élu de même, ou confirmé par les autres provinces en 1582 et 1583, <i>est assassiné le 10 juin</i> 1584	Frédéric, 6 novembre 1650
Maurice, fils, élu peu après la mort de son père, <i>meurt sans enfans légitimes, le 23 avril</i> 1625	Guillaume-Henri ou Guillaume III, fils posthume, élu en 1672, et depuis roi de la Grande-Bretagne, sans postérité, le 19 mars 1702. <i>La charge est supprimée alors par un décret des états, et n'a été rétablie qu'en 1747.</i>
Henri-Frédéric, frere cadet, 4 mai 1647	Guillaume - Charles - Henri - Frison de Nassau, prince titulaire d'Orange, arriere-petit-fils d'une fille de Guillaume II, prince d'Orange, et descendant au 5e. degré d'un frere cadet de Guillaume I; élu stadhouder des états-généraux, le 15 juin 1747, <i>mort en</i> 1751
Guillaume X ou XI, fils de Henri-	GUILLAUME V, prince de Nassau, son fils, né le 8 mars 1748

S U I S S E *et* G E N E V E.

LA Suisse, appelée anciennement *Helvétie*, est une république divisée en treize cantons indépendans les uns des autres, mais unis pour leur défense mutuelle. La premiere époque de cette confédération, est de l'an 1307. La Suisse relevoit alors de l'empire germanique. Une partie de ce pays étoit domaine de la maison d'Autriche; comme Fribourg, Lucerne, Zug, Glaris. Les gouverneurs, éloignés du centre de l'état et des yeux du souverain, traitoient ces peuples avec assez de dureté; quelques-uns même exerçoient une vraie tyrannie; enfin, sous le regne de l'empereur Albert, les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underval donnerent le signal de l'indépendance. Après avoir tué leur gouverneur, ils prirent les armes et battirent plusieurs fois les Autrichiens, et sur-tout en 1315. Seize cent Suisses dissipèrent au passage des montagnes, dans un petit lieu appelé *Mortgat*, une armée formidable. Cette journée fut aussi célèbre dans l'histoire de la

république helvétique, que celle des Thermopyles dans les annales grecques.

Les autres cantons s'unirent successivement à ceux de Schwitz, d'Uri et d'Underval.

Le canton de	Lucerne, en	1332
<i>Idem</i>	Zurich, en	1351
<i>Idem</i>	Zug et Glaris, en	1352
<i>Idem</i>	Berne, en	1353
<i>Idem</i>	Fribourg et Soleure, en	1481
<i>Idem</i>	Bâle et Schaffhouse, en	1501
<i>Idem</i>	Appenzel, en	1513

La petite république de GENEVE, alliée de la Suisse, faisoit partie du duché de Savoie : mais en 1526, soutenue de l'alliance de Fribourg et de Berne, elle secoua entièrement le joug. Elle avoit un évêque, qui étoit prince temporel. Les habitans, en adoptant les nouvelles opinions de Calvin, le chasserent en 1535, et soutinrent leur révolte, contre les armes des ducs de Savoie, et les trésors de Philippe II, qui appuyoient les droits de l'évêque.

ORDRE DE MALTE,

A Jérusalem, dans la Palestine et en Chypre.

L'ORDRE des chevaliers de S. Jean de Jérusalem, appelés depuis les chevaliers de Rhodes, et aujourd'hui les chevaliers de Malte, doit sa naissance à l'ordre de S. Benoît.

Vers le milieu du onzième siècle, des négocians d'Amalfi, qui commerçoient en Syrie, obtinrent du calife d'Egypte la permission de fonder à Jérusalem un monastere du rit latin. On y plaça des Bénédictins qu'on fit venir d'Italie. A côté de ce monastere appelé *Ste. Marie de la Latine*, on bâtit, pour les pauvres pèlerins et les malades, un hôpital, dont la chapelle fut érigée d'abord sous l'invocation de S. Jean l'Aumônier, ensuite de S. Jean-Baptiste. C'est du titre de cette chapelle que vient le nom d'Hospitaliers de S. Jean de Jérusalem. Leur origine n'a rien de bien relevé aux yeux du monde. Ce n'étoient d'abord que des oblats, ou freres laïcs, employés par les religieux au service de l'hôpital; c'est ce qu'atteste Guillaume de Tyr. L'habit qui distinguoit ces hospitaliers, étoit un manteau noir, appelé depuis manteau à bec, orné d'une croix blanche. Bientôt l'abbé se vit obligé de les armer pour la défense des pèlerins, que les voleurs arabes attaquoient sur les chemins. Devenus militaires, ils eurent un capitaine choisi parmi eux pour

les commander en campagne. Insensiblement et à mesure que l'hôpital s'enrichissoit, ils ne voulurent plus reconnoître d'autre chef au dehors ni au-dedans, et à la fin ils secouerent entièrement l'autorité des moines. Alors ils commencerent à faire un corps à part, et quitterent la regle de S. Benoît, pour suivre celle de S. Augustin. Tels furent, selon les écrivains suivis par dom Mabillon, les commencemens de cet ordre illustre.

Un mélange d'amour pour la religion et de goût pour les armes, donna à cette congrégation religieuse et guerriere de nombreux prosélytes. Après la prise de Jérusalem sur les Croisés en 1187, ils se retirerent à Acre, qu'ils défendirent vaillamment l'an 1290. Ils suivirent Jean de Lusignan, qui leur donna, dans son royaume de Chypre, Limisson, où ils demorerent jusqu'en 1310. C'est cette année qu'ils prirent Rhodes, qui fut dès-lors le siege de l'ordre. L'empereur Soliman s'étant rendu maître de cette isle en 1522, les chevaliers, qui lui avoient opposé une courageuse défense, furent quelque tems errans en Italie, jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint leur fit présent de Malte en 1525, aussi-bien que de Tripoli; mais cette dernière place leur fut bientôt enlevée par les amiraux de Soliman. Malte n'étoit qu'un rocher presque stérile; il est devenu florissant, grace aux soins infatigables de l'ordre de S. Jean.

Depuis que Villiers de l'Isle-Adam y eut transporté ses chevaliers, le même Soliman, qui les avoit chassés de Rhodes, voulut s'emparer de Malte. Il envoya en 1565 trente mille soldats devant cette place, défendue seulement par 700 chevaliers et 8000 fantassins. Le grand-maître de la Valette soutint 4 mois de siege: les Infideles se voyant toujours repoussés, se retirerent la rage dans le cœur; et depuis cette époque, cette petite isle, perdue dans l'immensité des mers, a toujours bravé la puissance ottomane.

G R A N D S - M A Î T R E S D E M A L T E.

Gerard, le bienheureux, natif de Martigues, en Provence, directeur de l'hôpital établi à Jérusalem, après la conquête de cette ville par Godefroi de Bouillon en 1099, et regardé communément comme le premier grand-maître de l'ordre des Hospitaliers, aujourd'hui ordre de Malte, <i>meurt en</i>	1120	Gerbert ou Girbert Affalit, de Carcassès, et non <i>Arnaud de Comps</i> , grand-maître <i>imaginaire</i> ,	1169
Raymond Dupuy, gentilhomme Dauphinois, <i>vers</i>	1160	Castus, <i>inconnu</i> ,	1173
Auger de Balben, aussi du Dauphiné,	1161	Joubert de Syrie, né en Palestine,	1177
		Roger des Moulins, qualifié le premier grand-maître,	1187
		Garnier de Naplouse, en Syrie,	1191
		Ermengard Daps ou de Daps,	1192
		Godefroi de Duisson,	1202
		Alfonse de Portugal, <i>abdique en</i>	1204

Géofroi le Rath ou le Rat , François, <i>meurt en</i>	1207	Pierre-Raymond Zacosta , Ca- talan ,	1467
Guérin de Montaigu , Auver- gnat , maréchal de l'ordre ,	1220	J. B. des Ursins , prieur de Rome ,	1476
Bertrand de Taxis , <i>ou peut- être le Texica ,</i>	1251	Pierre d'Aubusson , de la mai- son de la Feuillade , et de- puis cardinal - diacre , le 14 mars 1489 , <i>meurt en</i>	1505
Guérin ,	1256	Emeri d'Amboise , frere du cardinal Georges d'Amboise , grand - prieur de France ,	1512
Bertrand de Comps , Dauphi- nois , prieur de St. Gilles ,	1241	Gui de Blanchefort , Limou- sin , grand - prieur d'Auver- gne ,	1512
Pierre de Villebride ,	1245	Fabrice Caretto , de la lan- gue d'Italie ,	1521
Guillaume de Château-neuf , François , maréchal de l'or- dre ,	1259	Philippe de Villiers de l'Isle- Adam , Parisien , grand- prieur de France : <i>sous lui l'ordre perd Rhodes en 1522 , et s'établit à Malte en 1550</i>	1534
Hugues de Revel , d'une mai- son illustre en Catalogne ,	1278	Pierrin Dupont , Piémontois , bailli de Ste. Euphémie ,	1535
Nicolas Lorgue ,	1289	Didier de Saint-Jaille , <i>dit To- lon</i> , prieur de Toulouse ,	1536
Jean de Villiers , François ,	1297	Jean Omedès , Aragonnois , bailli de Capse ,	1555
Odon de Pins , issu d'une mai- son illustre en Catalogne ,	1300	Claude de la Sangle , Fran- çois ,	1557
Guillaume de Villaret , <i>an- ciennement de Villéroé , Provençal ,</i>	1507	Jean de la Valette - Paisot , prieur de St. Gilles ,	1568
Fouques de Villaret , sous qui se fait la conquête de l'isle de Rhodes , 15 août 1310 , <i>abdique en</i>	1311	Pierre Guidalotti del Monté <i>ou du Mont</i> , grand-prieur de Capoue ,	1572
Hélien ou Hélie de Ville- neuve , Provençal ,	1346	Jean l'Evêque de la Cassiere , de la langue d'Auvergne , maréchal de l'Ordre ,	1581
Dieudonné de Gozon , natif de Languedoc ,	1353	Hugues de Loubenx de Ver- dalle , Provençal , et depuis cardinal , <i>meurt le 12 mai</i>	1595
Pierre de Cornillan <i>ou de Corneillan</i> , de la langue de Provence ,	1355	Martin de Garzez , de la langue d'Aragon , châtelain d'Em- peste ,	1601
Roger de Pins , né en Lan- guedoc ,	1365	Alof de Vignacout , Champe- nois , grand-croix et grand- hospitalier de France ,	1622
Raymond Bérenger , Dauphi- nois ou Provençal , com- mandeur de Castel-Sarrasin ,	1374	Louis - Mendez de Vasconcel- los , Portugais , bailli d'A- cre ,	1623
Robert de Juillac , grand-prieur de France ,	1376	Antoine de Paul , Provençal , prieur de St. Gilles ,	1656
Jean Fernandès d'Hérédia , grand - prieur d'Aragon , de St. Gilles et de Castille ,	1396	Paul Lascaris Castellard , issu des comtes de Vintimille , bailli de Manosque	1657
Richard Caracciolo , Napolitain , 1381 ; reconnu par les langues d'Italie et d'An- gleterre ,	1595	Martin de Redin , Navarrois ,	
Philibert de Naillac , grand- prieur d'Aquitaine ,	1421		
Antoine Fluvian <i>ou de la Riviere</i> , Catalan , grand- prieur de Chypre ,	1457		
Jean de Lastic , grand - prieur d'Auvergne ,	1454		
Jacques de Milly , grand- prieur d'Auvergne ,	1461		

prieur de Navarre et vice-roi de Sicile ,	1660	Nègrepont ,	1720
Annet de Clermont de Chartes Gessan , Dauphinois, bailli de Lyon ,	1660	Marc - Antoine Zondadari , Siennois ,	1722
Raphaël Cotoner , bailli de l'isle de Majorque ,	1665	Antoine - Manuel Villhèna , Portugais , 12 décembre ,	1756
Nicolas Cotoner , son frere , bailli de Nègrepont ,	1680	Raymond Despuig Montanegre , de l'Isle de Majorque , 15 février ,	1741
Grégoire Carafe , Napolitain , prieur de Roccella au royaume de Naples ,	1690	Emmanuel Pinto de Fonseca , portugais , le 24 janvier ,	1775
Adrien de Vignacourt , neveu d'Alof Vignacourt , grand-trésorier de l'Ordre ,	1697	François Ximenès de Texada , Espagnol , mort le 9 novembre	1775
Raymond Perellos de Roccafull , Aragonnois , bailli de		FRANÇOIS-MARIE DES NEIGES DE ROHAN DE POLDUC , élu le 12 novembre	1776

T O S C A N E.

LA Toscane avoit des ducs ou comtes dans ses principales villes , sous l'empire de Charlemagne ; mais elle n'avoit point encore alors de gouverneur général et perpétuel , ni de marquis chargé de garder ses marches ou frontieres. Ce ne fut que sous l'empire de Louis-le-Débonnaire , au plutôt , qu'on commença à voir un marquis de Toscane. Aux marquis succéderent en cette province des gouverneurs amovibles , dont ayant insensiblement secoué le joug , elle se forma en république , et cet état persista durant près de 4 siècles. Enfin elle revint dans le 16e. siècle au gouvernement ducal , et c'est celui qui subsiste encore de nos jours en Toscane. Cet état , florissant sous les Médicis , qui y appellerent le commerce et les arts , a presque toujours été tranquille. Florence , rivale de Rome pour l'esprit , le génie et la politesse , attire chez elle autant d'étrangers que les premières villes d'Italie.

D U C S , M A R Q U I S , G O U V E R N E U R S et G R A N D S - D U C S
D E T O S C A N E.

Boniface I , (2e. du nom , comte de Lucques) peut être regardé , selon Muratori , comme le premier marquis de Toscane. Il se retira en France , en	834	quis de Toscane ,	917
Adalbert I , fils du précédent , est annoncé pour duc et marquis de Toscane en 847 , meurt en	890	Gui , fils aîné du précédent , et duc de Toscane ,	929
Adalbert II , dit le riche , fils du précédent , et duc-mar-		Lambert , succède au précédent , son frere , duc de Toscane : on lui creve les yeux , et il est dépouillé de son duché , en	951
		Boson , frere du roi Hugues , s'empare du marquisat de Toscane , est mis en prison en	956

Hubert ou Humbert, fils naturel du roi Hugues, créé duc de Toscane l'an 961, meurt en	1001	duc de Toscane, meurt en	1195
Hugues, le grand, fils du marquis Hubert. meurt en	1001	Philippe, fils de l'empereur Frédéric I, nommé marquis de Toscane,	1208
Adalbert III, fils aîné du marquis Otbert,	1014	La Toscane en république depuis 1208, jusqu'en 1551, qu'elle devint grand-duché.	
Raginaire ou Reinier, fils du marquis Hugution, étoit vers 1014 duc et marquis de Toscane, déposé en	1027	Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent de Médicis, reconnu chef de l'état de Florence en 1531, est poignardé la nuit du 5 au 6 janvier	1537
Boniface II, dit le pieux, fils de Thébald, est nommé par l'empereur Henri III marquis de Toscane, est tué en	1052	Cosme de Médicis, dit le grand, déclaré grand-duc de Toscane par le pape Pie V, le 27 septembre 1569, meurt en avril	1574
Frédéric, dit aussi Boniface, fils et successeur du précédent,	1055	Fr. Marie de Médicis, fils aîné de Cosme le grand,	1587
Beatrix et Godefroi, le barbu, reconnus propriétaires usufruitiers de la Toscane,	1076	Ferdinand I de Médicis, d'abord cardinal en 1565, puis marié le 30 avril 1589, meurt en	1609
Malthilde, appelée la grande comtesse, fille de Boniface II, dit le pieux,	1115	Cosme II de Médicis, fils aîné du précédent,	1621
Après la mort de cette comtesse, on donne à la Toscane des gouverneurs amovibles, sous les titres de Présidens et de Marquis.		Ferdinand II, fils et successeur du précédent, meurt le 25 mai	1670
Ratbod, premier de ces gouverneurs, jusqu'à	1119	Cosme III, reconnu successeur de Ferdinand II, son pere,	1725
Conrad, duc de Ravenne, est fait président et marquis de Toscane, meurt en	1151	Jean-Gaston de Médicis, fils du précédent,	1757
Rampert, président et marquis de Toscane,	1153	François II de Lorraine, grand-duc de Toscane, élu empereur le 14 septembre 1745, meurt le 18 août	1765
Henri, le superbe, duc de Baviere, est investi du duché de Toscane,	1159	PIERRE LÉOPOLD JOSEPH, archiduc d'Autriche, grand-duc de Toscane, meurt en	1792
Ulderic, créé marquis de Toscane,	1153	Ferdinand-Joseph, son fils, lui succéda.	
Welphe Est, 6e. du nom, reçu			

FERRARE, MODENE et REGGIO.

LES villes de Ferrare, de Modene et de Reggio, après avoir été possédées par les ducs et marquis de Toscane, avoient été disputées entre les papes et les empereurs depuis la mort de la grande-comtesse Mathilde, et s'étoient mises en liberté comme la plupart des autres villes d'Italie, à la faveur des troubles que les démêlés de ces deux puissances exciterent. Ferrare devenue libre fut gouvernée par un podestat, qu'elle

choisit entre les principaux nobles, et à qui elle confia l'autorité presque souveraine pour une ou plusieurs années. Cette ville, ainsi que les deux autres, eut des seigneurs perpétuels, puis des ducs, tous de la maison d'Est, qui regne encore à Modene et à Reggio de nos jours. Alfonse II étant mort en 1597 sans enfans mâles, le duché de Ferrare passa au Saint-Siège, ce qui fut reconnu par un traité sur la fin de décembre de la même année.

SEIGNEURS DE FERRARE, DE MODENE et DE REGGIO.	Lionel, 1er. duc, meurt en 1471.
Obizon, 2e. du nom, marquis d'Est, accepte des Modé- nois la seigneurie de Mode- ne, dont il prend possession l'an 1288, meurt en 1295	Hercule I, frere légitime de Borso, 1505
Azzon d'Est, 8e. du nom, élu seigneur perpétuel de Mo- dene, 1308	Alfonse d'Est I, fils aîné du précédent, 1534
Foulques, fils de Fiesques, bâ- tard d'Azzon VIII, 1317	Hercule II, fils aîné et succes- seur du duc Alfonse, 1559
Renaud et Obizon III, fils du marquis Aldrovandin et d'Al- de Rangona, 1352	Alfonse II, fils et successeur du précédent, 1597
Aldrovandin II, fils aîné du marquis Obczon, est élu sei- gneur de Modene, 1561	DUCS DE MODENE ET DE REG- GIO.
Nicolas II, frere d'Aldrovan- din, confirmé vicaire de Mo- dene, 1588	Gésar d'Est, issu d'un fils na- turel d'Alfonse I, est pro- clamé duc de Modene, et meurt en 1628
Albert d'Est, frere de Nico- las II, 1593	Alfonse III, fils du précé- dent, abdiq. pour se faire capucin, 1629
Nicolas III, fils et successeur du marquis Albert, 1441	François I, fils et successeur du duc Alfonse III, 1638
Lionel, fils naturel et succes- seur de Nicolas III, seigneur de Modene, 1450	Alfonse IV, fils du précé- dent, 1662
DUCS DE FERRARE, DE MODENE et DE REGGIO.	François II, fils et successeur du précédent, 1694
Borso d'Est, fils naturel de	Renaud, fils du duc Fran- çois I, 1757
	François-Marie d'Est, mort le 22 février 1782
	HERCULE RENAUD, aujourd'hui duc de Modene, né le 22 novembre 1727

P A R M E et P L A I S A N C E.

PARME et Plaisance, deux villes célèbres de l'Emilie, furent du nombre de celles qu'Odoacre, roi des Hérules, conquit en Italie l'an 476. Elles passerent ensuite sous la domination des Goths, qui les posséderent jusques vers la fin de leur monarchie. L'an 552 Leutharis et Bucelin, deux capitaines des Allemands, soumis à l'Empire de Théodebalde ou Thibaud, roi de Metz, ayant passé les Alpes pour faire des conquêtes sur les Goths et les Romains, se rendirent maîtres de Parme

et de Plaisance. Mais ces deux généraux ayant péri avec leur armée l'an 553, Parme et Plaisance retournerent aux Romains, leurs anciens maîtres. L'an 570, Alboin, roi des Lombards, prit sans effort ces deux villes, tandis qu'il faisoit le siege de Pavie. Vingt ans après (l'an 590) le patrice Romain, exarque de Ravenne, les reprit, ou plutôt elles lui furent livrées par leurs ducs révoltés contre le roi Autharis; l'année suivante, Agilulphe, successeur d'Autharis, les fit rentrer sous la puissance des Lombards. L'an 601 Parme fut reconquise de nouveau par l'exarque Callinique. Astolphe, roi des Lombards, ayant détruit l'exarcate en 752, réunit de nouveau Parme et Plaisance à ses états. Enfin ces deux villes firent partie des conquêtes de Charlemagne, après l'extinction du royaume des Lombards en 774. Il seroit trop long de raconter en détail les différentes révolutions que ces deux villes éprouverent dans la suite. Il suffira de dire, qu'après avoir secoué le joug de l'empire à la faveur des divisions qui s'éleverent entre Frédéric II et la cour de Rome, elles se gouvernerent quelque tems en forme de république; qu'ensuite assujetties à différens seigneurs qu'elles choisirent, ou qui les subjuguèrent, elles devinrent en 1315, sous Mathieu Visconti, parties de l'état de Milan; mais qu'à l'instigation du légat Bertrand du Poujet, elles secouerent ce joug (Plaisance en 1322, et Parme en 1326) pour se donner au pape Jean XXII. Retournées ensuite sous la domination de l'empire, le pape Jules II, dans la grande confédération qu'il fit faire en 1512 contre la France, se les fit céder par l'empereur Maximilien I, qui les lui abandonna, sauf les droits de l'empire. Don Cardonne, vice-roi de Naples, les remit l'an 1513 sous la puissance du duc de Milan; mais la même année, Léon X, nouveau pape, trouva le moyen de les retirer des mains de ce prince. L'an 1515, après la conquête du Milanès faite par les François, Parme et Plaisance passerent sous la domination du roi de France. Enfin l'an 1521, Léon X vint à bout de recouvrer ces deux villes par la voie des armes, avec le secours des Impériaux et du duc de Mantoue. Depuis ce tems, le St.-Siege en jouissoit tranquillement, lorsqu'en 1554 Alexandre Farnese fut élu pape, sous le nom de Paul III. Entre les enfans qui lui étoient nés d'un mariage secret qu'il avoit formé dans sa jeunesse, il avoit un fils nommé Pierre-Louis Farnese, seigneur de Nèpi et de Frescati. Paul parvenu au pontificat, lui donna, avec le consentement du sacré college, les villes de Parme et de Plaisance, qu'il érigea en duchés, et prit en échange les villes de Nèpi et de Frescati, qu'il réunit au St.-Siege pour le dédommager.

D U C S D E P A R M E *et* D E P L A I S A N C E .

Pierre-Louis Farnese , fils du pape Paul III , est créé duc de Parme et de Plaisance par ce pontife , en 1545 , <i>assassiné le 10 septembre</i>	1547		
Octave Farnese , fils du précédent ,	1586		
Alexandre , fils unique et successeur du précédent , est nommé , par Philippe II , roi d'Espagne , gouverneur des Pays-Bas ; <i>meurt en</i>	1592		
Ranuce ou Rainuce I , fils aîné et successeur du précédent ,	1622		
Odoard I , ou Edouard , fils et successeur du précédent ,	1649		
Ranuce II , fils et successeur du due Odoard , <i>en</i>	1694		
François , second fils et successeur de Ranuce II , <i>meurt sans postérité en</i>	1727		
Antoine , 5e. fils de Ranuce II , <i>meurt sans postérité en</i>	1731		
Don Carlos ou Charles , de-			
		puis roi d'Espagne , reconnu pour héritier légitime dès 1723 aux droits de la reine sa mere , cede ces duchés pour la couronne des Deux-Sicules , par le traité de	1735
		Charles VI , empereur , devenu duc de Parme et de Plaisance par la cession de don Carlos , <i>meurt le 20 octobre</i>	1740
		Marie - Thérèse , impératrice , reine de Hongrie , cede les mêmes duchés par les préliminaires de la paix de	1745
		Don Philippe , infant d'Espagne , frere germain de don Carlos , duc de Parme et de Plaisance , par les préliminaires de la paix de 1748 , <i>mort en</i>	1765
		Don FERDINAND - MARIE - PHILIPPE - LOUIS , duc de Parme , Plaisance , et Guastalla , <i>né le 20 janvier</i>	1751

„ Par-là se vérifie , ce que dit l'Apôtre , que *Dieu*
 „ *est le seul puissant , Roi des Rois et Seigneur*
 „ *des Seigneurs* (1 Tim. 6) ; qui voit tout changer
 „ sans changer lui-même , et qui fait tous les chan-
 „ gemens par un conseil immuable ; qui donne et
 „ qui ôte la puissance ; qui la transporte d'un homme
 „ à un autre , d'un peuple à un autre , d'une maison
 „ à une autre , pour montrer qu'ils ne l'ont tous que
 „ par emprunt , et qu'il est le seul en qui elle ré-
 „ side naturellement „ Bossuet. *Disc. sur l'Hist.*
Univ. , 3e. part. , n. 7.

TABLE DES MATIERES.

A VERTISSEMENT sur l'édition de 1781,	pag.	v
Avis sur cette seconde édition ,		xv
Chronologie de l'Histoire universelle ,		j

HISTOIRE SAINTE.

Création du Monde ,		1
Chronologie des Patriarches ,		1
Suite chronologique des Gouverneurs, des Juges, et des Rois des Juifs,		4
Rois des Juifs ,		<i>ibid.</i>
Rois de Juda ,		<i>ibid.</i>
Rois d'Israël ,		<i>ibid.</i>
Pontifes des Juifs , Pontifes et Rois, Pontifes depuis Jesus-Christ,		5

HISTOIRE PROFANE.

Egypte, Rois d'Egypte		6 et 7
Royaume d'Assyrie. Rois d'Assyrie,		7 et 8
<i>Division de l'empire d'Assyrie.</i>		
Royaume des Medes. Nouveaux Rois des Medes,		8 et 9
Ninive ou second Empire d'Assyrie. Nouveaux Rois d'Assyrie,		9
Babylonie ou Chaldée,		10
Monarchie des Perses,		11
Sicyone. Rois de Sicyone,		11 et 12
Argos. Rois d'Argos,		12 et 13
Mycenes. Rois des Mycenes,		13 et 14
Athenes. Rois d'Athenes,		14 et 15
Archontes perpétuels d'Athenes,	}	15
Archontes de dix ans,		16
Archontes annuels,		<i>ibid.</i>
Lacédémone ou Sparte. Rois de Lacédémone,		<i>ibid.</i>
Nouveaux Rois de Lacédémone de la race d'Hercule,)	17
Eurysthénides et Proclides,		18
Thebes. Rois de Thebes,		19
Troie. Rois de Troie,		19 et 20
Tyr. Rois de Tyr,		21
Latins. Rois Latins. Rois de Rome,		<i>ibid.</i>
Rome, république,		22 et 23
Etat de la République romaine,		24
Fastes Consulaires, pour servir à l'Histoire romaine,		25 et 26
Consuls romains avant J. C.,		26, 27 et suiv.
Décemvirs, Tribuns militaires,		23 et suiv.
Suite des Consuls,		42 à 50
Consuls depuis J. C.,		50 et 51
Corinthe. Rois de Corinthe Héraclides,		51
Lydie. Rois de Lydie,		52 et 53
Macédoine. Rois de Macédoine descendus des Héraclides,		53 et 54
Pont. Rois de Pont,		54
Bithynie. Rois de Bithynie,		55
Egypte depuis Alexandre,)	55
Rois d'Egypte depuis Alexandre,		56
Syrie. Rois de Syrie,		56 et 57
Parthes. Rois des Parthes,		57 et 58
Pergame. Rois de Pergame,		58 et suiv.
Précis historique et succession chronologique des Papes,		66 et suiv.
Conciles généraux tenus depuis le commencement de l'Eglise,		66 et suiv.

120 TABLE DES MATIERES.

<i>Empire romain.</i> Empereurs Romains,	71 à 75
<i>Premier Empire d'Occident.</i> Empereurs d'Occident,	75 et 74
Rois d'Italie,	74
<i>Empire d'Orient.</i> Empereurs d'Orient,	75 et 76
<i>Constantinople.</i> Empereurs François à Constantinople,	75 et 77
<i>Nicée.</i> Empereurs Grecs à Nicée,	77
<i>Second Empire d'Occident ou d'Allemagne,</i>	78
Empereurs d'Occident ou d'Allemagne,	79
Digression sur les Electeurs,	79 et 80
Noms des Electeurs,	<i>ibid.</i>
Rois des Parthes,	81
<i>Second Empire des Perses.</i> Rois des Perses et des Parthes,	81 et 82
<i>Arabie.</i> Califes,	82 et 85
<i>Empire ottoman ou de Turquie.</i> Sultans Ottomans,	84
<i>Perse.</i> Nouveaux Rois de Perse, 84... Sophis,	85
<i>Lombardie.</i> Rois des Lombards,	85 et 86
<i>Exarchat de Ravenne.</i> Exarques de Ravenne,	86 et 87
<i>France.</i> Rois de France,	87 et 88
Fils et enfans de France,	<i>ibid.</i>
Princes du Sang de France,	89
<i>Angleterre.</i> Rois d'Angleterre et de Westsex,	88 à 91
<i>Ecosse.</i> Rois d'Ecosse,	92 et 95
Les Goths et les Sueves en Espagne,	95
Rois Visigoths en Espagne, depuis le 6e. siecle,	94
Rois de Léon et des Asturies,	<i>ibid.</i>
Rois de Castille,	<i>ibid.</i>
<i>Aragon.</i> Rois d'Aragon,	95
Suite des Rois d'Espagne, depuis l'union des Royaumes de Castille et d'Aragon,	<i>ibid.</i>
<i>Navarre.</i> Rois de Navarre,	96 et 97
<i>Portugal.</i> Rois de Portugal,	97 et 98
<i>Naples.</i> Rois de Naples,	98 à 100
<i>Savoie.</i> Comtes et Ducs de Savoie,	100 et 101
<i>Jérusalem.</i> Rois de Jérusalem,	101
<i>Chypre.</i> Rois de Chypre,	102
<i>Pologne.</i> Ducs et Rois de Pologne depuis le 6e. siecle,	103 et 104
<i>Prusse.</i> Rois de Prusse,	104 et 105
<i>Bohême.</i> Ducs de Bohême, Rois de Bohême,	105 et 106
<i>Hongrie.</i> Rois des Huns ou de Hongrie,	106 et 107
<i>Suede.</i> Rois de Suede depuis le 8e. siecle,	108 et 109
<i>Danemarck.</i> Rois de Danemarck,	109 et 110
<i>Moscovie ou Russie.</i> Czars de Russie,	110 et 111
Grands-Ducs de Wlodomir,	111
Grands-Ducs de Moscow,	<i>ibid.</i>
Czars et Empereurs de la maison de Romanow,	112
<i>Venise.</i> Doges de Venise depuis le 10e. siecle,	112 et 115
<i>Genes.</i> Doges de Genes depuis le 14e siecle,	114 et 115
Doges depuis le 16e. siecle,	115 et 116
Premieres Maisons nobles de Genes,	<i>ibid.</i>
<i>Isle de Corse,</i>	117
<i>Provinces-Unies.</i> Stadhouders,	117 et 118
<i>Suisse et Geneve,</i>	118 et 119
<i>Ordre de Malte.</i> Grands-Maitres de Malte,	119 à 122
<i>Toscane.</i> Ducs, Marquis, Gouverneurs et Grands-Ducs,	122 et 125
<i>Ferrare, Modene et Reggio,</i>	125
<i>Parme et Plaisance,</i>	124

NOTICE
SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE M. L'ABBÉ

DE FELLER,

Seconde Edition, ornée de son Portrait.

. *Diram qui contudit lidram,
Notaque fatali portenta labore subegit.*

HOR.

FRANÇOIS DE FELLER, naquit à Bruxelles le 18 Août 1735; son père, *Dominique de Feller*, alors Secrétaire des Lettres du Gouvernement des Pays-Bas Autrichiens, fut décoré, à raison de son mérite et de ses services, d'un diplôme de noblesse par l'Impératrice Marie-Thérèse, l'an 1741; il fut fait ensuite Haut-Officier de la ville et prévôté d'Arlon dans le Duché de Luxembourg: il mourut à son château d'Autel; près d'Arlon, en 1769. Sa mère s'appeloit *Marie-Catherine Gerber*, dont le père, Jean Gerber, fut Conseiller aulique sous l'Empereur Charles VI, et intendant des biens domaniaux à Luxembourg. C'est auprès de cet aïeul maternel, Jean Gerber, que le jeune de Feller fut élevé à Luxembourg, depuis son enfance jusqu'à l'âge de 17 ans. Il se rappela toujours avec gratitude la mémoire de ce digne aïeul qui lui avoit servi de mentor; et lui avoit donné une

A

éducation assez sévère et des précepteurs assez exigeans. Aussi répétoit-il souvent que c'étoit d'eux qu'il tenoit le goût qu'il avoit pour le travail ; « car , disoit-il , les » enfans qui ne sont pas poussés avec quelque sévérité » et rigueur à faire leur devoir , deviennent rarement dans » la suite des hommes laborieux ».

Après la mort de cet aïeul , arrivée en 1752, Monsieur de Feller fut envoyé au Pensionnat des Jésuites à Rheims , où il fit son cours de philosophie avec distinction : il y montra un goût particulier pour la géométrie et la physique. Vers la fin de Septembre , de 1754, il entra au noviciat des Jésuites à Tournay , et il ajouta à son prénom celui de *Xavier* , Saint auquel il eut constamment une dévotion toute particulière. Là , il fut attaqué d'une foiblesse d'yeux , jusqu'à en perdre par intervalle la vue , incommodité qu'il ne put cacher à ses co-novices et à ses Supérieurs ; il craignit qu'à cette occasion il ne se vît obligé de quitter l'état qu'il avoit embrassé ; mais sincèrement attaché à cet état , il n'eut recours qu'à Dieu par la prière : prosterné au pied de l'Autel , et baigné de larmes , il sollicitoit ardamment le remède à son mal , lorsque tout-à-coup il sentit ses vœux exaucés , en éprouvant un grand soulagement. Aussi , depuis ce moment , quoiqu'il fût myope , il eut constamment la vue si bonne , qu'il put lire toute sa vie les plus fins caractères , même au clair de la lune. Après son noviciat , il enseigna les humanités , selon l'usage de la Société , d'abord à Luxembourg , puis à Liège ; il y régenta avec distinction la Poésie et la Rhétorique. Il étoit doué de la plus excellente mémoire ; aussi expliquoit-il , sans livre à la main , *Virgile* , *Horace* , et d'autres Ouvrages classiques. Ce fut pendant cette régence qu'il soutint la gageure de réciter par cœur tout chapitre quelconque

de l'Écriture-Sainte, dont on lui citeroit le commencement. Il en étoit de même pour le livre d'or de *Thomas à Kempis*, tant cette pieuse lecture lui étoit familière. Des écoliers singulièrement attachés à un tel prodige, ne purent que faire des progrès extraordinaires; les Recueils des *Muse Leodienses* de l'an 1761 et 1762, en contiennent des preuves. On y distingue particulièrement la *Xaverias*, poëme héroïque en 4 Livres. En 1763, il commença son cours de Théologie à Luxembourg; mais alors il avoit déjà fait une étude toute particulière de la *Théologie dogmatique* du P. Petau, en 5 vol. in-fol. La vivacité de son imagination ne lui permit point d'écrire les cahiers qu'on dictoit chez les Jésuites. Les deux premières années de son cours, il fut chargé de prêcher le Carême en latin devant un auditoire de 3 à 400 théologiens, philosophes et rhétoriciens. Tous étoient étonnés de l'éloquence des discours, de l'enchaînement des périodes, de la richesse de tout l'ensemble, de l'aisance avec laquelle il les déclamoit; et cependant ces discours ne lui coûtoient qu'une heure de méditation, car il ne les écrivoit pas. La langue latine lui étoit tellement familière, qu'il disoit que c'étoit l'idiôme qu'il parloit avec le plus de facilité.

Lorsque la Société des Jésuites fut supprimée en France par édit du Roi en 1765, les Colléges des Pays-Bas Autrichiens furent surchargés de Religieux qui refluoient des Maisons supprimées; afin de leur faire place, beaucoup de jeunes Jésuites furent envoyés dans des Colléges d'autres provinces, pour continuer et achever leur cours de Théologie: le P. de Feller fut envoyé à cet effet à Tyrnau en Hongrie; il y excita l'admiration des Jésuites de cette province par sa vaste érudition, et il y fut chargé de faire plusieurs Discours académiques. Il parcourut tout ce

royaume, ayant toujours ses tablettes à la main, et faisant des observations topographiques, physiques, sur l'histoire naturelle, sur les mœurs des habitans : il visita les mines, descendit dans les profonds souterrains où on les exploitoit. Il parcourut aussi une partie de l'Italie, de la Pologne, de l'Autriche et de la Bohême, en observateur savant : dans la suite il voyagea dans beaucoup d'autres provinces de l'Europe. Il a eu soin de mettre en ordre ses *Voyages*, enrichis d'une infinité d'observations en tout genre, et d'anecdotes piquantes : espérons qu'on les publiera tôt ou tard.

De retour aux Pays-Bas, l'an 1770, il fut encore employé à la régence pendant un an à Nivelles, et se disposa à entrer dans la carrière d'écrivain. Ce fut dans l'année 1771, le 15 Août, qu'il fit sa profession solennelle. On le destina ensuite à la Chaire : sûr de sa mémoire, ordinairement il ne commençoit le plan de son Sermon que l'avant-veille ; le lendemain il le rédigeoit sans désemparer, pour le déclamer le troisième jour avec une mémoire imperturbable.

Il étoit Prédicateur du Collège de Liège en 1773, lorsque la suppression de la Société arriva. C'est dans la ville où cette suppression l'avoit frappé, qu'il se dévoua tout entier à la profession d'écrivain ; il y donna la première édition de son *Catéchisme philosophique*, qu'il avoit composé dans l'année même qu'il remplissoit la charge pénible de Prédicateur du Collège. La révolution liégeoise, en 1789, le transplanta quelques années à Maestricht ; mais à la retraite des Autrichiens, en 1794, il passa dans la Westphalie, où l'Evêque-Prince de Paderborn le retint pendant quelque temps dans son Collège. En 1797, il se

rendit à Ratisbonne ; l'Evêque et Prince de cette ville l'accueillit favorablement , et voulut l'avoir constamment auprès de sa personne ; il s'en faisoit même accompagner lorsqu'il alloit faire quelque séjour soit à Freising , soit à Berchtesgaden. Il fut invité avec instance d'aller se fixer en Italie : on voulut l'attirer aussi en Angleterre ; mais il préféra jouir de l'accueil dont l'honoroit l'Evêque de Ratisbonne , surtout qu'il ne perdoit point de vue sa chère Belgique , après laquelle il soupiroit. Dans ses différentes courses , il ne discontinua jamais ses travaux littéraires.

En 1801 , au mois d'Août , il fut attaqué d'une fièvre lente qui mina insensiblement ses forces. Pendant l'hiver suivant , il reprit un peu de vigueur ; mais au printemps la fièvre lente le reprit , et enfin il sentit que sa fin approchoit.

Il se prépara de bonne heure à la mort , en l'envisageant avec le courage d'un vrai chrétien. Dès le 27 Avril 1802 , ne pouvant plus célébrer les divins Mystères , il demanda d'être administré du Saint Viatique , qu'il reçut avec la foi la plus vive et la piété la plus sensible. Le 12 Mai , il eut une foiblesse ; revenu un peu à lui , il demanda qu'on récitât les Prières des agonisans ; il les savoit par cœur , car il avoit coutume de les réciter avant de se coucher. Lorsqu'on vint au passage *et sicut beatissimam Theclam virginem* , il se mit à réciter les vers suivans de St. Grégoire de Nazianze :

*Quis Theclam necis eripuit flammæque periclo ?
 Quis validos unguis vinxit rabiemque ferarum ?
 Virginitas. O res omni mirabilis ævo !
 Virginitas fulvos potuit lenire Leones ;
 Dente nec impuro generosos Virginitis artus
 Ausi sunt premere , et rigido discerpere morsû.*

Lorsqu'on lut ces paroles : *Si enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit*, il leva les mains et les yeux vers le Ciel, et répéta ces mots avec un certain enthousiasme : *Sed credidit, sed credidit*. Il traîna encore quelques jours sa vie languissante. — Il avoit écrit à un de ses amis, qui se rendit près de lui selon ses désirs, et auquel il a légué ses manuscrits ; cet ami ne le quitta qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. On ne pouvoit assez admirer avec quelle gaieté, quel héroïsme chrétien, quelle résignation il vit approcher son dernier moment. Détaché entièrement de tout ce qui tient à ce monde, il ne soupiroit qu'après la céleste Patrie ; les passages de l'Écriture-Sainte propres à son état, qu'il répétoit sans cesse avec la plus grande ferveur, soutenoient admirablement son courage. Le 22 Mai 1802, s'apercevant de quelques taches sur ses mains, *maintenant*, dit-il, *je touche à ma fin*. Le 23, il demanda derechef l'absolution générale, et après avoir satisfait à sa demande, on répéta les prières des moribonds ; on ne les avoit pas achevées que poussant un soupir et prononçant le doux nom de *Jesus*, il s'endormit dans le Seigneur. Le respectable Prélat, dans le palais duquel il est mort, et toute sa maison, versèrent des larmes sur sa tombe.

L'Abbé de Feller étoit d'une complexion assez délicate, d'une taille moyenne, et maigre (*); il avoit une vivacité

(*) Un peintre a saisi ses traits à son insu, tandis qu'il étoit à table chez un de ses amis à Ratisbonne ; son tableau bien ressemblant se voit à Liège chez M. Lemarié, Imprimeur-Libraire, qui l'a fait graver avec exactitude, tel qu'on le voit à la tête de cette Notice.

d'esprit étonnante , une mémoire prodigieuse ; il savoit par cœur , comme nous l'avons déjà dit , la Sainte Bible , Thomas a Kempis , Virgile , Horace , et une infinité d'autres choses ; aussi voit-on combien ces livres lui étoient familiers , et lui^s étoient propres , par les nombreuses citations dont il en a orné ses Ouvrages. Lorsqu'il travailloit sur quelques matières qui avoient trait à des passages de l'Écriture - Sainte , aussi-tôt sa mémoire les présentait à son imagination : il y a peu d'auteurs qui en aient fait une application plus heureuse et plus propre aux choses qu'il traitoit , que cet écrivain. Il étoit extrêmement sobre ; souvent il ne se nourrissoit que de pommes de terre et d'œufs frais ; et il faisoit usage d'assez fort café.

Il étoit souvent si occupé de ce qu'il faisoit que , quand on l'approchoit , il étoit comme saisi de spasmes qui l'empêchoient de répondre pendant un certain temps : hors de ces extâses littéraires , si on peut les nommer ainsi , il étoit gai , et se livroit à la bonne société. Il étoit bon ami , charitable et généreux. Il portoit le désintéressement jusqu'à l'excès , et laissoit à ses imprimeurs tout le profit de ses ouvrages littéraires. Certainement il pouvoit par-là se faire une fortune considérable ; mais rien ne put le détacher de l'esprit de pauvreté qu'il avoit voué en Religion , et il en donnoit des marques en tout , dans ses habillemens , dans les ameublemens de sa chambre et dans sa nourriture. L'état de Religieux duquel on l'avoit arraché , lui fut toujours présent , et il le regretta toute sa vie ; regret bien commun aux membres de cette Société.

Jamais il n'étoit sans ses tablettes , où il annotoit les réflexions qui se présentoient , et qui pouvoient lui être de quelqu'utilité. Le goût du travail sembloit inné en lui ,

et il le pousoit souvent bien avant dans la nuit. Il ne prenoit presque d'autre délassement que celui de soigner un petit cheval qu'il a eu jusque dans ses derniers jours , et qu'il montoit de temps en temps par pure raison de santé ; on le voyoit quelquefois , dans ses promenades , jouer avec cet animal auquel il avoit appris différens exercices plaisans , ainsi qu'à un chien , qui sembloient correspondre à la gâité de leur maître.

La vivacité de sa foi est peinte dans tous ses Ouvrages. Il étoit comme la sentinelle d'Israël pour veiller à la garde du sacré dépôt ; il combattit sans cesse contre les Philosophes , et s'opposa comme un mur d'airain aux nouveautés préjudiciables à la Religion : si la vivacité de son imagination l'emporta par zèle un peu trop loin dans une rencontre ou deux , ce ne fut qu'un léger écart qui ne peut nuire à sa brillante réputation. Sa piété étoit aussi très-grande ; sa vivacité naturelle ne lui permettoit pas de faire de suite de longues prières ; mais il les réitéroit fréquemment par ses élancemens de l'âme vers son Dieu , par des aspirations courtes , et par les accens de sa voix agréable , car il chantoit souvent dans sa chambre , ou des Hymnes ou des Psaumes.

Nous avons de lui un grand nombre d'Ouvrages :
 I. *Jugement d'un écrivain protestant touchant le Livre de Justinus Febronius* , 1771 ; réfutation courte , mais énergique de ce fameux ouvrage de M. de Hontheim , Evêque et Suffragant de Trèves , le manuel des pseudo-canonistes de nos jours , qui ont bouleversé toute la Constitution de l'Eglise.

II. *Entretien de Voltaire et de Mr. P. Docteur de*

Sorbonne, sur la Nécessité de la Religion Chrétienne et Catholique par rapport au salut, 1772.

III. *Lettre sur le Dîner du C. de Boulainvilliers* ; écrit court, mais suffisant pour dégoûter de ce mauvais dîner de Voltaire : il est terminé par ce texte : *Ne desideres cibos ejus ; quoniam in similitudinem arioli et conjectoris æstimat quod ignorat.* Prov. xxiii.

IV. *Examen critique de l'Histoire naturelle de M. de Buffon*, par *Flexier de Reval* ; c'étoit l'anagramme de son nom, qu'il a mis sur plusieurs de ses ouvrages, Luxembourg, 1773 ; c'est surtout la Théorie de la terre de M. de Buffon qu'il attaque dans ce petit écrit.

V. Une édition de l'*Examen de l'Evidence intrinsèque du Christianisme*, traduit de l'anglois de Milord Jenyns, avec des Notes, 1 vol. in-12, Liège, chez Lemarié, 1779.

VI. Dissertation en latin sur cette question : *Num solè rationis vi et quibus argumentis demonstrari potest non esse plures uno deos, et fueruntne unquam populi aut sapientes, qui ejus veritatis cognitionem absque Revelationis divinæ ad ipsos propagatæ auxilio, habuerunt?* L'Académie de Leyde avoit proposé cette question en 1773 ; et l'on fut fort étonné, lorsqu'on vit décerner le prix à une Dissertation, où l'auteur prétendoit prouver que la croyance d'un seul Dieu n'étoit fondée sur aucune preuve démonstrative. Ce fut pour l'Abbé de Feller, l'objet d'une seconde Dissertation, mais en françois, pour réfuter ce paradoxe. Cette seconde Dissertation se trouve dans son Journal, du 1er. Oct. 1780.

VII. Une édition des *Remontrances du Cardinal Ba-*

Iliani, primat de Hongrie, à Joseph II, Empereur, au sujet de ses Ordonnances touchant les Ordres religieux et d'autres objets ; in-8^o, en latin et en françois, 1782. Ces Remontrances, qui combattent toutes les innovations de cet Empereur, ont été accueillies par tous les bons Catholiques. Dès qu'elles parurent, une *Lettre* anonyme les attaqua ; mais l'Abbé de Feller les vengea victorieusement par des Notes savantes, qui jettent un nouveau jour sur ces Remontrances, et qui serviront toujours à défendre la Religion.

VIII. Une édition de l'*Abregé de l'Histoire et fatalités des sacrilèges, vérifiées par des faits et des exemples, etc.*, par Henri Spelman, avec des *Additions* considérables et intéressantes, et des Extraits en latin et en françois des Livres des Machabées et autres Livres saints, 1789.

IX. *Traité sur la mendicité*, 1775. Il n'en est proprement que l'éditeur ; mais il y a fait beaucoup d'additions et des changemens notables.

X. *Discours sur divers sujets de Religion et de Morale*, 2 vol. in-12, Luxembourg, 1777. Un nouveau genre d'éloquence, qui porte l'empreinte du génie de l'Auteur, caractérise ces Discours ; la plupart sont assez courts, mais aussi l'Auteur ne s'écarte en rien de son but, et presque tous ont été exécutés par un seul et même effort d'imagination, d'après un dessein prémédité, sans lever la main du papier. Comme l'Auteur faisoit tout servir à la défense ou à l'ornement de la Religion, on ne doit pas être surpris de trouver sur le feuillet qui précède chaque Discours, une épigraphe tirée des anciens Poètes, qui en exprime le sujet et quelquefois le partage.

XI. Une édition de la *Vie de S. François-Xavier*, par

le P. Bouhours, qu'il a augmentée de quelques Opuscules de piété et de littérature; Liège, 1788, 2 vol. in-12.

XII. *Véritable Etat du Différend élevé entre le Nonce apostolique de Cologne et les trois Electeurs ecclésiastiques*, 1787; ouvrage plein de recherches et de critiques.

XIII. *Supplément au Véritable Etat, etc.* 1787.

XIV. *Coup-d'œil sur le Congrès d'Embs*, précédé d'un second Supplément au Véritable Etat, etc. Ouvrage savant et d'une sévère logique, 1787.

XV. *Réflexions sur les 73 Articles du Pro Memoria, présenté à la Diète d'Empire, touchant les Nonciatures, de la part de l'Archevêque-Electeur de Cologne*, 1788; même critique, qui atteste la vaste érudition de l'Auteur.

XVI. *Défense des Réflexions sur le Pro Memoria de Cologne, suivie de l'Examen du Pro Memoria de Salzbourg*, avec une Table générale des quatre Ouvrages précédens. C'est assez faire l'éloge de ces quatre Ouvrages, que de dire qu'ils sont cités presque à chaque page dans la *Réponse de Pie VI aux Archev. de Mayence, de Trèves, Cologne et Salzbourg, au sujet des Nonciatures*, en latin, Rome, 1789, vol. in-4to de 336 pages, et Liège, in-8vo, 1790. Ces quatre Ouvrages ont été traduits en allemand, et imprimés à Dusseldorf, Paderborn, 1788-1791. On doit aussi les avoir traduits en italien.

XVII. *Dictionnaire géographique*, 1788, 2 vol. — Une seconde édition, corrigée et très-augmentée, 2 vol. in-8°, Liège, 1791 à 1794. Le fonds de ce Dictionnaire est celui de *Vosgien*; mais il est tellement refondu, que l'on n'en reconnoît presque plus rien; il y a placé une grande partie

de l'itinéraire de ses Voyages. On rencontre, surtout dans cette dernière édition, des observations en tout genre, et qui tendent la plupart à venger directement ou indirectement la Religion. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à voir la Table des matières; l'on y aperçoit d'un coup-d'œil l'ensemble, le but et l'esprit de l'Ouvrage, une espèce de concordance de la Géographie avec la Physique, l'Astronomie, l'Histoire, la Théologie et la Morale.

XVIII. *Observations philosophiques sur les systèmes de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une Dissertation sur les tremblemens de terre, les épidémies, les orages, les inondations, etc.*, Liège, 1771, Paris, 1778, et Liège 1788, édition considérablement augmentée. L'Auteur s'applique particulièrement à prouver, que le mouvement de la terre est bien loin d'être une chose pleinement démontrée, comme les académiciens le supposent ordinairement; et que la pluralité des mondes est un système insoutenable. Lalande voulut empêcher qu'on en donnât une édition à Paris; mais des ordres supérieurs rendirent sa résistance inutile. Ne pouvant pas en empêcher l'impression, il critiqua l'ouvrage; l'Auteur se défendit contre cette critique, et le savant astronome ne répliqua pas le mot.

XIX. *Catéchisme philosophique, ou Recueil d'Observations propres à défendre la Religion Chrétienne contre ses ennemis*, 1 vol. in-8vo, Liège, 1773 et Paris 1777; une troisième édition augmentée, 3 vol. in-12, Liège, 1787; contrefaite à Rouen, même année, et à Paris, en 1804. Quoique le titre soit bien modeste, il faut cependant avouer qu'il y a peu d'Ouvrages qui contiennent autant d'érudition, qui soient aussi pleins de choses, et qui

remplissent mieux leur but que ce recueil. Cet Ouvrage a été traduit en allemand et en italien. En 1801 on en avoit commencé une édition en anglois, mais qui fut suspendue, dès qu'on apprit que l'auteur en avoit préparé une 4^e édition considérablement augmentée ; en effet, elle a paru à Liège, en 3 vol. in-12, 1805.

XX. *Examen impartial des Epoques de la nature de M. de Buffon*, 4^e édition, 1 vol. in-8vo, Maestricht, 1792. En lisant cet Ouvrage attentivement, on seroit tenté de croire que l'Auteur a passé une partie de sa vie à étudier ces matières abstraites, tant il les discute savamment. On avoit toujours cru que le Créateur avoit tiré le monde du néant en un instant : *Dixit et facta sunt; ipse mandavit et creata sunt*, Psalm. 148, 4, et que toute la nature a été parée soudainement de sa beauté et de sa perfection. Mais Mr. de Buffon y emploie un grand nombre de siècles, et divise en sept époques les révolutions diverses qui ont achevé l'architecture du monde ; et c'est cette partie systématique de l'ouvrage du Plin françois, dont notre Auteur entreprend l'examen.

XXI. *Dictionnaire historique*, 6 vol. in-8vo, 1781, édition promptement épuisée ; une seconde augmentée considérablement, 8 vol. in-8vo, 1789, 1794, 1797 ; une troisième en 1809, quoiqu'annoncée pour n'être que la seconde, et conservant la date de 1797, à Liège, chez Lemarié, parce que l'Auteur l'avoit exigé de son Imprimeur : *Ce sera*, lui écrivit-il, *pour assurer mes Lecteurs que cet Ouvrage reparoit avec les mêmes principes que pendant ma vie*. On avoit différens Dictionnaires historiques, mais le nouveau rédacteur crut rendre un service essentiel à la Religion, aux lettres et à la vérité de l'histoire, en assor-

tissant le sien aux vrais principes. Il a mis pour épigraphe , ce mot d'Horace : *Convenientia cuique* , et il a tenu parole. La Table des matières sert à donner une idée du travail de l'Auteur , et de l'esprit qui a conduit sa plume. Il eut diverses querelles relatives à cet Ouvrage , de la part des rédacteurs du *Dictionnaire* connu sous la dénomination d'une *Société de gens-de-lettres* , mais M. de Feller , se défendit bien , en leur prouvant que chacun est le maître d'écrire sur un même sujet , et qu'ils avoient eux-mêmes imité et copié leurs devanciers , les Moréri , Ladvocat et autres.

XXII. *Réclamations Belgiques , ou Représentations faites au sujet des innovations de l'Empereur Joseph II* , 17 vol. in-8vo , 1787. C'est à ses soins que l'on doit cette collection , qui contient tant de Pièces intéressantes. La précipitation avec laquelle elle a été faite , a empêché d'y mettre l'ordre qu'on y auroit désiré.

XXIII. *Journal historique et littéraire* , Luxembourg et Liège , 60 gros vol. , depuis 1774 jusqu'en 1794. Il en paroissoit régulièrement deux cahiers chaque mois ; dès l'an 1770 , il avoit travaillé à la partie littéraire de ce Journal , connu alors sous le titre de *Clef de Cabinet*. Cet ouvrage est plein de Dissertations intéressantes sur une infinité d'objets physiques , astronomiques , d'histoire naturelle , géographiques , historiques , critiques et théologiques. Il y combat sans cesse les philosophistes ; il fait la guerre à toutes les marottes du 18e siècle ; il en démontre le danger ou au moins l'inutilité , tels que l'*inoculation de la petite vérole* , les *conducteurs* pour préserver les bâtimens de la foudre , l'*huile* pour calmer les tourmentes et échapper au naufrago , les *ballons* dont la di-

rection est impossible , etc. Les indications des pages et renvois aux différens Journaux où il traite les mêmes matières , y établissent une espèce de concordance , et montrent combien il étoit uniforme et invariable dans ses principes.

La collection de ses Journaux renferme une grande quantité d'articles intéressans en tous genres, où ses deux *Dictionnaires* renvoient fréquemment ; un de ses amis s'occupe à les en extraire , pour rendre un service important aux amateurs de la saine littérature. Le même ami possède la Table des matières de cette collection ; si on l'imprimoit , elle seroit d'un grand secours pour les abonnés.

Quand on considère l'érudition immense qui embrasse tant de matières différentes , et qui caractérise les ouvrages de ce Savant , on s'imagine qu'il avoit une vaste bibliothèque ; et cependant elle ne consistoit qu'en 5 ou 6 ouvrages : la *Bible* , une *Concordance* , *Thomas a Kempis* , *Virgile* et *Horace* ; mais il avoit des cahiers nombreux , bien classés , pleins d'annotations qu'il avoit faites en lisant de bons ouvrages dans sa jeunesse ; c'étoit là son répertoire ordinaire. Son style est d'une énergie qui surprend ; il semble inventer des mots pour exprimer les choses , tant il savoit choisir les expressions propres. Il a travaillé jusqu'au dernier moment de sa vie à renforcer et augmenter la plupart de ses Ouvrages , et les matériaux sont prêts pour de nouvelles éditions de l'*Examen de l'Evidence intrinsèque du Christianisme* , des *Observations sur les Systèmes* ; il a laissé d'immenses Additions pour son *Dictionnaire historique* , puisqu'elles formeront plusieurs volumes ; elles seront publiées par forme de *Supplémens* , chez Lemarié , à Liège. Espérons que le légataire de ces pré-

cieux monumens, s'empresera de les livrer à l'impression ; c'est un service qu'attend de lui le public, et un tribut de reconnaissance dont il est redevable au choix qu'a fait de lui ce grand-homme.

Pro animâ tuâ non confundaris dicere verum... pro justitiâ agonizare pro animâ tuâ, et usque ad mortem certa pro justitiâ, et Deus expugnabit pro te inimicos tuos.

Eccli. iv, 24 & 33.



A L I È G E,

CHEZ FR. LEMARIÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
PRÈS L'HÔTEL-DE-VILLE, N^o. 81.

1810.



DICTIONNAIRE HISTORIQUE.

A

AA., (Pierre Van der) libraire de Leyde & géographe, a donné un Atlas de 200 cartes, faites sur les *Voyages de long-cours, depuis 1246 jusqu'en 1696.* On les trouve séparément, & jointes avec un grand nombre de figures, représentant des villes, des maisons de campagne, des cérémonies de différens peuples, des plantes, des animaux, &c. sous le titre de *Galerie agréable du Monde, où l'on voit, en un grand nombre de cartes & de figures, les empires, royaumes, républiques, provinces, villes des quatre parties du Monde;* Leyde, 66 vol. in-fol. qui se relient en 35. Ce grand recueil n'a de considération que par son immensité. On desireroit, surtout dans les cartes, plus de clarté & d'exactitude. Van der **Aa** imprimoit encore en 1729.

Tome I,

AAGARD, (*Nicolas & Christian*) deux freres nés à Wibourg en Danemarck, vers le commencement du siecle passé, sont connus dans la littérature : le premier, par quelques ouvrages de philosophie & de physique, tels que *De stylo novi Testamenti; De ignibus subterraneis; De nido Phanicis*, &c. Le second par des Poésies Latines pleines de douceur & de pureté, rassemblées dans le Recueil des Poëtes Danois.

AALAM, ou *Ebn-al-Alam*, Astrologue Arabe, célèbre dans le IXe. siecle. Découragé par l'inconstance de la fortune, il se retira dans une solitude, d'où il sortit ensuite pour faire des voyages.

AALST, Voyez **AELST**.

AARON, frere aîné de Moïse, l'un & l'autre fils d'Am:

A

ram & de Jochabed, de la tribu de Lévi, le premier Prêtre que Dieu revêtit de l'autorité & de la splendeur du Pontificat, le premier Chef de la Religion Judaïque, naquit en Égypte trois ans avant son frere, l'an 1574 avant Jesus-Crist. Moïse ayant été destiné de Dieu pour délivrer les Hébreux de la captivité, s'associa pour ce grand ouvrage Aaron, qui s'exprimoit avec plus de facilité que lui. Ils se rendirent à la cour de Pharaon, & opérèrent une infinité de prodiges pour toucher le cœur endurci de ce Prince. Aaron accompagna toujours Moïse, & porta la parole pour lui, tant au peuple qu'au Roi. Ce fut sa verge qui servit à produire les premiers miracles. Elle fut transformée en serpent, fit changer les eaux en sang, remplit l'Égypte de grenouilles, & couvrit tout le pays de mouches. Après le passage de la Mer-Rouge, pendant que Moïse étoit sur la montagne de Sinai, il eut la foiblesse de céder aux instances d'un peuple infidèle qui demandoit un Dieu visible, & vouloit (peut-être par le souvenir d'Apis, qu'il avoit vu adorer par les Égyptiens) qu'on lui fit un veau d'or. Aaron, en se prêtant à cette demande sacrilege, vouloit sans doute empêcher les Israélites de se débânder, & les retenir au pied de la montagne jusqu'au retour de Moïse; mais cette raison ne peut le justifier. Son repentir lui mérita le pardon de sa faute, qui n'empêcha pas qu'il ne fût sacré Grand-Prêtre. Cette préférence occasionna des troubles parmi un

peuple indocile, toujours murmurant contre Dieu & rebelle à ses ordres. Coré, Dathan & Abiron, jaloux de l'honneur du sacerdoce, se révolterent, & furent abymés avec leur famille dans la terre qui s'entrouvrit. Cette terrible punition fut suivie de plusieurs autres non moins effrayantes. Deux cent cinquante hommes du parti des rebelles, ayant eu la témérité d'offrir de l'encens à l'autel, il en sortit un feu qui les consuma. Comme la sédition & la révolte contre Dieu ne cessoit pas encore, le feu du ciel enveloppa cette multitude rebelle & ingrate, & l'eût exterminée, si Aaron ne se fût mis, l'encensoir à la main, entre les morts & les vivans, pour apaiser la colere de Dieu. Ces punitions éclatantes & terribles étoient nécessaires dans ces commencemens, assorties au caractère du peuple qui les provoquoit, & à la nature de la législation théocratique, qui devoit constituer le gouvernement des Hébreux: elles ne pouvoient qu'imprimer profondément la crainte de Dieu & le respect de sa loi. Un nouveau miracle confirma le sacerdoce d'Aaron & fit cesser les murmures du peuple. Moïse ordonna qu'on mît dans le tabernacle les douze verges des différentes tribus. On convint de déférer la souveraine sacrificateur à la tribu dont la verge fleuriroit. Le lendemain celle de Lévi parut chargée de fleurs & de fruits. Aaron fut donc reconnu Grand-Prêtre. Il soutint avec Hur les bras de Moïse qui prioit pendant que Josué combattoit les Amalécites. Aa-

ron mourut l'an 1452 avant J.C. à 123 ans, après avoir revêtu des ornemens pontificaux Eléazar, son fils & son successeur dans le sacerdoce. Les Juifs ont eu 86 Grands-Prêtres, depuis Aaron, jusqu'à l'entiere destruction du temple.

AARON, (S.) gouvernoit dans le sixieme siecle un monastere de l'Armorique, situé dans une isle qu'un bras de mer séparoit de la ville d'Aleth, quant Saint-Malo passa en France. Il reçut ce saint homme de la maniere qu'on devoit l'attendre de son caractère; il partagea avec lui la gloire de son apostolat. On l'honore le 22 de juin dans le diocèse de Saint-Malo, & sa fête s'y célèbre du rit *double mineur*. Il y a une église paroissiale de son nom dans le diocèse de Saint-Brieux. L'isle où étoit son monastere, prit dans la suite le nom d'*Aaron*. En 1159, Jean de la Grille, évêque d'Aleth, transféra son siege dans l'église de Saint-Malo, qui appartenoit à un monastere de la même isle. La ville d'Aleth ayant été abandonnée de ses habitans, donna naissance à celle de Saint-Malo, qui remplit toute l'isle d'Aaron.

AARON, d'Alexandrie, Prêtre & Médecin du VIIe. siecle. C'est le premier, dit-on, qui ait fait connoître dans un *Traité* en langue Syriaque, la petite-vérole, maladie venue du fond de l'Arabie; mais d'autres avec plus de fondement reculent la connoissance de ce mal jusqu'à Rasis qui écrivoit au 10^e. siecle: ce qui prouve bien évidemment qu'elle n'est pas, comme quel-

ques Médecins le prétendent, en quelque sorte une dépuracion d'humeurs nécessaire à une bonne constitution; qu'elle ne se répand que par contagion, qu'il est possible de la détruire, comme M. Paulet l'a démontré. Vers l'an 20 de ce siecle, elle étoit fort diminuée, & sembloit aller à sa fin, comme la lepre & le mal des ardens; mais le charlatanisme de l'inoculation l'a plus répandue que jamais. *Voyez* CONDAMINE.

AARON - HARISCON, rabbin Caraïte, médecin à Constantinople en 1294, auteur d'un savant *Commentaire* sur le Pentateuque, qui se trouve manuscrit à la bibliotheque du roi, & d'une *Grammaire Hébraïque* imprimée à Constantinople en 1581, in-8vo.

AARON, (Isaac) interprete de Manuel Comnene pour les langues Occidentales, trahissoit ce prince en expliquant ses volontés aux ambassadeurs des princes d'Occident. Son crime ayant été découvert par l'impératrice, il eut les yeux crevés, & ses biens furent confisqués. Lorsqu'Andronic Comnene eut usurpé le trône impérial, ce scélérat lui conseilla de ne pas se contenter d'arracher les yeux à ses ennemis, mais de leur couper encore la langue, qui pouvoit lui nuire davantage. Aaron fut dans la suite la victime de son conseil: Isaac l'Ange étant monté sur le trône en 1203, lui fit couper cette langue qui avoit fait tant de mal. Il se mêloit de magie.

AARON-BEN-CHAIM, chef des synagogues de Fez &c

de Maroc, au commencement du XVIIe. siècle, est auteur d'un *Commentaire sur Josué*, intitulé : *Le cœur d'Aaron*. Ce livre rare fut imprimé à Venise en 1609, in-fol.

AARON de Biztra (Pierre-Paul) religieux de l'ordre de S. Basile & évêque de Fogaras, siége principal des Grecs-unis, en Transylvanie, s'est distingué par son austérité, son zèle, & ses travaux pour la foi. Il mourut, en odeur de sainteté vers 1760, à Nagybánia, dans le collège des Jésuites. Son corps transporté à Balas-Salva, dans le monastère des Basilites, est encore aujourd'hui sans aucune corruption, mais desséché & à-peu-près dans l'état où le pieux évêque s'est trouvé les dernières années de sa vie, parfaitement semblable à S. Basile.

Cum tantum spiritu vivens, præter ossa & pell. m nullâ corporis parte constare videretur. (Lect. Brev. Rom.) On a de lui, *Definitio & exordium sanctæ æcumenicæ synodi Florentinæ, ex antiqua græco-latina editione desumpta.* Balas-Salva 1762, in-12. Cet ouvrage, imprimé en langue valaque, contribua beaucoup à resserrer l'union des Grecs avec l'Eglise romaine.

AARSENS, fils d'un greffier des états-généraux des Provinces-Unies, fut élevé par du Plessis-Mornai, & travailla à égaliser son maître. Il se rendit recommandable dans sa patrie par le succès de ses ambassades en France, en Italie, en Allemagne, en Angleterre, où il se rendit en 1641, pour négocier le mariage du prince Guil-

laume, fils du prince d'Orange, avec la fille de Charles I. Les relations qu'il en publia, sont faites avec assez d'exactitude en tout ce qui ne tient pas aux préjugés de sa secte. Il mourut très-riche, dans un âge avancé.

AARSENS, Voy. AERTSEN.

ABA, monta sur le trône de Hongrie en 1041 ou 1042. Il étoit beau-frère de S. Etienne, premier roi chrétien de ce royaume. Il défait Pierre, surnommé l'Allemand, neveu & successeur de S. Etienne, & l'obligea de se retirer en Bavière. Les exactions & les brigandages de Pierre lui avoient fait perdre la couronne. ABA élu à sa place par les grands du royaume, répandit beaucoup de sang, & ravagea l'Autriche & la Bavière; mais ayant été défait par l'empereur Henri III, dit le Noir, il fut massacré en 1044 par ses propres sujets, dont il étoit devenu le tyran.

ABA, fille de Zénophanes; l'un des tyrans de la ville d'Olbe en Cilicie, fut mariée dans la famille des Teucers, souverains & grands pontifes d'Olbe. A la faveur de cette alliance, elle établit sa domination sur cette ville & sur le pays qui en dépendoit. Marc-Antoine & Cléopâtre lui en conservèrent la propriété. Mais après la mort d'Antoine la souveraineté & grand-pontificat d'Olbe rentrèrent dans la famille des Teucers.

ABAGA ou *Abaka*, roi des Tartares, soumit les Perses, se rendit redoutable aux chrétiens de la Terre-Sainte par sa puissance & sa valeur, &

envoya des ambassadeurs au second concile général de Lyon, en 1274. Ces Ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de pompe, dans la troisième session, le 4 juillet 1274. Ils étoient au nombre de seize, & rendirent au pape des lettres de leur souverain, publiant la puissance de leur nation par des discours pompeux & pleins de l'emphase de l'éloquence orientale. Ils ne venoient pas pour reconnoître la foi des chrétiens, mais pour faire alliance avec eux contre les Musulmans.

ABAILARD ou *Abélard*, (Pierre) naquit à Palais près de Nantes, en 1079, d'une famille noble. Il étoit l'aîné de ses freres; il leur laissa tous les avantages de son droit d'aînesse, pour se livrer entièrement à l'étude. La dialectique étoit la science pour laquelle il se sentoît le plus d'attrait & de talent. Dévoré par la passion d'embarasser par ses raisonnemens les hommes les plus déliés de l'Europe, il se rendit à Paris auprès de Guillaume de Champeaux, archidiaque de Notre-Dame, & le plus grand dialecticien de son tems. Abailard chercha d'abord à s'en faire aimer, & n'eut pas de peine à réussir. Mais l'avantage qu'il eut dans plusieurs disputes, entr'autres sur le système de l'existence métaphysique d'une nature universelle, joint à sa présomption & à sa jactance, lui attira l'inimitié de son maître & de ses condisciples. Ce redoutable athlete se sépara d'eux pour aller soutenir des assauts ailleurs. Il ouvrit d'abord une école à Melun, ensuite à Cor-

beil, enfin à Paris. Son nom devint si célèbre, que tous les autres maîtres se trouverent sans disciples; le successeur de Guillaume de Champeaux dans l'école de Paris, lui offrit sa chaire, & ne rougit pas de se mettre au nombre des siens. Abailard devint le docteur à la mode, & son imprudence croissant avec sa vanité, il ne se défia pas d'une liaison avec une jeune personne de qualité, niece de Fulbert, chanoine de Paris. Les suites en furent telles, que l'oncle devenu furieux fit mutiler le docteur, quoique lié depuis, avec la niece, par les liens d'un mariage secret. Abailard alla cacher son opprobre dans l'abbaye de S. Denis en France, où il se fit religieux. Héloïse prenoit en même-tems le voile à Argenteuil. Les disciples d'Abailard le pressoient de reprendre ses leçons publiques; il ouvrit d'abord son école à S. Denis, & ensuite à S. Ayoul de Provins. L'affluence des étudiants y fut si grande, que quelques auteurs en font monter le nombre jusqu'à trois mille. Cependant son *Traité de la Trinité* fut condamné au concile de Soissons vers 1121. S. Bernard lui écrivit pour l'engager à se rétracter & à corriger ses livres. Cet entêté n'en voulut rien faire; il voulut attendre la décision du concile de Sens, qui étoit près de s'assembler, & demanda que S. Bernard y fût présent. L'abbé de Clairvaux s'y trouva en effet; il produisit les propositions extraites des ouvrages d'Abailard, & le somma de les justifier ou de les rétracter. Celui-ci ne fit ni l'un ni l'autre: il en appella au pape,

& se retira. Par respect pour son appel, le concile se contenta de condamner les propositions, & ne nota point sa personne. On dit pour l'excuser, qu'il vit bien que S. Bernard & les évêques du concile de Sens étoient prévenus contre lui, & que sa justification n'eût servi à rien. Mauvais prétexte dont un opiniâtre peut toujours se servir quand il le veut. S'en rapporter au jugement du concile, en appeller ensuite, avant même qu'il soit prononcé, est un trait de révolte & de mauvaise foi : les évêques étoient ses juges légitimes; en refusant de se justifier, il méritoit condamnation. En effet il fut condamné à Rome aussi bien qu'à Sens. Innocent II confirma les décrets de ce concile, & ordonna que les livres d'Abailard fussent brûlés, & que leur auteur fût enfermé avec défense d'enseigner. Abailard, aussi malheureux en écrits qu'en amours, publia son apologie; & croyant devoir poursuivre son appel au saint-siège, il partit pour Rome. En passant à Cluni, Pierre le Vénéral, abbé de ce monastère, homme éclairé & compatissant, le retint dans sa solitude, & entreprit sa conversion. Il en vint à bout par sa douceur & sa piété; il peignit son repentir au pape, & obtint son pardon. Il travailla en même-tems à le réconcilier avec S. Bernard, & y réussit. Quoiqu'Abailard fût entré dans le cloître, plutôt par dépit que par piété, ses lettres à Héloïse semblent attester qu'il ne tarda pas à prendre l'esprit de cet état. Cette tendre amante étoit alors au Paraclet. C'étoit un

oratoire que son amant avoit bâti près de Nogent-sur-Seine en 1122, à l'honneur de la Trinité. Héloïse y vivoit saintement avec plusieurs autres religieuses. Abailard trouva dans le monastère de Cluni la paix de l'ame, que les plaisirs & la gloire n'avoient pu lui procurer. Devenu très-infirmes, il fut envoyé au monastère de S. Marcel, près de Châlons-sur-Saône, & y mourut en 1142, à 63 ans. Héloïse demanda les cendres d'Abailard, & les fit enterrer au Paraclet. Pierre le Vénéral honora son tombeau d'une épitaphe. Quelques éloges qu'on donne à Abailard, on ne peut nier qu'il n'eût une présomption extrême. Avec moins d'amour-propre, il auroit été moins célèbre & plus heureux. Des écrivains protestans ont dit qu'il fut condamné & persécuté, non pour ses erreurs, mais pour avoir soutenu aux moines de S. Denis que leur Saint n'étoit pas le même que S. Denis l'aréopagite; c'est une imposture. Ce point ne fut mis en question ni à Soissons, ni à Sens, ni à Rome: Abailard fut condamné pour des erreurs qu'il avoit enseignées sur la Trinité, sur l'incarnation, sur la grace, & sur plusieurs autres chefs. On peut en voir la censure dans le recueil de ses ouvrages publiés à Paris en 1616 (le frontispice porte quelquefois la date de 1606, & d'autres fois celle de 1626), en un gros vol. in-4^o. sur les manuscrits de François d'Amboise. Cette collection offre, I. Plusieurs *Lettres*: la première est un récit des différentes infortunes de l'auteur,

jusques vers le tems du concile de Sens; la troisieme, la cinquieme & la huitieme sont adressées à Héloïse. II. Des *Sermons*. III. Des *Traitéz dogmatiques*. On trouve dans ces différens ouvrages, de l'imagination, du savoir & de l'esprit; mais on y voit encore plus d'idées singulieres, de vaines subtilités, d'expressions barbares. Dom Gervaise publia en 1720, en 2 vol. in-12, *la Vie d'Abailard & d'Héloïse*. Trois ans après il fit imprimer en 2 vol. in-12, les véritables *Lettres* de ces deux amans, avec des notes historiques & critiques, & une traduction qui n'est qu'une longue paraphrase. On a publié sous le nom d'Abailard & Héloïse différentes *Lettres*, qui sont purement romanesques. La meilleure édition des véritables lettres d'Abailard & Héloïse, est celle de Londres 1718, in-8°. en latin. Elle a été revue sur les meilleurs manuscrits, & n'est pas commune.

ABANO, Voyez APON.

ABARBANEL, V. ABARBANEL.

ABARIS, Scythe fameux, qu'on dit avoir été prêtre d'Apollon Hyperboréen. Les savans sont partagés sur le tems où il vivoit : les uns le font contemporain des Grecs qui assiègerent Troie; les autres de Crésus. Porphyre & Jamblique lui ont attribué une foule de prodiges, qui sont de pures fables. Il avoit reçu d'Apollon, suivant eux, une fleche volante, sur laquelle il traversoit les airs, ce qui lui servoit à faire de belles courses. La plus fameuse est celle qu'il fit à Athenes, où il fut député à l'oc-

casion d'un oracle d'Apollon. La Grece admira ce prophete barbare, & la postérité l'a mis au rang des enthousiastes. Il avoit composé quelques livres pleins de son fanatisme, dont il ne nous reste que les titres.

ABASSA, irrité contre Mustapha I, empereur des Turcs, se révolta, sous prétexte de venger la mort du sultan Osman, & fit passer au fil de l'épée un grand nombre de janissaires. Le musti & le général des janissaires profiterent de cette rebellion pour déposer Mustapha, & pour placer Amurat IV sur le trône. Le sultan peu de tems après s'accorda avec Abassa; il l'envoya en 1634 contre les Polonois à la tête d'une armée de 60000 hommes. Il auroit remporté une victoire signalée, sans la lâcheté des Moldaves & des Valaques. Les circonstances changerent tout-à-coup, & il fut sacrifié aux intérêts de l'état: pour appaiser les Polonois, le sultan le fit étrangler. Abassa avoit des qualités brillantes & dangereuses,

ABASSA, sœur d'Aaron-Raschild, fut mariée par son frere à Giafar, à condition qu'ils ne goûteroient pas les plaisirs du mariage. L'amour fit oublier aux deux époux l'ordre qu'ils avoient reçu. Ils eurent bientôt un fils, qu'ils envoyèrent secrettement élever à la Mecque. Le calife en ayant eu connoissance, Giafar perdit la faveur de son maître, & peu après la vie; & Abassa, chassée du palais, fut réduite à l'état le plus misérable. Plusieurs années après, une dame qui la connoissoit, touchée de son

malheur, lui demanda ce qui le lui avoit attiré. Elle répondit, qu'elle avoit eu autrefois quatre cents esclaves, & qu'elle se trouvoit dans un état où deux peaux de mouton lui servoient, l'une de chemise & l'autre de robe; qu'elle attribuoit sa disgrâce à son peu de reconnoissance pour les bienfaits qu'elle avoit reçus de Dieu; qu'elle reconnoissoit sa faute, en faisoit pénitence, & vivoit contente. La dame lui donna alors cinq cents dragmes d'argent, qui lui causerent un plaisir aussi vif, que si elle eût été rétablie dans son premier état. Abassa avoit beaucoup d'esprit, dit-on, & faisoit fort bien des vers.

ABAUZIT, (Firmin) né à Uzès de parens Calvinistes, qui l'emmenèrent de bonne heure à Geneve, fut bibliothécaire de cette dernière ville, où il vécut dans une assez grande obscurité. Il se retira sur la fin de ses jours dans une petite solitude, à portée de Geneve; c'est-là qu'il termina sa carrière au commencement de 1768. On a de lui quelques ouvrages en faveur de l'Arianisme; entr'autres un commentaire sur l'Apocalypse, où les erreurs de cette secte sont défendues avec une ardeur bien peu assortie à la philosophie que l'auteur affectoit. Si l'abbé Bergier s'est occupé à le réfuter, ce n'est pas qu'il le regardât comme un adversaire fort redoutable, mais parce que l'enthousiasme avec lequel J. J. Rousseau avoit parlé de ce fanatique, auquel il avoit fait plusieurs plagiats, eût pu le faire prendre pour un homme important. Le compilateur Manuel en parle sur le même

ton dans son *Année françoise*. Abauzit a donné aussi une nouvelle édition de l'*Histoire de Geneve* de Canor Spon, 1730, 2 vol. in-4°. & 4 vol. in-12.

ABBADIE, (Jacques) célèbre ministre Calviniste, naquit à Nay en Béarn, en 1654. Après avoir étudié à Sedan, voyagé en Hollande & en Allemagne, il exerça les fonctions de son ministère d'abord en France, puis à Berlin, & ensuite à Londres; de là il passa en Irlande, où il fut fait doyen de Killaloe. Il mourut en 1727, à Ste. Marybonne, près de Londres, à l'âge de 73 ans. La pureté de ses mœurs, la droiture de son caractère, & l'éloquence de ses sermons, lui avoient fait beaucoup d'amis dans cette ville, parmi les grands & les gens-de-lettres. Il étoit versé dans les langues, dans l'écriture & dans les peres. Il a rendu de grands services à la religion par ses ouvrages (*Voy. les Mémoires de Nicéron*, tome 33). *Ses Traités de la vérité de la religion chrétienne*, en 2 vol. in-12, *de la Divinité de J. C.* in-12, & *de l'art de se connoître soi-même*, formant en tout 4 vol. in-12, traduits en différentes langues, écrits avec beaucoup de force dans le raisonnement, & d'énergie dans le style, eurent le suffrage des catholiques & des protestans. *L'Art de se connoître soi-même* a été fondu presque tout entier dans l'*Encyclopédie*, sans qu'on ait daigné le citer, même dans les articles qu'on en a tirés mot à mot. Sa *Vérité de la religion chrétienne réformée*, en 2 vol. in-8°, ne fut pas également applaudie, &

passa même chez les savans de la Réforme pour un ouvrage foible & une apologie très-incomplète. Les gens sensés de toutes les communions se moquèrent également du *Triomphe de la providence & de la religion dans l'ouverture des sept sceaux par le Fils de Dieu*, 1713, en 4 vol. in-12. : ouvrage plus digne de Nostradamus & de Jurieu, que d'un théologien sage. Voltaire prétend que cette production fit tort à son *Traité de la religion chrétienne*, comme si un homme qui démontre une chose, ne pouvoit déraisonner dans une autre. Le même Voltaire avance qu'Abbadie est mort fou; anecdote démentie par des témoins oculaires; tous les hommes qui témoignent de l'attachement à la religion chrétienne, doivent, au jugement de ce cynique, passer pour des insensés. On a encore d'Abbadie, I. Un volume de *Sermons*, 1680, in-8°. , moins connus que son *Traité sur la religion*, II. *La Défense de la nation Britannique*, contre l'auteur de l'*avis important aux réfugiés*, 1692, in-8°. Ce livre n'est pas commun. III. *Les Caractères du chrétien & du christianisme*, 1685, in-12. Abbadie avoit la mémoire la plus heureuse. Il composoit ses ouvrages dans sa tête, & ne les écrivoit qu'à mesure qu'il les faisoit imprimer. Cet avantage de retenir tout le plan d'une composition, nous a privés de deux livres importants, dont l'un étoit une *Nouvelle maniere de démontrer l'immortalité de l'ame*.

ABBAS, oncle de Mahomet, d'abord son ennemi, ensuite son apôtre & un de ses généraux.

Il sauva la vie à son neveu à la bataille de Honain, que ce prophète auroit perdue, si Abbas n'eût rappelé les fuyards. Sa mémoire est révérée chez les Mahométans, qui l'ont mis dans la première classe de leurs docteurs & de leurs saints.

ABBAS, fils du précédent, fut regardé par les Musulmans, comme leur Rabbani, c'est-à-dire, comme le docteur des docteurs; c'est le titre qu'on lui donna à sa mort, arrivée en 687. La dynastie des 37 califes Abbassides qui détrônèrent les califes Ommiades, descendoit de ces deux Abbas. Leur domination dura 524 ans. Long-tems despotes dans la religion comme dans le gouvernement, ces nouveaux califes furent déposés à leur tour par les Tartares.

ABBAS, Voyez SCHAH-ABBAS.

ABBATIUS, (Balde Ange) médecin italien, né au XVIIe. siècle, à Gubier dans l'Etat-Ecclésiastique, se fit un nom dans la pratique de son art. Il est connu dans la république des lettres par un traité en latin sur les *Viperes*. Cet ouvrage, où l'auteur traite en physicien de la nature de ces reptiles, & en médecin éclairé des maladies où ils peuvent être administrés, fut imprimé en 1589, in-4°. Il est peu commun.

ABBÉ, (Louise P) Voyez LABBÉ.

ABBON, moine de S. Germain-des-Près, fit en vers latins barbares la relation du siège de Paris par les Normands vers la fin du IXe. siècle. Ce gazetier versificateur, qui lui-même étoit Normand, fut témoin

de ce siege, & s'il n'est pas bon poëte, il est historien exact. Il entre dans les plus grands détails, & paroît assez impartial. Son poëme contient plus de douze cents vers en deux livres. On le trouve dans le tome II de la collection de Duchêne, & il a été réimprimé beaucoup plus correct, avec des notes, dans les *Nouvelles Annales de Paris*, publiées par Dom Toussaint Duplessis, bénédictin de la congrégation de S. Maur, en 1753, vol. in-4°. On en a donné depuis une traduction françoise.

ABBON de Fleury, né dans le territoire d'Orléans, se livra avec une égale ardeur à tous les arts & à toutes les sciences, grammaire, arithmétique, poésie, rhétorique, musique, dialectique, géométrie, astronomie, théologie. Après avoir brillé dans les écoles de Paris & de Rheims, il fut élu abbé du monastere de Fleury, dont il étoit moine. Il essuya bien des traverses de la part de quelques évêques, contre lesquels il soutenoit les droits de l'ordre monastique. Ses ennemis lui attribuerent quelques violences contre ses persécuteurs. Il écrivit, pour s'en justifier, une Apologie qu'il adressa aux rois Hugues & Robert. Il dédia quelque-tems après aux mêmes Princes un *Recueil de canons* sur les devoirs des rois & ceux des sujets. Le roi Robert l'ayant envoyé à Rome pour appaiser Grégoire V, qui vouloit mettre le royaume en interdit, le pape lui accorda tout ce qu'il voulut. Abbon, de retour de ce voyage, alla travailler à la réforme de l'ab-

baye de la Réole en Gascogne; Il y retourna une seconde fois quelque tems après, toujours par le même motif. Une querelle qui s'éleva entre ses domestiques & les Gascons, lui coûta la vie. Pendant qu'il tâchoit de réunir les esprits, & qu'il donnoit même tort à ses domestiques, un Gascon le perça d'un coup de lance dont il mourut en 1004. Sa sainteté ayant été attestée par des miracles, on l'honora comme martyr. Sa fête est marquée au 13 novembre dans les martyrologes de France & dans celui des Bénédictins. Le recueil de ses Lettres fut publié en 1687, in-fol. sur les manuscrits de Pierre Pithou. On y a joint son recueil de canons & son Apologie.

ABBOT, (Robert) professeur de théologie dans l'université d'Oxford, né à Guilford en 1560, étoit fils d'un tondeur de draps du comté de Surrey. Le roi Jacques I, qui aimoit les docteurs, & qui prétendoit bien l'être lui-même, lui donna l'évêché de Salisbury, en récompense de ce qu'il avoit publié en 1616, in-4°, à Londres, un livre latin *De la souveraine puissance des rois*, contre Bellarmin & Suarez. On a encore de ce théologien, I. Plusieurs traités de controverse, où il y a plus de fanatisme que de raison. II. Une *Réponse* à l'apologie de Henri Garnet, Jésuite; ouvrage du même genre. Abbot ne fut évêque que trois ans: il mourut en 1618. Voy. l'art. suiv.

ABBOT, (George) d'abord principal du college d'Oxford, ensuite nommé à deux évêchés, & enfin archevêque de

Cantorbery, étoit frere du précédent ; mais il ne fut pas si ménager, comme lui, les bonnes graces du roi Jacques I. Il les perdit en s'opposant au mariage du prince de Galles avec l'infante d'Espagne. Quelques personnes, irritées de l'indulgence d'Abbot pour les non-conformistes, profiterent de l'aversion de Jacques I. Ils l'accuserent d'irrégularité pour avoir fait un meurtre par mégarde. Abbot confondit ses ennemis ; mais six ans après, ils furent appuyés par le duc de Buckingham, qui haïssoit l'archevêque. Abbot, suspendu des fonctions de sa primatie, se retira dans sa patrie, puis au château de Croyden, où il mourut en 1633. Nous avons de ce savant prélat, I. *Six questions théologiques*, en latin. Oxford, 1598, in-4°. II. *Des Sermons* sur le prophete Jonas, in-4°. III. *L'Histoire du massacre de la Valteline*, à la fin des actes de l'église Anglicane, de Jean Fox. Londres, 1631, in-fol. IV. *Une Géographie* in-4°, assez bonne pour son tems. V. *Un Traité de la visibilité perpétuelle de la vraie église*, in-4°. Ces 4 derniers ouvrages sont en Anglois. Voyez, sur Robert & George Abbot, les *Mémoires* de Nicéron, tome 16. Ceux qui ont comparé ces deux freres, disent que George étoit plus propre pour les affaires, & Robert pour la théologie. La gravité du premier étoit accompagnée d'un ton sévere, & celle du second avoit l'air riant.

ABDALCADER, mystique Persan, naquit dans la province de Ghilan en Perse, ce qui lui fit donner le surnom de Ghili.

Les Musulmans réverent ce docteur, comme un grand saint de leur religion. Il connoissoit à fond la loi Musulmane, & l'observoit dans toute son étendue. La priere de ce Mahométan ressemble un peu à celle du Pharisien dont il est parlé dans l'évangile : *O Dieu souverain, comme je ne t'oublie jamais, & que je te rends un culte perpétuel, de même daigne te souvenir quelquefois de moi!*

ABDALLA, pere du prophete Mahomet, étoit esclave & conducteur de chameaux. Les Mahométans, pour relever l'origine du fils, disent que le pere fut recherché en mariage par une reine de Syrie.

ABDALLA, fils de Zobair, proclamé calife par les Arabes de la Mecque & de Médine, qui s'étoient révoltés contre Yesid, essuya quelques guerres pour se maintenir dans son califat, & en demeura paisible possesseur pendant quatre ans, après la mort de son adversaire. Le successeur d'Yesid dans le califat de Syrie, fit mettre le siege devant la Mecque. Abdalla, après sept mois d'une défense vigoureuse, se retrancha dans le temple, où ayant été renversé par un coup de pierre, il eut la tête tranchée, vers l'an 733. Ce prince avoit de la bravoure & de la piété ; mais son avarice étoit si sordide, qu'elle a passé en proverbe parmi les Arabes. On dit que ce prince avare étoit si attentif dans ses prieres, que les pigeons venoient se reposer sur sa tête sans qu'il s'en aperçût ; mais il est à croire que dans ces momens d'une méditation si profonde il pensoit à ses trésors.

ABDALLA, fils d'Yefid, célèbre jurifconsulte Musulman, avoit coutume de dire qu'un docteur devoit toujours laisser à ses disciples quelque point de la loi à éclaircir, & qu'ainsi il ne devoit jamais rougir de dire: *Je ne fais point*. Ce devoit être la devise de tous les docteurs, & dans ce siècle de suffisance plus que dans tous les autres.

ABDALLAH, fils d'Abbas, & oncle des deux premiers califes de la maison des Abbassides, travailla efficacement à établir sa maison sur les ruines de celle des Ommiades. Il affermit son neveu Aboul-Abbas dans le califat qu'il lui avoit procuré. Après sa mort il prétendit lui succéder; il prit les armes, & se fit proclamer calife. Mais ayant été défait par le général qui commandoit les troupes d'Abou-Giaffar, son concurrent & son neveu, il s'enfuit à Barrah, & y resta caché pendant plusieurs mois. Abou-Giaffar, pour le faire sortir de sa retraite, feignit d'avoir oublié tout le passé, & ne souhaiter qu'une réconciliation avec Abdallah. Celui-ci, séduit par ses artifices, se rendit à la cour du calife, où il fut reçu avec des démonstrations de l'amitié la plus sincère. Mais peu de tems après, le plancher de la chambre où Abdallah étoit, s'éroula tout-à-coup, & le fit périr avec une partie de ses amis. Cet événement avoit été concerté par le calife, qui avoit fait disposer son appartement de façon qu'au premier ordre, on étoit sûr de le faire enfoncer sans beaucoup de peine. Sa mort arriva l'an

de J.C. 754. Ses troupes avoient défait en bataille rangée le dernier calife des Ommiades; & il avoit exercé des cruautés inouïes contre tous ceux de cette maison qui étoient tombés entre ses mains.

ABDALMALEK, cinquième calife Ommiade, surnommé *l'écorcheur de pierre*, à cause de son avarice, commença à régner en 684. Il fit la conquête des Indes, de la Mecque, de Médine, & pénétra jusqu'au fond de l'Espagne. Son haleine étoit, dit-on, si infecte, qu'elle tuoit les mouches qui se reposoient sur ses levres. Il mourut après un règne de plusieurs années. Il ajoutoit beaucoup de foi aux songes; & l'on a fait à ce sujet des contes aussi ridicules qu'indécens.

ABDALMALEK, dernier prince des Samanides, détrôné par Mahmoud en 999, perdit son royaume, la liberté & la vie, comme tant d'autres princes, pour s'être livré à ses flatteurs, & avoir fait dépendre sa puissance de secours étrangers, en négligeant ses propres ressources.

ABDALONYME, **ABDOLONYME**, **ABDOLOMINE**, ou **ALYNONIME** (car ce nom est rendu différemment par les historiens), prince Sidonien, fut contraint de travailler à la terre pour gagner sa vie, quoiqu'il fût issu du sang royal. Alexandre-le-Grand, qui faisoit des rois & qui les détrônoit à son gré, ôta le sceptre à Straton, roi de Sidon, pour le mettre dans les mains d'Abdalonyme, Alexandre ayant ensuite demandé au nouveau roi comment il avoit pu sup

porter sa misere, Abdalonyme lui répondit : *Plaise à Dieu que je supporte de même la grandeur ! Je n'ai jamais manqué de rien tant que je n'ai rien possédé ; mes mains ont fourni à tous mes besoins.* Alexandre, charmé de cette réponse, ajouta à ses états une contrée voisine, & lui fit donner une partie du butin fait sur les Perses.

ABDAS, (S.) évêque de Perse du tems de Théodose-le-Jeune, fit abattre, par un zele indiscret, un temple de Païens consacré au feu. Le roi de Perse, qui jusqu'alors n'avoit pas inquiété les chrétiens, donna ordre à Abdas de rebâtir ce qu'il avoit détruit ; mais cet évêque n'ayant pas voulu obéir, le roi le fit mourir, renversa les églises chrétiennes, & suscita aux fideles une horrible persécution. Elle dura plus de trente ans, & alluma une grande guerre entre l'empire des Grecs & celui des Perses. Théodoret, en rapportant cette histoire, blâme l'évêque d'avoir abattu le temple, mais il le loue d'avoir souffert le martyre plutôt que de le rebâtir. *Car il me semble, dit-il, que c'est la même chose d'adorer le feu ou de lui bâtir un temple.*

ABDEMELEK, Ethyopien, eunuque du palais du roi Sédecias, obtint de son maître la délivrance du prophete Jérémie.

ABDEMELEK, roi de Fez & de Maroc, demanda des troupes au sultan Selim, pour se défendre contre Mahomet, son neveu, qui l'avoit détrôné. Mahomet dans le même tems fut secouru par D. Sébastien, roi de Portugal, qui débarqua

avec près de 800 bâtimens au royaume de Fez. Le vieux roi Africain livra bataille en 1578 au jeune Portugais, & défit complètement son armée. Trois rois périrent dans cette journée ; les deux rois Maures, l'oncle dans sa litiere, le neveu dans un marais, & D. Sébastien, dont on ne put retrouver le corps.

ABDENAGO, nom Chaldéen qui fut donné à Azarias, l'un des compagnons de Daniel, jetés dans une fournaise ardente, par ordre de Nabuchodonosor, dont ils n'avoient pas voulu adorer la statue, & que le vrai Dieu, dont ils n'avoient pas voulu renier le culte, conserva sans atteinte au milieu des flammes.

ABDERAME I, dit *le Juste* (si un conquérant peut l'être), étoit le fils du calife Hescham, de la race des Ommiades. Les Sarrasins révoltés contre leur roi Joseph, l'appellerent en Espagne l'an 754 de J. C. Il remporta plusieurs victoires sur ce prince, & lui ôta la vie dans la dernière. Il fit la conquête de la Castille, de l'Arragon, de la Navarre, du Portugal, & prit le titre de roi de Cordoue. Cet Abderame, surnommé *le Juste*, fit tant de ravages en Espagne, qu'il en fut appelé *le second destructeur*. Il construisit la grande mosquée de Cordoue, & mourut après 32 ans de regne. Les autres rois qui porterent son nom après lui, ne méritent pas un article dans les tables chronologiques.

ABDERAME, général du calife Hescham, après avoir conquis l'Espagne, pénétra

jusqu'en France, prit Bourdeaux, vainquit Eudes, duc d'Aquitaine, dans une bataille sanglante, dévasta le Poitou, & parvint jusqu'à Tours, portant par-tout la désolation & le carnage. Charles Martel, fécondé d'Eudes, arrêta ses conquêtes, & lui arracha la victoire & la vie dans une bataille fameuse, donnée près de Poitiers en 732. Cette journée est l'époque de la décadence des Sarrasins; & le terme de leur progrès en France. L'auteur de l'*Essai sur l'histoire générale* a confondu ces deux Abderames, & n'en a fait qu'un.

ABDERAME, se fit souverain de Safie dans le royaume de Maroc, après avoir fait poignarder son neveu Amadin, qui gouvernoit cet état. Il régna long-tems en paix, & fut assassiné à son tour. Il avoit une fort belle fille, aimée d'un jeune-homme des principaux de la ville, nommé Ali-Ben-Guecimin. Ce jeune-homme la connut par l'entremise d'un esclave, & même de sa mere. Abderame le fut, & résolut de s'en venger; mais la fille & la femme qui s'en doutoient, en donnerent avis à Ali-Ben, qui se mit en état de le prévenir. Abderame, qui avoit les mêmes vues, envoya prier un jour de fête Ali de venir à la mosquée. Il y vint avec son ami Yahaya, auquel il avoit fait part de son dessein, & poignarda Abderame lorsqu'il faisoit son oraison près de l'Alfaqui, vers l'an 1505.

ABDERE, favori d'Hercule. La fable raconte qu'il fut mis en pieces par les jumens de

Diomedé. Ce héros, pour en conserver la mémoire, jetta les fondemens d'une ville près de son tombeau, & lui donna son nom. L'air de cette ville étoit contagieux: il menoit à la folie & à la stupidité. Hercule n'avoit pas prévu qu'il bâtissoit un vaste hôpital de fous.

ABDIAS, le IV^e. des douze petits prophetes, imite & copie même Jérémie. On ne fait rien de son pays, ni de ses parens. On ignore même le tems auquel il a vécu. Quelques-uns le font contemporain d'Amos, d'Osée & d'Isaïe: d'autres croient qu'il a écrit depuis la ruine de Jérusalem par les Chaldéens. S. Jérôme parle de son tombeau, que sainte Paule vit à Samarie; il paroît porté à croire, avec la plupart des commentateurs Hébreux, qu'il est ce même Abdias intendant d'Achab dont il est parlé dans l'article suivant.

ABDIAS, intendant de la maison d'Achad, roi d'Israël, du tems du prophete Elie. Ce fut lui qui, au milieu d'une cour impie & corrompue, se conservoit pur & sans tache. Lorsque Jézabel poursuivoit les prophetes du Seigneur, pour les faire mourir, Abdias en sauva cent, qu'il cacha dans deux cavernes, où il les nourrissoit de pain & d'eau. Quelques-uns le confondent avec le prophete. Il y a encore eu d'autres Abdias, 1^o. un intendant des finances de David; 2^o. un des généraux d'armée du même roi; 3^o. un lévite qui rétablit le temple sous le regne de Josias.

ABDIAS de Babylone, auteur supposé d'une histoire du

combat des apôtres : *Historia certaminis apostolici*. Il nous dit, dans sa préface, qu'il avoit vu Jesus-Christ, qu'il étoit du nombre des soixante & douze disciples, qu'il suivit en Perse S. Simon & S. Jude, qui l'ordonnerent premier évêque de Babylone. Mais en même tems il cite Hégésippe, qui n'a vécu que trente ans après l'ascension de Jesus-Christ; & veut nous faire accroire qu'ayant écrit lui-même en hébreu, son ouvrage a été traduit en grec, par un nommé Eutrope, son disciple, & du grec en latin, par Jules Africain, qui vivoit en 221. Ces contradictions démontrent que le prétendu Abdias est un imposteur. Wolfgang Lazius, qui déterra le manuscrit de cet ouvrage dans le monastere d'Ossak, en Carinthie, le fit imprimer à Basle en 1551, comme un monument précieux. Il y en a eu plusieurs autres éditions, sans que cette histoire en ait acquis plus d'autorité.

ABDISSI, patriarche de Muzal dans l'Assyrie Orientale, vint baiser les pieds du pape Pie IV, qui l'honora du *Pallium* en 1562. Ce savant prélat promit de faire observer dans les pays de sa juridiction, les décisions du concile de Trente, qui avoit approuvé sa profession de foi. De retour dans son pays, il convertit plusieurs Nestoriens. Abraham Ecchellenfis a donné son catalogue des écrivains Chaldéens, Rome 1653, & depuis à Mayence 1655, in-8vo.

ABDOLOMINE, *Voy. ABDALONYME*.

ABDON, douzième juge du peuple d'Israël, gouverna pen-

dant huit ans. Il laissa 40 fils & 30 petits-fils, qui l'accompagnoient toujours, montés sur 70 ânes ou ânonns. Il mourut l'an 1148 avant J. C. Il y a eu trois autres Abdon, dont l'un, fils de Micha, fut envoyé par le roi Josias à la prophétesse Holda, pour lui demander son avis sur le livre de la loi, qui avoit été trouvé dans le temple.

ABDON, (S.) Persan, vint à Rome avec S. Sennen, son compatriote, où tous deux confessèrent la foi & furent mis à mort en 250, durant la persécution de Dece. Les chrétiens enleverent leurs corps, & les déposerent dans la maison d'un sous-diacre, nommé Quirin. Sous le regne de Constantin-le-Grand, les reliques de ces saints furent transportées dans le cimetièr de Pontien, ainsi appelé de ceux qui l'avoient fait bâtir. On l'appelloit encore *ad usum pileatum*, de quelque signe qu'on y voyoit. Il prit ensuite le nom des deux Saints Martyrs. Il étoit auprès du Tibre, sur le chemin de Porto, & à peu de distance de Rome. On y voit encore sur un ancien morceau de sculpture, les noms & les figures de nos saints, ayant sur la tête une couronne & un bonnet persan. Saint Abdon & Saint Sennen sont nommés dans l'ancien calendrier de Libere, & dans plusieurs martyrologes. Leurs *Actes*, qui sont modernes, méritent peu de créance, comme l'a démontré le cardinal Noris.

ABDULMUMEN, de la secte des Almohades ou Mouavedites, fils d'un potier de terre, se fit déclarer roi de Maroc en 1148, après avoir

pris la ville d'assaut, & l'avoir presque toute réduite en cendres. Il fit couper la tête au roi, & étrangla de ses propres mains Isaac, successeur de la couronne. Abdulumen conquiert ensuite les royaumes de Fez, de Tunis & de Tremecen; il se dispoisoit à passer en Espagne, lorsqu'il mourut en 1156. Ce dessein fut exécuté par son fils Joseph II. Le pere étoit un des hommes les plus braves de son siecle; mais sa valeur prenoit sa source dans sa férocité, plus que dans l'élevation de son ame.

ABEILLE, (Gaspard) prieur de Notre-Dame de la Merci, naquit à Riez en Provence, en 1648. Sorti de Provence dans sa premiere jeunesse, il vint à Paris, & s'y fit rechercher par l'enjouement de son esprit. Le maréchal de Luxembourg se l'attacha, en lui donnant le titre de son secrétaire. Le poëte suivit le héros dans ses campagnes. Le maréchal lui donna sa confiance pendant sa vie, & à sa mort il le recommanda à ses héritiers, comme un homme estimable. Le prince de Conti, & le duc de Vendôme l'honorèrent de leur familiarité. Il leur plaisoit par sa conversation vive & animée. Les bons mots qui auroient été communs dans la bouche d'un autre, il les rendoit piquans par le tour qu'il leur donnoit, & par les grimaces dont il les accompagnoit. Un visage fort laid & plein de rides qu'il arrangeoit comme il vouloit, lui tenoit lieu de différens masques. Quand il lisoit un conte ou une comédie, il se servoit fort plaisamment de

cette physionomie mobile, pour faire distinguer les personnages de la piece qu'il récitait. L'abbé Abeille eut un prieuré & une place à l'académie françoise. Nous avons de lui des *Odes*, des *Epîtres*, plusieurs *Tragédies*, une *Comédie* & deux *Opéra*. Un prince disoit de sa tragédie de *Caton*, que si *Caton* d'Utique ressuscitoit, il ne seroit pas plus *Caton* que celui de l'abbé Abeille. On peut ajouter que, si l'auteur de *Caton* revenoit au monde, il n'y seroit reçu ni comme un *Racine*, ni comme un *Corneille*. Il savoit bien ce qui fait les bons poëtes; mais il ne l'étoit pas. Son style est foible, lâche & languissant. Il ne mit point dans sa versification la noblesse qu'il avoit dans son caractère. Plusieurs écrivains ont conté l'anecdote suivante sur sa tragédie de *Cerriolan*; mais d'autres l'ont niée avec plus de raison. Elle commençoit, dit-on, par une scene entre deux princesses, dont l'une disoit à l'autre : *Vous souvient-il, ma sœur, du feu roi notre pere ?* l'autre actrice hésitant à répondre, un plaisant reprit à haute voix : *Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere.* C'est ce que le public disoit des ouvrages de l'abbé Abeille, un mois après leur impression, & on a eu raison de lui faire cette épitaphe :

Ci-gît un auteur peu fêté,
 Qui crut aller tout droit à l'immortalité;
 Mais sa gloire & son corps n'ont
 qu'une même bierre;
 Et lorsqu'Abeille on nommera,
 Dame Postérité dira:
*Ma foi s'il m'en souvient, il ne
 m'en souvient guere.*

Il mourut à Paris en 1718. *Voy. les Mémoires de Nicéron, t. 42.*

ABELLE, (Scipion) frere du précédent, a laissé une excellente *Histoire des Os*, 1685, in-12, avec des vers qui prouvent qu'il n'étoit pas sans talent pour la poésie. Il mourut en 1697. Il avoit été chirurgien-major du régiment de Picardie. On a de lui un traité relatif à cet emploi. Il le publia en 1696, in-12, sous ce titre : *Le parfait chirurgien d'armée.*

ABEL, second fils de nos premiers parens, offroit à Dieu les prémices de ses troupeaux ; Caïn, son frere, jaloux de ce que ses offrandes n'étoient pas si agréables au ciel, le tua, l'an avant J. C. 3874. Les rêveries que les Rabbins ont écrites sur la conduite d'Abel, ne méritent aucune attention. Le récit simple & naïf de l'écriture donne lieu à plusieurs réflexions. 1^o. Le sort des deux freres dut faire sentir à nos premiers parens les suites horribles de leur péché, l'excès des miseres auxquelles étoit condamnée leur postérité. 2^o. La destinée d'Abel démontre que les récompenses de la vertu ne sont pas de ce monde. Dieu avoit dit à Caïn, pendant qu'il méditoit son crime : » Si tu fais » bien, n'en recevras-tu pas » la récompense ? Si tu fais mal, » ton péché s'élevera contre » toi. » Cependant Abel reçoit pour toute récompense de sa piété une mort violente & prématurée. Dieu a donc accompli sa promesse dans une autre vie. Selon S. Paul, *Abel, par sa foi*, a offert à Dieu de meilleurs sacrifices que Caïn ; par là, il a mérité le nom de *Juste*,

Tome I.

» Dieu lui-même, dit cet apôtre, a rendu témoignage à ses offrandes, & par cette foi il parle après sa mort ». *Fide plurimam hostiam Abel, quam Caïn, obtulit Deo ; per quam testimonium consecutus est esse justus, testimonium perhibente muneribus ejus Deo : & per illam defunctus adhuc loquitur.* Quelle a pu être la foi d'Abel, sinon une ferme croyance à la vie future ? Le témoignage que Dieu lui a rendu seroit illusoire, si la piété d'Abel étoit frustrée de toute récompense. L'indulgence avec laquelle Dieu traite Caïn après son crime, seroit un nouveau sujet de scandale. L'église cite souvent le sacrifice d'Abel comme le modele d'un sacrifice saint, pur, désintéressé, & d'agréable odeur, particulièrement dans le Canon de la Messe, *sicut accepta habere dignatus es munera pueri tui justissimi Abel.* — M. Gessner a fait un poëme Allemand sur la mort de ce patriarche. traduit en François par M. Hubert, & applaudi par tous ceux qui aiment la bonne littérature.

AB† L. *Voy. ABLE.*

ABELA, (Jean-François) commandeur de l'ordre de Malte, est connu par un livre rare & curieux. Il le publia à Malte en 1647, in-fol. sous le titre de *Malta illustrata*. Cet ouvrage divisé en 4 livres, & assez bien écrit en Italien, renferme la description de l'isle de Malte & de ses principales antiquités.

ABÉLARD. *V. ABAILARD.*

ABELLI, (Louis) grand-vicaire de Bayonne, curé de Paris, & ensuite évêque de Rhodès, naquit dans le Vexin François en 1604. Il se démit

B

de son évêché en 1667, trois ans après y avoir été nommé, pour vivre en solitaire dans la maison de S. Lazare à Paris. Il y mourut en 1691, après avoir publié plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Medulla theologica*, in-12., qui lui a fait donner par Boileau le titre de *Moelleux Abelly* : ce qui n'empêche pas que l'ouvrage ne soit bon. II. *La Vie de S. Vincent de Paul*, in-4°. Il se déclare ouvertement contre les disciples de l'évêque d'Ypres, & sur-tout contre l'abbé de S. Cyran. M. Collet en a donné une plus étendue en 2 vol. in-4°, dont on a un bon abrégé en 1 vol. in-12. III. *La tradition de l'église, touchant le culte de la Ste.-Vierge*. Les ministres Calvinistes l'ont souvent citée contre le grand Bossuet, à cause de certaines expressions exagérantes & inexactes qui sembloient justifier les reproches faits aux Catholiques. IV. *Des Méditations* en 2 vol. in-12, très-répandues; enfin quelques autres ouvrages également propres à nourrir la piété. L'auteur étoit un homme rempli de toutes les vertus sacerdotales & pastorales. Voyez les *Mémoires de Nicéron*, tome 41.

ABENDANA, (Jacob) Juif Espagnol, mort en 1685, préfet de la synagogue de Londres. On a de lui un *Spicilege* d'explications sur plusieurs endroits de l'écriture - sainte, Amsterdam, 1685, in-fol., & d'autres ouvrages estimés par les Hébraïques.

ABEN-EZRA, (Abraham) célèbre rabbin Espagnol, que les Juifs ont surnommé le Sa-

ge, le *Grand & l'Admirable*; titres que ce qu'il a écrit ne vérifie pas toujours. Philosophe, astronome, médecin, poète, cabaliste, commentateur, il embrassa tous les genres, & réussit dans plusieurs. On a de lui beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Commentaires*, où il est moins rabbin que les autres interprètes de sa nation, mais où il l'est encore trop. Son livre intitulé: *Jesud-Mora*, est fort rare. C'est une exhortation à l'étude du *Talmud*, dont peu de gens profiteront, On a encore de lui *Elegantia grammaticæ*, Venise, 1546, in-8°. Il mourut vers l'an 1174, à l'âge d'environ 75 ans.

ABENZOAR, Voy. **AVENZOAR**.

ABEZAN, de la tribu de Juda, dixième juge d'Israël, qui succéda à Jephthé. Après sept ans de gouvernement, il mourut à Bethléem, laissant trente fils, trente filles, & autant de belles-filles & de gendres.

ABGARE, nom que plusieurs rois d'Édessa ont porté. Le plus connu est celui qui écrivit, dit-on, à J. C.; & auquel ce divin législateur envoya son portrait avec une lettre; mais on n'ajoute pas beaucoup de foi à ces faits, qu'on croit communément avoir été imaginés dans des tems postérieurs. La lettre d'Abgare, avec la réponse qu'on attribue à J. C., se trouvent dans *Eusebe*. Mr. Tillemont, & d'autres savans, les regardent comme véritables; mais outre que le sentiment commun est que J. C. n'a rien écrit, il est cer-

tain que cette lettre, loin d'être distinguée, comme elle auroit dû l'être, dès les premiers tems de l'église, a été rejetée & mise au rang des apocryphes par un concile de Rome, sous le pape Gélase en 494.

ABIA, fils & successeur de Roboam, roi de Juda, aussi pervers que son pere. Il vainquit Jéroboam, roi d'Israël, dans une bataille fort sanglante. Il mourut l'an 955 avant J. C., laissant 22 fils & 16 filles.

ABIA, chef de la huitieme des 24 classes des prêtres Juifs, suivant la division qui en fut faite par David. Zacharie, pere de S. Jean-Baptiste, étoit de la classe d'Abia.

ABIA, roi des Parthes, fit la guerre à Izates, roi des Adiabéniens, parce qu'il s'étoit fait Juif, & suivant quelques auteurs, Chrétien. L'armée d'Abia fut taillée en pieces par celle d'Izates. Abia se donna la mort, de peur de tomber entre les mains du vainqueur.

ABIATHAR, grand-prêtre des Juifs, échappa à la vengeance de Saül, qui fit massacrer son pere Achimelech, & lui succéda dans la grande-sacrificature. Mais ayant voulu dans la suite mettre Adonias sur le trône de David, Salomon l'en priva, & le reléqua à Anathot, vers l'an 1014 avant J. C. Ce fut ainsi que Dieu accomplit ce qu'il avoit fait prédire à Héli plus de cent ans auparavant, qu'il ôteroit à sa maison la souveraine sacrificature, pour la transporter dans une autre.

ABIATHAR, fils d'Ophni & petit-fils d'Héli, grand-prêtre, succéda à son aïeul dans

cette dignité avec Achitob, fils de Phinées. l'exercice de la grande-sacrificature leur fut attribué alternativement d'an en an; mais la judicature fut confiée à Samuel, prophete & prêtre de la tribu de Lévi.

ABIGAIL, femme de Nabal, homme d'une avarice extrême. David lui fit demander quelques rafraichissemens, qu'il refusa avec dureté: Ce prince irrité alloit se venger de ce refus, lorsqu'Abigail lui apporta des vivres pour calmer sa colere. David fut si touché de sa libéralité, de sa beauté & de ses graces, qu'il l'épousa après la mort de Nabal, l'an 1060 avant J. C.

ABIMELECH, roi de Gerare, contemporain d'Abraham, fit enlever Sara, la croyant sœur de ce patriarche; mais Dieu l'ayant menacé de la mort, il la lui rendit avec de grands présens, s'excusant de ce qu'il avoit ignoré que c'étoit son épouse. Ce qui prouve combien le lien conjugal étoit respecté dans ces tems simples, qu'une philosophie corrompue ose regarder comme barbares. Cette observation devint plus sensible encore sous Abimelech son fils. Isaac ayant également appelé Rebecca, sa sœur, selon l'usage des Hébreux qui appelloient sœurs, leurs cousines (voyez SARA); le roi ayant découvert que c'étoit son épouse, lui en fit des reproches, dans la crainte que quelqu'un de ses sujets, ne se rendit coupable d'un grand crime: *Induxeras super nos grande peccatum; & il ordonna, sous peine de la vie, de respecter l'épouse de*

l'étranger : Præcepitque omni populo dicens : Qui tetigerit uxorem hominis hujus morietur.
Gen. 26.

ABIMELECH, fils naturel de Gédéon, après la mort de son pere, massacra soixante & dix de ses freres. Joathan, le plus jeune, échappa seul au carnage. Abimelech usurpa la domination sur les Sichimites; la cruauté qu'il avoit exercée contre ses freres, il l'exerça contre ses nouveaux sujets, qui, trois ans après, se révolterent contre lui & le chasserent. Abimelech les vainquit, prit leur ville & la détruisit de fond en comble. De là il alla mettre le siege devant Thebes, où il fut blessé à mort par un éclat de meule de moulin qu'une femme lui jetta du haut d'une tour. Abimelech, honteux de mourir de la main d'une femme, se fit ôter la vie par son écuyer, l'an 1233 avant J. C.

ABIRAM, fils aîné d'Hiel de Béthel. Josué ayant détruit la ville de Jéricho, prononça une malédiction contre celui qui la rétablirait. Hiel de Béthel ayant entrepris environ 137 ans après de rétablir Jéricho, perdit Abiram son premier-né, lorsqu'il jeta les fondemens de cette ville, & Ségub, le dernier de ses enfans, lorsqu'il en posoit les portes.

ABIRON, petit-fils de Phalou, fils de Ruben, conspira contre Moïse & Aaron, avec Coré & Dathan. Mais leur révolte & leur murmure furent sévèrement punis : car s'étant présentés avec leurs encensoirs devant l'autel, la terre s'ouvrit & les dévora tout vivans

avec 250 de leurs complices, l'an 1489 avant J. C.

ABISAG, jeune Sunamite, que David s'associa dans sa vieillesse; mais avec laquelle il vécut dans la continence. Après la mort de ce roi, Adonias demanda cette vierge en mariage, s'imaginant par-là se frayer un chemin au trône; mais Salomon démêlant ses vues, le fit mourir. Saint Jérôme, s'attachant au sens allégorique des saintes lettres, a vu dans Abisag jeune, belle & chaste, une image de la sagesse, qui devient la seule & fidelle compagne de la vieillesse de l'homme juste, après que tous les avantages de la nature l'ont abandonné : sa beauté incomparable, la douceur de ses entretiens, ses chastes embrassemens fortifient & raniment son ame, & empêchent qu'elle ne se ressente du froid & de la foiblesse du corps.

ABISAI, un de ces héros, qui se rendirent recommandables sous le regne de David par leur valeur & leur attachement à ce prince, tua 300 hommes, mit en fuite plusieurs milliers d'Iduméens, & massacra un géant Philistin, armé d'une lance, dont le fer pesoit 300 sicles.

ABIU, fils d'Aaron, fut consacré prêtre du Dieu vivant; mais ayant mis du feu profane dans son encensoir, il fut dévoré par les flammes avec son frere Nadad, l'an 1490 avant Jesus-Christ. Nous avons observé ailleurs que ces punitions effrayantes étoient nécessaires au commencement d'une légif-

lation telle que celle de Moïse.
Voyez AARON.

ABLAINCOURT. *Voyez BRUHIER.*

ABLANCOURT. (D')
Voyez PERROT.

ABLAVIUS ou **ABLABIUS**, préfet du prétoire, gagna les bonnes grâces de Constantin-le-Grand, qui le nomma en mourant pour servir de conseil à Constance; mais cet empereur le priva de cet emploi, sous prétexte de céder aux soldats. Ablavius se retira dans une maison de plaisance en Bithynie, où il vivoit en philosophe. Constance redoutant le pouvoir que lui avoit donné son ancien crédit, lui envoya des officiers de l'armée, qui lui rendirent une lettre par laquelle il sembloit l'associer à l'empire; mais comme il demandoit où étoit la pourpre qu'on lui envoyoit, d'autres officiers entrèrent & le tuèrent. Ce meurtre indigna d'autant plus, contre le lâche & fanatique Constance, que la violence y fut mêlée avec la perfidie.

ABLE ou **ABEL**, (Thomas) chapelain de Catherine, femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, homme pieux & zélé catholique, fut étranglé, éventré & écartelé en 1540, pour avoir soutenu que Henri ne pouvoit pas se faire reconnoître chef de l'église Anglicane. Son traité, *De non dissolvendo Henrici & Catharinae matrimonio*, avoit irrité ce prince contre lui.

ABNER, fils de Ner, général des armées de Saül, servit ce prince avec une fidélité inviolable. Après la mort de Saül, il fit donner la couronne

à Isboseth son fils. Quelque mécontentement l'engagea ensuite à se ranger du parti de David, qui lui témoigna beaucoup d'amitié. Joab, jaloux de sa faveur, & voulant venger d'ailleurs la mort de son frere Afaël, le tira à part & le tua lâchement. David, cruellement affligé de cette perte, lui fit dresser un magnifique tombeau, & l'honora d'une épitaphe, l'an 1048 avant J. C.

ABONDANCE, *Voyez DABONDANCE.*

ABOUBEKRE, *Voyez ABUBEKER.*

ABOUGIAFAR, *Voyez JOAPHAR.*

ABOU-HANIFAH, né à Coufa, & mort en prison à Bagdad, vers l'an 757, fut le chef des Hanifites. Ce Musulman donnoit à sa secte des leçons & des exemples. Un brutal lui ayant donné un soufflet, ce Mahométan répondit ces paroles dignes d'un chrétien, & qu'on ne remarque que parce qu'il ne l'étoit pas : *Si j'étois vindicatif, je vous rendrois outrage pour outrage; si j'étois un délateur, je vous accuserois devant le calife; mais j'aime mieux demander à Dieu, qu'au jour du jugement il me fasse entrer au ciel avec vous.*

Ces infideles qui venoient 7 siècles après les Chrétiens, en connoissoient les livres, les dogmes & les maximes, & s'en paroiënt assez maladroitement & par lambeaux, comme avoit fait Mahomet : & c'est pour cela que leurs sentences sont la plupart supérieures à celles des anciens philosophes. *Voyez MAHADI.*

ABOU-JOSEPH, docteur

Mahométan, grand-justicier de Bagdad, travailla beaucoup à répandre la doctrine d'Abou-Hanifah. Il étoit d'une modestie peu commune dans ceux qui se mêlent d'instruire les hommes. Ayant avoué ingénument son ignorance sur un point qu'on lui proposoit à éclaircir, on lui reprocha les sommes qu'il tiroit du trésor royal, pour décider généralement sur toutes les questions. Il fit cette réponse ingénieuse : *Je reçois du trésor à proportion de ce que je sais ; mais si je recevois à proportion de ce que je ne sais pas, toutes les richesses de la calife ne suffiroient pas pour me payer.* Aaron-Rafchild, son contemporain, faisoit beaucoup de cas de ce musulman. Voyez DUVAL (Valentin).

ABOULOLA, le premier des poètes Arabes, naquit à Maora en 973, & y mourut en 1059. Ce poète, aveugle comme Milton, a comme lui des descriptions pleines de feu. La petite-vérole lui fit perdre la vue à l'âge de trois ans. On l'accusa beaucoup d'irréligion, & on ne peut guere le laver de ce reproche.

ABOUN-AVAS, poète Arabe du premier rang, fut appelé à la cour d'Aaron-Rafchild, poète lui-même & protecteur des poètes. Ce monarque versificateur le reçut avec distinction, & lui donna un appartement dans son palais.

ABOU-RIHAN, géographe & astronome, né à Biroun en Orient, fut honoré par les Musulmans du titre de *Très-subtil*. Il voyagea pendant 40 ans dans les Indes ; mais son *Introduction à l'Astrologie judiciaire* ne

prouve pas qu'il eût bien profité de ses courses.

ABRAAMIUS, (S.) évêque d'Arbelle, souffrit le martyre dans la cinquième année de la persécution du roi Sapor II, qui répond à l'an 348 de Jésus-Christ.

ABRABANEL, (Isaac) naquit à Lisbonne en 1437. Les généalogistes Juifs le font descendre de David, comme les Turcs font descendre Mahomet d'Ismaël ; mais ces généalogies hébraïques & turques sont la plupart aussi fabuleuses que quelques-unes des nôtres. Il eut une place dans le conseil d'Alfonse V ; roi de Portugal, & ensuite dans celui de Ferdinand-le-Catholique, roi de Castille ; mais en 1492, lorsque les Juifs furent chassés d'Espagne, il fut obligé d'en sortir avec eux. Enfin après avoir fait différentes courses à Naples, à Corfou & dans plusieurs autres villes, où sa nation errante & superstitieuse étoit soufferte, il mourut à Venise en 1508, à l'âge de 71 ans. L'auteur des *Lettres Juives*, qui l'appelle *Abarbanel*, dit qu'il fut enterré à Padoue. Les rabbins le regardent comme un de leurs principaux docteurs, & lui donnent des titres honorables. Il leur a laissé des *Commentaires*, sur tous les livres hébreux de l'Ancien-Testament, qui sont fort estimés par ceux qui s'attachent à l'étude de la langue hébraïque. Il est fort littéral & très-clair, mais un peu diffus, ainsi que tous les glossateurs. On a encore de lui : I. Un *Traité de la création du monde*, Venise, 1592, in-4°, contre *Aristote*, qui le croyoit

éternel. II. Un *Traité des Principes de la Religion*, en hébreu, traduit en latin, par G. H. Vorstius, Amst. 1638, in-4^o. & quelques autres *Traités*, où il parle des Chrétiens avec toutes les préventions du rabinisme. C'étoit un homme vain & orgueilleux. Voyez les *Mémoires de Nicéron*, tome 41.

ABRADATE, roi de Suze, se livra avec son armée à Cyrus, pour reconnoître la générosité de ce prince à l'égard de sa femme, faite prisonnière dans une victoire remportée sur les Assyriens. Abradate ne fut pas d'un grand secours à ce roi; à la première bataille il fut renversé de son char & mis à mort par les Egyptiens. Sa femme Panthée se tua de désespoir sur le cadavre de son mari. Cyrus fit ériger un mausolée à ces deux époux. Cet événement se passa l'an 548 avant J. C.

ABRAHAM, pere de la nation Juive, naquit à Ur, ville de Chaldée, l'an avant J. C. 1996. Son pere Tharé étoit adonné au culte des étoiles, genre de superstition beaucoup plus excusable que l'idolâtrie, comme le dit l'auteur du livre de la *Sagesse*, ch. 13. Le fils, ennemi de cette erreur, & adorant le vrai Dieu, en reçut l'ordre de quitter son pays. Il se rendit à Haran en Mésopotamie, où il perdit son pere. Un nouvel ordre de Dieu le tira de ce pays: il vint se fixer à Sichem avec Sara sa femme & Loth son neveu. La famine l'obligea de se rendre en Egypte, où Pharaon lui enleva sa femme, croyant qu'elle étoit sa sœur, & la lui rendit en-

suite avec des présens, (événement qui se renouvela ensuite, presque avec les mêmes circonstances, à Gerare avec le roi Abimelech.) Abraham, parti de l'Egypte, vint à Béthel avec Loth son neveu, dont il se sépara, parce que cette contrée ne pouvoit contenir leurs nombreux troupeaux. Le neveu alla à Sodome, & l'oncle resta dans la vallée de Mambré. Quelque tems après, Loth ayant été fait prisonnier par Chodorlahomor & trois autres rois, Abraham arma ses domestiques, poursuivit les vainqueurs, les défit, & délivra Loth. Ce patriarche, avant de quitter Mambré, eut une vision, dans laquelle Dieu lui apparut, changea son nom d'Abram en celui d'Abraham, lui promit un fils de sa femme Sara, & lui prescrivit la circoncision, comme le sceau de l'alliance qu'il faisoit avec lui. Abraham se circoncit à l'âge de près de cent ans, & circoncit toute sa maison. Un an après naquit Isaac, que Sara mit au monde, quoiqu'âgée de 90 ans. Lorsque cet enfant eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu ordonna à son pere de le lui offrir en sacrifice. Abraham sans raisonner sur un ordre qui devoit lui paroître extraordinaire, & qui en effet n'étoit qu'une épreuve, alloit obéir avec autant de promptitude que de courage; mais Dieu, content de sa soumission, lui arrêta le bras qui étoit levé pour frapper cette victime chérie, & mit à la place d'Isaac un bétail qu'Abraham lui offrit. Sara, mere d'Isaac, mourut douze ans après: on l'enterra

dans la caverne d'Ephron, qu'Abraham avoit achetée pour sa sépulture. Après la mort de sa femme, Abraham épousa Céthura, dont il eut six fils. Il avoit déjà pris pour femme, du tems de Sara, Agar sa servante, mere d'Ismaël. Enfin, après avoir vécu 175 ans, il mourut l'an avant J. C. 1821. Il fut enseveli près de Sara. La vivacité de sa foi, son attachement sincere au culte du vrai Dieu, lui ont mérité le nom de *Pere des Croyans*. Barbeyrac, ce détracteur acharné des Peres de l'Eglise & de tous les grands hommes qui se sont distingués par l'amour de la religion, s'est particulièrement attaché à déchirer la mémoire d'Abraham par des censures aussi injustes que puériles, que Mr. Bergier a solidement réfutées dans son *Dictionnaire Théologique*. Pour juger sainement de la conduite des patriarches, il faut se placer dans les mêmes circonstances, se mettre au ton des mœurs & des usages qui régnoient dans les premiers tems. S. Ambroise montre avec autant de raison que d'éloquence, que dans la droiture & la simplicité de ce saint patriarche, il y a plus de véritable grandeur que dans tout l'étalage des vertus philosophiques : *Minus est quod illa finxit quàm quod iste gessit*. La fameuse maxime d'un des sept Sages de la Grece, *Sequere Deum*, qui pour le fastueux philosophe n'étoit qu'un apophtegme de parade, exprime, en quelque sorte, toute la vie d'Abraham, fidele à ses différentes vocations, & n'hésitant jamais de

suivre la voix de Dieu, jusques dans le plus amer des sacrifices : *Hoc itaque quod pro magno inter septem sapientium dicta celebratur, perfecit Abraham, factoque sapientium dicta praveritit*. On ne s'arrêtera point à rapporter les contes dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Abraham. On sait que les hommes crédules & superstitieux ont mêlé, de tout tems, la vérité avec le mensonge. On lui a faussement attribué un Traité intitulé : *Jezira ou de la Création*; Mantoue, 1562, in-4°. & Amsterdam, 1642, in-4°. Ce livre est, à ce qu'on croit, du rabbin Akiba. Ce qui est certain, c'est que l'auteur n'avoit pas la tête bien saine. Son ouvrage ne contient qu'une feuille ou deux d'impression. Les Commentaires de cinq rabbins, qui accompagnent l'édition de Mantoue, ne le rendent pas plus intelligible.

ABRAHAM, (S.) fut martyrisé avec S. Mahanès, & S. Siméon, par Sapor II, roi de Perse, l'an 339. *Voyez les Act. Mart. Orient.* d'Etienne-Evode Assénani, & la *Bibl. Orient.* de Joseph Assémani.

ABRAHAM, (S.) de Syrie; fut pris par les Sarrafins, comme il alloit en Egypte visiter les anachorettes. Il s'échappa de leurs mains, & vint fonder en Auvergne un monastere dont il fut abbé, & où il mourut vers 472, plein de jours & de vertus.

ABRAHAM - BEN - CHA-HA, célèbre rabbin Espagnol, étoit attaqué de deux différentes especes de folies; il étoit astrologue & prophete. Il prédit la venue d'un Messie pour l'an

1358; mais on l'attend encore. Ce Nostradamus hébreu eut la prudence de mourir en 1303, plus de 50 ans avant le tems prescrit pour l'arrivée de son libérateur. On a de lui un traité *De nativitatibus*, Rome, 1545, in-4^o.

ABRAHAM-USQUE, Portugais, Juif d'origine & de croyance, quoiqu'Arnauld l'ait cru Chrétien, se joignit à Tobie Athias pour traduire, dans le XVIIe. siècle, la Bible en espagnol. Voici le titre de cette fameuse version: *Biblia en lengua espagnola traduzida palabra por palabra de la verdad hebrayca; por mui excellentes Letrados, en Ferrara, 1553*, in-fol. caracteres gothiques. Quoique les noms & les verbes y soient traduits selon la rigueur grammaticale, cette version n'est regardée que comme une compilation de Kimchi, de Raschi, d'Aben-Ezra, de la paraphrase chaldaïque, & de quelques anciennes gloses espagnoles. Cette version est très-rare & très-recherchée. On en fit une autre édition à l'usage des Chrétiens Espagnols, qui n'est ni moins rare ni moins recherchée. Les curieux les rapprochent toutes deux, pour pouvoir les comparer. Malgré leur conformité apparente, on en peut reconnoître les différences aux interprétations diverses de plusieurs passages, selon la croyance de ceux pour qui elles furent imprimées. Une marque plus sensible & plus facile pour les reconnoître, c'est la dédicace. La version à l'usage des Juifs, qui est la plus recherchée, est adressée à Sennora Gracia Naci &

fouscrite d'Athias & d'Usque; l'autre est dédiée à Hercule d'Est, & signée par Jérôme de Vargas & Duarte Pinel.

ABRAHAM - ECHELLENSIS. Voyez ECHELLENSIS.

ABRAM, (Nicolas) né en Lorraine en 1589, Jésuite en 1606, mort professeur de théologie à Pont-à-Mousson en 1655, publia un vol. in-8^o. de Notes sur Virgile, & un savant Commentaire en deux gros vol. sur quelques oraisons de Cicéron. On a détaché de cet ouvrage les analyses de ces Oraison, qui formant un volume d'un usage plus fréquent & plus commode, ont fait tomber le Commentaire. Elles ont été imprimées in-4^o, à Pont-à-Mousson, en 1633. On a encore de lui des questions théologiques, bon ouvrage plein d'érudition & de critique, mais intitulé singulièrement: *Pharus veteris Testamenti*, à Paris, 1648, in-fol. De tous ses ouvrages, le plus digne d'être connu, suivant Simon, est son Commentaire sur la paraphrase de S. Jean, en vers grecs, par Nonnus.

ABREU, (Emmanuel de) fut décapité en haine de la foi, dans le Tounquin, l'an 1736, avec trois missionnaires de sa société, Barthelemi Alvarez, Vincent d'Acunha, & Gaspar Cratz.

ABSALON, fils de David & de Maacha, surpassoit tous les hommes de son tems par les agrémens de sa figure. Ses desseins ambitieux & ses dérèglemens ternirent ses belles qualités. Il massacra Ammon; un de ses freres dans un fest-

tin; & ne se servit de la bonté que David eut de lui pardonner, que pour faire révolter le peuple contre lui. Ce fils indigne força son pere de quitter Jérusalem. Il jouit ensuite publiquement de toutes ses femmes, dans une tente dressée sur la terrasse de son palais. Cet inceste exécrationnable & ses autres crimes furent bientôt punis. Le roi son pere ayant levé une armée, dont il donna le commandement à Joab, celle de son fils fut taillée en pieces dans la forêt d'Ephraïm. Abfalon ayant pris la fuite, & ses cheveux s'étant embarrassés dans les branches d'un chêne auquel il resta suspendu, Joab le perça de sa lance, contre la défense de David, vers l'an 1023 avant J. C. Ce pere tendre regretta aussi sincèrement cet enfant incestueux & rebelle, que s'il n'avoit pas eu à s'en plaindre.

ABSIMARE-TIBERE, fut salué empereur d'Orient, en 698, par les soldats de Léonce, qu'il confina dans un monastere, après lui avoir fait couper le nez & les oreilles. Justinien-le-Jeune implora le secours du prince des Bulgares contre l'usurpateur. S'étant rendu maître de Constantinople, par le moyen d'un aquaduc, il traita Absimare avec ignominie. Un jour de spectacle, il ordonna qu'on amenât dans l'hippodrome Absimare & Léonce son prédécesseur. Il les fit coucher par terre, & leur tint le pied sur la gorge pendant une heure. Le peuple, qui encense jusqu'aux défauts des souverains, se mit à crier, à la vue de ce spectacle ridi-

cule & barbare : *Vous marchez sur l'aspic & sur le basilic, & vous foulez aux pieds le lion & le dragon.* Cette comédie eut un dénouement tragique pour Absimare & Léonce : Justinien leur fit trancher la tête en 705.

ABSTEMIUS, (Laurent) né à Macerata, ville de la Marche d'Ancône, dans le XVe. siecle, se fit un nom dans le tems de la renaissance des lettres en Europe. Le duc d'Urbain, dont il avoit été maître, le nomma son bibliothécaire. Abstemius dédia à son disciple ses *Annotationes varia*, qu'on trouve dans le tome I du *Trésor de Gruter*. Il y a encore de lui un recueil de 200 Fables, intitulé *Hecatomythium*, où il se trouve des traits aussi inutiles que déplacés, contre le clergé. On les trouve dans l'édition des *Fables d'Esop*, Francfort, 1580.

ABUBEKER ou ABOUBEKRE, beau-pere & successeur de Mahomet. Après la mort de son gendre, les chefs de l'armée l'éluèrent calife, c'est-à-dire, vicaire du prophete. Ali, gendre de Mahomet, à qui cet imposteur avoit légué l'empire, en ayant été frustré, attendit dans l'Arabie des circonstances heureuses. Abubeker, son rival, se fixa d'abord à Cufa, puis à Bagdad, où il rassembla les feuilles éparfes de l'Alcoran, & régla la partie de la discipline. Il mena ensuite les Musulmans en Palestine, & remporta une victoire contre le frere de l'empereur Héraclius. Il mourut peu de tems après, & fut enseveli à Médine, l'an de J. C. 634, sui-

vant les uns, & 640 suivant les autres. Les sectateurs d'Abubeker le regardent comme un héros & un saint, & ceux d'Ali comme un brigand & un usurpateur.

ABUCARA, (Théodore) métropolitain de la province de Carie, fut d'abord partisan de Photius; mais s'en étant repenti, le concile de Constantinople, tenu en 869. lui accorda séance dans ses assemblées. Générard & le jésuite Gretzer ont traduit en latin ses Traités contre les Juifs, les Mahométans & les Hérétiques, à Ingolstadt, 1606, in-4°. On les trouve aussi dans le Supplément de la *Bibliothèque des Peres*, de l'édition de Paris de 1624. On a encore de lui un *Traité De union & incarnation*, Paris, 1685.

ABUDHAHER, pere des Karmatiens, secte née dans l'Arabie, répandit sa doctrine par la parole & par l'épée, suivant la coutume des Musulmans. Il fit piller la Mecque, égorger les pèlerins, enlever la pierre noire qu'on croyoit être descendue du ciel. Il amena ensuite son cheval, & lui fit faire ses ordures dans le temple, joignant les railleries à l'outrage. Ses impiétés n'attiédirent point la dévotion musulmane. Le temple de la Mecque fut fréquenté comme auparavant. Les Karmatiens rendirent la pierre, attendu que cette relique ne leur produisoit rien. Abudhaher, leur chef, tout persécuteur qu'il étoit des fideles Musulmans, mourut paisible possesseur d'un grand état, l'an 953.

ABULFARAGE, (Gré-

goire) fils d'un médecin Chrétien, & médecin lui-même dans le XIIIe. siecle, naquit à Malasia, ville d'Arménie. Nous avons de lui une Histoire universelle depuis Adam jusqu'à son siecle, très-estimée des Orientaux, mais peu consultée par nos historiens Occidentaux, à l'exception de la partie qui regarde les Sarrasins, les Mogols & les conquêtes de Gengis-Kan. Pocock donna en 1663 & 1672, à Oxford, en 2 vol. in-4°, une traduction latine de cette histoire, & y joignit un supplément pour les princes Orientaux, qui vaut mieux que l'ouvrage. On a accusé cet historien médecin d'avoir quitté le Christianisme; c'est une calomnie dont Pocock a démontré la fausseté. Il mourut évêque d'Alep & primat des Jacobites, l'an 1286, à 60 ans. Il y a eu encore trois poètes arabes de ce nom, fort célèbres en Asie, mais peu connus en Europe.

ABULFEDA, (Ismaël) fut roi de Hamath en Syrie en 1310. Il étoit né en 1273, & mourut en 1345. Ce monarque découvrit en 1320 la vraie longueur de la mer Caspienne, sur laquelle Ptolomée s'étoit trompé. Il composa, dans le tems qu'il n'étoit que particulier, un Abrégé de l'histoire universelle, & une Géographie dont Jean Gagnier a publié une traduction latine, à Londres, en 1732, avec le texte arabe, & de savantes notes. Abulfeda est encore auteur de la *Vie de Mahomet*. Le même Gagnier a traduit en latin le premier de ces ouvrages, & l'a donné au public à

Londres, 1723, in-fol. On a aussi de lui la *Vie de Saladin*, Leyde, 1732, in-fol., & les *Tables de Syrie*, publiées en latin par Kochler, Leipzig, 1766, in-4^o.

ABULOLA-AHMED. Voy. **ABOULOLA.**

ABU-MESLEM, gouverneur du Khorasan, fit passer la dignité de calife en 746, de la race des Ommiades, à celle des Abbassides. On dit qu'il causa, par cette révolte, la mort à plus de six cent mille hommes. Il fut puni de sa rébellion, & massacré par l'ordre du calife Almanzor, en 754.

ABUNDIUS, évêque de Côme en Italie, mort en 469, fut envoyé légat au concile de Constantinople par S. Léon, & fit adopter par les peres de cette assemblée la *Lettre à Flavien*. Ce prélat avoit beaucoup de piété & de lumieres.

ABYDENE, historien célèbre, auteur de l'*Histoire des Chaldéens & des Assyriens*, dont il ne nous reste que quelques fragmens dans la *Préparation Evangelique* d'Eusebe. On y trouve des passages admirablement conformes au récit de l'écriture sainte, comme ce qu'il dit du déluge, de la tour de Babel, &c.

ACACE, surnommé *le Borgne*, pere des Acaciens, branche des Ariens, avoit des talens, dont il ne se servit que pour satisfaire son ambition & semer ses erreurs. Cet homme turbulent & dangereux fit déposer S. Cyrille; eut part au bannissement du pape Libere, & causa d'autres maux. Il écrivit la vie d'Eusebe de Césarée, dont il étoit le successeur & le disciple, sans qu'il soit ab-

solument décidé si son maître a été dans les mêmes sentimens que lui. Il mourut vers l'an 365.

ACACE, successeur de Saint Gennade dans la chaire de Constantinople, en 471, Ce prélat ambitieux, voulant avoir la supériorité sur les autres patriarches Orientaux, persuada à l'empereur Zenon, par les plus viles adulations, qu'il pouvoit se mêler des questions de la foi. Ce prince publia l'*Hénoticon*, édit favorable aux Euthychiens. Félix III, irrité contre Acace, prononça anathème contre lui dans un concile de Rome. Cette excommunication ayant été rendue publique à Constantinople, le patriarche se sépara de la communion du pape, & persécuta les Catholiques. Il mourut en 489. Son nom fut rayé des dyptiques de Constantinople, 30 ans après sa mort. S. Gelase, successeur de Félix, refusa sa communion à ceux qui faisoient difficulté de condamner les erreurs d'Acace.

ACACE, (S.) évêque d'Amide sur le Tygre, vendit ses vases sacrés pour racheter sept mille esclaves Perses, mourant de faim & de misere. Il les renvoya à leur roi, qui fut tellement touché de cette générosité héroïque, que tout païen qu'il étoit, il voulut voir le saint évêque. Cette entrevue produisit la paix entre ce roi & Théodose-le-Jeune.

ACACE, évêque de Bérée en Palestine, ami de S. Epiphane & de S. Flavien, & digne de l'être par ses vertus & son savoir. L'histoire lui reproche d'avoir été le persécuteur de S. Chrysofôme, mais il re-

connut sa faute. Nous avons de lui trois Lettres qu'on trouve dans le recueil du concile d'Ephese & de Chalcedoine, par le pere Lupus, hermite de S. Augustin.

ACADÉMIQUE. (Les Philosophes de la secte) *Voyez* les articles de *Platon*, *Arcefilaüs* & *Carneades*.

ACALE, neveu de Dédale, inventa la scie & le compas. Son oncle en fut si jaloux, qu'il le précipita du haut d'une tour: mais Minerve le métamorphosa en perdrix.

ACAMAS, fils de Thésée & de Phedre, se trouva au siege de Troie, & fut député avec Diomedes pour aller redemander Héle. Pendant cette ambassade, qui fut inutile, Laodicé, fille de Priam, eut de lui un fils, qui fut élevé par Ethra, fille Grecque, que Paris avoit enlevée avec Héle. Il fut un de ceux qui s'enfermerent dans le cheval de bois. Au milieu du carnage, Ethra lui montra le fils que Laodicé son épouse avoit eu de lui, & ce prince sauva la vie à l'un & à l'autre.

ACANTHE, jeune nymphe, qui, pour avoir reçu favorablement Apollon, fut changée par ce Dieu en une plante qui porte son nom: c'est la *Branche-Ursine*.

AÇARARIUS. *Voyez* **ALSAHARAVIUS**.

ACARIE. *Voyez* **MARIE DE L'INCARNATION**.

ACARNAS & AMPHOTERUS, freres, enfans d'Alcméon & de Callirhoé. Leur mere obtint de Jupiter qu'ils devinssent grands tout-d'un-coup, pour venger la mort de leur pere, que les freres d'Al-

phésibée avoient tué. Alcméon avoit repris à Alphésibée le collier qu'il avoit arraché à sa mere Eriphile, avec la vie, pour en faire présent à Callirhoé. Acarnas & Amphoterus assassinerent les freres d'Alphésibée, & consacrerent ce fatal collier à Apollon.

ACASTE, fameux chasseur, fils de Pélias, roi de Thessalie. Créthéis sa femme, que quelques-uns nomment Hyppolite, éprise de Pélée, qui ne voulut pas répondre à son amour, en fut si irritée, qu'elle l'accusa auprès de son mari d'avoir attenté à son honneur. Acaste dissimula son chagrin, conduisit Pélée dans une partie de chasse, sur le mont Pélion, & l'abandonna aux centaures & aux bêtes sauvages. Chiron reçut favorablement ce malheureux prince, qui, avec le secours des Argonautes, alla se venger de la cruauté d'Acaste & des calomnies de Créthéis. On dit qu'Acaste est le premier qui ait fait célébrer des jeux funebres.

ACCIAIOLI ou **ACCIAJUOLI**, (Ange) cardinal, légat & archevêque de Florence sa patrie, mort en 1407, a composé un ouvrage en faveur d'Urbain VI. Il retint les Florentins dans l'obéissance à ce pontife, dont le cardinal de Prata vouloit les détacher, pour les soumettre à Clément VII. L'ouvrage du cardinal Acciaoli apourbut de trouver les moyens d'éteindre le schisme qui désoleit alors l'église.

ACCIAIOLI, (Reinier) d'une famille noble & ancienne de Florence, fit la conquête d'Athenes, de Corinthe, & d'une partie de la Béotie, au

commencement du XV^e. siècle. Sa femme Euboïs ne lui ayant point laissé d'enfant mâle, il laissa Athenes aux Vénitiens, Corinthe à Théodore Paléologue, qui avoit épousé l'aînée de ses filles; & donna la Béotie avec la ville de Thebes, à Antoine son fils naturel, qui s'empara d'Athenes: mais Mahomet II la reprit sur ses successeurs en 1455.

ACCIAIOLI, (Donat) savant illustre & bon citoyen, rendit de grands services à Florence sa patrie, qui lui avoit confié différens emplois. Il étoit né en 1428, de Nevio Acciaioli, petit-fils de Reinier. On a de lui, I. Quelques vies de Plutarque, traduites en latin, Florence, 1478, in-fol. II. Les vies d'Annibal, de Scipion & de Charlemagne. III. Des notes sur la morale & la politique d'Aristote, qu'il devoit en partie à Argyrophile son maître. Il mourut en 1478, âgé de 50 ans. La république dota ses filles pour reconnoître les services du pere. Sa probité & son désintéressement étoient admirables.

ACCIAIOLI, (Zénobio) Dominicain, né à Florence en 1461, de la même famille que le précédent, fut bibliothécaire du Vatican, depuis 1518, jusqu'en 1520, année de sa mort, sous Léon X, le protecteur des lettres. Il nous a laissé, I. La version de quelques ouvrages d'Olimpiodore, de Théodoret & de S. Justin. II. Des poëmes; des sermons; des lettres; des panégyriques. Ces différens écrits ne sont guere au-dessus du médiocre,

ACCIOLIN. Voyez BLAN-

CHE, femme d'un citoyen de Padoue, &c.

ACCIUS, (Lucius) poëte tragique latin, avoit pour pere un affranchi. Les anciens le préféroient, pour la force du style, l'élevation des sentimens & la variété des caracteres, à Pacuvius, qui connoissoit mieux son art, mais qui avoit moins de génie. Il ne nous reste de ses tragédies, que les ritrés. Nous n'avons pas non plus les vers qu'il fit à l'honneur de Decimus Brutus. Ce héros Romain fut si sensible à ces louanges, qu'il les fit afficher sur la porte des temples, & sur les monumens qu'on lui éleva après la défaite des Espagnols. Accius mourut dans une vieillesse fort avancée, vers l'an 180 avant J. C. Pline rapporte qu'Accius, quoique de très-petite taille, se fit élever une très-grande statue dans le temple des Muses.

ACCIUS, (Zucchus) poëte Italien du XVI^e. siècle, a commenté en durs sonnets italiens les *Fables d'Esopé*, mises en vers élégiaques par Romalius, poëte latin du XIII^e. siècle. Ces fables, réimprimées à Francfort avec d'autres fabulistes en 1660, in-8^o, parurent d'abord à Veronne en 1479, & à Venise, 1491, in-4^o. Jules Scaliger en fait un grand éloge, mais il ne faut pas prendre à la lettre ni les louanges ni les censures de ce critique.

ACCO, femme à qui la tête tourna dans sa vieillesse, parce que son miroir lui dit trop clairement qu'elle n'étoit plus belle comme dans sa jeunesse. Sa folie étoit celle de routes les femmes, & même de certains hommes. Elle ne cessoit de contem-

pler & d'adorer sa figure, d'où vint le proverbe grec; *il se mire dans ses armes, comme ACCO dans son miroir.*

ACCOLTI, (Benoît) jurif-consulte célèbre, né à Florence en 1415, d'une famille noble originaire d'Arezzo, remplaça le Pogge dans l'emploi de secrétaire de la république en 1459. Il a laissé, I. Une histoire bien écrite, intitulée : *De bello à Christianis contra Barbaros, pro Christi sepulchro & Judæa recuperandis, libri tres*, à Venise, 1532, in-4^o, ouvrage qui servit comme de texte au Tasse pour sa *Jérusalem délivrée*, II. *De præstantia virorum sui avi*, à Parme, 1689, in-12. Sa mémoire étoit si heureuse, dit-on, qu'ayant un jour entendu la harangue latine prononcée par un ambassadeur du roi de Hongrie devant le sénat de Florence, il la répéta ensuite mot pour mot. Il mourut en 1466.

ACCOLTI, (François) appelé *le prince des jurifconsultes* de son tems, fut professeur de jurisprudence dans plusieurs académies. Il étoit d'une éloquence victorieuse dans les disputes publiques, & d'un conseil excellent dans le cabinet. La considération dont il jouissoit étoit si grande, qu'à l'avènement de Sixte IV au trône pontifical, il se flatta d'obtenir la pourpre : elle lui fut refusée ; mais le pontife crut devoir au moins couvrir son refus d'un prétexte bien honorable, en déclarant qu'il la lui auroit volontiers accordée, s'il n'eût crainé que sa promotion, en l'enlevant à ses disciples, ne nuisit aux progrès de la

jurisprudence. Les richesses qu'il amassa par des épargnes fordidés, ternirent ses vertus. Il mourut vers 1470. On a de lui quelques livres sur la jurisprudence, & des traductions de plusieurs ouvrages de S. Chrysostome, dont on ne fait pas cas. Cet auteur est plus connu sous le nom *Détréllia*, que sous celui d'*Accolti*, qu'il tenoit de sa famille.

ACCOLTI, (Benoît) chef d'une conspiration contre le pape Pie IV. Il avoit pour complices Pierre Accolti, son parent, le comte Antoine de Canossa, le chevalier Pelicclone, Prosper d'Ettore & Thaddée Manfredi, tous accablés de dettes, & d'un esprit ardent & inquiet. Le motif ou plutôt le prétexte de cette conspiration, étoit que Pie IV n'étoit pas véritablement pape. Ils ne vouloient l'assassiner, que pour en mettre un autre à sa place. Accolti faisoit espérer à ses compagnons de grandes récompenses. Il avoit promis de donner Pavie à Antoine, Crémone à Thaddée, Aquilée à Pelicclone, & un revenu de cinq mille écus à Prosper. Leur projet transpira. Accolti, accusé d'avoir demeuré à Geneve, commença de devenir suspect au pape, en demandant trop souvent audience. Il fut pris avec ses compagnons, & ils furent punis de leur crime par le dernier supplice en 1564.

ACCOLTI, (Pierre) cardinal, né à Florence en 1497, devint cardinal, fut considéré & employé par les papes. Il mourut à Florence en 1549. On a de lui un traité des droits

du pape sur le royaume de Naples... Benoit Accolti, duc de Nepi, son frere, cultiva la poésie & le théâtre. Sa *Virginia*, comédie, 1553, in-8°, & ses vers, Venise, 1519 & 1553, furent applaudis par ses contemporains.

ACCORDS, (le Seigneur des) V. TABOUROT (Etienne.)

ACCURSE, (François) natif de Florence, & professeur en droit à Bologne. Il fut surnommé *l'Idole des jurisconsultes*, & ne seroit certainement pas celle des bons latinistes de nos jours. Sa *Glose continue* sur le droit, écrite en style barbare, mais plus méthodique que celle des glossateurs qui avoient écrit avant lui, eut beaucoup de succès dans un tems où il falloit peu de mérite pour réussir. Ce commentateur a été ensuite commenté lui-même. Les écrivains qui en ont parlé, varient beaucoup sur l'époque de sa mort : les uns le faisant mourir en 1260, 1265, 1279, &c. d'autres vers 1229, à 78 ans. Cette dernière opinion est celle qui paroît la mieux fondée. Il laissa un fils qui se distingua dans le droit comme son pere, & qui professa à Toulouse. Les *Commentaires d'Accurse* sont imprimés avec le *Corps du Droit*, en six vol. in-fol. à Lyon, 1627.

ACCURSE, (Marie-Ange) né à Aquila, ville du royaume de Naples, est compté parmi les critiques les plus savans & les plus ingénieux du XVIe. siècle. Il possédoit les langues grecque, latine, françoise, espagnole, &c. Ses diatribes sur quelques auteurs anciens & modernes, imprimées à

Rome en 1524, in-fol. sont un témoignage de son érudition & de son discernement. La république des lettres lui est redevable de l'*Ammien-Marcellin* d'Ausbourg en 1533, augmenté de cinq livres, & de la première édition des *Lettres de Cassiodore*. Ce savant critique fut accusé de s'être approprié les notes de Fabricio Verano sur Aufone, dans ses *Diatribæ in Aufonium*, livre rare, publié à Rome en 1524, in-fol. Mais il se défendit contre cette accusation de plagiat avec autant d'ardeur, que s'il avoit été question de l'enlèvement d'un trésor, & s'en purgea par serment.

ACERBO, (François) né à Nocéra en 1606, jésuite & poète, publia en 1666 à Naples, des poésies intitulées : *Ægro corpori à Musâ Solutium*, in-40. Ce recueil qui charma ses maladies, est très-estimé par les gens, pour qui la langue de Virgile & d'Horace n'est point un objet de mépris.

ACESE, évêque Novatien, soutint au concile de Nicée, que l'on devoit exclure de la pénitence ceux qui étoient tombés après le baptême. Constantin, en présence de qui cet enthousiaste avançoit cette opinion, fâché de ce qu'il fermoit le paradis à tant de monde, lui répondit : *Acese faites une échelle pour vous, & montez tout seul au ciel.*

ACESTE, roi de Sicile, & fils du fleuve Crinise, reçut honorablement Enée, & fit ensevelir Anchise sur le mont Eryx.

ACETE, capitaine d'un vaisseau Tyrien. Ses matelots ayant

ayant trouvé Bacchus endormi sur le bord de la mer, voulurent se saisir de lui, dans l'espérance d'en tirer une rançon. Acete s'y opposa; le dieu se découvrit, & les métamorphosa en dauphins, excepté Acete, dont il fit son grand-sacrificateur.

ACHAB, fils & successeur d'Amri, se distingua parmi tous les rois d'Israël par ses impiétés. Il épousa Jézabel, fille du roi des Sidoniens, femme impérieuse, cruelle, & digne d'un tel époux. C'est à la prière de cette princesse qu'il dressa un autel à Baal, idole des Sidoniens. Elie lui prédit qu'une sécheresse de trois ans & demi désoleroit son pays. Le prophète ajouta de nouveaux prodiges, qui ne le touchèrent pas davantage; le feu du ciel consuma sa victime en présence de 850 prophètes de Baal, qui, ayant demandé inutilement à leur fausse divinité le miracle que le vrai Dieu avoit opéré à la prière d'Elie, furent massacrés par le peuple. Achab remporta ensuite, avec une petite armée, deux victoires signalées sur Benadad, roi de Syrie, qui étoit venu mettre le siège devant Samarie avec des troupes innombrables. Ce prince, ingrat à ce bienfait du Très-Haut, continua ses dérèglemens & ses injustices: il s'empara, pour agrandir ses jardins, de la vigne de Naboth, contre lequel Jézabel suscita de faux témoins pour le faire mourir. Achab perdit bientôt lui-même la vie dans une bataille contre le roi de Syrie. Les chiens lécherent le sang qui avoit coulé de ses blessures, comme ils

Tome I.

avoient léché celui de Naboth; vers l'an 898 avant J. C.

ACHAB, fils de Cholias, un des deux faux prophètes qui séduisoient les Israélites à Babylone, & que le Seigneur menace par Jérémie de livrer à Nabuchodonosor, qui les fera mourir aux yeux de ceux qu'ils ont séduits, de sorte que tous ceux de Juda qui seront à Babylone, se serviront de leur nom, lorsqu'ils voudront maudire quelqu'un, en disant: *Que le Seigneur vous traite comme il traita Achab & Sédécias, que le roi de Babylone fit cuire dans une poêle ardente.* (Jér. XXIX, 22.) Quelques-uns croient qu'Achab fut un des vieillards qui essayèrent de corrompre la chaste Susanne.

ACHAN, fils de Carmi, de la tribu de Juda, cacha à la prise de Jéricho 200 sicles d'argent, un manteau d'écarlate & une règle d'or, contre la défense expresse que Dieu en avoit faite. Ce péché fut fatal aux Israélites qui furent repoussés au siège de Haï. Achan ayant été convaincu par le sort, Josué le fit lapider avec sa femme & ses enfans, & Haï fut prise.

ACHARD, abbé de S. Victor à Paris, puis Evêque d'Avranche en 1160, est auteur d'un excellent traité de *l'Abnégation de soi-même*. Henri II, roi d'Angleterre, avoit pour lui, une estime particulière, quoiqu'il fût l'ami intime de S. Thomas de Cantorbéry. Il mourut en odeur de sainteté en 1171.

ACHARDS, (Eléaz. Fr. de la Baume des) né à Avignon en 1679, fut nommé évêque

C

d'Halicarnasse, & envoyé par Clément XII en qualité de vicaire apostolique, pour terminer les différends entre les Missionnaires de la Chine : il mourut à Cochin en 1741. L'abbé Fabre, d'abord son secrétaire, & ensuite provicaire après lui, a fait imprimer en 3 vol. in-12, une relation de sa mission, des lettres sur la visite de M. des Achards. Ouvrage dicté par l'esprit de parti, & condamné par un décret du S. Office, le 16 juin 1746.

ACHATES, compagnon d'Enée & son inséparable ami, célèbre dans Virgile. Son nom est devenu une espece d'antonomase pour désigner un compagnon fidele.

ACHAZ, roi de Juda, fils & successeur de Joatham, surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Son armée fut défaite par Razin, roi de Syrie, qu'il avoit vaincu d'abord, & par Phacée, roi d'Israël. Il implora le secours du roi d'Assyrie, Theglat-Phalassar, & fit faire un autel sacrilege pour lui plaire. Theglat-Phalassar entra dans Jérusalem, obtint d'Achaz ce qu'il y avoit de plus précieux dans le temple, & le contraignit à lui payer un tribut. Ce prince mit le comble à ses impiétés, en faisant fermer les portes du temple, & en défendant au peuple d'y aller offrir leurs victimes & leurs prieres. Il mourut vers l'an 726 avant J. C. & fut privé de la sépulture des rois.

ACHELOUS, fils de l'Océan & de Thétis, aime Déjanire. Cette jeune beauté étoit destinée à un conquérant. Acheloüs s'imaginant que c'étoit

Hercule, il se battit contre lui, mais il fut vaincu. Il prit la forme d'un serpent, sous laquelle il fut encore défait; ensuite celle d'un taureau, sous laquelle il ne réussit pas mieux. Hercule le saisit par les cornes, le terrassa, lui en arracha une, & le contraignit d'aller se cacher dans le fleuve Thoas, qui fut depuis appelé Acheloüs. Il donna à son vainqueur la corne d'Amalthée, ou la corne d'abondance, pour avoir la sienne.

ACHÉMENE, nom d'une famille de rois Persans, qui occupa le trône jusqu'à Darius Codomanus, d'où vient le nom d'Achémeniens, que les anciens poëtes ont donné aux Perses.

ACHÉMENIDE, l'un des compagnons d'Ulysse, échappa des mains du géant Polyphème, & s'attacha depuis à Enée, qui le reçut avec bonté sur ses vaisseaux.

ACHEMON ou **ACHMON**, frere de Basalas ou Passalus, tous deux Cercopes. Ils étoient si querelleurs, qu'ils attaquoient tous ceux qu'ils rencontroient. Sennon, leur mere, les avertit de ne pas tomber, s'ils pouvoient, entre les mains du Mélampyge, c'est-à-dire, de l'homme aux fesses noires. Un jour ils rencontrèrent Hercule, endormi sous un arbre, & l'insulterent : ce héros les lia par les pieds, les attacha à sa massue, la tête en bas, leur ayant tourné le visage de son côté, & les porta sur son épaule, comme les chasseurs portent le gibier. Ce fut en cette plaisante posture qu'ils dirent : *Voilà le Mélampyge que nous devons craindre.* Hercule les

entendant, se prit à rire, & les laissa aller.

ACHERON, fils du Soleil & de la Terre, fut changé en fleuve, & précipité dans les enfers, pour avoir fourni de l'eau aux Titans, lorsqu'ils déclarèrent la guerre à Jupiter. Ses eaux devinrent bourbeuses & ameres; & c'est un des fleuves que les ombres passent sans retour.

ACHERY, (Dom Luc d') né à S. Quentin en Picardie en 1609, fit profession dans la congrégation de S. Maur, & s'y rendit recommandable par un savoir profond, joint à une piété tendre. Son soin principal après ses premières études, fut de déterrer toutes les pièces de l'antiquité, qui pouvoient être de quelque utilité aux écrivains modernes. Parmi les morceaux précieux qu'il a tirés de dessous terre, on distingue son *Spicilege*, en 13 vol. in-4^o, réimprimé en 1723, par les soins de M. de la Barre, en 3 vol. in-fol. C'est une collection où l'on trouve beaucoup d'Histoires, de Chroniques, de Vies de Saints, d'Actes, de Chartres, de Lettres qui n'avoient pas encore vu le jour. Il orna ce recueil fait avec choix, de préfaces pleines d'érudition. On lui doit encore, I. *L'Épître attribuée à S. Barnabé*, imprimée en 1645. II. *Les Œuvres de Lanfranc*, en 1648, in-fol. III. Celles de Guibert, abbé de Nogent, in-fol en 1651. IV. *Regula Solitariorum*, 1653. in-12. V. *Un Catalogue in-4^o des Ouvrages Ascétiques des Peres*, en 1648 & 1671, Voyez un *Recueil* de ses Lettres au cardinal Bona & de

celles que ce prélat lui écrivit, imprimé en 1755. Il mourut à S.-Germain-des-Prés en 1685, à l'âge de 76 ans, avec la consolation d'avoir consacré toute sa vie à la retraite & à l'étude. Ce savant religieux ne connut l'antiquité, que pour en mieux imiter les vertus. Plusieurs personnes pieuses se mirent sous sa conduite, & beaucoup de savans eurent recours à ses lumières. Il sanctifia les premiers, & éclaira les autres.

ACHEUS, surnommé *Callicon*, Grec, qui se distingua par des traits de stupidité singulière. Entr'autres, il avoit pris un pot de terre pour lui servir d'oreiller; mais le trouvant trop dur, il prétendit le rendre plus commode en le remplissant de paille.

ACHIAB ou **AQUIAB**, neveu d'Hérode-le-Grand. Pendant la maladie de son oncle, il empêcha la reine Alexandra, mere de Mariamne, de s'emparer d'une des forteresses de Jérusalem, dont il étoit gouverneur, en faisant avertir à propos le roi de ce qui se tramoit. Il sauva plusieurs fois la vie à son oncle. Un jour entr'autres ce prince demanda une pomme & un couteau pour la peler; mais Achiab, s'étant aperçu que c'étoit pour se percer, lui arracha le couteau, & prévint l'exécution de ce suicide.

ACHILLE, fils de Pélée, roi de Phthioride en Thessalie, & de Thétis. Sa mere le plongea dans le Styx pour le rendre invulnérable. Il le fut partout le corps, excepté au talon, par lequel elle le tenoit en le plongeant. On le mit

sous la discipline du centaure Chiron, qui le nourrit de moëlle de lions, d'ours, de tigres, & de plusieurs autres bêtes sauvages. Sa mere, ayant su de Calchas qu'il périroit devant Troie, & qu'on ne prendroit jamais cette ville sans lui, l'envoya à la cour de Lycomedes, dans l'isle de Scyros, en habit de fille, sous le nom de Pyrrha. Ce déguisement lui donna la facilité d'approcher du beau-sexe, & il en profita : il se fit connoître à Déidamie, fille de Lycomedes. Il l'épousa en secret, & en eut Pirrus. Lorsque les Grecs s'assemblerent pour aller assiéger Troie, Calchas leur indiqua le lieu de sa retraite. Ils y députerent Ulyse, qui se déguisa en marchand; & en présentant aux dames de la cour de Lycomedes des bijoux & des armes, il reconnut ce jeune prince à l'empressement qu'il marqua pour les armes, & l'emmena avec lui au siege de Troie. Achille fut le premier héros de la Grece, & devint la terreur de tous ses ennemis. Pendant le siege, Agamemnon lui enleva une captive appelée *Briséis* : cette perte l'irrita tellement, qu'il se retira dans sa tente, & ne voulut plus combattre. Tant que dura sa retraite, les Troyens eurent toujours l'avantage; mais Patrocle, son ami, ayant été tué par Hector, il retourna, reprit les armes, & vengea sa mort par celle de son meurtrier, qu'il traîna trois fois autour des murailles de Troie, attaché à son char par les pieds; il le rendit ensuite aux larmes de Priam. Ayant conçu de la passion pour

Polixene, fille de Priam, il la demanda en mariage; & lorsqu'il alloit l'épouser, Paris lui décocha une fleche au talon. Il mourut de cette blessure. Ce fut Apollon qui conduisit cette fleche. Les Grecs lui éleverent un tombeau sur le promontoire de Sigée, sur lequel Pyrrhus son fils lui immola Polixene. Quelques-uns racontent que Thétis lui avoit proposé dans son enfance, ou de vivre long-tems sans gloire, ou de mourir jeune & chargé d'honneurs; & qu'il prit le dernier parti. Alexandre-le-Grand honora son tombeau d'une couronne. *Heureux Achille, dit-il, d'avoir trouvé pendant sa vie un ami comme Patrocle, & après sa mort un poëte comme Homere!* Achille aimoit les beaux-arts, autant que l'art nécessaire & funeste de la guerre. Il excelloit dans la musique, la poésie & la médecine. Drelincourt a publié dans le siecle passé, un ouvrage intitulé: *Homericus Achilles*, dans lequel il a rassemblé tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus curieux sur ce héros.

ACHILLÉE, (*L. Epidius Achillaus*) général Romain en Egypte sous Dioclétien, se fit reconnoître empereur à Alexandrie en 292, & se maintint sur le trône pendant plus de cinq années. Dioclétien se mit enfin en marche avec une armée formidable; & le tyran ayant été défait, se renferma dans Alexandrie, où il se défendit en homme désespéré. Cette ville n'ayant été emportée qu'au bout de huit mois, Dioclétien irrité se livra à toutes les fureurs de la vengeance.

Achillée fut condamné à être dévoré par les lions : Alexandre éprouva toutes les horreurs du pillage, & le reste de l'Égypte fut abandonné aux proscriptions & aux meurtres. Expédition peu assortie aux éloges que certains écrivains ont faits de la prétendue modération de cet empereur.

ACHILLES TATIUS. *V.*
TATIUS.

ACHILLINI, (Alexandre) natif de Bologne, philosophe & médecin, professa ces deux sciences avec beaucoup d'éclat. Toute l'Europe lui envoyoit des écoliers. Il mourut dans sa patrie en 1512, à 49 ans, avec le surnom fastueux de *Grand Philosophe*, après avoir fait imprimer différens ouvrages d'anatomie & de médecine. On lui attribue la découverte du marteau & de l'enclume, deux ossemens de l'organe de l'ouïe. Il adopta les sentimens d'Averroès, & fut le rival de Pomponace. Ces deux philosophes se décrioient mutuellement, suivant l'usage établi depuis long-tems parmi les doctes. Ses ouvrages furent recueillis in-folio, à Venise, 1545. Il ne faut pas le confondre avec Philothée Achillini, son parent & son compatriote, auteur d'un poème intitulé : *Il Viridario*, où l'on trouve l'éloge de plusieurs littérateurs Italiens, & quelques leçons de philosophie morale, imprimé à Bologne, en 1513, in-4^o.

ACHILLINI, (Claude) petit-neveu du précédent, né à Bologne en 1574, & mort en 1640, fut un homme très-favant en philosophie, en médecine, en théologie, & par-

ticulièrement en jurisprudence. Il professa cette dernière science pendant plusieurs années avec une grande réputation, d'abord à Parme, ensuite à Ferrare, & en dernier lieu à Bologne sa patrie. Sa vaste érudition étoit si admirée, que de son vivant même, on plaça dans les écoles publiques une inscription à sa gloire. Achillini tint aussi une place distinguée parmi les poètes de son tems. Ami & partisan déclaré du cavalier Marini, il chercha à se former sur ce modèle, & il y réussit; c'est-à-dire, qu'on trouve dans ses poésies ce mauvais goût de métaphores, d'enflure & de pointes, qui s'étoit emparé de la poésie italienne dans le dernier siècle. Le sonnet très-connu qu'il fit à l'occasion des conquêtes de Louis XIII en Piémont : *Sudate o fuochia preparar metalli*, &c. lui obtint, dit-on, du cardinal de Richelieu, une chaîne d'or de la valeur de mille écus. Des ouvrages beaucoup meilleurs ont été bien moins récompensés, ou sont restés sans récompense. *Voyez*, sur les deux Achillini, les tomes 33 & 36 des *Mémoires de Nicéron*.

ACHILLIUS. *Voy.* AQUILIUS-SEVERUS.

ACHIMAAS, fils & successeur du grand-prêtre Sadoc. Pendant la révolte d'Absalon, il résolut avec son frere Jonathas, d'aller informer David qui fuyoit, des résolutions qu'on prenoit contre lui. Absalon ayant découvert leur dessein, les fit poursuivre; mais étant arrivés à Bathurim, ils se cachèrent dans un puits,

d'où ils sortirent, lorsque ceux qui les cherchoient furent retournés. Ils arriverent heureusement au camp de David; Achimaas épousa dans la suite Sémach, une des filles de Salomon.

ACHIMÉLECH, grand-pontife des Juifs, donna à David les pains de proposition & l'épée de Goliath. Saül, poussé par la jalousie contre ce prince, eut la cruauté de faire mourir le grand-prêtre avec 85 hommes de sa tribu. Doëg l'Iduméen, qui avoit été le délateur de l'action du charitable pontife, se chargea de cet affreux assassinat, dont l'infamie est vivement exprimée dans un des plus beaux psaumes de David.

ACHIOR, chef des Ammonites, déplut à Holoferne, en vantant les mœurs, les loix, le caractère des Israélites, & la protection de Dieu sur ce peuple. Ce général irrité, le fit conduire à Béthulie, dans le dessein de le punir plus sévèrement après la prise de la ville, mais ses gardes, craignant les assiégés, le lierent à un arbre: Les Israélites le détachèrent, le menerent à Béthulie, où, après la victoire de Judith sur Holoferne, il embrassa la religion des Juifs, vers l'an 705 avant J. C.

ACHIS, roi de Geth, chez lequel David, fuyant Saül, se réfugia deux fois. Il remporta la victoire, où périrent Saül & ses enfans, vers l'an 1055 avant Jesus-Christ.

ACHITOB, grand-prêtre, fils de Phinéas, petit-fils du grand-prêtre Héli, fut pere d'Achias, qui fut aussi souve-

rain pontife. Phinéas ayant été tué à la malheureuse journée où l'arche du Seigneur fut prise par les Philistins, Achitob succéda à Héli son aïeul.

ACHITOPHEL, après avoir été le conseiller de David, entra dans la révolte d'Absalon. Il conseilla à ce fils dénaturé d'abuser publiquement des femmes de son pere. David connoissoit la méchanceté & la malignité de ses conseils, & pria le Seigneur de ne pas permettre qu'on les suivit. Lorsqu'Achitophel voulut engager Absalon à poursuivre sans délai le-roi fugitif, ce qui eût été un parti décisif, il ne fut pas écouté, & David eut le tems de se reconnoître & de se fortifier; le grand arbitre de la politique humaine, exauçant ainsi la priere de ce prince humilié: *Infatua, quæso, Domine, consilium Achitophel*. Désespéré de voir ses avis méprisés, Achitophel se pendit vers l'an 1023 avant J. C.

ACHMET I, empereur des Turcs, fils & successeur de Mahomet III, en 1603, & mort en 1617, âgé de 30 ans, fit construire une superbe mosquée, dans l'hippodrome de Constantinople; c'est un des plus beaux temples de cette capitale. L'auteur des *Lettres Juives* prétend qu'il fut bâti uniquement des pierres qu'on avoit apportées des ruines de Troie.

ACHMET II, empereur des Turcs, monta sur le trône après son frere Soliman III, en 1691: Son grand-visir Oglu Kiuperli, perdit la bataille de Salancken en Hongrie, le 19 août

de la même année, & y fut tué. Le prince Louis de Bade, général de l'armée impériale, fut vainqueur en cette journée, qui eut des suites funestes. Le changement perpétuel de ministre sous le regne d'Achmet II, jeta une telle confusion dans les affaires de l'état, que tout lui réussit mal. Il mourut en 1695, avec la réputation d'un Prince indolent, mais aimable. Il étoit d'une humeur gaie, bon poëte, musicien, & jouoit de plusieurs instrumens.

ACHMET III, fils de Mahomet IV, fut nommé empereur en 1703, après la déposition de son frere Mustapha II. Les séditieux qui l'avoient élevé à l'empire, l'obligèrent d'éloigner la sultane sa mere, qui leur étoit suspecte. Il leur obéit d'abord; mais las de dépendre de ceux qui lui avoient donné la couronne, il les fit tous périr les uns après les autres, de peur qu'un jour ils ne tentassent de la lui ôter. Dès qu'il se vit affermi sur le trône, il s'appliqua à amasser des trésors. C'est le premier des Ottomans qui ait osé altérer la monnoie, & établir de nouveaux impôts; mais il fut obligé de s'arrêter dans ces deux entreprises, de crainte d'un soulèvement. Charles XII, vaincu à Pultava, chercha un asyle auprès d'Achmet, & en fut reçu avec beaucoup d'humanité. Le sultan fit la guerre aux Russes, aux Persans, & à la république de Venise, à laquelle il enleva la Morée. Moins heureux dans sa guerre contre l'empereur d'Allemagne, il fut battu deux fois en

Hongrie par le prince Eugene, perdit Témefwar, Belgrade, une partie de la Servie, de la Bosnie & de la Valachie. La paix ayant été conclue avec l'Empire, il se préparoit à tourner ses armes contre les Persans, lorsqu'une révolution le renversa du trône en 1730, & y plaça son neveu Mahomet V. Ce prince étoit en prison, quand on lui apporta la couronne. Achmet fut enfermé dans la même retraite, & mourut le 23 juin 1763, d'un coup d'apoplexie. Il existe (1789), une de ses filles à Paris. Achmet, dit-on, la confia à une esclave chrétienne nommée *Fatmé*, qui trouva le moyen d'enlever sa pupille après l'avoir baptisée: les cérémonies du baptême lui furent suppléées à Genes. Lorsqu'elle eut atteint sa 16e. année, *Fatmé* lui révéla le mystere de sa naissance, & la princesse n'en fut que plus attachée à la religion qu'elle avoit embrassée, & dont elle continue à suivre les loix avec l'exacritude la plus exemplaire. On a publié son histoire sous le titre de *Cécile, fille d'Achmet III.* Paris 1787, 2 vol. in-12, écrite d'une maniere verbiageuse & romanesque.

ACHMET, auteur arabe a fait un ouvrage sur l'interprétation des songes, suivant la doctrine des Indiens, des Perses & des Egyptiens. Cet ouvrage, dont l'original est perdu, fut traduit par un auteur chrétien du IXe. siecle, & a été publié en grec & en latin, avec *Artémidore*, par M. Rigault, en 1603, in-4^o.

ACHMET - GEDUC, né

dans l'Albanie, fut l'un des plus grands généraux de l'empire Ottoman. Il prit Otrante en 1480, & quelques autres places. Après la mort de Mahomet II, arrivée en 1482, il se déclara pour Bajazet II, & l'éleva sur le trône. Zizim, frere de Bajazet, légitime héritier de la couronne, fut obligé de se retirer à Rhodes. Bajazet II, oubliant les obligations qu'il avoit à Achmet, le fit mourir quelque tems après.

ACHMET-BACHA, l'un des généraux de Soliman-le-Magnifique, fut celui qui contribua le plus à la prise de Rhodes. Envoyé en 1524 en Egypte pour y étouffer une rébellion, & pour en prendre le gouvernement, il s'y conduisit avec beaucoup de valeur & d'adresse. Il gagna les cœurs & les esprits, & dès qu'il vit son autorité affermie, il prit le nom & les ornemens de souverain. Soliman, informé de sa rébellion, envoya aussitôt contre lui son favori Ibrahim, aussi bon général qu'adroit courtisan. L'armée d'Ibrahim jeta la consternation dans le parti d'Achmet, qui fut étouffé dans le bain. Sa tête fut envoyée au grand-seigneur.

ACIDALIUS, (Valens) né à Wistok dans la Marche de Brandebourg, brilla dans diverses académies d'Allemagne & d'Italie, & se fixa à Breslau en Silésie, où il embrassa la religion catholique. Son grand travail altéra sa santé, & il mourut d'une fièvre chaude en 1595, avant l'âge de 30 ans. Sa grande jeunesse ne l'avoit pas empêché de publier de savantes notes sur

Quinte-Curce. On a encore de lui des poésies latines, Francfort, 1612, in-8°. On lui a faussement attribué une dissertation qui fit beaucoup de bruit dans le tems, sous ce titre: *Mulieres non esse homines*; 1641, in-12. Il est aisé de voir que c'est un pur badinage; mais des savans d'Allemagne y ont vu un dessein formé de se moquer de la maniere dont les Sociniens interpretent l'Écriture-sainte.

ACILIUS, (Caius), vaillant soldat de l'armée de Jules-César, se signala dans un combat naval, près de Marseille. Ayant porté la main droite sur un des vaisseaux des ennemis, qui la lui couperent, il imita le fameux Cynégire, soldat Athénien; & s'élançant de la gauche sur le tillac, il fit reculer tous ceux qui osèrent se présenter devant lui.

ACILIUS. Voy. **AQUILLIUS-SEVERUS**.

ACILIUS-GLABRIO, consul sous Domitien, l'an de J. C. 91, avec M. Ulpus Trajan, depuis empereur, fut forcé par Domitien de descendre dans l'amphithéâtre, pour y combattre les bêtes féroces. Il eut le bonheur de tuer un lion des plus grands, sans en avoir été blessé; mais cette adresse lui devint funeste. La jaloufie qu'en conçut l'empereur, le porta à bannir Acilius-Glabrio sous un autre prétexte. Il le fit même mourir quatre ans après, comme coupable d'avoir voulu troubler l'état.

ACINDYNUS, (Septimius) consul Romain l'an 340 de J. C. est connu par un trait singulier auquel il donna occasion. Étant

gouverneur d'Antioche, il fit enfermer un homme qui ne payoit pas les impôts, & le menaça de le faire pendre, s'il ne s'acquittoit pas à un jour marqué. Un très-riche particulier offrit à la femme de ce prisonnier la somme qu'il devoit, pour prix de ses faveurs. La femme consulta son mari, qui plus ennuyé de sa prison, que jaloux de son honneur, lui ordonna d'acheter sa liberté aux dépens de sa vertu. Le libertin s'étant satisfait, donna à cette femme une bourse, où il n'y avoit que de la terre. Acyndinus, instruit de cette fourberie, condamna cet avare débauché, à payer au fisc la somme due par le prisonnier, & adjugea à son épouse le champ d'où il avoit tiré la terre qui remplissoit cette bourse. Saint-Augustin nous a transmis ce trait d'histoire; mais on l'a accusé faussement d'avoir approuvé l'action de la femme & le consentement du mari; il regarde seulement la complaisance de l'épouse comme moins criminelle, que si elle eût été commise par débauche.

ACIS, fils de Faune, mérita par sa beauté la tendresse de Galathée, que le géant Polyphème aimoit. Ce cyclope l'ayant un jour surpris avec Galathée, l'écrasa sous un rocher qu'il lui jeta; mais la nymphe, pénétrée de douleur, changea son sang en un fleuve, appelé depuis Acis.

ACOMINATUS. Voy. NICETAS.

ACONCE, jeune-homme d'une beauté singulière, aimait passionnément Cydippe, qui ne voulut point l'écouter,

Ayant perdu toute espérance de l'épouser, il grava sur une boule ces mots : *Je jure par Diane, Aconce, de n'être jamais qu'à vous.* Cydippe, aux pieds de laquelle il avoit laissé tomber cette boule, la ramassa, lut cet écrit sans y penser, & s'engagea de même. Toutes les fois qu'elle vouloit se marier, elle étoit attaquée d'une fièvre violente; & croyant que c'étoit une punition des Dieux, elle donna sa main & son cœur à Aconce.

ACONCIO, (Jacques) né à Trente au commencement du XVIe. siècle, se rendit célèbre comme philosophe, jurisconsulte & théologien. Il quitta la religion catholique pour se faire protestant, & se retira en Angleterre. Il y fut protégé par la reine Elisabeth, qui voulut bien accepter la dédicace de son livre : *De stratagematibus Satanae in religionis negotioper superstitionem, errorem, hæresim, odium, calumniam, schisma, &c. libri VIII, Basilea, 1565, in-8o.* Cet ouvrage a été loué par quelques protestans, & blâmé par d'autres plus raisonnables. Salden lui a appliqué ce qu'on a dit d'Origène : *Ubi bene, nil melius; ubi malè, nemo pejus.* Le but de l'auteur étoit de réduire à un très-petit nombre les dogmes nécessaires de la religion chrétienne, & d'établir une tolérance réciproque entre toutes les sectes qui divisent le christianisme. C'est un système d'indifférence en matière de religion, ou si l'on veut, un plan de pacification, publié sans sanction & sans autorité; le législateur des chrétiens n'étant point

intervenu pour corriger ou modifier son ouvrage. Du reste, ce livre est écrit avec méthode, & d'une bonne latinité, quoique le style en soit quelquefois un peu affecté. Cet apôtre mourut en Angleterre; il vivoit encore en 1566. Son *Traité des stratagèmes de Satan*, fut réimprimé à Amsterdam, 1674, in-8°. On trouve à la suite deux traités: l'un de la *méthode d'étudier*; l'autre, de la *manière de faire les livres*: ouvrage inutile à ceux à qui la nature n'a pas donné ce talent, & peu utile à ceux qui l'ont. Voy. les *Mémoires de Nicéron*, tome 36.

ACOSTA, (Joseph) provincial des Jésuites au Pérou, né à Médina-del-Campo, mourut à Salamanque en 1600, âgé d'environ 60 ans. Il donna en espagnol l'*Histoire naturelle & morale des Indes*, 1591, in-8°, qui a été traduite en François, & en traité de *procuranda Indorum salute*, Salamanque, 1588, in-8°, qui peut être utile aux missionnaires. Il travailla long-tems & avec succès à la conversion des Indiens. Voyez le tome 30 des *Mémoires de Nicéron*... Jean d'Acosta de la même société mourut pour la foi à Nangasacki, en 1633.

ACOSTA, (Uriel) d'abord Chrétien, puis Matérialiste, ensuite Juif, étoit fils d'un gentilhomme Portugais. Cet homme, né avec une de ces imaginations ardentes qui menent à la démence, ou au génie, au lieu de se borner à pratiquer l'évangile, eut la témérité de le vouloir soumettre à son examen. Il fut puni de sa hardiesse, en tombant dans le matérialisme. Accablé de doutes dans le

christianisme, & de remords dans sa nouvelle opinion, il crut mettre fin à ses peines en se faisant circoncire. Les Juifs d'Amsterdam l'unirent à eux par ce lien; mais à peine l'opération étoit faite, qu'il lui fut aussi difficile de se soumettre aux observances de l'ancienne loi, qu'il le lui avoit été de plier sa raison aux dogmes de la nouvelle. Il ne put garder le silence, & se fit excommunier par la synagogue. Il publia un livre pour démontrer qu'il falloit rejeter les rites & les traditions des Pharisiens, pour s'attacher aux Sadducéens, dont il avoit embrassé les dogmes. Les Juifs le firent passer pour un Athée, & un médecin de cette nation réfuta son systême. Acosta publia alors son *Examen traditionum Pharisæicarum ad legem scriptam*: livre dans lequel il attaqua l'immortalité de l'ame, sous prétexte que Moïse n'a parlé ni du paradis, ni de l'enfer. Les Juifs lui répondirent d'abord à coups de pierres, ensuite en le faisant emprisonner. La liberté lui fut rendue, en payant une amende. Acosta crut alors devoir cacher ses erreurs, qui lui attiroient des disgrâces; & pensant que toutes les religions étoient indifférentes, il rentra dans celle des Juifs. La loi de Moïse n'étoit, selon lui, qu'une pure fiction des hommes, & non pas l'ouvrage de Dieu: il ne la suivoit qu'en public. On l'accusa de ne point observer les autres préceptes judaïques, ni dans les repas, ni sur d'autres points aussi importants: ce fut la source d'un nouveau chagrin. La synagogue l'excommunia de nouveau, &

lui imposa une rude pénitence. Il fut fouetté par le maître-chantre d'Amsterdam, ensuite absous par le prédicateur de l'assemblée, & foulé aux pieds par son auditoire, suivant les rites hébraïques. Ce qu'il croyoit & ce qu'il ne croyoit pas, ne servant qu'à l'inquiéter, il mit fin à toutes ses variations, en se faisant sauter la cervelle d'un coup de pistolet, vers l'an 1640 ou 1647.

ACOSTA. *Voyez* COSTA.

ACOSTA, (Gabriël d') chanoine & professeur de théologie à Coïmbre, mort en 1616, a laissé des Commentaires sur une partie de l'ancien Testament, Lyon, 1641, in-fol.

ACRISE, dernier roi d'Argos; apprit de l'oracle, qu'un de ses petits-fils le tueroit un jour. Pour prévenir ce malheur, il enferma dans une tour d'airain Danaé, sa fille unique, mais cette clôture ne la mit pas à l'abri de la passion de Jupiter, qui descendit en pluie d'or dans la tour. Acrise la fit exposer dans une petite barque sur la mer avec son fils Persée dont elle venoit d'accoucher. Polidecte, roi de Sériphe, une des isles Cyclades, trouva cette barque, traita bien Danaé & fit élever Persée, qui étant devenu grand, tua son aïeul dans un combat, sans le connoître. Quelques mythologues croient voir ici, comme dans le reste de l'histoire des tems fabuleux, des traits pris dans l'Écriture-sainte; & en effet, il y a en ceci quelque rapport avec la naissance de Moïse.

ACRON ou AGRON, médecin d'Agrigente, qui vivoit

vers l'an 473 avant J. C. fit allumer le premier de grands feux pour purifier l'air avec des parfums, & mettre fin à la peste qui affligoit Athenes. Il croyoit que le meilleur médecin étoit celui qui raisonnoit le moins. On croit qu'il fut le chef de l'Empyrisme.

ACRONIUS, (Jean) professeur de médecine & de mathématiques à Bâle, mourut dans cette ville en 1563. On a de lui des traités sur le mouvement de la terre & sur la sphere. Il étoit de la Frise, une des Provinces-Unies.

ACRONIUS ou ACRON; (Jean) auteur, à ce que l'on croit, de l'*Elenchus orthodoxus Pseudo-Religionis Romano-Catholicae*, Deventer, 1616, in-4^o: ouvrage d'un fanatique turbulent. Il vivoit au commencement du XVIIe. siècle.

ACROPOLITE, (George) est un des auteurs de l'*Histoire Bisantine*; il vivoit dans le XIIIe. siècle, & eut l'emploi de Logothete à la cour de Michel Paléologue; ce qui lui a fait donner le nom de Logothere, sous lequel il est très-connu. C'est presque tout ce qu'on fait de cet auteur. Son histoire découverte en Orient par Douza, fut publiée en 1614; mais l'édition donnée au Louvre en 1651, in-folio, est fort supérieure & très-rare. Cet ouvrage commence où finit Nicetas, & comprend depuis l'année 1205 jusqu'à l'expulsion des empereurs françois, en 1265. Il est d'autant plus exact, que l'auteur a écrit sur ce qui s'est passé sous ses yeux. Léon Allatius & Douza ont commenté cet historien. C'étoit un homme de

mérite qui cultiva les mathématiques avec succès. Il eut un fils appelé Constantin, qui devint grand Logothete de Constantinople, à qui nous devons les vies de quelques Saints, & d'autres ouvrages plus considérables.

ACTÉON, petit-fils de Cadmus, chasseur célèbre dans la mythologie, fut métamorphosé en cerf, & dévoré par ses chiens, pour avoir regardé Diane dans le bain.

ACTIUS-NÆVIUS. *Voy. NÆVIUS.*

ACTUARIUS, médecin Grec, qui donna le premier, dans le XIIIe. siècle, l'analyse des Purgatifs doux, tels que la casse, la manne, le séné, &c. Henri Etienne fit en 1567, une édition de ses ouvrages in-fol. traduits par différens auteurs, dans l'édition des *Médicæ artis principes*. Ce médecin avoit beaucoup de goût pour les systèmes & pour la médecine raisonnée. Il joignoit cependant l'expérience à la théorie.

ACUNHA, (Christophe d') né en 1597 à Burgos, jésuite en 1612, missionnaire en Amérique, composa, au retour de ses missions, une *Relation de la riviere des Amazones*, traduite en françois par Gomberville, 1782, 4 vol. in-12, avec une dissertation curieuse; la relation ne l'est pas moins. Elle parut à Madrid, en 1641, in-4°: elle est très-rare en espagnol. — Vincent d'Acunha, aussi jésuite, a souffert le martyre dans le royaume de Tunquin, en 1736.

ACUSILAS, ancien historien Grec d'Argos, vivoit avant la guerre du Péloponnese. Quelques écrivains l'ont mis au

nombre des sept sages. Il est souvent cité par les anciens.

ACYNDINUS. *Voy. ACINDYNUS.*

ADAD, fils de Badad, succéda à Hufan dans le royaume d'Idumée. Il eut guerre avec les Madianites, qu'il défit dans une plaine qui s'appelle *le champ de Moab*; & où, en mémoire de cette victoire, il bâtit la ville d'Avith, qui veut dire *monceau*, à cause du grand nombre de morts entassés les uns sur les autres.

ADAD, fils du roi de l'Idumée orientale, qui s'enfuit en Egypte avec les serviteurs du roi son pere, dans le tems que Joab, général des troupes de David, exterminoit tous les mâles de l'Idumée. Il vint d'abord à Madian, de-là à Pharan, d'où il passa en Egypte: il y fut bien reçu par Pharaon, qui lui donna un logement, lui assigna une terre, & pourvut à l'entretien de sa maison. Il gagna même tellement l'affection de ce prince, qu'il lui fit épouser la sœur de la reine, dont il eut un fils.

ADALARD ou ADELARD, né vers l'an 753, étoit fils du comte Bernard, petit-fils de Charles-Martel, & cousin-germain de Charlemagne. Ce prince ayant répudié Ermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, Adalard fut si sensible à ce divorce, qu'il quitta la cour pour prendre l'habit religieux à Corbie. L'empereur le nomma à cette abbaye; & lorsqu'il établit Pépin roi d'Italie, il lui donna Adalard pour son premier ministre. Bernard, roi d'Italie, & neveu de l'empe-

reur Louis-le-Débonnaire, s'étant révolté en 817; Wala, prince du sang, qui avoit eu beaucoup de part au gouvernement, devint suspect à cet empereur, & fut exilé. Adalard, frere de Wala, fut enveloppé dans sa disgrâce, & relégué dans l'isle de Hero, aujourd'hui Noir-Moutier. Il fut rétabli au bout de sept ans dans son abbaye en 822 : l'empereur le fit même revenir à la cour. Adalard fonda en 823 la célèbre abbaye de Corwey, ou la Nouvelle-Corbie, en Saxe. Sa mort, arrivée le 2 janvier 826, à 72 ans, causa de vifs regrets aux gens de bien & aux savans. Il possédoit les langues latine, tudesque & françoise. On l'appelloit l'*Augustin* de son tems. Il ne nous reste que des fragmens de ses écrits. Son principal ouvrage étoit un *Traité touchant l'ordre ou l'état du palais, & de toute la monarchie françoise*. Il est honoré comme Saint, & ses reliques se conservent à Corbie en Picardie; mais son nom n'est point dans le Martyrologe Romain. Paschase Radbert a écrit sa *Vie*; ainsi que S. Gérard: celle-ci n'est que l'abrégé de l'autre.

ADALBERON, célèbre archevêque de Rheims, chancelier de France, se distingua comme prélat & comme ministre sous le roi Lothaire. Il mourut le 5 janvier 988, après avoir comblé de bienfaits l'église & le chapitre de Rheims.

ADALBERON, (Ascelin) fut ordonné évêque de Laon, l'an 977 par le précédent. Prélat ambitieux & bas courtisan, il eut la lâcheté de livrer à Hu-

gues-Capet, Arnoul archevêque de Rheims, & Charles duc de Lorraine, compétiteur de Hugues, auxquels il avoit donné un asyle dans sa ville épiscopale. Il mourut l'an 1030. Il est auteur d'un poëme satyrique en 430 vers hexametres, dédié au roi Robert. Adrien Valois en a donné une édition en 1663, in-8^o, à la suite d'une Panégyrique de l'empereur Bénérenger. On y trouve quelques traits d'histoire curieux.

ADALBERT. (St.) évêque d'Ausbourg, mourut en 921. Il y a un autre St. Adalbert, évêque de Prague, qui après des travaux essuyés pour convertir les Bohémiens au christianisme, fut massacré par des idolâtres Polonois, auxquels il étoit allé porter l'évangile, le 29 avril 997... Il ne faut pas confondre ces deux Saints, avec Adalbert ou Adelbert, archevêque de Magdebourg, qui sous l'empire d'Othon-le-Grand, travailla long-tems & avec de grands succès, à la conversion des Slaves. Il fut moins heureux dans sa mission chez les Rugi, habitans de la Poméranie & de l'isle de Rugen, qui résisterent à ses instructions. Il mourut à Mersebourg, le 20 juin 981. Baronius, Pagi, Mabillon & d'autres savans, ont cru qu'Adalbert avoit prêché l'évangile aux Russes ou Moscovites; mais il paroît qu'ils se sont trompés, en prenant les Rugi pour les Russes.

ADALBERT. Voy. ALDEBERT.

ADAM, le premier des hommes, & le pere de tous les autres. Il fut formé le sixieme jour de la création du monde.

Dieu le plaça dans le paradis terrestre, dont il lui accorda une pleine jouissance, en exceptant seulement le fruit d'un arbre dont il défendit de manger. Adam tenté par Eve, désobéit à son Créateur, qui le chassa du paradis, l'assujettit à la mort, à laquelle il n'étoit pas destiné, s'il eût été obéissant. Pere & représentant de toute sa postérité, il l'entraîna dans le même malheur. Comme l'infortune d'un roi dépossédé, comme la disgrâce d'un ministre se communique à leur famille; la chute du premier des hommes, les précipita tous. Des miseres de tous genres, les maladies du corps & de l'esprit furent une suite de cette fatale dégradation de la nature humaine. Toutes les contradictions physiques & morales observées dans les choses créées, prennent leur dénouement & leur explication dans la chute d'Adam & dans ce que nous appellons *péché originel*; c'est de l'ignorance de cette source féconde d'explications satisfaisantes, que sont nés le manichéisme, le fatalisme, & d'autres systêmes erronés. (*Voy. le Catéch. philos. n^o. 458*). Dieu, après avoir annoncé son arrêt à Adam, lui promit un Messie Rédempteur. Adam eut trois fils après son péché, Caïn, Abel & Seth, & plusieurs autres enfans dont l'Écriture ne dit pas le nom. Il mourut à l'âge de 930 ans. On ne doit pas ajouter foi aux fables dont les rabbins ont chargé l'histoire d'Adam, & on doit s'en tenir à ce qu'en rapportent les livres saints. C'est une chose révoltante que le soin avec lequel

les rédacteurs anglois de la nouvelle *Histoire universelle* ont recueilli toutes ces extravagances. L'histoire d'Adam a passé, non sans être défigurée, dans les annales de toutes les nations; par-tout la tradition & les vieux livres en ont conservé quelques traits. » N'oublions pas (dit Voltaire), au sujet des Indiens, qu'ils ont un paradis terrestre, & que les hommes qui abuserent des bienfaits de Dieu furent chassés de ce paradis; la chute de l'homme dégénéré est le fondement de la Théologie de presque toutes les anciennes nations.... Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que le *Vedam* des anciens bracmanes enseigne que le premier homme fut *Adimo*, & la première femme *Pocriti*. *Adimo* signifioit Seigneur, & *Pocriti* vouloit dire la Vie, comme *Heva* chez les Phéniciens & les Hébreux signifioit aussi la Vie ou le Serpent. Cette conformité mérite une grande attention ». (*Essai sur les mœurs, Disc. prélim.*) L'Écriture ne dit rien de la vie & de la mort d'Adam. Mais c'est avec granderaison que nous croyons, dit S. Augustin, que les deux premiers hommes ayant mené après leur péché une vie sainte, parmi les travaux & les miseres dont ils étoient accablés, ont été délivrés des supplices éternels. L'histoire d'Adam, qui est simple & laconique dans la Genèse, a fourni une ample matiere aux conjectures des commentateurs, aux erreurs des hérétiques, & aux objections des incrédules;

mais à la considérer en elle-même, & sans faire aucun effort pour dissiper les difficultés qu'elle présente, elle est infiniment satisfaisante en comparaison de tout ce que la philosophie a imaginé sur l'origine des hommes. Les anciens Athées, qui disoient que les hommes étoient sortuement fortis du sein de la terre, comme les champignons; les matérialistes modernes qui pensent que la naissance de l'homme a été un effet nécessaire du débrouillement du chaos; les savans physiciens qui ont calculé & fixé les époques de la nature, sans nous apprendre comment les hommes, les animaux & les plantes ont pu éclore d'un globe de verre enflammé dans son origine; sont aussi peu sages les uns que les autres. Leurs rêves sublimes disparaissent devant le récit simple & naturel de l'auteur sacré: » Au commencement Dieu créa le ciel » & la terre... il dit que la » lumière soit, & la lumière » fut... il dit, faisons l'homme » à notre image & à notre res- » semblance, & l'homme fut » fait à l'image de Dieu ». Gen. I. Par ce peu de paroles l'homme apprend ce qu'il est, ce qu'il doit à Dieu & à soi-même, ce qu'il a lieu d'attendre de la bonté de son Créateur: (Voy. MOYSE) Le nom d'Adamites a été donné à quelques sectaires cyniques & abominables, qui dans leurs assemblées se mettoient nus, comme Adam & Eve l'étoient dans l'état d'innocence. Quant aux Prédamites, voyez au mot PEIRERE.

ADAM de Brême, chanoine

dans sa patrie, vivoit sur la fin du XIe. siècle. On a de lui une *Histoire Ecclésiastique*, qu'il composa dans sa jeunesse, divisée en quatre livres. Il y traite de l'origine, de la propagation de la foi dans les pays septentrionaux, & en particulier dans les diocèses de Brême & de Hambourg, depuis le regne de Charlemagne jusqu'à celui de Henri IV, empereur. Il est encore auteur d'un petit *Traité de la situation du Danemarck*, imprimé à la suite de son histoire, dont la meilleure édition est celle de Helmstad, en 1670, in-4°. Lindenbruch avoit publié l'un & l'autre de ces ouvrages avec d'autres traités, dès l'an 1595, Leyde, in-4°.

ADAM de S. Victor, chanoine-régulier de l'abbaye de S. Victor-lès-Paris, mourut l'an 1177, & fut inhumé dans le cloître de cette abbaye, où l'on voit son épitaphe en 14 vers, qu'il composa lui-même. Il a fait aussi quelques Traités de dévotion, entr'autres une prose en l'honneur de la Ste. Vierge, dont on trouve une traduction françoise dans le *Grant Marial de la Mere de vie*, Paris, 2 vol. in-4°; le premier gothique, & sans date; le second en lettres rondes, & de 1539.

ADAM, dit l'Écossais, parce qu'il étoit originaire de ce pays; ou le Prémontré, parce qu'il s'étoit fait religieux de cet ordre en 1158. Il fut envoyé par S. Norbert en Ecosse pour y enseigner l'Écriture-sainte & la Tradition. Il fut depuis tité de cet emploi pour être fait évêque de Wiltbetrn, & mourut

en 1180. Ses Œuvres ont été imprimées en partie en 1518; mais l'édition la plus complète est celle d'Anvers, 1659, in-fol.

ADAM, savant & pieux chartreux de Londres, florissoit en 1340. On a de lui : I. *Vie de S. Hugues de Lincoln*, publiée avec des notes par D. Bernard Pez, *Bibliot. Asctica*, tom. 10, p. 3. II. *Deux Traités sur les avantages de la Tribulation*, Londres, 1530. III. *Scala cæli : De sumptione Eucharistiæ : Speculum spiritualium*, qui sont restés manuscrits.

ADAM, d'Orleton, né à Hereford, devint évêque de cette ville, puis de Worchester, & de Winchester. C'étoit un caractère intrigant, qui occasionna beaucoup de troubles en Angleterre. Il mourut l'an 1375, aveugle & fort âgé; mais peu regretté. Il fut l'auteur de cette réponse ambiguë, qui coûta la vie à Edouard II. *Edwardum regem occidere nolite timere bonum est*; qu'on peut expliquer de ces deux façons: *Ne tuez pas le roi Edouard*, il est bon de craindre; ou *N'ayez point de crainte de tuer le roi Edouard*; c'est une bonne action.

ADAM, (Melchior) né en Silésie dans le XVIIe. siècle, recteur du college d'Heidelberg, publia en 1615, *Les Vies des philosophes, théologiens, jurisconsultes & médecins Allemands de son siècle & du précédent*, en 4 vol. C'est une compilation mal digérée & mal écrite.

ADAM, (Jean) jésuite Limousin, professeur de philosophie & prédicateur, mourut supérieur de la maison professe

de Bourdeaux en 1684. Il est connu par son zèle contre les prétendus disciples de S. Augustin, & contre les Calvinistes. Il fut envoyé par Louis XIV à Sedan, pour y travailler au rétablissement de la foi catholique. On a de lui, 1^o. *Le Triomphe de l'Eucharistie contre le ministre Claude*. 2^o. *La Vie de Saint François de Borgia*. 3^o. *Calvin défait par soi-même & par les armes de S. Augustin qu'il avoit usurpées*. 4^o. Une traduction de l'*Office de l'Église*, qu'il opposa aux *Heures de Port-Royal*; & plusieurs autres livres. On lit dans le *Menagiana* qu'un seigneur de la cour dit à la reine Anne d'Autriche; après avoir entendu un de ses sermons: *Ce discours m'a convaincu que le P. Adam n'étoit pas le premier homme du monde*. Il est mieux prouvé que ce calembour étoit familier à Voltaire à l'occasion d'un autre P. Adam, jésuite imbécille & inconséquent, qu'il nourrissoit chez lui par charité philosophique, c'est-à-dire, par ostentation & par dérision.

ADAM, (Lambert-Sigisbert) sculpteur célèbre, né à Nancy en 1700, mort en 1759, de l'ancienne académie de S. Luc à Rome, & de l'académie Clémentine à Bologne, se distingua par la beauté de son ciseau. Il fut souvent employé pour embellir les maisons royales, & il s'en acquitta avec autant de zèle que de gloire. Ses principaux ouvrages sont : 1^o. *Le Triomphe de Neptune*. 2^o. *Groupe de cinq figures & de cinq animaux, en plomb bronzé*, à Versailles. 3^o. *Le Bas-relief de la chapelle de Sainte-Adélaïde en bronze*. 4^o. *Le Groupe de la*

La Seine & de la Marne, en pierre, à S. Cloud. 5°. Deux Groupes en marbre, représentant la chasse & la pêche, à Berlin. 6°. Mars caressé par l'Amour, à Belle vue. 7°. Une statue représentant l'enthousiasme de la poésie. 8°. Saint Jérôme en marbre, aux invalides. Il a eu deux freres, Nicolas-Sébastien & François-Gaspar, tous les deux excellens sculpteurs. Le beau mausolée de la reine de Pologne à Notre-Dame de Bon-Secours, près de Nancy, est de Nicolas. François-Gaspar remporta comme ses freres les prix des académies de Rome & de Paris, & partagea leur imagination & leur goût. Attiré par les bienfaits du roi de Prusse, il n'a presque travaillé que pour lui; ses ouvrages embellissent Potzdam. Ces trois freres étoient fils de Jacob-Sigisbert Adam, né à Nancy en 1670, excellent sculpteur aussi, connu par plusieurs ouvrages en bronze & en plomb d'une grande beauté, & par ses modèles en terre.

ADAM. (Maître) *Voyez BILLAUT.*

ADAM, (Jean) jésuite Sicilien, après avoir travaillé 20 ans à la propagation du christianisme au Japon, mourut en 1633, par le cruel supplice de la fosse, qui consiste à être suspendu par les pieds à une potence, & à rester ainsi renversé la moitié du corps cachée dans une fosse.

ADAMITES. *Voyez PRODICUS.*

ADAMSON, (Patrice) né en 1536 à Perth, après avoir fait ses études en France, retourna en Ecosse, où il se ma-

ria, & devint archevêque de S. André en 1576. Quand les Presbytériens l'emportèrent sur les Episcopaux, il ne rougit pas de désavouer, par trois rétractions, tout ce qu'il avoit dit auparavant en faveur de l'épiscopat. La honte de cette lâche démarche le conduisit peu de tems après au tombeau, l'an 1591. Il a laissé des poésies latines, qui ont été imprimées à Londres, 1619, in-4°; & un traité *De sacro pastoris officio*, Londres, 1619, in-8°. Ses *Rétractations avec sa Vie*, se trouvent à la suite d'*Amelvini Musæ*, 1620, in-4°.

ADAREZER, roi de la Syrie de Soba, qui s'étendoit depuis le Liban jusqu'à l'Oronte, du midi au septentrion: David défit ce prince dans deux grandes batailles.

ADDISSON, (Joseph) naquit à Miston en Angleterre, l'an 1672. Ses talens pour la littérature, la poésie & la philosophie, se développèrent de bonne heure. Il lut avec un goût infini tous les auteurs de l'antiquité, grecs & latins. Il étoit encore étudiant dans l'université d'Oxford, lorsqu'il fit imprimer ses *Musæ Anglicanæ*; production qu'un poète d'un âge plus avancé n'auroit pas désavouée. Son beau poème, à l'honneur, de Guillaume III, en 1695, lui valut une pension de 300 livres sterlings. Les autres pieces qu'il fit pour chanter les victoires de sa nation, le firent aimer du peuple & connoître des grands. Il fut nommé secrétaire-d'état; mais il se démit de cette place, pour se livrer entièrement aux belles-lettres. Il mourut à Holland;

houffe, le 17 juin 1719. Cet auteur est le premier Anglois qui ait fait une tragédie écrite avec une élégance & une noblesse soutenues. Son *Caton* est une des plus belles pieces qui aient paru sur le théâtre de Londres: mais les monologues sont trop longs; on y admire cependant un morceau pathétique & sublime sur l'immortalité de l'ame, qui vaut seul une bonne piece. Le désordre de Shakespear se fait encore un peu sentir dans la régularité d'Addisson. Ce poète ne s'est pas moins illustré par ses productions de morale & de critique. Il y a plusieurs morceaux de lui dans le *Spektateur* & dans le *Curateur*, où la raison & le bon goût sont embellis par l'esprit & par les graces. Les pieces qu'il inséra dans le *Babilard* de Richard Stéele, ne sont pas moins estimées. Parmi ses ouvrages de poésie, on distingue son *Poème sur la bataille de Hochstet*. On lui reproche seulement de n'y avoir pas assez respecté les têtes couronnées qui étoient en guerre avec les Anglois; défaut qu'il peut avoir imité des écrivains François qui ont écrit les guerres de leur nation. Addisson auroit dû rendre dans ses vers & dans sa prose plus de justice à Louis XIV, qui pour être un voisin dangereux, n'en étoit pas moins un grand roi. Il reçut le nom de *Sage*, pour avoir cherché dans tous ses écrits à plier le génie anglois à l'ordre, aux regles, aux convenances. Il le mérita aussi par son caractère & sa conduite. Il montra dans la littérature toute la politique d'un courtisan. Il dé-

testoit Pope dans le fond du cœur; mais il prenoit sur lui de le ménager au-dehors. On dit qu'il devoit donner une Tragédie sur la mort de Socrate, un Dictionnaire anglois, un Traité de la religion; mais que sa place & ses infirmités l'en empêchèrent. Addisson respecta toujours la religion: tous ses écrits en respirent la vérité & les salutaires influences; ils contiennent d'excellentes réflexions contre les erreurs de la philosophie moderne; mais ses préventions contre les Catholiques font tort à son jugement & à sa philosophie. Ses ouvrages ont été imprimés à Londres, 1726, 3 vol. in-12. Sa *Vie* par des Maisieux, Londres, 1733, in-12, en anglois.

ADELAÏDE, fille de Rodolphe, roi de Bourgogne, née en 931, fut mariée à l'âge de 16 ans à Lothaire II, roi d'Italie. Après la mort de ce prince, empoisonné en 950, sa veuve fut opprimée par Berenger II, qui usurpa le trône de Lothaire. Renfermée dans une étroite prison, elle se sauva dans la forteresse de Canose, d'où elle appella l'empereur Othon I à son secours. Ce prince la délivra, l'épousa, & entra avec elle en triomphe dans Pavie en 951. Sa vertu & ses graces lui donnerent beaucoup de pouvoir sur l'esprit de son époux. Elle fut mere d'Othon II, qui lui donna pendant quelque tems de grands chagrins, mais qui revint de ses erreurs & se rendit aux leçons de cette mere respectable. Elle mourut en route à Seltz en Alsace, en 999, âgée d'environ 69 ans. Son nom ne se lit point dans le martyrologe

romain, mais on le trouve dans plusieurs calendriers d'Allemagne. S. Odilon, abbé de Cluni, a écrit sa vie. Gerbert, depuis pape sous le nom de Silvestre II, l'appelle dans ses lettres *la terreur des empires & la mere des rois*.

ADÉLAÏDE, (Sainte) fille de Megendose, comte de Gueldre, mourut en 1015, au monastere de N. D. à Cologne, dont elle étoit abbesse. Ce monastere avoit été fondé par le comte son pere, ainsi que celui de Bellich ou Villich sur le Rhin, qui est aujourd'hui un chapitre de chanoinesses.

ADÉLAÏDE, femme de Frédéric, prince de Saxe, conspira avec son amant Louis, marquis de Thuringe, contre les jours de son époux. Le marquis ayant feint de chasser dans le bois qui étoit à côté du château de Frédéric, Adélaïde, avertit son mari, & l'anima contre le marquis. Frédéric, n'imaginant pas que la colere de sa femme fût feinte, poursuivit Louis. Des injures on en vint aux coups, Frédéric fut tué l'an 1065, & l'assassin épousa la veuve son amante.

ADELARD. *Voyez* ADALARD.

ADELBERT. *Voyez* ALBERT DE MAYENCE.

ADELGREIFF, (Jean) né dans un village voisin d'Elbing, se distingua par sa folie, & auroit peut-être formé une secte fougueuse, si on l'avoit laissé dogmatiser à son aise. Il disoit que sept Anges lui avoient révélé, qu'il tenoit la place de Dieu en terre, pour extirper tout le mal du monde, & pour châtier les souverains avec des

verges de fer. C'est pourquoi il se donnoit ces titres : *Nous Jean Albrecht ADELGREIFF, Syrdos. Amade, Canamata, Kiki Schmalkilmandis, Elioris, Archi-Souverain Pontife, Empereur, Roi de tout le royaume divin, Prince de paix de tout l'univers, Juge des vivans & des morts, Dieu & Pere, dans la gloire duquel Christ viendra au dernier jour pour juger le monde, Seigneur de tous les seigneurs, & Roi de tous les rois*. L'an 1636 on le mena prisonnier à Konisberg : il avoua qu'il avoit été fouetté en Transylvanie, pour cause d'adultere. On joignit l'accusation d'hérésie à celle de magie, & il fut condamné au dernier supplice. Quand on lui lut la sentence, il l'écouta sans la moindre émotion, & dit : *Puisque la chose ne pouvoit être autrement, il falloit qu'elle arrivât.*

ADELMAN, chanoine & écolâtre de l'église de Liege, évêque de Bresse dans le XIe. siecle, écrivit à l'hérétique Bérenger une lettre sur l'Eucharistie, où il défend ce mystere avec une sagesse & une modération dignes de la vérité. On trouve cette lettre dans une collection sur l'Eucharistie, publiée à Louvain en 1561, in-8°, & dans la Bibliotheque des Peres. Il mourut vers 1062.

ADELME, fils de Kentred, frere d'Inas, roi des Saxons occidentaux, premier évêque de Stirburn dans le VIIe. siecle, a laissé divers ouvrages en vers & en prose, imprimés à Mayence en 1601. Il passe pour le premier Anglois qui apprit à sa nation l'usage de la langue latine, & les règles de la poésie.

ADELPHE, philosophe Platonicien, qui adopta les principes des Gnostiques, comme des développemens du Platonisme. Il ramassa plusieurs livres d'Alexandre le Libyen, & de prétendues révélations de Zoroastre, qu'il mêla avec les principes du Platonisme & avec ceux des Gnostiques. Il composa de ce mélange un corps de doctrine, qui séduisit beaucoup de monde dans le IIIe. siècle. Il prétendoit avoir pénétré plus avant que Platon dans la connoissance de l'Être-Suprême. Plotin le réfuta dans ses leçons, & écrivit contre lui.

ADEODAT, pape. *Voyez DIEUDONNÉ.*

ADER, (Guillaume) médecin de Toulouse, auteur d'un *Traité* imprimé en 1621, sous ce titre: *Enarrationes de Ægrotis & Morbis evangelicis*. Il y examine, si l'on auroit pu guérir par la médecine, les maladies dont J. C. délivroit par miracle. Il décide que non; & que les infirmités que le Messie avoit guéries, étoient incurables. Mais quand ces maladies eussent été du ressort de la médecine, la guérison n'en seroit pas moins miraculeuse, puisqu'elle s'opéra dans un moment & par quelques paroles. Ader vivoit au commencement du XVIIe. siècle. C'étoit un homme savant.

ADHEMAR, (Guillaume) gentilhomme Provençal, célèbre par son esprit, mérita l'estime & l'amitié de l'empereur Frédéric Barberousse, & de l'impératrice Béatrix son épouse. Il dédia à cette princesse un *Traité des Femmes illustres*, en vers. Il laissa d'autres pièces

de poésie, & mourut vers 1190.

ADHERBAL, fils de Micipsa, roi de Numidie, ayant été vaincu par Jugurtha, implora le secours des Romains. Le sénat donna la Basse-Numidie à Adherbal, & la haute à Jugurtha; mais celui-ci, n'étant pas satisfait de ce partage, mit le siège devant Cirthe, capitale des états d'Adherbal, prit la ville, & mit à mort le roi, l'an 113 avant J. C.

ADIMARI, (Raphaël) né à Rimini sur la fin du XVIe. siècle, consacra sa plume à l'histoire de sa patrie. Elle parut à Brescia, en 1616, 2 vol. in-4°. sous ce titre: *Sito Riminese*. Elle est assez estimée, quoique les Italiens lui préfèrent celle de *Clementini* (*Voyez ce mot*)

ADIMARI, (Alexandre) d'une famille patricienne de Florence, différente de celle de Raphaël, étudia avec soin les lettres grecques & romaines, & cultiva avec succès la poésie. On a de lui une traduction en vers italiens des *Odes de Pindare*, qu'il accompagna de bonnes observations; cette traduction estimée des Italiens, parut à Pise en 1631, in-4°.

ADLERFELDT, (Gustave) naquit près de Stockholm; il étudia avec éclat dans l'université d'Upsal, & voyagea ensuite dans toute l'Europe. A son retour. Charles XII lui donna une place de gentilhomme de sa chambre. Adlerfeldt suivit le prince dans ses victoires & dans ses défaites. Il profita de l'accès qu'il avoit auprès du monarque, pour écrire son histoire. Elle est aussi exacte qu'on devoit l'attendre d'un courtisan qui écrit du vivant de son

maître. Cet officier Suédois fut tué d'un coup de canon à la bataille de Pultava, en 1709. C'est à cette fameuse journée que finissent ses mémoires. Le fils de l'auteur en fit une traduction françoise, imprimée en 4 vol. in-12, Amsterdam, 1740.

ADMETE, fils de Phérès, roi de Thessalie, fut l'un des princes Grecs qui s'assemblerent pour la chasse du sanglier de Calydon. Il eut encore part à l'expédition des Argonautes. Ce fut chez ce roi qu'Apollon fut réduit à garder des troupeaux, lorsqu'il fut chassé du ciel par Jupiter. Admete ayant voulu épouser Alceste, fille de Pélias, ne put obtenir cette princesse, qu'à condition qu'il donneroit au pere un char traîné par un lion & un sanglier. Apollon, pénétré de reconnoissance pour Admete, lui enseigna l'art de réduire sous un même joug deux animaux si féroces. Ce Dieu obtint encore des Parques, que, lorsque ce prince toucheroit à son heure dernière, il pût éviter la mort, pourvu qu'il se trouvât quelqu'un assez généreux pour s'y livrer en sa place. Admete ayant été attaqué d'une maladie mortelle, & personne ne s'offrant pour lui, Alceste le fit généreusement; mais Admete en fut si affligé, que Proserpine, touchée de ses larmes, voulut lui rendre sa chere épouse. Pluton s'y étant opposé, Hercule descendit aux enfers, & en retira Alceste. Apollon rendit plusieurs autres services à Admete pendant sa retraite. Jamais prince n'essuya plus de traverses que lui; mais les dieux le protégèrent toujours à cause de sa piété.

ADOLPHE, de Nassau, fut élu empereur d'Allemagne en 1291. C'étoit le plus illustre guerrier de son tems, & un des plus pauvres. Albert d'Autriche, au préjudice duquel il avoit été élu, lui livra bataille auprès de Spire, le 2 juillet 1298. Ils se joignirent au fort de la mêlée, & Albert d'Autriche lui porta dans l'œil un coup d'épée, dont il mourut. Adolphe s'étoit attiré la haine des Allemands; & cette haine lui fit perdre la couronne & la vie, parce qu'il ne fut pas secouru comme il auroit pu l'être.

ADOLPHE II, prince d'Anhalt & évêque de Mersebourg, né en 1458, & mort en 1526, passoit pour un grand prédicateur & habile théologien. Il fut d'abord très-opposé à Luther; mais on assure que dans la suite il goûta sa doctrine, parce qu'il la trouvoit commode & assortie à ses inclinations.

ADOLPHE, comte de Cleves, est célèbre par l'institution de l'ordre des Foux en 1380. Trente-cinq seigneurs ou gentilshommes entrèrent dans cette société, qui ne paroît avoir été formée que pour entretenir l'union entre les nobles du pays de Cleves. On les reconnoissoit à un fou d'argent en broderie, qu'ils portoient sur leurs manteaux. Le dimanche après la fête de S. Michel, tous les confreres s'assembloient à Cleves, & se régaloient à frais communs. La société s'appliquoit ensuite à terminer les différends survenus entre les confreres. Cet ordre ne subsiste plus depuis long-tems.

ADOLPHEFRÉDÉRICII, de Holstein-Gottorp, roi de Suede, fut couronné en 1751, après la mort de Frédéric de Hesse-Cassel qui mourut sans postérité, & dont il avoit été nommé successeur par la diete dès l'an 1743. Il étoit auparavant évêque de Lubeck. Ce prince commença par réformer les loix à l'exemple du roi de Prusse, dont il avoit épousé la sœur en 1744; mais son autorité étant extrêmement limitée, il ne put faire tout le bien qu'il eût voulu. Ami des talens, autant que de la justice, il les a protégés & encouragés. Il a fait fleurir le commerce; & à sa mort, arrivée en 1771, ses sujets l'ont pleuré comme un pere. En 1755, il avoit fait élever à Tornéo, dans la Bothnie occidentale, une pyramide, destinée à servir de monument aux opérations qu'avoient faites plusieurs académiciens François pour déterminer la figure de la terre, qui demeura néanmoins dans l'état de problème. Il établit la même année, à la recommandation de la reine, une académie des inscriptions & belles-lettres. L'année d'après fut marquée par un événement funeste. Des amis du roi formerent le projet de rétablir le pouvoir monarchique que la reine Ulrique, sœur de Charles XII, avoit abdiqué: leur complot fut découvert, & plusieurs de ceux qui y étoient entrés, périrent sur l'échafaud. Gustave son fils, qui lui a succédé, a rétabli, de concert avec les états, en 1772, l'autorité royale, en renfermant dans de justes bornes celle des sénateurs. Dans

la diete de 1789, ces bornes ont été plus resserrées encore: la noblesse y a perdu plusieurs prérogatives; l'ordre des payfans & celui des bourgeois acquirent plus de considération, & le roi eut le droit de faire la paix & la guerre.

ADON, archevêque de Vienne en Dauphiné en 860, avoit été élevé dès sa tendre jeunesse dans l'abbaye de Ferrieres. Il parut avec éclat dans divers conciles; il en tint lui-même plusieurs à Vienne pour maintenir la pureté de la foi & des mœurs. Mais les actes de ces conciles sont perdus, & il ne nous reste plus qu'un fragment de celui qui fut tenu par le saint en 870. Lorsque le roi Lothaire, dégoûté de la reine Thietberge, voulut la renvoyer, Adon s'éleva contre ce divorce, & fit au prince les plus fortes représentations pour l'en détourner. Il eut beaucoup de part aux affaires publiques qui se traitèrent de son tems, & la religion trouva toujours en lui un zélé défenseur. Le pape Nicolas I, Charles-le-Chauve, & Louis de Germanie, l'estimoient autant pour sa prudence que pour sa sainteté, & déféroient avec confiance à ses avis. Il mourut le 16 décembre 875 à 76 ans. L'embaras des affaires ne nuisoit pas à son recueillement, & n'empêcha pas qu'il ne trouvât du tems pour la priere & pour l'étude. Ce Prélat est auteur: I D'une *Chronique universelle* depuis Adam, citée par les auteurs les plus exacts. Elle fut imprimée en 1522 à Paris, in-fol. en caracteres gothiques, avec une partie de Grégoire

de Tours; & l'a été depuis à Rome, 1745, in-fol. L'auteur l'a divisée en six âges, & l'a poussée jusqu'à son tems, en commençant à la création du monde. Il. D'un *Martyrologe*, dont le P. Rosweide, jésuite, donna une édition très-estimée en 1613, in-fol. M. Georgi, secrétaire de Benoît XIV, en a donné une plus correcte encore, avec des notes & des dissertations savantes.

ADONIAS, fils de David & d'Aggith, ayant projeté de se faire roi, fut appuyé inutilement par Joab. Il se retira au pied de l'autel. pour échapper au ressentiment de Salomon, qui lui pardonna; mais ayant aspiré une seconde fois à la royauté, ce roi lui fit ôter la vie vers l'an 1014 avant J. C.

ADONIBESECH, roi de Besech dans la terre de Chanaan, étoit un prince puissant & cruel, qui ayant vaincu soixante & dix rois, leur avoit fait couper l'extrémité des pieds & des mains, & leur donnoit à manger sous sa table les restes de ce qu'on lui servoit, Les Israélites l'ayant vaincu, lui firent le même traitement vers l'an 1330 avant J. C.

ADONIS, jeune-homme extrêmement beau, naquit de l'inceste de Cinyre, roi de Cypre, avec sa fille Myrrha. Vénus, qui l'aima passionnément, eut la douleur de le voir tuer par un sanglier; mais elle le métamorphosa en anémone. Quelques auteurs ont ajouté à cette fable, que Proserpine, touchée des plaintes de cette déesse, s'engagea de le lui rendre, à condition qu'il demeurerait avec elle dans les

enfers six mois de l'année, & les six autres avec Vénus. Celle-ci manqua bientôt à la convention: ce qui causa entre ces déesses une grande querelle. Jupiter la termina, en ordonnant qu'Adonis fût libre quatre mois de l'année, qu'il en passât quatre avec Vénus, & le reste avec Proserpine. Les païens consacrerent, par des lamentations annuelles, le jour de sa mort, ou, si l'on veut, les folies & les débauches de leurs dieux; c'est à cette cérémonie que fait allusion le prophete Ezéchiel au chap. VIII, v. 14: *Et ecce ibi mulieres sedebant plangentes Adonidem. Voyez OSIRIS.*

ADONISEDEC, roi de Jérusalem, unit ses armes à celles de quatre rois ses voisins pour combattre les Israélites. Josué leur livra bataille, les vainquit, & les força de se retirer dans une caverne, où ils furent pris & mis à mort l'an 1423 avant J. C. Ce fut dans cette journée que Dieu arrêta le soleil, à la priere de Josué. *Voy. ce dernier mot.*

ADORNE, (François) jésuite, d'une ancienne famille de Genes, féconde en grands hommes, mort en 1586, à 56 ans; composa, à la priere de S. Charles, dont il étoit confesseur, un savant *Traité de la discipline ecclésiastique.*

ADORNE, (Jean-Augustin) frere du précédent, fondateur de la congrégation des clercs réguliers-mineurs, mort à Naples en odeur de sainteté l'an 1590. Il voulut qu'il y eût toujours quelqu'un de ses clercs devant le saint sacrement.

ADRASTE, roid'Argos, leva une armée contre Ethéocle, qui avoit chassé du trône de

Thebes en Béotie, Polinice son gendre & frere d'Ethéocle. Cette guerre fut appellée l'*Entreprife des sept Preux*, parce que l'armée étoit composée de sept princes. Ils périrent tous au siege de Thebes, à l'exception d'Adraste. Ce roi inspira, aux enfans des princes qui avoient été tués, la vengeance dont il étoit animé. Il forma une nouvelle armée de sept jeunes princes, que l'on nomma *des Epigones*; c'est-à-dire, de ceux qui avoient survécu à leurs peres. Ils vainquirent les Thébains, & ils échapperent tous à la mort, à l'exception d'Egialée, fils d'Adraste. Ce pere trop tendre ne survécut point à la douleur que lui causa la mort de son fils. Ces événemens arriverent vers l'an 1251 avant J. C.

ADRASTE, petit-fils de Midas, roi de Phrygie, vivoit environ 600 ans avant J. C. Ayant tué par mégarde son frere, il fut obligé de quitter sa patrie, & alla chercher un asyle à la cour du roi de Lydie. Crésus l'ayant reçu & purifié de son meurtre, le combla de bienfaits, le retint dans son palais, & lui donna tout ce qui étoit nécessaire pour vivre d'une maniere convenable à son rang. Il le chargea, dans la suite, de veiller à la conservation de son fils. Le prince étranger, ravi de trouver l'occasion de témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, reçut avec joie cet emploi : mais il eut bien lieu de s'en repentir. Dans la fameuse chasse du sanglier qui ravageoit les champs des Mysiens, l'infortuné Adraste ayant lancé

son javelot sur la bête, la manqua, & tua de ce même coup Athys, ce jeune prince qui avoit été confié à sa garde. Alors détestant la vie, & se regardant comme un instrument funeste de malheurs inevitables, il se donna lui-même la mort sur le tombeau du jeune Lydien.

ADRASTÉE. Voyez NEMESIS.

ADRETS, (François de Beaumont, baron des) d'une ancienne famille du Dauphiné, esprit ardent, né pour être chef de parti. Il embrassa celui des Huguenots, par ressentiment contre le duc de Guise, en 1562. Il prit Valence, Vienne, Grenoble, Lyon, & se signala autant par sa valeur & par sa célérité, que par l'atrocité de ses vengeances. Il tuoit, il brûloit, il sacageoit avec une inhumanité qui faisoit frémir ses officiers même. Son seul aspect, son regard farouche, son nez recourbé, son visage décharné & marqué de taches de sang noir, tel qu'on peint Sylla, imprimoient l'effroi aux plus intrépides. Son caractère atroce est peint tout entier dans le barbare plaisir qu'il se donna sous les rochers de Mornas, au pays du Rhône, puis à Montbrison en Forez. Ayant réduit ces postes, il s'amusoit après son diner à voir sauter, l'un après l'autre, les soldats & les officiers de la garnison catholique, soit du haut des rochers, soit de la plate-forme des tours, dans le fossé où ses gens les recevoient sur leurs piques! Il sortit néanmoins de son caractère en l'une de ces ren-

contres, & pour la première fois son cœur s'ouvrit à la pitié. Un de ces malheureux ayant pris deux fois son effor, & s'arrêtant chaque fois au bout du précipice : *Lâche* lui cria des Adrets, *voilà deux fois que tu recules.* — *Et moi, je vous le donne en dix, brave général*, lui répliqua le soldat. Cette force d'ame dans une situation si capable de l'étouffer, charma le tyran, & obtint la grace au proscrit. Il fut à l'égard des Catholiques, ce que Néron avoit été à l'égard des premiers Chrétiens. Il recherchoit, il inventoit les supplices les plus bizarres, & goûtoit la barbare satisfaction de les faire endurer à ceux qui tomboient entre ses mains. Ce monstre, voulant rendre ses enfans aussi cruels que lui, les força de se baigner dans le sang des Catholiques, dont il venoit de faire une sanglante boucherie ; & ces horreurs avoient l'approbation des chefs du parti : l'amiral de Coligny disoit *qu'il falloit se servir de lui comme d'un lion furieux, & que ses services devoient faire passer ses insolences.* On donna cependant le gouvernement du Lyonnais à un autre. Des Adrets piqué voulut se faire Catholique ; mais on le fit saisir à Romans, & il auroit péri par le dernier supplice, si la paix qui se fit alors, ne lui eût sauvé la vie. Il exécuta ensuite son dessein, & mourut l'an 1587 abhorré des Catholiques & méprisé des Huguenots. » Les horreurs exercées » par le baron des Adrets, » dit un écrivain moderne, » suffissent seules pour justifier

les mesures les plus sévères qu'on prend dans quelques pays, contre l'introduction des sectes & des dogmatifans anti-catholiques. Que d'affreux spectacles la France se fût épargnés, si elle avoit veillé, comme l'Italie & l'Espagne, à écarter ou à éteindre dans la naissance un fléau qui devoit en produire tant d'autres, & qui en établissant le regne des erreurs par le fer & le feu, a mis la monarchie à deux doigts de sa perte. Peut-être toutes les suites de ce malheur ne sont-elles pas encore calculées, & que le philosophisme, qu'on peut considérer comme le produit des dernières hérésies, nous apprendra dans peu à quelle somme elles se montent. « Cet homme féroce & vénal laissa des fils & une fille, qui n'eurent point de postérité. César de Vauflète, son gendre, se maria en secondes noces, après avoir hérité de la fille du baron des Adrets, sa première femme ; & c'est de ce second mariage que sont descendus les barons des Adrets, du nom Vauflète. Sa *Vie* a été écrite par Gui Allard, à Grenoble, 1675, in-12. Elle est d'un style simple, mais les faits sont vrais. ADRIAN ou ADRIAENSEN, (Corneille) de l'ordre de S. François, natif de Dordrecht, & mort en 1581, âgé de 60 ans, prêcha avec tant de zèle & de succès à Bruges, qu'il fut appelé l'apôtre de cette ville. Les hérétiques, dont il étoit le fléau, tâcherent de le perdre de réputation par tous les moyens imaginables. Van

Meteren a rassemblé diverses calomnies contre ce religieux, que Mr. de Thou, qui ne le copie que trop pour les affaires des Pays-Bas, répète après lui. Les *Sermons* publiés sous son nom, sont remplis de turlupinades, & même d'expressions obscenes, que les hérétiques y ont ajoutées après sa mort, dans le dessein de rendre sa mémoire méprisable & odieuse. C'est ce que nous apprennent Sanderus & Valere André, beaucoup mieux instruits de ces sortes d'objets que Van Meteren, dont le jugement est presque toujours obscurci par le fanatisme de secte.

ADRIANI, (Jean-Baptiste) naquit à Florence d'une famille noble en 1511, fut secrétaire de la république, & y jouit d'une grande considération. Il mourut dans la même ville en 1579. On a de lui l'Histoire de son tems, depuis l'an 1536, où finit celle de Guichardin, jusqu'en 1573, in-4°. Cette suite ne dépare point l'ouvrage de ce célèbre historien. Le président de Thou, qui s'en est beaucoup servi dans son Histoire, l'estimoit à cause de son exactitude. On croit que Côme, grand-duc de Toscane, lui avoit fourni ses mémoires. Adriani fit l'oraison funebre de ce prince & celle de Charles V & de l'empereur Ferdinand, où il y a de l'éloquence & autant de vérité qu'on peut en mettre dans des panégyriques. On a encore de lui une Lettre curieuse à Vasari, sur les peintres, dont il est parlé dans Plin. in-4°. L'édition in-fol. de l'Histoire de son tems, à Venise, 1583. est fort chere.

ADRICHOMIA, (Cornélie) religieuse de l'ordre de S. Augustin, a traduit en vers les *Psaumes de David*, dans le XVIe. siecle.

ADRI HOMIUS, (Christien) né à Delft en 1533, ordonné prêtre en 1561, mourut en 1585 à Cologne, où il se retira après avoir été chassé de son pays par les Protestans. Son ouvrage le plus célèbre, est le *Theatrum terræ sanctæ*, avec des cartes géographiques, à Cologne, 1643. in-fol. On a encore de lui *Veteris Jerosolima descriptio*, in-8°; & une Chronique de l'Ancien & du Nouveau-Testament, qui manque quelquefois de critique; Cologne, in-fol. 1682. Il étoit meilleur géographe qu'historien. Sa *Géographie sainte* est très-estimée; Bonfrerius en a corrigé les cartes. Son nom de famille étoit Adrichem, dont il fit Adrichomius. Voyez les *Mémoires de Nicéron*, tome 38.

ADRIEN, (Ælius) né à Italica, près de Séville en Espagne, étoit cousin-germain de Trajan, qui l'adopta, & auquel il succéda sur le trône impérial en 117. Son premier soin fut de faire la paix avec les Parthes, & de maintenir la discipline militaire. De retour à Rome, il ne voulut pas accepter l'honneur du triomphe, & le fit accorder à l'image de Trajan. Un an après, Adrien marcha contre les Alains, les Sarmates & les Daces, dont il arrêta les hostilités. Il visita ensuite les provinces de son empire, s'arrêta quelque-tems en Espagne, revint à Rome, recommença ses voyages, & fixa les bornes de l'empire. Il

s'éleva quelque tems après une sanglante persécution contre les Chrétiens, dont un grand nombre fut immolé à la fureur des païens dans routes les provinces de l'empire; mais sur les remontrances de Quadrat & d'Ariftide, Adrien fit enfin cesser le massacre. Il bâtit une ville en Egypte à l'honneur d'Antinoüs, objet infâme d'une luxure que Dieu a autrefois abolie par le feu du ciel. Jérusalem fut relevée par ses soins & par ceux des Juifs, qui, malgré leurs fréquentes révoltes, contribuèrent à ce rétablissement, qu'ils croyoient devoir leur être favorable. Ce n'étoit pourtant pas pour eux qu'on rebâtissoit Jérusalem. Ces malheureux s'étant révoltés de nouveau sous les étendards d'un prétendu Messie nommé *Barcochebas*, il leur fut défendu d'entrer dans Jérusalem, dont le nom fut changé en celui d'*Ælia*, & même de la regarder de loin. On mit un pourceau de marbre sur la porte qui regardoit Bethléem, & comme les Chrétiens, qui n'avoient point du tout songé à se révolter, lui étoient, on ne fait pourquoi, aussi odieux que les Juifs, Adrien éleva une idole de Jupiter à l'endroit de la résurrection de J. C., & une de Vénus en marbre au calvaire; fit planter un bois en l'honneur d'Adonis à Bethléem, & lui consacra la caverne où le Sauveur étoit né. Adrien devint plus cruel que jamais sur la fin de son regne, & fit mourir injustement plusieurs personnes de distinction. Il fut attaqué d'une hydropisie à son palais de Tikur. Les remèdes

ne lui procurant aucun soulagement, il tomba dans le désespoir: souvent il demanda du poison ou une épée pour terminer sa vie; il offrit même de l'argent, & promit l'impunité à ceux qui voudroient lui rendre ce prétendu service. Son médecin se tua lui-même de peur d'être forcé à lui donner du poison. Enfin, un esclave, nommé Mastor, qui s'étoit fait connoître par sa force & sa hardiesse, se détermina, tant par menaces, que par promesses, à obéir à l'empereur. Mais quand il fallut en venir à l'exécution, il fut saisi d'une si grande frayeur qu'il prit la fuite. Le malheureux Adrien se lamentoit nuit & jour de ne pouvoir trouver la mort, lui qui l'avoit donnée à tant d'autres. Il se la donna cependant à lui-même, en mangeant & en buvant des choses contraires à sa maladie. Il expira en disant: » les médecins ont tué l'em- » pereur. *Turba medicorum Cæ-* » *sarem perdidit.* (Dion. Cass. & Spartien, in *Adriano.*) Il mourut en 138, à la soixante-deuxième année de son âge, & à la vingt-unième de son regne. *Ælius Spartianus* nous a conservé ces vers qu'il fit avant de mourir, & qui marquent son inquiétude sur l'état de son ame après sa mort, inquiétude que la philosophie s'efforce en vain de dissimuler:

Animula vagula, blandula,
Hospes comesque corporis,
Quæ jam abibis in loca
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

Il avoit une passion extrême pour tout ce qui étoit extraor-

dinaire, & une connoissance peu commune des mathématiques, de l'astrologie judiciaire, de la physique, de la musique, & généralement de tous les arts de curiosité. » Mais, dit Bacon, c'étoit en lui un travers d'esprit, de vouloir tout comprendre, & de négliger ce qu'il y a de plus utile dans la sphere des connoissances humaines ». Il s'appliqua sérieusement à la magie, & voulut être initié dans tous les mysteres de la Grece. Julien, dans ses *Césars*, le raille avec justice, sans penser qu'il traçoit son portrait plutôt que celui d'un de ses prédécesseurs. Il s'amusa avec les gens qui se moquoient de lui, & l'engagerent dans plus d'une fausse démarche, flattant ses vices & applaudissant à tous ses caprices. Favorin, un des principaux, répondit à un de ses amis, qui lui reprochoit d'avoir cédé mal-à-propos à l'empereur : *Voulois-tu que je ne cédasse pas à un homme qui a trente légions d'armées ?* Il parvint cependant à connoître cette espèce d'hommes, & les chassa tous comme avoit fait Vespasien avant lui, sans excepter Favorin, qui abusa étrangement de l'ascendant qu'il avoit pris sur lui. Sa vanité alloit si loin, qu'il faisoit mettre à mort ceux qui osoient se donner pour ses rivaux dans quelque art ou dans quelque science. On loue ce prince pour deux choses qui au commencement de son regne le rendirent vraiment recommandable. 10. Ayant été élevé à l'empire, dit Spartien, il se débarrassa de ses haines particulières, & oublia les injures qu'il

avoit reçues, au point que quand il eut été fait empereur, il dit à un de ses plus grands ennemis : *Vous n'avez plus rien à craindre présentement.* 20. Un jour qu'il passoit, une femme se mit à crier : *Écoutez-moi, César.* Et comme il répondit qu'il n'avoit pas le tems, cette femme lui répliqua (*Ne soyez donc pas empereur (Noli ergo imperare).*) Frappé de ces paroles, il s'arrêta, & entendit les plaintes qu'on lui portoit. Adrien composa lui-même l'histoire de sa vie & de ses principales actions, & la fit publier sous le nom d'un de ses domestiques, connu pour capable d'écrire. Cette histoire, qui n'étoit apparemment qu'un panegyrique, comme celle que des philosophes de nos jours ont publiée de leur vie, n'existe plus, & donne lieu de croire que celles-ci n'existeront pas long-tems. Les hommes même vertueux & amis de la vérité qui ont écrit leur histoire, ont mal réussi dans ce genre d'ouvrage, où l'égoïsme vient se placer sans que l'écrivain s'en aperçoive. » Rien de plus difficile, dit un judicieux observateur, que de parler de ce qui nous touche, sans laisser entrevoir l'orgueil, jusques dans les précautions que l'on prend pour le cacher, & dans les prétextes que l'on allègue pour colorer ses défauts ou pour excuser ses foiblesses. » On peut ajouter à cela la pente naturelle que nous avons tous à faire connoître nos talens & les autres avantages que nous croyons avoir. » Le portrait, d'ailleurs si in-

» génieux, que M. Fléchier, évêque de Nîmes, a tracé de lui-même, se ressent de ce défaut. Ce que Montaigne nous a laissé sur sa famille, son éducation, ses études, ses succès, ses voyages, &c., est bien plus défectueux encore par l'égoïsme éternel que l'on y trouve. César lui-même, malgré tous ses soins pour déguiser sa vanité; la pousse jusqu'à l'enfantillage, dans sa description d'un pont qu'il avoit fait construire, & l'histoire lui reproche, avec raison, d'avoir dénaturé dans ses Commentaires, plusieurs faits qui y sont rapportés ».

ADRIEN, (S.) servoit comme officier dans les armées romaines, & persécuta les Chrétiens sous le regne de Maximilien-Galere; mais il fut si touché de leur courage & de leur patience, qu'il embrassa leur religion. Ayant été arrêté à son tour, il souffrit d'horribles supplices, & reçut à Nicomédie la couronne du martyr, vers l'an 306, dans la dernière persécution générale. Saint Adrien est nommé sous le 4 de mars dans le martyrologe, dit de S. Jérôme, ainsi que dans le romain. Sa fête est encore marquée au 8 de septembre, qui est le jour de la translation de ses reliques à Rome, où il y a une église fort ancienne de son nom.

ADRIEN, (S.) Africain de naissance, fut d'abord abbé de Nérída, près de Naples. Le pape Vitalien, qui lui connoissoit une grande science de l'Écriture-sainte, & une expérience consommée dans les

voies intérieures de la piété, le choisit pour remplacer dignement S. *Deus-Dedit*, archevêque de Cantorbéry. L'humble religieux représenta au souverain pontife qu'il seroit du bien de l'Église, d'élire en sa place Théodore, parce qu'il étoit beaucoup plus capable que lui de remplir les devoirs d'une charge aussi importante. Vitalien se rendit, mais après avoir obtenu qu'Adrien aideroit Théodore de ses avis, & qu'il porteroit une partie du fardeau. Adrien devenu abbé du monastère de S. Pierre & de S. Paul près de Cantorbéry, s'y montra très-zélé pour l'étude des saintes Lettres, & pour la pratique de tous les exercices capables de conduire les moines à la perfection qu'exige leur état. Il mourut le 9 Janvier 710. Il y avoit trente-neuf ans qu'il édifioit l'Angleterre par le spectacle de ses vertus, & qu'il éclaircit par la lumière de sa doctrine toute céleste. Le moine Joscelyn, cité par Guillaume de Malmesbury, dit qu'il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. On trouve le nom de Saint Adrien dans les calendriers d'Angleterre. — Il ne faut pas le confondre avec S. **ADRIEN**, évêque de S. André en Ecosse, martyrisé en 874.

ADRIEN I, d'une ancienne famille de Rome, joignit aux vertus du Christianisme le génie ferme des anciens Romains, & le caractère prudent & adroit des nouveaux. Il fut élu pape après la mort d'Etienne III, en 772. Charlemagne le vengea des vexations de Didier, roi des Lombards, Le second concile général de Nicée ayant été con-

voqué contre les Iconoclastes, il y envoya ses légats, qui y eurent la première place. Ce Pontife mourut en 795, après avoir enrichi de beaucoup d'ornemens l'église de S. Pierre. Les Romains qu'il avoit secourus dans une famine occasionnée par un débordement du Tibre, le pleurerent comme leur pere. Charlemagne, ami d'Adrien, partagea leur douleur, & lui fit une épitaphe.

ADRIEN II, Romain, fut élevé malgré lui au souverain pontificat, après la mort du pape Nicolas I, en 867. Il tint un concile à Rome contre Photius, & envoya dix légats à celui de Constantinople contre le même patriarche, qui y fut déposé & soumis à la pénitence publique en 869. Ce pape, qui avoit agi de concert avec l'empereur Grec & le patriarche Ignace, se brouilla ensuite avec l'un & l'autre, au sujet de la Bulgarie, que celui-ci prétendoit être de son patriarchat. Il eut encore quelques démêlés avec Charles-le-Chauve, roi de France, au sujet d'Hincmar, évêque de Laon, qui avoit appelé au saint Siege d'une sentence lancée contre lui par le concile de Verberie. Adrien mourut en 872, en odeur de sainteté. On a de lui plusieurs Lettres.

ADRIEN III, élu pape en 884, après Marin, ne garda la tiare qu'un an. Sa vertu, son zele, sa fermeté promettoient beaucoup.

ADRIEN IV, né en Angleterre, fils d'un clerc nommé Robert, qui se fit moine à S. Alban, subsista quelque tems des aumônes de ce monastere.

Il erra long-tems de pays en pays avant que de pouvoir être reçu en qualité de domestique chez les chanoines de S. Ruf, qui l'agrègerent ensuite à leur ordre, & le firent leur général. Enchantés de son caractère aimable, de son esprit vif, de son intelligence accompagnée de réserve & de raison, ils le choisirent pour leur abbé & pour général de leur ordre. L'état où on l'avoit vu lui fit des ennemis de tous ceux qui prétendoient à la supériorité; ils l'accusèrent de divers crimes, dont il se justifia pleinement devant le pape Eugene III, qui le créa cardinal & évêque d'Albano, & l'envoya légat dans le Danemarck & dans la Norwege. A son retour le sacré college l'éleva au pontificat, le 3 décembre 1154. Il s'en montra aussi digne par l'élévation de ses sentimens, que s'il eût été de la plus haute naissance. Il excommunia les Romains jusqu'à ce qu'ils eussent fait mourir l'hérétique Arnaud de Breffe, enthousiaste turbulent. Il lança une autre excommunication contre Guillaume, roi de Sicile, qui avoit usurpé les biens de l'église. Il redemanda à l'empereur Frédéric I, les fiefs de la comtesse Mathilde, le duché de Spolette, la Sardaigne & la Corse: il n'en put rien obtenir alors. Ce pape, si jaloux de soutenir les droits de son siege, ne le fut point d'enrichir sa famille: il laissa sa mere dans la pauvreté. Il mourut à Anagni, l'an 1159, avec la réputation d'un pontife sage & zélé pour l'église.

ADRIEN V, pape en 1276, étoit né à Genes. C'est lui qui

répondit à ses parens, étant sur le point de mourir : *J'aurois bien mieux que vous me vissiez cardinal en santé, que pape mourant.* Il mourut à Viterbe, un mois après son élection. On a prétendu qu'il n'avoit jamais été sacré évêque, ni même ordonné prêtre; mais ce conte n'a aucune vraisemblance.

ADRIEN VI, (Adrien Florent Boyens) naquit à Utrecht en 1459, d'un pere nommé *Florent Boyens*, que les uns font tisserand, les autres constructeur de vaisseaux, & quelques-uns valet d'un pilote. Il fut fait professeur de théologie, doyen de l'église de S. Pierre, & chancelier de l'université de Louvain, dans laquelle il n'avoit été d'abord que boursier. L'empereur Maximilien I le choisit pour être précepteur de son petit-fils l'archiduc Charles. Ferdinand, roi d'Espagne, auprès duquel il avoit été ambassadeur, lui donna l'évêché de Tortose en Catalogne. Après la mort de Ferdinand, il partagea la régence d'Espagne avec le cardinal Ximenès, homme qui devoit comme lui tout à son mérite. Il demeura enfin seul vice-roi pour Charles V. Quelque tems après, en 1522, il fut élu pour succéder à Léon X, qui l'avoit fait cardinal. Adrien s'appliqua à réformer le clergé & la cour romaine. La qualité de réformateur, jointe à celle d'étranger, l'empêcherent d'être aussi cher aux Romains, qu'il pouvoit par ses bonnes qualités, se promettre de l'être. A sa mort, arrivée en 1523, quelques furieux écrivirent sur la porte de son médecin : *Au libérateur de la patrie, n* Il mou-

rut, dit l'abbé Bérault, révé-
 » ré par-tout pour ses vertus,
 » & haï des Romains: ils lui re-
 » prochoient la dureté, l'épar-
 » gne sordide & la bassesse de
 » sentiment; ce qui ne signi-
 » fioit dans leur bouche que la
 » régularité, la frugalité & la
 » modestie ». Ce pontife eut
 beaucoup de traits de ressem-
 blance avec Adrien IV. L'un
 & l'autre ne firent rien pour
 leur famille, & tous les deux
 furent fâchés d'avoir accepté
 la tiare. Adrien VI étoit aussi
 simple dans ses mœurs, & au-
 tant économe, que son prédé-
 cesseur (Léon X) avoit été pro-
 dige & fastueux. Lorsque les
 cardinaux le pressoient d'accroître
 le nombre de ses domestiques,
 sa réponse étoit, qu'il
 vouloit avant tout acquitter les
 dettes de l'Eglise. Les palfreniers
 de Léon X lui ayant dé-
 puté l'un d'entr'eux pour lui de-
 mander de l'emploi: *Combien le
 feu pape avoit-il de palfreniers ?*
 — *Cent*, lui répondit l'orateur;
 sur cela Adrien fit le signe de
 la croix & lui dit : *J'en aurois
 bien assez de quatre; mais j'en
 garderai douze, afin d'en avoir
 quelques-uns de plus que les car-
 dinaux.* Ce pape a un rang par-
 mi les écrivains ecclésiastiques,
 par son *Commentaire sur le qua-
 trième livre des Sentences*, Pa-
 ris, 1512, in-fol. Ce livre, im-
 primé d'abord lorsqu'il profes-
 soit à Louvain, fut réimprimé
 sans sa participation, lorsqu'il
 fut à la tête du monde chré-
 tien. On y a remarqué cette
 proposition : *Que le pape peut
 errer, même dans ce qui appar-
 tient à la foi.* Ce qui doit s'en-
 tendre des opinions particulières
 des papes, & point de leurs

décisions solemnelles , moins encore de leurs décrets acceptés par le corps des évêques. On a encore de lui *Quæstiones quodlibeticæ*, 1531, in-8°. Gaspard Burman, publia en 1727 à Utrecht, in-4°, la *Vie* de ce pontife. Dans ce siècle, où l'histoire de toutes les nations a esfuÿ les atteintes les plus affligeantes, on a vu un abbé Millot s'élever contre la mémoire de ce pontife, & essayer de le ravalier au rang des pédans. Il n'en faut pas davantage pour apprécier le mérite de ce faiseur d'*Elemens d'histoire générale*.

ADRIEN, auteur du Ve. siècle, a composé en grec une *Introduction à l'Écriture-Sainte*, imprimée à Ausbourg, en 1602, in-4°.

ADRIEN, chartreux ingénieux & savant, est auteur du *Traité* intitulé (*Liber utriusque fortunæ*, qu'on avoit attribué à Pétrarque, & dont la première édition, publiée à Cologne, 1471, in-4°, est rare & recherchée.

ADSON, (Hermeric) abbé de Luxeuil en 960, a écrit un livre des Miracles de S. Wandalbert, troisième abbé de Luxeuil, dans lequel on désireroit un peu plus de critique. Il ne faut pas le confondre avec Adson, abbé de Deuvres, au diocèse de Bourges, qui mourut en 992, & dont on a les Vies de S. Bercaire, de S. Fredibergt & de S. Mansuet.

AEDON ou AIDONE, femme du roi Zethus, frere d'Amphion. Elle portoit une si forte envie à la femme d'Amphion, de ce qu'elle étoit mere de six jeunes princes, qu'elle tua pendant la nuit son pro-

pre fils Hylus, que l'obscurité l'empêcha de reconnoître, & qu'elle prit pour un de ses neveux. Aëdon ayant vu son erreur, pleura tant la mort de son fils, que les Dieux touchés de compassion la changerent en chardonneret.

AEDON, fille de Pandarée Ephésien, épousa un artisan de la ville de Colophon, nommé *Polytechnus*. Les deux époux vécurent heureux & contents, jusqu'à ce que s'applaudissant des douceurs de leur union, ils osèrent se vanter de s'aimer plus parfaitement que ne faisoient Jupiter & Junon. Les Dieux irrités leur envoyèrent, pour les punir, un esprit de division, qui fut pour eux une source de maux affreux.

ÆELREDE ou ETHELREDE, abbé de Reverby, puis de Riéval en Angleterre, contemporain de S. Bernard, est auteur du *Miroir de la Charité*: ouvrage dans lequel ce pere auroit reconnu son caractère & son style. On a encore de lui un *Traité de l'Amitié* & quelques livres historiques, peu connus aujourd'hui, quoique le jésuite Gibbon ait publié ses ouvrages à Douai, 1631, in-fol. Il mourut en 1166, en réputation de sçavoir & de piété.

ÆETA ou ÆETES, roi de Colchos, fils du Soleil & de Persa, étoit gardien de la toison d'or, que Phryxus lui avoit confiée; elle lui fut enlevée par les Argonautes, qui avoient pour chef Jason. Ce héros fut aimé de Médée, fille d'Ætes, laquelle prit la fuite avec son amant. La fable raconte qu'elle coupa par morceaux

seaux un de ses freres, pour arrêter la poursuite de son pere, vers l'an 1292 avant Jesus-Christ.

ÆGIDIUS, bénédictin d'Athenes; florissoit dans le VIIIe. siecle. Il écrivit sur les venins, sur les urines, & sur la connoissance du pouls. On attribue à un autre Ægidius, qu'on fait aussi bénédictin, & médecin de Philippe Auguste, roi de France; un livre en vers hexametres latins sur la vertu des médicamens, sur les urines & sur la connoissance du pouls; mais il est plus vraisemblable que ce n'est qu'une traduction de l'ouvrage d'Ægidius, bénédictin Grec. Quoi qu'il en soit, ce dernier livre eut tant de vogue, qu'on le lisoit dans les écoles avec les écrits d'Hippocrate. On l'imprima à Paris en 1528, in-4^o.

AELFRICUS, surnommé le *Grammairien*, abbé de Malmesbury, est auteur 1^o. d'un *Dictionnaire saxon, latin & anglois*, ouvrage exact & méthodique, publié par Somner, à Oxford, 1659; 2^o. d'une *Histoire saxonne de l'Ancien & Nouveau Testament*, à Londres, 1623 & 1638; 3^o. d'une *Homélie sur l'Eucharistie*, imprimée avec la *Vie de Bede*, à Cambridge, 1641. Il mourut vers l'an 1016.

ÆLIANUS - MECCIUS, médecin loué par Galien. Il employa le premier dans un tems de peste la thériaque, comme remede & préservatif; & ils lui réussirent également. Ce médecin joignit à de grandes lumieres beaucoup de politesse.

Tome I,

ÆLIEN, (A. Pomponius Ælianus, tyran dans les Gaules sous Dioclétien. *Voyez AMAND*, (Cneius Salvius).

ÆLIUS - SPARTIANUS. *Voyez SPARTIEN*.

AELST, (Everard van) peintre, né à Delft en 1602, mort en 1658. Il représenta avec succès les sujets inanimés, particulièrement des oiseaux morts, des cuirasses, des casques & toutes sortes d'instrumens de guerre. Ses ouvrages sont finis avec soin; les plus petits détails y sont rendus avec une grande vérité: aussi ses tableaux, quoique peu intéressans, sont-ils toujours bien payés & fort rares.

AELST, (Guillaume van) peintre de Delft, né en 1620 & mort en 1679, étoit neveu & élève du précédent. Il voyagea dans sa jeunesse en France & en Italie; & se fit rechercher par les personnes de la plus haute considération. Le grand-duc de Toscane lui donna une chaîne d'or avec une médaille du même métal, pour lui marquer son estime. Comblé de biens, Aelst retourna dans sa patrie, où ses ouvrages furent en vogue & achetés fort cher, & y épousa sa servante, de laquelle il eut plusieurs enfans. Il peignoit les fleurs & les fruits avec beaucoup d'art: sa couleur est belle & vraie, ses fleurs légères & ses fruits rendus au naturel.

ÆMILIANUS. *Voyez EMI-LIEN*.

ÆMILIUS-MACER. *Voyez MACER*.

ÆNEAS-GAZEUS. *Voyez ENÉE DE GAZE*.

E

ÆNEAS-SYLVIUS. *Voy.* PIE II.

ÆNOBARBUS. *Voy.* DOMITIEN.

ÆQUICOLA. *Voyez* MARIUS **ÆQUICOLA.**

AERIUS, hérésiaque du IVe. siècle, sectateur d'Arius, est auteur de la secte des Aériens. Aérius ajoutoit eux erreurs de son maître, que l'évêque n'étoit point supérieur au prêtre, que la célébration de la pâque, les fêtes, les jeûnes, &c., étoient des superstitions judaïques. Il condamnoit aussi les prières pour les morts. Aérius étoit moine. L'élévation de son ami Eustathe sur le siège de Constantinople, excita sa jalousie, & fut la première origine de son opinion de l'égalité des prêtres & des évêques. Ses sectateurs ne pouvant être admis dans aucune église, s'assembloient dans les bois, dans les cavernes, en plaine campagne, où ils étoient quelquefois couverts de neige. Leur chef vivoit du tems de S. Epiphane, & sa secte subsistoit encore du tems de S. Augustin.

AERTSEN, (Pierre) surnommé *Pietro longo*, à cause de sa grande taille, peintre, né à Amsterdam en 1519, mort dans cette ville en 1573. Dès l'âge de 18 ans, il se rendit célèbre par sa manière hardie & fière qui n'appartient qu'à lui seul. L'académie d'Anvers s'empressa de le mettre au nombre de ses membres. Il entendoit les fonds, l'architecture & la perspective. Il étoit extraordinaire dans les draperies & les ajustemens de ses figures, qui ressembloient quelquefois à des masques : cette singularité pa-

roissoit lui être propre. Ses premiers ouvrages furent des cuisines avec leurs ustensiles, qu'il rendoit avec une vérité capable de faire illusion. Il n'excella pas moins à peindre l'histoire, & s'y fit admirer. Le tableau représentant la mort de la sainte Vierge, qu'il peignit pour la ville d'Amsterdam, & celui qu'il fit aussi pour le grand autel de l'église neuve de la même ville, étoient des morceaux inestimables. Malheureusement ce dernier, d'une force extraordinaire, ainsi que quelques autres que ce peintre avoit faits, furent détruits par les hérétiques durant les guerres qu'ils excitèrent dans les Pays-Bas. Aertsen, jaloux de laisser à la postérité ses productions, conçut beaucoup de chagrin de les voir ainsi périr sous ses yeux. Il est cependant assez échappé de ses ouvrages, pour faire juger que cet artiste savoit employer la vigueur du pinceau, soutenue de celle de la couleur.

ÆSCHINES, fanatique d'Athènes, suivit les erreurs des Montanistes. Il enseignoit que les Apôtres avoient été inspirés par le Saint-Esprit, & non par le Paraclet; que le Paraclet promis avoit dit, par la bouche de Montan, plus de choses, & des choses plus importantes que l'Évangile.

ÆSINUS, (François) ainsi nommé, parce qu'il étoit de la ville de Jéfi (*Æsium*), joignoit à une naissance distinguée les avantages bien plus précieux d'une vertu pure & à l'abri de toutes les atteintes. Nommé à l'évêché de sa ville natale, il y renonça pour entrer dans l'or-

dre des Mineurs ; là, ses talents pour la prédication lui méritèrent, de la part du souverain pontife, la charge de prédicateur apostolique. Le relâchement, qui s'étoit introduit dans son ordre, excitant son zèle, il s'employa près du saint-siège pour en obtenir la réforme, & y réussit : mais ses confrères ne voulant point la recevoir, il les quitta pour entrer chez les Capucins, dont il devint par la suite général : Bernardin d'Asi & plusieurs autres Mineurs suivirent le même parti qu'Æsinus. La bibliothèque du Vatican possède quelques opuscules de sa composition, qui furent très-estimés du pape Marcel. Il mourut l'an 1549.

AETHERIUS, architecte, vivoit au commencement du VIe. siècle, sous le regne d'Anastase I, empereur d'Orient. Son mérite lui procura l'entrée du conseil de ce prince, & il y occupa même une des premières places. Il construisit dans le grand palais de Constantinople, un édifice nommé *Chalcis* ; & l'on croit que ce fut aussi lui qui bâtit cette forte muraille depuis la mer jusqu'à Sélimbrie, pour empêcher les courses des Bulgares & des Scythes.

AETION, peintre Grec, se rendit très-célèbre par ses tableaux, entr'autres, par celui des amours de Roxane & d'Alexandre-le-Grand. La beauté de celui-ci, exposé publiquement aux jeux olympiques, mérita les applaudissemens de tous les spectateurs ; & le président des jeux, homme fort riche & d'une grande considération, en fut tellement enchanté, qu'il

donna sa fille en mariage à cet artiste.

AETIUS, surnommé l'*Impie* ; d'abord chaudronnier, puis charlatan, ensuite sophiste, enfin diacre, évêque & patriarche de Constantinople, sous Julien l'Apostat, naquit dans la Cœlesyrie. Il embrassa les erreurs d'Arius, les soutint avec chaleur, & y en ajouta de nouvelles. Selon lui, Dieu ne demandoit de nous que la foi. Les actions les plus infâmes étoient des besoins de la nature. S. Epiphane nous a conservé 47 propositions erronées de cet hérétique, recueillies d'un Traité où il y en avoit plus de 300. Il mourut à Constantinople en 367.

AETIUS, comte de l'Empire, gouverneur des Gaules, vainquit Théodoric, défit les Francs, remporta trois grandes victoires sur Gondicaire, roi des Bourguignons, & une autre sur Attila, roi des Huns, dont l'armée de quatre cent mille hommes, fut totalement mise en déroute. Mais l'empereur Valentinien III, irrité de ce qu'il avoit laissé échapper les Barbares après une si grande victoire, le tua de sa propre main, & condamna ses amis à différens supplices. L'assassinat de ce grand homme fut regardé comme une calamité publique. Un courtisan, à qui Valentinien demandoit son sentiment sur ce meurtre, eut le courage de lui répondre : *Vous vous êtes coupé la main droite avec le glaive que vous teniez dans la gauche.* Ce fut l'an 454 de J. C. Ce grand capitaine étoit le rempart de l'Empire contre les Barbares qui l'inondoient de tous côtés ; s'il ne

poursuivit pas sa victoire contre Attila, ce fut, dit-on, par la crainte de rendre trop puissantes les nations qui avoient partagé les honneurs de cette journée.

AETIUS, médecin d'Amide, ville de Mésopotamie sur le Tigre, fit ses études à Alexandrie vers la fin du IV^e. siècle. Il paroît, par divers endroits de ses ouvrages, qu'il suivoit la méthode des Egyptiens. Il excelloit dans la pratique de la chirurgie, & dans le traitement des maladies des yeux. C'est le premier médecin Chrétien dont nous avons des écrits sur la médecine. On a de lui un ouvrage en 16 livres, intitulé : *Tetrabiblos*, imprimé en latin à Paris, 1567, in-fol. ; Lyon, 1549, in-fol., ou 1560, 4 vol. in-12. L'original de ce recueil est grec ; mais il n'y a que les huit premiers livres qui soient imprimés à Venise, chez Alde, 1534. C'est un recueil des écrits des médecins qui avoient vécu avant lui, & sur-tout de Galien. Quoique son ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur y a fait entrer bien des choses qu'on chercheroit vainement ailleurs. Janus Cornarus traduisit en latin le *Tetrabiblos*, & le fit imprimer à Bâle chez Froben en 1542, sous le titre de *Contracta ex veteribus Medicina*.

AFER, (Domitius) né à Nîmes, orateur à Rome, maître de Quintilien, reçut quelques talens en naissant ; mais il les fit détester par le rôle de délateur, qu'il exerça sous Tibère & sous ses trois successeurs. Ce scélérat gagna l'esprit de Caligula par ses adula-

tions. Cet empereur, qui vouloit créer son cheval consul, fit accorder cette dignité à Afer. Il mourut l'an 59 de J. C., sous Néron.

AFRANIUS, poète comique, d'un esprit vif. Quintilien le blâme d'avoir déshonoré ses pièces par des obscénités. Il vivoit vers l'an 100 avant J. C. Il ne nous reste de ce poète que quelques fragmens dans le *Corpus Poëtarum* de Maittaire, Londres, 1713, in-fol.

AFRANIUS, (Quintianus) sénateur Romain, fit une sanglante satire contre Néron, qui le fit mourir pour être entré dans la conspiration de Pison.

AFRICAIN, (Jules) historien Chrétien, né à Nicople dans la Palestine, écrivit sous l'empereur Héliogabale une chronologie, pour convaincre les Païens de l'antiquité de la vraie religion, & de la nouveauté des fables du Paganisme. Cette chronique, divisée en cinq livres, renfermoit l'histoire universelle, depuis Adam jusqu'à l'empereur Macrin. Nous n'avons plus cet ouvrage, que dans la *Chronique* d'Eusebe. Il écrivit à Origene une lettre sur l'histoire de Susane, qu'il regardoit comme supposée ; & une autre à Aristide, pour accorder ce que rapportent S. Matthieu & S. Luc sur la généalogie de J. C. L'explication qu'il donne de cette opposition apparente, n'est pas la plus satisfaisante. En supposant, comme tout concourt à le prouver, que Héli ou Joachim, (car ces deux noms sont les mêmes dans l'écriture) dont il est parlé au verset 23 du 3^me. ch. de S. Luc, est père de Marie, & beau-

pere de Joseph ; toutes les difficultés disparoissent (V. JOACHIM). Cet auteur florissoit dans le IIIe. siecle. Ce fut à sa priere qu'Héliogabale rebâtit la ville de Nicople, fondée dans le même lieu où étoit celle d'Emmaüs. On a des fragmens d'un livre qu'on lui attribue, intitulé, *les Cestes*. Ces fragmens, imprimés dans les *Mathematici veteres*, à Paris, 1693, in-fol., ont été traduits en françois par M. Guifcard dans ses *Mémoires militaires des Grecs & des Romains*, 1774, 3 vol. in-8°.

AGABUS, un des 72 disciples de J. C., prédit la prison de S. Paul, & la famine qui désola la terre sous l'empereur Claude. Il fut martyrisé à Antioche, selon les Grecs.

AGAG, roi des Amalécites, auquel Saül fit grace contre l'ordre de Dieu ; & que Samuël coupa en morceaux à Galgala, devant l'autel du Seigneur. C'est à tort que les philosophes modernes ont accusé ce grand-prêtre de cruauté. Il n'étoit que le ministre de la justice de Dieu, qui lui avoit ordonné expressément de faire mourir Agag, prince impie & barbare. En général les tyrans dévoués au glaive des Israélites, étoient les fléaux des nations voisines, des monstres de sang & de carnage. C'est ordinairement la peine du talion qui est exécutée contre eux. Voyez ADONIBESSECH, CHANAAN, JOSUÉ, DAVID, &c.

AGAMEDE & TROPHONIUS, fils d'Erginus, roi d'Orchomene en Asie, célèbres dans la mythologie, étoient grands architectes, & encore plus grands fripons, ils donne-

rent des preuves à Delphes de ce double talent, & par la construction du fameux temple de cette ville, & par le moyen qu'ils avoient imaginé pour piller journellement le trésor du prince. Comme on ne pouvoit découvrir ni surprendre les voleurs, on leur tendit un piège, où Agamede fut pris, & dont il ne put se débarrasser. Son frere ne trouva point d'autre expédient pour se tirer lui-même d'affaire, que de lui couper la tête. Quelque tems après la terre s'entr'ouvrit sous les pas de Trophonius, & l'en-gloutit tout vivant.

AGAMEMNON, roi d'Argos & de Mycenes, général de l'armée des Grecs contre les Troyens, sacrifia à Diane, dans l'Aulide, sa fille Iphigénie, & fut forcé de rendre à Achille Briseïs qu'il lui avoit enlevée. Ce héros, de retour dans ses états, fut tué par Egiste, amant de Clitemnestre sa femme, l'an 1183 avant J. C. Oreste son fils ôta la vie au meurtrier de son pere & à son amante.

AGANICE. Voyez AGLAONICE.

AGAPET I, (S.) pape en 535, après Jean II, avoit beaucoup de vigueur dans le caractère, & se montroit pénétré de l'importance & des rigoureux devoirs de sa place. Il alla à Constantinople, tant pour satisfaire aux instances de Théodat, roi des Goths, qui craignoit une guerre de la part de l'empereur, que pour s'opposer aux hérétiques, & à la protection que leur accordoit Justinien. Ce prince, qui eut la foiblesse de vouloir décider en théologie & de trou-

bler l'église en détournant l'autorité impériale des objets qui lui étoient propres, pour l'employer dans des choses qui étoient d'un tout autre ressort, menaça le pape de l'exil, pour l'obliger de communiquer avec l'Eutychien Anthyme; il lui répondit : *Je croyois avoir affaire à un empereur Catholique; mais c'est, à ce que je vois, à un Dioclétien.* La fermeté du pontife en imposa à l'empereur & aux Eutychiens. Anthyme, devenu patriarche de Constantinople par les intrigues de l'impératrice Théodora, retourna à son évêché de Trébizonde, de peur d'être obligé de recevoir le concile de Chalcédoine. Ce pape le déclara excommunié, à moins qu'il ne prouvât sa catholicité en sousscrivant ce concile. Memnas, aussi recommandable par son savoir que par sa piété, fut élu patriarche. Le pape le sacra lui-même. Les Catholiques lui ayant porté plusieurs plaintes contre Sévere & quelques autres évêques du parti des Eutychiens, il se proposa de les faire examiner dans un concile. Mais il tomba malade, & mourut à Constantinople le 17 Avril 536, après avoir siégé onze mois & trois semaines. Son corps fut porté à Rome, & enterré dans l'église de S. Pierre du Vatican, le 20 du mois de Septembre suivant, jour auquel on honore sa mémoire. Les Grecs font sa fête le 17 d'Avril. On a de lui des lettres qui respirent le zèle, la piété, & cette magnanimité pontificale qui ne sachant flatter ni craindre les hommes, ne cède qu'à la raison & au devoir.

Le désintéressement du S. pontife l'avoit rendu si pauvre, qu'il fallut engager les vases sacrés de l'église de S. Pierre, pour fournir les frais nécessaires à son voyage de Constantinople.

AGAPET II, succéda au pape Marin ou Martin II, en 946. Il appella à Rome l'empereur Othon contre Bérenger II, qui vouloit se faire roi d'Italie; & régla le différend qui étoit entre l'église de Lorch & celle de Saltzbourg, touchant le droit de métropole. Il mourut en 956 avec la réputation d'un pontife recommandable par sa charité & par son zèle.

AGAPET, diacre de l'église de Constantinople dans le VIe. siècle, adressa une lettre à l'empereur Justinien, sur les devoirs d'un prince Chrétien. Les Grecs, qui faisoient un grand cas de cette lettre, l'appelloient *la Royale*. Elle est dans la *Bibliothèque des Peres*, & a été imprimée plusieurs fois in-8^o.

AGAPIT ou AGAPET, (S.) jeune-homme, fut arrêté par les Païens qui lui firent souffrir de cruelles tortures, à Préneste, aujourd'hui Palestrine, à vingt-quatre milles de Rome. On met son martyre sous Aurélien, vers l'an 273. Son nom est célébré dans les Sacramentaires de Gélase & de Saint Grégoire-le-Grand, ainsi que dans le Martyrologe de Bede, & dans celui qui porte le nom de S. Jérôme.

AGAPIUS, moine Grec du mont Athos, dans le XVIIe. siècle. On a de lui un Traité intitulé: *Le salut des Pécheurs*, dans lequel il enseigne bien expresse-

ment le dogme de la transsubstantiation, tel qu'il est reçu dans l'église Latine. Ce livre fut imprimé à Venise en 1641 & 1664. Il est en grec vulgaire.

AGAR, Egyptienne, servante de Sara, qui la donna pour femme du second ordre à Abraham. Elle fut mère d'Ismaël, qu'elle maria à une femme de sa nation, après avoir été chassée de la maison d'Abraham par ordre de Dieu. Sans doute que ses contestations avec Sara, & les troubles qui en résultoient, provoquèrent cet ordre sévère. Il paroît par le texte de la Genèse qu'elle se proposoit de contester à Isaac son héritage, ou le droit de primogéniture en faveur d'Ismaël. Cependant la providence veilla sur elle & son fils, qui près de mourir de soif dans le désert, fut sauvé par une source d'eau vive qu'un Ange indiqua à la mere.

AGASICLES, roi de Lacédémone, vers l'an 650 avant J. C., célèbre par la réponse qu'il fit à quelqu'un qui lui demandoit comment un roi pouvoit vivre tranquille: *C'est en traitant ses sujets comme un pere traite ses enfans.* Quelqu'un disoit à ce prince qu'il s'étonnoit, de ce qu'étant avide de s'instruire il ne faisoit pas venir auprès de lui Philophane, sophiste très-éloquent du tems: *Je veux*, répondit-il, *être le disciple de ceux dont je tiens le jour.*

AGATHARCIDES, célèbre historien Grec, le premier qui ait donné la description du rhinoceros, vers l'an 180 avant Jésus-Christ. Strabon, Joseph & Photius le citent; c'est tout

ce qui nous reste de lui. Cette description du rhinoceros est très-différente de la figure de l'animal qui porte aujourd'hui ce nom.

AGATHARQUE, peintre de Samos, le premier qui appliqua la perspective aux décorations théatrales, environ l'an 480 avant Jésus-Christ.

AGATHE, (Sainte) vierge de Palerme, noble d'extraction, d'une figure aimable, mourut en prison après avoir souffert divers tourmens, pour n'avoir pas voulu descendre à l'amour de Quintien, gouverneur de Sicile, l'an 251 de J. C. Les actes grecs de son martyre ont été corrompus. Ceux que nous avons en latin, sont moins défectueux, & sont d'ailleurs d'une très-haute antiquité. Tillemont en a donné l'abrégé, t. 3, p. 409 & suiv.; nous avons de plus deux panegyriques de Ste. Agathe, écrits, l'un, dans le 7e. siecle, par S. Adelmé d'Angleterre; & l'autre dans le 9e. siecle, par S. Méthodius, patriarche de Constantinople, & deux hymnes composées en son honneur. On en trouve une parmi les poésies du pape Damase; l'autre, qui est de S. Isidore de Séville, a été publiée par Bollandus. Son nom se trouve dans le canon de la messe.

AGATHIAS, le scholastique, avocat natif de Myrine au VIe. siecle, exerçoit sa profession à Smyrne. Il est auteur d'une histoire qui peut servir de suite à celle de Procope. Elle a été traduite en françois par le président Cousin.

AGATHOCLES, né à Reggio en Italie d'un potier de tère-

re, tyran de Sicile, vainquit les Carthaginois en différentes occasions, & fut empoisonné par Archagate, vers l'an 290 avant J. C. On dit que, pour ne pas oublier sa naissance, il se faisoit servir en vaisselle d'or & vaisselle de terre.

AGATHON, poëte tragique & comique, contemporain de Platon, dont il nous reste quelques fragmens dans Aristote & Athénée. On rapporte que ses actions valaient mieux que ses pieces. Après la représentation de sa premiere tragédie, il donna un festin splendide aux principaux spectateurs, sans doute afin que les plaisirs de la table les dédommageassent de l'ennui du théâtre. Il vivoit l'an 368 avant J. C.

AGATHON, (S.) pape, naquit en Sicile, & se rendit principalement recommandable par une humilité profonde, une douceur admirable de caractère, & une grande inclination à faire du bien. La maniere dont il remplit pendant plusieurs années la place de trésorier de l'église romaine; le fit juger digne de succéder au pape Domnus, en 679. L'année suivante, il présida par ses légats au sixième concile-général convoqué à Constantinople contre les Monothélites, par les soins de l'empereur Constantin Pogonat. Il écrivit à ce prince une belle lettre, dans laquelle il réfutoit le monothélisme par la constante tradition de l'église romaine. « L'univers Catho- » lique, disoit-il, reconnoît » cette église pour la mere & » la maîtresse de toutes les au- » tres. Sa primauté vient de » saint Pierre, le prince des

» apôtres, auquel Jesus-Christ » confia la conduite de tout » son troupeau, avec promesse » que sa foi ne failliroit ja- » mais ». Cette lettre ayant été remise aux peres du concile, ils la reçurent avec respect, & déclarerent unanimement que *Pierre avoit parlé par la bouche d'Agathon*. Ce saint pape procura le rétablissement de S. Wilfrid sur le siege d'Yorck, abolit le tribut que les empereurs exigeoient des papes à leur élection, & combla de bienfaits le clergé & les églises de Rome. Il mourut en 682, après avoir siégé deux ans & demi. Le grand nombre de ses miracles lui mérita, suivant Anastase, le surnom de *Thaumaturge*. Il est honoré par les Grecs comme par les Latins.

AGDESTIS ou AGDISTIS, monstre, homme & femme & pierre tout ensemble, ou successivement & à sa volonté, fils de Jupiter & de la pierre Agdus, fut la terreur des hommes, & même des Dieux, qui le mutilerent. Les Grecs l'adoroient comme un puissant génie. On le représente souvent avec cette inscription :

*Agdestis triplex, modò vir, modò
famina, saxum.*

AGELLIUS, (Antoine) évêque d'Acerno dans le royaume de Naples, vit le jour à Sorrente, & mourut en 1608. Il publia des *Commentaires sur les Psaumes*, imprimés à Rome, in-folio; *sur Jérémie*, in-4°, & *sur Habacuc*, in-8°; assez estimés. Il fut employé par le pape Grégoire XIII à l'édition grecque des Septante de Rome

Son *Commentaire sur les Psaumes* est ce qu'il a fait de mieux.

AGESANDRE, Rhodien, fit; sous l'empereur Vespasien, avec deux autres sculpteurs, (Polydore & Anténodore) le groupe de Laocoon, le plus beau reste de l'antiquité. On le voit encore à Rome dans la cour du Belvedere au Vatican. Pline en fait un grand éloge au 36me. Liv. de son *Histoire naturelle*. Il y en a en France plusieurs belles copies, & une plus belle encore dans les galeries de Florence, faite par un chevalier de S. Jacques

AGESILAS I, fils de Doryssus, roi de Sparte. Son règne fut très-court, au rapport de Pausanias; mais Eusebe le fait régner 44 ans.

AGESILAS II, roi de Sparte, monta sur le trône au préjudice de Léotichides, à qui il appartenait. Ce roi disgracié de la nature, petit, de mauvaise mine & boiteux, réparait par les qualités de l'ame les défauts de sa figure. Il vainquit Tisapherne, général des Perses; & il auroit porté ses victoires jusqu'au centre de la monarchie; s'il n'avoit été contraint d'aller arrêter les Athéniens & les Béotiens qui désoloient sa patrie. Sa marche fut si rapide, qu'il fit en trente jours le chemin que Xercès n'avoit fait qu'en un an. Il tailla en pieces l'armée ennemie à Coronée. Il fit ensuite la conquête de Corinthe, & il auroit poussé plus loin ses armes, s'il n'étoit tombé malade. Les Lacédémoniens furent vaincus, tant qu'il ne fut pas à leur tête, Mais dès qu'il

fut guéri, il répara tout par sa valeur. Ce prince, dans sa vieillesse, secourut Nécténabo contre Tharacus: cette expédition fut aussi heureuse que les autres. Il mourut en revenant dans la Cyrénaïque, l'an 356 avant J. C., âgé de 80 ans, le 41 de son règne. Ce roi ne voulut pas qu'on lui dressât de statues: la postérité les lui a élevées. Cynisca, sa sœur, fut la première femme qui remporta le prix de la course aux Jeux olympiques, sur des chevaux qu'elle avoit dressés elle-même, à la prière d'Agésilas.

AGESIPOLIS, roi de Lacédémone, digne collègue d'Agésilas II par son courage & ses vertus guerrières. Il ravagea l'Argolide, ruina Mantinée, & pilla les Olynthiens. Il mourut vers l'an 380 avant Jesus-Christ.

AGGÉE, l'un des 12 petits prophètes, encouragea les Juifs au rétablissement du temple, en leur prédisant que le second seroit plus illustre que le premier: allusion qui désignoit l'arrivée de J. C. dans ce nouveau temple; car il est bien certain qu'à tous autres égards il étoit très-inférieur au premier. Aggée prophétisoit vers l'an 500 avant l'ère chrétienne.

AGILULPHE, duc de Turin, roi des Lombards, mourut en 616, après avoir soumis toute l'Italie, à l'exception de Ravenne.

AGIS II, roi de Sparte, vainquit les Athéniens & les Argiens, & se distingua dans la guerre du Péloponèse. On lui attribue une sentence très-convenue & très-vraie: *Les en-*

vieux sont bien à plaindre, d'être tourmentés par la félicité des autres, autant que par leurs propres malheurs. On rapporte qu'il dit à un orateur, qui lui demandoit une réponse pour ceux qui l'avoient envoyé : *Dis-leur que tu as eu bien de la peine à finir, & moi à t'entendre.* Il mourut vers l'an 397 avant J. C.

AGIS IV, roi de Sparte, entreprit d'abord après son élévation au trône, d'abolir les dettes, & de rendre les biens communs. Cette réforme, qui anéantissoit le droit sacré de la propriété, ne plut qu'aux dissipateurs, aux gens obérés, & aux pauvres. Léonidas, collègue d'Agis, fit rejeter ce projet injuste. Agis fut mis en prison & étranglé par ordre d'un éphore, vers l'an 241 avant J. C. Avant de subir le supplice, il dit à quelqu'un qui pleuroit : *Essuyez vos larmes ; car puisque c'est l'injustice qui me fait mourir, je mérite moins d'être plaint, que les auteurs de ma mort.* Ce n'est pas le premier prince qui en dépouillant ses sujets, ait cru faire un acte de justice.

AGIS, poète d'Argos, un des plus mauvais versificateurs, mais un des plus adroits flatteurs de son tems, eut plus de crédit auprès d'Alexandre-le-Grand, que ses généraux mêmes. Agis & ses confreres ne cessent de répéter à ce prince, qu'Hercule, Bacchus, Castor & Pollux, n'auroient rien de plus pressé, lorsqu'il paroîtroit dans l'empyrée, que de lui céder leur place.

AGLAONICE ou AGANICE, fille d'Hégétor, seigneur Theffalien. Elle fit ac-

croire aux hommes de son tems lorsqu'elle prévoyoit une éclipse de lune qu'elle pouvoit ôter cet astre du ciel quand elle vouloit. Dans la suite sa tromperie ayant été reconnue, on se moqua d'elle : ce qui donna lieu à ce proverbe grec : *Vous attirez la lune à votre confusion.*

AGLAURE ou AGRAULE, fille de Cécrops, promit à Mercure de favoriser sa passion pour sa sœur Hersé, moyennant une récompense. Pallas, indignée de cette convention, lui inspira une telle jalousie contre Hersé, qu'elle mit tout en œuvre pour les brouiller. Pallas donna ensuite aux trois sœurs Aglaure, Hersé & Pandrose, un panier où étoit renfermé Erictonius, avec défense de l'ouvrir. Aglaure & Hersé, ne pouvant commander à leur curiosité, n'eurent pas plutôt ouvert le panier, qu'elles furent agitées des Furies, & se précipitèrent. Elles furent changées en hirondelles.

AGLAUS, le plus brave des Arcadiens, qu'Apollon jugea plus heureux que Gygès, parce qu'il n'avoit jamais passé les bornes de son petit héritage, & qu'il vivoit content des fruits qu'il en tiroit.

AGNAN, (S.) fut, selon l'opinion commune, originaire de Vienne dans la Gaule, & vécut quelque tems reclus dans une cellule près de cette ville. Il se rendit ensuite à Orléans, où il fut attiré par la réputation du S. évêque Euverte. Ayant été ordonné prêtre, il eut la conduite du monastère de S. Laurent des Orgeris, situé dans le faubourg d'Orléans, & qui n'est plus qu'un

prieuré de Cluni. S. Euverte, qui sentoit sa fin approcher, le demanda pour successeur, ce qui lui fut accordé; il quitta l'administration de son Diocèse, & mourut peu de tems après, c'est-à-dire, le 7 septembre 391. S. Agnan justifia par sa conduite le choix qu'on avoit fait de lui. Il fit rebâtir avec plus de magnificence l'église de Sainte-Croix, fondée par son prédécesseur. Il y avoit près de soixante ans qu'il étoit évêque, lorsque les Huns, conduits par Attila, vinrent mettre le siege devant Orléans. Il avoit prévu l'orage; & avoit fait le voyage d'Arles, pour demander du secours au général Aëtius. Cependant les Barbares pressoient le siege. S. Agnan encourageoit son peuple, & l'exhortoit à mettre en Dieu sa confiance. Tous s'adressèrent au ciel, par de ferventes prieres; dans l'attente du secours qui leur avoit été promis. Enfin, lorsque tout sembloit désespéré, les Romains, auxquels s'étoient joints les Visigoths, vainquirent & dispersèrent les Barbares. On attribua cette victoire encore plus aux prieres & à la prudence du saint évêque, qu'à la bravoure d'Aëtius; qui presque seul soutenoit l'empire romain sur le penchant de sa ruine. On met la mort de S. Agnan, le 17 novembre 453. On l'enterra dans l'église de S. Laurent des Orgerils, d'où son corps fut depuis transféré dans celle de S. Pierre, qui a pris le nom du Saint. Il est nommé en ce jour dans les anciens martyrologes. Les huguenots pillèrent sa châsse, en 1562, & brûle-

rent ses reliques avec celles de plusieurs autres Saints qui reposoient dans le même lieu. On lui attribue l'obtention du privilege qu'ont les évêques d'Orléans de délivrer tous les prisonniers, à leur entrée dans la ville, en conséquence de la guérison qu'il obtint au gouverneur de la ville par ses prieres. Ce privilege est du moins fort ancien. Yves de Chartres (*Epist. ad S. Aurel.*), en parle comme d'un usage qui de son tems avoit déjà passé en coutume.

AGNANIE, (Juvenal d') embrassa l'ordre des Capucins dans la province de Tirol, où il obtint les emplois les plus honorables, & se fit une réputation rare par l'austérité de ses vertus & l'étendue de ses connoissances. Il est auteur des ouvrages suivans : I. *Manuductio neophyti, seu clara & simplex instructio novelli religiosi*. Vienne, 1680, in-8°. II. *Necessaria defensio contra injustum aggressorem*, in-4°. C'est une réfutation de l'ouvrage du prédicant Hessois, Scheibler, contre les miracles. III. *Solis intelligentiæ lumen indeficiens*, Vienne, 1686, in-4°. IV. *Brevissimus nucleus theologiæ moralis practicus*, in-4°. V. *Artis magnæ sciendi synopsis, seu mentis humanæ facundum commonitorium ad inveniendum & discurrendum*, Saltzbourg, 1689, in-4°. VI. *Theologia rationalis ad hominem & ex homine, &c.* Vienne, 1703, in-4°.

AGNÈS, (Sainte) vierge qui, à l'âge de 12 à 13 ans, fut martyrisée à Rome au commencement du IVe. siecle. Prudence en parle dans l'hymne 14, & S. Ambroise dans son

livre de *Virginité*. » Tous les peuples, dit Saint Jérôme, » se réunissent pour célébrer » dans leurs discours & dans » leurs écrits, les louanges de » Sainte Agnès, qui fut triompher de la foiblesse de son » âge; comme de la cruauté » du tyran, & qui couronna » la gloire de la chasteté par » celle du martyre ». Les *Actes* de Sainte Agnès, quoique du septième siècle, n'ont pas des caractères suffisants d'authenticité. On doit dire la même chose de ceux qu'Étienne Asfémiani a publiés en Chaldäïque. Ils contredisent Prudence & Saint Ambroise, en supposant que Sainte Agnès termina son martyre par le feu (*Voy. Tillemont, t. 5.*) Son nom se trouve dans le canon de la messe.

AGNÈS DE MONTEPULCIANO, (S.) se dévoua à Dieu à l'âge de 15 ans dans le couvent des Dominicaines à Proceno dans le comté d'Orviète, & mourut à Montepulciano sa patrie, le 20 avril 1317, âgée de 40 ans. Ses vertus & les prodiges dont Dieu l'illustra pendant sa vie & après sa mort, la firent canoniser par Benoît XIII en 1726.

AGNÈS SOREL. *Voyez SOREL.*

AGNODICE, jeune Athénienne, ne pouvant suivre son attrait pour la médecine en allant entendre ceux qui l'enseignoient, parce que la loi s'y opposoit, se travestit en homme. Ce fut à la faveur de ce déguisement, qu'elle prit des leçons d'Hierophile (*V. HIÉROPHILE*). Les dames d'Athènes s'intéressèrent tellement

pour elle, que la loi qui défendoit aux filles l'exercice de la médecine, fut abrogée en sa faveur.

AGOBARD, archevêque de Lyon, prit inconsidérément le parti de Lothaire révolté contre l'empereur Louis-le-Débonnaire, & fit même une Apologie de sa conduite & de celle des autres princes rebelles, que nous avons encore. Il fut déposé au concile de Thionville, l'an 835. Mais s'étant réconcilié avec ce prince, il fut rétabli, & mourut auprès de lui en 840, considéré par sa piété & son zèle. Il nous reste de ce prélat plusieurs ouvrages, dont Papyre Masson donna la première édition en 1606. Ce savant les acheta d'un relieur, qui vouloit en couvrir des livres. Baluze en a donné ensuite une plus belle édition en 1666, pleine de notes savantes, en 2 vol. in-8°. Il écrivit contre Felix d'Urgel, contre les Juifs, contre les épreuves judiciaires, les duels, contre l'opinion des peuples de son tems qui attribuoient toutes les tempêtes aux forciers. Son *Traité du sacerdoce* est particulièrement estimé. Dans le *livre sur les images*, il ne se déclare pas pour le culte qu'on leur rend, quoiqu'il se tint éloigné de l'hérésie des iconomaques. Il est honoré à Lyon d'un culte public, ainsi qu'en Saintonge, où il est appelé Saint Aguebaud.

AGORACRITE, natif de Pharos, fit pour les Athéniens une Vénus qui étoit un chef-d'œuvre. Ce sculpteur mourut vers l'an 150 avant J. C.

AGOSTINI. *Voy. AUGUSTIN* (Léonard),

AGOULT, (Guillaume d') gentilhomme & poëte Provençal, versifioit vers l'an 1198. Il fut un des meilleurs chansonniers de son teins. L'ouvrage le plus connu de ce troubadour, est un poëme intitulé : *La maniera d'amar dal tems passat*. Il veut y prouver qu'il n'y a point d'honneur sans probité ; point de probité sans amour ; & point d'amour, quand on n'a pas soin de l'honneur de sa dame.

AGREDA, (Marie d') religieuse Cordeliere, supérieure du couvent de l'Immaculée Conception à Agreda en Espagne, naquit dans cette ville en 1602. Cette fille s'imagina avoir eu une vision, dans laquelle Dieu lui donna des ordres exprès d'écrire la vie de la Sainte Vierge. Elle commença ce journal en 1637 ; mais un confesseur éclairé qui la dirigeoit pendant l'absence de son confesseur ordinaire, lui ordonna de le jeter au feu. Celui-ci étant de retour, lui fit recommencer son ouvrage. Marie d'Agreda lui obéit avec empressement ; & ce fruit de ses méditations, ou plutôt de ses rêveries, parut après sa mort sous ce titre : *La mystique cité de Dieu, miracle de sa toute-puissance, abyme de la grace de Dieu, histoire divine & la vie de la très-sainte Vierge Marie, mere de Dieu, manifestée dans ces derniers siècles par la sainte Vierge à la sœur Marie de Jesus, abbesse du couvent de l'Immaculée-Conception de la ville d'Agreda*. On trouve cette production toute écrite de sa main, avec une attestation que tout ce qui y étoit contenu lui avoit été révélé. La lecture en fut défen-

due à Rome ; & le P. Crozet, Récollet de Marseille, en ayant publié la premiere partie en françois, la Sorbonne la censura très-vivement l'an 1696, quoiqu'elle eût été approuvée en Espagne. La Traduction entiere de ce Franciscain parut à Bruxelles, 1717, en 8 vol. in-12, & en 3 vol. in-4°. Ses ouvrages ayant été mûrement examinés, selon les regles établies dans la savante dissertation de Benoît XIV, la congrégation des Rites publia en 1774 un décret pour imposer silence sur la béatification de cette religieuse. L'année suivante il se tint encore une congrégation à ce sujet, après laquelle le pape devoit donner le décret *de non procedendo ulterius*, qui cependant est encore resté suspendu. Il n'est pas possible qu'un homme sensé, qu'un Chrétien solidement instruit dans sa religion, soutienne la lecture du livre de Marie d'Agreda sans des mouvemens de pitié envers cette bonne fille, & d'indignation contre les promoteurs & les éditeurs de ses prétendues révélations.

AGRICOLA, (Cneius Julius) natif de Provence, gouverneur de la Grande-Bretagne sous Vespasien, s'y rendit illustre par sa valeur. Il soumit le premier l'Ecosse & l'Irlande aux Romains ; il réduisit les Bretons, & conserva ses conquêtes par ses vertus & par le maintien de la discipline militaire. Ses victoires furent l'objet de la jalousie de Domitien, qui le rappella. Cet empereur lui ordonna d'entrer de nuit à Rome, pour qu'il n'eût pas les honneurs du triomphe. Agri-

cola, trop sage, pour témoigner son ressentiment à ce monstre, se retira chez lui, & y vécut dans un repos honorable, simple dans son extérieur, poli dans ses discours, & se bornant à deux ou trois amis. On dit que Domitien hâta la fin de ses jours par le poison; mais il ne faut pas toujours croire les crimes, quelque facilité que les hommes, & des hommes tels que Domitien, aient à les commettre. Tacite, gendre d'Agricola, nous a laissé une vie de son beau-pere, digne de l'un & de l'autre.

AGRICOLA, (Rodolphe) professeur de philosophie à Heidelberg, naquit à Basslom, près de Groningue, d'une famille obscure, en 1442. Il voyagea dans la France & l'Italie, & s'arrêta pendant quelque tems à Ferrare, où le duc Hercule d'Est, le bienfaiteur des gens-de-lettres, fut aussi le sien, & où il eut pour maître de philosophie Théodore de Gaze. Après bien des courses, il mourut à Heidelberg en 1485. Il fut enseveli en habit de Cordelier, comme il l'avoit demandé. Ce savant possédoit les langues, la peinture, la musique, l'art oratoire, la poésie & la philosophie. On recueillit tous ses ouvrages en 2 vol. in-4^o, à Cologne, en 1539, parmi lesquels on distingue son *Abrégé de l'histoire ancienne*, & ses trois livres *De inventione dialectica*. Les savans de son tems lui ont donné des éloges un peu outrés. On a dit que, lorsqu'il écrivoit en vers latins, c'étoit un autre Virgile, & en prose un autre Policien. Erasme, son ami, lui prodigue les plus gran-

des louanges. Voyez les *Mémoires de Nicéron*, tome 23.

AGRICOLA, (Jean Helebius) ainsi nommé parce qu'il étoit d'Isleb ou Lislebert, dans le comté de Mansfeld, compatriote & contemporain de Luther, fut aussi son disciple. Il soutint d'abord les sentimens de son maître avec beaucoup de zèle: mais il les abandonna ensuite, & devint son ennemi déclaré. Après mille variations dans sa doctrine & dans sa foi, il renouvella une erreur que Luther avoit été obligé d'abandonner, & devint chef d'une secte qu'on appella secte des *Anoméens*. Luther avoit enseigné que nous étions justifiés par la foi, & que les bonnes œuvres n'étoient point nécessaires pour le salut. Agricola conclut de ce principe, que, lorsqu'un homme avoit la foi, il n'y avoit plus de loi pour lui; qu'elle étoit inutile, soit pour le corriger, soit pour le diriger; parce qu'étant justifié par la foi, les bonnes œuvres étoient inutiles; & parce que, s'il n'étoit pas juste, il le devenoit en faisant un acte de foi. Luther s'éleva contre cette doctrine: Agricola se rétracta plusieurs fois, & la reprit autant de fois. Mais Luther n'abandonnant jamais ses principes sur la justification, & les admettant avec Agricola, il ne pouvoit le réfuter solidement, ni le détromper: puitque les conséquences de l'un étoient évidemment liées aux principes de l'autre. Comme Agricola rejetoit toute espece de loi, on appella ses disciples *Anoméens*, c'est-à-dire, sans loi. On a de lui des *Commentaires*

sur S. Luc, in-8°, & *Historia passionis J. C.*, 1543, in-fol.

AGRICOLA, (George) médecin Allemand, naquit à Glauchen dans la Misnie en 1194. La connoissance qu'il avoit des métaux & des fossiles, le mit bien au-dessus de tous les anciens dans cette partie. Ce fut en visitant les mines, & en conversant avec les mineurs, qu'il acquit ces connoissances. La plupart de ceux qui ont écrit depuis lui sur cette matiere, l'ont copié. Ce qu'il avance est en général exact, & son style est d'une élégance peu commune. Parmi les différens ouvrages qu'il a composés, on distingue son *Traité de re metallicâ*, en 12 livres, à Bâle, 1561, in-fol. Agricola mourut à Chemnitz en Misnie, l'an 1555. Les Luthériens, pour lesquels il avoit marqué beaucoup d'éloignement, le laissèrent cinq jours sans sépulture. On joint ordinairement à son *Traité de re metallicâ*, celui qui est intitulé : *De ortu & causis subterraneorum*, à Bâle, en 1558, in-fol.

AGRIPPA I, (Hérode) fils d'Aristobule, & petit-fils d'Hérode-le-Grand, passa une partie de sa jeunesse à Rome, où Tibere lui donna la conduite de son petit-fils. Mais Agrippa paroissant plus attaché à Caius-Caligula, fils de Germanicus, & Tibere le soupçonnant d'avoir souhaité sa mort, il fut mis en prison. Il en sortit six mois après par ordre de Caligula, devenu empereur, qui lui fit présent d'une chaîne d'or aussi pesante que celle de fer qu'il avoit traînée dans son cachot, lui donna

le titre de roi, avec les tétrarchats de Philippe & de Lyfanias, qui pour lors étoient vacans. L'an 41 de Jesus-Christ, l'empereur Claude ajouta de nouvelles donations à celles que Caligula avoit faites; en sorte que tout le pays précédemment possédé par Hérode, fut mis sous la domination du nouveau roi. La cour d'Agrippa devint brillante, & l'appareil de la royauté fut plus magnifique que jamais dans toutes les provinces de sa dépendance. Il professoit cependant la loi de Moïse; & comme s'il en eût été un des plus ardens zélateurs, il suscita une persécution sanglante contre les disciples de Jesus. Il savoit bien que par-là il gagneroit l'affection des Juifs. Il profita donc du voyage qu'il fit de Césarée à Jérusalem, dans le dessein d'y célébrer la fête de pâques de l'année 43, pour leur témoigner le desir qu'il avoit de leur plaire. Saint Jacques fut la première victime de sa cruelle politique. L'ayant fait arrêter quelques jours avant la fête, il lui fit trancher la tête. Après cela il voulut pleinement satisfaire les Juifs en emprisonnant St. Pierre, qui devoit être exécuté après pâques, lorsque Dieu le tira miraculeusement de ses mains. Mais il ne tarda pas à éprouver les effets de la vengeance divine. La fête de pâques passée, il retourna à Césarée, dans le dessein d'y donner des jeux publics en l'honneur de Claude. Il y fut suivi par un nombreux cortège de personnes de considération, tant de ses propres états, que des pays voisins. Le second jour

des jeux, il parut sur le théâtre avec une robe tissue en argent, dont l'habileré de l'artiste revoit encore la richesse. Elle tiroit un nouvel éclat des rayons du soleil, qui, venant à se réfléchir, éblouissoient les spectateurs. Ceux-ci, de leur côté, marquoient une forte de respect qui tenoit de l'adoration. Agrippa fit un discours fort élégant aux députés des Tyriens & des Sidoniens, qui étoient venus lui demander pardon d'une faute pour laquelle leur nation avoit quelque tems auparavant encouru sa disgrâce. Quand il eut cessé de parler, les ambassadeurs & ces flatteurs qui environnent ordinairement les princes, firent entendre des acclamations réitérées. *Ce n'est point, s'écrioient-ils, la voix d'un homme; c'est la voix d'un Dieu.* Le roi, enivré de ces louanges impies, & entraîné par l'orgueil, oublia qu'il étoit né mortel; il fut frappé dans l'instant par l'ange vengeur de la souveraine majesté de Dieu, déchiré par de cruelles douleurs & mangé par les vers la 7e. année de son regne, & la 43e. de J. C. Voyez *Act. Apost.* c. 12. — *Josephe, Antiq. Jud.* L. 19

AGRIPPA II, dernier roi des Juifs, étoit fils du précédent. L'empereur Claude lui ôta son royaume, comme on ôte une dignité, & le lui échangea pour d'autres provinces, auxquelles Néron ajouta quatre villes. Les Hébreux s'étant attiré la vengeance des Romains, Agrippa se joignit à ceux-ci pour les châtier. Il reçut une blessure au siège de Gamata; il se trouva aussi au siège mé-

morale de Jérusalem avec Titus. Il mourut sous Domitien, vers l'an 94 de J. C. Ses mœurs n'étoient pas à l'abri des soupçons, puisqu'on l'accusa même d'un commerce incestueux avec sa sœur Bérénice. C'est en sa présence que S. Paul plaida sa cause à Césarée. Rien de plus remarquable que la confiance avec laquelle cet apôtre cita Agrippa lui-même, comme ayant pleine connoissance des faits étonnans qui constituent l'histoire de J. C. Agrippa, bien-loin d'en disconvenir, assura que peu s'en falloit qu'il n'embrassât le christianisme: mais sa vie étoit une mauvaise préparation à un changement de cette nature. Le récit de cette affaire, telle qu'on la lit au ch. 26 des *Actes des apôtres*, est des plus intéressans.

AGRIPPA, (Menenius) consul Romain vers l'an 502 avant J. C., vainquit les Sabins & les Samnites, & triompha pour la première fois à Rome. Ce héros étoit éloquent, & ce fut lui que le sénat députa au peuple qui s'étoit retiré sur le mont-sacré: il le gagna par l'apologue des membres du corps humain révoltés contre l'estomac. Ce bon citoyen mourut lorsque l'on célébroit la réunion du sénat & du peuple. Ses emplois, loin de l'enrichir, ne lui laissèrent pas de quoi le faire enterrer. Le peuple paya ses funérailles, & fit donner une somme d'argent à ses enfans.

AGRIPPA, (Marcus-Vipfanius) d'une famille obscure, parvint par ses vertus civiles & militaires, aux plus grandes dignités de l'empire: trois fois

fois au consulat, deux fois au tribunat avec Auguste, & une fois à la censure. Il donna des preuves éclatantes de sa bravoure aux fameuses journées de Philippes & d'Actium, qui assurèrent l'empire à Auguste. Ce prince, qui lui devoit ses succès, lui demanda s'il devoit abdiquer le gouvernement. Agrippa lui répondit avec le zèle d'un républicain & la franchise d'un soldat; il lui conseilla de rétablir la république; mais les avis de Mécene l'emporterent sur ceux de ce citoyen généreux. Auguste l'engagea à répudier sa femme, fille de la sage Octavie, & lui donna en mariage sa propre fille Julie, dont les déréglemens ne sont que trop connus. Agrippa passa ensuite dans les Gaules, soumit les Germains, dompta les Cantabres, & fit plus que de remporter des victoires; il refusa le triomphe. Outre le tems qu'il avoit employé à la guerre, il en avoit passé une partie à embellir Rome par des thermes, des aqueducs, des chemins publics & d'autres édifices, parmi lesquels on distinguoit le fameux Panthéon, temple consacré à tous les Dieux, qui subsiste encore sous le titre de *N. D. de la Rotonde*. Sa mort, arrivée environ l'an 12 avant J. C., fut pleurée par Auguste & par les Romains, comme celle du plus honnête homme, du plus grand général, du meilleur citoyen & de l'ami le plus vrai. Auguste le fit mettre dans le tombeau qu'il s'étoit destiné à lui-même.

AGRIPPA - le - jeune, ou
AGRIPPA - Posthume, dernier

Tom. I.

fils du précédent & de Julie, né après la mort de son pere, 12 ans avant J. C., fut adopté par Auguste qui lui donna la robe virile à l'âge de 17 ans. Ayant tenu des propos vrais, mais indiscrets, contre ce prince son bienfaiteur, il fut exilé dans la Campanie, ensuite relégué comme un criminel d'état dans l'isle de Planasie. Livie ne contribua pas peu à irriter Auguste contre son petit-fils; & ayant appris que ce prince vouloit, après huit ans d'exil, le rappeler auprès de lui, elle fit, dit-on, empoisonner son époux, & envoya, de concert avec Tibere, un centurion pour tuer Agrippa. Ce prince fut surpris sans armes; il n'en défendit pas moins sa vie, & ne succomba qu'après avoir été percé de plusieurs coups. Ce fut ainsi que le dernier des petits-fils d'Auguste périt à l'âge de 26 ans. Il étoit d'un naturel farouche & d'un caractère emporté. La force du corps lui tenoit lieu de tout mérite. Il avoit pris le nom de Neptune, parce qu'il passoit son tems sur la mer, s'exerçant à ramer, à pêcher & à nager.

AGRIPPA, (Henri-Corneille) naquit à Cologne, en 1486, d'une famille distinguée. Il fut d'abord secrétaire de Maximilien I. Il servit ensuite dans les armées de cet empereur. Son inconstance lui fit quitter le métier des armes pour le droit & la médecine, entre lesquels il se partagea. Sa plume insolente lui suscita bien des querelles, à Dole avec les Cordeliers; à Paris & à Turin avec les théologiens. Ces querelles l'obligèrent de fuir en

F

différens pays. Il fut vagabond & presque mendiant en Allemagne, en Angleterre & en Suisse. Il s'arrêta pendant quelque tems à Lyon, où étoit alors Louise de Savoie, mere de François I. Cette princesse l'honora du titre de son médecin; mais elle le chassa d'après d'elle, pour avoir refusé de prédire par le cours des astres, dans lesquels Agrippa prétendoit lire, les affaires de France. Ce médecin vagabond alla ensuite dans les Pays-Bas, où son *Traité de la Vanité des Sciences*, & sa *Philosophie occulte*, le firent mettre en prison. Il fut encore enfermé à Lyon pour un libelle contre Louise de Savoie, son ancienne protectrice. Cet homme, accusé d'être en commerce avec les Diabes, ne fut pas profiter de cette liaison pour se procurer le bonheur & les richesses. Après avoir passé une partie de sa vie dans des cachots, il expira, suivant le Naudeana, à Lyon en 1534; & suivant d'autres biographes, à Grenoble en 1535, dans un hôpital: aussi détesté, mais plus heureux que l'Aretin, s'il est vrai que celui-ci fut pendu. Agrippa fut au nombre de ces écrivains, aujourd'hui plus communs que jamais, qui attribuent toutes leurs infortunes à leurs jaloux & à leurs ennemis, & ne s'avisent jamais de les attribuer à leur caractère & à leur conduite. On a imprimé ses ouvrages en 2 vol. in-8°, *apud Beringos fratres*, en lettres italiques & sans date. Il prétendoit que les sciences sont pernicieuses aux hommes: assertion soutenue avec beaucoup d'éloquence par J. J. Rousseau,

& qu'on ne peut nier être vraie à certains égards, sur-tout par rapport à la généralité des hommes, qui certainement n'est pas en état de s'occuper des sciences, moins encore d'en faire un bon usage. Son *Traité De la Philosophie occulte*, traduit en françois en 1727, en 2 vol. in-8°, le fit accuser d'être sorcier. Il avoit toujours, suivant Paul Jove, un Diable à sa suite sous la figure d'un chien noir. Le Démon ayant étranglé un de ses disciples, notre magicien lui ordonna d'entrer dans le cadavre, & de lui faire traverser cinq ou six fois la place publique de Louvain, afin que le peuple prît cette mort pour une apoplexie naturelle. Voilà ce que rapportent des historiens très-graves sur Agrippa, & ce qui aujourd'hui n'en paroît pas moins incroyable: il y a cependant des faits semblables d'une authenticité bien imposante, entr'autres du cadavre d'un jeune-homme de Dalem, en Lorraine, animé pendant près d'un an par le démon: chose consignée dans les archives de la ville de Nancy, & attestée par les actes judiciaires signés de Mr. Remy, procureur-général, & d'une multitude de témoins jurés. Agrippa eut l'impudence de proposer à Charles-Quint de lui procurer d'immenses trésors par le secours de la magie; mais pour réponse, il reçut ordre de sortir de ses états. Sa déclamation de l'*Excellence des femmes au-dessus des hommes* (*de præstantiâ sexûs fæminini*), prouve qu'il n'y avoit point de paradoxe qui ne pût passer par sa tête. Il la composa pour

flatter Marguerite d'Autriche. On a encore d'Agrippa une Dissertation sur le péché originel, dans laquelle il avance que la chute de nos premiers parens ne provient pas de leur désobéissance à l'égard du fruit d'un arbre, mais d'un commerce charnel; opinion absurde réfutée par le texte même de la Genese, qui ordonna aux deux époux de couvrir la terre de leur postérité (*Voyez BEVERLAND, RYSSEN*). On a dit de cet écrivain. *Nullis hic parcit; contemnit, scit, nescit, flet, ridet, irascitur, infestatur, carpit omnia. Ipse philosophus, Damon, heros & omnia*. On a publié la *vanité des Sciences*, & l'excellence du *Sexe féminin*, en 1726, 3 vol. in-12, traduits par Gueudeville. Voyez Paul Jove, *Elog. doct. vir.*

AGRIPPINE, fille d'Agrippa & de Julie, répudiée par Tibere, épousa Germanicus, qu'elle suivit dans toutes ses expéditions en Allemagne & en Syrie. Après la mort d'un mari, qui vivoit avec elle en amant, Agrippine retourna à Rome, portant les cendres de son époux. La douleur que causa cette perte fut universelle: Agrippine en profita pour accuser Pison, qu'on soupçonnoit d'avoir hâté la mort de Germanicus. L'indignation du peuple contre Pison, jointe aux vives poursuites d'Agrippine, l'inquiéta tellement, qu'on le trouva mort dans son lit. Tibere, jaloux de l'amour du peuple pour Agrippine, l'exila dans une île, où il la laissa mourir de faim, l'an 35 de J. C. Cette femme se montra supé-

rieure à ses malheurs. Elle fut aussi intrépide à la cour de Tibere, & dans le lieu de son bannissement, qu'elle avoit été tranquille à la tête des armées. Du nombre de neuf enfans qu'elle laissa, les plus connus sont Caligula, qui fut empereur, & Agrippine, dont nous allons parler. S'il falloit juger par ce qu'ils furent, des sentimens que leur inspira la mere, & du genre d'éducation qu'elle leur donna, il faudroit conclure qu'elle étoit elle-même un monstre.

AGRIPPINE, fille de la précédente, & mere de Néron, joignit aux mœurs d'une prostituée, la cruauté d'un tyran. Après deux mariages, elle épousa Claude, dont l'indolence alloit jusqu'à la stupidité. Cette femme, d'une ambition démesurée, & d'un esprit pénétrant, connut bientôt le caractère de son époux, & ne manqua pas d'en profiter. Ce ne furent que bassesses, rapines, cruautés, prostitutions: Agrippine employa tout pour s'élever au comble de la grandeur, & assurer l'empire à son fils; voulant ajouter à la qualité de fille, de sœur, d'épouse d'empereur, celle de mere. Comme on lui disoit que Néron lui donneroit la mort un jour: *N'importe*, répondit-elle, *pourvu qu'il regne*. Il régna effectivement. Agrippine empoisonna son époux avec des champignons, & fit proclamer son fils empereur: Néron, élevé par Sénèque & par Burrhus, parut d'abord digne de tels maîtres; mais il oublia bientôt les services de sa mere. Agrippine, qui s'étoit attribué

l'autorité impériale, employa toutes sortes d'artifices pour se la conserver: intrigues, caresses, complots, plaisirs; on croit même qu'elle commit un inceste avec son fils pour le gagner. Elle étoit accoutumée à ce crime; on l'avoit déjà accusée d'un commerce galant avec son frere Caligula. Néron, irrité de ses complots, & insensible à ses caresses, la fit massacrer dans sa chambre, l'an 59 de J. C. Un centurion lui ayant déchargé un coup de bâton sur la tête, elle lui dit: en lui montrant son sein: *Frappe plutôt cette partie de mon corps, puisqu'elle a donné le jour à un monstre tel que Néron.* Ce fils abominable arriva un moment après que sa mere eut expiré; & parcourant des yeux les différentes parties de son corps, il plaifanta, dit l'histoire, sur quelques-unes; & ajouta: *Je ne croyois pas qu'elle eût tant de beauté.* Ce fut le prix dont ce scélérat paya ses bienfaits. Cette princesse avoit beaucoup d'esprit & d'agrémens; mais elle ternit ces qualités par les crimes que lui firent commettre son ambition & son orgueil. Ce fut pour satisfaire ces passions, plutôt qu'en vue du bien du genre-humain, qu'à l'imitation de tant d'illustres scélérats de tous les siècles qui veulent couvrir leurs forfaits par quelque action de bien, elle établit une colonie à Ubium sur le Rhin, lieu de sa naissance, qu'elle nomma *Colonia Agrippina*, aujourd'hui Cologne. On lit dans Tacite que cette princesse avoit laissé des Mémoires, qui lui ont beaucoup servi à écrire ses *Annales*.

AGUESSEAU, (Henri-François d') naquit à Limoges en 1668, d'une ancienne famille de Saintonge. Son pere, intendant de Languedoc, fut son premier maître. Le jeune d'Aguesseau naquit avec les plus heureuses dispositions. La société des gens d'esprit, & surtout celle de Racine & de Boileau, avoit des charmes infinis pour lui. Il cultivoit: comme eux la poésie, en avoit le talent, & il le conserva jusqu'à ses derniers jours. Reçu avocat-général de Paris en 1691, il y parut avec tant d'éclat, que le célèbre Denis Talon, alors président-à-mortier, dit *qu'il voudroit finir comme ce jeune-homme commençoit.* Après avoir exercé dix ans cette charge avec autant de zele que de lumiere, il fut nommé procureur-général en 1700, à 32 ans. C'est alors qu'il déploya tout ce qu'il étoit. Il régla les juridictions qui étoient du ressort du parlement, entretint la discipline dans les tribunaux, traita l'instruction criminelle d'une maniere supérieure, & fit plusieurs réglemens autorisés par des arrêts. Il fut chargé de la rédaction de plusieurs loix par le chancelier de Pontchartrain, qui lui prédit qu'il le remplaceroit un jour. L'administration des hôpitaux fut l'objet le plus cher de ses soins. On lui conseilloit un jour de prendre du repos: *Puis-je me reposer,* répondit-il généreusement, *tandis que je sais qu'il y a des hommes qui souffrent?* La France n'oubliera jamais le fameux hiver de 1709; d'Aguesseau fut un de ceux qui contribuerent le plus à la sauver des extrémités

de la famine. Il fit renouveler des loix utiles; réveilla le zèle de tous les magistrats, & étendit sa vue dans toutes les provinces. Sa vigilance & ses recherches découvrirent tous les amas de bled qu'avoit fait l'avarice, pour s'enrichir du malheur public. Après la mort de Louis XIV, le chancelier Voisin n'ayant survécu à ce prince que deux ans, le régent jeta les yeux sur d'Aguesseau, & le nomma pour lui succéder. Au commencement de la régence, lorsqu'il n'étoit encore que procureur-général, il fut appelé à un conseil, où le système de Law fut proposé. Il fut d'avis qu'on le rejetât; & ce projet, dont il montra les dangers & les avantages, fut en effet rejeté pour lors. Depuis, les choses changerent. L'intérêt, soutenu par l'intrigue, l'emporta sur la prudence. On vint à bout de séduire le prince; mais on désespéra de fléchir la résistance de d'Aguesseau, qui étoit alors chancelier. Le régent lui reprit les sceaux en 1718, & lui ordonna de se retirer à sa terre de Fresnes. En 1720, il reçut un ordre d'en revenir, sans l'avoir demandé, & les sceaux lui furent rendus. On les lui ôta pour la seconde fois en 1722, & il retourna à Fresnes. Il en fut rappelé au mois d'août 1727, par les soins du cardinal de Fleury, mais les sceaux ne lui furent remis qu'en 1737: on les avoit donnés à Chauvelin. Le parlement lui fit une députation, avant que d'enregistrer les lettres du nouveau garde-des-sceaux. D'Aguesseau répondit, qu'il vouloit donner l'exemple

de la soumission. Ces sentimens étoient dignes d'un homme qui n'avoit jamais demandé ni désiré aucune charge. Les honneurs étoient venus le chercher. Au commencement de la régence, il refusa de faire des démarches pour son élévation, quoiqu'il fût presque assuré du succès. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que j'occupe jamais la place d'un homme vivant!* Paroles simples, mais qui ont tout le sublime d'un sentiment vertueux. Lorsqu'il eut été élevé aux premières charges, il n'aspira qu'à être utile, sans jamais penser à s'enrichir; il ne laissa d'autres fruits de ses épargnes, que sa bibliothèque; encore n'y mettoit-il qu'une certaine somme par an. Pendant les deux séjours qu'il fit à Fresnes, tems qu'il appelloit *les beaux jours de sa vie*, il se partagea entre les livres sacrés, le plan de législation qu'il avoit conçu, & l'instruction de ses enfans. Les mathématiques, les belles-lettres & l'agriculture formoient ses délassemens. Le chancelier de France se plaisoit quelquefois à bêcher la terre. Ce fut dans ce tems qu'il fit, sur la législation, des réflexions qui produisirent un grand nombre de loix, depuis 1729 jusqu'en 1749. Son dessein étoit d'établir une entière conformité dans l'exécution des anciennes loix, sans en changer le fond, & d'y ajouter ce qui pouvoit manquer à leur perfection. Il n'étoit étranger dans aucun pays, ni dans aucun siècle. Il savoit la langue françoise par principes, le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'anglois & le portugais. Il n'étoit pas

moins honoré des savans étrangers, que de ceux de son pays. L'Angleterre le consulta sur la réformation de son calendrier. La réponse du chancelier de France, pleine de réflexions utiles, déterminâ cette nation à un changement, qu'elle n'auroit pas dû tant tarder de faire. D'Aguesseau reçut des marques non moins distinguées de la confiance du roi, lorsque sa majesté alla se mettre à la tête de son armée. Elle le chargea d'assembler chez lui toutes les semaines les membres des conseils des finances & des dépêches. Il rendoit compte des objets discutés par une lettre, sur laquelle le roi écrivoit sa décision. La sobriété & l'égalité d'ame lui conserverent, jusqu'à l'âge de 82 ans, une santé vigoureuse; mais dans le cours de l'année 1750, des infirmités douloureuses l'avertirent de quitter sa place. Il s'en démit, se retira avec les honneurs de la dignité de chancelier, & une pension de 100,000 liv. Il en jouit peu de tems, & ne fut plus occupé qu'à faire usage, dans ses douleurs, des expressions de l'Écriture-Sainte qui lui étoient toujours présentes, n'ayant passé aucun jour depuis son enfance sans la lire. Il mourut le 9 février 1751. La plus grande partie de ses ouvrages est publiée en XII vol. in-4^o, Paris. Ses principes d'éloquence étoient de réunir la force de la dialectique à l'ordre de la géométrie, en y ajoutant les richesses de l'érudition, & les charmes de l'art de la persuasion. Son style est très-châtié; mais on y desireroit quelquefois plus de chaleur. Un jour

il consulta son pere sur un discours qu'il avoit extrêmement travaillé, & qu'il vouloit retoucher encore. Son pere lui répondit, avec autant de finesse que de goût: *Le défaut de votre discours est d'être trop beau, il le seroit moins si vous le retouchiez encore.* D'Aguesseau avoit épousé, en 1694, Anne le Febvre d'Ormesson. C'est à son sujet que Coulanges avoit dit, qu'on avoit vu pour la première fois les grâces & la vertu s'allier ensemble. Elle mourut à Auteuil le premier décembre 1735, laissant six enfans. La douleur de d'Aguesseau égala sa tendresse pour elle. Cependant à peine avoit-il essuyé ses larmes, qu'il se livra aux fonctions de sa place. *Je me dois au public,* disoit-il, *& il n'est pas juste qu'il souffre de mes malheurs domestiques.* Il voulut être enterré auprès d'elle dans le cimetière d'Auteuil, pour partager même après sa mort l'humilité chrétienne d'une femme digne de lui. On voit au pied d'une croix que leurs enfans ont fait placer auprès de leur sépulture, l'inscription suivante:

*Christo servatori
Spei credentium,
In quo crediderunt & speraverunt
Henricus-Franciscus d'Aguesseau,
Galliarum Cancellarius,
Et Anna le Febvre d'Ormesson,
Ejus coniux;
Eorum liberi
Juxta utriusque parentis exuvias
Hanc crucem
Dedicavere.
Anno reparatae salutis
M. DCC. LIII.*

AGUI ou SULTAN AGUI;
roi de Bantam dans l'isle de

Java, fils du Sultan Agoum. Son pere, las de porter la couronne, remit le gouvernement entre les mains de son fils, vers la fin du XVIIe. siecle, pour ne plus s'occuper que de ses plaisirs. Ce jeune roi se rendant odieux à ses peuples, le sultan Agoum prit les armes pour rentrer par force dans un royaume qu'il venoit de quitter de bon gré. Il assiégea la ville de Bantam. Agui implora le secours des Hollandois. Le général Spelman, homme qui aimoit les grandes entreprises, résolut de secourir Agui. Il prit le vieux sultan, qui fut renfermé dans une prison, & qui mourut dans les fers.

AGUILLON, *Aguillonius* (François) célèbre mathématicien, jésuite de Bruxelles, mourut en 1617, à l'âge de 50 ans. On a de lui un *Traité d'Optique*, estimé dans le tems, & imprimé à Anvers, 1614, in-folio. Depuis Newton ce livre est devenu inutile, mais il peut avoir été très-utile à Newton.

AGUIRRE, (Joseph Saenz d') né à Logroño dans la Vieille-Castille, en 1613, fut un des ornemens de l'ordre de S. Benoît, dans le dernier siecle. D'abord premier interprete des livres saints dans l'université de Salamanque, ensuite censeur & secrétaire du tribunal du saint-office, il fut honoré de la pourpre par Innocent XI, l'an 1686, en récompense de son zele pour l'autorité du saint-siege. Il mourut à Rome en 1699. Ses principaux ouvrages sont :
I. Une *Collection des Conciles*

d'Espagne, 4 vol. in-fol. fort recherchée, quoiqu'on puisse y desirer plus de critique. On en a donné une nouvelle édition à Rome en 1753, 6 vol. in-folio. La meilleure est celle de 1693 & 1694. II. *La Théologie de S. Anselme*, en 3 vol. in-folio. III. *Défense de la chaire de S. Pierre, contre la Déclaration du Clergé de France*, Salamanque, 1683, in-folio. Tous ces ouvrages sont en latin. Ce cardinal a encore composé quelques livres moins connus. Nous ne citerons plus que son *Histoire des Conciles d'Espagne*, qui avoit précédé sa collection, & ses *Ludi Salmanticenses*, qui sont des dissertations théologiques qu'il avoit composées, selon l'usage de l'université de Salamanque, avant de recevoir le bonnet de docteur. La modestie, vertu devenue si rare parmi les savans de nos jours, étoit celle de ce cardinal.

AGULIERS. Voyez DESAGULIERS.

AGYLÉE, *Agylæus*, (Henri) homme-de-lettres, natif de Bois-le-duc, mort en 1595, âgé de 62 ans, a traduit le *Nomocanon* de Photius avec plus de fidélité que d'élégance. Il possédoit parfaitement la langue grecque.

AHIAS, prophete de Silo, prédit à Jéroboam qu'il seroit roi de dix tribus; que son fils Abia mourroit, & que sa famille seroit détruite, pour le punir de son ingratitude & de son idolâtrie, vers l'an 954 avant J. C.

AJALA, (Martin Perez de) né dans le diocèse de Cartha-

gene en 1504, de parens obscurs, enseigna d'abord la grammaire pour nourrir sa famille. Ayant été ensuite ordonné prêtre, & s'étant fait connoître à Charles V, cet empereur l'envoya en qualité de théologien au concile de Trente, & lui donna successivement deux évêchés, & enfin l'archevêché de Valence. Ce prélat savant & zélé gouverna son diocèse en digne pasteur, & mourut l'an 1566. On a de lui un *Traité latin des Traditions apostoliques*, en dix livres, Paris, 1562, in-8°, & *De verâ ratione christianismi instructio*, Cologne, 1554, in-12. C'est une instruction chrétienne adressée à un docteur juif nouvellement converti; suivie d'une dissertation pleine de savoir & d'onction sur l'invocation des Saints, leurs prières pour nous, le jeûne &c.

AJAX, fils d'Oïlée, roi des Locriens, un des héros Grecs qui allèrent au siège de Troie. Il viola Cassandre dans le temple de Minerve. Cette déesse le punit de son sacrilège, en submergeant sa flotte près des rochers de Capharée. L'intrépide Ajax, échappé du naufrage, insulta les Dieux sur un roc, que Neptune engloutit dans la mer.

AJAX, fils de Télamon, disputa à Ulysse les armes d'Achille. Irrité de ce que son rival les avoit obtenues par le jugement des principaux capitaines Grecs, il fit un carnage horrible des troupeaux de l'armée, s'imaginant massacrer ses compagnons & sur-tout Ulysse; mais étant ensuite revenu de son délire, il se tua avec l'épée

dont Hector lui avoit fait présent. Ces deux guerriers avoient combattu ensemble avec une valeur égale. Le sang d'Ajax fut changé en hyacinthe, suivant la fable.

AIGUILLON. Voy. **WIENEROD**. (Marie-Magdelene)

AILLY, (Pierre d') naquit à Compiègne en 1350, d'une famille pauvre. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1380. Ensuite il fut élu chancelier de l'université de Paris, confesseur & aumônier de Charles VI, qui le nomma aux sièges du Puy & de Cambrai. Dès qu'il eut ce dernier évêché, il se démit de sa charge de chancelier en faveur du fameux Gerson. Son zèle pour l'extinction du schisme qui désoloit alors l'église, l'a rendu célèbre. Il fit diverses courses à Rome & à Avignon pour cet effet. Il eut des conférences avec les différens papes qui se disputoient alors la tiare. Il prêcha en 1405 devant l'antipape Pierre de Lune sur la Trinité; & il parla sur ce mystère avec tant d'éloquence, que ce pontife en institua la fête. Il ne se distingua pas moins au concile de Pise. Jean XXII, qui connoissoit tout son mérite, l'éleva à la dignité de cardinal en 1411. D'Ailly alla en cette qualité au concile de Constance, & y brilla également par son zèle & par son éloquence. Il revint ensuite à Avignon, où, selon la plus commune opinion, il termina ses jours, le 8 août 1419. Martin V l'avoit fait son légat en cette ville. Fleury dit qu'il mourut à Cambrai, le 28 août 1425. Moreri & Ladvocat le font mourir en Allemagne.

Le college de Navarre, qui le reconnoit pour son second fondateur, qui l'avoit eu au nombre de ses bourgeois, & dans le sein duquel il avoit acquis le titre d'*Aigle des docteurs de la France*, & de *Marteau des hérétiques*, hérita de ses livres & de ses manuscrits. Le plus connu de ses ouvrages est le *Traité de la réforme de l'Eglise*, divisé en six chapitres, & publié avec les ouvrages de Gerson, son disciple : « Au lieu » de déclamations insultantes, » dit l'abbé Berault, il donna » des conseils précis, pratiques & très-engageans. Il » s'éleva même avec force contre ces réformateurs subalternes, qui déprisoient autant la dignité que la conduite des prélats du premier ordre, & dit qu'ils feroient beaucoup mieux d'écarter la poutre qui couvre leurs yeux, que d'observer malignement la paille qui gêne l'œil de leurs freres, ou plutôt de leurs peres & de leurs maîtres. Il proteste ensuite que le sacré college s'est déclaré plus hautement que personne pour la réforme, & que l'Eglise romaine est disposée à se prêter à tous les réglemens que l'esprit de sagesse & de vérité suggérera au concile ». La plupart de ses autres écrits ont paru à Strasbourg, 1490, in-fol. & quelques-uns ont été imprimés séparément à Paris, à la fin du XVe. siècle. Tels sont les suivans : *Concordia astronomiæ cum theologia*, 1490, in-4°. *De Anima*, Paris, 1494, in-4°. *De Vita Christi*, Paris, 1483, in-4°. & plusieurs autres ouvrages,

la plupart de scholastique ou de piété, & quelques-uns concernant l'astrologie judiciaire, dont ce prélat faisoit plus de cas qu'il ne convenoit à son état & à ses lumieres. Ce fut du reste un homme savant, irréprochable dans ses mœurs, attentif à maintenir la discipline de l'Eglise.

AIMOIN, Bénédictin de l'abbaye de Fleury-sur-Loire, composa une histoire de France en cinq livres. Les deux derniers furent finis après sa mort, par une main étrangere. Ce n'est qu'une compilation, pleine de fables & de faux miracles. Les légendes sont les sources où il a puisé. On trouve cette Histoire dans le tome III de la Collection de Duchêne. Aimoin étoit d'Aquitaine; il écrivoit aisément, mais sans élégance. Il mourut au commencement du XIe. siècle.

AIMON, prince des Ardenes, fut le pere de ces quatre Preux, qu'on appelle communément : *Les quatre fils Aimon*. Le prince Renaud, l'aîné de ces quatre fils, après avoir porté les armes sous Charlemagne, se fit moine à Cologne, & mourut martyr, à ce que prétendent quelques légendaires Allemands. Voyez Jean Berthels, *Hist. Luxemb.* Ferrarius, *Catal. Sanct.* ad 7 jan. Les quatre fils Aimon ont donné matière à un roman qui fait partie de la *Bibliothèque bleue*.

AIMON, HAIMON ou HEMMON, évêque d'Halberstadt dans le 9e. siècle, fut disciple d'Alcuin, se trouva en 848 au concile assemblé à Mayence contre Godefcalc, & mourut le 27 mars de l'an

853. Il écrivit des *Commentaires* sur les psaumes, sur Isaïe & sur l'apocalypse; des *Sermons* sur les évangiles des dimanches & fêtes de l'année, imprimés à Cologne en 1536, & un abrégé de l'histoire sacrée, intitulée: *De christianarum rerum memoriâ*.

AIMON, moine de l'abbaye de Savigni, de l'ordre de Cîteaux, étoit Breton, & natif de Landacob. Il prit l'habit de religieux dans l'abbaye de Savigni, au diocèse d'Avranches en Normandie, différente de l'abbaye de ce nom qui est dans le diocèse de Lyon, de l'ordre de Saint Benoît. Il écrivit divers ouvrages de piété, & mourut en odeur de sainteté vers l'an 1174.

AIRAULT, (Pierre) célèbre avocat de Paris, ensuite lieutenant-criminel à Angers, naquit dans cette dernière ville en 1536. Il y exerça la charge de président par *interim*, pendant les troubles funestes de la ligue, qu'il ne favorisa jamais, contre laquelle même il se déclara. Il mourut à Angers en 1601. On a de lui deux bons ouvrages: *Le Traité de l'ordre & instruction judiciaire, dont les anciens Grecs & Romains ont usé en accusation publique, conféré à l'usage de la France*, Paris, 1598, in-8°. : livre plein de recherches. II *Celui de la Puissance paternelle*, in-4°, fait à l'occasion d'un de ses fils qui s'étoit fait jésuite sans son consentement. Ménage, son petit-fils, a publié sa vie en latin, in-4°, en 1675.

AISTULFE ou ASTOLFE, roi des Lombards, après avoir enlevé l'exarchat de Ravenne

aux Romains, se dispoisoit à s'emparer des terres de l'Eglise. Le pape Etienne II, défenseur de ses peuples & de ses domaines, passa en France pour demander du secours au roi Pepin. Ce prince le reçut avec beaucoup de distinction, & partit pour le venger. Aistulfe ayant mis le siège devant Rome, fut d'abord forcé de l'abandonner; puis de se reconnoître vassal du roi de France, qui étoit venu l'assiéger dans Pavie, & qui, après s'être rendu maître de l'exarchat, le donna au pape. Aistulfe mourut en 756.

AITZEMA, (Léon van) naquit à Dolkum en Frise en 1600, d'une famille noble. Les villes anstériques le firent leur résident à la Haye, où il mourut en 1669, avec la réputation d'un honnête homme, d'un bon politique, & d'un savant aimable. Il nous reste de lui une *Histoire des Provinces-Unies*, en hollandois, en 7 vol. in-fol. & en 15 vol. in-4°. Elle est estimable par les actes publics qu'elle renferme, depuis 1621 jusqu'en 1669. Elle est en général fidelle & exacte, surtout dans la partie que l'auteur a faite sur des mémoires que lui ont fournis des personnes instruites. On a donné une continuation de cette histoire en 3 vol. in-fol. qui vient jusqu'en 1692. C'est en partie dans Aitzema qu'est puisée l'*Histoire des Provinces-Unies*, 8 vol. in-4°, Paris, 1757 — 1771. On a encore de cet écrivain une *Histoire latine de la paix de Munster*, 1654, in-4°, estimée pour l'exacitude, mais non pas pour la diction.

AIUS - LOCUTIUS. De toutes les divinités fabuleuses, il n'y en a point dont l'origine soit aussi claire que celle-ci. Cedicius, homme du bas peuple, vint dire aux tribuns, que marchant seul la nuit dans la rue neuve, il avoit entendu une voix plus forte que celle d'un homme, qui lui avoit annoncé d'aller avertir les magistrats que les Gaulois approchoient. Comme Cedicius étoit un homme sans nom, & que d'ailleurs les Gaulois étoient une nation fort éloignée, & par cette raison, inconnue, on ne fit aucun cas de cet avis. Cependant l'année d'après, Rome fut prise par les Gaulois. Après qu'on fut délivré de ces ennemis, Camille, pour expier la négligence qu'on avoit eue en ne faisant point usage de la voix nocturne, fit ordonner qu'on élèveroit un temple en l'honneur du dieu Aius-Locutius (du mot *Aio* & *Loquor*) dans la rue neuve, au même endroit où Cedicius disoit l'avoir entendu. « Ce Dieu par- » loit & se faisoit entendre, dit » plaisamment Cicéron, lorsqu'il n'étoit connu de personne : ce qui l'a fait appeller » *Aius-Locutius*. Mais depuis » qu'il est devenu célèbre, » & qu'on lui a érigé un autel » & un temple, il a pris le » parti de se taire ».

AKAKIA, (Martin) professeur de médecine dans l'université de Paris, & un des principaux médecins de François I, étoit né à Châlons-sur-Marne. Il a traduit *Ars medica, quæ est ars parva*; & *de ratione curandi*, de Galien. Ce dernier est accompagné

d'un commentaire. Il mourut en 1551.

AKAKIA, (Martin) fils du précédent, médecin & professeur-royal en Chirurgie, mort en 1588, âgé d'environ 49 ans. Il est auteur d'un Traité intitulé : *Consilia medica*, 1598, in-fol. Il y a eu d'autres médecins dans cette famille.

AKIBA, un des principaux docteurs Hébreux du collège de Tibériade dans le IIe. siècle de l'Eglise, garda destroupeaux jusqu'à l'âge de 40 ans. Mais la fille de son maître lui ayant promis de l'épouser, s'il devenoit savant, l'amour le fit docteur. Ce rabbin, fanatique, comme la plupart de ses confrères, se jeta dans le parti du faux Messie Barcochebas, & lui appliqua cette prophétie de Balaam : *Orietur stella ex Jacob*, &c. Il excita les Juifs à la révolte, en leur citant les prophètes, & commit avec eux des cruautés qui le firent condamner à la mort par l'empereur Adrien, l'an 135 de J. C. selon les Juifs : il avoit alors 120 ans. Sa femme, ses enfans & ses disciples furent aussi massacrés. Les rabbins lui attribuent le *Livre de la création*, qu'il mit sous le nom d'Abraham.

ALABASTER, (Guillaume) théologien Anglican, se fit Catholique, redevint Anglican, & fut chanoine de S. Paul de Londres dans le XVIIe. siècle. L'étude de la Cabale le jeta dans des opinions absurdes. Il est auteur d'un lexique hébreu, in-fol. & de quelques autres livres intitulés ridiculement, & composés de même. Tels sont : *Tractatus*

in revelationem Christi, modo cabalístico explicatam, Antverpiæ, 1602, in-4°. *Tractatus de bestia apocalyptica*, Delphis, 1621, in-12.

ALACOCQUE. Voyez **MARGUERITE-MARIE**.

ALAGON, (Claude) de Mérargues en Provence, procureur-syndic de cette province, ayant rêvé que son nom d'Alagon était le même que celui d'Aragon, & qu'il appartenait à cette maison illustre, médita avec le secrétaire de l'Ambassadeur d'Espagne, d'introduire les Espagnols dans Marseille. Un forçat de galeres, à qui il avoit communiqué son dessein, le découvrit au duc de Guise. Alagon, convaincu de son crime, eut la tête tranchée à Paris en 1605. Elle fut envoyée à Marseille, dont Alagon devoit être viguier l'année suivante, pour être exposée sur une des portes de la ville.

ALAHAMARE, premier roi de Grenade en 1237. Ses successeurs y régnerent sous le même nom jusqu'en 1492, qu'ils furent détrônés par Ferdinand & Isabelle.

ALAIN, prétendu roi des Alains, inconnu à tous les auteurs; dont on a voulu faire un personnage réel, sur la foi d'une fausse médaille. Voyez le *Mercur de France*, juill. 1724. p. 1447.

ALAIN DE LILLE, appelé le *Docteur universel*, étoit de Lille en Flandres, & florissoit en l'université de Paris au milieu du XIIIe. siècle. Il avoit pris l'habit de St. Bernard du vivant de ce Saint, fut premier abbé de la Rivour, dans

le diocèse de Troyes, & ensuite évêque de cette ville. Il quitta l'épiscopat en 1167 pour s'enterrer dans la solitude. Il assista au concile de Latran en 1189, & mourut à Cîteaux en 1203. Il avoit plus de cent ans. Ses ouvrages en prose & en vers ont été imprimés à Anvers en 1654, in-fol. On le regardoit comme un savant du premier ordre, & on disoit de lui : *Sufficiat vobis vidisse Alanum.*

ALAIN, (Guillaume) nommé le *Cardinal d'Angleterre*, parce qu'il étoit né dans la province de Lancastre, fut d'abord chanoine d'York. Son opposition aux vues d'Elisabeth l'obligea de se réfugier dans les Pays-Bas, & de là à Reims, où il eut un canonicat. La pourpre Romaine fut le prix de son mérite en 1587. Il fut un des réviseurs de la Bible de Sixte V, qui le fit cardinal. Il a écrit sur les matieres controversées entre les Catholiques & les Protestans. Ce savant cardinal mourut à Rome en 1594, à 63 ans.

ALAMANNI, (Louis) gentilhomme Florentin, & célèbre poète Italien, étant entré dans une conspiration contre le cardinal Jules de Médicis (depuis pape sous le nom de Clément VII), qui gouvernoit alors la république de Florence, fut obligé de se réfugier en France. Il y fut bien accueilli de François I, qui le combla de bienfaits, & le choisit pour son ambassadeur auprès de Charles-Quint en 1544. Il fut également en faveur auprès de Henri II, successeur de François I, qui l'employa en di-

verses négociations, pour lesquelles Alamanni n'avoit pas moins de talent que pour la poésie. Il mourut en 1556 à

Amboise, où étoit la cour. Nous avons de lui, I. le poëme de *Girone il cortese*, qui n'est qu'une traduction en vers du roman de *Giron le courtois* : l'édition la plus recherchée est celle de Paris, 1548, in-40.

II. Un autre poëme, *Della Coltivazione*, Paris, 1544, in-40, que les Italiens mettent à côté des *Georgiques*. III. Des poésies de divers genres, rassemblées sous le titre d'*Opere Toscane*, dans un recueil en 2 vol., in-80, dont la meilleure édition est de Florence, chez les Yuntas en 1532, pour le premier tome; & pour le second, de Lyon, chez Gryphe, même année. Il ne faut pas le confondre avec Alamanni son parent, dont les *Poésies burlesques* ont été imprimées avec celles du Burchiello, & autres, à Florence, en 1552, in-80.

ALAMIR, prince de Tarfe, prit le nom de calife dans le IXe. siècle. Il entra dans les provinces de l'empire à la tête d'une formidable armée de Sarrasins, qui y firent de grands ravages. André le Scythe, gouverneur du Levant, voulant s'opposer à leur furie, ce prince barbare lui envoya dire, que s'il lui donnoit la bataille, *le Fils de Marie* ne le sauveroit pas de ses mains. Ce blasphème ne demeura pas impuni : car le jour du combat, ce gouverneur prit la lettre du Sarrasin, & l'ayant fait attacher à une image de la Vierge pour servir d'étendard, son armée, enflammée par le double motif de la vengeance

& de la religion, vainquit les ennemis & en fit un affreux carnage. Alamir fut pris & eut la tête tranchée.

ALAMOS, (Balthazar) Castellan, après avoir resté onze ans en prison, obtint sa grace de Philippe III, & fut employé par Olivares, ministre de Philippe IV. Il mourut dans un âge avancé, au milieu du XVIIe. siècle. On a de lui une Version de Tacite assez estimée, avec un Commentaire qui l'est moins.

ALAMUNDAR, roi des Sarrasins, fit des courses dans la Palestine l'an 509, & fit mourir des Solitaires qui vivoient dans le désert. Les miracles qu'il vit opérer par les Chrétiens, le touchèrent si fort, qu'il demanda d'être reçu parmi eux. Lorsqu'on le préparoit à recevoir le baptême, les Acéphales, hérétiques Euthyciens, résolurent de l'attirer à leur secte. Ces hérétiques confondoient les deux natures en J. C. : d'où il s'ensuivoit que la nature divine avoit souffert, & étoit morte sur la croix. Ils envoyèrent à Alamundar des évêques de leur parti, pour l'engager à recevoir le baptême de leurs mains; mais le catéchumène méprisa leurs sollicitations, & se servit d'un trait ingénieux pour rendre leur erreur sensible. Il feignit d'avoir reçu des lettres, par lesquelles on lui apprenoit la mort de l'archange S. Michel, & leur envoya des gens pour apprendre d'eux ce qu'ils pensoient de cette nouvelle. Comme elle leur parut autant impossible, qu'elle sembloit ridicule, il leur dit : *S'il est donc vrai qu'un Ange ne sauroit ni souffrir ni mourir, com-*

ment voulez-vous que J. C. soit mort sur la croix, puisque, selon vous, il n'a qu'une nature, qui, étant divine, est impassible ?

ALARD D'AMSTERDAM, né dans cette ville en 1490, d'où il a pris son nom; se rendit habile dans les langues grecque & latine. Il s'appliqua beaucoup à l'étude des belles-lettres, qu'il enseigna à Amsterdam, à Cologne, à Utrecht & à Louvain, où il mourut en 1544, après avoir légué sa bibliothèque aux orphelins d'Amsterdam. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages sur la littérature & la controverse. Ces derniers sont plus pieux que savans. On peut en voir le catalogue dans la *Bibliotheca Belgica* de Foppens.

ALARIC I, fut appelé le *hardi & l'entreprenant* par les Goths ses sujets. Il étoit en effet l'un & l'autre. Après avoir embrassé le christianisme, il se jeta dans l'Arianisme l'an 375. Ses premiers exploits furent en Grece, où il détruisit l'idolâtrie. Il se fit ensuite proclamer roi, & s'avança vers Rome pour la saccager. Il s'en éloigna, après avoir exigé de fortes rançons; mais il revint ensuite, défit les Romains, fit reconnoître Attale pour empereur, entra dans Rome comme un vainqueur irrité en 409, & permit à ses soldats de se livrer à toutes les abominations que des Barbares, qui ne sont retenus par aucun frein, peuvent commettre; leur ordonnant néanmoins de respecter les églises & ceux qui les auroient prises pour asyle. C'est à ce sac de Rome que Bossuet, dans *l'Explication de l'Apocalypse*,

rapporte une des principales prophéties de ce livre divin (ch. 18). S. Jérôme représente cette capitale du monde *comme devenue le tombeau de ses habitans*. S. Augustin, Paul Orose, &c. en parlent de la même manière. Alaric ne sortit de Rome, que pour aller faire la conquête de la Sicile & d'une partie de l'Afrique; mais une tempête ayant brisé le plus grand nombre de ses vaisseaux, il se retira dans la Calabre, & fut frappé de mort subite peu de tems après, en 410, à Cosenza. Ses soldats, pour le dérober à la vengeance des Romains, l'enterrent au milieu de la riviere de Vafento avec des richesses prodigieuses.

ALARIC II, roi des Visigoths, régnoit vers l'an 484 sur tout le pays qui est entre le Rhône & la Garonne. Clovis, fâché qu'une si belle contrée fût possédée par ces Barbares, attaqua Alaric, & le tua de sa propre main à Vouillé en Poitou l'an 507. Le recueil des loix, connu sous le nom de *Code Alaric*, tiré en partie du *Code Théodosien*, fut publié par les ordres de ce prince.

ALAVIN, chef des Goths, qui avoient été chassés de leur pays par les Huns. Il supplia l'empereur Valens de leur laisser habiter les rives du Danube, sur les frontieres de son empire, & de les recevoir au nombre de ses sujets. Valens accorda cette grace aux Goths, dans la pensée qu'ils lui serviroient de rempart contre ceux qui attaqueroient l'empire de ce côté-là; mais ses lieutenans les ayant accablés d'impôts, ils prirent les armes pour s'en délivrer, & combattirent Lupi-

ain, l'un des généraux de Valens. Cet empereur marcha lui-même contre eux, les attaqua près d'Andrinople, perdit la bataille, & fut brûlé dans une cabane en 378. Fin digne des cruautés inouïes qu'il avoit exercées contre les défenseurs de la divinité de Jesus-Christ.

ALBA-ESQUIVEL, (Diégo) canoniste de Vittoria, fut évêque d'Astorga, puis d'Avilla, & ensuite de Cordoue. Il assista au concile de Trente, & mourut en 1562. On a de lui *De Conciliis universalibus, ac de his quæ ad Religionis & Christianæ Reipublicæ reformationem instituenda viæntur*. Très-bon ouvrage, plein de vues sages & pures.

ALBAN, (S.) premier martyr de la Grande-Bretagne, eut la tête tranchée sous Maximien, l'an 287 de J. C. Usserius a publié les anciens *actes* de son martyre, dont les principales circonstances se trouvent rapportées dans Bede & dans Gildas. Quelques modernes se sont fort récriés contre les miracles qu'on lit dans ses *actes*; on ne peut mieux leur répondre qu'en rapportant ce qu'en dit M. Collier, célèbre Protestant: " Les miracles de S. Alban étant attestés par des auteurs si dignes de foi, je ne vois pas pourquoi on les révoqueroit en doute. Il est certain, par les écrits des anciens, que de leur tems il s'opéroit des miracles dans l'église. Il n'y auroit pas de raison à soutenir que Dieu n'a manifesté sa puissance d'une manière surnaturelle que dans le siècle des Apôtres. Ceux-ci n'ayant pas converti le

monde entier, pourquoi ne voudrions-nous pas convenir que Dieu aura donné aussi à ceux de ses serviteurs qui ont vécu ensuite, des lettres de-créance auxquelles on ne pouvoit se refuser? Pourquoi enfin rejeteroit-on les miracles de S. Alban, la circonstance où il se trouvoit étant assez importante pour que le ciel interposât son pouvoir d'une manière surnaturelle?"

— Quelques auteurs n'ont fait qu'une même personne de Saint Alban, premier martyr d'Angleterre, & de celui qui est honoré le 21 de juin à Mayence, dans un monastere de son nom, fondé en 804. Mais on lit dans le Martyrologe de Raban-Maur que le second étoit Africain; qu'ayant été banni par Hunéric à cause de la foi, il se retira à Mayence; & qu'étant tombé entre les mains des Huns il fut martyrisé par ces Barbares.

ALBANE, (François l') né à Bologne d'un marchand de soie, en 1578, fut élève du Guide, qui l'introduisit dans l'école des Carraches. Les progrès qu'il fit sous ces maîtres, furent rapides. Il achèva de se former à Rome, le dépôt des chef-d'œuvres des peintres anciens & modernes, & le rendez-vous des artistes de toute l'Europe. L'étude des belles-lettres ne contribua pas peu à lui donner des idées riantes. Revenu à Bologne, il se maria en secondes noces à une très-belle femme, dont il eut 12 enfans ressemblans à leur mere. L'Albane n'eut pas besoin de sortir de sa maison pour peindre Vénus, les Amours, les divinités poétiques du ciel, des eaux &

de la terre, il n'eut qu'à copier sa famille. Mais comme il n'eut qu'elle sous les yeux, ses têtes & ses figures se ressembloient presque toutes : les grâces écloses sous son pinceau, sont trop uniformes. L'Albane jouit d'une vie heureuse pendant 82 ans. Il mourut en 1660. Ses principaux ouvrages sont à Rome & à Bologne; le roi de France en possède plusieurs. Il y en a aussi quelques-uns dans la collection du Palais Royal.

ALBANI, (Jean-Jerôme) né à Bergame d'une famille noble, se consacra à l'étude du droit canonique & civil. Pie V, qui l'avoit connu lorsqu'il étoit inquisiteur à Bergame, ne fut pas plutôt élevé à la papauté, qu'il l'honora de la pourpre en 1570. Albani étoit veuf & avoit des enfans : ce fut la crainte qu'il ne s'en laissât gouverner, qui empêcha le conclave de l'élire pape, après la mort de Grégoire XIII. Il mourut en 1591. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de jurisprudence canonique. Les principaux sont : I. *De Immunitate Ecclesiarum*, 1553. II. *De Potestate Papæ & Concilii*, 1558. III. *De Cardinalibus, & de donatione Constantini*, 1584, in-fol.

ALBATEGNIUS ou ALBATENIUS, astronome Arabe, faisoit ses observations vers l'an 880. Il mourut en 929. On a imprimé son *Traité De Scientia Stellarum*, à Nuremberg, 1537, in-8°, & à Bologne, 1545, in-4°, traduit en latin barbare, par Plato Tiburtinus, & commenté par Regiomontanus. L'original arabe, qui n'a jamais été mis sous presse, est à la bibliothèque du Vatican.

Albategnius a fait sur la procession des équinoxes & d'autres objets astronomiques, des observations, sur l'exactitude desquelles les modernes ont peut-être trop compté. On a bâti sur ce fondement diverses hypothèses; en comparant nos tables avec les siennes, on a cru découvrir des retards, des accélérations, d'où l'on est allé jusqu'à calculer l'époque de la destruction de la terre, ou du moins d'une étrange révolution par sa conjonction avec la lune. Mais tout cela paroît très-hazardé, si l'on considère combien étoient défectueuses les observations des anciens, qui n'avoient ni nos méthodes, ni nos instrumens. « Halley, dit un physicien moderne, a cru appercevoir une accélération dans le mouvement de la lune, en comparant les observations des Babyloniens, celles d'Albategnius, savant Arabe, à celles des modernes. Newton, pour expliquer cette accélération, suppose que la masse de la terre augmente par le changement de l'eau en terre, & que les vapeurs des queues des comètes se condensent & se convertissent en eaux, & ensuite en terres, en sels, en soufres, en pierres, en coraux, &c. Voilà comme se font les découvertes dans ce siècle de lumière. Je me contenterai d'observer, 1°. Que cette explication suppose que l'eau se change en terre, ce qui en bonne physique est regardé comme une erreur populaire. 2°. Que diverses causes que nous ne pouvons même soupçonner & qu'il est inutile

» inutile de deviner, peuvent
 » produire cette accélération
 » fans le secours des cometes.
 » Il seroit pour le moins tout
 » aussi naturel d'en chercher le
 » principe dans la lune que
 » dans la terre; plus d'un as-
 » tronome a cru le trouver
 » dans l'atmosphere du soleil,
 » dont la résistance, disent-ils,
 » ralentit le mouvement pro-
 » jectile de la lune, fait pré-
 » valoir la force attractive de
 » la terre, & contraint la lune
 » de se rapprocher de la terre,
 » en raccourcissant le diametre
 » de l'orbite lunaire. 3^o. Que
 » cette accélération n'est rien
 » moins que certaine; car d'où
 » sommes-nous assurés de
 » l'exactitude des opérations as-
 » tronomiques d'Albategnius
 » & de celles des Babyloniens?
 » quels instrumens avoient-ils?
 » Il est donc à croire que la
 » lune, tout comme le reste
 » du monde planétaire, conti-
 » nue à aller son train». Dans
 tous les cas elle retardera, à
 ce qu'assure M. de la Lande,
 à proportion de ses avances,
*comme la diminution, dit-il,
 qui est produite par l'attraction
 des planetes, deviendra par la
 suite des siècles une augmenta-
 tion; ce qui nous paroît actuel-
 lement une accélération dans le
 mouvement de la lune, devien-
 dra aussi un retardement, & ce
 n'est plus qu'une inégalité pé-
 riodique.* Lettre de M. de la
 Lande. Journ. de Paris, 1788,
 no. 5.

ALBE, (le duc d') Voyez
 TOLEDE.

ALBEMARLE. V. MONCK.

ALBEMARLE, (Arnold-
 Juste de Keppel, lord) né dans
 la Gueldre, en 1669, de parens

nobles, plut à Guillaume III,
 prince d'Orange, dont il avoit
 été page. Ce prince étant monté
 sur le trône d'Angleterre, le
 fit son chambellan, chevalier
 de l'ordre de la Jarretiere, &
 comte d'Albemarle. Après la
 mort de ce roi, qui lui laissa
 une forte pension, il fut com-
 mandant en 1702 de la premiere
 compagnie des gardes de la
 reine Anne. Les Hollandois l'é-
 lurent général de leur cavale-
 rie, & il combattit en cette
 qualité dans les dernieres guer-
 res de Louis XIV. On força
 ses retranchemens à Denain,
 en 1712, & il fut obligé de se
 rendre prisonnier au maréchal
 de Villars, avant que le prince
 Eugene eût pu le secourir. Il
 mourut en 1718.

ALBERE. Voyez ALBERT
 (Erasme).

ALBERGATI, (Nicolas)
 Cardinal du titre de Sainte-
 Croix, & Evêque de Bologne,
 naquit dans cette ville l'an 1375.
 Après avoir étudié en droit,
 il entra dans l'ordre des Char-
 treux, chez lesquels il fut prieur
 à Florence. Il fut ensuite élevé
 l'an 1417, à l'évêché de Bo-
 logne, & réconcilia ses diocé-
 sains avec le pape Martin V.
 Depuis il fut envoyé nonce en
 France, l'an 1422, & s'acquitta
 si bien de cet emploi, qu'il en
 fut récompensé en 1426, par
 un chapeau de cardinal, qu'on
 le força d'accepter. Le pape
 Martin V, le nomma légat en
 forme l'an 1431, & Eugene IV
 lui donna ordre d'aller présider
 au concile de Bâle. Mais les
 peres assemblés en cette ville,
 ne l'ayant pas voulu recon-
 noître, il se retira auprès du
 pontife, qui lui donna encore la

légation de France, & depuis le mena au concile qu'il avoit convoqué à Ferrare, où il disputa doctement contre les Grecs. Le cardinal Albergati fut encore légat en Allemagne, & fut nommé à son retour, grand-pénitencier de l'Eglise. Il mourut peu de tems après à Sienne, le 9 mai 1443, avec cet avantage d'avoir eu à son service Thomas de Sarzane, & Eneas Sylvius, qui furent depuis tous deux Papes. Ce prélat étoit fort laborieux, & employoit ses heures de loisir, à composer des sermons, ou à dicter des lettres. Il rétablit & embellit extrêmement son église, & son palais épiscopal, qu'il orna d'une bibliothèque. Dans le *Pontifical* de Bologne, que le cardinal Paleotti publia dans le XVIIe. siècle, & qui est intitulé: *Archiepiscopale Bononiense*, Nicolas Albergati est mis entre les Bienheureux, titulaires de cette Eglise.

ALBERGOTTI, (François) célèbre juriconsulte, natif d'Arezzo, mourut à Florence en 1376. On a de lui des Consultations & des Commentaires sur le Digeste & sur quelques livres du Code.

ALBERIC ou ALBERT, fut chanoine & gardien de l'église d'Aix-la-Chapelle, & selon d'autres, d'Aix en Provence. N'ayant pu suivre les premiers Croisés dans leur expédition, il entreprit d'en écrire l'histoire sur les relations des témoins oculaires. Elle s'étend depuis 1095 jusqu'à 1120, sous le titre de *Chronicon Hierosolymitanum*, Helmstadii, 1584, 2 vol. in-4^o, rare, &

dans les *Gesta Dei per Francos*, 1611, 2 vol in-fol.

ALBERIC, moine François dans l'abbaye de Cluny, fait cardinal & évêque d'Ostie en 1138. Il fut légat du saint-siège en Angleterre, en Ecosse, en Sicile, en Orient & en France. C'est lui qui convoqua l'an 1138 le concile de Westminster. Il mourut en 1147.

ALBERIC DE ROSATE ou ROXIATI, de Bergame, ami de Bartole, & l'un des plus savans juriconsultes du XIVe. siècle, a fait des Commentaires sur le VIe. livre des Décrétales.

ALBERIC, un des fondateurs de l'ordre de Citeaux; disciple & compagnon de Saint Robert, abbé de Molesme, mort le 26 janvier 1109, est honoré en ce jour par les Cisterciens d'Italie, en vertu d'un décret de la congrégation des Rites. Voyez Benoit XIV, *De canon. l. 1. caput. 13.*

ALBERONI, (Jules) né à Plaisance en 1664, d'un pere jardinier, cultiva comme lui la terre jusqu'à l'âge de 14 ans; pour le bien de l'humanité & le repos de l'Europe, il eût été à souhaiter qu'il l'eût cultivée toujours. Le jeune-homme crut avoir fait sa fortune, en obtenant une place de clerc-fonctionnaire à la cathédrale de Plaisance. On le fit prêtre, & son évêque lui donna l'intendance de sa maison, & un canonicat de son église. Quelque tems après, ayant obtenu un bénéfice plus considérable, le poëte Campistron, qui avoit été volé, se réfugia chez lui. Alberoni l'accueillit avec beaucoup d'humanité, l'habilla, & lui

prêta même de l'argent pour aller à Rome. Ce petit événement fut l'origine de sa fortune. Campistron, secrétaire du duc de Vendôme, ayant suivi son maître en Italie, se souvint de son bienfaiteur, & en parla à ce prince, qui se servit de lui pour découvrir les grains que les habitans tenoient cachés. Ce service l'attacha à ce général. Il le suivit à Paris, où l'on voulut lui donner la cure d'Anet. Alberoni la refusa; aimant mieux être à la suite de son protecteur, qu'à la tête d'une paroisse. Le duc, nommé général des armées en Espagne, eut besoin de lui pour entretenir sa correspondance avec la princesse des Ursins, qui, par ses intrigues & son esprit, s'étoit mise à la tête des affaires d'Espagne. Madame des Ursins protégea dès ce moment Alberoni. Ce fut par son crédit qu'il eut le titre d'agent du duc de Parme à la cour de Madrid. Il proposa à cette favorite d'engager Philippe V à épouser Elisabeth Farnese, héritière de Parme, de Plaisance & de la Toscane. La princesse des Ursins, espérant de perpétuer son règne sous le nom de la nouvelle reine, détermina le roi à cette union. Alberoni fut chargé de suivre la négociation, & s'en acquitta avec succès (*Voyez l'art. d'ÉLISABETH FARNESE*). Ce mariage, qu'il alla conclure lui-même, mit le comble à sa faveur. La reine, à laquelle les graces & son esprit donnoient beaucoup d'ascendant sur son époux, fit nommer Alberoni cardinal, grand-d'Espagne & premier-ministre. Pour parvenir à la pourpre, il avoit flatté

le pape, en faisant rendre à son nonce en Espagne la clef & les papiers de la nonciature, qui lui avoient été ôtés. Il envoya en même tems des escadres, pour défendre l'Italie menacée par les Turcs, qui assiégeoient l'isle de Corfou. Elevé aussi rapidement que Richelieu, dès qu'il fut à la tête du gouvernement, il voulut à son exemple donner quelques secouffes à l'Europe. Au milieu de la paix, il forma les desseins de s'emparer de la Sardaigne & de la Sicile. Pour empêcher les puissances intéressées de déranger ses projets, il s'unit avec Pierre-le-Grand, avec Charles XII, & avec la Porte-Ottomane. Son dessein étoit d'armer le Turc contre l'empereur; le Czar & le roi de Suede contre les Anglois; de rétablir le Prétendant sur le trône de ses peres, par les mains de Charles XII; d'ôter la régence de la France au duc d'Orléans, & de rendre l'Italie indépendante de l'Allemagne. Tous ces projets se dissipèrent comme ils s'étoient formés. Le duc d'Orléans les découvrit par le moyen d'une courtisane, & en instruisit le roi George. Ces deux princes s'unirent ensemble contre l'Espagne, lui déclarèrent la guerre en 1718, & ne firent la paix qu'à condition qu'Alberoni seroit renvoyé. Ce ministre, obligé d'abandonner l'Espagne, après s'être vu sur le point de jouer le rôle le plus brillant en Europe, se rendit à Genes, où le pape le fit arrêter comme coupable d'intelligence avec le Turc. Il l'étoit effectivement; & c'est, sans doute, le pre-

mier cardinal qui ait invité les infidèles à répandre le sang chrétien. Innocent XIII fit examiner par des commissaires du sacré collège, la conduite de leur confrère. Alberoni fut enfermé un an chez les jésuites de Rome ; mais son esprit remuant ne le quitta pas. On connoît son entreprise sur la petite république de S. Marin, qui ne lui réussit pas plus que celles qu'il avoit tentées sur des royaumes plus puissans. *L'inaction est mortelle pour un ambitieux, & celui-là*, dit l'auteur des *Mémoires de Brandebourg*, *eût voulu deux mondes pour avoir le funeste plaisir de les bouleverser.* Est-ce bien l'auteur des *Mémoires de Brandebourg* (Frédéric II roi de Prusse) qui a pu faire une pareille réflexion ? Ce cardinal mourut en 1752, âgé de 87 ans. On a publié après sa mort un prétendu *Testament politique*, imprimé sous son nom, & qui peut-être n'est pas indigne de lui : mais il n'a fait illusion à personne. Jean Rouffet a écrit sa *Vie*, en un vol. in-12. On trouve aussi des détails curieux touchant son caractère dans les *Mémoires* du duc de S. Simon. On y lit une anecdote singulière, touchant une dispute qu'eut le cardinal avec le Marquis de Villena, qui le régala de coups de bâton. » L'Europe entière, dit » l'auteur de ces *Mémoires*, » victime des manœuvres d'Alberoni, détestoit un maître » absolu de l'Espagne, dont la » perfidie, l'ambition, les vues » toujours obliques, souvent » les caprices, quelquefois même la folie, étoient les guides ; & l'unique intérêt, con-

» tinuellement varié & diversifié, selon que la fantaisie » le lui montrait, se cachoit » sous des projets toujours incertains, & dont la plupart » étoient d'une exécution impossible. »

ALBERT, (S.) fils de Godefroi III, duc de Lorraine & de Brabant, & de Marguerite de Limbourg, étoit évêque de Liege. Il se distingua particulièrement par le zèle avec lequel il défendit les libertés de l'église. Sa fermeté épiscopale lui mérita l'honneur du martyre, près de Rheims, en 1192. L'archiduc Albert donna, en 1612, le corps de l'illustre martyr au couvent des carmélites de Bruxelles, qu'il avoit fait construire en 1607, & l'y porta lui-même sur ses épaules, accompagné du nonce apostolique & de plusieurs prélats & seigneurs. Mais lors des réformes qui ont ravagé les maisons religieuses aux Pays-Bas, les dépositaires de ces reliques, dépouillées de leur état, les transporterent, en 1783, dans le couvent des carmélites de Saint Denis près de Paris, où elles se réfugièrent pour vivre conformément à leur institut. Les Belges ayant réussi en 1790 à remettre la Religion dans ses droits, ces Religieuses prévoyant le sort qu'elles auroient en France, retournerent dans leur patrie, arrivèrent à Bruxelles le 25 juin 1790, avec le corps de S. Albert, & occupèrent quelque tems après le nouveau couvent que la piété Belgique leur bâtit (le leur ayant été entièrement détruit), & déposèrent ce saint dépôt sous la table du maître-autel.

ALBERT, (le B.) patriarche de Jérusalem, naquit d'une famille noble d'Italie à Castro di Gualteri dans le diocèse de Parme. Il entra de bonne heure chez les chanoines réguliers de Mortara dans le Milanois, & fut élevé en 1183, sur le siège épiscopal de Verceil. Sa prudence, sa droiture, & son habileté dans les affaires, engagèrent le pape Clément III & l'empereur Frédéric Barbe-rousse à le choisir pour arbitre de leurs différends. Henri VI, successeur de Frédéric, le créa prince de l'Empire, & en sa considération accorda diverses faveurs à l'église de Verceil. Le pape Célestin III le combla aussi de bienfaits. Innocent III, qui pensoit à son égard comme ses prédécesseurs, l'employa avec succès dans des négociations importantes. La réputation du B. Albert étoit parvenue jusqu'en Orient. Monaco, onzième patriarche latin de Jérusalem, étant mort en 1204, les Chrétiens de la Palestine nommerent l'évêque de Verceil pour lui succéder. Le pape Innocent III applaudit à ce choix, persuadé qu'Albert étoit plus propre que personne à conduire une église qui se trouvoit dans des conjonctures fort critiques. Il le fit venir à Rome, confirma son élection, & lui donna le *pallium*. Le serviteur de Dieu se rendit d'autant plus volontiers à ce que le souverain pontife exigeoit de lui, que ce patriarcat l'exposoit à des persécutions, peut-être même au martyre. Le nouveau patriarche vécut en Palestine dans un martyre continuel. Il joignoit aux travaux & aux persécutions du dehors

les austérités de la pénitence, & consacroit à la priere tous les momens qu'il pouvoit dérober à ses occupations extérieures. Si les Chrétiens l'honorôient & l'aimoient comme leur pere, les Sarrafins ne pouvoient s'empêcher de le respecter à cause de son éminente sainteté. Entr'autres bonnes œuvres qu'il fit, il donna une regle aux Carmes. Ces religieux étoient primitivement des hermites qui vivoient sur le Mont-Carmel. Ils regardoient le prophete Elie comme leur fondateur & leur modele, parce qu'il avoit vécu sur la même montagne, ainsi qu'Elisée son disciple. Un nommé Bertold réunit ces hermites en corps de communauté. Brocard, qui en étoit supérieur en 1205, ou plutôt en 1209, s'adressa au patriarche Albert pour lui demander une regle. Le saint homme dressa pour cet ordre des constitutions pleines de sagesse. Il y étoit ordonné aux freres de prier nuit & jour dans leurs cellules, à moins qu'ils n'en fussent dispensés par des occupations légitimes; de jeûner tous les jours, excepté les dimanches, depuis l'Exaltation de la Croix jusqu'à Pâques; de ne jamais manger de viande, de s'appliquer au travail des mains, de garder le silence depuis vêpres, jusqu'à tierce du lendemain, &c. Les commissaires nommés par le pape Innocent IV, en 1246, firent des additions à cette regle, qu'ils adoucirent en quelques points. Le nouvel ordre s'accrut considérablement en peu de tems. Quelques écrivains ont essayé de prouver que depuis Elie & ses successeurs les enfans des

prophetes, il y avoit toujours eu des hermites sur le Mont-Carmel jusqu'à la venue du Messie ; qu'ils embrasserent avec ardeur la religion chrétienne ; qu'ils continuerent le même genre de vie qu'auparavant jusqu'au douzieme & treizieme siecle ; qu'ayant alors obtenu une regle du patriarche Albert, ils introduisirent en Europe leur ordre connu sous le nom de Carmes. Le P. Papebroch, l'un des continuateurs de Bollandus, traita de chimere cette antiquité, & soutint qu'il n'y avoit point eu d'hermites sur le Mont-Carmel avant le douzieme siecle. Les Carmes tâcherent par divers écrits de venger la gloire de leur ordre, qu'ils croyoient attaquée. Le P. Papebroch, qui garda d'abord le silence, leur fit une réponse dont ils ne furent pas contens. La contestation devint si vive, que l'affaire fut portée devant Innocent XI & Innocent XII. Ces deux papes ne décidèrent rien sur l'authenticité des monumens produits par les Carmes. Enfin Innocent XII donna un bref le 29 novembre 1698, par lequel il défendit d'agiter cette matiere à l'avenir (V. PAPEBROCH). Lorsque les divers ordres religieux placerent dans l'église du Vatican les statues de leurs fondateurs, les Carmes ne manquèrent pas d'y placer celle d'Elie, mais sans oser y mettre d'inscription : ils vainquirent ensuite cet obstacle, & on y lit aujourd'hui : *Univerfus Carmelitarum ordo Fundatori suo Elia.* — Le B. Albert avoit été invité par le pape Innocent III au concile général de Latran, qui se tint en 1215 ; mais il ne put y

assister. Il fut assassiné dans la ville d'Acre, le 14 septembre 1214, étant à la procession de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Il reçut le coup mortel des mains d'un scélérat qu'il avoit repris & menacé pour ses crimes. Il est honoré en ce jour parmi les Saints de l'ordre des Carmes.

ALBERT I, fils de l'empereur Rodolphe de Hapsbourg & premier duc d'Autriche, fut couronné empereur, après avoir remporté une victoire sur Adolphe de Nassau, son compétiteur, & l'avoir percé de sa main en 1298. Ce fut sous ce prince que se forma la république des Suisses. La Suisse, quoique dépendante de la maison d'Autriche, avoit conservé quelques privileges : Albert voulut les lui ôter. Les gouverneurs qu'il avoit établis, traitoient si durement le peuple, qu'il se révolta. Telle est la narration ordinaire de cet événement ; mais elle n'est pas d'accord avec tous les historiens. Plusieurs donnent aux Suisses tous les torts dans la contestation qui s'éleva entre eux & les princes Autrichiens. (Voyez TELL). Albert se préparoit à réduire le peuple, lorsque son neveu Jean, duc de Suabe, le tua sur le bord de la riviere de Ruff, en 1308.

ALBERT II, duc d'Autriche, fut élu empereur en 1438. Sa douceur, sa générosité promettoient beaucoup ; mais étant entré en campagne contre les Turcs, il fut attaqué à Bude d'une fièvre maligne qui l'obligea de retourner à Vienne, où il mourut 7 mois après son élection.

ALBERT, archiduc d'Autriche, gouverneur, puis sou-

verain des Pays-Bas, né en 1559, étoit le septième fils de l'empereur Maximilien II & de Marie d'Autriche. En 1577 Grégoire XIII lui conféra le chapeau de cardinal, & Philippe II l'archevêché de Tolède. Il eut en 1583 le gouvernement du Portugal, & sa conduite fut tellement à Philippe II, roi d'Espagne, qu'il le nomma gouverneur des Pays-Bas. Il arriva à Bruxelles au mois de février 1596; peu après il prit la ville de Calais, puis Andres, & ensuite Hulst, qui se rendit le 18 août de la même année. Portocarrero, gouverneur de Douvres, surprit Amiens le 11 mars 1597; mais le roi Henri IV s'en ressaisit le 3 septembre suivant. Albert renonça à la pourpre romaine, pour épouser en 1598 Elisabeth-Claire-Eugénie d'Autriche, fille de Philippe II & d'Elisabeth de France. Cette princesse lui porta en dot les Pays-Bas catholiques & la Franche-Comté. La paix entre la France & l'Espagne, conclue à Vervins, lui fit renouveler la guerre contre les Hollandois. Il y eut une bataille donnée le 2 juillet 1600, près de Nieuport. L'archiduc tua d'abord huit ou neuf cents hommes chargés de la garde d'un pont, & sans laisser reprendre haleine à ses soldats, il alla affronter ses ennemis; mais le comte Maurice de Nassau le reçut vigoureusement, & le défit; cependant le vainqueur fut obligé de lever le siège de Nieuport, comme si l'archiduc avoit eu l'avantage. Quelque temps après Albert fit assiéger Ostende, qui ne fut pris que le 22 septembre 1604. Ce siège si mémora-

ble dura trois ans, trois mois & trois jours; & Albert n'eut pour fruit de sa victoire qu'un monceau de cendres qui avoit coûté la vie à plus de cent mille hommes, des sommes immenses, la perte de deux villes bien fortifiées; car Maurice pendant le siège avoit pris l'Ecluse, Grave & quelques autres places. L'archiduc songea à la paix; elle commença par une trêve de huit mois en 1607, & continua par une autre de douze ans en 1609. Il employa ce temps au bien de ses provinces, où sa bonté & sa douceur lui avoient gagné le cœur de tout le peuple. Il mourut sans postérité en 1621, à 62 ans, avec des sentimens de piété, qu'il avoit exprimés dans toute sa conduite. Ce prince avoit refusé deux fois la couronne impériale. L'histoire de sa vie a été imprimée à Cologne, en 1690. Voyez ISABELLE.

ALBERT de Brandebourg, grand-maître de l'ordre teutonique au commencement du seizième siècle, profita de la fermentation que les erreurs de Luther avoient produite dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême. Il fit en 1525 une convention avec les Polonois, par laquelle cette partie de la Prusse qui obéissoit aux chevaliers dont il étoit chef, lui fut accordée, & à ses descendants, sous le titre de Duché séculier, à condition pourtant d'en faire hommage à la couronne de Pologne. Ses successeurs devinrent trop puissans, pour ne vouloir pas se dispenser de cet assujettissement. Il mourut le 20 mars 1568.

ALBERT, le Courageux, duc de Saxe, gouverneur de Frite en 1494, se rendit illustre par sa prudence & ses exploits sous l'empereur Maximilien I, & mourut en 1500. C'est le pere de George de Saxe, qui fut l'un des plus grands protecteurs de Luther.

ALBERT I, l'Ours, fils d'Othon, prince d'Anhalt, fut chéri de l'empereur Conrad III, qui le fit marquis & électeur de Brandebourg, vers l'an 1150, à la place de la maison de Staden, alors éteinte. La Marche de Brandebourg n'étoit presque qu'une grande forêt: Albert la fit défricher, & bâtit des villes, des églises & des colleges. Il mourut l'an 1168, avec l'estime de tous les princes d'Allemagne.

ALBERT VI, duc de Baviere, né en 1584, & mort à Munich en 1666, se distingua par sa piété & par son érudition. On a de lui un livre *contre le mariage des Prêtres*.

ALBERT ou ADELBERT, fait archevêque de Mayence par l'empereur Henri V, s'unit avec plusieurs princes d'Allemagne contre cet empereur, devenu odieux par sa simonie & l'usurpation des droits de l'église. Enfermé pendant quatre ans, Albert recouvra sa liberté, mais il n'en fut pas moins opposé aux prétentions de l'empereur. Calixte II ayant excommunié Henri V, Albert prit les armes contre lui, battit ses troupes, & offrit néanmoins de se soumettre, à condition que l'empereur renoncât aux investitures par la crosse, & à nommer aux bénéfices ceux qu'il devoit investir par le sceptre; montrant par-là que la simonie

& les sacrileges de ce prince, étoient le seul objet de ces plaintes. Ce prélat, d'un caractère ferme & actif, mourut en 1137.

ALBERT, surnommé *le Grand*, non parce qu'il naquit dans un siècle où les hommes étoient petits, comme le dit un écrivain célèbre, mais parce que son nom de famille étoit *Groot*, qui signifie *Grand* en allemand, étoit né à Lawingon en Suabe en 1205, d'une famille illustre. Il entra chez les Dominicains, où il fut provincial. Le pape Alexandre IV, qui connoissoit les succès qu'avoit eu Albert à Fribourg, à Ratisbonne, à Cologne, à Paris, l'appella à Rome, lui donna l'office de maître du sacré palais, & quelque tems après l'évêché de Ratisbonne; mais il ne le garda que trois ans, pendant lesquels il veilla avec soin au temporel & au spirituel. Il renonça à la crosse, pour vivre dans sa cellule en simple religieux. Il n'interrompit sa retraite de Cologne que par ses leçons publiques. Le pape Grégoire X l'appella au concile général tenu à Lyon en 1274. Il mourut en 1282, à Cologne, âgé de 77 ans. Le plus illustre de ses disciples est S. Thomas d'Aquin. Ses ouvrages, de l'édition de Lyon de l'an 1651, sont en 21 gros vol. in-fol. On pourroit lui appliquer ce que Cicéron disoit d'un auteur volumineux, *qu'on auroit pu brûler son corps avec ses seuls écrits*. Quelques-uns ne méritoient guere de lui survivre. On n'y voit que de longs commentaires sur Aristote, sur S. Denis l'Aréopagite, sur le Maître des

Sentences, dans lesquels il y a de bonnes choses; mais quel homme auroit le courage de lire 21 vol. in-folio, pour ne recueillir que quelques pensées justes, revêtues d'un latin grossier? Albert étoit recommandable comme religieux & comme évêque; mais il ne l'est guere comme écrivain. Il étendit la logique au-delà de ses bornes, en y mêlant mille subtilités barbares, & beaucoup de choses étrangères. C'étoit l'esprit & le goût de son siècle; c'étoit à qui argumenteroit le mieux sur les choses les plus abstraites (V. DUNS). On a dit, qu'Albert-le-Grand avoit fait une tête d'airain, qui répondoit sans hésiter à toutes les questions; comme si une tête artificielle pouvoit faire des raisonnemens suivis. Mais s'il s'agit précisément d'une tête automatique d'où sortoient quelques sons articulés, on ne peut douter que la chose ne soit possible, depuis les deux têtes parlantes que l'on a vues à Paris en 1783. On a raconté encore qu'un jour des Rois, Albert changea l'hiver en été, pour mieux recevoir Guillaume, comte de Hollande & roi des Romains, qu'il avoit invité à diner. Ce qui veut dire apparemment qu'il lui fit servir des fleurs & des fruits conservés: image de l'été, que des imbécilles ont prise à la lettre. On lui a attribué de ridicules recueils de *Secrets*, auxquels il n'a pas eu la moindre part. On y trouve même des indécentes & des recherches aussi vaines que peu dignes d'un religieux. Tel est entr'autres celui qui parut à Amster-

dam en 1655, in-12, sous le titre: *De secretis Mulierum & Naturæ.*

ALBERT ou ALBERE, (Erasme) naquit près de Francfort. Luther fut son maître dans l'académie de Wittemberg, où il fut reçu docteur en théologie. C'est lui qui recueillit, dans le livre des *Conformités des S. François avec J. C.* les inepties les plus remarquables, pour en composer le livre connu sous le titre d'*Alcoran des Cordeliers* (Voyez ALBIZI). Il fit imprimer ce recueil en Allemand en 1531, sans nom de ville ni d'imprimeur; puis en latin à Wittemberg en 1542, in-40, & il l'intitula *Alcoran*, prétendant calomnieusement que les Franciscains estimoient autant les *Conformites*, que les Turcs leur *Alcoran*. Luther honora d'une préface la compilation de son disciple. Conrad Badius l'augmenta d'un second livre, la traduisit en françois, & l'imprima en 1556, 1 vol. in-12; puis à Geneve en 1560, en 2 vol. in-12. Les hérétiques ainsi que les incrédules ont dans tous les tems fait un triomphe des sottises de quelque catholique inconsidéré: pauvre ressource, que la vérité dédaigne, mais que l'erreur saisit avidement n'en ayant pas d'autre! On a encore d'Albert: *Judicium de spongia Erasmi*, & plusieurs autres ouvrages en latin & en allemand. Il mourut à Neubrandebourg en 1551.

ALBERT, (Charles d') duc de Luynes, né en 1578, d'une maison ancienne, à Morناس dans le comté Venaisin, fut page & gentilhomme ordi-

naire de Louis XIII, & gagna les bonnes graces de ce prince. Après la mort du maréchal d'Ancre, Charles d'Albert jouit de la confiscation de ses biens, & fut mis à la tête des affaires de l'état en 1617. Quatre ans après il reçut l'épée de connétable le 22 avril 1621, en présence des princes du sang & de tous les grands du royaume. On se régla, pour le cérémonial, sur ce qui s'étoit pratiqué lorsque Charles d'Albert fut fait connétable par Charles VI. La conformité des noms d'Albert & d'Albret flattoit la vanité de ce favori. Louis XIII, quelque tems après, se dégoûta de lui. Il l'avoit élevé par caprice; par un autre caprice, il devint jaloux des honneurs qu'on lui rendoit. Voyant un ambassadeur qui alloit chez le connétable: *Il s'en va*, dit-il, *à l'audience du roi Luynes*. Le favori, averti des discours du monarque, parut s'en inquiéter si peu, qu'il disoit devant tout le monde: *J'ai su gagner ses bonnes graces; je saurai bien les conserver. Il est bon de tems en tems que je lui donne de petits chagrins, cela réveille l'amitié*. Les huguenots ne pouvant se résoudre à demeurer tranquilles, & donnant tous les jours de nouvelles scènes & de nouvelles inquiétudes, de Luynes persuada à Louis XIII de les mettre hors d'état de renouveler les anciennes tragédies. On porta les armes contre eux en 1621. De Luynes se saisit de toutes leurs places, depuis Saumur jusqu'aux Pyrénées; mais il échoua devant Montauban. Il mourut la même

année, d'une fièvre-pourprée, au camp de Longuetille, près de Monheur, le 15 décembre, âgé de 43 ans. Ses équipages & ses meubles furent pillés avant qu'il eût rendu l'esprit; & il ne resta pas un drap pour l'ensevelir. L'abbé Rucceiai, & un nommé Contade, eurent la générosité de donner ce qu'il fallut pour embaumer son corps. On le fit transporter à Maillé, bourg à deux lieues de Tours, érigé l'an 1619 en duché-pairie, sous le nom de *Luynes*, où il fut inhumé.

ALBERT, (Honoré d') duc de Chaulnes, dut sa fortune à son aîné le duc de Luynes, qui lui fit épouser en 1619 la riche héritière Charlotte d'Ailli, comtesse de Chaulnes. Il fut fait maréchal de France en 1620, & l'année d'après duc & pair. C'étoit une clause de son contrat de mariage. Une autre condition fut que tous les enfans porteroient le nom & les armes de la famille de leur mere. Après la mort du connétable de Luynes, le maréchal de Chaulnes se soutint par ses biens, par ses alliances, & par son affiduité à faire sa cour au cardinal de Richelieu. Ce ministre lui fit donner le gouvernement de la Picardie en 1633, & trois ans après le commandement d'une petite armée pour défendre cette frontière. De trois maréchaux de France qui firent le siège d'Arras en 1640, de Chaulnes étoit le plus ancien, & celui en qui le cardinal avoit le plus de confiance. C'étoit aussi le plus vigilant & le plus modéré. Les deux autres étoient Chatillon & la Meilleraye. Il

mourut le 30 octobre 1649, à 69 ans.

ALBERT, (Joseph d') de Luynes, prince de Grimberghen, fut ambassadeur de l'empereur Charles VII en France, & mourut en 1758, âgé de 87 ans. Il avoit contracté, dès sa jeunesse, un goût vif pour les lettres, qu'il cultiva fort assidûment pour un homme du monde. On a de lui un recueil de différentes piéces de littérature, contenant *Timandre instruit par son génie*, & le *Songe d'Alcibiade*, 1759, in-8°.

ALBERT GIRARD. Voy. GIRARD.

ALBERT DURER. Voyez DURER.

ALBERT. Voy. ALBERIC, chanoine d'Aix, &c.

ALBERTET, mathématicien & poëte Provençal, né à Sisteron, & mort à Tarascon, vivoit dans le XIIIe. siecle. Il eut une dame de ses pensées, suivant la coutume de son siecle, & fit toute sa vie des vers pour elle. En mourant, il laissa ces vers à un de ses amis, pour les remettre à sa maîtresse, mais cet infidele ami les vendit à un rimailleur d'Uzès, qui les publia sous son nom. Ce plagiat ayant été découvert, le plagiaire fut fouetté : c'étoit alors la peine de ces larcins littéraires.

ALBERTI, (Léandre) Bolognois, fut provincial des Dominicains, parmi lesquels il s'appliqua à faire fleurir la science & la piété. Il a publié, I. Une *Histoire des hommes illustres* de son ordre, 1517, in-fol. II. Une *Description de l'Italie*, 1596, in-4°, pleine de recherches & de contes. III. Quelques vies

particulieres. IV. *L'Histoire de Bologne*, sa patrie, imprimée avec les cinq livres d'additions de Caccianemici, à Bologne, in-4°. Il mourut en 1552, à l'âge de 74 ans. Kiriander a traduit en latin sa description de l'Italie.

ALBERTI, (André) auteur d'un *Traité de Perspective*, imprimé en 1670, in-fol. en latin, à Nuremberg. Cet ouvrage fut estimé dans son tems.

ALBERTI, (Jean) plus connu sous le nom de *Widmanstadius*, jurisconsulte très-savant dans les langues orientales au XVIe. siecle, donna en 1543, un *Abrégé de l'Alcoran* avec des notes critiques; ouvrage qui lui mérita le titre de chancelier d'Autriche & de chevalier de S. Jacques. Il publia in-4°. en 1556, un *Nouveau-Testament*, en syriaque, à l'usage des Jacobites, aux dépens de l'empereur Ferdinand I. On n'y trouve point la 2e: épître de S. Pierre, la 2e. & 3e. de S. Jean, celle de S. Jude, ni l'Apocalypse. Il composa encore une Grammaire syriaque, dont la préface est curieuse.

ALBERTI ou DE ALBERTIS, (Léon-Baptiste) architecte, peintre & mathématicien, né à Florence d'une noble & ancienne famille vers la fin du XVe. siecle, & surnommé par quelques écrivains le *Vitruve Florentin*. Il a écrit sur la peinture, la sculpture & l'architecture. Son ouvrage le plus considérable & le plus connu est un *Traité De Architectura, seu de re œdificatoria*, en 10 livres, dont il y a eu plusieurs éditions. Ce livre, trop loué

peut-être par ses contemporains, est encore estimé. Son *Traité sur la Peinture*, en trois livres, a été réimprimé à la suite du Vitruve d'Amsterdam, 1649, in-fol. L'année de sa mort est aussi incertaine que celle de sa naissance. On croit qu'il mourut vers 1480.

ALBERTI-ARISTOTILE, autrement appellé *Ridolfo-Fioraventi*, célèbre mécanicien, né à Bologne, vivoit dans le XVIe. siècle. On attribue des choses étonnantes à cet artiste. Il transporta à Bologne le clocher de sainte Marie del Tempis, avec toutes ses cloches, à une distance de 35 pas. Il redressa dans la ville de Cento celui de l'église de S. Blaise, qui penchoit de cinq pieds & demi. Appelé en Hongrie, il construisit un pont très-ingénieux, & fit beaucoup d'autres ouvrages, dont le souverain de ce pays fut si satisfait, qu'il le créa chevalier, lui permit de battre monnoie & d'y mettre son empreinte. Il fut aussi employé par Jean Basile, grand-duc de Moscovie, à la construction de plusieurs églises.

ALBERTINI, (François) Calabrois, se démit d'une riche abbaye pour se faire jésuite. Il mourut en 1619. Nous avons de lui : I. Une *Théologie*, en 2 vol. in-fol. où il veut concilier la théologie avec la philosophie. II. Un *Traité De Angelo Custode*, où il avance cette étonnante assertion que les animaux ont des Anges gardiens.

ALBI, (Henri) né à Bolene dans le comtat Venaisin, prit l'habit de jésuite en 1606. Il fut élevé aux charges de son

ordre, dont il se fraya la voie en enseignant la philosophie & la théologie. Il mourut à Arles, en 1659, après avoir publié : I. *L'Histoire des Cardinaux illustres qui ont été employés dans les affaires d'état*, 1653, in-4°. livre écrit d'un style pesant. II. *Plusieurs Vies particulières*, écrites de la même façon. III. *L'Anti-Théophile Paroissial*, in-12, ouvrage plein d'humeur, qu'il opposa au *Théophile Paroissial*. Depuys, curé de S. Nizier de Lyon, lui répondit sur le même ton.

ALBICUS, archevêque de Prague, avoit été élevé à cette dignité par Sigismond, roi de Bohême. Il fit autant de tort à l'Eglise par sa facilité à l'égard de l'hérésarque Jean Hus & des autres disciples de Wiclef, que son prédécesseur Stincon lui avoit fait de bien par sa vigilance à s'opposer aux erreurs de cette secte dangereuse. L'avarice d'Albicus étoit si grande, qu'il ne vouloit même pas confier la clef de sa cave à qui que ce fût. Il n'avoit pour tout domestique qu'une vieille servante, qu'il laissoit mourir de faim, & il n'osoit entretenir des chevaux pour son usage, à cause de la dépense que cela lui auroit occasionnée. Il a composé trois *Traités de médecine* sous les titres suivans : *Praxis medendi; Regimen sanitatis; Regimen pestilentia*, imprimés à Leipfick, 1484, in-4°, long-temps après la mort de l'auteur.

ALBIN, (Bernard) dont le vrai nom étoit *Weis*, né l'an 1653 à Deffaw dans la principauté d'Anhalt, fut un des plus célèbres médecins de son tems.

Après avoir reçu les honneurs du doctorat en médecine dans l'université de Leyde, il se mit à voyager dans les Pays-Bas, en France & en Lorraine. A son retour, il fut nommé professeur à Francfort-sur-l'Oder en 1680, puis l'an 1702 dans l'université de Leyde, où il mourut le 7 décembre 1721, âgé de près de 69 ans. L'électeur Frédéric de Brandebourg en faisoit beaucoup de cas. Il lui donna un cononicat à Magdebourg; mais ce médecin ne pouvant concilier sa place de professeur avec celle de chanoine, remit celle-ci à un autre, avec l'approbation de l'électeur. Il a composé un grand nombre de Traités sur diverses maladies, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne & moderne*, de M. Carere.

ALBIN, (Bernard-Sifroi) fils du précédent, professeur en médecine à Leyde, né en 1683, est mort en 1771. Il s'étoit marié à une jeune-fille à l'âge de 73 ans. Il a laissé trois volumes, ornés de figures très-bien gravées. Le premier est une explication des Tables anatomiques de Barthélemi Eustachius, à Leyde, 1744, in-fol. Le second offre les figures des muscles du corps humain, à Londres, 1749, in-fol; & le troisieme roule sur les os, à Leyde, 1753, in-fol. Les explications sont en latin. Il avoit pour frere puiné Christien-Bernard Albin, qui s'est également distingué dans la carrière de la médecine en l'université d'Utrecht, où il a été professeur. On a de lui : I. *l'Histoire naturelle des Araignées & au-*

tres Insectes, Londres, 1736, in-4°. avec figures. II. *Celle des Insectes d'Angleterre*, Londres, 1749, in-4°.

ALBIN, (Eléasar) a donné une *Histoire naturelle des Oiseaux* avec 306 estampes coloriées, traduite en françois par Derham, la Haye, 1750, 3 vol. in-4°, moins estimée que celle d'Edwards. Albin a aussi donné *l'Histoire des Insectes*, Londres, 1736, 4 tomes en 2 vol. in-4°.

ALBINOVANUS, poète latin, contemporain d'Ovide, qui lui donnoit le titre de *Divin*. Il nous reste de lui deux *Elégies*, que Jean le Clerc fit imprimer en 1703, in-8°, & 1715, in-12, à Amsterdam, sous le nom de Théodore Goralle, avec un Commentaire assez diffus.

ALBINUS, (*Decius Claudius-Septimus*) né à Adrumette en Afrique d'une famille illustre, reçut une excellente éducation, & porta les armes de bonne heure. Marc-Aurele le mit à la tête de ses armées & l'honora du consulat. Commode l'ayant fait général des légions des Gaules, il remporta plusieurs victoires, qui lui méritèrent le gouvernement de la Grande-Bretagne. Enfin Septime-Sévère le nomma César; Albin ne se contenta pas de ce titre, il se fit couronner empereur dans les Gaules où il avoit passé avec son armée. Sévère marcha contre lui & l'atteignit. Une sanglante bataille, donnée près de Trévoux le 19 février 197, décida de l'empire de l'univers entre ces deux puissans rivaux. Albinus fut défait & contraint de se donner la mort. Le vain-

queur, après avoir foulé aux pieds son cadavre, le fit porter à Rome, pour qu'il y fût mangé par les chiens: Tous ses amis & ses parens périrent du dernier supplice. Cet usurpateur étoit digne d'un meilleur sort: il avoit quelques vertus & du courage. Il menoit une vie retirée, sans faste & sans débauche; mais la solitude rendoit son caractère mélancolique & son humeur fâcheuse. On dit qu'il mangeoit prodigieusement. Son regne ne fut que d'environ quatre ans.

ALBINUS, (Pierre) poète & historien Allemand du XVIIe. siècle, naquit à Snéeberg dans la Misnie. Son nom étoit *Weiss*, c'est-à-dire, *Blanc* en Allemand; mais il le changea en celui d'*Albinus*. Il fut professeur de poésie & de mathématiques dans l'académie de Wittemberg; puis secrétaire de l'électeur à Dresde, où il donna en 1589, in-fol. une seconde édition de sa *Chronique de Misnie*, qu'il avoit déjà publiée à Wittemberg, en 1580, avec succès. Il est encore auteur de quelques autres ouvrages historiques, estimés des Allemands. Ses poésies latines sont imprimées à Francfort, 1612, in-8°.

ALBION & BERGION, géans enfans de Neptune, eurent l'audace d'attaquer Hercule, & voulant l'empêcher de passer le Rhône, ce héros ayant épuisé contr'eux ses fleches, Jupiter les accabla d'une grêle de pierres.

ALBIZI ou DE ALBIZIS, appelé autrement Barthélemi de Pise, naquit à Rivano dans le Toscané. Il se fit cordelier,

& s'illustra dans son ordre par son livre *des Conformités de S. François avec Jesus-Christ*. Le chapitre général assemblé à Assise en 1399, auquel il présenta cette production singulière, lui fit don de l'habit que le saint fondateur avoit porté pendant sa vie. Ces bons religieux n'ont considéré dans l'ouvrage que l'honneur de leur fondateur & la consolation de ses enfans; ils n'ont pas prévu ce qu'une critique sévère & littéraire en diroit un jour, moins encore le scandale que les hérétiques s'empresseroient d'en faire naître. *Voy. ALBERT* Erasme. Albizi mourut à Pise en 1401. La première édition de son fameux ouvrage, fut faite à Venise, in-fol. sans date & sans nom d'imprimeur, sous ce titre: *Liber Conformitatum Sancti Francisci cum Christo*. La seconde, de 1510, en caractère gothique à Milan, in-fol. est de 256 feuillets. François Zeno ou Zeni, vicaire-général des Franciscains Italiens, l'orna d'une préface. La troisième édition fut encore imprimée à Milan en 1513, in-fol. caractère gothique, avec une nouvelle préface de Jean Marpelli, cordelier. Ces trois éditions sont rares, & l'on n'en trouve guere d'exemplaires qui ne soient mutilés. Jérémie Bucchi, autre cordelier, en donna une nouvelle édition à Bologne en 1590; mais il y fit bien des retranchemens, & ajouta à la fin un *Abrégé historique des hommes illustres de l'ordre de S. François*. Cette édition n'ayant pas été vendue, on la reproduisit en 1620, & pour la masquer on changea les deux premiers feuil-

lets. Ce même livre fut réimprimé à Cologne en 1623, in-8^o, sous le titre de : *Antiquitates Franciscane, sive Speculum vite beati Francisci & sociorum, &c.* On fit dans cette édition des changemens très-considérables. Le P. Valentin Marée, Récollet, en a donné une édition refondue & retouchée à Liege en 1658, in-4^o sous ce titre : *Traité des conformités du Disciple avec son Maître, c'est-à-dire, de S. François avec Jesus-Christ, en tous les Mysteres de sa naissance, vie, passion, mort, &c.* Quoique ce récollet ait encore fait de grands retranchemens, il s'en faut de beaucoup qu'il n'en reste plus à faire. On attribue encore à Barthél. Albizi : I. Six livres de la Vie & des louanges de la Vierge, ou les Conformités de la Vierge avec J. C., 1596, Venise, in-4^o. II. Des Sermons pour le Carême, sur le mépris du monde, Milan, 1498, in-4^o, & Bresse, 1503, in-8^o. III. Enfin, la vie du Bienheureux Gerard laïc, manuscrite. Tous ces ouvrages sont en latin.

ALBIZI, (François) de Cefene, cardinal, mourut en 1684, âgé de 61 ans. Il dressa la bulle contre le livre de *Jansenius*, sous Urbain VIII.

ALBO. Voyez JOSEPH ALBO.

ALBOIN, (*Albovinus*) roi des Lombards, fut assassiné à Vérone, par Helmiges, amant de sa femme, après avoir conquis toute l'Italie, en 572.

ALBON, (Jacques d') marquis de Fronsac, connu dans l'histoire sous le nom de *Maréchal de St. André*, descendoit d'une ancienne famille du

Lyonnois, Henri II, qui l'avoit connu étant dauphin, & qui n'avoit pu le connoître sans l'aimer, tant à cause de sa valeur, que des agrémens de son caractère & de sa figure, le fit maréchal de France en 1547, & premier gentilhomme de sa chambre. Il avoit donné des preuves de son courage au siège de Boulogne, & à la bataille de Cérifole en 1544. François de Bourbon, comte d'Enguien, qui commandoit l'armée, jaloux des louanges qu'on donnoit à la bravoure de St. André, acharné à poursuivre les ennemis, dit à ses officiers : *Ou qu'on le fasse retirer, ou qu'on me permette de le suivre.* Le maréchal s'illustra encore plus en Champagne, où il eut le commandement de l'armée, en 1552 & 1554. Il eut beaucoup de part à la prise de Mariembourg; il ruina Cateau-Cambresis, & se couvrit de gloire à la retraite de Quesnoi. Il se distingua à la bataille de Renti, & fut moins heureux à celle de St. Quentin en 1557, où il fut fait prisonnier. Il contribua beaucoup à la paix de Cateau-Cambresis. Ce maréchal, sur la fin de ses jours, se jeta dans le parti des Guises, & combattit avec eux en 1562, à la bataille de Dreux, où il fut tué d'un coup de pistolet par un nommé Aubigni ou Bobigni, à qui, suivant Brantôme, il avoit fait autrefois déplaisir. Les Calvinistes, qui ne l'aimoient pas, l'appelloient *l'Arquebuser du Ponant*. Le maréchal de St. André aimoit le jeu, la bonne chère, le luxe, les femmes, enfin tous les plaisirs; ce qui préjudicoit quel-

quelques fois à ses qualités guerrières, & diminueoit les succès qu'il eût pu se promettre. Sapoteuse égaloit l'urbanité grecque & romaine. Il fut un des triumvirs, qui, après la mort de Henri II, furent les maîtres du gouvernement quatre ou cinq ans, malgré Catherine de Médicis. Il n'eut de son mariage avec Marguerite de Lustrac, qu'une fille, morte fort jeune au monastere de Longchamp, dans le tems qu'on la destinoit à épouser Henri de Guise, qui depuis fut tué à Blois. Antoine d'Albon, son parent, fut comme lui gouverneur de Lyon, & s'y distingua par son zele contre les Calvinistes. Il eut plusieurs abbayes, & devint archevêque d'Arles, puis de Lyon. Il mourut en 1574.

ALBON, (Camille-Goëric comte d') né à Lyon en 1753, fut doué d'une grande facilité d'écrire, & embrassa une multitude d'objets sur lesquels il a raisonné d'une maniere intéressante par son impartialité & la sagesse de ses réflexions. Quoique dans ses *Discours sur l'histoire, le gouvernement, les usages, la littérature & les arts de plusieurs nations de l'Europe*, 4 vol. in-12. il rapporte le pour & le contre, les lieux communs de la philosophie du jour & les observations qui les combattent, on voit sans peine que son suffrage est pour les bons principes, puisqu'il a le courage de les développer & de les appuyer avec une force qui ne peut émaner que de la persuasion (voyez le *Journ. hist. & litt.* 1 avril & 1 mai 1783). Il mourut dans sa terre de Fran-

conville, âgé de 36 ans. Il prenoit le nom de roi d'Yvetot (voyez ce mot dans le *Dict. Géog.*). Son enrôlement dans la secte des Economistes l'a entraîné dans quelques erreurs de spéculation & de calcul, lui a fait prendre quelquefois un ton d'enthousiasme qui n'honoroit pas son jugement, & a rendu même sa conduite ridicule par des démarches exotiques, telle que l'érection d'un pompeux mausolée à l'empirique Court de Gebelin, mort au baquet de Mesmer. Son *Eloge de François Quesnai* est plein d'idées romanesques, écrit avec le ton exalté qu'inspire l'esprit de parti. Il y a plus de sagesse dans son *Dialogue entre Titus & Alexandre*, où il plaide la cause de l'humanité contre les fureurs des conquérans. On a encore de lui un *Poème sur la paresse*, prétendument traduit du grec, & quelques autres pieces fugitives.

ALBORNOS, (Gilles Alvarez Carillo) né à Cuença en Espagne, fut archevêque de Toledé. Alphonse II, roi de Castille, lui eut de grandes obligations dans la guerre contre les Maures; mais son successeur, Pierre-le-Cruel, les reconnut mal. Albornos, qui lui avoit déplu par son zele contre ses mœurs déréglées, fut obligé de se retirer à Avignon auprès de Clément VI, qui l'honora de la pourpre. Dès qu'il fut cardinal, il se démit de son archevêché, disant, *qu'il seroit aussi blâmable de garder une épouse qu'il ne pouvoit pas servir, que l'étoit le roi D. Pierre de quitter sa femme pour une maîtresse.* Le Pape Innocent VI l'ayant envoyé

envoyé légat en Italie, il la remit sous l'obéissance du saint-siège, & fit revenir à Rome son successeur Urbain V. Ce pape lui ayant demandé un jour à quoi il avoit employé les grandes sommes qu'il lui avoit fait tenir pour la conquête de l'Italie; le cardinal ne lui répondit qu'en lui faisant amener un chariot chargé de clefs & de serrures. *Voilà*, lui dit-il, à quoi j'ai fait servir votre argent. Je vous ai rendu maître de toutes les villes dont vous voyez les clefs & les serrures dans ce chariot. Albornos alla passer le reste de ses jours à Viterbe, où il mourut en 1367. Le college des Espagnols à Bologne est de sa fondation.

ALBRECHT. Voyez **ADELGREIFF.**

ALBRET, une des plus anciennes maisons de France, tire son nom du pays d'Albret en Gascogne, érigé en duché-pairie par Henri II en l'an 1556, en faveur d'Antoine de Bourbon, pere de Henri IV, & de Jeanne d'Albret son épouse. Cette famille a été une des plus fécondes en hommes & en femmes illustres. Les plus connus sont: I. Charles d'Albret, connétable de France (Voy. l'article suivant). II. Louis d'Albret, cardinal estimé & chéri à Rome, où il mourut en 1465. III. Charlotte d'Albret, mariée à César de Borgia, fils du pape Alexandre VI, épouse vertueuse d'un mari scélérat. IV. Jeanne d'Albret, mere de Henri-le-Grand (Voyez son article). V. César Phébus d'Albret, dont nous parlerons plus bas. La maison de Bouillon jouit du duché d'Albret, qui lui fut donné

l'an 1642 en échange de la principauté de Sedan.

ALBRET, (Charles Sire d') refusa d'abord la place de connétable que Charles VI lui donna, & ce n'étoit point sans raison: il n'avoit ni l'expérience, ni la capacité nécessaire pour un si grand emploi. La faction de Bourgogne le lui fit perdre en 1411. Celle d'Orléans le rétablit en 1414. L'année suivante, Henri V, roi d'Angleterre, ayant assiégé Harfleur, place assez bien fortifiée, à l'embouchure de la Seine, cette ville fut prise d'assaut après deux mois de siege, parce que le connétable ne la fit pas secourir à tems. D'Albret fit encore une plus grande faute. Les vainqueurs affoiblis proposerent de réparer les dommages qu'ils avoient causés, pourvu qu'on leur permît de se retirer à Calais. Cette offre, toute raisonnable qu'elle étoit, fut rejetée par le connétable, qui ne doutoit pas de leur entiere défaite: En effet, les François étant six contre un, la bataille ne pouvoit pas se perdre, si les chefs, qui les commandoient, avoient été aussi habiles que les soldats étoient vaillans. Mais d'Albret & ses lieutenans ne furent ni ranger leurs troupes, ni donner les ordres à propos. L'armée françoise combattit confusément, & fut entièrement défaite près du village d'Azincourt, en octobre 1415. Il demeura sur la place 12000 François, parmi lesquels on trouva le connétable. Ce général n'étoit ni craint ni aimé, & il n'étoit pas fait pour l'être.

ALBRET, (César Phébus d') comte de Mioffans, apprie

la guerre en Hollande, & y servit long-tems à la tête d'un régiment d'infanterie. Revenu en France, il fut fait maréchal-de-camp en 1646, & se trouva peu après aux sieges de Mardick & de Dunkerque. Le zele qu'il témoigna pour la reine-mere Anne d'Autriche, & pour le cardinal Mazarin, pendant les troubles de la Fronde, contribua autant que ses services à lui mériter le bâton de maréchal de France : il le reçut le 15 février 1654. Etienne, bâtard d'Albret, son trisaïeul, étoit grand-oncle de Henri IV. Le maréchal d'Albret mourut en 1676 à 62 ans, avec la réputation d'un esprit enjoué, fin & délicat. Saint-Evremont & Scarron l'ont célébré sous le nom de Mioffans, qu'il portoit alors. Il avoit fait épouser sa fille à Charles Amanjeu d'Albret son neveu, tué en 1678 dans la maison du marquis de Bussi en Picardie, & le dernier mâle de cette maison illustre.

ALBRIC, philosophe & médecin, né à Londres, vivoit vers 1087. Balée cite de lui les ouvrages suivans : 1^o. *De origine Deorum*. 2^o. *De ratione veneni*. 3^o. *Virtutes Antiquorum*. 4^o. *Canones speculativi*. Son *Traité de l'origine des Dieux* se trouve dans *Mythographi Latini*, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8^o.

ALBUMAZAR, philosophe, médecin & astrologue du IX^e. siècle, Arabe de nation, mais élevé en Afrique. Ses ouvrages ont été imprimés en latin à Venise 1506, in-8^o. Celui *De la révolution des années*, l'a fait regarder comme un des grands astronomes de son tems.

ALBUNÉE, sybille qui rendoit ses oracles dans les forêts de Tibur, aujourd'hui Tivoli. Quelques-uns croient que la Déesse qu'on révéroit sous ce nom dans ces mêmes forêts, étoit Ino, femme d'Athamas.

ALBUQUERQUE, (Alfonse duc d') vice-roi des Indes orientales, sous Don Emmanuel, roi de Portugal, établit la domination de ce prince dans le pays où il avoit été envoyé. Il conquit successivement Goa, Malaca, Aden, & se rendit maître d'Ormus dans le golfe Persique. Ses belles actions lui firent donner le nom de *Grand*. Il mourut au port de Goa dans un vaisseau, à 63 ans, au retour de son expédition d'Ormus, en 1515. Il tiroit son origine des enfans naturels des rois de Portugal.

ALBUQUERQUE, (Blaise d') fils du précédent, né l'an 1500, fut élevé aux premières charges du royaume de Portugal, & prit, après la mort de son pere, le nom d'Alfonse, à la recommandation d'Emmanuel, roi de Portugal, qui regrettoit beaucoup le célèbre vice-roi de ce nom. Blaise publia en langue portugaise des Mémoires de ce que son pere avoit fait : ces Mémoires furent imprimés à Lisbonne en 1576.

ALBUQUERQUE COELHO, (Edouard d') marquis de Basto, comte de Fernambouc dans le Brésil, chevalier de Christ en Portugal, & gentil-homme de la chambre du roi Philippe IV, a écrit un *Journal de la guerre du Brésil*, commencée en 1630. Il mourut à Madrid l'an 1658.

ALBUTIUS, (Titus) philosophe épicurien, né à Rome, s'attacha tellement aux manières grecques, dans un voyage qu'il fit à Athenes, qu'il ne voulut plus passer pour Romain. Scevola, pour se moquer de ce ridicule, ne le saluoit qu'en grec. Albutius, Grec ou Romain, fut pro-préteur en Sardaigne; il chassa les brigands de cette île, & le devint lui-même. Le sénat le bannit, comme concussionnaire. Il se retira à Athenes, où l'on croit qu'il mourut.

ALCAÇAR, (Louis) jésuite Espagnol, né en 1554, est mort à Séville, sa patrie, en 1613. On publia en 1614 à Anvers, avec ses autres ouvrages, un gros Commentaire en 2 vol. in-fol. sur l'Apocalypse. Son ouvrage a eu plusieurs éditions, les écrivains postérieurs, & Bossuet en particulier, en ont fait grand usage. Les anciens croyoient que l'apocalypse n'annonçoit que des choses très-éloignées, & ne pouvoient par conséquent trouver d'explication que dans un avenir qu'ils ne connoissoient pas. Alcaçar ayant découvert le rapport de l'apocalypse avec l'histoire des premiers siècles de l'église, trouva dans cette découverte la source des explications les plus naturelles. De nouvelles recherches ont répandu sur cet objet de nouvelles lumières, qui ont dissipé en grande partie les ténèbres qui couvroient ce livre mystérieux; de manière que Bossuet a eu raison de dire que dans un grand nombre de chapitres on croyoit lire une histoire, plutôt qu'une prophétie. Voyez S. JEAN.

ALCAMENE, 9me, roi de Sparte, connu dans l'histoire par ses Apophtegmes, vivoit vers l'an 808 avant J. C. Il disoit, que pour conserver la république, il ne falloit rien faire en vue de l'intérêt. Comme on lui demandoit pourquoi il vivoit en monarque pauvre, quoiqu'il fût riche, il répondit: *Qu'un homme riche acqueroit plus de gloire en suivant la raison, qu'en s'abandonnant à sa cupidité.* Ces sentences avoient apparemment plus de sel en grec, qu'elles n'en ont en françois.

ALCAMENE, sculpteur Athénien, célèbre chez les anciens par sa Vénus & son Vulcain, vivoit vers l'an 428 avant J. C.

ALCATHOUS, fils de Pélopls Ayant été fortement soupçonné d'avoir eu part à la mort de Chrysispe son frere, il prit la fuite & se retira à Mégare; là il tua un lion qui avoit dévoré Eurippe, fils du roi, dont il épousa la fille, & à qui il succéda.

ALCÉE, de Mytilene, contemporain de Sapho, inventeur des vers alcaïques, s'adonna aux armes avant que de cultiver la poésie. Il nous reste de lui quelques fragmens assez agréables dans le *Recueil des neuf Poètes Grecs*, Plantin, 1568. in-8o, & dans le *Corpus Poëtarum*, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. Il nous y apprend que s'étant trouvé dans une bataille, & tremblant comme un poète, il prit la fuite. Il déclamoit contre les tyrans Periander & Pittacus, avec une véhémence qui ne peut plaire qu'à des républicains outrés,

& que des gens modérés traiteront de grossiereté & d'indécence. On dit que Pitracus le paya de ses vers en le faisant mourir, vers l'an 604 avant J. C. Un autre Alcée d'Athènes, différent du Lyrique, inventa la tragédie, à ce que dit Suidas.

ALCENDI, *Alchindus* (Jacques) médecin Arabe, étoit en réputation vers l'an 1145. Peut-être est-il le même que ce fameux péripatéticien du même nom, qui vivoit sous le regne d'Almansor, roi de Maroc; mais il est certainement différent de cet *Alchindus*, également médecin Arabe & astrologue, qui vivoit après le XIII. siècle, puisque Averroës fait mention de lui, & qu'il a été fort suspect de magie. On leur attribue divers ouvrages, dont on peut voir les titres dans la *Bibliothèque ancienne & moderne* de M. Carrere.

ALCESTE, fille de Pélias, & femme d'Admete, roi de Thessalie. Ce prince étant tombé dangereusement malade, Alceste consulta l'oracle, qui répondit qu'il mourroit, si quelqu'un ne subissoit le même sort à sa place. Personne ne s'offrant, Alceste se dévoua elle-même. Hercule arriva dans la Thessalie le jour qu'elle fut sacrifiée. Admete le reçut très-bien, & le logea dans un appartement séparé, afin que ses malheurs ne lui fissent pas négliger les devoirs de l'hospitalité. Hercule paya bien son hôte; il entreprit de combattre la mort, & descendit aux enfers, d'où il retira Alceste malgré Pluton, & la rendit à son mari. *Voyez* ADMETE.

ALCIAT, (André) de Milan, naquit en 1492 d'un riche marchand de cette ville. Après avoir étudié le droit à Pavie & à Bologne, il vint le professer à Avignon, où il eut beaucoup de succès. François I l'appella à Bourges, pour donner du lustre à cette université entièrement déchuë. Alciat ne fut que cinq ans dans cette ville, pendant lesquels il acquit beaucoup de gloire. L'amour de l'argent & l'inconstance le firent retourner en Italie, où il courut de ville en ville, donnant ses leçons au dernier enchérisseur. Il enseigna successivement à Ferrare & à Pavie, & mourut dans cette dernière ville en 1550, d'un excès de bonne chère. Il fut le premier, après la renaissance des lettres, qui embellit les matières que ses prédécesseurs avoient traitées dans un style barbare. » Il avoit, » dit un historien, la grande » vité & la modération des » anciens dans les réponses » qu'il donnoit sur les causes; » & il étoit beaucoup plus résolu qu'eux dans celles qu'il » faisoit aux objections de ses » disciples ». Ses *Emblèmes* ont fait mettre ce jurisconsulte au rang des poètes. La morale y est ornée des agrémens de l'esprit. On y trouve de la douceur, de l'élégance & de la force; mais on y souhaiteroit quelquefois plus de justesse & de naturel. On les a traduites en plusieurs langues. Ce fut Peutinger qui les publia pour la première fois à Ausbourg, 1531, in-8°; mais l'édition la plus recherchée est celle de Padoue, 1661, in-4°, avec des Commentaires. Ses ouvrages de jurisprudence fu-

rēt imprimés en 1571 ; en 6 vol. in-fol. On ne trouve pas dans ce Recueil, *Responsa*, Lugduni, 1561, in-fol. *Historia Mediolanensis*, in-8^o, 1625, & dans le *Thesaurus Antiquitarum Italiae* de Grævius. *De formula Romani imperii* 1559, in-8^o. *Epigrammata*, 1529, in-8^o.

ALCIAT, (François) de Milan, cardinal, élève & parent du précédent, fut comme lui un des plus grands ornemens du droit, qu'il enseigna à Pavie dans la même chaire qu'André, & où il eut S. Charles Borromée pour disciple. Ce cardinal le fit venir à Rome, où le pape Pie IV, après l'avoir pourvu d'un évêché, se servit de lui dans l'emploi de dataire, & ensuite le nomma cardinal. Muret assure, dans une de ses *Oraisons*, qu'il fit sur l'excellence des sciences, que les cardinaux Alciat & Sirlet étoient l'ornement du siècle, le soutien des lettres, & le véritable modèle de la vertu & de l'érudition. Le cardinal Alciat mourut à Rome l'an 1580, âgé de 58 ans, & fut enterré dans l'église des Chartreux, où l'on voit son portrait & son épitaphe. Il avoit été protecteur de leur ordre & de celui de Saint François.

ALCIAT, (Térence) de la même famille, naquit à Rome en 1570. Après cinq ans d'étude en droit, il entra dans la société des jésuites en 1591, où il exerça successivement les emplois de préfet du collège de Rome, de professeur en philosophie & en théologie, de supérieur de la maison professe, & de sous-provincial jusqu'en

l'année 1651, qu'il mourut d'apoplexie. C'est lui que le pape Urbain VIII avoit choisi pour opposer une *Histoire du Concile de Trente* à celle de Fra-Paolo; mais la mort le prévint, & lui fit laisser l'exécution de ce dessein au pere Sforce Palavicin, depuis cardinal. Alciat écrivit la *Vie* du P. Fabri, jésuite.

ALCIAT, (Jean-Paul) gentilhomme Milanois, suivit d'abord la profession des armes; puis s'étant retiré à Geneve avec George Blandrata, Valentin Gentilis, Fauste Socin & divers autres, pour y embrasser la prétendue réforme, il tomba d'abime en abime, jusqu'à s'engager dans les erreurs de Socin sur le mystère de la Trinité. La sévérité dont on usa à Geneve à l'égard de Gentilis, épouvanta ces unitaires, qui se réfugièrent en Pologne. Gentilis, dont les opinions sur la Trinité étoient différentes des leurs, les y suivit, & Jean-Paul Alciat, qu'on a publié s'être fait Turc, mourut Socinien à Dantzic vers l'an 1565.

ALCIBIADE, fils de Clinias, Athénien, fut élevé par Socrate, & profita si bien des leçons de son maître, qu'il en eut les vertus & les vices. Son caractère se plioit à tout: philosophe, voluptueux, guerrier; débauché à Athènes, sobre à Sparte, fastueux à la cour de Tissapherne, héros à la tête des armées; Alcibiade ne laissa échapper aucune occasion de se distinguer. Il remporta plusieurs prix aux jeux olympiques. Son éloquence déterminina les Athéniens à en-

voyer une flotte en Sicile. Nommé général d'une escadre, il se rendit maître de Catane par surprise; mais il ne put pas pousser plus loin ses exploits, ayant été rappelé par les Athéniens, pour être jugé sur l'accusation d'impiété & de sacrilège qu'on avoit intentée contre lui. Ce héros fut condamné à mort par contumace; & comme on lui porta cette nouvelle, il dit: *Je ferai bien voir que je suis encore en vie.* Il jugea pourtant à propos de dis-parôître, & se réfugia chez les Spartiates, qui le reçurent à bras ouverts. Arrivé à Sparte, il changea sa façon de vivre, & prit celle des Lacédémoniens, se baignant dans l'eau froide, ne prenant que des nourritures grossières, & paroissant ne plus se souvenir des cuisiniers & parfumeurs d'Athènes qu'il quittoit. Socrate, son maître, n'auroit plus eu raison de lui dire: *Que s'il se comparoit avec les jeunes gens de Lacédémone, il seroit un enfant à leur égard.* Alcibiade servit les Lacédémoniens contre sa patrie avec la vivacité que donne le ressentiment. Il fit révolter l'isle de Chio & plusieurs autres villes d'Ionie. Les généraux Spartiates, jaloux de cet étranger, inspirèrent tant de méfiance aux magistrats, que ceux-ci ordonnerent de le faire mourir. Alcibiade, averti de cet ordre injuste, se réfugia auprès de Tissapherne, satrape du roi de Perse, & négocia en même tems son retour à Athènes. Le peuple Athénien, léger & inconstant, le reçut avec enthousiasme, après l'avoir condamné à perdre la

vie. Il l'honora de la couronne d'or, lui rendit ses biens, & ordonna aux prêtres & aux prêtresses de comèler de bénédictions celui contre qui ils avoient fait prononcer des anathèmes. Avant que de rentrer dans sa patrie, il avoit obligé les Lacédémoniens à demander la paix, & s'étoit emparé de plusieurs villes sur les frontieres d'Asie. Quelque tems après, les Athéniens le nommerent généralissime de leurs troupes. Antiochus, son lieutenant, ayant perdu une bataille navale contre les Lacédémoniens, Alcibiade, à qui on attribua ce mauvais succès, fut déposé. Pharnabaze, satrape Persan, lui offrit un asyle, qu'il accepta; mais Lysandre, roi de Sparte, ayant prié le satrape de se défaire d'un génie aussi supérieur que dangereux, le Persan eut la lâche cruauté de le faire tuer à coups de fleches, vers l'an 404 avant J. C. à l'âge de 50 ans. » L'histoire » ancienne & moderne, dit » un auteur, n'offrent pas un » caractere aussi étonnant que » celui d'Alcibiade: c'est un » assemblage unique & presque » monstrueux de talents & de » défauts, qu'aucun autre homme ne paroît avoir jamais » rassemblés au même degré. Son ambition démesurée » étoit toujours prête à sa » crifier le bien de l'état à sa » propre grandeur; plein de » vanité & d'orgueil, il ne » pouvoit souffrir la moindre » contradiction, le moindre » obstacle à ses desirs; il vouloit tout emporter par la » force; il bravoit les lois & » la religion; au sein d'une

» république & dans une ville
 » libre, il se croyoit fait pour
 » commander à ses conci-
 » 2 toyens. Son luxe insolent
 » excitoit l'indignation des
 » honnêtes gens; ses mœurs
 » corrompues, ses débauches
 » publiques faisoient gémir la
 » vertu. Sans caractère & sans
 » principe, fourbe, artificieux,
 » il se plioit avec une souplesse
 » perfide aux goûts & aux
 » usages de tous les peuples
 » chez lesquels il se trouvoit;
 » & il excelloit dans l'art de
 » flatter les hommes pour les
 » subjuguier & les faire servir
 » à ses desseins : austere &
 » frugal à Sparte; efféminé,
 » voluptueux dans la Perse,
 » chasseur infatigable & bu-
 » veur déterminé dans la
 » Thrace, c'étoit un protégé
 » qui, suivant l'occasion, pre-
 » noit toutes les formes. »

ALCIDAMAS, philosophe
 & rhéteur, natif de la ville
 d'Elée en Grece, vivoit vers
 l'an 424 avant J. C. On lui
 attribue, *Liber contra dicendi*
Magistros, dans *Oratorum col-*
lectio & Rhetorum, græcè, Ve-
 nise, 1513, 3 vol. in-fol. Cet
 orateur, disciple de Gorgias,
 ne s'étoit pas borné à imiter
 servilement son maître; il avoit
 eu l'ambition de s'élever au-
 dessus de lui par une façon de
 parler encore plus guindée &
 plus embarrassée d'ornemens;
 ce qui fait douter que la ha-
 rangue attribuée à Alcidamas,
 soit véritablement de lui, par
 la raison qu'on n'y trouve rien
 de ce qui caractérisoit l'élocu-
 tion du disciple de Gorgias.

ALCIME, grand-prêtre des
 Juifs, qui usurpa cette souve-
 raine dignité, soutenu des for-

ees du roi Antiochus Eupator.
 Alcime ayant entrepris d'abat-
 tre le mur du parvis intérieur
 du temple bâti par les prophe-
 tes, Dieu l'en punit en le frap-
 pant de paralysie, dont il mou-
 rut après trois ou quatre ans
 de pontificat.

ALCIME, (Latinus Alci-
 mus Alethius) historien, ora-
 teur & poète, natif d'Agen
 dans le IV^e. siecle, avoit écrit
 l'*Histoire de Julien l'Apostat*,
 & celle de *Salluste*, consul &
 préfet des Gaules, sous le
 regne de cet empereur, que
 nous n'avons plus; il ne nous
 reste de lui qu'une épigramme
 sur Homere & Virgile dans
 le *Corpus Poëtarum* de Maittaire,
 Londres, 1713, 2 vol. in-fol.

ALCINOË, femme d'Am-
 philoque, ayant retenu le sa-
 laire d'une pauvre ouvriere, en
 fut punie sévèrement par Diane.
 Cette déesse lui inspira un amour
 si violent pour Xanthus de
 Samos, qu'elle quitta son mari
 & ses enfans, pour le suivre.
 Malgré les attentions de son
 amant, elle devint si jalouse,
 que le croyant infidele, elle
 se précipita dans la mer.

ALCINOUS, roi des Phéa-
 ciens dans l'isle de Corcyre,
 aujourd'hui Corfou, célébré par
 Homere à cause de ses jardins,
 & de l'accueil qu'il fit à Ulyse,
 lorsque la tempête le jeta sur
 ses côtes.

ALCINOUS, philosophe pla-
 tonicien, auteur d'un *Abrégé*
de la Philosophie de son maî-
 tre, traduit en latin par Marfile
 Ficin, & sur lequel Jacques
 Charpentier fit un bon Com-
 mentaire, Paris, 1573, in-4^o.

ALCION & ALCIONE.
 Voyez ALCYON & ALCYONE.

ALCIONIUS, (Pierre) Italien, correcteur de l'imprimerie d'Alde Manuse à Venise, sa patrie, & professeur en grec à Florence, est un de ceux qui illustrèrent le XVIe. siècle. Clément VII, qui l'avoit protégé n'étant encore que cardinal de Médicis, l'appella auprès de lui dès qu'il fut pape; mais il perdit la protection de ce pontife en embrassant le parti des Colonnes, ses ennemis. Il mourut en 1527, à l'âge de 40 ans. On a de lui un *Traité De exilio*, Venise, 1522, in-4^o, réimprimé par les soins de Meuschen, sous le titre d'*Analeſta de calamitate litteratorum*, Lipsick, 1707, in-12. Cet ouvrage le fit soupçonner d'avoir pillé tout ce qu'il y avoit de bon dans le *Traité de Cicéron, de gloriâ*, dont on a prétendu que le seul original qui fût dans le monde, étoit entre ses mains, & qu'il l'avoit brûlé pour cacher son plagiat. Alcionius savoit du grec & du latin; mais il étoit vain & mordant: caractère qui l'empêcha de s'avancer.

ALCIPHON, auteur Grec, qui nous a laissé quelques *Lettres*, dont la plupart sont censées écrites par des courtisanes & par des parasites. Elles sont propres à faire voir le point de corruption, de mollesse & d'avilissement où étoient arrivés les Grecs. Ce compilateur étoit un génie foible & imitateur: quoique l'époque où il a vécu, ne soit pas bien déterminée, on pense que Lucien lui a servi de modèle & d'original. Nous avons une traduction latine de ces *Lettres*, par Etienne Bergler, Lipsick,

1715, in-8^o. On comprend que le traducteur n'a pas rendu un grand service à la littérature ni aux mœurs; mais on ne comprend pas de même comment il s'est trouvé, en 1785, un écrivain assez mal-avisé pour faire passer dans la langue française un amas de bagatelles & d'obscénités où l'on ne voit ni trait d'histoire, ni sentimens moraux, ni rien qui puisse contribuer à perfectionner l'esprit & le cœur. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ALCIPHON, philosophe de Magnésie, qui vivoit du tems d'Alexandre-le-Grand.

ALCIPPE, fille de Mars; qu'Halyrothius enleva. Mars, pour venger sa fille, tua le ravisseur; & ce fut pour ce meurtre qu'il fut cité devant un conseil composé de douze Dieux. Le lieu où ce jugement se rendit, se nommoit *Aréopage* ou *Champ de Mars*.

ALCIPPE, Lacédémonien, fut exilé de sa patrie par la cabale de quelques envieux, qui l'accuserent de vouloir renverser la constitution de la république. Sa femme Démocrira, qui avoit dessein de le suivre, en fut empêchée par le magistrat, qui fit vendre ses biens. Il lui ôta le moyen de marier deux filles qu'elle avoit, de peur qu'elles ne donnassent la vie à des enfans qui pussent un jour venger le tort qu'on faisoit à leur aïeul. Démocrira, outrée de désespoir, épia le tems où les femmes les plus considérables de la ville étoient dans un petit temple pour célébrer une fête. Alors, ramassant plusieurs monceaux de bois, qu'on avoit préparés pour

des sacrifices, elle y mit le feu, voulant brûler à la fois, & le temple, & toutes les personnes qui étoient dedans. Lorsqu'elle vit le peuple accourir pour éteindre l'incendie & en punir les auteurs, elle se tua avec ses deux filles.

ALCITHOË, femme de Thebes; s'étant moquée des fêtes de Bacchus, & ayant travaillé & fait travailler ses sœurs & ses servantes à la laine, pendant qu'on célébroit les orgies, fut métamorphosée en chauve-souris, & ses toiles en feuilles de vigne ou de lierre.

ALCMAN, un des plus anciens poètes Grecs, & le premier qui ait fait des vers galans, mourut de la maladie pédiculaire. Athénée nous a conservé quelques petits fragmens de ses poésies. Il vivoit sous Ardys, roi des Lydiens, l'an 655 avant J. C.

ALCMENE, fille d'Electrion, roi de Mycene, avoit épousé Amphitryon. Jupiter, amoureux de cette princesse, prit la figure de son époux pour en jouir; &, ce qui donne la plus grande idée de sa vertu, il fit durer trois fois plus qu'à l'ordinaire, la nuit qu'il passa avec elle. Hercule naquit de ce commerce. Plaute & Molière en ont fait un sujet de comédie.

ALCMÉON, fils d'Amphiraüs & d'Eryphile, tua sa mere pour obéir à son pere, & fut ensuite tourmenté par les furies. Voyez ACARNAS.

ALCMÉON, philosophe & disciple de Pythagore, étoit de Crotone. Il est le premier qui ait disséqué des animaux, dans le dessein de connoître la struc-

ture des parties qui les composent. C'est aussi le premier qui a écrit sur la physique; mais le tems n'a pas épargné ses ouvrages.

ALCON, chirurgien, appelé par Pline, *Medicus vulnerum*, avoit fait un si grand gain dans sa profession, qu'après avoir payé à l'empereur Claude une amende d'un million de nos livres, il gagna en peu d'années une pareille somme. Il étoit très-expert dans l'art de traiter les hernies par l'incision, & dans celui de réduire les fractures.

ALCUIN, (Flaccus Albinus) diacre de l'église d'York, où il enseignoit les sciences ecclésiastiques, fut appelé en France par Charlemagne, qui le prit pour son maître. Ce prince écoutoit ses leçons en disciple qui veut s'instruire. Alcuin fonda sous ses auspices plusieurs écoles, à Aix-la-Chapelle, à Tours, &c., & fit renaître les lettres dans les vastes états de ce prince. Charlemagne lui donna plusieurs abbayes, l'honora de sa familiarité, & s'en servit dans plusieurs négociations. Il l'engagea à écrire contre l'hérésie de Felix & d'Elipand. Il mourut dans son abbaye de S. Martin de Tours, en 804. Ses œuvres ont été publiées à Paris, en 1617, par André du Chêne, in fol. Mais la meilleure édition est celle de Ratisbonne, 1777, 2 vol. in-fol., avec des notes & des dissertations. Le pere Chifflet a aussi publié un écrit intitulé : *La Confession d'Alcuin*, 1656, in-4^o, que le pere Mabillon prouve être de ce savant. Il y a dans ces œu-

vres, de la théologie, de la philosophie, des histoires, des épitres, des poésies; on y découvre sans peine une science plus étendue que profonde. Alcuin avoit plus de génie que de goût, plus d'érudition que d'élégance, & il étoit plus disert qu'éloquent; son style est surchargé de paroles inutiles, ses pensées sont communes, ses ornemens affectés, & malgré l'art de sa dialectique, ses raisonnemens allongés manquent de nerf & quelquefois de justesse. Ce qui n'empêche pas que l'on ait toujours beaucoup estimé ses ouvrages. Sa doctrine est très-saine sur tous les points de la foi; & il faisoit avec empressement toutes les occasions de réfuter les erreurs des hérétiques.

ALCYON ou **ALCYONE**, géant, frere de Porphyron, secourut les Dieux contre Jupiter. Minerve le chassa du globe de la lune, où il s'étoit posté. Dans la fuite il tua 24 soldats d'Hercule, & voulut assommer ce héros; mais il fut tué lui-même à coups de fleches. Sept jeunes filles, dont il étoit le pere, en furent si touchées, qu'elles se précipiterent dans la mer, où elles furent changées en *Alcyons*.

ALCYONE ou **HALCYONE**, fille d'Éole, fut avertie en songe de la mort de Ceyx son mari, fils de l'Étoile du Jour, & sa douleur en fut inconsolable. Il s'étoit noyé dans la mer en la traversant pour aller retrouver sa femme, des bras de laquelle l'Aurore l'avoit arraché. Leur amour fut récompensé par les Dieux, qui les métamorphoserent l'un & l'au-

tre en *Alcyons*, & voulurent que la mer fût calme dans le tems que ces oiseaux feroient leurs nids sur les eaux. L'*Alcyon* est une espece d'hyronnelle qui fait son nid parmi les roseaux.

ALDANA, (Bernardin) capitaine Espagnol, étoit gouverneur de Lippa sur les frontieres de la Hongrie. Les Turcs ayant assiégé Témefwar en 1552, Aldana s'imagina qu'après ce siege ils viendroient l'attaquer. Dans cette crainte, il envoya quelques-uns de ses gens pour apprendre des nouvelles des ennemis. Ils lui en venoient rendre compte, lorsque par hasard ils furent suivis de quelques troupeaux, qui formoient en marchant de gros nuages de poussiere. Les sentinelles ayant aperçu ces tourbillons, en avertirent Aldana, qui, se laissant surprendre par une terreur panique, fit brûler l'arsenal, le château & la ville de Lippa. Les Turcs, informés de ce qui s'étoit passé dans cette malheureuse place, sur laquelle ils n'avoient formé d'abord aucun dessein, y vinrent avec diligence, éteignirent le feu, & la rétablirent. Aldana fut arrêté & condamné à mort; mais Marie, reine de Bohême, femme de Maximilien, qui fut depuis empereur, obtint de Ferdinand, son beau-pere, qu'en considération de la nation Espagnole, on changeroit la peine du coupable en une prison perpétuelle. Aldana en sortit par la faveur de la même princesse. Il eut depuis de l'emploi dans la guerre d'Afrique, à l'expédition de Tripoli, & y fit oublier sa lâcheté passée. On la regarda com-

me une terreur passagere, causée par les cruautés atroces que les Turcs venoient d'exercer contre les garnisons de Vesprim, de Témefwar & d'autres places, malgré des capitulations solennellement jurées. (*Voyez Istuanfi de red pann.* l. 17 & 18). L'impuissance d'ailleurs où étoit Ferdinand de défendre la Hongrie, le mauvais état des places, la certitude de n'être point secouru, & de recevoir pour prix d'une belle mais inutile défense, une mort indigne & cruelle, semblent diminuer la faute d'Aldana.

ALDE. (Manuce) *Voyez MANUCE.*

ALDEBERT ou **ADALBERT**, ou **ADELBERT**, est le nom d'un imposteur, François de naissance, qui séduisoit le peuple par le récit de ses rêveries dans le VIIIe. siecle. Il affecta une dévotion particulière pour être élevé à l'ordre de prêtrise, & devint évêque à force d'argent. Il employoit sur-tout le secours des visions, pour insinuer ses erreurs. Il disoit avoir une lettre écrite par J. C. & tombée du ciel à Jérusalem, d'où elle lui avoit été rapportée par l'archange S. Michel. Il se vançoit encore d'avoir des reliques, d'une vertu admirable, qu'il distribuoit au peuple abusé, avec des rognures de ses cheveux & de ses ongles. Il remettoit les péchés sans confession, se moquoit des églises & des pèlerinages, faisoit bâtir des oratoires à la campagne, & dressoit des croix au bord des fontaines & dans les bois. Il vouloit qu'on y priât Dieu, & s'y faisoit invoquer lui-même. Il fut déposé, & ses

erreurs furent condamnées dans le concile de Soissons, assemblé par Pepin, duc des François, en 744, & depuis dans un autre convoqué par le pape en 746 ou 748.

ALDEGRAFF ou **ALDEGREVER**, (Albert) de Soest en Westphalie, peintre & graveur, né en 1502, fut célèbre dans le XVIe. siecle, par un pinceau correct & un burin plein de légèreté. Son dessin cependant tient un peu de la maniere gothique. Cet artiste mourut pauvre à Soest, lieu de sa naissance.

ALDERFTE, (Bernard & Joseph) jésuites Espagnols, natifs de Malaga, florissoient au commencement du XVIIe. siecle. Ils ont donné: I. *Les Origines de la langue castillane*, 1606, in-4°. II. *Les Antiquités d'Espagne*, 1614, in-4°, livre savant.

ALDINI, (Tobie) de Césene, médecin du cardinal Odoard Farnese, est auteur de *Descriptio plantarum Horti Farnesiani*, Romæ 1625, in-fol.

ALDRIC, (S.) évêque du Mans, issu d'une famille distinguée par sa noblesse, mort en 856, avoit composé un *Recueil de Canons* tirés des conciles & des décrétales des papes. Cette compilation si utile s'est perdue. Il reste de lui trois Testamens, & un Règlement pour le service divin, dans les *Anales* de Mabillon, & dans les *Miscellanea* de Baluze. Cet évêque étoit aussi pieux que savant. Ce n'est point, comme quelques-uns l'avancent, du tems de S. Aldric, que l'usage des orgues fut inventé. Cet instrument, décrit par Cassio-

dore, & même par Claudien, est d'une origine plus ancienne; mais il est vrai que ce n'est que de son tems qu'on en a placé dans les églises. On ne connoissoit pas cet instrument en France avant l'année 757, que le premier orgue y fut apporté de Constantinople par les ambassadeurs que Constantin Copronyme envoya à Pepin. Les François furent ravis d'entendre les orgues dans les églises. Valafride Strabon rapporte qu'une femme en fut tellement extasiée, qu'on ne put la faire revenir à elle-même, & qu'elle en mourut :

*Dulce melos tantùm vanas deludere
mentes
Capit, ut una suis decedens sensibus,
ipsam
Femina perdidit vocum dulcedine
vitam.*

ALDRINGER, célèbre général de l'empereur Ferdinand II, né à Luxembourg de pauvres parens, étudia avec quelques gentilshommes de Franconie, au service desquels il s'étoit mis dès sa première jeunesse, & fut dans la suite chancelier du comte Mandrucci; ensuite de quoi on l'employa dans la chancellerie de Trente. Mais un motif de dépit l'ayant porté à prendre le parti de la guerre, du rang de simple soldat, il s'éleva jusqu'à celui de général des armées de l'Empire, après s'être distingué en plusieurs occasions contre les protestans & les Suédois réunis aux François. L'an 1630, il prit avec Galas¹, la ville de Mantoue. Deux ans après il fut blessé en défendant le passage de Lech; & cette même année,

étant allé au secours de Landshut, dans la Baviere, il y fut tué en faisant le devoir d'un brave capitaine. Il avoit été élevé à la dignité de comte de l'Empire.

ALDROVANDUS, (Ulisse) professeur de médecine & de philosophie à Bologne, né en cette ville de la famille noble de ce nom, s'occupa, toute sa vie, de recherches sur l'histoire naturelle, dont il embrassa toutes les parties avec un zèle infatigable. De longs voyages entrepris pour cet objet, des appointemens considérables payés par lui pendant long-tems, aux plus célèbres artistes, pour avoir des figures exactes des substances des trois regnes, altérèrent tellement sa fortune, que quoiqu'aidé dans ces dépenses par plusieurs souverains zélés pour le progrès des sciences, par le sénat de Bologne, par le cardinal de Montalte son neveu, il se trouva à la fin de ses jours réduit à l'indigence. Plusieurs écrivains assurent que cet homme illustre mourut à l'hôpital; mais est-il croyable que les souverains qui avoient contribué à son entreprise, que le sénat de sa patrie, auquel il laissa par testament une immense collection d'histoire naturelle, l'aient laissé mourir dans un tel abandon? Quoi qu'il en soit de cette anecdote, propre à prouver que le monde n'est pas plus fidèle ni plus conséquent dans l'accueil qu'il fait à la science, qu'à celui qu'il fait quelquefois à la vertu, Aldrovandus mourut aveugle à Bologne en 1605, âgé d'environ 80 ans, & fut inhumé avec pompe. Ce qui cependant ne détruit pas ce qu'on

raconte de sa pauvreté; ce ne seroit pas le premier homme de mérite, totalement oublié, que la mort auroit rappellé au souvenir & à l'admiration de ses concitoyens. Le recueil de ses ouvrages, d'*Histoire naturelle*, est en 13 vol. in-fol. Il n'y a que les 6 premiers dont il soit vraiment auteur; les autres ont été faits sur son plan, & avec les matériaux qu'il avoit rassemblés, par divers savans à cet effet pensionnés du sénat de Bologne. On trouve dans le recueil de ce naturaliste beaucoup de superfluités, de choses étrangères à son objet; peu de choix & de méthode; mais c'est le fumier d'Ennius, & malgré tous ces défauts, l'histoire naturelle lui a les plus grandes obligations. La Description de son cabinet des métaux, réuni à celui de Cospean, a été donnée en italien à Bologne, 1677, in-fol. Il avoit déjà paru seul, 1648, *ibid.* in-folio.

ALEANDRE, (Jerôme) né en 1480 à la Mothe, petite ville sur les confins du Frioul & de l'Istrie, enseignoit les humanités dans un âge où on les étudie encore, à quinze ans. Les souverains connurent ses talens & les récompenserent. Louis XII l'appella en France, & le fit recteur de l'université de Paris. Léon X l'envoya nonce en Allemagne, où il signala son éloquence contre Luther, à la diete de Worms en 1519. Clément VII le fit archevêque de Brindes & nonce en France. François I le mena avec lui en 1525 à la bataille de Pavie, où ils furent faits prisonniers l'un & l'autre. Paul III l'honora de la pourpre. Il mou-

rut à Rome en 1542. Nous avons de lui : I. *Lexicon græco-latium*, Paris, 1521, in-fol. II. *Grammatica græca*, Argentorati, 1517, in-80.

ALEANDRE, (Jerôme) petit-neveu du précédent, antiquaire, poète, littérateur, jurisconsulte, écrivit sur ces arts différens avec un égal succès. Il mourut à Rome en 1631, d'une indigestion, à laquelle sa santé naturellement délicate ne put résister. Le cardinal Barberin, auquel il étoit attaché, lui fit faire une pompe funebre magnifique. On a de lui quelques ouvrages sur les diverses matieres qu'il avoit embrassées, tels qu'un *Commentaire sur les institutes de Caius*, Venise, 1660, in-40; & quelques *Explications d'Antiques*, Paris, 1617, in-40.

ALECTON, l'une des trois Euménides ou Furies, étoit fille de l'Acheron & de la Nuit.

ALECTRION, confident & favori de Mars. Faisant un jour sentinelle, lorsque ce Dieu étoit avec Vénus, il s'endormit & les laissa surprendre par Vulcain, qui découvrit cette infamie aux Dieux par le secours d'Apollon. Mars en fut si piqué, qu'il métamorphosa Alectrion en coq.

ALEGAMBE, (Philippe) jésuite de Bruxelles, né en 1592. devint secrétaire de son général à Rome, où il mourut en 1652. Il a augmenté & continué la bibliothèque des écrivains de sa société, que Ribadeneira avoit fait imprimer en 1608, in-80, en un petit volume, dont le pere Alegambe fit un gros in-fol. im-

primé à Anvers en 1643, par les soins de Bollandus, & réimprimé à Rome, & considérablement augmenté par le P. Nathanaël Sotwelle en 1676, in-fol. Le savant pere Oudin a laissé une bibliothèque des auteurs jésuites, plus ample & plus exacte que celle d'Alegambe. On a de ce dernier plusieurs autres ouvrages où la piété est réunie à l'érudition, entr'autres de petits Traités sur les vanités des honneurs & des plaisirs du monde; ils sont élégamment écrits, pleins de philosophie chrétienne, & bien propres à détromper l'homme des illusions qui l'égarerent. On lui doit encore *Mortes illustres & gesta eorum qui in odium fidei ab hæreticis vel aliis occisi sunt*, Romæ, 1657, in-fol. Ouvrage qui formeroit un résultat bien honorable à la religion, si on le faisoit contraster avec le caractère de ces gens dont Cicéron a dit : *Philosophi in suis lectulis plerique moriuntur.*

ALEGRE, (Yves d') chambellan de Charles d'Anjou, roi de Naples & de Sicile, de l'illustre & ancienne maison d'Alegre en Auvergne, se signala de bonne heure par son courage. Il suivit, à la conquête du royaume de Naples, Charles VIII, qui le fit gouverneur de la Basilicate, & Louis XII, qui lui donna le gouvernement du duché de Milan. Il eut celui de Boulogne en 1512, & fut tué la même année à la bataille de Ravenne, au gain de laquelle il contribua beaucoup. La maison d'Alegre a produit d'autres personnes illustres, dont plusieurs ont été chambellans des rois de France.

ALEGRE, (Yves marquis d') de la même maison, se distingua en divers sieges & combats, eut plusieurs charges importantes, & fut fait maréchal de France le 2 février 1724. Il mourut à Paris le 7 mars 1733, à 80 ans.

ALEGRIN, (Jean) d'Abbeville, célèbre cardinal & patriarche de Constantinople, sous Grégoire IX, fut ensuite légat à latere en Espagne & en Portugal, & mourut en 1237. On a de lui quelques ouvrages peu estimés.

ALEMAN, (Louis) connu sous le nom de cardinal d'Arles, naquit en 1390 au château d'Arbent, seigneurie du pays de Bugei, qui appartenoit à son pere. Il fut nommé archevêque d'Arles, & ensuite cardinal & vice-camerlingue de l'église. Il fut président du concile de Bâle à la place du cardinal Julien, & couronna en cette qualité Amédée de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Eugene IV, irrité de ce procédé schismatique, dégrada le cardinal d'Arles de la pourpre; mais Nicolas V, son successeur, le rétablit & l'envoya légat en Allemagne. Il mourut à Salon, ville de son diocèse, en 1450: Il s'est élevé une sorte de dispute entre plusieurs auteurs tant François qu'Italiens, pour savoir si le cardinal d'Aleman s'est repenti avant sa mort de tout ce qu'il avoit fait durant le schisme. Les uns, comme Garnesfelt dans la *vie* du cardinal, Sauffay dans le *Martyrologium Gallicum*; Sponde à l'année 1450, d'Attichi dans *Flores Card.*, & Oderic Rainaldi prétendent qu'il témoigna

un repentir sincere, & qu'il demanda pardon au pape Nicolas V; d'autres disent qu'il n'existe aucun monument certain de ce repentir.

ALEMAN, (Louis-Augustin) avocat de Grenoble sa patrie, né en 1653, fit imprimer en 1690 les remarques posthumes de Vaugelas augmentées d'une préface & de quelques observations souvent peu justes. On a de lui 2 volumes d'un *Journal historique de l'Europe*, sur le plan du *Mercur* & du *Journal des Savans*; & quelques autres ouvrages.

A L E M B E R T, (Jean le Rond d') secrétaire-perpétuel de l'académie françoise, né à Paris le 16 novembre 1717, de Madame de Tencin & de Fontenelle; selon d'autres, du médecin Astruc, est mort dans la même ville le 29 octobre 1783. Peu d'auteurs ont joui d'une réputation plus distinguée, quoique le vrai fondement n'en ait jamais été bien déterminé. Les gens-de-lettres s'accordoient à le regarder comme un grand géometre, & les géometres le regardoient comme un grand littérateur. Sans prononcer sur la profondeur de ses connoissances mathématiques, nous reconnoissons sans peine qu'il mérite une place parmi les physiciens, ne fût-ce que par sa dissertation sur la *Cause générale des vents*, qui remporta le prix à l'académie de Berlin en 1746. Dans ce tems le roi de Prusse, qui avoit gagné des batailles contre les Autrichiens, venoit de terminer ses campagnes par une paix glorieuse. D'Alembert profita de cette heureuse circonstance pour dé-

dier son ouvrage à ce prince, par ces trois vers latins :

*Hæc ego de ventis, dum ventorum
ocior alis
Palantes agit Austriacos Frædericus,
& orbi,
Insignis lauro, ramam prætendit
olivæ.*

Flatté de cette dédicace, le monarque le remercia par une lettre des plus gracieuses, & lui donna dans la suite une pension de 1200 livres. Ses ouvrages de littérature n'ont pas eu le même succès. Presque tous les pas qu'il a faits dans cette carrière sont marqués par des chutes. On ne doit excepter que son *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*; encore lui a-t-on reproché d'avoir pris la filiation des idées dans les Anglois Bacon & Chambers: mais enfin ce discours est bien pensé & bien écrit; si la vaste compilation, à laquelle il a servi de *prospectus*, n'est devenue (selon l'expression de Diderot) qu'un *mélange informe de bonnes & de mauvaises choses*, le discours n'en étoit pas moins le fruit d'un esprit méthodique. Tous ses autres ouvrages portent l'empreinte d'une imagination stérile, & quelques-uns même de mauvais goût. Sa *Traduction* de quelques morceaux choisis de Tacite, ne seroit pas digne d'un écolier, & prouve que le latin ne lui étoit pas familier. Ses *Mémoires de littérature, d'histoire & de philosophie*, 1759-1764, 5 vol. in-12, ont le plus grand de tous les défauts, celui de ne point intéresser, si l'on en excepte, peut-être encore, son *Essai sur les gens-de-lettres*. Ce qu'il dit sur

la poésie, renferme tout autant d'hérésies littéraires. Enfin ses *Eloges des académiciens*, 6 vol. in-12, sont écrits avec une prétention qui approche du ridicule : ce sont de mauvaises *singerie*s de Fontenelle. Tout cela a fait dire à un poète plein de franchise, quoiqu'un peu satyrique :

Je prétends soulever les lecteurs dé-
trompés
Contre un auteur bouffi de succès
usurpés ;
Sous une périphrase étouffant ma
franchise,
Au-lieu de d'*Alembert*, faut-il donc
que je dise :
C'est ce joli pédant, géometre, ora-
teur,
De l'Encyclopédie ange conserva-
teur ;
Dans l'histoire, chargé d'inhumér
ses confreres ;
Grand homme, car il fait leurs ex-
traits mortuaires.

Quoiqu'il ait succédé à Voltaire dans le patriarcat de la philosophie, il n'eut jamais l'emportement & le fanatisme de son prédécesseur. D'un caractère moins vif & moins inquiet, il mit dans son zèle plus de circonspection, de prudence & de lenteur ; il condamnoit les blasphêmes révoltans, & ne vouloit rien qui blessât les bien-séances. Système qu'il n'a pas constamment suivi, comme on le voit par son *Histoire des moines mendians* ; platitude qui en a produit une autre, avec laquelle Linguet a cru s'illustrer (*Essai sur le monachisme*). Cependant, pour soutenir cette modération factice, il donna un ouvrage sur l'*Abus de la critique en matiere de religion*, où

sans condamner ceux qui n'en ont pas, il blâme ceux qui se glorifient de cette privation avec trop de bruit. Par-là il a servi le parti d'une manière plus efficace & plus sûre. En s'attachant les jeunes gens par des encouragemens & des recommandations, en asservissant à l'empire des erreurs dominantes les talens naissans, en employant habilement son influence sur la distribution des palmés & des places académiques, en envoyant des gouverneurs & des instituteurs dans toutes les provinces de l'Europe, il a mérité que le philosophe le regardât comme un de ses plus heureux propagateurs. Un jour qu'il dit dans une grande compagnie : *La philosophie a abattu bien des arbres dans la forêt des préjugés ;* une dame illustre lui répondit : *C'est pour cela sans doute que vous nous vendez tant de fagots.* Les philosophes qui ont entouré son lit pendant sa maladie, ont fait refuser la porte au curé toutes les fois qu'il s'y est présenté. L'un d'eux a dit en se vantant de la *bonne œuvre*, que s'ils ne s'étoient trouvés là, d'*Alembert* alloit faire le plongeon. Ils lui ont rendu le même service qu'il avoit rendu à plusieurs de ses défunts confreres. Un homme d'esprit en a fait le portrait suivant : » Si » l'on jette un coup-d'œil sur » la charlatanerie du philoso- » phe, on verra sous le masque » de la modération, toutes » les convulsions d'un amour- » propre outré & vindicatif, » tous les excès de la haine la » plus bilieuse & la plus saty- » rique, l'affectation de la gravi- »
té

» vité & le goût le plus puéril
 » des plus malignes espiègle-
 » ries; une grande apparence
 » de zele pour la vérité & pour
 » la gloire des lettres, &
 » dans le fond, toutes les as-
 » tuces de la fausseté la plus raf-
 » finée, toute la morgue d'une
 » réputation usurpée qui veut
 » en imposer, toutes les su-
 » percheries de la foiblesse qui
 » veut cacher son impuissance,
 » toutes les petites vanités d'un
 » mérite de coterie & de la
 » gloriole académique». Outre
 les ouvrages dont nous avons
 parlé. on a de d'Alembert :
 I. *Traité de Dynamique*, 1743
 & 1758, in-4°. II. *Traité de*
l'équilibre & du mouvement des
fluides, 1744, in-4°. III. *Re-*
cherches sur la précession des équi-
noxes, 1748, in 4°. IV. *Essai*
d'une nouvelle théorie de la ré-
sistance des fluides, 1752, in-4°.
 V. *Recherches sur différens points*
importans du système du monde,
 1754-1756, 3 vol. in-4°. VI.
Nova tabularum lunarium
emendatio, 1756, in-4°. VII.
Opuscules mathématiques, 1761
 & suiv., 4 vol in-4°. VIII. *Elé-*
mens de musique, 1752 & 1762,
 in-8°. Les articles de mathéma-
 tiques de l'*Encyclopédie*, plu-
 sieurs de philosophie, d'histoire
 & de littérature, &c. (*Voyez*
 RAMEAU). Comme Voltaire,
 Rousseau, & la plupart des
 héros de l'incrédulité, d'Alem-
 bert rendoit de tems à autre aux
 dogmes de la religion des té-
 moignages qui renversent de
 fond en comble tout l'édifice du
 philosophisme. Dans l'Eloge de
 M. de Sacy, il établit avec force
 & avec sentiment la croyance
 de l'immortalité de l'ame, qu'il
 dit être moins un système & un

Tome I.

effort du génie, qu'une émanation
du cœur. C'est ainsi que la pau-
 vre philosophie, qui se glorifie
 de montrer le bonheur en ce
 monde, est obligée, pour se
 consoler elle-même, de porter
 ses regards au-delà du tombeau,
 & de s'unir à la religion pour
 réclamer l'immortalité.

ALENÇON, (Robert IV,
 comte d') *Voy.* ROBERT IV,
 comte d'Alençon, où nous par-
 lons des princes qui ont possé-
 dé, depuis Robert, le duché
 d'Alençon. *Voy. aussi* FRANÇOIS
 de FRANCE, duc d'Alençon.

ALEOTTI, (Jean-Baptiste)
 architecte Italien, mort en 1630,
 étoit né dans une si grande
 pauvreté, qu'il fut obligé, pen-
 dant sa jeunesse, de servir les
 maçons en qualité de manœu-
 vre; mais il apporta en nais-
 sant de si heureuses dispositions
 pour l'architecture, qu'à force
 d'en entendre parler, il en ap-
 prit toutes les règles, ainsi que
 celles de la géométrie, & fut
 même en état de publier des
 ouvrages sur ces sciences. Il
 prit beaucoup de part à ces fa-
 meuses disputes sur l'hydrosta-
 tique, qui s'éleverent au sujet
 des trois provinces de Ferrare,
 de Bologne & de la Romagne,
 lesquelles sont très-exposées
 aux inondations.

ALER, (Paul) né à S. Vith,
 petite ville du duché de Luxem-
 bourg, le 9 Novembre 1656,
 entra chez les jésuites, & se
 distingua par son zele & ses
 lumieres, particulièrement à
 Treves & à Cologne, où sa
 mémoire a été long-tems en
 vénération. Il a publié un
 grand nombre d'ouvrages, dont
 on peut voir le catalogue dans
 la *Bibliotheca Colonensis* du

P. Hartzheim, p. 264. Ils ont pour objet la théologie, la philosophie, la morale, la piété, les belles-lettres. Ce savant & estimable religieux mourut à Duren le 2 mai 1727.

ALERIA, (Jean évêque d') Voyez ANDRÉ.

ALÈS ou HALÈS, (Alexandre de) prit son nom d'un village d'Angleterre, où il naquit. Il enseigna à Paris la philosophie & la théologie, avec beaucoup d'éclat, dans l'école des Freres Mineurs, chez lesquels il avoit pris l'habit en 1222. Ses contemporains, qui vimoient les titres emphatiques, lui prodiguerent celui de *Docteur irréfragable* & de *Fontaine de vie*. Ceux qui liront sa *Somme de théologie*, imprimée à Nuremberg en 1484, & à Venise en 1575, en quatre vol. in-fol., n'y trouveront qu'une *Fontaine d'ennui*; non qu'il n'y ait de fort bonnes choses, mais parce qu'il y faut mettre trop de tems & de peines pour les découvrir. Alès mérite peut-être plus de considération par sa piété & ses vertus, que par sa science. Il fait paroître plus de subtilité que de connoissance d'antiquité ecclésiastique. Il mourut à Paris, le 27 Août 1245; on voit dans l'église des Cordeliers son épitaphe en vers, où il est appelé :

Gloria Doctorum, decus & flos philosophorum.

ALÈS, *Alessius*, (Alexandre) théologien de la confession d'Ausbourg, né à Edimbourg en 1500, fut d'abord catholique, mais en voulant convertir Patrice Hamilton, seigneur

Ecoffois, luthérien, il le devint lui-même. Il mourut en 1565. Il étoit ami de Mélanchton, & Beze l'appella l'ornement de l'Ecosse. On a de lui des *Commentaires sur S. Jean*, in-8°, sur les *Epîtres à Thimothee*, 2 vol. in-8°, sur les *Psaumes*, in-8°, sur l'*Epître à Tite*, in-8°, sur celle *aux Romains*, in-8°.

ALESIO, (Matthieu Perez d') né à Rome, mort en 1600, se distingua également par son pinceau & par son burin. De toutes ses productions, la plus curieuse est le S. Christophe qu'il peignit à fresque dans la grande église de Séville en Espagne. Chaque mollet des jambes de cette figure colossale, a une aune de large : qu'on juge par-là des autres proportions du corps. Simple & modeste, cet artiste étoit le premier à rendre justice à ses rivaux.

ALESSI, (Galeas) le plus célèbre architecte de son siècle, né à Pérouse en 1500, mourut en 1572. Sa réputation s'étendit dans presque toute l'Europe. Il fournit à la France, à l'Espagne, à l'Allemagne, des plans non-seulement pour des palais & des églises, mais encore pour des fontaines publiques & des salles de bains, où il montra la fécondité de son génie. Le plan qui lui fit le plus d'honneur, fut celui du monastere & de l'église de l'Escorial, que l'on préféra à tous ceux que les plus habiles architectes de l'Europe avoient donnés. Plusieurs villes de l'Italie sont aussi ornées des édifices qu'il a construits : mais il n'en est aucune où l'on en trouve autant qu'à

Genes. Alessi étoit encore , dit-on, très-instruit dans d'autres sciences, & très-capable de traiter les affaires les plus importantes.

ALETHIUS. Voy. **ALCIME.**

ALEXANDRE-le-Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine, né à Pella 356 ans avant J.C., annonça de bonne heure ce qu'il seroit un jour. Les amusemens de sa jeunesse furent des prodiges de force & d'adresse. Il dompta le cheval Bucéphale, qu'aucun écuyer n'avoit pu réduire. *Qu'on me donne, disoit-il, des rois pour rivaux, & je disputerai le prix aux jeux olympiques.* Il gémissoit des victoires de Philippe, & se plaignoit qu'il prenoit tout, & qu'il ne lui laisseroit rien à faire. Une imagination exaltée de cette sorte ne pouvoit manquer de devenir fatale au repos du monde. Alexandre n'avoit que 20 ans lorsqu'il succéda à son pere. Il commença ses conquêtes par la Thrace & l'Illyrie, & détruisit Thebes. La famille & la maison de Pindare, qui étoient dans cette ville, furent conservées en mémoire de ce sublime poëte; & Homere lui étoit tellement agréable, qu'il portoit toujours avec soi l'Iliade. Quand ce prince eut achevé de soumettre les Grecs, il ne s'occupait plus que du projet d'accabler les Perses. Il défit l'armée de Darius au passage du Granique. Il conquiert la Lydie, l'Ionie, la Carie, la Pamphylie & la Cappadoce, en moins de tems qu'il n'en auroit fallu à un autre pour les parcourir. Ensuite après avoir coupé le nœud gordien, il battit une seconde fois

l'armée de Darius à Issus, & dans cette journée il s'empara de ses trésors, fit prisonniers sa mere, sa femme & ses enfans. Il les reçut avec la bonté d'un pere & la magnificence d'un roi. Il se transporta dans leur tente, accompagné d'Ephestion son favori. Les reines s'étant prosternées devant celui qu'elles prenoient pour le roi, lui en firent des excuses, après avoir aperçu leur erreur. *Non, mamere, répondit le conquérant à Sisigambis, mere de Darius; vous ne vous êtes point trompée: celui-ci est un autre Alexandre.* La bataille d'Issus fut suivie de la réduction de plusieurs villes, & sur-tout de Tyr, qui lui résista pendant quelque tems. Après le siege de cette ville, il passa en Judée, pour punir les Juifs, qui lui avoient refusé des secours que leurs liaisons avec les Perses ne leur permettoient pas de lui accorder. Jaddus, leur grand sacrificateur, vint avec beaucoup de pompe au-devant du monarque irrité, qui changeant tout-à-coup de résolution, descendit de cheval, & adorant le nom du vrai Dieu, écrit sur la tiare du pontife, assura les Juifs de sa protection. Jaddus lui montra les prophéties de Daniel, où il étoit dit qu'un prince Grec renverseroit l'empire des Perses; & Alexandre étant entré dans le temple de Jérusalem, offrit un sacrifice au souverain Dispensateur des victoires & des couronnes, dans le livre duquel sont écrites les destinées des peuples & des empires. Il marcha ensuite du côté de l'Egypte, où il s'arrêta pour bâtir la ville d'Alexandrie, qu'il

vouloit rendre le centre du commerce de toutes les nations. Il alla sacrifier au temple de Jupiter Ammon dans la Libye, pour faire répondre à l'oracle qu'il étoit fils de ce Dieu. Darius lui avoit fait faire des propositions fort avantageuses, qu'il refusa. Parménion ayant dit, dans cette occasion, qu'il les eût acceptées, s'il avoit été à la place d'Alexandre : — *Et moi aussi*, lui répondit son maître, *si j'étois Parménion*. Il ne songea plus qu'à aller chercher son ennemi, & le défit à la bataille d'Arbelles, l'an 330 avant J. C. La journée d'Issus lui avoit ouvert la Phénicie & l'Egypte; & la victoire d'Arbelles lui ouvrit le reste de la Perse & les Indes. Il attaqua Porus, de tous les rois de ce pays, le plus digne de combattre Alexandre. Porus voulut, en vain, s'opposer à ce torrent dans sa chute. Alexandre le vainquit, dompta les autres rois, & fit des Indes une province de son empire. De retour à Babylone, il y mourut de poison, ou d'un excès de vin, l'an 324 avant Jésus-Christ, à l'âge de 32 ans. On a dit dans tous les tems beaucoup de bien & beaucoup de mal d'Alexandre. Si on ne le regarde que comme un ambitieux, qui a fait tuer grand nombre d'hommes, qui a porté le fer & le feu chez des nations paisibles, il doit être odieux, ainsi que tous les conquérans. Mais cette impression de haine s'affoiblit, si l'on fait attention que ce vainqueur de l'univers étoit, dans le cours même de ses conquêtes, poli & libéral; qu'il faisoit des loix après ses victoires, établissoit des colo-

nies, faisoit fleurir le commerce, protégeoit les arts, envoyoit à son précepteur Aristote une somme considérable pour perfectionner l'histoire naturelle; si l'on fait attention qu'il fut aussi habile à conserver ses conquêtes, qu'heureux à les faire. Dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions même, dit le président de Montesquieu, il avoit une faillie de raison qui le conduisoit. S'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire, ne laissant rien derrière lui, ni contre lui; n'éloignant point de sa flotte son armée de terre, se servant admirablement bien de la discipline contre le nombre. Il cimentait toutes les parties de son nouvel empire, en réunissant les Grecs & les Perses, & en faisant perdre les distinctions du peuple conquérant & du peuple vaincu. La mort de Darius son ennemi, massacré par un traître, lui arracha des larmes. La famille de ce malheureux roi reçut tant de bontés prévenantes de sa part, qu'elle pleura sa mort, comme celle du meilleur des peres. Le meurtre de Clitus son ami, son amour pour l'eunuque Bagoas, qu'il laissa régner sous son nom, la manie de vouloir passer pour le fils d'un Dieu, la vengeance outrée qu'il exerça contre les Tyriens qui avoient tué ses envoyés, & contre d'autres peuples dont le seul crime étoit une défense aussi juste que courageuse, sa cruauté envers le brave Betis, gouverneur de Gaze, &c., sont des taches bien grandes à sa réputation. La colere, le vin, les

femmes, l'orgueil, l'amour contre nature, &c. se réunirent, vers la fin de ses jours, pour rendre sa mémoire méprisable & odieuse. Les historiens nous ont peint Alexandre d'une taille moyenne, le cou un peu penché, les yeux à fleur de tête, & le regard fier. Quelques anecdotes serviront à faire connoître son caractère, tel qu'il étoit quand les passions ne le dominoient pas. Un poëte lui ayant présenté de mauvais vers, il le fit payer très-libéralement, mais à condition qu'il ne se mêleroit plus d'en faire. Un autre de ces flatteurs qu'on appelle historiens, lui lisoit, en traversant un fleuve, la description d'une de ses conquêtes, où la vérité étoit altérée par des exagérations ridicules : le conquérant indigné jeta l'ouvrage dans l'eau. Son amour pour les arts se signala dans plusieurs occasions. Sur la simple prière d'un philosophe, qui avoit eu quelque part à son éducation, il pardonna à une ville qu'il avoit juré de détruire. Il eut le bonheur peu commun d'avoir des amis tendres. Il est vrai que son attachement pour Ephestion, fut soupçonné d'être peu honnête ; mais l'histoire ne rapportant de ce favori que des actions louables & courageuses, il semble mériter qu'on n'ajoute point une entière foi à cette accusation, quoique sous le regne du paganisme & de la philosophie profane ce genre d'abomination ne fût que trop commun. La veille de la bataille d'Arbelles, on vint lui dire que plusieurs de ses soldats avoient comploté de prendre

& de garder pour eux, ce qu'ils trouveroient de meilleur dans les dépouilles des Perles : *Tant mieux*, dit-il, *c'est une marque qu'ils ont envie de se bien battre*. Un jour, en regardant arriver des mulets chargés d'argent qu'on lui envoyoit, il aperçut un des conducteurs, dont l'animal étoit mort en chemin, qui s'avançoit avec peine sous le poids d'un sac qu'il apportoit sur son dos ; il lui fit présent du sac. Une autre fois, s'étant arrêté un peu derrière sa troupe, au milieu d'une marche, dans une montagne couverte de neige, il rencontra un simple soldat à qui le froid & la fatigue avoient fait perdre connoissance ; il le prit dans ses bras, le rapporta lui-même dans l'endroit où les autres l'attendoient avec du feu, & ne le quitta point qu'il ne l'eût vu parfaitement rétabli. Ces actions estimables sont balancées sans doute par un grand nombre de mauvaises ; mais elles n'en sont pas moins remarquables dans un prince destitué des lumières de la vraie religion, dénué des principes d'une morale sûre & conséquente, qui étoit aveuglé au point de prendre pour la vraie & seule gloire, l'injustice & la barbarie des conquêtes. Un écrivain moderne (Mr. de la Salle) a prétendu qu'Alexandre n'étoit qu'un fanfaron, qu'un poltron déguisé ; quoique le fableau qu'il en trace, ne soit qu'une espèce de caricature, il mérite d'être lu pour sa singularité, peut-être aussi parce qu'il n'est pas absolument sans vérité. Les treize raisons sur lesquelles il établit cette accusa-

tion, sont présentées d'une manière piquante, & plairont aux lecteurs même qui persisteront à croire au courage du dévastateur de l'Asie. » 10. Alexandre couroit fort bien; talent que la nature a donné comme préservatif aux animaux timides, tels que le cerf, le lievre, le poltron & autres semblables: où est la nécessité qu'un guerrier sache si bien courir? C'est de tenir ferme qu'il s'agit: seroit-ce afin de poursuivre l'ennemi vaincu? mais si son armée est composée de tortues, à quoi lui survira d'être un lievre? 20. Il étoit sujet à boire. Avez-vous observé cette foule d'hommes si polis à jeûn, & si insolens entre deux vins? Croyez qu'ils savent bien ce qu'ils font; le doux jus de la treille est le Léthé, où se noient la mémoire & la prévoyance des poltrons. 30. Il ne savoit pas nager. Comment, cet homme au pied léger, qui montoit si bien à cheval, qui sautoit sur un chariot courant à toute bride, ce conquérant qui avoit tant de rivières à passer, avoit oublié d'apprendre à nager? quel motif secret avoit pu le porter à négliger cet exercice? la peur. Alexandre un lâche? oh! il n'est pas possible. Apprenez-le de lui-même. Arrivé auprès de la ville de Nyssus, dont l'approche étoit défendue par une rivière rapide & profonde, il la mesuroit des yeux, alloit & venoit sur ses bords, voulant la traverser sur son bouclier. Enfin il s'écrie, dans son dépit: Lâ-

che que je suis, que n'ai-je appris à nager? Nous y voilà. 40. Il n'aimoit point à combattre la nuit, car, voyez-vous, la nuit tous chats sont gris: la nuit Alexandre sans panaches, sans appareil, ne retrouvoit plus la force de son bras: peut-être avoit-il peur des revenans: il faut convenir pourtant qu'en pareil cas il savoit faire de belles phrases, & qu'Aristote n'avoit pas volé l'argent de Philippe: la suite nous fera voir le vrai motif. 50. Il étoit très-emporé, battoit & pleuroit après avoir battu: n'est-ce pas là le caractère commun des femmes, des enfans, & des hommes qui leur ressemblent? 60. Il se défioit de ses amis, & en fit mourir plusieurs: il n'est pas possible d'accorder à un pareil homme ce courage habituel qui produit la sécurité, le sien n'étoit qu'une fièvre intermittente. 70. Il détestoit tous les combats singuliers, tels que le pugilat & le pancrace, où il faut voir son homme de près, & où la tête du capitaine le cède au bras du portefaix. 80. Il marchoit à la tête de ses troupes, & donnoit le premier, comme un furieux: signe connu d'un courage qui doute de lui-même, & qui a besoin de se battre les flancs. 90. Il étoit philosophe: à ce coup, vous vous rendez de plus, il l'étoit de la main d'Aristote, qui ne le suivit pas en Asie: mais nous ne sommes pas au bout. 100. Après ses conquêtes, lorsqu'un seul présage lui eut ôté l'espé-

» rance & cette confiance aveu-
 » gle sur lesquelles son cou-
 » rage étoit échafaudé, rendu
 » à son naturel, il devint le
 » plus lâche de tous les hom-
 » mes. On ne le vit plus qu'en-
 » touré de devins & d'astro-
 » logues, qui l'effrayoient en
 » faisant semblant de le ras-
 » surer ; en un mot, il devint
 » superstitieux, c'est tout dire.
 » 11°. Il avoit la voix rauque &
 » menaçante, ce que ses suc-
 » cesseurs trouverent si beau,
 » qu'ils se hâterent de joindre
 » cela avec le col tors, & je
 » crois que, s'ils l'avoient pu,
 » ils auroient aussi pris ses
 » yeux, dont l'un étoit bleu
 » & l'autre verd. 12°. Il par-
 » loit bien. 13°. Il étoit ba-
 » vard & vanteur, au point de
 » fatiguer ses meilleurs amis.
 L'histoire d'Alexandre a été
 écrite en latin par *Quintus-*
Curtius Rufus, avec plus d'é-
 loquence que de vérité ; mais les
 faits principaux ne paroissent pas
 pouvoir être révoqués en doute.

ALEXANDRE, tyran de
 Pheres dans la Thessalie, vaincu
 par Pélolidas, général des Thé-
 bains, l'an 364 avant J. C.,
 fut assassiné quelques années
 après par sa femme, aidée de
 ses trois freres Tisiphon, Ly-
 cophon & Pitholaüs. Il s'é-
 toit rendu redoutable par ses
 cruautés.

ALEXANDRE, (Janneus)
 roi des Juifs, fils d'Hircan &
 frere d'Aristobule, régna en
 tyran, & périt d'un excès de
 vin, l'an 79 avant J. C. Un
 jour qu'il faisoit un festin à ses
 concubines, il fit crucifier 800
 de ses sujets, qu'il avoit faits
 prisonniers dans une révolte,
 & fit massacrer devant eux

leurs femmes & leurs enfans.
 ALEXANDRE BALAS,
 roi de Syrie, qui régna quel-
 ques tems après la mort d'Antiochus
 Epiphane, dont il se disoit fils,
 ne fut qu'un imposteur. Il fit
 alliance avec les Juifs, qui lui
 donnerent du secours contre
 Demetrius Soter.

ALEXANDRE POLYHIS-
 TOR, né à Milet l'an 85 avant
 J. C., écrivit 42 Traités de
 grammaire, de philosophie &
 d'histoire, dont nous n'avons
 plus que quelques fragmens dans
 Athénée, Plutarque, Eusebe
 & Plin. On y trouve une con-
 cordance remarquable avec l'his-
 toire sainte, sur-tout dans ce
 qu'il dit du déluge, de la tour
 de Babel, &c. Fruit de la tra-
 dition primitive encore subsis-
 tante, ou de la connoissance
 des livres inspirés qu'une ver-
 sion beaucoup plus ancienne
 que celle des Septante, & dont
 parle Eusebe dans sa *Prépara-
 tion évangélique*, avoit répan-
 due parmi les nations.

ALEXANDRE de Paphla-
 gonie, étoit un charlatan dans
 le goût d'Apollonius de Tyane.
 Il courut le monde avec une
 vieille femme, à qui il ne s'at-
 tachoit que pour ses richesses,
 & qu'il abandonna dès qu'elle
 fut ruinée. Il revint alors dans
 sa province ; & de magiciens s'é-
 rigea en prophete, au moyen
 de quelques oracles des Sybil-
 les, vrais ou supposés, qu'il
 arrangeoit à sa fantaisie. Il avoit
 de l'esprit, du savoir-faire
 & de l'intrigue, & sur-tout
 l'avantage d'une taille & d'une
 figure imposante, qui n'étoit
 pas son moindre mérite aux
 yeux du vulgaire abusé. Il an-
 nonça l'avènement prochain du

Dieu Esculape. Quelques jours après, il montra un petit serpent qu'il tenoit caché dans un œuf, & en fit le lendemain voir un autre beaucoup plus grand, qu'il donna pour le même. Cet animal étoit d'une privauté admirable, & faisoit mille tours amusans. Il n'en falloit pas davantage pour en faire un dieu. On lui offrit des sacrifices & des dons précieux, on lui éleva des statues d'argent, on accourut de toutes parts pour entendre ses oracles; car il falloit bien qu'on rapportât quelque chose, pour tout ce qu'on lui présentoit. Marc-Aurele, qui se laissoit aisément amuser par des cajoleries philosophiques, ne fut pas le dernier à être la dupe du charlatan, qui fut honorablement introduit à sa cour. Le préfet du prétoire eut la foiblesse de le faire consulter sur le sort d'une bataille. Le nouvel oracle promit la victoire, à condition qu'on jeteroit un lion dans le Danube. La condition fut remplie, & la bataille perdue. Le prophete ne se démonta point, pour une prédiction qu'il prétendoit avoir été mal entendue. Il ne fallut rien moins que sa mort, arrivée vers 178, pour arrêter la superstition; d'autant plus qu'il avoit assuré qu'il vivroit cent ans, & qu'il mourut à 70, de la maniere la plus triste & la plus humiliante, ayant été mangé tout vivant des vers.

ALEXANDRE-SÉVERE, (*Marcus - Aurelius - Severus-Alexander*) empereur Romain, fut adopté par Héliogabale, qui lui donna le nom d'Alexandre. Cet empereur, fâché que

le jeune César ne copiât pas toutes ses extravagances, forma le dessein de lui ôter la vie; mais connoissant l'amour des soldats pour Alexandre, il n'osa pas en venir à l'exécution. Alexandre, proclamé auguste & empereur l'an 222, après la mort tragique d'Héliogabale, retrancha tous les abus du regne précédent. La félicité de ses peuples fut son principal objet. Il passoit ses jours entre des savans & des amis éclairés, pour s'instruire avec les uns, & consulter les autres. Il orna Rome de nouvelles écoles pour les beaux-arts & les sciences. Il payoit non-seulement les professeurs qui les enseignoient, mais encore les pauvres écoliers qui avoient du goût pour l'étude. Il donnoit un logement dans son palais aux gens-de-lettres distingués. Il faisoit récompenser & punir à propos. Un certain Turinus, vendant le crédit qu'il avoit auprès de l'empereur, à ses protégés, Alexandre ordonna qu'il fût lié à un poteau, & qu'on allumât autour de lui du foin & du bois verd, tandis qu'un héraut crierait : *Le vendeur de fumée est puni par la fumée.* A son avènement, le palais impérial étoit un gouffre où s'engloutissoient tous les revenus de l'empire. Il y avoit beaucoup de charges inutiles; il les supprima. Il ne garda, pour le service journalier, que les personnes nécessaires. Le luxe des équipages, & sur-tout celui des tables, fut proscriit. On ne servoit sur celle d'Alexandre-Sévere, les jours de cérémonies, que deux faisans & deux pou-lardes. Pour faire un bon choix

des personnes destinées aux emplois publics, il les annonçoit avant que de les y nommer; tous les particuliers pouvoient dire alors ce qu'ils favoient pour & contre eux. Quand les magistrats étoient nommés, il leur accordoit toutes sortes d'honneurs, s'ils en étoient dignes, jusqu'à les faire monter avec lui dans sa litiere. Il arrêta les fureurs des Païens contre la religion chrétienne, & donna même un édit en faveur de ceux qui la professoient. On trouve dans ce rescrit cette maxime: *Qu'il est plus important que Dieu soit adoré, de quelque façon que ce soit, qu'il ne l'est que des négocians aient plutôt un lieu qu'un autre pour la facilité de leur commerce;* maxime que dans ce siècle on lit d'une manière absolument inverse. C'étoit à l'occasion d'une place destinée à une église, que les Païens vouloient enlever aux Chrétiens, qu'Alexandre rendit cet arrêt en faveur de ceux-ci. Son bon esprit lui avoit fait comprendre la sagesse de leur morale, & son bon naturel la lui faisoit goûter. Lampride rapporte qu'il adoroit J. C. en son particulier, & qu'il plaça son image dans son *Lararium* ou chapelle domestique. Il n'eut cependant pas le bonheur d'embrasser la foi chrétienne, au moins n'en existe-t-il point de preuve. La conversion des princes est si difficile, leurs lumières sont combattues par tant de moyens de séduction, l'esprit de l'évangile est si loin du faste, de l'orgueil & de la corruption des cours, qu'il n'y a pas de quoi s'étonner, si les plus spécieuses apparences & les plus favorables dispositions sont si

rarement couronnées par l'événement. Obligé de faire la guerre à Artaxercès, il le vainquit, & se distingua autant par le maintien de la discipline, que par son courage. Les Gaulois, accoutumés à la licence, se souleverent contre lui. Un de ses officiers, nommé Maximin, le fit assassiner avec sa mere près de Mayence en 235. Le sénat décerna l'apothéose à l'un & à l'autre. Cet empereur avoit toujours refusé de son vivant les titres de *Seigneur* & de *Dieu*, que l'impiété païenne avoit prodigués à tant d'empereurs qui n'avoient mérité que ceux de *tyran* & de *monstre*. Voyez MAMMÉE.

ALEXANDRE, I, (S.) successeur de St. Evariste dans le siege de Rome, l'an 109 de J. C., mourut le 3 mai 119. Son pontificat fut de dix ans. Nous ne trouvons dans l'antiquité aucun détail sur sa vie. Il est compté parmi les martyrs dans le canon de la messe. Il a aussi le nom de *Martyr* dans le Sacramentaire de Grégoire-le-Grand, dans l'ancien calendrier publié par le P. Fronteau, & dans tous les martyrologes. Les Epîtres qu'on lui attribue, sont supposées.

ALEXANDRE II, auparavant nommé *Anselme*, étoit de Milan. On le tira du siege de Lucques, pour le placer sur celui de Rome en 1061. Cette élection ayant été faite sans la participation de l'empereur Henri IV, ce prince violent & simoniaque opposa au nouveau pape un homme très-corrompu dans ses mœurs, Cadaloüs, évêque de Parme, qui prit le nom d'*Honorius II*, Alexandre

l'emporta sur son concurrent, le chassa de Rome, & le fit condamner dans plusieurs conciles. Hildebrand, connu depuis sous le nom de Grégoire VII, l'engagea à citer à son tribunal l'empereur Henri IV, qui fomentoit le schisme. Ce fut par les soins d'Hildebrand, que le pape, soutenu des armes de la comtesse Mathilde, se fit rendre les terres que les princes Normands avoient enlevées au saint siege. Nous avons de ce pape plusieurs Epîtres, parmi lesquelles on distingue celle qu'il écrivit aux évêques de France, à l'occasion des malheurs qu'essuyoyent les Juifs. Plusieurs Chrétiens, indignes de ce nom, avoient alors l'étrange dévotion de massacrer ces malheureux, s'imaginant gagner la vie éternelle par ces meurtres. Alexandre loue beaucoup les évêques de France, de ne s'être pas prêtés à ces cruautés, contre un peuple autrefois chéri de Dieu, & que sa justice a dispersé sur la terre. La lettre qu'il écrivit à Harold, roi de Norwege, n'est pas moins remarquable, & prouve la puissance religieuse qu'exerçoit alors, pour le bien de l'humanité, le pontife Romain, dans les glaces du nord comme dans les sables brûlans du midi.

» Comme vous êtes encore peu
 » instruit, lui écrivoit-il, dans
 » la foi & la sainte discipline,
 » c'est à nous qui avons la
 » charge de toute l'église, de
 » vous éclairer par de fréquen-
 » tes instructions : mais la lon-
 » gueur du chemin nous em-
 » pêchant de le faire par nous-
 » mêmes, nous en avons donné
 » la commission à l'archevê-

» que de Brême notre légat.
 » Soyez donc assuré, qu'en
 » suivant sa voix, c'est au
 » saint siege même que vous
 » rendez obéissance. Il mou-
 » rut le 21 d'avril 1073.

ALEXANDRE III, natif de Sienne, étoit cardinal, & chancelier de l'église romaine. Après la mort d'Adrien IV en 1159, tous les cardinaux le choisirent pour lui succéder, à l'exception de trois cardinaux discolés, dont deux nommerent l'antipape Victor IV, qui eut la brutalité d'arracher la chappe des épaules du vrai pape, pour s'en revêtir. L'empereur Frédéric Barberousse assembla l'an 1160 un concilia-bule à Pavie; qui jugea en faveur de Victor. Alexandre III, retiré à Anagni, excommunia l'empereur. Quelque tems après le pape se réfugia en France, où l'empereur le poursuivit. Victor ensuite étant mort en 1164, Frédéric fit sacrer un autre pontife, sous le nom de Paschal III, & l'obligea de canoniser Charlemagne. Alexandre quittant la France, où il avoit été très-bien accueilli par le roi Louis-le-Jeune, passa en Italie, pour armer les Vénitiens contre l'empereur. Frédéric, lassé de tous ces troubles, & obligé de fuir, offrit la paix au pontife. On se donna un rendez-vous à Venise, où l'empereur baisa les pieds de celui contre lequel il s'étoit armé. Calixte III, successeur de l'antipape Paschal III, abjura le schisme. Le sage & pacifique Alexandre le reçut avec la bonté d'un pere, & le fit manger à sa table. Rien de plus opposé que le caractère de ce

pape à la fable qui raconte qu'il mit le pied sur la gorge de l'empereur Frédéric, en disant: *Super aspidem & basiliscum ambulabis*. Les plus grands ennemis du saint-siège avouent que c'est un conte destitué de toute vraisemblance. Alexandre entra à Rome, y convoqua le IIIe. concile général de Latran en 1179, & mourut deux ans après, le 30 août, chéri des Romains & respecté de l'Europe. Ce pontife abolit la servitude, & en rendant la liberté aux sujets, il fut aussi apprendre la justice aux rois: il obligea celui d'Angleterre, Henri II, à expier le meurtre de S. Thomas de Cantorberi. Il a été le premier pape qui s'est réservé la canonisation des Saints; réglemeut profondément sage, & nécessaire non-seulement pour rendre la canonisation respectable & la faire généralement recevoir, mais sur-tout pour remédier aux abus & à la légèreté avec laquelle la plupart des métropolitains procédoient à un jugement d'une telle importance. Plusieurs de ses prédécesseurs avoient déjà tâché de remédier à ce désordre, mais leurs efforts n'avoient pas complètement réussi (*Voy. S. ULRIC*). La canonisation de S. Gautier, abbé de Pontoise, faite par l'archevêque de Rouen en 1153, est le dernier exemple que l'histoire fournit des saints qui n'ont pas été canonisés par les papes. Alexandrie de la paille fut bâtie en son honneur. Luce III fut son successeur.

ALEXANDRE IV, évêque d'Ostie, de la maison des comtes de Segni, fut élu pape après

Innocent IV, en 1254. Son premier soin fut de s'opposer à Mainfroi, fils naturel de l'empereur Frédéric, qui avoit inquiété ses prédécesseurs. Il donna l'investiture du royaume de Sicile, dont ce tyran s'étoit emparé, à Edmond, fils du roi d'Angleterre. Alexandre favorisa, comme son oncle Grégoire IX, les religieux mendiants. Il accorda plusieurs bulles aux freres Prêcheurs, contre l'université de Paris. Il condamna le livre fanatique de Guillaume de S. Amour, sur *les périls des derniers tems*; & l'*Evangile éternel*, composé par les Franciscains. Le roi S. Louis l'ayant prié d'établir l'inquisition en France, le pape lui envoya des inquisiteurs en 1255. Vers ce tems il réunit en un seul corps 5 congrégations d'hermites, 2 de S. Guillaume, & 3 de S. Augustin. Alexandre travailloit à réunir l'église grecque avec la latine, & à armer les princes Chrétiens contre les Infideles, lorsqu'il mourut à Viterbe le 25 mai 1261, regardé comme un bon prince & un pontife zélé. Urbain IV lui succéda.

ALEXANDRE V, naquit dans l'isle de Candie, de parens très-pauvres qu'il ne connut jamais. Cet homme, qui devoit un jour être pape, mendia son pain de porte en porte. Un cordelier qui remarqua dans ce jeune-homme beaucoup de dispositions, l'instruisit & lui donna l'habit de son ordre; ce qui lui procura les moyens d'aller briller aux universités d'Oxford & de Paris. De retour en Lombardie, Galeas Visconti duc de Milan, le fit tuteur de son

filz, & sollicita pour lui l'évêché de Vicence, celui de Novarre, & enfin l'archevêché de Milan. Innocent VII l'honora de la pourpre, & le nomma son légat en Lombardie. Au concile de Pise, en 1409, il fut proclamé pape, & il y présida depuis la XIXe. session. Alexandre V, devenu pontife, n'oublia pas son ancien état, & son caractère parut assez élevé pour assortir ses sentimens & sa conduite à une si haute dignité. Il avoit coutume de dire, *qu'il ne pouvoit être tenté, comme ses prédécesseurs, d'agrandir ses parens, puisqu'il n'avoit jamais connu ni pere, ni mere, ni frere, ni sœur, ni neveu.* Il mourut en 1410, après avoir confirmé le concile de Pise.

ALEXANDRE VI, naquit à Valence en Espagne. La plupart des auteurs Italiens, presque toujours excessifs, soit en louange, soit en satyre, n'ont point épargné ce pontife. Ils racontent qu'il acheta la tiare après la mort d'Innocent VIII, en 1492. Il étoit de la famille de Lenzoli par son pere, & de celle de Borgia par sa mere. Il prit ce dernier nom, lorsque son oncle maternel Calixte III fut fait pape. Calixte le fit cardinal en 1455, puis archevêque de Valence, & vice-chancelier. Sixte IV l'envoya légat en Espagne, où il fit paroître beaucoup d'esprit & de dérèglement. Il eut (à ce que l'on prétend) d'une dame Romaine, nommée Vanozia, quatre filz & une fille, tous dignes de leur pere. César, le second de ses enfans, fut un monstre de débauche & de cruauté. La voix publique l'ac-

cusoit; lui & son frere aîné le duc de Gandie, de s'être disputé les faveurs de leur sœur Lucrece. On l'accusoit d'avoir tué son rival, & de l'avoir jeté dans le Tibre. Alexandre VI, qui l'idolâtroit, malgré tous ses vices, employa toutes sortes de moyens pour procurer son élévation. Il n'y a point de forfaits dont on ne l'ait chargé dans cette vue: meurtres, assassins, empoisonnemens, simonie; on lui impute tous les crimes. Ce pontife si décrié ne laissa pas d'être lié avec tous les princes de son tems; mais il les trompa presque tous. Il engagea Charles VIII à venir conquérir le royaume de Naples; & dès que ce prince s'en fut rendu maître, il se liguait avec les Vénitiens & avec Maximilien, pour lui arracher sa conquête. Louis XII, le pere de son peuple, rechercha l'alliance de ce pape, dont il avoit besoin pour faire casser son mariage avec la fille de Louis XI. Alexandre, continuant toujours à combler de bienfaits son filz César de Borgia, lui fournit des troupes pour conquérir la Romagne, & ne fut payé que d'ingratitude. Il finit (dit-on), une vie infâme par une mort honteuse. On raconte qu'en 1503 le pape & son filz César, voulant hériter du cardinal Cornetto, & de quelques autres cardinaux prirent par mégarde le poison qu'ils leur avoient préparé; que le premier en mourut, & que Borgia son filz n'échappa à la mort, qu'en se faisant mettre dans le ventre d'une mule. Ce récit de la mort d'Alexandre VI est de Guichardin, auteur contemporain; mais Voltaire, qu'on

ne soupçonnera pas de trop de zele pour défendre la mémoire des papes, a donné quelques raisons d'en douter dans sa *Dissertation sur la mort de Henri IV.*

» J'ose dire à Guichardin, dit-il : l'Europe est trompée par vous, & vous l'avez été par votre passion; vous étiez l'ennemi du pape, vous en avez trop cru votre haine & les actions de sa vie. Il avoit à la vérité exercé des vengeances cruelles & perfides, contre des ennemis aussi perfides & aussi cruels que lui. Delà vous concluez qu'un pape de soixante-quatorze ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain, dont les coffres étoient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier. Mais ce mobilier étoit-il si important? Ces effets étoient presque toujours enlevés par les valets-de-chambre, avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hafarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infâme, une action qui demandoit des complices, & qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape, plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double-tierce: il n'y a pas le moindre vestige de preuve de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia

» tomba malade dans le tems de la mort de son pere; voilà le seul fondement de l'histoire du poison». Les Protestans ont souvent opposé aux Catholiques les vices d'Alexandre VI, comme si la dépravation d'un pontife pouvoit retomber sur une religion sainte, & que le Christianisme, pour être l'ouvrage de Dieu, dût anéantir dans ses ministres le germe des passions humaines! Ce n'est point la tiare qui a rendu Alexandre VI vicieux, c'est son caractère. Il l'auroit été également, quelque place qu'il eût occupée. (*Voyez Jean XII*). La providence permit que ses crimes ne troublassent pas l'église, & que dans ce tems critique elle n'eût ni schismes ni hérésies à combattre. » Si Dieu a permis, dit un auteur moderne, que les chefs d'une religion sainte ne fussent pas toujours des hommes sans reproches & sans vices, c'est parce que la conservation de la religion chrétienne ne dépend pas de la sagesse & de la vertu de ses pontifes, mais de la parole de Jesus-Christ, & de l'effet immuable de la promesse solemnelle qu'il a faite de conserver son église jusqu'à la fin des siècles. Le sort des empires de la terre dépend de la sagesse & de la conduite de ses monarques; il ne faut qu'un prince foible ou vicieux, pour les précipiter du faite de la gloire dans la confusion & le néant. Les péchés des princes & des peuples, dit l'*Ecclésiastique* (ch. 10. v. 8), renversent les états, & en donnent la possession à des peuples étran-

» gers. Si donc les foibleſſes,
 » les ſcandales, l'imbécilité ou
 » l'imprudene de quelques pa-
 » pes n'ont pu ébranler les fon-
 » demens de la vraie église,
 » c'eſt que Dieu lui-même les
 » a affermis, & leur a donné
 » une conſiſtance que les hom-
 » mes & le tems ne peuvent
 » ébranler. (*Dan.* 2, *ŷ.* 44).
 » Telle eſt la concluſion qu'on
 » doit tirer de quelques en-
 » droits humilians de l'hiſtoire
 » de l'Eglise ». C'eſt principa-
 » lement depuis ce pontife, que
 les papes ont commencé à
 jouer un rôle dans le monde
 comme princes ſéculiers. Ceux
 qui l'ont comparé à Néron,
 ne ſavent pas que la politi-
 que d'Alexandre VI fut auſſi
 adroite, que celle de cet em-
 pereur fut inſenſée. La bulle
Inter cœtera, qui partage les
 terres nouvellement décou-
 vertes entre les rois d'Eſpagne &
 de Portugal, a donné lieu à bien
 de gauches déclamations ſur
 le pouvoir temporel du pape.
 Outre que ce pouvoir étoit alors
 une opinion reçue, il eſt tout
 naturel de ne voir dans cette
 bulle qu'une déciſion concilia-
 toire propre à prévenir des diſ-
 putés & des guerres entre deux
 puiffans princes. Ce qui ſem-
 ble avoir le ton d'une véritable
 conſeſſion, n'eſt que le lan-
 gage d'un arbitre qui parle dans
 un différend, & qui fixe les lois
 des contendans. Au-lieu de blâ-
 mer un tel décret, ne faudroit-il
 pas plutôt regretter le tems où
 les pontifes, d'une parole, ci-
 mentoient la concorde des rois;
 où à la voix du pere commun
 des Chrétiens, s'évanouiſſoient
 ſans réſiſtance & ſans bruit les
 ſemences des plus longues &

des plus ſanglantes conteſta-
 tions ? Alexandre Gordon a
 écrit ſa *Vie* en anglois. Cet
 ouvrage curieux & aſſez im-
 partial a été traduit en françois
 en 1732, in-12, 2 vol. J. Bur-
 chard avoit auſſi publié la vie
 de ce pape en latin, Hanovre,
 1697, in-4°. Tout le monde
 connoit ce diſtique latin, au
 ſujet de la ſimonie reprochée
 à ce pape.

*Vendit Alexander claves, altaria,
 Chriſtum ;
 Vendere jure poteſt, emerat ille
 prius.*

ALEXANDRE VII, naquit
 à Sienne en 1599, de l'illuſtre
 maiſon de Chigi. D'abord in-
 quiſiteur à Malte, vice-légat
 à Ferrare, nonce en Alle-
 magne, évêque d'Imola & cardinal :
 il fut enfin pape en 1655,
 après la mort d'Innocent X.
 Il commença ſon pontificat par
 des réformes qui donnerent une
 grande idée de lui. Un de ſes
 premiers ſoins fut d'approuver
 la bulle d'Innocent X, ſon pré-
 déceſſeur, contre les cinq pro-
 poſitions de l'évêque Janſenius,
 & il preſcrivit le fameux For-
 mulaire de 1665, devenu in-
 diſpenſable pour diſtinguer les
 ſectaires d'avec les Catholi-
 ques, l'erreur employant tous
 les jours de nouveaux artifices
 pour ſurprendre la vigilance
 des pasteurs & réduire leurs
 ouailles. Les Janſeniſtes ne
 manquèrent pas de parler de
 ce formulaire comme d'une
 tyrannie odieuſe, d'une vio-
 lence exercée ſur les eſprits &
 les conſciences, & ils ont cabalé
 plus d'une fois dans les cours
 & les tribunaux civils, pour

se mettre à l'abri d'un moyen qui les décele & les démasque. Il faut convenir néanmoins qu'il n'y eut jamais moyen plus légitime, plus raisonnable & plus canonique. » Ce moyen, dit un grand archevêque, a toujours été en usage dans l'église de Jesus-Christ, il a fait depuis la fondation du christianisme jusqu'à ce siècle, la sauve-garde de la doctrine catholique; sans lui l'Arianisme devenoit la religion du monde entier; & après lui le Nestorianisme eût joui du même triomphe: tous les symboles, toutes les professions de foi, eussent échoué dans l'épreuve qui doit distinguer les fideles des sectaires, les uns & les autres les récitant avec un empressement égal. L'hérésie a imaginé dans tous les tems des subtilités que les déclarations générales d'orthodoxie, & même l'énumération ordinaire des articles de la croyance catholique, ne combattoient pas d'une manière formelle. Par ce moyen, les sectaires se mêloient à la société des fideles, la troubloient & la corrompoient, sans qu'on pût effectuer une séparation essentielle à la pureté de la foi, & même à la tranquillité de l'état. Dans ces circonstances l'église exigeoit des déclarations si précises & si directement opposées à l'erreur, qu'il n'y avoit pas moyen de tergiverser. Le mot *Omoufios*, & quelque tems après le mot *Theotocos*, ont étouffé les deux plus grandes hérésies qui aient défolé l'église de Dieu. Les symboles les

» plus orthodoxes, les profes-
 » sions de foi les plus claires
 » n'avoient pu ôter le masque
 » à l'erreur, jusqu'à ce qu'on
 » eût touché le point formel &
 » précis d'une manière qui ne
 » se prêtoit à aucune équivo-
 » que. Il falloit jurer la con-
 » substantialité, la maternité
 » divine, comme l'expression
 » exclusivement sûre de l'or-
 » thodoxie. On disoit anathème
 » à quiconque hésitoit un mo-
 » ment, & c'est par cette pru-
 » dente sévérité que la pureté
 » de la doctrine de Jesus-Christ
 » est parvenue jusqu'à nous.
 » L'usage des formulaires, les
 » sermens particulièrement di-
 » rigés contre quelque erreur
 » tortueuse & habile à tromper
 » la vigilance des pasteurs, sont
 » donc autorisés dans l'église
 » de Dieu. Le formulaire d'A-
 » lexandre VII n'est pas une
 » nouveauté; c'est l'imitation
 » des moyens que les Peres &
 » les conciles ont adoptés dans
 » les plus beaux des tems de
 » l'église pour conserver l'inté-
 » grité du dogme & de la mo-
 » rale; le droit d'employer ces
 » moyens ne peut être enlevé
 » aux évêques, il leur appar-
 » tient de droit divin. Ils sont,
 » selon l'expression de S. Paul,
 » les gardiens du dépôt de la
 » foi. Les empêcher d'y veil-
 » ler d'une manière efficace,
 » c'est anéantir leur ministère.
 » (Voyez CLÉMENT XI, JAN-
 » SENIUS, MONTGERON, PA-
 » RIS, &c.) Quelques années
 » après, Alexandre eut une affaire
 » très-sérieuse avec la France.
 » L'ambassadeur de cette cou-
 » ronne, duc de Crequi, avant
 » refusé de se conformer à la loi
 » qui abrogeoit des franchises nui-

sibles à l'ordre public, & faisant le maître dans Rome, fut insulté par la garde Corse. Quoique le pape fût lui-même dans le cas de demander satisfaction, il fut obligé par Louis XIV, devenu singulièrement absolu à l'égard de tous les souverains de l'Europe, de casser cette garde, d'élever dans Rome une pyramide avec une inscription qui contenoit l'outrage & la satisfaction, & d'envoyer le cardinal Chigi son neveu, en qualité de légat à *latere*, à la cour de Versailles, pour y faire des excuses de la conduite des Corfes. Louis XIV le força encore à rendre Castro & Ronciglione au duc de Parme, & à donner des dédommagemens au duc de Modene pour ses droits sur Comachio. Alexandre VII, sorti de cette dispute, ne songea qu'à embellir Rome. Il protégea les gens-de-lettres, & conversa avec eux. Ce pape avoit des talens, qui le rendoient digne de leur entretien. En 1650, on publia au Louvre un vol. in-fol. des *Poésies* qu'il avoit faites dans sa jeunesse, lorsqu'il étoit de l'académie des Philomathi de Sienne. Son amour pour les lettres se signala par les sommes qu'il donna pour achever le college de la Sapience, qu'il orna d'une belle bibliothèque. Il mourut l'an 1667.

ALEXANDRE VIII, né à Venise, du grand-chancelier de la république Marc Ottoni, étudia d'abord à Padoue, & ensuite à Rome, où il fit éclater son génie pour les affaires ecclésiastiques. Il fut successivement évêque de Bresse & de Frescati, puis cardinal,

Il fut élevé sur la chaire de S. Pierre, en 1689, après la mort d'Innocent XI. Louis XIV, qui avoit eu des démêlés avec son prédécesseur, lui rendit Avignon. Mais ce pape n'en publia pas moins une bulle contre les quatre articles de l'assemblée du clergé de France de l'année 1682, & continua de refuser des bulles aux prélats qui avoient été de cette assemblée. Dans cette Bulle, datée du 4 août 1690, il parle en homme très-convaincu de l'obligation de condamner les dits articles. *Nos qui jurium Ecclesiasticorum assertores in terris à Domino constituti sumus, dies noctesque in amaritudine animæ nostræ cogitantes, manus nostras cum lacrymis & suspiriis levavimus ad Dominum, eumque toto cordis affectu rogavimus, ut nobis potenti gratiæ suæ auxilio adesset, quo ardua hæc in re commissi nobis apostolicæ muneris partes salubriter exequi valeremus, eaque consideratione adducti, ac ne supremo judicij rationem villicationis nostræ reddaturi, negligentia in creditâ nobis administratione argueremur, &c.* (Voyez INNOCENT XII). Ce pontife secourut l'empereur Léopold I, & les Vénitiens par de grandes sommes, pour combattre plus avantageusement les Turcs. Il mourut le premier février 1691. Il rétablit, en faveur de ses parens, la plupart des dignités qu'Innocent XI avoit abolies. Il fut moins défintéressé que ce pontife; mais il eut des qualités que l'autre n'avoit pas, l'activité, la prudence, la politique & la modération. Il ne répandit pas moins de bienfaits sur

sur les pauvres, que sur ses parens.

ALEXANDRE, (S.) surnommé le *Charbonnier*, homme d'une rare sagesse, d'une sainteté éminente, & d'une profonde humilité, vivoit à Comane déguisé en charbonnier, & subsistoit du travail de ses mains. S. Grégoire de Nyffe, ayant appris par révélation ce que c'étoit que cet homme obscur en apparence, le fit amener; & ses réponses aux questions qu'on lui proposa, convinquirent le peuple qu'il étoit autre qu'il ne paroissoit être. On l'obligea ensuite à se faire consacrer, & à quitter ses vêtemens pauvres, pour prendre ceux qui convenoient à la dignité épiscopale. Il gouverna l'Eglise de Comane avec autant de zèle que de sainteté, & donna sa vie pour la foi, sous l'empire de Dece, vers 248.

ALEXANDRE, (S.) évêque de Jérusalem, fut persécuté sous l'empereur Sévere, vers le commencement du IIIe. siècle. Narcisse l'ayant choisi pour son coadjuteur dans le siege de Jérusalem, il quitta celui de Cappadoce qu'il avoit eu d'abord. Ce saint prélat défendit Origene, qu'il avoit ordonné prêtre, contre Demetrius d'Alexandrie. Il mourut en prison sous l'empereur Dece, en 249. Il laissa une très-belle bibliothèque à Jérusalem.

ALEXANDRE, (S.) évêque d'Alexandrie, lieu de sa naissance, prononça anathème contre Arius, qu'il n'avoit pu ramener; assista au concile de Nicée dans un âge fort avancé, & mourut en 326. Il assura, avant que d'expirer, comme

Tome I,

par un esprit prophétique, que S. Athanase lui succéderoit. — On lit dans Rufin, que S. Athanase, encore enfant ayant baptisé quelques enfans de son âge avec lesquels il jouoit sur le bord de la mer, Saint Alexandre approuva ce baptême comme valide, supposant que le jeune Athanase avoit eu l'intention sérieuse de baptiser. Mais Hermant, Tillemont & plusieurs autres savans regardent ce fait comme une fable. Il n'est fondé que sur l'autorité de Rufin, auteur peu exact; & d'ailleurs il ne s'accorde point avec la chronologie de l'histoire de S. Athanase.

ALEXANDRE, (S.) évêque de Byzance, fort zélé pour la religion chrétienne & pour la foi catholique, confondit un philosophe, & obtint de Dieu la punition d'Arius. Il mourut en 337.

ALEXANDRE D'APHRODISÉE, surnommé par les Grecs le *Commentateur*, vivoit au commencement du IIIe. siècle. On a son *Commentaire sur les Météores d'Aristote*, à Venise, Alde, 1527, in-fol. Un *Traité de l'Ame & du Destin*, avec le *Themistius d'Alde*, 1534, in-fol. Un *Traité des figures, des sens & des paroles*, avec les *Rhetores Græci* d'Alde, 1508 & 1509, 2 vol. in-fol. Hervet a traduit en latin son *Traité de l'Ame*, Bâle, 1548, in-4°. Donat l'a aussi traduit, Rostock, 1618, in-4°.

ALEXANDRE DE ALÈS; Voyez ALÈS.

ALEXANDRE, roi d'Ecosse, fils de Ste. Marguerite, succéda à son frere Edgar. Il pacifia par son courage les trou-

K

bles qu'il élevèrent au commencement de son règne. Il bâtit & dota diverses églises & plusieurs monastères, un entr'autres dans l'isle d'Emona, en l'honneur de S. Colm. L'église de S. André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut en 1124, après avoir régné dix-sept ans.

ALEXANDRE de Médicis, premier duc de Florence en 1530, étoit fils naturel de Laurent de Médicis, surnommé *le Jeune*, & neveu du pape Clément VII. Il dut son élévation aux intrigues de son oncle, & aux armes de Charles V. Ce prince s'étant rendu maître de Florence, après un siège opiniâtre, convaincu qu'il étoit plus glorieux de donner des couronnes que de les recevoir, disposa de la souveraineté de cette ville en faveur d'Alexandre, & lui donna ensuite Marguerite d'Autriche, sa fille naturelle, en mariage. Suivant la capitulation accordée aux Florentins, le nouveau duc ne devoit être qu'un doge héréditaire. Son autorité étoit tempérée par des conseils qui leur laissoient au moins un simulacre de leur ancienne liberté. Mais Alexandre ne fut pas plutôt installé, qu'il gouverna en tyran, ne connoissant d'autre règle que ses caprices : livré d'ailleurs aux passions les plus brutales, se faisant un jeu de déshonorer les familles, & de violer même l'asyle des cloîtres

pour satisfaire sa lubricité. Parmi les confidens de ses débauches, étoit Laurent de Médicis, un de ses parens. Ce jeune-homme, âgé seulement de 22 ans, à l'instigation de Philippe Strozzi, zélé républicain, animé d'ailleurs d'une jalousie violente contre Alexandre, conçut le projet de l'assassiner, & l'exécuta la nuit du 5 au 6 janvier 1537. Alexandre n'étoit âgé que de 26 ans. Sa mort ne rendit point aux Florentins la liberté qu'ils réclamoient, & le crime de Laurent leur devint inutile. Le parti des Médicis prévalut, & Cosme succéda à Alexandre. Il est vrai que son gouvernement fut aussi juste & aussi modéré, que celui de son prédécesseur avoit été violent & tyrannique.

ALEXANDRE - FARNESE, duc de Parme, parent de Charles V par sa mere, & du pape Paul III par son pere, eut un rang distingué parmi les grands capitaines du XVIe. siècle. Sa valeur à la journée de Lépante, au siège d'Anvers, qu'il prit en faisant une espede digue ou de pont sur l'Estacaut (*), pour empêcher les secours des Hollandois qui firent de vains efforts pour la détruire, & dans un grand nombre de sièges & de batailles, lui fit beaucoup de réputation. Les Catholiques de France ayant demandé de l'assistance à Philippe II, ce prince leur envoya le duc de Parme avec une ar-

(*) Ce n'étoit ni une digue ni un pont proprement dit, c'étoit une estacade vaste & magnifique, couronnée de deux forts, & dont le milieu étoit occupé par 32 vaisseaux. En barrant le fleuve, ce grand ouvrage servoit encore aux transports & aux communications nécessaires ; & en ce sens c'étoit un véritable pont.

mée considérable. Alexandre secourut les Parisiens contre Henri IV, mais les Hollandois l'obligerent de rentrer en Flandre. S'étant présenté une seconde fois en France, il obligea Henri IV de lever le siege de Rouen. Une blessure qu'il reçut à la prise de Caudebec, fut la cause de sa mort, arrivée en 1592, à Arras. Son corps fut transporté à Parme, & déposé aux Capucins, à côté de son épouse Marie de Portugal, morte en 1577. Ses deux fils, Odoart & Ranuce, y firent graver une épitaphe qui finit par ces mots :

Heu! Quale, Roma, amittis & quantum decus!

C'étoit un prince sage, vertueux, d'une activité & d'une prudence singulière. Tandis qu'il soumettoit une partie des Pays-Bas à Philippe par ses victoires, il ramenoit les provinces wallonnes par ses bonnes façons. C'en étoit fait de la république de Hollande, si ses avis avoient été constamment suivis, & sur-tout si le ministère d'Espagne, jaloux peut-être de la gloire du jeune prince, ne l'avoit laissé toujours manquer d'argent. Marnix de Ste. Aldegonde, lors de la reddition d'Anvers qu'il avoit inutilement défendue, rendit un témoignage public à sa générosité, à sa bonne foi, à l'extrême fidélité dans ses engagements & ses promesses, à toutes les qualités qui font l'habile général, l'honnête homme & le grand prince. Ses mœurs répondoient à ses autres vertus. Après la prise de Nuys, il ne voulut pas même voir la femme

du gouverneur dont on lui van-
toit la beauté, & lui procura
une retraite sûre. Un auteur
latin, qui en a parlé avec au-
tant de vérité que d'éloquence,
observe que la religion diri-
geoit & animoit toutes ses opé-
rations. *Inter cætera quæ, urbe
recuperatâ, disponenda esse vide-
bantur, prima sacrorum cura ex-
titiit. Nihil enim Parmensi cordi
erat perinde ac religio: nove-
rat quippe christianus heros, quod
Paulinus Nolanus olim cecinit:*

*Arma fide semper, nunquam cogno-
vimus armis*

Indiguiffe fidem.

Poëme. 23, v. 156.

ALEXANDRE - FARNE-
SE, cardinal distingué par ses
lumières & ses vertus; mort
en 1589, avoit coutume de dire,
*qu'il ne trouvoit rien de plus in-
supportable qu'un soldat lâche,
& qu'un ecclésiastique ignorant.*

ALEXANDRE, (S.) fon-
dateur des Acemetes, né dans
l'Asie-Mineure, d'une famille
noble, se retira du monde,
après avoir occupé une charge
dans le palais de l'empereur.
Acemetes, mot grec, signifie
des gens qui ne dorment point;
parce que des six chœurs de So-
litaires, dont la communauté
étoit composée, il y en avoit
toujours un qui veilloit pour
chanter les louanges du Sei-
gneur. Il mourut vers l'an 430,
sur les bords du Pont-Euxin.
Quelques auteurs ont mal-à-
propos confondu les Acemetes
avec les moines Scythes, qui
prétendoient faire approuver la
proposition *unus de Trinitate
passus est*. Les Acemetes, au
contraire, vouloient la faire
condamner; ce qui les fit re-

garder comme favorables à Nestorius, tandis que les moines Scythes étoient suspects d'eutychnisme. Il est à croire que les uns & les autres étoient orthodoxes dans le fond, mais qu'ils disputoient trop & s'entendoient trop peu. Voy. **HORMISDAS** & **JEAN II**, papes.

ALEXANDRE TRALLIEN, *Trallianus*, médecin & philosophe célèbre au VI^e. siècle. Pierre du Châtel, évêque de Mâcon, grand-aumônier de France, a publié les ouvrages qui nous restent de lui, Paris, 1548, in-fol. On a traduit ses notes du grec en latin. Le baron de Haller a donné une édition de cette version à Lausanne, 1748, 2 vol. in-8^o.

ALEXANDRE de S. Elpide, général des hermites de S. Augustin, archevêque d'Amalfi, est auteur d'un *Traité de la juridiction de l'Empire, & de l'autorité du pape*, imprimé à Rimini en 1624. Il vivoit au commencement du XIV^e. siècle.

ALEXANDRE de Paris, poète du XII^e. siècle, employa dans son poème d'*Alexandre-le-Grand* les vers de douze syllabes, qui depuis ce tems ont été nommés Alexandrins. Ce roman rimé étoit passable pour son siècle. Il y en a une édition de Paris in-4^o, gothique.

ALEXANDRE ALEXANDRI. Voyez **ALEXANDRI**.

ALEXANDRE, (Noël) né à Rouen en 1639, Dominicain en 1655, successivement professeur de philosophie & de théologie dans son ordre, & docteur de Sorbonne en 1675, mourut à Paris en 1724, à l'âge de 86 ans. Ses grands tra-

voux usèrent sa vue, & il l'avoit entièrement perdue quelques années avant sa mort. La faculté de théologie de Paris affista à ses funérailles. Le pape Benoît XIII ne l'appelloit que *son maître*, quoique quelques-uns de ses ouvrages eussent été proscrits en 1684 par un décret de l'inquisition de Rome, contre lequel il se justifia avec autant de modestie & de calme, que de dignité & de force. En 1704, il soucrivit au fameux cas de conscience, & fut exilé à Châtelleraut; mais sa rétractation le fit rappeler. Ses principales productions sont : I. *Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti*, Paris, 1699, 8 vol. in-fol., & 24 vol. in-8^o. Cette histoire a été réimprimée à Lucques en 1754, avec des notes de Constantin Roncaglia, qui rectifient ou éclaircissent plusieurs passages. On estime sur-tout les dissertations nombreuses dont elle est enrichie. II. *Theologia dogmatica & moralis*, en onze vol. in-8^o, & en 2 vol. in-folio, estimée, quoiqu'un peu diffuse. Quoiqu'attaché aux sentimens des théologiens de son ordre, il étoit juste & modéré à l'égard de ceux qui ne les adoptoient pas. « Je ne puis souffrir, dit-il, dans son histoire ecclésiastique, ceux qui, à l'exemple de Jansenius, censurent témérairement des opinions qui ne sont point condamnées dans l'église, & qui faisant de mauvais parallèles de la doctrine Molinienne avec les erreurs des Pélagiens, blessent la vérité, violent la charité, troublent la paix de l'église. » Sa

latinité est aisée, coulante, & d'une lecture agréable; quoiqu'elle ne soit pas toujours pure, elle n'a rien de la barbarie de certains scholastiques.

III. Des *Commentaires sur les évangiles & sur les épîtres de S. Paul*, Paris, 1703 & 1710, 2 vol. in-fol. en latin. IV. Une *Apologie des Dominicains, missionnaires à la Chine*, in-12, &c. On a donné un catalogue raisonné de tous ses ouvrages à Paris, 1716, 1 vol. in-4°.

ALEXANDRE, (dom Jacques) bénédictin de la congrégation de S. Maur, a laissé un *Traité sur les horloges élémentaires*, in-8°, 1734, année de la mort de l'auteur, qui étoit d'Orléans. Il mourut âgé de 82 ans. C'étoit un homme d'un caractère solide, doux & uni.

ALEXANDRE, (Nicolas) bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Paris, & mort dans un âge avancé à S. Denis en 1728, est connu par deux ouvrages utiles : I. *La médecine & la chirurgie des pauvres*, Paris, in-12, 1738. Ce livre renferme des remèdes choisis, peu coûteux, & faciles à préparer pour les maladies internes & externes. II. *Dictionnaire botanique & pharmaceutique*, in-8° : ouvrage plusieurs fois réimprimé, dans lequel on trouve les principales propriétés des minéraux, des végétaux & des animaux qui sont en usage dans la médecine. Dom Alexandre avoit acquis une assez grande connoissance des simples. Egalement pieux & charitable, il en fit usage pour le soulagement de ses frères, & sur-tout des pauvres qu'il aimoit tendrement, *Voyez l'His-*

toire littéraire de la congrégation de S. Maur, p. 489 & 490.

ALEXANDRE D'IMOLA. *Voy. TARTAGNI.*

ALEXANDRE NEWSKY, grand-duc des Russiens, étoit fils de Jaroslas, & arriere-neveu de George I. Il obtint encore du vivant de son pere, sur le bord de la Newa, une pleine victoire sur les chevaliers de l'ordre Teutonique, renforcés du secours des Suédois. Il succéda à son pere l'an 1244; son frere aîné étant mort subitement l'an 1232, le jour de ses noces. Alexandre gouverna toujours ses états avec beaucoup de prudence & de valeur, jusqu'à ce qu'il fût attaqué d'une très-rude maladie à son retour de la Crimée. Il choisit dès-lors la vie monastique, & changea son nom d'Alexandre en celui d'Alexis, & mourut en 1261, ou comme d'autres veulent, en 1263. Les Russes disent qu'il opéra des miracles après sa mort, & le révérent comme un saint. L'empereur Pierre I a fait bâtir à son honneur une église & un couvent, & l'impératrice Catherine I a fondé en 1725, pour conserver sa mémoire, un ordre de chevalerie, qui se nomme l'ordre de St. Alexandre. Sans rien prononcer sur les vertus & les miracles attribués à Alexandre, nous nous contenterons d'observer avec les Bollandistes (*Act. SS. majj art. 1. Ephem. græc. & mosc. n. 20*), qu'il ne faut pas aisément rejeter les anciens saints des Russes; que le schisme de ces peuples ne fut consommé que long-tems après celui des Grecs; qu'ils ont été autrefois

zélés Catholiques, & unis à l'église de Rome, qu'ils reçurent la fois sous S. Ignace, patriarche de Constantinople, & ensuite plus généralement par la prédication de Reinsbern, évêque de Colberg sous le duc Wlodomir, &c.

ALEXANDRI, (Alexandre) jurisculte Napolitain, né en 1461, & mort à Rome le 2 octobre 1523, à l'âge de 62 ans, se distingua dans la jurisprudence & dans les belles-lettres. On a de lui *Genialium dierum libri sex*, sur lesquels André Tiraqueau a fait d'excellentes remarques, in-fol., & réimprimés *cum notis variorum*, Leyde, 1673, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, devenu rare, montre dans cet écrivain autant de science que de crédulité; alliance qui paroît d'abord impossible, mais qui se réalise souvent, particulièrement dans notre siècle, où l'on voit les hommes les plus célèbres donner dans des extravagances, que des ignorans ne se feroient point avisés d'imaginer.

ALEXANDRINI de Neuf-tain, (Jules) né à Trente, médecin de Maximilien II, reçut des bienfaits considérables de cet empereur, qui lui permit de les transmettre à ses enfans, quoiqu'ils ne fussent pas légitimes. Il mourut dans sa patrie l'an 1590, à l'âge de 84 ans. Alexandrini a écrit en vers & en prose divers ouvrages qui font voir de l'étude & de l'expérience. I. *De medicina & medico*, Tiguri, 1557, in-4°. II. *Salubritum, ou de sanitate tuenda, libri XXIII*, Coloniae, 1575, in-fol. III. *Pædotrophia*,

Tiguri, 1559, in-8°. Cet ouvrage est en vers, &c.

ALEXIS, poète comique Grec, oncle de Ménandre, vivoit du tems d'Alexandre-le-Grand, vers l'an 336 avant Jesus-Christ. On trouve des fragmens de ce poète dans *Vetustissimorum Græcorum bucolica gnomica*, &c., Crispin, 1570, in-16.

ALEXIS, nom d'un Saint honoré dans l'église grecque & latine, dont l'histoire est rapportée par Métaphraste. Sa vie renferme des singularités étonnantes, & quoiqu'on ne doute pas de l'existence de ce saint, & de la légitimité du culte qu'on lui rend, on est très-porté à ne pas adopter la totalité des choses qu'on en raconte. Sa légende est tirée particulièrement d'un poème composé par Joseph-le-Jeune, qui florissoit dans le neuvième siècle; d'une *Vie* anonyme du saint, écrite dans le dixième siècle, & citée par les Bollandistes; d'une homélie de Saint Adalbert, évêque de Prague & martyr, ainsi que de plusieurs autres monumens. *Voy. JEAN CALYBITE.*

ALEXIS ARISTENE, diacre de l'église de Constantinople, dont on a des notes sur un recueil de canons, qui sont dans les *Pandectæ canonum* de Béveridge.

ALEXIS I, COMNENE, naquit à Constantinople l'an 1048, de Jean Comnene, frère de l'Empereur Isaac Comnene. Ayant reçu une excellente éducation, il fit de grands progrès dans l'état militaire, & fut regardé comme un héros dans sa jeunesse. Nommé général

contre les Turcs avec son frere Isaac, il les engagea à faire alliance avec l'empire. Il se distingua par plusieurs actions de valeur, avant que de monter sur le trône de Constantinople, qu'il usurpa sur Nicéphore Botoniate, après l'avoir cloîtré en 1081. Proclamé empereur par les troupes, il battit les Turcs, & les força à faire la paix. Après cette expédition contre les Musulmans, il fut obligé de se défendre contre Robert Guiscard, qui le battit d'abord, & sur lequel ensuite il remporta deux victoires. Cette guerre fut suivie d'une irruption des Scythes, qu'il tailla en pieces dans une bataille générale. Peu de tems après, il vit arriver dans ses états une multitude innombrable de croisés, qui l'alarmerent beaucoup. Il craignit que Boëmond, fils de Guiscard, & par conséquent son ennemi déclaré, ne profitât de cette guerre sainte pour lui arracher la couronne. Il prit le parti de dissimuler, & de faire un traité avec l'armée croisée, par lequel il promettoit de la secourir par terre & par mer. Les Latins disent qu'il l'observa mal, & les Grecs soutiennent au contraire qu'il en remplit toutes les conditions avec une ponctualité, que les croisés, disent-ils, ne méritoient pas. Il est sûr qu'il se présenta pour les secourir au siege d'Antioche; mais il n'est pas moins vrai qu'il se retira, lorsqu'il vit que les affaires devenoient sérieuses. Les François furent indignés de cette retraite; mais il les gagna ensuite en rachetant leurs prisonniers, & en les recevant avec magnificence, lorsqu'ils

qu'ils revinrent à Constantinople. Boëmond fut le seul qui voulut rester en guerre avec lui; mais il en triompha bientôt par un traité de paix. Il pacifia aussi son empire en traitant avec les Turcs, & mourut en 1118, âgé de 70 ans. La plupart des historiens peignent ce prince avec les couleurs les plus noires. Sa fille Anne lui a donné les éloges les plus outrés, dans l'histoire qu'elle a écrite de son pere. Il y a un milieu à tenir entre le panégyrique & la fatyre. Si l'on doit blâmer Alexis d'avoir trop songé à l'agrandissement de sa famille, de n'avoir pas respecté le droit de propriété, de s'être cru non l'administrateur, mais le maître de la fortune publique; on ne peut que se louer de sa sobriété, de son amour pour les lettres, de son affabilité envers le peuple. « Sa mésintelligence » avec les pèlerins armés de » l'Occident, dit l'abbé Berauld. » Bercastel, & la mauvaise foi » qu'on lui a reprochée, vrai- » semblablement avec hyper- » bole, ne l'empêchoient pas » d'être soumis au S. siege. Il » envoyoit souvent des pré- » sens à l'église Romaine, au » mont Cassin, & jusqu'à Clu- » ni. Il employoit réguliere- » ment une partie du jour à lire » les livres saints, & à s'entre- » tenir avec de pieux doc- » teurs. Son zele pour la con- » version des hérétiques alloit » jusqu'à passer des nuits en- » tieres avec eux, pour les ra- » mener de leurs égaremens ». ALEXIS II, COMNENE, étoit fils de Manuel Comnene, empereur de Constantinople, auquel il succéda, âgé seule-

ment de 12 ans, en 1180. Trop jeune & trop dépourvu d'expérience & d'esprit pour tenir les rênes de l'empire, il fut mis sous la tutelle de Marie sa mere & d'Alexis Comnene, son oncle. Injuste, ambitieux, avide d'argent, il irrita le peuple par ses exactions. On se révolta dans la capitale & dans les provinces, & l'on mit sur le trône Andronic Comnene, cousin d'Alexis. Le nouvel empereur s'étant rendu maître de Constantinople, fit étrangler la mere & le fils en avril 1182. Le corps de ce malheureux prince ayant été apporté sous ses yeux, il le poussa du pied, en disant : *Que son pere avoit été un parjure, sa mere une impudique, & lui un imbécille*, ensuite il les fit jeter dans la mer.

ALEXIS III, frere d'Isaac Lange, empereur de Constantinople, conspira contre lui, le détrôna en 1195, & le fit enfermer dans une prison, après qu'on lui eut crevé les yeux. Le nouvel empereur étoit un débauché avare, & un lâche despote. Ayant abandonné le gouvernement à Euphrosine sa femme, il se laissa battre par les Turcs & les Bulgares; & il ne termina cette guerre honteuse, qu'en achetant bassement la paix à force d'argent. Les peuples murmuroient. Isaac Lange avoit un fils, qui s'étoit retiré en Allemagne auprès de l'empereur Philippe son beau-frere. Ce prince engagea une armée de croisés, composée de François & de Vénitiens, à le rétablir sur le trône de ses peres. Le siege fut mis devant Constantinople, qui se rendit en

juillet 1203. Alexis Lange; voyant sa capitale au pouvoir de son ennemi, prit la fuite; & après avoir couru différentes aventures, il tomba entre les mains de Théodore Lascaris, qui lui creva les yeux, & l'enferma dans un monastere où il termina ses jours.

ALEXIS IV, empereur de Constantinople, neveu du précédent, & fils d'Isaac Lange, tira son pere des fers, & tout aveugle qu'il étoit, lui remit le sceptre, & se contenta d'être son collegue. Mais comme il falloit des sommes très-considérables pour repousser les Sarrazins, les peuples furent foulés. Il s'éleva un nouveau tyran, qui détrôna Alexis IV, & le fit étrangler en 1204.

ALEXIS V, surnommé *Ducas Murtzuphle*, ayant d'abord été grand-maitre de la garde-robe sous Isaac Lange & Alexis IV, détrôna ce dernier prince & le fit étrangler. Au lieu de repousser les infideles qui lui enlevoient ses provinces l'une après l'autre, il commença son regne en janvier 1204 par une guerre contre les croisés, qui mirent le siege devant Constantinople. La ville fut prise & pillée. Théodore Lascaris fut élu empereur par les Grecs, & Baudouin par les Latins. Ce dernier poursuivit Murtzuphle, lui fit crever les yeux; & les François, irrités contre lui, le précipiterent du haut d'un rocher en avril 1204. Le surnom de *Murtzuphle* lui avoit été donné, parce que ses sourcils se joignoient & lui tomboient sur les yeux. Il ne régna qu'environ trois mois. Tour-à-tour artificieux, dissimulé, avare &

cruel, il dépouilla presque tous les grands seigneurs de la cour, & s'appropriâ leurs richesses, qui lui appartenoient, disoit-il, par la loi du plus fort. Ayant disgracié les hommes de mérite qui étoient dans le ministère, il leur substitua ses parens & ses amis, la plupart aussi avides qu'incapables. Un historien judicieux observe que depuis le schisme des Grecs, le trône de cet empire a presque toujours été occupé par des imbécilles ou des tyrans.

ALEXIS, (Guillaume) religieux Bénédictin dans l'abbaye de Lyre, puis prieur de Bussi au Perche, vivoit encore en 1500, & a laissé différentes poésies, bonnes pour le tems. Les principaux ouvrages qu'on connoît de lui, sont : I. *Quatre Chants royaux*, présentés aux jeux du Puy à Rouen, in-4°, sans date. II. *Le Passe-tems de tout homme & de toute femme*, Paris, in-8°, & in-4°, sans date. L'auteur dit l'avoir traduit d'un ouvrage d'Innocent III : c'est un livre de morale sur la misere de l'homme, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. IV. *Le grand Blason des fausses amours*, in-16 & in-4°, sans date; & dans beaucoup d'éditions, de *la Farce de Pathelin*, & des *Quinze joies du Mariage*. C'est un dialogue sur les maux qu'entraîne l'amour.

ALEXIS-MICHAELOWITZ, (c'est-à-dire, fils de Michel) czar de Moscovie, fut pere de Pierre-le-Grand. Il eut une guerre avec la Pologne, qu'il finit par une paix glorieuse. Il défendit ensuite les Polonois contre les Turcs. Il voulut disputer le trône de Pologne à Jean Sobieski; mais

ce général, qui l'avoit gagné par des victoires, l'emporta sur le czar. Alexis mourut quelque tems après, en 1677. Il protégea le commerce, veilla à la discipline de ses armées, & à l'exécution des loix de son royaume; il augmenta ses états par la conquête de Smolensko, de Kiovie & d'une partie de l'Ukraine, & favorisa la population dans le pays de ses conquêtes.

ALEXIS-PETROWITZ, fils de Pierre-le-Grand, czar de Russie, & d'Eudoxie Federowna Lapouchin, épouse Charlotte de Brunswick Wolfenbutel. Loin de marcher sur les traces de son pere, il condamnoit par ses discours, & encore plus par ses mœurs & par ses actions, tout ce que Pierre-le-Grand entreprenoit pour l'agrandissement de la Russie. Le czarowitz Alexis menoit une vie obscure; il avoit un caractère un peu sauvage, un attachement excessif aux anciens usages de la nation, & un profond mépris pour les établissemens nouveaux. Il étoit presque toujours enfermé avec une Finlandoise, nommée Euphrosine, qui l'entretenoit dans une vie oisive. Pierre résolut de le déshériter. Le czarowitz parut consentir à ce que le czar projetoit; cependant à peine son pere eut entrepris son second voyage en Europe, qu'il alla chercher un asyle auprès de l'empereur, dont l'épouse étoit sa belle-sœur. La cour impériale lui ordonna de se tenir caché dans Vienne, & l'engagea bientôt à chercher une autre retraite. Le czarowitz se retira à Inspruck, capitale du Tirol, & ensuite à Naples. Le

czar découvrit la demeure de son fils, & l'engagea à revenir à Moscou, lui promettant de ne pas le punir. Le prince obéit sans retard. Mais dès qu'il fut arrivé, Pierre fit environner par des gardes le château où il étoit; on lui ôta son épée, & il fut conduit comme un criminel devant son pere. Les principaux de la noblesse & le clergé étoient assemblés: le czar le déclara indigne de sa succession, & l'y fit renoncer solennellement. Les confidens du czarowitz, & ceux qui l'avoient suivi dans sa fuite, furent arrêtés, & la plupart périrent par les supplices. Son confesseur même fut appliqué à la question, pour révéler la confession du fils, & eut la tête tranchée. La czarine Eudoxie, sa mere, fut transférée dans un monastere près du lac de Ladoga; & la princesse Marie, sœur du czar, impliquée dans cette funeste affaire, fut enfermée dans le château de Schlusfelbourg. Le czar retenoit toujours son fils prisonnier, & le traitoit comme coupable de leze-majesté. On instruisit son procès, & il fut jugé à la dernière rigueur: on le condamna à mort. Ce jugement fut rapporté à ce malheureux prince, qui mourut le lendemain, en 1719. Il avoit un fils, qui monta sur le trône après la mort de l'impératrice Catherine. Lambert, historien contemporain, *le plus impartial de tous & le plus exact*, suivant Voltaire, rapporte que le czar coupa lui-même la tête de ce fils infortuné, après lui avoir donné le *knout*. Il y a des historiens qui justifient Alexis sur plusieurs

reproches qu'on lui a faits; & qui attribuent ses malheurs à l'impératrice Catherine, seconde femme de Pierre, qui vouloit faire régner son propre fils, mort quelque-tems après Alexis. On ne peut lire, sans une vive compassion, le procès criminel de ce prince, tel qu'il est rapporté par Voltaire (*Hist. de Pierre-le-Grand*, t. 2. ch. 10). On voit que l'infortuné Alexis est condamné en partie sur ce qu'il avoit dit dans le secret de la confession sacramentale, & sur ses plus intimes pensées. Voltaire fait un parallele de sa fuite avec celle de Louis XI, lorsqu'étant encore dauphin, il quitta la cour du roi Charles VII son pere, & se retira chez le duc de Bourgogne. » Le dauphin étoit bien plus » coupable que le czarowitz, » puisqu'il s'étoit marié mal- » gré son pere, qu'il avoit levé » des troupes, qu'il se retiroit » chez un prince naturellement » ennemi de Charles VII, & » qu'il ne revint jamais à sa » cour, quelqu'instance que son » pere pût lui faire. Alexis, au » contraire ne s'étoit marié, » que par ordre du czar, ne » s'étoit point révolté, n'avoit » point levé de troupes, ne se » retiroit point chez un prince » ennemi, & retourna aux pieds » de son pere sur la premiere » lettre qu'il reçut de lui ».

AL-FARABI, philosophe Musulman du Xe. siecle, a perdu beaucoup de tems à l'explication des rêveries de l'Alcoran; mais il s'occupa aussi des arts utiles & agréables. On dit qu'il excelloit dans la musique & qu'au son du luth il faisoit rire ou pleurer, danser ou dor-

mir les gens tout comme il vouloit. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût tué par des voleurs, dans un bois de la Syrie, l'an 954 de J. C. Il avoit composé, dit-on, des ouvrages sur toutes les sciences, malheureusement personne ne s'est avisé de les rendre publics.

AL-FARGAN, (Ahmed Ebn Cothair Al-Farganensis ou Al-Fraganius) astronome Arabe, florissoit du tems du calife Al-Maimoun, qui mourut l'an 833 de J. C. On a de lui une *Introduction à l'Astronomie*, dont Abulfarage fait un grand éloge. Golius la fit imprimer à Amsterdam, en 1669, in-4°, avec des notes curieuses.

ALFONSE I, surnommé *le Catholique*, roi des Asturies, vainquit en plusieurs occasions les Musulmans, & leur enleva plus de trente villes. Il agrandit par-là son royaume, & rendit le nom Chrétien redoutable aux infideles. Il mourut en 757.

ALFONSE II, surnommé *le Chaste*, roi des Asturies, remporta plusieurs victoires sur les Musulmans. Il s'empara de Lisbonne, & mourut en 842, après un regne de 50 ans, dans un âge très-avancé. Il eut le nom de *Chaste* parce qu'il vécut en continence avec son épouse, & qu'il abolit le tribut infâme de 100 filles que les Chrétiens livroient au ferrail de Cordoue.

ALFONSE III, dit *le Grand*, roi des Asturies, succéda à Ordogno, son pere, en 866. Son regne fut illustre par grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Maures. Il eut aussi à effüyer plusieurs révoltes de ses sujets. Mais la plus sensible

à son cœur, fut celle où il vit s'élever contre lui son propre sang. Garcie, son fils aîné, à la tête des rebelles, est battu, fait prisonnier, puis remis en liberté au bout d'un an. Alors Alfonse abdiqua la couronne en faveur de ce fils, qui avoit voulu la lui enlever; & par une tendresse aveugle pour Ordogno, son deuxième fils, il divisa ses états, & donna à celui-ci la Galice, avec la partie de la Lusitanie qu'il avoit conquise. L'an 912, Alfonse, avec une armée qu'il obtint de ses fils, entre sur les terres des Maures, y met tout à feu & à sang, & revient chargé de dépouilles à Zamora, où il meurt le 20 décembre, après avoir régné 46 ans jusqu'à son abdication. Il joignit à la valeur l'amour des lettres. On a de lui une *Chronique des rois d'Espagne*, depuis Vamba, jusqu'à Ordogno, pere de l'auteur.

ALFONSE VI, le *Vaillant*, roi de Léon & de Castille, fut tiré du cloître, pour être mis à la place de Sanche son frere, tué au siege de Zamora en 1072. Ils étoient fils de Fernand ou Ferdinand I de ce nom, fils de Sanche II roi de Navarre, & de Nugna de Castille. Alfonse prit la ville de Toledo le 25 mai de l'an 1085, il en fit la capitale de ses états, s'y fit même donner le titre d'empereur, & y mit sur le siege épiscopal Bernard, religieux de l'ordre de S. Benoît. Il soumit encore Talavera, Huescar, Madrid, Medina-Cœli, & plusieurs autres villes considérables qu'il prit sur les Maures. Il fit épouser sa fille Thérèse, qu'il avoit eue de Chimene de

Gusman, à Henri de Bourgogne, arrière petit-fils de Hugues Capet, qui l'avoit secouru contre les Sarrafins, & qui fut le premier roi de Portugal, selon quelques auteurs. Il contribua d'une grande somme d'argent pour bâtir l'église de Cluni. On ajoute qu'il avoit dessein de prendre l'habit de religieux de cet ordre, si Saint Hugues, qui en étoit abbé, ne lui eût conseillé de vivre sur le trône, où il pouvoit travailler avec plus d'utilité pour le bien de la religion. Le Cid, si célèbre dans les histoires, vivoit sous son règne, qui fut de quarante-trois ans. Il mourut le 1 juillet 1109, âgé de 70 ans.

ALFONSE IX, roi de Léon & de Castille, surnommé *le Noble & le Bon*, monta sur le trône à l'âge de quatre ans en 1158. Il reconquit tout ce que ses voisins avoient usurpé sur lui pendant son enfance. Aucun roi ne suivit aussi constamment que lui le projet de chasser les Maures d'Espagne; mais il fut défait par ces Barbares, & blessé à la cuisse dans une grande bataille en 1195. Cet échec ralentit contre eux l'effort de ses armes, qu'il porta ailleurs. Enfin il eut sa revanche l'an 1212, à la bataille de Murad, où les Sarrafins, dit-on, perdirent près de 50 mille hommes. Ce prince mourut en 1214, à 60 ans. Les larmes que la Castille répandit sur son tombeau, étoient une juste récompense des travaux auxquels il se livra pour défendre son royaume, l'agrandir, & y faire naître le goût des sciences. On lui reproche de n'avoir pas profité de ses divers succès; mais on ne peut lui re-

fuser la gloire d'avoir réparé les revers qu'il avoit essuyés, avec une fermeté supérieure aux événemens.

ALFONSE X, roi de Léon & de Castille, surnommé *le Sage & l'Astronome*, fils de Ferdinand III, & son successeur en 1252. Après la mort de son père, il dissipa tous les efforts que la Navarre & l'Aragon firent contre lui. Il fut élu empereur en 1257 par une faction de princes Allemands, qui comptoient s'enrichir des trésors qu'il répandroit parmi eux. Il fit des actes de souverain d'Allemagne, en Castille. Il donna l'investiture du duché de Lorraine à Frédéric; mais lorsque Rodolphe d'Hapsbourg eut été élevé au trône impérial, il se contenta de protester contre l'élection. Don Sanche, son fils, connoissant le caractère pacifique de son père, se révolta contre lui & le détrôna. Alfonse *le Sage*, se ligua avec les Mahométans contre ce fils dénaturé, le combattit & le vainquit; mais il ne put profiter de ces premiers avantages, & mourut de chagrin en 1284. Les *Tables Alfonsines*, dressées à grands frais par des Juifs de Toled, & fixées au premier de juin, jour de son avènement à la couronne, lui ont acquis plus de gloire que ses combats. Son recueil de Loix prouve qu'il veilloit sur la justice comme sur les lettres. Quelques auteurs l'ont accusé d'impiété, pour avoir dit: *Que s'il avoit été du conseil de Dieu, dans le tems de la création, il lui auroit donné de bons avis sur le mouvement des astres.* Mais les historiens ne s'accordent pas

sur ce propos, qui, de quelque manière qu'on l'envisage, ne peut jamais être sorti d'une tête sensée. Quelques auteurs disent précisément qu'il trouva le mécanisme des révolutions célestes, tel que Ptolomée le représente, un peu trop compliqué: en quoi certainement il n'y a pas grand mal, quoique le principe qui exige la plus grande simplicité dans l'organisation du monde, puisse être faux. (*Voyez les Observ. philos. sur les systèmes*, N°. 134, 135, édit. de 1788). Ce prince avoit lu, dit-on, quatorze fois la Bible avec ses gloses, & l'avoit fait traduire en espagnol. Mariana a fait cette antithèse sur son regne: *Dumque cœlum considerat, observatque astra terram amisit*: » En contemplant les cieux, il » a perdu la terre ». Mariana fait allusion à la perte de l'empire & à la révolte des Castillans. Il est certain que son attachement à l'astronomie lui fit faire de grandes fautes dans la politique.

ALFONSE XI, roi de Léon & de Castille, successeur & fils de Ferdinand IV en 1312, livra bataille aux Maures avec le roi de Portugal, & en fit périr 60 mille en 1340. On prétend que cette boucherie couvrit de cadavres tous les chemins à plus de trois lieues à la ronde; & que le butin immense qu'on y ramassa, fit baisser d'un sixième le prix de l'or. Il mourut de la peste au siège de Gibraltar, place fatale à tant de guerriers, en 1350.

ALFONSE V, roi d'Aragon, surnommé le *Magnanime*, mort en 1458, à 74 ans, avoit été reconnu roi de Sicile en

1442; après s'être rendu maître de Naples. Il étoit fils de Ferdinand-le-Juste, auquel il succéda en 1416. Généreux, libéral, éclairé, bienfaisant, intrépide, affable, politique, Alfonso fut le héros de son siècle. Il recueillit dans son sein les Muses bannies de Constantinople, établit la domination Espagnole en Italie, ne tira presque rien de ses états d'Espagne, & ne songea qu'à faire des heureux. Ce prince alloit volontiers sans suite & à pied dans les rues de sa capitale. Comme on lui faisoit un jour des représentations sur le danger auquel il exposoit sa personne: *Un pere*, répondit-il, *qui se promene au milieu de ses enfans, n'a rien à craindre. On connoît le trait suivant de sa libéralité. Un de ses trésoriers étoit venu lui apporter une somme de dix mille ducats; un officier, qui se trouvoit là dans le moment, dit tout bas à quelqu'un: Je ne demanderois que cette somme pour être heureux. — Tu le seras*, dit Alfonso qui l'avoit entendu! & il lui fit emporter les dix mille ducats. Ce bon roi avoit, ainsi que Salomon, signalé le commencement de son regne par un jugement remarquable. Une jeune esclave affirmoit, devant lui, que son maître étoit le pere d'un enfant qu'elle avoit mis au monde, & demandoit en conséquence sa liberté, suivant une ancienne loi d'Espagne. Le maître nioit le fait, & soutenoit n'avoir jamais eu aucun commerce avec son esclave. Alfonso ordonna que l'enfant fût vendu au plus offrant. Les entrailles paternelles s'émurent aussi-tôt en fa-

veur de cet infortuné ; & lorsque les encheres alloient commencer , le pere reconnut son fils , & mit sa mere en liberté. Ce prince ne pouvoit souffrir la danse , & il disoit assez plaisamment , *qu'un fou ne différoit d'un homme qui danse , que parce que celui-ci restoit moins long-tems dans sa folie.* Cicéron avoit déjà dit à-peu-près la même chose ; mais la folie ne se guérit pas par des propos sensés. On a imprimé en 1765 , in-12 , le *Génie* de ce monarque guerrier , mais sage. L'auteur , M. l'abbé Meri de la Canorgue , y a recueilli les pensées & les faits les plus remarquables de sa vie. Il a tiré tous les traits qu'il a fait entrer dans ce tableau , d'Antoine de Palerme , précepteur & historiographe d'Alfonse.

ALFONSE I , de ce nom , roi de Portugal , naquit à Guimaraens au mois de juillet de l'an 1110 , & selon d'autres 1094. Il étoit fils de Henri de Bourgogne , de la maison de France , & de Thérèse de Castille. En 1139 , il défit cinq rois ou généraux Maures à Ourique , près de la riviere du Tage. Après cette victoire il fut salué & couronné roi de Portugal le 27 juillet de la même année , & emporta Lisbonne après un siege de cinq mois. Le titre de roi lui fut confirmé en 1169 , par le pape Alexandre III. Il eut à soutenir une cruelle guerre avec Alfonso VII , roi de Castille , qu'il finit avec honneur , aussi bien que celle qu'il eut pour la ville de Badajoz , contre Ferdinand II roi de Léon. Ce fut lui qui fonda les monasteres de Coïmbre , d'Alcobace & de Saint-Vincent près de Lis-

bonne. Il mourut à Coïmbre , le 7 novembre 1185.

ALFONSE V , roi de Portugal & des Algarves , naquit à Sintra au mois de janvier de l'an 1432. Edouard son pere mourut en 1438 , laissant ce jeune prince à l'âge de 6 ans sous la tutelle de sa mere Eléonore d'Aragon , fille de Ferdinand IV ; mais les états ayant refusé de lui obéir , Pierre , duc de Coïmbre , fils de Jean I & oncle d'Alfonse , fut élu régent du royaume. Ce roi étant venu en âge , prit lui-même soin des affaires , & fut nommé l'*Africain* , pour avoir pris Tanger , Arzile , Alcaçar-Ceguer , villes d'Afrique , en 1471. Il perdit une bataille à Toro contre Ferdinand V roi d'Aragon , le 1 mars 1476 , & fit la paix avec lui au mois d'octobre 1479. Dès l'année 1447 , il avoit épousé Elisabeth de Portugal , fille de son tuteur Pierre , duc de Coïmbre , qu'il tua dans une bataille en 1449 , après qu'il se fut révolté. Ses sujets ayant découvert la Guinée , y firent connoître la religion chrétienne , & y formerent divers établissemens. Alfonso épousa en secondes noces , en 1475 , Jeanne de Castille sa niece , prétendue fille de Henri IV , dit l'*Impuissant*. Ce fut par une dispense de Sixte IV. Mais ce pape se plaignit depuis qu'il avoit été surpris , & fit mettre cette princesse dans un monastere , où elle vécut plusieurs années. Alfonso mourut âgé de 49 ans , le 24 août 1481.

ALFONSE VI , roi de Portugal , fils & successeur de Jean IV en 1656 , eut d'abord quelques avantages sur les Es-

pagnols, & fut ensuite chassé de son trône, comme un imbécille, par sa femme amoureuse de Don Pedro, son frere cadet. Il mourut dans l'isle Tercere en 1683.

ALFONSE D'EST, duc de Ferrare & de Modene, mort en 1534, eut de grandes contestations avec Jules II & Léon X. Il avoit épousé en 1501 Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandre VI, & mourut le 31 octobre 1534.

ALFONSE D'EST, IIIe. du nom, fils du duc César d'Est, de la duchesse Virginie de Médicis, épousa à l'âge de 16 ans Isabelle, fille du duc Emmanuel de Savoie. Séduit d'abord par les flatteries des courtisans, il lâcha la bride à ses passions, & gouverna ses sujets avec un sceptre de fer; mais la mort de la duchesse son épouse l'ayant fait rentrer en lui-même, il réforma sévèrement sa conduite; fonda divers collèges, hôpitaux, & autres établissemens utiles au public, & se fit ensuite Capucin à l'âge de 37 ans, dans le couvent de Marano, où il prit le nom de Jean-Baptiste. Pendant 16 ans qu'il vécut dans cet ordre, il pratiqua exemplairement toutes les vertus de la vie religieuse, & mourut à Castelnovo, le 24 mai 1644.

ALFONSE DE ZAMORA, travailla à l'édition de la Polyglotte du cardinal Ximènes. Ce Juif converti est encore auteur d'un ouvrage intitulé : *Introducciones hebraicas*, Compluti, 1526, in-4°. Il mourut l'an 1530.

ALFONSE DE CASTRO. Voyez CASTRO.

ALFORD, voy GRIFFITH.
ALFRED ou **ELFREDE**, appelé le *Grand* avec plus de justice que tant d'autres monarques, succéda, dans le royaume d'Angleterre, à son frere Ethelred, en 871. Les Danois, maîtres de presque tout son pays, le vainquirent d'abord; mais Alfred, après être resté caché pendant six mois sous l'habit d'un berger, ayant rassemblé ses troupes, tailla en pieces ces usurpateurs, & leur imposa les conditions qu'il voulut. Gitro leur roi fut obligé de recevoir le baptême, & Alfred reconnu souverain par les Anglois & les Danois, le tint sur les fonts. Il marcha ensuite contre Londres, l'assiégea, la prit & la fortifia, & y fit construire des vaisseaux de guerre, plus propres à la manœuvre que ceux des Danois. Après avoir conquis son royaume, il le polica, fit des loix, établit des jurés, & divisa l'Angleterre en comtés, dont chacun contenoit plusieurs centaines de familles. Il maintint ou plutôt créa la discipline militaire. Il encouragea le commerce, protégea les négocians, leur fournit des vaisseaux, & fit succéder la politesse & les arts à la barbarie qui avoit désolé son royaume. L'Angleterre lui doit l'université d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome pour former sa bibliotheque, & resuscita les sciences, les arts, les belles-lettres. Les prêtres Anglois de son tems savoient peu le latin; il l'apprit le premier, & le fit apprendre. Il s'adonna en même tems à la géométrie, à l'histoire, à la poésie même. On peut le compter au nom-

bre des rois auteurs. Parmi divers ouvrages qu'il composa, on distinguoit un *Recueil de Chroniques*, les *Loix des Saxons occidentaux*; des *Traductions de l'Histoire d'Orose*, de celle de *Bede*; du *Pastoral & des Dialogues de S. Grégoire*; de la *Consolation de la Philosophie de Boëce*; des *Psaumes de David*, &c. Asserius Menevensis, auteur contemporain, a écrit son histoire: on la trouve dans *Historia Britannica scriptores*, de Galle, Oxford, 1687 & 1691, 2 vol. in-fol. La manière dont il partagea son tems, lui donna le moyen de vaquer à tout, aux affaires, à l'étude & à la priere. Il divisa les 24 heures du jour en trois parties égales: l'une pour les exercices de piété; l'autre pour le sommeil, la lecture & la récréation; & la troisième pour les soins de son royaume. Comme il n'y avoit point encore d'horloge, il fit faire six cierges qui brûloient chacun quatre heures, & ses chapelains l'avertissoient tour-à-tour lorsqu'il y en avoit un de consumé. A la fleur de son âge, & au plus haut point de sa gloire, il avoit fait vœu de garder fidèlement cette distribution de tems; & il n'y manqua jamais. Ce grand roi mourut l'an 900, regretté comme un pere & comme un héros par son peuple, dont il avoit été le législateur & le défenseur. Jamais prince n'eut plus d'affabilité pour ses sujets, & plus de valeur contre leurs ennemis; & peut-être n'y eut-il jamais de preuve plus frappante de ce que peut la religion sur les rois & les peuples, pour la gloire &

la prospérité des états. L'Angleterre, avant lui, sauvage & agitée de troubles continuels, devint un séjour de paix & de justice. On dit même que la sûreté publique y étoit si grande, qu'ayant suspendu des bracelets d'or sur un chemin public, pour éprouver les passans, personne n'y toucha. Alfred réunissoit les qualités qui caractérisent le saint, le guerrier, l'homme d'état. Il est nommé parmi les saints, sous le 26 d'octobre, dans deux calendriers Saxons, dont il est fait mention dans une note de la traduction Saxonne du Nouveau-Testament. Son nom se trouve aussi dans quelques autres calendriers particuliers, ainsi que dans le martyrologe Anglois de Wilson, sous le 28 d'octobre. Il ne paroît cependant pas que l'église lui ait jamais décerné un culte public. Henri Spelman, transporté d'une espèce d'enthousiasme, le peint ainsi: (*Col. conc. Brit.*) « O Alfred, la merveille & l'étonnement de tous les siècles! si nous réfléchissons sur sa religion & sa piété, nous croirons qu'il a toujours vécu dans un cloître: si nous pensons à ses exploits guerriers, nous jugerons qu'il n'a jamais quitté les camps: si nous nous rappelons son savoir & ses écrits, nous estimerons qu'il a passé toute sa vie dans un collège: si nous faisons attention à la sagesse de son gouvernement, & aux loix qu'il a publiées, nous serons persuadés que ces objets ont été son unique étude ».

ALFREDE, (Ste.) nommée aussi

aussi ETHELDRITE, étoit fille d'Oa, roi des Merciens, & de la Quindrede. On voulut inutilement lui faire épouser Ethelbert, qui régnoit sur les Est-Anglois; elle refusa cette alliance, pour suivre l'attrait intérieur qu'elle se sentoit de servir Dieu sans distraction. Peu de tems après, elle quitta la cour, & se retira au milieu des marais de Croyland, au comté de Lincoln, où elle vécut en recluse dans une petite cellule, pendant l'espace de quarante ans. Divers miracles attestèrent sa sainteté, quoique sa vie même fût le plus éclatant de tous les miracles. Elle mourut vers l'an 834.

ALGARDI, (Alexandre) sculpteur & architecte Bolois, eut Louis Carrache pour maître, & fut ami du Dominiquin; qui le produisit à Rome, où il mourut en 1654. L'église de S. Pierre du Vatican conserve de lui un bas-relief très-estimé, représentant S. Léon qui vient au-devant d'Attila. On voit encore de lui un excellent groupe de la décollation de S. Paul, dans l'église de ce nom à Bologne. Les Italiens, en faisant l'éloge de cet artiste, disent que c'est un *Guide en sculpture*; il est certain qu'il a toute la pureté & la finesse du dessin de ce grand peintre.

ALGAROTTI, (François) né à Venise d'une famille honnête en 1712, après avoir fait ses premières études à Rome & dans sa patrie, fut envoyé par ses parens à Bologne, où il étudia pendant six ans, la philosophie, la géométrie, l'astronomie, la physique expérimentale, & l'anatomie. Il voyagea de

bonne heure, autant par curiosité, que par le desir de perfectionner ses talens. Il étoit encore fort jeune lorsqu'il vint en 1733 à Paris, où il composa en Italien la plus grande partie de son *Neutonianisme pour les Dames*: ouvrage superficiel, qui effectivement n'est propre qu'à l'enseignement des dames, & de ceux qui, en matière de physique, n'en veulent pas savoir plus que le beau-sexe n'est tenté d'en apprendre. Le jeune philosophe, après avoir fait un séjour assez long en France, passa en Angleterre, & de là en Allemagne & en Pologne. Le roi de Pologne, auprès duquel il s'étoit fixé, l'honora du titre de conseiller-intime pour les affaires de la guerre. Ayant quitté la cour de ce prince, pour revoir sa patrie, la mort le vint frapper à Pise, le 23 mai 1764. Il se fit ériger un mausolée, & dicta lui-même son épitaphe, qui marque bien la bonne opinion qu'il avoit de ses écrits: *Hic jacet Algarottus, sed non omnis*. Le recueil de ses ouvrages a été publié en Italien sous ce titre: *Œuvres du comte Algarotti, chambellan du roi de Prusse*, à Livourne, chez Marc Coltellini, 1765, in-8°, 4 vol. On les a traduits en François, Berlin, 1772, 8 vol. & 1784, 10 vol. in-8°.

ALGASIE, dame Gauloise, illustre par sa piété, étoit liée d'amitié avec Hédibie, autre dame Gauloise. S. Jérôme avoit alors une grande réputation parmi les interpretes de la bible; elles lui envoyerent à Bethléem un jeune-homme, nommé Apodème, pour le consulter. Algasie lui fit onze ques-

tions sur divers endroits de l'évangile & de S. Paul, & Héribie lui en proposa douze, qui roulent toutes sur des endroits importans du Nouveau-Testament. On voit par ces questions, que ces deux dames étudioient l'écriture - Sainte avec beaucoup d'assiduité & de réflexion : mais on n'en doit pas conclure que ce seroit une bonne étude pour les dames de nos jours; il faudroit pour cela qu'elles fussent des Algafies. *Voyez EUSTOCHIUM.*

ALGERUS, natif de Liege, fut d'abord chanoine & doyen de la collégiale de St. Barthélemi, puis chanoine de la cathédrale de la même ville. Il renonça à ces dignités pour aller finir ses jours tranquillement à Cluni, où il se fit moine. Il mourut vers l'an 1130. Il fut en grande relation avec les personnes les plus distinguées de son tems. On a de lui un *Traité de misericordiâ & justitiâ*, inséré dans le *Trésor des anecdotes* de Dom Martene, p. 1020. II. *De veritate corporis & sanguinis Domini in eucharistia*, contre Bérenger de Tours. Erasme faisoit tant de cas de cet ouvrage, qu'il en fit faire une édition à Anvers qu'il soigna lui-même; on l'a depuis réimprimé à Louvain en 1561, & inséré dans la *Bibliothèque des Peres*, tom. VI. Bellarmin y a trouvé cependant quelques inexactitudes.

ALHAZEN, auteur Arabe, qui a composé vers l'an 1100 de J. C. un *Traité sur l'optique*, & d'autres ouvrages en latin, imprimés à Bâle, 1572, in-fol.

ALI, cousin-germain & genre de Mahomet, devoit suc-

céder à ce prophète; mais Abubeker ayant été élu calife; il se retira dans l'Arabie. Son premier soin fut de faire un recueil de la doctrine de son beau-pere, dans lequel il permettoit beaucoup de choses que son rival avoit proscrites. La douceur de sa morale disposa les esprits à lui donner le califat; & après le massacre du calife Othman, Ali fut mis à sa place, vers le milieu du VIIe. siècle. Les Egyptiens, les Mecquois & les Médinois le reconurent; mais un parti contraire s'étant élevé contre lui, il fut assassiné l'an de J. C. 660, après avoir remporté quelques victoires. Son meurtrier s'étoit dévoué à la Mecque avec deux autres, pour assassiner les chefs de parti, Ali, Moavi & Amrou. Les Persans suivent Ali, en maudissant Abubeker, Omar & les autres interpretes de l'*Alcoran*. *Voyez MAHOMET, OMAR, &c.*

ALI-BASSA, l'un des plus grands capitaines de l'empire Ottoman, se distingua tellement dans la guerre de Perse, que l'empereur Amurat IV lui donna une de ses sœurs en mariage. Il mourut en 1663, à 70 ans.

ALI-BEG, interprete de la Porte-Ottomane dans le XVIIe. siècle, savoit dix-sept langues. On a de lui une version Turque de la Bible.

ALIBRAL. *Voy. DALIBRAL.*

ALIGRE, (Etienne d') chancelier de France, naquit à Chartres. Son mérite lui ayant procuré les places d'intendant du comte de Soissons & de tuteur du comte son fils, il obtint, par la protection de ce

seigneur, l'entrée au conseil. Son caractère complaisant, son application & sa probité le firent aimer & estimer. Le marquis de la Vieuville, alors ministre d'état, lui procura les sceaux en janvier 1624, & le titre de chancelier à la fin de la même année. D'Aligre fut obligé de se retirer dans sa terre de la Rivière au Peiche, où il finit ses jours en 1635, à 76 ans. Son fils, Etienne d'Aligre, aussi chancelier, mourut en 1677, à 85 ans, avec la réputation d'un magistrat intègre & éclairé.

ALIPPIUS, évêque de Tagaste, disciple de S. Augustin, dont il est fait une mention touchante dans les Confessions de ce saint docteur. Il alla visiter la Palestine, & y vit Saint Jérôme, avec lequel il se lia étroitement. A son retour en Afrique, il fut fait évêque de Tagaste, vers l'an 393. Il aida beaucoup S. Augustin dans tout ce qu'il fit ou écrivit contre les Donatistes & les Pélagiens. Il assista à plusieurs conciles, entreprit divers voyages, & travailla avec un zèle infatigable pour la gloire de Dieu & de l'église. On voit qu'il étoit âgé en 429, par une lettre que S. Augustin lui écrivit en cette année, & dans laquelle il l'appelle vieillard. On croit qu'il mourut peu de tems après. Il est nommé dans le martyrologe Romain.

ALIPPIUS, (S.) d'Adriople, petite ville de la Paphlagonie, surnommé *le Stylite*, parce qu'il resta 53 ans sur une colonne, mourut au commencement du VIII. siècle. Voyez S. SIMÉON-STYLITE.

ALIPE d'Antioche, géo-

graphe dans le IV. siècle, dédia à l'empereur Julien une géographie, que Bayle dit n'être pas de lui, parce qu'il est difficile de croire qu'il y auroit parlé, comme il fait, de l'Angleterre sur le rapport d'autrui, tandis qu'il avoit été longtemps lieutenant-gouverneur dans cette province. Il n'est sûr non plus que cette géographie soit celle que Jacques Godfroi a publiée en grec & en latin, Geneve, 1628, in-4°. C'est à lui que Julien avoit donné la commission de faire rebâtir le temple de Jérusalem.

ALIPE, (S.) Voyez ALYPE.

ALKMAAR, (Henri d') poète du XV. siècle, est le traducteur de la *Fable du renard*, poème Gaulois composé en 1290, par Jaquemars Giclé de Lille en Flandre. C'est une satire où les gens d'église, entr'autres, ne sont pas épargnés. M. Gottsched en a donné une belle édition en Allemand, enrichie de figures & de quelques dissertations préliminaires.

ALLADE, roi des Latins, surnommé *le Sacrilege*, à cause de ses impiétés. On dit qu'il contrefaisoit le tonnerre avec des machines de son invention, & qu'il périt par la foudre du ciel, vers l'an 855 avant J. C. Ce crime & cette punition sont exactement les mêmes que présente l'histoire ou la fable de Salmonée, décrite par Virgile au 6me. liv. de l'Énéide.

ALLAINVAL, (l'abbé Léonor-Jean-Christine Soulas d') né à Chartres, mort à Paris le 2 mai 1753, donna au théâtre François quelques comédies qui eurent peu de suc-

cès : & au théâtre Italien , l'*Embarras des richesses* , qui fut mieux accueilli ; le *Jour du carnaval* , & quelques autres pieces. Son *Ecole des bourgeois* est celle qui se rapproche le plus des pieces de Moliere. On a encore de lui : I. *Les bigarrures calotines*. II. *Lettre à Milord *** , au sujet du baron & de la demoiselle le Couvreur*. III. *Anecdotes de Russie , sous Pierre I*, 1745, in-12, IV. *Connoissance de la mythologie*, 1762, in-12. Ce dernier ouvrage est assez méthodique & bien fait ; mais il n'en fut que l'éditeur. Il est d'un jésuite , qui l'avoit donné à M. Boudot. L'auteur de l'*Embarras des richesses* l'éprouva peu pendant sa vie , & encore moins à sa mort , qui vint à la suite d'une paralysie , pour laquelle il fut porté à l'Hôtel-Dieu , par les soins d'une personne charitable.

ALLAIS , (Denis Vairasse d') ainsi nommé de la ville d'Alais en Languedoc où il naquit , passa en Angleterre dans sa jeunesse. Il se trouva en 1665 sur la flotte commandée par le duc d'Yorck. Il revint en France , où il enseigna l'anglois & le françois. Ses ouvrages sont : I. Une *Grammaire françoise méthodique* , 1681 , in-12. II. Un *Abrégé de cette grammaire en anglois* , 1683 , in-12. III. *L'Histoire des Sevarames* , roman de politique , dangereux pour des esprits foibles , & qui , en beaucoup d'endroits , n'est que plat & ridicule. Il renferme plusieurs allusions malignes ou impies. On a encore d'Allais d'autres ouvrages peu estimés. Cet écrivain étoit un génie inquiet & frondeur.

ALLAIS DE BEAULIEU.

Voyez BEAULIEU.

ALLARD , (Gui) auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire générale & particulière du Dauphiné , mourut en 1715 , âgé d'environ 70 ans. Ses livres sont estimés par les familles de cette province , qui lui ont fourni des généalogies ; & les curieux recherchent son *Nobiliaire du Dauphiné avec les armoiries* , Grenoble , 1714 , in-12. Ce livre n'est pas commun , non plus que son *Histoire des maisons dauphinoises* , 1672-1682 , 4 vol. in-4°.

ALLATIUS ou ALLAZZI , (Léon) né dans l'isle de Chio en 1586 , d'une famille Grecque , vint à Rome en 1600 , où dans la suite il fut choisi pour enseigner dans le college des Grecs. Grégoire XV l'envoya en Allemagne en 1622 , pour faire transporter la bibliothèque d'Heidelberg , que l'électeur de Baviere avoit donnée à ce pontife. Il fut ensuite bibliothécaire du cardinal François Barberin , & enfin du Vatican sous Alexandre VII. Il mourut à Rome en 1669 , à l'âge de 83 ans , après avoir fondé divers colleges dans l'isle de Chio. On a de lui plusieurs ouvrages , dans lesquels on trouve beaucoup d'érudition , & beaucoup de zele pour l'orthodoxie & pour l'unité catholique. I. *De ecclesiæ occidentalis & orientalis perpetua consensione* , Cologne , 1648 , in-4°. II. *De purgatorio* , Rome , 1655 , in-8°. III. Sur la patrie d'Homere , Lyon , 1640 , in-8°. IV. Sur les livres ecclésiastiques des Grecs , Paris , 1645 , in-4°. V. Sur les temples , Co-

logne, 1645, in-8°. VI. *Græciæ orthodoxæ scriptores*, Rome, 1652 & 1659, in-4°. VII. *De engastrimytho syntagma*, in-4°. Son latin est pur, & son grec encore plus. Cet écrivain meritoit le nom d'Allatius à la tête de ses livres; mais dans l'usage ordinaire on le nommoit Allazzi.

ALLECTUS, tyran en Angleterre dans le IIIe. siècle, s'étoit attaché à Carausius, général Romain, qui avoit usurpé la pourpre impériale dans cette île. Carausius le fit son lieutenant, & se déchargea sur lui d'une partie des soins de l'empire. Allectus, naturellement avare & ambitieux, fit des exactions criantes, & commit beaucoup d'injustices. Craignant d'en être puni, il assassina Carausius, & se fit déclarer empereur en 294. Asclépiodore, général de Constance Chlore, qui avoit dans son partage l'Angleterre, lui livra bataille; & le tyran, après avoir vu périr une partie de son armée, fut tué en 297. Cette victoire fit rentrer la Grande-Bretagne sous la domination des Romains, dix ans après qu'elle en eut été détachée. On ignore la famille & la patrie d'Allectus. Cet usurpateur avoit quelques talens pour la guerre, obscurcis par de grands vices.

ALLEMAN. *Voy.* ALEMAN.

ALLEMANT, (Pierre l')

Voy. LALLEMANT.

ALLETZ, (Ponce-Augustin) avocat, né à Montpellier, & mort à Paris en 1785, âgé de plus de 80 ans, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages qui ont tous pour objet des matières utiles; la religion, la

morale, l'histoire, l'éducation. L'université de Paris en a adopté quelques-uns; & on a fait de nombreuses éditions de quelques autres; tel que le *Catéchisme de l'âge mûr*, solide, clair & méthodique. On distingue encore parmi ses ouvrages: I. *l'Esprit des journalistes de Trévoux*, bon abrégé de la collection de cet estimable ouvrage. II. Un *Dictionnaire théologique*. III. *Les Vies des papes depuis S. Pierre jusqu'à Clément XIV.* IV. *Tableau de la doctrine des peres & docteurs de l'église*. Mr. Alletz a peu créé; mais il avoit l'art d'extraire & de recueillir les pensées de divers auteurs, de les disposer avec ordre, & d'en former un tout qui ne doit jamais sans doute dispenser de recourir aux sources, mais qui peut conduire sur la route.

ALLEYN, (Thomas) né dans le Stafford-Shire en 1542, mort en 1632, favorisa le progrès des lettres par son crédit, ses soins & ses libéralités. Il avoit rassemblé des manuscrits concernant toutes les sciences; mais les siens, qui contenoient ses recueils & ses observations sur l'astronomie, les mathématiques & la physique, ont été perdus. Il fut admiré de tous les savans de son siècle, célébré par quelques-uns, & aimé des personnes les plus considérables.

ALLEYN, (Guillaume) Anglois de nation, après avoir flotté quelque tems entre les diverses erreurs répandues dans sa patrie au sujet de la religion, se fixa enfin à l'église Anglicane, & publia en sa faveur plusieurs ouvrages qui ont

été imprimés en 1707, in-fol. Il a paru, comme traduit de lui, un *Traité politique*, où l'on soutient que tuer un tyran n'est pas un meurtre. Ce livre est attribué à M. de Marigny, gentilhomme François, & fut dédié ironiquement à Cromwel, dont l'on peignoit les traits sous des couleurs empruntées.

ALLIX, (Pierre) natif d'Alençon, d'abord ministre à Rouen, puis à Charenton, mourut l'an 1717 en Angleterre, trésorier de l'église de Salisbury. Il s'étoit réfugié dans cette île après la révocation de l'édit de Nantes. On a de lui : I. *Des Réflexions sur tous les livres de l'Ancien & du Nouveau-Testament*. II. *La Clef de l'Épître de S. Paul aux Romains*. III. *Jugement de l'ancienne église Judaïque contre les Unitaires*, 1699, in-8°. Ce dernier ouvrage, écrit en anglois, est recherché, & mérite de l'être : l'auteur y prouve le mystère de la Trinité par une multitude de passages de l'Ancien-Testament. IV. Une Traduction du *Traité de Rattramne, du corps & du sang de J.C.*, Rouen, 1672, in-12. (*Voy. RATTRAMNE*). V. *De Messiaë duplici adventu*, 1701, in-12. Allix prétendit dans cet ouvrage que J. C. devoit revenir en 1720 ou 1736. L'abbé de Longuerue a publié une *Dissertation sur la Transsubstantiation*, qu'on a faussement attribuée à Allix, mais qui ne se ressent que trop des erreurs des sacramentaires.

ALLORI, (Alexandre) peintre Florentin, excella dans le portrait & dans l'histoire. Son pinceau a des grâces. Rome

& Florence possèdent ses principaux ouvrages. Il fut l'élève du Bronzin son oncle, & maître du fameux Civoli. L'étude particulière qu'il fit de l'anatomie, le rendit très-habile dans le dessin : il entendoit bien le nu. Il mourut en 1607, à 72 ans.

ALLOUETTE. *Voy. LALLOUETTE*.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens en Espagne, connu dans l'histoire par le trait de générosité que Scipion l'Africain exerça à son égard, après l'avoir vaincu l'an 210 avant J. C. On amena à ce héros une fille d'une rare beauté ; mais ayant su qu'elle étoit fiancée au jeune Allutius, il lui dit : *Je vous l'ai gardée avec soin, pour que le présent que je voulois vous en faire, fût digne & de vous & de moi. Soyez ami de la république ; voilà toute la reconnoissance que j'exige de vous*. Il ajouta ensuite à ce don, comme une seconde dot, la somme d'argent que les parens de cette fille l'avoient obligé de prendre pour sa rançon. *Voy. SCIPION*.

ALMAGRO, (Diégo) ainsi nommé d'une ville de Castille, où il avoit été trouvé dans les rues, en sorte qu'on n'a jamais connu son pere, accompagna François Pizarre, qui découvrit & conquist le Pérou en 1525. Almagro marcha à Cusco, au travers des milliers d'Indiens qu'il fallut écarter. Il pénétra jusqu'au Chili, par-delà le tropique du Capricorne, & signala par-tout son courage. Des écrivains l'accusent d'avoir été lui seul l'auteur du supplice d'Atabalipa,

usurpateur du Pérou, & meurtrier d'Huescar (*Voy. ATABALIPA*). La discorde s'étant mise ensuite entre lui & Pizarre, il le fit assassiner. Son crime ne resta pas impuni. Le vice-roi du Pérou, Vaca de Castro, lui ayant livré bataille, le fit prisonnier, & le condamna en 1542 à perdre la tête. Quarante de ses partisans furent exécutés avec lui : c'étoit un homme turbulent & dur, dont la seule qualité étoit la valeur.

ALMAIN, (Jacques) né à Sens, docteur de Sorbonne, écrivit en faveur de Louis XII contre Jules II, défendit l'autorité des conciles contre le cardinal Cajetan, & mourut en 1515. Les principes qu'il établit, sont aussi contraires à l'autorité royale qu'à celle des pontifes. Richer, de Dominis, & d'autres novateurs les ont adoptés, & y ont ajouté de nouvelles erreurs qui en découlent comme des conséquences naturelles. C'étoit un grand Scotiste. Ses œuvres furent imprimées à Paris en 1517, in-folio. Le calviniste Goldast a inféré son commentaire sur Occam dans sa *Monarchia imperii romani*.

ALMAMON ou ALMAIMOUN, ou ABDALLA III, septième calife de la maison des Abbassides, remporta plusieurs victoires sur les Grecs, se rendit maître d'une partie de la Candie, & s'illustra encore davantage par son goût pour les lettres. Il fit traduire en arabe les meilleurs ouvrages des philosophes Grecs, & en orna sa bibliothèque qu'il avoit formée lui-même à grands frais. Il aimoit les savans, les récom-

pensoit, & l'étoit lui-même. Il établit des especes d'académies, auxquelles il assistoit quelquefois. Il ne haïssoit pas les Chrétiens, & rendoit justice à ceux d'entr'eux qui se distinguoient par leurs lumieres & leurs vertus. Il mourut en 833.

ALMANDIN, (Fortuné) capucin, originaire d'une famille noble de Bologne, se distingua dans son ordre par beaucoup d'application à l'étude, & mourut dans sa ville natale, en 1692. Il est éditeur de l'ouvrage du P. Jean-Antoine Cavatius, intitulé : *Istoria delle missioni d'Angola, del Congo, e d'altri regni nel Africa & nel Indie, con i costumi di quei paesi*. Bologne, 1687, in-fol.

ALMANZOR, V. ALMÉON.

ALMANSOR ou ALMANZOR. Il y a eu plusieurs princes Mahométans de ce nom, dont ceux qui ont joué les plus grands rôles, sont les trois suivans. Le premier étoit roi de Cordoue, & mourut l'an 1002, après avoir pris Barcelone, & fait sentir aux Chrétiens, en plus d'une rencontre, la supériorité de ses armes. Le second, JOSEPH ALMANSOR, étoit roi de Maroc, & fut défait par les Espagnols l'an 1158 de J. C. Le troisième, JACOB ALMANSOR, fils de Joseph, se rendit maître de Maroc, de Fez, de Tremecen & de Tunis, & gagna la fameuse bataille d'Alarcos en Castille. Le pape Innocent III lui adressa un bref en 1199 pour faciliter le rachat des esclaves Chrétiens. Almanzor étant retourné en Afrique, prit une seconde fois Maroc, & fit mourir les habitans contre la foi promise ; de

quoi ayant été repris par un Marabout, il alla errant par le monde, & mourut, dit-on, boulanger à Alexandrie. — Abougiasar, célèbre par la fondation de Bagdad, où il transporta le siege de son empire, porta aussi le surnom d'ALMANZOR. Il étoit aïeul d'Aron-Raschid. *Voyez ce mot.*

ALMÉIDA, (François) gentilhomme Portugais, & premier gouverneur des Indes orientales, où le Roi Emmanuel l'envoya en 1505. Toutes les difficultés de cette conquête furent heureusement surmontées par la valeur & par la sage conduite des chefs, entre lesquels François Alméida se signala. Il défit en 1508 l'armée navale de Campton, sultan d'Egypte, & il eut contre lui dans la suite d'autres succès considérables.

ALMÉIDA, (Apollinaire) Portugais, entra chez les jésuites, fut sacré évêque de Nicée, & se dévoua aux travaux apostoliques dans l'Ethiopie, où après d'immenses travaux il fut lapidé en 1638, par les Schismatiques.

ALMELOVEEN, (Thomas Jansson d') médecin Hollandois, a donné la description des plantes du Malabar, dans *l'Hortus Malabaricus*, Amsterdam, 1678 & suiv., 12 vol. in-fol., auxquels il faut joindre *Flora Malabarica*, 1696, in-fol.

ALMELOVEEN, (Théodore Jansson d') professeur en histoire, en langue grecque & en médecine à Harderwik, mourut à Amsterdam l'an 1742. On a de lui des Commentaires de plusieurs auteurs de l'antiquité, & d'autres ouvrages. Les

plus connus sont : I. *De Vitis Stephanorum*, Amsterdam, 1683, in-12. II. *Onomasticon rerum inventarum*, 1684, in-12. III. *Bibliotheca promissa & latens*, 1692, in-12. IV. *Amœnitates Theologico-Philologicae*, 1694, in-8°. V. *Plagiariorum syllabus*. VI. *Fasti Consulares*, Amsterdam, 1740, in-8°.

ALMÉON, prince Arabe, & mathématicien, vivoit dans le XIe. siècle, ou dans le XIIe., selon quelques auteurs. — Il y a eu un autre ALMÉON, surnommé *Almansor*, que quelques-uns confondent avec le premier, qui a laissé des observations astronomiques sur le soleil. Le dernier a composé des *Aphorismes* ou maximes d'astrologie, intitulées : *Almansoris Aphorismi, seu propositiones & sententia astrologicae ad Saracenorum legem*. Hervatius les publia en 1530, à Bâle, avec Julius Firmicus & quelques autres.

ALMOHADES, nom de la quatrième race des rois de Fez & de Maroc. Le premier auteur de cette race fut Abdalla le Mohavedin.

ALOEUS, géant, fils de Titan & de la Terre. Il épousa Iphimédie, qui ayant été surprise par Neptune, mit au monde Othus & Ephialte. Aloeus les éleva comme ses propres enfans. Voyant qu'ils croissoient de neuf pouces tous les mois, & ne pouvant aller lui-même à la guerre des géans, à cause de son extrême vieillesse, il les envoya à sa place : mais Apollon & Diane les percerent à coups de fleches.

ALOPE, fille de Cercyon, ayant écouté Neptune, de qui elle eut Hippothoüs, fut tuée

par son pere, & changée en fontaine. C'étoit aussi le nom d'une des Harpies.

ALP-ARSLAN, second sultan de la dynastie des Selgiucides, monta sur le trône après Togrul-Beg, son oncle, l'an 1063 de J. C. Il remporta un grand nombre de victoires, & mourut à Méru dans le Korasan en 1072, dans son expédition pour la conquête du Turquestan. On lit à Méru cette épitaphe sur son tombeau : *Vous tous qui avez vu la grandeur d'Alp-Arslan élevée jusqu'aux cieux, venez à Méru, & vous la verrez ensevelie sous la poussiere.*

ALPHONSE. V. ALFONSE.

ALPIN, *Alpinus*, (Corneille) poëte contemporain d'Horace, qui lui reproche l'enflure du style.

ALPINI, (Prosper) professeur de Botanique à Padoue, né à Marostica dans l'état de Venise en 1553, & mort à Padoue en 1616, voyagea en Egypte pour perfectionner la Botanique. On a de lui : I. *De præfagienda vita & morte*, in-4°, 1601, que l'illustre Boërhaave a fait imprimer à Leyde, 1710, in-4°. II. *De plantis Ægypti*, Venise, in-4°, 1592, & à Leyde, 1735, in-4°. III. *De plantis exoticis*, Venise, 1627, in-4°. Cette édition a quelquefois des titres de 1629 & 1656. IV. *Medicina methodica*, Padoue, 1611, in-fol.; Leyde, 1719, in-4°. V. *De Rhapontico*, Padoue, 1612, in-4°. VI. Un excellent *Traité du Baume* qui se trouve dans *Medicina Ægyptiorum*, Leyde, 1718, in-4°. Ses ouvrages renferment des recherches curieuses, qui l'ont tiré de la foule des Botanistes.

André Doria, prince de Melphé, avoit voulu l'avoir pour son médecin; mais la république de Venise le fixa à Padoue par des emplois honorables.

ALSAHARAVIUS ou **AÇARARIUS** ou **ALBU-CASSIS**, médecin Arabe du XIe. siecle, vivoit au tems de l'empereur Henri IV, vers l'an 1085. Ses ouvrages, en latin, sont imprimés à Ausbourg, 1519, in-folio.

ALSTEDIUS, (Jean-Henri) professeur de philosophie & de théologie à Herborn, ensuite à Albe-Pile, mourut à 50 ans dans cette dernière ville en 1638. Il laissa un grand nombre d'ouvrages, qui prouvent beaucoup d'application, mais peu de génie. Ils sont faits, pour la plupart, dans le goût des compilations allemandes. Les principaux sont : I. *Methodus formandorum studiorum*. II. *Encyclopedia*, Lyon, 1640, 2 vol. in-folio : recueil informe, & qui ne fera jamais un vrai savant : avant-coureur de cette massive Encyclopédie, encore plus mal dirigée, de l'aveu même de son principal auteur, qui a écrasé la littérature & les sciences. III. *Philosophia restituta*. IV. *Elementa Mathematica*. V. Un *Traité De mille annis*, 1627, in-8°; ouvrage qui défend le système des Millénaires : il avoit une fille qui adopta les mêmes sentimens.

ALTHÉE, femme d'Oénéé, roi de Calydon, jeta dans un brasier le tison auquel les Parques avoient attaché la vie de Méléagre son fils, pour venger le sang de ses freres dont il avoit souillé sa main. Elle finit par se donner la mort.

ALTHEMENES. L'oracle lui fit connoître qu'il tueroit son pere Crète, roi de Crete, & il exécuta, sans le connoître, cette fatale prédiction.

ALTHUSIUS, (Jean) jurifconsulte du XVIIe. siecle. Il eut la hardiesse de soutenir que la souveraineté des états appartenoit au peuple; erreur renouvelée par les philosophes modernes, & dont les conséquences n'ont pas besoin d'explication.

ALTILIUS, (Gabriel) précepteur de Ferdinand, roi de Naples, fut ensuite évêque de Buxente, où il mourut en 1501. On a de lui quelques vers latins, dans le premier volume des *Delicia Poëtarum Italorum*. Ils offrent de la facilité, & quelquefois trop d'abondance.

ALTING, (Henri) né à Embden en 1583, précepteur du prince électoral Palatin, directeur d'un college à Heidelberg, soutint le parti des Gomaristes, au synode de Dordrecht, où il étoit député de la part du Palatinat. Lorsque Heidelberg fut pris en 1622, par les Catholiques, sous la conduite de Maximilien de Baviere, on chercha Alting comme un boute-feu de secte & un des tyrans du fanatisme qui alors incendioit l'Allemagne; mais il échappa à ceux qui le cherchoient, par le moyen d'une équivoque. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Groningue, jusqu'à sa mort, arrivée en 1644. Ce protestant a laissé beaucoup d'ouvrages imprimés & manuscrits, où ceux qui s'en tiennent à la simplicité de la foi & à l'unité de l'église n'ont rien à gagner.

ALTING, (Jacques) fils du précédent, professeur d'hébreu, & ensuite de théologie dans l'université de Groningue, naquit à Heidelberg en 1618. Il eut de vives disputes avec le ministre Samuel Desmarêts, théologien zélé pour la méthode scholastique, en général très-nécessaire contre les ergoteurs, mais qu'on a vu quelquefois trop dépouillée de l'autorité de l'écriture & des Peres. Alting mourut en 1679. Ses ouvrages ont été publiés à Amsterdam, en 5 vol. in-fol., en 1687. On y voit que ce docteur avoit lu toute sorte d'écrivains, & surtout les rabbins, & que sa tête en avoit reçu quelque fâcheuse commotion. Ses adversaires le regardoient comme un profélyte du judaïsme. — Il y a encore un Henri **ALTING**, dont on a *Succincta narratio de claris in republicâ, ecclesiâ, academiâ, & arte militari Altingis*, Groningue, 1772, in-8°. C'est l'éloge des hommes distingués de sa famille & de son nom.

ALTING, (Menson) bourgmestre de Groningue, mort en 1713, est auteur d'une *Chronica sacra*, & d'une *Descriptio Germaniæ inferioris*, Amsterdam, 1697, in-fol. Ce dernier ouvrage est une assez bonne géographie des Pays-Bas.

ALTON, (Richard) Irlandois de naissance, embrassa le parti des armes, & parvint au grade de général par la faveur dont il jouit sous l'empereur Joseph II, en appuyant ses systêmes de réforme par la terreur des armes. Il contribua beaucoup à contenir les Hongrois, mais il fut moins heureux aux Pays-Bas, qu'il fut

obligé de quitter avec toutes ses troupes en 1789. Il mourut à Treves, le 15 février 1790, dans des sentimens de piété & de regret; disgracié & désavoué par l'empereur qui mourant 5 jours après, ouvrit son cœur au même repentir. Une partie de sa correspondance avec Joseph, a paru dans les *Recueils des Réclamations Belges*, puis en entier en 1791, in-4° & in-8°; on y lit des choses fort étranges touchant les moyens employés pour changer la constitution Belgique, & qui n'expliquent que trop naturellement les événemens qui ont eu lieu en 1789 & 1790. On a publié en 1791 son *Apologie* qui n'en est pas une, & dont l'auteur a commis au moins une indiscretion, en remuant des objets irritans & désagréables, sans pouvoir raisonnablement se flatter de changer l'opinion publique.

ALVA & ASTORGA, (Pierre de) Espagnol, prit l'habit de S. François au Pérou. De retour en Espagne, il voyagea en différens endroits de l'Europe, & mourut dans les Pays-Bas en 1667. On a de lui une *Vie de S. François*, qu'il a intitulée: *Naturæ prodigium, gratiæ portentum, &c.*, à Madrid, 1651, in-fol. Elle n'est recherchée que pour sa rareté.

ALVAREZ, (Diégo) Dominicain Espagnol, né à Rio-Seco dans la vieille Castille, professeur de théologie en Espagne & à Rome, ensuite archevêque de Trani dans le royaume de Naples, soutint, avec Lemos son confrere, la cause des Thomistes contre les Molinistes, dans la congrégation de *auxiliis*. Il mourut en 1635, après

avoir publié plusieurs Traités sur la doctrine qu'il avoit défendue. On a de lui: I. *De auxiliis divinæ gratiæ*, Lyon, 1611, in-fol. II. *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione*, Lyon, 1622, in-8°. III. Un *Commentaire sur Isaïe*, 1615, in-fol. IV. — *Sur la Somme de S. Thomas*, in-folio, &c.

ALVAREZ, (Emmanuel) né dans l'isle de Madere en 1526, entra dans la société des jésuites, & devint recteur des colleges de Coïmbre, d'Evora & de la maison professe de Lisbonne. Il mourut au college d'Evora en 1582, avec la réputation d'un savant humaniste. On a de lui une excellente grammaire, intitulée: *De Institutione Grammatica*, 1599, in-4°, & divisée en 3 livres. Il y en a eu plusieurs édit. in-12, & c'est certainement la meilleure qu'on puisse employer à l'usage des colleges; toutes celles qu'on a récemment essayé de lui substituer, ne sont que des recueils informes, faits par des gens, qui eux-mêmes ont grand besoin d'apprendre la grammaire d'Alvarez. Les vers techniques qui facilitent la mémoire des préceptes, sont aussi naturels que la matiere le comporte; & l'on doit en savoir d'autant plus de gré à l'auteur, que la grammaire est presque la seule science où cette sorte de vers puisse être de quelque secours. (*Voy. BUFFIER*). — Un autre **ALVAREZ** (Barthélemi) fut mis à mort pour la foi de J. C., en 1736, dans le royaume de Tunquin.

ALVAREZ, (François) chapelain d'Emmanuel, roi de Portugal, & aumônier de l'am-

bassade que ce prince envoya à David, empereur d'Ethiopie ou d'Abyssinie. Après six ans de séjour dans ces contrées, Alvarez revint avec la qualité d'ambassadeur du roi d'Ethiopie, & avec des lettres de ce monarque pour le roi Don Juan, qui avoit succédé à Emmanuel son pere, & pour le pape Clément VII. Il rendit compte de son voyage à ce pontife, en présence de l'empereur Charles-Quint, à Bologne en 1533. On a de lui une Relation de son voyage, en portugais, imprimée à Lisbonne en 1540, in-fol. Damien Goez, chevalier Portugais, la traduisit en latin dans un ouvrage qu'il dédia au pape Paul III: *De fide, regione, moribusque Æthiopum*. Nous en avons aussi une traduction françoise, intitulée: *Description de l'Ethiopie, &c.*, & imprimée à Anvers, chez Plantin, en 1558, in-8°. Alvarez est le premier qui ait donné quelque connoissance sûre de l'Ethiopie; mais n'ayant pas tout vu de ses yeux, il n'est pas toujours exact. On préfere avec raison celle de Jérôme Lobo (*Voyez ce mot*). Alvarez mourut en 1540, regardé comme un prêtre sage & vertueux, qui réunissoit les talens d'un négociateur au zele de l'apostolat.

ALVAREZ ALBORNOS.

Voyez ALBORNOS.

ALVAREZ DE PAZ. *Voyez* PAZ.

ALVAROTTO, (Jacques) professeur en droit à Padoue sa patrie, où il mourut en 1452. Son traité le plus connu est intitulé: *Commentaria in libros feudorum*, à Francfort, 1587,

in-fol. Il est souvent cité par les juriconsultes Italiens.

ALVIANO, (Barthélemi) général des Vénitiens, fut fait prisonnier à la bataille d'Aignadel, & perdit celle de la Motte, sans décheoir de la réputation qu'il s'étoit acquise dans ses autres expéditions. Il se distingua à la journée de Marignan, & mourut en 1515, âgé de 60 ans, si pauvre, que le sénat fut obligé de faire une pension alimentaire à son fils, & de marier ses filles.

ALUMNO, (Frere) religieux Italien dans le XVIe. siècle, renferma tout le Symbole des Apôtres avec le commencement de l'Évangile de Saint Jean, dans un espace grand comme un denier. Il présenta son petit chef-d'œuvre à l'empereur Charles-Quint & au pape Clément VII, qui admirèrent son industrie autant que sa patience. Cependant ce chef-d'œuvre de petitesse n'est rien en comparaison de quelques autres dont l'imagination même ne peut saisir la subtilité. Tel est celui dont parle le cardinal Pazman, qui assure avoir vu 300 vases d'ivoire à bord doré, renfermés dans un grain de poivre. Ce grain se conservoit alors dans le cabinet de Rodolphe II, à Prague. *Voyez* BOVERICK.

ALYATÈS, roi de Lydie, pere de Crésus, monta sur le trône après Sadiattes, vers l'an 614 avant J. C. Etant en guerre avec Ciaxare, roi des Medes, une éclipse de soleil survenue au commencement d'une bataille, étonna si fort les deux armées, qu'elles se retirèrent pour faire la paix. Cette éclipse, suivant Hérodote, avoit

été prédite par Thalès de Milet. Alyates mourut vers l'an 557 avant J. C.

ALYPIUS. Voy. ALIPIUS.

AMABLE, (S.) naquit au village de Riom, qui est aujourd'hui une des principales villes de l'Auvergne. Ayant été élevé au sacerdoce, il paroît qu'il fut chargé du soin de l'église de Riom. Son évêque le fit venir ensuite dans la ville d'Auvergne (aujourd'hui Clermont), & l'attacha à son église. On pense que l'évêque dont il s'agit ici, étoit Sidoine Apollinaire. Amable mourut sur la fin du cinquième siècle. Son tombeau devint célèbre par plusieurs miracles, & S. Grégoire de Tours en rapporte quelques-uns dont il avoit été témoin oculaire. Vers la fin du dixième siècle, son corps fut transporté de Clermont à Riom, & déposé dans l'église de St. Bénigne.

AMADEDDULAT, premier sultan de la race des Buïdes, conquit en fort peu de tems l'Iraqe & la Karamanie. Il établit son siège à Schiraz l'an de J. C. 933, & mourut l'an 949. Sa bravoure & sa générosité le firent regretter des soldats & du peuple.

AMAJA, (François) d'Antequerra, professeur en droit à Ossuna & à Salamanque, mourut à Valladolid vers 1640. On a de lui en latin des *Commentaires sur les trois derniers livres du Code*, Lyon, 1639, in-fol., & d'autres ouvrages dont on fait cas en Espagne.

AMAK, poète Persan, versifioit du tems de Khedberg-Kan, prince qui protégeoit les lettres, & qui récompensa

Amak. Les Persans louent ses *Elégies*.

AMALARIC, fils d'Alaric II, roi d'Italie, devint roi des Visigoths, par la mort de Théodoric, son aïeul maternel, en 526. La conduite de ce prince avec Clotilde sa femme, fille de Clovis, roi des François, laquelle il voulut forcer d'embrasser l'Arianisme, fut la cause de sa ruine. Childebert, roi de Paris, voulant venger sa sœur, entra sur les terres d'Amalaric, qui tenoit alors sa cour à Narbonne. On en vint aux mains, Amalaric fut défait, & prit la fuite pour se sauver en Espagne; mais comme il vouloit rentrer dans Narbonne, pour enlever ses trésors, il fut tué en 531, près de la porte de cette ville, par un soldat François, & selon d'autres, par des Visigoths, que Theudis, gouverneur d'Espagne, avoit apostés.

AMALARIUS - FORTUNATUS, archevêque de TREVES, ambassadeur de Charlemagne auprès de Michel Curopalate, empereur d'Orient, dédia à Charlemagne son *Traité du sacrement de Baptême*, imprimé sous le nom & dans les *Œuvres d'Alcuin*. Il mourut en 814, au retour de son ambassade.

AMALARIUS-SYMPHOSIUS, diacre, puis prêtre de l'église de Metz, ensuite abbé de Hornbac au même diocèse, à ce qu'on croit; écrivain du IXe. siècle, que quelques-uns confondent mal-à-propos avec le précédent, dont il étoit contemporain. Il ne vécut pas au-delà de 837. Il est auteur d'un traité des *Offices Ecclésiastiques*,

ouvrage précieux à ceux qui aiment à s'instruire des antiquités de l'église, quoiqu'il s'applique plus à les expliquer mystiquement qu'à les expliquer littéralement. On a encore de lui quelques écrits de ce genre dans la *Bibliothèque des Peres*.

AMALASONTE, fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, & mere d'Athalaric, fit élever son fils à la maniere des Romains; ce qui déplut fort aux Goths. Cette reine, digne de régner sur un peuple plus poli, avoit toutes les qualités propres à former un grand roi. Pleine de génie & de courage, elle maintint ses états en paix, fit fleurir les arts & les sciences, & appella les savans auprès d'elle. Elle savoit les différentes langues des peuples qui s'étoient emparés de l'empire, & traitoit avec eux sans interpreter. Après la mort de son fils, arrivée en 534, elle mit sur le trône Théodat, son cousin, qui eut l'ingratitude & la barbarie de la faire étrangler dans un bain, sous prétexte d'adultere. Justinien, informé de cette perfidie, & pénétré de respect pour Amalafonte, déclara la guerre à son meurtrier, & le fit châtier par Bélisaire son général. Les grandes qualités de cette princesse prennent leur source dans l'excellente éducation qu'elle reçut dans les beaux tems du regne de Théodoric son pere, lorsque les sages & les savans remplissoient une cour qu'on ne prévoyoit pas alors devoir être un jour celle d'un tyran.

AMALECH, fils d'Eliphaz, petit-fils d'Esau, fut le pere & le chef des Amalécites,

peuple établi dans l'Idumée. Samuel commanda à Saül de la part de Dieu, de détruire les Amalécites (*Voyez JOSUÉ*). Ce prince leur fit la guerre, prit leurs villes & les défit entièrement l'an 2940 du monde, & avant Jesus-Christ 1064, mais il sauva la vie à leur roi Agag; & cette désobéissance lui fut fatale; David les poursuivit après qu'ils eurent saccagé Siceleg, & les défit: ils cessèrent ensuite de faire un corps de nation.

AMALRIC, (Arnaud) général de l'ordre de Cîteaux, inquisiteur en Languedoc contre les Albigeois, & ensuite archevêque de Narbonne, réunit les princes d'Espagne contre les Maures. Ces barbares furent vaincus dans une bataille donnée en 1212, dont Amalric, témoin oculaire, nous a laissé une relation. Ce prélat mourut en 1225. Quelques historiens l'ont accusé d'avoir été trop de luxe, & d'avoir manqué de douceur; mais ses dignités ne lui permirent pas de conserver la pauvreté de son premier état; & les Albigeois ne furent traités avec sévérité, qu'après qu'on eut épuisé à leur égard toutes les voies de la douceur. *Voyez S. DOMINIQUE, MONTFORT, SIMON. RAIMOND VI & VII, comtes de Toulouse.*

AMALTHÉE, fille de Mellyssus, roi de Crete, prit soin de l'enfance de Jupiter, qu'elle nourrit de lait de chevre. En reconnoissance de ce bon office, ce Dieu la plaça avec deux chevreaux dans le ciel, & donna une de ses cornes aux nymphes qui avoient eu soin de

son enfance, avec la vertu de produire ce qu'elles desiroient. C'est ce qu'on appelloit la *Corne d'abondance*.

AMALTHÉE, Sibylle de Cumes, présenta à Tarquin le Superbe neuf Livres de prédictions sur le destin de Rome. Tarquin en acheta trois, après avoir consulté les augures. On commit deux patriciens à la garde de ces prophéties, & pour être plus assuré de leur conservation, on les enferma dans un coffre de pierre, sous une des voûtes du Capitole. Servatius Gallæus a donné les *Oracles Sibyllins*, avec des Dissertations, Amsterdam, 1688 & 1689, 2 vol. in 4°; mais un grand nombre de ceux qu'il a recueillis, ont été fabriqués après coup, dans les premiers siècles du Christianisme, ce qui cependant ne doit pas détruire la considération que l'on a toujours eue pour ces oracles en général; plusieurs saints Peres ont considéré les Sibylles comme des prophétesse que la Providence avoit suscitées au milieu du paganisme, ou plutôt comme des vierges que le St.-Esprit avoit quelquefois inspirées, pour préparer les nations à la publication de l'Évangile, & à la connoissance du Messie. Les passages que Virgile & d'autres Païens nous en ont conservés, ne peuvent sans violence & sans des interprétations ridicules s'appliquer à d'autres objets. Voyez la savante Dissertation du P. Noël Alexandre sur les Sibylles. *Hist. Eccles. Sac. I., Diff. 22.*

AMALTHÉO, (Jerôme, Jean-Baptiste, & Corneille) étoient trois freres qui cultive-

rent la poésie latine en Italie au XVIe. siècle. Le premier joignit l'étude de la philosophie & de la médecine, à celle de l'art des vers. Il mourut à 67 ans, vers l'an 1580. Muret lui donnoit l'avantage sur tous les poètes latins d'Italie. Le second suivit en qualité de secrétaire, les cardinaux députés au concile de Trente. Le troisieme mit en latin le catéchisme de ce concile. Leurs poésies furent publiées à Amsterdam en 1689, par Grævius. On y trouve cette épigramme, qui donnera une idée favorable des graces piquantes & naïves de leurs ouvrages. Elle fut faite à l'occasion de deux enfans d'une rare beauté, quoique tous deux privés d'un œil :

*Lumine Acon dextro, capta est
Leonilla sinistro,*

*Et poterat formâ vincere uterque
Deos.*

*Parve puer, lumen quod habes
concede sorori;*

*Sic tu cæcus amor, sic eris illi
Venus.*

L'histoire de l'horloge à fable, & sur-tout la moralité aussi vraie qu'ingénieuse qui la conclut, mérite également l'attention des amateurs de ce genre de poème :

*Perspicuus vitro pulvis qui dividit
horas,*

*Dum vagus angustum sæpè recur-
rit iter,*

*Olim erat Alcippus : qui Gallæ no-
vidit ocellos*

*Arst, & est subito factus ab igne
cinis.*

*Irrequiete cinis, miseros testabere
amantes*

Mors tuo, nulla posse quieto frui?

AMAMA, (Sixtinus) professeur d'hébreu dans l'acadé-

mie de Franeker, naquit dans la Frise, & mourut en décembre l'an 1629. Ce théologien protestant portoit une haine singulière à la Vulgate, qui, malgré quelques défauts, est infiniment supérieure à toutes les versions des sectaires, non-seulement par l'autorité que lui donnent le long usage qu'on en fait dans l'église de Dieu, le suffrage des saints Peres, les décrets des conciles, &c. ; mais encore par son énergie, par sa noble & touchante simplicité, que tous les raffinemens des hébraïsans & hellénistes modernes n'ont pu remplacer. Amama commença par critiquer la version du Pentateuque, & il finit par un recueil de Dissertations critiques contre les traductions adoptées par les Catholiques. Ce recueil parut sous le titre d'*Antibarbarus biblicus*, 1656, in-4°. Critique aussi grossière que mal fondée, dans laquelle l'auteur s'abandonne à une colere brutale contre le concile de Trente.

AMAN, Amalécite, fils d'Amadath, & favori d'Assuérus, roi de Perse, voulut se faire adorer à la cour de son maître. Le Juif Mardochée refusa de lui rendre ces honneurs. Aman, choqué de ce refus, résolut de perdre tous les Juifs, & obtint un arrêt de mort contre eux. Il avoit déjà fait dresser une potence pour Mardochée, lorsqu'Assuérus apprit que ce Juif avoit découvert autrefois une conspiration contre lui. Le roi, reconnoissant d'un service qui n'avoit pas été récompensé, ordonna à Aman de conduire Mardochée en triomphe par toute la ville. Cet insolent fa-

vori ayant irrité contre lui son maître, par sa jalousie & sa cruauté, fut ensuite attaché au gibet, qu'il avoit fait élever pour son ennemi. L'histoire d'Aman est regardée par les saints Peres comme un des monumens les plus frappans des excès & des délires de l'orgueil, des malheurs & des humiliations dont la Providence a coutume de punir ce vice odieux.

AMAND, (S.) évêque de Bordeaux, se conduisit, au rapport de saint Paulin, comme un fidele gardien de la religion & de la foi de Jesus-Christ. Ce fut lui qui instruisit S. Paulin des mysteres de la foi pour le préparer à la réception du baptême. Depuis cè tems-là Paulin entretenit toujours avec S. Amand une amitié très-étroite. Il lui écrivit plusieurs lettres; & nous voyons par celles qui nous sont restées, qu'il avoit beaucoup de vénération pour sa vertu. Il fut élevé sur le siege de Bordeaux en 404; mais il céda le gouvernement de son église à S. Severin, évêque de Cologne, qui s'étoit venu retirer à Bordeaux, & le reprit après la mort de ce saint. Il recueillit les écrits de S. Paulin mort avant lui.

AMAND, (S.) évêque de Tongres, naquit aux environs de Nantes, de parens distingués par leurs professions & leur piété, embrassa la vie religieuse dans un monastere de la petite isle d'Oye, voisine de celle de Rhé, & fut sacré évêque un 628, sans être attaché à aucun siege particulier. Il se consacra à la conversion des infideles, & eut les plus grands succès, particulièrement

en Flandre. Il bâtit plusieurs églises en 633, & fonda deux grands Monasteres à Gand, l'un & l'autre sous l'invocation de Saint Pierre; l'un fut appellé Blandinberg, du mont Blandin sur lequel il étoit situé (C'est aujourd'hui l'abbaye de S. Pierre); l'autre prit le nom de S. Bavon, de celui qui avoit donné des fonds pour le bâtir (La ville de Gand ayant été érigée en évêché, l'église de ce dernier monastere en devint la cathédrale en 1559). Quelques années après, il en bâtit encore un autre à trois lieues de Tournai, sur la petite riviere d'Elnon, dont il prit le nom, & que l'on appelle aujourd'hui S. Amand, avec la ville qui s'y est formée. Elu évêque de Tongres, il ne resta pas long-tems sur un siege où il avoit été élevé malgré lui. La vue de sa premiere vocation, jointe à l'espérance de faire plus de fruit hors de son diocese, le détermina à donner sa démission de son évêché, après l'avoir gouverné trois ans. Il désigna lui-même son successeur, qui fut S. Remacle, abbé de Cougnon. Libre désormais, il reprit ses travaux apostoliques, & consacra le reste de ses jours à la conversion des Païens. Enfin, cassé de vieillesse & de fatigues, il se retira à l'abbaye d'Elnon, qu'il gouverna en qualité d'abbé, un peu plus de quatre ans. Il fut enterré dans l'abbaye de S. Pierre d'Elnon.

AMAND, (Cneius Salvius Amandus) fit révolter les Gaulles vers l'an 285, secondé par un nommé Ælien, qui après la mort de Carinus, s'étoit mis

Tome I.

à la tête d'une troupe de voleurs, d'esclaves fugitifs & de paysans ruinés par les impôts. Ces deux brigands s'étant fait donner les titres d'empereurs, porterent la désolation par-tout, ravageant les campagnes, brûlant les villages, rançonnant les villes, &c. L'empereur Dioclétien envoya contre eux Maximilien Hercule, qui les ayant affoiblis par plusieurs petits combats, les força de se renfermer dans une espece de citadelle près de Paris. On se rendit maître de cette forteresse qui fut rasée, & tous ceux qui s'y trouverent, furent livrés à la mort. Amand périt dans le cours de cette guerre. Quant à Ælien, on ignore comment il finit ses jours. Celui-ci étoit d'une famille obscure des Gaulles; mais il avoit de l'audace, & savoit saisir à propos toutes les occasions de se signaler.

AMAND (Marc-Antoine Gerard de S.) Voyez SAINT-AMAND.

AMARACUS, officier de la maison de Cynire, roi de Chypre. Comme il étoit chargé du soin des parfums, il eut tant de chagrin d'avoir cassé des vases qui en contenoient des plus excellens, qu'il en sécha de douleur. Les Dieux, touchés de compassion, le métamorphoserent en marjolaine.

AMARAL (André d') ou de MERAIL, Portugais de nation, & chancelier de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, & prieur de Castille, a rendu son nom à jamais infâme, pour avoir trahi son ordre, & livré Rhodes à Soliman. Ce scélérat fut puni de mort en 1522.

AMASA, fils de Jétra &

M

d'Abigail, sœur de David, fut général d'Absalon, lorsqu'il se révolta contre son pere. Etant rentré dans son devoir après la mort de ce rebelle, David lui conserva sa charge: ce qui donna tant de jalousie à Joab, qu'il prit Amasa à la barbe, sous prétexte de le vouloir embrasser, & il le tua d'un coup d'épée.

AMASIAS. *Voy. AMAZIAS.*

AMASIS, de simple soldat devenu roi d'Egypte, vers 569 avant J. C., gagna le cœur de ses sujets par son affabilité & sa prudence. Il polica son royaume, y attira des étrangers, fit des loix, parmi lesquelles on en remarque une qui prescrit à chaque particulier, de rendre compte tous les ans à un magistrat, de la maniere dont il subsistoit.

AMAT, (S.) *Amatus*, vulgairement appelé *S. Amé*, embrassa fort jeune l'état ecclésiastique; mais animé du desir d'une plus haute perfection, il se retira dans le monastere d'Agaune, que l'amour des saintes lettres & de la régularité avoit rendu célèbre. Il obtint de son abbé la permission de demeurer dans une petite cellule, taillée dans le roc, auprès de laquelle il y avoit un oratoire, & que l'on appelle aujourd'hui *Notre-Dame du Roc*. On le tira de sa solitude pour le placer, vers l'an 669, sur le siege épiscopal de Sion en Valais. Thierry, fils de Clovis II, conseillé par des courtisans que le zele du Saint offendoit, l'envoya en exil à Péronne. Il mourut en 690. *S. Amé* est qualifié évêque de Sens (*Senonensis*) dans la chronique d'Auxerre: mais c'est une faute qui a été copiée par Baillet, par les Bollandistes & par

plusieurs autres écrivains. Hucbald, moine de Saint-Amand, qui florissoit au dixieme siecle, assure dans la vie de Ste. Rictrude, que Saint Amé fut évêque, non de Sens, mais de Sion en Valais (*Sedunensis*). Il fut abbé de Saint-Maurice d'Agaune, avant d'être élevé à l'épiscopat, ce qui se trouve, suivant Mabillon, *Annal. T. 1. l. 16. c. 521*, par le catalogue des abbés du monastere, & par celui des évêques de Sion.

AMATE, femme du roi Latinus, & mere de Lavinie, se pendit de désespoir, lorsqu'elle vit qu'elle ne pouvoit empêcher le mariage d'Enée avec sa fille.

AMAURI. *Voy. AMALARIC & AMALRIC.*

AMAURI I, roi de Jérusalem en 1162, après la mort de Baudouin III, son frere, étoit un jeune prince de 27 ans, qui entre plusieurs bonnes qualités, avoit de très-grands défauts. L'avarice qui le dominoit, lui fit entreprendre dans l'Egypte une guerre très-heureuse dans les commencemens, mais bien funeste dans la suite. Il chassa deux fois de toute l'Egypte Siracon, prit Damiette, & auroit pu emporter avec la même facilité le Grand-Caire, si la crainte qu'il eut que son armée ne profitât du pillage de cette ville, ne l'eût porté à écouter les propositions du soudan. Le général Mahométan, instruit de la passion lâche d'Amauri, l'amusa si long-tems, sous prétexte de lui amasser deux millions d'or, que l'armée de Noradin qu'il attendoit, arriva & fit lever le siege. Amauri fut obligé de retourner dans son

royaume, avec la honte d'avoir perdu sa peine, son honneur, & le tribut que les Egyptiens lui payoient. Saladin, successeur de Siracon son oncle, uni avec Noradin, pressa vivement les Chrétiens. Amauri ne négligea rien pour rompre leurs mesures, & soutenu d'une puissante flotte de l'empereur Grec, il mit le siege devant Damiete; mais les pluies & la famine le contraignirent de le lever. Cependant Saladin entra dans la Palestine, prit Gaze, & fit un horrible ravage, dans le tems que Noradin en faisoit autant vers Antioche. Amauri, qui s'opposoit avec un courage invincible aux efforts de tant d'ennemis, mourut le 11 juillet 1173, âgé de 38 ans.

AMAURI II, de Lusignan, roi de Chypre, succéda à Guy, son frere, roi de Jérusalem, en 1194. Isabelle, seconde fille d'Amauri I, disputa à Amauri II le titre de roi de Jérusalem, qu'elle porta à Henri II, comte de Champagne, son troisieme mari. Mais ce dernier étant mort d'une chute en 1197, Amauri II, qui étoit veuf, épousa Isabelle, & fut couronné roi de Jérusalem. Il fit d'Acree sa résidence. Ses projets contre les Sarrafins, maîtres de la sainte cité, furent inutiles. Il mourut en 1205, avec le regret d'avoir imploré en vain les secours des princes de l'Europe.

AMAURI, cleric, natif de Bene, village du diocèse de Chartres, professa la philosophie avec distinction au commencement du XIIIe. siecle: mais l'esprit de dispute, de système & de nouveauté, le jeta dans d'étranges erreurs, qui d'a-

bord souleverent tout le monde, & qui ensuite trouverent des partisans. Il soutenoit que le christianisme consistoit à se croire membre de Jesus-Christ; que le paradis, l'enfer & la résurrection des corps, étoient des rêves. Amauri, condamné par l'université de Paris, en appella au pape, qui l'anathématisa. Craignant d'être puni rigoureusement, il se rétracta, & se retira à S. Martin-des-Champs, où il mourut de chagrin & de dépit. Ses disciples ajouterent à ses erreurs, que les sacremens étoient inutiles, & que toutes les actions dictées par la charité, même l'adultere, ne pouvoient être mauvaises, & d'autres extravagances. Ils furent condamnés dans un concile de Paris en 1209. On en brûla plusieurs, & l'on déterra le corps de leur chef pour le jeter à la voirie. (*Voyez* DAVID de Dinant).

AMAZIAS, roi de Juda, fils & successeur de Joas, eut d'abord un regne heureux. Il vengea le meurtre de son pere, vainquit les Iduméens, leur enleva leurs idoles, & les adora. Un prophete vint le menacer de la part de Dieu; mais ce roi ne lui répondit qu'en le menaçant lui-même de le priver de la vie. Son orgueil étoit à son comble. Il écrivit à Joas, roi d'Israël, que, s'il ne se rendoit pas son sujet avec tout son peuple, ses armes l'en feroient repentir. Joas lui envoya en réponse l'apologue du cedre du Mont-Liban, dont un vil chardon veut épouser la fille. Amazias, piqué de cette réponse, déclara la guerre au roi d'Israël, qui le défit & le prit pri-

fonnier. Ses propres sujets le poignardèrent ensuite dans une conspiration, l'an 810 avant J. C.

AMAZIAS, prêtre des veaux d'or qui étoient à Béthel, avertit Jéroboam, roi d'Israël, des prédictions qu'avoit faites, contre lui & contre le temple des idoles, le prophète Amos, & voulut empêcher ce dernier de manifester à Béthel les vérités funestes qu'il lisoit dans l'avenir. Amos lui prédit qu'il seroit mené captif en Syrie, où il mourroit de déplaisir; qu'on abuseroit de sa femme au milieu de la place de Samarie, & que ses fils & ses filles seroient tués par les mains des soldats de Salmanasar.

AMBIGAT, roi de toutes les Gaules du tems de Tarquin l'ancien, vers l'an 590 avant J. C., étoit un prince très-puissant.

AMBIORIX, roi des Éburons ou des Nerviens, vers le pays de Liege, prit les armes contre les Romains; & les ayant fait donner dans une embuscade, défit une légion commandée par deux lieutenans de César. Depuis il attaqua en vain une autre légion, commandée par Quintus Cicéron, frere de l'orateur, l'an de Rome 701, & avant J. C. 53. Il se souleva dans la suite, & fut encore vaincu. César le défit avec près de 60,000 Gaulois. Il se retira dans un château, où il pensa être pris par l'armée Romaine. S'étant sauvé de là, il se réfugia dans les Ardennes, & il courut quelque tems dans la forêt avec quatre cavaliers, n'osant se fier à un plus grand nombre, sans qu'on sache pré-

cisément comment il a fini sa carrière.

AMBOISE, (George d') de l'illustre maison d'Amboise, ainsi appelée, parce qu'elle possédoit la seigneurie d'Amboise, fut ministre d'état sous Louis XII. Il se fit aimer de ce prince, lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans, & ne perdit point son amitié lorsqu'il fut monté sur le trône. Ce roi le fit son premier ministre, & n'eut pas à s'en repentir. Ce n'étoit point un grand homme; mais ses vertus suppléoiént à ses lumieres. Il rendit les François heureux, & tâcha de conserver la gloire qu'ils s'étoient acquise. Il est vrai qu'il conseilla assez légèrement à Louis XII la conquête du Milanéz en 1499. Louis - le - Maure, oncle & feudataire de Maximilien, étoit alors en possession de cette province; les François l'en dépouillerent. Ils en furent chassés bientôt après, & la reprirent encore, mais ne la conserverent point. D'Amboise nommé légat du pape, fut reçu à Paris en cette qualité, avec beaucoup de magnificence. Il travailla pendant sa légation à la réforme de plusieurs ordres religieux, des Jacobins, des Cordeliers, des moines de Saint Germain-des-Prés. Son désintéressement le rendit aussi recommandable que son zele. Il ne posséda jamais qu'un seul bénéfice, dont il consacra les deux tiers à la nourriture des pauvres & à l'entretien des églises. Après avoir gouverné les diocèses de Montauban & de Narbonne, il se contenta de l'archevêché de Rouen, & du chapeau de cardinal, sans vou-

loir y ajouter d'abbayes. Ayant remarqué que ses chanoines étoient charmés de le voir au chœur sous le même habit qu'eux, il n'y parut plus autrement tout légat qu'il étoit, hors les jours où il célébroit pontificalement. Il combla de présens sa cathédrale, & remplit son diocèse de monumens, tous marqués au coin de la grandeur de son ame & de son génie. Un gentilhomme de Normandie offrant de lui vendre une terre à vil prix pour marier sa fille, il lui donna la dot de la demoiselle, & lui laissa la terre. Ses vertus & la grande réputation qu'il s'étoit acquise dans toute l'Europe, lui firent donner le chapeau de cardinal; & on prétend qu'après la mort de Pie III, il eût été élevé sur la chaire de S. Pierre, sans l'opposition des Vénitiens. Ce qu'un historien ajoute, que le cardinal irrité, engagea Louis XII à leur faire la guerre, est un conte ridicule, une calomnie absurde contre le roi & le prélat. La France perdit le cardinal d'Amboise en 1510. Il mourut à Lyon dans le couvent des Célestins, à l'âge de 50 ans. On dit qu'il répétoit souvent au frere infirmier qui le servoit dans sa maladie : *Frere Jean, que n'ai-je été toute ma vie Frere Jean!* « Le cardinal d'Amboi-

» toyens précieux. Magnifique
 » & modeste, libéral & éco-
 » nome, habile & vrai, aussi
 » grand homme de bien que
 » grand homme d'état, le
 » conseil & l'ami de son roi,
 » tout dévoué au monarque &
 » très-zélé pour la patrie, ayant
 » encore à concilier les devoirs
 » du légat du saint-siège avec
 » les privileges & les libertés
 » de sa nation, les fonctions pa-
 » ternelles de l'épiscopat avec
 » le nerf du gouvernement, &
 » le caractère même de réfor-
 » mateur des ordres religieux
 » avec le tumulte des affaires
 » & la dissipation de la cour;
 » par-tout il fit le bien, réfor-
 » ma les abus, & captiva les
 » cœurs, avec l'estime publi-
 » que ». *Voy. sa Vie* par l'abbé
 le Gendre, 1721, in-4°, & en
 2 vol. in-12; & ses *Lettres*
 à Louis XII, Bruxelles, 1712,
 4 vol. in-12.

AMBOISE, (Aimery d') grand-maître de l'ordre de S. Jean de Jérusalem, successeur de Pierre d'Aubuffon, en 1503, étoit frere du précédent. La victoire navale qu'il remporta en 1510 sur le soudan d'Egypte, proche Monte-Negro, lui fit un nom dans son ordre & dans l'Europe. Il ne vécut que 2 ans après cet événement, étant mort le 8 novembre 1512, en sa 78me. année. « C'étoit un prince sage, dit l'abbé de Vertot, dans le gouvernement, heureux dans toutes ses entreprises; qui enrichit son ordre des dépouilles des infideles, sans s'enrichir lui-même; qui mourut pauvre, & n'en laissa point dans l'isle».

AMBOISE, (François d') fils d'un chirurgien de Char-

les IX, fut élevé par les soins de ce prince au college de Navarre. Il eut ensuite une charge de maître des requêtes, & de conseiller d'état. Lorsqu'Henri III fut élu roi de Pologne, il suivit ce monarque dans ce pays. Il mourut vers 1620. C'est à lui qu'on attribue l'édition des *Œuvres d'Abailard*, en 1616, in-4°. On a de lui une comédie plaisante, intitulée: *Les Néapolitaines*, 1584, in-12.

AMBOISE, (Adrien d') frere du précédent, fut curé de S. André à Paris, & évêque de Tréguier en 1604: il mourut à son siege en 1616. Il est auteur de la tragédie d'*Holopherne*, 1520, in-8°.

AMBOISE, (Jacques d') docteur en médecine & recteur de l'université de Paris, étoit aussi frere du précédent. Ce fut sous son rectorat que l'université prêta serment à Henri IV, & commença le procès contre les jésuites: il mourut de la peste en 1606. On a de lui: *Orationes duæ in senatu habitæ pro universis Academia ordinibus, in Claromontenses, qui se jesuitas dicunt*, Paris, 1595, in-8°; & quelques autres Questions citées dans la *Bibliothèque de la médecine ancienne & moderne*, par M. Carrere.

AMBOISE. (Françoise d')
Voyez FRANÇOISE.

AMBOISE. (Charles d')
Voyez CHAUMONT.

AMBOISE, (Michel) sieur de Chevillon, fils naturel de Michel d'Amboise, amiral de France, mort en 1511, étoit né à Naples. La famille d'Amboise le fit élever, & lui procura le moyen de vivre; mais un mariage fait contre le vœu

de cette famille, & un crime auquel il participa, & pour lequel il fut mis en prison, lui attira son ressentiment, & le réduisit à la misere. Il vivoit encore en 1547. On a de lui divers ouvrages, où il prend le nom d'*esclave fortuné*, entr'autres les *Contre-épîtres d'Ovide, le Babylon, &c.*, qu'on ne lit plus, & qui ne méritent que l'oubli profond dont ils jouissent.

AMBOISE. (Renée d')
Voyez MONTLUC, Jean dit Balagni.

AMBROISE, diacre d'Alexandrie, homme de qualité, riche, & mari de Ste. Marcelle, fut converti à la foi catholique par Origene, qu'il étoit allé entendre par curiosité. Le disciple plut au maître par son esprit & son éloquence. Nous lisons dans Saint Jerôme, que l'occupation d'Ambroise, tant le jour que la nuit, étoit de faire succéder la lecture à la priere, & la priere à la lecture. C'est à ses soins & à ses libéralités, ajoute le même Pere, que nous sommes redevables des commentaires d'Origene sur l'écriture, lesquels lui sont presque tous dédiés. La fureur des païens lui fournit plusieurs fois l'occasion de souffrir pour le nom de J. C. Ayant été arrêté durant la persécution de Maximin, il fut traité avec ignominie, & dépouillé de ses biens. On le conduisit en Germanie, où l'empereur faisoit la guerre. Mais la Providence lui sauva la vie, ainsi qu'à Protoste, qui avoit été arrêté avec lui. De retour à Alexandrie, il engagea Origene à réfuter Celse, philosophe Epicurien, qui avoit attaqué la religion chrétienne.

Ambroise mourut vers l'an 257. AMBROISE, (S.) docteur de l'église, & archevêque de Milan, comptoit parmi ses aïeux des consuls & des préfets. Son pere, gouverneur des Gaules, de l'Angleterre, de l'Espagne, & d'une partie de l'Afrique, le laissa en mourant à une mere, qui cultiva avec soin son cœur & son esprit. Alexis-Probus, préfet du prétoire, le mit au nombre de ses conseillers, & lui donna ensuite le gouvernement de l'Emilie & de la Ligurie, en lui recommandant de se conduire dans cet emploi plutôt en évêque qu'en juge. Ce conseil fut comme une prédiction de ce qui arriva dans la suite. Après la mort d'Auxence, évêque de Milan, Ambroise fut élu pour lui succéder, par le peuple, qui le proclama d'une voix unanime; & ce choix fut confirmé par l'empereur Valentinien. Ambroise n'étoit que catéchumene; on le baptisa, & on l'ordonna prêtre: on le sacra le 7 décembre 374. L'église d'Italie étoit alors affligée de deux fléaux différens. Les Ariens avoient tour infecté de leur doctrine; & les Goths, qui avoient pénétré jusqu'aux Alpes, avoient commencé leurs ravages. Ambroise eut la fermeté & le courage qu'il falloit dans ces tems malheureux. L'impératrice Justine, maîtresse de l'empire sous son fils Valentinien II, vouloit que les Ariens eussent au moins une église; mais Ambroise, qui savoit que l'audace des sectaires croissoit à mesure du peu de résistance qu'on leur oppose, fut ferme à ne leur rien accorder. Callogone, préfet de la chambre

de l'empereur, menaça le saint évêque de lui ôter la vie, s'il n'obéissoit à son maître. « Dieu » veuille, répondit Ambroise, » que vous exécutiez vos menaces! si vous vous comportez en spadassin, je me comporterai en évêque. Je ne crains point vos menaces; vous ne pouvez faire mourir que le corps: mon ame est au-dessus de votre pouvoir. En m'arrachant la vie temporelle, vous ne porterez aucune atteinte au mérite de mon ministère. L'ame est toute entiere dans le pouvoir de Dieu seul. Croiriez-vous me faire quelque mal? Vous me rendriez au contraire un grand service. En me faisant perdre la vie de ce monde, vous m'en procurez une éternelle. Que ne peut-il se faire que le Seigneur délivre l'église de ses ennemis en dirigeant tous leurs traits contre moi seul! afin que leur fureur soit rassasiée de mon sang ». — « Certainement, dit-il, en écrivant à l'empereur Valentinien, soit que nous consultations les oracles des saintes écritures, soit que nous jetions nos regards vers l'histoire de l'antiquité, nous reconnoîtrons qu'en matiere de foi c'est aux évêques qu'il appartient de juger les empereurs Chrétiens, & non pas à ceux-ci de faire la loi à ceux-là. Il viendra, s'il plaît à Dieu, un jour où jouissant d'une paisible vieillesse, vous désapprouverez vous-même la conduite d'un évêque qui abandonneroit aux laïcs le pouvoir sacerdotal. Votre

» pere, que Dieu avoit fait par-
 » venir à une vieilleſſe avan-
 » cée, avoit coutume de dire :
 » *Il n'appartient pas à moi de*
 » *juger les différends des évê-*
 » *ques* ». La ville de Theſſa-
 lonique s'étoit révoltée contre
 ſon gouverneur, qui fut tué
 dans la ſédition. L'empereur
 Théodoſe, pour ſe venger de
 ſa mort, fit massacrer ſept mille
 habitans de cette malheureuſe
 ville : l'évêque de Milan, in-
 ſtruit de cette barbarie, le mit
 en pénitence publique, & lui
 refuſa l'entrée de l'églife; l'em-
 pereur, qui ſavoit apprécier la
 force toute chrétienne du ſaint
 prélat, ſe ſoumit à cet arrêt ſans
 ſe plaindre. Exemple également
 admirable de la part du Saint,
 & de la part de l'empereur; qui
 apprend aux évêques que la foi
 & le zele purs ont plus de force
 que le trône & le ſceptre, &
 qui avertit les princes de la terre
 que leur véritable grandeur
 conſiſte à ſ'humilier devant le
 Roi des rois (Voy. S. BASILE).
 Sa magnanimité n'ôta rien à ſa
 charité. Il racheta tous les cap-
 tifs que les Goths avoient faits,
 & vendit même à cet effet les
 vaſes de l'églife. Les Ariens le
 lui ayant reproché; il leur dit,
 qu'il valoit mieux conſerver à
 Dieu des ames que de l'or. Ce
 ſaint prélat mourut la veille de
 Pâques, en 397, à l'âge de 57
 ans. Les bénédictins de la cong-
 grégation de S. Maur ont donné
 en 1686 & 1690, ou 1691, une
 édition de ſes ouvrages en 2
 vol. in-folio, diviſée en deux
 parties. La première renferme
 ſes Traités ſur l'écriture-Sainte :
 la ſeconde, ſes écrits ſur
 différens ſujets. En 1787, on a
 donné à Duffeldorff une édi-

tion de ſes Lettres *ad principes*;
 in-12; monument précieux
 de la dignité & de la fermeté
 épiscopale. Tous les écrits de
 S. Ambroïſe ont cet avan-
 tage qu'ils plaiſent & inſtrui-
 ſent en même tems; autant
 remplis de majeſté, de force &
 de vivacité, que d'agrémens,
 de douceur & d'onction. Il y
 a peu de vérités importantes
 de la religion qui ne ſ'y trou-
 vent ſolidement établies & dé-
 veloppées avec netteté: ce qui
 les a fait mettre, preſque auffi-
 tôt qu'ils ont été rendus publics,
 au nombre des livres que l'églife
 conſulte dans les matieres de
 foi. — On a une traduction
 françoïſe de ſes Lettres, 1741,
 en 3 vol. in-12: de ſon *Traité*
de la virginité, 1729, 1 vol.
 in-12; de ſon *Traité des offi-*
ces, par Bellegarde, 1689, 1
 vol. in-12. On lui attribue la
 compoſition du *Te Deum*, con-
 jointement avec S. Auguſtin,
 ſon diſciple & ſa plus illuſtre
 conquête. On dit que dans l'en-
 thouſiaſme d'une piété tendre
 & ſublime, ces deux docteurs
 prononcèrent alternativement
 les verſets de cet impoſant &
 majeſtueux cantique; d'autres
 prétendent qu'il eſt excluſive-
 ment de S. Ambroïſe, & le
 nom d'*Hymnus Ambroſianus*,
 que l'uſage lui donne, eſt une
 preuve de cette opinion. D'un
 autre côté, le ton & la marche
 du cantique ſemble favoriſer
 le premier ſentiment. « Car,
 » dit un critique éclairé, ce
 » qui diſtingue ce cantique de
 » tant d'autres, très-reſpecta-
 » bles d'ailleurs, & tenant à
 » juſte titre une place dans la
 » liturgie, ce n'eſt pas ſeule-
 » ment ce groupe d'idées vaſ-

» tes, grandes, profondes,
 » sublimes, qui en composent
 » le fonds, mais encore la
 » maniere dont tout cela est
 » rassemblé, ou si l'on veut,
 » jeté avec une négligence de
 » génie infiniment supérieure
 » aux efforts de l'art. Ce pas-
 » sage rapide du ciel à la terre,
 » & de la terre au ciel, &
 » de la redoutable majesté de
 » l'Éternel aux miseres & aux
 » besoins de l'homme; adora-
 » tion, terreur, amour, espé-
 » rances, affections vives &
 » tendres, apostrophes d'ad-
 » miration & de respect, de
 » confiance & de gratitude;
 » langage animé & en désor-
 » dre, chutes brusques & iné-
 » gales, vers sans mètre, sans
 » nombre & sans cadence;
 » tout exprime un enthou-
 » siasme nourri au feu de la
 » divinité, & vérifie la ma-
 » niere subite, & pour ainsi dire
 » inspirée, dont une ancienne
 » tradition nous apprend que
 » cette hymne inimitable fut
 » composée par deux grands
 » docteurs de l'église... Les
 » Protestans qui ont fait main
 » basse sur tant de choses catho-
 » liques, n'ont eu garde de se
 » départir de celle-ci; ils ont
 » senti qu'elle ne souffroit point
 » de remplacement ». Il est
 également remarquable qu'on
 ne l'a jamais traduit en aucune
 langue, avec quelque appa-
 rence de succès: preuve d'une
 beauté originale & inimitable
 (V. S. AUGUSTIN). Paulin,
 prêtre de Milan, écrivit sa *Vie*.
 Daillé, Barbeyrac, & le Clerc
 se sont attachés à critiquer la
 doctrine de ce Pere; le dernier
 sur-tout, Socinien de croyan-
 ce, n'a pu lui pardonner son

zele contre les Ariens; il va
 jusqu'à taxer de fourberie ce
 que S. Ambroise raconte com-
 me témoin oculaire, des corps
 des SS. martyrs Gervais &
 Protas. Son nom seul & l'idée
 générale qu'il produit dans l'es-
 prit des Chrétiens, depuis 15
 siècles, suffisent pour réfuter
 les mauvaises critiques & les
 impudentes calomnies. En gé-
 néral, toutes les injures que
 les novateurs disent aux Peres
 de l'église, ne sont autre chose
 qu'une preuve décisive de l'op-
 position de l'ancienne doctrine
 à celle des sectes; ne pouvant
 s'appuyer de l'autorité de ces
 respectables dépositaires de la
 tradition, il ne leur reste que
 la triste & humiliante ressource
 de les dénigrer.

AMBROISE, le Camaldule,
 général de son ordre en 1431,
 naquit à Portico dans la Ro-
 mane. Eugene IV l'envoya au
 concile de Bâle. Il brilla en-
 suite à ceux de Ferrare & de
 Florencé, & il dressa le décret
 d'union entre l'église grecque
 & l'église latine. On admira sa
 facilité à s'énoncer en grec.
 Ambroise fut recherché par les
 savans de son tems, qui ai-
 moient en lui un homme-de-
 lettres enjoué, & un religieux
 aimable, quoique sévere pour
 lui-même. Il dit, à l'occasion
 de Laurent Valla & du Pogge
 Florentin, qu'il n'avoit pu ré-
 concilier : *Qu'on devoit faire
 peu de cas des savans, qui n'ont
 ni la charité d'un chrétien, ni la
 politesse d'un homme-de-lettres.*
 Maxime, qui humilieroit étran-
 gement bien des gens du pre-
 mier nom, si elle pouvoit être
 reçue dans ce siècle. Il mourut
 en 1439. Nous avons de lui :

I. Plusieurs traductions de Peres Grecs. II. Une *Chronique du Mont-Cassin*. III. Des harangues. IV. Des lettres & d'autres ouvrages. Ses lettres contiennent beaucoup de faits concernant l'histoire civile & littéraire. On les trouve dans la collection de dom Martenne. On a aussi de lui *Hodoeporicon*, ou visite des monasteres de son ordre, Florence, 1680, in-4°.

AMBROISE DE LOMBEZ, pieux & savant capucin, dont le nom de famille étoit la Peyrie, né à Lombez le 20 mars 1708, entra en religion le 25 octobre 1724, fut successivement professeur en théologie, gardien, définiteur, &c., & travailla avec beaucoup de zèle à la direction des ames, fonction pour laquelle il avoit des talens rares. Il fut l'instrument dont Dieu se servit pour convertir un grand nombre de pécheurs, pour affermir les justes dans la pratique des vertus, pour consoler les pusillanimes & rassurer ceux qui étoient d'une conscience trop timorée. On a de lui : I. *Traité de la paix intérieure*, 1 vol. in-12, plusieurs fois imprimé. Cet ouvrage, chef-d'œuvre en son genre, écrit avec netteté, élégance & précision, plein de maximes solides, de principes lumineux, de sentimens pleins d'onction, prouve la connoissance que l'auteur avoit du cœur humain. II. *Traité de la Joie de l'Ame*, 1 vol. in-12, écrit dans le même esprit, & avec le même succès que le précédent. III. *Lettres spirituelles sur la paix intérieure*, &c., 1 vol. in-12. Il mourut à S. Sauveur, près de Bareges, en 1778.

AMBROSINI, (Barthélemi) professeur en médecine, & directeur du jardin botanique de Bologne, sa patrie, vers 1620, fut dans le même tems préposé par le sénat de cette ville, au cabinet d'histoire naturelle de la république. Outre plusieurs volumes d'Aldrovandi, qu'il a publiés, il a donné : I. *Panacea ex herbis quæ à Sanctis denominantur*, Bononiæ, 1630, in-8°. II. *Historia capsicorum cum iconibus*, ibid., 1630, in-12. III. *Theodorica medicina*, ibid., 1632, in-4°, &c. Il mourut en 1657.

AMBROSINI, (Hyacinthe) frere & successeur du précédent dans la direction du jardin de botanique à Bologne, est auteur des ouvrages suivans : I. *Hortus Bononiæ studiosorum constitus*, &c., Bononiæ, 1654-1657, in-4°. II. *Phytologia, hoc est de plantis*, ibid., 1656-1666, in-fol. Ce dernier contient les différens noms & les synonymes avec les étymologies des plantes découvertes dans le XVIIe. siecle. La mort de l'auteur a laissé imparfait cet ouvrage, qui devoit avoir plusieurs volumes.

AMÉ. Voyez AMAT.

AMÉDÉE, proche parent de l'empereur Conrad III, embrassa, après avoir été marié, la vie religieuse dans l'abbaye de Bonnevaux, & demanda d'être employé aux plus bas offices de la maison. L'abbé lui accorda sa demande, afin de lui fournir l'occasion de pratiquer l'humilité & la pénitence. Le comte d'Albion, son oncle, l'étant venu voir un jour, le trouva tout en sueur, occupé à nettoyer les souliers des moines,

& si fortement appliqué à la priere, qu'il ne fut point aperçu de lui. La comparaison qu'il fit de ce spectacle avec l'état que son neveu avoit eu dans le monde, le toucha de la maniere la plus vive. Il quitta Bonnevaux pénétré d'admiration, & alla publier à la cour le prodige d'humilité qui s'étoit offert à ses yeux. Amédée fonda quatre monasteres de son ordre, du nombre desquels fut celui de Tamiés, dans le Tarentaise. Pendant qu'on bâtissoit les monasteres, il se mêloit lui-même parmi les ouvriers, & travailloit avec eux. Il mourut à Bonnevaux en odeur de sainteté, l'an 1140. Son fils, nommé aussi *Amédée*, qu'il avoit fait élever dans la piété, passa quelques années à la cour de l'empereur. Il prit ensuite l'habit à Clairvaux, sous S. Bernard, & mourut évêque de Lausanne.

AMÉDÉE V, dit *le Grand*, comte de Savoie en 1285, défendit en 1315 l'isle de Rhodes contre les Turcs qui vouloient la reprendre. Ce fut en mémoire de cette expédition qu'Amédée & ses descendans ont pris pour armes une croix de Malte, avec cette devise en quatre lettres, F. E. R. T. qu'on explique ainsi : *Fortitudo ejus Rhodum tenuit*. On dit que ce prince fit 32 sieges, & qu'il fut toujours vainqueur. Il mourut à Avignon en 1323. Il s'étoit rendu dans cette ville, pour porter Jean XXII à faire prêcher une croisade contre les infideles, en faveur d'Andronic, empereur d'Orient, qui épousa sa fille.

AMÉDÉE VI, surnommé *comte Verd*, parce qu'il parut

à un tournoi avec des armes vertes, fut comte de Savoie en 1343. Il alla en Grece secourir Jean Paléologue, & l'arracha des mains du roi de Bulgarie. Il donna du secours au roi de France contre celui d'Angleterre. On le regarda comme l'arbitre de l'Italie & le défenseur des papes. Il mourut en 1383 de la peste. Amédée est l'instituteur de l'ordre du *Lacs d'amour*.

AMÉDÉE VIII, successeur d'Amédée VII, en 1391, fut surnommé *le Pacifique & le Salomon de son siecle*. Il fut conserver la paix, pendant que tous les potentats ses voisins se faisoient la guerre. Après avoir fait ériger la Savoie en duché en 1416, il quitta ses états & ses enfans, & se retira avec plusieurs seigneurs de sa cour au prieuré de Ripaille, près Thonon. Il y bâtit tout auprès un beau palais, auquel il donna le nom d'*Ermitage*. Et dans une assemblée des grands de ses états, il y institua, l'an 1434, l'ordre de chevalerie séculiere de l'*Annonciade*, qui n'étoit qu'une réforme de celui du *Lacs d'amour*, établi en 1355 par le comte Amédée, dit *le Verd*. Tous ceux qui étoient admis dans ce séjour tranquille, embellis des charmes de la nature & de la piété, étoient abondamment pourvus de tout ce qui rend la vie aisée & décente. Leur habit étoit moins rude que celui des religieux, c'étoit un drap gris très-fin, un bonnet d'écarlate, une ceinture d'or, & une croix au cou, de la même matiere. Amédée jouissoit d'un repos précieux, ne connoissant que des plaisirs

honnêtes & déçens, lorsque les Peres du concile de Bâle lui donnerent la tiare l'an 1439, & l'opposèrent à Eugene IV. Le cardinal d'Arles fut député, pour lui apprendre son élection. Amédée vint au-devant de lui avec ses ermites & ses domestiques, & consentit à être pape, après avoir témoigné quelques regrets de quitter son ermitage. Il prit le nom de Félix V. Après la mort d'Eugene, Nicolas V ayant été élu, Félix abdiqua la tiare en 1449, par esprit de paix, & se contenta du chapeau de cardinal. Il faut lire sur ces événemens un ouvrage curieux, imprimé à Paris, chez Cramoisy, 1626, in-8^o : *Amedeus pacificus, seu de Eugenii IV & Amedei Sabaudia ducis, in sua obedientiâ Felicis papæ V nuncupati, controversus commentarius, jussu serenissimi ducis ab ejus historiographo digestus*. Il mourut quelque tems après à Geneve en 1451, âgé de 69 ans, en philosophe chrétien, qui a sacrifié par répugnance une dignité, acceptée malgré lui, à la tranquillité de l'église.

» Duclos & Voltaire (dit le Protestant auteur de l'*Histoire littéraire de Geneve*) « se sont » accordés à calomnier la conduite pieuse de ce prince à » Ripaille, parce qu'un proverbe du pays peint une vie » de plaisirs par ces mots *faire Ripaille*; mais ils n'ont pas » réfléchi que cette expression » n'est relative qu'à la situation riante de cet ermitage, & à la vie heureuse que les ermites y menotent, en » comparaison de la vie dure » & austere de la plupart des

» religieux. Tous les auteurs » du tems font l'éloge d'Amédée. Le satyrique Poggio » en parle avantageusement. » Æneas Sylvius, donne une » idée intéressante de la vie régulière de ce prince. Montrelet, qui aime à médire, Raynaldus, &c., approuvent » tout ce qu'il fit. Le suffrage » des contemporains doit imposer silence aux détracteurs de » nos jours ».

AMÉDÉE IX, né à Thonon, en 1435, succéda à Louis, duc de Savoie, en 1465. Il joignit la valeur d'un héros à toutes les vertus d'un chrétien. Ses ennemis l'éprouverent plus d'une fois; mais il usoit généreusement de la victoire. Il chérissoit les pauvres comme ses enfans. On lui dit un jour que ses aumônes épuisoient ses finances. *Et bien*, dit-il, *voici le collier de mon ordre; qu'on le vende, & qu'on soulage mon peuple*. Amédée mourut saintement en 1472, emportant les regrets de son peuple & de ses voisins. Il avoit épousé Yolande de France, qui le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Les vertus de ce prince lui ont mérité le titre de *Bienheureux*.

AMELOT DE LA HOUS-SAYE, (Abraham-Nicolas) né à Orléans en 1634, & mort à Paris en 1706, dans un état peu au-dessus de l'indigence. C'étoit un esprit dur & un homme austere. Il est connu par son talent pour la politique. Il s'étoit formé sous le président de S. André, ambassadeur à Venise, qui le prit pour son secrétaire. Nous avons de lui plusieurs ouvrages, parmi les

quels on distingue: I. Sa *Traduction de l'Histoire du Concile de Trente*, de Fra-Paolo, 1686, in-4°; assez estimée avant que celle de le Courayer parût. Cette version lui fit des ennemis; on trouva mauvais qu'il se fût avisé de traduire l'ouvrage d'un moine factieux qui, suivant la remarque de Bossuet, couvroit sous un froc l'esprit & les sentimens de Calvin, & qui n'avoit eu d'autre but que de rendre odieuse cette grande assemblée de prélats catholiques (*Voyez SARPI*). II. Une Traduction du *Prince de Machiavel*, en 2 vol. in-12. Il s'efforce vainement d'y justifier cet écrivain, des justes reproches qu'on lui a faits, d'avoir donné des leçons d'assassinat & d'empoisonnement. « Machiavel, dit un auteur estimé, en seignant une politique destructive de toute espece de bonne foi, méritoit plutôt d'être réfuté que traduit. La morale des princes, comme celle des particuliers, ne sauroit être vraiment respectable & solidement utile, qu'autant qu'elle est fondée sur l'équité ». III. La Version de l'*Homme de Cour*, de Gratian, in-12, avec des remarques morales & politiques. IV. Celle des *Annales de Tacite*, en 4 vol. in-12, sèche & plate, mais estimée à cause des notes politiques dans lesquelles il a noyé son auteur. V. L'*Histoire du gouvernement de Venise*, 3 vol. in-12, 1714, avec l'examen de la liberté originelle de Venise, traduit de l'italien. Cette histoire déplut au sénat, qui s'en plaignit à la cour de France; on

dit que l'auteur fut enfermé à la Bastille. VI. La *Morale de Tacite*, extraite de ses *Annales*, in-12. Cet ouvrage est encore recherché aujourd'hui. Amelot avoit beaucoup médité sur cet écrivain: mais si cette étude approfondie forma son génie à la politique, elle ne perfectionna pas sa maniere d'écrire. VII. *Factum* servant de réponse au livre intitulé: *Procès fait aux Juifs de Metz*, accusés d'avoir tué un enfant chrétien, Paris, 1670, in-12. Ce petit écrit est fort rare. VIII. Ses *Mémoires Historiques, Politiques, Critiques & Littéraires*, en 3 vol. in-12, sont, de tous ses écrits, le plus inexact & le plus répandu; ils sont remplis d'une quantité d'anecdotes, dont la plupart sont fausses, & les autres si communes, que ce n'étoit pas la peine d'en faire un livre particulier. Il ne faut pas oublier que plusieurs auteurs ont puisé dans cet ouvrage bien de petits faits qu'ils nous ont donnés ensuite, d'un air avantageux, comme des découvertes.

AMELOTTE, (Denys) né à Saintes en 1606, prêtre de l'Oratoire en 1650, mourut à Paris en 1678. Nous avons de lui: I. La *Vie du Pere de Condren*, in-4°, pleine de minuties. II. *Traduction du Nouveau-Testament*, en françois, avec des notes, en 2 vol. in-4°, & 4 vol. in-8°. Cette version, imprimée aussi en 1 vol. in-8° & in-12 sans notes, est très-répandue. Dans la préface de la premiere édition, le P. Amelotte assure qu'il avoit eu les manuscrits de la bibliotheque Vaticane, 20 manuscrits de France

& d'Espagne, tous ceux d'Italie, d'Angleterre, des pays du Nord, du fond de la Grece. C'est une ruse d'auteur. Il n'avoit jamais eu en main aucun de ces manuscrits, il l'avoit avoué lui-même à ses confreres. Il étoit d'ailleurs ridicule, de supposer que cet Oratorien eût trouvé dans ces manuscrits, soit réels, soit imaginaires, de quoi réformer ou le texte ou le sens des Livres - Saints. Deux protestans, Daillé le fils & Conrart, accommoderent cette traduction, en se servant de celle de Mons, à leurs opinions, & la firent imprimer à Paris, chez Louis Vendôme in-12, 1671, en petit caractère. Mais à peine cette édition parut-elle, qu'elle fut supprimée; ce qui l'a rendue très-rare. III. Un *Abrégé de Théologie*, in-4°. IV. *Harmonie des quatre Evangélistes*, en françois, in-12, 1669, & en latin, 1670.

AMENOCLES ou AMINOCLES, Corinthien, construisit, au rapport de Thucydide, de Diodore & de Pline, les premieres trirêmes qu'on ait vues dans la Grece. Cependant quelques auteurs en attribuent l'invention aux Sidoniens.

AMERBACH, (Jean) natif de Suabe, imprimeur du XV^e. siecle, s'établit à Bâle, & s'y distingua par des éditions correctes. Il publia en 1506 les ouvrages de S. Augustin. Il préparoit ceux de S. Jérôme; mais la mort qui l'enleva en 1515, l'empêcha de les achever. Ce n'est pas à lui, comme quelques-uns l'ont avancé, qu'on doit la perfection des caractères d'imprimerie; Nicolas Janson, Jean & Wendelin de Spire &

autres, ont employé long-tems avant lui des caractères plus beaux que les siens. Il a commencé à imprimer en 1480; & l'*Italique* n'a été inventé par Alde qu'en 1501, pour une édition d'*Horace*, in-8°. Ainsi on ne peut pas dire que ses caractères étoient préférables à tous égards à l'*Italique* qui étoit en usage de son tems, comme plusieurs l'ont assuré. Boniface son fils fut un fameux jurisconsulte à Bâle, qui mourut en 1562.

AMÉRIC-VESPUCE, naquit à Florence d'une famille ancienne; en 1451. Son goût pour la physique, pour les mathématiques, & pour les voyages maritimes, se développa de bonne heure. Dès qu'il eut appris que Colomb venoit de découvrir le Nouveau-Monde, il brûla du desir de partager sa gloire. Ferdinand, roi d'Espagne, lui fournit quatre vaisseaux, avec lesquels il partit de Cadix en 1497. Il revint un an après, amenant avec lui 222 prisonniers. Améric, dans cette navigation, avoit découvert de nouvelles terres. Il fit une seconde course, aussi heureuse que la premiere, d'où il apporta des pierreries, & beaucoup d'autres choses d'un grand prix. Emmanuel, roi de Portugal, l'enleva à Ferdinand, & fit armer en sa faveur trois vaisseaux, qui lui servirent à découvrir quelques isles. Ferdinand se l'attacha encore, & lui donna une flotte, avec ordre de tirer vers le Sud par la côte du Brésil. C'est là l'époque de ses grandes découvertes. Il jouit de la gloire de donner son nom à la moitié du

globe. Dans les VIIIe. & IXe. siècles, dit un auteur célèbre, c'étoient des Barbares qui venoient faire des incursions chez des peuples policés; dans ce siècle, ce sont des peuples policés qui vont subjuguier des Barbares. Améric mourut en 1516 aux isles Terceres. Nous avons de lui une relation de quatre de ses voyages. Le roi de Portugal fit suspendre dans l'église métropolitaine de Lisbonne, les restes de son vaisseau, nommé la *Victoire*. L'abbé Bandini publia sa *Vie* en 1745 à Florence, in-4°. Il accuse mal-à-propos Pluche & Charlevoix, d'avoir ôté à Améric la gloire de la découverte de l'Amérique; il est exactement vrai que cette gloire appartient proprement à Christophe Colomb. De la découverte des isles à celle du continent, il n'y avoit qu'un pas à faire; & il est plus que vraisemblable, qu'indépendamment des travaux de Vespuce, l'Europe n'eût guere tardé à jouir des suites toutes naturelles des connoissances que lui avoit données Colomb. *Voy.* BÉHAÏM.

AMERVAL, (Eloi d') est auteur d'un livre de morale en rimes françoises, intitulé: *Le Livre de la Diablerie*, Paris, 1508, in-fol., gothique, peu commun.

AMÈS, (Guillaume) professeur de Théologie à Francker, a écrit en latin, sur les cas de conscience, & a fait plusieurs ouvrages de controverse contre Bellarmin, &c., 5 vol. in-12, Amsterdam, 1658. Il mourut en 1634, à 57 ans.

AMIENS, (Jean-Louis d') Capucin de la province de Pa-

ris, est auteur de différens ouvrages de chronologie & d'histoire; tels sont I. *Atlas temporum in 4 libris, &c.*, Paris, 1685. II. *Epitome historiarum omnium à Christo nato ad octogessimum annum supra millesimum sexcentessimum cum omnibus characteribus usque ad consummationem sæculi*, Paris, 1685, in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec George d'Amiens, également capucin, qui se fit une réputation distinguée entre les érudits du 17e. siècle: on a de lui: I. *Tertullianus redivivus, scholiis & annotationibus illustratus, &c.* il s'est fait à Paris 3 éditions de cet ouvrage; la première est de 1646, in-fol. II. *Trina Sancti Pauli Theologia, positiva, moralis & mystica; seu omnigena in Sancti Pauli apostoli epistolas commentaria*, Paris, 1649, 3 vol. in-fol.

AMILCAR, nom commun à plusieurs Carthaginois. Le plus connu est le pere d'Annibal. Il désola l'Italie pendant cinq ans, jusqu'à ce qu'il fut vaincu avec sa flotte, près de Trapani, l'an 242 avant J. C. Il fut tué en Espagne, environ 20 ans après. Il fit jurer à Annibal son fils une haine éternelle contre le nom Romain, & il le laissa avec ses deux autres freres, comme trois lions, qui devoient déchirer le sein de Rome jusqu'à leur dernier soupir.

AMIN-BEN-HAROUN, fixieme calife de la maison des Abassides. Son nom étoit Mohammed, & son surnom Amin, qui signifie *le Fidele*. Il succéda à son pere Aron Raschild, l'an de J. C. 809. Mamon son frere étoit subrogé au califat, par une déclaration expresse,

qu'Aron leur pere avoit fait attacher au temple de la Mecque. Ce prince avoit ordonné en même-tems que le gouvernement & l'armée du Khorasan avec tous les meubles de la maison impériale, demeureroient après sa mort à ce cadet. Amin, proclamé calife, n'observa aucun des ordres que son pere lui avoit donnés, se fouchant fort peu d'exécuter sa dernière volonté. Il ôta d'abord à son frere tous les meubles, dont il devoit seul avoir la possession, & fit venir à Bagdad toutes les troupes du Khorasan. Mamon arma contre son frere, le vainquit & le fit mourir l'an 822 de J. C. La nonchalance de ce prince fut en partie cause de sa mort. L'armée de Mamon ayant assiégé Bagdad, & pris un poste considérable, on le trouva jouant paisiblement aux échecs. On le pressa de prendre les armes, pour ranimer le courage des assiégés : *Laissez-moi en repos*, leur répondit-il ; *car je suis près de faire un beau coup, & de donner échec & mat à mon adverse partie.* Un de ceux qui étoient présens, & qui entendit les paroles d'Amin, ne put s'empêcher de dire, que le bon sens & la bonne fortune alloient ordinairement de compagnie. Amin, privé déjà du premier, ne tarda pas à perdre l'autre.

AMINADAB, lévite habitant à Cariathiarim, chez lequel on déposa l'Arche, après qu'elle eut été ramenée du pays des Philistins. Ce saint homme en donna le soin à son fils Eléazar, qui la garda jusqu'à ce que David la fit venir à Jérusalem.

AMIOT. Voyez AMYOT : (Jacques)

AMIRA. Voyez GEORGE AMIRA.

AMITIÉ. Les Grecs en avoient fait une divinité. Les Romains la représentoient sous la figure d'une jeune personne vêtue d'une tunique, sur la frange de laquelle on lisoit : *La mort & la vie.* Sur son front étoient gravés ces mots : *L'été & l'hiver.* La figure avoit le côté ouvert jusqu'au cœur, qu'elle montrait du bout du doigt avec ces mots : *De près & de loin.*

AMMAN, (Paul) né à Breslau, le 31 août 1634, étoit de l'académie des curieux de la nature, & professeur en médecine à Leipsig : il mourut le 4 février 1691. Il a donné I. *Enumeratio Plantarum Horti Leipsiensis*, Lipsiæ, 1675, in-8°. II. *Charakter Plantarum*, 1676, in-12. III. *Hortus Bostianus quoad exotica descriptus*, 1686, in-4°, &c.

AMMAN, (Jean-Conrad) médecin Suisse du dernier siècle, mort à Amsterdam, s'étoit appliqué particulièrement à apprendre à parler aux sourds de naissance. Il fit admirer son talent dans son pays, en France & en Hollande. Il publia les moyens dont il se servoit, dans deux petits Traités curieux & recherchés ; l'un sous le titre de *Surdus loquens*, Harlemii, 1692, in-8° : l'autre *De Loquela*, Amsterdami, 1700, in-12. L'abbé de l'Épée, & l'abbé Deschamps, devenus célèbres dans ce siècle par l'art de faire parler les muets, ont beaucoup profité de ces ouvrages. Long-tems avant le médecin Amman, Jean Wallis

avoit

avoit exercé avec beaucoup de succès le même art, qu'un religieux nommé Ponce, avoit déjà fait connoître en Espagne.

AMMANATI, (Barthélemy) sculpteur & architecte célèbre, né à Florence en 1511, mort en 1586, ou selon le *Dictionnaire des Artistes*, en 1592, fut employé dans sa patrie à plusieurs édifices considérables, où il fit preuve de ses talens. Les portiques de la cour du palais Pitti sont de lui, ainsi que le pont de la Trinité, l'un des plus beaux qui aient été faits depuis la renaissance des arts. On voit aussi plusieurs de ses ouvrages à Rome, tels que la façade du college Romain, le palais Ruspoli sur le cours, & autres. Cet architecte composa un grand ouvrage, intitulé la *Citta*, qui comprenoit les dessins de tous les édifices publics, nécessaires à une grande ville. Ce livre, après avoir passé successivement en plusieurs mains, fut donné dans le siecle dernier au prince Ferdinand de Toscane, & l'on ignore aujourd'hui ce qu'il est devenu. Ammanati avoit eu le bonheur de trouver dans une femme aimable le même goût qu'il avoit pour les belles-lettres. Cette femme fit des poésies italiennes, très-estimées, qu'on imprima à Florence en 1560.

AMMIEN-MARCELLIN, natif d'Antioche. Il servit d'abord sous Constance, Julien & Valens, & vint jouir des délices de Rome, l'an 378, après la mort de ce dernier empereur. Il y travailla à son *Histoire*, qu'il commença à la fin du regne de Domitien. Les freres de Valois en donnerent une

édition avec des notes l'an 1636. On en a aussi une bonne édition de Paris, 1681. Gronovius la fit réimprimer à Leyde en 1693, in-fol., & l'embellit de plusieurs remarques savantes & curieuses. L'abbé de Marolles en publia une traduction en 1672, 3 vol. in-12. On en a une meilleure imprimée depuis peu à Berlin, aussi en 3 vol. in-12. Cette Histoire, qui étoit d'abord en 31 livres, & dont nous n'avons plus que 18, n'est point écrite avec l'élégance de Quinte-Curce, ni avec la précision de Salluste. Le style en est dur; mais les faits sont intéressans, & racontés avec assez d'impartialité. L'empereur Julien y est flatté, mais c'est l'effet des circonstances, & de l'influence qu'elles eurent sur la liberté de l'historien. Cependant Ammien Marcellin ne dissimule pas les événemens les plus favorables à la religion chrétienne que Julien détestoit; il rapporte les vains efforts qu'il fit pour rétablir le temple de Jérusalem; & la maniere miraculeuse dont ce projet fut anéanti. En général le christianisme n'est pas maltraité dans son ouvrage comme dans ceux d'autres païens.

AMMIRATO, (Scipion) né à Lecce, ville du royaume de Naples, se rendit à Florence à l'invitation du grand-duc. Ce prince l'engagea à écrire l'*Histoire de Florence*; & Ammirato, qui s'en acquitta à son gré, eut pour récompense un canonicat de la cathédrale. Il mourut en 1600. On a encore de lui: I. *Des Discours sur Taccite*, Florence, 1598, in-4°, traduits en françois, Lyon, 1619, in-4°. II. *Des Harangues*.

III. Des *Opuscules*. IV. Des *Poésies* & d'autres ouvrages assez foibles. La meilleure édition de son *Histoire*, qui est très-estimée, est celle de Florence, 1641-1647, en 3 vol. in-fol. Elle fut publiée par son fils adoptif, qui avoit aussi pris le nom d'Ammirato. Il continua cet ouvrage, que son pere avoit terminé à l'année 1574. V. *Les Généalogies* des familles nobles de Florence, 1615; & celles des familles napolitaines, 1651, in-fol.

AMMON, fils de Loth & de sa fille cadette, fut pere des Ammonites, peuple qui fit sou-vent la guerre avec Israël.

AMMON ou HAMMON. C'est le même que Jupiter. Il étoit particulièrement honoré à Thebes, capitale de la haute Egypte. On dit que Bacchus s'étant trouvé dans l'Arabie déserte, fut sur le point de mourir de soif; il implora le secours de ce Dieu, qui lui apparut sous la forme d'un belier, lequel, en frappant du pied contre terre, lui montra une source d'eau. On dressa là un autel superbe à Jupiter, qu'on surnomma *Ammon*, à cause des sables qui sont dans cette contrée. D'autres disent que Jupiter fut ainsi surnommé, parce que son premier temple fut élevé par un berger appelé *Ammon*. Les peuples de la Lybie lui en bâtirent un magnifique sous ce nom, dans les déserts qui sont à l'occident de l'Egypte. On venoit de fort loin consulter la statue de ce Dieu, qui y rendoit de fameux oracles: ils durèrent jusqu'au tems de Théodose. On le représentoit sous la forme d'un belier, ou seulement avec

une tête & des cornes de belier. Alexandre-le-Grand avoit la folie de vouloir passer pour fils de Jupiter Ammon. Ammon fut aussi le nom d'un roi de Lybie, que quelques-uns prennent pour Bacchus.

AMMON, appelé *Amoïn* par les Egyptiens, naquit en Egypte, d'une famille noble & riche; lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt-deux ans, en 308, ses tuteurs & curateurs l'obligerent de se marier. Mais le jour même de son mariage il lut à sa femme l'éloge que fait S. Paul de la virginité, & lui persuada facilement de s'engager avec lui à vivre dans une continence perpétuelle. Ammon fut le premier solitaire qui habita la montagne de Nitrie. Il y passa vingt-deux ans, & il la rendit fort célèbre par sa sainteté, ainsi que par les nombreux ermitages qu'il forma, & qu'il remplit de disciples dignes de lui. S. Athanase, dans la *Vie* de S. Antoine, en parle avec de grands éloges. Il est nommé sous le 4 d'octobre dans la plupart des ménologes des Grecs.

AMMONIUS, philosophe d'Alexandrie, fut élevé dans le christianisme. Il commença par porter du bled dans des sacs; ce qui le fit surnommer *Saccas*; mais ayant quitté ce métier, il fit de grands progrès dans la philosophie éclectique, ou des nouveaux Platoniciens, & il l'enseignoit avec succès en 243. Origene, Plotin furent ses disciples. S. Jérôme loue beaucoup sa *Concorde des Evangélistes*: elle se trouve dans la *Bibliothèque des Peres* (Voyez ZACHARIE de Goldsborough). Cette concordance est compo-

féé uniquement du texte sacré, sans y ajouter & sans en omettre un seul mot. Ammonius ne fut pas moins estimé des auteurs païens, que des chrétiens : Plotin, Longin, Porphyre & Hiérolès en faisoient beaucoup de cas.

AMMONIUS, chirurgien d'Alexandrie, fit le premier une ouverture à la vessie pour en tirer la pierre. C'est ce qui le fit appeller *Lithotome*, c'est-à-dire, *Coupeur de pierre*.

AMMONIUS, fils d'Hermias, philosophe péripatéticien, disciple de Proclus, a fleuri dans le VIe. siecle. I. Son ouvrage : *De differentia Vocum*, se trouve dans un Dictionnaire grec publié in-fol., à Venise en 1497; & il est imprimé avec d'autres anciens Grammairiens, Leyde, 1739, 2 part. in-4°. II. *Commentarius in Librum Aristotelis de interpretatione*, græcè, Venise, 1546, in-8°, est encore de cet auteur.

AMNON, fils aîné de David, conçut un amour si violent pour Thamar sa sœur, qu'il abusa d'elle malgré sa résistance. Il la chassa ensuite avec outrage. Absalon, frere de Thamar, pour venger cet inceste, fit inviter Amnon à un festin; & dès qu'il fut ivre, il le fit assassiner, vers l'an 1030, avant J. C.

AMOLON, succéda à Agobard sur le siege de Lyon en 840, & mourut en 852. Il fut aimé du roi Charles-le-Chauve & du pape Léon IV. Il est auteur de quelques opuscules sur la grace & la prédestination, qui se trouvent dans les tomes 13 & 14 de la *Bibliothèque des Pères*, & dans l'appendice aux *Œuvres* d'Agobard, par Baluze.

On trouve aussi au même endroit sa Lettre à Theutbalde, évêque de Langres. Il mandoit à ce prélat d'ôter de l'église, & d'enterrer décemment certaines reliques dont on ne pouvoit constater l'authenticité. Il appuyoit ce qu'il disoit sur la conduite que S. Martin avoit tenue en pareil cas, & sur le décret du pape Gélase. Quant aux prétendus miracles de quelques femmes qui tomboient en convulsion, & qui souffroient en présence de ces reliques, il disoit qu'il falloit les rejeter & les mépriser. Les vrais miracles, ajoute-t-il, rendent souvent la santé aux malades, mais ils ne l'ôtent jamais : réflexion applicable aux farces dont la secte jansénienne a prétendu faire des œuvres divines (*Voy. PARIS & MONTGERON*). Il avoit pris quelque tems la défense de Gotescalc, qu'il tâcha d'excuser dans les commencemens, ne le connoissant pas bien, mais il rejeta toujours les erreurs qu'on condamnoit en lui.

AMON, roi de Juda, fils & successeur de Manassès, fut aussi impie que son pere, & ne revint pas de ses erreurs comme lui. Ses officiers lui donnerent la mort après deux ans de regne, vers l'an 561 avant J. C.

AMON, gouverneur de la ville de Samarie, retint en prison le prophete Michée, par ordre du roi Achab.

AMONTONS, (Guillaume) naquit à Paris l'an 1663, d'un avocat originaire de Normandie. Une surdité considérable, dont il fut attaqué dans sa jeunesse, l'empêchant de jouir de la société des hommes, il com-

mença de s'amuser aux machines. Il apprit le dessin, l'arpentage, & fut employé dans plusieurs ouvrages publics. En 1687, n'ayant encore que 24 ans, il présenta à l'académie des sciences un nouvel Hygromètre, qui fut fort approuvé. On n'applaudit pas moins à ses *Remarques sur une nouvelle Clepsydre & sur les Barometres*, dédiées à la même académie, qui se l'associa en 1699. Ce livre, mis au jour en 1695, est presque dans l'oubli aujourd'hui. Amontons a laissé aussi une *Théorie des Frottemens*, qui se trouve dans les Mémoires de l'académie. Son *Thermometre*, quoique défectueux, en ce que le résultat en dépendoit en partie de la pesanteur de l'air, a paru très-ingénieux. Il mourut en 1705, d'une inflammation d'entrailles. Le fonds de son caractère étoit la retenue, la droiture & la franchise.

AMORT, (Eusebe) chanoine régulier de l'ordre de S. Augustin, se distingua en Baviere par ses observations astronomiques & un grand nombre d'écrits sur différens sujets. C'étoit un homme sage, modeste, & profondément savant. On a de lui entr'autres ouvrages : I. *Philosophia Pollingana*, Ausbourg, in-fol., 1730. Il y a à la fin de ce volume, un traité fort étendu contre le mouvement de la terre, intitulé : *Notitia accurata de systemate ac partibus universi* : ouvrage que les astronomes modernes regardent comme suranné, & qui contient néanmoins plusieurs observations, qui peut-être n'ont pas encore été suffisamment éclaircies. II.

Un traité historico-théologique des Indulgences, in-fol. III. Un supplément au *Dictionnaire des Cas de Conscience* de Pontas. IV. Des Regles tirées de l'écriture-Sainte, des conciles & des Peres, touchant les apparitions, révélations, visions, &c., 1744, 2 vol. in-4°. V. Une dissertation qui restitue à son vrai auteur le précieux livre de l'*Imitation de Jesus-Christ*. Cet ouvrage plein d'érudition & d'une critique lumineuse, dissipe entièrement les doutes que les *Gersenistes* avoient tâché de répandre sur l'auteur de cet excellent traité de morale. Quoique les dissertations de l'abbé Ghesquiere & de l'abbé Desbillons contiennent la même démonstration, & ajoutent même de nouvelles lumières à celles d'Amort, un avantage particulier de cette dernière, est l'expression exacte des caracteres des différentes versions que les *Gersenistes* ont prétendu être antérieures au tems de Thomas à Kempis. Il consiste par la seule inspection de cette écriture, que la prétendue antiquité de ces manuscrits, n'existe que dans l'imagination de quelques critiques, que le préjugé, ou je ne sais quel esprit de parti, a engagés à défendre un paradoxe historique qui ne soutient pas la première vue d'un lecteur impartial (*Voy. NAUDÉ, GERSEN, KEMPIS, DESBILLONS*). Tous ces ouvrages sont écrits en latin. Eusebe Amort mourut le 25 novembre 1775, à l'âge de 82 ans. On a gravé son portrait avec cette inscription : *Litterarum, maximè sacrarum, per Bavariam restaurator.*

A M O S, le troisième des

douze petits prophètes, étoit un berger, de la ville de Thécus, comme il le dit lui-même au commencement de sa prophétie. S. Jérôme l'appelle, *pastor, & rusticus, & ruborum mora distringens*. Il vivoit sous les regnes d'Osias, roi de Juda, & de Jéroboam II, roi d'Israël. Ses prophéties, renfermées dans neuf chapitres, sont écrites avec beaucoup de simplicité. On y trouve bien des comparaisons tirées de sa profession, elles n'en sont que plus expressives & plus pittoresques. Amazias, prêtre de Béthel, le fit mourir vers l'an 785 avant J. C. L'auteur de la *Vie des prophètes*, attribuée à S. Epiphane, S. Clément d'Alexandrie, & quelques auteurs modernes ont cru que ce prophète étoit le même qu'Amos père du prophète Isaïe. Mais S. Augustin, S. Jérôme, S. Basile, S. Isidore, &c., rejettent avec raison ce sentiment. Le père du prophète Isaïe étoit un homme de qualité de la ville de Jérusalem; & le prophète Amos avoue lui-même, qu'il étoit un berger. Outre cela, on écrivoit ces noms diversement; quoique les latins n'y fassent point de différence.

AMOUR, (Guillaume de Saint-) naquit à Saint-Amour, bourg de la Franche-Comté. Il eut un canonicat à Beauvais, & prit le bonnet de docteur de Sorbonne. Les privilèges accordés aux religieux mendiants, ayant offensé l'université de Paris, Saint-Amour fut député à Rome, & remplit sa mission avec une ardeur qui tenoit du fanatisme. Son livre *Des périls des derniers tems*, composé à cette occasion, est

une déclamation contre les religieux, & en particulier contre les Dominicains. « L'estime & » la faveur, dit l'abbé Berault, » que les personnes les plus » illustres témoignèrent à ces » religieux, leur attirèrent bien » des reproches & des injures. » On les chargea de toutes les » imputations qu'on a renouvelles si souvent depuis, & » qu'on ne se lassera jamais de » répéter, contre les nouveaux » venus, dont le zèle & les » talens feront ouvrir les yeux » sur la dégradation & l'infirmité de leurs prédécesseurs » dans la jouissance de la considération publique. Alexandre IV condamna Guillaume, & le priva de tous ses bénéfices. Saint-Amour ayant fait l'apologie de son livre dans un voyage qu'il fit à Rome, le pape le renvoya absous. A peine fut-il parti que ce même pontife, mieux instruit de son génie inquiet & tracassier, lui écrivit qu'il lui défendoit d'entrer en France, d'enseigner & de prêcher. Saint-Amour fut obligé de rester dans son village jusqu'après la mort d'Alexandre. Il revint alors à Paris, & y fut bien accueilli. Clément IV, successeur d'Alexandre, à qui ce docteur fit tenir son livre, ne dit rien contre l'ouvrage, se contentant de traiter l'auteur avec indifférence. Saint-Amour mourut en 1272. Ses ouvrages ont été publiés en 1632, in-4°. Ils sont au nombre de trois. Le 1er. a pour titre : *De Pharisæo & Publicano*. Le 2e. : *De periculis novissimorum temporum*. Le 3e. : *Collationes Scripturæ sacræ*. Il attaque dans tous ces écrits les ordres mendiants,

avec un enthousiasme qui le rend plaisant. S. Thomas & S. Bonaventure, religieux l'un & l'autre, soutinrent avec plus de dignité la cause de leur état. Le premier sur-tout se distingua dans ce travail. Il prononça à Anagnie, en présence du pape, une longue apologie, où avec la force & la précision qui caractérisent tous ses écrits, il défendit les religieux contre les allégations diverses de leur injurieux agresseur. Sa seule personne, sa conduite, ses lumineux écrits, étoient une apologie permanente de l'institut qu'il avoit embrassé, par les plus héroïques sacrifices.

AMOUR, (Louis Gorin de Saint-) étoit fils d'un cocher du corps du roi, & filleul de Louis XIII. Il prit le bonnet de docteur en théologie, & fut recteur de l'université de Paris, dans laquelle il avoit brillé durant le cours de ses études. Les évêques, partisans de Janfenius, l'envoyèrent à Rome, sous Innocent X, pour défendre leur cause. N'ayant pas pu la gagner, il revint à Paris plaider celle d'Arnauld. Il fut exclus de la Sorbonne, pour n'avoir pas voulu souscrire à la condamnation de ce docteur. Il mourut dans un âge avancé, en 1687. On a de lui un *Journal* de ce qui s'étoit passé à Rome, touchant les cinq propositions, depuis 1646 jusqu'en 1653. Il fut imprimé en 1662, in-fol. Il est aussi vrai, que peut l'être le *Factum* d'un avocat dont la tête n'est pas peu exaltée, & qui parle contre sa partie adverse. Un arrêt du conseil d'état de l'an 1664, donné sur les mémoires de plusieurs

prélats, le condamna à être brûlé par la main du bourreau. Le cardinal Bona en fit une censure détaillée que nous avons en manuscrit, datée du mois de février 1664. Le savant prélat y dévoile excellemment la mauvaise foi & l'esprit hétérodoxe du *Journaliste*.

AMPHIARAUS, fils d'Oiclès, fut l'inventeur de la divination par les songes, suivant Pausanias. Ayant prévu par son art qu'il seroit tué à l'expédition de Thebes, il se cacha pour ne pas y aller. Sa femme Eryphyle, tentée par un riche collier d'or qu'on lui promit, découvrit l'endroit de sa retraite. Par-là ayant été contraint de se rendre à cette guerre, il y fut englouti tout vivant dans la terre, avec son chariot. Les Oropéens lui élevèrent un temple, dont l'oracle eut beaucoup de célébrité.

AMPHICTION ou AMPHYCTION, fils de Deucalion & de Pyrrha, régnoit aux Thermopyles, dans le tems qu'Amphictis, roi d'Athenes, qu'on a mal-à-propos confondu avec lui, jouissoit du royaume usurpé sur Cranaüs son beau-pere. Le roi des Thermopyles, bien différent de cet usurpateur, étoit un prince plein de sagesse & d'amour pour sa patrie. Pour réunir les différens états de la Grece par un lien commun, il établit une confédération entre 12 villes grecques, dont les députés se rendoient deux fois l'année aux Thermopyles pour y délibérer sur leurs affaires, après avoir honoré les dieux en commun par des sacrifices. Par ce moyen Amphiction établissoit l'union

& l'amitié entre les Grecs, & les assujettissoit à un culte réglé de la divinité, qui seul peut adoucir les mœurs des peuples les plus sauvages. Cette célèbre assemblée s'appelloit le *Conseil des Amphictions*, du nom de celui qui l'avoit instituée, l'an 1522 avant J. C. Chaque ville envoyoit deux députés à cette espece d'états-généraux; mais la moindre infidélité à la patrie suffisoit pour empêcher d'y être admis. Cælius prétend qu'Amphiction est le premier qui ait appris aux hommes à tremper leur vin; Rhodigin dit que cet usage lui fut enseigné par Bacchus lui-même; mais est-il croyable que le dieu de l'ivrognerie ait donné aux hommes des leçons de tempérance & de sobriété?

AMPHILOQUE, (S.) fut fait évêque d'Icone vers l'an 344. Il avoit d'abord fréquenté le barreau. Il obtint de l'empereur Théodose des loix très-sévères contre les hérétiques, lui faisant connoître les troubles que l'esprit de secte ne manque jamais d'exciter dans la constitution de l'état, comme dans celle de la religion. On dit que ce Saint, fâché de ce que ce prince écoutoit favorablement les Ariens, alla au palais, fit quelques caresses au jeune Arcadius comme à un autre enfant, mais affecta de ne lui rendre point le respect qu'il lui devoit. L'empereur irrité ordonnoit qu'on le chassât, lorsqu'Amphiloque lui dit : *Seigneur, vous ne voulez pas qu'on manque de respect à votre fils, & vous vous portez contre ceux qui lui font une telle injure : comment voulez-vous donc que*

le Dieu de l'univers traite ceux qui blasphèment contre son fils unique ? Cette seule réponse, dont la force & la sagesse fut goûtée par Théodose, détermina cet empereur à punir les Ariens. S. Amphiloque assista au premier concile général de Constantinople en 381, présida au concile de Side, & fit admirer son zele dans l'un & dans l'autre. Il n'est plus fait mention de lui après l'année 394. Il paroît qu'il mourut vers ce tems-là. S. Grégoire de Nazianze appelle S. Amphiloque » un pontife irréprochable, un ange, un héros de la vérité ». Nous savons, par le témoignage du même Pere, que le saint évêque d'Icone procura la guérison à des malades par ses prières, par l'invocation de la Ste. Trinité, & par l'oblation du sacrifice. Il nous reste de lui des fragmens de divers ouvrages, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Peres*; & une lettre sur les synodes, publiée par Cotelier. Le P. Combefis donna une bonne édition de tout ce que nous avons de S. Amphiloque, à Paris, 1644, in-fol en grec & en latin; mais les huit *Sermons* que Combefis lui attribue, sont évidemment d'un auteur qui a vécu plus tard. Peut-être sont-ils d'Amphiloque de Cyzique, ami de Photius, lequel florissoit en 860. La *Vie de S. Basile*, attribuée à S. Amphiloque d'Icone, paroît être l'ouvrage d'un Grec moderne, & ne mérite aucune confiance.

AMPHION Dircéen, fils de Jupiter & d'Antiope, femme de Licus, roi de Thebes, qui la répudia, jouoit de la lyre avec tant de grace, que les ro-

chers le suivoient, & que les pierres, dociles au son de son instrument, se rangerent d'elles-mêmes pour former les murailles de Thebes. Ceux qui ont voulu donner un sens raisonnable aux absurdités du paganisme, disent que cette fable signifie qu'Amphion gagnoit tous les cœurs par son éloquence, ou plutôt qu'il engagea des hommes à demi-sauvages à se rassembler en société, & à former une ville qu'il régla par des loix sages. C'est du moins l'idée qu'en donne Horace ; car après avoir rapporté le pouvoir qu'exerça Orphée sur les antropophages, il ajoute immédiatement ;

*Dicitus & Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere sono tessudinis, & prece blanda
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis;
Oppida moliri, leges incidere ligno.*
H O R. A. P.

Amphion vivoit l'an 1417 avant J. C., & fut, selon la fable, tué à coup de fleches par Apollon & Diane. Pausanias parle d'un autre Amphion, fils d'Accestor, qui excella dans la sculpture chez les Grecs.

AMPHION. Voy. ECHION.

AMPHITRITE, fille de Doris & de Nérée ou de l'Océan, & femme de Neptune, est la déesse de la mer, suivant les mythologistes.

AMPHITRYON, fils d'Alcée & époux d'Alcmene, succéda à son beau-pere, qu'il tua par mégarde. Dans le tems

qu'il étoit occupé à faire la guerre aux Téléboëns, Jupiter alla voir Alcmene, sous la figure de son mari. Elle accoucha de deux jumeaux, dont l'un, fils de Jupiter, fut nommé Hercule ; & l'autre, fils d'Amphitryon, fut appelé *Iphiclus*. Cette fable a fourni à Plaute & à Moliere le sujet d'une comédie ; il seroit à souhaiter que dans l'une & l'autre la décence & les bonnes mœurs ne fussent pas compromises.

AMPSING, (Jean-Assuerus) professeur en médecine dans l'université de Rostock, né dans la province d'Over-Iffel, est auteur de quelques ouvrages sur son art. I. *Disputatio de calculo*, 1617, in-4°. II. *De morborum differentiis*, liöer, 1619, in-4°, & 1623, in-8°. III. *De dolore capitis disputatio*, 1618, in-4°, &c. Il étoit médecin du duc de Mecklebourg, lorsqu'il mourut le 19 avril 1642, âgé de 83 ans.

AMRI, roi d'Israël, fut proclamé souverain par l'armée après la mort d'Ela. Il bâtit Samarie, & mourut après un regne rempli d'impiétés, l'an 918 avant J. C. Son fils Achab, digne de lui, fut son successeur.

AMROU-BEN-AL-AS, un des plus grands capitaines des premiers Musulmans, conquit l'Egypte, la Nubie & une grande partie de la Lybie. Il bâtit la ville de Fostat ou Fustat, auprès de l'ancienne Babylone d'Egypte ; il assiégea Jérusalem & la prit. Amrou eut un fils nommé Abdallah-Ben-Amrou, qui recueillit les *Ahadith*, c'est-à-dire, les *Histoires*

dont la tradition musulmane est composée. L'un & l'autre vivoient dans le VIIe. siecle.

AMSDORF, (Nicolas) de Misnie, prit Luther pour maître, & écrivit comme lui avec beaucoup de fiel contre les Catholiques & le pape. Luther sacra son disciple évêque de Naïmbourg, quoique cet hérésiarque ne fût que simple prêtre. Ce prélat Luthérien soutenoit que les bonnes œuvres étoient pernicieuses au salut, lorsqu'on les regardoit comme des moyens d'y parvenir. Il mourut à Magdebourg en 1541. Ses sectateurs furent appellés *Amsdorfens*.

AMULIUS, roi des Latins, chassa du trône son frere Numitor, & fit vestale Rhea Sylvia sa niece, dont les enfans auroient pu rentrer dans les droits de leur aïeul; mais ses précautions furent inutiles. Cette princesse mit au jour Remus & Romulus, qui tuèrent Amulius, & rendirent la couronne à Numitor, vers l'an 754 avant J. C.

AMULON. Voy AMOLON.

AMURAT I, empereur des Turcs, appelé *l'Illustre* par un peuple chez qui la valeur militaire efface tous les crimes, succéda à Orcan son pere, l'an 1360. Il prit sur les Grecs la Thrace, Gallipoli & Andrinople, dont il fit le siege de son empire; il vainquit les Serviens & les Bulgares, & conquit la Basse-Mysie. L'empereur Paléologue, pressé par ce conquérant, fit un traité avec lui, glorieux pour le vainqueur, & honteux pour le vaincu. Amurat, irrité contre son fils rebelle, lui fit crever les yeux, & exerça des cruau-

tés encore plus horribles contre ceux qui avoient favorisé sa révolte. Plusieurs se donnerent la mort de leurs propres mains, pour s'arracher à la douleur de voir verser le sang d'un pere ou d'un fils. Amurat remporta 37 victoires, & périt dans la dernière en 1389, assassiné en trahison par un soldat de l'armée des Serviens, qu'il avoit mise en déroute. Amurat établit la milice des Janissaires, & lui donna la forme qu'elle a encore aujourd'hui.

AMURAT II, empereur des Turcs, fils & successeur de Mahomet I, commença à régner en 1421, & porta, comme ses prédécesseurs, la guerre dans l'empire Grec; mais il fut obligé de lever le siege de Constantinople & de Belgrade en 1422. Il fut le premier des Turcs qui se servit du canon, sans que cette nouvelle machine de destruction pût faire rendre Constantinople. Il réussit mieux devant Thessalonique, qu'il prit d'assaut sur les Vénitiens. Le prince de Bosnie, & Jean Castriot, prince d'Albanie, pere du fameux Scanderbeg, furent bientôt après ses tributaires. Le dernier lui ayant donné ses cinq fils en otage, le Turc les fit circoncire contre sa promesse, & en fit tuer quatre. Amurat poussa ses conquêtes jusqu'en Hongrie. Ladislas, qui en étoit roi, fit un traité de paix avec lui. A peine en avoient-ils juré l'exécution, l'un sur l'Alcoran, l'autre sur l'Evangile, qu'on apprit les mouvemens que faisoient les Grecs, les Vénitiens & autres nations alliées de Ladislas, pour venir à son secours. Dans ces circonstances le cardinal Julien

Césarini, légat du pape en Allemagne, persuada Ladislas de le rompre, alléguant que lié avec les princes chrétiens, il n'avoit pu traiter sans eux (*Voy. CÉSARINI*). Les Hongrois reprirent les armes; le roi & le célèbre Huniade se mirent à leur tête. Mais Amurat leur ayant livré bataille à Varne en 1444, les défit entièrement. Ladislas mourut percé de coups; le cardinal Julien périt, on ne fait comment; Huniade fut entraîné, malgré sa bravoure, par la déroute de ses troupes. La victoire fut long-tems douteuse. Amurat auroit pris la fuite au commencement du combat, si ses Officiers ne l'avoient menacé de le tuer. On dit que dans un moment où ses soldats alloient plier, il tira de son sein le traité de paix conclu avec les chrétiens, & qu'il s'écria: *Jesus ! voici l'alliance que les chrétiens ont jurée avec moi par ton saint nom. Si tu es Dieu, comme les tiens le disent, venge ton injure & la mienne.* Cette victoire fut suivie d'une autre qu'il remporta l'année suivante sur Huniade, auquel il tua plus de 20 mille hommes. Scanderbeg vengea Huniade : il défit plusieurs fois Amurat, & le força de lever le siège de Croye, capitale d'Albanie. Amurat, piqué de l'affront qu'il avoit reçu devant cette ville, alla s'enfermer chez des moines Mahométans; mais l'ambition l'emportant sur l'amour de la retraite, il revint assiéger inutilement Croye, & mourut, dit-on, de désespoir près d'Andrinople, dans sa 75^{me.} année, en 1451. Ce prince Turc étoit à la fois philosophe & conqué-

rant; mais sa philosophie ne le rendit pas meilleur.

AMURAT III, empereur des Turcs, fils & successeur de Selim II, monta sur le trône en 1574. Il augmenta ses états; fit étrangler ses freres, prit Raab en Hongrie & Tauris en Perse. Les Croates & l'empereur Rodolphe II, mirent ses troupes en déroute. Amurat fut réprimer les Janissaires. Un jour qu'ils vinrent lui demander en tumulte la tête du grand-trésorier, il fondit sur eux le sabre à la main, en tua plusieurs, & fit trembler les autres. Ils se révolterent, avec plus de succès, quelques années après; ce qui joint à d'autres disgrâces, le fit mourir de chagrin en 1595, à l'âge de 50 ans. Il avoit ce courage mêlé de cruauté, que l'on voit dans presque tous les héros Turcs: il ne fut pas moins livré à la débauche: la luxure & les vices crapuleux allant presque toujours de société avec la cruauté (*Voyez NÉRON*).

AMURAT IV, empereur des Turcs, surnommé l'*Intrépide*, monta sur le trône après Mustapha, en 1623. Il prit d'assaut Bagdad en 1638, & secourut dans le même tems le grand-Mogol Cha-Goan, contre son fils Aurenzeb. Il contint les Janissaires, en les occupant à combattre des peuples qui ne songeoient point à l'inquiéter, & à envahir des provinces sur lesquelles il n'avoit aucun droit. A l'ambition d'un conquérant, il joignoit la valeur, la cruauté & la débauche. Il mourut d'un excès de vin, tout Musulman qu'il étoit, en 1640, âgé de 31 ans.

AMY, (N.) avocat au par-

lement d'Aix, mort en 1760, est connu par quelques ouvrages de physique : I. *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine, de Marne, &c.*, 1749, in-12. II. *Nouvelles Fontaines filtrantes*, 1757, in-12. III. *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb & d'étain*, 1757, in-12. Tous ces ouvrages sont remplis d'observations utiles, & par-là préférables à tout ce qui n'a que de vains ornemens.

AMYMONÉ, l'une des 50 Danaïdes, épousa Encelade, qu'elle tua la première nuit de ses noces, selon l'ordre de son père. Pressée de remords, elle se retira dans les bois, où voulant tirer sur une biche, elle blessa un satyre qui la poursuivit, & dont elle devint la proie malgré Neptune qu'elle imploroit. Ce Dieu la métamorphosa en fontaine.

AMYNTAS I, roi de Macédoine, succéda à son père Alcetas, vers l'an 656 avant J. C. Il se fit aimer de ses sujets & craindre de ses voisins. Son règne fut d'environ 50 ans.

AMYNTAS II ou III, roi de Macédoine, successeur de Pausanias, n'est placé dans l'histoire, que parce qu'il fut le père de Philippe & l'aïeul d'Alexandre. Les Illyriens & les Olynthiens défirent son armée. Il mourut après un règne de 24 ans, en 374 avant J. C.

AMYOT, (Jacques) naquit à Melun en 1513, de parens plus vertueux qu'opulens; son père étoit, selon quelques uns, marchand mercier, non boucher, comme dit de Thou. La prodigieuse fortune qu'il fit, a rendu les littérateurs fort curieux de

favoir l'état de sa famille. Ce qu'on fait de certain, c'est qu'elle étoit très-obscur. Amyot commença comme Sixte V. Un cavalier qui le trouva au milieu des champs dans la Beauce, le porta en croupe à l'hôpital d'Orléans. Amyot, qui avoit quitté sa maison pour échapper à un châtement, se rendit à Paris & y mendia. Une dame, qui le trouva d'une figure fort aimable, le prit pour accompagner ses enfans au collège. Amyot profita de cette occasion pour se former. Il recueillit les fleurs & les fruits de la littérature, & brilla dès lors à Paris. Il quitta cette ville peu de tems après, parce qu'on l'accusoit d'être favorable aux nouvelles erreurs. Il se retira chez un gentilhomme de Berri, qui lui confia ses enfans. Henri II ayant passé en Berri, Amyot fit une épigramme grecque, que ses élèves présentèrent au roi. Le chancelier de l'Hôpital fut si enchanté de ce petit ouvrage, qu'il dit à Henri, que l'auteur étoit digne de veiller à l'éducation des enfans de France. Ces vers grecs furent, selon quelques auteurs, le premier degré qui fit monter Amyot aux plus grandes dignités : mais cette origine de sa fortune paroît un peu romanesque, & est contredite par les dates. Les historiens les plus judicieux s'accordent tous à dire qu'Amyot étudia d'abord à Paris au collège du cardinal le Moine; qu'il fut ensuite précepteur de Guillaume de Sacy-Boucherel, alors secrétaire-d'état. Ce ministre le recommanda à Marguerite, sœur de François I : & ce fut par le crédit de cette princesse,

qu'il eut la chaire de Lecteur public en grec & en latin dans l'université de Bourges. Amyot traduisit *les Amours de Théagene & de Chariclée*, roman grec d'Héliodore d'Emese, qui, dit sagement l'abbé Le Bœuf, *au-roit été bien remplacé par la traduction d'un Pere Grec* : mais sous François I qui en fait de mœurs n'y regardoit pas de si près, cette plate & dégoûtante lubricité lui valut l'abbaye de Bellozane. Le même esprit lui fit traduire *les Amours de Daphnis & de Chloé*, de Longus, conte plus obscene encore, qui a paru en 1718, avec des figures gravées par Audran. Après la mort de François I, Amyot suivit en Italie Morvilliers. Il eut occasion d'y voir le cardinal de Tournon, & Odet de Selves, ambassadeur à Venise. Ce fut dans cette ville qu'il reçut ordre de Henri II, de porter au concile de Trente une lettre de ce prince, où il se plaignoit de ce qu'il ne pouvoit envoyer ses évêques à Trente, à cause de la guerre qu'on lui faisoit en Italie. Amyot, à son retour, fut fait précepteur des enfans de France. Charles IX, son élève, le nomma son grand-aumônier, & lui donna quelque tems après l'abbaye de S. Cornille de Compiègne & l'évêché d'Auxerre. Henri III, qui avoit été aussi son disciple, lui conserva la grande-aumônerie, & y ajouta pour toujours l'ordre du S. Esprit, en considération de ses talens & de ses services. Amyot manqua à la reconnoissance qu'il devoit pour de si grands bienfaits, en favorisant les rebelles de la ville d'Auxerre, si l'on en croit de

Thou; mais cet historien souvent prévenu, a été contredit sur ce fait par l'auteur de la *Vie* de ce prélat, qui mourut le 6 février 1593, à l'âge de 79 ans. Le plus célèbre de ses ouvrages est sa *Traduction des Œuvres de Plutarque*, qui est estimée encore aujourd'hui, malgré tant d'autres, écrites en langage moderne. « Tant qu'un » style simple & naïf aura de » quoi plaire, dit l'auteur des » *Trois siècles*, elle sera lue » avec plaisir par ceux qui ai- » ment à retrouver les traces » de l'ancienne aménité fran- » çoise ». On en a beaucoup moins loué l'exactitude; elle fourmille de contre-sens & de fautes. Quelques savans même ont voulu persuader qu'Amyot avoit traduit Plutarque sur une version italienne de la bibliothèque du roi; mais quelle apparence qu'un professeur en langue grecque, qu'un homme qui faisoit assez bien des vers dans la même langue, ne fût pas assez de grec pour traduire sur l'original? On a encore d'Amyot *Sept livres de Diodore de Sicile* & quelques Tragédies grecques, &c. La bonne édition de Plutarque est de Vascofan, 1567 & 1574, 13 vol. in-8°, 6 aux *Vies*, 7 aux *Morales*, avec la table. Il faut prendre garde si dans le tome VI des *Vies*, celles d'Annibal & Scipion par l'Ecluse s'y trouvent. Le même Vascofan a donné une édit. de Plutarque, en 4 vol. in-fol.; & Cuffac, à Paris, en a publié une belle édit. en 22 vol. in-8°, 1783 (*Voyez Brotier*). Les *Œuvres mêlées d'Amyot* sont imprimées à Lyon, 1611, in-8°.

AMYRAULT, (Moïse)

naquit à Bourgueil en Touraine, l'an 1596. Son pere voulut le consacrer à la jurisprudence; mais Amyrault préféra la théologie, & vint l'étudier à Saumur. Cette ville, où le parti protestant avoit une académie florissante, se félicita d'un tel élève; & bientôt Amyrault fut professeur lui-même. En 1631, le Synode de Charenton, auquel il avoit été député, le nomma pour haranguer le roi, qui le reçut comme un homme que sa modération distinguoit parmi ses collegues. Il mourut en 1664, regretté des protestans & estimé de la plupart des catholiques. Nous avons de lui : I. *Un Traité de la Grace & de la Prédestination*, dans lequel l'auteur, disciple de Cameron, s'éloigne moins de la doctrine catholique, que les autres théologiens protestans. II. Une apologie de sa religion, 1647, in-8°. III. Une *Paraphrase sur le Nouveau-Testament*, 12 vol. in-8°. IV. Une autre sur les *Psaumes*, in-4°. V. *La Vie de la Noue*, dit *Bras-de-fer*, Leyde, 1661, in-4°. VI. Une *Morale chrétienne*, &c.

AMYRIS, nom d'un Sybarite qui fut envoyé à Delphes par ceux de sa nation, pour apprendre de l'oracle, si le bonheur dont ils jouissoient, seroit de longue durée? L'oracle répondit que la fortune des Sybarites changeroit, & que leur perte seroit infaillible, dès qu'ils rendroient plus d'honneur aux hommes qu'aux dieux : ce qui arriva bientôt. Un esclave, souvent battu par son maître, courut aux autels des dieux comme à un asyle; on

l'en arracha. Mais cet esclave, ayant eu recours à un ami de son maître, obtint qu'il seroit traité plus doucement. Amyris, se souvenant de la réponse de l'oracle, & prévoyant les malheurs des Sybarites, se retira promptement dans le Péloponnèse; ses compatriotes se moquerent de sa retraite, & le traitèrent d'insensé; la suite fit voir qu'il étoit le seul sage. De-là est venu l'ancien proverbe des Grecs : *Amyris devient fou*; que l'on applique à ceux qui, sous l'ombre de folie, donnent ordre à leurs affaires, & qui cachent beaucoup de sagesse sous le masque de la démence.

AMYTIS, fille d'Astyages; dernier roi des Medes, fut mariée à Spitamas, de qui elle eut deux fils, Spitaces & Megabernes. Astyages, vaincu par Cyrus, se retira à Ecbatane, & se cacha dans un endroit très-secret du palais. Cyrus, irrité de ne le pouvoir trouver, ordonna qu'on mit Amytis, son mari & ses enfans, à la question. Astyages se découvrit alors, & fut traité avec plus d'humanité, qu'il n'avoit osé l'espérer; mais Spitamas, gendre, fut puni de mort pour avoir répondu qu'il ne savoit où il s'étoit caché. Son plus grand crime étoit d'avoir une belle femme. Amytis plut à son vainqueur, qui essuya ses larmes en l'épousant. Cambyses & Tanyoxarces naquirent de ce second mariage, vers l'an 550 avant J. C. Ils succéderent à Cyrus, qui donna des gouvernemens aux deux fils que la reine avoit eus de Spitamas. Tanyoxarces ayant été em-

poisonné par ordre de son frere, & Amytis ayant découvert sa mort cinq ans après, elle pressa Cambyse de lui livrer celui qui lui avoit conseillé de commettre ce crime; mais elle ne put l'obtenir, & ce refus, joint à sa douleur, fut cause qu'elle se donna la mort par le poison. Ctesias est l'auteur qui a fourni ces anecdotes; mais on fait le peu de croyance qu'il mérite. *Voyez son article.*

AMYTIS, fille de Xercès I, fut mariée à Megabize, homme illustre, qui tient un rang distingué dans l'histoire de Perse. La conduite de cette princesse répandit beaucoup d'amertume sur la vie de son époux. Après sa mort, elle suivit son penchant à la volupté, & s'abandonna à des excès qui la conduisirent au tombeau.

ANACHARSIS, philosophe Scythe, disciple de Solon, s'illustra à Athenes par son savoir, son désintéressement, sa prudence & ses mœurs austères. De retour dans sa patrie, il voulut y introduire les dieux & les loix de la Grece; mais il fut tué par le roi des Scythes, vers l'an 550 avant J. C. Parmi plusieurs sentences triviales qu'on lui attribue, il y en a quelques-unes qui méritent d'être rapportées. *La vue de l'ivrogne est la meilleure leçon de sobriété.* Anacharsis, voyant qu'à Athenes les grandes affaires étoient décidées par la multitude assemblée, & souvent très-mal, disoit : *Les gens de bon-sens proposent les questions, & les foux les décident.* On dit qu'il comparoit les loix qui ne sont observées que par le peuple, tandis que les grands les vio-

lent ou s'en moquent, aux toiles d'araignées qui ne prennent que les mouches. On rapporte encore que ce philosophe étant sur mer, demanda au pilote de quelle épaisseur étoient les planches du vaisseau? & que celui-ci ayant répondu *de tant de pouces*; le philosophe Scythe lui répliqua : *Nous ne sommes donc éloignés de la mort que d'autant.* C'est sans doute ce qui a donné lieu à ces vers de Juvenal :

*Digitis a morte remotus
quatuor, aut septem si sit latissima
tæda.*

Un Grec lui ayant reproché qu'il étoit Scythe. *Je sais*, lui répondit-il, *que ma patrie ne me fait pas beaucoup d'honneur; mais vous déshonorez la vôtre.* Ceux qui ont attribué à Anacharsis l'invention de la roue des potiers de terre, ne savent point qu'Homere, qui l'avoit précédé de quelques siècles, en parle dans ses poèmes. Phedre le met à côté d'Esopé parmi les Barbares qui se sont fait un nom immortel par leur esprit :

*Thrax Esopus posuit, Ana-
charris Scytha
Condere æternam famam ingenio suo.*

L'abbé Barthélemi a publié, en 1788, sous le titre de *Voyage d'Anacharsis*, 7 vol. in-8°, un tableau de la Grece, où il y a des applications plus ou moins heureuses aux mœurs & aux hommes d'aujourd'hui: ouvrage diffus, surchargé d'érudition & excessivement louangeur, annoncé & prôné avec un enthousiasme beaucoup trop vif, pour qu'il eût pu durer long-tems; mais l'on ne peut disconvenir qu'il n'y ait de très-beaux morceaux, &

que malgré quelques symptômes de la philosophie du jour, c'est un des ouvrages modernes où elle se montre avec le plus de retenue & de décence : il y a même bien des réflexions dont ses coryphées n'ont pas lieu d'être contents.

ANACLET ou CLET, (S.) natif d'Athènes, ayant entendu prêcher S. Pierre, se convertit & s'attacha à cet apôtre, qui l'ordonna diacre & prêtre peu après. Il succéda dans le pontificat à S. Lin, en 78 ou 79. Il vit, avec la plus sensible douleur, les ravages que causoit dans le troupeau de J. C. la troisième persécution que Trajan, pour lors en Orient, excita contre l'église en 107. Il eut beaucoup à souffrir durant ces tems orageux. Des martyrologes très-anciens lui donnent le titre de martyr.— Quelques auteurs disent que S. Anaclet succéda à S. Clément ; mais l'opinion commune, conforme au canon de la Messe, le place après S. Lin. (*Voyez ce dernier mot.*) On a prétendu aussi distinguer S. Anaclet de S. Clet, & cette assertion n'est pas sans autorité, mais il paroît que le sentiment commun est le plus vrai.

ANACLET, (Pierre de Léon) antipape, étoit parvenu à se faire élire par ses richesses & la puissance de sa famille, originairement Juive. Il tiroit son nom du pape Léon IX, qui avoit converti & baptisé son pere. Après avoir passé une jeunesse libertine en France, il s'étoit fait moine à Cluni. Etant venu à Rome, il fut fait cardinal par le crédit de sa famille, puis employé en plusieurs lé-

gations, où l'on reconnut, avec le dernier scandale, que la profession religieuse n'avoit pu que suspendre dans lui le débordement de ses mœurs. Dès qu'on lui eut déferé le titre de pape, il marcha bien accompagné à S. Pierre & autres églises, & les dépouilla de ce qu'il y avoit de précieux & même de sacré. On dit qu'il ne put trouver aucun Chrétien qui osât briser les calices, afin d'en appliquer l'or à l'usage qu'il en vouloit faire, & qu'il fut obligé pour cela de recourir aux gens de la religion de ses peres. Au moyen des largesses qu'il se mit en état de faire par ce brigandage sacrilege, il acheva de gagner le peuple & la plupart des grands. Il fut excommunié dans plusieurs conciles tenus en France, & enfin dans celui de Pise, tenu l'an 1134. Il mourut l'an 1138, après la défaite de Roger, duc de Sicile, auquel il avoit donné le titre de roi de Naples & de Sicile. *Voyez INNOCENT II.*

ANACRÉON, né à Téos en Ionie, florissoit vers l'an 532 avant J. C. Polycrate, tyran de Samos, l'appella à sa cour, & trouva en lui un fidele compagnon de volupté. Hypacus, fils de Pisistrate, le fit venir à Athènes, dans un vaisseau de 50 rames qu'il lui envoya. Ce poëte, livré à la débauche la plus infâme, n'a chanté dans ses poésies que l'amour & le vin. Les glaces de la vieillesse ne furent pas capables d'éteindre l'ardeur de ses passions, & il porta son intempérance jusqu'à l'âge de 85 ans. Dans cette décrépitude, il soutenoit sa langueur par

des raisins secs; & un pepin qui s'arrêta à son gosier, l'étrangla. Nous n'avons pas tous les ouvrages de ce Grec. Ce qui nous reste a été publié par Henri Etienne, qui y joignit une version latine, digne de l'original. Corneille Paw, dans l'édition qu'il donna en 1732, in-4°, des œuvres d'Anacréon, prétend que les poésies que nous avons sous son nom, sont un recueil de pièces de différents poètes de l'antiquité. Il a entassé beaucoup d'érudition pour prouver ce paradoxe; mais il ne faut qu'une simple réflexion sur l'uniformité du style des œuvres d'Anacréon, pour le détruire entièrement. Les éditions les plus estimées de ce poète, sont celles de Jofué Barnés, à Cambridge, 1705, in-12, Londres, 1706, in-8°, Utrecht, 1732, in-4°. Voyez LONGEPIERRE.

ANAITIS, divinité adorée autrefois par les Lydiens, par les Arméniens & par les Perses. La religion de ces peuples, sur-tout dans la contrée voisine de la Scythie, les obligeoit de ne rien entreprendre que sous les auspices de cette déesse. On faisoit les assemblées importantes dans son temple. Suivant le rit des abominations païennes, les plus belles filles étoient consacrées à cette divinité, & s'abandonnoient à ceux qui venoient lui offrir des sacrifices. Elles prétendoient, par cette prostitution, devenir plus nobles & plus dignes d'être mariées. Dans ces tems de ténèbres la corruption des mœurs étoit parvenue à anéantir toutes les notions de l'honneur & de la vertu: & de tous ces pré-

tendus sages qu'on appelle *Philosophes*, nous n'en voyons aucun qui ait péroré contre ces infamies.

ANANIAS, dont le Chaldaïque est SIDRACH, l'un des trois jeunes Hébreux qui furent condamnés aux flammes, pour n'avoir pas voulu adorer la statue de Nabuchodonosor; mais ils n'y périrent point. Dieu les tira miraculeusement de la fournaise où ils avoient été jetés, vers l'an 538 avant J. C.

ANANIAS, fils de Nébédée, souverain pontife des Juifs, ayant été accusé d'avoir voulu soulever le peuple, fut envoyé prisonnier à Rome pour se justifier devant l'empereur: il y réussit, & revint absous. Après son retour, il fit mettre S. Paul en prison, & le fit souffleter; cet apôtre lui dit dans un mouvement d'esprit prophétique: *Dieu vous frappera, muraille blanchie* (Act. 23. 3.). Ananias fut massacré dans Jérusalem, au commencement de la guerre des Juifs contre les Romains, ainsi que l'avoit prédit S. Paul.

ANANIAS, Juif des premiers convertis, eut la hardiesse de mentir au St.-Esprit, & de vouloir tromper S. Pierre sur le prix de la vente d'un champ. Il fut puni de mort avec sa femme Saphire, qui avoit eu part à son crime. « Il » étoit libre à chacun, dit » un historien de l'Eglise, de » vendre ou de garder ses » biens. Mais dans le cas où » l'on se déterminoit à les vendre pour contribuer au soulagement des pauvres, on » paroïssoit s'engager par un » vœu, ou du moins par une » promesse

» promesse solennelle, de re-
 » noncer à toute possession
 » temporelle, pour embrasser
 » un genre de vie plus parfait.
 » Aussi voyons-nous qu'Ana-
 » nias & Saphire furent frap-
 » pés de mort aux pieds de
 » S. Pierre, pour s'être réser-
 » vé une partie du prix pro-
 » venant de la vente de leurs
 » biens; & l'apôtre ne leur re-
 » procha autre chose, sinon
 » d'avoir menti au St.-Esprit,
 » en prétendant tromper les
 » ministres du Seigneur ».

Quant aux suites qu'eut leur
 faute par rapport à l'éternité,
 c'est un point sur lequel les
 Peres ne sont point d'accord.
 Les uns esperent qu'ils se se-
 ront repentis à la voix de Saint
 Pierre, & qu'en conséquence
 leur faute leur aura été par-
 donnée: vu sur-tout qu'ils
 l'expièrent par un châtement
 temporel; telle est l'opinion
 d'Origene, de S. Jérôme &
 de S. Augustin; d'autres avec
 S. Chrysostome, S. Basile, &c.,
 craignent qu'ils ne soient morts
 dans l'impénitence.

ANANIAS, disciple des
 Apôtres, qui demuroit à Da-
 mas, eut ordre de J. C., qui lui
 apparut, d'aller trouver S. Paul
 nouvellement converti, ce
 qu'il exécuta. On ne fait au-
 cune autre circonstance de sa
 vie; il fut enterré à Damas
 dans une église, dont les Turcs
 ont fait une mosquée, & ils ne
 laissent pas de conserver beau-
 coup de respect pour son tom-
 beau.

ANANUS ou ANNE, grand-
 sacrificeur des Juifs, beau-
 pere de Caïphe, eut cinq fils,
 qui posséderent après lui la
 grande sacrificature. C'est chez

cet Ananus que J. C. fut mené
 dans sa passion.

ANASTASE I, (S.) Ro-
 main de naissance, succéda au
 pape Sirice, en 398. Il dut son
 élévation à la gloire que ses
 travaux & ses combats lui
 avoient acquise. S. Jérôme l'ap-
 pelle *un homme d'une vie sainte,*
d'une riche pauvreté & d'une sol-
licitude apostolique. Il s'opposa
 fortement aux progrès de l'O-
 rigénisme, & condamna la
 traduction du Périarchon d'O-
 rigene, par Rufin, comme ten-
 dante à affoiblir notre foi, fon-
 dée sur la tradition des Apô-
 tres & de nos Peres. Ce sont les
 termes dont il se servit dans la
 lettre qu'il écrivit à ce sujet à
 Jean, évêque de Jérusalem.
 Quant à Rufin, il ne condamna
 point sa personne, & laissa à
 Dieu le soin de juger de l'in-
 tention qu'il avoit eue en tra-
 duisant le *Périarchon* (*Voyez*
RUFIN). Dans la même lettre,
 le Saint promet de veiller au
 maintien de la foi, & de pré-
 munir contre l'erreur toutes les
 nations de la terre, qu'il ap-
 pelle les parties de son corps.
 S. Anastase mourut le 14 dé-
 cembre 401, après avoir siégé
 trois ans & dix jours. Selon
 S. Jérôme, il fut enlevé de ce
 monde, parce que Dieu voulut
 lui épargner la douleur de voir
 le sac de Rome par Alaric,
 roi des Goths, lequel arriva
 en 410. Il s'est fait plusieurs
 translations de ses reliques;
 dont la plus grande partie est
 présentement dans l'église de
 Ste. Praxede. Le martyrologe
 romain le nomme, sous le 27
 d'avril, qui fut apparemment
 le jour d'une des translations
 dont nous avons parlé.

ANASTASE II, élu pape le 24 novembre 496, après la mort de Gélase, écrivit à l'empereur Anastase en faveur de la religion catholique, & à Clovis pour le féliciter sur sa conversion. Il mourut le 17 novembre 498.

ANASTASE III, pape en 911, après Sergius III, gouverna l'église avec sagesse, & ne fut que deux ans sur le saint-siège.

ANASTASE IV, pape, le 9 juillet 1153, après Eugene III, se distingua par sa charité dans une grande famine. Il mourut le 2 décembre 1154.

ANASTASE, (S.) Persan, fils d'un mage, frappé du bruit que faisoit l'enlèvement de la vraie croix par Chosroès, voulut examiner d'où pouvoit venir la vénération des chrétiens pour l'instrument d'un supplice que l'on regardoit comme infâme; il se mit à étudier leur religion, l'embrassa & la confessa par son sang, le 22 janvier l'an 628. S. Anastase avoit prédit la chute prochaine du tyran Chosroès, & la prédiction se vérifia dix jours après son martyre, lorsque l'empereur Héraclius entra en Perse. Les Actes de ce Saint sont authentiques, & ont été loués par le 7e. concile général, environ 160 ans après sa mort. Le même concile approuva l'usage de peindre la tête de S. Anastase, ainsi que l'ancienne image de cette même tête, célèbre par plusieurs miracles, & que l'on regardoit à Rome avec une vénération singulière. On la voit encore aujourd'hui dans l'église du monastère de Notre-Dame *ad aquas salvas*, qui porte le

nom de Saint Vincent & de Saint Anastase.

ANASTASE, antipape, s'éleva contre Benoît III, élu pape en 855, & fut ensuite chassé par ses partisans. Voyez **BENOÎT III**.

ANASTASE - SINAÏTE, ainsi appelé, parce qu'il étoit moine du Mont-Sinaï, floriffoit à la fin du VIe. siècle. Il sortit souvent de sa retraite pour la défense de l'église. Etant dans la ville d'Alexandrie, il confondit publiquement les hérétiques Acéphales, & leur montra, avec la dernière évidence, qu'ils ne pouvoient condamner S. Flavien, sans condamner en même tems tous les Peres de l'Eglise. Ses raisons furent si convaincantes, que le peuple témoigna une grande indignation contre ces hérétiques, & pensa même les lapider. Le Saint prit ensuite la plume, & composa le livre intitulé : *Odegos* ou *le Guide du vrai chemin*. Il y réfute les Eutychiens, connus sous le nom d'*Acéphales*, & y établit des regles fort judicieuses contre toutes les hérésies. On ignore l'année de sa mort; il est certain qu'il vivoit encore en 578. Outre le livre dont nous venons de parler, il composa plusieurs ouvrages ascétiques qui sont parvenus jusqu'à nous. I. Les *Considérations anagogiques sur l'Hexameron*, ou l'ouvrage des six jours de la création, expliqué dans un sens mystique & allégorique. II. Les 154 *Questions*; ce n'est, pour ainsi dire, qu'une compilation des passages des Peres & des conciles sur la vie spirituelle. III. Le discours de la *Synaxe*, ou de

l'assemblée des fideles. Il y est parlé de l'obligation de confesser ses péchés aux prêtres, du respect avec lequel on doit assister à la Messe, du pardon des injures, &c. Canisius & Combesis en conseillent fortement la lecture aux prédicateurs, & à ceux qui sont chargés de la conduite des âmes. IV. Deux Discours sur le psaume sixieme. On attribue encore à S. Anastase quelques autres écrits, dont plusieurs n'ont jamais été imprimés. Les ouvrages de ce Saint respirent par-tout la plus tendre piété.

ANASTASE, (S.) patriarche d'Antioche, s'opposa à l'empereur Justinien, qui soutenoit cette branche d'Eutychiens, qu'on appelloit les *Incorruptibles*, & mourut à Antioche en 598. Nicéphore & quelques écrivains modernes ont confondu ce Saint avec Anastase le Sinaïte.

ANASTASE, bibliothécaire de l'église romaine, assista en 869 au huitieme concile-général de Constantinople, où il aida beaucoup les légats du pape. Il traduisit en latin les actes de ce concile. A la tête de sa version, il y a l'*Histoire du schisme de Photius & du Concile*, en forme de préface. Anastase possédoit également bien les deux langues. Il a traduit encore du grec en latin : I. Les *Actes du VIIe. Concile*. II. Un recueil de différentes Pièces sur l'histoire des Monothélites. III. Plusieurs autres monumens de l'église orientale. On a encore de lui les *Vies des Papes*, depuis S. Pierre jusqu'à Nicolas I, publiées à Rome

par Bianchini, 1718, 4 vol. in-fol. On ne fait pas précisément en quel tems mourut cet auteur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il vivoit encore sous le pontificat du pape Jean VIII, qui fut élu en 872, & mourut en 882.

ANASTASE I, empereur de Constantinople, appelé le *Silencieux*, parce qu'il fut tiré du corps des officiers chargés de faire garder le silence dans le palais, étoit né en 430 à Duras en Illyrie, d'une famille obscure. Il fut mis sur le trône en 491, par Adriadne, veuve du dernier empereur, & maîtresse du nouveau. Tout retenant d'abord des louanges que l'on prodiguoit à l'impératrice, pour avoir fait donner la couronne à un prince, dont la douceur & la justice promettoient au peuple le bonheur & la tranquillité; mais Anastase ne tarda pas à se démentir. Il se déclara contre les catholiques, & exila le patriarche Euphemius. Ne sachant de quelle religion il étoit, il vécut en prince qui n'en avoit aucune. Il insulta les députés du pape Symmaque, qui l'excommunia quelque tems après. Ce prince, altier & arrogant avec les prêtres, fut de la dernière bassesse avec les ennemis de l'empire. Il acheta la paix des Bulgares & des Perses. Il y eut plusieurs fédérations sous son regne; mais il sut les appaiser par son hypocrisie & par son adresse. Dans la dernière, il parut au cirque en habit de suppliant, dépouillé de tous les ornemens impériaux, & protesta qu'il alloit sacrifier ses intérêts particuliers à l'intérêt public. Cette

comédie attendrit le peuple, qui le pria de reprendre le gouvernement. Il mourut subitement en 518 (d'un coup de foudre, selon quelques-uns) âgé de 88 ans, regardé comme un prince qui, malgré ses défauts, avoit fait plusieurs réglemens utiles. Il donna gratuitement les charges aux personnes les plus capables de les remplir. Il abolit ces spectacles, où l'on voyoit les bêtes se repaître de sang humain.

ANASTASE II, empereur d'Orient, dont l'origine est ignorée, avoit été secrétaire de l'empereur Philippique Bardanes. Après la déposition de ce prince, sa piété, ses lumières, ses qualités civiles & militaires le firent placer sur le trône par le peuple en 713. Il rétablit la milice, & fut tenir les Musulmans en respect. Les soldats s'étant révoltés, parce qu'on avoit mis à leur tête un diacre nommé Jean, massacrerent leur général ecclésiastique, & élurent un nouvel empereur. Anastase quitta la pourpre pour l'habit religieux en 716; & quelque-tems après, ayant voulu la reprendre, il obtint un secours des Bulgares, avec lequel il vint investir Constantinople. Mais Léon l'Isaurien, qui régnoit alors, ayant gagné les chefs de l'armée bulgarienne, ils lui livrerent Anastase, auquel il fit trancher la tête l'an 719.

ANASTASE ou ANASTASIE, (Ste.) dame Romaine, martyrisée sous Dioclétien. Quoique les actes de son martyre, rapportés par Méraphrase, ne soient pas authentiques, sa mémoire est très-ancienne

& très-respectée dans l'Eglise. Son nom est dans le canon de la Messe, & dans le sacramentaire de S. Grégoire; il est dit dans les Actes de S. Chrysogone, qu'elle sortoit d'une illustre famille de Rome, que saint Chrysogone lui-même fut son tuteur, & l'instruisit dans la foi, & que quand ce saint martyr eut été arrêté à Aquilée, durant la persécution de Dioclétien, elle alla le joindre pour l'assister & le consoler dans ses chaînes. L'auteur des mêmes Actes ajoute qu'après avoir souffert diverses tortures, elle fut condamnée à être brûlée vive en 304, par le préfet d'Illyrie. On porta son corps à Rome, & on l'y déposa dans l'église qui porte encore le nom de la Sainte. Les papes disoient anciennement dans cette église la seconde Messe de la nuit de Noël; & c'est pour cela qu'on fait encore mémoire de cette Sainte à la même Messe. Parmi les sermons de S. Léon, il y en a un que ce saint pape prêcha dans la Basilique de Ste. Anastase. C'est celui où il réfute l'hérésie d'Eurychès.

ANASTASE ou ANASTASIE, surnommée l'ancienne, fut martyrisée à Sirmich, durant la persécution de Néron ou de Valérien. Ses reliques furent transférées à Constantinople du tems de l'empereur Léon, & du patriarche Genade; on les mit dans l'église dite *Anastasis*, ou de la Résurrection. On les porta depuis dans l'église patriarcale de Ste. Sophie. Elles n'y étoient plus lorsque cette ville fut prise par les Turcs en 1453.

ANATOLIUS, patriarche

de Constantinople après Flavien, en 449, assista au concile de Chalcédoine, où il fit insérer trois canons sur la prééminence de son siège; mais les légats de S. Léon s'y opposèrent. Anatolius avoit été ordonné par l'hérésiarque Dioscore à la place de Flavien, que celui-ci avoit déposé, parce qu'il s'opposoit à ses erreurs. De plus, il avoit ordonné ensuite lui-même, Maxime, évêque d'Antioche, à la place de Domnus, aussi injustement déposé que Flavien. Cette double irrégularité rendoit Anatolius indigne de son siège: & par cette raison Saint Léon pouvoit le faire déposer; mais pour le bien de la paix, il use d'indulgence à son égard, en considération de ce que Anatolius a abandonné le parti de Dioscore: indulgence qui marque bien clairement la juridiction du saint-siège. « Quoi-
 » qu'il ait abandonné l'erreur
 » de ceux qui l'ont ordonné,
 » écrit le pape à l'empereur
 » Marcien, il devoit avoir
 » soin de ne pas troubler par
 » son ambition, ce qu'on fait
 » qu'il a acquis par notre in-
 » dulgence; car nous avons
 » été plus indulgens que justes
 » à son égard... La dispen-
 » sation m'est confiée; & je
 » me rendrais coupable, si je
 » permettois qu'on violât la
 » foi de Nicée ». S. Léon déclare ensuite que, « si le pa-
 » triarche persiste dans son en-
 » treprise, il le séparera de la
 » paix de l'église universelle ». Anatolius se rendit encore suspect en déplaçant l'archidiacre *Ætius*, dont la foi étoit irréprochable, pour lui substituer

un nommé André, ami d'Eurychès, & qui s'étoit porté pour délateur contre Flavien. S. Léon le reprit de cette prévarication, & Anatolius répara sa faute en rétablissant *Ætius*. Anatolius mourut en 458.

ANATOLIUS, (St.) né à Alexandrie, évêque de Laodicée, ville de Syrie, l'an 269, cultiva avec succès l'arithmétique, la géométrie, la physique, l'astronomie, la grammaire & la rhétorique. Il nous reste de lui quelques ouvrages, entr'autres un *Traité de la Pâque*, imprimé dans *Doctrinae temporum* de Bucherius, à Anvers, 1634, in-fol.

ANAX, fils du Ciel & de la Terre. Son nom étoit révéré comme quelque chose de sacré; on ne le donnoit par honneur, qu'aux demi-dieux, aux rois & aux héros. Si on leur adressoit la parole, ou si on en parloit au pluriel, on les nommoit *Anastes* ou *Anaces*.

ANAXAGORE, surnommé l'*Esprit*, parce qu'il enseignoit que l'Esprit divin étoit la cause de cet univers, naquit à Clazomene dans l'Ionie, vers l'an 500 avant J. C. Il eut pour maître Anaximene, qui en fit un de ses meilleurs disciples. Anaxagore voyagea en Egypte, & s'appliqua uniquement à étudier les ouvrages de l'Être-Suprême, sans se mêler des querelles des hommes. Il fut aussi indifférent pour ses intérêts particuliers, que pour les intérêts publics. Un jour que ses parens lui reprochoient qu'il laissoit dépérir son patrimoine, il leur répondit en philosophe: *J'ai employé à former mon esprit, le tems que j'aurois mis à*

cultiver mes terres. Athenes fut le théâtre où il brilla le plus. Le fameux Périclès fut au nombre de ses élèves. Dans la suite il l'aïda de ses conseils dans les affaires les plus importantes. Il ne se croyoit pourtant pas né pour prendre part à ce qui se passoit dans sa patrie. Il répondit à quelqu'un qui lui demandoit, pourquoi il étoit venu sur la terre ? *Pour contempler le soleil, la lune & les étoiles.* Les visions qu'il débita sur ces globes, ne prouvoient pas qu'il eût beaucoup profité de ses méditations. Il enseignoit que la lune étoit habitée (Voy. HARTSOEKER) ; que le soleil étoit une masse de matière enflammée, un peu plus grande que le Péloponnese ; il admettoit aurtant de principes que de corps composés, car il supposoit que chaque espece de corps étoit composé de plusieurs petites parties semblables, qu'il appelloit *homœoméries*, ou *homogénéites*. Comme on lui reprochoit qu'il ne se soucioit pas de sa patrie : *Au contraire*, répondit-il, en montrant le ciel, *j'en fais un grand cas.* Le plaisir qu'il prenoit à regarder le ciel, passoit chez ses compatriotes pour une espece de folie ; mais c'étoit dans la réalité un sentiment bien raisonnable, & qu'on goûteroit plus généralement, si l'on avoit l'esprit & le cœur moins embarrassés par des soins & des prétentions d'un jour. Un astronome célèbre ne regardoit jamais le ciel, paré de toutes ses étoiles, dans le calme d'une belle nuit, sans le saluer avec respect, en l'appellant dans une admiration ravissante, *la cité du grand Roi*

(*civitas regis magni. Ps. 47.*). Anaxagore eut de grands & d'injustes ennemis. On l'accusa d'impiété, quoiqu'il reconnût une intelligence suprême qui avoit débrouillé le cahos ; & on le condamna à mort par contumace. Anaxagore se retira à Lampsaque, où ses écoliers vinrent le chercher, & où il passa le reste de ses jours. Ses amis lui demanderent, dans sa dernière maladie, s'il souhaitoit qu'on portât son cadavre dans son pays : *Cela est inutile*, répondit-il : *le chemin qui mene aux enfers est aussi long d'un lieu que de l'autre.* On éleva sur son tombeau deux autels, l'un consacré au bon-sens, & l'autre à la vérité. Mais si l'on fait attention que ce philosophe eût une conduite bizarre & un esprit singulier, on ne saura à quelles divinités ces autels devoient être dédiés. Socrate n'estimoit pas beaucoup les livres d'Anaxagore, parce qu'il avoit négligé les causes finales, si propres à donner de l'intérêt à l'étude de la nature, & à diriger les observations des vrais philosophes. Mais si dans ses écrits Anaxagore a négligé les causes finales, il n'en est pas moins certain qu'il en a reconnu l'existence ; l'idée qu'il avoit de Dieu & du ciel, les suppose évidemment. Malgré ses écarts ce philosophe est un des plus raisonnables de l'antiquité. La seule notion d'un Esprit auteur de l'univers, lui a épargné une infinité d'extravagances & de systèmes absurdes, qui ont gravement occupé les plus fameuses têtes de la Grece & de Rome. Plutarque lui reproche néanmoins avec raison d'avoir dit

» que la sagesse & la supériorité de l'homme viennent
 » *uniquement de ce qu'il a des mains & non des pattes* ; tant
 » dis qu'il pouvoit dire, ce qui est bien plus vrai, que si
 » l'homme a des mains, c'est parce qu'un être ingénieux
 » & raisonnable devoit être pourvu d'instrumens propres
 » à exercer son industrie ». Helvetius a reproduit cette
 vieille erreur d'Anaxagore dans son livre de *l'Esprit*.

ANAXANDRE, roi de Sparte, vainqueur des Messéniens, répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi les Lacédémoniens n'avoient point de trésor ? *C'est*, dit-il, *afin qu'on ne corrompe pas ceux qui en auroient les clefs*. Il vivoit vers l'an 684 avant J. C.

ANAXANDRIDES, roi de Sparte, soumit les Tégéates. Il fut le premier qui, par un abus dont on n'avoit point d'exemple à Lacédémone, s'avisa d'avoir deux femmes à la fois. Il vivoit entre l'an 550 & 590, avant J. C.

ANAXANDRIDES, poète Rhodien, vivoit du tems de Philippe, pere d'Alexandre. Suidas dit, que c'est le premier qui ait introduit sur le théâtre les amours des hommes & les ruses de la galanterie. Ce poète s'étant mêlé d'attaquer le gouvernement d'Athènes, on le condamna à mourir de faim. Si cette police subsistoit chez nous, quel ravage ne feroit-elle pas parmi nos auteurs dans tous les genres ! le prix du pain baisseroit à coup sûr d'un tiers pour le moins.

ANAXARQUE, philosophe d'Abdere, fut le favori

d'Alexandre le Grand, & lui parla avec liberté. Ce prince, qui prétendoit être Dieu & se disoit fils de Jupiter Ammon, s'étant blessé, Anaxarque lui montra du doigt la blessure : *Voilà du sang humain*, lui dit-il, *& non pas de celui qui anime les dieux*. Un jour que ce roi lui demandoit à table, ce qu'il pensoit du festin ? il répondit qu'il n'y manquoit qu'une seule chose, la tête d'un grand seigneur, dont on auroit dû faire un plat : & dans le même instant, il jeta les yeux sur Nicocréon, tyran de Chypre. Après la mort d'Alexandre, ce Nicocréon voulut aussi faire un plat du philosophe ; il le fit mettre dans un mortier, & le fit broyer avec des pilons de fer. C'est à ce supplice que Voltaire a fait allusion, lorsqu'il a dit : *Je ne voudrois pas avoir affaire à un prince Athée qui auroit intérêt à me faire piler dans un mortier ; je suis bien sûr que je serois pilé*. Anaxarque dit au tyran, d'écraser tant qu'il voudroit son corps, mais qu'il ne pourroit rien sur son ame. Alors Nicocréon le menaça de lui faire couper la langue. *Tu ne le feras point, petit efféminé*, lui dit Anaxarque ; & aussi-tôt il la lui cracha au visage après l'avoir coupée avec les dents. Anaxarque étoit sceptique.

ANAXIDAME, roi de Lacédémone, vers l'an 684 avant J. C., étoit fort éloigné du despotisme qui fait de la royauté le regne du caprice & de la violence. Un homme lui ayant demandé : *Qui avoit l'autorité dans Sparte ?* il répondit, *les Loix*.

ANAXIMANDRE, philosophe natif de Miler, fut dis-

ciple de Thalès, & succéda à son maître en l'école de Milet vers l'an 545 avant J. C. Il se distingua dans l'astronomie & la géographie. Il observa le premier l'obliquité de l'écliptique. Il enseigna que la lune recevoit sa lumière du soleil. Il soutint que la terre est ronde, & inventa les cartes géographiques. Ayant divisé le ciel en différentes parties, il construisit une sphere pour représenter ces divisions. Il croyoit que le soleil est une masse de matière enflammée, aussi grosse que la terre. Quelques-uns lui attribuent l'invention de Gnomon, c'est-à-dire, la manière de connoître la marche du soleil par l'ombre d'un style : d'autres en font honneur à son disciple Anaximene. On prétend qu'il reconnoissoit le mouvement de la terre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il expliqua fort bien pour le tems, comment la terre peut se soutenir au milieu de l'espace sans tomber. Toutes ces connoissances écloses tout-à-coup dans un homme isolé, au milieu d'une société où elles n'existoient pas, prouvent la fausseté du système de M. Bailly sur la lenteur des progrès des sciences Voy. ANICH.

ANAXIMENE de Milet, fut à la tête de l'école de cette ville après la mort d'Anaximandre, son ami & son maître. L'air étoit, selon lui, le principe de toutes choses. Il croyoit que l'infini est la divinité. L'infini étoit, selon lui, la somme des êtres qui composent le monde. Ce sont des substances inanimées, sans aucune force par elles-mêmes; mais le mou-

vement dont elles sont douées; leur donne la vie, & une vertu presque infinie. Voilà tout ce qu'on fait d'exact sur ce philosophe. Pline dit qu'il inventa le cadran solaire, & que les Spartiates, à qui il le montra, admirerent cette merveille; mais l'histoire d'Ezechias prouve qu'il est beaucoup plus ancien.

ANAXIMENE de Lampsaque, se distingua dans l'éloquence & dans l'histoire. Philippe, pere d'Alexandre le Grand, le choisit pour donner des leçons de belles-lettres à son fils. Le précepteur suivit son élève dans la guerre contre les Perses. Il sauva sa patrie, qui s'étoit jetée dans le parti de Darius. Il prit un tour très-ingénieux pour obtenir sa grace. Alexandre avoit juré qu'il ne feroit point ce qu'Anaximene lui demanderoit. Le rhéteur le pria de détruire Lampsaque. Ce héros, désarmé par cette ruse, pardonna à la ville. Anaximene avoit composé les *Vies de Philippe & d'Alexandre*; une *Histoire ancienne de la Grèce*, en 12 livres: mais il ne nous reste rien de tous ces ouvrages.

ANCÉE, roi des Tégéates dans l'Arcadie, fut du nombre des Argonautes. Un de ses esclaves lui prédit un jour qu'il ne boiroit plus du vin de sa vigne. Ancée se moqua de cette prédiction, & se fit apporter sur le champ une coupe pleine de ce vin. Comme il alloit la prendre, l'esclave lui dit qu'il y avoit encore du chemin de la coupe à sa bouche. On vint en même tems l'avertir que le sanglier de Calydon étoit dans sa vigne; aussi-tôt il jeta la

coupe, courut à l'animal, qui fondit sur lui & le mit en piéces. Fable qui exprime la retenue & la défiance avec laquelle il faut se livrer aux jouissances qui paroissent les plus assurées.

ANCHARANO, (Pierre d') de la famille des Farnese, naquit à Bologne. Balde fut son maître dans le droit civil & canonique. Son disciple se rendit digne de lui. Il fut choisi en 1409 par le concile de Pise, pour le défendre contre ceux qui désapprouvoient cette assemblée. Il démontra, contre les ambassadeurs du duc de Baviere, que ce concile étoit légitimement convoqué; qu'il avoit droit de procéder contre Grégoire XII & Benoît XIII. Il mourut à Bologne en 1417, après avoir commenté les Décrétales & les Clémentines, & publié quelques autres ouvrages. On le nomma dans son épitaphe : *Juris canonici speculum, & civilis anchora*.—Il ne faut pas le confondre avec Jacques d'ANCHARANO, plus connu sous le nom de *Palladino* (Jacques). *Voyez* ce mot.

ANCHIETA, (Joseph) travailla avec succès à la conversion des Sauvages du Brésil en Amérique, dont les Portugais s'étoient emparés en 1500. Il étoit natif des Canaries, entra chez les jésuites de Coïmbre, & mourut au Brésil le 9 juin 1597, à l'âge de 64 ans, dont il avoit passé une grande partie dans les travaux des missions. Il fut toute sa vie un modele accompli d'humilité, de patience, de douceur & de charité. *Voyez* sa *Vie* par le P. Pierre Rotérigius, & par le P. Sébastien Bérétarius. Il y a

des choses étonnantes, mais qui précisément pour la raison qu'elles ne sont pas ordinaires, ne seront pas rejetées légèrement par les personnes instruites dans l'histoire de l'Eglise, & qui savent par quels moyens Dieu a secondé le ministère de ses apôtres & des hommes destinés à la conversion des peuples.

ANCHISE, fils de Capis & pere d'Enée, eut cet enfant de son commerce avec Vénus. Les mythologistes disent, qu'il fut frappé légèrement de la foudre, pour n'avoir pas gardé le secret à la déesse. Anchise mourut près de Drépano en Sicile. On le peint ordinairement porté sur les épaules d'Enée, qui le sauva, comme son plus grand trésor, de l'incendie de Troie : action de piété filiale si bien décrite au second livre de l'Enéide.

ANCHURUS, fils de Midas. Un gouffre s'étant ouvert à Célene, ville de Phrygie, Anchurus se dévoua pour le bien public, & s'y précipita avec son cheval. Ce gouffre se referma aussi-tôt. Midas fit élever à l'endroit un autel à Jupiter. *Voyez* CURTIUS MARCUS.

ANCILLON, (David) né à Metz en 1617, étudia à Geneve, où il fit sa philosophie & sa théologie. On le pourvut, après son retour, du ministère de l'église de Meaux, qu'il garda jusqu'en 1653. Il revint à Metz, où il resta jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes en 1685. Il alla demeurer à Francfort, puis à Berlin, où il mourut en 1692.

ANCILLON, (Charles)

fils du précédent, mort à Berlin en 1715, s'occupa beaucoup à la littérature & à la bibliographie. Il est auteur : I. D'une *Histoire de l'établissement des François, réfugiés dans les états de Brandebourg*, 1690, in-8°. II. *Mélanges critiques de littérature, recueillis des conversations de son pere*, 1698, 3 tom. in-8°. III. *La Vie de Soliman II*, 1706, in-4°. IV. *Traité des eunuques*, 1707, in-12. V. *Mémoires sur plusieurs gens-de-lettres*, 1709, in-12. Son *Traité des eunuques* fut publié sous le nom de C. Ollincau, qui est l'anagramme de C. Ancillon. Il y a dans ces ouvrages autant d'inexactitude que de liberté; on y découvre souvent un écrivain sans principes fixes, & qui parle suivant les idées du moment. — Il ne faut pas le confondre avec Ancillon, pasteur de l'église françoise de Berlin (encore vivant en 1789) auteur d'un excellent traité sur cette question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres saints la supériorité sur les livres profanes?* Voyez le *Journ. hist. & litt.* 15 juillet & 1 août 1785.

ANCOURT, (Florent Carton sieur d') naquit à Fontainebleau, le 1 novembre 1661, le même jour que le grand-dauphin. Le P. de la Rue, jésuite, sous lequel il fit ses études, voulut procurer à sa société ce jeune-homme, dont la vivacité & la pénétration promettoient beaucoup; mais la légèreté du disciple rendit inutiles tous les soins du maître. D'Ancourt aimait mieux se livrer au barreau, qu'il abandonna bientôt pour le théâtre.

Il fut non-seulement histrion habile, mais encore auteur applaudi. Ce que Regnard étoit à l'égard de Molière dans la haute comédie, dit un homme d'esprit, le comédien d'Ancourt l'étoit dans la farce. D'Ancourt s'est mis à son aise pour débiter force quolibets & polissonneries, en transportant presque toujours la scène parmi le bas-peuple & au village. Il étoit cependant recherché de ce qu'il y avoit de plus distingué à la cour & à la ville. Louis XIV l'aimoit. Lorsque ce prince devoit assister à la comédie, d'Ancourt alloit lui lire ses ouvrages dans son cabinet, où madame de Montespan seule étoit admise. Un jour le poète s'étant trouvé mal, à cause du grand feu qu'il y avoit, le roi ouvrit lui-même une fenêtre, pour lui faire prendre l'air. Dans une autre circonstance, d'Ancourt étant sur le point de tomber dans un escalier qu'il ne voyoit pas, le même monarque le retint par le bras, en lui disant : *Prenez garde, d'Ancourt, vous allez tomber.* Les dernières années de d'Ancourt furent plus sages & plus retirées que celles de sa jeunesse. Il comprit l'inutilité & le danger du genre de littérature, auquel il avoit consacré ses jours, & quitta le théâtre en 1718, pour se retirer dans sa terre de Courcelle-le-roi en Berri, où il s'occupa uniquement de son salut (*Voyez MO-LIERE*). Il y mourut en 1726 à 65 ans. Ses ouvrages ont été réimprimés en 1760, en 12 vol. in-12. On en a fait un triage en 1783, & publié ceux qui ont paru les meilleurs sous le

titre de *Chef-d'œuvres de d'An-*
court, Paris, 4 vol. in-12.

ANCRE. (le Maréchal d')
Voyez CONCINI.

ANCUS-MARTIUS, 4me.
roi des Romains, monta sur le
trône après Tullus Hostilius,
l'an 640 avant J. C. Il déclara
la guerre aux Latins, triompha
d'eux, vainquit les Veïens, les
Fidénates, les Volsques & les
Sabins. De retour de ses con-
quêtes, il embellit Rome, &
bâtit le temple de Jupiter-Fé-
rétrien, joignit le Mont-Jani-
cule à la ville, creusa le port
d'Ostie, & y établit une co-
lonie romaine. Il mourut l'an
616 avant J. C., après en avoir
régné 24. Il aima la paix, &
les arts, fruits de la paix, &
rendit ses sujets heureux.

ANDÉOL, (S.) disciple,
à ce que l'on croit, de S. Po-
lycarpe, fut envoyé dans les
Gaules, prêcha l'évangile à
Carpentras & dans les lieux voi-
sins de cette ville. L'empereur
Sévère, qui le rencontra en
208, lorsqu'il se préparoit à
passer en Angleterre, lui fit
fendre la tête avec une épée
de bois, au bourg de Bergoia-
te, près du Rhône, dans le
Vivarais. Ses reliques sont dans
la ville de S. Andéol, au dio-
cèse de Viviers. S. Germain,
évêque de Paris, engagea le
roi Childebert à fonder, sous
l'invocation du saint martyr,
une chapelle qui fut soumise à
l'abbaye de S. Vincent, au-
jourd'hui de S. Germain-des-
Prés. Dans la suite des teins,
cette chapelle devint une église
paroissiale. C'est celle de *S. An-*
dré-des-Arcs. Elle reconnoit
encore S. Andéol pour son
premier patron.

ANDERSON, (Edmond)
jurisconsulte Anglois sous Eli-
sabeth, qui le fit chef-justicier
des communs plaidoyers en
1582. Il mourut en 1604. On
a de lui plusieurs ouvrages de
jurisprudence estimés des An-
glois.

ANDERSON, (Larz) pre-
mier ministre de Gustave-Wa-
sa, roi de Suède, naquit de
parens pauvres, & se tira de
son obscurité par des talens di-
rigés par l'ambition, à laquelle
il sacrifia sa religion, & l'hon-
neur de l'état ecclésiastique qu'il
avoit embrassé. Il obtint l'ar-
chidiaconé de Stregnes. N'ayant
pu parvenir à l'épiscopat, il
s'attacha à la cour. Gustave le
fit son chancelier. Il pensa dès
lors à introduire le luthéra-
nisme en Suède, & il exécuta
ce projet. Il appuya si effica-
cément les propositions de Gus-
tave aux états de Vesteras,
qu'il obtint tout ce qu'il voulut.

ANDIER DES RO-
CHERS, (Jean) graveur du
roi, né à Lyon, s'étoit établi
à Paris, où il mourut en 1741,
dans un âge fort avancé. Il a
gravé quelques sujets de la fa-
ble, sur-tout d'après le Cor-
rege. Mais son plus grand ou-
vrage est une longue suite de
portraits en buste, des person-
nes distinguées par leur nais-
sance, dans la guerre, dans le
ministère, dans la magistrature,
dans les sciences & dans
les arts. Cette suite monte à plus
de sept cents portraits, avec
des vers au bas. L'empereur
Charles VI gratifia des Rochers
d'une belle médaille d'or, pour
quelques épreuves du portrait
de sa majesté impériale, que
ce graveur lui avoit envoyées.

ANDOCIDES, orateur Athénien, né vers l'an 468 avant l'ère chrétienne, se distingua par son éloquence, qui cependant étoit simple, & presque entièrement dénuée de figures & d'ornemens. On lui pardonneroit d'avoir été un orateur médiocre, s'il eût été honnête homme; mais sa religion & ses mœurs sont fort suspectes. Il fut accusé d'avoir mutilé les statues de Mercure, & profané les mystères de Cérés, & il n'évita la peine due à ce sacrilège qu'en dénonçant tous ses complices; mais il ne recouvra la liberté qu'à condition qu'il ne reparoîtroit plus dans la place publique ni dans les temples. Il nous reste de lui quatre Discours qui furent publiés par Guillaume Cantarus, à Bâle, 1566, in-fol. Ils se trouvent aussi dans les *Oratores Græci* d'Etienne, 1575, in-fol. L'abbé Auger les a traduits en François avec ceux de Lycurge, d'Isée & de Dinarque, Paris, 1783, 1 vol. in-8°. Le plus curieux de ces Discours est celui où il accuse Alcibiade; on y trouve des traits qui dévoilent le caractère fougueux & tyrannique de ce fameux citoyen, qui fit tant de bien & tant de mal à sa patrie.

ANDRADA, (Diégo de Payva d') d'une des plus illustres familles de Portugal, se distingua parmi les théologiens de l'université de Coïmbre. Sébastien, roi de Portugal, l'envoya au concile de Trente, où ce docteur parut avec éclat. Il mourut en 1578. Nous avons de lui la Défense du concile de Trente, contre Chemnitius; *Defensio Tridentinæ fidei*, &c.,

à Lisbonne, 1578, in-4°, qui est rare. L'édition d'Ingolstadt, 1580, in-8°, l'est beaucoup moins. Cet ouvrage est bien écrit. Le VIe. livre, qui traite de la concupiscence, & de la conception immaculée de la sainte Vierge, est curieux & intéressant: on y trouve les systèmes, opinions, explications d'une multitude de savans sur ces matières. Il est auteur d'un autre bon Traité contre le même Chemnitius, dont l'édition de Venise, 1564, in-4°, est peu commune. Il a pour titre: *Orthodoxa quæstiones adversus hæreticos*. On a encore de lui sept volumes de Sermons portugais, où il y a de très-bonnes choses, & d'autres qui prêtent à la critique. Il prétendoit que les anciens philosophes ont pu se sauver par une connoissance vague d'un Rédempteur (*Voyez PLATON*). Il faut pour cela leur supposer les lumières & la grace de la foi, sans quoi cette opinion sembleroit se rapprocher de celle de Zuingle. D'ailleurs, tout ce que nous savons de ces anciens philosophes, les notions qui nous restent de leur conduite, de leurs fastueuses & impuissantes maximes, ne sont pas de nature à nous faire augurer favorablement de leur salut (*Voyez COLLINS, LUCIEN, ZÉNON, &c.*) On a publié aussi une harangue latine, prononcée par Andrada devant le concile de Trente, le second dimanche après Pâques 1562.

ANDRADA, (François d') frere du précédent, historiographe de Philippe III, roi d'Espagne, écrivit l'*Histoire de Jean III*, roi de Portugal: cet

ouvrage, fait en langue portugaise, fut publié à Lisbonne, en 1613, in-fol.; on a encore de lui l'*Expédition des Portugais contre les Turcs*, en langue portugaise, Coimbre, 1589, in-4^o.

ANDRADA, (Thomas d') frere des deux dont nous venons de parler, nommé dans son ordre *Thomas de Jesu*, commença la réforme des Augustins déchaussés en 1578. Il suivit le roi don Sébastien en Afrique, & fut pris à la malheureuse bataille d'Alcaçar, donnée le 4 août de la même année; les infidèles le jeterent dans une basse-fosse, où il ne recevoit de jour que par les fentes de la porte. Ce fut avec le secours de cette foible clarté, qu'il composa un ouvrage de piété que nous avons de lui, sous le titre de *Travaux de Jesus*, ou *Trabalhos de Jesus*, en portugais: ouvrage plein d'onction, & qui respire une véritable piété. Car c'est en cette langue que le P. Thomas d'Andrada l'écrivit en deux volumes, dont le premier fut imprimé à Lisbonne, l'an 1602, & le second en 1609. Il divisa cet ouvrage en quatre parties; mais il ne put achever la dernière, que le P. Jérôme Romain, de son ordre, y ajouta depuis. Christophe Ferreira le traduisit en espagnol, & il fut imprimé en 1624 & 1631. C'est de cette langue qu'on l'a depuis mis en italien & en françois. Sa sœur Yolande d'Andrada, comtesse de Lignarez, lui envoya de l'argent pour acheter sa liberté, mais il aima mieux s'occuper, dans les fers, à consoler les chrétiens qui souffroient avec lui. Il mourut l'an

1582, en odeur de sainteté. On a encore de lui une *Instruction aux Confesseurs*.

ANDRADA, (Antoine) jésuite, missionnaire Portugais, fit la découverte, en 1624, du pays de Catay, dont il a donné une *Relation* sous ce titre: *Relation de la découverte du Grand-Catay, ou royaume du Tibet*, Paris, 1628, in-8^o. Il mourut le 19 mars 1633: il étoit né en 1584. — Il y a encore eu d'autres ANDRADA, entr'autres Hyacinthe Freyre d'ANDRADA, auteur de la *Vie de don Jean de Castro, vice-roi des Indes*, Lisbonne, 1651, in-fol., en langue portugaise; Ruy Freyre d'ANDRADA, général, qui a donné une *Relation & une Description d'Ormuz & des côtes de Perse & d'Arabie*, publiée avec des commentaires par Paul Craesbeeck, Lisbonne, 1647, in-4^o, en langue portugaise; Fray Franç. de Rades y ANDRADA, qui a donné une *chronique* des trois ordres de chevaliers, de S. Jacques, de Calatrava & d'Alcantara. Tolède, 1572, in-fol., en espagnol.

ANDRÉ, (S.) apôtre, frere de St. Pierre, naquit à Betsaïde. Il suivit d'abord St. Jean-Baptiste, qu'il quitta ensuite pour s'attacher à J. C. André lui amena son frere Simon ou Pierre, pêcheur comme lui. Ils se trouverent aux noces de Cana, & furent témoins du premier miracle de J. C. Quelque tems après, le Sauveur les ayant rencontrés qui péchoient, il leur promit de les faire pêcheurs d'hommes. Lorsque J. C. nourrit miraculeusement cinq mille personnes, André l'avertit qu'il n'y avoit

que cinq pains d'orge & deux poissons. On ne fait rien de bien certain sur la prédication de cet apôtre. D'anciens auteurs, tels que Sophrone, Théodoret, Eusebe, S. Jérôme, S. Grégoire, disent qu'il prêcha l'évangile dans la Sogdiane, la Colchide, dans la Grèce, &c. St. Paulin assure qu'il fut envoyé dans la ville d'Argos où il confondit l'éloquence & les raisonnemens des Sophistes. Mais il ne nous est resté aucun détail bien avéré de ses travaux apostoliques, non plus que de ceux des autres apôtres, comme l'observe St. Jean-Chrysostome. (*Voyez* la réflexion qui est à la fin de l'article St. JACQUES *le Majeur*). A la fin St. André vint à Patras, ville d'Achaïe, lieu de son martyre. Il y fut condamné à être attaché en croix, comme l'assurent les prêtres & les diacres d'Achaïe, auteurs des Actes de son martyre. Quoique Tillemont & Baillet, aient peine à donner à ces Actes une pleine autorité, il est sûr qu'ils sont fort anciens: ils sont écrits avec une noble simplicité, & n'ont pas le ton ordinaire des légendes factices. Ils ont été reconnus par St. Pierre Damien, Yves de Chartres, Saint Bernard, Baronius, le P. Alexandre, &c. M. du Sauffay, évêque de Toul, a répondu à toutes les objections. L'opinion la plus commune est que la croix de St. André étoit formée de deux piéces de bois qui se croisoient obliquement par le milieu, & qu'elle représentoit la figure de la lettre X. Il est certain qu'on a quelquefois fait usage de ces sortes de

croix, comme l'ont prouvé Gaspard Sagittarius, c. 8, p. 45: Gretser, de *Cruce*, l. 1, c. 2. *Oper.*, t. 1.; & Ughelli, *Ital. sacra*, t. 7. Suivant les archives du duché de Bourgogne, la croix de St. André qu'on apporta d'Achaïe, fut placée dans le monastere de Weaume près de Marseille. On l'en retira pour la transporter à l'abbaye de Saint-Victor de la même ville avant l'année 1250. Et on l'y voit encore. Philippè-le-Bon, duc de Bourgogne & de Brabant, en obtint une partie qu'il renferma dans un reliquaire de vermeil, lequel fut porté à Bruxelles. Ce prince institua, en l'honneur du saint apôtre, l'ordre des chevaliers de la Toison-d'or, qui ont pour marque distinctive la croix, dite de Saint André ou de Bourgogne.

ANDRÉ, prétendu Messie, qui se donna pour libérateur des Juifs du tems de Trajan. Il ranima leur enthousiasme, qui paroissoit assoupi. Il leur persuada qu'ils seroient agréables au Seigneur, & qu'ils rentreroient enfin victorieux dans Jérusalem, s'ils exterminoient tous les infidèles dans les lieux où ils avoient des synagogues. Les Juifs, séduits par cet homme, massacrerent (dit-on) plus de deux cent vingt mille personnes dans la Cyrénaïque & dans l'isle de Chypre. Dyon & Eusebe disent, que non contents de les tuer, ils mangeoient leur chair, se faisoient une ceinture de leurs intestins, & se frotoient le visage de leur sang. Effet terrible de l'aveuglement dont Dieu avoit frappé ce peuple ingrat, de l'esprit de fureur.

& de rage qui s'en empara, & le ravala au rang des bêtes féroces; & en même tems, accomplissement visible de la prédiction de J. C. touchant les faux Messies, qui viendroient tromper le peuple infidèle & ingrat qui avoit refusé de reconnoître le véritable. *Voyez BARCOCHÉBAS.*

ANDRÉ, dit de Crete, parce qu'il étoit archevêque de cette île, ou le Jérusolymitain, parce qu'il s'étoit retiré dans un monastere de Jérusalem, étoit de Damas, & mourut en 720, ou selon d'autres en 723. Il a laissé des Commentaires sur quelques livres de l'Écriture & des Sermons. Le P. Combefis en a donné une édition, ornée d'une traduction en latin, de notes, & accompagnée des *Œuvres* de St. Amphiloque & de Methodius; le tout imprimé à Paris, 1644, in-fol.

ANDRÉ de Crete, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, se distingua par son zèle pour la défense des saintes images. Ayant quitté son monastere pour aller à Constantinople, il soutint généreusement la doctrine de l'Église, & il eut assez de courage pour reprocher à l'empereur Constantin Copronyme, son attachement à l'hérésie des Iconoclastes, & sa fureur contre les catholiques. Ce prince affecta d'abord de la modération à son égard; mais voyant qu'il ne pouvoit vaincre sa constance, il le fit déchirer de coups. Enfin, après diverses tortures, il ordonna qu'il fût mis à mort. André consumma son sacrifice le 17 octobre 761. Il est nommé en ce jour dans le martyrologe romain.

ANDRÉ II, roi de Hongrie, partit pour la Terre-Sainte en 1217. Il s'y distingua par sa valeur, ce qui lui acquit le surnom de *Jérusolymitain*. C'est à ce prince que les gentilshommes Hongrois doivent la chartre de leurs privileges. On y lit cette clause: *Si moi ou mes successeurs, en quelque tems que ce soit, veulent enfreindre vos privileges, qu'il vous soit permis, en vertu de cette promesse, à vous & à vos descendans, de vous défendre, sans pouvoir être traités de rebelles.* C'étoit une espece de pacte réciproque entre le prince & les sujets. Mais, sous le regne de Marie-Thérèse, cette clause a été retranchée du code hongrois; & son successeur n'a pas manqué de se prévaloir de ce retranchement. Il est difficile au reste, de dire à quel point une telle convention est raisonnable & utile; si elle paroît nécessaire contre un prince violent & injuste, elle peut causer aussi de grands troubles sous un bon prince, par les intrigues des hommes ambitieux & inquiets. Autrefois les sages jurisconsultes l'eussent désapprouvée; aujourd'hui l'abus du pouvoir & l'oubli des maximes qui doivent le diriger, semblent en quelque sorte la justifier. *Voyez BURLAMAQUI.* André fut heureux dans toutes les guerres qu'il entreprit, ou qu'il soutint. Il mourut l'an 1235.

ANDRÉ DE HONGRIE, fils de Charles II, roi de Hongrie, épousa Jeanne I, reine de Naples, sa cousine. André, né avec un naturel grossier, que l'éducation hongroise n'avoit pas corrigé, ne put jamais se

faire aimer de sa femme. Ce prince vouloit être maître, & Jeanne prétendoit qu'il fût seulement le mari de la reine, sans prendre la qualité de roi. Un frere Robert, franciscain, qui vouloit faire tomber toutes les dignités de l'état sur les Hongrois, ne contribua pas peu à entretenir la désunion. Il gouvernoit André; Jeanne étoit conseillée de son côté par la fameuse Catanoise, qui de lavandiere, étoit devenue gouvernante des princesses. Cette femme, jalouse du crédit de frere Robert, & connoissant l'aversion de Jeanne pour son époux, prit la résolution de le faire étrangler. Louis, prince de Tarente, amant de Jeanne, d'autres princes du sang, les partisans de la reine, &, selon quelques-uns, la reine elle-même, eurent part à ce meurtre, exécuté en 1335. André n'avoit encore que dix-neuf ans.

ANDRÉ de Pise, (Andrea da Pisa) sculpteur & architecte, natif de Pise, comme son surnom le désigne, en 1270, fut employé à la construction de divers édifices par les Florentins, dont ses talens le firent tellement chérir, qu'ils lui accorderent le droit de bourgeoisie & l'admirent aux charges de la république. On prétend que l'arsenal de Venise fut bâti sur ses dessins. Il mourut à Florence, âgé de 60 ans. C'étoit aussi un peintre, un assez bon poète, un excellent musicien.

ANDRÉ, (Jean) né à Mugello, près de Florence, professeur de droit à Bologne, mourut de la peste dans cette ville en 1348. On a de lui des

Commentaires sur les *Gléméntines*, 1471, in-fol., Mayence, & Lyon, 1575; sur les six livres des *Décrétales*, Mayence, 1455, in-fol., & Venise, 1581, in-fol. Il professa pendant 45 ans le droit-canon à Pise, à Padoue, & sur-tout à Bologne. Il eut de son mariage deux filles. L'aînée appelée *Novella*, & mariée à Jean Calderin, étoit si bien instruite dans le droit, que lorsque son pere étoit occupé, elle donnoit les leçons à sa place; mais elle avoit, dit-on, la précaution de tirer un rideau devant elle, de peur que sa beauté ne donnât des distractions aux écoliers. C'est en son honneur que J. André intitula son Commentaire sur les *Décrétales*, *Novella*.

ANDRÉ, (Jean) secrétaire de la bibliothèque du Vatican, Paul II & Sixte IV. Le premier le chargea de veiller aux éditions qui se feroient sous Conrad Sweinheim & Arnoul Panartz, qui venoient d'apporter à Rome la nouvelle invention de l'imprimerie. Il revoyoit les manuscrits, composoit les épîtres dédicatoires & les préfaces, & corrigeoit même les épreuves. Le cardinal de Cusa, son ancien condisciple, lui fit donner l'évêché d'Accia dans l'isle de Corse; & le pape Paul II le nomma ensuite à celui d'Aléria dans la même isle, où il mourut en 1485, selon le cardinal Quirini. On a de lui plusieurs éditions de livres anciens, de Tite-Live, d'Aulu-Gelle, 149, Rome, in-fol., des *Épîtres* de S. Cyprien; des *Hérodoti Historia*, 1475; des *Œuvres* de S. Léon, de Strabon; Venise, 1472, in-fol. Il a fait aussi

aussi quelques ouvrages de jurisprudence.

ANDRÉ DEL SARTO.

Voyez SARTO.

ANDRÉ, (Jean) né à Xativa dans le royaume de Valence, étoit fils d'un alfaqui, & alfaqui lui-même. Il quitta la secte de Mahomet pour la religion de Jesus-Christ en 1487, & reçut l'ordre de prêtrise. Il publia, après sa conversion, *la Confusion de la Secte de Mahomet* : Seville, 1537, in-8^o, traduite de l'espagnol en diverses langues. Nous en avons une version françoise sur l'italien, par Guy le Febvre de la Boderie, en 1574. Ceux qui écrivent contre le Mahométisme, peuvent y puiser des choses utiles.

ANDRÉ, (Jacques) chancelier & recteur de l'université de Tubingen, naquit dans le duché de Wirtemberg en 1528. Il apprit d'abord le métier de charpentier; mais on le tira de sa boutique, pour lui faire étudier la philosophie, la théologie & les langues. Il s'illustra dans le parti luthérien, unit les princes de la confession d'Ausbourg, & fut employé par plusieurs d'entr'eux. Il mourut en 1590. Son ouvrage le plus connu est intitulé : *De la Concorde*, 1582, in-4^o. On dit que, sur la fin de ses jours, il fut éclairé sur la fausseté de sa religion, & qu'il embrassa la véritable.

ANDRÉ, (Valere) naquit à Deschel dans le Brabant en 1588. Il professa le droit à Louvain, & eut la direction de la bibliothèque de l'université. Sa *Bibliotheca Belgica, de Belgis vitâ scriptisque claris*, passe avec raison pour un des meilleurs ouvrages, qu'on ait donnés en

Tome I.

ce genre. Il auroit pu néanmoins retrancher quelques minuties, & corriger quelques inexactitudes. Il la publia en 1643. On l'a depuis réimprimée en 1739, 2 vol. in-4^o avec des additions de Foppens. On a encore de Valere André, *Synopsis juris canonici; de Toga & sago*, & *les Fastes de l'université de Louvain*. Il mourut, selon quelques auteurs, le 29 mars 1655. Mais son portrait & Foppens placent sa mort en 1656.

ANDRÉ, (Yves-Marie) né en 1675 à Quimper dans la Basse-Bretagne, patrie du Pere Hardouin & du Pere Bougeant, entra comme eux chez les jésuites. La chaire de professeur royal des mathématiques, le fixa à Caen. Il remplit ce poste avec autant de fruit que d'applaudissement, depuis 1726 jusqu'en 1759. Il étoit pour lors âgé de 84 ans, & c'étoit bien le tems de prendre du repos. Sa vie laborieuse se termina le 26 février 1764. La nature l'avoit doué d'un tempérament heureux, & il le conserva par l'uniformité de sa vie & par la gaieté de son caractère. Aucun genre de littérature ne lui étoit étranger; il avoit réussi dans la chaire; il avoit fait des vers pleins de graces: mais il est principalement connu par son *Essai sur la Beau*, dont on a donné une nouvelle édition 1 vol. in-12, Paris, 1770. Le recueil de ses ouvrages est en 5 vol. in-12, 1766. Ce livre, plein d'ordre & de goût, offre de la nouveauté dans le sujet, de la noblesse dans la diction, & de la force dans le raisonnement. « C'est dans cette » source, dit un littérateur

» éclairé, que la plupart de nos
 » auteurs didactiques d'aujourd'hui
 » ont puisé les bons préceptes qu'ils ont donnés, &
 » c'est d'après ces préceptes que
 » les jeunes littérateurs doivent
 » travailler pour obtenir de
 » véritables succès. L'imitation
 » de la nature, voilà le but
 » essentiel auquel il faut tendre. Le P. André nous enveloppe ce principe avec un
 » ordre, un discernement, une
 » clarté, qui ne laissent rien à
 » désirer. Il définit toutes les
 » espèces de beau avec précision, avec justesse. Le chapitre qui regarde le beau dans
 » les ouvrages d'esprit, est
 » plein de réflexions profondes, instructives, lumineuses; il semble y être l'interprète des muses & de la
 » nature. Dans le chapitre qui
 » concerne le beau dans les mœurs, la raison, le sentiment, la vérité, ne se sont
 » jamais mieux exprimés que par sa plume; on y voit briller
 » une philosophie supérieure qui connoît aussi bien les
 » passions du cœur, que les ressorts de la politique humaine. Si la philosophie substituait des maximes aussi
 » utiles à ses folles déclamations, elle auroit véritablement droit à la reconnaissance & au respect ». On estime aussi le *Traité sur l'homme*, où il parle en philosophe judicieux de l'union de l'âme & du corps, des sens, &c.; de même que les *Discours* sur plusieurs matières intéressantes.

ANDRÉ AVELLIN. *Voy.*
 AVELLIN.

ANDRÉ. (le Maréchal de Saint-) *Voyez* ALBON.

ANDRÉ. (le petit Père) *Voyez* BOULENGER.

ANDRÉ CORSINI. *Voy.*
ce dernier mot.

ANDREINI, (Isabelle) née à Padoue, & de l'académie des *Intenti* de cette ville, fut la plus célèbre comédienne de son tems. Après avoir brillé quelques années sur les théâtres d'Italie, elle vint en France, où elle se distingua par la sagesse de sa conduite, chose singulièrement remarquable parmi les gens de sa profession. Elle étoit en même tems auteur, & s'exerça avec succès en différens genres d'ouvrages. On a d'elle des Sonnets, des Madrigaux, une Pastorale, &c., &c. Elle mourut à Lyon en 1604, d'une fausse-couche, à 42 ans. Le corps municipal de cette ville honora sa sépulture par des marques de distinction; & son mari (François ANDREINI) lui fit une épitaphe où il célébra ses talens & ses vertus. On a de lui le *Bravure del Capitan Spavento*, Venise, 1607, in-4^o, traduit en franç., Paris, 1608, in-12. Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste ANDREINI, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, qui ne sont ni trop bonnes ni trop rares. On recherche cependant son *Adamo*, Milan, 1613, in-4^o; parce qu'on prétend que Milton a pris l'idée de son *Paradis perdu* dans cette tragédie. Mais s'il est vrai que le poète Anglois a profité de quelque ouvrage, il est plus apparent que c'est de la *Sarcothée* de Masénius. On a encore d'Andreini, trois Traités en faveur de la comédie & des comédiens, publiés à Paris en 1625;

ils font peu connus, & ne méritent pas de l'être davantage.

ANDRELINUS, (Publius Faustus) naquit à Forli, ville d'Italie. Il fut honoré à 22 ans de la couronne de laurier, que l'académie de Rome donnoit à ceux qui avoient remporté le prix. Ce poëte latin vint à Paris sous le regne de Charles VIII, & fut professeur de belles-lettres & de mathématiques dans le college de l'université. Il se donnoit le titre de poëte du roi & de la reine, Louis XII & Anne de Bretagne. On a de lui plusieurs ouvrages poétiques, tous vides de choses & remplis de mots. Ses différentes Poésies ont été imprimées in-4^o. & in-8^o, séparément, depuis 1490 jusqu'en 1519, & dans *Delicia Poëtarum Italorum*. Ses productions en prose ne sont pas plus estimées. Il mourut en 1518. Ses mœurs n'étoient pas trop pures, si l'on en croit Erasme. Ses déclamations contre les théologiens catholiques ne font honneur ni à son jugement ni à son goût.

ANDRISCUS, homme obscur, de la ville d'Adramiste dans l'Asie mineure, se dit fils de Persée, roi de Macédoine, parce qu'il lui ressembloit beaucoup, par la taille & par le visage. Cet imposteur l'ayant persuadé aux Macédoniens, il se mit à la tête de leur armée, & vainquit Juventius, préteur de la république dans la Macédoine. Q. Cæcilius Metellus marcha contre cet aventurier, le défit, & en orna son triomphe, vers l'an 148 avant J. C. Deux autres séditieux voulurent relever le parti de cet usurpateur: mais ils eurent le

même sort que lui. Le sénat mit alors la Macédoine au nombre des autres provinces romaines.

ANDROCLÉE, fille d'Antipene de Thebes, se dévoua avec sa sœur Alcis pour le salut de sa patrie. La guerre s'étant allumée entre les Thébains & les Orchoméniens, l'oracle fut consulté; il répondit que la victoire seroit pour les Thébains, si celui qui étoit du sang le plus noble, vouloit se sacrifier pour le salut de ses concitoyens. La naissance d'Antipene l'emportoit sur celle de tous les autres: mais ce mauvais ou prudent patriote ne voulant pas être la victime du bien public, ses deux filles Androclée & Alcis s'y résolurent tout bonnement, & s'immolèrent de la meilleure foi du monde. Les habitans de Thebes, en reconnaissance d'un service si signalé, leur firent dresser, dans le temple de Diane d'Euclie, la figure d'un lion, qu'Hercule consacra à son honneur.

ANDROGÉE, fils de Minos II, roi de Crete, vivoit l'an 1256 avant J. C. Quelques jeunes gens d'Athènes & de Mégare, fâchés de ce qu'il leur enlevait tous les prix des jeux olympiques, attenterent à sa vie. Minos, pour venger ce meurtre, assiégea Athènes & Mégare, & obligea les habitans de lui envoyer tous les 9 ans sept garçons & sept filles, qu'on faisoit dévorer par le minotaure. Thésée les délivra de ce tribut.

ANDROMAQUE, fille d'Étion, roi des Ciliciens du Mont-Ida, épousa en premier lieu Hector, prince Troyen, qu'elle aima d'un amour ten-

dre. En ayant été malheureusement privée par Achille, qui le tua dans un combat singulier, elle vit bientôt tomber & réduire en cendres sa ville, dont il étoit l'unique appui, & fut livrée au fils de son meurtrier, à Pyrrhus, qui la força de lui donner sa main. Enfin elle eut pour troisième époux Helenus, frere de son premier mari, avec qui elle mena une vie paisible en Epire, dont il fut roi, mais elle ne put oublier son cher Hector ni la ville de Troie, qu'elle avoit fait construire en petit dans ses nouveaux domaines, suivant le plan & dans une situation analogue à celle de cette ville malheureuse. Enée ayant débarqué en Epire, se réjouit avec elle en voyant cette espece de reproduction de leur commune patrie :

*Parvam Trojam simulataque
magnis
Pergama, & arentem Xanthi cognomine riovum
Adgnosco, Scæaque amplector limina portæ. III. Æn.*

Elle eut de son premier mari Astianax, Molossus du second, & Cestrinus du dernier. Racine a fait d'Andromaque le sujet d'une des plus touchantes de ses pieces.

ANDROMAQUE de Crete, médecin de l'empereur Néron, est moins connu par ce titre, que par l'invention de la thériaque, qu'il chanta en vers grecs élégiaques, adressés à Néron. Moyse Charas publia une traduction de ce poëme curieux en 1668, in-12. Andromaque introduisit un usage inconnu avant lui, en prenant le

titre d'*Archiater*, ou premier médecin des empereurs.

ANDROMEDE, fille de Céphée & de Cassiope, pour s'être vantée d'être plus belle que les Néréides, fut attachée par elles sur un rocher, où un monstre marin devoit la dévorer. Persée la délivra, & devint son époux.

ANDRONIC I Comnene, étoit né d'Isaac Comnene, troisième fils d'Alexis I. Il avoit servi avec distinction sous Manuel Comnene, qui le fit mettre aux fers pour crime de rébellion. Ayant recouvré sa liberté & ses premières dignités, il enleva l'empire de Constantinople à Alexis II, son pupille, qu'il fit étrangler en 1183. Il commença son regne par des cruautés inouïes contre les habitans de Nicée. Au siege de Pruse, il se distingua par des inhumanités encore plus singulieres. Il faisoit couper aux uns les pieds ou les mains, ou crever les yeux; & il s'amusoit sur d'autres, en ne leur coupant qu'un pied ou une main, ou en ne leur arrachant qu'un œil. Ses sujets, indignés qu'il souillât la majesté du trône par ses barbaries, transporterent la couronne sur la tête d'Isaac Lange. Andronic prit la fuite; mais le peuple l'ayant atteint, le lia à un poteau dans la grande cour du palais, & lui rendit ce qu'il avoit fait aux autres. On lui brisa les dents, on lui arracha les cheveux, on le pendit par les pieds, on le mutila; enfin des soldats Italiens le percerent de plusieurs coups, & mirent fin à ses tourmens le 11 septembre 1185. « Ainsi pé-
» rit (dit un historien), un

» des plus abominables prin-
 » ces dont l'histoire fasse men-
 » tion. Sa seule figure repré-
 » sentoit si bien l'atrocité de
 » son caractère, que l'empereur Manuel en avoit pré-
 » sagé tout le mal qu'il feroit
 » à l'empire. Il avoit le regard
 » farouche, l'œil & le sourcil
 » d'un homme abîmé dans ses
 » pensées atrabilaires & ses
 » projets sinistres, la démar-
 » che altière, les manières ar-
 » tificieuses quand il s'obser-
 » voit, mais hors delà, fa-
 » rouches & brutales ». On a
 cherché à lui trouver quelques
 bonnes qualités, on a observé
 qu'un jour il diminua quelques
 impôts. Mais pourquoi affoiblir
 l'horreur & la haine que la
 postérité a conçues envers les
 princes vicieux & cruels? A
 quoi bon étaler quelques opé-
 rations utiles dans une longue
 suite d'excess détestables? Quel
 est le monstre qui n'ait fait
 quelque bien? Quand Néron
 faisoit servir de salots les Chré-
 tiens enduits de poix, on voyoit
 clair dans les rues de Rome. Si
 quelque chose peut diminuer
 l'horreur que le nom d'Andro-
 nic inspire, c'est qu'il parut
 soutenir son malheur avec une
 fermeté chrétienne, & ne dit
 autre chose dans la continuité
 de ses tourmens, que ces pa-
 roles édifiantes: *Seigneur, ayez
 pitié de moi.* Merveille bien con-
 solante de la divine miséricor-
 de, si dans ces derniers mo-
 mens il perdit l'habitude de
 feindre & de jouer la religion!

ANDRONIC II Paléologue,
 né en 1258 de Michel VIII,
 succéda à son pere en décem-
 bre 1282. Son regne est fameux
 par les invasions des Turcs dans

l'empire; il leur opposa les ar-
 mes des Catalans, qui firent en-
 core plus de dégâts que les Mu-
 sulmans. Andronic, connoissant
 sa foiblesse, associa au trône son
 fils aîné Michel IX en 1294.
 Ce prince étant mort en 1320,
 Andronic le jeune son fils par-
 tagea l'autorité avec son aïeul,
 dont les manières dures l'enga-
 gerent à se révolter. Il se ren-
 dit maître de Constantinople
 en mai 1328, fit descendre An-
 dronic le vieux du trône, &
 lui donna le palais impérial pour
 prison: l'empereur détrôné ai-
 ma mieux s'enfermer dans un
 monastere, où il finit ses jours
 en 1332. Ce prince avoit sur-
 tout les défauts opposés au gé-
 nie de Michel, un esprit léger,
 une ame dépourvue de toute
 élévation, une foiblesse pitoya-
 ble, une dévotion imbécille qui
 alloit jusqu'à la superstition &
 au ridicule. La premiere chose
 qu'il fit en montant sur le trône,
 ce fut de s'abandonner à la
 conduite de la princesse Eulo-
 gie sa tante, autre tête mal-
 saine, vraie dévote de secte, &
 toujours l'arc-boutant du schis-
 me, malgré le bannissement où
 l'avoit réduit l'empereur son
 frere. Elle leurra sur-tout l'im-
 becillité de son neveu, en af-
 fectant de pleurer d'une maniere
 inconsolable sur le sort de l'em-
 pereur défunt; parce qu'étant
 mort, disoit-elle, dans l'héré-
 sie des Latins, il avoit indubi-
 tablement encouru la danna-
 tion éternelle. Elle fut secon-
 dée par Théodore Musalon,
 grand-chancelier & grand four-
 be, qui ayant toujours été schis-
 matique opiniâtre dans l'ame,
 & catholique simulé sous le der-
 nier regne, fit tout ce qu'on

peut attendre de la lâcheté & du fantôme de religion qui flotte ainsi à tout vent de fortune. Livré à ces deux guides, Andronic demanda & subit la pénitence publique, pour avoir souscrit à la réunion avec les Latins. Le reste des affaires alloit à proportion, & l'état fut aussi mal en ordre que l'église. Andronic chargea son peuple d'impôts pour acheter la paix. Il altéra tellement la monnoie, qu'elle n'eut plus de cours chez les étrangers : ce qui fit tomber le commerce & languir l'empire. Enfin, en laissant dépérir la marine, il donna lieu aux Génois & aux Vénitiens de faire des descentes jusqu'au port de Constantinople, & à d'autres nations de faire des incursions dans la Thrace.

ANDRONIC III Paléologue, (ou Andronic le jeune) petit-fils du précédent, eut plus de vertus & de talens que son aïeul. Guerrier habile, protecteur de l'innocence, pere de son peuple, il diminua les impôts & fut accessible dans tous les tems au pauvre comme au riche. Malgré sa valeur, il ne put empêcher les progrès des Turcs, qui s'approcherent de Constantinople, en transférant le siege de leur monarchie, de la ville de Pruse, dans celle de Nicée. Une fièvre maligne enleva ce prince à ses sujets qui le chérissoient, en juin 1341. Il avoit 45 ans, il en avoit régné seul environ 13. L'abbé Lenglet, dans ses *Principes de l'Histoire*, l'appelle mal-à-propos Andronic II.

ANDRONIC Paléologue, fils aîné de l'empereur Jean V, fut associé par son pere à la

puissance souveraine, vers l'an 1355. Ce prince, d'un caractère perfide, d'un esprit inquiet, voulut détrôner son pere, qui lui fit d'abord crever un œil, & qui l'obligea ensuite de renoncer à l'empire en 1373, & de céder ses droits à son frere Manuel. Après son abdication, il finit obscurément ses jours dans le lieu où il avoit été exilé.

ANDRONIC de Cyrthes, astronome à Athenes, fit bâtir en marbre une tour octogone, & graver sur chaque côté des figures qui représentoient les huit vents principaux. Un triton d'airain, tournant sur son pivot avec une baguette à la main, la fixoit sur le vent qui souffloit. Les coqs de nos clochers sont venus de là. Vitruve rapporte ainsi les noms de ces vents désignés par Andronic : *Solanus, Eurus, Auster, Afri-cus, Favonius, Corus, Septentrio & Aquilo.*

ANDRONIC, (Livius Andronicus) le plus ancien poëte comique latin, florissoit sous le consulat de Claudius Cenchus, l'an 239 avant J. C. Sa première piece fut représentée alors. Les auteurs, dans les commencemens de l'art du théâtre, montoient sur des tréteaux, & jouoient eux-mêmes. Andronic s'étant enrôlé en répétant ses vers, les fit réciter par un esclave : ce fut l'origine de la déclamation entre deux acteurs. Ce qui nous reste des pieces d'Andronic, ne nous fait pas regretter ce qui en a été perdu. Son style étoit grossier, ainsi que son siecle. On trouve quelques-uns de ses fragmens dans les *Comici*

Latini, Lyon, 1603, Leyde, 1520, & dans le *Corpus Poëtarum*.

ANDRONIC, commandant des armées d'Antiochus Epiphane dans la Judée, fit tuer en trahison le souverain sacrificateur Onias; mais la mort de ce saint homme fut vengée par Antiochus, qui fit tuer Andronic dans le même lieu où il avoit commis le meurtre, l'an 166 avant J. C.

ANDRONIC, de Rhodes, philosophe péripatéticien, vivoit à Rome du tems de Cicéron, 63 ans avant J. C. Il fit connoître le premier dans Rome les ouvrages d'*Aristote*, que Sylla y avoit apportés. On trouve *Andronici Rhodii & Ethicorum Nichomacheorum Paraphrasis*, grec & latin, Cambridge, 1679, in-8°, qui se joint aux auteurs *cum Notis variorum*.

ANDRONIC, parent de St. Paul, & compagnon de ses liens. Il étoit considéré parmi les Apôtres, & avoit embrassé la foi de J. C. avant S. Paul. On dit qu'il souffrit le martyre à Jérusalem, avec Junie sa femme. — Un autre ANDRONIC fut mis à mort avec Saint Probus & Saint Taraque, durant la persécution de Dioclétien, en 304. Leurs *Actes* sont un des plus précieux monumens de l'antiquité. Voyez *Acta sincera* de D. Ruinart, p. 419. Tillemont t. 5, p. 285.

ANDRONIC, chef de la secte des Androniciens, avoit adopté les erreurs des Sévériens. Ces sectaires croyoient que la partie supérieure des femmes étoit l'ouvrage de Dieu, & la partie inférieure, l'ouvrage du diable.

ANDRONIC, de Thessalonique, un des savans qui se réfugièrent en Italie après la prise de Constantinople, enseigna la langue grecque à Rome, à Florence & à Paris, du tems de Louis XI. Il mourut en 1478.

ANDROUET DU CERCEAU, (Jacques) fameux architecte de la fin du XVIe. siècle, est auteur de plusieurs ouvrages sur son art. Il donna les dessins de la grande galerie du Louvre à Paris. Le Pont-neuf, les Hôtels de Sully, de Mayenne, des Fermes, de Carnavalet, &c., &c., sont de lui. Il mourut dans les pays étrangers, où il s'étoit retiré, pour exercer plus tranquillement la religion calviniste qu'il avoit embrassée. On a de lui son *Architecture*, 1559, in-fol., réimprimée depuis; *Les plus excellens bâtimens de France*, 1576. *Leçons de Perspective*, Paris, 1576, in-fol.

ANDRY, (Nicolas) né à Lyon, en 1658, d'abord professeur de philosophie à Paris au collège des Grassins, ensuite au collège-royal, & doyen de la faculté de médecine, est auteur de plusieurs ouvrages de littérature, qui ne lui ont pas survécu. Il est auteur des *Sentimens de Cléarque sur les Dialogues d'Eudoxe & de Philante*. Ce médecin avoit un caractère aigre & porté à la satire. Il eut des démêlés très-vifs avec Hecquet sur la saignée. Ayant été associé à la compagnie du *Journal des Savans*, depuis augmentée de deux autres médecins, il en fit, de concert avec ses confrères, un répertoire qui ne

pouvoit être utile qu'à eux. Cet ouvrage, livré à la faculté, alloit mourir, lorsque l'abbé des Fontaines le ressuscita vers l'an 1724. Nous avons d'Andry : I. Un bon *Traité De la génération des Vers dans le corps humain*, in-12. II. Un autre intitulé : *L'Orthopédie, ou l'Art de prévenir & de corriger dans les enfans les difformités du corps*. III. *Traité des Alimens du Carême*, 1713, 2 vol. in-12. IV. *Remarques sur la Saignée, la Purgation & la Boisson*, 1710, in-12. V. *La prééminence de la Médecine sur la Chirurgie*, in-12, 1728, &c. Il mourut en 1742, âgé de 84 ans.

ANEAU, (Barthélemi) fut principal du college de la Trinité à Lyon. En 1565, une pierre fut jetée, d'une fenêtre de ce college, sur le prêtre qui portoit le S. Sacrement en procession le jour de la Fête-Dieu ; les catholiques, irrités de cette action, entrèrent sur le champ dans le college : & ayant trouvé Aneau, qu'on regardoit comme un calviniste secret, l'assommerent & le mirent en pieces. On a de lui des *Chants-Royaux* ; un *Mystere de la Nativité*, 1559, in-8°. *Lyon marchand*, satyre françoise, 1542, in-16 ; & plusieurs autres ouvrages en vers & en prose. Les curieux recherchent son *Alector*, ou le *Coq*, *histoire fabuleuse*, Lyon, 1560, in-8°.

ANGE DE CLAVASIO, franciscain Génois, mort à Coni en Piémont, l'an 1495, est auteur d'une Somme de cas de conscience avec le titre de *Summa Angelica*, Venise, 1487, in-fol. Benoît XIV a ap-

prouvé le culte qu'on rendoit à ce saint religieux.

ANGE-ROCCA. Voyez ROCCA.

ANGE DE S. JOSEPH, (le P.) carme déchaussé de Toulouse, dont le vrai nom étoit *la Brosse*, resta long-tems dans la Perse en qualité de missionnaire apostolique : le séjour qu'il fit dans ce royaume, lui donna lieu d'en apprendre la langue. Cette connoissance l'engagea d'entreprendre une traduction latine de la *Pharmacopée Persane*, qui vit le jour à Paris en 1681, in-8°. Il y a encore de lui, *Gazophylacium linguæ Persarum*, Amsterdam, 1684, in-fol., ouvrage recommandable par la justesse des remarques & par divers traits historiques. L'auteur y explique les termes en latin, en françois & en italien, pour rendre son livre d'un usage plus général aux nations les plus éclairées de l'Europe. Il avoit été provincial de son ordre en Languedoc, & mourut à Perpignan l'an 1697.

ANGE DE STE. ROSALIE, augustin déchaussé & savant généalogiste, naquit à Blois en 1655, & mourut à Paris en 1726. Il préparoit une nouvelle édition de l'*Histoire de la maison de France, & des grands Officiers de la Couronne*, commencée par le P. Anselme, lorsqu'il fut subitement frappé de mort, laissant de lui la mémoire d'un savant laborieux. Le P. Simplicien, son associé dans ce travail, la publia en neuf vol. in-fol., Paris, 1726-1733, avec les corrections & additions de M. du Fourny. Le P. Ange a aussi composé l'E-

tat de la France, en cinq volumes in-12. Son nom de famille étoit François Raffard. Il y a des inexactitudes dans l'*Histoire de la maison de France*; mais quel ouvrage de ce genre en est exempt? C'est d'ailleurs un répertoire très-utile pour l'histoire de France, & qui a demandé bien des recherches.

ANGEL. (le baron de Saint-) Voyez BALOUFEAU.

ANGELE-MERICI ou ANGELE DE BRESSE, institutrice des Ursulines, naquit à Dezenzano sur le lac de Garde, fonda cet ordre en 1537, & mourut en 1540, en odeur de sainteté, âgée de 34 ans. Son institut, consacré à l'éducation des jeunes filles, se répandit bientôt dans l'Europe. Il y en a plusieurs couvens en France. Elle a été béatifiée en 1770, & sa *Vie* a été publiée en 1 vol. in-12. Il y en a une autre en italien, Bresse, 1600, in-4°. Voyez Bus.

ANGELI, (Pierre) poète latin né à Barga, petite ville de la Toscane, d'où il a été communément surnommé *Bargeo*. Après avoir enseigné pendant quelque tems les langues grecque & latine à Reggio de Lombardie, sa réputation le fit appeller à Pise par Cosme I, duc de Florence, pour y professer les belles-lettres. Il occupa cette chaire pendant plusieurs années avec beaucoup de succès, & passa ensuite dans la même université à une autre où s'enseignoient la morale & la politique d'Aristote. En 1554, durant la guerre de Siéne, Pierre Strozzi s'étant approché de Pise avec son armée, la ville se trouva sans défense.

Ce professeur, qui n'avoit pas moins de courage que de savoir, rassembla tous les écoliers de l'université, se mit à leur tête, & les encouragea si bien par son exemple, qu'il tint l'armée ennemie en respect, & donna le tems au duc de Florence d'y envoyer du secours. Angeli est principalement connu par deux poèmes latins. L'un, qui a pour titre *Cynegeticon* ou *De la Chasse*, en 6 livres, fut imprimé avec ses Poésies en 1568, in-8°. Il en conçut la première idée, & en forma le plan à une partie de chasse où il accompagna Henri II: cet ouvrage, qui lui coûta 20 années de travail, est estimé. L'autre poème est intitulé *Syrius*, ou *l'Expédition de Godefroid de Bouillon* pour le recouvrement de la Terre-sainte, en 12 livres, à Florence, 1591, in-4°. Angeli mourut en 1596, âgé de 79 ans. M. Osmond le fait naître à Berges, & l'éditeur de *Ladvoat* à Berges; c'est une petite erreur, il faut lire Barga.

ANGELI, (Bonaventure) né à Ferrare, & mort à Parme en 1576, est auteur de plusieurs ouvrages. Le plus connu est son *Histoire de la ville de Parme*, en italien, qui est recherchée, lorsque certains passages sur Pierre-Louis Farnese n'ont pas été cartonnés. Elle fut imprimée dans cette ville en 1591, in-4°.

ANGELICO, (Jean) dominicain & peintre, naquit à Fiésole. Le pape Nicolas V lui donna sa chapelle à peindre, & lui offrit l'archevêché de Florence pour récompenser sa modestie & ses talens, mais ce religieux le refusa. On dit qu'il

laissoit toujours quelques fautes grossières dans ses meilleures compositions, de peur que son amour-propre ne fût trop flatté des louanges qu'on lui auroit données. Il ne peignit jamais que des tableaux de dévotion. Il mourut en 1455, à 68 ans.

ANGELONI, (François) historien & antiquaire du XVII. siècle, né à Terni dans le duché de Spolète, & mort à Rome en 1652. Son principal ouvrage est une *Histoire Auguste par les Médailles, depuis Jules César jusqu'à Constantin - le Grand*, dont la meilleure édition est celle de Rome, 1685, in-fol. Il est encore auteur d'une Histoire de Terni, sa patrie, imprimée en 1646, in-4°, qui n'est pas commune. On lui a attribué assez généralement l'ouvrage intitulé : *Il Bonino Overo awertimenti al Tristano intorno gli errori nelle Medaglie, del primo tomo de' suoi Commentari Historici*, in-4°; mais il est prouvé qu'il est de J. P. Bellori, neveu & disciple d'Angeloni.

ANGENNES, (Charles) d'une ancienne maison du Perche, est plus connu sous le nom de cardinal de Rambouillet. Il obtint l'évêché du Mans de Charles IX, & la pourpre de Pie IV, auprès duquel il avoit été envoyé en ambassade. Sixte-Quint lui donna le gouvernement de Corneto. Il y mourut en 1587 à 56 ans, de poison, suivant quelques-uns. Ce prélat, propre aux grandes affaires, avoit paru avec éclat au concile de Trente. Ce fut sous son épiscopat que les calvinistes prirent la ville du Mans, &

pillèrent l'église cathédrale de S. Julien.

ANGENNES, (Claude) frere du précédent, né à Rambouillet en 1538, devint conseiller-clerc au parlement de Paris en 1565. Envoyé trois ans après vers Côme de Médicis, grand-duc de Toscane, il fut honoré du titre de conseiller d'état, & nommé évêque de Noyon en 1577, puis du Mans en 1588, à la place de son frere Charles. Il y établit un séminaire, & y mourut en 1601, aimé & respecté. On a de lui une Lettre contre l'Action de Jacques Clément, 1589, in-8° : elle est jointe à une *Réponse d'un Docteur en théologie*, qu'on croit être Jean Boucher.

ANGERONE, déesse du silence, étoit représentée avec un doigt sur la bouche.

ANGERS, (François d') capucin de la province de Paris, joignoit aux vertus attachées à sa profession, un amour ardent pour les lettres. L'on a de lui, entr'autres ouvrages : I. *Historia missionis Capucinarum ad regnum Marochii in Africâ, &c.*, Madrid, 1644, in-8°. II. *Vita patris Josephi Leclerc Capucini*, Paris, 1645, in-4°.

ANGILBERT, (S.) Neuftrien, étudia avec Charlemagne sous Alcuin, qui lui fut attaché comme un pere l'est à son fils. Charlemagne lui donna Berthe sa fille, le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, & ministre principal de Pepin son fils, qu'il avoit fait couronner roi d'Italie. Angilbert quitta le ministère & sa femme, pour se faire moine en 790,

dans le monastere de Centule ou de S. Riquier, dont il devint abbé peu d'années après. Il fut obligé de sortir très-souvent de son monastere, pour des intérêts d'état, ou pour des affaires ecclésiastiques. Il fit quatre voyages à Rome. Dans le dernier il accompagna Charlemagne, qui l'appelloit son Homere. Il le vit couronner empereur d'Occident, & mourut l'an 814. Nous n'avons de lui que peu d'ouvrages : ce sont des Poésies. On en trouve quelques-unes dans le *Recueil des Historiens de France*, dans *Alcuin*, dans le *Spicilege*. On a aussi l'*Histoire* qu'il a écrite de son monastere.

ANGIOLELLO, (Jean-Marie) naquit à Vicenze, dans les états de la république de Venise. Ayant été fait esclave, il suivit en Perse, l'an 1473, Mahomet II, dont il écrit la *Vie*. Ce sultan récompensa l'auteur, & accueillit bien l'ouvrage.

ANGITIA ou ANGERONA, fille d'Æeta, roi de Colchide, sœur de Médée, passe pour la première qui a découvert les herbes venimeuses, ou les poisons tirés des plantes, & des animaux. D'autres prétendent qu'Angitia ou Anguitia, étoit Médée elle-même, appelée ainsi d'ANGUIS, parce qu'elle enchantoit les serpens pour en tirer le venin. Quoi qu'il en soit, on dit que c'est d'Angitia que les Marses, peuple d'Italie, avoient appris l'art de charmer les serpens, art qu'on a long-tems regardé comme chimérique, & que Voltaire a été surpris de trouver exprimé dans le Psaume 57 :

Furor illis secundum similitudinem serpentis, sicut aspidis surdæ & obturantis aures suas quæ non exaudiet vocem incantantium, & venefici incantantis sapienter. Mais cet art, quel qu'il soit, est très-réel, indépendamment des charmes magiques dont il ne faut pas nier la possibilité (voyez le BRUN). C'est une chose certaine que les Américains charment les serpens, & la race des Pnylles se trouve encore en Afrique. On en voit en Egypte, qui manient tous les jours des viperes & les serpens les plus redoutés, sans en craindre ni en ressentir aucun mal. On trouve dans les *Essais historiques sur l'Inde*, la relation d'un témoin oculaire, qui prouve la même chose. « Il seroit, dit-il, presqu'impossible de croire qu'il y a dans l'Inde des hommes dont le talent consiste à apprivoiser les serpens les plus dangereux, & même à les faire danser au son d'un instrument, si ce fait n'étoit appuyé sur les témoignages les plus authentiques. Il n'a pas fallu moins que l'évidence, pour vaincre mon incrédulité. Tous ceux qui ont séjourné quelque tems sur les côtes de Coromandel ou de Malabar, ont pu jouir du même spectacle. Voici celui dont j'ai été témoin oculaire, ainsi que plusieurs de mes camarades. L'armée françoise étoit campée dans l'enceinte de la fameuse pagode de Cavigarom, à trente lieues environ de Pondichéri. Un matin comme nous nous disposions à sortir de la pagode, nous vîmes arriver un homme qui

» portoit deux paniers ronds
 » au bout d'une perche, &
 » qui nous demanda en langue
 » maure, si nous voulions voir
 » danser des serpens. J'enga-
 » geai mes camarades à accep-
 » ter la condition du Maure.
 » Cet homme, après avoir pré-
 » ludé quelque tems avec son
 » instrument qui, pour le son
 » & la forme, ressembloit au
 » flageolet, découvrit les pa-
 » niers. Aussi-tôt les serpens
 » se dresserent, & se mirent à
 » balancer leurs têtes en ca-
 » dence, pendant que leur con-
 » ducteur jouoit différens airs.
 » Dès que l'instrument cessa
 » de se faire entendre, ils se
 » replierent en rouleau dans
 » leurs paniers, & le Maure
 » les couvrit sur le champ.
 » Comme nous lui donnions
 » quelques pieces d'argent,
 » nous remarquâmes qu'il re-
 » gardoit avec surprise du côté
 » de la petite chambre qui étoit
 » dans le fond du portique, &
 » dont l'entrée étoit embarras-
 » sée par une touffe de gran-
 » des herbes. Nous lui deman-
 » dâmes quel pouvoit être l'ob-
 » jet de son étonnement. Il
 » s'avança, & après avoir con-
 » sidéré de plus près la nature
 » de ces herbes, il revint, en
 » nous disant que si nous vou-
 » lions lui donner une pagode
 » d'or, il seroit sortir en no-
 » tre présence un serpent de
 » ces herbes par le charme de
 » son instrument; nous y con-
 » sentîmes. Cet homme s'arma
 » d'un bâton qu'il mit sous le
 » bras, & commença à jouer
 » de son instrument, en s'a-
 » vançant insensiblement vers
 » la touffe d'herbes. Nous nous
 » retirâmes tous derriere lui,

» afin qu'aucun de ses mouve-
 » mens ne nous échappât. Au
 » bout de dix à douze minu-
 » tes, comme il enflloit par
 » degrés les sons de son fla-
 » geolet, nous distinguâmes le
 » sifflement d'un serpent, &
 » bientôt nous vîmes paroître
 » sa tête au-dessus des herbes.
 » Alors le Maure s'approcha
 » doucement, & comme l'a-
 » nimal parut prêt à s'élan-
 » cer sur lui, il quitta son instru-
 » ment, prit le bâton qu'il te-
 » noit sous le bras, & en-
 » tortilla le serpent avec une
 » adresse surprenante; ensuite
 » il le saisit au col, qu'il tint
 » serré, & présenta à l'animal
 » un petit morceau de drap
 » écarlate, avec lequel il lui
 » creva la vessie que la plu-
 » part des serpens ont dans la
 » bouche, & qui contient leur
 » venin. Cette opération faite,
 » il mit le serpent dans un des
 » paniers, en nous assurant
 » que, sous peu de jours, il
 » seroit aussi apprivoisé que les
 » autres. Il est à remarquer que
 » si l'on mettoit une gouffe d'ail
 » dans les paniers, les serpens
 » ne danseroient pas, tant qu'ils
 » en sentiroient l'odeur; sans
 » doute par l'antipathie qu'ils
 » ont pour cette plante. Ces
 » serpens sont ordinairement
 » de ceux que les Portugais ont
 » nommé *Cobra de Capello*,
 » parce qu'ils ont au-dessous
 » de la tête, qui est petite,
 » un col fort large, qui forme
 » une espece de chaperon ».

ANGOULÈME, (Aymar
 comte d') Voy. l'article d'AY-
 MAR, dans lequel il est parlé
 des possesseurs du comté d'An-
 goulême.

ANGRIANI, (Michel)

Bolonois, docteur de Paris, général des carmes, mourut en 1416. Nous avons de lui un commentaire sur les Psaumes, qui a pour titre : *Incognitus in Psalmos*, 1626, 2 vol. in-fol.

ANGUIEN. Voy. FRANÇOIS DE BOURBON, comte d')

ANGUIER, (François & Michel) fils d'un menuisier de la ville d'Eu en Normandie, se distinguèrent dans la sculpture. Après avoir étudié à Rome, ils embellirent Paris de leurs ouvrages. On a de François, l'autel du Val-de-Grace, & la creche, le crucifix de marbre du maître-autel de la Sorbonne; & de Michel, le tombeau du commandeur de Souvry, les ornemens de la porte S. Denis, les figures du portail du Val-de-Grace, l'Amphitrite, &c. Le premier mourut en 1699, âgé de 95 ans; & le second en 1686, à 74 ans.

ANGUILLARA, (Jean-André dell') excellent poëte Italien du XVIIe. siècle. Sa langue lui doit, outre une tragédie d'*Œdipe*, & des notes sur le *Roland* de l'Arioste, une traduction des *Métamorphoses d'Ovide*, en stances de huit vers, mise par les Italiens, quoique très-mal-à-propos, à côté de l'original. La meilleure édition est celle de Venise par les Junctes, 1584, in-4°, avec de belles figures, & les remarques d'Orologi & de Turchi.

ANICET, (S.) Syrien, fut élevé sur la chaire de S. Pierre l'an 157, après S. Pie. Il fut visité à Rome par S. Polycarpe de Smyrne. Ces deux grands hommes agiterent ensemble plusieurs questions, qui faisoient alors du bruit dans

l'église. Ils discuterent aussi la coutume où étoient les Asiaticques de célébrer la Pâque avec les Juifs, le quatorzième jour de la première lune qui se rencontre après l'équinoxe du printemps : mais tout se fit de part & d'autre avec la plus grande modération. La diversité de sentimens par rapport à la célébration de la Pâque, ne rompit point les liens de la paix. Chacun s'en tint à ce qui se pratiquoit dans son église; Anicet céda même à Polycarpe l'honneur d'offrir le sacrifice. Ce saint pape sut garantir son troupeau du poison de l'erreur, & conserver le dépôt de la foi dans toute sa pureté. Il empêcha par sa vigilance les funestes ravages des hérésies de Valentin & de Marcion. Il mourut l'an 168, durant la persécution de Marc-Aurele. S'il ne répandit pas son sang pour la foi, il fut au moins exposé à beaucoup de dangers & de souffrances; ce qui l'a fait qualifier de *Martyr*. Il est nommé avec ce titre dans divers martyrologes, & sur-tout dans le Romain.

ANICH, (Pierre) astronome, géometre & mécanicien, étoit fils d'un laboureur qui se méloit de tourner. Il naquit en 1723 à Oberpersuff, village à trois lieues d'Inspruck, & est mort en 1766. Laboureur & berger jusqu'à l'âge de 25 ans, il fut entraîné par un penchant irrésistible vers l'astronomie & la géométrie. Le P. Weighart, jésuite, alors professeur en l'université d'Inspruck, eut occasion de connoître ses talens, de les perfectionner & de les employer. Anich dans très-peu de tems devint un grand astro-

nome, & un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Il fit pour l'université d'Insruck deux globes, l'un céleste, l'autre terrestre, qui sont des chefs-d'œuvres en leur genre. Il construisit & perfectionna plusieurs instrumens de mathématiques. Il fit des cartes admirables pour la précision & la netteté. Enlevé dans la fleur de son âge aux sciences & aux arts, il mérita les regrets des savans. Les progrès rapides qu'il avoit faits dans l'astronomie, seul, sans maître, sans leçons, par le moyen de la pensée & de la vue continuelle du ciel, sont une réfutation de fait du paradoxe de M. Bailly, qui a supposé des milliers de siècles imaginaires, & même *un ancien peuple perdu*, pour expliquer le degré de science où nous sommes parvenus en astronomie, & dont les progrès étoient déjà si avancés au tems des patriarches. M. Cassini a trouvé également, dans un de ses voyages, un jeune rustre, dont il admira la science astronomique, qu'il amena avec lui, & dont il prit plaisir à perfectionner les lumières; il conclut sans peine de cet exemple, ce que pouvoient avoir été les premiers observateurs des astres, dans une condition (les premiers hommes étoient bergers & agriculteurs) qui les plaçoit nuit & jour vis-à-vis des astres, dans une région où le ciel est toujours pur. Quin se fait d'ailleurs, combien la paix de l'ame, l'innocence & l'intégrité des mœurs, la modération des desirs, telles qu'on les remarque dans la vie des patriarches, contribuent à l'accroissement

des connoissances, sur-tout de celles qui supposent dans l'intelligence une subtilité & une promptitude particulieres? C'est à cette seule raison qu'un ancien (Ovid. l. 1. *Fast.*) a cru pouvoir attribuer les premières notions de l'astronomie. Voy. l'*Examen impartial des époques de la nature*, n. 183, 184; & ci-dessus l'art. ANAXIMANDRE.

ANICHINI, (Louis) graveur en creux, né à Ferrare, s'illustra dans le XVIe. siècle, par la délicatesse & la précision de son burin. Ses médailles de Paul III & de Henri II sont fort recherchées. Il s'étoit fixé à Venise.

ANICIUS-PROBUS, (Sextus) préfet du prétoire, & consul Romain, se fit aimer par son humanité, & s'illustra par sa sagesse. Les deux philosophes Perles qui vinrent voir S. Ambroise à Milan en 390, passèrent exprès à Rome, pour jouir de la conversation d'Anicius-Probus. Il avoit alors quitté sa charge de préfet du prétoire, & il se préparoit à finir saintement une vie illustrée par toutes les vertus chrétiennes. Sa femme *Proba Falconia* s'est également distinguée par sa piété. Voyez ce mot.

ANIEN, jurisconsulte du tems d'Alaric, roi des Visigoths, publia, par l'ordre de ce prince, un abrégé de seize livres du *Code Théodosien* en 506.

ANIEN, diacre pélagien, a fait la Traduction latine de quelques Homélies de S. Jean Chrysostome.

ANJOU. Voyez CHARLES, LOUIS, MARGUERITE, MARIE, RENÉ & ROBERT.

ANIUS, roi de l'isle de

Délos, & grand-prêtre d'Apollon, eut trois filles qui avoient reçu de Bacchus le don de changer tout ce qu'elles touchoient; l'une en vin, l'autre en bled, & la troisieme en huile. Agamemnon, allant au siege de Troie, voulut les contraindre de l'y suivre, comptant qu'avec leur secours il n'auroit plus fallu de provisions; mais Bacchus, qu'elles implorerent, les changea en colombes.

ANNA-PERENNA, divinité qui présidoit aux années, & à laquelle on faisoit de grands sacrifices à Rome, au mois de mars. Les uns ont cru que cette déesse étoit la même que la lune: d'autres ont pensé que c'étoit Thémis, ou Io; ou celle des Atlantides qui avoit nourri Jupiter; ou enfin une nymphe du fleuve Numicus, la même qu'Anne, sœur de Didon.

ANNAT, (François) né à Rhodéz en 1590, jésuite; professeur de philosophie & de théologie dans son ordre, assistant du général, ensuite provincial, fut fait confesseur de Louis XIV en 1654. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en latin, Paris, 1666, 3 vol. in-4°, & d'autres en françois, contre les nouveaux disciples de Saint Augustin. Pascal lui a adressé ses deux dernières *Provinciales*. Ce jésuite mourut à Paris en 1670. Il avoit perdu sa place de confesseur, dans les commencemens de l'inclination de Louis XIV pour la duchesse de la Valliere. Des représentations qu'un confesseur ne peut se dispenser de faire en pareille occasion, déplurent à ce prince, quoiqu'en général très-docile aux leçons de la religion; &

le P. Annat fut renvoyé. — Il y a encore un Pierre ANNAT, supérieur de la congrégation de la Doctrine Chrétienne, dont on a *Apparatus ad positivam theologiam methodus*, Paris, 1705, 2 vol. in-4°, mis à l'Index, le 12 septembre 1714.

ANNE, sœur de Pygmalion & de Didon, se retira avec elle à Carthage, environ l'an 888 avant J. C.

ANNE, femme d'Elcana. Dieu, touché de ses prieres, lui ayant promis qu'elle seroit mere, elle accoucha de Samuel l'année d'après, environ 1155 avant J. C. Anne signala sa reconnoissance par un cantique d'action de graces, plein d'idées sublimes & magnifiques de la divinité, de sa providence, & de sa terrible & admirable justice. En voici quelques traits. « C'est le Seigneur, » qui ôte & qui donne la vie; » il conduit au tombeau & il » en retire. C'est le Seigneur » qui ôte & qui donne les richesses; il abaisse & il élève » qui il lui plaît. Il tire l'indigent de la poussiere, & le » pauvre de dessus le fumier, » pour le mettre au rang des » princes, & le faire briller » sur le trône. Car c'est le » Seigneur qui a fait les fondemens de la terre, c'est lui » qui a su y poser le monde. » Il soutiendra toujours les justes dans leurs démarches; » tandis que les impies, abandonnés de lui, seront obligés de se cacher & de demeurer dans le silence; car » l'homme laissé à ses propres forces, ne sera jamais que » foiblesse. Le Seigneur répand » la terreur sur ses ennemis;

» du haut du ciel il fera gronder la foudre sur eux ». Quand on réfléchit que c'est une femme qui a dit tout cela dans un cantique, que toutes les traductions dégradent, sept à huit siècles avant que les sages de la Grece aient balbutié quelques sentences éparées sur ces grandes vérités; peut-on ne pas avoir pitié de la philosophie profane, & de ces fastueux pédagogues qui à peine auroient compris quelque chose aux leçons de la bonne Anne? Voyez DEBORA, MARIE Mere de Jesus.

ANNE, femme du vieux Tobie, mourut après son mari dans une heureuse vieillesse, & fut ensevelie dans le même tombeau.

ANNE, (Ste.) épouse de Joachim, & mere de la Sainte Vierge. S. Epiphane est le premier Pere de l'Eglise qui nous ait appris son nom. Les Peres des trois premiers siècles n'en parlent dans aucun endroit de leurs ouvrages. S. Jean Damascene a fait de grands éloges de leurs vertus. L'empereur Justinien I, fit bâtir à Constantinople une église sous l'invocation de Ste. Anne, vers l'an 550: on lit dans Codinus, que l'empereur Justinien II en fonda une autre en 705. Le corps de la Sainte fut apporté, dit-on, de la Palestine à Constantinople en 740; & c'est depuis ce tems-là que plusieurs églises d'Occident se vantent d'avoir quelques portions de ses reliques.

ANNE, la prophétesse, fille de Phanuel, fut témoin de l'humilité ineffable de la Sainte Vierge, quand cette Mere sans

tache, vint après ses couches; selon la loi, se purifier au temple: alors Anne, cédant aux vifs transports de sa joie, annonça, avec le vieillard Siméon, les merveilles du Messie.

ANNE-COMNENE, fille de l'empereur Alexis-Comnene I, conspira, après la mort de son pere en 1118, pour arracher la couronne à Jean Comnene son frere. Elle vouloit la donner à son époux Nicéphore Brienne, qui avoit la foiblesse d'une femme, tandis qu'Anne montrait la vigueur & la fermeté d'un héros; l'indolence de son mari fit échouer ce dessein. Cette princesse s'appliqua de bonne heure à l'histoire & à l'étude, sans négliger ses autres devoirs. Tandis que les courtisans s'abandonnoient aux plaisirs, elle conversoit avec les savans de Constantinople, & se rendoit leur rivale, par la *Vie de l'empereur Alexis Comnene*, son pere, qu'elle composa. Cet ouvrage, divisé en 15 livres, est écrit avec feu; le style a un coloris très-brillant. On lui a reproché le portrait trop flatteur qu'elle a fait de son pere, ses paralleles trop fréquens des anciens avec les modernes, l'inexactitude des dates, & des détails aussi inutiles qu'ennuyans. Elle ne manque pas de marquer la figure & la taille de tous ses personnages. Elle s'emporte contre le pape; elle ne l'appelle qu'*un évêque, qui, selon l'insolente prétention des Latins, se dit pontife souverain & universel de toute la terre*. On dit que, malgré son aversion pour les princes croisés, Boëmond, fils de Robert Guiscard, lui avoit plu.

Le président Cousin a donné une version françoise de la *Vie d'Alexis*, aussi exacte qu'élégante. On la trouve dans le 4e. vol. de l'Histoire Byzantine. David Hoeschelius en a publié une édition avec de savantes notes, 1651, in-fol.

ANNE, fille de Louis XI, roi de France, fut mariée à Pierre II, duc de Bourbon. Elle mourut au château de Chantelle, à 60 ans ou environ, en 1522. C'étoit une femme habile, qui gouverna l'état dans le bas-âge de Charles VIII, avec autant de prudence que de fermeté. Elle n'étoit pas moins vindicative. Louis, duc d'Orléans, qui depuis fut le roi Louis XII, n'ayant point répondu à l'amour qu'elle avoit pour lui, elle ne cessa de le persécuter, & le tint long-tems en prison. Peut-être y feroit-il mort, si Charles VIII, qui étoit las d'être traité comme un enfant par cette impérieuse tutrice, ne fût allé lui-même à Bourges le tirer de captivité, plus par dépit contre elle, que par affection pour lui. La maligne jalousie de cette princesse fut la première cause des funestes querelles qu'eut François I avec le connétable de Bourbon.

ANNE de Bretagne, fille & héritière du duc François II, & de Marguerite de Foix, naquit à Nantes en 1476. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avoit même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, en 1491. Pendant l'expédition de ce prince en Italie, son épouse gouverna le royaume avec une prudence

Tome I,

& une sagesse peu communes. Après la mort de Charles, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre, & pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, vint à bout de la consoler. Il épousa Anne, qu'il avoit aimée, lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans. Cette princesse mourut au château de Blois, le 9 janvier 1514, regardée comme la mere des pauvres. Elle laissa plusieurs fondations, qui font honneur à sa mémoire. Anne avoit plus de grandeur d'ame que d'esprit, plus d'agrément que de beauté. Elle voulut gouverner son second époux, & y réussit. Lorsqu'on lui disoit que sa femme prenoit trop d'empire sur lui, il répondoit : *Il faut souffrir quelque chose d'une femme, quand elle aime son mari & son honneur.* Louis XII lui résista pourtant dans quelques occasions; & on connoit la fable des biches qui avoient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs, que ce prince lui cita très-à-propos. C'est la première des reines de France qui ait eu auprès d'elle des filles de qualité, appelées depuis les *filles de la reine.*

ANNE d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, femme de Louis XIII, & mere de Louis XIV, eut la régence du royaume pendant la minorité de son fils. Cette régence ne fut guere moins agitée que celle de Marie de Médicis, les symptômes en furent les mêmes; on vit le royaume se diviser & sur les mêmes pré-

Q

textes, les princes demandant à main armée la réformation de l'état, puis surpris & emprisonnés: les parlemens faire schisme entr'eux, tenir les uns pour le Roi, les autres contre le cardinal Mazarin, autant ou plus haï alors en France que ne l'avoit jamais été le maréchal d'Ancre. Mais étant venue à bout de rappeler tous les sujets à l'obéissance, elle en goûta les premiers fruits, & l'on ne peut rien ajouter à l'heureuse tranquillité qui accompagna le reste de ses jours. Elle n'eut ni à souffrir du roi son fils devenu majeur, ni à se reprocher le choix qu'elle avoit fait du premier ministre. L'un lui fut soumis, & l'autre toujours dévoué, tous deux ne décidoient rien sans la consulter, & par un juste retour d'égards & de complaisance, elle ne vouloit jamais que ce qu'ils jugeoient à propos d'ordonner. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grace, & mourut en 1666 d'un cancer, âgée de 64 ans. Anne d'Autriche faisoit l'amour des peuples & les délices de la cour. Elle étoit fille, sœur, femme, mere de roi, & elle soutint dignement tous ces titres; c'est ce qui a donné lieu à l'épithaphe bonne ou mauvaise qu'on voit sur son tombeau :

Et soror, & conjux, & mater, nataque regum,

Nulla unquam tanto sanguine digna fuit.

ANNE, fille de Jacques II, roi de la Grande-Bretagne, naquit en 1664. Elle fut élevée dans la religion protestante, quoiqu'elle dût le jour à des parens catholiques. On la ma-

ria au prince George de Danemarck, qu'elle gouverna entièrement. Après la mort du roi Guillaume, époux de Marie sa sœur aînée, les Anglois l'appellerent au trône en 1702. Anne leur en témoigna sa reconnaissance en entrant dans toutes leurs vues. Elle donna des secours à l'empereur Léopold & à Charles d'Autriche, contre la France. Le duc de Marlborough, son favori & son général, acquit une gloire immortelle par ses victoires dans la guerre de la succession d'Espagne. La reine Anne fut une des premières à entrer dans les négociations pour la paix; & dans celle qui se conclut à Utrecht, elle ne négligea ni sa gloire, ni les intérêts de sa nation. Elle mourut en 1714, après avoir fait assurer à la maison d'Hanovre la succession au royaume d'Angleterre. Elle avoit pris d'abord, mais en vain, quelques mesures pour rouvrir à son frere Jacques III le chemin au trône, & après sa mort George d'Hanovre fut proclamé roi aussi paisiblement que s'il n'y avoit plus eu de Stuart au monde. Si cette princesse n'avoit pas le génie de la fameuse Elisabeth, elle n'en eut pas non plus les vices; elle avoit une bonté de caractère, qui vaut mieux pour les sujets, que toutes les prétentions à l'esprit, qui n'excluent ni l'injustice ni la cruauté. Elle étoit fort religieuse, & avoit autant de piété qu'on peut en avoir hors de la vraie église. Son regne est un des plus éclatans qu'on voie dans les annales de la Grande-Bretagne. Jusqu'à sa mort elle s'est vue l'arbitre & en quelque forte

la maîtresse du sort de l'Europe.

ANNE IWANOWA, fille de Jean, empereur de Russie, frere du czar Pierre I, épouse du duc de Curlande, succéda au czar Pierre II en 1730. Elle fut, en maintenant les forces de terre & de mer sur un pied respectable, favoriser le commerce de ses sujets, se faire rechercher tour-à-tour de l'empereur, des Polonois, des Turcs, des Persans & des Chinois, sans prendre part à leurs querelles, excepté à la guerre qu'elle eut contre le grand-seigneur depuis 1737 jusqu'en 1740. Elle mourut le 28 octobre de la même année, à l'âge de 47 ans, laissant sa couronne à son petit-neveu Iwan.

ANNE de Gonzague, dite la *Princesse Palatine*, fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers & de Rhétel, puis duc de Mantoue en 1627, & de Catherine de Lorraine, épousa, le 24 avril 1645, le prince Edouard comte palatin du Rhin, cinquieme fils de Frédéric V, Electeur palatin, & d'Elisabeth Stuart, fille de Jacques II roi d'Angleterre, dont elle eut trois filles: elle mourut à Paris, le 6 juillet 1684, âgée de 68 ans, célèbre par son esprit, par sa piété & par sa charité envers les pauvres. Elle avoit long-tems vécu dans la dissipation, & séduite par une fausse

philosophie, elle étoit même tombée dans l'incrédulité; mais elle revint de ses erreurs d'une maniere aussi extraordinaire que touchante & instructive, dont on trouve les détails dans son *Oraison funebre* prononcée par Bossuet. Les *Mémoires* qui ont paru sous son nom en 1786, sont une piece mal-adroitement supposée.

ANNE DE JESUS, voyez LOBERE.

ANNIBAL ou HANNIBAL, fils d'Amilcar, général Carthaginois, jura à son pere une haine éternelle contre Rome. A l'âge de neuf ans, il commença son apprentissage militaire en Espagne. Il se forma, en joignant les fatigues du soldat aux études du général. Dès l'âge de 26 ans, 220 avant Jesus-Christ, il commanda l'armée des Carthaginois, qui lui avoient confié leur vengeance, & prit Sagonte en Espagne, ville alliée des Romains. D'Espagne, il songea à passer aussitôt en Italie, franchit les Pyrénées, parvint au Rhône, & du bord de ce fleuve, s'avança en dix jours jusqu'au pied des Alpes. Le passage de ces montagnes lui causa des fatigues incroyables. Tite-Live raconte qu'il se vit obligé à faire sauter des rochers avec du vinaigre. Mais ce fait, par lui-même invraisemblable (*), n'est ap-

(*) Dion dit qu'on prit ainsi la ville d'Eleuthere; mais ces sortes d'exploits semblent ne devoir être placés que parmi les *impossures de l'Histoire ancienne*, dont M. Lancelotti nous a donné un catalogue qui pourroit être considérablement augmenté: ce n'est pas que le vinaigre n'ait la force de diviser des matieres dures; mais c'est une action lente, dont les voyageurs & les conquérans n'ont garde d'attendre le produit. Et si pour en obtenir un effet prompt, il faut, comme on le dit, chauffer les rochers, les rendre rouges de feu, avant que de

paremment fondé que sur l'impossibilité que l'on voyoit deux siècles après de passer les mêmes défilés avec des éléphants & tout l'attirail d'une grande armée : impossibilité qui ne provenoit que de l'éboulement des terres & des rochers, qui en peu de tems changent l'état des grandes montagnes (*). Après neuf jours de marche, Annibal se vit au sommet des Alpes. Cinq autres jours suffirent pour traverser la partie qui regardoit l'Italie. Il entra dans la plaine, & la revue qu'il fit alors de ses troupes, lui apprit que son armée, de 50 mille hommes de pied & de neuf mille chevaux, étoit réduite à 20 mille hommes & à six mille chevaux. Le général Carthaginois, malgré ses pertes, prit d'abord Turin, défit le consul Cornelius Scipion sur le bord du Tésin, & quelque tems après Sempromius, près de la rivière de Trébie, l'an 218 avant J. C. Cette bataille fut meurtrière. Les vaincus y perdirent 26 mille hommes ; & les vainqueurs, accablés du froid le plus rigoureux, n'eurent pas la force de se réjouir de leur victoire. A

cela près, tout réussissoit à Annibal. L'année suivante il vainquit Cneius Flaminius, près du lac de Transimene. Le général Romain resta mort sur le champ de bataille, quinze mille ennemis périrent, six mille furent faits prisonniers ; & Annibal, ne sachant que faire de tant de captifs, renvoya sans rançon les Latins, & ne garda que les Romains. La république, affligée de tant de pertes, chercha à les réparer, en élisant pour dictateur Q. Fabius Maximus. Ce grand capitaine, qui acquit le surnom de *Temporisateur*, ne s'appliqua qu'à observer les mouvemens d'Annibal, à lui cacher les siens, & à le fatiguer par des marches multipliées, plutôt qu'à s'exposer à en venir à un combat désavantageux. Fabius Maximus, que ses ruses & ses délais auroient dû faire aimer des Romains, ne s'attira que des plaintes. On partagea l'autorité du commandement entre lui & Minutius Félix, qui se laissa envelopper par le général Carthaginois, & qui auroit péri sans le secours de son collègue. Le tems de la dictature de Fabius étant expiré,

les pénétrer de vinaigre, quels échaffaudages, quels monceaux de bois ne faudra-t-il pas ? que d'hommes, quel étalage d'instrumens ! &c. Où l'on peut déployer les moyens d'une telle opération, des armées & des éléphants peuvent passer sans vinaigre. Et puis les rochers étant fendus, seroit-on fort avancé ? Passe encore, si on pouvoit les fondre ou pulvériser.

(*) Il y a dans les Alpes & les montagnes de Suisse une multitude d'endroits inaccessibles, où du tems des Romains on parvenoit sans peine. Il y a des rochers coupés à pic dans une très-grande étendue, qui alors étoient couverts de terre, & dont on atteignoit la cime par un talus doux. Les habitans de ces pays savent combien de changemens de cette nature arrivent dans le cours d'un siècle, souvent dans l'espace de quelques années. Voyez le *Journal hist. & littér.* 1 mai, 1786, p. 70.

Terentius Varro & Paul-Emile eurent le commandement des armées. L'un & l'autre furent vaincus à la bataille de Cannes, l'an 216 avant J. C. : 40 mille hommes de pied & 2700 de cavalerie restèrent sur la place, avec le consul Paul-Emile. On dit qu'Annibal envoya à Carthage trois boisseaux d'anneaux, pris à 5630 chevaliers qui périrent dans ce combat. Il paroît qu'Annibal auroit dû peut-être profiter des avantages que lui offroient ses victoires, & marcher droit à Rome; mais il se peut qu'il y voyoit des obstacles que les historiens n'ont pas fait connoître, & qu'aujourd'hui on s'efforceroit en vain de deviner; peut-être aussi son habileté, sa prudence, son courage se démentirent-ils dans l'ivresse de ses succès. « Le » sort des empires, dit un phi- » losophe, est si admirablement » calculé dans les dispositions » & les arrangemens de la Pro- » vidence, qu'on seroit tenté » de croire que la science des » généraux, la sagesse des mi- » nistres & des rois, ne sont » que des moyens de réaliser » le plan éternel, & que pour » cela elles essuyent des vicissi- » tudes & des variations né- » cessaires à son exécution ». Annibal résolut de passer l'hiver à Capoue; & les délices de cette ville firent autant de mal à ses soldats, que ses armes avoient causé de terreur aux généraux Romains. En vain marcha-t-il du côté de Rome pour l'assiéger, l'an 211 avant J. C. : les Romains en furent si peu touchés, qu'ils vendirent la terre où Annibal campoit, & envoyèrent le même jour

un secours considérable en Espagne. La pluie, les orages & la grêle l'obligèrent de décamper, sans avoir eu le tems, pour ainsi dire, de voir les murailles de Rome. Le consul Marcellus en vint ensuite aux mains dans trois différens combats, mais il n'y eut rien de décisif; & comme il en présentoit un quatrième, Annibal se retira, en disant : *Que faire avec un homme qui ne peut demeurer ni victorieux ni vaincu?* Cependant Asdrubal, frere d'Annibal, s'avançoit en Italie, pour secourir son frere; mais Claude Néron lui ayant livré bataille, tailla son armée en pieces, & le tua lui-même. Néron, rentré dans son camp, fit jeter à l'entrée de celui d'Annibal la tête sanglante d'Asdrubal. Le Carthaginois en la voyant dit, qu'il ne doutoit plus que le coup mortel n'eût été porté à sa patrie. Carthage, pressée de tous les côtés, songea à rappeler Annibal. Dès que ce héros fut arrivé en Afrique, il pensa qu'il valoit mieux donner la paix à son pays, que de lui laisser continuer une guerre ruineuse. Il y eut une entrevue entre lui & Scipion; mais le général Romain n'ayant voulu entendre à aucune négociation, qu'auparavant le sénat de Carthage n'eût fait des réparations à celui de Rome, ils ne purent convenir de rien. On en vint encore à une bataille près de Zama. Annibal la perdit, après avoir combattu avec autant d'ardeur que dans ses premières victoires; 40 mille Carthaginois furent tués ou faits prisonniers. Cette journée fut un nouveau motif, pour les

Carthaginois, de demander la paix. Annibal, honteux d'être témoin de l'opprobre de sa patrie, se réfugia d'abord chez Antiochus, roi de Syrie, qu'il engagea à faire la guerre aux Romains. Après la défaite de ce prince, il se retira chez Prusias, roi de Bithynie. Mais ne se voyant nulle part en sûreté contre les recherches & les requisiions des Romains, & craignant d'être livré entre leurs mains, il avala un poison subtil, qu'il portoit depuis long-tems dans le chaton de sa bague, l'an 183 avant J. C., âgé de 64 ans. *Délivrons, dit-il, les Romains de la terreur que je leur inspire : ils eurent autrefois la générosité d'avertir Pyrrhus de se précautionner contre un traître qui le vouloit empoisonner ; & ils ont aujourd'hui la bassesse de solliciter Prusias à me faire périr.* Tite-Live nous le représente d'une cruauté inhumaine, & d'une perfidie plus que carthaginoise, sans respect pour la sainteté du serment, & sans religion. Sans vouloir dissimuler qu'il lui restoit quelque chose du caractère & des vices de sa nation, nous croyons cependant que les traits prêtés à Annibal par l'historien latin, sont grossis, & qu'ils partent de la haine que lui portoient les Romains. Un courage mêlé de prudence, une fermeté que rien ne troubloit, une connoissance parfaite de l'art militaire, une activité sans égale, ont mis Annibal dans le premier rang des grands généraux de tous les siècles. M. Turpin de Crissé le considérant dans son exil & ses disgraces, le trouve plus grand que le fameux Caton, qui dé-

sespéra si légèrement du salut public. « Annibal, dit-il, » qui fuit de contrées en contrées pour soulever contre » Rome de nouveaux ennemis, se consolant de vivre » par l'espoir de venger sa patrie, abaissant sa fierté jusqu'à devenir le courtisan d'un » roi, me paroît plus grand » que Caton, qui se donne la mort, lorsqu'il peut opposer » au génie & à la fortune de » César son propre génie, son courage & son nom ».

ANNIUS de Viterbe, ou JEAN NANNI, dominicain, & maître du sacré palais, sous Alexandre VI, qui en faisoit beaucoup de cas, mourut à Rome en 1502, à l'âge de 70 ans. On a de lui des Commentaires sur plusieurs livres de l'Écriture-Sainte, & XVII livres d'antiquités, Rome, 1498, in-fol. ; Paris, 1512, in-fol. ; Anvers, 1552, in-8°, compilés sans jugement dans des tems où il n'y avoit pas de critique. Il y entasse tous les écrits supposés, qu'on a attribués aux anciens auteurs, comme à Xénophon, à Philon, &c. Il paroît que ceux qui l'ont accusé de la fabrication de ces ouvrages, se sont trompés, & qu'Annius n'a fait qu'adopter des écrits que l'imposture avoit enfantés avant lui. On peut consulter sur ce sujet le *Voyage d'Italie* du P. Labat, tom. 7, p. 95, où ce dominicain fait une digression fort ample en faveur de son confrere. *Voy. MÉGASTHÈNE.* On peut encore consulter une *Apologie d'Annius*, par Didime Ropaligero, Vérone, 1679, in-fol., en italien.

ANNON, (S.) forti d'une

famille noble, prit dans sa jeunesse le parti des armes. Un pieux chanoine de Bamberg, son oncle, lui ayant parlé de la vanité des biens du monde, il y renonça, & résolut de se consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique. Ses vertus & son devoir le firent connoître à la cour de l'empereur Henri III, dit *le Noir*; ce prince le fit venir auprès de sa personne. Quelque tems après, il le nomma prévôt de Goslar dans la Basse-Saxe. Il l'éleva sur le siege archiepiscopal de Cologne, en 1056. Après avoir réformé tous les monasteres de son diocese, il en fonda deux de chanoines-réguliers à Cologne, & trois de l'ordre de S. Benoit en d'autres lieux. Henri III étant mort, l'impératrice Agnès le fit nommer régent & premier ministre, pour gouverner durant la minorité d'Henri IV. Ce jeune prince, séduit par les flatteurs & les compagnons de ses débauches, ne voulut plus souffrir les remontrances du saint archevêque; il lui ôta même le gouvernement de l'état. Mais les injustices & les exactions de ceux auxquels il donnoit sa confiance, exciterent un mécontentement général. Annon fut rappelé, & il reprit l'administration des affaires en 1072. Il mourut le 4 décembre 1075. On lit son nom dans le martyrologe romain.

ANSBERT, (S.) né à Chauvilly, village du Vexin, fut élevé sur le siege épiscopal de Rouen, après la mort de S. Ouen en 683, & sacré par S. Lambert à Clichy, où Thierry III avoit convoqué les états du royaume. Son élection fut fort

agréable au roi, qui l'estimoit singulièrement à cause de son éminente sainteté, & qui l'avoit choisi pour son confesseur. Pepin, maire du palais, aux yeux duquel la colomnie l'avoit noirci, le reléqua dans le monastere de Haumont, en Hainault. Le saint évêque édifia les religieux de cette maison par l'austérité de ses jeûnes, par sa ferveur & son assiduité à la priere. Sa mort, arrivée en 698, l'empêcha de profiter de la permission qu'on lui avoit accordée de retourner dans son diocese. Son corps fut transporté à l'abbaye de Fontenelle, où il avoit choisi sa sépulture.

ANSCHAIRE ou **ANS-GAIRE**. *Anscharius* (ou plutôt *Ansgarius*, comme il paroît par une chartre de Louis *le Débonnaire*), surnommé *l'apôtre du septentrion*, premier évêque de Hambourg & de Brême, naquit en Picardie vers l'an 805, & fut élevé dans le monastere de Corbie. L'an 821, il passa du monastere de Corbie en Picardie dans celui du même nom en Saxe, qui avoit été bâti par Louis *le Débonnaire*, sur le Weser, y ayant été envoyé par Adelard, abbé de l'ancienne Corbie. Il fut nommé par Louis *le Débonnaire*, pour gouverner ce monastere. Les Danois & les Suédois ayant demandé des prêtres pour leur prêcher l'évangile, l'an 836, le pape Grégoire IV y envoya Anschaire, qui en convertit un grand nombre, & qui fut fait l'an 842 évêque de Hambourg, pour travailler plus commodément à la conversion des peuples septentrionaux. On croit qu'il pénétra jusqu'en

Islande, &, selon quelques auteurs, jusqu'au Groenland. Il mourut à Brême l'an 865. Cette église avoit été unie à celle de Hambourg l'an 849. Sa *Vie* a été écrite par S. Rembert, son successeur, que D. Mabillon a publiée avec de savantes remarques. S. Anschaire nous a laissé une *Vie de S. Willehad*, premier évêque de Brême, qui mourut en 789 ou 791. C'est un ouvrage écrit avec beaucoup de sagesse & d'élégance. Il est précédé d'une préface, que l'on regardera comme un chef-d'œuvre, si l'on considère sur-tout le tems où vivoit son auteur. Surius donna un assez mauvais extrait de cette *Vie*, qui fut imprimée en entier à Cologne, en 1642. Le P. Mabillon l'a publiée de nouveau. Fabricius l'a fait aussi réimprimer dans ses *Historiens de Hambourg*, tom. 2.

ANSEGEISE ou ANSIGISE, (S.) issu de sang royal, embrassa l'état monastique; mais Charlemagne ne voulant pas que ses talens fussent ensevelis dans la retraite, le nomma intendant d'Aix-la-Chapelle, & lui conféra, en titre de bénéfice, l'abbaye de Saint-Germer en Fley, qu'il réédifia. Il avoit eu auparavant les abbayes de Saint-Sixte, près de Reims, & de S. Mémie de Châlons, qu'il quitta pour gouverner celle de Germer. Louis le Débonnaire lui conféra celles de Luxeu & de Fontenelle. Il fut employé avec succès dans différentes ambassades, & mourut en 834. On lui doit un recueil des *Capitulaires de Charlemagne & de Louis-le-Débonnaire*, imprimé par les soins de

Pierre & François Pithou, en 1588, 1603 & 1620. Baluze en donna une nouvelle édition en 1677, 2 vol. in-fol. Quelques auteurs prétendent qu'Ansegise fut aussi abbé de Lobbes; ce qui peut très-bien être, les hommes distingués par leurs lumières & leurs vertus ayant, durant ces siècles, fréquemment passé du gouvernement d'une abbaye à une autre pour y maintenir ou rétablir la régularité.

ANSEGEISE, prêtre du diocèse de Reims, abbé de Saint-Michel, fut élevé à l'archevêché de Sens le 21 juin 871. Charles le Chauve l'envoya au pape Jean VIII, lequel le fit primat & vicaire dans les Gaules & dans la Germanie. Cette dignité donna un nouvel éclat à l'église d'Ansegise, qui voulut se faire reconnoître comme primat, dans un concile où Charles le Chauve se trouva en 876. Mais plusieurs prélats s'y opposèrent, & entr'autres Hincmar de Reims, qui avoit publié un écrit contre cette primatie. A son retour, d'un second voyage à Rome, Ansegise se trouva en 878 au concile de Troyes, où le pape étoit présent; & l'année d'après, 879, il sacra dans l'abbaye de Ferrières en Gâtinois, les rois Louis III & Carloman, fils de Louis le Begue. Il mourut en 883.

ANSELME, (S.) archevêque de Cantorbery, naquit à Aouste en 1033. Il vint au monastère du Bec en Normandie, attiré par le nom du célèbre Lanfranc, s'y fit bénédictin, & en fut prieur, puis abbé en 1078. On le nomma archevêque de Cantorbery, l'an 1093. Guillaume-le-Roux, roi d'An-

gleterre, à qui il reprochoit ses dérèglemens & ses injustices, conçut de l'aversion pour lui. Ce prince étoit dans le parti de l'antipape Guibert, tandis qu'Anselme soutenoit le vrai pape Urbain II. Le saint prélat, exilé sous ce prétexte, se retira à Rome, où Urbain II le reçut comme il le méritoit. Il soutint la procession du St.-Esprit contre les Grecs, dans le concile de Bari en 1098. Il partit ensuite pour la France, & s'arrêta à Lyon, jusqu'à la mort du monarque son persécuteur. Henri I, successeur de Guillaume, rappella l'archevêque de Cantorbery; mais il ne jouit pas long-tems de la paix que son rappel sembloit lui promettre. La querelle des investitures le mit mal avec le roi. Il fut obligé de revenir en France & en Italie, jusqu'à ce que le feu de ces disputes fût assoupi. Anselme retourna à Cantorbery, & y mourut en 1109, à l'âge de 76 ans. D. Gerberon, a publié, en 1675, une très-bonne édition de ses *Ouvres*, in-fol., faite sur les meilleurs manuscrits de France & d'Angleterre. Il y en a une autre, donnée à Venise en 1744, en 2 vol. in-folio. S. Anselme fut un des plus célèbres docteurs de son tems, & le premier qui allia avec la théologie cette précision dialectique & cette méthode scholastique qui donne de la force aux preuves de la vérité, & qui confond l'erreur en découvrant ses sophismes. Il est vrai que dans les siècles suivans on a quelquefois abusé de cette méthode; on a fait de la théologie une espèce de logique contentieuse,

& quelquefois une audacieuse métaphysique qui s'exerçoit fort inutilement ou fort témérairement sur des questions où la simple foi répand plus de lumieres que toutes les spéculations; mais cela ne prouve rien contre la théologie scholastique en elle-même. Elle est nécessaire, à un certain point, pour confondre toutes les especes d'hérétiques, mais surtout ceux qui, comme les Ariens, s'arment de la subtilité du raisonnement plutôt que de l'autorité des livres saints (V. CRELLIUS, SUAREZ, PETAU, S. THOMAS, &c.). Quant à ses ouvrages ascétiques, ils sont instructifs, édifiants, pleins d'onction & d'une certaine tendresse d'amour pour Dieu, qui échauffe les cœurs les plus insensibles. Un style simple, naturel, clair & concis, fait le principal mérite de ses Lettres. On juge par les vers qui nous restent de lui, qu'il n'avoit pas le génie poétique dans le plus haut degré.

ANSELME, Mantouan, évêque de Lucques en Italie en 1061, quitta son évêché, parce qu'il se reprochoit d'en avoir reçu l'investiture de l'empereur Henri IV. Grégoire VII le força de le reprendre, & le fit son vicaire-général en Lombardie. Il mourut en 1086. Nous avons de lui un *Traité* contre l'antipape Guibert, & plusieurs autres ouvrages dans la *Bibliothèque des Peres*.

ANSELME de Laon, doyen & archidiacre de cette ville, mort en 1117, professa avec réputation dans l'université de Paris, & ensuite dans le diocèse de Laon. On a de lui une

glose interlinéaire sur la Bible, imprimée avec celle de Lira. Abailard en parle, comme d'un arbre qui avoit quelquefois de belles feuilles, mais qui n'en portoit point de fruits.

ANSELME, (le P.) augustin déchauffé, connu par son *Histoire généalogique & chronologique de la maison de France, & des grands officiers de la couronne*, in-4°, mourut à Paris, sa patrie, âgé de 69 ans, en 1694. « Cet écrivain a beaucoup contribué dit l'auteur » des *Trois siècles*, à fournir » des lumières à ceux qui ont » travaillé sur l'Histoire de » France. On ne peut le regarder que comme ceux qui » découvrent les mines, en » laissant aux autres le soin » d'épurer les métaux qu'on » en tire, & de les mettre en » valeur ». Son ouvrage, imparfait dans sa naissance, est devenu meilleur sous les plumes de du Fourny, des RR. PP. Ange & Simplicien, continuateurs de cette Histoire. Elle est actuellement en 9 vol. in-fol, 1726, & années suivantes. On y trouve des recherches abondantes & curieuses. Il y a certainement beaucoup de fautes; mais quelle compilation en est exempte? Voyez ANGE de Ste. Rosalie, & FOURNY.

ANSELME, (Antoine) né à l'Isle-en-Jourdain, petite ville de l'Armagnac, l'an 1652, d'un chirurgien, embrassa l'état ecclésiastique, se distingua par l'étude des belles-lettres, & fut couronné deux fois par l'académie des jeux Floraux de Toulouse. Ses *Odes* se trouvent dans le recueil de cette compagnie, & on ne les a guere

vues ailleurs. Le marquis de Montespan, charmé de ses Sermons, le chargea de veiller à l'éducation de son fils, le marquis d'Antin. L'abbé Anselme vint avec son élève à Paris. La capitale applaudit à son éloquence, presque autant que la province. Ses panégyriques surtout, & ses oraisons funebres, firent sa réputation. Le duc d'Antin fit revivre pour lui la place d'historiographe des bâtimens. L'académie de peinture & celle des inscriptions & belles-lettres l'admirent, en qualité d'associé, dans leurs corps. L'abbé Anselme se retira sur la fin de ses jours, dans son abbaye de S. Sever en Gascogne. Il y vécut en philosophe chrétien, partageant son tems entre ses livres & ses jardins. Il mourut en 1737, à 86 ans. Nous avons de lui, I. Un recueil de *Sermons, Panégyriques & Oraisons funebres*, en 7 vol. in-8°. Les *Sermons*, qui forment 4 de ces volumes, ont été réimprimés en 6 vol. in-12.; ils n'ont pas soutenu la réputation que l'auteur avoit acquise en les débitant: car ils firent alors la plus vive impression, même sur ceux qui étoient prévenus contre lui. « J'ai été ce matin » (écrivait Mad. de Sévigné) » à une très-belle *Passion* à » S. Paul, c'étoit l'abbé Anselme. J'étois prévenue contre » lui. Je le trouvois gascon, & » c'étoit assez pour m'ôter la foi » en ses paroles; il m'a forcée » de revenir de cet injuste » jugement, & je le trouve un » des bons prédicateurs que » j'aie jamais entendus; de » l'esprit, de la dévotion, de

» la grace, de l'éloquence ;
 » en un mot, je n'en préfère
 » guerre à lui ». II. Plusieurs
Dissertations dans les Mémoires
 de l'académie des inscriptions ;
 on y découvre un sage érudit & un bon littérateur.

ANSELMO, (Antoine) né à Anvers, où il fut échevin pendant plusieurs années, & avocat fiscal de l'évêque, mourut en 1668 presqu'octogénaire. Il a beaucoup écrit sur le droit belgique. On a de lui, I. un *Recueil d'ordonnances*, en flamand, 4 vol. in-fol., Anvers, 1648. II. *Codex belgicus*, Anvers, 1649, in-folio. III. *Tribonianus belgicus*, Bruxelles, 1663, in-fol. IV. *Commentaria ad perpetuum edictum*, Anvers, 1656, in-fol. V. *Consultationes*, &c., Anvers, 1671, in-fol. Ces ouvrages son écrits avec méthode, & sont recherchés des jurisconsultes.

ANSER, poète latin, ami de Marc-Antoine, chanta les actions de ce général, qui paya ses louanges par le don d'une maison de campagne à Falerne. Virgile n'avoit pas grande opinion de ses talens, s'il est vrai qu'il fait allusion à ce poète en disant dans sa 9e. églogue :

*Nam neque adhuc Varo videor neque dicere Cinnâ
 Digna, sed argutos interstrepere
 Anser olores.*

ANSON, (George) né à Stafford en Angleterre, d'une famille noble & ancienne, se dévoua dès sa plus tendre enfance au service de mer. Ce fut par les dangers qu'il courut dans sa première course, qu'il commença d'apprendre le grand art de commander une

armée navale. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mere, il affronta sans crainte des périls effrayans. Pour suivi par deux corsaires, il leur échappa, malgré la disproportion des forces & les horreurs d'une tempête furieuse. La cour de Londres, informée de la valeur du jeune marin, le nomma en 1723 capitaine d'un vaisseau de guerre de 60 canons. Son courage, accompagné de prudence, brilla dans toutes les occasions, & lui acquit un nom célèbre. En 1739, la guerre s'étant élevée entre l'Espagne & l'Angleterre, le ministère britannique destina Anson à porter la guerre sur les possessions des Espagnols. On lui donna six navires, qui portoient environ 1400 hommes d'équipage. La saison étoit si fort avancée quand cette escadre partit, que ce ne fut qu'à force de fatigues qu'elle parvint à doubler le cap Horn, vers la fin de l'équinoxe du printems de 1740. Des six vaisseaux, il n'en restoit plus que deux & une chaloupe, lorsqu'on fut arrivé à la latitude de ce cap. Le reste avoit été dispersé par les vents, ou submergé par la tempête. Anson, après avoir réparé ses deux navires dans l'isle fertile & déserte de Juan-Fernandès, osa attaquer la ville de Paita, une des plus riches places des Espagnols dans l'Amérique méridionale. Il la prit en novembre 1741, la réduisit en cendres, & partit avec un butin considérable. La perte pour l'Espagne fut de plus de 1500 mille piastras : le gain pour les Anglois d'environ 180 mille. Le vainqueur s'éloigna

de Paita, presqu'aussi-tôt qu'il en eut assuré la possession à l'Angleterre. Il fit voile vers les isles des Larrons avec le *Centurion*, le seul de ses vaisseaux qui fût encore en état de tenir la mer. Mais avant que d'y arriver, un scorbut, d'une nature affreuse, lui avoit enlevé les deux tiers de son équipage. La contagion s'étendoit sur ce qui lui restoit de matelots & de soldats, lorsqu'il vit les rivages de l'isle de Tinian. Le voisinage des Espagnols ne lui permettant point de s'arrêter dans ces parages, il prit la route de Macao. Il y arriva en 1742, radouba son vaisseau, & se remit en mer. Quelques jours après il rencontra un navire espagnol richement chargé : il l'attaqua, quoique son équipage fût fort inférieur en nombre, le prit, & rentra dans le port qu'il venoit de quitter. Le navire espagnol portoit 1500 mille piastres en argent, avec de la cochenille & d'autres marchandises. La célérité de cette expédition lui acquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distinction par le vice-roi de Macao, & dispensé des devoirs que l'empereur de la Chine exige de tous les étrangers qui entrent dans ses ports. Mais ce qui ne donne pas des Chinois une idée aussi brillante, que la plupart des voyageurs & des philosophes modernes voudroient nous en faire concevoir, c'est que ces lâches & cruels spectateurs de la victoire d'Anson, ne purent comprendre qu'il n'eût pas massacré tous les Espagnols, au moment de la prise du vaisseau. Anson ayant vengé l'honneur de sa

nation, retourna par les isles de la Sonde & par le cap de Bonne-Espérance, & aborda en Angleterre le 4 juin 1744, après un voyage de trois ans & demi. Il fit porter à Londres en triomphe, sur 32 chariots, au son des tambours & des trompettes, & aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avoit conquises. Ses différentes prises se montoient en or & en argent à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots & de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues & de leur bravoure. Le titre de contre-amiral du Bleu, fut la première récompense d'Anson; il l'obtint en 1744, & l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral du Blanc. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre M. de la Jonquiere, qui ramenoit en Europe une escadre, composée de 6 vaisseaux de guerre, & de 4 vaisseaux revenant des Indes orientales. Le ministre britannique nomma vainqueur vice-amiral d'Angleterre, & peu de tems après, premier lord de l'amirauté. L'Angleterre en guerre avec la France depuis les hostilités commencées en 1755, méritoit depuis longtemps une descente sur les côtes. Anson, chargé de la secourir, couvrit la descente des Anglois à Saint-Malo, en 1758, reçut sur ses vaisseaux les soldats échappés aux François, & les ramena en Angleterre. Il mourut à Londres en 1762. La gloire de l'amiral An-

Ton ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armes, sur sa valeur, sur son intrépidité; il fut homme de bien, il respecta l'humanité, lors même que son bras s'armoit pour la détruire. Nous avons son *Voyage autour du Monde*, traduit en françois, un vol. in-4^o, 1749, Amsterdam, & réimprimé en 4 vol. in-12.

ANTÉE, géant de Lybie, fils de Neptune & de la Terre, fut étouffé par Hercule, qui l'éleva en l'air pour le tuer, parce que la Terre, sa mere, lui donnoit de nouvelles forces lorsqu'il la touchoit.

ANTENOR, prince Troyen, étoit frere de Priam. Virgile le fait venir en Italie avec une troupe de ses concitoyens, & lui fait fonder la ville de Padoue, qui paroît être bien moins ancienne que lui; ce qui n'empêche pas que les Padouans ne montrent aux voyageurs le tombeau de leur fondateur Antenor.

ANTERE, (S.) *Anteros*, Grec de naissance, succéda à S. Pontien sur le siege de Rome, l'an de J. C. 235. Son pontificat fut très-court, puisqu'il ne siégea que quarante jours. Bede, Adon & le nouveau martyrologe romain lui donnent le titre de *Martyr*.

ANTEROS, divinité opposée à Cupidon, que l'on nommoit *Eros* (Amour). On le croit fils de Mars & de Vénus. Celle-ci voyant que Cupidon ne croissoit point, en demanda la cause à Thémis, qui lui répondit que c'étoit parce qu'il n'avoit point de compagnon. Vénus continua d'écouter la passion que Mars avoit pour elle,

& Anteros fut le fruit de leur commerce. L'Amour n'en devint pas plus grand pour cela; lui & son frere demurerent toujours en cet état. On les représentoit comme deux petits enfans ayant des ailes aux épaules, & s'arrachant une palme. Les mythologistes ont diversement expliqué cette opposition d'*Anteros* à *Eros*. Le sens le plus naturel est, que l'amour croît par les oppositions & les obstacles, qu'un amour facile à satisfaire languit & reste petit.

ANTESIGNAN, (Pierre) naquit à Rabasteins, au diocèse d'Albi, dans le XVIe. siecle. Sa *Grammaire grecque* fut imprimée plusieurs fois, & a continué d'être estimée des savans, même après celle de Port-Royal, à laquelle elle a beaucoup servi. Il fit ensuite une *Grammaire universelle*: compilation confuse & compliquée, dont il est impossible de faire un résultat sûr & net. Son édition de Térence est chargée d'érudition; on peut même dire qu'il y en a trop. C'étoit le goût des savans de son siecle, hommes à recherches & à pénibles études, aussi rassis & appliqués que nous sommes lestes & légers.

ANTHELME, (S.) évêque de Bellay, d'une famille noble de Savoie, occupa les deux premières dignités des chapitres de Geneve & de Bellay. Dégouté du monde, il se fit chartreux, & fut élu prier de la grande Chartreuse en 1141. Pendant le schisme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des chartreux en faveur d'Alexandre III, qui avoit été élu selon les formes canoniques, &

en faveur duquel se déclarèrent bientôt la France, l'Espagne & l'Angleterre. On le choisit en 1163, pour remplir le siege épiscopal de Bellay. Mais il fallut un ordre du pape pour l'obliger d'acquiescer à son élection. Il commença la réformation de son diocèse par celle du clergé. Les voies de douceur ne lui ayant pas réussi, il employa les censures ecclésiastiques. Il montra une fermeté inflexible dans les contestations qu'il eut avec Humbert, comte de Savoie, touchant les droits de son église. Cette fermeté n'ayant pas eu le succès qu'il en attendoit, il quitta son évêché; mais le pape l'obligea de retourner à son église. Ce comte se réconcilia depuis sincèrement avec lui. Le saint évêque visitoit souvent les monasteres, & sur-tout la grande Chartreuse. Il recherchoit les pécheurs, & les recevoit avec bonté lorsqu'ils étoient touchés de leurs désordres. Il avoit aussi une grande tendresse pour les pauvres, & leur procuroit des secours abondans. Il mourut le 26 de juin 1178.

ANTHELMI, (Joseph) chanoine de Fréjus en Provence, publia plusieurs *Dissertations latines sur l'Histoire ecclésiastique de Fréjus*, Aix, 1680, in-4°, sur le *Symbole de S. Athanase*, 1693, in-8°, sur *S. Eucher*, 1726, in-12; sur quelques ouvrages attribués à S. Léon, en particulier les *Livres de la vocation des Gentils*, qu'il prétend, contre le P. Memel, être de S. Prosper, prétention qui n'est pas favorisée par le style de l'ouvrage (V. S. LÉON). Son

dernier ouvrage est une Lettre au P. Pagi touchant les actions & la mort de S. Martin des Tours. Il mourut à Fréjus, en 1697, âgé de 49 ans. Il regne dans tous ses écrits une modération & une honnêteté dignes d'un vrai savant.

ANTHEMIUS, (Procopius) né à Constantinople, de la famille du tyran Procope qui avoit pris la pourpre sous Valens, se distingua par sa valeur. L'empereur Marcien lui fit épouser Flavia Euphemia, sa fille unique, & le nomma général des troupes de l'Orient. Anthemius ayant repoussé les Goths & les Huns, fut envoyé en Italie avec le titre de César, & proclamé Auguste en avril 467, par le sénat & le peuple. Le général Ricimer dominoit alors dans l'Occident; Anthemius crut se l'attacher en lui donnant sa fille en mariage. Ce bienfait n'empêcha point ce barbare de venir mettre, quelque tems après, le siege devant Rome, où Anthemius étoit enfermé. La terreur qu'il répandoit, lui fit ouvrir les portes de cette ville, qui fut livrée à la fureur des soldats. Anthemius fut assassiné par ordre de son gendre en 472, après un regne de 5 ans. Ce prince joignit la piété au courage; il étoit zélé pour la justice & la religion, compatissant envers les malheureux, & n'ayant, ni dans son caractère, ni dans son extérieur, rien de la fierté que le trône inspire.

ANTHEMIUS, architecte, sculpteur & mathématicien, né à Tralles en Lydie, inventa, dit-on, sous l'empereur Justinien, au VIe. siècle, divers

moyens d'imiter les tremblemens de terre, le tonnerre & les éclairs. Il existe un recueil de machines qu'on lui attribue, intitulé : *περι παραδοξων μηχανηματων*. On y voit entre autres le miroir ardent, tel que Kircher & Buffon ont cru qu'avoit été celui d'Archimede. Un manuscrit de ce recueil est à la bibliothèque de l'empereur. C'est la 229^e. de la quatrième partie du catalogue, que M. Nessel a fait des manuscrits de cette bibliothèque. Il en est un autre dans celle du roi de France. Voyez la description de son miroir dans le *Journ. hist. & lit.*, 15 août 1775, pag. 239. Cet architecte est appelé pour l'ordinaire *Anthemius Trallianus*, du nom de sa patrie.

ANTIAS, déesse dont le culte étoit célèbre à Antium, où elle avoit un temple très-fréquenté. On croit que c'est la même que la Fortune. Horace, dans l'Ode adressée à cette déesse, l'apostrophe ainsi : *Diva gratum que regis Antium*.

ANTIGENE, un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, eut le second des prix que ce prince fit distribuer aux huit plus braves capitaines de son armée. Antigene ne méritoit pas celui de la probité. Il eut la bassesse de livrer Eumene à Antigone vers l'an 315 avant J. C.; mais il reçut bientôt le salaire de sa perfidie, car il fut brûlé tout vif dans une cage de fer.

ANTIGENIDE, célèbre musicien de Thebes en Béotie. On dit qu'exécutant un jour sur sa flûte le Nome ou l'air du Char, en présence d'Alexan-

dre-le-Grand, il le mit tellement hors de lui, que, se jetant sur ses armes, peu s'en fallut que ce prince ne chargeât les convives.

ANTIGONE, fille d'Œdipe & de Jocaste, rendit les derniers devoirs à Polinice son frere, contre la défense de Créon. Ce barbare la condamna à mourir de faim dans une prison; mais elle s'y étrangla. Hémon, qui devoit l'épouser, se tua de désespoir sur son corps. Il y eut une autre **ANTIGONE**, fille de Laomédon. Celle-ci se vantant d'être plus belle que Junon, fut changée par cette déesse en cigogne.

ANTIGONE, se distingua parmi les généraux d'Alexandre-le-Grand. Après la mort de ce héros, il remporta une victoire sur Eumene, qu'il fit mourir. Il défit Ptoloméé Lagus, bâtit Antigonie, & fut tué dans un combat contre Cassander, Seleucus & Lyfimachus, qui s'étoient unis pour opposer une digue à ses desseins ambitieux. Il s'étoit fait couronner roi d'Asie, & auroit voulu l'être de tout l'univers. Sa défaite arriva l'an 301 avant J. C. à l'âge de 80 ans. Comme on étoit surpris que, dans sa vieillesse, il eût acquis plus de douceur dans le caractère, il répondit : *Qu'il vouloit conserver par la douceur, ce qu'il avoit acquis par la force*. Il disoit communément, que le royaume est une honnête servitude; ce qui revient à la belle pensée d'un roi de ce siècle : *Que les rois sont les premiers domestiques de leurs sujets*. Antigone ajoutoit : *Que si l'on savoit ce que pèse une couronne,*

on craindroit de se la mettre sur la tête. On raconte qu'un poète lui ayant donné le titre de Dieu, il répondit sèchement : *Mon valet-de-chambre fait bien le contraire.* Antigone ternit ce qu'il avoit de belles qualités par son avarice. Il employoit toutes fortes de moyens pour se procurer de l'argent, & lorsqu'on lui représentoit qu'Alexandre se comportoit bien différemment : *Alexandre*, avoit-il coutume de répondre, *moissonnoit; mais moi je ne fais que glaner.* Un cynique se présenta devant Antigone, & lui demanda une dragme : *Ce n'est pas assez pour un prince*, répondit-il. — *Donnez-moi donc un talent.* — *C'est trop*, reprit Antigone, *pour un cynique.*

ANTIGONE, roi des Juifs & fils d'Aristobule II, fit couper les oreilles à Hyrcan son oncle, qu'il vouloit empêcher d'être grand-sacrificateur; mais Hérode, qui avoit épousé Mariamne, petite-fille de Hyrcan, s'étant rendu maître de Jérusalem, envoya Antigone à Marc-Antoine, qui lui fit couper la tête l'an 37 avant J. C.

ANTIGONE de Cariste, vivoit sous les deux premiers Ptolomées, & a laissé *Historiæ memorabiles*, grec & latin, par Jean Meursius, Leyde, 1619, in-4^o.

ANTILOQUE, fils de Nestor & d'Euridice, ayant suivi son pere au siege de Troie, y fut tué par Memnon, fils de l'Aurore.

ANTINE, (D. MAUR, François d') né à Gourieux dans la principauté de Liege, en 1688, bénédictin de la congrégation de S. Maur, ensei-

gnal la philosophie dans l'abbaye de S. Nicaise, à Reims, d'où M. de Mailly, archevêque & cardinal, le fit déloger, à raison de son opposition aux décrets de l'église. S'étant retiré à Paris à Saint-Germain-des-Prés, & continuant de dogmatifer, il fut obligé d'en sortir, par ordre de M. de Vintimille, & mourut à Pontoise d'apoplexie en 1746. On a de lui plusieurs ouvrages. Il fit paroître les cinq premiers volumes de la nouvelle édition de *du Cange* en 1736. Il travailla ensuite à la *Collection des Historiens de France*, commencée par D. Bouquet, & à l'*Art de vérifier les dates*, publié en 1750, in-4^o, augmenté par D. Durand & D. Clemencet. *Voyez* ce dernier mot.

ANTINOUS, jeune-homme Bithynien, fut aimé par l'empereur Adrien, avec une fureur peu propre à honorer le nom de philosophe que ce prince affectoit. On dit que ce Ganymede se noya dans le Nil l'an 129 de J. C. D'autres prétendent qu'il s'immola dans un sacrifice, célébré pour prolonger la vie de l'empereur. Adrien pleura l'objet de ses infâmes amours, lui éleva des temples, lui donna des prêtres, des prophètes & un oracle. Il fit frapper des médailles à son honneur. Nous en avons encore quelques-unes, où il est représenté en Bacchus. Tel étoit la philosophie de ces siècles; peu d'hommes célèbres étoient exempts de ces lâches horreurs, qui disparurent sous l'empire des mœurs chrétiennes, & qui renaissent à mesure que le christianisme s'éteint parmi nous.

ANTIOCHUS

ANTIOCHUS - SOTER ; (c'est-à-dire, *Sauveur*) fils de Seleucus Nicanor, roi de Syrie, eut le caprice d'aimer sa belle-mère Stratonice, & l'épousa du consentement de Seleucus; genre d'inceste qui étonna dans ces tems même de corruption, où les mœurs avoient perdu tous leurs efforts. Après la mort de son pere, il remporta des victoires sur les Bythiniens, les Macédoniens & les Galates, & mourut l'an 261 avant J. C. Stratonice étoit morte avant lui : on leur rendit des honneurs divins. Tribut d'adulation ordinaire chez ces peuples lâches & aveugles.

ANTIOCHUS *Théos* ou *le Dieu*, (car l'extravagance du paganisme changeoit en blasphèmes les noms des rois), succéda à son frere Antiochus Soter, & fit la guerre à Ptolomée Philadelphie : il la termina en épousant Bérénice, quoiqu'il eût déjà deux fils de Laodicée, qui l'empoisonna l'an 246 avant J. C. & fit mettre sur le trône Seleucus son fils, par l'artifice d'un certain Artémon. Ces rois-dieux n'étoient pas à l'abri des plus lâches trahisons, & les provoquoient souvent par la haine qu'ils inspiroient. Laodicée fit ensuite poignarder Bérénice, avec le fils que cette princesse avoit eu d'Antiochus. Mais sa cruauté ne demeura pas impunie : elle fut tuée elle-même dans la guerre que Ptolomée-Evergete entreprit pour venger sa sœur Bérénice.

ANTIOCHUS-le-Grand, roi de Syrie, successeur de son frere Seleucus-Séraune, l'an

223 avant J. C., fut vaincu par Ptolomée-Philopator dans un combat meurtrier, donné près de Raphia. Il ne tarda pas à réparer cette défaite. Il prit Sardes, réduisit les Medes & les Parthes, subjuga la Judée, la Phénicie & la Coeléfyrie, & méditoit de plus grandes conquêtes, lorsque Smyrne, Lampsaque & les autres villes de la Grece Asiatique demanderent du secours aux Romains. Le sénat envoya des ambassadeurs à Antiochus, pour le sommer de rendre à Ptolomée-Epiphanes le pays qu'il lui avoit enlevé, & de laisser en paix les villes de la Grece. Antiochus n'ayant donné aucune réponse favorable, Rome lui déclara la guerre, l'an 192 avant J. C. Ce prince, qui avoit alors Annibal chez lui, animé par les discours de ce général, crut pouvoir la soutenir; mais Acilius Glabrien lui prouva bientôt le contraire. Il le força de quitter la Grece; & Scipion l'Asiatique défit entièrement son armée. Antiochus, forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à des conditions dures. Il fut obligé de renoncer à toutes ses possessions d'Europe, & à celles qu'il avoit en deçà du mont Taurus en Asie. Quelque tems après il fut tué dans l'Elymaïde, où il alloit piller le temple de Jupiter Belus, l'an 187 avant J. C. Les Juifs se louent beaucoup des privilèges que ce prince leur accorda. Il fournissoit l'argent qu'il falloit pour les sacrifices, & il leur permit de vivre selon leurs loix dans toute l'étendue de ses vastes états. Ce prince avoit d'excellentes qualités,

mais elles ne se soutinrent pas :
 » Jusqu'à l'âge de 50 ans, dit
 » un historien, il s'étoit con-
 » duit dans ses affaires avec
 » une valeur, une prudence &
 » une application qui avoient
 » fait réussir toutes ses entre-
 » prises, & lui avoient mérité
 » le titre de *Grand*. Mais de-
 » puis ce tems, sa sagesse avoit
 » fort décliné, & ses affaires
 » avoient pris le même train. Sa
 » conduite dans la guerre con-
 » tre les Romains, le peu d'u-
 » sage ou plutôt le mépris qu'il
 » fit des conseils d'Annibal,
 » la paix honteuse qu'il fut
 » obligé d'accepter, ternirent
 » l'éclat des premiers succès :
 » & sa mort, causée par une
 » entreprise impie & sacrilege,
 » imprima à son nom une tache
 » ineffaçable ».

ANTIOCHUS, fils du pré-
 cédent, prit le surnom d'*Epi-
 phanes*, c'est-à-dire, *illustre*. Il
 méritoit bien davantage celui
 d'*Epimanes*, que quelques-uns
 lui donnerent, & qui veut dire
furieux & insensé. Autant son
 pere avoit été favorable aux
 Juifs, autant il s'en déclara
 l'ennemi. Après avoir assiégé
 & pris Jérusalem, il déposa le
 grand-prêtre Onias, profana le
 temple par le sacrifice qu'il y
 offrit à Jupiter Olympien, em-
 porta tous les vases sacrés, &
 fit mourir les sept freres Ma-
 chabées & le vieillard Eléazar.
 Ce prince sacrilege avoit usurpé
 le trône de Syrie sur Deme-
 trius son neveu : il voulut
 aussi s'emparer de l'Egypte sur
 Ptolomée-Philometor, son au-
 tre neveu, mais sa tentative
 fut vaine. Mathathias & Judas
 Machabée désirerent ses armées :
 lui-même fut mis en déroute

dans l'Elymaïde, pays renom-
 mé pour la richesse de ses tem-
 ples, où l'avoit attiré l'ardeur
 effrénée du pillage. Il étoit peu
 éloigné d'Ecbatanes, lorsqu'il
 apprit que Judas Machabée
 avoit défait Lysias, qu'il s'étoit
 emparé des places fortes de la
 Judée, & qu'il avoit renversé
 l'idole placée dans le temple.
 Transporté de fureur, il dit
 qu'il alloit lui-même à Jérusa-
 lem, & qu'il en feroit le tom-
 beau des Juifs. Il commanda
 donc à celui qui conduisoit son
 char, de toucher sans cesse,
 & de hâter son voyage. Mais
 à peine eut-il prononcé ces pa-
 roles, que Dieu le frappa d'une
 maladie incurable; il se sentit
 tout-à-coup attaqué d'une dou-
 leur effroyable dans les en-
 trailles, & d'une colique qui
 le tourmentoît cruellement.
 Transporté d'une nouvelle fu-
 reur contre les Juifs, il donna
 des ordres pour que l'on précipi-
 tât encore davantage son voya-
 ge. Mais lorsque ses chevaux
 couroient avec impétuosité, il
 tomba de son chariot, & eût
 le corps tout meurtri de cette
 chute. Ainsi, dit l'Écriture,
 » celui qui s'élevant par son or-
 gueil au-dessus de la condition
 de l'homme, s'étoit flatté de
 pouvoir même commander aux
 flots de la mer, se vit porter
 tout mourant dans une chaise,
 attestant publiquement la toute-
 puissance de Dieu, qui éclai-
 toit en sa propre personne. Il
 sortoit des vers de son corps,
 & les chairs lui tomboient par
 lambeaux, avec une odeur
 si infecte, que l'armée n'en
 pouvoit souffrir la puanteur.
 Cet homme, qui s'imaginoit
 auparavant être capable d'at-

teindre jusqu'aux étoiles du ciel, se trouvoit dans un tel état, que personne ne pouvoit plus le porter, à cause de l'infection horrible qu'il répandoit». Etant devenu insupportable à lui-même, il fit venir ses amis, & leur dit :
 » Le sommeil est éloigné de
 » mes yeux; mon cœur est
 » tout abattu; & je me sens
 » défaillir, à cause du grand
 » chagrin dont je suis saisi. J'ai
 » dit au fond de mon cœur :
 » A quelle affliction suis-je ré-
 » duit, & en quel abyme de
 » tristesse me vois-je plongé,
 » moi qui auparavant étois si
 » heureux & si chéri au mi-
 » lieu de la puissance qui m'en-
 » vironnoit. Je me souviens
 » présentement des maux que
 » j'ai faits dans Jérusalem....
 » Je reconnois donc que c'est
 » pour cela que je suis tombé
 » dans tous ces maux; & l'ex-
 » cès de ma tristesse me fait
 » maintenant périr dans une
 » terre étrangère ». Il promet
 de rendre Jérusalem libre; de
 lui accorder les plus beaux pri-
 vileges; de l'égalier à la ville
 d'Athènes; il s'engagea à orner
 de dons précieux le temple qu'il
 avoit pillé auparavant, à y
 augmenter le nombre des va-
 ses sacrés, à fournir de ses re-
 venus les dépenses nécessaires
 pour les sacrifices, & même
 à se faire Juif, & à parcourir
 toute la terre pour publier la
 toute-puissance de Dieu. Mais
 son repentir n'étoit fondé que
 sur des motifs temporels: ce
 qui a fait dire à l'écrivain sa-
 cré: *Cet impie prioit le Seigneur,*
de qui il ne devoit point recevoir
miséricorde. Il mourut 164 ans
 avant l'ère chrétienne, Polybe

rapporte de ce prince les plus
 révoltantes extravagances, qui
 prouvent qu'il étoit aussi in-
 sensé que cruel & impie. On
 le voyoit souvent confondu
 dans des ateliers avec des ar-
 tisans, ou dans des tavernes
 avec des débauchés. Il sortoit
 presque toujours ivre, & pas-
 soit de cette gaieté dissolue à
 un emportement furieux & in-
 sensé. Les courtisannes furent
 ses ministres. Faut-il s'étonner
 qu'un prince de ce caractère
 fût ennemi de Dieu & de son
 peuple!

ANTIOCHUS-Eupator, suc-
 céda à l'âge de 9 ans à son pere
 Antiochus-Epiphane, l'an 164
 avant J. C. Il entra en Judée,
 par le conseil de Lysias son
 général, avec une armée de
 100 mille hommes de pied;
 20 mille chevaux, 32 éléphants
 & 300 chariots de guerre; défit
 Judas Machabée, qui ne céda
 qu'après la plus brave résistan-
 ce, & vint former le siège du
 temple de Jérusalem. Mais ayant
 appris que sa capitale avoit été
 prise par un ennemi dont il ne
 se défioit pas, il fit la paix à
 des conditions avantageuses
 aux Juifs, & s'en retourna dans
 son royaume, où ses propres
 soldats le livrèrent à Demetrius,
 son cousin-germain, qui le fit
 mourir l'an 162 avant J. C.

ANTIOCHUS d'Ascalon,
 philosophe stoïcien, fut disci-
 ple de Carnéade & maître de
 Cicéron. Lucullus l'attira à Ro-
 me, & lui donna son amitié. Il
 suivit d'abord les opinions de
 Platon, auxquelles il préféra en-
 suite celles de Zénon. On ne
 fait s'il finit par se tenir à
 celles-ci: rien n'étant bien fixe
 dans les pensées ni la conduite

de ces vieux sages. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTIOCHUS, philosophe cynique, qui reçut de grands bienfaits des empereurs Sévere & Caracalla, dignes de récompenser les leçons & les exemples du cynisme.

ANTIOCHUS, abbé de S. Sabas, au commencement du VIIe. siècle, a laissé un traité sur les Pensées criminelles, traduit en latin par Pierre Plantin; & 130 Homélies pleines de bonnes instructions & de détails intéressans. Dans la 107e. il parle de la prise de Jérusalem par Chosroës, l'an 614, de la manière dont la ville fut saccagée, le bois de la Sainte-Croix enlevé, &c.

ANTIOPE, fille de Nycrée, roi de Thebes, étoit célèbre dans la Grece pour sa beauté. S'étant laissé séduire par son amant qu'elle disoit être Jupiter, elle fut obligée, pour éviter la colere de son pere, de se sauver chez Epopée, roi de Sicyone, qui l'épousa. Nycréc, bien résolu de se venger, marcha aussitôt contre lui; mais ayant été blessé à mort, il chargea Licus son frere de punir le crime de sa fille. La mort d'Epopée, qui arriva bientôt après, mit fin à la guerre; & Antiope fut enfermée dans une prison, où elle accoucha d'Amphion & de Zethès. Dans la suite ses enfans lui rendirent la liberté, tuèrent Licus, & attachèrent Dircé sa femme aux cornes d'un taureau furieux, qui la fit aussi périr. On ne fait pas trop ce que devint ensuite Antiope. Quelques-uns disent qu'elle devint folle; elle avoit commencé par l'être.

ANTIOPE, reine des Amazones, fut vaincue & prise par Hercule, & donnée à Thésée qui l'épousa. Elle en eut un fils, nommé *Hyppolite*. Quelques-uns disent qu'elle fut tuée dans une bataille près d'Athenes, d'autres la font mourir de la main de Thésée, d'autres enfin changent tous les noms & les faits de cette histoire. Dans la région des fables, toutes les relations sont également bonnes.

ANTIPAS, martyr, fut un des premiers disciples du Sauveur, & souffrit le martyre à Pergame, dont il étoit évêque. L'histoire de sa vie rapporte qu'il fut enfermé dans un taureau d'airain tout ardent de feu; mais ces actes, quoiqu'anciens, ne sont pas authentiques. Ce qui n'empêche pas que son martyre ne soit indubitable, étant formellement attesté dans l'*Apocalypse*, chap. 2, v. 13, où Jesus-Christ l'appelle un *témoin fidele*. Le lieu de son martyre y est également exprimé.

ANTIPATER, disciple d'Aristote & général d'Alexandre, avoit le talent de la guerre & celui des lettres. Il réduisit les Thraces & défit les Lacédémoniens. Alexandre lui ôta le gouvernement de la Macédoine pour plaire à sa mere Olympias. On dit qu'Antipater s'en vengea, en empoisonnant son maître. « Ce qu'il y a de sûr, dit un historien, c'est que jamais il ne put se laver de cette tache, & que tant qu'il vécut, les Macédoniens le détestèrent comme le traître qui avoit empoisonné Alexandre ». Il mourut l'an 321, avant J. C.

ANTIPATER, roi de Macédoine & frere de Philippe, fit mettre à mort Thessalonice sa mere, & fut tué par Lyfimachus l'an 297 avant J. C.

ANTIPATER, Iduméen & fils du gouverneur de l'Idumée, embrassa le parti d'Hyrcau, & le fit remonter sur le trône de Judée. Antipater jouit de tout le crédit que méritoit ses services. Il eut la conduite des affaires, & se rendit agréable aux Romains, par son attachement à leurs intérêts. César, à qui il avoit beaucoup servi dans la guerre d'Égypte, lui donna le droit de bourgeoisie romaine & le gouvernement de la Judée. Il fut empoisonné l'an 43 avant J. C. par un Juif de ses amis, qui le soupçonnoit de vouloir se faire roi. Hérode-le-Grand, son fils, bâtit en son honneur la ville d'Antipatride.

ANTIPATER, de Sidon, stoicien, cultivoit la philosophie & la poésie, environ l'an 136 avant J. C. Il nous reste de lui plusieurs Epigrammes dans l'*Anthologie*.

ANTIPATER, (Lælius Cœlius) historien latin, environ 124 ans avant J. C., écrivit une *Histoire de la seconde Guerre Punique*, qu'Adrien préféroit à celle de Salluste, comme il préféroit Ennius à Virgile. Nous en avons quelques fragmens. Antoine Augustin les a recueillis avec des fragmens d'autres historiens; ils ont été imprimés à Anvers, 1568.

ANTIPHILE, peintre Egyptien, contemporain d'Apelle, dont il étoit le rival. Pline parle d'un autre **ANTIPHILE** qui peignit un garçon soufflant le feu, dont la lueur faisoit briller sa

beauté. Comme les tableaux de nuit étoient alors une espece de merveille (*Voy. APELLE*), Pline admiroit beaucoup celui-ci.

ANTIPHON, orateur Athénien, naquit à Rhamnus dans l'Attique; ce qui lui donna le surnom de *Rhamnusiens*. On dit que ce fut le premier qui réduisit l'éloquence en art, & qui enseigna & plaida pour de l'argent. On avoit de lui plusieurs ouvrages. Il nous est parvenu seize Oraisons qui lui sont communément attribuées, & qui se trouvent dans la *Collection des anciens Orateurs Grecs*, d'Étienne, 1575, in-fol. Elles tiennent plus de la déclamation que de la véritable éloquence, & ne justifient pas les éloges que les anciens Rhéteurs lui ont prodigués. Il mourut vers l'an 411 avant J. C. Thucydide fut son disciple, Photius dit, son maître. Vossius distingue deux Antiphon, l'un de Rhamnus, plus ancien que Thucydide, l'autre postérieur.

ANTISTHENE, philosophe Athénien, pere des Cyniques, donna d'abord des leçons de rhétorique. La philosophie de Socrate l'ayant enlevé à l'éloquence, il renvoya ses disciples en leur disant: *Allez chercher un maître, pour moi j'en ai trouvé un*. Cela n'empêcha pas qu'il ne se fit une secte à part. Pour philosopher plus à son aise, il vendit tous ses biens, & ne garda qu'un manteau, encore étoit-il déchiré. Socrate, qui s'en aperçut, lui dit: *Je vois ta vanité à travers les trous de ton manteau*. Il méprisoit la noblesse & les richesses, pour s'attacher à la vertu, qui n'étoit, selon lui, que le mé-

pris des choses dont les hommes font cas. Quelqu'un lui ayant demandé à quoi la philosophie lui avoit été utile ? *A vivre avec moi*, répondit-il, avec l'orgueil ordinaire à ces vieux sages. On eût peut-être pu lui répliquer : *Prenez garde que vous ne viviez avec un méchant homme*. Ce philosophe enseignoit l'unité de Dieu, mais d'une manière timide, lâche & inconsequente (*Voy. STILPON, PLATON, &c.*). Il joignoit d'ailleurs à cette vérité la doctrine erronée du suicide. *L'ame*, disoit-il, *paie trop chèrement le séjour qu'elle fait dans le corps : ce séjour la ruine, la décrédite, & on ne peut trop tôt la renvoyer à sa véritable patrie*. Diogene, son disciple, profita assez bien de ses leçons de vanité, & le surpassa dans celles du cynisme. Antisthene vivoit vers l'an 404 avant J. C. Voici à-peu-près ce qu'il a dit de plus raisonnable ; car on a recueilli comme des choses miraculeuses les moralités les plus communes échappées à ces anciens pédagogues. *Il vaut mieux tomber entre les griffes des corbeaux, qu'entre les mains des flatteurs : ceux-là ne font du mal qu'aux morts ; ceux-ci dévorent les vivans... Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer l'est par la rouille... Il est absurde qu'on sépare le froment de l'ivraie, qu'on chasse d'une armée les soldats inutiles, & qu'on ne purge pas la société des méchans qui la corrompent... Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action... Ses Lettres* sont imprimées avec celles des autres phi-

losophes socratiques, Paris ; 1637, in-4°. — Il ne faut pas le confondre avec un autre ANTISTHENE dont on trouve des *Discours* dans les orateurs Grecs d'Alde, 1513, in-folio. Phlegon parle d'un Antisthene historien & philosophe péripatéticien ; peut-être est-ce le même que l'auteur des *Discours* dont nous venons de faire mention.

ANTOINE, (Marc) l'Orateur, d'une famille distinguée de Rome, s'illustra dans le barreau par son éloquence, & dans la république, par l'intégrité qu'il fit paroître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie, préteur en Sicile, proconsul en Cilicie, consul à Rome, & enfin censeur. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grec. Il fut massacré pendant les guerres civiles de Marius & de Sylla. Sa tête fut exposée sur la tribune aux harangues, lieu qui avoit retenti de sa voix éloquente. Les bons citoyens de Rome le regretterent, comme le modele des honnêtes gens. Il vivoit environ un siècle avant J. C.

ANTOINE, (Marc) fils du précédent, mourut de chagrin pour avoir mal réussi dans la guerre de Crete. Il n'en fut pas moins surnommé le *Crétique* : ce qui, vu l'usage des Romains de donner aux vainqueurs le nom des provinces conquises, devenoit un sarcasme amer. Il laissa de Julie, sa seconde femme, Marc-Antoine le triumvir qui suit.

ANTOINE, (Marc) le triumvir, fils du précédent, après avoir donné à Rome le

ſpectacle de ſes bonnes qualités & de ſes dérèglemens, il ſe retira dans la Grece, pour ſ'y former dans l'art de la parole & de la guerre. Gabinius, qui alloit combattre Ariſtobule, lui ayant donné le commandement de la cavalerie, il ſignala ſon courage dans cette guerre. Le même général le mena en Egypte au ſecours du roi Ptolomée: il n'y acquit pas moins de gloire. Revenu à Rome, il fut tribun du peuple & augure, & embrassa avec Curion, ſon ancien compagnon de débauche, le parti de Céſar, qui faiſoit alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour cet illuſtre accusé, le brouilla avec le ſénat. Il échappa aux pourſuites qu'on faiſoit de ſa perſonne, en allant, déguisé en eſclave, rejoindre Céſar. Ce fut par ſon conſeil, que ce général ſe déterminà à porter la guerre en Italie; & dès qu'il ſ'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine. A la bataille de Pharfale, il commanda l'aile gauche de ſon armée, & contribua à la déſaite de Pompée. L'année d'après, 49 avant J. C., Céſar ayant été élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine, & le fit enſuite ſon collègue dans le conſulat. Antoine lui en marqua ſa reconnoiſſance par les plus baſſes adulations. Un jour que Céſar aſſiſtoit à la fête des Lupercales, aſſis dans une chaise d'or, Antoine, ayant écarté la foule, s'avança vers ſon tribunal, & lui préſenta un diadème, entouré d'une couronne de laurier. Ce

jeu, concerté (dit-on) entr'eux deux, hâta la mort de Jules Céſar. Antoine, qui vit ſa fortune dérangée par ce meurtre, en conçut la douleur la plus vive. « C'eſt ainſi, dit un au- » teur, que dans les courtiſans » la cupidité, l'ambition, l'in- » térêt perſonnel & le dur » égoiſme, prennent l'appa- » rence de l'amitié & de l'aſ- » ſection, qui ne trouvent ja- » mais entrée dans ces cœurs- » là ». Antoine tâcha de diſſimuler ſon dépit, mais il déclara tout-à-coup. Il ſoutint vivement la mémoire de Céſar contre le ſénat qui alloit le déclarer tyran. Il prononça ſon éloge funebre, & excita le peuple à punir les aſſaſſins. Son parti devint plus conſidérable de jour en jour; & il auroit pu remplacer Céſar, ſi Cicéron ne lui eût oppoſé Octave, appelé enſuite Auguſte. Sa haine contre ce jeune-homme, héritier de Céſar, le rendit odieux aux Romains. Déclaré ennemi de la république, il ſe retira dans les Gaules. On envoya Octave & les conſuls Panſa & Hirtius, pour le combattre. Après des succès balancés de part & d'autre, ſe donna la bataille de Modene. Antoine fut vaincu, & réduit à ſe retirer auprès de Lepidus. Panſa fut tué à cette journée; il conſeilla en mourant à Octave de s'unir à Antoine. Ce conſeil fut ſuivi quelque tems après, lorsqu'Antoine, qui avoit levé ſix légions dans les Gaules, parut en Italie avec 17 légions & dix mille chevaux. Ce fut alors que commença le triumvirat entre Lepidus, Octave & Antoine. Un des premiers fruits de ce célé-

bre brigandage , fut la mort de Cicéron , dont la tête fut portée à Antoine , qui eut la lâcheté de l'insulter. Les triumvirs , ayant cimenté leur puissance du sang des plus illustres citoyens , se déterminèrent à poursuivre Brutus & Cassius , meurtriers de César , qui prétendoient à la gloire de rétablir la liberté. Antoine les atteignit à Philippes , leur livra bataille & les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain , les tyrans de Rome en partagerent entr'eux l'empire. Antoine eut la Grece , la Macédoine , la Syrie & l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes ; mais il ne le fit que par ses généraux , & ne se montra dans aucune de ces occasions l'éleve de César. Il ne pensoit plus qu'à jouir de ses exactions , à arracher d'une main & à prodiguer de l'autre. Cléopâtre , reine d'Egypte , qui craignoit ses armes , tenta de se l'assujettir par sa beauté , ne pouvant le réduire par la force. Cette princesse l'enivra de plaisirs , & dans les délices où elle le plongea , elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Egypte , de Chypre & de la Cœlésyrie , d'une portion de la Cilicie , de l'Arabie & de la Judée. Les deux fils qu'il avoit eus d'elle , furent déclarés rois des rois. On leur donna les habits royaux , & on y ajouta tout le faste de la royauté. Les Romains , irrités de ce qu'on démembroit l'empire pour une femme & pour des étrangers , résolurent de prendre les armes contre lui. Un autre motif de le combattre venoit de s'y joindre.

Antoine , marié avec Octavie , sœur d'Octave , avoit encore quitté son épouse & ses enfans pour sa Cléopâtre. C'est ainsi que la luxure effrénée , & les autres passions des chefs , mettoient tout l'empire en feu. Il prit pour prétexte de sa retraite de Rome , qu'il perdoit toujours , à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave. Celui-ci marcha contre lui. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium , l'an 31 avant J. C. Antoine , vaincu dans cette fameuse journée , n'eut d'autre recours qu'en la fuite. Cléopâtre avoit déjà pris ce parti avec soixante vaisseaux qu'elle avoit amenés à Antoine. A peine eut-il atteint cette princesse , qu'il apprit la défection de son armée de terre. Dans la douleur où le jeta cette nouvelle , il essaya tous les moyens pour se distraire , tantôt se livrant à la solitude , tantôt en s'abandonnant aux excès les plus honteux & les plus extravagans. L'année suivante , Auguste entra en Egypte , & se rendit maître de Péluze. Antoine , se réveillant un moment , attaqua la cavalerie de son ennemi & la mit en déroute. Ce premier succès lui en promettoit de plus grands , si son armée & sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine se voyant alors au comble du malheur , furieux & désespéré , envoya défier son ennemi à un combat particulier ; mais celui-ci répondit froidement , *qu'Antoine avoit , pour sortir de la vie , d'autres chemins que celui d'un combat singulier.* Cléopâtre s'étoit retirée dans une tour , & avoit fait dire à Antoine qu'elle s'é-

toit donné la mort. Cet amant le crut. Honteux d'avoir été prévenu par une femme, dans une action qui passoit alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, & que des philosophes forcenés travaillent à nous faire considérer de la même manière; il s'adressa à un de ses affranchis, nommé Eros, pour le prier de terminer par un même coup sa vie & ses tourmens. Mais Eros se poignarda lui-même, & jeta, en tombant, le poignard à son maître. *Est-il possible*, s'écria Antoine, *que j'apprene mon devoir d'une femme & d'un affranchi ?* En prononçant ces mots, il se frappa du poignard. Un moment après, on vint lui dire que Cléopâtre étoit encore vivante. Aussi-tôt, malgré la grande quantité de sang qu'il avoit perdu, il se fit porter à la tour où étoit la reine. Cléopâtre ne vouloit point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise: mais elle parut à une fenêtre haute, & jeta en bas des cordes & des chaînes; & la princesse, aidée de deux femmes, qui étoient les seules qu'elle eût menées avec elle dans cette tour, le tira à elle (*Voyez CLÉOPÂTRE*). Il expira peu de tems après, l'an 30 avant J. C., âgé de 56 ans. Antoine eut le courage de César, & sa fureur pour les plaisirs; mais il poussa plus loin encore que lui cette dernière passion. Elle causa ses défaites, lui enleva l'empire, & fit presque oublier à la postérité sa valeur, son activité, ses talens & son zèle pour ses amis. Il avoit l'ame élevée d'un général, & les goûts rampans d'un soldat. Après avoir

paru en conquérant sur la scène de l'univers, il alloit se mêler à ces troupes de libertins crapuleux, qui mettent leurs plaisirs dans les querelles, les aventures nocturnes & la fréquentation des lieux de débauche. Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie, sa première femme. L'aîné portoit le nom de son père, ou celui d'*Antoine-le-jeune*; Auguste le fit assassiner dans un temple érigé par Cléopâtre à la mémoire de Jules-César, dont cet infortuné embrassoit la statue. Le second, appelé *Jules-Antoine*, fut mis à mort par ordre du sénat. » Quand on réfléchit, dit un » philosophe, que le siècle de » la philosophie, de la politique, de la tactique, des belles-lettres, fut précisément » celui des assassinats, des folies, des plus révoltantes scènes de cruauté & de luxure, » on n'aura pas de peine à se » persuader qu'il faut chercher » ailleurs des leçons & des » moyens de bonheur ».

ANTOINE, (Primus) Gaulois, surnommé *Becco*, l'un des grands capitaines de son siècle, remporta une victoire signalée pour Vespasien sur Vitellius, près de Crémone, l'an 69 de J. C. Il étoit de Toulouse.

ANTOINE, (S.) surnommé *l'Hermite*, instituteur de la vie monastique, né au village de Come en Egypte, l'an 251. Ayant entendu ces mots de l'Évangile: *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, puis venez & me suivez, & vous aurez un trésor dans le ciel*, il résolut de se retirer du monde. Il vendit ses biens,

en donna le prix aux pauvres , & s'enfonça dans la solitude. L'esprit tentateur se présenta à lui sous différentes formes , & l'affligea de toutes les façons , pour l'engager à retourner dans le monde. Montesquieu croit que ce que l'histoire rapporte des spectres effrayans qui troubloient le repos du Saint , doit s'entendre métaphoriquement des impressions du vice & des tentations qui le suivirent dans le désert. Mais puisque l'Écriture enseigne que durant les ténèbres d'Égypte , les esprits infernaux augmentèrent la terreur des habitans par des illusions effroyables (Sap. XVII), rien n'empêche qu'on n'entende littéralement les spectres qui troublèrent la solitude d'Antoine. Les Païens ont également reconnu , sans doute sur le témoignage des livres saints , l'extrême variété des figures hideuses , dont le démon pouvoit se revêtir. Il paroît que c'est cette persuasion qui a donné lieu à ces vers du 4me. livre des Géorgiques :

*Variæ illudent species atque ora
ferarum.
Fiet enim subito sus horridus ,
atraque tigris ,
Squammosusque draco & fulvâ cer-
vice leona. . . .
Omnia transformat sese in mira-
cula rerum :
Ignemque horribilemque feram , flu-
viumque liquentem.*

Antoine passa vingt ans dans des combats continuels , qui lui méritèrent le don des miracles. Une foule de disciples vint s'offrir à lui. Il fut obligé de faire bâtir plusieurs monastères dans le désert ; ce n'étoit que des huttes , des cabanes éparfes.

La priere , le chant des psalmes , la lecture , le travail des mains , occupoient tout le tems de ces solitaires. Antoine soutenoit ses freres par ses vertus & par ses leçons : il leur donnoit l'exemple de la mortification & de l'humilité. Il ne sortit que deux fois de sa retraite : la première pendant la persécution de Maximin en 312 , pour donner des secours aux Chrétiens , qui versoit leur sang pour l'évangile : & la seconde en 335 , à la priere de S. Athanase , afin de défendre la foi contre les Ariens , qui osoient publier qu'il suivoit la même doctrine qu'eux. Constantin lui écrivit plus d'une fois , en le traitant de *Pere* , & en lui demandant , comme une faveur , quelques mots de réponse à sa tendresse filiale. A la première de ces lettres , le Saint avoit rassemblé les solitaires , & leur avoit dit , sans montrer aucune sorte d'émotion : « Les maîtres du siècle » nous ont écrit ; mais quelle » relation peut-il y avoir en- » tr'eux & des hommes , qui » étrangers pour le monde , en » ignorent jusqu'au langage ? Si » vous admirez la condescen- » dance d'un empereur , formé » de poudre aussi bien que » nous , & qui doit pareille- » ment retourner en poudre ; » quel doit être votre étonne- » ment , de ce que le Monar- » que éternel nous a tracé la » loi de sa propre main , & » nous a parlé par son propre » Fils ? » Cependant les freres lui ayant représenté qu'un empereur si chrétien méritoit les plus grands égards , & qu'il pourroit se scandaliser d'un dé-

tachement dont il ne pénétreroit pas le motif, il ouvrit la lettre, & y fit réponse. Mais à la nouvelle des troubles & des périls de l'église d'Alexandrie, il ne fallut pas le presser de solliciter en faveur du saint évêque Athanase, si nécessaire à son peuple & à tout l'Orient. Il écrivit avec zèle, & Constantin lui répondit avec bonté & avec distinction. Ce patriarche des moines mourut l'an 356 de J. C., âgé de 105 ans. Nous avons de lui sept Lettres écrites en égyptien, traduites en grec & en latin; mais il ne nous en reste que cette dernière version. Quelques-uns même lui attribuent une *Regle* & des *Sermons*. Ces différents ouvrages sont dans la *Bibliothèque des Peres*. S. Athanase, auquel il donna en mourant son manteau & une de ses tuniques, écrivit sa *Vie*, qui a été traduite par Evagre. Son corps ayant été découvert en 561, fut transféré avec beaucoup de solennité à Alexandrie. Les Sarrasins s'étant emparés de l'Égypte, vers l'an 635, on le porta à Constantinople. De cette ville il fut transporté dans le diocèse de Vienne en Dauphiné, à la fin du dixième siècle, ou au commencement du onzième, vers l'an 980. Un seigneur de cette province, nommé Josselin, auquel l'empereur de Constantinople en avoit fait présent, le déposa dans l'église priorale de la Motte-Saint-Didier, laquelle devint dans la suite le chef-lieu de l'ordre de S. Antoine. Cet ordre a été supprimé & incorporé à celui de Malte par deux bulles en date du 17 décembre 1776 & 7 mai

1777. Voyez S. PAUL l'hermite.
 ANTOINE, (S.) dit de Padoue, né à Lisbonne en 1195, d'une famille distinguée, prit l'habit de S. François, qui vivoit encore. Le desir d'obtenir la couronne du martyr, le fit embarquer pour l'Afrique; mais un coup de vent l'ayant jeté en Italie, il s'adonna à la théologie & à la prédication. Ses *Sermons* eurent un succès prodigieux. Le pape Grégoire IX, qui y assista en 1227, en fut si frappé, qu'il appella Antoine *l'arche du Testament*, voulant dire qu'il étoit rempli & pénétré d'idées saintes. Ils sont, à la vérité, pleins d'allégories & d'allusions mystiques, selon le goût du siècle, mais ils contiennent d'excellentes leçons, & respirent la piété la plus vive. Antoine professa ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, & mourut dans cette dernière ville en 1231, à l'âge de 35 ans. Grégoire IX le canonisa dès l'an 1232. Voici comment le pape s'exprime dans sa bulle datée de Spolere. « Ayant » vu les preuves authentiques » des miracles de cet homme » vénérable, ayant de plus » connu par nous-mêmes sa » sainte vie, & ayant eu le » bonheur de converser avec » lui; après avoir pris l'avis » de nos freres & de tous les » prélats assemblés avec nous, » nous l'avons mis au nombre » des Saints ». Il avoit dit auparavant dans la même bulle : » S. Antoine, qui présentement habite dans le ciel, est » honoré sur la terre par plusieurs miracles que l'on voit » tous les jours s'opérer à son » tombeau, & dont la vérité

» nous a été certifiée par des
 » pieces dignes de foi ». Trente-
 deux ans après la mort du Saint,
 on fit bâtir à Padoue une église
 magnifique, dans laquelle ses
 reliques furent déposées. On
 trouva que toutes les chairs de
 son corps étoient consumées.
 Mais sa langue n'avoit aucune
 marque de corruption, & elle
 paroissoit encore aussi vermeille
 que si ce serviteur de Dieu eût
 été vivant. S. Ronaventure,
 alors général des Franciscains,
 qui étoit à la cérémonie de la
 translation, la prit dans ses
 mains, la baisa respectueuse-
 ment, & dit fondant en lar-
 mes : « O bienheureuse lan-
 » gue, qui ne cessez de louer
 » Dieu, & qui l'avez fait louer
 » par un nombre infini d'ames!
 » il paroît présentement com-
 » bien vous êtes précieuse de-
 » vant celui qui vous avoit for-
 » mée pour servir à une fonc-
 » tion si noble & si sublime ». Cette langue se garde dans l'église dont nous venons de parler, & qui est celle des Franciscains conventuels de Padoue. On voit aussi dans la même église le mausolée du Saint, qui est d'un ouvrage très-fini, & orné d'un bas-relief qui excite l'admiration de tous les connoisseurs. Ses *Sermons* écrits en latin, ainsi que sa *Concorde morale de la Bible*, furent réimprimés à Venise en 1575, & à Paris en 1641, in-fol. Le Pere Antoine Pagi a donné quelques autres *Sermons* du même Saint, écrits aussi en latin. Ils parurent à Avignon, en 1684. Voyez *S. Antonii Paduani, & S. Francisci Assisatis opera omnia, Pedeponti*, 1739, 2 tom. in-fol. L'édition que le Pere Jean de

la Haye donna à Paris, en 1641, des Ouvrages de S. François & de S. Antoine, n'est point complete. Le Pere Wadding publia à Rome, en 1624, les *Sermons sur les Saints*, avec l'*Exposition mystique des livres divins*, & la *Concordance morale de l'Ecriture*. Voyez un trait éclatant de sa fermeté, article EZZELINO.

ANTOINE, roi de Navarre, fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en mariage la principauté de Béarn, & le titre de roi de Navarre. Ce prince, né dans un tems où l'intrépidité étoit indispensable, eut une conduite irrésolue & sans vigueur. Il voulut avoir la régence du royaume, après la mort de François II; mais Catherine de Médicis, aussi hardie qu'il étoit foible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant-général du royaume. Il devint alors Catholique, de Protestant qu'il étoit, & forma, avec le duc de Guise & le connétable de Montmorenci, l'union que les Réformés appellerent le *Triumvirat*. L'an 1562, Antoine, qui commandoit l'armée, se rendit maître de Blois, de Tours & de Rouen. C'est durant ce dernier siege qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, comme il satisfaisoit à un besoin naturel. Lorsqu'on eut pris cette ville, il y entra victorieux, porté dans son lit, & mourut à Andeli, n'ayant pu passer outre, le 35e. jour de sa blessure, la même année 1562. La plaie n'étoit devenue mor-

telle que par l'incontinence du malade.

ANTOINE, prétendant à la couronne de Portugal, eut pour pere Louis, second fils du roi Emmanuel, & pour mere Yolande de Gomez. Il servit de bonne heure, & fut pris à la bataille d'Alcaçar, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné le moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendoit que Louis, son pere, avoit épousé sa mere secretement. Mais le public ne le regardoit que comme bâtarde; d'ailleurs son pere & ses descendants avoient été déclarés déchus du droit de succession. La populace de Lisbonne ne laissa pas de le proclamer roi. Philippe II, héritier du Portugal par sa mere Isabelle, leva une armée, qu'il confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, & promit 80 mille ducats à qui lui livreroit Don Antoine. Battu par le duc d'Albe, & abandonné de tout le monde, il implora le secours de la France. On lui donna 6000 hommes, avec 60 petits vaisseaux, qui furent dissipés par une flotte espagnole. Don Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, & revint à Paris, où il mourut en 1595, à l'âge de 64 ans. Il céda ses prétendus droits à Henri IV. Mais ce prince ne fit jamais usage de ce legs, persuadé que les droits d'Antoine n'étoient pas fondés. On a imprimé sous son nom une *Paraphrase des Psaumes de la Pénitence*, in-12.

ANTOINE de Bourgogne, second fils de Philippe-le-Hardi, eut en partage le duché de Brabant, dont il prit possession l'an 1406. Il se trouva à la bataille d'Azincourt, & y fut tué le 15 octobre 1415. Son corps fut transporté à Furnes où l'on voit encore son épitaphe.

ANTOINE de Palerme, ou le *Panormitain*, naquit à Palerme, d'une famille distinguée. Alfonso d'Aragon, roi de Naples, au service duquel il étoit, l'envoya, en 1451, demander aux Vénitiens l'os du bras de Tite-Live, qu'il obtint. On dit qu'Antoine vendit une de ses terres pour acheter un exemplaire de cet historien, copié par le Poge. Ce savant eut des querelles fort vives avec Laurent Valla. Suivant l'usage établi depuis long-tems parmi les gens d'esprit, ils emprunterent, des crocheteurs de leur tems, toutes les injures dont ils purent se charger, & qu'un homme célèbre a tâché d'introduire dans le style littéraire du 18^{me}. siecle; on peut même assurer que ni Valla ni Antoine de Palerme n'ont imaginé d'aussi grossieres injures que le chef des philosophes modernes. Il mourut à Naples en 1471, âgé de 78 ans. Nous avons du *Panormitain*: I. Cinq livres d'*Épîtres*. II. Deux *Harangues*. Ces ouvrages, ainsi que ses *Épigrammes* & ses *Satyres* contre Laurent Valla, parurent à Venise en 1553, in-4°. III. Un recueil d'*Apophtegmes d'Alfonse* son maître, en latin, Pise, 1485, in-4°; Bâle, 1538, in-4°. Antoine se distingua dans la poésie, autant que dans la jurisprudence & l'éloquence.

ANTOINE - GALATÉE.
Voyez GALATEO.

ANTOINE-NÉBRISSENSIS, ou DE LEBRIXA, naquit dans le bourg d'Andalousie qui porte ce nom, en 1444. Il professa pendant 20 ans dans l'université de Salamanque, & ensuite dans celle d'Alcala, où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée en 1522. Le cardinal Ximènes, qui l'avoit attiré dans cette dernière université, le fit travailler à l'édition de sa Polyglotte. Antoine publia plusieurs ouvrages sur l'histoire, les langues, les belles-lettres, les mathématiques, la jurisprudence, la médecine, la théologie. Entr'autres : I. *Deux décades de l'Histoire de Ferdinand & d'Isabelle*, Grenade, 1545, in-fol. II. *Des Lexicons ou Dictionnaires de droit civil, de médecine, &c.*, Grenade, 1545, in-fol. III. *Des Explications de l'écriture-Sainte dans les Critici sacri*. IV. *Des Commentaires sur Virgile, Perse, Juvenal, Pline*. V. *Une Rhétorique*, tirée d'Aristote, de Cicéron & de Quintilien. VI. *Des Méthodes pour apprendre le latin, le grec, l'hébreu*. C'étoit un homme aussi profondément érudit que modeste & vertueux. L'estime qu'en faisoit le cardinal Ximènes, est un sûr garant de son mérite.

ANTOINE de Messine, appelé aussi *Antonello*, apprit de Jean de Bruges l'art de peindre à l'huile. Ce secret le mit en réputation; mais Jean Bellin le lui ayant enlevé adroitement, le rendit public. Antoine florissoit vers l'an 1430. Il mourut à Venise, & on lui fit une épitaphe, où il est dit qu'il a

enseigné le premier en Italie la manière de peindre à l'huile. Voyez BRUGES.

ANTOINE, (Paul-Gabriël) jésuite, vit le jour à Luneville en 1679, & mourut à Pont-à-Mousson en 1743, après avoir professé avec distinction la philosophie & la théologie. Nous avons de lui : I. *Theologia universa dogmatica*, à Paris, 1740, 7 vol. in-12, réimprimée à Mayence par les soins du P. Offermann, qui l'a augmentée & réduite à une meilleure forme. Dans le troisième tome, on trouve une bonne réfutation des erreurs de Febronius. II. *Theologia moralis*, à Paris, 1744, en 4 vol. in-12. La *Morale* du P. Antoine est plus estimée que sa *Théologie dogmatique*, quoique celle-ci ne soit pas sans mérite. Benoit XIV ordonna qu'on se servit de la *Morale* dans le collège de la Propagande. Il s'éloigna, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de sa société. Sa piété répondoit à son savoir.

ANTOINE, Sicilien, prisonnier de Mahomet II à la prise de l'isle de Négrepont, mit le feu à l'arsenal de Gallipoli, & se préparoit à brûler tous les vaisseaux qui étoient dans le port, lorsque les flammes qui s'étendoient de tous côtés, l'obligerent de s'aller cacher dans un bois. Les Turcs l'y ayant découvert, le menèrent devant le grand-seigneur. Antoine lui dit fièrement, qu'il avoit mis le feu à son arsenal, n'ayant pas pu lui mettre le poignard dans le sein. Mahomet le fit scier avec ses compagnons

par le milieu du corps. Le sénat de Venise donna une pension considérable au frere de ce malheureux, & maria sa sœur.

ANTOINE DE GENES, (*Antonius Genuensis*) se distingua par l'étude de la philosophie & de la théologie dans l'académie de Naples. Benoît XIV estimoit son savoir, & lui écrivit deux lettres, où il fait l'éloge de ses Ouvrages. Ils sont écrits en latin, d'un style assez dur, & quelquefois obscur. Les principaux sont : I. *Ses Institutiones Theologicae*, réimprimées à Cologne, 1773, 2 tom. réunis en un vol. in-4°. II. *Elementa artis logico-criticæ*. III. *Elementa Metaphysica*, où le P. Storchenau, savant professeur de Vienne, trouva matière à quelques solides critiques. Il est mort vers 1770.

ANTOINETTE d'Orléans, fille du duc de Longueville, fut mariée à Charles de Gondi, qui fut tué au mont Saint-Michel qu'il vouloit surprendre. Dégoûtée des illusions du monde, elle entra chez les Feuillantines en 1599; & ensuite, à la sollicitation du pape, dans l'ordre de Fontevrault, qu'elle édifia par sa régularité & ses vertus, sans jamais vouloir consentir à devenir abbesse. Animée du desir d'une vie plus austere, elle quitta cet ordre, fonda la congrégation du Calvaire, & mourut en odeur de sainteté en 1618.

ANTONELLI, (Nicolas) né dans le duché d'Urbain, cardinal, mort le 24 septembre 1767, âgé de 70 ans, a beaucoup écrit sur l'ancienne discipline de l'église. Ses Ouvrages, imprimés à Rome en 1756, in-

folio, sont pleins d'érudition, de recherches & de critique.

ANTONELLO. Voy. ANTOINE de Messine.

ANTONIA, fille de Marc-Antoine & d'Octavie, sœur puînée d'une autre Antonia, aïeule de l'empereur Néron, fut une des plus vertueuses femmes de son tems, quoique son pere fût le plus débauché des Romains. Elle épousa Drusus, fils de Livie & frere de Tibere, & après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfans : deux fils, Germanicus, pere de Caligula, & Claude, depuis empereur : & une fille nommée *Livie*, fameuse par ses débauches. Attachée uniquement à l'éducation de ses enfans, elle fit de Germanicus un héros, qui devint l'idole de l'empire; mais elle eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de son âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibere les desseins de Séjan son favori. Antonia reçut d'abord quelque satisfaction de Caligula son petit-fils, qui lui fit décerner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avoit accordés auparavant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité : l'on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de Jesus-Christ.

ANTONIA. Voy. CLAUDIA-ANTONIA.

ANTONIANO, (Sylvius) naquit à Rome d'une famille pauvre, en 1540. Ses talens éclaterent dès son enfance. Le Duc de Ferrare, charmé de son esprit, le fit élever avec

soin par les plus habiles maîtres. A l'âge de dix ans, il faisoit à l'instant des vers *in-promptu*, sur tel sujet qu'on lui proposoit. Un jour, un cardinal lui donna un bouquet, en le priant de le présenter à celui de la compagnie qui seroit pape; & cet enfant l'offrit au cardinal de Médicis, avec un éloge en vers qu'il débita sur le champ. Médicis, devenu souverain pontife, s'en souvint, & le fit professeur de belles-lettres dans le college romain. Il fut ensuite secrétaire du sacré college sous Pie V, & secrétaire des brefs sous Clément VIII, qui récompensa son mérite de la pourpre en 1598. Le travail abrégé ses jours, & il mourut cinq ans après, à l'âge de 63 ans, recommandable par toutes les vertus du sacerdoce; sur-tout par la chasteté qu'il conserva sans tache. Il nous reste de lui des *Lettres*, des *Commentaires*, des *Vers*, des *Sermons*, & un *Traité de Christianâ puerorum educatione*; des dissertations de *obscuritate solis in morte Christi*. De *primatu Petri*. De *successione Apostolorum*, &c.

ANTONIDES, (Jean Vander-Goes) poète de Zélande, mourut à la fleur de son âge en 1684. On donna une édition de ses Ouvrages à Amsterdam en 1714, in-4°. On remarque dans toutes ses Poésies beaucoup de facilité, de feu & de hardiesse. Son meilleur Poème est celui dans lequel il chanta la riviere d'Y, sur laquelle Amsterdam est bâtie.

ANTONIN, le *Pieux* (*Titus-Aurelius-Fulvius-Antoninus*), empereur Romain, né de parens originaires de Nîmes, vit

le jour en Italie, dans la ville de Lanuvium, l'an 86 de J. C. Créé d'abord proconsul d'Asie, puis gouverneur d'Italie, & consul l'an 120 de J. C., il se montra dans ces premiers emplois, ce qu'il fut sur le trône impérial, doux, sage, prudent, modéré, juste. Adrien l'adopta, & il fut son successeur en 138. Il rendit d'abord la liberté à plusieurs personnes arrêtées par les ordres d'Adrien, qui les destinoit à la mort. Le sénat, enchanté du commencement de son regne, lui décerna le titre de *Pieux*, & ordonna qu'on lui érigeât des statues. Antonin les méritoit. Il diminua les impôts: il défendit qu'on opprimât personne pour la levée des subsides: il écouta les plaintes des surcharges: il consuma son patrimoine entier en aumônes. Son nom fut aussi respecté par les étrangers que par ses sujets. Plusieurs peuples lui envoyèrent des ambassadeurs; d'autres voulurent qu'il leur donnât des souverains. Des rois mêmes vinrent lui faire hommage. Plus attentif à rendre ses peuples heureux par la paix, qu'à les accabler d'impôts en voulant étendre sa domination, il fut éviter la guerre, & son nom seul contint les barbares. Rome & les provinces de l'empire ne fleurirent jamais autant que sous son regne. Si une de ses villes essuyoit quelques calamités, il la consoloit par ses largesses. Si quelqu'autre étoit ruinée par le feu, il la faisoit rebâtir des deniers publics. C'est ainsi qu'il en usa à l'égard de Rome, de Narbonne, d'Antioche, & de plusieurs autres. Dans les inondations, dans les famines

famines, il donnoit tous les secours que ces fléaux exigeoient. Il orna plusieurs villes de monumens magnifiques & utiles. Il ne voulut point que le sénat recherchât des malheureux qui avoient conspiré contre lui. Lorsqu'on lui vantoit les conquêtes de ces illustres meurtriers qui ont désolé la terre, il disoit comme Scipion l'Africain : *Je préfère la vie d'un citoyen à la mort de mille ennemis.* Les chrétiens étoient tous les jours immolés à la fureur des païens, & cela sous le nom & l'autorité de l'empereur. S. Justin lui fit parvenir une apologie, qui eut l'approbation de ce prince. Il donna un édit en faveur des chrétiens, où il s'étend sur leur constance & les victoires qu'ils remportoient sur leurs persécuteurs, en bravant la mort pour la défense de leur foi; sur la confiance qu'ils ont dans l'Être qu'ils adorent & leur attachement à son culte. Il l'appelle simplement *Dieu & l'Eternel*. Il est apparent que cet édit fit cesser la persécution, du moins dans les provinces d'Asie, auxquelles il est adressé. Jules Scaliger a prétendu que cet édit, qu'Eusebe nous a conservé, étoit une pièce supposée; d'autres critiques, en le reconnoissant pour authentique, l'ont attribué à Marc-Aurele; mais ils se trompent. L'édit est réel, & il est d'Antonin. On peut voir la dissertation de M. Tobie Godefroid Hegelmayer, imprimée à Tubingen en 1776 (1 vol. in-4^e). Cependant cet édit n'empêcha pas qu'il n'y eût encore plusieurs chrétiens martyrisés. Ce prince foible & timide n'avoit pas le courage

de se déclarer le protecteur des fideles, tout innocens qu'ils étoient, ni de prendre leur défense contre la fureur de la populace, ou la malice des gouverneurs de province. Antonin mourut l'an 161 de J. C., emportant les regrets des Romains. Ses bonnes qualités avoient été cependant obscurcies par plusieurs vices, & principalement par l'amour des femmes, qui avoit tant d'empire sur son esprit, qu'elles dispofoient à leur gré des honneurs & des charges, souvent en faveur de ceux qui en étoient les plus indignes. Julius Capitolinus nous apprend que Repentinus fut de ce nombre. On ne peut aussi dissimuler l'indolence extrême avec laquelle il souffrit le libertinage forcené de sa femme (*Voyez FAUSTINE*), & la folie sacrilège d'en faire après sa mort une déesse, de lui consacrer un temple, & de lui faire rendre par le sénat les honneurs divins; c'est sur cela que l'empereur Julien, lors même qu'il loue la sagesse de son gouvernement, le blâme avec force & le tourne en ridicule. Ce qu'il y a d'également révoltant, c'est l'étrange dessein de faire rendre les mêmes honneurs à l'empereur Adrien, prince détestable autant par sa cruauté que par sa mauvaise administration, & dont le sénat vouloit flétrir la mémoire. Voici un trait qui caractérise bien sa modération, ainsi que la morgue des philosophes de ce tems-là. Antonin étant proconsul d'Asie, fut logé, en arrivant à Ephese, dans la maison du philosophe Polémon, alors absent. Lorsque celui-ci fut de retour,

il fit tant de fracas, qu'il obligea le proconsul de sortir de son logis au milieu de la nuit. Antonin étant devenu empereur, Polémon vint à Rome, & alla lui faire sa cour. Antonin lui dit d'un air riant : *J'ai ordonné qu'on vous loge dans mon palais ; vous pouvez prendre votre appartement, sans craindre qu'on vous chasse à minuit.* Mais les courtisans ne purent s'empêcher d'observer qu'il n'y a rien de si lâche que les philosophes, ou de si insolent, suivant les circonstances.

ANTONIN : c'est le nom de l'auteur d'un *Itinéraire* & d'un *Iter Britannicum*, quelquefois attribués à l'empereur Antonin, & d'autres fois à Marc-Aurèle-Antonin ; mais qui ne sont ni de l'un ni de l'autre. Quelques critiques pensent que l'*Itinéraire* a été écrit du tems de l'empereur Antonin Caracalla ; d'autres le datent de l'an 337.

ANTONIN, (S.) né à Florence en 1389, dominicain, & ensuite archevêque de Florence, se distingua par sa piété & par son savoir. Eugene IV, qui l'avoit placé sur ce siege, à la priere des Florentins, n'eut pas à s'en repentir. Antonin, devenu évêque malgré lui, eut toutes les vertus de son nouvel état, & conserva sous la mitre toute l'austérité du cloître. Ses diocésains étoient ses enfans ; il se privoit de tout pour fournir à leurs besoins. La peste & la famine, qui désolèrent successivement son diocèse, lui donnerent occasion de signaler son courage & sa charité. Il disoit : » Que les revenus ecclésiastiques étoient le patrimoine

» des pauvres, & n'étoient pas » faits pour entretenir le luxe » & la mollesse des prélats ». Il mourut en 1459, à 70 ans. Le pape Pie II (Æneas Sylvius) qui se trouvoit alors à Florence, assista à ses funérailles, & a consigné dans ses Ouvrages l'histoire édifiante des vertus de cet illustre archevêque. Nous avons de S. Antonin, I. une *Somme théologique*, divisée en quatre parties. Le P. Mamachi & les Ballerini en ont donné deux bonnes éditions. II. Un *Abrégé d'histoire*, appelé aussi *Chronique Tripartite*, depuis la création du monde, jusqu'à l'an 1458. L'auteur montre de la sincérité & de la bonne foi ; mais il manque souvent d'exactitude, lorsqu'il raconte des faits éloignés de son tems. III. Une *petite Somme*, où sont renfermées les instructions nécessaires aux confesseurs. IV. Quelques *Sermons* & quelques *Traité*s particuliers sur les vertus & les vices. Voyez le P. ECHARD, *De script. ord. prædicat.* t. 1, p. 818 ; & le P. Tournon, *Vies des hommes illustres de l'ordre de S. Dominique.*

ANTONIO, (Nicolas) chevalier de l'ordre de S. Jacques, agent du roi d'Espagne à Rome, chanoine de Séville, naquit dans cette ville en 1617, & mourut en 1684. Sa *Bibliothèque des Auteurs Espagnols* l'a rendu célèbre. Il sait assez bien démêler le vrai d'avec le faux. Il écrit avec pureté, avec ordre, avec exactitude ; mais il prodigue les éloges, il exagère ; il ne traite pas son sujet en critique sévère des opinions & des talens. Le cardinal d'Agui-re, son ami, fit imprimer la

seconde partie de cet ouvrage à Rome, après la mort de l'auteur, sous le titre de *Bibliotheca Hispana vetus*, 1696, 2 vol. in-fol. La première avoit paru dans la même ville, en 1672, 2 vol. in-fol. Elle est intitulée *Bibliotheca Hispana nova*. L'une & l'autre sont rares. Antonio est auteur de quelques autres ouvrages, parmi lesquels on distingue un traité de *Exilio*.

ANTONIUS-MUSA. Voy. MUSA (Antonius).

ANTONIUS-HONORATUS, évêque de Constantine en Afrique. Nous avons de lui une très-belle Lettre, écrite vers 435 à un nommé Arcadius, exilé pour la foi par Genserich, roi des Vandales. On la trouve dans la *Bibliothèque des Peres*.

ANTONIUS LIBERALIS, auteur Grec, dont on ne connoît que l'ouvrage intitulé *Métamorphoses*, inséré dans les *Mythologi græci*, Londres, 1676, & Amsterdam, 1688, 2 vol. in-8°. Les *Métamorphoses* d'Antonius ont été imprimées séparément à Leyde, en 1774, in-8°.

ANVARI, surnommé *le Roi de Khorasan*, non pas qu'il fût prince, mais parce qu'il devint le premier poète de son pays. Il étoit encore au collège, lorsqu'il présenta une pièce au sultan Sangiar, qui se l'attacha. Raschidi étoit son rival. Ces deux poètes furent pendant quelque tems de deux partis différens. Anvari étoit au camp de Sangiar, lorsqu'il assiégeoit Atfiz, gouverneur, puis sultan des Kouaresniens, avec lesquels Raschidi s'étoit enfermé. Pendant que les deux sultans donnoient & repoussioient des assauts, les deux versificateurs

se battoient à leur manière, se décochant l'un & l'autre des vers attachés au bout d'une fleche. Ce poète étoit en même-tems astrologue; mais ses prédictions ne lui valurent pas autant que ses vers. Ses ennemis s'en servirent pour lui faire perdre l'amitié du sultan, & il fut obligé de se retirer dans la ville de Balke, où il mourut l'an 1200 de J. C. Ce versificateur Persan retrancha de la poésie de son pays les libertés qu'elle se permettoit contre le bon goût & contre les mœurs,

ANUBIS, dieu des Egyptiens, adoré sous la forme d'un chien. On le représente aussi avec un sistre d'une main & un caducée de l'autre. Quelques-uns disent que c'étoit un fils d'Osiris, d'autres de Mercure. D'autres croient que c'étoit Mercure lui-même. Non-seulement les auteurs chrétiens, mais encore les païens se sont moqués de ce dieu des Egyptiens. Cependant les Romains souffrirent à Rome des prêtres consacrés pour le service de cette divinité. Cynopolis, c'est-à-dire, *la ville des chiens*, avoit été bâtie en son honneur, & on y nourrissoit une quantité de ces animaux, qu'on appelloit *Chiens sacrés*.

ANVILLE, (Jean-Baptiste BOURGIGNON d') premier géographe du roi de France, pensionnaire & membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, secrétaire du duc d'Orléans, &c., né en 1702, mort le 28 janvier 1782, possédoit la géographie dans un degré supérieur, & a beaucoup contribué à ses progrès. Ses cartes, qui sont en grand nombre,

font estimées, sur-tout celles de la géographie ancienne, malgré les fautes qu'on y trouve, ce genre d'ouvrage ne comportant guere une exactitude parfaite. On en a plusieurs recueils, entr'autres pour les histoires ancienne & romaine de Rollin & Crevier. Son *Atlas de la Chine* 1737, in-fol. est aussi estimé, parce que malgré ses défauts, il seroit difficile d'en faire un meilleur. On a encore de lui : I. *Géographie ancienne abrégée*, 1768, 3 vol. in-12. Il faut joindre à cet ouvrage la collection des cartes de l'auteur pour le monde ancien, forme atlantique. II. *Traité des mesures itinéraires anciennes & modernes*, 1769, in-8° : ouvrage plein de recherches. III. *Proposition d'une mesure de la terre*, 1735, in-12. IV. *Mesure conjecturale de la terre sur l'équateur*, 1736, in-12. V. *Eclaircissemens géographiques sur l'ancienne Gaule*, 1741, in-12. VI. *Analyse géographique de l'Italie*, 1744, in-4°. VII. *Dissertation sur l'étendue de l'ancienne Jérusalem*, 1747, in-8°. VIII. *Mémoire sur l'Egypte ancienne & moderne, avec une description du golfe Arabique*, 1766, in-4°. IX. *Analyse de la carte intitulée, les côtes de la Grece & l'Archipel* 1757, in-4°. X. *Etats formés en Europe après la chute de l'empire romain en Occident*, 1771, in-4° ; ouvrage utile pour lire l'histoire de cette partie du monde depuis le 5e. siecle jusqu'au 12e. XI. *Notice de l'ancienne Gaule, tirée des monumens romains*, 1761, in-4°, &c. Ce savant avoit les mœurs les plus simples & les plus douces, & ne connoissoit guere

que son cabinet. Tant que les forces le lui ont permis, il a travaillé quatorze ou quinze heures par jour ; & il trouvoit fort étrange que les élèves qu'on lui confioit, ne pussent pas soutenir cette continuité de travail.

ANYSIS, roi d'Egypte, fut chassé du trône par Sabagus, roi d'Ethiopie, qui après avoir régné avec beaucoup de sagesse, rendit son royaume à Anyfis, qui s'étoit caché durant tout ce tems dans des marais. Mais cette époque de l'histoire d'Egypte appartient plutôt à la fable qu'à l'histoire.

ANYTA, nom d'une Grecque, dont on trouve des vers dans le recueil intitulé *Carminá novem Poetarum fœminarum*, Anvers, 1568, in-8°, réimprimé à Hambourg, 1734, in-4°. Dans cette dernière édition, il n'y a que huit poètes, parce que Sapho est imprimée séparément, Londres, 1733, in-4°. A ces deux volumes, on en a joint un troisième : *Mulierum Græcarum, quæ oratione prosâ usâ sunt, fragmenta & elogia*, grec & latin, Gottingue, 1739, in-4°. Ces trois vol. ont été donnés par J. Chrétien Wolfius.

ANYTUS, rhéteur d'Athènes, fut l'ennemi déclaré de Socrate, après la mort duquel il se sauva à Héraclée, où il fut assommé à coups de pierres, environ l'an 339 avant J. C. C'étoit (comme nous aurons l'occasion de l'observer dans plusieurs articles) la coutume du mobile & fantasque peuple d'Athènes, de tourner sa rage tantôt contre l'accusé, tantôt contre les accusateurs, de con-

damner à mort, & de déifier ensuite le condamné. Les parnégyristes de Socrate sont parvenus à imprimer une espee d'horreur au nom d'Anytus; mais on fait que dans les enthousiasmes d'admiration & de haine, il y a toujours beaucoup à rabattre. *Voyez MÉLITUS & SOCRATE.*

AOD, jeune-homme de la tribu de Benjamin, plein de courage & d'adresse, tua Eglon, roi des Moabites, qui durant 18 ans avoit fait gémir les Hébreux sous la plus cruelle tyrannie. Ayant averti ses concitoyens de ce qu'il venoit de faire, ils prirent les armes, chasserent les Moabites, & choisirent pour juge celui qui les avoit délivrés, vers l'an 1325 avant J. C. Le gouvernement d'Aod fut long & heureux. Comme il tua le tyran en trahison, son action a essuyé des critiques; mais il ne faut pas juger sur les regles ordinaires la conduite des Hébreux à l'égard des anciens habitans de la Palestine. *Voyez JOSUÉ.*

AON, fils de Neptune, ayant été obligé de fuir de l'Apulie, vint dans la Béotie. Il s'établit sur des montagnes, qui de son nom, furent appellées *Aoniennes*, & consacrées aux Muses; c'est delà que vint le titre d'*Aonides*, que les poëtes ont donné à ces déesses: Ausone les appelle aussi *Baotia Numina*, du pays où sont ces montagnes. Toute la contrée avoit pris elle-même le nom d'*Aonie*.

APCHON DE CORJENON, (Claude-Marc-Antoine) naquit à Montbriffon en 1722, prit d'abord le parti des armes, qu'il ne tarda pas de

quitter pour se consacrer à l'église: après avoir donné des preuves de son zele, il fut nommé à l'évêché de Dijon en 1755, & passa à l'archevêché d'Auch en 1776. Il y déploya toutes les vertus des évêques qui illustrent la primitive église, & mourut à Paris en 1783. Exact observateur de la résidence épiscopale, il n'étoit allé dans la capitale du royaume que vaincu par les prieres de ses propres diocésains, & parce que l'état de sa santé sembloit exiger qu'il consultât les médecins. On ne peut se rappeler sans en être attendri, les vertus héroïques dont il a donné tant d'exemples; entr'autres, lorsque dans un incendie, après avoir proposé cent louis, & ensuite deux cents louis à celui qui délivreroit deux enfans, qui alloient être la proie du feu; & voyant que personne n'en osoit courir le danger, il appliqua lui-même une échelle, entra par la fenêtre, alla chercher ces deux créatures à travers les flammes, & les rapporta sur ses épaules, un instant avant que la maison s'écroulât. Lorsqu'il prit possession de son archevêché, il trouva le pays ruiné par l'épizootie; sa charité répara ces pertes en achetant 7 mille bêtes à cornes, dont il fit présent aux payfans. Dans un des sieges les plus riches, il n'employa jamais pour lui la dixieme partie de son revenu. Les *Instructions pastorales* qu'il a données, sont pleines de cette onction qui caractérisoit tous ses discours. On a beaucoup parlé d'une prédiction qui lui fut faite dans sa jeunesse, où on lui annonçoit

qu'il seroit le 3^e. évêque de Dijon, quoiqu'alors il n'y eût pas d'évêque à Dijon, & qu'il ne s'agit point d'ériger cette ville en évêché. Quoi qu'il en soit de cette prédiction exactement accomplie, on ne peut douter de sa préexistence, puisqu'elle est citée dans une ode imprimée & présentée au prélat lors de sa nomination à cet évêché.

APELLES, fils de Pythius & disciple de Pamphile, étoit de l'isle de Cos. Alexandre-le-Grand, sous lequel il vivoit, ne voulut être peint que de sa main : il joignit aux récompenses dont il le combla, des marques d'amitié encore plus flatteuses. Après la mort de ce prince, Apelles, retiré dans les états de Ptolomée, roi d'Egypte, fut accusé d'avoir conspiré contre ce monarque. Il alloit être condamné à mort, malgré son innocence, si l'un des complices ne se fût avoué coupable, & n'eût déchargé Apelles de toute accusation. Ce peintre, ne trouvant que des chagrins en Egypte, se retira à Ephese ; ce qui l'a fait quelquefois appeler *Ephésien*. C'est là qu'il peignit son fameux tableau de la Calomnie, image de la force des passions, & le chef-d'œuvre de l'antiquité. Mais il est bon de savoir qu'en fait de peinture, les chef-d'œuvres de l'antiquité seroient aujourd'hui des ouvrages très-minces. Pline le naturaliste, qui a parlé en détail des ouvrages d'Apelles, admiroit encore le portrait d'Antigone, fait de profil, pour cacher un côté du visage de ce prince, qui avoit perdu un œil (expédient que

le moindre barbouilleur de nos jours ne regarderoit pas comme fort merveilleux) ; celui de Vénus sortant de la mer ; ceux d'Alexandre, de la Victoire, de la Fortune ; & celui d'un Cheval, si bien imité, que des chevaux hennirent en le voyant. Anecdote qui, si elle est vraie, ne prouve pas que l'ouvrage fût bien extraordinaire. Les anciens plaçoient Apelles à la tête de tous leurs peintres, soit pour les coups de génie, soit pour les graces de son pinceau. Sa touche étoit si délicate, relativement aux autres, que sur la vue de quelques traits tracés sur une toile, Protogenes de Rhodes, peintre célèbre, connut qu'Apelles seul pouvoit en être l'auteur. Cet artiste justement admiré dans ce tems-là, n'avoit pas négligé ses talens : le proverbe, *Nulla dies sine linea* (aucun jour sans quelque trait) fut fait à son occasion. On dit qu'il exposoit ses ouvrages au public, pour en mieux connoître les défauts. Un jour un cordonnier ayant critiqué la chaussure de quelqu'une de ses figures, Apelles corrigea ce défaut sur le champ ; mais l'ouvrier ayant voulu pousser la censure jusqu'à la jambe, le peintre l'arrêta par cette répartie : *Ne sutor ultra crepidam*, qui est devenue un proverbe, dont le sens est :

Savetier,
Fais ton métier,
Et garde-toi sur-tout d'élever
ta censure
Au-dessus de la chaussure.

Un peintre se glorifioit devant lui de peindre fort vite : On s'en apperçoit bien, lui répondit Apelles. Un autre artiste

lui montrait Vénus revêtue d'habillemens superbes, & lui demandoit, d'un air content, ce qu'il en pensoit ? *Je crois, lui dit Apelles, que n'ayant pu faire ta Vénus belle, tu l'as fait riche.* Mégabyse, un des satrapes les plus considérables de Perse, eut un jour la curiosité d'aller voir travailler Apelles ; mais s'étant avisé fort mal-à-propos de vouloir raisonner sur la peinture devant ce maître de l'art, Apelles, pour l'humilier & le confondre, se contenta de lui dire : *Tandis que tu as gardé le silence, je te croyois bonnement supérieur aux autres hommes ; mais depuis que tu as parlé, je te mets au-dessous des enfans qui broient mes couleurs.* Cet artiste mettoit toujours au bas de ses tableaux, quelque achetés qu'ils fussent, *faciebat*, pour marquer par ce mot, qu'il ne les croyoit pas achetés, & qu'il se proposoit d'y revenir. Il ne mit le mot *fecit* qu'à trois de ses ouvrages. Tous ces tableaux ne seroient point placés aujourd'hui dans les cabinets de Dusseldorf & de Florence. Les anciens ignoroient la peinture à l'huile, connoissoient très-peu la perspective & les ombres. *Voyez* PROTOGENE.

APELLES, hérétique du II. siècle, disciple de Marcion, répandit ses erreurs vers l'an 145 de J. C. Il n'admettoit qu'un seul principe éternel & nécessaire, qui avoit donné à un ange de feu le soin de créer notre monde, mais comme ce créateur étoit mauvais, son ouvrage l'étoit aussi. M. de Buffon dans ses *Epoques de la nature*, a essayé de renouveler

cette doctrine d'Apelles, à cela près, que dans son système le soleil aidé d'une comète, tient la place de l'ange de feu, & produit tout ce qui existe dans la nature. Apelles rejetoit tous les livres de Moïse & des prophètes, il nioit la résurrection corporelle. Il disoit que J. C. s'étoit formé un corps de toutes les parties des cieux par lesquels il avoit passé en descendant ; & il ajoutoit qu'en remontant, il avoit rendu à chaque ciel ce qu'il en avoit pris. *Voyez* S. EPIPHANE. *Hær.* 44. Tertull. *De Præscrip.* cap. 30 & 31.

APELLICON, philosophe péripatéticien, acheta les livres d'Aristote, de quelques ignorans, héritiers de Nélée, à qui Théophraste en mourant les avoit laissés. Ceux-ci les avoient cachés dans une fosse, où l'humidité & les vers les endommagerent beaucoup. Apellicon voulut réparer les lacunes ; mais comme il n'avoit pas le génie de l'auteur qu'il suppléoit, il mit beaucoup d'inepties dans les endroits où Aristote avoit mis apparemment quelque chose de mieux. Cet écumeur de livres mourut à Athenes. Il s'étoit lié avec Athénion, tyran de cette ville, qui lui donna des troupes pour aller piller les trésors du temple d'Apollon, dans l'isle de Délos. Le gouverneur Romain l'ayant surpris & battu, il fut fort heureux d'échapper à la mort parla fuite. Lorsque Sylla se rendit maître d'Athenes, il s'empara de la bibliothèque d'Apellicon, & la fit transporter à Rome. Tyrannion, aussi mauvais grammairien, que grand partisan

d'Aristote, eut alors occasion de copier les livres de ce philosophe ; mais comme ses manuscrits furent confiés à de mauvais copistes, qui ne prenoient pas la peine de les comparer avec les originaux, les livres du précepteur d'Alexandre passèrent à la postérité avec mille erreurs, ajoutées à celles qui lui appartiennent en propre. Strabon remarque qu'Apellicon, tout philosophe qu'il étoit, n'aimoit que les livres & non la science. C'étoit un bibliomane & non pas un savant. Quand l'argent lui manquoit pour acheter des livres, il les déroboit. C'est ainsi que la vanité, l'ignorance & la fourberie ont de tout tems déshonoré le nom de *philosophe*.

APER, (Marcus) orateur Latin, Gaulois de nation, alla à Rome, où il fit admirer son génie & son éloquence. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun & préteur. On le croit auteur du *Dialogue des Orateurs*, ou *De la corruption de l'éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, & mis à la fin de leurs Œuvres. Giry, de l'académie françoise, donna en notre langue une *Traduction* de ce dialogue, Paris, 1626, in-4^o, précédée d'une préface de Godeau. Cet orateur mourut vers l'an 85 de J. C. — Il ne faut pas le confondre avec Arrius APER, qui tua l'empereur Numerien, en 284, & fut tué lui-même par Dioclétien. Une magicienne Druide ayant prédit à celui-ci qu'il seroit empereur lorsqu'il auroit tué le sanglier, on ne manqua pas d'appliquer cette prédiction au meurtre d'Aper.

APHTONE, rhéteur d'Antioche au III^e. siècle, dont nous avons une *Rhétorique*, à Upsal, 1670, in-8^o, & dans le *Rhétteur Grec* d'Alde, 1508, 1509 & 1523, 3 vol. in-fol. La meilleure édition que l'on ait de cette *Rhétorique*, traduite en latin, est celle d'Amsterdam, 1645, in-12, sous ce titre : *Aphthonii progymnasmata, partim a Rodolpho Agricola, partim a Joe-Maria Catanæo latinitate donata, cum scholiis R. Lorichii*. On a d'Aphtone quelques autres ouvrages, qui ne sont d'aucune utilité.

APIARIUS, prêtre de Sicca, ville de Numidie, excommunié par Urbain son évêque, se pourvut devant le pape Zozime qui le reçut à sa communion. Les évêques d'Afrique regarderent cet appel comme contraire à l'usage & aux canons de leur église, & particulièrement aux décrets du concile de Milet, qui ordonnoient que les causes des prêtres & des clercs inférieurs fussent absolument terminées dans la province, & défendoient l'appel au-delà des mers. Zozime envoya des légats en Afrique, où l'on assembla un concile en 418. Les légats, selon les instructions qu'ils avoient reçues, alléguèrent les canons du concile de Nicée, mais on reconnut qu'ils n'étoient pas de ce concile, mais de celui de Sardique. On ne peut cependant pas accuser Zozime de mauvaise foi, comme les Centuriateurs de Magdebourg & plusieurs hérétiques l'accusent ; parce que le concile de Sardique étoit considéré comme une appendice du concile de Nicée : il avoit été tenu

pour le même sujet, sous un même président (Osius); on les joignoit ensemble, & la coutume romaine étoit de n'en faire qu'un. Le pape Zozime étant venu à mourir avant que cette affaire fût terminée, les Peres d'Afrique écrivirent au pape Boniface que l'évêque Urbain avoit corrigé ce qu'il devoit corriger, & qu'Apiarius ayant demandé pardon de ses fautes, avoit été rétabli dans l'exercice de son ordre, mais hors de l'église de Sicca. Apiarius retiré à Tabarque, tomba dans des crimes qui le firent derechef déposer par le concile de la province. Il en appella de nouveau au pape Célestin, qui envoya Faustin en Afrique pour assembler un nouveau concile, où Apiarius, pressé par les remords de sa conscience, confessa, au moment qu'on s'y attendoit le moins, les fautes dont il étoit coupable. Les évêques confirmèrent sa condamnation, & la contestation avec le S. Siege fut terminée. C'est faussement que quelques écrivains ont prétendu que les évêques d'Afrique contestoient alors le droit d'appel au saint-siege; ils étoient mécontents du légat, qui avoit paru trop favorable à Apiarius, & prièrent Célestin de ne pas facilement recevoir ces sortes d'appels: *Demande*, dit l'abbé Berault, *qui fait une nouvelle preuve de leur soumission quant au fond du droit.* Hist. de l'Egl., t. 5, p. 15. Voyez S. ATHANASE, INNOCENT I.

APICIUS: il y a eu trois Romains de ce nom, à qui la gourmandise, à la honte des bonnes mœurs, a acquis une

espece de célébrité. Le second, le plus connu de tous, publia un *Traité: De Opsoniis & Conditimentis, sive de Arte Coquinaria, libri X*, Amsterdam, 1709, in-8°. Pline l'appelle *nepotum omnium altissimus gurgis*. Il fut l'inventeur des gâteaux qui portoient son nom, & le chef d'une académie de gourmandise. Après avoir fait des dépenses prodigieuses pour sa bouche, il crut que 250 mille liv. qui lui restoit, ne pourroient jamais suffire à son appétit; & il s'empoisonna. Le troisième, contemporain de Trajan, se signala, dit-on, par l'invention d'un secret pour conserver les huîtres dans leur fraîcheur. Il en envoya à cet empereur dans le pays des Parthes, éloigné de la mer de plusieurs journées. Aujourd'hui sans aucun secret, on les fait parvenir très-fraîches à plus de cent lieues de la mer. Pour apprécier la découverte de cet Apicius, il faudroit savoir dans quelle saison, dans quel degré de température froide ou chaude, avec quelle célérité ces huîtres ont été transportées, & enfin à quelle distance précise de la mer se trouvoit alors Trajan; car le *pays des Parthes* s'est singulièrement étendu ou rétréci selon les victoires ou les défaites des Romains.

APIEN, (Pierre) natif de Misnie, professeur de mathématiques à Ingolstadt, mourut dans cette ville en 1552. Il est auteur d'une Cosmographie, & de plusieurs autres ouvrages. L'empereur Charles-Quint fit imprimer à ses dépens la Cosmographie en 1548, in-folio; & ajouta à cette gratification,

celle d'ennoblir l'auteur. Cette Cosmographie a été réimprimée à Anvers, 1584, in-4^o.

APIEN, (Philippe) fils du précédent, & aussi habile que son pere, naquit à Ingolstadt l'an 1531, & mourut à Tubinge en 1589. Nous avons de lui un traité *des Cadrans solaires*, & d'autres écrits. L'empereur Charles-Quint prenoit plaisir à s'entretenir avec lui. Apien étoit valétudinaire, & sa mauvaise santé lui inspira le dessein d'étudier la médecine, qu'il cultiva avec succès.

APION, grammairien, né à Oasis, villed'Egypte. La ville d'Alexandrie le nomma chef de l'ambassade qu'elle envoya à Caligula pour se plaindre des Juifs, l'an 40 de J. C. Le député appuya beaucoup sur le refus que faisoient les Juifs, de consacrer des images à cet empereur, & de jurer par son nom. Apion composa une Histoire d'Egypte, suivie d'un Traité contre le peuple Hébreu, dans lequel il employoit toute sorte d'armes pour les battre. L'historien Joseph le réfuta avec le plus grand succès; ce qui n'a pas empêché un des plus bruyans philosophes du 18e. siecle, de répéter ses mensonges, avec une contenance qui tient de l'effronterie. Aulu-Gelle lui reprochè sa vanité. Tibere l'appelloit *Cymbalum mundi*, & il méritoit bien ce titre. Les esprits vains & faux ont toujours débité leurs contes avec beaucoup de fracas, & fait plus de bruit que les vrais savans.

APIS, roi d'Argos, étoit fils de Jupiter & de Niobé. Ayant passé en Egypte vers l'an 1717 avant J. C. suivant

quelques-uns, il y fut connu sous le nom d'Osiris, & y épousa Isis. On dit qu'il enseigna aux Egyptiens l'usage de la médecine, & la maniere de planter la vigne. Ces peuples, après sa mort, lui rendirent des honneurs divins sous la figure d'un bœuf. Ce bœuf étoit le grand dieu de l'Egypte. Quand il mourroit, on célébroit ses funérailles avec une magnificence incroyable. Sous Ptolomée-Lagus, le bœuf Apis étant mort de vieillesse, la dépense de son convoi, outre les frais ordinaires, monta à 50 mille écus. Après qu'on avoit rendu les derniers honneurs au mort, on lui cherchoit un successeur dans toute l'Egypte. On le connoissoit à certains signes qui le distinguoient de tout autre: sur le front une tache blanche en forme de croissant, sur le dos, la figure d'un aigle, sur la langue, celle d'un escargot. Quand on l'avoit trouvé, on le conduisoit à Memphis, au milieu des transports de joie, pour y prendre possession de sa nouvelle qualité de dieu, & il étoit installé avec beaucoup de cérémonie. On voit aisément que le veau d'or, érigé près de la montagne de Sinai par les Israélites, étoit un fruit de leur séjour en Egypte, une imitation du dieu Apis, aussi-bien que ceux qui dans la suite furent érigés aux deux extrémités du royaume d'Israël par le roi Jéroboam, qui lui-même avoit fait un assez long séjour en Egypte.

APOCAUCHUS, Grec, d'une fortune au-dessous de la médiocre, s'éleva aux premières dignités de l'empire à Conf-

tantinople, sous les empereurs Andronic & Cantacuzene. Cet homme obscur commença par être sous-commis dans les finances; mais par la souplesse de son génie, il parvint jusqu'à pouvoir affermer quelques revenus de l'empire. S'insinuant tous les jours de plus en plus dans les bonnes grâces d'Andronic, il fut successivement questeur, gouverneur de la cour & de l'empereur, grand-duc; enfin tout ce que pouvoit être un particulier qui ne voyoit au-dessus de lui que le trône. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le-prince qui l'élevoit si haut, & qui se servoit de lui dans ces grands emplois, loin de l'estimer, ne le regardoit que comme un misérable & une ame vile & méprisable. Apocauchus abusa de son crédit; on lui imputa la plus grande partie des calamités publiques, & il fut assassiné en 1345. Il y a eu, sur la fin du XIIIe. siècle, un autre APOCAUCHUS, homme-de-lettres, à qui le célèbre médecin Grec Actuarius dédia son ouvrage *Des Regles à observer dans les Cures*, imprimé à Venise en 1554 sous ce titre: *Methodi medendi Libri sex*.

APELLINAIRE, (C. Sulpitius) grammairien de Carthage au IIe. siècle, est auteur, selon quelques savans, des Vers qui servent d'argument aux Comédies de Térence. On lui attribue encore quelques autres écrits. Il eut pour successeur dans sa profession, Pertinax, qui fut depuis empereur.

APELLINAIRE, (S.) premier évêque de Ravenne, qu'on croit avoir été disciple de S. Pierre, est très-célèbre dans

l'histoire de l'Eglise, quoique les *Actes* de sa vie, tels que nous les avons, ne soient pas authentiques. S. Pierre Chrysologue, un de ses plus illustres successeurs, dans le siège de Ravenne, nous a laissé un Discours en l'honneur de S. Apollinaire, dans lequel il lui donne souvent le titre de *Martyr*. Mais il ajoute que, quoiqu'il eût souffert à différentes reprises des tourmens cruels & l'exil pour la foi, & qu'il desirât ardemment faire à Jesus-Christ le sacrifice de sa vie, Dieu cependant le conserva long-tems à son église, & ne permit point que les persécuteurs le condamnaient à mort. Les Hongrois prétendent que durant son exil il prêcha la foi dans leur pays. Son corps se gardoit autrefois à Classe, ancien port de mer, situé à quatre milles de Ravenne, & qui est encore une espece de fauxbourg de cette ville. En 549, on transporta ses reliques dans une voûte de la même église. Fortunat, exhortoit ses amis à faire des pèlerinages au tombeau du saint évêque de Ravenne. S. Grégoire-le-Grand vouloit que l'on fit jurer devant le même tombeau pour découvrir la vérité que cachoit des disputes contentieuses. Le pape Honorius fonda une église à Rome, en l'honneur de S. Apollinaire, vers l'an 630.

APELLINAIRE, (Claude) évêque d'Hiéraple en Phrygie, fut une des plus brillantes lumières du second siècle de l'Eglise. Nous ne savons presque rien du détail de ses actions. Mais l'éloge que les anciens auteurs font de lui, ne permet pas

de douter qu'il n'ait eu toutes les vertus qui caractérisent les saints évêques. Les hérétiques trouwerent toujours en lui un ennemi redoutable. Il composa de savans traités, où il réfutoit sans réplique leurs systêmes impies; & afin de leur ôter tout subterfuge, il monroit dans quelle secte de philosophes, chacun avoit puisé ses erreurs. Vers 177, il présenta à Marc-Aurele une Apologie pleine de raison & d'éloquence, pour les chrétiens, que cet empereur philosophe persécutoit cruellement. C'est dans cette Apologie qu'il rappelle à ce prince lui-même le miracle de la légion Méline, comme un fait dont il avoit été témoin, & où il étoit le premier intéressé. V. MARC-AURELE.

APOLLINAIRE, dit l'*Ancien*, pour le distinguer de son fils de même nom, étoit prêtre & professeur de grammaire à Laodicée de Syrie. Socrate écrit qu'il étoit originaire d'Alexandrie; & qu'après la mort de sa femme, il se fit prêtre, & vint enseigner à Béryte, puis à Laodicée. Mais peut être est-ce de son fils qu'il veut parler; car Apollinaire le pere n'étoit pas des plus savans, & on lui attribue des traités qui sont du fils.

APOLLINAIRE le jeune, *Apollinaris* ou *Apollinarius*, fils du précédent, évêque de Laodicée en Syrie, eut d'abord l'amitié de S. Athanase & de S. Basile. Il la perdit par ses erreurs sur la personne de J. C. S. Athanase l'anathématisa dans le concile d'Alexandrie en 362, & écrivit contre lui: le pape Damase le condamna égale-

ment. Voici quelles étoient ses principales erreurs. « Il enseignoit que Jesus-Christ n'avoit point pris une ame humaine, mais seulement la chair, c'est-à-dire, un corps avec l'ame sensitive; que la personne divine lui avoit tenu lieu de l'ame humaine, ce qu'il prétendoit prouver par ces paroles, *le Verbe a été fait chair*; que l'ame humaine étant un principe de péché, on ne pouvoit dire que Jesus-Christ l'eût prise. Il suivoit delà que Jesus-Christ ne s'étoit point fait homme, puisqu'il n'avoit pris qu'un corps qui est la partie la moins noble de la nature humaine. Apollinaire enseignoit encore que le corps de Jesus-Christ, venu du ciel, étoit impassible; qu'il étoit descendu dans le sein de la Vierge Marie; qu'il n'étoit point né d'elle; qu'il n'avoit souffert & n'étoit mort qu'en apparence. Il faisoit revivre aussi l'hérésie des Millénaires, & avançoit encore d'autres erreurs sur la Trinité ». Deux de ses disciples, Vital & Timothée, furent évêques de la secte, l'un à Antioche, l'autre à Alexandrie. Des conciles tenus dans ces deux villes, reçurent les décrets de Damase contre Apollinaire; ils furent aussi reçus par le concile général de Constantinople. Cet hérésiarque parvint à un âge fort avancé, & mourut vers 380. Il est auteur de plusieurs Ouvrages en vers & en prose, sacrés & profanes. Nous avons dans la *Bibliothèque des Peres*, son *Interprétation des Psaumes*, en vers, qui contient des sentimens erronés sur J. C. Elle

a aussi été imprimée séparément à Paris, 1613, in-8°. On trouve dans les *Œuvres de Saint Grégoire de Nazianze*, une *Tragédie de Jesus-Christ souffrant*, qu'on croit être de lui. Apollinaire avoit composé ces pieces, afin que les Chrétiens pussent se passer des auteurs profanes, pour apprendre les belles-lettres. Il écrivit en vers héroïques & à l'imitation d'Homere, l'*Histoire-Sainte* jusqu'à Saül, divisée en 24 livres, suivant l'ordre de l'alphabet grec. Intention louable, quoique le succès n'y ait pas répondu, & qu'il eût été plus heureux pour lui, de se tenir en garde contre l'erreur, que de chercher à en préserver les autres.

APOLLINAIRE, Sidonius. Voy. SIDONIUS APOLLINARIS.

APOLLINE ou APOLLONIE, vierge d'Alexandrie, souffrit le martyre vers 249. Les *Actes* que nous avons de son martyre méritent peu de créance. On y lit qu'elle fut martyrisée à Rome, ce qui est faux, puisqu'elle souffrit à Alexandrie (Voyez Tillemont, t. 3, p. 295). Un monument authentique est la Lettre de S. Denis d'Alexandrie à Fabius évêque d'Antioche, qu'Eusebe nous a conservée, & dans laquelle on apprend, que « parmi les fideles » les qui furent arrêtés, étoit » une vierge, nommée *Apol-* » *lonie*, que son grand âge & » sa vertu rendoient également » respectable. On lui cassa les » dents par la violence des » coups qu'on lui déchargea sur » le visage. On alluma ensuite » un grand feu hors de la ville, » & on la menaça de la jeter » dedans, si elle refusoit de

» proférer certaines paroles im- » pies. La Sainte demanda quel- » que tems, comme pour dé- » libérer sur le parti qu'elle » avoit à prendre, ce qui lui » fut accordé. Mais on ne l'eut » pas plutôt laissée en liberté, » que, pour convaincre les per- » sécuteurs que son sacrifice » étoit pleinement volontaire, » elle se jeta elle-même au » milieu des flammes, où elle » rendit son ame au Seigneur ». Cette action, qui paroît contraire aux regles ordinaires de la morale chrétienne, fait supposer un mouvement particulier de l'esprit de Dieu. « Nous » n'avons garde, dit un au- » teur ascétique, de proposer » à l'imitation des fideles la » maniere que notre Sainte ter- » mina sa vie. Si les Peres ont » loué son courage, c'est qu'ils » présumoient, avec Saint Au- » gustin, qu'elle avoit agi par » une inspiration particuliere » du ciel, ou que du moins » son action étoit l'effet d'une » pieuse simplicité, qui avoit » pour principe la ferveur du » zele & de la charité ». Si l'on considère toutes les circonstances, si l'on fait attention que la sainte fille alloit être incessamment jetée dans le feu, & que son supplice n'étoit différé d'un moment que pour la tenter & la pervertir; on concevra aisément que transportée par la vivacité de sa foi, elle ne vit dans cette démarche qu'une réponse de fait aux vaines sollicitations des séducteurs (Voyez RAZIAS). On voit à Rome une église fort ancienne qui porte le nom de Ste. Apollonie, & où la dévotion attire un grand nombre de fideles.

APOLLO, (Horus) *Voyez* HORAPOLLON.

APOLLODORE d'Athènes, grammairien célèbre vers l'an 104 avant J. C. étoit disciple d'Aristarque. Nous n'avons plus de lui que trois livres de sa *Bibliothèque*, publiée pour la première fois à Rome en 1555, in-8°, & ensuite à Saumur par le Fèvre en 1661, in-12, en grec & en latin. On y trouve des choses curieuses. Passerat en a donné une traduction françoise, 1605, in-8°, qui a vieilli. Son ouvrage sur *l'origine des dieux*, qui étoit en 17 livres, est totalement perdu. Plusieurs savans croient que c'est le même ouvrage que sa *Bibliothèque*. Les anciens citent quelques autres Ouvrages de cet écrivain.

APOLLODORE, peintre d'Athènes, eut un talent particulier pour peindre la nature avec ses agrémens : on assure qu'il possédoit même à un certain point la science des ombres. Zeuxis son disciple l'éclipça. Il vivoit vers l'an 408 avant J. C.

APOLLODORE de Damas, architecte célèbre, dirigea le pont que Trajan fit construire sur le Danube, l'an 102 de J. C.

Ce pont étoit un ouvrage très-remarquable, à cause de l'extrême rapidité du Danube & de sa prodigieuse largeur dans cet endroit ; on en voit encore des restes à quelques lieues au-dessous d'Orsova. Marfigli en a donné une description dans le 2e. tome de son *Opus Danubianum* (*) Ce fut aussi sous sa direction que fut faite à Rome la grande place Trajane, au milieu de laquelle on éleva la colonne si célèbre qui portoit le même nom, & qu'on y voit encore aujourd'hui. Apollodore avoit tellement l'esprit & l'enthousiasme de son art, qu'il ne savoit flatter ceux qui n'y entendoient rien. Un jour, comme Trajan s'entretenoit avec lui sur quelque édifice, l'architecte dit à Adrien, qui se mêloit de dire son avis : *Allez peindre vos citrouilles* ; (c'étoit un genre de peinture à laquelle Adrien s'occupoit alors). Il critiqua avec la même hardiesse le temple de Vénus, qui étoit un des ouvrages d'Adrien. *Le Temple n'est pas assez dégagé*, écrivit-il à cet empereur : *il est trop bas, & les statues des déesses, trop grandes ; si elles veulent se lever pour sortir, elles ne le pourront pas.* Cette fran-

(*) Ce pont étoit entièrement construit en pierres ; excepté les cages des piles, rien n'y étoit de bois. Aujourd'hui quelques-unes de ces cages sont à demi-pétrifiées. Il n'en a pas fallu davantage pour bâtir des systèmes sur l'antiquité du monde. On a dit que s'il falloit 16 siècles pour commencer une pétrification, il en falloit cent pour pétrifier de gros arbres. Mais cet argument est fondé sur une erreur grossière, & suppose que toutes les pétrifications se font d'une manière uniforme & dans un tems égal ; tandis qu'il est démontré, par la nature même des corps pétrifiés, qu'elles sont souvent subites, & , pour ainsi dire, instantanées, & qu'en général la vitesse ou la lenteur de cette opération dépend de circonstances & de causes incalculables. *Voyez le Journal hist. & littér.*, 15 décembre 1787, p. 557.

chise lui coûta la vie, l'an 130 de J. C. On voit qu'Adrien étoit bien moins tolérant en fait de critique que Denis-letyran.

APOLLON, fils de Jupiter & de Latone, naquit dans l'isle de Délos. Il est, selon les mythologistes, l'inventeur & le dieu de la musique, de la poésie, de la médecine, de l'art de deviner, le chef des neuf Muses, & le pere de la lumiere. Il fut chassé du ciel, pour avoir tué les Cyclopes qui avoient forgé la foudre de Jupiter & se réfugia chez Admete, roi de Thessalie, dont il garda les troupeaux. On représente ce dieu de plusieurs façons, suivant ses différens attributs : tantôt sous la forme d'un jeune-homme sans barbe, une lyre à la main, & des instrumens de musique à ses côtés ; tantôt sur le Parnasse au milieu des neuf Muses, une couronne de laurier sur la tête. On le voit encore conduisant le char du soleil, traîné par quatre chevaux blancs. On le peint aussi avec un carquois derriere le dos, un arc & des fleches à la main. Les païens croyoient que ce dieu rendoit des oracles, & ils alloient le consulter à Claros, à Delphes, à Délos, & dans d'autres villes. Il est certain que dans ces oracles, il y a eu des impostures sans nombre ; mais n'y a-t-il pas eu des réponses rendues par les démons à des gens qu'une superstition & sacrilege curiosité portoit à vouloir connoître l'avenir ? C'est ce qui n'est pas si aisé à décider. Voyez FONTENELLE, BALTUS.

APOLLON ou APOLLOS,

Juif originaire d'Alexandrie, possédoit le talent de l'éloquence. Etant arrivé à Ephese pendant l'absence de S. Paul, il parla hardiment dans la synagogue, & montra que Jésus étoit le Christ. Aquila & Priscille, l'ayant ouï, le retirèrent chez eux, & l'on croit que ce fut alors qu'il reçut le baptême. Quelque tems après, étant allé à Corinthe, il y fit beaucoup de fruit, & convainquit les Juifs par les Ecritures. Mais l'attachement que ses disciples avoient pour lui, causa presque un schisme : les uns disant : *Je suis à Paul* ; d'autres : *Je suis à Apollon*, & d'autres : *Je suis à Céphas*. Cependant, cette division n'empêcha pas que Paul & Apollon ne fussent unis dans un même esprit par les liens de la charité ; & l'Apôtre donna à cette occasion aux Chrétiens d'admirables leçons sur la pureté & l'indivisibilité des motifs de leur foi, qui les attachant à J. C., doit exclure toute considération humaine, même des attachemens personnels & trop naturels à ses ministres.

APOLLONIAS, native de Cyzique, épousa Attale I, roi de Pergame. Quoique d'une famille peu distinguée, elle fut couronnée reine, & conserva toutes les prééminences de la souveraineté jusqu'à la fin de ses jours. Douée d'une ame élevée & incapable d'artifices, elle ne descendit à aucune de ces viles caresses, qui séient si peu à d'honnêtes femmes : sa vertu seule, sa bonté & sa modestie lui gagnèrent le cœur de son époux. La mort l'ayant frappé le premier, Apollonias fut se consoler de cette perte,

le voyant revivre dans quatre enfans, qu'elle aima tous avec une égale tendresse, & qu'elle ne cessa de former à la vertu. Cette princesse, digne du rang où son mérite l'avoit élevée, vécut encore quelque tems, heureuse, chérie de ses enfans & de ses sujets.

APOLLONIDES, médecin de l'isle de Cos, vécut long-tems avec honneur à la cour d'Artaxercès I. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, il lui persuada qu'elle ne pouvoit guérir de quelques indispositions dont elle se plaignoit, qu'en suivant son penchant à l'amour, & il fut un de ses amans. Le contraire arriva; la princesse eut une maladie très-dangereuse, & il s'éloigna d'elle. Amestris, mere d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides, lui fit souffrir divers supplices pendant deux mois, & enfin le fit enterrer vivif le jour même de la mort de sa fille.

APOLLONIE. *Voy.* APOLLINE.

APOLLONIUS de Perge en Pamphlie, disciple d'Eubulide, qui avoit étudié sous Euclide, composa plusieurs Traités sur les Mathématiques. Nous n'avons plus que les huit livres des *Sections coniques*, dont il donna le premier la théorie. Cet ouvrage a été traduit & commenté bien des fois par les modernes, auxquels cet ancien a fourni beaucoup de lumieres. La meilleure édition de ce livre, est celle d'Oxford, en 1770, in-fol. Les savans n'eurent d'abord que les quatre premiers livres de cet ouvrage, jusqu'en 1658. Ce fut

en cette année, que Jean-Alfonse Borelli trouva, dans la bibliotheque de Médecis, un manuscrit arabe, avec cette inscription latine: *Apollonii Pergæi libri octo*. On le traduisit en latin, & Barrow le publia à Londres, 1675, in-fol. Robert Simpson en a donné une nouvelle édition. Apollonius florissoit sous le regne de Ptoloméee-Evergetes, roi d'Egypte, comme nous l'apprend Héraclius dans la *Vie* d'Archimede, l'an 244 avant J. C. Cardan, dans son *Traité de Subtilité*, le met entre les esprits les plus fins ou les plus subtils, & lui donne le 7e. rang.

APOLLONIUS d'Alexandrie, surnommé *Dyscole*, a fait: I. *Quatre livres de Construction*, qui se trouvent en grec dans la Grammaire de Théodore, d'Alde, 1495, in-fol. & séparément, Francfort, 1590, in-4°. II. *Historia commentitia*, grec & latin, par Jean Meurlius, Leyde, 1620, in-4°.

APOLLONIUS de Rhodes; originaire d'Alexandrie, mais surnommé *Rhodien*, parce qu'il enseigna long-tems à Rhodes, & qu'il mourut dans cette ville, étoit contemporain d'Apollonius de Perge. Il fut disciple de Callimaque, & successeur d'Eratostrhenes dans la garde de la bibliotheque d'Alexandrie. Il a écrit plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Poëme sur l'expédition des Argonautes*. Leyde, in-8°, 1641; Florence, 1596; in-4°; Venise avec des commentaires grecs, 1521. Ce Poëme, selon Quintilien, tient le milieu entre l'élévation & la bassesse; la marche en est tempérée & uniforme.

forme. Longin en porte le même jugement.

APOLLONIUS de Tyane, bourg de Cappadoce, naquit quelques années avant J. C. La philosophie de Pythagore le charma dès son enfance, & il en fit profession toute sa vie. Il ne se nourrissoit que de légumes, s'abstenoit du vin & des femmes, donnoit son bien aux pauvres, vivoit dans les temples, appaisoit les séditions, &c. Apollonius vivant de cette manière, & ne parlant que par sentences pleines d'emphase & d'obscurité, dut faire impression sur le vulgaire, que les dehors séduisent toujours. Tout le monde le suivoit, les artisans mêmes quittoient leurs métiers; les villes lui envoioient des députés; les oracles chantoient ses louanges, apparemment afin que ce sophiste chantât les leurs à son tour. Cet imposteur se fit partout des disciples. Il conversa avec les Brachmanes des Indes, les Mages des Perfes, les Gymnosophistes d'Egypte, & s'en fit admirer. A Ninive, à Ephese, à Smyrne, à Athenes, à Corinthe, & dans d'autres villes de la Grece, Apollonius parut en prédicateur du genre humain, condamnant les spectacles, visitant les temples, corrigeant les mœurs, & prêchant la réforme de tous les abus. A Rome où il étoit venu, pour voir de près, disoit-il, quel animal c'étoit qu'un tyran, il parla avec beaucoup de force contre les bains. Il prétendit bientôt de faire des miracles. Ayant rencontré le convoi funebre d'une jeune fille de famille consulaire, il

s'approcha du lit sur lequel on la portoit, la toucha, & dit quelques paroles tout bas; voilà que la fille qu'on croyoit morte, s'éveille, parle à tout le monde, & retourne à la maison de son pere. Cette farce concertée sans doute avec des gens qui favorisoient ses impostures, n'en fit pas moins d'impression sur la multitude. (M. Huet & d'autres savans ont réfuté ce prétendu miracle dans toutes les regles d'une bonne critique). Il y eut une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre; Apollonius regarda le ciel, & dit d'un ton prophétique: *Quelque chose de grand arrivera & n'arrivera pas.* Trois jours après la foudre tomba sur la table de Néron, & fit tomber la coupe qu'il portoit à sa bouche: le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avoit voulu dire, qu'il s'en faudroit peu que l'empereur ne fût frappé. C'étoit faire un commentaire absurde sur des paroles ridicules. L'empereur Vespasien, qui n'auroit pas dû penser comme le peuple, regardoit pourtant cet imposteur comme un homme divin, & lui demandoit des conseils. Domitien résolut de le faire mourir, lorsqu'il fut élevé à l'empire, parce qu'il avoit voulu soulever contre lui Nerva, auquel il avoit prédit l'empire; mais il disparut de sa présence par le discours d'un démon, qui le transporta, dit-on, à Pouzzol, & lui fit faire trois journées de chemin en une demi-journée. Etant à Ephese, & haranguant le peuple, il s'arrêta tout court, en s'écriant, avec un visage égaré: *Frappe le tyran, frappe*

le tyran; ajoutant qu'on avoit tué Domitien: ce qui se trouva véritable. Il mourut vers la fin du premier siècle; les uns disent en 97, les autres en 99. On dressa des statues, & on rendit des honneurs divins à cet homme, dont le nom seroit peut-être inconnu aujourd'hui, sans un nommé Damis, fidele compagnon de ses impostures, qui écrivit sa *Vie*, & sans Philostrate que l'impératrice Julia Domna, femme de Septime - Sévère, princesse très-dérégée & curieuse du merveilleux, chargea, 200 ans après, de recueillir tout ce que la crédulité a débité sur le compte de cet imposteur. M. Dupin, dans un livre intitulé *l'Histoire d'Apollonius de Tyane, convaincue de faussetés & d'impostures*, prouve;

- 1°. Que l'histoire de ce fourbe célèbre est destituée de témoins dignes de foi;
- 2°. Que Philostrate n'a fait qu'un roman;
- 3°. Que les miracles attribués à Apollonius, ont des caractères visibles de fausseté, & qu'il n'y en a pas un seul qu'on ne puisse attribuer à l'adresse, au hasard, ou à la supercherie;
- 4°. Enfin, que la doctrine de ce philosophe est contraire à la droite raison; qu'ainsi Dieu n'a pu l'appuyer d'aucun miracle.

A cela on doit ajouter qu'Apollonius n'a point prétendu instituer de religion; qu'il ne s'est point donné pour envoyé de Dieu; qu'il n'a rien fait par l'invocation du nom de Dieu; que sa mémoire & celle de ses prétendus prodiges s'est perdue chez tous les peuples; qu'il n'en reste aucun vestige, aucun monument, aucune tradition,

aucun effet même populaire, aucun enfin & aucun événement qu'on puisse leur attribuer. C'est donc insulter le bon sens que d'opposer à l'exemple d'Hiéroclès, ces impostures aux miracles de J. C., à des faits dont l'authenticité a passé tant de fois par le plus rigoureux examen, qui ont converti le monde, & qui ont paru à tous les hommes attentifs, l'opération de la divinité. « Tandis que Paul (dit l'abbé Berault) prêchoit avec éclat le nom de J. C., l'enfer vouloit opposer un rival, non-seulement à l'Apôtre, mais à son adorable Maître. Il sortit tout-à-coup de Tyane en Cappadoce un homme extraordinaire, le plus illustre suppôt de la philosophie profane & du paganisme, comme aussi le plus propre à leur donner du crédit ». Et après avoir rapporté les diverses farces du magicien ou du charlatan, il ajoute: « Quoi qu'il en soit du fond des choses, le prophete du paganisme ne put tenir devant l'Apôtre de J. C., dans le même tems & les mêmes provinces. L'œuvre de Dieu, dont Paul étoit chargé, subsista après plus de dix-sept siècles; au-lieu qu'après deux siècles seulement, on se souvenoit à peine d'Apollonius ». *Voy. PHILOSTRATE.*

APOLLONIUS, que S. Jérôme nomme un personnage très-savant, vivoit sur la fin du IIe. siècle, ou au commencement du IIIe. Il écrivit contre Montan & ses disciples, & tourna en ridicule leur doctrine & leurs prophéties. S. Jérôme nomme cet ouvrage *insigne &*

longum volumen. Tertullien, qui avoit donné dans les rêveries de Montan, vit avec chagrin l'ouvrage d'Apollonius qui les monstroît à découvert, & pour parer le coup, il écrivit sept Traités contre l'Eglise; dans le dernier il tâcha d'éluder la force des argumens d'Apollonius, qu'il traitoit d'emporté & de calomniateur. Il ne nous reste de l'ouvrage d'Apollonius qu'un fragment rapporté par Eusebe. — Il ne faut pas le confondre avec APOLLONIUS, sénateur Romain, comme l'a fait Nicéphore, qui prit la défense de la religion chrétienne en plein sénat, & mérita par-là la couronne du martyr, vers l'an 186. Voy. *Dissertatio hypatica, seu de consulibus Cæsareis*, in-4°. p. 117, du cardinal Noris.

APOLLONIUS, sophiste, né à Alexandrie, ou qui y a vécu dans l'école de Didyme, s'est fait connoître vers la fin de la république romaine, ou sous les premiers empereurs, par son *Lexicon Græcum Iliadis & Odyssæa*, dont M. de Villoison a donné la première édition avec la traduction latine, Paris, 1773, 2 vol. in-4° : ouvrage fort utile pour l'intelligence d'Homère, & qui a beaucoup de rapport à celui d'Hesychius.

APOLLONIUS, philosophe stoïcien, natif de Chalcis, vint à Rome à la prière d'Antonin, pour être précepteur de Marc-Aurele, fils adoptif de ce prince. Dès que l'empereur le fut arrivé, il lui envoya dire qu'il l'attendoit avec impatience. Apollonius, qui joignoit à la grossièreté d'un pédant l'orgueil d'un philosophe, lui fit répondre : « Que c'étoit au disciple à

» venir trouver le maître, & » non pas au maître à aller au » devant du disciple ». Antonin, aussi doux que ce stoïcien étoit brutal, répondit en souriant : « Qu'il étoit bien étrange » qu'Apollonius arrivé à Ro- » me, trouvât le chemin de son » logis au palais, plus long que » celui de Chalcis à Rome » ! & sur le champ ce prince, plus honnête qu'il ne falloit dans cette circonstance, envoya Marc-Aurele au ruffre, dont il eût été plus expédient d'abaïsser l'orgueil, que de le nourrir par d'extravagans égards.

APOLLONIUS, (Lævinus) né dans un village entre Bruges & Gand, vivoit au 16e. siècle, & s'est fait un nom par sa Description du Pérou, & le Voyage des François à la Floride, imprimés en latin sous ces titres : I. *De navigatione Gallorum in terram Floridam*, Anvers, 1568, in-8°, ouvrage curieux. II. *De Peruvia regionis inventione, & rebus in ea gestis*, Anvers, 1576, in-8°.

APOLLONIUS-COLLATIUS, (Pierre) prêtre de Novare, au 15e. siècle, est auteur d'un poëme sur le *Siege de Jérusalem par Vespasien*, en 4 livres, Milan, 1481, in-4° ; du *Combat de David avec Goliath*, & de quelques autres ouvrages de poésie, ibid., 1692, in-8°. Il mêle dans ces poëmes le nom du vrai Dieu avec celui des divinités profanes, genre de contraste également pros crit par la religion & par le bon goût.

APOLLOS, (S.) solitaire dont Rufin & Sozomene font de grands éloges, fonda un monastere où l'on compta plus de 500 moines, & dont la

célébrité se répandoit au loin par la régularité qui y régnoit. Il avoit près de 80 ans, quand il reçut la visite de S. Pétrone, qui fut évêque de Bologne vers 393. On croit qu'il mourut peu de tems après cette visite.

APON d'Abano, (Pierre) naquit à Abano, village du territoire de Padoue, en 1250. Après avoir pris à Paris le bonnet de docteur en philosophie & en médecine, il alla professer cette science à Bologne. On dit qu'il ne vouloit jamais aller voir un malade hors de la ville, qu'on ne lui comptât 50 écus. Le pape Honorius IV l'avoit fait appeller; il ne voulut se mettre en chemin qu'après qu'on lui eut promis 400 ducats par jour. Il devint si odieux par son avarice, qu'on tâcha de le faire périr en l'accusant d'hérésie & de magie. Son *Elucidarium necromanticum*, & d'autres écrits, dont quelques-uns ont été recueillis avec ceux de Corneille Agrippa, donnoient du poids à l'accusation de magie. Il fut mis à l'inquisition, & mourut, dit-on, avant la fin du procès, en 1316, à l'âge de 66 ans. Cependant dans une inscription que le sénat de Padoue fit mettre au bas de la statue qu'on lui éleva, il est dit qu'il fut absous. *Astrologiâ aded peritus, ut in magia suspicionem inciderit, falsoque hæresis postulatus, absolutus fuerit.* Mais peut-être que cela ne regarde que l'accusation d'hérésie. Frédéric, duc d'Urbin, plaça aussi sa statue parmi celles des hommes illustres. Son *Conciliator differentiarum philosophorum, & præcipuè medicorum*, imprimé à Mantoue, 1472, in-

fol., lui a fait donner le nom de *Conciliateur*, parce qu'il tâche d'y concilier les différentes opinions des philosophes; on comprend sans peine avec quel succès.

APONIUS, auteur ecclésiastique du VIIe. siècle, dont nous avons un *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, Fribourg, 1538, in-fol., & dans la *Bibl. des PP.*: c'est une allégorie soutenue, de l'alliance de J.C. avec l'église. Les commentateurs qui sont venus après lui, en ont beaucoup profité. Voyez SALOMON.

APPIEN, historien Grec, naquit à Alexandrie, d'une famille distinguée. Il florissoit sous Trajan, Adrien & Antonin le Pieux, vers l'an 123 de J. C. Il plaça quelque tems à Rome; puis il eut l'intendance du domaine des empereurs. On a de lui une *Histoire Romaine*, composée, non pas année par année, comme celle de Tite-Live; mais nation par nation. Cet ouvrage estimé étoit en 24 livres, depuis la ruine de Troie jusqu'à Trajan. Il ne nous en reste que ce qui regarde les guerres d'Afrique, de Syrie, des Parthes, de Mithridate, d'Iberie ou d'Espagne, d'Annibal; des fragmens de celles d'Illyrie, cinq livres des guerres civiles, & quelques fragmens de plusieurs autres, que Henri de Valois a recueillis. La meilleure édition de cette Histoire, est celle d'Amsterdam, en 2 vol. in-8°, 1670. La première version latine qui ait paru, fut imprimée à Venise en 1472, in-fol.; elle est rare. Nous avons une traduction en françois de cette histoire, par

Odet-Philippe sieur de Marès ;
Paris, 1659, in-fol.

APPIEN, (S.) né en Lycie de parens illustres, & disciple de S. Pamphile, souffrit le martyre le 2 avril 306, la 19e. année de son âge. Ses *Actes*, écrits en Chaldaïque, ont été publiés par Assemani (*Act. Mart.*, t. 2, p. 188). Eusebe, témoin oculaire de ce qu'il en rapporte, a laissé les plus touchans détails de son martyre dans son *livre de Martyr. Palest.*, c. 4. Le jeune-homme fréquentoit l'école de S. Pamphile qui expliquoit l'Écriture-Sainte à Césarée en Palestine, lorsqu'arriverent des lettres de Galere-Maximien, qui ordonnoient à tous les sujets de l'empire de se trouver aux sacrifices. Touché d'une vive douleur, il n'attendit pas qu'on le cherchât pour déclarer ses sentimens. *Il sortit*, dit Eusebe, *sans avoir communiqué son dessein à personne, pas même à nous avec lesquels il demouroit* ; il alla brusquement au temple, & s'approcha du gouverneur Urbain; les soldats de la garde, qui ne se doutoient de rien, lui ayant permis de passer. Lorsqu'il le vit lever la main pour offrir le sacrifice, il le saisit par le bras & l'arrêta, en lui disant qu'on ne devoit adorer que le vrai Dieu, & que le culte rendu aux idoles étoit sacrilege. « Cette action hardie, » dit un Agiographe, ne s'accordoit pas avec les regles ordinaires de la prudence : » mais dans cette circonstance, » Dieu inspira le jeune Appien, » qui n'avoit point encore vingt » ans, pour confondre l'impiété des idolâtres, & pour

» montrer jusqu'à quel point
» un disciple de J. C. portoit
» le mépris de la mort ». On ne peut lire sans frémir, & en même tems sans admirer la constance chrétienne, les tourmens horribles qu'on lui fit souffrir.

APPION. Voyez APION.

APPIUS-CLAUDIUS. V. CLAUDIUS.

APRIÈS, roi d'Égypte, succéda, dit-on, à son pere Psammis, se rendit maître de l'isle de Chypre, de la ville de Sidon, & fut tué après un regne de 25 ans. On croit que c'est le même qui, dans l'Écriture-Sainte, est appelé Ephrée ou Ophra, & dont il est dit dans Jérémie : « Je vais livrer Pharaon Ephrée, roi d'Égypte, » entre les mains de ses ennemis, entre les mains de ceux » qui cherchent à lui ôter la » vie ». Toute cette partie de l'histoire d'Égypte, & en général l'histoire profane de ces siècles, est couverte de ténèbres ; ce n'est que par l'Écriture-Sainte qu'on en saisit par intervalle le fil, qu'on est obligé de lâcher dès qu'elle cesse de nous diriger.

APROSIO, (Angelico) religieux augustin, né à Vintimille en 1607, forma une très-belle bibliothèque dans le couvent des Augustins de sa patrie. Il en composa un catalogue raisonné, sous le titre de *Bibliotheca Aprofiana*, publié à Bologne, en 1673. Cette liste, qui ne renferme que les trois premières lettres de l'alphabet, est rare. Ce religieux défendit vivement, sous des noms supposés, l'*Adonis* du cavalier Marini, & publia sur ce poëme licencieux, divers écrits qui

n'honorèrent pas son état, & ne donnerent pas une idée fort avantageuse de son attachement aux bonnes mœurs. Le plus connu est *Sferza Poëtica Sapricio Saprici*, Venise, 1643, in-12. Il mourut vers 1682.

APSÉE, fut auteur de la révolte des Palmyréens, qui peu de tems après la prise de leur ville par Aurélien, élurent pour empereur, au refus de Marcellin, gouverneur d'Orient, un certain Achillée, ou Antioque, selon d'autres, parent de la reine Zénobie. Aurélien vint droit à Palmyre, prit cette ville, la rasa, & y fit tout passer au fil de l'épée, hors le prétendu empereur, qu'on dit qu'il épargna par mépris, l'an de J. C. 273 ou 274.

APSINE, sophiste d'Athènes, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Præcepta de Arte rhetoricâ*, inséré dans les *Rhetores graeci* d'Alde; mais comme on en trouve au moins trois de même nom & de la même profession, qui vivoient dans le IIIe. & IVe. siècle, on ne sait lequel a écrit ce livre.

APULÉE, (Lucius) natif de Madaure en Afrique, d'une famille distinguée, vivoit au 2me. siècle sous Antonin & Marc-Aurèle. Il fit ses études à Carthage, à Athènes & à Rome. Il dépensa presque tout son bien à faire des voyages, pour satisfaire sa curiosité & perfectionner sa philosophie. De retour de ses courses, il plaida à Rome, pour échapper à la misère. Il épousa ensuite une riche veuve, qui répara ses affaires. Les parens de sa femme l'accusèrent de s'être servi de la magie, pour avoir son cœur

& sa bourse, & d'avoir fait mourir Pontianus, fils de cette dame; mais il se défendit contre cette double accusation devant le proconsul d'Afrique, par une Apologie que nous avons encore, & que S. Augustin appelle un discours éloquent & fleuri. Le peuple ne persista pas moins à croire que c'étoit un magicien, & cette idée longtemps attachée à son nom, n'est pas encore entièrement effacée. Le tems à épargné peu d'ouvrages d'Apulée; quoiqu'il en eût beaucoup composé en vers & en prose. Le plus connu de ceux que nous avons, est sa *Métamorphose*, ou l'*Ane d'or*, en onze livres. L'objet de l'auteur, dit le savant Warburton, a été de prouver l'utilité des mystères du paganisme: ce qui ne donne pas une grande idée de ses jugemens ni de ses mœurs. D'autres critiques ne croient pas que ce fût là le but d'Apulée, & regardent son *Ane d'or*, comme un vain amusement, un recueil de contes de vieilles. Quelques-uns ont cru qu'Apulée racontoit sérieusement des faits magiques comme des vérités, & ont prétendu les opposer, comme les prestiges d'Apollonius, aux miracles de J. C.; prétention dont S. Augustin, dans les livres de la *Cité de Dieu*, parle avec la pitié qu'elle mérite. Les autres productions d'Apulée roulent sur la philosophie platonicienne, que l'auteur avoit embrassée. Ses *Œuvres* sont imprimées à Goude, 1650, in-8°, *ad usum Delphini*, 1688, 2 vol. in-4°. Les éditions de l'*Ane d'or* en françois, de 1623, 1631 & 1648, in-8°, sont recherchées à cause

des figures. La traduction italienne d'Agnolo-Firenzuola, Venise, 1567, in-8°, est rare, ainsi que la première édition de l'original, Rome, 1469, in fol. Nous avons une assez bonne traduction française de cet ouvrage, par l'abbé de Saint-Martin, en 2 vol. in-12. En 1787, il en a paru une nouvelle édition, avec des notes qui se ressentent de la légèreté, de l'ignorance, de l'esprit de compilation & de plagiat, qui caractérisent la fin du 18^e. siècle.

AQUA-PENDENTE. Voy. **FABRICIUS** (Jerôme).

AQUAVIVA, (André-Matthieu d') duc d'Atri, prince de Teramo dans le royaume de Naples, protégea ceux qui cultivoient les sciences & les arts, & les cultiva lui-même. Il servit d'abord, sous Ferdinand V, roi d'Aragon, se trouva à deux batailles perdues, & fut fait prisonnier dans la dernière; mais après avoir été délivré, il crut devoir préférer le repos du cabinet au tumulte des armes. Il composa une *Encyclopédie* très-imparfaite, & des *Commentaires sur les Morales de Plutarque*. Il mourut en 1528, âgé de 72 ans.

AQUAVIVA, (Octavio) de la famille du précédent, référendaire de l'une & de l'autre signature, vice-légat du patrimoine de S. Pierre, ensuite cardinal, puis légat de la Campagne de Rome, enfin légat d'Avignon, place alors délicate par les troubles que les hérétiques ne cessoient d'exciter dans la province, & qu'Aquaviva calma par sa fermeté & sa prudence. Devenu archevêque de Naples, il se distingua

par toutes les vertus d'un bon pasteur, cultiva les lettres, protégea les savans, & mourut en 1612, dans sa 52^e. année.

AQUAVIVA, (Claude) encore de la même maison, général des jésuites en 1581, mourut en 1615, âgé de 72 ans. Ce fut lui qui fit dresser la fameuse ordonnance connue sous le nom de *Ratio studiorum*, Rome, 1586, in-8°, qui fut supprimée par l'Inquisition, & vue de mauvais œil par les jésuites qui ne vouloient pas être gênés dans leurs opinions. On la réimprima, mais mutilée, en 1591. Aquaviva ordonnoit à ses religieux, dans ce célèbre règlement, d'enseigner la gratuité de la prédestination; en leur permettant en même tems d'adoucir ce système par le congruisme. Nous avons d'Aquaviva : I. *Des Epîtres*. II. *Des Méditations* en latin, sur les *Psaumes XLIV & XCIII*. III. *Industria ad curandos animi morbos*, 1606, in-12. Ouvrage qui marque une grande connoissance du cœur humain. Il en a paru une traduction française sous le titre de *Manuel des Supérieurs*, Paris, 1776, in-12. Aquaviva étoit un homme de caractère, qui vouloit avec constance & fermeté tout ce qui lui paroissoit juste & raisonnable: il ne se décidoit pas légèrement; mais son parti une fois pris, il y tenoit avec une espèce de roideur, suffisamment justifiée par les inconvéniens d'une excessive facilité.

AQUIAB. Voyez **ACHIAB**.

AQUILA, surnommé le Pontique, parce qu'il étoit originaire du Pont, contrée d'Asie.

Ce fut chez lui que S. Paul logea, lorsqu'il vint d'Athènes à Corinthe. Cet apôtre le convertit, avec sa femme Priscille. Ils lui rendirent de très-grands services à Ephèse, jusqu'à exposer leurs têtes pour sauver la sienne. S. Paul en parle avec de grands éloges dans son *Épître aux Romains*. On ne fait ni le tems ni le lieu de leur mort. Les martyrologes d'Usuard & d'Adon la mettent dans l'Asie mineure, au 8 juillet.

AQUILA de Sinope, dit aussi le Pontique, par la même raison que le précédent, embrassa le christianisme sous l'empire d'Adrien, vers l'an 129 de J. C. Mais son attachement opiniâtre aux rêveries de l'astrologie judiciaire, l'ayant fait chasser de l'église, il passa dans la religion des Juifs. Devenu rabbin, il acquit une connoissance exacte de la langue hébraïque, & s'appliqua à traduire l'Ancien-Testament d'hébreu en grec; quoique sa version, dont il ne reste plus que des fragmens, fût faite mot à mot sur le texte hébreu, on vit bien que le dessein de cacher la honte de son apostasie, l'avoit engagé à détourner le sens des passages favorables au christianisme. » Aquila, dit M. Bossuet, fit » sa version exprès pour con- » tredire celle des Septante, » dont les églises se servoient, » à l'exemple des apôtres, & » pour affoiblir les rémoignages qui regardoient J. C. ». Justinien en défendit la lecture aux Juifs; cependant S. Jérôme dit, qu'en examinant continuellement la traduction d'Aquila, il y trouve tous les jours plusieurs choses qui sont favora-

bles à notre créance: ce qui prouve seulement qu'Aquila n'a pas tout altéré, que bien des choses ont échappé à sa mauvaise intention, & que la vérité, comme il arrive toujours, s'est fait jour à travers les artifices de l'erreur.

AQUILA, (Sébastien d') *Aquilanus*, médecin Italien, dont on ignore le vrai nom, étoit d'Aquila, ville du royaume de Naples, & professa son art dans l'université de Padoue. Il étoit en réputation du tems de Louis de Gonzague, évêque de Mantoue, auquel il adressa un ouvrage; & il mourut en 1543. On a de lui un traité de *morbo gallico*, Lyon, 1505, in-4°, avec les œuvres d'autres médecins, Bologne, 1517, in-8°; & de *febre sanguinea* dans la pratique de Gattinaire, Bâle, 1537, in-8°, & Lyon, 1538. in-4°.

AQUILANO, (Seraphino) ainsi appelé du nom de sa patrie Aquila, ville de l'Abruzze, où il naquit en 1466, se fit un nom par ses poésies italiennes imprimées à Rome, 1503, in-8°, & qui consistent en sonnets, églogues, épîtres, &c. Il fut le contemporain & l'émule de Thebaldeo da Ferrara. Ces deux poètes furent des premiers à secouer le joug de la barbarie, qui dans ce siècle défiguroit la poésie italienne; mais toute leur réputation s'éclipça, lorsque Sannazar & Bembo parurent. Aquilano mourut à Rome en 1500, à l'âge de 34 ans. Son nom de famille étoit *Cimino*.

AQUILIN, (S.) né à Bayeux, vers l'an 620, de parens nobles, devint évêque d'É-

vreux après la mort de S. Eterne, & s'illustra par toutes les vertus pastorales. En 689, il assista au concile de Rouen, qui avoit été assemblé par St. Ansbert, son métropolitain, & mourut à la fin du 7e. siècle, après quarante-deux ans d'épiscopat.

AQUILLIUS - GALLUS, avant jurisculte, orateur & ami de Cicéron, florissoit vers l'an 65 avant J. C. Son équité & sa sagesse parurent dans l'affaire de Vitellius Varro. Cet homme, qui vivoit en commerce de galanterie avec une maîtresse, étant tombé malade, avoit ordonné, par testament, qu'après sa mort on payât à cette femme une certaine somme qu'il reconnoissoit lui devoir. Lorsqu'il fut revenu en santé, la femme lui demanda cette somme, disant qu'elle la lui avoit prêtée, & se servoit de son aveu pour prouver que c'étoit une dette réelle. Aquilius découvrit sa mauvaise foi; & afin de pourvoir à un cas aussi capiteux & à plusieurs autres de semblable espece, il composa un traité *De dolo malo*. Il en laissa aussi d'autres de *posthumorum institutione*, de *stipulatione*, &c., que nous voyons souvent cités dans le Code & dans le Digeste, mais dont l'ensemble est perdu.

AQUILLIUS - SABINUS, jurisculte Romain, surnommé le *Caton de son siècle*, fut consul l'an 216 de J. C. On a cru qu'il étoit pere d'Aquilia Severa, vestale que l'empereur Héliogabale épousa. Il le fut certainement de Fabius Sabinus, grand jurisculte, que l'empereur Alexandre - Sévere

choisit pour être un de ses conseillers d'état.

AQUILLIUS - SEVERUS ou **ACHILLIUS & ACILIUS**, fut historien & poëte sous l'empereur Valentinien. Il étoit Espagnol de nation, & de la même famille que Severus, à qui Laërtance avoit adressé deux livres de Lettres. Aquilius-Severus composa un ouvrage en prose & en vers, qui étoit comme le journal de sa vie, auquel il donna pour titre, *la Catastrophe ou l'Épreuve*, mais que nous n'avons plus; il y a apparence que la vie d'Aquilius avoit été remplie d'incidens extraordinaires, & que c'est pour cela qu'il l'avoit écrite, & qu'il lui avoit donné le nom de *Catastrophe ou d'Épreuve*. Il mourut vers l'an 370.

AQUILON, vent furieux, qui souffle du côté du nord ou septentrion. Les poëtes le font fils d'Eole & de l'Aurore. Ils disent qu'il avoit une queue de serpent, & les cheveux toujours blancs, sans doute à cause du froid qu'il produit & de la neige qu'il amène: en même tems cependant ils le regardoient comme la cause des beaux jours d'été:

Et claro cernes sylvas Aquilone moveri.

VIRG. I. Georg.

AQUINO, (Philippe) Juif, natif de Carpentras, reçut le baptême à Aquino, dans le royaume de Naples, ce qui lui fit donner le nom d'*Aquino*. Ce Juif converti enseigna ensuite l'hébreu à Paris, & y mourut en 1650. Le célèbre le Jai le chargea de l'impression & de la correction des textes hébreux & chal-

déens de sa Polyglotte. Son principal ouvrage est un *Dictionnaire hébreu, rabbinique & thalmudiste*. — Louis d'AQUIN, son fils, qui devint, ainsi que son pere, très-habile dans les langues orientales, a laissé plusieurs ouvrages rabbiniques. Antoine d'AQUIN, premier médecin de Louis XIV, & mort l'an 1696 à Vichi, étoit fils de ce dernier.

AQUINO, (Charles d') jésuite, né à Naples en 1654, enseigna la rhétorique avec beaucoup de succès & d'éclat à Rome pendant 13 ans, où il mourut avant l'an 1740. On a de lui : I. trois volumes de *Poésies Latines*, Rome, 1702. Le 1er. contient *Anacreon recantatus* : ce sont des odes en égal nombre à celles d'Anacréon, mais opposées par la pureté de la morale à la lubricité de celles d'Anacréon. Le second renferme des poésies héroïques & des élégies ; le troisieme des satyres avec des notes. II. *Orationes*, Rome, 1704, 2 vol. in-8°. III. *Similitudines ex comœdia Dantis Aligherii, latinis totidem carminibus redditæ*, Rome, 1707, in-8°. IV. *Lexicon militare*, Rome, 1728 & 1739, 2 vol. in-folio. Outre l'explication des termes militaires, on trouve dans ce Dictionnaire des observations qui servent à éclaircir les écrivains anciens & modernes, & de savantes dissertations. V. *Miscellaneorum libri III*, Rome, 1725, in-8°. VI. *Fragmenta historiae de bello Hungarico*, Rome, 1726, in-12. VII. *Vocabularium architecturae adificatoriae*, Rome, 1734, in-4°. VIII. *Nomenclator, seu Lexicon agri-*

culturae, Rome, 1734, in-8°.

ARA, hérétique des premiers siècles du christianisme, prétendit que J. C. lui-même n'avoit point été exempt du péché originel.

ARABSCAH, docteur Musulman, est auteur de l'histoire de Tamerlan, qu'il a intitulée en bon Mahométan : *Les merveilleux effets du décret divin dans le récit des faits de Timur*. Il a encore fait d'autres ouvrages, entr'autres un traité de *l'unité de Dieu*. Cet écrivain mourut à Damas, sa patrie, en 1460.

ARACHNÉ, très-habile brodeuse de la ville de Colophon, osa un jour disputer à Minerve la gloire de faire un chef-d'œuvre en broderie. La déesse voyant que l'ouvrage de sa rivale étoit d'une beauté achevée, lui jeta sa navette à la tête : cet affront irrita Arachné au point, qu'elle se pendit de désespoir ; mais les dieux par pitié la changerent en araignée, qu'Ovide, à la fin de cette fable, dépeint de cette sorte :

*In latere exiles digiti pro cruribus
herent :*

*Cætera venter habet, de quo tamen
illa remittit*

*Stamen, & antiquas exercet aranea
telas.*

ARAGON, (Jeanne d') épouse d'Ascagne Colonne, prince de Tagliacozzi, se signala par son courage, par sa capacité dans les affaires ; mais s'étant mêlée dans les querelles que les Colonnes eurent avec Paul IV, on lui défendit de sortir de Rome, & on l'auroit même mise en prison, sans les égards dus à son sexe. Elle

mourut l'an 1577, fort âgée. Les vers que les beaux-esprits du tems firent à sa louange, ont été publiés à Venise en 1578.

ARANDA, (Emmanuel d') né à Bruges en 1612, vivoit encore en 1671. Il alla dans sa jeunesse en Espagne, d'où voulant revenir dans sa patrie, il fut pris par des corsaires d'Alger, & resta esclave pendant deux ans. De retour dans sa patrie en 1642, il donna une Histoire de sa captivité, avec un Sommaire des Antiquités de la ville d'Alger, qui a été imprimée à Bruxelles & à Paris, & traduite en anglois & en flamand. On en a donné une édition augmentée à Bruges en 1682.

ARANTON, (Jean d') né au Château d'Alex dans le Genevois en 1620, fut évêque de Geneve en 1660, & mourut le 4 juillet 1695. Le P. le Masson, général des chartreux, a écrit sa Vie in-8°. C'est un modele de conduite pour les prélats. Aranton fut l'admiration de son diocese, par la pureté de ses mœurs, & l'amour de ses ouailles, par sa bienfaisance & sa charité.

ARATOR, Ligurien, c'est-à-dire, né sur la côte de Genes, sous-diacre de l'église de Rome, présenta, en 544, au pape Vigile, les *Actes des Apôtres*, mis en vers latins, qu'on trouve avec d'autres poèmes latins, Venise, 1502, in 4°, dans la *Bibliothèque des PP.*, & séparément. Si on ne peut dire que ces vers sent beaux, on ne peut pas non plus les traiter de *plats*, comme ont fait certains critiques, qui dans un poème purement historique, ou, si l'on veut,

dans une histoire versifiée, ont sans doute prétendu trouver l'esprit de l'Enéide. Dans un siècle où la langue latine étoit mieux connue qu'aujourd'hui, le pape Vigile les trouva dignes d'être lus dans l'église. Le Pere Sirmond a publié une *Lettre en vers*, écrite par Arator à Parthenius. Ce poëte étoit aussi négociateur, il jouissoit de la confiance & de la considération publique, & fut, selon plusieurs auteurs, envoyé en ambassade, par Athalaric, auprès de l'empereur Justinien. Avant de s'engager dans l'état ecclésiastique, il avoit été secrétaire & directeur des finances d'Athalaric.

ARATUS, de Sicyone, échappé aux meurtriers de son pere Clynias, conçu, dès sa plus tendre jeunesse, le dessein de chasser les tyrans de sa patrie. Il s'associa quelques-uns de ses compatriotes animés du même esprit que lui, courut avec eux mettre le feu au palais de Nicoclès, tyran de Sicyone, & le contraignit de prendre la fuite. Aratus ayant procuré à ses citoyens le plus grand bien qu'il crut pouvoir leur faire, la liberté, il leur proposa d'entrer dans la confédération des Achéens, composée de treize villes, qui en tirèrent bien d'autres de l'esclavage, après l'avoir secouru elles-mêmes. Aratus fut général de cette ligue, & surprit la forteresse de Corinthe, en chassa le roi de Macédoine, délivra Argos de la tyrannie, réunit plusieurs villes à sa république, & mérita que Sicyone lui élevât une statue, avec le titre de *Sauveur*. Philippe II, roi

de Macédoine, le fit empoisonner, après se l'être attaché par une feinte amitié: Aratus supporta l'effet du poison, sans se plaindre, comme une maladie ordinaire. Un jour seulement ayant craché du sang en présence d'un ami qui étoit dans sa chambre: *Voilà*, dit-il; *le fruit de l'amitié des rois*. Il mourut l'an 214 avant J. C.

ARATUS, poète & astronome du tems de Ptolomée-Philadelphie, naquit dans la Cilicie, & fut un des courtisans d'Antigone-Gonatas, roi de Macédoine. Son poème sur l'astronomie, intitulé les *Phénomènes*, a été fort applaudi des anciens, quoique les vers soient négligés, & qu'Aratus soit plutôt versificateur que poète. On fait que dans les poèmes didactiques on ne demande ni l'élévation des pensées ni la force & l'élégance des expressions qu'on s'attend à trouver dans un poème épique, & qu'on s'attache plutôt à l'utilité des leçons qu'aux agrémens du style.

C'est ainsi que l'*Art poétique* d'Horace, dont les vers sont durs & prosaïques, n'en jouit pas moins d'un suffrage général. Le poème d'Aratus peut se diviser en trois parties. La première a pour objet l'énumération des constellations célestes, leur position respective, l'éclat plus ou moins grand dont elles brillent. Dans la seconde, Aratus traite des principaux cercles de la sphère. Dans la troisième, il détaille les constellations qui montent sur l'horizon ou qui descendent au-dessous, lorsque chacun des douze signes commence à paroître. Trois anciens auteurs ont traduit le poème

d'Aratus en vers latins: le premier est Cicéron. Il étoit jeune quand il fit cette traduction, sous le titre *Aratea*; mais la quantité de vers qu'il en cite dans son second livre de *naturâ Deorum*, prouve que dans un âge avancé il ne défavoit pas ce fruit de sa jeunesse. Il n'en est parvenu jusqu'à nous qu'environ les trois quarts. Grotius a suppléé ce qui manque. Le second traducteur d'Aratus fut Germanicus-César; le troisième, Festus-Avienus, qui écrivoit sous le regne des fils de l'empereur Constantin, ou peut-être même sous celui de Théodose I. On fait que S. Paul, dans le magnifique discours sur la divinité, qu'il prononça dans l'aréopage, a cité le poète Aratus: *Sicut & quidam vestrorum poetarum dixerunt: IPSIUS ENIM ET GENUS SUMUS* (Act. XVII, 28). C'est au commencement du poème qu'on trouve le passage cité. τῆ γὰρ καὶ γένος ἐσμεν. Cicéron a traduit:

NOS GENUS ILLIUS; nobis ille ominis
magno
 Dextera præsignat, &c.

Les meilleures éditions de son poème sont celle que Grotius publia en 1600, in-4^o, à Leyde; & celle d'Oxford, 1672, in-8^o. M. Pingré, célèbre astronome, chanoine & bibliothécaire de Ste. Genevieve, a donné une traduction françoise des *Aratées* de Cicéron, avec de bonnes notes; à la suite des *Astronomiques* de Manilius, Paris, 1786, 2 vol. in-8^o.

ARBACES, gouverneur des Medes pour Sardanapale, roi des Assyriens, s'unit avec Bele-

sis, gouverneur d'Assyrie, pour détrôner Sardanapale. Quelque tems après, ce roi fut obligé de se brûler lui-même dans son palais, & les conjurés partagèrent son royaume en trois. Arbaces eut l'empire des Medes, l'an 770 avant J. C. Cette monarchie dura 317 ans sous neuf rois, jusqu'à Astiages, chassé par Cyrus.

ARBAUD. V. PORCHERES.

ARBETION ou ARBLITION, soldat de fortune, s'éleva des plus bas degrés de la milice jusqu'au consulat, qu'il exerça sous l'empire de Constance en 355. On lui donna le commandement d'une armée contre les Allemands, qu'il vainquit dans un combat réglé. Jaloux de la réputation de Silvain, fils de Bonit, capitaine, Franc de nation, il contribua à le faire choisir pour général dans les Gaules, ayant le dessein de faire naître par-là quelque occasion de le perdre; ce funeste artifice lui réussit. En 357, il fut lui-même soupçonné de rébellion; mais il se tira d'affaire par le crédit des eunuques. Il fut envoyé ensuite par l'empereur Constance contre les Perses en 361; puis contre Julien l'Apostat, qui s'étoit révolté. Ce prince étant parvenu à l'empire, le fit un des membres de la chambre de justice établie à Chalcédoine contre les ministres de l'empereur Constance. Arbetion vivoit encore sous l'empereur Valens, qu'il servit utilement contre Procope. C'étoit un esprit, pernicieux, malfaisant, & dont l'envie s'acharnoit sur tous les gens de bien.

ARBOGASTE, comte,

Franc de nation, fut envoyé par Théodose dans les Gaules, où il défit & tua Victor, fils de Maxime. Cette victoire lui procura la dignité de préfet du prétoire. Arbogaste acquit une si grande autorité sur Valentinien, que ce prince n'étoit, pour ainsi dire, que son second. Arbogaste l'engagea dans une guerre contre les Francs, pour satisfaire une haine particuliere; mais cette guerre n'ayant pas été heureuse, l'empereur lui ôta la charge de général de ses armées. Arbogaste s'en vengea en le faisant étrangler par les eunuques. Le meurtrier fit empereur Eugene, & voulut soutenir ce fantôme de souverain contre Théodose. Il remporta d'abord une victoire contre ce prince; mais ayant eu ensuite du dessous, il se passa deux épées à travers le corps en 394.

ARBOGASTE, (S.) évêque de Strasbourg, mort en 678, eut la faveur de Dagobert, roi d'Austrasie. Par esprit d'humilité & de pénitence, il demanda en mourant d'être enterré au lieu où l'on exécutoit les criminels. Sa *Vie* a été écrite vers le milieu du douzième siècle par Othon, évêque de Strasbourg. C'est la même que celle qui a été publiée par le Pere Bosch, *Act. SS.*, t. 5, jul.

ARBOUSE, (Marguerite-Veny d') naquit en Auvergne. Louis XIII la tira du monastère de Saint-Pierre-de-Lyon, où elle étoit religieuse, pour lui donner l'abbaye de Notre-Dame du Val-de-Grace à Paris. Sa première pensée, en y entrant, fut d'y établir la réforme; & de la maintenir par de sages réglemens. Elle se démit elle-

même de son abbaye, en faveur de l'abbesse triennale, qui fut élue en 1626. Elle mourut en odeur de sainteté, la même année, à Sery près de Dunle-Roi, où elle étoit allée, pour rétablir la régularité dans un monastere. L'abbé Fleury a écrit sa Vie, in-8°, 1685.

ARBRISSEL, (Robert d') ainsi appelé d'un petit bourg de Bretagne où il prit naissance, fut archidiacre de Rennes. Il combattit dans ce diocèse la simonie & l'incontinence du clergé, deux vices très-communs dans son siècle. Il se retira ensuite à Angers, & de là dans la forêt de Craon, où il fonda une communauté de chanoines réguliers. Il sortit quelque tems après de sa solitude, sans se fixer nulle part, prêchant partout, & par-tout avec fruit. Le pape Urbain II, que le projet d'une croisade avoit fait venir en France, & qui se trouvoit à Angers pour la dédicace de l'église abbatiale de S. Nicolas, voulut connoître un homme dont la renommée publioit tant de merveilles. Il l'entendit prêcher le jour de la cérémonie avec une telle satisfaction, qu'il lui donna le titre de *Missionnaire apostolique*, avec plein-pouvoir d'annoncer l'Évangile par toute la terre. La multitude de ses disciples augmentant tous les jours, & les femmes qui le suivoient dans le fond des déserts, ne pouvant éviter

d'être mêlées avec les hommes, il chercha un lieu où elles pussent habiter avec bienséance, sans exciter la critique du public, formalisé de cette nouvelle maniere de prêcher & d'écouter l'Évangile. Il trouva ce lieu à l'extrémité du diocèse de Poitiers, dans un endroit appelé *Fontevraud* : c'est-là qu'il établit sa nouvelle famille. On fit d'abord des cabanes, pour se garantir des injures de l'air; Robert sépara ensuite les femmes d'avec les hommes, destinant celles-là à la prière, & ceux-ci au travail. Ses disciples devoient porter le nom de *Pauvres de J. C.*, & obéir aux femmes qui en étoient les servantes. Ces pauvres ne tarderent pas d'être riches; mais ces richesses étoient le fruit de leur travail; ils avoient défriché des marais, des landes & des bois. Outre le principal monastere, Robert en fonda plusieurs autres en diverses provinces. Mais comme le bien ne se fait pas sans contradiction, ses succès firent des envieux. On tâcha de calomnier son zele & sa vertu. Quelques personnes même estimables se laisserent prévenir, jusqu'à lui en écrire, pour qu'il se justifiât; entr'autres Geoffroi, abbé de Vendôme, & Marbode, évêque de Rennes (si pourtant la lettre qu'on en cite, est réellement de lui (*)); mais la vérité ne tarda pas à triompher.

(*) Le P. Alexandre & le P. de la Mainferme prétendent que cette lettre n'est pas de Marbodius; les continuateurs de *l'Histoire littéraire de la France*, ont prouvé qu'elle étoit de lui. Mais cela ne prouva rien contre Robert; Marbodius ne parle que d'après des bruits; toutes ses expressions respirent la charité. Il exhorte Robert à se corriger, s'il est coupable, ou à se justifier, s'il est innocent. Il découvrit ensuite

Geoffroi & Marbode se rendirent dans la suite ses apologistes & les coopérateurs de son zèle, & l'on ne comprend pas comment il s'est trouvé parmi les modernes des auteurs assez corrompus pour tenter de résusciter ces anciennes calomnies, confondues dans le tems même par tout ce qu'il y avoit de gens dignes de foi. Voyez l'*Histoire de l'ordre de Fontevraud*, la *Vie du B. Robert d'Arbrissel*, & l'*Institut de l'Ordre* par le P. Piquet, jésuite, Paris, 1642, & Angers, 1686, in-4°, & la *Dissertation Apologétique* pour le B. Robert d'Arbrissel, contre Bayle, par le P. Soris, in-8°, Anvers, 1701. Robert mourut le 24 février 1117, au prieuré d'Orsan, près de Linieres en Berry. Leger, archevêque de Bourges, conduisit son corps à Fontevraud, & y fit les cérémonies de ses funérailles, avec Raoul de Tours, Renaud d'Angers, & grand nombre de personnes de qualité. Louise de Bourbon, abbesse de Fontevraud en 1633, fit transporter le corps du fondateur dans un tombeau de marbre, que l'on orna d'une épitaphe qui exprime ses vertus d'une manière pittoresque & touchante; elle est très-bien faite pour ce tems-là; en voici quelques vers :

*Attrivit lorica latus, stis arida
fauces,
Dura fames stomachum, lumina
cura vigil.
Indulfit raro requiem sibi, rariùs
escam;
Guttura pascebat gramine, corda
Deo.
Legibus est subiecta caro dominæ
rationis,
Et sapor unus ei, sed sapor ille
Dous.*

En 1644, l'évêque de Poitiers fit l'examen de plusieurs miracles opérés par son intercession. Il est honoré, depuis sa mort, sous le titre de *Bienheureux*, & l'on trouve son nom dans les Litanies de son ordre. Il n'a cependant pas d'office particulier, & on dit la Messe de la Trinité le jour de sa fête.

ARBUTHNOT, (Alexandre) naquit en Ecoffe l'an 1538, d'une famille illustre. Après avoir fait son droit à Bourges sous le fameux Cujas, il fut fait principal, ou régent du college royal d'Aberdeen. Il s'étoit fait protestant peu de tems auparavant, & joua un rôle dans les troubles que cette religion suscita en Angleterre. Il fut deux fois membre des assemblées générales. On a de lui des *Discours* en latin sur l'*origine & l'excellence du droit*, Edimbourg, 1572, in-4°, & l'édition de l'*Histoire d'Ecoffe*,

la vérité, rendit justice à sa vertu, & protégea, en 1101, les missions qu'il fit en Bretagne. Il paroît même qu'il l'invita à venir instruire les fideles de son diocèse. Geoffroi de Vendôme fut également défabusé, & rendit justice à Robert. Il devint même son ami & son défenseur. Souvent il l'alloit voir à Fontevraud, où il fit une fondation considérable; il s'y bâtit aussi une maison, afin d'avoir la facilité de l'entretenir plus commodément; & plus d'une fois il lui aida à exécuter ses pieuses entreprises.

de Buchanan son ami, dont il adoptoit les maximes & le fanatisme de secte. Il mourut à Aberdée, en 1583, âgé de 46 ans. C'étoit un esprit faux & inconstant, propre à l'intrigue & aux petits maneges de parti.

ARC. *Voy.* JEANNE D'ARC.

ARCADIUS, empereur d'Orient, fils de Théodose-le-Grand, fut revêtu de la pourpre par son pere à l'âge de sept ans, en 383, & lui succéda en 395. Honorius, son frere, eut l'empire d'Occident. Ruffin, préfet du prétoire, le gouverna d'abord, & seconda son zele contre les Païens & les Ariens; mais n'ayant pu le déterminer à être son gendre, il ouvrit l'Orient aux Barbares. Ce traître ayant fini par une mort tragique, Arcadius plaça sa confiance encore plus mal. Eutrope, eunuque, qu'il fit son grand-chambellan, d'abord esclave, ensuite valet, & parvenu peu-à-peu, le conduisit comme une bête, selon l'expression de Zosime. Arcadius après s'être reposé de tout sur son eunuque, se reposa ensuite sur Eudoxie sa femme, à laquelle il sacrifia S. Jean-Chrysostome (*Voyez ce mot.*). Arcadius ne survécut pas long-tems à cette illustre victime de sa criminelle complaisance. Le premier jour de l'an 408, ce prince religieux & foible, doux & inconstant, timide & borné, à la fleur de son âge, n'ayant que trente ans, alla rendre compte du mal qu'il avoit fait, ou plutôt qu'il avoit laissé faire, pendant un regne de 13 ans, abandonné à la conduite de sa femme & de ses eunuques; heureux s'il a pu trouver son excuse dans la foi-

blesse de son courage ou dans les bornes de ses lumieres.

ARCAS, fils de Jupiter & de Calisto, donna son nom à l'Arcadie, celui de tous les pays de la Grece, dont on raconte le plus de fables. Quand Arcas fut grand, des chasseurs le présenterent au roi Lycaon son aïeul, qui ne le reconnut point. Ce prince inhumain, pour éprouver la puissance de Jupiter, qui étoit venu chez lui prendre l'hospitalité, lui servit dans un festin les membres d'Arcas qu'il avoit coupé par morceaux. Jupiter, indigné d'un accueil & d'une tentative aussi détestable, changea Lycaon en loup, & Arcas en ours, qu'il plaça dans le ciel auprès de sa mere: c'est la constellation de la petite Ourse.

ARCESILAUS ou ARCESILAS, de Pitane en Eolide, disciple & successeur de Crantor dans l'école Platonique, forma la secte appelée *la seconde Académie*. Ses principes étoient, qu'il falloit douter de tout, & ne rien affirmer. Ce système qui, réduit à ses justes bornes, est peut-être le seul raisonnable, devenoit le renversement de toutes les sciences, de la façon qu'Arcesilas l'enseignoit. Il est solidement réfuté dans le livre de Cicéron, intitulé: *Lucullus* (lib. 4. *Acad. Question.*) Comment, y est-il dit, » peut-on s'engager dans une » secte qui confond le vrai avec » le faux, qui nous ôte tout » usage de la raison & du jugement, qui nous défend de » rien approuver, & qui nous » dépouille de tous les sens? » Encore ces peuples Gimmé-
» riens,

» riens, qu'on dit ne voir jamais
 » le soleil, ont-ils quelques feux
 » & quelque crépuscule qui les
 » éclaire. Mais ces philosophes,
 » au milieu des profondes té-
 » nebres dont ils nous envi-
 » ronnent, ne nous laissent au-
 » cune étincelle dont la lueur
 » puisse nous éclairer. Ils nous
 » tiennent comme garottés par
 » des liens qui ne nous per-
 » mettent pas de faire aucun
 » mouvement. Car enfin nous
 » défend, comme ils font,
 » de donner notre consente-
 » ment à quoi que ce puisse
 » être, c'est réellement nous
 » ôter tout usage de l'esprit, &
 » nous interdire en même tems
 » toute action ». Arcefilaüs
 ne laissa pourtant pas d'avoir
 beaucoup de disciples, quoique
 sa conduite fût peu propre à
 lui donner de la considération
 & à inspirer de la confiance
 en ses leçons. Il passoit de la
 lecture à la débauche & à la
 crapule, & n'avoit d'autre regle
 de vie que le caprice & le goût
 du moment. On rapporte qu'il
 mourut d'un excès de vin,
 à l'âge de 75 ans, l'an 300
 avant J. C. Quelqu'un lui ayant
 demandé, pourquoi tant de dis-
 ciples quittoient les sectes de
 leurs maîtres, pour embrasser
 celle d'Epicure, tandis qu'au-
 cun Epicurien n'abandonnoit la
 sienne, pour se jeter dans une
 autre? Il répondit: « Parce que
 » des hommes on peut en faire
 » des eunuques; mais que des
 » eunuques on ne peut point
 » en faire des hommes ». Il
 eût été plus clair de répondre,
 qu'un homme peut bien s'abru-
 tir, mais qu'une fois abruti il
 ne sauroit guere revenir à son
 premier état. Voy. PYRRHON.

ARCHELAUS, roi de La-
 cédémone, se rendit maître de
 la ville d'Egis & de quelques
 autres places, & mourut après
 un regne de 60 ans, vers 800
 avant J. C.

ARCHELAUS, fils naturel
 de Perdicas, & selon quel-
 ques-uns, d'Alexandre, prédé-
 cesseur de Perdicas, s'empara
 de la couronne de Macédoine,
 après en avoir fait mourir l'hé-
 ritier légitime. Cet usurpateur,
 à la cruauté près, se conduisit
 en grand prince; il disciplina
 ses armées, fortifia ses places,
 équipa des flottes, & protégea
 les lettres & les arts. Les plus
 grands écrivains & les plus ha-
 biles artistes vinrent en foule
 à sa cour. Socrate y fut appelé:
 mais il répondit qu'il ne pou-
 voit se résoudre à aller voir
 un homme de qui il recevoit
 des biens qu'il ne pouvoit lui
 rendre. On croit que ce phi-
 losophe avoit un autre motif de
 son refus, le gouvernement dur
 de ce prince & les caprices tou-
 jours redoutables des tyrans.
 Un de ses favoris l'assassina l'an
 399 avant J. C., après un regne
 de 14 ans. L'histoire de Ma-
 cédoine, à cette époque, n'est
 pas bien sûre dans ses détails.

ARCHELAUS, fils d'Ar-
 chelaüs qui commanda en chef
 les troupes de Mithridate, ob-
 tint de Pompée le pontificat de
 Comane dans le Pont. Il servit
 quelque tems dans l'armée des
 Romains en Grece; mais ayant
 épousé la reine Bérénice, qui
 avoit fait étrangler depuis peu
 son premier mari, il se fit re-
 connoître roi d'Egypte. Son
 regne ne fut que de six mois,
 ayant été défait & tué par les
 troupes de Gabinus, général

Romain, vers l'an 56 avant J. C.

ARCHELAUS, petit-fils du précédent, fut fait roi de Cappadoce par Marc-Antoine. Il secourut ce général à la bataille d'*Actium* contre Auguste, & ne laissa pas de se maintenir sous cet empereur. Tibere, moins indulgent, voulut se venger de ce qu'il ne lui avoit rendu aucun devoir pendant son séjour à Rhodes, & l'invita de venir à Rome, sous les plus belles promesses; mais à peine fut-il arrivé, qu'il le fit enfermer dans une dure prison, où il mourut la 16me. année de J. C. Son royaume fut déclaré province de l'empire.

ARCHELAUS, fils d'Hérode-le-Grand, lui succéda dans le royaume de Judée, l'an 3me. de J. C. Il commença son règne en faisant assassiner 3000 Juifs, mécontents de ce qu'on avoit mis à mort ceux qui avoient arraché un aigle d'or sur le portail du temple. Il partit ensuite pour Rome. Auguste confirma sa royauté; mais il ne lui donna que la moitié des états de son pere; & sur les plaintes qui s'éleverent contre lui, il l'exila à Vienne dans les Gaules. Il y mourut l'an 6me. de J. C. C'est cet Archelaüs dont il est parlé au chap. 2 de S. Matthieu, & dont S. Joseph connoissoit sans doute la cruauté, lorsqu'apprenant qu'il avoit succédé à son pere, il jugea qu'il étoit prudent de ne pas retourner en Judée.

ARCHELAUS, philosophe Grec, disciple d'Anaxagore, enseigna la doctrine de son maître avec quelques changemens. Il erra dans la physique & la

morale, quoiqu'on lui eût donné le surnom de *Physicien*, parce qu'il apporta le premier la physique de l'Ionie à Athenes. Il soutenoit, commé Anaxagore, que tout se forme par des parties semblables; que toutes les actions sont indifférentes, & qu'elles ne sont justes ou injustes, que parce que les loix & la coutume les ont rendues telles; erreur que les philosophes de ce siècle essaient de ressusciter, & qui renverse le fondement de toute morale. Cet Archelaüs, qui philosopheoit ainsi vers 444, fut le maître de Socrate.

ARCHELAUS, célèbre sculpteur, fils d'Apollonius, étoit de Priene, ville d'Ionie. Il fit en marbre l'*Apothéose d'Homere*, sous l'empereur Claude, à ce qu'on croit. Ce monument fut détérré en 1658, dans une campagne appartenant aux princes Colonnes, & où l'on prétend que l'empereur Claude avoit une maison de plaisance.

ARCHELAUS, évêque de Cascar ou Cashgar, dans la Mésopotamie, s'illustra autant par sa piété que par son savoir. Il confondit Manès l'an 277, dans une conférence, dont la Relation subsiste encore en latin, traduite par Zacagni sur le grec. Cette Relation ne fut point écrite par Archelaüs, comme quelques auteurs l'ont avancé. S. Jérôme croyoit qu'elle avoit été traduite en grec par Hégémoine; mais Photius prouve qu'Hégémoine en est l'auteur. Ce point d'histoire a été fort bien éclairci par Joseph Assemani (*append. ad tom. 1, Biblioth. orient, p. 45*).

ARCHEMOR, fils de Lycurgue, roi de Némée, fut mis par sa nourrice sur une plante d'ache, tandis qu'elle étoit à montrer une fontaine aux princes qui alloient assiéger Thebes; un serpent le piqua, & il mourut de cette blessure. Lycurgue voulut punir de mort la négligence de la nourrice; mais les Argiens la prirent sous leur protection. Ce fut en mémoire de cet accident que furent institués les jeux Néméens, qui se célébroient de trois en trois ans. Les vainqueurs se mettoient en deuil, & se couronnoient d'ache.

ARCHIAS, poète Grec, est plus connu par le plaidoyer éloquent, que Cicéron prononça en sa faveur, que par les petits Fragmens qui nous restent de lui. Il vivoit vers l'an 60 avant J. C. — Il y a un autre **ARCHIAS** que la ville de Corinthe regarde pour son fondateur.

ARCHIDAME, fils & successeur d'Agéfilas II, roi de Sparte, vainquit les Arcadiens, repoussa les attaques d'Épaminondas contre Lacédémone, secourut les Tarentins, & fut tué par les Lucaniens l'an 338 avant J. C. Ce fut un prince digne des plus grands éloges, par ses belles actions dans la guerre, & par les autres circonstances de sa vie. Les anciens nous ont conservé plusieurs de ses bons-mots. Quelqu'un demandant à Archidame, jusqu'où s'étendoit le domaine des Lacédémoniens? Il répondit : *Par-tout où ils peuvent étendre leurs lances.* Maxime affreuse, mais malheureusement mise en pratique dans tous

les siècles, & chez tous les peuples. Il écrivit à Philippe de Macédoine, fier du succès de ses armes : « Que s'il regardoit son » ombre au soleil, il ne la trou- » veroit pas plus grande qu'elle » n'étoit avant la victoire ».

ARCHILOQUE, poète grec, naquit à Paros, florissoit vers l'an 664 ou 684 avant J. C. C'étoit le poète le plus satyrique de l'antiquité. Quand il étoit las de déchirer ses amis ou ses ennemis, il médisoit de lui-même. Ce sont ses vers qui nous apprennent qu'il étoit né d'une mere esclave, que la faim l'obligea de quitter son pays, qu'il se fit détester par-tout où il put se faire connoître, & qu'il étoit livré à toute sorte de dérèglements. Il se déchaîna avec une rage si envenimée contre Lycambe, qui, contre sa parole, avoit promis sa fille à un concurrent plus riche, que le bonhomme se pendit de désespoir. Sa fureur s'étendit jusques sur la famille de ce malheureux imbécille, & avec tant de violence, qu'elle ne voulut pas survivre aux satyres de cet enragé. Archiloque fut aussi licencieux dans ses vers, que médisant, Lacédémone défendit à ses citoyens de lire ses Poésies; & l'empereur Julien en faisant une comparaison des mœurs chrétiennes avec celles des païens, bien honorable au christianisme, dit à un des pontifes que « le moyen d'imiter les chré- » tiens, est d'éviter les lectures » obscenes, en particulier celle » des écrits d'Archiloque ». On en trouve des fragmens dans les Poètes Grecs, Geneve, 1606 & 1614, 2 vol. in-fol. Il fut un des premiers qui se servirent

des vers iambes. Son style est plein de force, de hardiesse, de feu, de véhémence & d'énergie; on l'a comparé à un philosophe célèbre de nos jours, qui pour la véhémence & l'atrocité des injures, ainsi que par la licence de ses écrits, peut être considéré comme l'Archiloque du 18^e. siècle. Ce satyrique assassin fut assassiné lui-même: on se vengea par le fer, du poignard que ses iambes enfonçoient dans le cœur.

ARCHIMEDE, de Syracuse, d'une famille illustre, & parent d'Hiéron, qui en étoit roi, préféra l'étude des mathématiques à l'élevation que sa naissance lui promettoit. Hiéron, son ami & son souverain, conversoit journellement avec lui sur la théorie & la pratique des sciences qu'il cultivoit. On prétend qu'un jour comme il expliquoit à Hiéron les effets des forces mouvantes, il osa lui dire, que s'il avoit une autre terre que notre globe pour placer ses machines, il leveroit celle-ci à son gré. Ce trait, que plusieurs historiens racontent, a été regardé comme une fable par quelques modernes, on ne sait pourquoi; car l'assertion d'Archimede est très-raisonnable & très-vraie. Il ne faudroit pas même que ses machines fussent d'une grande force pour produire cet effet. Quant à la sphere de verre, dont on dit que les cercles suivoient les mouvemens de ceux du ciel; c'étoit sans doute une espece de planétaire, moins parfait peut-être que ceux d'aujourd'hui. L'histoire des miroirs ardents dont il se servit pour brûler les vaisseaux de

Marcellus, qui assiégeoit Syracuse, a été traitée de conte par Descartes; cependant le Pere Kircher en a fait voir la possibilité. « Supposons », dit ce savant physicien dans sa *Magia Catoptrica*, « les principes » suivans. 1^o. Plus un miroir » droit a de surface, plus il ré- » fléchit de lumiere, sur le plan » qu'on lui oppose; n'a-t-il » qu'un pied de surface, il n'en » verra qu'un pied de lumiere » sur la muraille, encore faut- » il qu'elle soit près; l'expé- » rience nous apprend qu'il ne » lui enverroit que le quart de » cette quantité, s'il en étoit » à 100 pieds. 2^o. Cette lu- » miere est composée d'une in- » finité de rayons réfléchis par » les différens points de la » surface du miroir. Dirigez » donc un second miroir plan » vers le même endroit que le » premier, la lumiere & la » chaleur qu'il y aura, sera » double; elle seroit triple si » vous dirigiez de la même » maniere un troisieme miroir » plan; & ainsi des autres à » l'infini. 3^o. Pour prouver que » l'intensité de la lumiere & » de la chaleur est en raison » directe des surfaces réfléchis- » santes, j'ai pris cinq miroirs; » je les ai exposés au soleil, » & j'ai éprouvé que la lu- » miere réfléchie par le premier » me donnoit moins de cha- » leur, que la lumiere directe » du soleil; avec deux miroirs » la chaleur augmentoit consi- » dérablement; trois miroirs » me donnoient une chaleur à » peine supportable; & celle » que me causoient cinq mi- » roirs dirigés vers un même » point, étoit tout-à-fait in-

» supportable. J'ai donc conclu
 » qu'en multipliant & en diri-
 » geant de cette maniere les
 » miroirs plans, non-seule-
 » ment j'aurois de plus grands
 » effets, que ceux que l'on a
 » au foyer des miroirs para-
 » bolyques, hyperboliques &
 » ellyptiques ; mais j'aurois
 » ces effets à une plus grande
 » distance ; cinq miroirs me les
 » ont donnés à 100 pieds. Quels
 » phénomènes terribles n'au-
 » roit-on pas, si on employoit
 » mille miroirs ! Je prie donc
 » instamment les mathémati-
 » ciens qui s'adonnent à la ca-
 » toptrique de tenter avec soin
 » cette expérience ; ils éprou-
 » veront qu'il n'est point de
 » machine catoptrique aussi
 » propre que celle-ci, à brû-
 » ler à une certaine distance ».
 M. de Buffon a suivi & per-
 fectionné cette théorie du jé-
 suite. Son miroir est composé
 d'environ 400 glaces planes,
 d'un demi-pied en quarré. Il
 fond le plomb & l'étain à 140
 pieds de distance, & allume le
 bois beaucoup plus loin. Ainsi
 celui d'Archimede, qui brûloit
 à la portée du trait, (c'est-à-
 dire, à 150 ou 200 pieds), ne
 doit pas être regardé comme
 une chimere. Une autre gloire
 de ce célèbre mathématicien,
 est d'avoir inventé des machi-
 nes & des batteries, soit pour
 l'attaque, soit pour la défense
 des villes, dont sa patrie se
 servit avec avantage. Ses con-
 noissances n'étoient pas bornées
 aux mathématiques seules. Un
 orfèvre ayant mêlé du cuivre
 avec de l'or dans une cou-
 ronne d'or pour le roi, il trouva
 le secret (alors inconnu, au-
 jourd'hui très-commun) de dé-

couvrir la fraude ; il conçut
 tant de joie de cette décou-
 verte, qu'il sortit brusquement
 du bain, sans s'appercevoir
 qu'il étoit nu, en criant : *Je l'ai
 trouvé ! je l'ai trouvé !* Marcellus,
 ayant enfin, après un long
 siège, surpris Syracuse, or-
 donna en entrant dans la ville
 que l'on épargnât Archimede ;
 mais l'application de ce mathé-
 maticien à ses études, lui coûta
 la vie. Fortement occupé de la
 solution d'un problême, il ne
 fut la prise de la place, que
 lorsqu'un soldat se présenta à
 lui, pour lui ordonner de venir
 parler à son général. Le philo-
 sophe le pria d'attendre un
 moment, jusques à ce qu'il eût
 fini son opération géométrique ;
 mais le soldat, ne comprenant
 rien à ce qu'il lui disoit, le
 perça de son épée, l'an 212
 avant J. C. La mort de ce
 mécanicien causa une douleur
 vive au général Romain, il
 traita ses parens avec une dis-
 tinction marquée, & lui fit
 élever un tombeau, sur lequel
 on voyoit un cylindre & une
 sphere. Cicéron, questeur en
 Sicile, découvrit ce monument
 de la vénération de Marcellus
 pour ce mathématicien. Nous
 avons de lui quelques Traités,
 dont nous sommes redevables
 aux Grecs qui se réfugièrent
 en Italie après la prise de Con-
 stantinople. Les éditions les plus
 recherchées sont ; celle de
 Londres, in-4^o, en 1675, &
 celle de Paris, 1615, in-fol.,
 qui est la meilleure. Voyez les
 Recherches sur la vie d'Archimede,
 par M. Melot, dans le
 14e. vol. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres.*

ARCHINTO, (Octave) créé comte de Barate par Philippe III, roi d'Espagne, étoit d'une famille illustre du duché de Milan, qui prétend descendre des rois Lombards. C'étoit un des plus grands antiquaires du XVIe. siècle. On a publié le *Recueil des Antiquités* qu'il avoit réunies, en un vol. in-folio, sans nom de lieu ni d'année. Cet ouvrage est fort rare.

ARCHITRENIUS. Voyez HANTEVILLE.

ARCHON, (Louis) chapelain de Louis XIV, naquit à Riom en Auvergne en 1645, où il mourut en 1717. On a de lui l'*Histoire de la chapelle des Rois de France*, Paris, 1704-1711, 2 vol. in-4°, pleine de recherches curieuses. Le premier volume renferme l'histoire de la chapelle des rois de France de la première & seconde race; & le second l'histoire de la chapelle de la troisième race. Ce n'est pas une simple liste des officiers de cette chapelle; mais une histoire édifiante de leur piété, & un récit historique de leurs vertus, de leur libéralité & de leur mort.

ARCHYTAS, de Tarente, embrassa la philosophie de Pythagore, & fut son huitième successeur dans la profession de cette secte. Également profond dans la géométrie & la mécanique, il enrichit celle-ci de la vis & de la poulie, & rendit service aux hommes en appliquant les mathématiques aux choses d'usage. Eutocius rapporte, qu'il trouva la duplication du cube, découverte plus utile que celle d'un pigeon volant qu'on prétend qu'il fit. Ses exercices de l'école ne

l'empêchèrent pas d'être un grand-homme d'état & un bon général d'armée. Il eut différens emplois, & les remplit tous avec autant d'intelligence que d'industrie. Ce philosophe pythagoricien fut trouvé mort sur les côtes de la Pouille, où un naufrage l'avoit jeté. Il florissoit l'an 408 avant J. C. Porphyre nous a conservé un fragment d'Archytas. M. Jean Gramm, Danois, en a donné une édition, avec la traduction latine. Il l'a ornée d'une belle dissertation sur ce philosophe guerrier & politique, in-4°, à Coppenhague.

ARCO, (Nicolas) de la famille des comtes d'Arco de Bavière, est compté par Paul Ubaldini, parmi les écrivains de Vérone, peut-être parce qu'il avoit une demeure & des biens dans le territoire de cette ville. Le comte d'Arco, poète & historien, mourut en 1546. On a de lui un *Recueil de vers latins*, 1546, in-4°, peu connu, selon la remarque de Scipion Maffei, parce que ce livre est fort rare. Dans une lettre qui est à la fin, on cite les ouvrages suivans du même auteur: *Hymni Ecclesiastici; Conflictus Ticinensis; De Laudibus olivæ; Obsidio Viennæ*; tous en vers.

ARCQ, (Philippe-Auguste DE SAINTE-FOY, chevalier d') né à Paris, mort à Tulle, avant l'an 1780, où il avoit été exilé, a cultivé les lettres avec goût. On a de lui: I. *Mes Loixirs*, 1755, in-12, traduits en allemand, Helmstadt, 1759. C'est un recueil de pensées, la plupart agréables & instructives, & quelques-unes paradoxales. Ce qui n'est pas un

petit éloge pour un homme du monde du 18e. siècle, c'est d'y avoir non-seulement respecté la religion, mais encore de s'y être élevé avec zèle contre ceux qui l'attaquent. II. *Le Palais du Silence*, 1754, in-12, roman écrit avec délicatesse, dont le but est d'inspirer l'horreur du vice & l'amour de la vertu. « Il seroit à » souhaiter, dit un critique » estimé, que les trois quarts » des auteurs modernes allas- » sent faire un peu de séjour » dans ce Temple ». III. *Lettres d'Osman*, roman. IV. *La Noblesse militaire*, 1756, in-12, qu'il opposa à la *Noblesse commerçante* de l'abbé Coyer. V. *Histoire générale des Guerres*, 1756, in-4°, 2 volumes qui devoient être suivis de plusieurs autres. Quoique bien écrit, cet ouvrage un peu superficiel, n'a pas été bien accueilli. VI. *Histoire du commerce & de la navigation des Anciens & des Modernes*, 1758, 2 vol. in-12; plein de recherches, de vues sages & utiles. L'auteur a profité de ce que Huet & Pluche ont écrit sur la navigation & le commerce des anciens.

ARCUDIUS, (Pierre) prêtre Grec de l'isle de Corfou, vint étudier à Rome. Grégoire XIV l'envoya en Pologne & en Russie pour travailler à l'extinction du schisme des Grecs dans ces régions. Au retour de son voyage, qui fut assez heureux, mais dont les fruits ne subsisterent guere, il s'attacha au cardinal Borghese, & mérita sa protection & son estime. Nous avons de lui : I. Un ouvrage savant, intitulé : *De concordia Ecclesie Occiden-*

talis & Orientalis, in septem Sacramentorum administratione, imprimé à Paris, en 1672, vol. in-4°. II. *Utrum detur Purgatorium?* Rome, 1632, in-4°. III. *De Purgatorio igne*, ibid., 1637, in-4°. IV. *Opuscula de Processione Spiritus Sancti*, ibid., 1630, in-4°. Le fond de ces ouvrages, & de quelques autres du même auteur, est très-estimé; mais l'ordre y manque quelquefois, & le style en est un peu négligé. Ils sont sur-tout propres à défendre l'église Romaine & sa croyance contre le schisme des Grecs: & c'est ce qui l'a rendu odieux au parti de la petite église, & lui a attiré plus d'une sorte de sarcasmes de la part des écrivains de cette secte. Léon Allatius, auteur érudit, & Grec lui-même, zélé pour l'union, lui rend plus de justice: il paroît cependant l'accuser d'un excès de zèle, en disant qu'il haïssoit jusqu'au nom même des novateurs; mais en réfléchissant bien sur les fruits de l'esprit d'innovation, & sur ce qu'on appelle *Novateurs*, on se persuadera que ce jugement est plutôt un éloge qu'une critique. L'abbé Renaudot semble l'accuser, de s'être proposé de décrier l'église Grecque: mais quoi qu'il en soit de cette intention supposée, comme il s'agit des Grecs tombés dans le schisme, l'ignorance & la superstition, il est à croire qu'Arcudius ne leur a pas fait grand tort. L'on ignore l'année précise de sa mort, arrivée à Rome au college des Grecs. Il vivoit encore en 1633, lorsque Léon Allatius publia ses *Apes uròanò*; mais il étoit mort en 1637, quand Pantaléon Ligaridius imprima son traité de *Purgatorio*,

ARDENE. Voyez ROME.

ARDSCHIR Babeghan ou ARTAXERCÈS, premier roi de la dynastie des Sassanides en Perse, reprit la couronne de ses ancêtres sur Ardavan, qui l'avoit usurpée. Il vainquit & mit à mort le pere & le fils; & cette victoire le fit roi l'an 223 de J. C. Il nous a laissé un Journal exact de ses actions particulieres & publiques; il est à croire qu'il n'est pas toujours scrupuleusement vrai, & qu'il ne dit pas tout, quoiqu'il rapporte quelques fautes qui lui sont échappées. Il ne négligea ni l'utile, ni l'agréable. Il enrichit son état des plus beaux monumens d'architecture. Il joignit à l'histoire de sa vie, un ouvrage intitulé : *Regles pour bien vivre*, adressées aux princes & aux sujets. Les maximes de ce monarque étoient : « Que le peuple est » plus obéissant quand le roi » est juste. Que le plus » méchant de tous les princes, » est celui que les gens de bien » craignent, & duquel les mé- » chans esperent ». Il vouloit que les peines fussent proportionnées aux fautes, & il répétoit souvent à ses officiers : *N'employez pas l'épée, quand la canne suffit*. Il mourut l'an 238, après 15 ans de regne.

ARELLI. Voy. AURELLIS.

AREMBERG, (Jean de Ligne, comte d') se signala en différentes rencontres pour le service de la maison d'Autriche. Charles-Quint le fit chevalier de la toison d'or; Philippe II lui donna le gouvernement de la province de Frise, & l'empereur Maximilien érigea la terre d'Aremberg en

principauté, qu'il fit membre du cercle du Bas-Rhin. Il fut tué dans une bataille donnée contre les mécontents des Pays-Bas, le 24 mai 1568, dans le territoire de Groningue.

AREMBERG, (Philippe-Charles-François duc d') né le 10 mai 1663, s'illustra par ses exploits contre les Turcs, & mourut des blessures reçues à la bataille de Salankemen, le 25 août 1691.

AREMBERG, (Antoine d') comte de Seneghem, fils de Charles duc de Croy, d'Arichot, d'Aremberg, &c., & d'Anne duchesse de Croy & princesse de Chimay, entra chez les capucins, le 4 mars 1616, à l'âge de 23 ans, prit le nom de *Charles*, & se distingua dans différens emplois pendant 40 ans. Il a écrit : I. *Flores Seraphici*, où il trace rapidement la vie de ceux qui ont illustré son ordre depuis 1525 jusqu'en 1580. Les gravures, dont cet ouvrage est orné, furent faites aux dépens de sa famille. II. *Seraphicus clipeus*, Cologne, 1643, 5 vol.

ARENA ou DU SABLE, (Antoine de) naquit à Souliers, dans le diocèse de Toulon. Il fit d'abord quelques mauvais livres sur la jurisprudence, & se consola du peu de vogue qu'ils eurent, par ses vers macaroniques. On sait que cette poésie, que Merlin Coccaie rendit célèbre en Italie, consiste à enfiler confusément des mots moitié latins, moitié françois, moitié provençaux, & d'en faire un mélange d'un goût barbare. Le principal ouvrage du poète Provençal dans ce genre, est sa *Description de la guerre*

de Charles-Quint en Provence, imprimée à Avignon, très-rare de cette édition, en 1537; réimprimée en 1747, in-8°, à Paris, sous le nom d'Avignon. Il y a encore d'autres poésies macaroniques du même auteur: *De Bragardissima villa de Sole-riis*, &c., 1670, in-12. Il mourut en 1544, étant juge de St. Remi près d'Arles.

ARESI, (Paul) né à Crémone vers 1574, se distingua dans l'ordre des Théatins, & fut ensuite évêque de Tortone, dans la Milanez. Il cultiva & protégea les lettres. On a de lui des Sermons en latin, des livres de philosophie, de théologie, de mysticité, & un savant ouvrage sur les devises sacrées, en italien, in-fol., & imprimé aussi in-4°, à Milan, 1625, 8 tomes. Ce prélat mourut dans sa ville épiscopale, en 1644.

ARETÆUS de Cappadoce, médecin Grec de la secte des Pneumatiques, vivoit sous Jules-César, ou sous Trajan. On a de lui divers Traités de médecine, dont le principal est celui des *Maladies aiguës*. Boerhaave en a donné une édition grecque & latine, à Leyde, en 1735, in-fol., avec de savantes notes: celle de Wigan à Oxford en 1723, in-fol., est aussi fort estimée. Ce médecin étudioit la nature, plus que les livres. Son style est concis & ferré, comme celui d'Hippocrate.

ARETAS, roi des Arabes, étoit beau-pere d'Hérode-Antipas, & un des plus ardens persécuteurs des premiers chrétiens. Un de ses officiers faillit d'enlever S. Paul à Damas, en

faisant garder toutes les portes, pour que le saint apôtre ne pût lui échapper. Mais le zele ingénieux des fideles rendit ses recherches vaines. Ils descendirent S. Paul du haut des murs de la ville dans une corbeille, & le sauverent ainsi des mains de ses ennemis, l'an 41 de J. C. C'est l'Apôtre lui-même qui raconte ce danger imminent, dans le touchant tableau qu'il fait de ses souffrances, 2e. épître aux Corinth., chap. 11.

ARETAS, évêque de Césarée en Cappadoce, au Xe. siècle (comme le prouve Bernard de Montfaucon, *Palaeograph. græca*, pag. 43 & 275), est auteur d'un *Commentaire sur l'Apocalypse*, qui a été imprimé en grec & en latin, à Paris, 1631, in-fol. Il se trouve en latin dans la *Bibliothèque des Peres*.

ARETHUSE, fille de Nérée & de Doris, & compagne de Diane, préféroit la chasse à la tendresse d'Alphée, qui l'aimoit passionnément. Les dieux, pour la délivrer de ses poursuites, la métamorphosèrent en fontaine, & l'amant en un fleuve, qui malgré son changement, portoit ses eaux sans mélange au travers de la mer, & alloit se joindre à la fontaine d'Aréthuse en Sicile.

ARÉTIN, (Guy) vit le jour à Arrezzo. Il entra dans l'ordre de S. Benoît, & devint abbé. Il substitua aux six lettres de l'alphabet romain, dont on se servoit dans le plainchant grégorien, les syllabes, *ut, re, mi, fa, sol, la*, qu'il tira des trois premiers vers de l'hymne: *Ut queant laxis*, &c.,

composé par Paul Diacre, & simplifia tellement l'art du chant, qu'il apprenoit dans un an à un enfant, ce qu'un homme d'un âge avancé pouvoit à peine apprendre dans dix. & vingt. Le pape Jean XIX admira son invention, & le fit venir à Rome (Voyez dans le *Dictionnaire de Musique* de M. Brofard, l'analyse des ingénieuses découvertes de Guy Arétin). Ce bénédictin floriffoit vers l'an 1028. Il laiffa deux livres fur la Musique. Voyez MURS Jean.

ARÉTIN, (Léonard) ainfi appellé, parce qu'il étoit né à Arezzo en 1370. Son nom de famille étoit Bruni. Après avoir fait fes premières études dans fa patrie, il vint à Florence, où il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la jurisprudence & à la politique. Il apprit la langue grecque fous Emmanuel Chryfoloras. La réputation de fes talens & de fon favoir, fécondée des bons offices du Poggé, fon intime ami, lui mérita, dans un âge encore peu avancé, la place de fecrétaire des brefs fous Innocent VII, qu'il remplit avec diftinction pendant le regne de ce pontife & de quatre de fes fucceffeurs. Il fe trouva au concile de Conftance en 1415, avec Jean XXIII. Ce pape y ayant été déposé, Arétin jugea qu'il y avoit peu de sûreté à Conftance pour ceux qui avoient fuisi fon parti, & s'enfuit fecrettement de cette ville. Il revint à Florence, où il confacra entièrement à fon goût pour les lettres, & à la compofition de divers ouvrages, le loisir que lui laiffaient fes différentes charges. Il fut

employé à plusieurs ambaffades par fa république, dont il étoit chancelier, & mourut en 1444. De magnifiques obfeques lui furent faites aux dépens du public; on prononça fon oraison funebre, pendant laquelle, fon corps étant déposé dans l'église, l'orateur, par ordre des magiftrats, le couronna de laurier. Léonard Arétin doit être regardé comme un des plus beaux génies de fon ficle, & l'un de ceux qui firent époque à la renaissance des lettres. Historien, orateur, polygraphe, traducteur, il ne réuffit pas également dans tous ces genres; mais il furpaffa la plupart de fes contemporains, fur-tout dans l'hiftoire. On a de lui un grand nombre d'ouvrages imprimés: les principaux font: I. *Trois livres de la Guerre punique*, qu'il a prefque tous pris de Polybe, & qui peuvent ferver de fupplément à quelques-uns de ceux qui nous manquent dans Tite-Live, 1537, in-8°. II. *L'Hiftoire de l'ancienne Grece fabuleufe & de Rome*, fous le titre d'*Aquila volante*, Venife, 1543, in-8°. III. *De bello Italico adverfus Gothos gefto libri IV*, 1470, in-fol. IV. *Historiarum Florentinarum libri XII*, 1610, in-8°, qu'il traduifit en italien, 1476, in-fol. V. Des traductions latines de quelques *Vies* de Plutarque, des *Politiques* & des *Economiques* d'Aristote. VI. *De studiis & litteris*, réimprimé en 1642 par les foins de Naudé. VII. *Epistola*. Ce dernier ouvrage eft tort eftimé, tant pour le ftyle, qu'à caufe de diverfes notices importantes pour l'hiftoire de ce tems-là. L'abbé Mehus en

donna à Florence, en 1741, une nouvelle édition, 2 vol. in-8^o, avec des notes & la Vie de l'auteur.

ARÉTIN, (Pierre) bâtard de Louis Bacci, gentilhomme d'Arezzo, né le 20 avril 1492, fit l'essai de son talent poétique par un sonnet contre les indulgences. Des indulgences, il passa aux rois, & les outragea avec une hardiesse si brutale, qu'il fut appelé *le fléau des princes*. Charles V & François I furent assez bons pour payer à cet impudent le silence, qu'ils auroient dû lui imposer d'une autre manière. Des princes d'Italie, moins complaisans que ces deux rois, n'employèrent que le bâton pour le faire taire, & s'en trouverent mieux. Les présens, loin de le calmer, ne faisoient qu'augmenter sa rage. Charles-Quint à son retour d'Afrique, lui envoya, pour l'engager à se taire, une chaîne d'or de la valeur de cent ducats: *Voilà*, dit le satyrique, *un bien petit don, pour une si grande sottise*. Il se vançoit, « que ses livres belles faisoient plus de bien » au monde, que les sermons ». On disoit de lui « que sa plume lui avoit assujetti plus » de princes, que les princes n'avoient subjugué de peuples ». Il fit courir une médaille, où son buste étoit gravé d'un côté avec ces mots: *Il divino Aretino*; de l'autre on le voyoit sur un trône, recevant les envoyés des princes. Cet homme divin étoit le plus lâche & le plus bas de tous les adulateurs, lorsqu'il manquoit de pain. Ses panégyriques alors étoient aussi outrés que ses satyres. Personne n'étoit plus

importun que lui, quand on lui avoit donné quelque espérance, ni plus insolent, quand il avoit obtenu ce qu'il demandoit. Il répondit à un trésorier de la cour de France, qui venoit de lui payer une gratification: « Ne soyez pas surpris si je garde le silence. J'ai usé mes forces à demander, il ne m'en reste plus pour le remercier ». L'Arétin, pour mieux parvenir à ses fins, usoit du secret des charlatans. Il se vançoit beaucoup: moyen toujours sûr d'en imposer à la multitude. On peut même le regarder comme un prodige d'effronterie à cet égard. Après avoir passé en revue dans ses écrits les poètes de son tems, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros: « A moi, dit-il, qui fais donner du relief aux vers & du nerf à la prose, & non à ces écrivains vains dont l'encre est par fumée, & dont la plume ne fait que des miniatures... L'éloge que j'ai fait de Jules III (écrit-il ailleurs) respire quelque chose de divin. Ces vers, par lesquels j'ai sculpté les portraits de Jules, de Charles, de Catherine & de François, s'élevant, comme des colosses d'or & d'argent, au-dessus des statues de marbre & de bronze que les autres érigent à leur gloire. Dans ces vers, dont la durée égalera celle du soleil, on reconnoît l'arrondissement des parties, le relief des muscles, tous les replis des passions cachés. Si j'avois prêché Jésus-Christ, comme j'ai loué l'empereur, j'aurois amassé plus de trésors

» dans le ciel, que je n'ai de
 » dettes sur la terre». L'Arétin
 se déshonora encore plus par
 ses *Ragionamenti*, divisés en
 trois parties; par ses Lettres
 & par ses Sonnets sur les seize
 postures, gravées par Marc-
 Antoine de Bologne, d'après
 les dessins de Jules Romain, en
 1525. Tout ce que la lubricité
 la plus raffinée peut inventer
 de plus abominable, se trouve
 dans ces infâmes ouvrages.
 Les turpitudes de la dépravation
 la plus outrée y sont dévoilées,
 avec une impudence qui révolte
 & contre le peintre & contre le poëte.
 Il mourut à Venise, vers 1557, à l'âge
 de 66 ans. On raconte d'après
 Laurent Politien, que l'Arétin
 se mit si fort à rire en écoutant
 des discours sales, qu'il renversa
 la chaise sur laquelle il étoit
 assis, & qu'en tombant il se
 cassa la tête & mourut sur
 l'heure. Dans le discours *sur la
 liberté des écrivains*, qui fait
 partie des épîtres latines du
 chancelier de l'Hôpital, on
 trouve de très-beaux vers qui
 semblent nous apprendre que
 l'Arétin finit ses jours par la
 corde à Venise; cette république
 étant sans doute de moins
 bonne composition que les monarques
 qui le laissoient parler
 à son aise.

*Nuper Aretinus Venetæ se clauserat
 urbis*

*Atenibus; unde, velut celsâ sublimis
 in arce,*

*Omnes Europæ Reges figebat acutis
 Incessans jaculis & diræ verberare
 linguæ :*

*Atque illum missis omni regione
 tyranni*

*Placabant donis; tantum mala
 vatis avari*

*Lingua potest! at ei clara tutela
 nec urbis*

*Profuit, Ionio longè regnantis in
 alto,*

*Non circumfusa miserum texere
 paludes*

*Quin meritas læso pœnas exsolveret
 orbi*

*Terrarum, dignum vel haberet carmine
 funem.*

Apostolo Zeno a nié ce genre
 de mort de l'Arétin, par la
 raison que ses ennemis ne s'en
 sont pas prévalus pour insulter
 à sa mémoire. Mais on fait qu'à
 Venise ces sortes d'expéditions
 ne sont pas publiées à son de
 trompe. Un versificateur Ita-
 lien lui a fait une épitaphe,
 qu'on a rendue ainsi en françois:

Le tems, par qui tout se consume,
 Sous cette pierre a mis le corps
 De l'Arétin, de qui la plume
 Blessa les vivans & les morts.
 Son encre noircit la mémoire
 Des grands Monarques, dont la
 gloire

Est vivante après le trépas :

Et s'il n'a pas contre Dieu même
 Vomi quelque horrible blasphème,
 C'est qu'il ne le connoissoit pas.

Ceux qui voudront connoître
 plus particulièrement cet écri-
 vain odieux, peuvent consulter
 sa Vie, imprimée en 1750, in-
 12, à Paris; ou *La Vita di
 Pietro Aretino*, Padoue, 1741,
 in-8°. Il y a moins de détails
 minutieux dans celle de Paris.
 On peut voir la liste des prin-
 cipaux ouvrages de l'Arétin,
 dans le *Dictionnaire des Livres
 rares*, par M. Osmont. On y
 trouve, après une longue suite
 d'abominations, une Vie de
 Ste. Catherine de Sienne, une
 Paraphrase des Psaumes de la
 pénitence, & d'autres ouvrages
 de piété, qui ont fait croire à

quelques auteurs que l'Arétin avoit pris à la fin de ses jours des sentimens honnêtes & chrétiens; d'autres disent que ces ouvrages ne prouvent autre chose, sinon que cet homme corrompu passoit du sacré au profane avec la même facilité qu'il passoit de la médisance à l'adulation.

ARÉTIN. (François) *Voy.* ACCOLTI François.

ARGANIL. *Voy.* MICHEL DELL' ANNUNCIATA.

ARGENS, (Jean-Baptiste de Boyer, marquis d') naquit en 1704 à Aix en Provence, du procureur-général au parlement de cette ville. Son pere voulut en vain le consacrer à la magistrature. Il prit le parti des armes à l'âge de 15 ans. Il a donné, dans ses Mémoires, l'histoire de son impétueuse jeunesse. De retour de Constantinople, il fut obligé, pour obéir à son pere, de suivre le barreau; mais il rentra dans le service militaire en 1733. Il se trouva au siege de Kell, où il fut blessé légèrement en 1734. Après le siege de Philipsbourg, il fit une chute de cheval, qui le blessa tellement, qu'il ne put plus remonter la selle, & qu'il fut obligé de renoncer au service. Il passa en Hollande, & trouva une ressource dans sa plume. Frédéric II, étant parvenu au trône de Prusse, l'appella auprès de lui, & se l'attacha en qualité de chambellan. Après avoir passé environ 25 ans à Berlin, où il se maria, il tourna ses regards vers sa patrie, & revint à Aix, où il vécut en philosophe. Il mourut en 1771. Sa conversation plaisoit, par une vivacité

pétillante, & des saillies toutes-à-fait originales. Il avoit du penchant à l'hypocondrie; mais il étoit d'ailleurs bon époux, bon ami & bon maître. Il avoit, comme il le disoit lui-même, des dogmes qui dépendoient des saisons: aussi laissoit-il courir sa plume avec une liberté qui tenoit de la licence. Bayle étoit son modele, & sans doute la source de ses combats contre la religion. Il avoit une ardeur de savoir, qui s'étendoit à tout. Il possédoit plusieurs langues; il se mêloit de chymie & d'anatomie; il peignoit assez bien. Ses ouvrages sont connus du public. Les principaux sont: I. *Les Lettres Juives*, les *Lettres Chinoises* & les *Lettres Cabalistiques*, qu'on a réunies avec la *Philosophie du bon sens* sous le titre d'*Œuvres du marquis d'Argens*, 1768, 24 vol. in-12. La religion est peu respectée dans ce recueil, & ses ministres y sont déchirés avec un acharnement non-seulement peu convenable, mais révoltant. Il y a d'ailleurs de l'érudition, des recherches, quelques bonnes réflexions; mais le style est trop diffus & manque de nerf. Sa plume étoit plus facile qu'énergique. On remarque par-tout un homme qui n'a aucun principe fixe, & qui flotte entre les opinions les plus opposées. II. Un grand nombre de Romans mal imaginés, & écrits d'une maniere lâche & incorrecte. Le seul dont on se souvient, est celui qu'il publia sous le titre de *Mémoires du marquis d'Argens*. Les faits qui y sont racontés, n'immortaliseront jamais leur auteur, & ne méritoient guere de passer

à la postérité. III. Les *Traductions* du grec en françois d'*Ocellus Lucanus* & de *Timée* de Locres, l'une & l'autre in-12 & in-8°. Les mêmes auteurs ont été traduits avec plus d'exactitude par M. l'abbé Batteux. IV. Il a aussi mis en françois le *Discours de Julien sur le Christianisme*, ouvrage contraire à la religion, & qu'on a réimprimé à Genève avec des notes téméraires & indécentes. A la fin de sa vie le marquis d'Argens a paru revenir de son scepticisme, & se rapprocher de la religion de ses peres, qu'un vaine ostentation de philosophie lui avoit fait abandonner. Il portoit sur lui le Nouveau-Testament, qu'il lisoit lorsqu'il étoit seul, comme l'a attesté un de ses domestiques qui étoit protestant. Dans le dernier voyage qu'il fit en Provence, étant à Eiguille, chez M. le président d'Eiguille son frere, il étoit toujours le premier à lui parler religion, & à faire ses objections. Le président, qui joignoit à l'ame la plus grande, la foi la plus éclairée & la plus généreuse, mais qui avoit la prudence de ne pas trop presser son frere, se contentoit de résoudre ses difficultés, & de lui faire sentir qu'elles ne provenoient que des fausses idées qu'il avoit sur la religion. Ce qui fit aussi une singuliere impression sur son esprit, fut la société de deux ecclésiastiques respectables, son frere l'abbé d'Argens & M. l'abbé de Monvalon, qui étoient avec lui à la campagne, & qui joignoient aux qualités de l'esprit, cette belle simplicité que donne la solide vertu, & qui est toujours la

plus frappante pour les courtisans. En partant de la campagne, il dit à son frere : Je ne crois pas encore, il est vrai mais je t'assure que je ne *décrois* pas non plus. Une maladie acheva de le déterminer. Ce fut près ds Toulon, chez Mad. la baronne de la Garde, sa sœur, qu'étant tombé malade, il demanda les sacremens de l'église, & témoigna son repentir de tous les ouvrages qu'il avoit écrits. Le fait est constaté par un procès-verbal qui a été inséré dans les registres des délibérations capitulaires du chapitre de la cathédrale de Toulon.

ARGENSON. *Cherchez VOYER.*

ARGENTIER, (Jean) né à Castelnovo en Piémont, fit de grands progrès dans la médecine, & se distingua dans la théorie de son art. Il mourut à Turin en 1572, âgé de 58 ans. Ses Ouvrages furent recueillis après sa mort, en 2 vol. in-fol. à Venise, 1592, 1606 & 1610. Ce médecin n'étoit bon que pour le cabinet. Lorsqu'il falloit appliquer ses remarques dans la pratique, sa mémoire ne les lui fournissoit pas. Il censura les écrits de Galien avec amertume; & c'est ce qui lui mérita le titre de *Censeur de médecins*.

ARGENTINA, (Thomas d') savant & pieux général des augustins, en 1345. On a de lui des *Commentaires sur le Maître des sentences*, Strasbourg, 1490, in-fol., & d'autres ouvrages qui furent recherchés.

ARGENTRÉ, (Bertrand d') né à Vitré, se fit estimer, dans le XVIe. siècle, par sa probité & son savoir. Il s'adonna beaucoup à la jurispru-

dence & à l'histoire. C'étoit un bon citoyen. Il mourut en 1590, à 71 ans, du chagrin (dit-on) de voir sa patrie en proie aux guerres civiles que le calvinisme y avoit excitées. On a de lui des *Commentaires sur la coutume de Bretagne*, Paris, 1621, in-fol. en latin; & l'*Histoire de Bretagne*, Rennes, 1582. Cet ouvrage, fait à la hâte, sur les *Mémoires* de Pierre le Baud, qui écrivoit vers l'an 1480, est plein de fautes. L'auteur s'en aperçut, retoucha son ouvrage, & en donna une nouvelle édition, à Paris, 1588. Charles d'Argentré, sieur de la Boissière, fils de l'auteur, revit l'ouvrage de son pere, & en donna une édition corrigée à Paris, en 1612, in-fol. Nicolas Vignier, d'abord Protestant, ensuite Catholique, relève avec un peu trop d'amertume les fautes de cette histoire dans son ouvrage intitulé *de l'ancien état de la Petite-Bretagne*, Paris, 1619, in-4°, & traite de *calomnies*, ce qui n'est peut-être que trop vrai.

ARGENTRÉ, (Charles Duplessis d') naquit en 1673, du doyen de la noblesse de Bretagne. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1700, & eut la place d'aumônier du roi en 1709. Il fut nommé évêque de Tulle en 1723. Il édifia son diocèse par ses vertus, & l'éclaira par son savoir. Malgré ses occupations pastorales, il étudioit 7 heures par jour. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus connu est en trois volumes in-fol. publiés à Paris en 1728, sous ce titre : *Collectio judiciorum de novis erroribus, qui ab initio sæculi XXI, ad*

annum 1725, in Ecclesia profcripti sunt & notati. Compilation pleine de recherches savantes. On a encore de lui des *Elémens de Théologie*, en latin, Paris, 1702, in-4°, & une *Explication des Sacremens*, 3 vol. in-12. Ce prélat mourut en 1740, regretté des pauvres dont il étoit le pere, & des gens de bien dont il étoit la lumière & l'exemple.

ARGENVILLE. Voyez DEZAILIER.

ARGIE, fille d'Adraste, roi des Argiens, se fit un nom célèbre dans l'antiquité, par sa tendresse pour son mari Polynice, tué au siège de Thebes. Elle rechercha son cadavre parmi les morts, malgré l'édit de Créon, qui le défendoit sous peine de la vie, & lui rendit les derniers devoirs. Créon, irrité qu'elle eût transgressé ses ordres, & insensible au cri de la nature, la rejoignit à son époux. Ces événemens furent antérieurs à la guerre de Troie.

ARGIS. (Boucher d') Voy. BOUCHER.

ARGOLI, (André) mathématicien, né à Taglia-cozzo, dans le royaume de Naples, essuya dans sa patrie des désagrémens, qui l'obligerent de se retirer à Venise. Le sénat, connoissant tout son mérite, le nomma professeur de mathématiques dans l'université de Padoue, & lui donna le titre de *Chevalier* en 1636. Il mourut en 1657. On a de lui : I. *De diebus criticis*, 1652. II. *Ephemerides, ab anno 1620 ad 1700*. III. *Astronomicorum libri 3*. IV. *Problemata astronomica*. Ouvrages exacts pour ce tems-là, &

dont les astronomes postérieurs ont beaucoup profité.

ARGOLI, (Jean) fils du précédent, naquit avec une inclination décidée pour la poésie. Dès l'âge de 15 ans, il fit imprimer une *Idylle sur le Ver à soie*. Peu de tems après, enflammé d'émulation par les applaudissemens prodigués à l'auteur du licencieux poème d'*Adonis*, il entreprit d'en composer un du même genre. S'étant renfermé dans une chambre, où l'on n'entroit que pour lui porter à manger, il acheva en 7 mois, à l'âge de 17 ans, un poème en XII chants, intitulé : *Endymion*. Cet ouvrage fut goûté des mêmes lecteurs qui avoient approuvé le modèle (*Voyez MARINI*). Il est auteur de plusieurs autres poésies, tant italiennes que latines, dont la plupart sont restées manuscrites. Son goût pour les belles-lettres ne l'avoit pas empêché de se livrer à l'étude de la jurisprudence, qu'il professa pendant quelques années à Bologne. Il mourut vers 1660.

ARGONNE, (Dom Bonaventure d') né à Paris en 1640, mourut chartreux à Gaillon en 1704, âgé de 64 ans. Son esprit & son savoir lui avoient procuré des amis illustres, avec lesquels il entretenoit un commerce réglé de littérature, qui charmoit sa retraite & remplissoit les momens que la piété & les devoirs de la règle lui laissoient libres. On a de lui : I. Un traité de la lecture des Peres de l'Eglise, écrit avec discernement & avec goût. La meilleure édition est de 1697, in-12, donnée par M. Pelletre, qui l'a beaucoup augmentée. On

en a fait une traduction latine; Turin 1742. II. Des *Mélanges d'histoire & de littérature*, publiés sous le nom de *Vigneul de Marville*; réimprimés en 1725, en 3 vol. in-12, dont l'abbé Banier a fait presque tout le dernier : cette édition est préférable aux autres. C'est un recueil curieux & intéressant d'anecdotes littéraires, & de réflexions critiques, souvent justes, mais qui quelquefois présentent elles-mêmes à la critique. III. *L'Education, maximes & réflexions, avec un discours du sel dans les ouvrages d'esprit*, donné sous le nom de *Moncade*, Rouen, 1691. Il a laissé quelques ouvrages manuscrits.

ARGOU, (Gabriel) natif du Vivarez, avocat au parlement de Paris, aussi estimable par ses mœurs que par son savoir, mourut au commencement de ce siècle. Il est auteur d'une *Institution au Droit François*, en 2 vol. in-12, très-bien dirigée. L'*Institution au Droit Ecclésiastique*, par l'abbé Fleury son ami, le porta à composer cet ouvrage.

ARGUES, (Gérard des) géometre du XVIIe. siècle, naquit à Lyon en 1597, & y mourut en 1661. Il étoit ami de Descartes; cette amitié fut utile à tous les deux : Descartes instruisit son ami, & des Argues défendit son maître. Nous avons de lui : Un *Traité de Perspective*, in-fol. II. Un *Traité des Sections coniques*, in-8°. III. *La Pratique du Trait*, in-8°. IV. Un très-bon *Traité de la coupe des pierres*, in-8°.

ARGUS, fils d'Arestor, avoit cent yeux, selon la fable : lorsqu'il vouloit dormir,

il n'en fermoit jamais que la moitié. Junon le chargea de garder la nymphe Io, que Jupiter aimoit : mais il fut endormi & tué par Mercure. La déesse le changea en paon, qui porte autant d'yeux à la queue, qu'Argus en avoit à la tête. Les mythologiftes difent qu'Argus défigne la fphere céleste que nous voyons briller d'une multitude d'étoiles qui semblent veiller pour le bien de la terre, exprimée par Io sous la figure d'une vache. Mercure, c'est-à-dire, le soleil, tue cet Argus lorsqu'il ramene le jour : mais de même que la moitié des yeux d'Argus restoient ouverts, la moitié des étoiles continue à briller dans l'hémifphere que le soleil n'éclaire pas.

ARGYNNIS, jeune Grec, se noya en se baignant dans le fleuve Céphife. Agamemnon, qui l'aimoit beaucoup, fit bâtir en son honneur un temple, qu'il dédia à Vénus Argyannis.

ARGYRE, nymphe d'Achaïe, possédoit entièrement le cœur du beau Selimnus, qui se cha de déplaisir, voyant qu'elle se dégoûtoit de lui. Vénus, touchée de pitié, le métamorphosa en un fleuve, qui, comme Alphée à l'égard d'Aréthuse, alloit chercher la fontaine où présidoit cette nymphe inconstante. Enfin Selimnus vint à bout d'oublier l'ingrate Argyre, & il eut depuis la vertu de faire perdre à ceux qui aiment, le souvenir de leur tendresse, lorsqu'ils boivent de ses eaux, ou qu'ils s'y baignent.

ARGYRE, (Isaac) moine Grec, habile mathématicien, floriffoit au XIVe. siecle. Il est auteur de plusieurs écrits de

Géographie & de Chronologie, & de quelques autres Traités sur diverses matieres.

ARGYROPHILE, (Jean) né à Constantinople, passa en Italie, après la prisé de cette ville par Mahomet II, en 1453. Cosme de Médicis, chef de la république de Florence, lui donna une chaire de professeur en grec, & le fit précepteur de son fils. La peste l'ayant obligé de quitter la Toscane, il alla donner à Rome des leçons de philosophie sur le texte grec d'Aristote. Il y mourut vers 1474, d'un excès de melon. Jean Lascaris, qui avoit été son disciple, lui a fait en grec une épitaphe fort honorable. On dit qu'il mangeoit beaucoup, & que le produit de ses livres & ses autres revenus suffisoient à peine à la dépense de sa table. On a de lui une *Traduction de la Morale & de la Physique d'Aristote*, dédiée à Cosme de Médicis. On dit que Théodore de Gaze, son ami, la lui céda, & l'engagea à supprimer une version moins bonne qu'il préparoit. On a encore de lui un *Traité: De Regno. Consolatio ad imperatorem Constantinopolitanum*, &c.

ARIADNE, fille de Minos, roi de Crete, donna un peloton de fil à Thésée, par le moyen duquel il pouvoit sortir du labyrinthe. Thésée, après avoir tué le Minotaure dont il devoit être la proie, emmena avec lui Ariadne, qu'il laissa en suite dans l'isle de Naxe. Cette princesse, après avoir pleuré amèrement son malheur, se consola à la fin, en épousant Onarus, prêtre de Bacchus. Les poètes ajoutent que ce Dieu

plaça la couronne d'Ariadne dans le ciel, où les astronomes la retrouvent encore aujourd'hui.

ARIADNE, fille de l'empereur Léon I, fut mariée avec Zénon, qui monta sur le trône impérial, l'an 474 de l'ère chrétienne. Cette princesse fut soupçonnée d'avoir une intrigue avec Anastase le *Silencieux*. Zénon, selon Jornandès, donna ordre à un de ses officiers de la tuer; mais l'impératrice en ayant été avertie, se réfugia dans la maison d'Acace, évêque, qui représenta l'atrocité de ce forfait à Zénon; sur quoi il consentit qu'elle revînt au palais. Si l'on en croit quelques auteurs, elle se vengea de son mari: ce prince étant tombé dans une syncope violente après un excès de table (d'autres disent que c'étoit un accès d'épilepsie), elle le fit enfermer dans un tombeau où il mourut enragé. Mais ce récit n'a pas, à beaucoup près, assez d'authenticité pour être cru sans aucun doute. (*Voyez ZÉNON*). Ce qui est plus certain, c'est qu'Ariadne fit proclamer Anastase empereur, & n'attendit que quarante jours, après la mort de Zénon, pour épouser ce nouvel empereur. Elle mourut l'an 515.

ARIARATHE I, roi de Cappadoce, commença à régner conjointement avec son frère Holopherne, & selon quelques-uns, Orophernes, l'an 370 avant J. C. Il se joignit à Ochus, roi de Perse, dans l'expédition d'Égypte; il y acquit beaucoup de gloire, s'en retourna triomphant dans son royaume, & mourut peu de tems après.

ARIARATHE II, fils d'Holopherne ou Orophernes, dont on vient de parler, fut obligé de défendre ses états, que Perdiccas, l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, & tuteur du jeune roi Philippe, prétendoit lui être échus en partage. Le malheureux Ariarathe fut défait, & attaché en croix avec ses principaux officiers, par l'ordre du vainqueur, vers l'an 321 avant J. C. Il avoit alors 81 ans. Quelques-uns disent qu'il se donna lui-même la mort, mais ce récit est moins vraisemblable.

ARIARATHE III, fils d'Ariarathe II, s'étoit sauvé en Arménie, dans le tems du supplice de son père. Ayant appris la nouvelle de la mort de Perdiccas & d'Eumenes, il entra dans la Cappadoce, remporta une victoire contre Amyntas, général Macédonien, & monta sur le trône vers l'an 300 avant J. C. Ariamnès, son fils aîné, lui succéda.

ARIARATHE IV, posséda la couronne après Ariamnès. Ce prince régna quelques années conjointement avec son père. Il avoit épousé Stratonice, fille d'Antiochus Théos. Il mourut après un règne de 28 ans, vers l'an 220 avant J. C. La chronologie & les diverses circonstances de ce règne, ainsi que des trois précédens, ne sont pas bien sûres, ni rapportées uniformément par les historiens.

ARIARATHE V, successeur & fils du précédent, épousa Antiochide, fille d'Antiochus-le-Grand. Il donna du secours au roi de Syrie contre les Romains; mais son beau-père ayant été vaincu, il envoya

des ambassadeurs à Rome, chargés de ses excuses. Il fut condamné à payer une somme de 200 mille écus, dont le sénat lui rendit depuis la moitié, à la priere du roi de Pergame. Ariarathe se ligua ensuite avec Eumenes contre Pharnace, roi du Pont, qui ayant refusé la médiation des Romains, paya ce refus assez cher, & fut obligé de conclure un traité désavantageux. Antiochide, épouse d'Ariarathe, désespérant d'avoir des enfans, lui avoit supposé deux fils, Ariarathe & Holopherne ou Orophernes, mais elle devint grosse ensuite, & eut Mithridate & un autre Ariarathe. Le roi envoya le premier à Rome, pour y être élevé à la maniere des Romains; l'autre lui succéda. Ariarathe secourut les Romains contre Persée, & mourut après un long règne, avec la réputation d'un prince inconstant dans son amitié & ses alliances, l'an 166 avant J. C.

ARIARATHE VI, surnommé *Philopator*, à cause de son attachement pour un pere qui vouloit lui donner la souveraineté de son vivant, & que ce fils ne voulut point accepter, prit le sceptre l'an 166 avant J. C. Ce roi renouvela l'alliance que son pere avoit entretenue avec les Romains. Il indisposa contre lui Démétrius, roi de Syrie, par le refus qu'il fit d'épouser sa sœur. Démétrius suscita contre Ariarathe, Holopherne ou Orophernes, qui se prétendoit son frere. Ariarathe fut renversé de son trône, & obligé de se retirer à Rome. Le sénat ordonna le partage entre les deux

concurrans; mais Attale, roi de Pergame, secourut Ariarathe, & le rétablit dans ses états. Ce prince se joignit aux Romains, contre Aristonic, usurpateur du royaume de Pergame: il périt dans cette guerre, l'an 130 avant J. C., & laissa six enfans. Laodice, veuve d'Ariarathe & régente du royaume, craignant de perdre son autorité, fit périr cinq de ses enfans par le poison: le sixieme, qui suit, se sauva à l'aide de ses parens. Le peuple fit mourir cette mere cruelle.

ARIARATHE VII, fut proclamé roi l'an 130 avant J. C. Ce prince épousa Laodice, sœur de Mithridate Eupator, dont il eut deux fils. Son beau-frere le fit assassiner. Laodice donna sa main & la couronne à Nicomede, roi de Bithynie. Mithridate chassa ce nouveau roi, & restitua la couronne à son neveu, fils du même Ariarathe qu'il avoit fait tuer.

ARIARATHE VIII: Mithridate voulut l'obliger de faire venir à sa cour Gordius, le meurtrier de son pere. Ce prince leva une armée contre son oncle. Celui-ci attira Ariarathe à une conférence, le poignarda à la vue des deux armées, & fit régner à sa place son propre fils âgé de 8 ans. Les Cappadociens se souleverent, & mirent sur le trône Ariarathe, frere du dernier roi.

ARIARATHE IX: Mithridate, le cruel persécuteur de cette famille, chassa le nouveau roi, qui mourut bientôt après de chagrin, & rétablit son fils. Alors Nicomede, roi de Bithynie, craignant pour ses propres états, intéressa les

Romains dans cette affaire. Le sénat voulut rendre les Cappadociens libres; mais ce peuple demanda un roi. Les Romains lui donnerent Ariobarzane, vers l'an 91 avant J. C.

ARIARATHE X, devint possesseur du royaume de Cappadoce, par la mort d'Ariobarzane son frere, vers l'an 42 avant J. C. La couronne lui fut disputée par Sisinna, fils aîné de Glaphyra, femme d'Archelaüs, grand-prêtre de Beïlone à Comane dans la Cappadoce. Marc-Antoine se déclara en faveur de Sisinna. Cependant Ariarathe remonta sur le trône, & fut obligé d'en descendre encore pour l'abandonner à Archelaüs, second fils de Glaphyra, l'an 36 avant J. C.

ARIAS - MONTANUS, (Benoît) naquit à Frexenal de Sierra, près de Séville, d'une famille noble, mais pauvre. Il parcourut une partie de l'Europe, & s'appliqua à l'étude des langues vivantes, qu'il avoit fait précéder par celle des langues mortes. L'évêque de Ségovie le mena au concile de Trente, où il parut avec beaucoup de distinction. A son retour, il s'enfonça dans les montagnes d'Andalousie, pour être tout à ses livres. Philippe II le tira de sa retraite, & le chargea d'une nouvelle édition de la *Bible polyglotte*. Elle fut imprimée à Anvers, par les Plantins, depuis 1569 jusqu'en 1572, en 8 vol. in-fol. Elle est plus chere que celle d'Angleterre, quoique moins parfaite. Arias-Montanus augmenta cet ouvrage de Paraphrases chaldaïques, & de plusieurs fautes qu'il ajouta à la version de

Pagnin, très-fautive elle-même. Philippe lui offrit un évêché, pour récompense de son travail; mais cet écrivain, aussi pieux que savant, refusa ce fardeau & n'accepta qu'une commanderie de S. Jacques, & une place de chapelain du roi. Il mourut dans sa patrie en 1598, âgé de 71 ans. Ses ouvrages roulent presque tous sur l'Écriture-Sainte. Ses neuf livres des *Antiquités Judaïques* sont les plus estimés, Leyde, 1596, in-4°. Ils se trouvent aussi dans la *Polyglotte* d'Anvers, & dans les *Grands Critiques* d'Angleterre. Arias a mis encore en vers latins le Psautier, 1574, in-4°. Richard Simon a parlé de cet auteur avec beaucoup d'humeur. Il ne faut pas s'en tenir à l'idée qu'il donne de ses ouvrages, quoique plusieurs de ses observations critiques soient fondées.

ARIAS, (François) jésuite de Séville, mourut en 1605, âgé de 72 ans, en odeur de sainteté. Ses Ouvrages de piété avoient le suffrage de S. François de Sales, qui en recommande la lecture dans son *Introduction à la vie dévote*. Ils ont été traduits d'espagnol en latin, en françois & en italien.

ARIBON, premier abbé du monastere de Schlectdorf en Baviere, dont on rapporte la fondation à l'an 753, fut élevé sur le siege de Freisingen l'an 760, & mourut en 783. Nous avons de lui : I. La *Vie de S. Emmeran*, que Surius a publiée. Canisius l'a donnée dans son *Theaurus*, tom. 3. II. La *Vie de S. Corbinien*, premier évêque de Freisingen, publiée par Surius, & insérée dans le 3e.

vol. des Actes de D. Mabillon.

ARIEH, (Jacob-Juda) rabbin de la synagogue d'Amsterdam, est auteur d'une savante *Description du Tabernacle*. Il y en a plusieurs éditions in-4^o, en espagnol, en hébreu, en flamand, en latin. Ce Juif florissoit dans le 17eme. siecle.

ARIGE, (S.) fils d'Aporasius & de Sempronia, l'un & l'autre distingués par leur naissance, fut élu évêque de Gap, après la déposition de Sagittaire en 579. Vers l'an 598, il fit un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des saints apôtres, & fut honorablement reçu par Saint Grégoire, qui occupoit alors la chaire de S. Pierre. Ces deux grands hommes s'unirent ensemble par les liens de la plus étroite amitié; ils ne purent se séparer l'un de l'autre sans verser beaucoup de larmes, & ils ne se consolèrent que par l'espérance de se voir bientôt réunis dans le ciel. S. Grégoire écrivit plusieurs lettres à Saint Arige, & lui accorda la permission qu'il lui avoit demandée pour lui & son premier diacre, de porter la dalmatique, dont l'usage n'étoit point encore commun dans ce siecle. S. Arige vécut peu de tems après son retour de Rome; on ne fait pas précisément la date de sa mort. La plus commune opinion est qu'il mourut le 1 mai 604, à l'âge d'environ 69 ans. Lorsqu'il se sentit près de sa fin, il se fit porter devant l'autel de S. Eusebe; puis s'étant mis sur la cendre, il reçut le viatique du corps & du sang de Jesus-Christ, qui lui fut administré par Isicius, évêque de Grenoble. Son nom est marqué

au 1 de mai dans divers martyrologes; & c'est aussi en ce jour qu'il est honoré dans la Provence & le Dauphiné.

ARIMANES, divinité adorée chez les Perses. C'étoit la source de tout mal, selon les dogmes de Zoroastre, comme Oromaze étoit l'auteur de tout bien. C'est delà apparemment que les Manichéens ont tiré les deux principes.

ARIMASE, souverain d'une partie de la Sogdiane, s'enferma dans un château bâti sur la pointe d'un rocher, pour échapper aux armes d'Alexandre-le-Grand. Ce prince l'ayant sommé de se rendre, Arimase lui fit répondre : *S'il pouvoit voler?* Alexandre le fit mourir cruellement avec sa famille, vers l'an 328 avant J. C.

ARINGHI. Voyez BOSIO.

ARIOBARZANE I, roi de Cappadoce fut élu par les Cappadociens l'an 91 avant J. C. sous le bon plaisir des Romains, qui leur avoient offert la liberté, dont ils ne pouvoient, disoient-ils, s'accommoder. Il fut chassé de son royaume par Tigranes, roi d'Arménie; mais Pompée le rétablit l'an 66 avant J. C. Il abdiqua quelques années après en faveur de son fils **ARIOBARZANE II**, qui se trouva malheureusement engagé dans les guerres civiles qui agiterent l'Orient après la mort de César. Cassius le fit surprendre dans ses états, qui furent ravagés, & il fut tué par ordre du même Cassius, l'an 42 avant J. C. Cicéron en parle avec beaucoup d'intérêt, comme d'un fidele allié du peuple Romain, dans sa belle oraison *pro lege Maniliâ*.

ARIOBARZANE, gouverneur de la Perse pour Darius, repoussa Alexandre, & lui empêcha l'entrée de sa province; mais ce prince s'étant fait conduire par un berger qui connoissoit le pays, surprit Ariobarzane, lequel après avoir été défait, voulut se retirer à Persépolis, capitale de son gouvernement; mais les habitans lui en fermerent les portes, ce qui l'obligea de retourner contre l'ennemi, & de lui livrer un combat, dans lequel il périt les armes à la main, l'an 330 avant J. C.

ARION, musicien & poëte Grec, naquit dans l'isle de Lesbos. On dit qu'il fut l'inventeur du dithyrambe, & qu'il excelloit dans la poésie lyrique. Périandre, roi de Corinthe, l'eut long-tems parmi ses courtisans. Le poëte musicien passa de là en Italie & en Sicile, où s'élevant enrichi, il résolut d'aller jouir de ses biens dans sa patrie. Les matelots du vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué, voulant le dépouiller, il s'élança (dit-on) dans la mer; & un dauphin, que les charmes de sa lyre avoient attiré, le porta sur son dos jusqu'au cap de Ténare. Périandre, chez qui le musicien se réfugia, fit mourir les matelots, & éleva un tombeau au dauphin, qui avoit sauvé Arion, vers l'an 616 avant J. C.

ARIOSTE, (Louis l') naquit à Reggio, d'une famille alliée aux ducs de Ferrare, en 1474. Il montra de bonne heure ses talens pour la poésie. Il plut au cardinal Hyppolyte d'Est, & lui fut attaché jusqu'à sa mort. Son frere Alphonse I, duc

de Ferrare, l'appella à sa cour; & le fit entrer dans tous ses divertissemens. Sa conversation étoit un plaisir délicieux pour ce prince. L'Arioste possédoit parfaitement la langue latine; mais il préféra d'écrire en italien. Le cardinal Bembo voulut le dissuader de se servir de cet idiôme; il lui représenta qu'il acquerroit plus de gloire en écrivant en latin, langue plus sonore & plus étendue: *J'aime mieux*, lui répondit l'Arioste, *être le premier des écrivains Italiens, que le second des Latins*. Ce poëte avoit bâti une maison à Ferrare, & y avoit joint un jardin, qui étoit ordinairement le lieu où il méditoit & où il composoit. Cette maison respiroit la simplicité d'un sage. On lui demanda pourquoi il ne l'avoit pas rendue plus magnifique, lui qui avoit si noblement décrit, dans son *Roland*, tant de palais somptueux, tant de beaux portiques & d'agréables fontaines? Il répondit, *qu'on assembloit bien plutôt & plus aisément des mots que des pierres*. Sa droiture & sa probité étoient si connues, qu'un vieux prêtre, qui possédoit trois ou quatre riches bénéfices, & qui craignoit d'être empoisonné par quelqu'un de ceux qui attendoient sa succession, choisit l'Arioste, préférablement à tous ses parens & à tous ses amis, pour demeurer avec lui. L'Arioste, d'une fanté délicate & foible, fut obligé souvent d'avoir recours à l'art des médecins. Il mourut en 1533, à l'âge de 59 ans, après s'être rendu célèbre par des satyres, des comédies, des sonnets, des ma-

drigaux, des ballades, des chansons, & sur-tout par son poëme de *Roland-le-Furieux*, sur lequel la louange & la critique se sont réciproquement exercées.

» Si l'on veut mettre sans pré-
 » jugé (dit un bel-esprit) l'*O-*
 » *dyssée* d'Homere, avec le
 » *Roland* de l'Arioste, dans la
 » balance, l'Italien l'emporte
 » à tous égards. Tous deux
 » ayant le même défaut, l'in-
 » tempérance de l'imagination,
 » & le romanesque incroya-
 » ble; l'Arioste a racheté ce
 » défaut par des allégories si
 » vraies, par des satyres si fines,
 » par les graces du comique
 » qui succedent sans cesse à des
 » traits terribles, enfin par des
 » beautés si innombrables en
 » tout genre, qu'il a trouvé le
 » secret de faire un monstre
 » admirable. Le grand talent
 de l'Arioste est cette facilité de
 passer tour-à-tour du sérieux
 au plaisant, & du plaisant au
 sublime. Les poëtes de son tems
 puisoient leurs fictions dans les
 livres de chevalerie & dans les
 romans. Delà ces épisodes qui
 ne tiennent point au sujet, ces
 fables dont le merveilleux ré-
 volte. On a dit de lui, *qu'il*
parloit bien, mais qu'il pensoit
mal; & on a dû le dire. On a
 dit encore que le tombeau de
Roland étoit dans la *Jérusalem*
délivrée, & cela est vrai. Car
 la célébrité de l'Arioste s'est
 fort affoiblie depuis que le Tasse
 a fixé sur lui l'attention des lit-
 térateurs Italiens. Le genre de
 leurs ouvrages est, à la vérité,
 très-différent, & ne paroît pas
 susceptible de parallele; mais
 par-là même, l'Arioste, qui se
 signaloit dans le burlesque, a
 dû céder la place à celui qui, au

talent de la poësie, joignoit la
 gravité & la raison. On dit que
 le cardinal d'Est, à qui il dé-
 dia son poëme, lui dit en riant:
Dove diavolo Messer Ludovico,
avete pigliate tante coglionerie?
 » (Messire Louis, où diable
 » avez-vous pris tant de sottis-
 » ses?) Il y en a en effet beau-
 coup. La Fontaine y a puisé
 quelques Contes. Le mélange
 monstrueux du sacré & du pro-
 fane, qu'il a eu la témérité de
 faire dans son ouvrage, le peu
 de respect qu'il a eu pour la
 décence & les mœurs, éloig-
 neront toujours les gens de
 bien de cette lecture. Nous
 avons plusieurs traductions du
 poëme de *Roland*; les meilleu-
 res sont celle de Mirabaud, de
 l'académie françoise, imprimée
 à Paris, sous le titre de *La Haye*,
 en 1741, en 4 vol. in-12, avec
 une Vie abrégée de l'auteur;
 & celle que Mrs. Pankouke &
 Framery ont donnée en 1787,
 Paris, 10 vol. in-18, avec le
 texte. L'Arioste avoit été char-
 gé pendant quelque tems du gou-
 vernement d'une province de
 l'Apennin qui s'étoit révoltée,
 & qu'infestoient des bandits &
 des contrebandiers. L'Arioste
 appaisa tout; il acquit dans la
 province un grand empire sur
 les esprits, & en particulier sur
 ces voleurs. Un jour le gouver-
 neur poëte, plus rêveur que de
 coutume, étant sorti en robe de
 chambre, d'une forteresse où il
 faisoit sa résidence, tomba entre
 leurs mains. Un d'entr'eux le
 reconnut, & avertit que c'é-
 toit le Signor Arioste. Au nom
 d'*Arioste*, de l'auteur du poëme
 d'*Orlando furioso*, tous ces
 brigands tomberent à ses pieds,
 & le reconduisirent jusqu'à la

forteresse, en lui disant : que la qualité de poëte leur faisoit respecter, dans sa personne, le titre de gouverneur. L'édition la plus recherchée du *Roland furieux* en italien, est celle de Venise, in-fol., 1584, avec les notes de Ruscelli, & les figures de Porro. On a réuni tous les ouvrages de l'Arioste en 2 vol. in-fol., Venise, 1730.

ARIOSTE, (Alexandre) religieux de l'ordre de S. François, vivoit au commencement du XVIIe. siecle, & fit imprimer à Paris, en 1514, à l'usage des confesseurs & directeurs des âmes, un ouvrage sur les cas de conscience, intitulé : *Interrogatorium pro animabus regendis*; réimprimé à Lyon, 1540; & à Bresce en Italie, en 1579, sous le titre d'*Enchiridion seu Summa Confessariorum*.

ARIOVISTE, roi des Sues dans la Germanie, fut défait par Jules-César, l'an 58 avant J. C. Deux de ses femmes périrent dans la fuite, & de deux filles qu'il avoit, l'une fut tuée, & l'autre faite prisonniere. Il ne manquoit ni de talent pour la guerre, ni de courage; mais il étoit d'une hauteur & d'une fierté qui lui nuisirent beaucoup.

ARISTACRIDAS, capitaine Spartiate, s'illustra par sa bravoure. Lorsqu'Antipater, lieutenant d'Alexandre, eut défait les Lacédémoniens, & tué Agis leur roi, l'an 330 avant J. C., Aristacridas ayant entendu un homme qui s'écrioit : » Malheureux Spartiates, vous » serez donc esclaves des Macé- » doniens » ? Il répondit fièrement : « Hé quoi ! le vainqueur » pourra-t-il empêcher les La-

» cédémoniens d'échapper à » l'esclavage par une belle » mort, en combattant pour » leur patrie » ?

ARISTAGORE, gouverneur de Milet pour Darius, voulant se soustraire à la puissance de son maître, tenta vainement de faire prendre les armes aux Spartiates. Il fit goûter aux Athéniens & aux autres Grecs, ce qu'il n'avoit pu persuader à Lacédémone. On lui donna vingt-cinq navires, avec lesquels il fit des courses dans le pays ennemi, prit & brûla Sardes. Le roi Darius, irrité contre ce traître, ordonna que tous les jours on lui rappellât qu'il avoit une injure à venger. Les généraux Persans attaquèrent les rebelles, les battirent en plusieurs rencontres, dans l'une desquelles Aristagore fut tué l'an 498 avant J. C.

ARISTANDRE, fameux devin, étoit de Telsese, ville de Lycie; il exerça son emploi dans la cour de Philippe, & ensuite dans celle d'Alexandre-le-Grand, dont il se fit aimer par les prédications les plus flatteuses. Philippe rêva qu'il appliquoit sur le ventre de la reine un cachet où la figure d'un lion étoit gravée; le devin courtisan ne manqua pas de soutenir, contre ses confreres, que ce songe marquoit que la reine accoucherait d'un fils qui auroit le courage d'un lion. Dans un combat contre les Perses, Aristandre fit remarquer aux troupes un aigle qui planoit sur la tête d'Alexandre; ce présage heureux encourageoit les soldats, & n'étoit pas inutile au devin.

ARISTARQUE de Samos,

astronome, est un des premiers qui ait soutenu que la terre tourne sur son centre, & qu'elle décrit tous les ans un cercle autour du soleil. Mais ce système étoit informe, sans preuve & sans ensemble. Nicolas de Cusa, Copernic, Galilée, Descartes, Newton, l'ont successivement secouru par leurs argumens. On dit qu'il inventa une horloge solaire : mais il est certain que cette invention en général est fort antérieure (Voyez EZÉCHIAS). On a de lui un traité *De la grandeur & de la distance du Soleil & de la Lune*, publié en grec, à Pesaro, 1572, in-4°, traduit & commenté en latin, par Frédéric Commandin ; on le trouve dans le 3^e. vol. de la Collection des Œuvres de Wallis, Oxford, 1695 à 1699. Le *Système du monde*, qui a paru sous son nom, est de Roberval. On ne fait pas exactement en quel tems Aristarque a vécu ; mais il étoit antérieur à Archimede.

ARISTARQUE de Samothrace, fut précepteur du fils de Ptolomée-Philométor, vers l'an 148 avant J. C. Il publia neuf livres de corrections sur l'*Iliade* d'Homere, sur Pindare, sur Aratus, & sur bien d'autres poètes. Il discuta sur-tout les ouvrages d'Homere avec une exactitude incroyable, mais peut-être trop sévère ; car dès qu'un vers ne lui plaisoit pas, il le traitoit de supposé. On croit que c'est lui qui divisa l'*Iliade* & l'*Odyssée* en autant de livres qu'il y a de lettres dans l'alphabet. Horace, dans son *Art poétique*, donne une idée fort avantageuse de sa critique ; il l'appelle un homme de bien, un

homme prudent, préférant la vérité à la flatterie :

*Vir bonus ac prudens versus reprehendit inertes,
Culpabit duros, &c.
Fiet Aristarchus ; nec dicet : cur
ego amicum
Offendam in nugis ?*

Il mourut dans l'isle de Chypre, à 72 ans, d'une hydro-pisie. Ne pouvant en guérir, il se laissa mourir de faim. On a donné son nom aux censeurs pénétrans & sévères.

ARISTARQUE, disciple & compagnon de S. Paul, étoit de Thessalonique, mais Juif de naissance. Il accompagna cet apôtre à Ephese, & demeura avec lui pendant les deux ans qu'il y fut, partageant ensemble les dangers & les travaux de l'apostolat. Dans le tumulte qu'un orfèvre de cette ville excita au sujet de la statue de Diane, il manqua de périr avec Caius. Il sortit d'Ephese avec S. Paul, & l'accompagna à Corinthe. Il le suivit encore dans le voyage qu'il fit à Jérusalem, & s'embarqua avec lui lorsqu'il fut conduit à Rome l'an 60. S. Paul, écrivant aux Colossiens, témoigne qu'il étoit avec lui, & l'appelle le compagnon de sa captivité, *concaptivus meus*. On ne fait point ce qu'il devint après la mort de S. Paul. Les Grecs l'honorent sous le titre d'apôtre & de martyr le 14 avril, & les Latins font mention de lui le 4 août. Voyez les *Actes des Apôtres*, chap. 19, 20, 27 ; l'*Epître de S. Paul à Philémon*, v. 24 ; & celle aux *Colossiens*, ch. 4.

ARISTÉE, fils d'Apollon & de la nymphe Cyrene, apprit des Nymphes l'art de cail-

ler le lait, de cultiver les oliviers, de préparer des ruches à miel, & de les conserver. Il épousa Autooné, fille de Cadmus, dont il eut Actéon, qui fut déchiré à la chasse par ses propres chiens. Après la mort de ce fils, il se retira dans l'isle de Cos; de là en Sardaigne, qu'il polica le premier; puis en Sicile, où il communiqua ses secrets; & enfin en Thrace, où Bacchus l'admit aux mystères des orgies. Aristée aime ensuite Eurydice, femme d'Orphée; en fuyant ses poursuites, elle fut piquée par un serpent, qui lui donna la mort. Les nymphes, pour se venger d'Aristée, tuèrent ses abeilles; mais ayant appaisé ces divinités par le sacrifice de quelques taureaux, il recouvra ce qu'il avoit perdu. La relation de cette histoire mythologique, dans le 4e. livre des *Géorgiques*, est un des plus beaux morceaux de Virgile. Les dieux le placèrent entre les étoiles, & il fut l'*Aquarius* du Zodiaque.

ARISTÉE le *Proconésien*, historien & poëte Grec, florissoit du tems de Cyrus & de Croësus, vers l'an 556 avant J. C. On lui attribue un Poëme épique en trois livres, sur la guerre des Arimaspes, ou Scythes Hyperboréens. Cet ouvrage s'est perdu. Longin en rapporte six vers dans son *Traité du sublime*, & Tzetzes six autres. Aristée avoit encore composé un livre en prose sur la Théogonie, ou l'origine des dieux. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, & on doit le regretter plus que ses vers.

ARISTÉE, que Pappus a

surnommé l'*Ancien*, vivoit vers le tems d'Alexandre-le-Grand. Euclide avoit tant d'estime & d'attachement pour lui, qu'il ne voulut pas écrire sur un sujet qu'avoit traité son ami, de crainte de nuire à la réputation qu'Aristée s'étoit acquise. On avoit de lui deux ouvrages qui rouloient sur la géométrie sublime; mais l'injure des tems en a privé la postérité.

ARISTÉE, officier de Ptolomée-Philadelphie, roi d'Egypte, étoit Juif d'origine. Ce prince l'envoya demander au grand-prêtre Eléazar, des savans pour traduire la loi des Juifs d'hébreu en grec. Eléazar en choisit 72, six de chaque tribu, qui firent cette traduction appelée *des Septante*. On prétend qu'Aristée composa l'histoire de cette version. Nous en avons une, à la vérité, qui porte son nom; mais il est difficile de décider quel degré de croyance elle mérite. Bellarmin, la Bigne, & quelques autres, ont cru qu'elle étoit la même, que citoient S. Jérôme, Eusebe & Tertullien; mais Louis Vivés, Alphonse Salmeron, Scaliger, &c., ne doutent pas que ce ne soit une piece supposée par quelque Juif; & il semble qu'on n'en doive plus douter, après ce que Henri de Valois a écrit dans ses notes sur Eusebe. Elle a été publiée sous le titre: *Historia de S. Scripturae Interpretibus*, Oxford, 1692, in-8°; & dans la Bible de Rome, 1471, 2 vol. in-fol. Van Dale a donné une dissertation sur cet ouvrage, Amsterdam, 1705, in-4°. Il prétend que Ptolomée ne fit traduire que le Pentateuque; & que

les autres livres qu'on trouve dans la version appelée *des Septante*, ont été traduits par d'autres interpretes : mais ce sentiment est contredit par Bonfrerius & d'autres savans. Quoi qu'il en soit, cette traduction très-ancienne, suivie par J. C. & les apôtres, a toujours été d'une autorité égale à celle du Pentateuque. Les saints Peres ont regardé la version *des Septante*, comme un moyen choisi par la Providence pour préparer les nations à la prédication de l'Evangile, & l'on attribue communément aux traducteurs une assistance particuliere du Saint-Esprit, quoique S. Jérôme n'en soit pas toujours content.

ARISTENETE, auteur Grec du Ve. siecle, périt dans un tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie : nous avons de lui des Lettres ingénieuses, Paris, 1610, in-8°, traduites en françois, in-12.

ARISTIDE, surnommé le *Juste*, avoit pour rival à Athènes le célèbre Thémistocles. Ces deux hommes, élevés ensemble dès leur enfance, avoient des qualités différentes : l'un, si l'on en croit les partisans d'Aristide, fut plein de candeur & de zele pour le bien public ; l'autre artificieux, fourbe, & dévoré d'ambition. Mais il est plus naturel de croire qu'ils alloient tous deux au même but, celui de l'autorité suprême, par des voies différentes, assorties à leur caractère. Aristide auroit voulu éloigner son rival du gouvernement ; mais il fut lui-même condamné à l'exil, par le jugement de l'ostacisme, vers l'an 483 avant

J. C. Les Athéniens, peuple volage & inconstant dans sa haine comme dans son affection (*Voyez PÉRICLÈS, SOCRATE, ANYTUS, &c.*), le rappellèrent quelque tems après avec tous les exilés. Il engagea les Grecs à se réunir contre les Perses, & se distingua aux batailles de Marathon, de Salamine & de Platée. Il fit établir une caisse militaire pour soutenir la guerre. Le désintéressement avec lequel il leva la taxe imposée à cette occasion, fit appeller siecle d'or le tems de son administration. Il mourut si pauvre, que la république fut obligée de faire les frais de ses funérailles, de doter ses filles, & de donner quelques biens à son fils. Lyfimachus, fils de l'une de ses filles, gagnoit sa vie à expliquer des songes dans les carrefours. On ignore le lieu & le tems de la mort d'Aristide. Le surnom de *Juste* lui fut donné plusieurs fois de son vivant. Mais pour bien apprécier ces sortes d'épithetes, il faut sans cesse se rappeler l'état où étoient la justice & toutes les vertus chez ces nations vaines & corrompues. L'homme qui se garantissoit tant soit peu, ne fût-ce qu'en apparence, des vices de la multitude, passoit pour un phénomène de sagesse. Théophraste assure qu'Aristide ne connoissoit plus d'équité ni de vertu, lorsque la politique l'exigeoit ; qu'il délioit les Athéniens du serment de fidélité, & se chargeoit seul du parjure du peuple entier. Il se faisoit un devoir & un système de s'opposer aux conseils de Thémistocles, lors même qu'ils

étoient d'une utilité sensible, & le haïssoit au point de dire que la république étoit détruite, s'il n'étoit jeté dans un précipice. Cette haine fatale au repos des Athéniens, prenoit sa source, selon quelques-uns, dans une rivalité d'amour, & non dans un zèle patriotique. Voyez COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURELE, SÉNEQUE, SOLON, SOCRATE, TRAJAN, ZÉNON, &c.

ARISTIDE de Milet, historiographe, se rendit célèbre par ses *Milésiques*, contes romanesques & souvent licencieux. Apulée, auteur de l'*Ane d'or*, avertit, dans sa préface, qu'il va écrire des contes à la *Milésique* : ce qui prouve que ces ouvrages devoient avoir eu du succès. Plutarque le cite souvent dans ses *petits Paralleles*.

ARISTIDE, (S.) d'Athènes, philosophe, vivoit dans le 2e. siècle. S'étant fait chrétien, il ne changea point de profession, & soutint par sa philosophie l'Évangile de J. C. Car il composa pour les Chrétiens une excellente *Apologie*, qu'il présenta à l'empereur Adrien, lorsqu'il étoit à Athènes vers l'an 125. S. Jérôme dit que l'on voyoit encore de son tems cet ouvrage, dont Eusebe fait mention dans son *Hist.*, l. 4, c. 3 & 5. Les anciens martyrologes, de même que les modernes, font mémoire de ce Saint au 31 d'août. Voyez D. Ceillier, *Hist. des aut. sac. & eccléf.*, t. 1.

ARISTIDE, (Ælius) orateur Grec, prêtre de Jupiter, né à Hadriani dans la Mysie, vers l'an 129 de J. C., prit le surnom de *Theodore*, qui veut

dire *grace* ou *don de Dieu*, en mémoire d'une guérison qu'il avoit reçue, & qu'il crut sur-naturelle. Les plus grands maîtres lui donnerent des leçons d'éloquence. Il passa sa vie à haranguer & à voyager. Lorsque Smyrne fut ruinée par un tremblement de terre, il écrivit une lettre si touchante à Marc-Aurele, que ce prince ordonna sur le champ de la rétablir. Les habitans érigèrent, en reconnoissance, une statue à Aristide. Il mourut dans sa patrie à l'âge de 60 ans. On a de lui des Hymnes en prose à l'honneur des dieux & héros; des Panégyriques, des Oraisons funebres, des Apologies, des Harangues, où il soutient le pour & le contre. Samuel Jebb, savant médecin Anglois, nous en a donné une excellente édition, en 2 vol. in-4°, grecque & latine, à Oxford, en 1722 & 1730, avec des notes pleines d'érudition.

ARISTIDE, peintre de Thebes, fut le premier, dit-on, qui mit sur la toile les mouvemens de l'ame, & les passions qui l'agitent. Pline le Naturaliste dit, qu'Attale offrit jusqu'à 6000 sesterces d'un de ses tableaux. Il vivoit du tems d'Apelles, l'an 300 avant J. C.

ARISTIPPE de Cyrene, disciple de Socrate, fondateur de la secte Cyrénaïque, quitta la Lybie, dont il étoit originaire, pour aller entendre Socrate à Athènes. Le fond de sa doctrine étoit, que la volupté est le souverain bien de l'homme pendant cette triste vie. Une philosophie si commode eut beaucoup de partisans. Les grands seigneurs l'aimèrent :

Denis-le-Tyran le rechercha. Il couvrit, à la cour de ce prince, le manteau de philosophe, de celui de courtisan. Il dançoit, il s'enivroit avec lui. Il donnoit sa décision sur tous les plats; les cuisiniers prenoient ses ordres pour la préparation & la délicatesse des mets. Sa conversation étoit piquante par une infinité de bons mots. Denis-le-Tyran lui ayant demandé pourquoi les philosophes affiégeoient les portes des grands, tandis que ceux-ci n'alloient jamais chez les philosophes? *C'est*, répondit Aristippe, *que les philosophes connoissent leurs besoins, & que les grands ne connoissent pas les leurs.* D'autres disent qu'il lui répondit plus simplement: *C'est que les médecins vont ordinairement chez les malades.* On voit par ces réponses que de tout tems les philosophes, même les Epicuriens, ont eu une très-forte dose de suffisance & d'orgueil; ils ont toujours affiché la qualité de *Précepteurs du genre humain.* La luxure d'Aristippe égaloit sa vanité, mais elle étoit sujette à de singulieres inconstances. Un jour le même prince lui donna le choix de trois courtisannes. Le philosophe les prit toutes trois, disant: *Que Paris ne s'en étoit pas mieux trouvé pour avoir jugé en faveur d'une déesse, contre deux autres déesses.* Il les mena ensuite jusqu'à sa porte, & les congédia. Quelqu'un le plaisantant sur son commerce avec la courtisanne Laïs: *Il est vrai*, dit-il, *que je la possède; mais elle ne me possède pas.* Il avoit raison, car sa passion changeoit continuellement d'objet, &

Laïs étoit moins volage que lui. Les philosophes de ce tems-là, comme ceux du nôtre, se plaisoient à s'injurier réciproquement. *Si Aristippe pouvoit se contenter de légumes*, disoit Diogene le cynique, *il ne s'abaisseroit pas à faire lâchement la cour aux princes.* — *Si celui qui me condamne*, répliquoit Aristippe, *savoit faire la cour aux princes, il ne se contenteroit pas de légumes.* Comme on lui demandoit ce que la philosophie lui avoit appris? *A bien vivre avec tout le monde, & à ne rien craindre* — *En quoi les philosophes sont-ils au-dessus des autres hommes?* — *C'est*, disoit-il, *que quand il n'y auroit point de loix, ils vivroient comme ils font.* Rodomontades, dont personne n'est la dupe. Il avoit coutume de dire: « Qu'il » valoit mieux être pauvre » qu'ignorant, parce que le » pauvre n'a besoin que d'être » aidé d'un peu d'argent, au » lieu qu'un ignorant a besoin » d'être humanisé ». Il ne songeoit pas que l'humanité est bien plus la qualité des idiots que des savans de parade. On dit qu'il fut le premier qui exigea des récompenses de ses disciples. Ayant demandé 50 drachmes à un pere pour instruire son fils: *Comment, cinquante drachmes*, s'écria cet homme! *il n'en faudroit pas davantage pour avoir un esclave.* — *Hé bien*, repartit le philosophe, plein de l'importance de ses leçons, *achete-le, & tu en auras deux.* Il vivoit vers l'an 400 avant J. C. Il avoit composé des livres d'histoire & de morale, que nous n'avons plus, & il est à croire

que la perte n'est pas grande.

ARISTIPPE, dit *le Jeune*, petit-fils du précédent, devint un des plus zélés défenseurs de la secte de son grand-pere, vers l'an 364 avant J. C. Elle admettoit pour principe de toutes les actions, deux mouvemens de l'ame, la douleur & le plaisir.

ARISTIPPE, tyran d'Argos, vivoit dans les frayeurs, suite de la tyrannie. Le soir après son souper, il fermoit toutes les portes de son appartement, quoiqu'elles fussent gardées par un grand nombre de soldats; il montoit ensuite par une échelle dans une chambre écartée avec sa maîtresse; la mere de la fille retiroit aussi-tôt l'échelle, l'enfermoit sous la clef, & le lendemain matin venoit la remettre à la trappe pour ouvrir leur prison. Aristippe, malgré ces précautions, fut assassiné par un Crétois l'an 242 avant J. C.

ARISTOBULE, de la race des sacrificateurs Juifs, étoit précepteur de Ptolomée-Evergete, fils aîné de Philométor, roi d'Egypte, l'an 120 avant J. C. La synagogue de Jérusalem lui écrivit une belle lettre, pour lui donner avis des graces que Dieu avoit faites à la nation, en la délivrant du cruel Antiochus, de l'oppression des Macédoniens, & en découvrant aux Solymitains le feu sacré, caché depuis si long-tems. Elle le supplioit, lui & tous les Juifs qui étoient en Egypte, de célébrer en action de graces, avec pompe & solennité, la fête de la *Scenopégie*. — Il ne faut pas le confondre avec **ARISTOBULE**, frere d'Hyrcan II (*voyez ce mot*), ni avec **ARISTOBULE**, Juif & philosophe péripatéti-

rien, qui dédia des livres, qui contenoient des Commentaires sur les livres de Moïse, à Ptolomée-Philadelphie, selon Eusebe, *Hist. Ecclési.* liv. 7, & mourut 160 ans auparavant.

ARISTODEME. *Voyez*
ARISTOMENE I.

ARISTOGITON conspira contre Hipparque, tyran d'Athenes. Il se joignit à Harmodius, & délivra son pays du fléau de la tyrannie. Hippias, frere d'Hipparque, fit mettre inutilement plusieurs personnes à la torture, entr'autres une courtisane, qui se coupa la langue avec les dents, plutôt que de découvrir la conspiration. Les Athéniens firent élever dans la place publique des statues à leur libérateur, honneur qui auparavant n'avoit été accordé à personne. Une petite fille d'Aristogiton fut mariée & dotée aux dépens de la république. Les tyrans furent chassés d'Athenes la même année que les rois le furent de Rome, l'an 513 avant J. C.

ARISTOMENE I, ou **ARISTODEME**, roi des Messéniens dans la Morée, épuisa tellement Lacédémone de citoyens, dans une guerre qu'il eut contre cette république, que l'armée Lacédémonienne renvoya à Sparte les nouveaux soldats, & leur prostitua les femmes & les filles pour repeupler le pays. Ceux qui naquirent de ce commerce, furent appelés *Parthéniens*; ils se bannirent ensuite eux-mêmes de Sparte, & allerent, sous la conduite d'un certain Phalante, s'établir à Tarente en Italie. Aristomene se tua sur le tombeau de sa fille, qu'il avoit sacrifiée pour faire

cesser une peste qui ravageoit sa patrie, vers l'an 724 avant J. C.

ARISTOMENE II, général des Messéniens, souleva son pays contre Sparte, l'an 685 avant J. C. Ceux d'Argos, d'Elide, de Sicyone, favorisèrent la révolte. Aristomene battit les Lacédémoniens, s'introduisit à Sparte pendant la nuit, & attacha à la porte du temple de Minerve un bouclier qui alarma le peuple de cette ville. Les Messéniens, après quelques succès, furent abandonnés de leurs alliés, vaincus, & obligés de se retirer dans une place forte sur le mont Ira. Aristomene soutint le siège pendant onze ans. Mais enfin obligé de céder, il se réfugia dans l'isle de Rhodes. Il fut tué quelque tems après, ou, selon d'autres, il mourut de maladie, l'an 640 avant J. C. On dit que, lorsqu'on ouvrit son corps, on lui trouva le cœur tout velu.

ARISTON, fils & successeur d'Agasicles dans le royaume de Lacédémone, est connu dans Plutarque par ses reparties. Quelqu'un lui ayant dit, que le devoir d'un roi étoit de faire du bien à ses amis, & du mal à ses ennemis; il répondit: » Qu'il convenoit bien plus à » un roi de conserver ses an- » ciens amis, & de savoir s'en » faire de nouveaux de ses plus » grands ennemis ». Ayant appris que l'on avoit fait un éloge funebre des Athéniens, qui avoient été tués en combattant vaillamment contre les Lacédémoniens, il dit: « S'ils hon- » rent tant les vaincus, quels » honneurs méritent donc les » vainqueurs? Il régnoit vers

l'an 540 avant J. C. Il eut pour fils Démarate, qui lui succéda.

ARISTON, de l'isle de Chio, surnommé *Sirene*, & disciple de Zénon, disoit qu'un sage ressemble à un bon comédien, qui fait également bien le rôle d'un roi & celui d'un valet. Le souverain bien, selon lui, étoit dans l'indifférence pour tout ce qui est entre le vice & la vertu. Il comparoit ingénieusement les argumens des Logiciens aux toiles d'araignée, fort inutiles, quoique faites avec beaucoup d'art. Il rejetoit la logique, parce que, disoit-il, elle ne mène à rien; & la physique, parce qu'elle est au-dessus des forces de notre esprit. Quoiqu'il n'eût pas absolument rejeté la morale, il la réduisoit à peu de chose. Aussi finit-il par la volupté, après avoir commencé par la philosophie. Sort commun à tous ceux qui ne sont philosophes que par ostentation & pour le vain plaisir de débiter des maximes sonores. Il florissoit vers l'an 236 avant J. C. On dit qu'il étoit fort chauve, & qu'ayant été frappé à la tête d'un coup de soleil, cet accident fut cause de sa mort.

ARISTON, (Titus) juriconsulte Romain, sous l'empire de Trajan, cherchoit la récompense de la vertu dans la vertu même. Ce qui est une espece d'absurdité, car la vertu doit avoir un principe & un motif différent d'elle-même. Ayant été attaqué d'une longue maladie, il pria ses amis de demander aux médecins, s'il pouvoit en échapper? en leur déclarant que s'il n'y avoit pas d'espérance, il se donne-

roit la mort ; mais que , si son mal n'étoit point incurable , il se résoudroit à souffrir & à vivre pour sa femme , sa fille & ses amis. Pline-le-Jeune en fait un bel éloge ; mais n'eût-il eu que la foiblesse du suicide , il est clair qu'il en faut beaucoup rabattre.

ARISTONIC, fils d'Eumenes & d'une concubine d'Ephese, irrité de ce qu'Attalus III avoit donné le royaume de Pergame aux Romains, leva des troupes pour s'en emparer & s'y maintenir, & défit le consul Licinius Crassus, l'an 131 avant J. C. La même année le consul Perpenna le prit ; & l'ayant fait conduire à Rome, il y fut étranglé en prison par ordre du sénat. Ce prince fut le dernier des Attalides, qui occuperent le trône de Pergame l'espace de 154 ans.

ARISTOPHANE, poëte comique Grec, fit retentir le théâtre d'Athenes des applaudissemens qu'on donna à ses pieces. On lui décerna, par un décret public, une couronne de l'olivier sacré, en reconnaissance des traits qu'il avoit lancés contre ceux qui étoient à la tête de la république, & qui paroissent avoïr besoin de cette correction. Il avoit composé 54 Comédies ; il ne nous en reste plus que 11. Ce qui le distingue parmi les comiques Grecs, est le talent de la raillerie. Il faisoit les ridicules avec facilité, & les rendoit avec vérité & avec feu. Platon a jugé favorablement de ce poëte, puisqu'il lui donne, dans son *Banquet*, une place distinguée, où il le fait parler suivant son caractère. On rapporte que le même Pla-

ton envoya à Denis-le-Tyran un exemplaire de cet auteur, en l'exhortant à le lire avec attention, s'il vouloit connoître à fond l'état de la république d'Athenes. Les philosophes se sont déchainés contre lui ; & la raison de cet acharnement, c'est qu'ils prétendent que sa comédie des *Nuées* a causé la mort de leur patron Socrate ; mais Voltaire est de tous celui qui l'a le moins épargné : car il a été jusqu'à dire que ce *Poëte comique, qui n'est ni comique ni poëte, n'auroit pas été admis parmi nous à donner ses farces à la foire S. Laurent*. Il étoit tout simple qu'une telle assertion excitât la colere des savans ; aussi M. Brunck, un des plus habiles critiques de nos jours pour la littérature grecque, n'a-t-il pu se dispenser de témoigner son indignation. Il prétend que jamais Voltaire n'avoit lu Aristophane en grec ; qu'Aristophane ne vouloit pas plus la mort de Socrate que celle d'Alcibiade, de Cléon, de Périclès, de Phryné, d'Euripide, & autres qu'il a joués, sans influer sur la mort des uns ni des autres. Le reproche le plus fondé qu'on puisse lui faire, ce sont les obscénités grossieres, les plates & ordurieres bouffonneries dont il a parsemé ses pieces. Julien l'Apostat, écrivant à un de ses pontifes, & lui indiquant les moyens de rapprocher les mœurs des païens de celles des chrétiens, ne manque pas de lui suggérer la défense de lire les ouvrages d'Aristophane. Ludolphe Kuster a donné une édition magnifique des Comédies d'Aristophane, en grec & en latin, avec

de savantes notes, Amsterdam, 1710, in-fol. L'édition de Kuster a été réimprimée à Leyde en 1760, en 2 vol. in-4°, par les soins de Burman, *cum notis variorum*; mais cette réimpression, quoique bien exécutée, n'a rien diminué du mérite de l'édition originale. Les Comédies d'Aristophane sont : le *Plutus*, les *Oiseaux*, toutes deux contre les dieux & les déesses; les *Nuées* contre Socrate, où la vanité & le genre de fanatisme propre à ce philosophe ne sont pas mal joués; les *Grenouilles*; les *Chevaliers*; les *Acarniens*; les *Guêpes*; la *Paix*; les *Harangueuses*; les *Femmes au sénat* & *Lyfistrate*. Nous avons une traduction françoise du *Plutus* & des *Nuées*, par Mad. Dacier, & des *Oiseaux*, par Boivin le cadet. M. Poinfinet de Sivry a donné le *Théâtre d'Aristophane traduit en françois, partie en vers, partie en prose*, Paris, 1784, vol. in-4° & in-8°. Aristophane fleurissoit l'an 389 avant J. C.

ARISTOPHANE, de Byzance, disciple d'Ératosthène, & célèbre grammairien, mérita la place de surintendant de la bibliothèque d'Alexandrie, que le roi Ptolomée-Evergète lui donna. Il mourut dans un âge fort avancé, vers l'an 220 avant J. C.

ARISTOTE, surnommé le *Prince des Philosophes*, naquit à Stagyre, ville de Macédoine, l'an 384 avant J. C. Son père Nicomachus étoit médecin, & descendoit, dit-on, d'Esculape. Aristote l'ayant perdu fort jeune, dissipa son bien, se livra à la débauche, prit le parti des armes, & les quitta

Tome I.

ensuite pour la philosophie. L'oracle de Delphes lui ordonna d'aller à Athènes; il s'y rendit, entra dans l'école de Platon, & en fut l'ame & la gloire. On dit qu'il fut obligé, pour vivre, d'exercer la pharmacie. Continuellement livré au travail, il mangeoit peu, & dormoit encore moins. Diogene Laërce rapporte que; pour ne pas succomber à l'accablement du sommeil, il étendoit hors du lit une main, dans laquelle il tenoit une boule d'airain, afin que le bruit qu'elle feroit en tombant dans un bassin, le réveillât : mauvaise pratique, car l'homme qui ne dort pas, n'a pas l'esprit assez calme pour agir & écrire avec sagesse; mais on ne risquera rien de croire que c'est un conte, semblable à d'autres anecdotes de ce genre, qu'on s'est plu à répandre sur le compte des hommes célèbres; comme si le ridicule & l'absurdité pouvoient être pour quelque chose dans les titres à la gloire. Du reste, il faut avouer que celle des philosophes s'est nourrie quelquefois de ces ignobles ressources. Après la mort de Platon, Aristote se retira à Atarne, petite ville de la Mysie, auprès de son ami Hermias, usurpateur de ce pays. Ce prince ayant été mis à mort par ordre du roi de Perse, Aristote épousa sa sœur qui étoit restée sans biens. Quand Alexandre-le-Grand eut atteint environ 14 ans, Philippe son père appella Aristote pour le lui confier. La lettre qu'il lui écrivit à l'occasion de sa naissance, fait honneur au prince & au philoso-

Y.

phe : « Je vous apprends , lui » disoit-il , que j'ai un fils. Je » remercie les dieux , non pas » tant de me l'avoir donné , » que de me l'avoir donné du » tems d'Aristote. J'espere que » vous en ferez un successeur » digne de moi , & un roi » digne de la Macédoine ». Les espérances de Philippe ne furent pas trompées. Le maître apprit à son disciple les sciences qu'il possédoit , & cette sorte de philosophie qu'il ne communiquoit à personne , comme dit Plutarque ; ce qui ne donne pas de cette philosophie une bien bonne idée ; car le vrai sage ne songe qu'à répandre ses lumieres : on est allé jusqu'à croire que cette philosophie étoit celle de Machiavel. L'usage qu'en a fait Alexandre , confirme cette idée. Philippe lui érigea des statues , & fit rebâtir sa ville natale , ruinée par les guerres. Lorsque son élève se disposa à ses conquêtes , Aristote , qui préféroit le repos au tumulte des armes , retourna à Athenes. Il y fut reçu avec les honneurs dus au précepteur d'Alexandre , & au premier philosophe de son tems. Les Athéniens , auxquels Philippe avoit accordé beaucoup de graces à sa considération , lui donnerent le Lycée pour y ouvrir son école. Il donnoit ordinairement ses leçons en se promenant , ce qui fit appeller sa secte , la secte des Péripatéticiens. Le succès de la philosophie d'Aristote ne fut pas ignoré d'Alexandre. Ce prince lui écrivit de s'appliquer à l'histoire des animaux , lui envoya 800 talens pour la dépense que cette étude exigeoit , & lui

donna un grand nombre de chasseurs & de pêcheurs , pour faire des recherches. Aristote , au comble de sa gloire , ne fut pas au - dessus des passions & des folies qui en font l'effet naturel. Son amour pour la courtisane Pythais devint une espece de fureur , qui le porta à l'ériger en divinité , & à lui rendre après sa mort le même culte que les Athéniens rendoient à Cérés. Eurymédon , prêtre de cette déesse , l'accusa de ne pas y croire. Aristote se retira à Chalcis , dans l'isle d'Eubée (aujourd'hui Négrepont) , pour empêcher qu'on ne commît une injustice contre la philosophie ; mais il auroit eu plus de bonne philosophie à ne pas diviniser la créature féminine qui lui tenoit si fort à cœur. C'est sans fondement que quelques critiques modernes ont nié cette anecdote ; comme si la vérité de l'histoire devoit être sacrifiée à la gloire des hommes célèbres. Aristote mourut à 63 ans , l'an 322 avant J. C. , deux années après la mort d'Alexandre. Les Stagyrites lui dresserent des autels , & lui consacrerent un jour de fête. Il ne paroît cependant pas trop qu'il dût exciter tant d'admiration par ses vertus , ni par sa doctrine religieuse & morale. Sans parler des crimes dont Diogene Laërce & Athenée le disent coupable avec Hermias , de sa conduite insensée & impie envers Pythais ; on connoît les efforts qu'il fit pour décriser tous ceux qui avoient acquis quelque réputation , les médisances & les injures avec lesquelles il les opprima , les faussetés manifestes qu'il leur

imputa, la maniere dont il abandonna Hermias dans ses disgrâces, ses jalousies contre Speusippe, ses animosités contre Xénocrate, les troubles qu'il fomenta dans la cour de Philippe & d'Alexandre-le-Grand; enfin sa perfidie envers ce même Alexandre son bienfaiteur, découvre assez quel étoit le fond de son cœur. Xiphilin nous apprend que l'empereur Caracalla fit brûler tous les livres de ce chef des Péripatéticiens, en haine du conseil détestable qu'il avoit donné à Antipater d'empoisonner Alexandre. Il prétendoit que Dieu étoit sujet aux loix de la nature, sans prévoyance, sourd & aveugle pour tout ce qui regarde les hommes, croyoit le monde éternel, &, selon l'opinion commune de ses commentateurs, l'ame mortelle. Il tourna en ridicule ceux qui voulurent ramener les hommes à la croyance d'un seul Dieu, disant que cette maniere de penser étoit, il est vrai, d'un sage & d'un homme de bien, mais qu'elle manquoit de prudence, puisqu'en agissant ainsi, ils nuisoient à leurs propres intérêts, & s'exposoient au ressentiment des polythéistes. Belle morale & digne d'un chef des philosophes (*Voyez PLATON STILPON*). Si nous en croyons Diogene Laërce, sa mort fut semblable à sa vie; il s'empoisonna, pour se soustraire à la colere de Médon. Mais S. Grégoire de Nazianze, S. Justin & d'autres écrivains, disent qu'il se précipita dans l'Euripe. Il laissa de Pythais une fille, qui fut mariée à un petit-fils de Demaratus, roi de Lacédémone. Il avoit eu d'une

autre concubine un fils, nommé *Nicomachus*, comme son aïeul: c'est à lui qu'il adressa ses livres de *Morale*. Le sort d'Aristote, après sa mort, n'a pas été moins singulier que durant sa vie. Il a été long-tems le seul oracle des écoles; & on l'a trop dédaigné ensuite. Le nombre de ses commentateurs, anciens & modernes, prouve le succès de ses ouvrages. Quant aux variations que sa mémoire a éprouvées, elles lui sont communes avec tous les fondateurs des sectes philosophiques, & tiennent autant aux caprices de la postérité qu'à la nature des systèmes enseignés. Diogene Laërce rapporte quelques-unes de ses sentences qui n'ont rien de bien extraordinaire, & dont quelques-unes sont outrées ou fausses, d'autres trop recherchées. « Les sciences ont » des racines amères; mais les » fruits en sont doux... Il y » a la même différence entre » un savant & un ignorant, » qu'entre un homme vivant » & un cadavre... L'amitié » est comme l'ame de deux » corps... Il n'y a rien qui » vieillisse sitôt qu'un bien- » fait... L'espérance est le » songe d'un homme éveillé... » Soyons amis de Socrate & » de Platon, & encore plus de » la vérité... Les lettres servent d'ornement dans la prospérité, & de consolation dans l'adversité ». Aristote confia en mourant ses écrits à Théophraste, son disciple & son successeur dans le Lycée; mais ils ne sont pas parvenus en entier & sans altération jusqu'à nous (*Voy. APELLICON*). Les

plus estimés sont sa *Dialectique*, sa *Morale*, son *Histoire des animaux*, sa *Poétique* & sa *Rhétorique*. Le précepteur d'Alexandre montra dans ce dernier ouvrage que la philosophie est le guide de tous les arts. Il creusa avec sagacité les sources du bel art de persuader. Il fit voir que la dialectique en est le fondement, & qu'être éloquent, c'est savoir prouver. Tout ce qu'il dit sur les trois genres, le délibératif, le démonstratif & le judiciaire; sur les passions & les mœurs; sur l'élocution; sans laquelle tout languit; sur l'usage & le choix des métaphores, mérite d'être étudié. Aristote fit cet ouvrage suivant les principes de Platon, sans s'attacher servilement à la manière de son maître. Celui-ci avoit suivi la méthode des orateurs: son disciple crut devoir préférer celle des géomètres. Sa *Poétique* est un traité digne du précédent; l'un & l'autre furent composés pour Alexandre. Quant à la philosophie, il mêle à des vues justes & profondes, des erreurs grossières & des obscurités qui ont donné bien de l'exercice à ses commentateurs. Un de ses principes favoris est, que l'ame acquiert ses idées par les sens; principe combattu par de célèbres métaphysiciens, & qui dans le sentiment même d'Aristote doit s'entendre *occasionnellement*, comme s'exprimoient les Arabes, c'est-à-dire, que les sens sont l'occasion des idées, que l'ame se forme elle-même des choses matérielles. « Mais il » y a, dit un philosophe, bien » des idées dont les sens ne fau- » roient même être l'occasion.

» Il n'y a rien que nous conce-
» vions plus distinctement que
» notre pensée même, ni de
» proposition qui puisse nous
» être plus claire que celle-ci :
» *Je pense, donc je suis*. Qu'on
» nous dise, si l'on peut, par
» quel sens sont entrées dans
» notre esprit les idées de
» l'être & de la pensée ». Sa
Rhétorique a été traduite en
françois, par Cassandre, & sa
Poétique, par Dacier & le Bat-
teux (*Voyez* ces articles). La
meilleure édition des ouvrages
d'Aristote est celle de Paris,
au Louvre, 1619, donnée par
Duval, en 2 vol. in-folio, grecs
& latins. On peut consulter un
ouvrage de Jean de Launoi: *De
varia Aristotelis fortuna*, celui
de Patricius, *Peripateticæ discus-
siones*, & un traité du P. Rapin,
*Comparaison de Platon & d'A-
ristote*.

ARISTOTE de Chalcede,
a écrit une *Histoire d'Eubée*,
citée par Hypocrate & par le
Scholiaste Apollonius. — Dio-
gene Laërce parle de plusieurs
autres ARISTOTE, dont l'un
gouverna la république d'Athe-
nes, & publia des *Harangues*
fort élégantes; l'autre écrivit
sur l'*Iliade* d'Homere; un troi-
sième, natif de Cyrene, fit un
Traité de l'art poétique, &c.

ARISTOTE, est le même
que ALBERTI - ARISTOTILE.
Voyez ce mot.

ARISTOTIME, tyran
d'Elide, vivoit du tems de
Pyrrhus, roi des Epirotes.
Après avoir exercé des cruau-
tés inouies, il fut tué dans un
temple de Jupiter, par Thrasi-
bule & Lampis, auxquels Hel-
lanicus en avoit inspiré le des-
sein. Sa femme & ses deux

filles se pendirent de désespoir avec leurs ceintures.

ARISTOXENE, de Tarente, en Italie, s'adonna à la musique & à la philosophie, sous Alexandre-le-Grand, & sous ses premiers successeurs. Des 453 volumes, dont Suidas le fait auteur, il ne reste que ses *Elémens harmoniques*, en 3 livres, qui est le plus ancien traité de musique qui soit parvenu jusqu'à nous. Meursius le publia à Leyde, en grec, en 1616, in-4°. Il avoit déjà paru en latin avec les *Harmoniques* de Ptolémée par Antonin Gogavin, Venise, 1561, in-4°. L'ouvrage d'Aristoxene reparut bien plus correct dans le Recueil des musiciens grecs de Marc Meibomius, 2 vol. in-4°, à Amsterdam, 1652, avec de savantes notes.

ARIUS, roi de Sparte, fit alliance avec Onias, grand-prêtre des Juifs, & lui écrivit une belle lettre dans une feuille quarrée, & scellée d'un cachet où étoit empreinte la figure d'un aigle qui tient un serpent dans ses serres. Il lui faisoit savoir qu'ils avoient trouvé dans leurs archives, que les Juifs & les Lacédémoniens n'avoient qu'une même origine, étant descendus d'Abraham; & qu'ainsi ils devoient n'avoir que les mêmes intérêts (*Voyez* le premier livre des Machabées, chap. 12).

ARIUS, pere des Ariens, naquit en Lybie, ou selon d'autres, à Alexandrie. Achilles, évêque de cette ville, le fit prêtre dans un âge assez avancé, & le chargea de la prédication, & du gouvernement d'une de ses églises. Son

éloquence, ses mœurs austères, son air mortifié sembloient le rendre digne du sacré ministère; mais son ambition le perdit. Après la mort du saint évêque Achilles, le prêtre Arius, irrité de n'avoir pas été son successeur, combattit la doctrine catholique sur la divinité du Verbe. Il soutenoit que le Fils de Dieu étoit une créature tirée du néant, capable de vertu & de vice; qu'il n'étoit pas véritablement Dieu, mais seulement par participation, comme toutes les autres à qui on donne le nom de Dieu. En avouant qu'il existoit avant tous les siècles, il affirmoit qu'il n'étoit point coéternel à Dieu. S. Alexandre, évêque d'Alexandrie, l'anathématisa dans deux conciles en 319 & en 321. L'hérésiarque, retiré en Palestine, gagna des évêques, parmi lesquels Eusebe de Nicomédie & Eusebe de Césarée furent les plus ardens (Quoique ce dernier trouve quelques défenseurs parmi les critiques). Arius travailloit en même tems à répandre ses erreurs parmi le peuple; il les mit en chansons; son poëme, intitulé, *Thalie* (nom emprunté d'une piece efféminée de Sotade, poëte Egyptien), composé sur des airs infâmes, n'est qu'un tissu d'impiétés & de louanges fades, qu'il se donnoit à lui-même. Eusebe de Nicomédie assembla un concile formé de la plus grande partie des évêques de la Bithynie & de la Palestine, qui leva l'excommunication prononcée contre Arius. Il voulut aussi faire entendre à Constantin que cette question n'étoit qu'une

vaine subtilité : imposture , que les philosophes modernes ne cessent de répéter , & qui n'en est pas moins le comble de l'absurdité comme de l'impiété ; puisque la divinité de Jesus-Christ, fondée sur la consubstantialité du Verbe, est le dogme fondamental du christianisme ; & que si ce dogme n'est pas vrai , Jesus-Christ a établi une religion fausse. Il est clair d'ailleurs , que si les trois personnes divines , le Pere, le Fils & le Saint-Esprit, ne sont pas un seul Dieu, dans le sens le plus exact & le plus rigoureux , le christianisme , tel qu'il subsiste dans toutes les communions qui ne sont pas Ariennes ou Sociniennes, est un véritable Polythéisme, puisque nous rendons à ces trois personnes divines le même culte suprême. Entre les Païens & nous, il n'y aura point de différence, sinon qu'ils admettoient un plus grand nombre de dieux que nous, & que nous savons déguiser notre Polythéisme par des subtilités qui leur étoient inconnues. Enfin, Jesus-Christ a déclaré qu'il étoit venu dans le monde pour apprendre aux hommes à rendre à Dieu le culte d'adoration *en esprit & en vérité* ; or, il veut que tous honorent le Fils comme ils honorent le Pere. S'il n'est pas un seul Dieu avec le Pere, ce culte est-il juste & légitime ? C'est une profanation & une impiété (*Voyez EUTYCHÈS, NESTORIUS*). Constantin comprit sans peine l'importance de la vérité qu'Arius attaquoit, il assembla à Nicée en Bithynie, l'an 325, un concile œcuménique, où

l'hérésiarque fut convaincu de ses erreurs, excommunié par les Peres, & condamné au bannissement par le prince. Décision, qui prouve contre les Sociniens, combien la foi de la divinité de J. C. étoit constante & générale avant le concile de Nicée, puisqu'elle y fut unanimement reconnue, comme une vérité ancienne & incontestable, & l'opinion contraire rejetée comme un blasphème. (*Voy. PAUL DE SAMOSATHE*). On remarque de plus que le concile, en condamnant Arius, anathématise nommément sa *Thalie* ; ce qui prouve qu'on n'avoit alors aucun doute sur l'infaillibilité de l'église en matière de faits dogmatiques. Après trois ans d'exil, Constantin, à l'instigation d'un prêtre Arien, rappella Arius & ceux de son parti, qui avoient été anathématisés par le concile de Nicée. Cet hypocrite présenta à l'empereur une confession de foi, composée avec tant d'art qu'il étoit difficile d'y appercevoir les erreurs qu'on y avoit cachées sous le masque de la vérité. Arius revint triomphant à Alexandrie ; mais Athanase, successeur d'Alexandre, ne voulut pas le recevoir à sa communion. Il assista ensuite en 335 au concile de Tyr, auquel il présenta sa confession de foi captieuse, qui fut approuvée. Les Peres écrivirent même en sa faveur à l'église d'Alexandrie. Il retourna dans cette ville, où le peuple, préservé du venin de l'erreur par Saint Athanase, refusa de le recevoir. Constantin, instruit du trouble que sa présence avoit causé à Alexandrie, l'appella à Conf,

» tantinople : il lui demanda s'il
 » suivoit la foi de Nicée ? Arius
 » le jura, en lui présentant une
 » nouvelle profession de foi, où
 » l'hérésie étoit couverte par
 » des paroles tirées de l'Écri-
 » ture. Constantin soupçonnant
 » point que l'hérésiarque le trom-
 » poit ; fit ordonner à Alexandre,
 » évêque de Constantinople, de
 » l'admettre à la communion des
 » fideles. Mais cet ordre resta
 » sans effet, par un événement,
 » qui en faisant triompher les Ca-
 » tholiques, donna au monde en-
 » tier une preuve éclatante des ar-
 » rêts secrets & redoutables de la
 » justice divine. « On avoit choisi
 » un Dimanche (dit un histo-
 » rien qui rapporte la chose dans
 » le plus intéressant détail), « pour
 » le rétablissement de cet im-
 » pie, afin de le rendre plus écla-
 » rant. Le samedi sur le soir,
 » comme S. Alexandre conti-
 » nuoit de prier, l'orgueil im-
 » patient des Hérétiques leur
 » fit conduire Arius par la ville
 » comme en triomphe ; & lui-
 » même, enchérissant sur leur
 » ostentation, se répandit en
 » discours insolens. La foule
 » étoit innombrable, & gros-
 » sissoit de rue en rue. Comme
 » on approchoit de la place,
 » dite *Constantinienne*, & qu'on
 » appercevoit au fond de cette
 » place le Temple où l'héré-
 » siarque devoit être rétabli,
 » il pâlit à la vue de tout le
 » monde, éprouva une sou-
 » daine frayeur, & de violens
 » remords. Il sentit en même
 » tems quelque besoin naturel.
 » Il entra dans un des lieux
 » publics, multipliés dans la
 » Nouvelle-Rome avec au-
 » tant de magnificence que
 » tous les autres édifices. Il y

» expira dans les plus cruel-
 » les douleurs, en rendant une
 » grande abondance de sang,
 » avec une partie de ses en-
 » trailles, l'an 336 de J. C. ;
 » digne fin d'un impie, trop
 » semblable, pendant sa vie, au
 » perfide Judas, pour ne pas
 » lui ressembler dans les cir-
 » constances de sa mort. Ce
 » dénouement effrayant, &
 » qui passa pour miraculeux,
 » causa autant d'abattement
 » aux Ariens, que d'espoir
 » aux fideles orthodoxes. Le
 » lieu de cette tragique scene
 » devint l'horreur publique ; &
 » par la suite, un Arien l'a-
 » cheta, afin d'effacer ou d'af-
 » foiblir, en le convertissant
 » en un autre usage, la mé-
 » moire de cet opprobre ». Il
 » s'en faut bien que son hérésie
 » mourût avec lui. On est sur-
 » pris & effrayé de toutes les
 » scenes horribles que présente
 » l'histoire de l'Arianisme. L'im-
 » piété, l'hypocrisie, la dissi-
 » mulation, la malice, la perfidie
 » des Ariens paroîtroient in-
 » croyables, si elles n'étoient
 » appuyées sur le témoignage de
 » tous les historiens du tems, &
 » de S. Athanase lui-même. L'A-
 » rianisme, timide dans ses com-
 » mencemens, mit en œuvre la
 » souplesse & l'artifice. Soutenu
 » par la puissance impériale, il
 » s'enhardit, & ne connut plus
 » de bornes dans ses orgueilleu-
 » ses prétentions. Il sembloit men-
 » nacer l'église d'une destruction
 » entiere ; mais il ne réussit point,
 » parce que celui qui a fondé
 » cette église, lui a promis que
 » les portes de l'enfer ne prévau-
 » droient point contre elle. Voyez
 » S. ATHANASE.

ARLAUD, (Jacques-An-
 Y 4

toine) naquit à Geneve, en 1668. Il fut peintre de fort bonne heure, & fut lui-même son maître. Dès l'âge de 20 ans il passa en France, où son pinceau délicat & son coloris brillant lui firent une grande réputation. Le duc d'Orléans, régent du royaume, protecteur & juge de tous les arts, disoit en parlant de sa miniature :

» Les peintres en ce genre n'ont
 » fait jusqu'ici que des images ;
 » Arlaud leur a appris à faire
 » des portraits. Sa miniature
 » s'exprime aussi fortement que
 » la peinture à l'huile ». Ce prince se l'attacha, & le gratifia d'un appartement dans son château de S. Cloud, où Arlaud lui donnoit des leçons. Ses portraits étoient non-seulement ressemblans : ils avoient encore le mérite singulier d'exprimer les qualités de l'ame des personnes qu'il peignoit. Arlaud se retira ensuite à Geneve. Le grand-duc de Toscane, Jean Gaston, le dernier de l'illustre famille des Médicis, souhaila de joindre le portrait d'Arlaud à la grande collection des portraits des plus illustres peintres, faits par eux-mêmes, qu'on voit dans les galeries de Florence. Arlaud le lui envoya, & il reçut en reconnoissance une très-belle médaille d'or. Il mourut à Geneve en 1747. Il légua à la bibliothèque de cette ville, une collection de livres rares & curieux, & plusieurs bons tableaux anciens & modernes.

ARLES, (le cardinal d')
 Voyez ALEMAN Louis.

ARLINGTON. Voyez BENNET.

ARLOTTO, curé de la paroisse de S. Juste à Florence,

dans le XVe. siècle. Son nom de famille étoit *Mainardi* ; mais il n'est guere connu que sous celui d'*Arlotto*. Cet homme se rendit célèbre de son tems par ses bons-mots, ses tours joyeux, & ses saillies originales. On en fit un recueil après sa mort sous le titre de *Facetie, Fabule, e Motti del Piovano Arlotto, Priete Fiorentino*. Ce recueil a été réimprimé plusieurs fois. Il mourut en 1483 à 87 ans.

ARMACH ou ARMACHANUS. Voyez RICHARD D'ARMACH.

ARMAGNAC, (Jean d') cardinal, fils naturel de Jean II, comte d'Armagnac, & frere de Jean III, & de Bernard connétable de France, fut fait archevêque d'Auch, par Clément VII, en 1391 ; puis conseiller d'état en 1401, par le roi Charles VI ; & enfin cardinal par Pierre de Lune en 1409. Il mourut peu de tems après.

ARMAGNAC, (Bernard comte d') frere du précédent, fut un seigneur du premier mérite. Il avoit fait la guerre pendant 20 ans avec distinction. La reine, femme de Charles VI, le fit venir à la cour, pour le mettre du parti des Orléanois : c'est delà qu'ils furent nommés *Armagnacs*. Le comte se fit acheter bien cher ; car outre l'épée de connétable qu'il reçut presque en arrivant, il se fit encore donner le commandement absolu des troupes & des finances. La liaison de la reine & du connétable, ne fut pas de longue durée. Le comte d'Armagnac, homme fort rigide, désapprouvoit pu-

bliquement la conduite de cette princesse, qui, pour s'en débarrasser, s'unit avec ses ennemis. La reine voyant que le connétable avoit juré sa perte, & que le roi, prévenu contre elle, alloit l'exiler, prit la fuite, & alla se mettre sous la protection du duc de Bourgogne. Ce prince arma pour sa défense. Le connétable laissa surprendre Paris en juin 1418. Il eut beau se cacher; il fut décelé par un maçon, chez qui il s'étoit sauvé. Les Bourguignons ne firent d'autre mal au connétable, que de le mettre en prison, dans l'espérance qu'il avoueroit où étoient ses trésors. Mais à quelques jours delà, sur le bruit qui se répandoit que lui & le chancelier en feroient quittes pour de l'argent, le peuple en fureur alla les tuer de la conciergerie, & les massacra sur le champ dans la cour du palais.

ARMAGNAC, (Jean d') maréchal de France, seigneur de Gourdon, chevalier & chambellan du roi Louis XI, étoit fils naturel de Jean IV, comte d'Armagnac. Il fut l'un des principaux favoris de Louis XI, qui lui donna le gouvernement du Dauphiné. Il mourut en 1471, avec une réputation très-médiocre de capacité & de valeur. Il ne dut le bâton qu'à la faveur de Louis XI, car il n'avoit jamais servi.

ARMAGNAC, (George d') fils de Pierre, bâtard de Charles d'Armagnac, comte de l'Isle-en-Jourdain, devint archevêque de Toulouse, co-légat & archevêque d'Avignon. Il fut fait cardinal en 1544 par Paul III, & mourut en 1585, à 85 ans,

à Avignon, dans le couvent des Minimes qu'il avoit fondé, après avoir signalé dans plusieurs occasions son zèle pour la religion catholique. Il protégea les gens-de-lettres, & en fit connoître plusieurs à François I.

ARMAGNAC, (Jean comte d'). Voyez l'article de Jean V, comte d'Armagnac, dans lequel il est parlé de ceux qui ont possédé depuis le comté d'Armagnac.

ARMAGNAC. Voyez **NE-MOURS**, **JACQUES D'ARMAGNAC**.

ARMAND DE BOURBON, prince de Conti. Voy. **CONTI**.

ARMELLE, fille célèbre par sa piété, née en 1606 à Campénac, dans le diocèse de S. Malo, & morte à Vannes en 1671, fut obligée d'entrer en condition. Elle passa les 35 dernières années de sa vie chez un gentilhomme, qui rendit compte de tous les exemples de vertu que cette fille lui avoit donnés, des lumières extraordinaires qu'elle avoit en matière de religion, des sentimens rares & sublimes qu'on ne supposeroit point dans son état. Les savans profanes ne conçoivent pas cette espèce de phénomène, mais les hommes instruits dans les voies de Dieu, n'y voient rien d'étonnant. » J'entends une bonne ame qui » me parle de Dieu (dit le » P. Bourdaloue); je suis surpris, en l'écoutant, de la » manière dont elle s'explique. » Quel feu anime ses paroles! » quelle onction les accompagne! elle s'énonce avec une » facilité que rien n'arrête; elle » s'exprime en des termes,

» qui, sans être étudiés ni af-
 » fectés, me font concevoir
 » les plus hautes idées de l'É-
 » tre divin, des grandeurs de
 » Dieu, des mystères de Dieu,
 » de ses miséricordes, de ses
 » jugemens, des voies de sa
 » providence, de sa conduite
 » à l'égard des élus, de ses
 » communications intérieures.
 » J'admire tout cela, & je l'ad-
 » mire d'autant plus, que la
 » personne qui me tient ce lan-
 » gage si relevé & si sublime,
 » n'est quelquefois qu'une sim-
 » ple fille, & qu'une domesti-
 » que, qu'une villageoise, A
 » quelle école s'est-elle fait
 » instruire? Quels maîtres a-
 » t-elle consultés? quels livres
 » a-t-elle lus. Ah, mon Dieu!
 » il n'y a pas eu pour cette ame
 » d'autre maître que vous-
 » même & que votre esprit. Il
 » n'y a pas eu pour elle d'au-
 » tre école que la prière, où
 » elle vous a ouvert son cœur
 » avec simplicité & avec hu-
 » milité. Il ne lui a point fallu
 » d'autres livres ni d'autres
 » leçons qu'une vue amoureuse
 » du crucifix, qu'une conti-
 » nuelle attention à votre pré-
 » sence, qu'une dévote fré-
 » quentation de vos sacrés
 » mystères, qu'une pleine con-
 » formité à toutes vos volon-
 » tés, & qu'un desir sincere de
 » les accomplir. Voilà par où
 » elle s'est formée; où plutôt,
 » voilà, mon Dieu, par où elle
 » a mérité, autant qu'il est pos-
 » sible à la foiblesse humaine,
 » que votre grace la formât,
 » l'éclairât, l'élevât ». Sa *Vie*
 a été écrite par une Ursuline de
 Vannes, nommée *Sœur Jeanne*
de la Nativité. Poiret la fit réim-
 primer en 1704, in-12, sous

ce titre : *L'Ecole du pur amour*
de Dieu. On y raconte, qu'Ar-
 melle croyoit voir les diables
 sous des figures horribles (*Voy.*
S. ANTOINE L'HERMITE) :
 qu'ayant sans cesse l'esprit pré-
 occupé de l'objet sacré de sa
 flamme, elle serroit ce qu'elle
 rencontroit sous ses mains, &
 qu'elle demandoit : *N'est-ce*
point vous qui cachez le bien-
aimé de mon cœur? On dit qu'elle
 mourut d'un excès d'amour
 divin. On ne peut douter que sa
 piété ne fût fort vive, sa vertu
 pure & constante; & c'est mal-
 à-propos que des personnes, qui
 ont de la peine à goûter ce qui
 sort de l'ordre ordinaire des choses,
 se sont formalisées de quel-
 ques singularités dont les ames
 fortement émuës ne peuvent
 toujours se défendre, ou par
 lesquelles il plaît à Dieu de les
 distinguer. On ne sauroit ce-
 pendant trop inculquer à ceux
 qui écrivent les vies des Saints
 ou des personnes illustrées par
 une piété particuliere, le sage
 avis que leur donne un homme
 très-judicieux. « La conduite
 » de Dieu à l'égard des ames
 » à qui il fait part de ses com-
 » munications les plus intimes,
 » a des mystères cachés qu'il
 » est inutile & quelquefois dan-
 » gereux de dévoiler aux yeux
 » du public. Outre qu'un peu de
 » personnes sont en état de les
 » comprendre, & que ce n'est
 » pas dans les livres, mais à
 » l'école du St.-Esprit qu'on
 » peut s'en instruire; ils de-
 » viennent souvent des pierres
 » de scandale pour ceux aux-
 » quels Dieu n'en a pas donné
 » l'intelligence. On ne sauroit
 » trop, selon l'avertissement du
 » saint conducteur de Tobie,

» publier les œuvres par lesquelles le Seigneur veut bien manifester au monde sa puissance & sa bonté : mais il est certains secrets qu'il révèle rarement, & uniquement aux âmes en qui il juge à propos d'établir son regne d'une façon toute mystique, qu'il n'est pas, ordinairement parlant, à propos de divulguer. *Sacramentum Regis abscondere bonum est; opera autem Dei revelare & confiteri honorificum est.* Tob. 12. C'est encore à cette observation qu'on peut rapporter ces paroles de J. C. : *Nemini dixertis visionem.* Matth. 17, & celles de S. Paul : *Audivique arcana verba quæ non licet homini loqui.* 2. Cor. 12. Voyez Ste. CATHERINE de Sienne, RUSBROCH, THAULERE. M. Duché de Vancy a inséré un abrégé de la vie d'Armelle dans ses *Histoires édifiantes*. Le nom d'Armelle lui avoit été donné au baptême. (Il y a en Bretagne deux Saints qui ont porté le nom d'Armel). Ses parens étoient George-Nicolas & Françoise Néant, pauvres villageois, dont elle ne reçut qu'une éducation chrétienne.

ARMELLINO, (François) né à Pérouse d'une famille assez obscure, gagna la confiance de Léon X, qui le créa cardinal en 1517, lui donna le commandement de la marche d'Ancone, le fit intendant des finances, &c. Il perdit son crédit sous Adrien VI, mécontent des subsides dont il avoit chargé le peuple pour fournir de l'argent à son prédécesseur. Mais Clément VII le prit en amitié, lui donna l'archevêché de

Tarente & d'autres bénéfices considérables. Il fut assiégé avec ce pape dans le château St. Ange, en 1527, & mourut de chagrin d'avoir perdu à la prise de Rome, tout ce qu'il possédoit dans cette ville. Mais comme il étoit fort riche en terres, & qu'il mourut sans testament, sa succession vint très-à-propos au pape pour payer sa rançon,

ARMINIUS, seigneur de la première noblesse des Chérusques, étoit tout jeune encore, lorsqu'il forma le projet de délivrer sa patrie du joug des Romains. Plein de bravoure, fécond en ressources, d'un esprit pénétrant & dissimulé, il s'insinua adroitement dans la confiance de Varus, général Romain, qui commandoit dans la Germanie, tandis que sous l'ombre du mystère il fit révolter les cantons les plus éloignés du pays. Le crédule Varus, qui ignoroit la conspiration, marcha avec trois légions contre les rebelles; mais s'étant engagé imprudemment dans un défilé de bois & de montagnes, il aperçut trop tard qu'il étoit trahi, & en fut la victime. Arminius, qui avec ses troupes le suivoit sous prétexte de renfort, attaqua subitement les Romains, les tailla en pièces; & par un excès de cruauté, fit égorger ou attacher en croix tous ceux qui avoient été faits prisonniers. Ce barbare vainqueur défendit encore pendant quelque tems la liberté de ses compatriotes; mais ébloui par ses succès, il voulut en devenir l'oppresser, & les assujettir à sa domination; ce fut la cause de sa perte. Il fut assassiné dans une conjuration en

sa 37me. année, vers l'an 17 de J. C. On voit dans la cathédrale d'Hildesheim un pilier nommé *Irmisfeul*, qu'on croit être une pierre consacrée à Arminius, ou peut-être la base de sa statue. Cette pierre étoit devenue une idole des anciens Saxons, dispersés par Charlemagne. Il est assez vraisemblable que le nom de la ville de Hermanstadt en Transylvanie, habitée, par des Saxons, dérive d'*Arminius*, que les lexicographes Allemands traduisent par *Herman* ou *Heerman* (chef d'armée). Voyez *Joann. Henr. Drumelii Lexicon. Ratisbonæ, 1753, 3 vol. in-4°, art. Arminius & Irmisfula.*

ARMINIUS, (Jacques) chef de la secte de Arminiens ou Remonstrans, naquit à Oude-Water, ville de Hollande, en 1560. Il fit une partie de ses études à Geneve, aux dépens des magistrats d'Amsterdam. Il fut obligé de sortir de Geneve, parce qu'il marqua trop d'ardeur à soutenir la philosophie de Ramus. Après diverses courses en Italie & en Suisse, il revint à Amsterdam, où il fut ministre 15 ans. On le choisit ensuite pour remplir la chaire de théologie à Leyde, en 1603. Les leçons qu'il donna sur la prédestination, l'universalité de la rédemption, &c., mirent la division parmi les Protestans. Ne pouvant pas concevoir Dieu tel que Calvin le peignoit, c'est-à-dire, prédestinant les hommes au péché comme à la vertu, il donna dans un autre extrême, il affoiblit les droits de la grace, & releva trop ceux de la liberté. On le cita à la

Haye, pour rendre compte de sa doctrine. Les chagrins qu'il essuya, les fatigues de ses voyages, l'accablèrent au point qu'il en mourut en 1609. Il laissa plusieurs disciples, qui furent appellés *Arminiens*, & condamnés par les Calvinistes rigoristes à Dordrecht, en 1618. Mais cette condamnation se tourna contre leurs adversaires, & leur fit beaucoup plus de mal qu'aux Arminiens. « Ceux-ci, dit » Mosheim, attaquèrent leurs » antagonistes avec tant d'es- » prit, de courage & d'élo- » quence, qu'une multitude de » gens fut persuadée de la jus- » tice de leur cause. Quatre » provinces de Hollande refu- » sèrent de souscrire au synode » de Dordrecht; ce synode fut » reçu en Angleterre avec mé- » pris, parce que les Anglicans » témoignoient du respect pour » les anciens Peres, dont au- » cun n'a osé mettre des bor- » nes à la miséricorde divine. » Dans les églises de Brande- » bourg & de Brême, à Ge- » neve même, l'*Arminianisme* » a prévalu ». Mosheim ajoute que les Calvinistes de France s'en rapprochèrent aussi, afin de ne pas donner trop d'avantage aux théologiens catholiques contre eux; mais il oublie l'acceptation formelle des décrets de Dordrecht, faite dans le synode de Charenton en 1623. Ou cette acceptation ne fut pas sincère, ou les Calvinistes ont rougi dans la suite de l'aveuglement de leurs docteurs. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'inconséquence des Calvinistes, assemblés à Dordrecht, a couvert la prétendue réforme d'un opprobre éternel. Après

avoir posé pour maxime fondamentale de cette réforme, que l'Écriture-Sainte est la seule règle de foi, le seul juge des contestations en fait de doctrine, il étoit bien absurde de juger & de condamner les Arminiens, non par le texte seul de l'Écriture-Sainte, mais par les gloses, les commentaires, les explications qu'il plaisoit aux Gomaristes d'y donner. Quand on jette les yeux sur les passages allégués par ces derniers dans le synode de Dordrecht, on voit qu'il n'y en a presque pas un seul à la lettre duquel ils n'ajoutent quelque chose, & que la plupart peuvent avoir un sens tout différent de celui qu'y donnent les Gomaristes. Les Arminiens en alléguoient de leur côté, auxquels les adversaires ne répondent point; de quel front peut-on dire qu'ici c'est l'Écriture-Sainte qui décide la contestation, pendant que c'est le fond même sur lequel on dispute? (*Voyez GOMAR, VORSTIUS*). On a d'Arminius plusieurs ouvrages publiés sous le titre de *Opera theologica*, à Francfort, 1631 ou 1635, in-4°. Les principaux sont : I. *Disputationes de diversis Christianæ Religionis capitibus*. II. *Examen libelli Guillelmi Perkinsi de prædestinationis modo & ordine*. III. *Dissertatio de vero sensu Capituli VII ad Romanos*. IV. *Analysis Cap. IX ad Rom.*, &c.

ARNAUD, de Bresse en Italie, disciple d'Abailard, prit l'habit de moine, pour débiter plus facilement ses erreurs. Il rejetoit le sacrifice de la Messe, la prière pour les morts, le baptême des enfans, le culte

de la croix, &c. Il soutenoit que les évêques & les moines qui possédoient des terres, ne pouvoient manquer d'être damnés, & que les biens de l'Église appartenoient aux princes. Cette doctrine, prêchée dans un siècle où les brigands n'étoient pas rares, lui fit beaucoup de disciples, contre lesquels on fut obligé de prendre les armes. Le pape Innocent II le condamna dans le concile général de Latran, 1139. Arnaud anathématisé, se réfugia dans les montagnes de Suisse avec ses disciples. Il entretenoit toujours un parti puissant en Italie, & dans lui-même l'esprit inquiet & factieux de tous les sectaires. Il revint à Rome en 1141, excita une sédition contre le pape, le fit chasser, abolit la dignité de préfet de Rome, obligea les principaux citoyens de se soumettre au patrice, & fit piller les palais des cardinaux. Le pape Eugene III, après plusieurs combats contre ce fanatique, fut enfin reçu à Rome. Arnaud fut arrêté quelque tems après par le cardinal Gérard; & malgré les efforts des vicomtes de Campanie, qui l'avoient remis en liberté, il fut conduit à Rome, & condamné à mort en 1155. Mosheim, apologiste déclaré de tous les hérétiques, dit "qu'Arnaud de Bresse étoit
» un homme d'une érudition,
» immense & d'une austérité
» étonnante, mais d'un caractere
» turbulent & impétueux;
» qu'il ne paroît avoir adopté
» aucune doctrine incompatible
» avec l'esprit de la véritable
» religion; que les principes
» qu'il se firent agir ne fu-

» rent repréhensibles que parce
 » qu'il les poussa trop loin, &
 » qu'il les exécuta avec un
 » degré de véhémence qui fut
 » aussi criminel qu'imprudent ;
 » qu'à la fin il fut la victime
 » de la vengeance de ses en-
 » nemis, que l'an 1155 il fut
 » crucifié & jeté au feu ». Mos-
 heim a sans doute oublié qu'Ar-
 naud de Bresse étoit moine, &
 qu'il n'a laissé aucun ouvrage
 qui prouve son érudition ; il
 ne falloit donc pas lui en sup-
 poser, après avoir peint tous
 les moines de ce tems-là com-
 me des ignorans. Celui-ci con-
 damnoit le baptême des en-
 fans, le sacrifice de la Messe, &c.
 Il vouloit que l'on dépouillât les
 ecclésiastiques des biens qu'ils
 possédoient légitimement ; il
 excita des séditions : nous re-
 connoissons là les principes &
 l'esprit des prétendus réforma-
 teurs ; mais est-il compatible
 avec l'esprit de la véritable
 religion, qui défend de trou-
 bler l'ordre public, sur-tout à
 un moine sans autorité ? Mos-
 heim eût-il trouvé bon qu'un
 zéléateur de la pauvreté évan-
 gélique lui eût ôté les deux ab-
 bayes qu'il possédoit ? Arnaud
 de Bresse ne fut donc pas vic-
 time de la vengeance de ses
 ennemis, mais justement puni
 comme séditieux & perturba-
 teur du repos public : il ne
 fut point crucifié, mais atta-
 ché à un poteau, étranglé &
 brûlé.

ARNAUD de Villeneuve,
 médecin du XIIIe. siècle, étant
 né vers 1235, s'adonna aux
 langues & aux sciences. Après
 avoir voyagé dans différens
 pays pour se perfectionner, il
 se fixa à Paris, où il exerça

la médecine & l'astronomie. Il
 se mit à publier, que la fin du
 monde arriveroit infaillible-
 ment vers le milieu du XIVe.
 siècle. Il en fixa même l'année
 à 1335 ou 1345. Il soutenoit en
 même-tems, que le démon
 avoit perverti tout le genre hu-
 main, & fait périr la foi : que
 les moines seroient tous dam-
 nés ; & que Dieu n'a menacé
 du feu éternel que ceux qui
 donnent mauvais exemple. Il
 ajoutoit à ces rêveries d'autres
 erreurs. L'université de Paris
 l'ayant condamné, il se retira
 en Sicile auprès de Frédéric
 d'Aragon. Quelque tems après,
 ce prince l'ayant renvoyé en
 France, pour traiter Clément
 V, alors malade, il mourut sur
 le vaisseau qui le portoit, &
 fut enterré à Genes en 1313.
 Quinze propositions tirées de
 ses ouvrages furent condam-
 nées après sa mort par l'inqui-
 sition de Tarragone, parce
 qu'elles avoient des sectateurs
 en Espagne. Ses Ouvrages ont
 été imprimés à Lyon en 1504 &
 1505, & à Bâle en 1585, in-fol.
 avec sa vie, & des Notes de
 Nicolas Taurellus. On a cru
 que le *Villanovanus*, auquel
 Postel attribue le livre de *tribus
 impostoribus*, étoit Arnaud de
 Villeneuve ; mais la Monnoye
 prouve que c'est Michel Ser-
 vet, qui a publié quelques ou-
 vrages sous le nom de *Villano-
 vanus*. Ce livre, du reste, n'est
 pas plus de l'un que de l'autre
 (Voyez Frédéric II, empereur).
 Ce médecin est le premier qui
 ait eu la scélérateffe & la folie
 d'essayer la génération humaine
 par la chymie. Paracelse, qu'on
 regarde ordinairement comme
 l'auteur de cet absurde projet,

lui est postérieur de plus de deux siècles. On croit communément qu'Arnaud trouva l'esprit-de-vin, l'huile de térébenthine, & les eaux de senteur. Voyez sa Vie publiée à Aix, 1719, in-12, sous le nom de *Pierre Joseph* : elle est d'un littérateur Provençal, nommé de *Haitse*.

ARNAULD, abbé de Bonneval, ordre de S. Benoît, diocèse de Chartres, étoit ami de S. Bernard, qui lui écrivit sa dernière lettre, peu de jours avant sa mort. Arnauld est auteur du second livre de la *Vie* de S. Bernard, attribué mal-à-propos, comme l'a prouvé D. Mabillon, à un autre ARNAULD, abbé de Bonneval en Dauphiné. Il passe pour être le véritable auteur des douze traités : *De operibus Christi cardinalibus*, attribués par quelques-uns, sans fondement, à S. Cyprien. Ils sont adressés au pape Adrien IV. On a encore de lui : I. *Tractatus de septem verbis Domini in cruce*. II. *Sermo de laudibus B. Mariæ*, dans la *Bibliothèque des Pères*; le P. Titelman, cordelier, & le P. Schott, jésuite, les ont publiés l'un & l'autre. III. *Tractatus de operibus sex dierum* publié par Denys Perottonet de Melun, théologal d'Auxerre.

ARNAULD, (Antoine) fils aîné d'Antoine Arnauld, avocat-général de la reine Catherine de Médicis, naquit à Paris en 1560. Il fut reçu avocat au parlement, & s'y distingua par plusieurs plaidoyers. De toutes les causes qu'il plaida, il n'y en eut point de plus célèbre que celle où Henri IV

& le duc de Savoie assistèrent. Il s'agissoit d'une femme qui accusoit un jeune homme du meurtre de son fils; Arnauld, avocat de la mère, gagna cette cause. Son plaidoyer contre les jésuites en faveur de l'université de Paris, en 1594, lui acquit encore plus de célébrité. « Les cir- » constances dans lesquelles il » fut fait, dit l'auteur des *Trois » siècles*, contribuerent beau- » coup à le mettre en vogue » chez les ennemis de la so- » ciété. Si on le lit aujourd'hui » de sang froid, on y remar- » quera plutôt ce ton de cha- » leur & d'emportement, qui » naît de la prévention, que » le caractère de cette vérita- » ble éloquence, qui réunit » la vérité des faits à la force » de l'expression ». Il a été réimprimé en 1717, in-12, avec un plaidoyer de M. Chevalier, avocat au parlement, de l'an 1610. Il publia un autre ouvrage contre la société; il a pour titre : *Le franc & véritable discours au roi, sur le rétablissement qui lui est demandé pour les jésuites*, in-8°. Henri IV, auquel il étoit adressé, n'en fit aucun cas, & ne laissa pas de rétablir les jésuites. Arnauld mourut en 1619, âgé de 59 ans. Il eut de Catherine Marion 20 enfans, dont 10 morts en bas-âge, 4 fils & 6 filles toutes religieuses. On l'accusoit d'être huguenot. Il est vrai qu'il étoit fort opposé à la Ligue; mais on prétend qu'il ne l'étoit pas moins à la religion prétendue réformée.

ARNAULD D'ANDILLI, (Robert) fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1588.

Il parut à la cour de bonne heure, & y eut des emplois qu'il remplit avec distinction. Il y eut beaucoup de crédit, & n'en fit usage que pour rendre service à ses amis. Balzac disoit de lui, « qu'il ne rougissoit point » des vertus chrétiennes, & » ne tiroit point vanité des » vertus morales ». A l'âge de 55 ans, il quitta le monde pour se retirer dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il dit, en prenant congé de la reine-mere : « Que si Sa Majesté en- » tendoit dire qu'on faisoit des » fabots à Port-Royal, elle » n'en crût rien; mais que si » on lui rapportoit qu'on y » cultivoit des espaliers, elle » le crût, & qu'il espéroit en » faire manger des fruits à Sa » Majesté ». Il lui en envoyoit tous les ans, que Mazarin appelloit en riant *des fruits bénits*. » L'anecdote des fabots, dit » un auteur, paroît néanmoins » bien constatée; ce n'étoit » pas là d'ailleurs une imputa- » tion dont des solitaires hum- » bles & mortifiés dussent se » défendre. Si le fameux Pâ- » ris a passé une partie de sa » vie à faire des bas au mé- » tier, pourquoi d'autres saints » du parti auroient-ils rougi » de faire des fabots? Il mourut en 1674, à 85 ans. Son esprit & son corps conserverent toute leur vigueur jusqu'à ses derniers instans. On a de lui plusieurs ouvrages. I. *La Traduction des Confessions de S. Augustin*, in-8° & in-12. II. *De l'histoire des Juifs de Joseph*, 5 vol. in-8° & in-12, plus élégante que fidelle, au jugement de plusieurs savans, & en particulier du Pere Gillet,

Génovéfain, dernier traducteur de cet historien. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, 1681, 2 vol. in-fol. avec figures. III. *Des Vies des SS. Peres du désert, & de quelques Saintes*, écrites par des Peres de l'église, 3 vol. in-8°. IV. *De l'Echelle sainte de St. Jean Climaque*. V. *Des Œuvres de Ste. Thérèse*, in-4°, 1670. VI. *De celle du B. Jean d'Avila*, in-fol. Ces traductions ont été bien accueillies, & l'on ne peut nier qu'elles n'aient contribué à entretenir parmi les Chrétiens l'esprit de piété & de foi. Celles qui sont faites sur le latin, sont plus exactes que celles qui sont faites sur le grec. Elles sont en général écrites d'un style clair & aisé. VII. *Mémoires de sa vie écrits par lui-même*, 2 vol. in-12, imprimés en 1734. Ces sortes d'écrits sont toujours le fruit de l'égoïsme, & quelque raffiné que soit l'amour-propre, on l'y reconnoît toujours (*Voy. la fin de l'article ADRIEN, empereur*). VIII. *Poème sur la Vie de J. C.*, petit in-12. IX. *Œuvres chrétiennes en vers*, & plusieurs autres ouvrages. L'auteur du *Projet de Bourg-fontaine* a cru que les A. A. de la Relation de FILLEAU, désignoient Arnauld d'Andilli. *Voyez FILLEAU*.

ARNAULD, (Henri) frere du précédent, naquit à Paris en 1597. Après la mort de Gournay, évêque de Toul, le chapitre de cette ville élut unanimement pour son successeur l'abbé Arnauld, alors doyen de cette église. Le roi lui confirma cette nomination, à la priere du fameux Pere Joseph, capucin; mais les querelles que

le droit d'élire occasionna, l'empêcherent de l'accepter. En 1645, il fut envoyé extraordinaire de France à Rome, pour calmer les contestations survenues entre les Barberins & Innocent X. L'abbé Arnauld montra beaucoup de zèle pour l'intérêt de sa patrie & pour ceux des Barberins. Cette maison fit frapper une médaille en son honneur, & lui éleva une statue. Arnauld, de retour en France, fut fait évêque d'Angers, l'an 1649. Il ne quitta qu'une seule fois son diocèse, & ce fut pour convertir le prince de Tarente, & pour le réconcilier avec le duc de la Tremouille, son pere. La ville d'Angers s'étant révoltée en 1652, ce prélat calma la reine mere, qui s'avançoit pour l'en punir, & lui dit un jour en la communiant : *Recevez, Madame, votre Dieu, qui a pardonné à ses ennemis en mourant sur la Croix.* Cette morale étoit autant dans son cœur que sur ses levres. On disoit de lui, que le meilleur titre pour en obtenir des grâces étoit de l'avoir offensé. Il étoit le pere des pauvres & la consolation des affligés. La priere, la lecture, les affaires de son diocèse occupoient tout son tems. Quelqu'un lui représentant qu'il devoit prendre un jour de la semaine pour se délasser; il lui dit : *Où, je le veux bien, pourvu que vous me donniez un jour où je ne sois pas évêque.* Il fut fidèle au roi, dans la guerre des princes. Il signa le Formulaire, après l'avoir refusé, & fit sa paix non sans quelque subterfuge avec Clément IX. (*Voyez ce mot.*)

Il ne faut pas juger trop sévé-

rement, dit un théologien judicieux & modéré, quelques hommes célèbres qui, dans les premiers tems du jansénisme, ont témoigné du goût pour cette hérésie naissante. Elle avoit alors tellement réussi à prendre les dehors de la piété, de l'austérité, du zèle, & même de l'attachement à l'église catholique, que bien des personnes ont pu être les dupes de l'hypocrisie. Les scenes scandaleuses de S. Médard, les farces sacrilèges des secouristes, le schisme formel de la prétendue église d'Utrecht, n'avoient pas encore eu lieu. Le jugement de l'Eglise s'est manifesté par des décisions plus formelles & plus soutenues, par des décrets pontificaux solennellement & universellement reçus, par la conviction complete & générale de tous les catholiques; tous les subterfuges du parti, toutes les subtilités des dogmatifans opiniâtres dans l'erreur, ont été confondus; les apparences de la piété ont fait place au libertinage & au philosophisme. L'illusion qui a pu exister d'abord, s'est dissipée; & il ne faut pas douter que bien des gens qui ont paru favorables au parti, se garderoient bien de l'être aujourd'hui. On sent bien que cette réflexion ne regarde pas les fondateurs, les chefs, & les principaux agens. Arnauld mourut en 1692, à l'âge de 95 ans. Ses Négociations à la cour de Rome & en différentes cours d'Italie, ont été publiées à Paris en 1748, 5 vol. in-12, long.

tems après sa mort. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses, & des particularités intéressantes, défigurées quelquefois par l'esprit de prévention.

ARNAULD, (Antoine) frere du précédent, né en 1612, fit ses humanités & sa philosophie aux colleges de Calvi & de Lisieux. Il prit ensuite des leçons de théologie sous Lescot, qui dictoit le traité de la grace, & s'éleva contre son professeur. Dans son acte de tentative, soutenu en 1635, il mit en these des sentimens sur la grace, entièrement opposés à ceux qu'on lui avoit dictés, & les défendit avec une vivacité qui annonçoit ce qu'il seroit plus tard. Il prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1641, & en prêtant le serment ordinaire dans l'église de Notre-Dame sur l'autel des martyrs, il jura de défendre la vérité jusqu'à l'effusion de son sang; promesse que font depuis tous les docteurs. Deux ans après il publia, avec l'approbation de quelques évêques, & de 24 docteurs de Sorbonne, son livre *De la fréquente Communion*, auquel il auroit pu donner un titre tout opposé. Ce traité fut vivement attaqué par ceux contre lesquels il paroïssoit être écrit; mais il fut défendu encore plus vivement. Les disputes sur la grace lui donnerent bientôt occasion de déployer son éloquence sur une autre matiere. Un prêtre de S. Sulpice ayant refusé l'absolution à M. le duc de Liancourt, qui s'étoit extraordinairement signalé dans la défense du livre de Jansenius, Arnauld écrivit deux lettres à cette occasion.

On en tira deux propositions, qui furent censurées par la Sorbonne en 1656. La premiere, qu'on appelloit de droit, étoit ainsi conçue : " Les Peres nous » montrent un juste en la per- » sonne de St. Pierre, à qui » la grace, sans laquelle on » ne peut rien, a manqué dans » une occasion où l'on ne sauroit dire qu'il n'ait point péché ». La seconde, qu'on appelloit de fait : " L'on peut » douter que les cinq propositions condamnées par Innocent X & par Alexandre VII, » comme étant de Jansenius, » évêque d'Ypres, soient dans » le livre de cet auteur ». Arnauld n'ayant pas voulu souscrire à la censure, fut exclu de la Faculté. Quelque tems auparavant, il avoit pris le parti de la retraite. Il s'y ensevelit plus profondément depuis cette disgrâce, & n'en sortit qu'à la prétendue paix de Clément IX en 1668 (Voyez Clément IX). Il fut présenté au nonce, à Louis XIV, & à toute la cour. On l'accueillit, comme le méritoient ses talens, & le desir qu'il faisoit paroître de jouir du repos que donne la soumission à l'Eglise. Il travailla dès-lors à tourner contre les Calvinistes les armes dont il s'étoit servi contre la Sorbonne & les évêques. Ces tems heureux produisirent la *Perpétuité de la Foi*, le *Renversement de la Morale de J. C. par les Calvinistes*, & plusieurs autres ouvrages de controverse qui le firent redouter des Protestans. Il sembloit que la tranquillité fût revenue pour toujours; mais la démangeaison de dogmatifer, troubla bientôt ce calme passager.

Arnauld, devenu suspect par les visites nombreuses qu'il recevoit, & cru dangereux par Louis XIV, se retira dans les Pays-Bas, en 1679, loin de l'orage qui le menaçoit. Son *Apologie du Clergé de France & des Catholiques d'Angleterre, contre le ministre Jurieu*, fruit de sa retraite, souleva la bile du prophete protestant. Cet écrivain lança un libelle intitulé: *l'Esprit de M. Arnauld*, dans lequel il maltraitoit étrangement ce docteur, qui refusa d'y répondre, mais qui n'y fut pas moins sensible. Une nouvelle querelle l'occupa bientôt. Le P. Malebranche, qui avoit embrassé des sentimens différens sur la grace, les développa dans un traité, & le fit parvenir à Arnauld. Ce docteur, sans répondre à Malebranche, voulut arrêter l'impression de son livre; ce qui n'étoit point un procédé bien généreux: n'ayant pu en venir à bout, il ne pensa plus qu'à lui déclarer la guerre. Il fit le premier acte d'hostilité en 1683. Il y eut plusieurs écrits de part & d'autre, assaisonnés d'expressions piquantes & de reproches très-vifs. Arnauld n'attaquoit pas le traité *De la nature & de la grace*; mais l'opinion que l'on voit tout en Dieu, exposée dans la *Recherche de la vérité*, qu'il avoit lui-même vantée autrefois. Il intitula son ouvrage: *Des vraies & des fausses idées*. Il prenoit

ce chemin, qui n'étoit pas le plus court, pour apprendre (disoit-il) à Malebranche à se défier de ses plus cheres spéculations métaphysiques, & le préparer par-là à se laisser plus aisément désabuser sur la grace. Malebranche se plaignit de ce qu'une matiere dont il n'étoit nullement question, avoit été choisie, parce qu'elle étoit la plus métaphysique, & par conséquent la plus susceptible de ridicule aux yeux de la plupart du monde. Arnauld en vint à des accusations certainement insoutenables: que son advenir met une étendue matérielle en Dieu, & veut artificieusement insinuer des dogmes qui corrompent la pureté de la religion. On sent que le génie d'Arnauld étoit tout-à-fait guerrier, & celui de Malebranche fort pacifique. Arnauld avoit un parti nombreux, qui chantoit victoire pour son chef, dès qu'il paroïssoit dans la lice. Ses *Réflexions philosophiques & theologiques sur le traité de la nature & de la grace*, publiées en 1685, le rendirent vainqueur dans l'esprit de ses partisans; mais Malebranche le fut aussi aux yeux de ses disciples, & même au jugement des gens qui n'avoient aucun intérêt dans la querelle. Cette dispute dura jusqu'à la mort d'Arnauld, arrivée à Bruxelles en 1694 (*). Malebranche lui avoit déclaré

(*) Quoique l'on convienne assez généralement qu'il est mort à Bruxelles, il y a des disputes sur le lieu de sa sépulture. Un historien du tems, en parlant de son cœur transporté à Port-Royal, dit: "Quelque dévotion qu'on ait pour le cœur, ce n'est que la petite relique, que le corps est la grande; mais tout le monde ne fait pas où il repose. On en tient le lieu fort secret, sans doute pour empêcher

» qu'il étoit las de donner au monde un spectacle, & de remplir le *Journal des Savans* de leurs pauvretés réciproques ». Les partisans de Jansenius perdirent le plus habile défenseur qu'ils aient eu. Son cœur fut apporté à Port-Royal, puis transféré à Palaïseau. Santeuil & Boileau lui firent chacun une épitaphe, l'un en latin, & l'autre en françois. Personne n'étoit né avec un esprit plus philosophique, dit un écrivain célèbre; mais sa philosophie fut corrompue par la faction qui l'entraîna. Cette faction dangereuse plongea pendant 60 ans dans des controverses toujours fongues & souvent inutiles, & dans les malheurs attachés à l'opiniâtreté, un esprit fait pour éclairer les hommes. Il vécut jusqu'à 82 ans, dans une retraite ignorée, inconnu, sans fortune, même sans domestique; lui dont le neveu avoit été ministre d'état, lui qui, si on en croit ses disciples, auroit pu être cardinal: & cela pour des opinions qu'il ne croyoit pas lui-même (*Voy. JANSENIUS*). Le plaisir d'être chef de parti, lui tint lieu de tout. Il avoit si

grand peur d'être reconnu en Flandres, & qu'on n'exigeât de lui une soumission parfaite aux décrets de l'Eglise, que sentant approcher sa dernière heure, il aima mieux expirer entre les bras du P. Quesnel son disciple, qui lui administra le Viatique & l'Extrême-Onction, quoiqu'il n'eût pas ces pouvoirs, que d'appeler un prêtre approuvé de l'ordinaire. On a sous son nom environ 140 vol. in-fol., où en différens formats, dont un grand nombre est l'ouvrage de ses disciples, qui ont voulu en faire honneur à leur chef, ou leur assurer la vogue par l'autorité d'un grand nom. On peut les diviser en 5 classes: la première composée des livres de belles-lettres & de philosophie. I. *Grammaire générale & raisonnée*, avec M. Lancelot, publiée de nouveau en 1756, sous ce titre: *Grammaire générale & raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler, &c.*; par Messieurs de Port-Royal: nouvelle édition, augmentée des Notes de M. Duclos, de l'Académie Française, & d'un supplément par M. l'abbé Fromant, in-12. II. *Elémens de Géométrie*. III. *La*

», la multitude de pèlerinages qui s'y seroient faits, & dont les suites », auroient été à craindre ». Le convulsionnaire, auteur du *Dictionnaire janséniste*, en 6 tomes, le dit enterré dans l'église paroissiale de Ste. Catherine à Bruxelles, au bas d'une chapelle près du chœur; & par une contradiction singulière, il lui applique avec autant d'indécence que de fanatisme ces paroles du texte sacré, au sujet de la sépulture de Moïse: *Et non cognovit homo sepulcrum ejus usque in presentem diem* (*Voyez des réflexions fort sentées sur ce sujet dans le Dict. Hist. de Ladvocat, préface de l'édition de 1764, pag. xxv.*). Des personnes bien instruites assurent qu'Arnaud est enterré sous le maître-autel de l'église des Oratoriens de Lacken près de Bruxelles. Quelques-uns prétendent que le cadavre de Quesnel y est aussi, ayant été transporté de Hollande, dit-on, pour faire compagnie à celui de son prédécesseur dans la suprématie jansénienne.

Logique, ou l'Art de penser, avec Nicole : livre fort méthodique, propre à faire saisir les règles d'une bonne logique. IV. *Reflexions sur l'éloquence des Prédicateurs*, à Paris, en 1695, adressées à Dubois. On peut voir l'occasion & le jugement de cet ouvrage dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet. V. *Objections sur les méditations de Descartes*. VI. *Le Traité des vraies & des fausses idées*, à Cologne, en 1683. La IIe. classe des ouvrages sur les matières de la grace, dont on trouve une liste fort longue dans le Dictionnaire de Moréri. Le principal est celui dont nous avons parlé plus haut, sous le titre de *Reflexions philosophiques & théologiques*. La plupart des autres ne roulent que sur des disputes particulières, si l'on en excepte la traduction des livres de S. Augustin, de la correction, de la grace, &c. La IIIe., des livres de controverse contre les Calvinistes. I. *La perpétuité de la Foi* : ouvrage auquel il avoit eu, dit-on, beaucoup de part, & qu'il publia sous son nom, comme Nicole son coopérateur l'avoit désiré. Clément IX, à qui il fut dédié, Clément X, & Innocent XI, lui firent écrire des lettres de remerciement. Plusieurs écrivains ont assuré que cet ouvrage est entièrement de Nicole, & qu'il ne fut attribué à Arnauld, ainsi que plusieurs autres, que pour rehausser la célébrité & l'autorité du chef du parti; place qu'il paroissoit être particulièrement propre à remplir, étant frere de l'évêque d'Angers, d'Arnauld d'Andilly, de la mere Angélique, &

cousin du duc de Liancourt : & l'on ne peut douter que sa grande réputation ne fût l'ouvrage de sa secte, bien plus que celui de sa science. Les Jansénistes ne l'appelloient que le *grand Arnauld*. « Parmi les esprits factieux, dit un célèbre orateur, être leur adhérent c'est le souverain mérite; n'en être pas, c'est le souverain décri. Si vous êtes dévoué à leur parti, ne vous mettez pas en peine d'acquiescer de la capacité, de la probité. Votre dévouement vous tiendra lieu de tout le reste. Caractere particulier de l'hérésie, dont le propre a toujours été d'élever jusqu'au ciel ses fauteurs & ses sectateurs, & d'abaisser jusqu'au néant ceux qui osoient l'attaquer & la combattre. La maniere des hérésiarques étoit de s'ériger eux-mêmes premièrement, & puis leurs partisans & leurs associés; en hommes rares & extraordinaires; tout ce qui s'attache à eux, devenoit grand; le seul titre d'être dans leurs intérêts, étoit un éloge achevé; il n'y avoit parmi eux, à les entendre, que des génies sublimes, que des prodiges de science & de vertu ». (Bourd. *Serm. sur l'Aveugle-né*). II. *Le renversement de la Morale de J. C. par les Calvinistes*, en 1672, in-4°. III. *L'impiété de la Morale des Calvinistes*, en 1675. IV. *L'Apologie pour les Catholiques*. V. *Les Calvinistes convaincus de dogmes impies sur la Morale*. VI. *Le prince d'Orange, nouvel Absalon, nouvel Hérode, nouveau Cromwel*. L'auteur du

Siecle de Louis XIV prétend que ce livre n'est pas d'Arnauld, parce que le style du titre ressemble à celui du P. Garasse; il ne connoissoit sans doute pas l'abondance des termes que M. Arnauld trouvoit sous sa main, quand son zele s'enflammoit. Cet ouvrage a toujours passé pour être de lui; on dit même que Louis XIV ordonna qu'on le fit imprimer, & qu'on en envoyât des exemplaires dans toutes les cours de l'Europe. La IVe., des écrits contre les jésuites, parmi lesquels on distingue la *Morale pratique des jésuites*, en 8 vol. qui ont presque tous d'Arnauld, à l'exception du premier, & d'une partie du second. Il y a dans cet ouvrage certaines choses vraies, beaucoup d'altérées, & un plus grand nombre d'exagérées. On peut mettre dans cette 4me. classe tous les écrits contre la morale relâchée, dont il étoit un des plus ardens ennemis (*Voy. PONTCHASTEAU*). La Ve., des écrits sur l'Écriture-Sainte. I. *Histoire & Concordie évangélique*, en latin, 1653. II. *La Traduction du Missel, en langue vulgaire, autorisée par l'Écriture-Sainte & par les Peres*, faite avec de Voisin. *Voy.* une réflexion de Fénelon, à l'article EUSTOCHIUM. III. *Défense du Nouveau-Testament de Mons, contre les Sermons de Maimbourg*, avec Nicole; & quelques autres écrits sur la même matiere, &c., &c. On a imprimé après sa mort 9 vol. de Lettres, qui peuvent servir à ceux qui voudront écrire sa vie. Le Pere Quesnel en publia une avec des pieces relatives & des écrits posthumes: on y

trouve une réponse aux reproches qu'on lui avoit faits, de se servir de termes injurieux contre ses adversaires; elle a pour titre: *Dissertation selon la méthode des Géometres, pour la justification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient en écrivant des termes que le monde estime durs*. Il veut y prouver, par l'Écriture & par les Peres, qu'il est permis de combattre ses adversaires avec des traits vifs, forts & piquans. Il ne songeoit pas que ses adversaires n'étoient, pour l'ordinaire, pas ceux de l'Écriture & des Peres, & qu'un zele enflammé contre les ennemis de Dieu est très-différent de celui qui brûle pour des opinions & l'honneur d'un parti. Cette apologie ne pouvoit donc justifier son style âpre & insultant. Nous finirons ce long article par une réflexion du pieux réformateur de la Trappe, M. de Rancé. « Enfin, voilà M. » Arnauld mort (écrivait-il à » l'abbé Nicaise, chanoine de » Dijon); après avoir poussé sa » carrière aussi loin qu'il a pu, » il a fallu qu'elle se soit ter- » minée. Son érudition & son » autorité étoient d'un grand » poids pour le parti. Heureux » qui n'en a point d'autre que » celui de J. C. ! » *Voy. JAN- SENIUS, PARIS, MONTGERON, ROCHES Jacques.*

ARNAULD, (Antoine) abbé de Chaumes, fils aîné de Robert Arnauld d'Andilli, passa quelques années dans le service. Il se retira depuis auprès de son oncle, l'évêque d'Angers, & mourut en 1698. Il a laissé des Mémoires, 1756, 3 vol. in-12.

ARNAULD, (Simon) marquis de Pomponne, frere du précédent, & neveu du célèbre Antoine Arnauld de Port-Royal, fut employé, dès l'âge de 23 ans, en Italie, en qualité de négociateur. Il y conclut plusieurs traités, & fut ensuite intendant des armées du roi à Naples & en Catalogne, ambassadeur extraordinaire en Suede, l'an 1665. Il y demeura trois ans, & remplit cette place une seconde fois en 1671. La même année il mourut un secrétaire d'état. « Je fus quel- » que tems à penser à qui je » ferois avoir cette charge (dit Louis XIV, dans un mémoire déposé à la bibliothèque du roi); « & après » avoir bien examiné, je trou- » vai qu'un homme, qui avoit » long-tems servi dans des am- » bassades, étoit celui qui la » rempliroit le mieux. Je lui » fis mander de venir. Mon » choix fut approuvé de tout » le monde.... Mais l'emploi » que je lui ai donné, se trou- » voit trop grand & trop éten- » du pour lui.... Enfin il a fallu » que je lui ordonne de se re- » tirer, parce que tout ce qui » passoit par lui, perdoit de » la grandeur & de la force » qu'on doit avoir en exé- » cutant les ordres d'un roi » de France ». Arnauld fut privé du ministère des affaires étrangères en 1679. Sa disgrâce n'empêcha pas qu'il ne passât en France pour un ministre plein de probité, de vertu & d'esprit. Ces qualités le faisoient chérir dans le monde; & il préféroit quelquefois les agréments des sociétés où il plaitoir, aux affaires. Le roi lui conserva

le titre de ministre d'état, avec la permission d'entrer au conseil. On a de lui la Négociation de sa premiere ambassade en Suede. Il mourut en 1699, à 81 ans.

ARNAULD, (Henri-Charles) plus connu sous le nom de l'abbé de Pomponne, naquit en 1662 à La Haye, où le marquis de Pomponne étoit ambassadeur. Sa naissance procura au désintéressement de son pere, une occasion de triomphe. Les Etats-Généraux lui offrirent de tenir son fils sur les fonts-baptismaux. Cet honneur apportoit à l'enfant une pension viagere de 2000 écus. Le marquis de Pomponne remercia les Etats, pour éviter dans ses négociations l'embaras de la reconnaissance. Dès l'âge de 15 ans, l'abbé de Pomponne fut pourvu de l'abbaye de S. Maixent; neuf ans après le roi l'ayant nommé à celle de S. Médard, il remit la premiere. En 1699, il perdit son pere. Louis XIV voulut bien soulager sa douleur, en la partageant; ce prince lui dit: *Vous pleurez un pere que vous retrouverez en moi, & moi je perds un ami que je ne retrouverai plus.* L'abbé de Pomponne, nommé ambassadeur à Venise, soutint l'honneur de la France au milieu des malheurs, comme au milieu des succès. La fermeté faisoit son caractère. Dans la charge de commandeur, chancelier, gardes des sceaux & surintendant des finances & des ordres du roi, qu'il obtint ensuite, il s'attacha à se rendre utile, & eut le honneur d'y réussir. L'abbé de Pomponne fut élu membre de l'académie des inscriptions

en 1743, & quoique dans un âge avancé, il n'avoit pas renoncé au commerce des muses. Il mourut en 1756.

ARNAULD, (Angélique), sœur d'Antoine Arnauld, abbesse de Port-Royal-des-Champs à 11 ans, mit la réforme dans son abbaye à 17. Elle fit revivre dans cette maison l'ancienne discipline de l'ordre de S. Bernard. La réforme de l'abbaye de Maubuisson, gouvernée par la Sœur Gabrielle d'Estrées, lui causa bien des sollicitudes, parce qu'elle vouloit y accréditer en même-tems les nouvelles erreurs qu'elle avoit introduites à Port-Royal. Elle mourut en 1661. Sa sœur, la mere AGNÈS, publia 2 livres, l'un intitulé : *L'image de la Religieuse parfaite & imparfaite*, Paris, 1665, in-12; & l'autre : *Le chapelet secret du S. Sacrement*, 1663, in-12; accusé d'erreurs par quelques docteurs, & supprimé à Rome. La mere Agnès mourut en 1671. Elles étoient cinq sœurs religieuses dans le même monastere, toutes très-oppo- sées à la signature du formulaire, & fortement occupées des disputes sur la grace. Comme si la simple foi, dit Bossuet, ne valoit pas mieux que tout cela, sur-tout pour des filles, & plus encore pour des filles consacrées à Dieu, dont l'humilité & la docilité doivent être les premières qualités.

ARNAULT, (François) seigneur de Laborie, gentilhomme de Périgord, né au commencement du XVIIe. siècle, embrassa l'état ecclésiastique, & s'y distingua par ses mérites & ses emplois. Il fut doyen de

Carenac, prieur de Lurey, archidiacre de Bordeaux & chancelier de l'université de cette ville. Il mourut à Périgueux, en 1607, dans un âge avancé. On a de lui : I. *Les antiquités de Périgord*, 1577; ouvrage fort rare. II. *L'Anti-Drusac*, Toulouse, 1564. C'est une apologie des femmes nobles, bonnes & honnêtes. III. *Traité des Anges & des Démons*, traduit du latin de Jean Maldonat, Rouen, 1619, in-12.

ARNDT, (Jean) *Arndtius*, un des mystiques de la religion réformée, naquit à Ballenstadt, dans le duché d'Anhalt, en 1555. Il étudia d'abord en médecine; mais cette science ne l'ayant pas empêché d'être dangereusement malade, il fit vœu de s'appliquer à la théologie, s'il guérissoit. Il fut successivement ministre en son pays, à Quedlimbourg & à Brunswick. Les traverses qu'il essuya, les erreurs qu'on lui attribua, l'obligèrent de se retirer à Hleb. Georges, duc de Lunebourg, l'en tira trois ans après en 1611, pour lui donner la surintendance de toutes les églises du duché de Lunebourg. Il mourut en 1621. On a de lui un ouvrage célèbre, intitulé : *Du vrai Christianisme*, traduit en latin, Londres, 1708, 2 vol. in-8°. & en françois par Samuel de Beauval; il veut y prouver que le dérèglement des mœurs qui régnoit alors parmi les Protestans, ne venoit que de ce qu'ils rejetoient les bonnes œuvres, & qu'ils se contentoient d'une foi stérile. Il avoit beaucoup lu, beaucoup médité Taulere, Thomas à Kempis, S. Bernard, & les au-

tres auteurs ascétiques. Il eût fallu commencer par embrasser la vraie foi, que ces écrivains professoient, & ne chercher qu'ensuite à recueillir chez eux des lumieres mystiques. Luc Osiander, théologien de Tübinge, l'attaqua avec vivacité dans son *Judicium Pheologicum*.

ARNDT, (Josué) professeur de logique à Rostoch, prédicateur de la cour & conseiller ecclésiastique du duc de Mecklenbourg, mourut à Gustrou, lieu de sa naissance, le 5 avril 1687, à 61 ans. On a de lui : I. *Miscellanea Sacra*, 1648, in-8°. II. *Anti-Vallembourg*, Gustrou, 1664, in-4°. III. *Clavis antiquitatum Judæicarum*, Leipzig, 1707, in-4°. Son fils Charles, professeur de poésie & d'hébreu dans l'école de Melchin, est mort en 1721, & a laissé plusieurs *Dissertations poétiques* dans les *Mélanges de Leipzig*.

ARNISÆUS, (Henningus) naquit à Halberstadt, & mourut en 1635. Il professa la médecine dans l'université de Helmstadt; il voyagea en France & en Angleterre. Le roi de Danemarck l'appella à sa cour, & le fit son conseiller & son médecin. On a de lui plusieurs ouvrages de politique, de jurisprudence & de médecine : I. *De auctoritate Principum in populum semper inviolabili*, Francfort, 1612, in-4°. Il y enseigne cette maxime si favorable à la paix des gouvernemens, que le peuple ne peut en aucun cas porter atteinte à l'autorité du prince. II. *De jure Majestatis*, 1610, in-4°. III. *De jure Connubiorum*, 1613, in-4°. IV. *De subjectione &*

exemptione Clericorum, in-4°. V. *Lectiones politicae*, in-4°. VI. *De lue venerea*, in-4°. VII. *Observationes Anatomicae*, 1610, in-4°, &c., &c.

ARNOBE l'ancien, (*Arnobius*) enseigna la rhétorique à Sicca en Afrique, sa patrie. Lactance fut son disciple. Il se fit chrétien sous l'empire de Dioclétien, & signala son entrée dans la religion par ses *Livres contre les Gentils*, Rome, 1542, in-fol.; Amsterdam, 1651, in-4°. La meilleure édition est celle de Paris, 1666, à la suite des *Œuvres de S. Cyprien*. Il n'étoit pas encore baptisé, lorsqu'il composa cet ouvrage, & ne pouvant pas être parfaitement instruit de nos mystères, il lui échappa quelques méprises. D. Le Nourry & D. Cellier l'ont justifié sur plusieurs articles. Le P. Petau a jugé trop sévèrement quelques-unes de ses expressions touchant le mystère de la Trinité. Ce qu'il dit contre le paganisme, est assez solide; ses preuves pour le christianisme sont moins heureuses. Il a dans son style la véhémence & l'énergie des Africains; mais il écrit souvent en professeur de rhétorique. Il emploie des termes durs, emphatiques, & des phrases obscures & embarrassées. S. Jérôme raconte qu'avant sa conversion il étoit un des plus ardens sectateurs du paganisme; qu'il étoit très-habile dans la théologie païenne, & très-ennemi du christianisme, auquel il fut appelé, ajoute ce Pere, par des avertissemens que le ciel lui donna en songe (*somniis compulsus*). Les historiens les plus estimés rapportent diversement

ples de conversions qui s'opèrent dans ces tems orageux pour l'église, en conséquence des songes ou des visions envoyés d'une manière surnaturelle. On peut voir nommément ce que dit Eusebe, l. 6, c. 5, de S. Basilde, soldat. Mais rien de plus remarquable que ce qu'a écrit le savant & solide Origene (*Lib. contra Celsum*).

» Plusieurs, dit-il, ont em-
 » brassé le christianisme par
 » l'esprit de Dieu, qui frappoit
 » leurs ames d'une impression
 » subite, & qui leur envoyoit
 » des visions tant le jour que la
 » nuit; en sorte qu'au-lieu de
 » rejeter la parole divine, ils
 » devenoient disposés à y con-
 » former leur vie. J'en ai vu
 » plus d'un exemple..... Je
 » prends Dieu à témoin que
 » mon but est de faire aimer la
 » religion de J. C., non par des
 » contes inventés à plaisir,
 » mais par la vérité, & par le
 » récit de ce qui est arrivé en
 » ma présence ». Arnohe mourut vers 320. Trithême a eu tort de lui attribuer un *Commentaire sur les Psaumes*; il est d'Arnohe-le-Jeune, qui suit.

ARNOBE le jeune, étoit, dit-on, moine de Lerins, vers 460, ou selon d'autres, un de ces prêtres de Marseille, qui attaquèrent quelques points de la doctrine de S. Augustin & de ses disciples dans le Ve. siècle. Il est auteur d'un *Commentaire sur tout le texte du Psautier*, qui parut à Bâle, 1537 & 1560, in-8°; à Paris, 1539, in-8°, & enfin dans la *Bibliothèque des Peres*. Les autres ouvrages qu'on lui attribue ne sont pas de lui. Le semi-pélagianisme reproché à cet

auteur, est particulièrement fondé sur le passage suivant: *De même que la grace précède la volonté, la volonté précède aussi la grace, car vous n'êtes pas baptisé avant de vouloir croire*. Les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane* remarquent qu'on peut donner à ces paroles un sens catholique; d'autres en ont jugé moins favorablement.

ARNOLD - MELCHTAL.

Voyez MELCHTAL.

ARNOLD, (Géofroi) ministre de Perleberg, l'un des plus ardens défenseurs de la secte des *Piétistes*, secte protestante d'Allemagne, qui se pique d'être plus régulière que les autres. Il mourut en 1714. On a de lui une *Histoire de l'Eglise & des Hérésies*, Leipzig, 1700, in-8°, qui lui attira beaucoup de traverses. Son *Histoire de la Théologie Mystique*, est presque le seul ouvrage qu'il ait écrit en latin. Il en a composé beaucoup d'autres en allemand, qui ne sont lus que par ceux dont l'imagination n'est pas mieux réglée que celle de l'auteur.

ARNOLDUS, (Nicolas) ministre protestant, né à Lesna, en 1618. Après avoir parcouru différentes villes, croyant par ces sortes de pèlerinages perfectionner ses talens: il fut recteur en 1639 de l'école de Jablonow. Nommé ensuite professeur de théologie à Franeker dans la Frise, il se fit une certaine réputation par ses sermons, & mourut en 1680. On a de lui: I. *La Réfutation du Catéchisme des Sociniens*. II. *Un Commentaire sur l'Épître aux Hébreux*. III. *Un ouvrage intitulé: Lux in tenebris, &c.*, Leipzig, 1698, in-8°. C'est une explication des pas-

sages de l'Écriture dont les Sociniens abusoient. Ce qu'il y a d'estimable dans les écrits de ce prédicant, c'est qu'au lieu de s'acharner, à l'exemple de ses confreres, contre l'Église catholique, il tourne presque toujours ses armes contre les ennemis de la divinité de J. C.

ARNON, chanoine régulier, florissoit dans le XIIe. siecle. Il fut doyen de la communauté de Reicherspergh en Baviere, & mourut le 30 janvier 1175. C'étoit un homme recommandable par sa piété, sa science & son zele pour la réforme des congrégations des chanoines réguliers, comme on le voit dans un ouvrage intitulé : *Scutum Canonicorum*, où il parle de la façon de vivre, des coutumes & des observances des chanoines réguliers de son tems. Il y a beaucoup de piété & d'onction dans cet écrit ; il y soutient que l'état de chanoine régulier peut être aussi parfait que celui de moine. Ce n'est pas une des moindres pieces du recueil publié par Raimond Duelli sous le titre de *Miscellanea*, Aushourg, 1723, in-4°. Arnon ne fut pas moins zélé pour la doctrine de l'Église & contre ceux qui l'attaquent. Il composa un bon ouvrage contre Folmar, prévôt de Treiffenstein, en Franconie, qui débitoit des erreurs touchant l'Eucharistie. On peut voir sur cet ouvrage *Bibliothèque des Peres*, édit. de Cologne, tom, 13, & l'*Auctarium* d'Aubert le Mire.

ARNOUL, fils de Carloman, roi de Baviere & d'Italie, duc de Carinthie l'an 880, fut déclaré roi de Germanie en 887, & couronné empereur à Rome

en 896. Il avoit passé en Italie, pour s'emparer de la succession de son oncle Charles-le-Gros. Il mit le siege devant Spolette. On prétend qu'une femme lui fit prendre un breuvage empoisonné par un de ses domestiques, & que ce poison le mina lentement. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il repassa les Alpes pour la 3e. fois, avec un corps malade, un esprit inquiet, & une armée délabrée. Il mourut en 899, devant Fermo, dont il faisoit le siege. Il laissa l'Allemagne dans une grande confusion.

ARNOUL, (S.) évêque de Metz l'an 614, exerça plusieurs emplois à la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Après la mort de son épouse, il entra dans l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Metz. Clotaire II ayant divisé ses états en 622, & fait son fils Dagobert roi d'Austrasie, il mit S. Arnoul avec Pépin de Landen à la tête du conseil du jeune prince. Tandis que le Saint eut part aux affaires, Dagobert régna avec autant de vertu que de gloire & de bonheur. Mais Arnoul ne pouvant plus résister au desir qu'il avoit de ne plus s'occuper des choses de la terre, alla se cacher dans les déserts des Vosges. S. Arnoul avoit eu de Dode sa femme deux fils, dont l'un, nommé *Anchise*, fut pere de Pépin-Héristel, qui eut pour fils Charles Martel, duquel les rois de France de la seconde race sont descendus. La Vie de ce saint évêque, écrite avec fidélité par son successeur, a été traduite par Arnauld d'Andilly. — Un autre ARNOUL, dont la vie nous est presque entièrement

inconnue, prêcha la foi parmi les Francs, après que le roi Clovis eut été baptisé par saint Remi. Ses travaux apostoliques furent traversés par de grandes contradictions. Il reçut la couronne du martyr dans la forêt d'Yveline, entre Chartres & Paris. Son culte est fort célèbre à Paris, à Rheims & dans toute la France. La fête de S. Arnoul est marquée au 19 de juillet, dans le bréviaire de Rheims.

ARNOUL, (S.) sorti d'une famille illustre de France, embrassa la profession des armes, & servit avec distinction sous les rois Robert & Henri I. Il y avoit trois ans & demi qu'il vivoit de la sorte, lorsque le clergé & le peuple de Soissons, le demanderent pour évêque aux Peres du concile, que le légat du pape Grégoire VII avoit assemblé à Meaux. Les députés du concile étant venus lui faire part de son élection, il leur donna la réponse suivante : « Laissez un » pécheur offrir à Dieu quel- » ques fruits de pénitence ; & » n'obligez point un homme » tel que moi à se charger d'un » fardeau qui demande tant de » sagesse ». Il fut cependant obligé de se rendre. Il remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle incroyable. Mais l'impossibilité de corriger certains abus crians, & la crainte du compte qu'il auroit à rendre pour lui & pour les autres, lui firent demander la permission de se démettre. Il fonda depuis un monastere à Aldenbourg, ville alors considérable du diocèse de Bruges, située du côté d'Ostende. Il y mourut sur le

calice & la cendre, en 1087. Il s'opéra à son tombeau plusieurs miracles, dont la vérité fut reconnue par le concile de Beauvais, en 1121.

ARNOUL, évêque de Lisieux dans le XIIe. siècle, défendit hautement Alexandre III & S. Thomas de Cantorberi. Sur la fin de ses jours il se démit de son évêché, & mourut l'an 1184 dans l'abbaye de S. Victor de Paris, où il s'étoit retiré. On a de lui un volume d'Epîtres écrites avec assez d'élégance. Elles sont surtout remarquables par les particularités sur l'histoire & sur la discipline de son tems. Turnebe en donna une édition à Paris en 1585, in-8°. On a encore de lui des Poésies, imprimées avec ses Lettres. On les trouve aussi dans la *Bibliothèque des Peres*.

ARNOUL, (François) dominicain, natif du Maine, projeta, vers le milieu du dernier siècle, d'ériger un ordre de chevalerie propre au sexe, & qui étendit le culte de la Sainte Vierge. Anne d'Autriche, régente de France, à qui il communiqua son dessein, lui donna son agrément. Le nouvel instituteur publia en 1647, à Paris & à Lyon, le projet de son ordre du *Collier céleste du sacré Rosaire, composé de 50 Demoiselles* ; mais il ne put trouver de chevalieres. N'ayant su être fondateur, il voulut se faire médecin, & n'y réussit guere mieux. Il publia pourtant un livre intitulé : *Révélation charitables de plusieurs remedes*, Lyon, 1651, in-12, qui le mit au rang des empiriques.

ARNOUL ou ARNULPHE, évêque de Rochester, naquit

Beauvais vers l'an 1040, & mourut en 1124. Il laissa un livre intitulé: *Textus Roffensis*; & quelques autres Traités, insérés dans le *Spicilege*.

ARNOUL DE LÈNS. Voy. LÈNS (Arnoul de).

ARNU, (Nicolas) naquit à Meraucour, près de Verdun en Lorraine, l'an 1629. Il se fit dominicain en 1644, & mourut à Padoue en 1692, professeur de métaphysique. C'étoit un esprit bizarre & singulier. Nous avons de lui: I. *Clypeus Philosophiæ Thomisticæ*, 8 vol. in-8°, Padoue, 1686. II. Un *Commentaire sur la premiere partie de la Somme de S. Thomas*; 1691, 2 vol. in-fol. III. Un ouvrage sur la Ligue entre l'empereur & le roi de Pologne, contre le grand-seigneur, qu'il menace de la destruction de son empire; & pour donner du poids à cette menace, il entasse tous les pronostics qui ont passé par la tête des rêveurs de tous les siècles. Ce livre parut à Padoue en 1684.

ARON - RASCHID, V. calife de la race des Abbassides, en 786, fut un prince inconcevable par le mélange de ses bonnes & de ses mauvaises qualités. Brave, magnifique, libéral, il répandit la terreur chez ses ennemis, & les bienfaits sur ses peuples; perfide, capricieux, ingrat, il sacrifia les droits les plus sacrés de la reconnaissance, de la droiture & de l'humanité, à ses injustes défiances & à la bizarrerie de ses goûts; ce qui n'empêcha pas qu'il fût surnommé *Al-Rachid*, c'est-à-dire, *le Juste*. Une grande partie de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe, de-

puis l'Espagne jusqu'aux Indes, plia sous ses armes. Il imposa un tribut très-considérable à l'impératrice *Irene*, & força l'empereur *Nicéphore* à le lui payer. Huit victoires remportées en personne, les arts & les sciences ranimés, les gens de lettres protégés, ont rendu son nom illustre: les vertus & les victoires de *Charlemagne* fixerent l'admiration d'Aron. Ce calife lui fit présent d'une horloge sonnante, qui fut regardée alors comme un prodige. On dit même qu'il lui céda le saint sépulcre, dont le patriarche lui fit apporter l'étendard & les clefs. Sous ce calife les Arabes apportèrent en Europe les chiffres Indiens, dont l'usage fut substitué peu-à-peu à celui des Romains; parce que l'usage en est incomparablement plus simple. Il mourut l'an 809 de J. C. & le 23 de son regne.

ARONCE ou ARUNS, petit-fils de Tarquin l'ancien, & frere de Tarquin-le-Superbe, épousa Tullia, fille de Servius-Tullius, princesse pleine de cruauté & d'ambition, qui se défit de son mari vers l'an 436 avant J. C. & se maria ensuite à son beau-frere Tarquin, dont le caractère étoit également furieux & emporté.

ARONCE, fils de Tarquin-le-Superbe, & de la cruelle Tullia, fut chassé de Rome l'an 509 avant J. C. avec toute sa famille; quelque tems après il fut tué par Brutus dans un combat.

AROUET. V. VOLTAIRE.

ARPAJON, (Louis, marquis de Séverac, duc d') contribua beaucoup à sauver Catal,

le Montferrat & le Piémont, se trouva à la prise de plusieurs villes en Franche-Comté, se rendit maître de Luneville & de quelques autres places, & mit toute la Guienne dans le devoir en 1642. Trois ans après, les Turcs menaçant l'isle de Malte, il alla offrir ses services au grand-maître, qui le fit chef de ses conseils, & généralissime des armées de la religion. Le grand-maître Jean-Paul Lascaris, & son ordre, pénétrés de reconnoissance pour le zèle avec lequel il avoit pourvu à la sûreté de Malte, lui accorderent, pour lui & pour ses descendans aînés, le privilege de mêler à leurs armes celles de la religion; de nommer chevalier en naissant, au choix du pere, un de leurs enfans, qui seroit grand-croix à l'âge de 16 ans. Ce privilege, après l'extinction des mâles, a été continué à la fille du dernier rejeton de cette famille, mariée au comte de Noailles; & il passera aux filles, au défaut des garçons. Louis d'Arpajon, revenu en France, fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Pologne auprès de Ladislas IV; & après la mort de ce prince, il favorisa l'élection de Casimir son successeur. Louis XIV le fit duc en 1651. Il mourut à Séverac, une de ses terres, en 1679.

ARPHAXAD, fils de Sem, & petit-fils de Noé, né deux ans après le déluge, eut pour fils Caïnan, suivant les Septante. Joseph croit qu'il passa le Tigre, & qu'il se fixa dans le pays appelé d'abord Arphaxitide, & depuis la Chaldée.

ARPHAXAD, roi des Me-

des, dont il est parlé dans le livre de *Judith*, est, suivant la commune opinion, le même que Phraortès, fils & successeur de Dejocès, roi des Medes. Hérodote dit qu'il assujettit premièrement les Perles, & qu'ensuite il se rendit maître de tous les peuples de l'Asie, passant successivement d'une nation à l'autre; mais qu'ensin étant venu attaquer Ninive & l'empire des Assyriens, il fut vaincu & mis à mort par Nabuchodonosor, la 22e. année de son regne. L'autorité d'Hérodote est à la vérité très-foible, mais son récit paroît ici s'accorder avec le livre de *Judith*, où il est dit qu'il bâtit Ecbatanes, & qu'il fut vaincu dans la plaine de Ragau. Voyez MONTFAUCON, *Vérité de l'Histoire de Judith*.

ARPINO, (Joseph d') né au château d'Arpin en 1560, est connu dans l'école de peinture sous le nom de *Josepin*. Son pere le plaça, dès l'âge de 13 ans, auprès des peintres que Grégoire XIII employoit pour peindre les loges du Vatican. On le faisoit servir à préparer les palettes & broyer les couleurs. Il montra des dispositions si heureuses, que le pape ordonna que tant qu'il travailleroit au Vatican, on lui payât un écu d'or par jour. Le pape Clément VIII ajouta de nouveaux bienfaits à ceux de Grégoire XIII. Il le fit chevalier du Christ, & le nomma directeur de S. Jean de Latran. Il suivit en 1600 le cardinal Aldobrandin, nommé légat à l'occasion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis. Il fut fait chevalier de S. Michel. Caravage, son ennemi & son

rival, l'ayant attaqué, Arpino refusa de se battre avec lui, parce qu'il n'étoit point chevalier. Il fallut, pour lever cet obstacle, que Caravage allât à Malte se faire recevoir chevalier-servant. Arpino mourut à Rome en 1640. Peu de peintres ont mis autant d'esprit dans leurs idées. Mais son coloris est froid, & ses expressions forcées. Il en est de l'esprit en peinture comme en littérature; rarement il s'accorde avec la liberté & le feu du génie. Les morceaux d'histoire romaine qu'on voit de lui au Capitole, sont ce qu'il a fait de mieux. Sa *Bataille entre les Romains & les Sabins*, est un de ses meilleurs ouvrages. Le roi de France possède trois de ses tableaux; une Nativité, Diane & Actéon, & l'Enlèvement d'Europe. Arpino gravoit aussi à l'eau-forte.

ARRACHION, fameux athlète, avoit terrassé tous ses adversaires dans les jeux olympiques. Il ne lui en restoit plus qu'un à vaincre, qui avoit eu un doigt du pied rompu. Ce dernier ayant déclaré qu'il étoit hors de combat, surprit Arrachion, qui avoit cessé de le presser, & se jeta sur lui avec tant de violence, que lui serrant en forcené la gorge avec ses doigts, il l'étrangla. Les Eléens, témoins de cette ruse perfide, adjugerent le prix au cadavre d'Arrachion, qui fut déclaré vainqueur après sa mort. Que penser des nations qu'on nous représente tous les jours comme vertueuses & sages, & dont la plus douce satisfaction étoit de se repaître de ces scènes de meurtre & d'horreur.

La manie de ces affreux spectacles est le fruit de la luxure & du débordement des mœurs, toujours suivis de plaisirs sanguinaires & atroces. *V. NÉRON.*

ARRAES, (Amator) Portugais, né à Beja, entra chez les Carmes-Déchauffés à Lisbonne, en 1545, se fit un nom par ses leçons de théologie & ses sermons, & gagna les bonnes grâces du cardinal D. Henri, archevêque d'Evora, qui le fit son coadjuteur. En 1581, Philippe II le nomma à l'évêché de Portalegre; il y vécut en saint évêque: sur la fin de ses jours, ne voulant plus songer qu'aux choses éternelles, il se retira dans le couvent de son ordre à Conimbre, où il mourut en 1600. On a de lui des *Dialogues d'histoires* en portugais, Conimbre, 1589 & 1604.

ARRIAGA, (Roderic d') né à Logrogne en Espagne l'an 1592, jésuite en 1606, professa la rhéologie à Salamanque & à Brague. Il mourut dans cette dernière ville en 1667. On a de lui plusieurs ouvrages. I. Un *Cours de philosophie*, imprimé à Anvers en 1632, in-fol. On y voit une grande force de raisonnement, quelquefois un peu de subtilité, mais plusieurs questions agitées de son tems en demandoient (*Voyez DUNS*). Il y a d'ailleurs des vues solides & favorables au progrès des sciences. Il fait l'éloge de ceux qui cherchent à étendre les lumières par de nouvelles découvertes. II. Une *Théologie*, en 8 vol. in-fol. L'auteur travailloit au ge. lorsqu'il mourut. Pour être long, il n'est pas toujours clair; voulant mettre ses assertions à l'abri de toute

attaque, il allonge ses preuves, & les noie dans les moyens trop multipliés de les défendre contre les agresseurs. Sa logique & sa métaphysique sont excellentes, mais l'Écriture & les Peres sont un peu négligés.

ARRIAGA; (Paul-Joseph d') Espagnol, se fit jésuite en 1579. Il passa au Pérou, & fut le premier qui y enseigna la rhétorique. Il eut un grand soin des missions, & en établit en plusieurs endroits. Il fut recteur du college de Lima pendant 24 ans en divers tems. En 1622; s'étant embarqué pour repasser en Europe, son vaisseau fit naufrage près de la Havane, & il y périt. On a de lui plusieurs ouvrages de piété, & un Traité fort utile aux missionnaires *sur la maniere de travailler à la conversion des Infideles*, Lima, 1621, in-4°.

ARRIE, dame Romaine, célèbre dans l'antiquité par son courage. Cecinna Pætus, son époux, lié avec Scribonien, qui avoit fait soulever l'Illyrie contre l'empereur Claude, fut condamné à la mort pour cet attentat, l'an 42 de J. C. Voyant qu'elle ne pouvoit sauver la vie de son mari, elle s'enfonça un poignard dans le sein; puis le retirant: *Tiens*, dit-elle, *Pætus, cela ne fait aucun mal*. Et ce Romain se donna la mort à l'exemple de sa femme. Il y a une belle épigramme de Martial sur cette héroïne forcenée.

ARRIEN, poète qui vivoit du tems de l'empereur Auguste & de Tibere, vers l'an 14 de J. C. On le croit auteur d'un poème en 24 livres, dont *Alexandre-le-Grand* est le héros.

ARRIEN, historien Grec, natif de Nicomédie, se fit un nom célèbre sous Adrien, Antonin & Marc-Aurele, par son savoir & son éloquence. On l'appelloit le nouveau Xénophon. Adrien le fit gouverneur de la Cappadoce. Il battit les Alains & arrêta leurs courses. Il nous reste de lui VII livres de *l'Histoire d'Alexandre-le-Grand*, Leyde, 1704, in-fol.; Amsterdam, 1668 & 1757, in-8°, *cum notis variorum*. On en a une traduction françoise par d'Ablancourt, in-12. Il est moins éloquent, mais on le croit plus véridique que Quinte-Carce. Ils sont très-estimés, parce qu'il avoit eu recours aux histoires de ce conquérant, composées par Ptolomée, fils de Lagus, & par Aristobule. L'historien paroît également versé dans la science militaire & dans la politique. Son style est moins doux que celui de Xénophon, auquel on le compare. Épiétete, philosophe stoïcien, avoit été son maître. Le disciple publia quatre livres des *Discours* de ce philosophe, Cologne, 1595, in-8°; Londres, 1739, 2 vol. in-4°. On a encore de lui le *Périple du Pont-Euxin*, celui de la *Mer-Rouge*, une *Tactique* & un *Traité de la Chasse*. Ces derniers ouvrages ont été imprimés en grec & latin, avec l'*Enchiridion d'Épiétete*, Amsterd., 1683, & réimprimés en 1750, in-8°. C'est Arrien qui avoit dressé cet *Enchiridion*. Son *Traité de la chasse* a été traduit en françois par Fermat, Paris, 1690, in-12.

ARRINGTON. Voyez HARRINGTON.

ARROWSMITH,

ARROWSMITH, (Jean) professeur à Cambridge en 1660, est auteur de plusieurs bons ouvrages. On estime sur-tout sa *Tactica sacra*, Cambridge, 1647, in-4°.

ARRUBAL, (Pierre d') né en 1559, à Ceniceros en Espagne, aux confins de la Navarre & de la Vieille-Castille, jésuite en 1579, professeur de rhéologie à Salamanque & à Rome, fut chargé de soutenir le molinisme dans les congrégations de *Auxiliis*, à la place de Valentia, qui étoit tombé malade pendant le cours de cette guerre théologique. Il mourut en 1608 à Salamanque. On a de lui 2 vol. de *Deo uno & trino*, & de *Angelis*, écrits avec précision & clarté.

ARSACES I, roi des Parthes, issu d'une condition très-basse, fut élevé sur le trône vers l'an 252 avant J. C., & devint aussi renommé parmi les Parthes que Cyrus chez les Perses. Il chassa les Macédoniens, battit les généraux de Seleucus, & ce prince lui-même, qu'il fit prisonnier. Enfin il établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance romaine, & fut une barrière d'airain, que les vainqueurs des nations ne purent forcer. Les successeurs de ce roi furent appelés *Arsacides*.

ARSACES, roi Catholique d'Arménie, qui fut obligé par Julien l'apostat de l'accompagner contre les Perses. Après la mort de cet empereur, Arsaces combattit ces peuples avec assez de bonheur; mais Sapor l'attira sous prétexte d'alliance, & lui ôta la vie en 369, après lui avoir crevé les yeux.

ARSACIUS, (S.) moine Persan, retiré à Nicomédie, prophétisa à cette ville sa ruine, qui arriva en effet l'an 358, par un tremblement de terre. Ce saint homme fut trouvé mort dans une tour, dans l'attitude d'un homme en prière. M. de la Lande (*Voyage d'Italie*, t. 1, p. 9,) fait mention d'une prophétie de la même nature qui précéda la ruine de la ville de Pleurs, écrasée sous une montagne le 26 août 1618.

ARSENE, diacre de l'église romaine, d'une naissance illustre & d'un rare mérite, fut choisi en 383, par le pape Damase, pour être précepteur d'Arcadius, fils aîné de Théodose. Ce prince le pria de regarder son élève comme son propre fils, & de prendre sur lui l'autorité d'un pere. Un jour l'empereur étant entré dans la chambre de son fils pour assister à son étude, il le trouva assis, & Arsene levé. Il commanda à celui-ci de s'asseoir & à son fils d'être debout. Il ordonna en même tems qu'on lui ôtât tous les ornemens impériaux, ajoutant qu'il le croiroit indigne du trône, s'il ne rendoit à chacun ce qui lui est dû. Cet avis ne changea pas le jeune prince; & Arsene n'osant plus se flatter de réformer son naturel superbe & opiniâtre, se sauva de la cour, & alla se cacher dans le désert de Scéthé. On dit qu'Arcadius, après la mort de Théodose, voulant réparer les fautes qu'il avoit commises à l'égard de son maître, lui fit offrir des présens considérables, qu'il refusa. Le désintéressement étoit une des vertus principales de

cet ecclésiastique. Un officier lui ayant apporté le testament d'un de ses parens, qui le nommoit son héritier; Arsene lui demanda, depuis quel tems son parent étoit mort? l'officier ayant répondu : *Depuis peu de mois. — Il y a bien plus longtemps que je suis mort moi-même,* répliqua Arsene : *comment donc pourrai-je être son héritier? Son humilité égaloit son mérite. Avec un grand fonds de science, beaucoup de talent pour la parole, un extérieur imposant par la grandeur de sa taille, ses cheveux tout blancs, & sa barbe qui lui descendoit jusqu'à la ceinture, il avoit toute la réserve & la modestie des plus jeunes solitaires. Il ne vouloit jamais traiter des grandes questions de l'écriture. A quoi me sert, disoit-il, toute ma science mondaine? Ces bons Egyptiens ont acquis les plus hautes vertus dans leurs exercices rustiques. Comme il consultoit un vieillard vertueux, mais simple; un des freres lui dit: *Pere Arsene, comment recourez-vous à un pareil guide, vous qui possédez toutes les sciences des Grecs & des Romains?* Il répliqua : *J'ai sans doute beaucoup étudié les sciences de Rome & d'Athènes; mais je ne fais pas encore l'alphabet de ce bon vieillard.* Il mourut en 445, âgé de 95 ans.*

ARSENE, évêque d'Hypsele dans la Thébaine, étoit de la secte des Mélécians. Eusebe de Nicomédie, & les autres partisans de l'Arianisme, accusèrent S. Athanase de l'avoir tué, & d'avoir gardé sa main droite desséchée, pour s'en servir à des opérations magiques. Ils représentoient réel-

lement une main, qu'ils prétendoient être celle d'Arsene; mais S. Athanase se justifia faisant paroître Arsene qui étoit venu secrettement au concile de Tyr, & qui étoit rentré dans la communion de ce défenseur de la divinité de J. C.

ARSENE, moine du Mont-Athos, fut patriarche de Constantinople en 1255. Ayant excommunié l'empereur Michel-Paléologue, qui avoit fait crever les yeux au jeune Jean Lascaris, confié à sa tutelle, il fut déposé l'an 1260, & relégué dans l'isle de Proconese, où il mourut l'an 1264. On a de lui : I. Un *Nomocanon*, ou Recueil des canons, divisés en 14 titres, avec les loix impériales auxquelles ils sont comparés. II. Un *Testament* publié par Cotelier, grec & latin, dans le 2e. tome des *Monumens de l'Eglise grecque*.

ARSENE, moine Grec du XVIIe. siecle, a écrit une Lettre contre Cyrille-Lucar (*Voyez ce mot*), insérée dans les actes du concile, où Parthenius, patriarche de Constantinople, fit condamner la confession de foi de Cyrille-Lucar en 1642. On a encore de lui un Recueil d'*Apophtegmes grecs*, & un Recueil de *Scholies* sur les tragédies d'Euripide.

ARSENS. *Voyez AARSENS.*
ARSÈS, le plus jeune des fils d'Artaxercès Ochus, roi de Perse, régna après lui, & fut empoisonné par Bagoas, qui l'avoit placé sur le trône. Il mourut l'an 336 avant J. C. *Voyez BAGOAS.*

ARSINOË, fille de Nicocréon, fut éperduement aimée d'Arcéophon; celui-ci n'ayant

pu gagner le cœur de sa maîtresse, en mourut de déplaisir. Arfinoé n'en fut point touchée; elle fit plus, elle regarda d'un œil sec les funérailles de son malheureux amant. Vénus irritée la transforma en caillou.

ARSINOÉ, nom de plusieurs princesses, dont les principales sont : I. Arfinoé, mariée vers l'an 300 avant l'ère chrétienne à Lyfimaque, roi de Thrace, & ensuite à Ptolomée-Ceraune, son frere, qui la reléguait dans l'isle de Samothrace, & fit assassiner ses deux neveux pour régner à leur place. II. Arfinoé, sœur de la précédente, qui épousa aussi son propre frere Ptolomée-Philadelphie, roi d'Egypte, lequel l'aima si tendrement, qu'il auroit fait bâtir un temple en son nom, si la mort ne l'en eût empêché. III. Arfinoé, femme de Magas, roi de Cyrène, connue par son amour pour Demetrius, frere du roi de Macédoine, qu'elle épousa depuis. IV. Enfin Arfinoé, sœur de Cléopâtre, reine d'Egypte, que Marc-Antoine fit tuer à la priere de sa maîtresse.

ARSLAN. *Voyez* ALP-ARSLAN.

ARTABANE, frere de Darius, fils d'Hystaspes & oncle de Xercès, donna au prince son neveu des conseils sages & modérés, & tâcha inutilement de le détourner de la guerre contre les Grecs. Il s'étoit efforcé aussi en vain d'empêcher Darius son frere de faire la guerre aux Scythes. Xercès crut ne pouvoir confier le gouvernement de l'état, pendant son absence, à un homme plus fidele & plus sage qu'Artabane. — Un

autre ARTABANE ou ARTAPANE, Hircanien d'origine, capitaine des gardes de Xercès, étrangla ce prince dans son lit l'an 1165 avant J. C. Il persuada à Artaxercès, fils du même Xercès, que Darius son frere étoit l'auteur de cet attentat. Ce prince donna la mort à son frere; mais la même année ayant connu la perfidie d'Artabane, qui vouloit se mettre sur le trône, il le tua, faisant semblant de vouloir changer de cuirasse avec lui. Il y a aussi quatre rois des Parthes qui ont porté ce nom, & qui ont donné bien à faire aux Romains.

ARTABASDE ou ARTAVADSE, gendre de l'empereur Léon l'Isaurien, & général de ses armées, étoit gouverneur d'Arménie, lorsque Constantin Copronyme monta sur le trône de Constantinople en 741. Ce prince, qui connoissoit ses projets ambitieux, ayant voulu le faire mourir, Artabasde se fit proclamer empereur en octobre 742. Constantin marcha contre lui, le vainquit en bataille rangée, prit Constantinople en septembre 743, où l'usurpateur s'étoit réfugié; & après lui avoir fait crever les yeux, il l'envoya en exil avec son fils Nicéphore. Artabasde avoit su se rendre agréable au peuple pendant sa courte administration, par la protection qu'il accorda aux Catholiques contre les Iconoclastes, & par des manieres affables.

ARTABASE, fils de Pharnace, capitaine de Xercès, accompagna ce prince dans son expédition contre les Grecs. Il le suivit jusqu'à l'Hellespont,

avec 60000 hommes d'élite. Après la bataille de Platée, où l'imprudent Mardonius s'étoit engagé contre l'avis d'Artabase, ce sage général revint avec 40000 hommes qu'il commandoit, & qu'il sauva par cette retraite.

ARTABASE, fils de Pharnabaze & d'Apamée, fille d'Artaxercès Mnémon, déclara la guerre à Ochus son roi, l'an 356 avant J. C. à la tête d'un parti de mécontents. Il se fortifia dans la Libye, & appella à son secours les Athéniens. Charès, amiral de la république d'Athènes, joint à Artabase, remporta une victoire signalée contre l'armée d'Ochus. Le sénat d'Athènes ayant ensuite rappelé son armée, Artabase, assiéé par les Thébains, défit entièrement les Perses. Il obtint ensuite sa grace, revint en Perse, fut fidele à Darius Codoman, & le servit contre Alexandre-le-Grand. Après la mort de Darius, le conquérant Macédonien lui fit beaucoup de caresses. Artabase avoit alors 95 ans. Il présenta neuf de ses enfans à Alexandre, qui leur fit le même accueil qu'au pere; & comme ce héros alloit le plus souvent à pied, il fit amener deux chevaux, un pour lui, & l'autre pour Artabase, de peur que ce bon vieillard n'eût honte de se voir seul à cheval.

ARTAGNAN. Voy. **MONTESQUIOU**, maréchal de France.

ARTALIS, (Joseph) poète italien, né en 1628 à Mazare en Sicile, aima également les Muses & les armes. Au sortir de ses études, n'ayant encore

que 15 ans, il blessa mortellement un satyrique qu'il avoit déjà bâtonné, & se déroba aux poursuites de la justice, en allant à Candie, dans le tems que les Turcs en faisoient le siege. Il s'y distingua tellement, qu'il mérita d'être fait chevalier de l'ordre militaire de S. George. Il mourut à Naples en 1679. On a de lui beaucoup d'écrits en vers & en prose.

ARTAVASDE. Voy. **ARTABASDE**.

ARTAUD, (Pierre-Joseph) né à Bonieux, dans le comtat Venaissin, alla de bonne heure à Paris, & remplit avec distinction les différentes chaires de la capitale. Devenu curé de S. Merry, il édifia son troupeau & l'instruisit. Son mérite lui valut en 1756 l'évêché de Cavillon. Il mourut en 1760, à 54 ans, avec la réputation d'un prélat exemplaire & d'un homme aimable. On a de lui: I. *Panegyrique de S. Louis*, 1754, in-4°. II. *Discours sur les Mariages*, à l'occasion de la naissance de M. le duc de Bourgogne, 1757, in-4°. III. *Quelques Mandemens & Instructions Pastorales*. Il regne dans tous ses ouvrages une éloquence solide & chrétienne. Ses Prônes étoient des modeles dans le genre familial.

ARTAVEL. Voyez **ARTEVELLE**.

ARTAXERCÈS, surnommé *Longue-main*, fils & successeur de Xercès dans l'empire de Perse, ne parvint au trône qu'après avoir détruit deux factions puissantes qui le lui disputoient. Il tua son frere Darius, qu'Artabane, meurtrier de son pere, accusoit de ce

crime, & tua ensuite le meurtrier lui-même, après avoir reconnu la vérité, & après avoir découvert la conspiration que cet Artabane avoit faite pour le détrôner. Les parens & les amis de cet Artabane formerent un puissant parti contre lui, amasserent des troupes & lui livrerent bataille, qu'ils perdirent (Plusieurs écrivains ont confondu cet Artabane avec l'oncle de Xercès). Il remporta ensuite une victoire contre Hytaspé, son frere, & ruina entièrement son parti. Il tourna ses armes contre les Bactriens & les vainquit. Thémistocle, retiré en sa cour, fut comblé d'honneurs & de présens. Il lui donna 200 talens, & lui assigna cinq villes pour son entretien. L'Egypte s'étant révoltée, il l'alla faire rentrer dans le devoir, & en chassa les Athéniens qui étoient venus la secourir. C'est ce prince qui permit à Esdras de rétablir la république & la religion des Juifs, & de rebâtir Jérusalem. C'est à la 20me. année de son regne (en y comprenant le tems qu'il a régné avec son pere, & la 7e. depuis qu'il régnoit seul) que commencent les septante semaines de Daniël, après lesquelles le Messie devoit être mis à mort. Il mourut l'an 426 avant J. C., après avoir fait la paix avec les Athéniens.

ARTAXERCÈS Mnémon, fut appelé ainsi par les Grecs, à cause de sa grande mémoire. Il succéda à Darius, son pere, l'an 409 avant J. C. Cyrus, frere de ce prince, jaloux de le voir en possession du trône, attenta à sa vie. Son projet fut découvert, son arrêt de mort

prononcé; mais Artaxercès eut la foiblesse généreuse de lui pardonner. Cet ingrat leva des troupes sous différens prétextes, & vint présenter bataille à son frere avec 113 mille hommes: elle fut donnée à Cunaxa, à 25 lieues de Babylone; Cyrus y fut tué de la main de son frere. Parisatis, sa mere, jalouse du crédit de Statira, sa belle-fille, empoisonna cette princesse, & troubla le regne d'Artaxercès. Le roi se contenta de la confiner à Babylone, où elle demanda à se retirer. Ochus, le troisieme des enfans qu'il avoit eus de Statira, voulant aussi être roi, fit périr deux de ses freres, Arsame & Ariaspe. Ce meurtre précipita la fin des jours d'Artaxercès. Il mourut l'an 362 avant J. C., après un regne de 43 ans. C'étoit un prince doux, humain, libéral, & qui aimoit ses peuples.

ARTAXERCÈS III, surnommé *Ochus*, fils & successeur du précédent, monta sur le trône l'an 361 avant J. C. Il cacha pendant dix mois la mort de son pere, pour s'astemir en agissant au nom du prince défunt. Peu de tyrans ont été plus cruels. Ayant conçu le projet de tarir tout le sang royal, il fit enterrer vive sa propre sœur Ocha, dont il avoit épousé la fille. Un de ses oncles fut égorgé par ses ordres, avec cent de ses fils ou petits-fils. Tous les principaux seigneurs Persans subirent le même sort. Un seul, nommé Dathame, échappé à cette boucherie, fit un parti dans la Cappadoce & la Paphlagonie. Ochus ne pouvant le vaincre,

lui envoya des assassins sous le titre d'ambassadeurs. Dathame les ayant démasqués, leur fit à tous éprouver le traitement qu'ils lui réservoient. Ce brave homme se laissa tromper par un malheureux, qui ayant gagné son amitié, le perça de plusieurs coups de poignard. Les généraux & les gouverneurs d'Artaxercès étoient dignes de leur maître; ils tyrannisoient tous les pays qui étoient de leur dépendance. L'Egypte & quelques autres provinces s'étant révoltées, Artaxercès marcha contre elles, s'empara de l'isle de Chypre, força les Sidoniens à mettre le feu à leur ville, prit Peluse, & de là se répandit dans toute l'Egypte. Il souilla ses victoires par des cruautés inouïes, ravagea les villes, pilla les temples, fit tuer le bœuf Apis, enleva les livres de la religion & les annales de la monarchie. L'eunuque Bagoas, Egyptien, dépositaire de sa puissance, irrité du traitement qu'Artaxercès avoit fait au dieu Apis, le fit empoisonner par son premier médecin, l'an 338 avant J. C. Le meurtrier mit la couronne sur la tête d'Arsès, le plus jeune des fils d'Artaxercès, après avoir fait périr tous les autres. On croit que c'est sous son règne que Bagoas (terme qui signifie *eunuque*) profana le Temple & imposa aux Juifs un tribut de cinquante drachmes, payables aux dépens du public, pour chaque agneau qu'ils offroient en sacrifice, ainsi que le rapporte Joseph, liv. 11, *Ant. Jud.*, c. 7. Sévère-Sulpice a cru (l. 2, *Hist. Sac.*) que cet Artaxercès est le Nabuchodonosor

de l'écriture, sous le règne duquel arriva l'histoire de Judith; mais il est bien vraisemblable que ce Nabuchodonosor est Chiniladan, roi d'Assyrie.

ARTAXERCÈS. Voyez ARDSCHIR.

ARTAXIAS I, général d'Antiochus-le-Grand, se rendit maître de l'Arménie, du consentement de ce prince, & la partagea avec un autre général. Annibal, retiré à la cour de ce prince, lui conseilla de bâtir Artaxate sur le fleuve Arraxe. Artaxias en fit la capitale de son empire. Ce prince avoit soumis son royaume aux Romains, après la défaite d'Antiochus. Il fut ensuite défait lui-même par Antiochus-Epiphane, l'an 179 avant J. C.

ARTEDI, (Pierre) médecin Suédois, né en 1705, se lia d'une amitié très-étroite avec Charles Linné; ils s'aiderent mutuellement des lumières qu'ils acquéroient; Linné travailla dans la botanique, Artedi s'appliqua à la recherche de la nature des animaux quadrupèdes, des poissons, des amphibies & des pierres. Il étoit près de publier ses ouvrages, quand il se noya dans un fossé l'an 1735. Linné les a fait imprimer sous les titres suivans: I. *Bibliotheca Ichthyologica*, Leyde, 1738, in-8°. II. *Philosophia Ichthyologica*, ibid., 1738, in-8°.

ARTEMAS, disciple de S. Paul, fut envoyé par l'Apôtre dans l'isle de Crete, en la place de Tite, pendant que ce disciple demeura auprès de S. Paul à Nicopolis, où il passa l'hiver. On ne connoit rien de particulier de la vie ni de la mort d'Artemas; mais l'emploi au-

quel l'Apôtre le destina, est une preuve de son mérite.

ARTEMAS ou **ARTEMON**, hérétique qui nioit la divinité de J. C., & dont les principes étoient les mêmes que ceux de Théodore de Byzance. Il vivoit dans le troisieme siecle.

ARTEME, (S.) duc ou commandant des troupes en Egypte, sous le regne de Constance, vers l'an 357. Quoiqu'il ne fût pas Arien, il eut la foiblesse de se charger de faire des perquisitions contre S. Athanase. Il le chercha dans les monasteres de la Thébaïde; mais il fut détourné de ses recherches, selon l'auteur de la Vie de S. Pacôme, par une hémorragie qui lui prit dans une église d'un de ces monasteres. Après la mort de Constance, il fut accusé par les Païens d'Alexandrie, devant l'empereur Julien, d'avoir brisé les idoles, & d'avoir prêté main-forte pour dépouiller les temples des faux dieux de leurs ornemens & de leurs richesses. Julien lui fit trancher la tête l'an 362. Il est honoré comme martyr le 20 octobre.

ARTÉMIDORE d'Ephese, nommé ordinairement *Daldien*, parce que sa mere étoit de Daldis, ville de Lydie, florissoit sous Antonin-le-Pieux. On a de lui un *Traité des Songes & de la Chiromancie*, matiere qu'il avoit beaucoup étudiée. Son ouvrage, à travers bien des choses minutieuses & absurdes, offre des traits d'érudition. Alde Manuce le publia en grec à Venise, en 1518; & Rigaud, en grec & en latin, à Paris, 1603, in-4°, avec de savantes notes.

ARTÉMISE, reine de Carie,

& fille de Ligdamis, se trouva à l'expédition de Xercès contre les Grecs, & se signala sur-tout à la bataille de Salamine, l'an 480 avant J. C. Un vaisseau athénien la poursuivant, elle fit ôter le pavillon de Perse, attaqua un vaisseau de la flotte de Xercès, commandé par Damasthymus, roi de Calynde, avec lequel elle avoit eu une querelle, & le coula à fond. Les Athéniens cessèrent alors de la poursuivre, dans la pensée qu'elle étoit de leur parti. Xercès dit à cette occasion, " que » dans le combat les hommes » avoient été des femmes, & » les femmes des hommes ». Les Athéniens, informés de la ruse d'Artémise, promirent une somme à ceux qui la leur ameneroient vivante; mais elle eut le bonheur d'échapper à leurs recherches. Sa statue fut placée à Sparte, parmi celles des généraux Perses. Artémise s'empara de la ville de Latmus, où elle étoit entrée, sous prétexte d'y célébrer la fête de la mere des dieux. On dit qu'ayant un amour violent pour un jeune homme d'Abydos, qui n'y répondit pas, elle lui creva les yeux, & se précipita ensuite du haut d'un rocher. Mais cette époque de l'histoire de la Grece n'est pas encore assez éloignée des tems fabuleux, pour pouvoir compter sur tous les événemens qu'elle présente.

ARTÉMISE, reine de Carie, sœur & femme de Mausole, s'est immortalisée par sa tendresse conjugale. Son époux étant mort, elle lui fit élever un monument superbe, compté parmi les sept merveilles du monde. Il avoit, dit-on, 63

pieds du midi au septentrion, & son tour étoit de 411 pieds; il avoit 36 pieds & demi de hauteur, & 36 colonnes dans son enceinte. Pline a pris plaisir à en faire la description, aussi-bien qu'Aulu-Gelle. Les tombeaux, qu'on a distingués dans la suite par des ornemens d'architecture ou de sculpture, ont pris leur nom de *Mausole*, & ont été appelés *Mausolées*. Artémise fit proposer dans toute la Grèce des prix considérables, pour ceux qui réussiroient le mieux à faire l'oraison funebre de son époux. Elle en recueillit les cendres, qu'elle mêloit avec sa boisson, voulant lui servir en quelque sorte de tombeau. Artémise ne survécut pas long-tems à son mari. Elle mourut auprès du monument qu'elle lui avoit fait élever, l'an 351 avant J. C. Au-lieu des pleurs où la plupart des écrivains plongent Artémise durant sa viduité, il y en a qui lui font faire des conquêtes considérables. Il paroît, par une harangue de Démosthenes, qu'on ne la regardoit point à Athènes comme une veuve désolée qui négligeoit les affaires de son royaume. Le courage avec lequel elle se soutint contre les efforts des Rhodiens, & la ruse qu'elle employa, au rapport de Vitruve, pour se saisir de leur flotte & de leur ville, prouvent qu'elle savoit joindre la douleur amere d'une veuve, avec les devoirs d'une reine, & que les affaires lui tinrent lieu de consolation. *Negotia pro solatiis accipiens*. Tacit.

ARTEMON de Clazomene, suivit Périclès au siege de Samos, & y inventa le belier,

la tortue, & les autres machines de guerre.

ARTEVELDE, (Jacques Van) nommé *Sire*, noble bourgeois de Gand, fut commis, en 1337, par ceux de ladite ville, au gouvernement de Flandres, & gouverna ledit pays assez heureusement l'espace de sept ans: mais étant soupçonné de vouloir faire élire comte de Flandres, le fils aîné d'Edouard, roi d'Angleterre, des mécontents l'assaillirent dans sa maison, & le massacrèrent au mois de juillet 1344. Philippe ARTEVELDE, son fils, s'étant mis à la tête de près de 60 mille Flamands, fut tué à la bataille de Rosebecq en 1382.

ARTIGNI, (Antoine GACHET d') chanoine de l'église primatiale de Vienne en Dauphiné, sa patrie, né le 29 mars 1704, mort le 6 mai 1768, s'est fait un nom dans la république des lettres par ses *Mémoires d'Histoire, de Critique & de Littérature*, Paris 1749, & années suivantes, 7 vol. in-12, compilation où l'on trouve des choses curieuses parmi un grand nombre d'inutiles. L'abbé Trail en a profité pour faire ses *Querelles littéraires*, & d'Artigni avoit lui-même profité de l'*Histoire manuscrite des Poëtes François*, par feu l'abbé Brun, doyen de St. Agricole à Avignon. On a encore de l'abbé d'Artigni: *Relation d'une assemblée tenue au bas du Parnasse*, 1739, in-12. » Le lieu de l'assemblée (dit un critique) est très-bien » choisi, & conforme au mérite de cette production ».

ARTOIS, (Robert de France, comte d') Voyez ROBERT I & ROBERT II, comtes d'Ar-

tois. Dans l'article de ce dernier, il est parlé des princes qui ont après lui possédé ce comté.

ARTORIUS, chevalier Romain, s'étant engagé dans un portique du temple durant le siège de Jérusalem, pour éviter d'être consumé par les flammes, proposa à Lucius, son ami, de le recevoir entre ses bras, lorsqu'il se jeteroit du haut en bas, & s'engagea de le faire son héritier. Lucius le reçut heureusement, & lui sauva la vie; mais accablé par la chute rapide d'un tel poids, il mourut lui-même à l'instant, victime de sa généreuse hardiesse. *Jos. Hist., l. 6, c. 19.*

ARTOXARES, eunuque de Paphlagonie, entra de bonne heure à la cour d'Artaxercès I, vers l'an 340 avant J. C. Il n'avoit que 20 ans, lorsque ce prince l'envoya avec les plus grands de l'état en Syrie, pour engager Megabyze, qui s'y étoit révolté, à se soumettre sans réserve. Il obtint ensuite le gouvernement de l'Arménie, & fut un de ceux qui forcerent Darius-Ochus de prendre la couronne. Ce prince, paisible possesseur de l'empire, témoigna sa reconnoissance à Artoxares, en lui donnant le premier rang parmi les eunuques. Ces honneurs, loin de satisfaire ses desirs ambitieux, ne firent que les irriter. Il se lassâ d'être sujet, & voulut monter sur le trône. Comme la qualité d'eunuque éloignoit de lui les mécontents, il se fit faire une barbe postiche. Ce mauvais artifice ne trompa que ceux qui voulurent l'être. Ses desseins ayant été découverts, avant qu'il

eût pu pourvoir à sa sûreté, on l'arrêta; & la reine Paryfatis, qui gouvernoit avec une autorité absolue, lui fit souffrir les plus cruels & les plus honteux supplices.

ARTUS ou ARTHUS, roi de la Grande-Bretagne, après son pere Uther, qu'on a surnommé *Pendragon*. On prétend qu'il vainquit les Saxons, & qu'il soumit l'Ecosse, l'Irlande, avec toutes les isles voisines. Ces victoires pourroient avoir quelque fondement; mais ce qu'on ajoute est tout-à-fait fabuleux. Ce prince, dit-on, défit Lucius, capitaine Romain, ravagea la plus grande partie des Gaules, & institua à son retour l'ordre des chevaliers de la Table ronde, qu'on montre encore aujourd'hui au château de Winchester, avec le nom de ces prétendus chevaliers. On dit encore qu'étant attaqué par Mordelus & Calvinus, fils de Lothus roi des Pictes, il fut blessé dans la bataille, & disparut aux yeux de son armée, sans que l'on pût depuis avoir de ses nouvelles. Si cela est vrai, il est croyable qu'il fut tué dans cette bataille, & enterré sans qu'on le connût; & non pas qu'il fut porté dans l'isle d'Avalon, pour satisfaire à la passion d'une fée, ainsi que les contes des Romans le disent. Comme les faiseurs de Romans du tems passé, l'ont pris pour sujet de leurs fictions, & ont confondu ses véritables actions avec les aventures fabuleuses qu'ils y ont mêlées, bien des écrivains l'ont regardé comme une espece d'Amadis, & ont douté même de son existence. Ce doute auroit dû être dissipé par la découverte de

son tombeau du tems d'Henri second, qui, sur les indices qu'en donnoient d'anciennes chansons bretonnes, ayant eu la curiosité de le faire chercher dans le cimetiere de Glastenbury, endroit désigné dans les chansons, l'y trouva avec un reste d'ossemens, & l'inscription qu'on y avoit mise.

ARTUS I, duc de Bretagne, un des princes les plus aimables de son siecle, fut proclamé duc, quoiqu'encore au berceau, après la mort de Géofroi son pere. Jean Sans-Terre, roi d'Angleterre, son oncle, le fit mourir (dit-on) de sa propre main, à Rouen, l'an 1202.

ARTUS III, dit le *Justicier*, auparavant comte de Richemont, & connétable de France, naquit en 1393, de Jean V, duc de Bretagne. C'étoit un petit homme, mais plein de bravoure. Il contribua à relever le trône de Charles VII, se signala à la malheureuse bataille d'Azincourt, battit les Anglois en Normandie & en Poitou; remporta deux victoires, l'une à Patay en Beauce, l'an 1429, & l'autre à Formigni, l'an 1450. Dans la dernière, après leur avoir donné de fausses alarmes pendant deux jours, il feignit de se retirer; mais retournant sur ses pas durant la nuit, il les surprit au point du jour, & les défit totalement. Son neveu Pierre, dit le *Simple*, duc de Bretagne, étant mort en 1456, sans laisser d'enfans, il lui succéda. Depuis cette époque, il fit toujours porter deux épées nues devant lui; l'une comme duc de Bretagne, & l'autre comme connétable. Il ne régna que 15 mois, & mourut

dans sa 66me. année, en 1458; regretté de ses peuples, qu'il gouvernoit avec douceur; estimé, mais haï des troupes, dont il réprimoit les brigandages avec sévérité. C'étoit un prince sobre, chaste, ennemi des plaisirs, exact à rendre la justice, zélé pour la religion, grand négociateur, & plus grand homme de guerre. La paix d'Arras fut son ouvrage.

ARTUS. Voyez THOMAS.

ARTUS I, (Jean-Marie) né à Bologne, dans le XVIIe. siecle, chanoine régulier de la congrégation de S. Sauveur, étudia les mathématiques, & sur-tout la partie qui concerne l'harmonie. On lui doit un excellent *Traité du Contrepoint*, en italien; livre peu commun, & où, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans l'art agréable de la musique, on trouve à s'instruire. Il fut imprimé à Venise, en 1586, 2 vol. in-fol.

ARVIEUX, (Laurent) né à Marseille, en 1635, fut emmené dans le Levant par un de ses parens, consul de Seyde, en 1653. Pendant 12 ans de séjour dans différentes villes de la Syrie & de la Palestine, il apprit les langues orientales, & s'appliqua à la connoissance de l'histoire ancienne & moderne des peuples du Levant. Revenu en France, il fut envoyé en 1668 à Tunis, pour y négocier un traité. Il y procura la liberté à 380 esclaves François, qui, en reconnaissance, lui en voyerent une bourse de six cents pistoles, qu'il refusa. Il fut ensuite consul d'Alger, & puis d'Alep, en 1679. Il y fit fleurir le commerce, respecter le nom François, &

répandre la religion catholique. Innocent XI lui envoya un Bref, par lequel il le nommoit à l'évêché de Babylone; & en cas de refus, il lui permettoit de faire choix du sujet qui lui plairoit. D'Arvieux refusa en effet, & usant de la liberté que le pape lui avoit accordée, il présenta pour cet évêché le P. Pidou, carme déchauffé. Il mourut en 1702, après avoir reçu d'autres marques d'estime de ce pontife. Le P. Labat (*voy. ce mot*) a publié à Paris, en 1735, en 6 vol. in-12, les *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, contenant ses voyages à Constantinople, dans l'Asie, &c. Le *Voyage d'Arabie*, par la Roque, imprimé à Paris, 1717, in-12, a été fait sur un de ses manuscrits : la Vie d'Arvieux se trouve à la tête.

ARUMÆUS. (Dominique) ou VAN ARUM, né à Leuvarde en 1579, se donna entièrement à l'étude du droit. Il mourut à Iene en 1637. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur le droit, dont le meilleur est *Discursus academici de jure publico imperii*, Leipzig, 1623, 5 vol. in-4^o.

ARUNDEL, (Thomas) fils de Robert, comte d'Arundel, d'une illustre maison d'Angleterre, fut élevé à l'âge de 22 ans sur le siege d'Ely, sous Edouard III, & transféré par le pape, en 1388, à l'archevêché d'Yorck, où il dépensa des sommes considérables à bâtir le palais archiepiscopal. Il fut grand-chancelier d'Angleterre, & posséda cette dignité jusqu'en 1396, qu'il passa à l'archevêché de Cantorbery. C'est le premier qui ait quitté le siege d'Yorck,

pour celui de Cantorbery. A peine en eut-il pris possession, qu'il encourut la disgrâce du roi Richard II. Accusé de haute-trahison, il fut condamné, sous peine de mort, à sortir du royaume. Arundel alla d'abord en France & à Rome, où Boniface IX le reçut très-bien, & le nomma à l'archevêché de S. André en Ecosse. Ce prélat contribua beaucoup à engager Henri de Bolingbroke, duc de Lancastre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, à envahir l'Angleterre, & à détrôner Richard II. Il fit paroître un grand zele contre Wiclef & les Lollards, sur-tout contre le chevalier Jean Oldcastle, lord Cobhan. Il mourut en 1414. C'est peut-être le premier qui ait défendu de traduire l'Ecriture-Sainte en langue vulgaire. Il semble avoir pressenti l'abus que les sectaires des siècles suivans feroient de cette lecture; mais dans tous les siècles il doit être défendu aux particuliers de publier des versions de l'Ecriture sans la permission & l'approbation des évêques: sans cette sage précaution, les erreurs de toutes les sectes circuleroient parmi le peuple chrétien, sous l'autorité de la parole de Dieu. On lit dans la *Vie de Ximenès*, par M. Fléchier, un passage bien propre à faire sentir la profonde sagesse qui dirigea ce règlement de l'évêque Arundel. « Xime-
» nès croyoit que dans ces siècles si éloignés de la foi &
» de la docilité des premiers
» Chrétiens, rien ne convenoit moins, que de mettre indifféremment entre les mains
» de tout le monde ces ora-

» des sacrés, que Dieu fait
 » concevoir aux ames pures,
 » & que les ignorans, selon
 » l'apôtre Saint Pierre, cor-
 » rompent & tournent à leur
 » propre perte; que c'étoit la
 » nature des petits esprits de
 » ne pas estimer ce qu'ils ont
 » toujours devant les yeux,
 » & de révéler les choses ca-
 » chées & mystérieuses; que les
 » peuples les plus sages avoient
 » toujours éloigné des secrets
 » de leur religion le profane
 » vulgaire; & que Jesus-Christ
 » lui-même, qui est la sagesse
 » du Pere, n'avoit si souvent
 » parlé par figures, & par pa-
 » raboles, que pour cacher aux
 » troupes grossieres, ce qu'il
 » vouloit révéler en particu-
 » lier à ses disciples. Il ajou-
 » toit qu'il étoit bon de publier
 » dans la langue du pays des
 » catéchismes, des prieres, des
 » explications solides & sim-
 » ples de la doctrine chrétien-
 » ne, des recueils d'exemples
 » édifiants, & autres écrits pro-
 » pres à éclairer l'esprit des
 » peuples, & à leur inspirer
 » l'amour de la religion, tels
 » qu'il avoit dessein de donner
 » au public au premier loisir
 » qu'il auroit. Mais pour plu-
 » sieurs endroits de l'Ancien &
 » du Nouveau-Testament qui
 » demandoient beaucoup d'at-
 » tention, d'intelligence & de
 » pureté de cœur & d'esprit,
 » il valoit mieux les laisser
 » dans les trois langues, que
 » Dieu avoit permis qu'on eût
 » comme consacrées sur la tête
 » de Jesus-Christ mourant (*);
 » qu'autrement l'ignorance en
 » abuseroit, & que ce seroit

» un moyen de séduire les
 » hommes charnels, qui ne
 » comprennent pas ce qui est de
 » Dieu, & les présomptueux,
 » qui croient entendre ce qu'ils
 » ignorent. On eût dit qu'il pré-
 » voyoit dès-lors l'abus que les
 » dernieres hérésies devoient
 » faire des Ecritures. Ceux qui
 » étoient de l'avis contraire,
 » eurent peine à se relâcher là-
 » dessus; mais il fallut déférer
 » aux raisons & aux remon-
 » trances du prélat, qui don-
 » noit beaucoup de poids &
 » d'autorité à ses opinions ».

Voy. AEGASIE, EUSTOCHIUM.

ARUNDEL, (Thomas Ho-
 ward, comte d') & de Surrey,
 maréchal d'Angleterre au com-
 mencement du XVIIe. siecle,
 envoya au Levant Guillaume
 Pétrée, qui découvrit, dans
 l'isle de Paros, les célèbres
 marbres dits d'*Arundel*. Ces
 monumens précieux renfer-
 ment les principales époques
 de l'histoire des Athéniens, de-
 puis la premiere année de Cé-
 crops, l'an 1582 avant J. C.,
 jusqu'en 364 avant sa naissance.
 Le comte d'Arundel plaça ces
 marbres dans les salles & les jar-
 dins de son palais, sur les bords
 de la Tamise. Jean Selden pu-
 blia en 1629 des Observations
 sur ces belles antiquités. Hum-
 frey Prideaux donna, en 1677,
 un Recueil de ces marbres & de
 quelques autres fort curieux,
 qui ont été donnés à l'université
 d'Oxford, sous le titre de *Mar-
 mora Oxoniensia*. Des différen-
 tes explications de ces marbres,
 la meilleure édition est celle
 d'Oxford, 1763, in-fol., par
 Chandier; il ya cependant dans

(*) *Hebraicè græcè & latinè.* Joan. 19.

l'édition donnée en 1732, in-fol., par Maittaire, de bons commentaires qui ne sont pas dans celle de 1763. On trouve dans ce recueil des éclairciffemens sur plusieurs points de l'histoire ancienne. Les marbres d'Arundel ont été d'un grand secours au Pere Petau, à Saumaife, à Voffius, & aux autres chronologiftes qui font venus après eux. On dit que la plupart de ces marbres fervirent, dans des tems de troubles, à réparer des portes & des cheminées.

ARUNS. Voyez ARONCE.

ASA, roi de Juda, fils & fuccesseur d'Abia, l'an 951 avant J. C., abattit les autels érigés aux idoles, rétablit le culte du vrai Dieu, ôta à sa mere Maacha les marques de la royauté, parce qu'elle avoit fait une idole, consacrée à Astarte; remporta une victoire sur l'armée des Madianites, vainquit Zara, roi d'Ethiopie (voy. ce mot), & se rendit maître de plusieurs villes d'Israël: Benadad, roi de Syrie, l'avoit secouru dans cette dernière guerre. Afa fit transporter les matériaux de Rama, que Baafa, roi d'Israël, avoit fait élever, & les employa à bâtir la ville de Gabaa. Le prophete Hanani lui reprocha d'avoir eu recours à un prince étranger, au lieu de mettre sa confiance dans le Seigneur. Afa, irrité contre ce saint homme, le fit mettre en prison. L'Écriture lui reproche aussi de n'avoir pas détruit les hauts lieux que le peuple, par une dévotion mal-entendue, avoit consacrés au Seigneur, & où il offroit des sacrifices, au-lieu de les offrir, selon la loi, dans le Temple; mais quelques au-

teurs croient que les circonstances rendoient la réforme de ces abus difficile. Dieu le punit en l'affligeant de la goutte, & l'on croit que sa piété se réveillant dans l'état de souffrance, il se repentit de ses fautes, & surtout de ce qu'il avoit fait contre le prophete: car l'Écriture lui rend en général un témoignage favorable, en disant qu'il fit ce qui étoit juste devant le Seigneur. Cependant ayant mis, durant sa maladie, plus de confiance dans les médecins que dans Dieu, il mourut, l'an 914 avant J. C., après avoir régné 41 ans. Il eut Josaphat pour fuccesseur. *III Reg. 15. II. Paralip. 16. Jos. Ant. l. 8. c. 6.*

ASAEL. Voyez AZAEL.

ASAN III, roi de Bulgarie, étoit petit-fils d'ASAN II, par Marie sa mere. A peine eut-il été reconnu par les soins de l'empereur Michel Paléologue, son beau-pere, que Terter, homme illustre, se révolta contre lui. Pour le gagner, on lui donna une sœur d'Asan en mariage, avec le titre de *Despote*. Cette faveur distinguée ne put assouvir son ambition, & ne l'empêcha pas de travailler tous les jours à grossir son parti. Asan s'en étant apperçu, & préférant une vie privée & tranquille aux troubles auxquels la royauté l'exposoit, feignit d'aller faire une visite à son beau-pere. Il emporta tous ses trésors à Constantinople, où il vécut depuis, content du titre de despote de Romanie. Ce prince, bon philosophe, fut la tige d'une famille illustre, qu'on appella des *Asanites*. Les événemens que nous venons de rapporter doivent être placés entre -1275

& 1280; on n'en fait pas la date précise.

ASAPH, fils de Barachias, de la tribu de Lévi, chantre de David, & très-habile musicien. On lui attribue quelques Psaumes; mais plusieurs interpretes pensent que son nom n'est mis à la tête de ces Psaumes, que parce qu'il les avoit mis en musique, & qu'il les chantoit lui-même dans le Temple avec un talent qui lui étoit propre. Dans la distribution que David fit des Lévités pour chanter dans le Temple, il ordonna que la famille de Gerson, dont étoit Asaph, tiendroit la droite.

ASAR - ADDON. Voyez **ASSAR-HADDON**.

ASCAGNE, (Ascanius) appelé aussi Ilus & Iulus, fils d'Énée, & son successeur au royaume des Latins, vainquit Mezenca, roi des Toscans, qui avoit refusé la paix. Il fut le fondateur d'Albe-la-Longue, qui devint la capitale de son petit état; mais tout cela est très-incertain. Voy. **ENÉE**.

ASCALAPHE, fils de l'Achéron & de la Nuit. Ce fut lui qui déclara que Cérès avoit mangé sept grains de grenade dans les enfers, & qui l'empêcha, par cette découverte, d'avoir sa fille Proserpine, qu'elle y alloit chercher: Jupiter avoit promis de la rendre à sa mere, à condition que celle-ci n'y auroit rien mangé. Cérès fut si indignée contre Ascalaphe, qui vint l'accuser, qu'elle lui jeta de l'eau du fleuve Phlégéton au visage, & le métamorphosa en hibou: oiseau que Minerve prit sous sa protection, parce qu'Ascalaphe l'avertissoit

pendant la nuit de tout ce qui se passoit.

ASCELIN, né en Poitou, fut moine de l'abbaye du Bec, & non de S. Evroult, comme quelques auteurs l'ont dit. Il combattit, à l'exemple de Lanfranc son maître, les erreurs de Bérenger, & disputa si vivement contre lui à la conférence tenue l'an 1050 à Brione, qu'il le réduisit au silence. On a de lui une Lettre à cet hérétique sur la présence réelle: elle se trouve dans la collection des conciles du P. Labbe.

ASCENES, premier fils de Gomer. On conjecture qu'il est le pere des Ascantes, peuples qui demuroient aux environs du Tanais & du Palus Méotide. Joseph le nomme *Ascanaxès*, & assure qu'il est le chef des Ascanaxiens ou Rhéginien, peuples de la Grece: mais l'on comprend que tout ce qui remonte à de si anciennes origines, est peu certain.

ASCENSIUS. Voy. **BADIUS**. (Joffe).

ASCHAM, (Roger) secrétaire, dans la langue latine, de la reine Elisabeth, étoit de Kirckbywish dans la province d'Yorck. Il mourut à Londres, en 1568, à 53 ans, & laissa: I. Un livre utile, intitulé: *Le Maître d'école*; cet ouvrage est en anglois. II. Des Lettres latines, Oxford, 1703, in-8°, écrites avec assez d'élégance. III. *De Rebus in Germania gestis*.

ASCHARI, docteur Musulman, chef des Aschariens, opposés aux Hanbalites. Ceux-ci soutenoient que Dieu agit toujours par des volontés particulières, & fait toutes choses pour le bien de chaque créa-

ture; au lieu que les Aschariens croyoient que l'Être-Suprême ne fuit que les loix générales qu'il a établies. « Peut-être dans » ceci, dit un critique, comme » dans beaucoup d'autres manières de ce genre, ce n'est » qu'une dispute de mot, & que » les deux sentimens sont vrais. » Les loix générales existent » sans doute, elles s'exécutent » sans interruption & sans désordre; mais elles sont d'une » docilité, d'une flexibilité incompréhensible, dans la main » de Dieu qui les a destinées, » & qui les dirige sans en abandonner la conduite un seul » instant. Leur combinaison » avec une infinité de circonstances, produit ou ne produit » pas tel effet, opere ou n'opere » pas tel événement, suivant » les vues générales ou particulières d'une Providence, qui » agit encore à chaque moment » avec autant de force & de sagesse sur la nature, que » lorsqu'elle créa la nature ». Vu cependant le penchant général des Musulmans vers la doctrine de la fatalité ou du destin absolu, on peut croire que cette explication, quoique très-sage & solide, est trop favorable au système d'Aschari. Il mourut à Bagdad, l'an 940 de J. C.

ASCLÉPAS, évêque de Gaze en Palestine, se trouva au concile général de Nicée, en 325. Les Ariens, qui étoient puissans à la cour de Constantin, l'accusèrent de divers crimes, & le firent déposer vers l'an 330. Tout son crime ne consistoit cependant que dans l'aveu qu'il avoit témoigné contre l'hérésie. Quintien, très-méchante homme, fut mis à sa

place. Après la mort de Constantin, on rétablit Asclépas; mais les Ariens le firent encore chasser. Il se retira auprès du pape Jules I, qui reconnut l'innocence de sa vie & l'orthodoxie de sa doctrine dans le concile de Rome de l'an 342 (*Voy. S. ATHANASE*). Ce zélé confesseur de J. C. fut encore rétabli & justifié dans le concile de Sardique. Il est qualifié, dans une ancienne *Vie* de S. Porphyre, un de ses successeurs, de *très-saint, très-heureux prélat, qui a souffert beaucoup d'afflictions pour la défense de la foi orthodoxe*. On ignore l'année de sa mort.

ASCLÉPIADE, natif de Pthie, ville du Péloponnèse, eut pour maître Stilpon. Ménédème, qu'il attira à cette école, se lia avec lui si étroitement, qu'ils ne purent se séparer. Leur indigence étoit telle, que n'ayant pas même le nécessaire, ils furent réduits à servir de manœuvres à des maçons. Ils s'étoient promis réciproquement de vivre dans le célibat; mais cet état leur pesant trop, ils se marièrent. Ménédème épousa la mère, & Asclépiade la fille. Celle-ci étant morte, son ami lui céda sa femme, & en prit une autre fort riche. Tel étoit alors l'état des mœurs & le respect que l'on portoit aux plus saints engagements, à ceux même qui fondent le bonheur des familles comme celui des royaumes. Asclépiade mourut dans un âge très-avancé, quelque tems après la mort d'Alexandre, vers l'an 320 avant J. C.

ASCLÉPIADE, médecin natif de Pruse en Bithynie, re-

fusa les offres de Mithridate, qui l'appelloit auprès de lui, & exerça son art à Rome du tems de Pompée-le-Grand. Il avoit été rhéteur; mais il trouva qu'on gaignoit plus à guérir les hommes, qu'à les instruire. Il n'employa presqu'aucun des principes d'Hippocrate, dont la doctrine n'étoit, selon lui, que la méditation de la mort. Il prescrivit presque tous les remèdes, & n'en fut que plus à la mode. Il permit à certains malades l'usage du vin & de l'eau froide. Il adoucit les remèdes rebutans, & en donna de moins difficiles à prendre. Pline les réduit à cinq : l'*abstinence des viandes*; l'*abstinence du vin* dans certaines occasions; les *frictions*; la *promenade* & la *gestation*, c'est-à-dire, les différentes manières de se faire voiturier. Asclépiade voulant prouver la bonté de sa théorie, fit gageure de n'être jamais malade; il la gagna, & mourut d'une chute dans un âge avancé, l'an 96 avant J. C. Il ne faut pas le confondre avec un autre ASCLÉPIADE, médecin sous Trajan, ni avec quelques autres médecins, qui ont porté le même nom.

ASCLÉPIADE, historien Grec, vivoit du tems de Ptolomé-Epiphanes, vers l'an 200 avant J. C. Les anciens lui attribuent une *Histoire d'Alexandre-le-Grand*; une de *Bithynie*, & un *Traité des illustres Grammairiens*; mais ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Il ne faut pas le confondre avec ASCLÉPIADE, auteur des vers qui portent son nom, & que l'on appelle aussi *Chorambiques*.

ASCLÉPIODORE, peintre estimé par Apelles. Mnazon, roi d'Elate dans la Grece, acheta douze portraits des dieux, de cet artiste, 300 mines chacun.

ASCLÉPIODOTE, Lesbien, l'un des généraux de Mithridate-le-Grand, conspira contre ce prince avec Miricon, Philotime & Aristhenes. Mais sur le point d'exécuter cette entreprise, il la révéla à Mithridate, qui lui pardonna, & fit mourir ses complices dans les tourmens, l'an 84 avant J. C.

ASCLÉTARION, astrologue du tems de Domitien, s'étant avisé de faire le prophete sur l'empereur, ce prince lui dit : *Mais toi qui fais le moment de ma mort, connois-tu le genre de la tienne?* — Oui, répartit l'astrologue, *je serai dévoré des chiens*. Domitien, pour le faire mentir, ordonna qu'on le tuât, & que son corps fût brûlé; mais un grand orage survenu ayant éteint le bûcher, les chiens mirent le cadavre en pièces & le mangerent. C'est Suétone qui rapporte cette histoire, ou cette fable. Dion Cassius en fait aussi mention.

ASCONIUS-PEDIANUS, natif de Padoue, habile grammairien & ami de Virgile, mourut vers le commencement de l'empire de Néron : Tite-Live en faisoit beaucoup de cas. Ses Commentaires sur les harangues de Cicéron, lui acquirent de la célébrité. Le peu qui nous en reste, peut servir de modele en ce genre. On les trouve dans le Cicéron de Gronovius, publié en 1692, 2 vol. in-4°. La première édition des Commentaires d'Asconius, publiée à Venise en 1477, in-fol., est aussi rare

rare que recherchée. — Il ne faut pas le confondre avec un autre **ASCONIUS PEDIANUS**, qui mourut sous Vespasien, comme nous l'apprenons par la chronique d'Eusebe. Il est cependant des critiques qui pensent que cette chronique pourroit bien être fautive, quant à cette date, & que les deux **Asconius** n'en font peut-être qu'un. Dans la Vie de Virgile, il est fait mention d'un **Asconius Pedianus**, comme d'un ami de ce poëte; ce qui ne peut regarder que le premier.

ASDRUBAL, général des Carthaginois, gendre d'Amilcar & beau-frere d'Annibal, fit bâtir la ville qu'on appelle aujourd'hui *Carthagene* en Espagne. Il avoit été défait, quelque tems auparavant, par **Regulus** & par **Metellus**. Il fut tué en trahison, l'an 224 avant J. C., par un esclave Gaulois, dont il avoit fait mourir le maître.

ASDRUBAL-BARCA, fils d'Amilcar & frere d'Annibal, général des Carthaginois en Espagne, reçut ordre de passer avec son armée en Italie, pour rejoindre son frere. Les généraux Romains le poursuivirent dans sa marche, & réimportèrent sur lui une victoire complète; mais quelque tems après, s'étant frayé un passage dans les Alpes, le consul **Néron** vint le surprendre, comme il s'avancoit pour se joindre à son frere. Il y eut une bataille sanglante, près de la riviere de *Métaure*. L'armée Carthaginoise fut taillée en pieces, & **Asdrubal** mourut les armes à la main. Sa tête fut jetée, par ordre du vainqueur, dans le camp d'Annibal. A cette vue le Carthagi-

Tome I,

nois, attendri & consterné, s'écria : *En perdant Asdrubal, j'ai perdu tout mon bonheur, & Carthage toute son espérance.* Ce combat meurtrier, donné l'an 207 avant J. C., coûta aux vaincus 56,000 hommes, & aux vainqueurs près de 8000, tant Romains qu'alliés. **Horace** a fait sur cette victoire du consul **Néron**, une de ses plus belles odes, & rendu ainsi le propos d'Annibal :

*Carthagini jam non ego nuntios
Mittam superbos; occidit occidit
Spes omnis & fortuna nostri
Nominis, Asdrubale interempto.*

ASDRUBAL, général Carthaginois, fils de **Giscon**, commandant en Espagne avec le frere d'Annibal, attira dans son parti **Syphax**, roi des Numides, passionnément amoureux de sa fille **Sophonisbe**. Les secours que lui donna ce prince, joints aux troupes qu'il avoit déjà, firent échouer le projet de **Scipion** sur *Utique* l'an 204 avant J. C. Mais l'année suivante le général Romain ayant battu les Carthaginois & les Numides en un même jour, & remporté une seconde victoire sur eux, commença d'acquérir des droits au titre d'*Africain*, qu'il eut dans la suite. **Asdrubal** mourut peu de tems après, vers l'an 206 avant J. C.

ASDRUBAL, autre général Carthaginois, fit des efforts inutiles pour défendre sa patrie contre les Romains dans la 3e. guerre Punique. Une armée de 20,000 hommes qu'il commandoit, ne cessa de harceler les troupes ennemies qui assiégeoient Carthage. **Asdrubal** traitoit inhumainement tous ceux

B b

qu'il pouvoit surprendre. Scipion-le-Jeune, qui étoit à leur tête, poursuivit le général Carthaginois; celui-ci ne pouvant tenir contre les Romains, se renferma dans la ville. Scipion s'en étant rendu maître l'an 146 avant J. C., Asdrubal se retrancha avec les transfuges de l'armée romaine, sa femme & ses enfans, dans le temple d'Esculape. Ce temple, situé heureusement, donnoit quelque espérance aux assiégés; mais Asdrubal les abandonna bientôt, & alla se jeter aux pieds de Scipion pour lui demander grâce. Le général Romain le montra aux transfuges dans cette posture; & ceux-ci, plus courageux ou plus furieux que lui, mirent le feu au temple. La femme d'Asdrubal se para magnifiquement, & après avoir vomie mille imprécations contre son mari, elle égorgea ses deux enfans, & se précipita avec eux & les transfuges indignés, au milieu des flammes.

ASELLE, (*Afella*) dame Romaine, fut aussi recommandable par sa piété que distinguée par sa naissance & son savoir. Elle s'étoit consacrée à Dieu dès l'âge de dix ans, & vieillit dans un monastère de Rome, où elle avoit la conduite de plusieurs vierges. Elle mourut entre 404 & 410. S. Jérôme en fait un éloquent éloge dans l'épître 15, adressée à Marcella. Le martyrologe Romain fait mention d'Aselle au 6 décembre.

ASELLIUS, (Gaspard) médecin de Crémone, découvrit les veines lactées dans le mésentère. Il publia sa dissertation *De lactibus seu lacteis venis, quartò vasorum mesaraicorum*

generis, où sa découverte est consignée. La première édition de cet ouvrage curieux est de Milan, où il mourut en 1626; mais on le réimprima ensuite à Bâle, en 1627, in-4^o, & à Leyde. L'auteur professoit l'anatomie à Pavie vers 1620 avec un succès distingué.

ASENAPHAR, roi d'Assyrie, qui envoya les Cuthéens dans le pays des dix tribus, après en avoir emmené captifs tous les habitans (*I. Esdr. 4.*). C'est le nom que lui donne cette colonie d'Assyriens dans la lettre qu'elle écrivit à Artaxercès, pour empêcher le rétablissement du Temple que les Israélites avoient entrepris sous la conduite d'Esdras, après le retour de la captivité de Babylone. Il y en a qui croient que cet Asenaphar est le même qu'Assaraddon. Voy. son article.

ASENETH, fille de Putiphar, épouse de Joseph, fut mère d'Ephraïm & de Manassé. La plupart des commentateurs croient que ce Putiphar n'est pas le même qui avoit acheté Joseph, & qui, trompé par les calomnies de sa femme, le fit mettre en prison; mais un prêtre d'Héliopolis, différent du premier. Cependant S. Jérôme, l'abbé Rupert, Tostat, & quelques autres, sont d'un avis contraire.

ASER, né de Jacob & de Zelpha, servante de Lia sa femme, vécut 126 ans. Il fut chef d'une des douze tribus, eut quatre fils & une fille. Son père, par sa bénédiction, lui promit qu'il seroit *les délices des Rois*, voulant désigner la fertilité du pays que sa tribu occuperoit. Le partage de ses enfans fut

ASF

dans une contrée féconde, entre le Mont-Liban & le Mont-Carmel; mais cette tribu, soit par foiblesse ou par négligence, ne put jamais se mettre en possession de tout le terrain qui lui avoit été assigné.

ASFELD, (Claude François Bidal, marquis d') fils du baron d'Asfeld, fut nommé lieutenant-général en France en 1704. Il avoit mérité ce grade par plusieurs actions distinguées. Il fut envoyé la même année en Espagne, où il réduisit plusieurs villes. On lui dut en partie le gain de la bataille d'Almanza, en 1707. Il prit ensuite Xativa, Denia & Alicante, & s'illustra jusqu'à la fin de la guerre, par ses talens pour l'attaque & la défense des places. En 1715, il fut fait chevalier de la Toison d'or, directeur-général des fortifications de France, & conseiller aux conseils de guerre & de la marine. En 1734, après la mort du maréchal de Berwick, il eut le commandement en chef de l'armée de l'Allemagne, fut fait maréchal de France le 14 juin, & prit Philisbourg le 18 juillet d'après. Il mourut à Paris en 1743. Le roi d'Espagne, reconnoissant des services qu'il avoit reçus de ce général, lui avoit permis d'ajouter à l'écu de ses armes, celles du royaume de Valence, & pour devise : *Bellicæ virtutis in Hispania præmium*. La reine Christine avoit élevé son pere à la dignité de baron, lui, ses enfans & ses descendans, tant mâles que femelles; & pour qu'il n'eût pas un vain titre, elle lui donna une baronie où il pût résider.

ASFELD, (Jacques-Vincent

ASH

387

Bidal d') né en 1664, abbé de la Vieuville en 1688, docteur de Sorbonne en 1692, mourut à Paris l'an 1745. Il s'étoit démis de son abbaye en 1706. On lui a attribué plusieurs ouvrages; mais on prétend qu'ils se bornent à la Préface du livre des *Reges pour l'intelligence des saintes Ecritures*, par M. Duguet; aux I. Ve. & VI. tomes de l'*Explication d'Isaïe*; aux trois vol. in-12, de celle des Rois & des Paralipomenes; & à quelques autres Ecrits sur les disputes du tems, qui lui occasionnerent des chagrins. Il eut une lettre de cachet en 1721, à cause de son attachement au Jansénisme. Ses conférences à la paroisse de Saint Roch lui avoient acquis beaucoup de réputation à Paris. Son style est froid, mais pur & élégant.

ASHMOLE, (Elie) surnommé aussi le *Mercuriophile Anglois*, né à Lichfield d'une famille noble, fut élevé à Oxford. Il obtint sous Charles II, la charge de hérault d'armes & celle d'antiquaire, & mourut en 1692, à 75 ans. Le *Musæum Ashmoleanum* d'Oxford a tiré son nom de ce savant, qui l'avoit enrichi de plusieurs raretés. On donne particulièrement ce nom au théâtre de chymie qui occupe la partie supérieure du musée, bâti en 1683. On a de lui : I. *Le Théâtre Chymique-Britannique*. II. *L'Histoire & les Statuts de l'Ordre de la Jarretiere*, Londres, 1672, in-fol., dont on a fait un abrégé in-8°, 1715. III. L'édition de l'ouvrage d'un inconnu sur la pierre philosophale, intitulé : *Chemin à la félicité*; & dont le véritable titre devoit être :

Chemin à l'hôpital. On se fera une idée juste de l'état où se trouvoit quelquefois la tête du pauvre Ashmole, en lisant le Journal de sa vie, écrit par lui-même, & imprimé à Londres en 1774. En voici un passage qui peut faire juger du reste.

» L'an 1656, le 20 avril, à
 » cinq heures après-midi, une
 » grande forme en tombant sur
 » mon pied, m'a foulé le gros
 » orteil — 22 septembre, il
 » m'est venu un mal de dents
 » qui a duré trois jours — 1670,
 » 5 juillet, j'ai eu une indigestion ;
 » mais grace à Dieu,
 » j'en ai été guéri le lendemain —
 » 1674, 18 décembre,
 » M. Lilly est tombé malade ;
 » on l'a saigné au pied gauche.
 » Il y avoit eu nouvelle lune
 » le jour précédent, & éclipse
 » de soleil — 1675, ma femme
 » est tombée de cheval près
 » de Farnham-Castle ; elle s'est
 » démis la main & l'épaule
 » gauche — 1681, 11 avril, j'ai
 » pris ce matin une forte dose
 » d'élixir ; j'ai perdu trois araignées
 » à mon cou ; tout cela
 » a emporté ma fièvre, *Deo*
 » *gratias.* »

ASIMAH, fameuse divinité que ceux d'Emath, transportés à Samarie, inventerent & adorerent (*iv. Reg. 17*), les uns disent sous la figure d'un singe, les autres d'un agneau ou d'un bouc. *S'il n'y a pas d'extravagance, comme dit Cicéron, que la philosophie n'ait inventée, on peut dire que la superstition n'est pas restée en arriere dans ce triste assaut de folies.*

ASINIUS-POLLIO, consul & orateur Romain, se fit un grand nom sous l'empire d'Auguste par ses exploits &

par ses écrits. Il défit les Dalmates, & servit utilement le triumvir Marc-Antoine durant les guerres civiles. Virgile & Horace, ses amis, l'ont célébré dans leurs poésies. Il avoit fait des Tragédies, des Oraisons, & une Histoire en 17 liv. Nous n'avons plus rien de tout cela : il ne reste que quelques-unes de ses Lettres, qu'on trouve parmi celles de Cicéron. On dit qu'il forma le premier une bibliothèque publique à Rome. Auguste l'honoroit de son amitié. Ce prince ayant un jour fait des vers contre Pollio, & ses amis voulant l'engager à y répondre : *Je m'en donnerai, dit-il, bien de garde ; il est trop dangereux d'écrire contre un homme qui peut proscrire.* Il mourut à Fiescati, à 80 ans, l'an 4e. de J. C.

ASMODÉE, est le nom d'un démon dont il est parlé au chapitre 3e. du livre de Tobie, qui avoit tué plusieurs époux de Sara, & dont le jeune Tobie fut préservé en suivant les conseils de l'ange Raphaël. Quelques Rabbins regardent Asmodée comme le prince des démons, ainsi qu'on peut le voir dans la paraphrase chaldaique sur l'Écclésiaste, chap. 1. Mais cette opinion n'est fondée sur rien. Rabbi Elias, dans son Dictionnaire intitulé *Thisbi*, dit qu'Asmodée est le même que Samaël, qui tire son nom du verbe hébreu *Samad*, c'est-à-dire, *détruire*. En ce cas il pourroit être encore le même que celui qui, dans l'Apocalypse, chap. 9, est appelé *Exterminant*. Quoi qu'il en soit, dans ce siècle il n'est pas inutile d'observer que les démons ou

esprits malins sont un objet sur la réalité duquel l'on ne peut élever de doute. Il n'y a qu'à ouvrir les Œuvres de Platon, de Plutarque, de Porphyre & d'une infinité d'autres auteurs Païens, pour être convaincu que toute l'antiquité savante a reconnu l'existence des démons. Les plus illustres des philosophes modernes, Locke, Clarck, Leibnitz, Newton en conviennent comme les anciens. Les Peres de l'Eglise, qui ont ou défendu le christianisme, ou combattu l'idolâtrie pendant les premiers siècles, démontrent la même chose. Enfin les livres divins en font un point de foi. On ne peut donc nier leur existence sans élever ses idées sur les ruines de toutes les autorités, & sans se charger de l'explication d'une infinité d'événemens incontestables qui n'ont pu se faire sans l'intervention des esprits. On fait quel ridicule Paracelse, Bacon, M. de S. André, & l'abbé de S. Pierre se sont donné, en substituant aux esprits malins je ne sais quelle sympathie d'imagination, qui opere des choses étonnantes, à la distance de plusieurs centaines de lieues (*Voyez le traité de Magiâ*, du célèbre Haen, p. 104 & 106, édit. de Venise, 1775). Si l'on a souvent attribué au démon des choses auxquelles il n'avoit aucune part, & si l'on a donné à ses opérations un champ trop étendu, l'on a fait en cela ce que font tous les jours les philosophes les plus applaudis : dès qu'ils ont fait quelque découverte qu'ils croient importante, ils en font la base d'un système général, & ne man-

quent pas d'y rapporter tout ce qui arrive dans la nature. *Voyez OPHIONÉE, DELRIO, MEAD, BROWN Thomas.*

ASMONÉE ou **ASSAMONÉE**, pere de Simon, donna son nom aux descendans de Mathatias, son petit-fils, qui furent appelés *Asmonéens*. Cette famille gouverna la Judée pendant 126 ans, y soutint la religion & la liberté. Le dernier qui porta la couronne, fut Antigonus, qui eut la tête tranchée : le trône des Juifs passa après sa mort à Hérode, prince étranger.

ASOPÉ, fils de l'Océan & de Thétis. Il fut changé en fleuve par Jupiter, à qui il voulut faire la guerre, parce que ce dieu avoit abusé d'Egyne, sa fille.

ASPASIE, de Milet dans l'Ionie, courtisane & sophiste. Sa beauté & son éloquence la rendirent si fameuse, que Socrate même venoit à son école ; ce qui ne semble pas trop bien assorti à la dignité philosophique de cet homme si grave. Périclès l'aima passionnément, & quitta sa femme pour la posséder. Ce héros s'en laissa gouverner : tant elle eut d'ascendant sur son esprit comme sur son cœur ! On dit que c'est elle qui s'entreprendit la guerre de Samos, pour venger les habitans de Milet ses compatriotes. Les Mégariens ayant enlevé deux filles de sa suite, elle décida qu'il falloit les combattre, décision digne d'une courtisane : de là la guerre de Mégare, d'où naquit celle de Péloponnese. Elle fut accusée devant l'Aréopage, en même tems que le philosophe Anaxagore.

de ne pas croire aux Dieux, & ce ne fut qu'à force de prières & de larmes que Périclès parvint à la faire absoudre, laissant le philosophe se débrouiller comme il pourroit, ce qui tourna fort mal à celui-ci. « Il ne soupçonnoit pas, dit l'auteur de la *Décadence des lettres & des mœurs*, que cette Aspasia qu'il aimoit si éperdument, n'attendoit que l'occasion de pouvoir passer dans les bras d'un homme de la lie du peuple (ce qu'elle fit immédiatement après la mort de Périclès, en 428 avant J. C.). Tel est le caractère de ces femmes méprisables : les circonstances décelent la bassesse de leur ame, & leurs malheureuses victimes, après avoir tout sacrifié pour elles, honneur, repos, fortune & liberté, ne sont payées de tant & de si grands sacrifices que par l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude & l'oubli ». Aspasia par son crédit éleva son nouvel amant aux premiers emplois de la république. Son nom devint si fameux dans toute l'Asie, que Cyrus, frère d'Artaxercès Mnémon, le fit porter à sa maîtresse, nommée auparavant *Milto*. Cette dernière ASPASIE, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Milet, étoit en même tems la maîtresse & le conseil de ce prince. Artaxercès, après l'avoir gardée plus de 37 ans, la céda à son fils Darius, à qui elle avoit inspiré l'amour le plus violent. Il la lui enleva quelque tems après, pour la faire prêtresse de Diane ou du Soleil. M. l'abbé Coyer a cru illustrer le nom de ces

deux courtisannes, en le donnant à celle à qui il adresse son *Voyage d'Italie*.

ASPENDIUS, célèbre joueur de lyre, prit son nom de la ville d'Aspende en Pamphylie, où il vit le jour. Il ne se servoit que de la main gauche pour toucher les cordes, & il le faisoit avec tant de délicatesse, qu'il n'étoit presque entendu que de lui seul. De là ce proverbe, par lequel les Grecs lui comparoient ceux qui ne songeoient qu'à leurs intérêts particuliers: *C'est, disoit-on, le musicien d'Aspende, il ne joue que pour lui*. Ils appelloient aussi les larrons, *Joueurs aspendiens*, parce qu'ils sont toujours en forte de n'être entendus de personne, quand ils veulent voler.

ASSARHADDON, que quelques auteurs croient être le même que Sennachérub, succéda à son pere Sennachérub, au royaume d'Assyrie, vers l'an 710 avant J. C. Il réunit les royaumes de Ninive & de Babylone, s'empara d'Asoth, attaqua l'Égypte, le pays de Chus & l'Idumée, fit la guerre à Manassès roi de Juda, prit Jérusalem, & emmena le roi à Babylone. Assarhaddon mourut l'an 668 avant J. C. Il est nommé dans Isaïe *Sargon* ou *Saragon*. Le nom d'*Assarhaddon* a paru à M. Freret ressembler si fort à celui de *Sardanapale*, qu'il n'a pas balancé à croire que l'un n'est pas différent de l'autre. Les yeux & les oreilles des savans ont sans doute un degré de finesse où ceux du vulgaire ne peuvent atteindre. Il est vrai cependant que quelques chronologistes ont cru que ces deux noms dif-

férens désignoient le même prince, mais il paroît qu'ils se trompent.

ASSEDI ou **ASSADI**, poëte Persan, né dans le Khorasan, est auteur d'un Poëme, où il montre les avantages de la nuit sur le jour. Ses Poésies sont pleines de sentences. C'est à-peu-près tout le mérite qu'elles ont. On y lit celle-ci : *La vie de ce monde n'est qu'un voyage, qui se fait de gîte en gîte.* Il floriffoit du tems du sultan Mahmoud, & avoit été le maître de Ferdoufi (*Voyez* cet article). Il ne faut pas le confondre avec **SADI** ou **SAADI**, postérieur de près de deux siècles. *V.* ce dernier mot.

ASSELIN, moine. *Voy.* **AS-CELIN**.

ASSELIN, bourgeois de Caen, fit dans le XIe. siècle un coup de vigueur que l'histoire nous a transmis. Guillaume - le - Conquérant étant mort à Rouen l'an 1087, son corps fut apporté à Caen, suivant sa dernière volonté, pour être enterré dans l'abbaye de S. Etienne qu'il avoit fondée. Au moment qu'on alloit l'inhumer, Asselin se présenta au milieu de l'assemblée, & d'une voix forte : « Je déclare devant Dieu (dit-il) que cette terre où vous voulez déposer ce corps m'appartient légitimement; c'étoit un champ que le prince usurpa sur mon pere, lorsqu'il fit bâtir cette abbaye, sans lui en vouloir faire aucune satisfaction : c'est pour quoi je réclame ce fonds; & je vous défends en vertu d'une clameur de haro, d'en terrer ce corps dans mon héritage ». Tous les assistans restèrent dans le silence & l'é-

tonnement; mais Henri, le plus jeune des fils de ce prince, qui assistoit à ses funérailles, instruit des droits du requérant, lui fit donner sur le champ cent livres d'argent, qui étoit la valeur du terrain qu'il réclamoit. Henri Spelman (*Voyez* ce mot) regarde cette aventure, & plusieurs autres également singulieres, qui accompagnerent l'enterrement de Guillaume, comme un effet de la profanation des églises & des choses saintes qu'il n'épargnoit pas dans sa fureur, quoiqu'il eût d'ailleurs du zele pour la religion.

ASSELIN, (Gilles - Thomas) docteur de Sorbonne, & professeur du college d'Harcourt, étoit né à Vire. Il fut l'élève de Thomas Corneille, & l'ami de la Motte-Houdard. Il mourut à Paris le 11 octobre 1767, à 85 ans. Il avoit remporté le prix de poésie à l'académie françoise en 1709, & ceux de l'idylle & du poëme aux Jeux floraux en 1711. On a de lui une Ode estimée *Sur l'existence de Dieu*, & une sur *l'immortalité de l'ame*, & d'autres Pieces de vers.

ASSEMANI, (Joseph - Simon) Maronite, archevêque de Tyr, chanoine du Vatican, mort à Rome octogénaire, le 14 janvier 1768. Il étoit très-versé dans les langues orientales. On a de lui plusieurs excellens ouvrages, entr'autres une *Bibliothèque orientale*, dans laquelle il a fait imprimer grand nombre de manuscrits syriaques, arabes, perses, avec la *Vie des auteurs*, à Rome, 1728, 4 vol. in-fol. — Il ne faut pas le confondre avec *Etienne-Evo-de*, & *Joseph-Aloïse ASSEMA-*

NI, qui nous ont également donné beaucoup de choses intéressantes, qui regardent les Orientaux. Les *Acta Martyrum Orientalium*, Rome, 1748, 2 vol. in-fol., du premier, sont particulièrement estimés, & peuvent servir à réfuter la paradoxale dissertation de Dodwel *Sur le petit nombre de Martyrs* (Voyez DIOCLÉTIEN, DODWEL, KUINART). Ces Actes ont été tirés de deux anciens manuscrits chaldéens de la bibliothèque du Vatican, & traduits en latin.

ASSER, célèbre Rabbin, composa, en 476, avec l'aide d'Hammaï son confrere, le *Talmud de Babylone*, ainsi appelé, parce qu'il fut fait dans cette ville. Ce recueil de visions, commenté par le Rabbin Maïr, vers l'an 547, & depuis par un autre Asser, mort en 1328, a été imprimé à Leyde, chez Elzevir, 1630, in-4^o, & avec tous ses commentaires à Amsterdam, 1744, en 12 vol. in-fol. M. Bossuet observe que toutes ces imaginations, rêves, visions, commentaires, paraphrases des Rabbins, sont l'effet & en même-tems la cause de l'aveuglement persévérant des Juifs; que l'Écriture-Sainte en est obscurcie, détournée à des sens impropres ou même ridicules, &c.

ASSERIUS, né au pays de Galles, bénédictin, précepteur d'un fils du roi Alfred, fut nommé par ce prince évêque de Salisbury. Il mourut, selon quelques-uns, en 909, selon d'autres, en 883; mais cette dernière opinion est peu probable. On a de lui une *Histoire d'Angleterre* & la *Vie d'Alfred*, im-

primée pour la première fois, à Zurich, en 1575. L'estime que ce grand roi faisoit d'Asserius, est un éloge complet de ce savant religieux.

ASSOUCI, (Charles Coyseau sieur d') appelé le *Singe de Scarron*, naquit à Paris en 1604, d'un avocat au parlement. A l'âge de 8 ans, il s'échappa de la maison paternelle, se rendit à Calais, où il se donna pour fils de César Nostradamus. S'étant mêlé de vouloir guérir, il vint à bout de procurer la santé à un malade d'imagination. Le peuple de Calais, croyant qu'il devoit sa médecine à la magie, vouloit le jeter dans la mer. Après plusieurs autres courses à Londres, à Turin & dans d'autres villes, il vint à Montpellier, où son amour déréglé pour deux pages manqua de lui attirer un châtement exemplaire. Il erra ensuite de pays en pays, & arriva enfin à Rome, où ses satyres contre cette cour, le firent mettre à l'inquisition. Revenu en France, il fut mis à la Bastille, & après être sorti de cette nouvelle prison, il fut conduit au Châtelet avec ses deux pages, pour le même crime qui l'avoit fait enfermer à Montpellier. Ses protecteurs le firent sortir six mois après. Cet homme vicieux & méchant mourut en 1679. Ses Poésies ont été recueillies en 3 vol. in-12, 1678. On y trouve une partie des *Métamorphoses d'Ovide* traduites, sous le titre d'*Ovide en belle humeur*. C'est une version burlesque dans laquelle il y a mille platitudes & mille grossièretés, pour une bonne plaisanterie. On y trouve encore le *Ravissement de Pro-*

serpine de Claudien, à laquelle il fait parler le langage des harongeres. « D'Assouci, dit un » critique, avoit choisi le plus » pitoyable de tous les genres, » sans avoir les mêmes talens » que Scarron, pour se le faire » pardonner. Sa vie, comme sa » prose & ses vers, ne fut » qu'un mélange de misere, de » burlesque & de platitude. » Tous les pays par où il passa, » & il en vit beaucoup, furent » marqués par ses disgraces ». D'Assoucia publié ses aventures d'un style bouffon : on peut le voir dans le *Dictionnaire critique de Bayle*. Le plus rare de ses écrits est un volume in-12 1678, qui contient ses *pensées* dans la prison du S. Office. Ses mœurs étant totalement corrompues, comme Chapelain le prouve dans son *Voyage du Languedoc*, & qu'on doit le conclure de ses aventures, il n'y a pas lieu de s'étonner de la licence brutale qui regne dans ses écrits; c'est en vain que l'auteur des *Trois siècles* semble vouloir justifier ses mœurs : ses livres & l'histoire de sa vie déposent contre cette apologie.

ASSUERUS, roi de Perse, épousa Esther, parente du Juif Mardochée, après avoir répudié Vasthi. On ne fait point quel est cet Assuerus. On croit communément que c'est Artaxercès Longue-main. C'est le sentiment de Nicéphore, Zonaras, Suidas, Louis Vivès, Bellarmin, Cajetan, Menochius, &c. Usserius croit que c'est Astyages, pere de Cyaxares, aieul maternel de Cyrus; ce qui est peu vraisemblable. Serarius tâche de prouver que c'est Artaxercès III ou Ochus;

d'autres croient que c'est Artaxercès Mnémon. Cette opinion est celle de S. Jérôme, de Bede. Marsham soutient que c'est le même que Darius le Mede. Enfin quelques autres critiques, entr'autres D. Calmet, veulent que ce soit Darius, fils d'Hystaspes, & disent qu'Atossa, fille de Cyrus, est la Vasthi de l'Écriture (*Voyez ESTHER*).

ASSUR, fils de Sem, quitta le pays de Sennaar, pour se fixer vers la source du Tigre, dans un pays qui porta ensuite son nom. Il y bâtit, selon quelques-uns, Ninive, Rehoboth, Chale & Rézen; d'autres disent que ce fut Nemrod. il est regardé pour le fondateur du royaume d'Assyrie.

ASTARTE ou ASTAROTH, déesse des Phéniciens, nommée souvent dans l'Écriture *Astaroth*, qui signifie proprement des troupeaux de brebis ou de chevres. Les auteurs sacrés la joignent presque toujours au dieu Baal. On croit que c'étoit la lune que l'on adoroit sous ce nom. S. Jérôme traduit ce nom par celui de *Priape*, comme pour marquer les impudicités qui se commettoient dans les bois consacrés à Astarte. Salomon introduisit le culte de cette déesse dans Israël; mais ce fut principalement Jézabel, épouse d'Achab, qui le mit en vogue. S. Augustin dit que les Africains, descendus des Phéniciens, tenoient qu'Astarte étoit la même que Junon.

ASTER, citoyen d'Amphipolis, ville de Macédoine, s'offrit à Philippe, comme un tireur du premier ordre, qui ne manquoit jamais les oiseaux à

la volée. Ce prince lui répondit : *Je te prendrai à mon service, lorsque je ferai la guerre aux étourneaux.* L'arbalétrier piqué se jeta dans Méthon, que Philippe assiégeoit ; & visant l'appréciateur de son talent, il décocha une fleche qui lui creva l'œil droit, avec cette inscription : *A l'œil droit de Philippe.* Le roi borgne lui renvoya la même fleche, avec ces mots : *Philippe fera pendre Aster, s'il prend la ville ; & il n'y manqua pas.*

ASTERIUS, (S.) souffrit le martyre sous Dioclétien, avec Claude, Néon, &c. Ses *Actes* authentiques ont été publiés par Baronius & D. Ruinart. — Un autre S. ASTERIUS ou ASTYRIUS, sénateur Romain, fut mis à mort en 272. Il avoit été présent lorsqu'on décapita S. Marin. Quoiqu'il jouit de la plus grande considération, & qu'il fût magnifiquement vêtu, il ne laissa pas de charger le corps ensanglanté sur ses épaules, & de l'emporter à la vue du peuple. Il l'enveloppa ensuite dans une étoffe très-précieuse, & l'enterra avec toute la décence convenable. Il fut condamné au même genre de mort, au rapport de Rufin. *Voy. aussi Eusebe, Hist. Ecclés. l. 7, chap. 15 & suiv.*

ASTERIUS, fut élevé sur le siege d'Amasée, dans le Pont, après la mort d'Eulalius, & s'illustra par routes les vertus pastorales. Il paroît qu'on doit mettre sa mort après l'an 400. Il mourut fort avancé en âge. Il parle de la persécution de Julien en homme qui en a été témoin, & qui connoissoit à fond le caractère faux & les

artifices de cet apostat. Les *Homélies* qui nous restent de S. Asterius, sont un monument éternel de son éloquence & de sa piété. Les réflexions en sont justes & solides, l'expression naturelle, élégante & animée ; la vivacité des images y est jointe à la beauté & à la variété des descriptions ; on y découvre une imagination forte & féconde, un génie pénétrant & maître de son sujet, & le talent si rare d'aller au cœur par des mouvemens puisés dans la nature. Son *Homélie* sur Daniël & Susanne, est un chef-d'œuvre. Celle qu'il a faite sur S. Pierre & S. Paul, est également remarquable : Il y enseigne » que la juridiction spéciale » qu'a reçue le prince des apôtres, s'étend sur tous les » fideles de l'Orient & de » l'Occident ; que J. C. l'a » établi son vicaire, & qu'il l'a » constitué le pere, le pasteur » & le maître de tous ceux qui » devoient croire à l'Évangile ». Dans le Panégyrique de S. Phocas, martyr de Sinope, il s'exprime, comme le fait encore aujourd'hui l'Église catholique, sur l'invocation des Saints, sur le culte des reliques, sur les miracles opérés par leur vertu. Ces *Homélies* ont été publiées par Combefis & Richard. Les 14 premières sont du saint docteur, de l'aveu de tous les critiques. L'authenticité de la plupart des dernières est fort douteuse. Elles pourroient être l'ouvrage d'Asterius, évêque de Scythopolis, dont parle S. Jérôme dans son *Catalogue des hommes illustres*. Maucroix les a traduites en françois, 1695, in-12. ASTERIUS, évêque de

Pétra en Arabie, dans le IV^e. siècle, après avoir été engagé dans le parti des Ariens, abjura leurs erreurs l'an 347 au concile de Sardique, & se joignit aux Catholiques. Sa constance le fit ensuite bannir dans la Haute-Lybie, où il eut beaucoup à souffrir pour la foi. Il assista en 362 au concile d'Alexandrie sous Julien, & y fut député pour porter la lettre synodale adressée à l'église d'Antioche. Il y a apparence qu'il mourut vers ce tems; car l'Histoire n'en fait plus mention. Les Grecs & les Latins en font mémoire le 10 juin. S. Athanase fait l'éloge de sa foi dans sa Lettre aux solitaires. Il ne faut pas le confondre avec un autre ASTERIUS, sophiste Arien qui vivoit dans le même tems, dont St. Athanase fait mention dans son livre des *Synodes*. Ni avec ASTERIUS, évêque Arien fort éloquent, qui vivoit dans le même siècle, vers l'an 370. S. Julien, surnommé *Sabas*, passant par Cyr, trouva les Catholiques en alarme, parce que cet Asterius devoit prêcher le lendemain; ils craignoient que son éloquence n'en pervertit quelques-uns. Sabas leur dit de mettre leur confiance en Dieu. Il pria avec eux, & on attribua généralement à l'efficacité de sa prière, la mort subite d'Asterius, arrivée la veille de la fête où il devoit faire cette prédication. S. Jérôme dit qu'il fit des commentaires sur les Psaumes, les Evangiles, & sur les Epîtres de S. Paul, & d'autres ouvrages que ceux de sa secte lisoient avec avidité.

ASTERIUS ou ASTURIUS, consul Romain en 449,

est auteur d'une *Conférence de l'Ancien & du Nouveau-Testament*, en vers latins. Chaque strophe renferme dans le premier vers un fait de l'Ancien-Testament; & dans le second, une application de ce fait à quelque point du Nouveau. Son style est assez pur pour son tems; mais sa poésie est très-foible. Il revit aussi & publia le *Poème Paschal* de Sedulius, inséré dans la *Bibliothèque des Peres*.

ASTESAN, religieux de l'ordre de S. François, ainsi nommé, parce qu'il étoit de la ville d'Ast, publia une *Somme de cas de conscience*, appelée l'*Astesane*, l'an 1317. Ce livre, composé à la prière de Jean Cajetan Stephaneri, protecteur de l'ordre, a été long-tems estimé & consulté. La première impression de cet ouvrage est de Venise, 1478, in-fol. L'auteur mourut en 1330. — Il y a un autre ASTESAN, qui a vécu quelque tems après, auteur d'un commentaire sur le *Livre des Sentences*, & de quelques Sermons.

ASTIOCHUS, amiral de Lacédémone, prit Phocée & Cumes, & vainquit les Athéniens près de Cnide, l'an 411 avant J. C.; mais il fut rappelé par les artifices d'Alciabiade, jaloux de sa gloire.

ASTOLFE. Voy. AISTULFE.

ASTORGAS, (la marquise d') sous Charles II, roi d'Espagne, se fit connoître par un trait horrible de fureur jalouse, qu'on raconte de la manière suivante: « Le marquis, son » époux, aimoit une jeune per- » sonne parfaitement belle. Inf- » truite de cette intrigue, elle » court aussi-tôt, bien accom-

» pagnée, chez sa rivale, & la
 » tue de sa main : elle lui arra-
 » che ensuite le cœur, qu'elle
 » fit accommoder en ragoût,
 » & servir à son mari. Lors-
 » qu'il en eut mangé, elle lui
 » demanda si ce ragoût lui sem-
 » bloit bon ? il lui dit, qu'*oui*.
 » — *Je n'en suis pas surprise*,
 » répond-elle aussi-tôt ; *car*
 » *c'est le cœur de ta maîtresse*,
 » *que tu as tant aimée*. En mê-
 » me tems elle tire d'une ar-
 » moire sa tête encore toute
 » sanglante, & la fait rouler
 » sur la table, où ce malheu-
 » reux amant étoit avec plu-
 » sieurs de ses amis. Sa femme
 » disparoit dans le moment, &
 » se sauve dans un couvent,
 » où elle devint folle ». Ce
 trait est si semblable à celui
 qu'on lit dans l'histoire de Ga-
 brielle de Vergi, qu'on est tenté
 de le regarder comme un ro-
 man, ou une répétition mal-
 adroite & pleine d'anachronis-
 mes de cet ancien & dégoûtant
 forfait. Quelques-uns pensent
 au contraire que l'anecdote es-
 pagnole est vraie, & que celle
 de Gabrielle n'est qu'un roman.
Voyez FAÏEL.

ASTRÆUS, l'un des Ti-
 tans, pere des vents & des
 astres. Ses freres ayant déclaré
 la guerre à Jupiter, il arma de
 son côté les vents, ses enfans ;
 mais Jupiter les précipita sous
 les eaux, & Astræus fut atta-
 ché au ciel & changé en astre.
 Beaucoup de poètes font les
 vents enfans d'Éole. Virgile les
 renferme dans des cavernes,
 pour les empêcher de boule-
 verser le monde :

*Pater omnipotens spuluncis abdidit
 atris.*

ASTRAMPYLUS, auteur

ancien, qui n'est connu que
 par un traité qui a pour titre
Opeirocriticon, in-8°, 1599.

ASTRÉE, fille d'Astræus,
 ou de Jupiter & de Thémis,
 vint habiter la terre durant le
 siecle d'or ; mais les crimes des
 hommes l'en chasserent, & l'o-
 bligerent de remonter au ciel,
 où elle occupe la partie du Zo-
 diaque, appelée le signe de la
 Vierge. C'est ce qui a fait dire
 à Sénèque :

*Neglecta terras fugit, & mores
 feros*

*Hominum, & cruentâ cade pollu-
 tas manus*

*Astræa Virgo, siderum magnuum
 decus.*

On la représente avec un re-
 gard formidable, tenant une
 balance d'une main & une épée
 de l'autre.

ASTRONOME. (1°) On
 appelle de ce nom un écrivain
 du IXe. siecle, auteur de l'*His-
 toire de l'empereur Louis-le-Dé-
 bonnaire*, à la cour duquel il
 avoit exercé quelque charge,
 dont on a donné plusieurs édi-
 tions ; la meilleure & la plus
 exacte est celle qui se trouve
 dans le 2e. tome de la collec-
 tion des historiens de du Chefne.
 Il eut plusieurs conférences
 avec ce prince sur les matieres
 d'astronomie. Le président Cou-
 sin a traduit cette *Histoire* de
 latin en françois.

ASTRUC, (Jean) docteur
 de la faculté de Montpellier,
 né à Sauve dans le diocèse d'A-
 lais en 1684, professa d'abord
 la médecine dans l'université
 où il avoit pris ses degrés. Le
 bruit de son savoir étant par-
 venu à la capitale, la faculté
 de Paris l'adopta en 1743.
 Louis XV le mit au nombre de

ses médecins consultants, & lui donna une place de professeur au college royal. Les étrangers, que l'ardeur d'apprendre attiroit à Paris, s'empressoient de se procurer une place dans son école : la foule des auditeurs la rendit souvent trop petite. Ce médecin mourut à Paris le 5 mai 1766, à 83 ans, après avoir eu le titre de premier médecin d'Auguste II, roi de Pologne. Il s'étoit rendu auprès de ce prince; mais se trouvant trop gêné à sa cour, il la quitta bientôt. Sa modestie, sa politesse, son humeur bienfaisante, sa sagesse & sa modération le rendoient aussi recommandable que son savoir. Ses principaux ouvrages sont: I. *Origine de la peste* 1721, in-8°. II. *De la contagion de la peste*, 1724, in-8°. III. *De motu musculari*, 1710, in-12. IV. *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle du Languedoc*, 1737, in-4°. V. *De morbis veneris libri sex*. Cet ouvrage n'avoit d'abord paru qu'en un volume in-4°, en 1736; mais les exemplaires ayant été rapidement enlevés, l'auteur en fit faire peu d'années après une seconde édition, en 2 vol., & M. Jault le traduisit en françois, 4 vol. in-12. L'auteur est absolument convaincu que le mal vénérien est nouveau; assertion que M. Gardane vient de réfuter avec beaucoup de force. En convenant que cette maladie a pris des accroissemens extraordinaires & proportionnels à l'extrême corruption de nos mœurs, l'on ne peut se dispenser de croire que la nature en existe depuis un très-grand nombre de siècles. M. Gardane le prouve par des observations

de tous les genres, particulièrement par les loix qui ordonnoient le bannissement ou la séquestration des vérolés. Mais il semble que l'ancienneté des Livres-Saints suffit pour décider l'âge de ce genre de contagion. On y trouve plusieurs passages qu'on ne peut guere entendre d'une maladie différente; par exemple: *Qui se jungit fornicariis, putredo & vermes hereditabunt illum*. Eccli. 19. *Recede a malo; sanitas quippe erit umbilico tuo*. Prov. 3. *Ne attendas fallaciæ mulieris, ne forte gemas in novissimis, quando consumpseris carnes tuas & corpus tuum*. Prov. 5. On peut voir, outre l'ouvrage de M. Gardane, une excellente dissertation de Guillaume Becket, chirurgien de Londres, insérée dans les *Transact. Phil.* t. 30, n°. 357, & t. 31, n°. 365, 366. VI. *Traité des maladies des Femmes*, où l'on a tâché de joindre à une théorie solide, la pratique la plus sûre & la mieux éprouvée, avec un catalogue chronologique des médecins qui ont écrit sur ces maladies, 6 vol. in-12, 1761, 1765. On y trouve, ainsi que dans le précédent beaucoup de méthode, jointe à une instruction complete sur les différens maux qui affligent le beau sexe. VII. *L'Art d'accoucher, réduit à ses principes*; où l'on expose les pratiques les plus sûres & les plus usitées dans les différentes especes d'accouchemens; avec l'*Histoire sommaire de l'art d'accoucher*, & une lettre sur la conduite qu'Adam & Eve durent tenir à la naissance de leurs premiers enfans, 1766, in-12. Ce traité purement élémentaire, & à la portée des

sages-femmes, pour lesquelles il est destiné, est le résultat des leçons que l'auteur fit en 1745, 1746 & 1747, aux écoles de médecine, pour les sages-femmes de Paris (*Voyez HECQUET & HIÉROPHILE*). VIII. *Theses de phantasia, de sensatione, de fistulâ ani, de judicio, de hydrophobiâ*. IX. *De motûs fermentativi causâ*; 1702, in-12. X. *Mémoire sur la digestion*, 1714, in-8°. XI. *Traâtatus pathologicus*, 1766, in-8°; & *Traâtatus therapeuticus*, 1743, in-8°. XII. *Traité des tumeurs*, 1759, 2 vol. in-12. XIII. *Doutes sur l'Inoculation*, 1756, in-12. (*Voyez CONDAMINE*). XIV. *Des Dissertations sur différentes matieres médicales, & sur d'autres qui n'y ont aucun rapport*; telles que ses *Conjectures sur les mémoires originaux qui ont servi à Moïse pour écrire la Genese*, Paris, 1753, in-12; & sa *Dissertation sur l'immatérialité & l'immortalité de l'Ame*, Paris, 1755, in-12. Les ouvrages de ce savant ne sont point de vaines compilations; ils sont remplis de choses curieuses & agréablement variées. Il y a de l'érudition & de la critique, & dans le style, de la noblesse & de la chaleur. Ce qui les rend sur-tout précieux, c'est qu'ils respirent l'ardeur & le zele d'un médecin ami de l'humanité, & d'un philosophe chrétien, mais il y a inféré des idées systématiques & des imaginations peu propres à renforcer le prix des choses vraies qu'ils renferment. On a publié après sa mort des *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier*, in-4°, 1767.

ASTYAGES, fils de Cyaxares, fut le dernier roi des Mèdes, suivant Hérodote. Cet historien, & Justin, long-tems après lui, rapportent, que pendant la grossesse de Mandane sa fille, mariée à Cambyse, il vit en rêve une vigne qui sortoit de son sein, & qui étendoit ses rameaux dans toute l'Asie. Les Mages lui assurerent que ce songe signifioit que l'enfant que portoit Mandane, subjugueroit plusieurs royaumes. Cette princesse ayant accouché de Cyrus, Astyages ordonna à Harpages son confident de le faire mourir; mais Harpages ne put exécuter cet ordre barbare. Ce monarque, irrité de sa désobéissance, lui fit manger la chair de son propre fils. On dit qu'Harpages vengea cette sanglante injure en appelant Cyrus, qui détrôna son grand-pere l'an 559 avant J. C. Ce récit d'Hérodote neparôit qu'un conte. Celui de Xénophon n'a pas plus de réalité. Il dit que Cyrus étoit fils d'un roi de Perse, dont il reçut une très-bonne éducation; qu'Astyages son grand-pere l'appella à sa cour de bonne heure; que pendant un séjour de quatre ans, il amusa le vieillard par ses saillies, & le charma par sa douceur & sa libéralité; que Cyrus vécut toujours très-bien avec Astyages, & avec Cyaxares son successeur. Cette partie de l'histoire appartient encore à quelques égards aux tems fabuleux, & plusieurs circonstances en échappent aux recherches de la plus vigilante critique.

ASTYANAX, fils unique d'Hector & d'Andromaque, perdit très-jeune son pere. Sa

mere le cacha soigneusement, parce que les Grecs avoient répandu que cet enfant vengeroit la mort de son pere. Ulyffe l'ayant découvert, le fit précipiter du haut des murailles de Troie. On connoit la touchante exclamation de cette mere désolée à la vue du jeune Ascanius, fils d'Enée, qui lui retraçoit l'image du sien :

O mihi sola mei super Astyanactis imago!

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

ATABALIPA ou **ATAHUALPA**, bâtard d'Huana-Capac, roi du Pérou, usurpa la souveraineté sur Huefcar, qu'il fit massacrer avec toute la race des Incas. Intimidé par l'arrivée des Espagnols qu'Huefcar avoit appellés à son secours, il demanda une entrevue à Pizarro, & se rendit à Catamalca avec une troupe de domestiques qui avoient caché des armes sous leurs habits, dans le dessein de massacrer le général Espagnol. Xerez, Zarate, Herrera, & les meilleurs historiens d'Espagne, rapportent ce fait d'une maniere uniforme; il répond d'ailleurs parfaitement à la perfidie & à toutes les mauvaises qualités de l'usurpateur fratricide; & les contes absurdes, dont le Péruvien Garcilasso a farci l'histoire romanesque de son pays, ôtent toute autorité à ce qu'il écrit d'Atabalipa. Pizarro fit faire le procès à son prisonnier, qui fut étranglé à un poteau l'an 1533. Il faut convenir qu'il ne méritoit pas un meilleur sort; mais on trouva à redire qu'on ne l'eût pas envoyé en Espagne, comme il l'avoit deman-

dé, & qu'on eût allégué, dans la sentence de mort, les vicieuses humaines, & autres horreurs qui étoient en usage chez cette nation lâche & abominable, mais dont Atabalipa ne paroissoit pas devoir être personnellement responsable. On a dit encore que les Espagnols n'avoient aucun droit de s'ingérer dans les affaires du Pérou; mais ne pourroit-on pas croire que l'état des peuples sauvages, sanguinaires, antropophages, &c., ne doit pas être envisagé comme une propriété sacrée? La raison, l'humanité condamnent de telles constitutions; subjuguier ces peuples pour en faire des hommes, ne paroît point être un exploit contraire à la justice ni à la bienfaisance. « Il sera toujours beau, » dit Montesquieu, de gouverner les hommes pour les rendre heureux ». Voy. CORTEZ, MANCO-CAPAC, MONTEZUMA.

ATALANTE, fille de Schénée, roi de l'isle de Scyros, tiroit supérieurement de l'arc, & ne connoissoit point d'égal à la course & dans les autres exercices du corps. Se voyant poursuivie par une foule d'amans à cause de sa beauté, elle leur déclara, par ordre de son pere, qu'elle ne donneroit sa main qu'à celui qui pourroit la vaincre. Plusieurs jeunes princes le tenterent, & s'en retournerent confus. Elle remporta, aux jeux institués en l'honneur de Pélidas, le prix sur Pélée, contre qui elle lutta, Hippomene s'étant présenté au combat de la course, instruit par Vénus, fut le seul qui remplit la condition prescrite : la

déesse lui conseilla de jeter dans la carrière trois pommes d'or, que l'imprudente Atalante s'amusa à ramasser; par cette ruse, l'heureux Hippomene gagna le prix, & força la princesse à reconnoître en lui son vainqueur & son époux. Il y a une ze ATALANTE, fille d'Iafius, roi d'Arcadie, qui donna le premier coup au sanglier de Calydon, & par cette action mérita l'amour de Méléagre, roi du pays. Elle épousa Mélanion, dont elle eut un fils nommé Parthenope.

ATAYDE, (Don Alvare d') gouverneur de Malaca pour le roi de Portugal Jean III, se rendit odieux par ses exactions & ses violences. Il s'opposa fortement au voyage que S. François Xavier voulut faire à la Chine, se saisit du vaisseau de Jacques Pereyra, qui devoit l'y conduire, & multiplia tellement les obstacles, que l'apôtre des Indes mourut dans l'isle de Sancian, à la vue de la Chine, avant de pouvoir y porter la foi. Le vice-roi des Indes, sur les plaintes qu'on lui fit de la tyrannie & de l'avarice de D. Alvare, le priva du gouvernement de Malaca, &, l'ayant fait amener à Goa comme prisonnier d'état, l'envoya en Portugal sous bonne garde. Là, tous ses biens furent confisqués à la chambre royale, &, pour lui, il fut condamné à une prison perpétuelle.

ATAYDE, (Georges) comte de Castanheira, Portugais, assista, en qualité de théologien, au concile de Trente. Après la septieme session, il se retira à Rome, où il fut employé à la réformation du bréviaire. Il fut ensuite fait évêque de Vizeu,

en 1568; après y avoir rempli avec zele tous les devoirs d'un bon évêque; il quitta son siege pour ne vaquer qu'à son salut, & refusa depuis constamment les archevêchés d'Evora & de Lisbonne. Il ne put néanmoins se défendre d'accepter la dignité de grand-aumônier que le cardinal D. Henri lui offrit, & cette dignité l'engagea à recueillir les *Privileges accordés à la chapelle royale*, qui furent imprimés en 1609. Philippe II l'honora aussi de son estime, & le nomma président du conseil de conscience. Il mourut en 1611, âgé de 76 ans.

ATEPOMARE, roi d'une petite partie des Gaules, ayant mis le siege devant Rome, déclara aux assiégés qu'il ne feroit point de paix avec eux, qu'ils ne lui livrassent les dames & les principales bourgeoises de la ville. Lorsque cette proposition fut portée aux Romains, les servantes de leurs femmes dirent, qu'il falloit plutôt les envoyer elles-mêmes à la place de leurs maîtresses, promettant de donner un signal pour surprendre l'ennemi. Cet avis ayant été suivi, elles prirent le tems que les Gaulois étoient ensevelis dans un profond sommeil; & l'une d'elles, montant sur une tour, alluma un flambeau pour avertir les Romains, qui vinrent fondre sur les barbares. En mémoire de cette action, l'on institua à Rome une fête annuelle, qui fut appelée *Fête des Servantes*.

ATERGATIS. Voy. DERCETIS.

ATHALARIC, roi d'Italie, obtint le trône, après la mort de Théodoric, son aïeul maternel,

ternel, en septembre 526. Il étoit fils d'Heuteric & d'Amalafonte, laquelle lui donna une éducation digne de sa naissance. Les Goths, craignant que les maîtres qu'on lui donnoit, n'énerfassent son courage, demandèrent que ce prince fût formé par eux aux exercices militaires. Le jeune Athalaric, laissé à sa disposition, se corrompit aisément au milieu d'une cour de guerriers dissolus. S'étant abandonné à la débauche, il mourut d'une maladie de langueur, âgé à peine de 16 ans, en 534. Les Catholiques le regretterent. Ils avoient trouvé auprès de lui justice & protection. Le pape Félix III s'étant plaint de ce que les Goths obligeoient les clercs de plaider devant les juges séculiers, Athalaric donna un édit solennel en faveur des libertés & privilèges de l'église.

ATHALIE, fille d'Achab & de Jézabel, épousa Joram, roi de Juda. Après la mort de ce prince, elle fit massacrer tous les enfans que son fils Ochofias avoit laissés. Jocabed, sœur de ce dernier, sauva Joas, que le grand-prêtre Joïda fit reconnoître pour roi par les soldats & par le peuple. Athalie, accourue au bruit du couronnement, fut mise à mort par les troupes, l'an 878 avant J. C. S. Jérôme dit qu'Athalie n'est nommée fille d'Achab que par imitation, c'est-à-dire, par ses crimes & ses impiétés qu'elle imita parfaitement; & cela parce qu'elle est aussi nommée fille d'Amri: mais Athalie étoit réellement fille d'Achab, & petite-fille d'Amri. On fait que dans l'Écriture-Sainte le nom de *fils*

se donne à l'égard des ancêtres même les plus reculés.

ATHANARIC, chef des Goths, le plus puissant de cette nation, fit la guerre à l'empereur Valens en 369, qui le contraignit de demander la paix. Mais il falloit convenir d'un lieu pour traiter, Athanaric ne voulut jamais passer sur les terres des Romains, prétendant que son pere le lui avoit défendu: de sorte que, pour ne rien faire contre la dignité de l'empire, on mit sur le Danube des bateaux, où Valens d'un côté & Athanaric de l'autre vinrent conclure la paix. Ce Goth étoit païen, & exerça d'horribles cruautés envers les Chrétiens; il en fit brûler une multitude pour n'avoir pas voulu adorer une statue qu'il faisoit porter de maison en maison. Ses propres sujets s'élevèrent contre sa tyrannie. Réduit à implorer le secours de Théodose, il fut reçu de cet empereur avec bonté, le 11 janvier 381, & mourut le 25 du même mois.

ATHANASE, (S.) né à Alexandrie, d'une famille distinguée, fut élevé au diaconat par S. Alexandre, évêque de cette ville. « Dieu, dit un his-
» torien, qui le destinoit à
» combattre la plus terrible des
» hérésies, armée tout-à-la-
» fois des subtilités de la dia-
» lectique & de la puissance
» des empereurs, avoit mis en
» lui tous les dons de la na-
» ture & de la grace qui pou-
» voient le rendre propre à
» remplir cette haute destina-
» tion ». Il accompagna son évêque au concile de Nicée, & s'y distingua par son zèle & son

éloquence. S. Alexandre le choisit pour lui succéder l'année suivante, en 326. Il signala son entrée dans l'épiscopat, en refusant de recevoir Arius à sa communion. Les sectateurs de cet hérétique inventerent mille impostures contre celui qu'ils n'avoient pu gagner; espece d'armes que les sectaires de tous les tems ont employées contre les défenseurs de la foi. L'empereur Constantin indiqua un concile à Césarée pour le condamner ou pour l'absoudre; mais le saint évêque refusa de s'y trouver, parce que ses ennemis auroient été ses juges. On assembla un autre concile à Tyr, en 335; les Ariens & les Méléciens le composoit presque entièrement. Ces imposteurs l'accuserent de trois crimes: le premier, d'avoir violé une vierge; le deuxième, d'avoir tué l'évêque Arsene; & le troisième, d'avoir gardé sa main droite pour des opérations magiques. Le premier chef d'accusation fut confondu par la prétendue vierge elle-même, qui ayant paru au concile pour accuser le saint prélat, s'adressa au prêtre Timothée, qui s'étoit présenté à la place d'Athanase, & fit voir qu'elle ne

connoissoit pas même l'accusé de vue. Les deux autres calomnies furent réfutées par Arsene, qui se montra plein de vie avec ses deux mains. Cela n'empêcha pas cette assemblée factieuse de condamner Athanase. On le déposa. Le saint prélat s'adressa à Constantin; mais cet empereur prévenu contre lui par les Ariens, qui l'avoient accusé d'empêcher la sortie des bleds d'Alexandrie pour Constantinople, le reléqua à Treves. Ce prince ordonna dans sa dernière maladie qu'on le fit revenir, malgré les oppositions d'Eusebe de Nicomédie, évêque courtisan, homme-de-lettres factieux, & sectateur déclaré d'Arius. Son fils Constantin-le-Jeune, ayant rappelé, en 338, les évêques catholiques chassés de leurs sieges, fit revenir Saint Athanase. En 340, le concile d'Alexandrie, composé de 100 évêques, écrivit une lettre synodale à tous les prélats catholiques, pour le laver des nombreuses infamies qu'on avoit vomies contre lui; mais ses ennemis ne cessant d'en inventer de nouvelles, à mesure que les anciennes étoient détruites, il alla à Rome, où le pape Jules, auquel il en avoit appellé (*),

(*) Rien de plus remarquable que la maniere dont S. Athanase lui-même s'exprime sur cet appel, dans sa lettre au pape. On voit qu'il regarde les appels au St.-siege de Rome, comme tenant aux fondemens de l'Eglise & à la doctrine formelle de l'évangile, ainsi qu'à la conviction unanime des évêques catholiques. *A prædictis fratribus definitum est consonanter ut vestra sancta Romana interselletur sedes, cui ab ipso Domino potestas ligandi & solvendi speciali privilegio super alias concessa est. Ipsi firmamentum a Deo fixum, ipsa est sacer vertex, in quo omnes vertuntur, sustentantur, levantur.* Marcel d'Ancyre & Asclépas de Gaze, en appellerent également au pape. Jules reçut leurs plaintes, comme étant chargé, en qualité de chef des pasteurs, dit Sozomene, de veiller sur toutes les églises, & il les

convoqua un concile de 50 évêques, qui le déclara innocent. Le concile de Sardique, assemblé 5 ans après, en 347, confirma la sentence de celui de Rome, & déposa de l'épiscopat l'usurpateur de son siege. Athanase y fut rétabli en 349, à la sollicitation de l'empereur Constant. Après la mort de ce prince, Constance, prince d'un caractère foible, léger, inconstant, dissimulé, opiniâtre dans l'hérésie Arienne qu'il soutint par toutes sortes de cruautés, l'exila de nouveau,

après l'avoir fait condamner par des évêques de sa secte. Athanase, poursuivi par ses ennemis, délaissé par ses amis, prit le parti de s'enfoncer dans le désert. Il y visita les monasteres, & les édifices. Le pape Libere, traité avec inhumanité dans l'exil que lui avoit attiré sa fermeté contre les ennemis d'Athanase, consentit enfin à sa condamnation : ce ne fut pas un des coups les moins sensibles pour ce saint évêque. Les Ariens mirent un certain Grégoire sur le trône patriarchal d'Alexandrie, qui

rétablit sur leurs sieges. " Ignorez-vous (écrit ce pontife, en cette occasion, aux évêques d'Orient) qu'il est d'usage de commencer par nous informer de ce qui se passe en pareil cas, afin que nous puissions régler ce qui paroît juste. Il falloit donc vous adresser à nous, si vous aviez des sujets de plaintes contre un évêque... C'est ce que nous avons appris de l'apôtre S. Pierre, & ce dont je ne vous parlerois pas, parce que je vous crois suffisamment instruits, si ce que vous venez de faire, ne nous avoit affligé „ C'est encore par l'autorité de ce pape, que les évêques d'Orient & d'Occident s'assemblent à Sardique, en 347, pour dissiper les nuages que les Ariens avoient élevés au sujet des décrets de Nicée. — Ursace & Valens, les suppôts de l'Arianisme, s'étant rétractés au concile de Milan, en 349, le concile les renvoie au saint-siege pour être jugés. — Eustathe de Sébaste ayant été déposé par le concile de Mélitine, en Arménie, s'adresse au pape Libere, qui le restitue à son siege. — Lorsqu'Ursace & Valens retournent à leurs premières erreurs, c'est encore de Rome que part la sentence qui les foumet à l'anathème. Le pape S. Damase, après les avoir condamnés dans un concile, en donne avis à tous les évêques. Le même pape concourt avec l'empereur à la convocation du second concile général contre Macédonius : & il a déjà pros crit l'erreur à Rome, lorsque les Peres l'anathématisent à Constantinople. On voit, en toute occasion, que dans ces premiers siècles, les jugemens définitifs venoient constamment de Rome. Le même ordre de choses fut soigneusement conservé dans les siècles suivans (Voyez INNOCENT I). S. Bernard regardoit l'appel à Rome comme *aussi nécessaire dans l'Eglise que le soleil dans le monde*. Les évêques de France, dans une de leurs plus nombreuses assemblées (20 janv. 1620) en parlent comme d'une maxime fondamentale de la hiérarchie, dont l'observance tient substantiellement à la conservation de l'Eglise : *Hortamur episcopos omnes, ut apostolicam sedem, utpote Dei sponsione infallibili fundatam, omniumque ecclesiarum matrem omni honore cultuque prosequantur; ipsa enim, ut cum B. Athanasio loquamur, est sacrum illud caput, à quo in omnes ecclesias velut totidem membra, omnis spiritus diffunditur, quo nutriuntur & conservantur.*

le posséda jusqu'à la mort de l'empereur **Constance**. **Saint Athanase**, rendu à son peuple, fut obligé de le quitter de nouveau. Les Païens l'ayant rendu odieux à **Julien**, ce prince aussi crédule que superstitieux, nourrissant d'ailleurs dans son cœur une haine formelle contre **J. C.**, ordonna qu'on chassât d'**Alexandrie** ce défenseur de sa divinité. **Athanase** se cacha une seconde fois ; mais, dès que **Jovien** fut monté sur le trône impérial, il reparut dans **Alexandrie**, où son troupeau le reçut comme un pasteur qui avoit souffert pour lui. Il assembla un concile des évêques d'**Egypte**, de la **Thébaïde** & de la **Lybie**, au nom duquel il adressa une lettre à **Jovien**, dans laquelle on proposoit la formule de foi du concile de **Nicée**, comme règle de la foi orthodoxe. Il se rendit lui-même auprès de ce prince à **Antioche**. Les **Ariens**, qui étoient venus pour le noircir dans l'esprit de l'empereur, se retirèrent, confus de le voir l'objet de l'amitié & de l'estime de ce prince, tandis qu'eux-mêmes étoient un objet d'horreur & de mépris. **Valens**, successeur de **Jovien**, fut moins favorable à la saine doctrine. **Athanase** se vit obligé de prendre la fuite pour la 4^e. fois, & de s'enterrer quatre mois de suite à la campagne, dans un petit bâtiment construit sur le tombeau de son pere. L'empereur l'ayant rappelé, le saint évêque ne s'occupa plus qu'à préserver son peuple du venin de l'hérésie, & à se préparer à la mort. Il mourut enfin très-paisiblement dans les bras de son peuple, le 2 mai 373, après

quarante-six ans au moins d'épiscopat, passés dans une agitation perpétuelle. « Il termina » sa vie, dit **S. Grégoire de Nazianze**, dans un âge fort » avancé, pour aller-se réunir » à ses Peres, aux patriarches, » aux prophetes, aux apôtres, » aux martyrs, à l'exemple » desquels il avoit généreusement combattu pour la » vérité. Je dirai, pour renfermer son épitaphe en peu de » mots, qu'il sortit de cette vie » mortelle avec beaucoup plus » d'honneur & de gloire, qu'il n'en avoit reçu à **Alexandrie**, lorsqu'après ses différens exils, il y rentra de la » maniere la plus triomphante. » Qui ne fait en effet que tous » les gens de bien pleurerent » amèrement sa mort, & que » la mémoire de son nom est » restée profondément gravée » dans leurs cœurs ? Puisse-t-il » du haut du ciel abaisser sur » moi ses regards, me favoriser, m'assister dans le gouvernement de mon troupeau, » conserver dans mon église le dépôt de la vraie foi ! Et si » pour les péchés du monde » nous devons éprouver les » ravages de l'hérésie, puisse-t-il nous délivrer de ces » maux, & nous obtenir par » son intercession la grace de » jouir avec lui de la vue de » Dieu » ! Quelques incrédules ont peint ce grand-homme comme un zéléateur imprudent, comme un boute-feu, un fanatique. La vérité est qu'il n'opposa jamais que la patience, la prudence & la force de la vérité à une persécution de cinquante ans. Son caractère se montre dans ses ouvrages ; il

n'injurie point ses adversaires ;
 il ne cherche point à les aigrir ,
 il les accable par l'autorité de
 l'Écriture-Sainte & par la force
 de ses raisonnemens. « Il avoit ,
 » dit l'abbé de la Bletterie dans
 » son éloquente *Histoire de Jo-*
 » *vien* , l'esprit juste , vif &
 » pénétrant ; le cœur généreux
 » & désintéressé ; un courage
 » de sang-froid , & , pour ainsi
 » dire , un héroïsme uni , tou-
 » jours égal , sans impétuosité
 » ni faillies ; une foi vive ; une
 » une charité sans bornes ; une
 » humilité profonde ; un chrif-
 » tianisme mâle , simple &
 » noble comme l'Évangile ;
 » une éloquence naturelle , se-
 » mée de traits perçans , forte
 » de choses , allant droit au
 » but , & d'une précision rare
 » dans les Grecs de ce tems-
 » là. L'austérité de sa vie ren-
 » doit la vertu respectable ; sa
 » douceur dans le commerce
 » le faisoit aimer. Le calme
 » & la sérénité de son ame se
 » peignoient sur son visage.
 » Quoiqu'il ne fût pas d'une
 » taille avantageuse , son exté-
 » rieur avoit quelque chose de
 » majestueux & de frappant.
 » Il n'ignoroit pas les sciences
 » profanes , mais il évitoit d'en
 » faire parade. Habile dans la
 » lettre des Écritures , il en
 » possédoit l'esprit. Jamais ni
 » Grecs , ni Romains , n'aime-
 » rent autant la patrie , qu'A-
 » thanase aima l'Église , dont
 » les intérêts furent toujours
 » inséparables des siens. Une
 » longue expérience l'avoit
 » rompu aux affaires ecclésiast-
 » tiques. L'adversité , qui étend
 » & raffine le génie , lors-
 » qu'elle ne l'écrase pas , lui
 » avoit donné un coup-d'œil

» admirable pour appercevoir
 » des ressources , même hu-
 » maines , quand tout paroif-
 » soit désespéré. Menacé de
 » l'exil lorsqu'il étoit dans son
 » siege , & de la mort lorsqu'il
 » étoit en exil , il lutta près
 » de cinquante ans contre une
 » ligue d'hommes subtils en
 » raisonnemens , profonds en
 » intrigues , courtisans déliés ,
 » & maîtres du prince , arbi-
 » tres de la faveur & de la
 » disgrâce , calomniateurs in-
 » fatigables , barbares persécu-
 » teurs. Il les déconcerta , les
 » confondit , & leur échappa
 » toujours , sans leur donner la
 » consolation de lui voir faire
 » une fausse démarche ; il les
 » fit trembler , lors même qu'il
 » fuyoit devant eux , & qu'il
 » étoit enseveli tout vivant
 » dans le tombeau de son pere.
 » Il lisoit dans les cœurs &
 » dans l'avenir. Quelques ca-
 » tholiques étoient persuadés
 » que Dieu lui révéloit les
 » desseins de ses ennemis : les
 » Ariens l'accusoient de magie ;
 » & les Païens prétendoient
 » qu'il étoit versé dans la scien-
 » ce des augures , & qu'il enten-
 » doit le langage des oiseaux :
 » tant il est vrai que sa prudence
 » étoit une espece de divina-
 » tion. Personne ne discerna
 » mieux que lui les momens
 » de se produire ou de se ca-
 » cher ; ceux de la parole ou
 » du silence , de l'action ou du
 » repos. Il sut fixer l'inconstance
 » du peuple (des Alexandrins , c'est tout dire) , trou-
 » ver une nouvelle patrie dans
 » les lieux de son exil , & le
 » même crédit à l'extrémité
 » des Gaules , dans la ville de
 » Treves , qu'en Égypte , &

» dans le sein même d'Alexan-
 » drie ; entretenir des corres-
 » pondances , ménager des pro-
 » tections , lier entr'eux les
 » orthodoxes , encourager les
 » plus timides , d'un foible ami
 » ne se faire jamais un enne-
 » mi ; excuser les foibleffes
 » avec une charité & une
 » bonté d'ame , qui font sentir
 » que s'il condamnoit les voies
 » de rigueur en matiere de
 » religion , c'étoit moins par
 » intérêt que par principes &
 » par caractère. Julien , qui ne
 » persécutoit pas les autres
 » évêques , du moins ouver-
 » tement , regardoit comme un
 » coup d'état , de lui ôter la
 » vie , croyant que la destinée
 » du christianisme étoit atta-
 » chée à celle d'Athanase ».

Nous avons diverses éditions
 des Œuvres de ce Saint, Celle
 de Commelin , en 1600 , & celle
 de Paris , 1627 , avec les cor-
 rections de Pierre Nannius , sont
 belles ; mais la meilleure est
 celle de D. de Montfaucon , en
 3 vol. in-fol. , 1698 , corrigée sur
 tous les anciens manuscrits ,
 enrichie d'une version nouvelle ,
 d'une Vie du Saint , de plusieurs
 ouvrages qui n'avoient point vu
 le jour , & de quelques opus-
 cules attribués à S. Athanase :
 on y joint ordinairement , du
 même D. de Montfaucon , *Col-
 lectio nova Patrum Græcorum* ,
 Paris , 1706 , 2 vol. in-fol. Les
 principaux ouvrages de ce Pere ,
 sont : Sa *Défense de la Trinité*
 & de *l'Incarnation* ; ses *Apolo-
 gies* ; ses *Lettres* ; ses *Traité*
contre les Ariens , les *Méléciens* ,
 les *Apollinaristes* & les *Macé-
 doniens*. Le style de S. Atha-
 nase n'est ni au-dessus , ni au-
 dessous du sujet qu'il traite ;

tour-à-tour noble , simple ;
 élégant , clair , pathétique. « On
 » y trouve (dit Photius , le
 meilleur critique des écrivains
 de sa langue) » avec une diction
 » nette , facile , abondante , une
 » force & une finesse inimita-
 » bles. Tout ce qu'il avance
 » & qu'il présente sous le jour
 » le plus avantageux , porte
 » sur une logique solide , & en
 » même tems susceptible de
 » termes nobles & des orne-
 » mens de la haute éloquence.
 » Mais son plus grand art con-
 » siste à cacher l'art même ; &
 » rien ne paroît si simple & si
 » naturel que les traits les plus
 » victorieux. Il s'insinue dans
 » les esprits , couvert de ses
 » moyens qui font disparaître
 » sa personne : ce n'est pas
 » l'auteur , c'est la raison même
 » qui domine le lecteur ; &
 » celui-ci se trouve persuadé ,
 » sans s'être apperçu qu'on le
 » vouloit faire ; docteur & ora-
 » teur d'une sagesse extrême ,
 » d'un goût exquis , d'une jus-
 » tesse unique dans l'expres-
 » sion , par-tout il proportionne
 » exactement le tour du dis-
 » cours au sujet qu'il traite ,
 » & aux personnes qui l'écou-
 » tent ». Erasme étoit grand
 admirateur du style de Saint
 Athanase , & il le préféroit à
 celui de tous les autres Peres.
 Il trouvoit qu'il n'étoit point
 dur & difficile , comme celui
 de Tertullien , point gêné &
 embarrassé comme celui de
 S. Hilaire , point recherché
 comme celui de S. Grégoire
 de Nazianze , point entortillé
 comme celui de S. Augustin.
 Il est par-tout , selon le même
 auteur , facile , élégant , orné ,
 fleuri , & admirablement adapté

aux différens sujets que traite le saint docteur; & si quelquefois il n'a pas toute la politesse que l'on pourroit désirer, il faut s'en prendre aux embarras des affaires, & aux persécutions, qui ne permettoient pas à S. Athanase de mettre la dernière main à tous ses ouvrages. Un ancien moine, nommé Côme, avoit coutume de dire :
 » Quand vous trouverez quel-
 » que chose des ouvrages de
 » S. Athanase, si vous n'avez
 » pas de papier, écrivez-le
 » sur vos habits ». *Prat. spirit.*
 c. 40. On ne connoît pas l'auteur du Symbole qui porte son nom; mais la plupart des savans pensent qu'il n'est pas de lui, quoiqu'il soit l'exacte expression du dogme pour lequel il a tant souffert. Quésnel l'attribue à Vigile de Tapse; Anselmi à Vincent Lerins; l'abbé le Clerc publia une Dissertation en 1730, tendante à prouver que ce Symbole est réellement de S. Athanase. Nous avons une *Vie de Saint Athanase*, par Godefroi Hermant, en 2 vol. in-4°, très-propre à faire connoître ce défenseur de la divinité de J. C. & ses adversaires.

ATHANASE, évêque d'Ancre, fut ordonné par les Anoméens, du vivant de Marcel, évêque de cette ville; mais le défaut qui se trouvoit dans sa promotion à l'épiscopat, fut réparé par le zèle qu'il fit éclater au concile d'Antioche en 363, où il signa le Symbole de Nicée, & par les combats qu'il soutint pour défendre la divinité du Verbe & du St.-Esprit. Il mourut vers l'an 372. S. Grégoire de Nazianze & S. Basile lui donnent de grands éloges.

ATHANASE, diacre de Jérusalem, soutint avec zèle la foi du concile de Chalcédoine & fut persécuté par Théodose, chef du parti des Eutychiens, patriarche intrus de Jérusalem. Athanase lui ayant reproché les cruautés qu'il exerçoit, fut enlevé par des satellites qui, après l'avoir déchiré à coups de foudres, le percerent d'un coup d'épée, vers l'an 452. Le martyrologe fait mention de lui, le 5 juillet.

ATHANASIE, (Ste.) fille de Nicetas & d'Irene, naquit dans le commencement du IXe. siècle dans l'isle d'Egine. Etant encore vierge, elle avoit résolu de se consacrer à Dieu, mais ses parens l'obligerent à se marier à un officier qui fut tué 16 ans après, dans un combat contre les Sarrasins. Après être restée quelque tems en viduité, elle fut obligée de se marier une seconde fois, par l'édit de l'empereur Michel le Begue, qui ordonnoit aux filles nubiles & aux jeunes veuves de se marier : édit aussi contraire à la liberté personnelle & civile des citoyens, qu'à la liberté évangélique & au respect dû aux conseils de l'Apôtre; digne d'un prince qui vouloit rétablir le Judaïsme & qui régnoit en despote violent & débauché. Le second mari d'Athanasie, touché des exemples de sa femme, entra dans un monastere, & Athanasie changea sa maison en couvent. Quatre ans après elle transféra cette nouvelle communauté dans un lieu écarté & solitaire, où elle bâtit trois églises. Son monastere fut appelé *Timie*, c'est-à-dire, lieu ho-

noré & respecté. Athanasie fut obligée de faire un voyage à Constantinople, & mourut à son retour, le 15 août 860. Les Grecs font sa fête le 16 août.

ATHANATUS, homme d'une force prodigieuse, se promenoit, au rapport de Pline le naturaliste, sur un théâtre revêtu d'une cuirasse de plomb, pesant 500 livres, & chaussé avec des brodequins qui en pesoient autant. Quoique Pline passe avec raison pour exagérateur, on n'a pas plus sujet de douter de ce fait, que de ce qu'on a raconté de Milon de Crotone (*V. ce mot*). Scheuchzer, dans sa *Physica sacra*, t. IV, p. 480, fait mention d'un Allemand qui leva un canon de 1900 livres, & d'un Anglois qui porta 2019 livres de plomb.

ATHÉAS, roi des Scythes, combattit les Triballiens, les Istriens, & promit à Philippe, roi de Macédoine, de lui léguer sa couronne, s'il lui donnoit du secours. Les troupes de Philippe étant venues trop tard, le Scythe les renvoya. Ce fut la source d'une guerre, dans laquelle Athéas fut tué à 90 ans, 340 avant J. C. On dit que, dans les courses que ses gens faisoient sur les Macédoniens, ils prirent un célèbre musicien. Athéas le fit chanter; & comme ses sujets, tout farouches qu'ils étoient, l'écoutoient avec complaisance: *Pour moi*, dit Athéas, *j'aime mieux entendre hennir un cheval, que d'ouïr chanter cet homme-là.* Cela nous paroît bien barbare; il se pourroit cependant qu'il y eût là quelque chose qui tint de près à la bonne philosophie,

ou tout au moins au génie d'un guerrier, insensible à tout ce qui peut faire des impressions molles & sensuelles.

ATHELSTAN, fils aîné & successeur d'Edouard, surnommé l'*ancien* ou le *vieux*, & petit-fils du grand Alfred, régna quatorze ans, & se signala par sa prudence & son courage. Le pere ayant éteint le royaume des Danois parmi les Est-Angles, le fils chassa ces peuples du Northumberland, força les Gallois à lui payer chaque année un tribut considérable. Il vainquit aussi les Ecoissois, en 938, & mourut en 941, après avoir fait à l'église & à l'état tout le bien que peut leur faire un prince bon, juste & chrétien.

ATHÉNAGORAS ou **ATHÉNAGORE**, d'Athènes, philosophe chrétien, adressa à Marc-Aurele, & à son fils Commode, associé à l'empire, une *Apologie*, dans laquelle il décharge les Chrétiens de toutes les calomnies qu'on imaginoit contre eux. On voit par cette Apologie, que les Païens les accusoient de trois crimes principaux, d'athéisme, de tuer & de manger un enfant dans leurs assemblées, de s'y livrer ensuite à l'impudicité. Accusations absurdes, qu'Athénagore n'eut pas de peine à réfuter, & qui prouve autant la parfaite innocence des Chrétiens, que la haine aveugle de leurs ennemis, haine qui se manifesteroit dans tous les procédés des Païens contre les enfans de l'évangile. « Pourquoi, de- » mande Athénagore, sous le » regne de deux princes philo- » sophes & naturellement équi- » tables, n'accorde-t-on pas

» aux Chrétiens, qui font pro-
 » fession d'honorer la Divi-
 » nité, la même liberté dont
 » jouissent les superstitions les
 » plus absurdes ? Pourquoi ne
 » procede-t-on pas contre des
 » hommes dont les mœurs sont
 » innocentes, dans la même
 » forme juridique que contre
 » des malfaiteurs coupables des
 » plus grands crimes » ? Que-
 » stions qui trouvent une réponse
 » toute naturelle dans l'opposi-
 » tion essentielle qu'il y aura tou-
 » jours entre la perversité & la
 » corruption du monde, & la
 » religion de Jesus-Christ ; con-
 » formément à ce divin oracle :
Eritis odio omnibus propter no-
men meum. Nolite mirari si vos
odit mundus. Conrad Gesner
 & Suffridus Petri, ont traduit
 du grec en latin cette Apolo-
 gie. On a encore de lui un
Traité sur la résurrection des
morts. Ces deux ouvrages sont
 écrits avec pureté : on les trou-
 ve dans la *Bibliothèque des Pe-*
res, & à la suite des *Œuvres* de
 S. Justin dans l'édition des Bé-
 nédicteins. Ils ont été imprimés
 plusieurs fois séparément. La
 meilleure édition de ces deux
 Traités est celle d'Oxford,
 1706, in-8°, sous le titre de
Legatio pro Christianis. « Quel-
 » ques critiques protestans, dit
 » un théologien, sont plusieurs
 » reproches contre la doctrine
 » d'Athénagore, & l'accusent
 » d'y avoir mêlé trop d'idées
 » platoniciennes. Mais il faut
 » faire attention que cet écri-
 » vain parloit à des empereurs
 » qui faisoient profession de
 » philosophie, & qui, sans
 » doute, respectoient Platon ;
 » c'étoit un trait de prudence de
 » se conformer à leur goût, &

» de leur alléguer en plusieurs
 » choses l'autorité de ce phi-
 » losophe. Quand même Athé-
 » nagore auroit conservé après
 » sa conversion, les opinions
 » platoniciennes qui lui paroiss-
 » soient conciliables avec les
 » dogmes du Christianisme,
 » nous ne voyons pas où seroit
 » le crime. Delà même il s'en-
 » suit que notre Religion, dès
 » sa naissance, n'a pas redouté
 » l'examen des philosophes ».
 Martin Fumée, seigneur de
 Genillé, s'avisa de mettre sous
 le nom d'*Athénagoras*, le roman
Du vrai & parfait Amour, con-
tenant les Amours honnêtes de
Théogène & de Charides, en
 1599 & 1612, in-12 ; mais cet
 ouvrage n'a jamais existé avant
 lui, ou du moins avant son siècle.
 L'abbé Lenglet l'attribue à Phi-
 lander. Quelque mince que
 soit le mérite de cet ouvrage,
 on peut louer l'intention de
 l'auteur, qui vouloit l'opposer
 au roman obscene des *Amours*
de Théogène & de Chariclée.
 Voyez HÉLIODORE d'Emèse.
 ATHENAIS. V. EUDOXIE.
 ATHÉNÉE, grammairien,
 appelé *le Varron des Grecs*, né
 à Naucrète, en Egypte, vivoit
 dans le IIe. siècle, sous Marc-
 Aurele. Son érudition étoit pro-
 fonde, & sa mémoire prodigieuse.
 De tous les ouvrages
 qu'il avoit composés, il ne nous
 reste que les *Dipnosophistes*,
 c'est-à-dire, *les Sophistes à*
table, en 15 livres, dont les
 2 premiers, une partie du 3e.,
 & presque tout le dernier, nous
 manquent. Le nombre infini de
 citations & de faits curieux,
 rendent cet ouvrage intéressant
 à tous ceux qui aiment à con-
 noître les mœurs de l'antiquité.

L'auteur auroit pu se dispenser de faire égayer ses philosophes par des médisances & des obscénités. Noël le Comte (*Natalis Comes*) l'a traduit en latin, & c'est sur cette version que l'abbé de Marolles l'a mis en françois. Ces deux traductions sont peu fidelles. L'édition d'*Athénée* donnée par Casaubon, 1621, 2 vol. in-fol., avec la traduction latine de Dalechamps, est préférable à toutes les autres. — Il ne faut pas le confondre avec *ATHÉNÉE*, philosophe de Séleucie, qui vint à Rome sous Auguste, & fut ami intime de Murena, qui conspira contre ce prince; il fut néanmoins jugé innocent, & mourut quelque tems après, écrasé par la chute de la maison où il dormoit.

ATHÉNÉE, médecin de Cilicie, florissoit du tems de Pline. Il soutenoit que le feu, l'air, l'eau & la terre, n'étoient pas les vrais élémens; mais le chaud, le froid, le sec & l'humide, & un 5e., qu'il ne savoit comment définir: il l'appelloit *Espirit*, en grec *Pneuma*; ce qui fit donner à ses sectateurs le nom de *Pneumatiques*. On voit que dans le choix des quatre élémens, *Athénée* prenoit des effets pour des causes & des principes.

ATHÉNÉE, de Byzance, ingénieur sous Gallien, fut employé par cet empereur pour fortifier les places de Thrace & d'Illyrie, exposées aux incursions des Scythes. Il est auteur, à ce qu'on croit, d'un *Livre sur les machines de guerre*, imprimé dans le recueil des *Ouvrages des anciens Mathématiciens*, Paris, 1693, in-fol., grec & latin.

ATHÉNOBIUS, fils de Demetrius, fut envoyé par Antiochus-Sidetès, roi de Syrie, vers Simon Machabée, pour lui demander la restitution des villes de Joppé, de Gazara & de la forteresse de Jérusalem, & de lui payer des tributs pour les villes qu'il occupoit hors de la Judée. Simon répondit qu'il n'avoit rien usurpé du domaine du roi, & que pour les places que le roi répétoit, elles avoient été prises par les Juifs pour se mettre à couvert des maux continuels qu'elles occasionnoient. *Athénobius* alla reporter la réponse de Simon à Antiochus au siège de Dora, qui envoya contre lui Cendebée, qui fut défait & mis en fuite par les deux fils du grand-prêtre Simon. *1 Mach. 16.*

ATHÉNODE, philosophe Stoïcien, précepteur & ami d'Auguste, avoit été choisi par César pour veiller à l'éducation de ce prince. Le philosophe donna souvent de très-bons avis à son disciple, qui en profita quelquefois. Auguste aimoit les femmes. Parmi les dames qu'il cultivoit, il y avoit la femme d'un sénateur, ami d'*Athénodore*. Celui-ci étant allé le voir, le trouva baigné de pleurs. Ayant su la cause de sa tristesse, il prit lui-même des habits de femme, s'arma d'un poignard, se mit dans la litiere qu'Auguste envoyoit à sa maîtresse; & s'étant présenté à Auguste, étonné de ce déguisement, il lui dit: « A quoi » vous exposez-vous, seigneur? » Un mari au désespoir ne » peut-il pas se déguiser, & » laver dans votre sang la honte » que vous lui prépariez? »

Auguste ne fut pas fâché de cette leçon; elle le rendit plus circonspect & plus équitable. Athénodore ayant obtenu la permission de se retirer à Tarfe, sa patrie, conseilla en partant à son élève; pour calmer son naturel bouillant, de compter les 24 lettres de l'alphabet des Grecs, avant de suivre les mouvemens de sa colere; mais il paroît qu'il ne les compta guere. Il mourut à l'âge de 82 ans, pleuré de ses compatriotes, qui par une reconnoissance absurde lui décernerent des sacrifices comme à un Dieu. Athénodore avoit fait plusieurs ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, entr'autres un *Traité de la noblesse, un du travail & du délassement*. Quelques critiques croient que c'est le même Athénodore qu'Auguste, au rapport de Suétone, chargea de l'éducation de Claude, qui depuis parvint à l'empire; M. Brucker (*Hist. crit. de la philos.*) adopte cette opinion; mais M. l'abbé Sévin (*Mém. de l'Acad. des belles-lettres, tom 13, p. 54.*) prouve assez bien qu'Athénodore, précepteur d'Auguste, étoit mort avant la naissance de Claude. — Plin-le-Jeune parle d'un philosophe ATHÉNODERE, auquel un spectre apparut avec des circonstances effrayantes. Mais l'ensemble de cette histoire n'en favorise pas la croyance, & Plin lui-même ne fait dans quel sens & jusqu'à quel point on peut l'adopter.

ATHÉNODERE, (S.) évêque de Néocésarée, frere de S. Grégoire le Thaumaturge, assista au concile d'Antioche contre Paul de Samosathe, fut

martyrisé pendant la persécution d'Aurélien, vers l'an 233. Il ne faut pas le confondre avec un autre S. ATHÉNODERE, évêque dans la Mésopotamie, martyrisé sous le président Eleusius, du tems de Dioclétien.

ATHÉNOGENE, martyr du 3e. siècle, fut jeté dans un abyme. S. Basile, au chap. 3. du livre du *Saint-Esprit*, fait mention d'une Hymne sur la Trinité, qu'il composa avant d'être précipité.

ATHIAS, (Joseph) Juif, imprimeur d'Amsterdam, publia en 1661 & 1667, deux éditions de la *Bible hébraïque*, en 2 vol. in-8^o, qui lui méritèrent une chaine d'or & une médaille, dont les États-Généraux lui firent présent. Ces éditions étoient recherchées par les savans avant celle d'Amsterdam, 1705, 2 vol. in-8^o. Il mourut en 1700. Il ne faut pas le confondre avec Isaac ATHIAS, rabbin Espagnol, dont on a une explication des différens préceptes de la loi mosaïque.

ATHLONE, (Godard de Réede, comte d') d'une famille distinguée de Westphalie, général des troupes hollandoises, après avoir remporté des victoires, qui faciliterent à Guillaume III la conquête de l'Irlande, fit la campagne de 1702 avec le duc de Marleborough, & mourut l'année d'après à Utrecht. Il s'étoit distingué autant par sa clémence que par sa valeur.

ATLAS, roi de Mauritanie, fils d'Uranus & frere de Prométhée, passoit pour un habile astronome. On dit qu'on lui est redevable de l'invention de la sphere. Les poëtes ont

feint qu'il portoit le ciel sur ses épaules. Il fut métamorphosé en montagne, pour avoir refusé l'hospitalité à Persée. M. Baer, dans une dissertation sur les Atlantiques, croit qu'Atlas n'est autre que Jacob, que les *Atlantiques* sont les Hébreux, & l'*Atlantide*, la Judée. Quoique cette assertion ait un air de paradoxe, on ne peut lire ce que l'auteur a écrit là-dessus sans être tenté d'y acquiescer. Voy. *Historisch - Critiquer Versuch uber die Atlantiquer*, à Francfort & à Leipzig, 1777. C'est la traduction de la dissertation françoise de M. Baer, dont il n'existe plus un exemplaire chez les libraires. L'imprimeur, découragé de ce qu'il ne vendoit pas dans ce siècle de frivolité un ouvrage de pure érudition, s'étant pressé à en faire des enveloppes; c'est donc à la traduction qu'il faut recourir pour apprécier les savantes recherches de l'auteur. Quelques-uns pensent qu'il n'y a jamais eu d'autre Atlas que la montagne qui porte ce nom, & que sa hauteur extrême faisoit envisager comme tenant aux étoiles, & conséquemment comme un excellent observatoire astronomique: cette idée rend parfaitement le sens du vers de Virgile:

Ubi caelifer Atlas

Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.

Le même poëte personifie de la sorte le mont Atlas :

*Cindum assidue cui nubibus atris
Pinisærum caput, & vento pulsatur
& imbri :*

Nix humeros infusa tegit, tum flumina mento

*Præcipitans senis, & glacie riget
horrida barba.*

ATOSSE, fille de Cyrus; roi de Perse, épousa d'abord Cambyse, son propre frere, ensuite le mage Smerdis. Elle fut mariée en 3es. noces, l'an 321 avant Jesus-Christ, à Darius, dont elle eut Xercès, qui succéda à son pere dans le royaume des Perses. Atosse, selon Usserius, est la même qui est appelée *Vasthi* dans l'écriture. Il ne faut pas s'attendre à trouver quelque chose d'exact & d'uniforme chez les écrivains à cette époque de l'histoire profane: ce n'est qu'en la combinant avec l'Histoire sainte, qu'on trouve quelque point d'appui pour se décider; mais cette combinaison même est un ouvrage pénible & incertain. Voyez ASSUERUS.

ATRÉE, roi d'Argos & de Mycenes, fils de Pelops, & pere d'Agamemnon & de Ménélas, vivoit l'an 1291 avant J. C. Thyeste son frere, s'étant fait aimer de sa femme Elope, & craignant le ressentiment d'Atrée, se retira dans un lieu de sûreté. Atrée feignit de s'être réconcilié avec lui, & lui fit manger dans un festin deux enfans, fruits de son crime. Sénèque, Crébillon & Voltaire ont mis ces horreurs sur le théâtre: mais quel peut être le but de telles représentations, sinon de noircir le caractère national, de le familiariser avec les forfaits, d'exalter l'imagination par des images atroces, & d'irriter les cœurs par des commotions aussi inutiles que dangereuses? Horace, dans son *Art poétique*, semble avoir voulu proscrire ce sujet de la scène: *Nec humana palam coquat exta nefarius Atræus.*

On dira qu'il n'a condamné que la représentation de la catastrophe: mais quel est donc ce choix des dramatises, qui se détermine pour des sujets dont l'action principale n'est pas représentable?

ATRONGE, simple berger, qui se fit roi de Judée, tandis qu'Archelaüs demandoit à Rome cette couronne pour lui. Le roi-berger s'étant soutenu quelque tems avec le secours de quatre de ses freres aussi vaillans que lui, fut pris enfin par Archelaüs. Ce prince lui mit sur la tête une couronne de fer, le fit promener sur un âne par toutes les villes de son royaume, & le dépouilla ensuite de la vie.

ATROPOS, (mot grec qui signifie *inflexible*) l'une des trois Parques. Voy. PARQUES.

ATTALE I, roi de Pergame, cousin-germain & successeur d'Eumenes, combattit les Galates & les vainquit. Il poussa ses conquêtes jusqu'au mont Taurus, & prit le titre de roi, que ses prédécesseurs n'avoient point. Il secourut les Romains contre Philippe, & mourut laissant quatre fils, l'an 198 avant J. C., après un regne de 44 ans. Il s'illustra par sa générosité, par la valeur & sa fidélité envers ses alliés.

ATTALE II, Philadelphie, roi de Pergame & frere d'Eumenes II, prit la couronne, & la fit passer ensuite sur la tête de son neveu, dont il étoit le tuteur. Il fit Antiochus, donna du secours aux Romains, arrêta les irruptions de Demetrius, & fonda Attalie, Philadelphie & d'autres villes. Il mourut de poison l'an 139 avant

J. C., âgé de 82 ans. Ce prince étoit fort lié avec les philosophes de son tems, particulièrement avec Polémon, chez lequel cependant il n'y avoit pas grande sagesse à puiser. Voyez POLÉMON. C'est à cet Attale que les Romains écrivirent en faveur des Juifs. *I. Mach. 16.*

ATTALE III, roi de Pergame, surnommé *Philometor*, fils d'Eumenes & de Stratonice, commença son regne par ôter la vie à plusieurs de ses amis & de ses parens. Il abandonna ensuite le soin de ses affaires pour s'occuper entièrement de son jardin. Il y cultivoit des poisons, tels que l'aconit & la ciguë, qu'il envoyoit quelquefois en présent à ses amis. Ce prince bizarre quitta le jardinage, pour se livrer à la fonte des métaux. Il avoit entrepris d'élever un tombeau à sa mere; mais ayant trop long-tems travaillé au soleil, il contracta une fièvre, & en mourut l'an 134 avant J. C., sans laisser d'enfans de Bérénice sa femme. On lui attribue l'invention des tapisseries. Il laissa les Romains héritiers: *Populus Romanus meorum hæres esto*, portoit son testament; sur quoi la république prit possession de son royaume.

ATTALE, (*Priscus Attalus*) né dans l'Ionie, s'avança à la cour des empereurs d'Occident, & obtint le rang de sénateur. Il étoit préfet de Rome en 409, lorsqu'Alarie se rendit maître de cette ville. Ce prince le fit reconnoître empereur par le sénat & le peuple Romain; mais étant ensuite mécontent de lui, il le dépouilla en 410 de sa pourpre impé-

riale, qu'il envoya à l'empereur Honorius. Attale, obligé de suivre Alaric comme un simple particulier, devint la risée de la cour de ce roi, qui le revêtit encore peu de tems après des habits impériaux, pour avilir de plus en plus la majesté romainè. On prétend qu'un jour Alaric le produisit en public habillé en empereur; & le lendemain il le fit paroître à sa suite avec une robe d'esclave. Ce fantôme d'empereur reprit, après la mort d'Alaric, la pourpre dans les Gaules; mais comme il n'avoit ni argent, ni soldats, ni province, il fut errant jusqu'en 416, qu'il fut pris par le général Constance, & envoyé à Honorius, qui étoit pour lors à Ravenne. Ce prince le laissa vivre, & se contenta de lui faire couper la main qui avoit porté le sceptre; il publia même un édit, par lequel il pardonnoit aux gens de guerre qui l'avoient suivi. Attale mourut dans l'isle de Lipari, où Honorius l'avoit relégué.

ATTAYDE. V. ATAYDE.

ATTERBURY, (François) naquit à Miltleton, dans la province de Buckingham, en 1662. Ses premières études, faites aux colleges de Westminster & d'Oxford, annoncerent ses talens. Dès l'âge de 22 ans, il mit en vers latins l'*Abfalon* & l'*Achitophel* de Dryden, poëte Anglois. En 1687, année de son doctorat, il écrivit une *Apolo-gie pour Martin Luther*, contre les Catholiques; ouvrage peu digne de ses lumieres, & dont l'enthousiasme de secte fait tout le mérite. Le roi Guillaume le fit son chapelain. Il eut la même charge sous la reine

Anne, fut doyen de Westminster, & évêque de Rochester en 1713. Après la mort de cette princesse Atterbury s'étant déclaré pour le prétendant, fut enfermé dans la tour de Londres en 1722, & banni l'année suivante du royaume. Cet évêque Anglican, retiré en France, fut l'ami des gens-de-lettres; il s'en fit rechercher par son érudition & par son goût, & aimer par sa politesse & les agrémens de son commerce. Il mourut à Paris en 1732, âgé de 71 ans. On a de lui: I. Des *Sermons* en anglois. II. Des *Lettres latines*, dignes des meilleurs littérateurs: on les trouve dans le recueil des *Pieces de Littérature*, par l'abbé Granet. III. Des *Réflexions sur le caractère de Japis dans Virgile*: on peut voir un long extrait de cette dissertation à la fin du Virgile de l'abbé des Fontaines. L'auteur la composa pendant son séjour à Paris; comme il le dit par ces vers élégans qui terminent son écrit.

Hæc ego lusi

Ad Sequana ripas, Tamesino a flumine longè,

Jàm senior, languensque, sed ipsâ in morte meorum,

Quos colui patriæque memor, nec degener usquàm.

ATTERSOL, (Guillaume) savant Anglois, vivoit au commencement du XVIIe. siècle. Il a composé plusieurs ouvrages: le plus connu est son *Commentaire* en anglois sur le livre des *Nombres*, 1618, in-fol.

ATTICHI. Voy. DONI D'

ATTICUS, (Titus Pomponius) chevalier Romain, fils d'un pere qui cultivoit les lettres, & qui lui inspira ce goût,

fut étroitement uni avec Cicéron son contemporain. Les proscriptions de Cinna & de Sylla l'obligèrent de se retirer à Athenes. Il y apprit la langue grecque avec tant d'attention, qu'il la parloit aussi facilement que la latine. Les troubles de Rome étant calmés, Atticus revint dans sa patrie, emportant les regrets de tous les Athéniens. Un de ses oncles lui laissa près d'un million, dont il ne se servit que pour se faire des amis. Le célèbre orateur Hortensius, & tout ce qu'il y avoit de plus distingué à Rome, furent étroitement liés avec lui. Durant les guerres civiles de Pompée & de César, de Marc-Antoine & de Brutus, il se ménagea si bien, qu'il fut aimé de tous, sans inspirer aucun ombrage. Content de partager sa vie entre les plaisirs de l'esprit & ceux du cœur, il refusa constamment toutes les charges. Il composa des *Annales*, des *Eloges des hommes illustres*, en vers, & divers autres écrits grecs & latins. Parvenu à l'âge de 77 ans, sans avoir eu aucune maladie, il ressentit les foiblesses de la philosophie, & n'eut pas le courage de supporter les infirmités de la vieillesse; il se laissa mourir de faim; quoique son ami Cicéron se fût efforcé de lui faire comprendre que la vraie philosophie proscrivoit toute espèce de suicide, & qu'il n'étoit pas permis à l'homme de quitter à volonté le poste où Dieu l'avoit placé. *Piis omnibus retinendus est animus in custodia corporis, nec injussu ejus a quo ille datus est, ex vita migrandum est.* Il mourut l'an

33 avant J. C. Cicéron lui a adressé les deux beaux traités de *Amicitia* & de *Senectute*, & écrit un grand nombre de Lettres, dans lesquelles il lui fait part des affaires de la république & de ses affaires domestiques. L'abbé Montgault les a traduites en françois, avec des notes, 6 vol. in-12. Voy. ce mot.

ATTICUS, (Hérode) fils d'Atticus, préfet de toute l'Asie sous Nerva, l'an 97 de J. C., descendoit de Miltiade, avoit eu un de ses ancêtres consul à Rome, & fut lui-même consul l'an 143. Disciple de Favorin & de Polémon, il fut le maître de l'empereur Verus; mais cette éducation, à en juger par ses fruits, lui fit peu d'honneur. Son père lui avoit laissé des richesses immenses; mais il préféra à tous ses trésors la gloire de parler sur le champ d'une manière éloquente. On disoit de lui, *qu'il étoit la langue grecque elle-même, & le roi du discours.* Il avoit composé divers ouvrages; mais il ne reste de lui que sa réputation. Il mourut dans un âge avancé. On prétend que, dans sa vieillesse, il répondit à un homme puissant qui le menaçoit: *Ne fais-tu pas qu'à mon âge on ne craint plus?* Cette réponse, qui renferme un sens profond, & qui devoit être vraie, est contredite néanmoins par la pusillanimité ordinaire aux vieillards, & qui, suivant Horace, en fait le caractère:

Res omnes timide gelidæque ministrat.

Dans le XVIIe. siècle on a trouvé un monument grec qui fait mention de cet Atticus. C'est une colonne de marbre

avec une inscription que Sau-
maise a publiée avec des notes.

ATTICUS, moine de Sé-
baste en Arménie, fut mis sur
le siege patriarchal de Constan-
tinople en 406, du vivant de
S. Jean-Chrysofome, pasteur
légitime. Le pape Innocent I,
& divers évêques d'Orient,
désapprouverent cette élection.
Innocent envoya ses légats
pour rétablir S. Jean-Chrysof-
tome, mais ils furent maltraités
par le parti d'Atticus, sans
qu'il soit certain qu'Atticus y
eût part, tout se faisant par
ordre de l'impératrice Eudoxie,
qui régnoit despotiquement : ce
qui peut en faire douter, c'est
qu'après la mort de S. Jean, le
pape lui accorda sa communion,
à condition qu'il remettrait le
nom du saint patriarche dans les
dyptiques, ce qu'Atticus exé-
cuta sans répugnance. Devenu
possesseur légitime de son siege,
il édifia son troupeau & l'ins-
truisit. Il composa un traité *De*
fide & virginitate, pour les prin-
cesses, filles de l'empereur Ar-
cadius. S. Cyrille & le pape
S. Célestin font son éloge, &
se servent de son témoignage
contre les erreurs de Nestorius.
Les conciles d'Ephese & de
Chalcédoine citent ses écrits,
pour en composer, avec les té-
moignages des autres Peres, une
chaîne de traditions contre les
Nestoriens & les Eutychiens.
S. Prosper loue le zele avec
lequel il opposa aux Pélagiens

l'antiquité de la foi. Il mourut
en 427.

ATTILA, prince Scythe &
idolâtre, surnommé *le fléau de*
Dieu, roi des Huns, en 434,
commença par désoler la Thrace
& l'Orient, & imposa un tri-
but à l'empereur Théodose-le-
Jeune. Il s'avança ensuite du
côté du Danube & du Rhin,
mit tout à feu & à sang, en-
tra dans les Gaules, saccagea
Trevés, Worms, Mayence,
Tongres, Arras, &c. Troyes
fut délivré par son évêque (*Voy.*
S. LOUP). Il fonda sur Or-
léans l'an 451. Aëtius, Théodoric
& Mérouée, qui avoient
joint leurs troupes contre ce
monstre altéré de sang, le chas-
serent de devant cette ville.
Ils lui livrerent bataille peu de
tems après, dans les plaines
de Châlons (*), & lui tuerent,
dit-on, plus de 200 mille hom-
mes; mais il est bon de se rap-
peller toujours, à l'occasion des
anciennes batailles, que le nom-
bre des tués y est toujours exa-
géré, comme celui des combat-
tans. Attila, frémissant de fu-
reur & de rage, craignit pour
la première fois. Il avoit fait
dresser au milieu de son camp
un large bûcher, où il devoit
se précipiter avec tous ses trésors,
en cas qu'il eût le des-
sous. C'étoit fait de lui, si Aë-
tius, qui appréhendoit que la
défaite des Huns n'augmen-
tât trop la puissance de Tho-
rismond, roi des Goths, fils

(*) Plusieurs critiques pensent que c'est au siege d'Orléans même
qu'Attila fut défait, & qu'au lieu de *Campis Catalaunicis*, il faut
lire *Secalaunicis*. La bataille s'étant donnée, selon eux, près de
Sologne (*Secalaunum* ou *Secalania*). Il est effectivement difficile de
comprendre qu'Attila ait levé le siege d'Orléans sans venir aux mains.
Les plaines de l'Orléanois semblent aussi propres à vérifier cette leçon.

de Théodoric, tué dans la bataille, n'eût empêché ce prince de forcer le camp des barbares, & de les massacrer tous. Attila eut le tems de se retirer vers le Rhin. De là il passa dans la Pannonie, pour recruter ses troupes & rassembler ses forces contre l'Italie, où il entra en 452. La ville d'Aquilée fut la première dont il se rendit le maître. Après en avoir enlevé toutes les richesses, & égorgé les habitans, il la livra aux flammes. Comme elle ne fut ni rétablie ni démolie depuis, & que le feu épargna tout ce qui n'étoit pas combustible; ses ruines présentent encore aujourd'hui un aspect imposant & bien propre à fixer les regards d'un voyageur philosophe. Milan, Padoue, Vérone, Mantoue, Plaisance, Modene, Parme, essuyèrent à-peu-près le même traitement. Le pape S. Léon, craignant que Rome & son troupeau ne fussent la proie de ce brigand, eut le courage de l'aller trouver, & lui persuada, au grand étonnement de son armée, de rebrousser chemin. Baronius rapporte, d'après un écrivain du VIIIe. siècle, qu'Attila vit deux personnes vénérables qu'on a cru être S. Pierre & S. Paul, à côté du pape S. Léon, pendant qu'il parloit. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la rétrogradation subite de ce barbare, à la voix d'un prêtre, est une merveille plus grande que toutes les apparitions. Il repassa le Danube, avec un butin immense. L'année suivante, il revint dans les Gaules; mais Thorismond l'en ayant chassé, Attila n'osa plus se montrer. Il

Tome I,

épousa, peu de tems après, une fille du roi des Bactriens, se livra avec tant d'emportement aux plaisirs de la table & du lit, le soir & la nuit de ses noces, que s'étant enfin endormi, il lui prit un saignement de nez qui l'étouffa l'an 454. C'est ainsi que mourut ce conquérant, ou plutôt ce dévastateur, qui joignoit à un courage impétueux, la férocité, l'artifice & la fourberie. Il prenoit dans ses lettres & ses édits les titres suivans : *Attila filius Bendemi, nepos magni Nemrod, nutritus in Engaddi, Dei gratiâ rex Hunnorum, Medorum, Gothorum, Dacorum, metus orbis & flagellum Dei.* « Attila, fils » de Bendemus, petit-fils du » grand Nemrod, élevé & » nourri dans Engaddi, par la » grace de Dieu roi des Huns, » des Medes, des Goths, des » Daces; la terreur de l'univers & le fléau de Dieu ». Il avoit coutume de dire, « que » les étoiles tomboient devant lui, que la terre trembloit, & qu'il étoit un marteau pour tout le monde entier ». *Stellas præ se cadere, terram tremere, se malleum esse universi orbis.* Il fut occupé pendant 20 ans de l'ambition de subjuguier la terre, & il n'enleva la plus grande partie des richesses des palais des rois, que pour les distribuer à ses soldats. Après ses expéditions, il se reposoit dans une cabane, où on lui servoit à manger dans des plats de bois. Tel devoit être le caractère d'un homme destiné à châtier la mollesse & la corruption des Romains. Les chroniques hongroises lui supposent un frere, nommé *Buda*,

Dd

qui, dit-on, donna son nom à la ville de *Bude*; mais ces chroniques n'ont pas, quant aux premiers tems de cette monarchie, toute l'authenticité desirable.

ATTILIUS *Regulus*. *Voy. REGULUS Atilius*.

ATTILIUS, poëte latin, a écrit quelques tragédies, & entr'autres *Electra*, qu'il avoit traduite de Sophocle, comme le remarque Cicéron, qui trouvoit ses vers durs. Suétone fait aussi mention de cette piece. Il vivoit vers 615 de Rome.

ATTO ou **ATTON**, surnommé *Second*, fut fait évêque de Verceil en 945. Il remplit avec zele tous les devoirs de l'épiscopat, & gagna la confiance du roi Lothaire, qui le fit un de ses conseillers. Il ne vécut pas au-delà de l'an 960. On a de cet évêque un Capitulaire distribué en cent chapitres, inséré dans le *Spicilege* de Dom Achery, des Sermons, des Lettres, des Commentaires, &c. Charles Barontius, chanoine de Verceil, a donné une édition de tous ces ouvrages à Verceil, en 1768, en 2 vol. in-fol. Il ne faut pas le confondre avec *ATTO*, qui a écrit la *Vie* de Saint Jean Gualbert en latin, Rome, 1612, in-4°.

ATYS, jeune Phrygien, que Cybele aima passionnément. Cette déesse lui laissa le soin des sacrifices qu'on lui offroit, à condition qu'il ne violeroit pas son vœu de chasteté. Atys ne l'ayant pas conservé, se punit, en se faisant eunuque. Cybele le métamorphosa en pin. Catulle a fait un Poëme, & Quinault un Opéra sur ce jeune-homme: on comprend combien gagnent les mœurs

d'un peuple, de la jeunesse surtout, à entendre chanter de pareilles aventures.

ATYS, fils de Crésus, fut tué, dans une partie de chasse, par Adraste, qui le prit pour une bête fauve, & qui, pour expier ce meurtre involontaire, se perça de son épée sur le bûcher d'Atys. Mais ce récit est très-incertain. On doute même si toute l'histoire de Crésus n'appartient pas aux tems fabuleux.

AVALON, (Irenée d') né en Bourgogne, entra chez les capucins, & travailla avec beaucoup de zele & de succès à la conversion des Calvinistes. Outre un livre apologétique en faveur des seigneurs de Passade, de Mazel & autres gentilhommes, qui abjurèrent leurs erreurs entre ses mains, il a publié: *Libri tres controversiarum contra Calvinistas, Hugonotos & Anabaptistas*, Lyon, 1628, 3 vol. in-4°. Le titre montre assez qu'on mettoit alors quelque différence entre les Huguenots & les Calvinistes, mais il n'est pas facile de dire en quoi elle consistoit, parce que la véritable origine du mot *Huguenots* n'est pas bien connue, malgré tout ce que les érudits ont disserté là-dessus.

AVALOS, (Ferdinand-François d') marquis de Pescaire, d'une des maisons les plus distinguées du royaume de Naples, originaire d'Espagne, se fit remarquer de bonne heure par son esprit & par sa valeur. Ayant été fait prisonnier en 1512, à la bataille de Ravenne, il consacra le tems de sa prison à composer un *Dialogue de l'Amour*, qu'il dédia à son épouse Victoria Colonna, dame éga-

lement illustre par sa beauté, sa vertu & son esprit, dont les Poésies parurent en 1548, in-8°. Dès qu'il eut sa liberté, il s'en servit avantageusement pour l'Empereur Charles-Quint. Il eut beaucoup de part au gain de la bataille de la Bicoque, au recouvrement du Milanez, & à la victoire de Pavie, l'an 1525. Clément VII & les princes d'Italie, alarmés des progrès de l'empereur, proposèrent au marquis de Pescaire d'entrer dans la ligue qu'ils vouloient opposer à ses conquêtes. On dit que d'Avalos, à qui le pape promettoit l'investiture du royaume de Naples, goûta ces propositions ; mais que l'empereur l'ayant su, il se défendit, en disant que c'étoit une feinte de sa part pour avoir le secret des ennemis. Cependant les historiens les mieux instruits assurent, qu'à l'instance de sa sage & vertueuse épouse, il rejeta ces offres, & resta fidele à son souverain. « Le pape, dit » Macquer, (*Abrégé chronologique de l'Histoire d'Espagne*) » les Vénitiens, les Florentins, & même François Sforce, duc de Milan, formèrent une confédération contre l'empereur ; ils offrirent au marquis de Pescaire le royaume de Naples, s'il vouloit se mettre à la tête de la confédération ; mais ce seigneur instruisit de tout l'empereur, & par ses ordres se mit en devoir de punir l'ingratitude du duc de Milan. Il l'assiégea dans sa capitale, & se rendit maître des autres places de son duché. Le marquis de Pescaire mourut sur la fin de

l'année, non sans soupçon d'être la victime de ses ennemis, quoique les fatigues considérables d'une campagne laborieuse, aient pu avoir précipité la fin d'une vie qu'il rendit célèbre par ses exploits militaires, & recommandable par son inviolable attachement à son souverain » (*Voyez VICTORIA COLONNA*). Il mourut sans postérité à Milan, en 1525. C'étoit un des protecteurs des lettres, dans un siècle qui en eut beaucoup. Il étoit lui-même très-instruit, ayant eu un excellent instituteur. Paul-Jove a écrit sa *Vie*.

AVALOS, (Alphonse) marquis de Guast, héritier des biens de son cousin, dont nous venons de parler, fut fait lieutenant-général des armées de Charles-Quint en Italie. Il avoit suivi, en 1535, cet empereur à l'expédition de Tunis. Il fut chargé ensuite d'une ambassade à Venise, & quelque tems après, il fit lever le siège de la citadelle de Nice, formé par Barberouffe II, & par le duc d'Enguien, en 1543. Ce dernier général le battit l'année suivante, dans la journée de Cérifoles, où il prit des premiers la fuite. La mort de Frégose & de Rinçon, envoyés de François I, tués dans une embuscade, lui faisoit appréhender de tomber entre les mains des François. Deux jours avant que de partir de Milan, dit Brantome, pour aller livrer cette bataille (de Cérifoles), il brava fort, & menaça de tout battre, vaincre & renverser ; dont en ayant fait un festin aux dames de la ville ; car

» il étoit fort dameret, s'ha-
 » billant toujours fort bien,
 » & se parfumant fort, tant en
 » paix qu'en guerre, jusqu'aux
 » selles de ses chevaux..... On
 » dit même qu'il avoit fait faire
 » deux charrettes routes pleines
 » de menottes, qui se trouve-
 » rent par après, pour enchain-
 » ner & faire des esclaves, tous
 » les pauvres François qui se-
 » roient pris, & aussi-tôt les
 » envoyer aux galeres. Il ar-
 » riva le contraire à son pen-
 » ser & dire; car il perdit la
 » bataille, & au lieu de mal-
 » traiter les prisonniers enne-
 » mis, les nôtres lui firent très-
 » honnête & bonne guerre ». Le même Brantome raconte, qu'il s'arracha la moitié de la barbe de dépit & de tristesse, & que ses équipages ayant été pris, son bouffon disoit aux soldats qui les fouilloient : *Cherchez bien, vous ne trouverez pas ses éperons, il les a pris avec lui.* Mais cette relation de Brantome est contraire en beaucoup de choses à l'idée que tous les historiens du tems, nommément Paul Jove, nous donnent d'Alphonse Avalos. Ce qu'il dit des chaînes préparées pour les François, est un conte ridicule; & ce qu'il ajoute des galeres, est plus absurde encore. Il n'étoit certainement pas au pouvoir d'Avalos d'envoyer aux galeres des prisonniers de guerre. Cette conduite, opposée à toutes les maximes & usages de la cour d'Espagne, lui auroit attiré une punition éclatante. Le récit de Brantome n'est qu'une répétition de ces contes & de ces chansons burlesques, qui ne manquent jamais de circuler parmi le petit peu-

ple, après quelque victoire. Quant à Frégose & Rinçon, en tems de guerre on tue les ennemis sans demander leurs passeports; ils alloient d'ailleurs susciter de nouveaux ennemis auxquels ils faisoient la guerre, ils n'avoient garde d'annoncer leurs qualités & le but de leur voyage furtif; Avalos les traita en espions, en embaucheurs: il n'y a pas matiere à grands reproches entre deux nations armées l'une contre l'autre (*Voy. BOURDEILLES*). Avalos mourut en 1546, à 42 ans.

AVANTIN. *V. AVENTIN.*

AVANTIO, (Jean-Mario) né en 1564, se fit admirer à Ferrare & à Rovigo par l'étendue de ses connoissances dans le droit. Mais son frere ayant été assassiné dans cette dernière ville, & ayant couru grand risque de l'être lui-même, il se retira à Padoue, où il mourut le 2 mars 1622. On a de lui en manuscrit : *Consilia de rebus civilibus & criminalibus*, & une *Histoire ecclésiastique* depuis Luther. Le seul ouvrage dont jouisse le public, est le Poème qu'il dédia à l'Archiduc Ferdinand (depuis empereur), qui lui en témoigna hautement sa reconnaissance. Charles AVANTIO, son fils, célèbre médecin, s'est fait connoître aussi par ses *Annotations sur l'ouvrage de Baptiste Fiera*, qui parurent après sa mort, à Padoue, 1649, in-4°.

AVAUUX. *Voyez MESMES* (Claude).

AUBAIS, (Charles de Baschi marquis d') né au château de Beauvoisin en Languedoc, en 1686, mort au château d'Aubais, en 1777, a laissé un re-

cueil de *Pieces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, Paris, 1759, 3 vol. in-4^o, qui ont servi à guider beaucoup d'auteurs dans leur travail.

AUBERT, (S. *Audebertus* ou *Autpertus*) fut sacré évêque de Cambrai & d'Arras, le 21 mars 633: ces deux sièges étant alors réunis. Ses instructions, soutenues par la sainteté de sa vie, produisirent des fruits merveilleux. La conversion de S. Landelin fut le fruit de ses prières & de ses larmes. Le comte Vincent, Waldetrade sa femme, & Sainte Aldegonde sa sœur, reçurent l'habit religieux des mains du saint évêque. Tous ces Saints fonderent des monastères par son conseil; il en fonda lui-même quelques-uns, & bâtit plusieurs églises. Il fit, en 666, la translation des reliques de S. Vaast d'Arras, & concourut à la fondation du monastère qui porte le nom de ce Saint. Après avoir fait fleurir la religion & l'étude des saintes lettres dans le Hainaut & la Flandres. Il mourut en 668, après trente-six ans d'épiscopat, & fut enterré dans l'église de St. Pierre à Cambrai. C'est présentement une abbaye célèbre, connue sous le nom du saint évêque. Voyez sa *Vie*, publiée par Mabillon, *AE. Ben.*, t. 2, p. 873.

AUBERT, (Pierre) avocat, né en 1642, & mort en 1733, laissa sa bibliothèque à la ville de Lyon, sa patrie, à condition qu'elle seroit publique. On a de lui: I. Une nouvelle édition du *Dictionnaire de Richelet*, en 3 vol. in-7 fol., 1728, que les dernières ont fait oublier. II. Un recueil de *Facsimis*, en 2 vol. in-4^o, Lyon, 1710.

AUBERT, (Guillaume) né à Poitiers vers l'an 1534, fut reçu avocat au parlement de Paris, en 1553, & se fit une réputation par ses ouvrages. On distingue; I. celui auquel il donna le nom singulier de *les Re-tranchemens*, Paris, 1585, in-8^o. C'est le recueil choisi de ses pieces qu'il jugeoit dignes de passer à la postérité. Il contient entr'autres un *éloge* du président de Thou, poème de 500 vers, qui ont été traduits en vers latins par Scévole de Ste. Marthe; un *Traité en prose de la connoissance de soi-même*, qui ne vaut pas celui d'Abbadie sur le même sujet. II. *Vers dédiés au chancelier de l'Hôpital*, avec la traduction en vers latins de Scévole de Ste. Marthe, in-8^o, sans date. III. *Histoire des guerres faites par les Chrétiens contre les Turcs, sous Godofroy de Bouillon*, Paris, 1559, in-4^o. Il mourut vers l'an 1601.

AUBERTIN, (Edme) ministre de Charenton, né à Châlons-sur-Marne, en 1595, mort à Paris en 1652, est auteur d'un livre estimé dans sa communion, sous le titre de *l'Eucharistie de l'ancienne Eglise*, 1633, in-fol. Cet ouvrage a été victorieusement réfuté par Arnauld, dans la *Perpétuité de la Foi*.

AUBERY ou AUBRY, (Jean) *Albericus*, natif du Bourbonnois, médecin du duc de Montpensier, vivoit au commencement du XVIIe. siècle. On a de lui *l'Apologie de la Médecine* en latin, Paris, 1608, in-8^o; & *l'Antidote de l'Amour*, 1599; in-12: cet ouvrage curieux & savant fut remis sous presse en 1663, in-12.

AUBERY, (Antoine) ave-

cat de Paris, écrivain infatigable, se levoit à 5 heures tous les jours, & étudioit sans relâche jusqu'à 6 heures du soir, qu'il alloit chez quelqu'un de ses amis. Il ne faisoit guere de visites, & en recevoit encore moins. Quoiqu'il eût prêté le serment d'avocat au conseil, il préféroit le commerce tranquille de ses livres au tumulte des affaires. Les *Remarques de Vaugelas* étoient son seul livre de récréation. Il mourut d'une chute, en 1695, à plus de 78 ans. On a de lui plusieurs ouvrages, qui sont presque tous au-dessous du médiocre, pour le style; mais dans lesquels on trouve des recherches. Les principaux sont : I. *L'Histoire des Cardinaux*, en 5 vol. in-4°, 1642, composée sur les Mémoires de Naudé & de du Puy. II. *Mémoires pour l'histoire du cardinal de Richelieu*, 1650, 2 vol. in-fol.; 1657, 5 vol. in-12. Ces Mémoires sont très-curieux, & renferment une infinité de pieces, de lettres, d'actes, de négociations propres à faire connoître l'état des affaires sous le regne de Louis XIII. III. *L'Histoire du même Ministre*, 1660, in-fol.; 1665, 2 vol. in-12. Les matériaux en sont bons; si l'historien est un peu trop louangeur envers le cardinal, il s'en faut bien qu'il le soit à l'égard de plusieurs seigneurs, dont il s'est trouvé dans le cas de parler. On dit que la reine-mere répondit au libraire Bertier, qui lui témoignoit la crainte qu'il avoit, que certaines personnes de la cour, dont l'historien ne parloit pas avantageusement, ne lui fissent de la peine : *Allez, travaillez en*

paix, & faites tant de honte au vice, qu'il ne reste que de la vertu en France. « Paroles, dit » un auteur estimé, qui caractérisent l'esprit d'un gouvernement vraiment sage, & que les princes ne sauroient trop répéter, pour l'encouragement de ceux qui ne craignent pas de s'élever contre l'oppreur & l'iniquité; les plus redoutables ennemis des rois & des nations ». Aubery est un de ceux qui doutoient que le Testament, publié sous le nom du cardinal de Richelieu, fût réellement de ce ministre, mais on fait aujourd'hui qu'il se trompoit (*Voyez PLESSIS-RICHÉLIEU*). IV. *L'Histoire du cardinal Mazarin*, en 1651, 4 vol. in-12 : ouvrage moins estimé que le précédent. V. *Histoire du cardinal de Joyeuse*, Paris, 1654, in-4°, accompagnée d'un grand nombre de pieces justificatives. VI. *Un Traité historique de la prééminence des Rois de France*, 1649, in-4°. VII. *Un Traité des justes prétentions du Roi de France sur l'Empire*, 1667, in-4°, qui le fit mettre à la Bastille, parce que les princes d'Allemagne crurent que les idées d'Aubery étoient celles de Louis XIV; peut-être ne se trompoient-ils pas, mais dans ce moment malheureux pour Aubery, le monarque ne jugea pas à propos d'en convenir.

AUBERY, (Louis) sieur du Maurier, suivit son pere dans son ambassade de Hollande, d'où il passa à Berlin, en Pologne & à Rome. Revenu à Paris, il acquit la faveur de la reine-mere; mais cette faveur ne lui servant de rien pour s'a-

vancer, il se laissa d'être cour-
tisan, & alla jouir du repos
dans ses terres: il y mourut en
1687. On a de lui des *Mémoi-
res pour servir à l'Histoire de
Hollande*, Paris, 1688, in-12,
avec les notes d'Amelot de la
Houffaye, 1754, 2 vol. in-12:
les Hollandois les accuserent
d'une partialité outrée. Son
petit-fils a donné, en 1737, des
Mémoires de Hambourg, in-12,
qui sont aussi de lui. Il a pu-
blié *l'Histoire de l'exécution de
Cabrières & de Mérindol*, Paris,
1645, in-4^o, écrite par Jacques
d'Aubery, lieutenant-civil au
Châtelet de Paris, & depuis
ambassadeur extraordinaire en
Angleterre, pour traiter de la
paix l'an 1555. Voy. l'art. OP-
PEDE, où cette expédition est
représentée sous son vrai jour.

AUBERY, (Jean-Henri)
jésuite, poète latin, né à Bour-
bon, enseigna les belles-lettres
dans sa société, pendant 20 ans,
avec beaucoup de réputation,
& mourut à Aufsch, le 27 no-
vembre 1652. Entre ses écrits
on distingue: I. *Missus poeti-
cus, sive varia carmina, elegia,
poëmata epica, lyrica*. Toulouse,
1617, in-4^o. II. *Cyrus tragædia*.
III. *Theogonia, seu de diis gen-
tium*. Toulouse, 1637. IV. *Leu-
cata triumphans*. V. *Thomæum
sive S. Thomæ Aquinatis glorio-
sum sepulchrum Tolosæ*. La plu-
part de ses poésies ont été impr-
mées dans le *Parnassus Societatis
Jesu*, Francfort, 1654.

AUBESPINE, (Claude de
l') baron de Château-neuf sur
Cher, secrétaire-d'état, & em-
ployé dans différentes affaires
importantes, sous François I,
Henri II, François II, & Char-
les IX. Il servit l'état jusqu'au

dernier moment de sa vie; car
la reine Catherine de Médicis,
qui prenoit son conseil dans
toutes les occasions, alla le
consulter au chevet de son lit
le jour de la bataille de S. De-
nis. Il mourut le lendemain en
1567. C'étoit le bouleverse-
ment des affaires de l'état, qui
avoit causé sa maladie, & sur-
tout l'impossibilité de ramener
les huguenots à des conditions
raisonnables. Il avoit eu récem-
ment une conférence avec les
chefs du parti, qui le traitèrent
avec la hauteur & la morgue
dont les factieux ne manquent
jamais, quand ils ont de quoi
faire valoir leurs prétentions.

AUBESPINE, (Gabriel de
l') fut le successeur d'un de ses
parens dans l'évêché d'Orléans
en 1604. Il joignit aux études
d'un savant laborieux, le zèle
d'un pasteur vigilant, & servit
en même-tems l'état dans des
occasions importantes. Henri IV
& Louis XIII employèrent uti-
lement ses conseils. Il mourut
à Grenoble en 1620, âgé de
52 ans. On a de lui: I. *De vé-
teribus Ecclesiæ ritibus*, in-4^o,
en 1622. C'est ouvrage respire
l'érudition la plus profonde, &
la connoissance la plus vaste
des antiquités ecclésiastiques.
II. *Un Traité de l'ancienne po-
lice de l'Eglise* sur l'administra-
tion de l'Eucharistie, très-
savant. On a encore de lui des
Notes sur les conciles, sur Ter-
tullien, & sur Optat de Mileve.

AUBESPINE, (Charles de
l') marquis de Château-neuf,
remplit diverses ambassades
avec une distinction, qui lui mé-
rita les sceaux en 1630. Il pré-
sida, 2 ans après, au jugement
du Maréchal de Marillac, &

à celui du duc de Montmorenci. Le cardinal de Richelieu, qui lui avoit procuré les sceaux, les lui fit ôter, & le fit emprisonner en 1633. On prétend que ce fut pour avoir dansé aux violons pendant une maladie qui mit le ministre à l'extrémité; d'autres en donnent des raisons tout-à-fait invraisemblables. Anne d'Autriche le tira de prison dix ans après, au commencement de sa régence. Elle lui rendit les sceaux en 1650; mais dès l'année suivante on fut obligé de les lui ôter, parce que cet homme impérieux, loin d'avoir de la déférence pour le cardinal Mazarin, ne cessoit de le décrier & de cabaler contre lui. Château-neuf mourut en 1653, âgé de 73 ans. C'étoit un grand ministre, un négociateur habile; mais son orgueil étoit extrême. On a dit de lui, qu'il avoit plutôt les manières d'un grand-visir, que du ministre d'une cour chrétienne: si c'étoit alors un crime insolite, il est devenu bien commun depuis.

AUBESPINE, (Magdelene de l') femme de Nicolas de Neuville de Villeroy, secrétaire d'état. Son esprit & sa beauté la rendirent un des ornemens de la cour de Charles IX, de Henri III & de Henri IV. Ronfard la célébra. Elle mourut à Villeroy, en 1596. Bertaud, évêque de Seès, fit son épitaphe. On lui attribue une *Traduction des Epîtres d'Ovide*, & d'autres ouvrages en vers & en prose.

AUBETERRE. Voy. BUCHARD, & LUSSAN (François).

AUBIGNAC. V. HEDELIN.

AUBIGNÉ, (Théodore Agrippa d') né en 1550 à Saint-

Maury, près de Pons, dans la Saintonge, fit des progrès si rapides sous les habiles maîtres qu'on lui donna, qu'à 8 ans il traduisit, dit-on, le *Crison* de Platon; mais l'on sait que ces essais des savans précoces sont presque toujours, au moins en grande partie, l'ouvrage des instituteurs, occupés à se faire une réputation par celle de leurs élèves. Son pere, qu'il perdit dès l'âge de 13 ans, ne lui ayant laissé que son nom & des dettes, le jeune orphelin crut que l'épée l'avanceroit plutôt que la plume. Il s'attacha à Henri, roi de Navarre, qui le fit gentilhomme de sa chambre, maréchal-de-camp, gouverneur des isles & du château de Maillezais, & vice-amiral de Guyenne & de Bretagne, & ce qui valoit encore mieux, son favori. D'Aubigné perdit sa faveur par le refus qu'il fit de servir les passions de son maître, & surtout par une inflexibilité de caractère que les rois n'aiment pas, & que les particuliers souffrent avec peine. Il quitta la cour, & ensuite le royaume, pour se réfugier à Geneve, où il mourut en 1631 à 80 ans. Cette république l'avoit comblé d'honneurs & de distinctions. La générosité de ses sentimens égaloit son courage. Henri IV lui reprochoit son amitié pour la Tremouille, exilé & disgracié. « Sire, lui répond » d'Aubigné, la Tremouille » est assez malheureux d'avoir » perdu la faveur de son maître : pourrois-je lui refuser » mon amitié, dans le tems » qu'il en a le plus besoin?... Le principal ouvrage de d'Aubigné est son *Histoire universelle*

depuis 1550 jusqu'en 1601, avec une *Histoire abrégée de la mort de Henri IV*, en 3 volumes in-folio, imprimée à Saint-Jean-d'Angeli, quoique le titre porte à Maillé, en 1616-1618-1620, & réimprimée en 1626, avec des augmentations & des corrections. « Cette histoire, dit » l'auteur des *Trois Siecles*, » porte l'empreinte de son ame, » c'est-à-dire, qu'elle est écrite » avec beaucoup de liberté, » d'enthousiasme & de négligence. Il étoit né pour la » satyre & la plaisanterie, » comme on en peut juger par » un de ses autres ouvrages, » qui a pour titre : *Confession de Sancy* (satyre amere de ce » seigneur, auquel il donne le » rôle de Mercure de Henri » IV) ». A peine le premier volume de l'*Histoire universelle* eut-il paru, que le parlement de Paris le fit brûler. Henri III y joue un rôle qui inspire le mépris & l'horreur. On y conte, sur son caractère & sur ses mœurs, mille particularités curieuses, qui peuvent être vraies, mais dont la publicité ne peut produire aucune espece de bien. Le détail des opérations de guerre qu'on trouve dans cette histoire, est ce qu'il y a de mieux. On a encore de lui : I. Les *Tragiques*, 1616, in-4°, & in-8°. II. *Petites œuvres mêlées*, Geneve, 1630, in-8°. III. Son *Baron de Fœneste*, 1731, in-12, est plein de grossièretés, & fort inférieur à la *Confession de Sancy*. Sa *Vie*, écrite par lui-même, est un de ces égoïsmes que les auteurs ne devroient jamais se permettre. Il y regne d'ailleurs une licence qui ne donne pas de l'écrivain

une idée bien favorable. *Constant d'Aubigné*, pere de madame de Maintenon, étoit fils de Théodore Agrippa.

AUBIGNY, (le maréchal d') Voyez STUART (Robert).

AUBIN, (S.) né d'une famille noble & ancienne, qui s'étoit établie dans la Bretagne, mais qui étoit originaire d'Angleterre, fut tiré du monastere de Tintillan, nommé alors *Cincillas*, élevé sur le siege épiscopal d'Angers, en 529, par les suffrages réunis du clergé & du peuple. Il voulut s'opposer à son élection; mais on n'écouta point les raisons que lui suggéroit son humilité, & il fut obligé de se laisser consacrer. Son extrême douceur ne l'empêchoit point d'être ferme, lorsqu'il s'agissoit de défendre la loi de Dieu, & de maintenir la sévérité de la discipline. Ce fut par ses soins que le concile tenu à Orléans en 538, remit en vigueur le trentieme canon du concile d'Epaone, qui proscrivoit les mariages incestueux, assez communs dans ce tems-là. Ce saint évêque mourut le 1 mars 549, à l'âge de 81 ans. En 556, son corps fut levé de terre & en-châssé par S. Germain de Paris, en présence d'une assemblée d'évêques, du nombre desquels étoit Eutrope, successeur du Saint. La plus grande partie de ses reliques est encore à Angers, dans la célèbre abbaye de Saint-Aubin, fondée par le roi Childébert. Il y a en France beaucoup de monasteres, d'églises & de villages qui portent le nom de Saint-Aubin.

AUBIN, (Guedier de S.) Voyez GUEDIER.

AUBREY, *Albericus*, (Jean) né en Angleterre, le 3 novembre 1625, perdit tout le bien que lui avoit laissé son pere, par des procès qu'on lui intenta. Il fit naufrage en 1660, en revenant d'Irlande, & manqua de périr. Il se maria l'année d'après; mais il fut si peu content de sa femme, qu'il auroit voulu cacher ses liens à tout le monde. Sur la fin de ses jours, il fut heureux de trouver un asyle chez une dame, qui eut la générosité de le lui offrir. Il mourut à Oxford, l'an 1700. On a de lui : I. *La Vie de Hobbes*, en anglois; & publiée ensuite en latin, par le médecin Richard Blackbourn, 1682, in-4°. II. Une *Histoire naturelle de la province de Surrey*, en anglois, sous ce titre: *Promenade de la province de Surrey*; ouvrage plein de recherches. III. *Mélanges sur divers sujets*, 1721, in-8°, dans lesquels il traite de la fatalité des jours & des lieux, des présages, des songes, &c.

AUBRIET, célèbre dessinateur d'histoire naturelle, fit briller son talent vers la fin du XVIIe. siècle. C'est d'après ses dessins qu'ont été gravées les planches du *Botanicon Parisiense* de Vaillant. On a réuni en 4 vol. in-fol., ce que cet artiste avoit fait de mieux en plantes & en papillons.

AUBRIOT, (Hugues) intendait des finances, & prévôt de Paris, sous Charles V, étoit natif de Dijon. Il décora Paris de plusieurs édifices, pour l'utilité & pour l'agrément. Il fit bâtir la Bastille en 1369, pour servir de forteresse contre les Anglois; le pont S. Michel, le

petit Châtelet, les murs de la porte S. Antoine, &c. Ayant fait arrêter des écoliers, l'université, dont les privilèges se trouvoient blessés, se déchaîna contre lui; & avec l'appui du duc de Berri, elle lui fit faire son procès, & Aubriot fut renfermé à la Bastille. Des séditieux, nommés *Mailloisins*, l'en tirèrent en 1381, pour le mettre à leur tête; mais Aubriot les ayant quittés dès le soir même, se retira en Bourgogne, ne voulant servir ni de prétexte ni d'encouragement aux troubles publics. Il mourut en 1382. — Jean AUBRIOT, de la même famille, fut évêque de Châlons-sur-Saône, depuis 1342 jusqu'en 1350.

AUBRY, (Jean) prêtre, né à Montpellier, docteur en droit, abbé de N. D. de l'Assomption, fit une étude particulière de la chymie. Décoté du titre de médecin ordinaire du roi, il exerça son talent à Paris, & fit ensuite un voyage en Orient pour convertir les Infidèles. Mais peu content de ses succès, il revint en France dans le dessein d'y trouver un remède qui pût lui donner de la célébrité par ses effets. Il en trouva un, dont il fit un grand débit, avec des suites bonnes & mauvaises. Il mourut vers 1667, laissant plusieurs ouvrages singuliers par leur titre : I. *La merveille du monde, ou la Médecine véritable ressuscitée*, Paris, 1655, in-4°. II. *Le triomphe de l'Archée, & le désespoir de la Médecine*, ibid., 1656, in-4°. Ces deux ouvrages réunis ont reparu sous ce titre : *La Médecine universelle & véritable, pour toutes sortes de*

maladies les plus désespérées, in-4°. III. *Abrégé des secrets de Raimond Lulle*, in-4°, &c. On a encore de lui, un livre plein d'enthousiasme, qui commence par ces mots : *Au public, à l'honneur & gloire de Dieu ; je commencerai la trompette de l'Evangile*, &c.

AUBRY, médecin. *Voyez*
AUBERY.

AUBRY, (Jacques-Charles) digne émule de Cochin & de Normant, fut reçu avocat au parlement de Paris, sa patrie, en 1707, & plaida avec le plus grand succès. Son principal talent étoit l'art de manier l'ironie : figure en général odieuse, & qui, lorsqu'elle est trop répétée, est aussi peu favorable à la vraie éloquence, qu'elle est peu propre à honorer le caractère de l'orateur. On a de lui un grand nombre de Consultations & de Mémoires imprimés, mais épars dans différentes bibliothèques. Ceux qui ont fait le plus de bruit, sont : ses deux *Consultations* pour Soanen, évêque de Senes, la première souscrite de 20 avocats, & la seconde de 50 ; ces Consultations d'avocats dans une affaire de dogme & purement ecclésiastique, ne produisirent aucun effet. Tout le monde fut surpris de voir un avocat s'élever contre les décisions de l'Eglise universelle, & ériger en saints les réfractaires à ses décrets. Il mourut en 1710.

AUBUSSON, (Pierre d') grand-maître de l'ordre de St. Jean de Jérusalem, naquit dans la Marche, d'une famille très-distinguée, en 1425. Son courage se développa de fort bonne

heure. Les Turcs dévastoient alors la Hongrie. Aubusson suivit Albert, duc d'Autriche, gendre & général de Sigismond, & dans une bataille gagnée sur les Infidèles, il rallia l'infanterie chrétienne qui plioit ; il la ranima tellement, qu'elle tua 18 mille ennemis, & mit en fuite le reste. Le jeune guerrier revint dans sa patrie, & se fit aimer du dauphin, fils de Charles VII. Il l'accompagna au siège de Montereau-Faut-Yonne, dont ce prince avoit la direction, & y donna les mêmes preuves de valeur qu'il avoit données en Hongrie. Le dauphin s'étant ensuite révolté contre son pere, d'Aubusson eut assez de pouvoir sur son esprit, pour le porter à mettre bas les armes. Charles VII, qui eut occasion de le connoître, dit de lui, *qu'il étoit rare de voir ensemble tant de feu & de sagesse*. Le récit des beaux exploits de Huniade, & des barbaries exercées par les Turcs, enflammerent son imagination. Il alla se faire recevoir chevalier à Rhodes. En 1457, le grand-maître de Milli envoya d'Aubusson, déjà commandeur, pour implorer le secours du roi de France contre l'ennemi de cette ambassade avec succès. A son retour, il fut élu premier bailli, & ensuite grand-prieur d'Auvergne, dignité qu'il quitta en 1476, après la mort de J. B. des Ursins, pour gouverner la religion en qualité de grand-maître. D'Aubusson, à la tête de son ordre, s'occupa à le faire respecter au-dehors, & à régler les affaires du dedans. Il fit fermer le port de

Rhodes d'une grosse chaîne ; bâtir des tours & des forts, & prépara tout ce qu'il falloit pour repousser les efforts du grand-seigneur, qui menaçoit Rhodes depuis long-tems. Sa flotte parut devant l'isle en 1480, forte de 160 voiles & de cent mille hommes. Mais la vigoureuse résistance des Rhodiens, & sur-tout la valeur éclairée du grand-maitre, qui y reçut cinq blessures considérables, obligèrent les Turcs deux mois après, de lever le siege, laissant 9000 morts, & emmenant 15000 blessés. Les relations de ce siege mémorable, nous apprennent qu'un saint cordelier nommé » Antoine Fradin, contribua » beaucoup à soutenir le courage des Rhodiens, parmi » lesquels il faisoit le personnage que le bienheureux Capistran avoit fait à Belgrade ». Mahomet II, l'année d'après, se préparoit à assiéger de nouveau Rhodes; mais la mort déranger tous ses projets. Bajazet son fils aîné, & Zizim son cadet, se disputèrent l'empire; le dernier, n'ayant pu monter sur le trône de son pere, demanda un asyle à Rhodes. D'Aubuffon le lui accorda en 1482, & ordonna qu'on le traitât en fils d'empereur & en roi. Au bout de trois mois, il fit passer ce prince en France, pour le soustraire aux embûches de son frere; & il le faisoit garder à vue par des chevaliers dans la commanderie de Bourg-neufen Poitou. Plusieurs souverains le demanderent pour le mettre à la tête de leurs armées contre Bajazet. D'Aubuffon le remit par préférence entre les mains des agens d'In-

nocent VIII (*Voyez ZIZIM*). En reconnoissance, ce pape, qui avoit donné au grand-maitre les noms de *Bouclier de l'Eglise*, & de *Libérateur de la Chrétienté*, l'honora de la pourpre, & renonça au droit de pourvoir aux bénéfices de l'ordre. « Les Infideles, dit un historien, avoient si bien conçu qu'à son sort étoit attaché celui de la place, qu'ils soudoyèrent deux scélérats transfuges pour l'assassiner; mais le Ciel ne permit pas un crime, dont les suites, dans ces tristes conjonctures, eussent été funestes à tout le monde chrétien ». Bajazet ne put s'empêcher de l'estimer & de le respecter. Il lui fit témoigner qu'il ne troubleroit jamais la paix, & lui donna pour gage de son amitié, la main de S. Jean qui avoit baptisé J. C. D'Aubuffon n'ayant pu obtenir une croisade, tomba dans une mélancolie, qui l'emporta en 1503, à l'âge de 80 ans. L'ordre n'a point eu de chef plus accompli. Sa vie avoit été celle d'un héros, & ses derniers jours furent ceux d'un saint. Le chapitre général de Rhodes ordonna que la religion lui éleveroit des deniers publics un magnifique mausolée en bronze, avec une épitaphe pour consacrer ses exploits. Il a écrit lui-même la relation de ses exploits sous ce titre : *Petri d'Aubuffoni Rhodiolorum militum magistri, de servata urbe presidioque suo & insigni contra Turcas victoria, ad Fredericum III Relatio*, dans le tome 2 de *Rerum Germanicarum scriptores* de Freher. Le Pere Bouhours publia sa Vie en 1677, in-4° & in-12.

AUBUSSON, (François, vicomte d') duc de la Feuillade, pair & maréchal de France, se distingua à la bataille de Rhétel, en 1650, aux sièges de Mouson, de Valenciennes, de Landrecies, & à celui d'Arras en 1654, où il força des premiers les retranchemens des ennemis. Il ne signala pas moins sa valeur au combat de S. Gothard contre les Turcs. Il suivit le roi à la conquête de la Franche-Comté en 1674. Il emporta le fort S. Etienne l'épée à la main. Il fut nommé ensuite vice-roi de Sicile, cette île ayant subi le joug de l'Espagne; mais la conduite de ses habitans lui ayant fait soupçonner leur sincérité, il les abandonna la même année, & sauva les troupes qu'il avoit avec lui, par une retraite qui lui fit beaucoup d'honneur. C'est lui qui ayant acheté l'hôtel de Sennerre, le fit abattre, & y fit élever en 1686 une statue pedestre de Louis-le-Grand, dans une place qui fut appelée *des Victoires*. Il mourut subitement en 1691, & n'eut que le tems de s'écrier : *Que n'ai-je fait pour Dieu, ce que j'ai fait pour le roi!*

AUCOUR, (Jean Barbier d') Voyez **BARBIER D'AUCOUR** (Jean).

AUDEBERT, (Germain) jurisconsulte d'Orléans, disciple d'Alciat, parcourut l'Italie, & fit en vers l'*Eloge de Venise*, qui en reconnaissance le fit chevalier de S. Marc, & lui envoya la chaîne d'or de l'ordre, avec la médaille du doge. Henri III l'ennoblit, avec permission de porter des fleurs de lys en chef. Il mourut en 1598,

âgé de plus de 80 ans. Ses poésies sont entr'autres : I. *Roma, poëma*, Paris, 1655, in-4°. II. *Venetia, poëma*, Venise, 1583, in-4°, dont nous venons de parler. III. *Partenope, poëma*, Paris, 1585, in-4°. Ces poëmes ont été recueillis à Hanovre, en 1603, in-8°. Scévole de Sainte-Marthe a fait son éloge parmi ceux des hommes illustres. — Il ne faut pas le confondre avec Matthieu **AUDEBERT**, qui a écrit *Flores D. Bernardi*, &c.

AUDEBRAND, (Etienne) moine de S. Allire de Clermont; après avoir été prieur de Turet en Auvergne, & ensuite trésorier & grand-camerlingue de l'Eglise romaine, fut élu évêque de Saint-Pons, & enfin archevêque de Toulouse en 1331. L'histoire de son élévation est remarquable. Lorsqu'il étoit dans son prieuré de Turet, il arriva que Pierre Roger, moine de la Chaîse-Dieu, venant de faire ses études à Paris, fut volé dans la forêt de Rendant en Auvergne, en sorte que les voleurs ne lui laisserent qu'une simple tunique. En cet état il prit le chemin de Turet, & fut bien reçu du prieur, qui lui donna un habit & fournit à ses besoins. Roger, pénétré de reconnoissance, dit au prieur : *Quand pourrai je reconnoître la grace que vous m'avez faite?* — *Quand vous serez pape*, répondit Audebrand. Roger étant devenu pape, sous le nom de Clément VI, se souvint de cette réponse, appella auprès de lui son bienfaiteur, & le combla de biens & d'honneurs. Cette anecdote est exprimée dans l'épithaphe d'Audebrand,

qu'on lit dans l'église de Notre - Dame - d'Entre - Saints à Clermont, & qui a été imprimée par Étienne Baluze, dans son livre intitulé *Antifrisonius*.

AUDÉE, ou AUDIÉ, chef des Audiens, étoit de Mésopotamie. Un zèle ardent & amer le jeta dans l'erreur & dans le schisme, vers le milieu du IV^e. siècle. Cct orgueilleux atrabilaire commença par déclamer contre quelques membres de l'Eglise qui excitoient son envie, & finit par s'en séparer. Il enseignoit à ses disciples, qu'on devoit célébrer la Pâque comme les Juifs; que Dieu avoit une figure humaine; que les ténèbres, le feu & l'eau n'avoient point de cause & étoient éternels. Il affectoit des mœurs fort austères, comme tous les chefs des sectes. Il avoit une aversion invincible pour toute espèce de condescendance, qu'il appelloit du nom odieux de *respect humain*. Ayant trouvé beaucoup de partisans parmi les esprits foibles & les caracteres inquiets, il fut exilé en Scythie, loin de ses prosélytes. Il passa de là dans le pays des Goths, & s'y forma un nouveau troupeau. Il établit des monasteres, où la virginité & la vie solitaire étoient en vigueur. Sa secte fut gouvernée après sa mort par divers évêques qu'il avoit établis; mais ces évêques étant morts avant l'an 377, les Audiens se trouverent réduits à un petit nombre; ils se retirèrent vers l'Euphrate, dans le territoire de Chalcide, où, selon Théodoret (*Hist. Eccl. lib. 4, cap. 9.*), ils dégénérèrent bientôt de leur première austérité, & menoient

même une vie très-licencieuse. Ils donnoient l'absolution aux pénitens, sans leur imposer aucune satisfaction canonique, se contentant, par un rit fort ridicule, de les faire passer entre les livres sacrés & les livres apocryphes. Le Pere Petau prétend que S. Augustin & Théodoret n'ont pas bien saisi les sentimens des Audiens, & qu'ils n'ont pas compris ce qu'en dit S. Epiphane, qui, selon lui, ne leur attribue d'autre chose que de croire que la ressemblance de l'homme avec Dieu consistoit dans le corps. Mais il paroît que ce sentiment même exprime l'antropomorphisme; à moins de supposer que cette ressemblance corporelle regardât directement J. C., conformément à ces vers de Prudence :

*Christus imago Patris, nos Christi
forma & imago.*

*Fingimur in faciem, Domini bonitate
supernâ,
Venturi carne in nostra post secula
Christi.*

AUDIFFRET, (Hercule) de Carpentras, pieux & savant général de la doctrine chrétienne, oncle & maître de Fléchier; fut effacé par son disciple. Il mourut en 1659. On a de lui : I. *Oraisons funebres*. II. *Questions spirituelles & curieuses sur les Psaumes*, 1668, in-12. La chaire étoit livrée de son tems au style guindé des Italiens & des Espagnols. Il fut un des premiers qui s'attachèrent à proportionner les expressions aux pensées, & les mots aux choses: il traça ainsi la route de la véritable éloquence.

AUDIFFRET, (Jean-Baptiste d') gentilhomme de Draguignan en Provence, ou,

selon d'autres, de Marseille, envoyé extraordinaire à la cour de Mantoue, de Parme, de Modene & de Lorraine, mourut à Nanci en 1733 à 76 ans. On a de lui une *Géographie ancienne, moderne & historique*, en 2 vol. in-4°, 1689 & 1690, & en 3 vol. in-12, 1694, qui ne contient que quelques parties de l'Europe. L'accord heureux que l'auteur fait de la géographie & de l'histoire, a fait regretter qu'il n'ait pas achevé son ouvrage.

AUDIGUIER, (Vital) mauvais écrivain & mauvais poète, fut assassiné vers l'an 1630. Sorel, dans sa *Bibliothèque*, donne une liste ennyeuse de ses ouvrages, dont on auroit bien pu se passer. Il publia des romans & des livres de piété : il traduisit de l'espagnol les *Nouvelles de Cervantes*, Paris, 1613; fit un *Traité de la conversion de la Madelaine*; des *Poésies oubliées*, 1614; & l'*Usage des duels*, 1617, in-8°.

AUDOENUS. Voy. OUVEN (S.).

AUDOUL, (Gaspar) Provençal, avocat au parlement de Paris, conseiller ordinaire du duc d'Orléans. Il est auteur d'un *Traité de l'Origine de la Régale & des causes de son établissement*, Paris, 1708, in-4°. On voit dans cet ouvrage, divisé en huit livres; entr'autres une *Dissertation*, par laquelle il prétend prouver contre Baronius, Bellarmin, & plusieurs autres habiles écrivains, même François, l'authenticité du Canon 22, distinct. 63 de la première partie du droit canonique, & le synode dont il y est fait mention. Cet ouvrage fut condamné

par un bref du pape Clément XI, du 18 janvier 1710.

AUDRAN, (Girard) naquit à Lyon, en 1640, d'un graveur. Son pere lui donna les premières leçons de son art. Ses talens se perfectionnerent à Rome, dans un séjour de deux ans. Revenu à Paris, le Brun le choisit pour graver les batailles d'Alexandre, ouvrage digne de ce héros, qui immortalise également le Brun & Audran. On a encore de lui de grands morceaux gravés d'après le Pouffin, Mignard & autres. Tous ses ouvrages sont remarquables par la correction du dessin, la force de son burin, le grand goût de sa manière. Ses plus belles pièces, après les batailles d'Alexandre, sont six feuilles de la coupole du Val-de-Grace, gravées sur les dessins de Mignard. Il mourut à Paris, en 1703, âgé de 63 ans, considéré comme le plus célèbre graveur qui ait existé dans le genre d'histoire.

AUDRAN, (Claude) parent du précédent, né à Lyon comme lui, mourut à Paris en 1684, à 42 ans, professeur de l'académie de peinture. Il fut employé par le Brun, dans plusieurs ouvrages, & sur-tout dans les quatre grands tableaux des batailles d'Alexandre. Il étoit peintre d'histoire, & il ne faut pas le confondre avec Claude, son neveu, mort en 1734, peintre en décoration. Le principal ouvrage de ce dernier est le *Recueil des douze mois de l'année*, caractérisés par les divinités qui y président.

AUDRAN, (Jean) né à Lyon, mort en 1756, à 89 ans. Il est principalement connu par

l'Enlèvement des Sabines, qu'il a gravé d'après le Pouffin; par *la Pêche des Disciples*; & *la Résurrection du Lazare*, peintes par Jouvenet, à St.-Martin-des-Champs; par le *Couronnement de la reine Marie de Médicis*; & le *Départ d'Henri IV pour l'Allemagne*, retracés à la galerie du Luxembourg; & par le morceau de la galerie de Versailles, où l'on voit *la Hollande acceptant la paix*; & *se détachant de l'Allemagne & de l'Espagne*. Il y a eu plusieurs autres peintres & graveurs dans cette famille.

AVED, (Jacques-André-Joseph) fils d'un médecin de Douai, naquit en 1702, & mourut à Paris en 1766. Il resta orphelin dès l'enfance. Après avoir parcouru la Flandres, il vint à Paris en 1721, puiser, dans les leçons des meilleurs artistes, les principes dont il avoit besoin. Il entra comme élève à l'académie royale de peinture en 1729, & en fut reçu membre en 1734. L'ambassadeur de la Porte, Méhémet-Effendi, voulant offrir son portrait à Louis XV, choisit Aved, comme le meilleur peintre. Le succès qu'eut ce tableau, lui procura l'honneur de peindre le roi lui-même, qui l'avoit fait appeler à la cour. Aved avoit le secret si rare, de rendre dans ses portraits, non-seulement la figure, mais encore le génie & le caractère de la personne qu'il peignoit.

AVEIRO, (Joseph Mascarenhas, duc d') étoit un des plus grands seigneurs de Portugal, par sa naissance, par ses biens & par son crédit. Il étoit extrêmement considéré pendant le regne de Jean V.

A l'avènement de Joseph I au trône, sa faveur diminua beaucoup. En 1758, Don Carvalho, ministre, depuis marquis de Pombal, le fit condamner à mort comme criminel de leze-majesté. Cet infortuné duc fut rompu vif, ainsi que le marquis de Tavora, dont presque toute la famille périt par divers supplices, le 13 janvier 1759. Les ténèbres qui ont couvert assez long-tems cette affaire, se sont dissipées depuis la disgrâce & l'exil du marquis de Pombal, par l'innocence déclarée des prétendus complices, que la reine Marie-Françoise a rétablis dans leurs droits & leur honneur, & enfin, par la sentence qui condamne l'oppresseur de tant d'illustres victimes. Voyez MICHEL DELL'ANNUNCIATA, TAVORA, POMBAL, &c.

AVELLANEDA. V. CERVANTES.

AVELLIN, (S. André) né en 1521, à Castro-Nuovo, petite ville du royaume de Naples, embrassa la règle des Clercs réguliers, appelés *Théatins*, & se retira en 1556, dans leur maison de Naples, qui faisoit l'édification de toute la ville; elle étoit encore animée de l'esprit & de la ferveur de S. Gaëtan, mort en 1547. Il quitta le nom de *Lancelot*, qu'il avoit porté jusque-là, & prit celui d'*André*. Pour se mettre dans la sainte nécessité de devenir parfait, il fit deux vœux particuliers qu'on ne doit pas facilement permettre, d'après les règles de la prudence chrétienne, parce qu'ils peuvent devenir un principe de scrupules ou de transgressions; mais ils lui

lui furent suggérés par un mouvement extraordinaire de la grace. Le premier, fut de combattre toujours sa propre volonté : le second, de faire tous les jours quelques progrès dans la vertu. Ce second vœu, qui n'est pas plus sans inconvénient que le premier, & qui semble présenter des vœux, des calculs & des mesures que l'élan de la piété & de l'amour ne connoissent pas, a reçu une espece d'approbation dans l'oraison que l'église récite le jour de sa fête. *Deus, qui in corde beati Andreae confessoris tui per arduum quotidie in virtutibus proficiendi votum, admirabiles ad te ascensiones disposuisti.* S. Charles Borromée avoit pour lui une estime particuliere, & lui demanda quelques sujets formés de sa main, pour fonder à Milan une maison de Théatins. Epuisé de fatigues & cassé de vieillesse, il tomba d'apoplexie au pied de l'autel lorsqu'il commençoit la Messe. Il répéta trois fois ces paroles: *Introibo ad altare Dei*, & ne put aller plus loin. On lui administra les Sacremens de l'Eucharistie & de l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec la plus tendre piété. Il expira le 10 novembre 1608, dans sa quatre-vingt-huitième année. On garda son corps à Naples dans l'église des Théatins de St. Paul. Il fut béatifié seize ans après sa mort. Clément XI le canonisa en 1712. La Sicile & la ville de Naples l'ont choisi pour un de leurs patrons. Il a laissé plusieurs ouvrages de piété qui ont été imprimés en cinq volumes in-4°, à Naples, 1733 & 1734.

Tome 1.

AVENELLES. Voyez RÉNAUDIE (la).

AVENDANO, (Diego d') né à Ségovie, se fit jésuite à Lima au Pérou; il s'y consacra aux missions, fut deux fois recteur du college de Lima, provincial, &c. On a de lui plusieurs ouvrages; le plus considérable est: *Thesaurus Indicus pro regimine conscientiae in iis quæ ad Indias spectant*, Anvers, 1668, 2 vol. in-fol.

AVENPORT. Voyez DAVENPORT.

AVENTIN, (Jean) fils d'un cabaretier d'Abensberg en Baviere, & auteur des *Annales* de ce pays, mourut en 1534, à l'âge de 68 ans. Son ouvrage ne vit le jour qu'en 1554, par les soins de Jérôme Ziegler, qui en retrancha les déclamations contre les ecclésiastiques, & la plupart des fables dont cet historien avoit rempli ses *Annales*. Elles ont été réimprimées en 1710, in-fol. Le cardinal Baronius en parle désavantageusement. Cet ouvrage est défendu par l'*Index* du concile de Trente.

AVENZOAR ou ABENZOAR, (c'est-à-dire, fils de Zoar) médecin, surnommé le sage & l'illustre, naquit dans l'Andalousie, & fut contemporain d'Avicenne & d'Averroës. Il s'adonna à la médecine, ensuite à la pharmacie, enfin à la chirurgie, qui de son tems n'étoient exercées que par des esclaves. Il réussit dans ces arts, & se fit un grand nom. On a de lui: *Rectificatio medicationis & regiminis*, Lyon, 1531, in-8°, & *Traité sur les fievres*, 1576, Venise, in-folio.

AVERANI, (Benoît) né à

E s

Florence en 1645, & mort à Pise, professeur de belles-lettres en 1707, avoit reçu de la nature les dispositions les plus heureuses. Philosophie, théologie, jurisprudence, littérature, géométrie, mathématiques, astronomie, il possédoit à un certain point toutes ces sciences. Sa mémoire étoit prodigieuse; sans avoir fait d'extraits des auteurs, il en citoit assez exactement les passages dans ses leçons, & les trouvoit souvent sous sa main à l'ouverture du livre. Comme il avoit beaucoup de goût pour la poésie latine & italienne, il étoit peu de poètes dans ces deux langues qu'il ne fût en partie par cœur. On publia à Florence, en 1716 & 1717, le Recueil de ses Ouvrages latins, en 3 vol. in-folio. Ce recueil contient des Dissertations sur plusieurs auteurs grecs & latins; des Traductions, des Discours, des Lettres, & des Poésies.

AVERROËS, philosophe & médecin, fut surnommé *le Commentateur*, parce qu'il traduisit le premier Aristote en arabe, & qu'il le commenta. Il naquit à Cordoue en Espagne, dans le XIIe. siècle, d'une famille illustre. Manzor, roi de Maroc, lui donna la charge de juge de Maroc, & de toute la Mauritanie; mais il la fit exercer par des subdélégués, pour ne pas quitter Cordoue. On l'accusa d'hérésie auprès de ce prince, qui en ayant vu les preuves, l'obligea de se rétracter à la porte de la mosquée, & à recevoir sur le visage les crachats de tous ceux qui y entreroient. Il mourut en 1206. Il cultiva la poésie dans sa jeu-

nesse, & fit même quelques vers galans; mais il les brûla dans un âge plus avancé. Un docteur Juif de Cordoue, philosophe, médecin & astrologue, lui fut dénoncé comme poète laïc. Averroès le réprimanda, & le menaça de le punir; « ce » qui, dit un critique, ne s'ac- » corde pas avec les principes » d'impiété dont il a fait pa- » rade dans quelques occasions » & quelques-uns de ses écrits: » car quel intérêt les mœurs » auroient-elles pour un hom- » me qui se range avec la brute, » & qui croit qu'en mourant » il s'enfvelit tout entier dans » la matière »? — Les historiens de la philosophie l'ont mis à la tête des philosophes Arabes, à cause de sa subtilité; mais le grand nombre de ses erreurs est une nouvelle preuve de l'affinité de l'esprit subtil avec l'esprit faux. Sa *traduction d'Aristote*, quoiqu'infidelle, fut mise en latin; les Espagnols l'apportèrent en France, d'où elle se répandit dans toute l'Europe. Nous n'eûmes long-tems que cette version latine, très-inexacte, faite sur une copie arabe, qui ne l'étoit pas moins. Le pape Nicolas V, en fit faire une autre en 1448. On a de lui d'autres ouvrages: *De natura Orbis; de re medica; de Theriaca*, &c. Gilles de Rome rapporte, qu'étant à la cour de l'empereur Frédéric II, il y trouva deux fils d'Averroès, qui durent, sans doute, être bien reçus dans cette cour, s'il est vrai que cet empereur soutenoit (comme le pape Grégoire IX l'en accusa publiquement) que le monde avoit été séduit par trois imposteurs,

Moïse, JESUS-CHRIST ; & Mahomet. Averroès & ses fils étoient dans de tels principes ; & le même écrivain rapporte que ce philosophe appelloit la religion chrétienne, une *religion impossible*, à cause du mystère de l'Eucharistie, dont son esprit ergoteur & sa mince physique ne reconnoissoient pas la possibilité, même dans les vues & les moyens de Dieu (ce qui prouve au moins que les Chrétiens d'alors admettoient la Transsubstantiation); qu'il nommoit celle des Juifs une *religion d'enfans*, à cause des différens préceptes & des observations légales; ignorant la sagesse des raisons qui les avoit dictés; qu'enfin il avouoit que la religion des Mahométans, bornée aux plaisirs des sens, étoit une *religion de pourceaux*; & qu'en suite faisant une parodie impie d'un passage de l'Ecriture, il s'écrioit: *Moriatur anima mea morte philosophorum!* Il seroit difficile de dire quel attrait il trouvoit dans ce qu'il appelloit *mort des philosophes*. Toutes celles que nous avons vues dans ce siècle, où les exemples n'en ont pas manqué, n'avoient rien de bien attirant. Les uns se tuent, les autres meurent en enragés, la plupart se retracent (*Voyez VOLTAIRE, ROUSSEAU, D'ARGENS, LA METTRIE, BOULANGER, &c.*).

» Averroès, dit un auteur moderne, allioit à la vanité du

» savoir & à la morgue philosophique, tout le ridicule des

» pédans. Il parloit avec ce ton

» d'apophtegme, qui annonce

» la suffisance, & qui en même-

» tems décele un homme con-

» vaincu lui-même de son

» insuffisance & de son peu

» de solidité ».

AVERRUNCUS, dieu des Romains, ainsi nommé du mot latin *Averruncare*, parce qu'ils s'imaginoient qu'il détournoit les malheurs. Quand ils prioient les autres dieux de les préserver ou de les délivrer de quelque accident funeste, ils les surnommoient quelquefois *Diæ Averrunci*. Les Grecs avoient de semblables dieux, qu'ils nommoit *Alexicasoi, Apompopeioi*, &c.; tels étoient Apollon & Hercule.

AVESNES, (Bauduin d') frere de Jean, comte de Hainaut, vivoit vers l'an 1289. On a de lui une *Chronique des Comtes de Hainaut*, qui a été imprimée à Anvers, en 1693, in-fol., avec des notes historiques par Jacques le Roi.

AVESNES, (Bouchard d') fils de Jean comte de Hainaut, & évêque de Metz, en 1283, défit le duc de Lorraine, & l'obligea à faire une paix désavantageuse. On dit que l'empereur Rodolphe ayant voulu se mêler de cette querelle, & paroissant favorable au duc, le prélat ne perdit rien de sa fierté, & osa même braver l'empereur, dans la ville de Mayence, y passant à la tête de ses troupes, enseignes déployées & aux fanfares des trompettes. Il mourut en 1296, & fut enterré dans la cathédrale de Metz, sous une tombe de marbre.

AVESNES, (François d') né à Fleurence, dans le Bas-Armagnac, disciple du fanatique Simon Morin, se signala par des ouvrages pleins d'extravagances. Il y prédit l'arrivée du dernier jugement, la reno-

vation du monde. Il l'annonce aux pontifes & aux rois, & il l'annonce en homme qui n'a plus de tête. Ses ouvrages les plus singuliers sont : I. *Les huit Béatitudes des deux Cardinaux (Richelieu & Mazarin) confrontées à celles de J. C.* II. *La Phiole de l'ire de Dieu, versée sur le siege du dragon & de la bête, par l'Ange & le Verbe de l'apocalypse.* III. *Factum de la Sapience éternelle au Parlement.* IV. Plusieurs autres ouvrages dans le même genre, & le même goût. On croit qu'il mourut avant son maître en 1662. Il avoit été emprisonné en 1651, & relâché l'année suivante.

AUFIDIUS, nom de plusieurs grands-hommes d'une illustre famille romaine, dont les plus connus sont : I. T. **AUFIDIUS**, orateur du tems de Sylla. II. **Cneius AUFIDIUS**, savant historien, vers l'an 100 avant J. C. III. **AUFIDIUS Bassus**, historien sous Auguste. IV. **M. Lusco AUFIDIUS**, qui trouva la maniere d'engraisser des paons : découverte qui lui apporta un profit très-considérable, dans un tems où l'austérité républicaine avoit fait place au luxe & aux délices de la table.

AUFRERI, (Etienne) juriconsulte du XVe. siecle, président du parlement de Toulouse, s'est fait un nom par ses ouvrages. Tels sont : I. *De officio & potestate judicis ordinarii. Accessit tractatus de potestate sæcularium super ecclesiis ac personis & rebus ecclesiasticis. Item de potestate ecclesiæ super laicis, &c.*, Paris, 1514, & dans le Recueil intitulé : *Tractatus tractatum juris, &c.*, Venise, 1584. Les droits des juridic-

tions ecclésiastique & civile y sont bien distingués. L'auteur avoit bien étudié ces matieres, ayant été long-tems official. II. *Decisiones curiæ archiepiscopalis Tolosanae*, Lyon, 1616, in-4°. Cet ouvrage traite principalement de la forme de procéder dans les cours d'église. III. *Tractatus de Recusationibus*.

AUGÉ, fille d'Alæus, roi d'Arcadie, maîtresse d'Hercule, alla dans le bois accoucher de Téléphe. Ce prince étant devenu grand, s'avança beaucoup dans la cour de Theutras, roi de Mysie, chez qui Augé s'étoit réfugiée, pour éviter la colere de son pere. Téléphe obtint sa mere du roi, pour l'épouser sans la connoître ; & Augé, ne voulant pas prendre un aventurier, alloit se tuer, lorsqu'elle fut effrayée par un serpent. Cette surprise l'arrêta, & lui donna occasion de reconnoître son fils.

AUGÉ, (Daniel d') né à Ville-neuve-l'Archevêque, au diocèse de Sens, professeur royal en grec en 1578, mourut, en 1595, avec la réputation d'un bon littérateur. On a de lui : I. *L'Institution d'un Prince chrétien* traduit du grec de Synésius, avec une harangue de la vraie noblesse, traduite de P. Philon, Paris, 1554. II. *Quatre Homélies* de S. Macaire traduites, Lyon, 1689. III. Une édition du poème de Sannazar, *De morte Christi*, avec des notes, 1557, in-4°. IV. *Gregorii Nyssæ pontificis, de immortalitate animæ dialogus, antehac nec grecè neque latinè excusus* ; Paris, 1557, in-8°.

AUGEARD, (Matthieu) fut reçu avocat au parlement

en 1703, & secrétaire du sceau sous Chauvelin, qui fut gardes-sceaux depuis 1727 jusqu'en 1737. En 1735, il acheta une charge de secrétaire du roi du grand-college, & mourut le 27 décembre 1751. Il a donné au public un *Recueil d'Arrêts des différens Tribunaux du royaume*, en 3 vol. in-4^o, dont le premier parut en 1710, & le troisième en 1718. Ce Recueil a été réimprimé en 1756, in-fol., 2 vol.

AUGER, (Edmond) jésuite, né, en 1515, à Allemans, village du diocèse de Troyes, prit l'habit de jésuite à Rome sous S. Ignace. Il enseigna les humanités en Italie avec beaucoup de succès, & ne se distingua pas moins en France par son zèle pour la conversion des hérétiques. Le barbare des Adrets l'ayant arrêté à Valence, le condamna à être pendu. Auger étoit déjà sur l'échelle, lorsqu'un ministre, attendri par son éloquence, espérant de pouvoir le gagner à son parti, obtint sa grace. Auger n'en fut que plus ardent à ramener les hérétiques dans le sein de l'église. Son zèle le fit sur-tout admirer dans Lyon, au milieu des ravages d'une cruelle peste. Il eut le bonheur de rétablir la religion catholique dans cette grande ville. Henri III le nomma son prédicateur & son confesseur; poste dangereux alors & désagréable, parce qu'on attribuoit, quoique très-mal-à-propos, au confesseur toutes les momeries du pénitent, les processions auxquelles ce prince inconséquent assistoit vêtu d'un sac, les confrairies, &c. C'est le premier jésuite qui ait été confesseur des rois de France.

Une de ses maximes étoit que dans les disputes de religion, le calme & la modération faisoient autant d'impression sur ses adversaires que les meilleurs argumens. Il mérita les éloges des écrivains de son siècle les plus connus, de Florimond de Rémond, de Chopin, de Ronfard, d'Aurat, de Pasquier lui-même, qui dans ses Lettres rend hommage à son éloquence. L'historien Matthieu, qui assurément n'étoit pas l'ami des jésuites, l'appella « le Chrysostome » de la France, le plus éloquent » & le plus docte prédicateur » de son siècle, & tel que si » la religion donnoit des sta- » tues aux orateurs, il faudroit » que la sienne fût avec une » langue d'or comme celle de » Bérosee; prêchant avec pas- » sion le service d'Henri III, » supportant avec patience les » mouvemens de la ligue, al- » loit de maisons en maisons à » Lyon, après l'exécution de » Blois (le massacre des Gui- » ses), pour fortifier les cœurs » en l'obéissance du prince, que » ce coup commença à ébran- » ler ». Henri IV l'honora de son amitié & de son estime. Il mourut à Côme en 1591, dans la 61e. année de son âge. On a de lui : I. Plusieurs Ouvrages de Controverse, où il y a autant de zèle que de force de raisonnement. II. Un *Catechisme* très-estimé, dont on a donné des éditions en latin & en grec. III. *Métanoelogie sur le sujet de la congrégation des pénitens & de toutes les autres dévotieuses assemblées en l'église sainte*, Paris, 1584, in-4^o, devenu fort rare. IV. *Le Pédagogue d'armes à un prince chrétien, pour en-*

reprendre & achever heureusement une bonne guerre, victorieuse de tous les ennemis de son état & de l'église, 1568. On lui a reproché d'y avoir conseillé la proscription des hérétiques, mais indépendamment de toute considération de zèle & d'orthodoxie, il voyoit la nécessité absolue de réprimer leurs fureurs & leurs ravages: la suite l'a bien justifié. Le P. Dorigny a écrit sa *Vie*, in-12, 1761. Une lettre violente & calomnieuse de M. Mercier, abbé de St. Leger, contre le P. Auger, insérée dans le *Journal général de France* (1788, n°. 67), a été solidement réfutée dans le même *Journal* (n°. 85).

AUGER, (Athanasie) né à Paris le 24 décembre 1734, professeur de rhétorique au collège royal de Rouen, grand-vicaire de Lescar, s'est distingué par des Discours & des Traductions, qui d'abord ont été applaudis, puis jugés plus sévèrement. Deux de ses Discours roulent sur l'*Education*, & ont été imprimés à Rouen, 1775, in-8°. Le premier traite de l'*Influence du corps sur l'esprit & sur le cœur*; c'est l'alliance de l'éducation physique avec l'éducation morale, conformément à ces paroles de l'Écriture: *Corpus enim quod corrumpitur, aggravat animam*. Les notes qui servent de commentaire à ce Discours, sont d'une prolixité extrême, & comprennent 77 pages; une seule qui est toute transcrite de la *Nouvelle Héloïse*, en remplit 18. Le second Discours est consacré à l'éducation du cœur. L'auteur s'annonce dans l'un & dans l'autre avec un

peu trop d'emphase, & malgré une espèce de prétention qu'il n'est pas difficile d'apercevoir, les mots prennent souvent la place des choses. Il s'y déclare ennemi de la langue latine, pour des raisons très-peu satisfaisantes; peut-être ne les a-t-il pas toutes publiées. Mais s'il n'aimoit pas le latin, il étoit grand & zélé grec. Ce qui lui a fait le plus de réputation, c'est sa traduction des *Œuvres de Démosthènes*, qui a reçu autant d'éloges des uns, qu'elle a effuyé de critiques de la part des autres. Il a traduit aussi les *Œuvres d'Isocrate & d'Eschyme*, les *Discours de Lycurgue*, d'*Andocides*, d'*Isée*, &c., des *Harangues tirées d'Hérodote*, de *Thucydide*, &c. Quelques favans ont prétendu que ces diverses traductions n'avoient pas été faites sur le grec, mais sur d'anciennes versions latines ou françoises: le reproche est trop grave pour être jugé légèrement, puisqu'il prouveroit que le traducteur ne devoit pas avoir plus d'affection pour le grec que pour le latin. La révolution de France a ouvert un nouveau champ au génie de l'abbé Auger; il s'est signalé dans la défense de la nouvelle église constitutionnelle, & il est douteux qu'un autre ecclésiastique ait mis dans cette tâche autant de chaleur & de persévérance. Il a combattu dans cette arene jusqu'à la mort, arrivée à Paris en 1792. Quelques symptômes avoient paru annoncer qu'un jour il s'y distingueroit, s'il avoit occasion d'y descendre. Un ecclésiastique qui n'aime pas le latin; un professeur qui viole la loi

de l'université ordonnant pour les discours publics la langue romaine, loi faintement observée jusques-là ; un grand-vicaire dans un diocèse, dont l'évêque tantôt richériste, tantôt millénaire, prophétise des choses étranges & contraires à la nature de l'Eglise ; substituée dans ses Sermons & Discours publics d'autres versions latines à la Vulgate (*), &c., promettoit bien de ne pas se perdre dans la foule des prêtres du Seigneur, quand l'orage, grondant sur le sanctuaire, en disperseroit les ministres.

AUGIAS, roi de l'Elide, convint avec Hercule de lui donner la dixième partie de son bétail, pour nettoyer ses étables, dont le fumier infectoit l'air. Hercule détourna, pour en venir à bout, les eaux du fleuve Alphée ; mais Augias refusant de lui donner la récompense dont ils étoient convenus, il le tua, & donna ses états à Philée son fils. L'étable d'Augias est devenue une espèce d'antonomase pour désigner un lieu difficile à nettoyer, un livre dont les fautes intarissables fatiguent & découragent la critique, &c.

AUGURELLI, (Jean-Aurelius) né à Rimini, professa avec succès les belles-lettres à Venise & à Trévise. Il se fit une réputation distinguée comme poète, quoiqu'il manquât d'enthousiasme & de chaleur. Il se mêloit aussi d'alchimie, & a célébré la pierre philosophale

par un poème intitulé : *Chrysopeia*. Léon X, à qui il le présenta, lui donna (dit-on) une grande & belle bourse vide, en lui disant : *Celui qui sait faire l'or, n'a besoin que d'un endroit pour le mettre*. Il mourut à Trévise, vers 1515, âgé de 82 ans. Ses *Poésies* parurent à Véronne en 1491, in-4°, & à Venise, 1505, in-8°. Ce sont des élégies, des vers iambes & des odes. Sa *Chrysopeie* est la meilleure de ses pièces. On a aussi de lui des *Harangues* éloqu岸tes, & d'une bonne latinité, mais verbeuses & trop dénuées de choses. Jules Scaliger les a jugées trop sévèrement. Paul-Jove disoit d'Angurelli, qu'il avoit un grand génie dans un petit corps.

AUGUSTE, (Caius Julius César Octavianus) fils d'Octavius, édile du peuple, & d'Accia, fille de Julie, sœur de Jules-César, naquit à Rome l'an 63 avant J. C. Il n'avoit que 4 ans lorsqu'il perdit son père, & 18 seulement lorsque César fut assassiné au milieu du sénat. Il étoit alors à Apollonie en Grece : il partit sur le champ, pour aller recueillir la succession de son grand-oncle, qui l'avoit fait son héritier, & l'avoit adopté pour son fils. Il s'attacha les sénateurs par ses souplesses, & la multitude par des libéralités, des jeux & des fêtes. Le sénat, qui vouloit l'opposer à Antoine, déclaré ennemi de la république, lui fit élever une statue, & lui donna la même autorité qu'aux con-

(*) Voyez les *Journ.* du 15 février 1791, pag. 267. — 1 juillet 1789, pag. 321. C'est par inattention que nous avons transcrit, sans la condamner, l'expression suivante. *Au nom de la société entière*, qui est le pur richérisme, pag. 327.

uls. Octave s'en servit heureusement. Antoine fut défait à la bataille de Modene, & les deux consuls Hirtius & Panfa, qui commandoient l'armée, ayant péri dans cette journée, Octave resta seul à la tête des troupes. Panfa mourant déclara au jeune général le dessein du sénat, qui étoit d'affoiblir Octave & Antoine l'un par l'autre, & de confier ensuite l'autorité aux partisans de Pompée. Il commença dès-lors à négocier avec son rival, devenu plus fort, depuis que Lepidus s'étoit joint à lui. Ces trois généraux eurent une entrevue, dans laquelle ils firent cette ligue, connue sous le nom de *Triumvirat*, & convinrent de partager entr'eux toutes les provinces de l'empire, & le pouvoir suprême pendant 5 ans, sous le titre de *Triumvirs réformateurs de la république, avec la puissance consulaire*. Ces réformateurs jurèrent en même tems la perte de tous ceux qui pouvoient s'opposer à leurs projets ambitieux. On disputa long-tems sur ceux qui devoient être pros crits. Ils s'abandonnerent enfin l'un à l'autre leurs amis & leurs parens. La tête de Cicéron, à qui Octave devoit beaucoup, & qu'il avoit accablé de caresses, fut donnée en échange de celles de l'oncle d'Antoine & du frere de Lepidus. Ce traité de sang fut cimenté par une promesse de mariage entre Octave & Clodia, belle-fille d'Antoine. Les tyrans conjurés arrivent à Rome, affichent leur liste de proscriptions, & la font exécuter. Il y eut plus de 300 sénateurs & plus de 2000 chevaliers massacrés. Des fils livrerent leurs

peres aux bourreaux, pour profiter de leur dépouille. Octave ne fut pas le moins barbare des trois. Un citoyen qu'on menoit au supplice par son ordre, lui demanda de faire au moins accorder à son cadavre les honneurs de la sépulture : *Ne t'en inquiete pas* (lui répondit le bourreau, appelé depuis Auguste), *les corbeaux en auront soin...* Antoine & Octave ayant assouvi leur rage à Rome, marcherent contre Brutus & Cassius, meurtriers de César, qui s'étoient retirés en Macédoine. Ils leur livrerent bataille dans la plaine de Philippes. Brutus remporta un avantage considérable sur les troupes d'Octave, qui ce jour-là étoit au lit, pour une maladie vraie ou feinte. Antoine répara le désordre, & s'étant joint à Octave, ils battirent Brutus, qui se tua la nuit d'après ce second combat. Octave, s'étant fait apporter la tête de ce dernier soutien de la république, l'accabla d'outrages, & la fit embarquer pour Rome, avec ordre de la jeter aux pieds de la statue de César. Il ajouta à cette basse vengeance, celle de faire mourir les prisonniers les plus distingués, après les avoir insultés. Ce barbare revint en Italie, pour distribuer aux soldats vétérans, les terres qu'on leur avoit promises en récompense de leurs services. A cet effet, il fit dépouiller les habitans des plus beaux pays de l'Italie. Cette tyrannie souleva tout le monde. Octave emprunta, pour faire cesser le cri universel; mais ces emprunts ne suffisant point, il ferma les oreilles à l'indignation publique, & ne les ouvrit plus

qu'aux louanges de Virgile, qui, pour quelques arpens de terre qui ne lui furent point ravis, mit Octave au-dessus de tous les héros. Fulvie, femme d'Antoine, voulant faire revenir à Rome son mari, retenu en Egypte dans les liens de Cléopâtre, remua contre Octave, qui, pour s'en venger, répudia Clodia sa fille, & la força elle-même de sortir d'Italie. Lucius, son beau-frere, qui avoit pris les armes à la sollicitation de cette femme audacieuse, fut vaincu & fait prisonnier par Octave. Antoine quitta alors sa maîtresse, pour mettre une digue aux progrès de son compétiteur. La mort de Fulvie renoua leurs liens, & l'amant de Cléopâtre se détermina à épouser Octavie, sœur d'Octave. Ils se partagèrent ensuite l'empire du monde; l'un eut l'Orient, & l'autre l'Occident. Octave, après avoir chassé de Sicile le jeune Pompée, voulut réunir l'Afrique à sa portion; il en dépouilla Lepidus, qu'il exila, & à qui il ne laissa que le titre de grand-pontife. Son pouvoir fut sans bornes à Rome, depuis ses victoires sur ces deux Romains. On lui décerna les plus grands honneurs, qu'il n'accepta qu'en partie. Il abolit les taxes imposées pendant les guerres civiles. Il établit un corps de troupes, chargées d'exterminer les brigands qui infectoient l'Italie. Il décora Rome d'un grand nombre d'édifices pour l'utilité & pour l'agrément. Il distribua aux vétérans les terres qu'on leur avoit promises, n'employant cette fois-ci que des fonds appartenans à la république. Il fit brûler, dans la place publique, des let-

tres & d'autres écrits de plusieurs sénateurs, trouvés dans les papiers du dernier Pompée, & dont il auroit pu se servir contre eux. Le peuple Romain, transporté de l'idée d'être heureux, que ces actions d'Octave lui faisoient naître, le créa tribun perpétuel. Le refus que fit Antoine de recevoir sa femme Octavie, joint à d'autres motifs, ralluma la guerre. Elle fut terminée après quelques petits combats, par la bataille navale d'Actium, l'an 31 avant J. C. Cette journée donna à Octave l'empire du monde. Sa clémence envers les officiers & les soldats, à qui il fit grace, auroit fait beaucoup d'honneur à son caractère, si les cruautés de sa vie passée ne l'avoient fait attribuer à sa politique. Octave fut cruel, lors de la proscription, & après la bataille de Philippes, parce qu'il n'étoit pas encore le maître, & qu'il vouloit l'être; & clément après celle d'Actium, parce qu'étant parvenu par cette journée au plus haut degré de puissance, il falloit la conserver par la douceur. Octave s'avança ensuite vers Alexandrie, la prit, fit grace aux habitans, & permit à Cléopâtre de faire de magnifiques funérailles à Antoine, dont il pleura la mort, quoiqu'il dût être charmé intérieurement d'être délivré d'un si puissant ennemi. Le vainqueur, de retour à Rome, l'an 29 avant J. C., eut l'honneur de trois triomphes différens: l'un pour une victoire sur les Dalmates, dans laquelle il reçut une blessure dangereuse; l'autre pour la bataille d'Actium; & le troisième pour celle d'Alexandrie. On vit dans ce triomphe le portrait de

Cléopatre mourante, qu'Octave destinoit à être attachée derrière son char, si elle ne s'étoit fait mordre par un aspic. On ferma le temple de Janus, qui depuis 205 ans avoit toujours été ouvert. On conféra le titre d'Empereur à perpétuité à celui qui avoit fait couler des flots de sang pour en obtenir le pouvoir. On multiplia les jeux & les fêtes en son honneur. On lui éleva des temples & des autels. Le sénat lui donna le nom d'Auguste. On dit que cet empereur vouloit renoncer à l'empire, & qu'ayant consulté Agrippa & Mécène, le premier le lui conseilla, & le second l'en détourna. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste proposa au sénat de se démettre de la souveraine puissance, qu'on le pria de garder : mais ce n'étoit qu'un jeu de sa politique. « Syl-
 » la, homme emporté, mena
 » violemment les Romains à la
 » liberté (dit un auteur mo-
 » derne); Auguste, tyran rusé,
 » les conduisit doucement à la
 » servitude. Pendant que la ré-
 » publique sous Sylla reprenoit
 » des forces, tout le monde
 » crioit à la tyrannie; & pen-
 » dant que sous Auguste la ty-
 » rannie se fortifioit, on ne
 » parloit que de liberté ». Il fut surnommé le *Pere de la patrie*. On remarque que presque tous les surnoms donnés aux princes par la flatterie, sont des antiphrases ou des contre-vérités. « Au sein de la corruption, dit
 » un philosophe, où les Ro-
 » mains étoient parvenus, le
 » sentiment de la liberté & celui
 » de l'esclavage n'existoient
 » plus. L'effort des ames se bor-
 » noit à demander *panem & cir-*

censes. Le spectacle d'une
 » danseuse ou de quelque far-
 » ceur remplissoit mieux les
 » vœux du public que la prof-
 » périté de l'état & le salut des
 » citoyens ». Revêtu de la
 » dignité de grand-pontife, 8 ans
 » avant J. C., il fit brûler les
 » livres des Sibylles, peut-être
 » parce qu'ils contenoient des
 » choses qu'il interprétoit à son
 » désavantage, & corrigea dans le
 » calendrier quelques erreurs que
 » Jules-César avoit laissé subsister
 » (*Voy. Macrobe, l. 1, c. 14*).
 » C'est alors qu'il donna son nom
 » au mois appelé auparavant *Sex-*
 » *tilis*, nommé depuis *Augustus*.
 » Enfin, après avoir fait des loix
 » bonnes ou mauvaises, & sup-
 » primé les abus, ou ce qu'il
 » croyoit tel, il associa Tibère à
 » l'empire (choix qui suffiroit seul
 » pour rendre sa mémoire odieu-
 » se), & mourut à Nole, âgé
 » de 76 ans, l'an 14e. de Jesus-
 » Christ. Sur le point d'expirer,
 » il dit à ses amis, « qu'il avoit
 » trouvé Rome bâtie de bri-
 » ques, & qu'il la laissoit bâtie
 » de marbre ». S'il avoit été
 » bon politique & vrai philoso-
 » phe, il eût senti que c'étoit
 » là-même un symptôme de sa
 » décadence. Se sentant défaillir
 » de plus en plus, il demanda un
 » miroir, se fit peigner, trouvant
 » ses cheveux trop négligés, &
 » se fit raser la barbe. Après
 » quoi, il dit à ceux qui étoient
 » autour de son lit : *N'ai-je pas*
 » *bien joué mon rôle ?* On lui
 » répondit qu'oui. — *Battez donc*
 » *des mains*, répliqua-t-il, *la*
 » *piece est finie*. Tant il est vrai
 » que les sages & les héros du
 » monde regardent eux-mêmes le
 » tableau de leurs actions comme
 » une farce qui finit avec eux!

Outre les vices que nous venons de relever dans cet heureux tyran, & que ses dernières années ont en partie fait oublier, on lui reproche de s'être livré à la volupté & aux caprices de Livie son épouse, qui le tournoit à son gré. Le siècle d'Auguste est compté parmi ceux qui ont fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Ce qui prouve bien la vérité de l'observation de J. J. Rousseau, que les lettres n'adouciſſent pas les mœurs & ne les rendent pas plus honnêtes. Virgile, Horace, Ovide, Properce, &c., fleurirent dans cet âge célèbre. Les deux premiers reçurent de lui des récompenses, & les payèrent par des flatteries les plus outrées & les plus basses.

AUGUSTE, duc de Brunswick & de Lunebourg, cultiva & protégea les lettres, & mourut en 1666 à 87 ans. Il est auteur de plusieurs ouvrages, & entr'autres d'une *Harmonie évangélique*, en allemand, estimée par les Protestans. *La Stéganographie*, qui parut sous le nom de *Gustave Selenus*, Lunebourg, 1624, in-fol., est aussi de lui.

AUGUSTE I & AUGUSTE II, rois de Pologne. Voy. FRÉDÉRIC-AUGUSTE I, & FRÉDÉRIC-AUGUSTE II.

AUGUSTIN, *Aurélius Augustinus*, (S.) né à Tagaste en 354, de Patrice & de Monique, étudia d'abord dans sa patrie, ensuite à Madaure & à Carthage. Ses mœurs se corrompirent dans cette dernière ville, autant que son esprit s'y perfectionna. Il eut un fils nommé Adeodat, fruit d'un amour criminel; mais né avec le génie

de son pere. La secte des Manichéens fit d'Augustin un prosélyte, qui en devint bientôt un apôtre. Il professa ensuite la rhétorique à Tagaste, à Carthage, à Rome, à Milan, où le préfet Symmaque l'envoya. Ambroise étoit alors évêque de cette ville. Augustin, touché de ses discours & des larmes de Monique sa mere, pensa sérieusement à quitter le dérèglement & le manichéisme. Il fut baptisé à Milan, à la Pâque de 387, dans la 32e. année de son âge. Il renonça dès-lors à la profession de rhéteur, & se borna à celle d'observateur exact de l'Evangile. De retour à Tagaste, il se consacra au jeûne, à la priere, donna ses biens aux pauvres, forma une communauté avec quelques-uns de ses amis. Quelque tems après, s'étant rendu à Hyppone, Valere, qui en étoit évêque, le fit prêtre malgré lui, au commencement de l'an 391. Il lui permit, par un privilège singulier & inouï jusqu'alors en Afrique, d'annoncer la parole de Dieu. L'année suivante, Augustin confondit Fortunat, prêtre Manichéen, dans une conférence publique, & avec d'autant plus de succès, qu'il avoit connu le tort & le foible de cette secte. Un an après, en 393, il donna une explication si savante du *Symbole de la foi*, dans un concile d'Hyppone, que les évêques pensèrent unanimement qu'il méritoit d'être leur confrere. Un autre concile, convoqué en 395, le donna pour coadjuteur à Valere dans le siege d'Hyppone. Ce fut alors qu'on vit éclater toutes les vertus & tout le génie d'Augustin. Il étai

blit dans sa maison épiscopale une société de clercs, avec lesquels il vivoit. Il s'appliqua de plus en plus à confondre l'erreur. Félix, Manichéen célèbre, du nombre de leurs élus (c'est-à-dire, de ceux qui se fouilloient de toutes les abominations de la secte), vaincu dans une conférence publique, abjura bientôt sa doctrine entre les mains de son vainqueur. Augustin ne fit pas moins admirer sa pénétration & son éloquence, dans une conférence des évêques catholiques & donatistes à Carthage, en 411. Il y déploya son zèle pour l'unité de l'Eglise, & le communiqua à tous ses collègues. Les livres de *Civitate Dei*, ne tarderent pas à paroître. La philosophie, l'érudition, une logique exacte, la religion, la piété, tout se trouve réuni dans ce grand ouvrage. Il l'entreprit pour répondre aux plaintes des Païens, qui attribuoient les irruptions des Barbares & les malheurs de l'empire, à l'établissement de la religion chrétienne, & à la destruction des temples. On a vu un empirique prétendre que cet ouvrage admirable avoit été tiré des livres de Varron, & que ces livres avoient été brûlés par ordre d'un pape, pour cacher le plagiat d'Augustin; mais ce conte absurde, démenti par la nature de l'ouvrage, ne peut nuire qu'à son auteur (*Voy. le Naudeana*). L'an 418, il y eut un concile général d'Afrique à Carthage contre les Pélagiens; Augustin, qui avoit déjà réluté leurs erreurs, dressa neuf articles d'anathèmes, & montra un zèle si ardent contre cette hérésie per-

nicieuse, que la postérité lui a donné le titre de *Docteur de la Grace*. Consumé de travaux & d'austérités, il mourut en 430, à l'âge de 76 ans, dans la ville d'Hyppone, assiégée depuis plusieurs mois par les Vandales. Ce grand homme vivoit, pour ainsi dire, des succès de la religion & de la gloire de l'Eglise; c'étoit là la seule mesure de sa joie, comme les malheurs de l'Eglise étoient pour lui la seule source de chagrin & d'une tristesse profonde: *Dominicis lucris gaudens & damnis mœrens*. Possidonius, évêque de Calame, son ami intime, écrivit sa Vie. Dans la pépinière des grands hommes que nourrissoit alors l'Eglise d'Afrique, il n'y en eut point qui eût un nom aussi célèbre qu'Augustin. Son historien compte 1030 de ses ouvrages, en y comprenant ses Sermons & ses Lettres. On remarque dans tous un génie vaste, un esprit pénétrant, une mémoire heureuse, une force de raisonnement admirable, un style énergique, malgré les mots impropres & barbares dont il se sert quelquefois. Les pointes & les jeux de mots dont il est semé, sur-tout dans ses Homélies, ont fait sentir combien il étoit au-dessous de la plupart des Peres pour l'éloquence. Il s'arrête sur des détails de peu de conséquence, commente des nombres & des mesures, dont le résultat ne peut présenter rien de solidement instructif; ce qui a fait dire à Calvin, qui respectoit d'ailleurs ce Pere plus qu'tous les autres (parce qu'il le voyoit très-mal-à-propos favorable à son système de prédestination), *in scrutandis numeris*

curiosior est Augustinus. Il est admirable dans quelques morceaux particuliers; mais il fatigue par ses antitheses, quand on le lit de suite. On a donné plusieurs éditions particulières & générales de ses ouvrages, parmi lesquelles on distingue celle d'Anvers, 1574, & celle des bénédictins de la congrégation de St. Maur, en 11 vol. in-fol., qui se relie en 8, & qui parurent successivement depuis 1679 jusqu'en 1700. Celle-ci est aujourd'hui la plus estimée; on lui reproche néanmoins des fautes, dont quelques-unes sont de conséquence. Elle fut entreprise par le conseil du docteur Antoine Arnauld, & fut confiée à D. Blampin, D. Mabillon, son confrere, mit, du soir au matin, l'Épître dédicatoire en l'état où nous l'avons: ce n'est pas un des moindres morceaux de cette édition, qui a été réimprimée à Amsterdam en 1703, avec des notes de J. le Clerc, très-injurieuses au St. Docteur. Le Ier. volume renferme les ouvrages qu'Augustin composa avant que d'être prêtre, avec ses *Rétractations* & ses *Confessions*, qui sont comme la préface de cet immense recueil. Les *Confessions* ont été traduites par Arnauld d'Andilli & Dubois, in-8^o & in-12. L'abbé Grou, dans la *Morale tirée des Confessions de S. Augustin*, à Paris, 1786, 2 vol. in-12, a bien fait sentir la profonde sagesse de ce livre. C'est celui de tous ses ouvrages, si on excepte ses *Soliloques*, qui est le plus empreint de cette piété vive & sincère, pleine d'onction & de feu, qui fait le caractère de la sainteté d'Augustin. Le IIe. est occupé

par ses Lettres, disposées selon l'ordre chronologique, depuis l'an 386, jusqu'à sa mort en 430. Il y en a en tout CCLXX, qui forment une collection précieuse pour ceux qui s'appliquent à l'histoire, au dogme, à la morale, à la discipline de l'Église. Dubois les a traduites en françois, en 6 vol. in-8^o. & in-12, avec beaucoup d'élégance. Ces deux premiers volumes ayant été réimprimés avec quelques changemens, les curieux en recherchent la première édition. Le IIIe. est consacré à ses *Traités sur l'Écriture*. Le IVe., à son *Commentaire sur les Psaumes*, plus allégorique que littéral. Le Ve., à ses *Sermons*. Le VIe., à ses *Ouvrages dogmatiques*, sur divers points de morale & de discipline. Le VIIe., à l'ouvrage de la *Cité de Dieu*, son chef-d'œuvre: traduit en françois par Lombert, en 2 vol. in-8^o, ou 4 vol. in-12. Le VIIIe., à ses *Traités* contre différens hérétiques. Le IXe., à ceux contre les Donatistes. Le Xe., à ses *Traités* contre les Pélagiens. Le dernier, à sa Vie, traduite en latin sur le françois de M. de Tillemont. On a imprimé un *Appendix* à Anvers, 1703, in-fol. Eugypius a donné, *Thesaurus ex Sti. Augustini operibus*, Bâle, 1542, 2 tom. en un vol. in-fol., qui n'est pas commun. St. Augustin fait éclater beaucoup de modération à l'égard des auteurs qu'il combat; mais la manière pleine de force dont il attaque les erreurs, a donné quelquefois à son triomphe une étendue où les droits de la vérité ont paru compromis. Plusieurs théologiens ont cru que son zèle pour

la saine doctrine lui avoit quelquefois fait perdre de vue ce milieu si difficile à déterminer avec précision, qui se tient à une distance égale des extrêmes. Cependant les principes qu'il a établis contre les erreurs des Pélagiens, savoir : l'existence & les effets du péché originel, & la nécessité de la grace, même pour le commencement des bonnes œuvres, sont regardés par l'Eglise comme des dogmes incontestables; & c'est à cet égard que ses écrits passent pour être dépositaires de la doctrine catholique. Ceux qui ont osé attribuer à ce Pere une espece d'infailibilité, sont réfutés par lui-même; car dans plus d'un endroit il approuve qu'on doute de la vérité de ses assertions; & ceux qui ont avancé que tous ses écrits avoient la sanction de l'Eglise, sont en opposition avec la déclaration formelle de Célestin I, & d'Innocent XII (*Voyez SADOLET, CÉLESTIN I*). C'est aussi une exagération blâmable de dire que *S. Augustin a été le plus illustre & le plus savant des Peres de l'Eglise*. Il est sûr qu'il n'étoit pas fort habile dans les langues, & qu'il avoit moins lu les anciens que St. Jérôme, St. Basile, & d'autres Peres. Il n'avoit ni la pureté de langage, ni l'élégance, ni l'énergie de Tertulien, de St. Cyprien, de St. Jérôme, &c. Il a certainement illustré l'Eglise; mais Athanase, martyr de la divinité de J. C.; Chrysostome, le plus éloquent des Peres Grecs; Léon, aussi grand pontife que grand homme, écrivain solide, judicieux, plein de dignité & de graces, &c., lui ont fait autant d'hon-

neur qu'Augustin. Berti, dans la *Vie* de ce Pere, lui attribue la composition du *Te Deum*, conjointement avec S. Ambroise, cantique admirable, dont le célèbre Atterburi mettoit l'énergique simplicité au-dessus de toutes les fleurs de la poésie & de la rhétorique. *Voyez AMBROISE*.

AUGUSTIN, (St.) premier archevêque de Cantorbery, fut envoyé par St. Grégoire-le-Grand, en 596, prêcher le christianisme en Angleterre, qui le regarde comme son apôtre. Ce pontife lui associa, pour cette mission, quelques bénédictins du monastere de Saint-André de Rome, dont il étoit prieur. Augustin convertit l'année d'après Ethelbert, roi de Kent, qui lui donna un établissement à Cantorbery. Il passa ensuite en France pour y être consacré évêque, & conférer sur divers articles avec les prélats de ce royaume. A son retour il baptisa plus de dix mille personnes, le jour de Noël. Le christianisme se répandant de plus en plus, le pape établit plusieurs nouveaux évêchés, dont il le fit métropolitain, avec l'usage du *Pallium*. La rapidité de ces conversions étoit non-seulement l'effet du zèle du S. Missionnaire & du spectacle de ses vertus, mais encore celui des merveilles que Dieu opéroit par son ministère. Le bruit s'en répandoit dans toute l'Europe: & S. Grégoire lui donna à cette occasion des avis d'autant plus remarquables, qu'ils servent à constater la notoriété & la certitude de ces merveilles. « Prenez garde, lui disoit-il, de tomber dans l'orgueil & la

» vaine gloire, à l'occasion des
 » miracles & des dons célestes
 » que Dieu fait éclater au mi-
 » lieu de la nation qu'il a choi-
 » sie. Parmi les choses que vous
 » faites à l'extérieur, ayez soin
 » de vous juger vous-même
 » intérieurement. Tâchez de
 » bien comprendre ce que vous
 » êtes personnellement, &
 » quelle est l'excellence de la
 » grace accordée à un peuple,
 » pour la conversion duquel
 » vous avez reçu le pouvoir
 » de faire des miracles. Ayez
 » toujours devant les yeux les
 » fautes que vous pouvez avoir
 » commises par paroles ou par
 » actions, afin que le souvenir
 » de vos infidélités étouffe les
 » mouvemens d'orgueil qui
 » voudroient s'élever dans vo-
 » tre cœur. Au reste, vous
 » devez vous persuader que le
 » don des miracles que vous
 » recevez ou que vous avez
 » déjà reçu, est une faveur
 » accordée non à vous, mais
 » à ceux dont Dieu veut le
 » salut. Quelques écrivains
 » Protestans, tels que Rabin de
 » Thoiras, ont cru que leur haine
 » contre la religion catholique,
 » les dispensoit d'être justes en-
 » vers celui qui l'avoit établie en
 » Angleterre. Ils ont parlé d'Aug-
 »ustin d'une manière injurieu-
 »se; ils ont calomnié son caracte-
 »re, ses actions & ses vues.
 » Mais laissant à part ses lumie-
 »res & ses vertus, il a pour lui
 » les faits qui feront son éloge
 » au jugement même de la phi-
 »losophie. « On ne peut qu'avoir
 » la plus haute idée de Saint
 » Augustin & de ses coopéra-
 » teurs, dit un historien mo-
 » derne, lorsqu'on examine
 » le merveilleux changement

» qu'ils opérèrent en Angle-
 » terre. Avant l'arrivée des
 » saints missionnaires, les An-
 » glois étoient livrés à toutes
 » sortes de vices, & plongés
 » dans la plus grossière igno-
 » rance. Ce qui prouve sur-tout
 » cette ignorance, c'est que
 » quand ils débarquèrent dans
 » la Bretagne, ils ne connois-
 » soient point l'usage des let-
 » tres, & que tout le progrès
 » qu'ils firent dans les sciences
 » jusqu'au tems de S. Augustin,
 » se borna à emprunter l'al-
 » phabet des Irlandois. Les
 » Northumbres, selon Guil-
 » laume de Malmesbury, ven-
 » doient leurs enfans comme
 » esclaves, inhumanité qu'on
 » ne trouve point dans les ne-
 » gres d'aujourd'hui. Mais la
 » lumiere de l'évangile n'eut
 » pas plutôt brillé aux yeux
 » de ces peuples, qu'ils de-
 » vinrent des hommes nou-
 » veaux & de vrais disciples
 » du Sauveur. Frappés de la
 » vie angélique de leurs apô-
 » tres, ils se portèrent avec
 » ardeur à l'imitation de leur
 » détachement du monde, &
 » de leur zèle pour la pratique
 » des conseils. Les nobles &
 » les princes bâtirent des égli-
 » ses & des monastères qu'ils
 » dotèrent richement. On
 » ignore l'année précise de la
 » mort de S. Augustin. Il mou-
 » rut le 26 mai, selon les uns,
 » en 607; selon d'autres en 604.
 » Warthon, dans son *Anglia
 » sacra*, prouve cette dernière
 » date par plusieurs autorités.

AUGUSTIN, (Antoine)
 auditeur de Rote, évêque d'A-
 lise, puis de Lérida, & enfin
 archevêque de Tarragone, na-
 quit à Sarragosse de parens

illustres, l'an 1516, & mourut dans son siege archiepiscopal l'an 1586, à l'âge de 70 ans. Il se trouva au concile de Trente en 1562, & s'y distingua beaucoup. Paul III, Jules III, Paul IV, Philippe II, roi d'Espagne, l'honorèrent de leur estime & de leur confiance. » Jamais, dit un auteur, personne ne ne fit paroître dans toute la » conduite de sa vie, plus d'in » tégrité, plus de constance, & » plus de grandeur d'ame que » cet illustre archevêque. Il vi » voit dans une abstinence & » une chasteté exemplaire, & » distribuoit ses biens aux pau » vres avec tant de libéralité, » qu'après sa mort on ne trouva » pas dans ses coffres de quoi » l'enterrer suivant sa qualité ». Ses lumieres égaloient ses vertus. Il nous reste de lui plusieurs ouvrages, dont on peut voir le caractère à la fin de l'édition *De emendatione Gratiani*, in-8°, 1672, donnée par Baluze, avec des notes : livre savant, profond & nécessaire aux jurisconsultes. L'édition originale de Tarragone, in-4°, 1587, est fort recherchée. On a encore de lui : I. *Antiquæ Collectiones Decretalium*, Paris, 1621, in-fol. avec des notes estimées. II. Cinq livres des *Constitutions de l'église de Tarragone*, en latin, imprimées dans cette ville, chez Mey, en 1580, in-4°. Cet ouvrage est fort recherché, de cette édition. III. *Canones Penitentiales*, imprimé chez le même deux ans après, in-4°. Ce livre est rare. IV. Ses *Dialogues sur les Médailles*, publiés à Tarragone en 1587, in-4°, en espagnol, le sont encore davantage. Il y en a plusieurs tra-

ductions italiennes, in-4°, & in-fol, & une latine 1617, in-fol. Il faut prendre la Traduction italienne, in-4°, pour avoir les médailles des Dialogues 3 à 8, parce qu'elles ne sont pas dans l'édition de 1587. Etienne Baluze en a donné une édition avec des notes. V. *Epitome Juris Pontificis*, tom. I, à Tarragone, 1587; tom. II & III, Rome 1611, in-fol. VI. *De propriis nominibus Pandectarum Florentinarum*, Tarragone, 1579, in-fol. très-rare. L'édition qui porte sur le titre *Barcinone*, 1592, est la même. Tous les savans de son tems ont rendu justice à son profond savoir, même ceux dont l'égoïsme & les prétentions pouvoient voir de mauvais œil la gloire dont il se couvroit. Vossius disoit tout uniment, que c'étoit un des plus grands hommes du monde. Il admiroit surtout les notes sur Festus. Celles qu'il fit sur Varron, ne furent pas moins applaudies. « Vous » excellez, lui écrivoit Paul » Manuce, dans la belle littérature ; & si je suis quelque » chose à l'égard des autres, » étant comparé à vous je ne » suis rien ». Le seul Fra-Paolo, moine vain & ambitieux, osa dire qu'il n'étoit pas versé dans l'histoire ecclésiastique : cet apostat en froc, qui travailloit alors à introduire le luthéranisme à Venise, vouloit par-là affoiblir les preuves que les écrits de l'illustre archevêque fournissoient contre les novateurs. André Schott a publié son *Eloge*, Anvers, 1586, qui a été inséré dans l'édition des *Dialogues*, avec des notes par Etienne Baluze.

AUGUSTIN, (Léonard) ou plutôt **AGOSTINI**, né dans l'état de Sienne au XVIIe. siècle, vieillit parmi les antiques, où il prit un goût exquis, & joignit l'esprit à l'érudition. Son ouvrage intitulé : *Le Gemme antiche figurate*, a été imprimé & traduit plusieurs fois ; la 1re. édition fut donnée à Rome, en 1657 & 1669, 2 vol. in-4°. La 2me. dans la même ville, en 1686. Celle-ci, préférable à la première pour l'ordre, lui est inférieure pour la beauté des planches, qui furent gravées par Jean-Baptiste Gallestruzzi, dessinateur & graveur habile. Ce Recueil fort estimé, ainsi que le Discours préliminaire qui le précède, a été redonné au public par Maffei, en 1707, 4 vol. in-4°. Gronovius l'a traduit en latin, & on fit deux éditions de cette traduction : l'une à Amsterdam en 1685, recherchée ; & l'autre à Franeker en 1694, beaucoup moins belle que la précédente.

AUGUSTIN PATRICE PICCOLOMINI. Voyez **PATRICE**, Patricius (Augustin Piccolomini).

AUGUSTULE, fils d'Oreste, patrice & général des armées romaines dans les Gaules. Romulus Augustus étoit son vrai nom ; mais presque tous les auteurs lui ont donné celui d'*Augustulus*, soit par dérision, soit à cause de sa jeunesse. Oreste son pere, ayant excité une révolte en 475, aima mieux faire proclamer son fils empereur, que de prendre pour lui-même le sceptre. Odoacre, roi des Hérules, appelé par la noblesse romaine, fit périr Oreste, dépouilla son fils

des marques impériales, l'exila dans la Campanie, avec un revenu de 6000 liv. d'or, & se rendit souverain de l'Italie sous le titre de roi. Ce fut ainsi que finit l'empire d'Occident. Rome fut obligée de se soumettre à un prince d'une nation barbare, & dont le nom étoit une insulte dans les tems florissans de la république. Cette révolution arriva l'an 476 de J. C., 507 après la bataille d'*Actium*. On a regardé comme une singularité, que le dernier empereur ait été appelé *Auguste* comme le premier, & que son prédécesseur ait porté le nom de Jules.

AUHADI-MARAGAH, un des plus célèbres mystiques Mahométans, mit en vers persans le livre intitulé : *Giam-Giam*, production qui est comme l'élixir de la spiritualité musulmane. Il vécut dans la pauvreté, & mourut assez riche des libéralités de l'empereur des Tartares, l'an 1319 de J. C. Son sépulcre est en grande vénération à Ispahan, quoiqu'il ce poète mystique ait fait aussi des ouvrages de galanterie.

AVICENNE, philosophe & médecin arabe de Bochara en Perse, naquit l'an 980 de J. C. avec des dispositions si heureuses, qu'à l'âge de 10 ans il favoit l'Alcoran par cœur. Il apprit les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques & la médecine, avec la même facilité. Il s'adonna ensuite à la théologie, & commença par la métaphysique d'Aristote. Il lut, dit-on, 40 fois, sans l'entendre ; & il n'est pas encore bien décidé s'il l'a entendu plus tard, quoiqu'il en ait paru persuadé. Ses études furent finies

dès l'âge de 18 ans. Il fut ensuite médecin & vifir du sultan Cabous. Il mourut de ses débauches, l'an 1036 de J. C., le 56e. de son âge. Nous avons de lui plusieurs ouvrages de médecine & de philosophie, imprimés d'abord à Rome en arabe, l'an 1593, in-fol. Ils ont été traduits en latin, à Venise, 1564, 2 vol. in-fol., de même en 1595 & 1608. Il y en a une traduction de Vopiscus-Fortunatus, Louvain, 1658, in-fol.; & ils ont été commentés par différens auteurs. On y remarque quelques observations utiles, au milieu de beaucoup de minuties.

AVIENUS, (Rufus Festus) poète latin, florissoit sous Théodose l'ancien. On a de lui une *Traduction en vers des Phénomènes d'Aratus*, Venise, 1599, in-fol.; de la *Description de la Terre, de Denis d'Alexandrie*; & de quelques *Fables d'Esopé*, fort au-dessous de celles de Phèdre, pour la pureté & les graces du style. On trouve sa *traduction d'Esopé en vers élégiaques dans le Phèdre de Paris*, 1747, in-12. Il avoit mis aussi en vers iambes tout Tite-Live, travail ridicule de son tems, mais qui à présent pourroit suppléer en partie à ce qui nous manque de cet historien.

AVILA, (Louis d') gentilhomme Espagnol, natif de Placentia, fut commandeur dans l'ordre d'Alcantara, & général de la cavalerie pour Charles-Quint, au siege de Metz en 1552. Il a écrit des *Mémoires historiques* de la guerre de cet empereur contre les Protestans d'Allemagne, imprimés pour la première fois en espagnol l'an 1546, & traduits depuis en latin & en françois. On a encore de

lui des *Mémoires de la guerre d'Afrique*.

AVILA, (Jean d') né dans un bourg de l'archevêché de Toledé, fut surnommé l'*Apôtre de l'Andalousie*. Dominique Soto fut son maître de philosophie à Alcalá. Après la mort de ses parens, il distribua tous ses biens aux pauvres. Il exerça le ministère de la prédication avec tant de zèle, qu'il opéra des conversions sans nombre. François de Borgia & Jean de Dieu lui durent la leur. Sainte Thérèse lui fut aussi redevable d'avoir décidé sa vocation. « On » peut le regarder, dit un agio- » graphe, comme le pere de » tant de Saints qui parurent » en Espagne dans le XVIe. » siecle. Il mérita par sa doctri- » ne, par son zèle & par ses » autres vertus, d'être l'édifica- » tion, le soutien & l'oracle de » l'église. C'étoit un génie uni- » versel, un directeur éclairé, » un prédicateur célèbre, un » homme révééré de toute l'Es- » pagne, connu de tout l'uni- » vers chrétien, un homme » enfin dont la réputation étoit » parvenue à un point, que les » princes se soumettoient à ses » décisions, & que les savans » lui demandoient le secours » de ses lumieres ». D'Avila passa les 17 dernières années de sa vie dans des infirmités continuelles & les douleurs les plus aiguës; il s'écrioit souvent: *Domine adauge dolorem sed adauge etiam patientiam* (Seigneur, augmentez mes douleurs, mais augmentez aussi ma patience). Il mourut le 10 mai 1569. On a de lui des *Lettres spirituelles* & des *Traitéts de piété*, traduits en françois par Arnauld d'Andilly. Louis de Grenade &

Louis Munnoz ont écrit sa Vie.

AVILA, (Sanche d') ainsi appelé de la ville de ce nom, en Espagne, qui fut son berceau l'an 1546, sortit d'une famille distinguée. Sa naissance & ses prédications, qui eurent un grand succès. Il fut confesseur de Ste. Thérèse. On lui donna l'évêché de Murcie ou de Carthagene, puis celui de Siguenza, & enfin de Placentia, où il mourut en 1626. Il a laissé des *Sermons*, des *Traitez de piété*, & les *Vies de S. Augustin & de S. Thomas*.

AVILA, (Sanche d') général Espagnol, célèbre dans les guerres des Pays-Bas. Il se distingua sur-tout sous Alexandre de Parme.

AVILA, (Gilles Gonzalès d') historiographe du roi d'Espagne pour la Castille, vit le jour dans la ville dont il portoit le nom, & mourut en 1658, âgé de plus de 80 ans. Il publia en Espagnol l'*Histoire des Antiquités de Salamanque*, le *Théâtre des Eglises des Indes*, &c.

AVILA. Voyez DAVILA.

AVILER, (Augustin-Charles d') naquit à Paris en 1653. Le goût de l'architecture l'engagea de s'embarquer à Marseille, pour aller perfectionner ses talens à Rome. La felouque sur laquelle il étoit monté, fut prise par des Algériens. Mené à Tunis, il donna le dessein de la superbe mosquée qu'on y admire. D'Aviler n'eut sa liberté que 2 ans après, & ne s'en servit que pour aller admirer & étudier les chef-d'œuvres de Rome. De retour en France, il éleva à Montpellier une porte magnifique, à la

gloire de Louis XIV, en forme d'arc-de-triomphe. Les états du Languedoc créèrent pour lui un titre d'*Architecte de la Province*, en 1693. Cet emploi l'engagea à se marier à Montpellier. Il y mourut en 1700, n'étant âgé que de 47 ans. On a de lui un *Cours d'Architecture*, 2 vol. in-4°, qui est estimé. Cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois à Paris & à La Haye, avec des augmentations. L'édition la plus belle & la plus complète, est celle de 1750 & 1755. Mariette y joignit plusieurs nouveaux dessins, & un grand nombre de remarques utiles. D'Aviler avoit auparavant traduit de l'italien, le VIe. livre de l'*Architecture de Scamozzi*.

AVIRON, (Jacques le Bathelier d') avocat au présidial d'Evreux, l'un des meilleurs jurisconsultes de son tems, composa, vers 1587, des *Commentaires sur la Coutume de Normandie*. Après sa mort, le premier président Groulard les ayant fait imprimer, sans mettre le nom de l'auteur à la tête, on crut qu'il vouloit se les attribuer, & on le lui reprocha. *Ce livre est tant beau*, dit-il, *qu'il ne peut être que l'œuvre de Jacques le Bathelier, ne connu sous autre nom*. Les *Commentaires d'Aviron* ont été réimprimés avec ceux de Berauld & de Godefroi, à Rouen, 1684, 2 vol. in-fol.

AVITUS, (Marcus Auxilius) natif d'Auvergne, d'une famille illustre, préfet du prétoire des Gaules sous Valentinien, maître de la cavalerie sous Maxime, se fit proclamer empereur à Toulouse en juillet 455, & repoussa les Van-

dales & les Sueves. Le général Ricimer, auquel il avoit donné sa confiance, parvint à une autorité si absolue, qu'il fit révolter l'armée à la tête de laquelle Avitus l'avoit placé. Ce prince étoit alors dans les Gaules; il passa en Italie pour se maintenir. Mais Ricimer l'ayant surpris dans Plaisance, le dépouilla de la pourpre impériale en octobre 456, après un règne de 14 mois. Il fut ordonné évêque de Plaisance; & comme il appréhendoit d'être tué par Ricimer, il résolut d'aller achever sa carrière en Auvergne: mais il mourut en chemin, & son corps fut apporté à Brioude.

AVITUS, (Sextus Alcius) neveu de l'empereur Avitus, fut élevé sur le siege de Vienne en Dauphiné, après la mort de S. Mammert. Son éminente vertu le fit respecter par Clovis, roi de France, & par Gondebaud, roi de Bourgogne, quoique le premier fût encore idolâtre, & que le second fût infecté de l'hérésie arienne. Ayant eu une conférence à Lyon avec les évêques Ariens, il les confondit & les réduisit au silence. Le roi de Bourgogne, qui étoit présent, fut si frappé du triomphe de la foi catholique, qu'il l'auroit embrassée, s'il n'eût craint de choquer ses sujets. Sigismond, fils & successeur de Gondebaud, fut plus courageux que son pere; il se rendit aux sollicitations de S. Avit, qui le pressoit d'abjurer l'arianisme. Lorsque ce prince eut trempé ses mains dans le sang de Sigeric son fils, que sa belle-mere avoit accusé d'un crime supposé, Avitus lui fit sentir toute l'indignité de sa conduite, & lui inspira des sentimens de

pénitence. Il présida, en 517, au célèbre concile d'Epaoné, où l'on fit quarante canons de discipline; puis à celui de Lyon en 525. Il se plaignit, au nom de toute l'église des Gaules, de ce que le concile de Palme s'étoit mêlé de juger le pape Symmaque, & dit: « Comme Dieu » nous ordonne d'être soumis » aux puissances de la terre, » aussi n'est-il pas aisé de com- » prendre comment le supé- » rieur peut être jugé par les » inférieurs & principalement » le chef de l'église ». Il mourut l'an 525, en odeur de sainteté. Il est nommé, le 5 février, dans le martyrologe romain. On l'honore, le 20 d'août, dans l'église collégiale de Notre-Dame de Vienne, où il fut enterré. Ses ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, en 1643, avec des notes, par le P. Sirmond. Son style est embrouillé, & défiguré par des pointes. Cependant la manière ferrée avec laquelle il presse les Ariens dans quelques-unes de ses lettres, doit nous faire regretter les autres ouvrages qu'il avoit composés contre ces hérétiques.

AULISIO, (Dominique) né à Naples en 1649, s'appliqua à l'étude des langues, des belles-lettres, du droit, de la médecine & de l'architecture; & mourut en 1717, après avoir enseigné le droit à Naples & gouverné l'école d'architecture militaire. Il étoit très-attaché aux sentimens & aux écrits de Platon, ce qui lui attira quelques disgraces. Ses écrits sont: I. *De gymnasi constructione*; II. *De mausolæi architectura*; III. *De Harmonia Timaica, & numeris medicis*, imprimés ensemble en un vol. in-4°, Na-

bles, 1694. IV. *Historia de ortu & progressu medicinae*. V. *Delle scuole sacre*, in-4°, 1723. Sa Vie se trouve à la tête de cet ouvrage. VI. *Des Commentaires sur les Pandect.* 3 vol. in-4°.

AULU-GELLE, (Aulus-Gellius) grammairien latin, florissoit à Rome, sa patrie, vers l'an 130 de J. C. & mourut au commencement du regne de Marc-Aurele. Il publia un ouvrage en XX livres, intitulé *Les Nuits Attiques*, qu'il nomma ainsi, parce qu'il l'avoit composé à Athenes pendant les longues soirées de l'hiver. C'est un recueil de beaucoup de matieres différentes. Il peut servir à éclaircir les monumens & les écrivains de l'antiquité: on y trouve quantité de fragmens des anciens auteurs. Le compilateur auroit dû se dispenser d'y entasser tant de remarques minutieuses de grammairre, & il auroit pu mettre plus de pureté & de clarté dans son style. « Ce n'est, dit un critique, qu'un grammairien de peu de goût, sans élévation, idolâtre des rides de l'antique, & qui, rempli de citations d'Ennius, de Caton-le-Censeur, de Claudius Quadrigarius, ne nomme pas une seule fois Horace, Tite-Live, ni Tacite ». Cette collection qu'Aulu-Gelle fit pour ses enfans, a eu plusieurs éditions. On estime celle du P. Proust, *ad usum Delphini*, Paris, 1680, in-4°; & celle de Leyde par Gronovius, 1706, in-4°. On a encore l'Elzévir, 1651, in-12. En 1776, il en a paru une traduction françoise par l'abbé de V... à Paris, 2 vol. in-12. La première édition de

l'original est de 1469, in-fol. AUMALE, (Claude de Lorraine d') étoit le 3e. fils de Claude de Lorraine, duc de Guise, qui vint s'établir en France. Il s'opposa aux Huguenots, & mourut en 1573. Son fils Charles fut un des plus zélés de la Ligue. Le parlement le condamna, comme d'intelligence avec les Espagnols, à être écartelé, en 1595. Il se retira à Bruxelles, où il mourut, en 1631, sans laisser d'enfans mâles.

AUMONT, (Jean d') se distingua dès sa jeunesse par sa bravoure, sous le maréchal de Brissac, en Piémont. Henri III le fit maréchal de France en 1579. Il se signala à la bataille d'Ivry, & mourut en 1595 à 73 ans, d'un coup de mousquet qu'il reçut à Comper, près de Rennes. Son courage soutint toutes les épreuves auxquelles on le mit; mais il étoit plus vaillant que rusé. Ses manieres dures & impolies, le faisoient passer à la cour pour un *franc Gaulois*; c'étoit d'ailleurs un sujet fidele, un citoyen zélé, un homme d'honneur, également ferme & habile. Il s'opposa, en 1588, à l'assassinat du duc de Guise, ordonné par Henri III, & fut d'avis qu'on lui fit son procès dans les regles; mais lorsque les volontés arbitraires ont remplacé la justice & les loix, de tels conseils ne sont plus de saison.

AUMONT, (Antoine d') petit-fils du précédent, se trouva en divers sieges & combats, eut le commandement de l'aile droite à la bataille de Rhétel en 1650, & contribua beaucoup au succès de cette jour.

née. Il fut fait maréchal de France en 1651, gouverneur de Paris en 1662, duc & pair en 1665; & mourut dans cette capitale en 1669, âgé de 68 ans.

AUNEZ. *Voyez* CEZELI.

AUNOY, (Marie-Catherine Jurelle de Berneville, comtesse d') veuve du comte d'Aunoy, mourut en 1705. Elle écrivit facilement dans le genre romanétique. Les gens frivoles lisent encore aujourd'hui ses *Contes des Fées*, 4 vol. in-12; & sur-tout les *Aventures d'Hippolyte, comte de Douglas*, in-12. Ses *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, depuis 1672 jusqu'en 1679*, sont pleins de fautes. De même que ses *Mémoires de la cour d'Espagne*, en 2 vol. où elle avoit vécu quelque tems avec sa mere; l'on y trouve des imputations injurieuses à cette nation estimable, & sur-tout des contes calomnieux sur l'inquisition: l'auteur avoit trop bien profité des leçons de M^{de}. des Loges, sa tante, qui étoit protestante, & qui lui avoit inspiré cette haine si naturelle à ceux de cette secte contre un tribunal si redoutable à l'erreur (*Voyez* VAYRAC). Tous ces Romans, fruits d'un peu d'esprit & de beaucoup de galanterie, ne peuvent plaire qu'à la paresse ou à la corruption. Son mari le comte d'Aunoy, accusé du crime de lèze-majesté par trois Normands, manqua de perdre la tête. Un des accusateurs le déchargea par un remords de conscience.

AVOIE. *V.* HEDWIGE (Ste).

AURAT. *V.* DORAT (Jean).

AURE (Ste.) ou AURÉE, de la race des Sarrasins en Es-

pagne, se retira dans un monastere. Les Infideles voulurent la tirer de ce saint lieu, & la faire renoncer au christianisme; mais ayant persévéré dans la foi, elle fut honorée de la couronne du martyre le 19 juillet 856.

AURELE, (Marc). *Voyez* MARC-AURELE ANTONIN.

AURELE, (S.) évêque de Carthage en 388, fut lié d'une étroite amitié avec S. Augustin, de qui il reçut de sages avis sur la conduite qu'il devoit tenir à l'égard des Donatistes. Il montra un grand zele pour ramener ces schismatiques au centre de l'unité; il assembla divers conciles pour discuter les difficultés qu'ils proposoient, & prit tous les moyens qui lui parurent les plus propres à rétablir la paix dans l'église. Son zele ne brilla pas avec moins d'éclat dans l'affaire des Pélagiens. Il fut le premier qui condamna Célestius, disciple de Pélage; & cette condamnation se fit dans un concile tenu en 412. Quatre ans après, il condamna Pélage lui-même dans un autre concile. Il anathématisa la doctrine de cet hérésiarque, avant que S. Augustin se fût mis sur les rangs pour la combattre. Ce saint évêque mourut en 423. S. Fulgence lui donne de grands éloges. Il est nommé sous le 20 de juillet dans le calendrier d'Afrique, qui est du cinquieme siècle.

AURÉLIEN, (Lucius Domitius Aurelianus) naquit dans un village de Pannonie, d'une famille obscure. Après avoir passé par tous les grades de la milice, il fut tribun, & défit les Francs à Mayence. Valérien, qui connoissoit son zele pour la

discipline, lui confia le soin de veiller sur tous les quartiers des troupes, pour l'y établir ou pour l'y maintenir. Un soldat ayant fait violence à une femme, il le fit écarteler, en l'attachant à deux branches d'arbres courbées de force. Les querelleurs, les ivrognes, les maraudeurs étoient fouettés sur le champ : *Enrichissez-vous*, disoit-il à ses soldats, *des dépouilles de l'ennemi, & non des larmes des citoyens*. Il fut élevé au consulat en 258; & Valérien, qui ne l'appelloit què le libérateur de l'Illyrie & des Gaules, & l'imitateur des Scipions, voulut faire les frais de sa promotion. Ulpus Crinitus, dont il avoit été lieutenant dans la Thrace, l'adopta; & Claude II, qui aimoit & estimoit sa valeur & sa sagesse, le fit général de l'Illyrie & de la Thrace. Après la mort de cet empereur, arrivée en 270, tous les suffrages se réunirent en faveur d'Aurélien. Elu par l'armée, il fut confirmé par le sénat & par le peuple. Il vainquit les Goths, les chassa de la Pannonie, battit les Vandales, les Marcomans & les Sarmates, assura la paix au-dehors & la tranquillité au-dedans. On lui reprocha d'avoir terni ses victoires, en punissant trop sévèrement, & même avec cruauté, de légers propos tenus à Rome sur ses défaites. Il quitta bientôt la capitale de l'empire, pour aller conquérir l'Orient sur Zénobie. Il traversa la Sclavonie & la Thrace, tailla en pièces les barbares, passa en Asie, prit Tyane en Cappadoce, & jura pendant le siège de cette ville qu'il n'y laisseroit pas un chien en vie; mais lors-

qu'il s'en fut rendu maître, il se calma, & dit aux soldats qui vouloient la mettre à feu & à sang, qu'il leur permettoit seulement de tuer tous les chiens qu'ils rencontreroient. Après avoir vaincu deux fois Zénobie, il la poursuivit jusqu'à Palmyre, où il l'assiégea. Cette reine, qui avoit conduit elle-même ses armées, n'encouragea pas moins fortement les assiégés, elle se défendit en grand capitaine & en femme piquée. Aurélien, impatient d'entrer dans la ville, lui écrivit pour l'inviter à se rendre. Zénobie se contenta de lui répondre : *Que c'étoit par la valeur, & non par des promesses, qu'on forçoit un ennemi à ouvrir ses portes*. Cette réponse ne fit qu'augmenter l'envie d'Aurélien de prendre la place. Elle se rendit bientôt après, l'an 273. Zénobie avoit tenté de se réfugier en Perse; mais Aurélien la fit arrêter & charger de chaînes. Palmyre, qui s'étoit révoltée quelque tems après, fut rasée, & les habitans passés au fil de l'épée. Aurélien, avant cette révolte, avoit déjà fait périr plusieurs partisans de Zénobie, entr'autres le fameux philosophe Longin, auquel il attribuoit la lettre fiere de cette princesse. Il marcha ensuite contre Firmius, qui s'étoit fait proclamer empereur en Egypte pour venger Zénobie, le défit, & lui ôta la vie par des tourmens recherchés. Delà il vint attaquer Tetricus, qui dominoit dans les Gaules, & qui mit fin à la guerre en se soumettant. Aurélien, vainqueur de tant de peuples, orna son triomphe de captifs Goths, Alains, Roxelans, Sarmates, Francs, Sueves,

Vandales, Allemands, Ethiopiens, Arabes, Indiens, Bactriens, Géorgiens, Sarrasins & Perses. Zénobie & Terricus suivirent le char de triomphe. La première obtint des terres dans le territoire de Tivoli; & le second eut le gouvernement d'une partie de l'Italie. Aurélien lui dit, en le lui donnant: *Qu'il valoit mieux gouverner les beaux pays de l'Italie, que de régner au-delà des Alpes.* Aurélien, tranquille à Rome, l'embellit, la réforma, fit distribuer aux pauvres du pain & de la viande, remit les impôts, fixa le nombre des eunuques, & défendit d'avoir des concubines, si ce n'est une esclave. Il étoit en marche contre les Perses, lorsque Mnéfitee, l'un de ses affranchis, le fit tuer près d'Héraclée en 275. Ainsi mourut cet empereur, admiré & haï. Il ne laissa aucun ennemi aux Romains, qui ne l'en regretterent pas davantage. Sa cruauté dans les châtimens fit dire de lui: *Qu'il étoit bon médecin, mais qu'il tiroit un peu trop de sang.* On prétend que, dans ses différentes batailles, il avoit tué de sa main plus de 900 hommes. Il assistoit souvent au supplice des soldats condamnés à la mort ou au fouet. C'est surtout contre les Chrétiens que son humeur barbare s'est signalée; il en fit périr un très-grand nombre dans toute l'étendue de l'empire. Il fit cependant à leur égard un acte de justice, lors des troubles que l'hérésie de Paul de Samosathe occasionna à Antioche; en donnant gain de cause à ceux qui étoient dans la communion de l'Evêque de Rome, qu'il regardoit comme le chef & le grand pontife de cette religion, & en obligeant l'hé-

siarque d'abandonner la maison épiscopale à celui à qui le pape adresseroit ses Lettres. « C'étoit, dit un historien, une de ces ames brutes & grossièrement fieres, pour qui tout objet d'orgueil est bon, même le triomphe sur une femme. Naturellement dur & sans pitié, il n'avoit que rarement cette sensibilité apparente que l'amour-propre affiche un moment, pour tromper l'opinion publique, & se livrer ensuite avec plus de sécurité à des penchans atroces ». Il fut le premier empereur qui prit le diadème.

AURÉLIEN, (S.) fut placé sur le siège d'Arles en 546. Il envoya demander au pape Vigile le *Pallium* & la qualité de vicaire du saint-siège; des lettres de recommandation du roi Childebert sollicitoient la même grâce en sa faveur. Le pape l'accorda, & en conséquence il lui donna le pouvoir de terminer, assisté d'un certain nombre d'évêques, les différends qui pourroient naître entre les prélats soumis à sa juridiction. « Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, dit-il, il s'éleve des disputes sur la foi, ou s'il se présente quelque autre cause majeure, après avoir vérifié les faits & dressé votre rapport, réservez-en le jugement & la décision au siège apostolique; car nous trouvons dans les archives de l'Eglise romaine, que c'est ainsi qu'en ont usé à l'égard de nos prédécesseurs, ceux des vôtres qui ont été honorés de la qualité de vicaires du saint-siège ». Le St. évêque fit plusieurs établissemens utiles & édifiants; il instruisit

avec zèle & avec cette force que donne l'esprit de Dieu, le peuple & les rois, & donna une règle pleine de sagesse aux religieux d'un grand monastère qu'il avoit fondé à Arles. Il mourut saintement le 12 avril l'an 553, comme le prouve, contre quelques historiens, une inscription découverte en 1308, sur son tombeau, dans l'église de St. Nizier de Lyon. Aurélien est un des évêques d'Occident qui fut le plus alarmé de ce que Vigile avoit signé la condamnation des Trois Chapitres; ce pape lui écrivit une lettre pleine de modération & de raison pour le tranquilliser. Voy, VIGILE.

AURELIUS - VICTOR, (Sextus) Africain, vivoit dans le IVe. siècle, sous l'empire de Constance & de Julien l'apostat; né dans la pauvreté, il s'éleva par son mérite aux premiers emplois de l'empire. Il fut gouverneur de la seconde Pannonie en 361, & consul avec Valentinien en 369. Il composa, dit-on, une *Histoire Romaine*, que nous avons perdue, & dont il ne nous reste qu'un abrégé. Du moins la sécheresse de ce précis, qui ne contient presque que des dates, a fait conjecturer à quelques savans qu'il n'étoit pas de lui, & qu'il avoit composé un ouvrage plus étendu. Nous avons une édition de cet abrégé par madame Dacier, à l'usage du dauphin, Paris, 1681, in-4°. Les éditions, *cum notis variorum* d'Utrecht, 1696, in-8°, & d'Amsterdam, 1733, in-4°, sont estimées.

AURELIUS, (Cornelius) Hollandois, chanoine-régulier de St. Augustin, & précepteur d'Erasmus, fut honoré par l'em-

pereur Maximilien I de la couronne de poète. Son disciple devint plus célèbre que lui. Aurelius est auteur de deux Traités, l'un intitulé : *Defensio gloriae Batavinae*; & l'autre : *Elucidarium variarum quaestionum super Batavina regione*. Bonnaventure Vulcanius publia depuis ces deux Traités, sous le titre : *De situ & laudibus Bataviae*. On ne sait point quelle année il mourut; on croit qu'il vivoit encore en 1520.

AURELLI, ou plutôt **ARELLI**, (Jean Mutio) poète latin du XVIIe. siècle. Ses poésies sont dans les *Délices des Poètes latins d'Italie*. Il se proposa Catulle pour modèle, & ne s'éloigna que de ses obscénités. On trouve dans ses poésies de l'harmonie, de la délicatesse, de l'enjouement & de l'élégance. Le pape Léon X ayant donné le gouvernement d'une place à Aurelli, il fut trouvé mort quelque temps après, avec sa mule, au fond d'un puits. Les habitans, que ce gouverneur opprimoit, tirèrent de lui cette cruelle vengeance en 1520.

AURENG - ZEB, grand-mogol, se liguait avec un de ses frères contre son père Schah-Gehan, & l'enferma dans une dure prison, en 1660. Il se défit ensuite de son complice, & fit étrangler les deux autres frères qui lui restoit. Son père étant tombé malade, il lui envoya un médecin, ou, pour mieux dire, un empoisonneur, qui le fit mourir. Devenu paisible possesseur de l'empire, il crut expier ses atrocités, en se bornant au pain d'orge, aux légumes & à l'eau. Ce scélérat fut heureux dans toutes ses ex-

péditions. Il conquît les royaumes de Décan, de Visapour, de Golconde, & presque toute cette grande presque île que bordent les côtes de Coromandel & de Malabar. Il campoit ordinairement au milieu de son armée, de crainte que ses enfans ne le traitassent comme il avoit traité son pere. Il mourut en 1707, âgé de près de 100 ans; vie longue pour un homme agité sans cesse par l'image de ses crimes, qui en portoit les vengeurs dans son cœur, & qui dans ses enfans même ne croyoit voir que ses bourreaux. Voyez l'*Histoire de l'Empire du Grand-Mogol*, par le P. Carrou.

AURÉOLE, (Manius Acilius Aureolus) né dans la Dace, fils d'un berger, & berger lui-même, s'enrôla dans la milice, & devint général de l'empire romain sous Valérien. En 262, il délivra ce prince des deux tyrans Macriens; mais sa fidélité se démentit sous Gallien. Cet empereur étant parti pour aller faire la guerre aux Goths, Auréole, qui commandoit à Milan, se fit donner la pourpre impériale à la fin de 267. Gallien revint sur ses pas, & vainquit l'usurpateur dans une bataille rangée; mais ce prince ayant été assassiné sur ces entrefaites, Auréole se maintint encore quelque tems. Claude II, successeur de Gallien, tâcha de l'attirer hors de Milan, où il s'étoit réfugié, & lui ayant livré bataille, il le fit prisonnier. Le vainqueur voulut, par un mouvement de magnanimité, lui laisser la vie; mais les soldats, irrités de sa rebellion, le tuèrent en avril 268. Claude respecta cependant sa mémoire, donna des éloges à

ses talens supérieurs pour les armes, & lui fit élever un tombeau.

AUREOLUS. Voy. AURIOL. & ORIOL.

AURIA, (Vincent) né à Palerme en 1625, & mort dans la même ville en 1710, abandonna le barreau pour la littérature. Il fut assez mal partagé des biens de la fortune; mais il se consola avec les muses. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien, & quelques-uns en latin. Les premiers sont plus estimés que les seconds. Parmi ceux-là on compte une *Histoire*, assez recherchée, des *Grands-Hommes de Sicile*; à Palerme, 1704, in-4^o, & une *Histoire des vicerois de Sicile*, ibid., 1697, in-fol.

AURIFICUS ou ORIFICUS BONFILIUS, (Nicolas) carme de Sienne, a laissé divers ouvrages de morale & de piété. C'est lui qui a publié les *Œuvres de Thomas Waldensis*. Il vivoit encore l'an 1590, qui étoit le 60e. de son âge. Sa principale production: *De antiquitate & caeremoniis Missæ*, parut à Venise en 1572, in-8^o.

AVRIGNY, (Hyacinthe Robillard d') né en 1675 à Caen, jésuite en 1691, mourut l'an 1719. La régence des basses-classes ayant beaucoup affoibli sa santé naturellement délicate, on le fit procureur du college d'Alençon, où il resta comme inconnu, malgré ses talens. On a de lui: 1. *Mémoires chronologiques & dogmatiques, pour servir à l'Histoire Ecclésiastique depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions & des remarques critiques*, 4 vol. in-12. On s'est plaint que dans cet ouvrage estimable, par l'exactitude des dates & par plus

teurs faits très-bien développés, les remarques critiques sont poussées quelquefois jusqu'à la satire; & c'est sans doute ce qui l'a fait supprimer à Rome par un décret du 2 septembre 1727. Mais ce défaut est réparé par des avantages qu'on trouve rarement réunis dans les ouvrages de ce genre. Il n'est guere possible de traiter ensemble l'histoire & les dogmes de la religion avec plus d'ordre & d'intérêt. II. *Mémoires pour servir à l'Histoire universelle de l'Europe, depuis 1600 jusqu'en 1716*, à Paris, 1725, 4 vol. in-12, & réimprimés en 1757, en 5 vol., avec des additions & des corrections, par le Pere Griffet. Le discernement des faits, l'exactitude des dates, le choix des matieres, l'élégante précision du style, ont fait comparer cet ouvrage aux meilleurs abrégés chronologiques que nous ayons. D'Avrigny pèse les auteurs & leur témoignage; il les redresse, il écarte le faux, discute le douteux, & choisit presque toujours le vrai. Le seul défaut qu'on peut lui reprocher, est une partialité outrée, qui passe tout ce qu'on peut imaginer en fait de préjugés nationaux; il est peut-être le seul historien François qui ait osé justifier les cruautés atroces exercées dans le Palatinat; il le fait avec une contenance qui a de quoi étonner dans un homme de son état; mais il est à croire qu'il a travaillé sur des mémoires infideles & d'une prévention extrême.

AVRILION, (Jean-Baptiste-Elie) né à Paris en 1652, minime distingué par ses sermons & sa piété, mourut à Paris en 1729, âgé de 78 ans.

On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : I. *Méditations & Sentimens sur la Ste. Communion*, in-12. II. *Retraite de dix jours pour tous les états*, in-12. III. *Conduite pour passer saintement le tems de l'Avent*, in-12. — *pour passer saintement le tems du Carême*, in-12. — *pour passer saintement les octaves de la Pentecôte, du S. Sacrement & de l'Assomption*, in-12. IV. *Commentaire affectif sur le Psaume Miserere, pour servir de préparation à la mort*, in-12. V. *L'Année affective, ou Sentimens sur l'amour divin, tirés du Cantique des Cantiques*, in-12. VI. *Réflexions théologiques, morales & affectives sur les attributs de Dieu*, in-12. VII. *Commentaire affectif sur le grand précepte de l'amour de Dieu*, in-12. VIII. *Réflexions pratiques sur la divine enfance de J. C.*, in-12. IX. *Sentimens d'un Solitaire en retraite pendant l'Octave du St. Sacrement*, in-24. X. *Traité de l'Amour de Dieu à l'égard des hommes, & de l'Amour du Prochain*, in-12. XI. *Pensées sur divers sujets de Morale*, in-12. Tous ces ouvrages sont très-estimés par les hommes vertés dans les voies spirituelles & dans la connoissance des cœurs. Ils sont écrits avec beaucoup d'onction, d'une maniere attachante & persuasive. Le style est clair, noble & naturel.

AVRULOT, (Barbe d') Voy. MARIE DE L'INCARNATION.

AURIOL, (Blaise d') natif de Castelnauveri, doyen de l'église de Pamiers, & professeur de droit canon à Toulouse, demanda à François I, en 1533, à son passage par cette ville, d'accorder à l'université le titre de noble, & aux professeurs le

privilege de faire des chevaliers : ce prince le lui accorda. Pierre Daffis, docteur régent, & contre-ès-loix, titre qu'on donnoit aux docteurs qui avoient régenté 20 ans, mit à Blaise d'Auriol les éperons dorés, la chaîne d'or au cou & l'anneau au doigt, & fit un beau compliment au docteur-chevalier. Voltaire, d'après Eodin & René Herpin, prétend que des astrologues ayant prédit un nouveau déluge, Blaise d'Auriol, craignant de périr, fit faire une grande arche pour lui, ses parens & ses amis. Il mourut vers l'an 1540. Il se mêloit de poésie ; nous connoissons sa *Départie d'Amours*, à la suite de la *Chasse d'Amours d'Octavien de S. Gelais*, Paris, 1533, in-4°. *Les joies & douleurs de Notre-Dame*, en vers & en prose, Toulouse, 1520, in-4°. Le premier est fait d'après les Poésies de Charles duc d'Orléans, pere de Louis XII, dont le manuscrit est à la bibliothèque du roi de France. On a encore d'Auriol quelques ouvrages de jurisprudence, peu connus aujourd'hui ; mais le nom de l'auteur est toujours en vénération dans l'université de Toulouse.

AURIOL. Voyez ORIOL.

AURISPA, (Jean) natif de Noto en Sicile, secrétaire du pape Nicolas V, mourut vers la fin du XVe. siecle, dans un âge avancé, à Ferrare, honoré & chéri. On a de lui la *Traduction d'Archimede* ; celle du *Commentaire d'Hieroclès sur les vers dorés de Pythagore*, Bâle, 1543, in-8°.

AUROGALLUS, (Matthieu) natif de Bohême, professeur des langues dans l'aca-

démie de Wittemberg, mourut en 1543. Il publia une *Grammaire hébraïque & chaldaïque*, à Bâle, 1539, in-8°, & une *Géographie de la Terre-Sainte*. Il avoit travaillé à la Version de la Bible allemande, donnée par Luther.

AURORE, déesse de l'antiquité païenne ; elle ouvroit les portes du ciel, selon les poètes, & après avoir mis les chevaux au char du Soleil, elle le précédoit sur un char brillant, traîné par deux chevaux, un grand voile sur la tête reculé en arriere, semant des fleurs sur son passage, & embellissant la nature. Aurore, amoureuse du jeune Tison, l'enleva & l'épousa. Elle en eut Memnon, roi d'Abydos en Egypte. Après la mort de ce prince, elle versa tant de larmes, que la rosée du matin en fut produite. Ceux qui cherchent la vérité sous les enveloppes des fables, disent qu'Aurore étoit apparemment quelque reine, qui se levoit tous les matins avec Tison pour contempler le ciel. Mais ceux qui réfléchissent que les païens ont personnifiés & déifiés tous les êtres, ne voient ici qu'une de leurs fictions ordinaires. Ce n'est que lorsque l'histoire nous montre des rapports certains avec la fable, qu'on est fondé à croire qu'elle lui a servi de fondement.

AUROUX DES POMMIERS, (Matthieu) conseiller-clerc en la sénéchaussée de Bourbonnois, étoit prêtre & docteur en théologie. Il a publié un *Commentaire* fort estimé & rare sur la *Coutume de Bourbonnois*, 1732, 2 parties in-fol. En 1741, il a donné des additions à son ouvrage.

AUSONE, (Jules) pere du poëte de ce nom, natif de Basas en Aquitaine, vers l'an 287, premier medecin de l'empereur Valentinien, se fraya des routes nouvelles dans son art qu'il exerçoit gratuitement. Il étoit philosophe, mais sans faste, sans passions, sans desirs ambitieux; jouissant, dans la médiocrité, d'une paix précieuse. Il se vit élever aux honneurs, sans les rechercher. Il fut préfet de l'illyrie, & sénateur honoraire de Rome & de Bourdeaux. Il mourut dans une heureuse vieillesse, à l'âge de 90 ans. Son fils l'a célébré dans ses vers. Nous n'avons plus les livres de médecine d'Aufone le pere.

AUSONE, (Decius magnus) fils du précédent, professoit la grammaire & la rhétorique à Bourdeaux, lorsque Valentinien I le fit venir à Treves où étoit sa cour, & le choisit, en 367, pour précepteur de Gratiens son fils, qui étoit alors Auguste. Il fut élevé aux premieres dignités de l'empire; à celle de préfet du prétoire par Valentinien, & à celle de consul par Gratiens. Après la mort de ce dernier prince, arrivée en 383, il revint à Bourdeaux. Il y mourut en 394, dans la 85me. année de son âge. Aufone avoit de l'esprit, de la facilité, & une tournure de génie faite pour la poésie. La plupart de ses ouvrages manquent cependant de goût, & de ces autres qualités qui rendent estimables les productions de l'esprit. Ce qu'il a fait de meilleur, sont ses petits poëmes, & sur-tout sa dixieme Idylle, qui est une *Description de la Moselle*. Cette piece a été publiée séparément avec de longs commen-

taires par Marquard Fréher. Si Aufone eût mieux parlé latin, son Panegyrique de Gratiens seroit quelque chose d'achevé. Son but dans ce discours, étoit de remercier le prince de ce qu'il l'avoit élevé au consulat en 378. Quelques auteurs ont prétendu qu'Aufone étoit idolâtre; mais il est prouvé qu'il étoit chrétien, par son Idylle sur la fête de Pâques, ainsi que par son *Ephemeris*, qui est un poëme, où il enseigne à ses disciples la maniere de faire saintement toutes les actions de la journée. Les obscénités répandues dans quelques-uns de ses ouvrages, montrent qu'il étoit peu pénétré de l'esprit de sa religion. On croit qu'il se convertit sur la fin de ses jours, & qu'il y fut excité par l'exemple & les lettres de S. Paulin. Ce grand homme avoit été son disciple, & n'oublia jamais le soin qu'il avoit pris de sa éducation; il lui exprima sa reconnoissance de la maniere la plus forte & la plus tendre, en lui donnant les noms de *précepteur*, de *patron* & de *pere*, & en déclarant qu'il lui devoit tout :

Tibi disciplinas, dignitatem, literas,

Linguae, togae, famae decus,
Proventus, alius, institutus debeo,
Patrone, praceptor, pater, &c.

Caem. 10, v. 93.

La meilleure édition des Œuvres d'Aufone, est celle qui est connue sous le titre de *ad usum Delphini*, & qui fut publiée, en 1730, par l'abbé Souchai, & par l'abbé Fleury, chanoine de Chartres. L'abbé Jaubert en a donné une traduction, 1769, 4 vol. in-12. Aufone avoit composé les *Fastes Consulaires* juiv-

qu'à l'an 383 ; mais cet ouvrage est perdu.

AUSONE, (S.) prêcha l'évangile dans le territoire d'Angoulême, lorsque l'idolâtrie y régnoit encore. Ayant converti un grand nombre de païens, il se fixa parmi eux pour continuer de travailler à leur sanctification. Il eut le bonheur de répandre son sang pour la gloire de Jesus-Christ. On dit qu'il eut la tête tranchée par l'ordre des magistrats du lieu, ou par celui du chef des barbares qui s'étoient jetés sur les Gaules. Les reliques de S. Ausone furent brûlées par les Huguenots en 1568.

AUSPICE, (S.) évêque de Toul dans le Ve. siècle, étoit, selon S. Sidonius Apollinaris (*Lib. 4, Ep. 17*), l'un des plus illustres prélats des Gaules. Sa science profonde, son éloquence, sa foi, ses œuvres, tout le rendoit extrêmement recommandable. Le comte Arbogaste, ayant demandé à S. Sidonius quelques explications des livres saints, celui-ci le renvoya à S. Loup de Troyes ou à S. Auspice de Toul, comme à des prélats plus capables que lui, de satisfaire à sa demande. Il ne vécut guere au-delà de l'an 474. On trouve son nom, au 8e. jour de juillet, dans le martyrologe de Baronius, & dans celui de du Saussai. On a de lui une *Lettre* en vers, adressée au comte Arbogaste, alors gouverneur de Treves, & depuis, selon quelques auteurs, évêque de Chartres. Elle se trouve dans la Collection de du Chesne, tom. 1. Il y a une *Lettre* de S. Sidonius à S. Auspice pour lui recommander un nommé Pierre ; elle est la 10e. ou la 11e. du livre des

Lettres de Sidonius ; mais Baronius croit qu'il s'agit là d'un autre S. Auspice.

AUSSUN, (Pierre d') grand capitaine d'une famille noble & ancienne de Bigorre, servit pendant 40 ans avec beaucoup de réputation, & se distingua surtout à la bataille de Cérifoles en 1544. Il fut moins heureux à celle de Dreux en 1562. Le nombre des fuyards fut d'abord si grand, qu'il fut emporté par eux ; mais revenant sur ses pas, il se rangea près du duc de Guise, & contribua beaucoup à la victoire des Catholiques. Cependant la douleur, d'avoir fui devant l'ennemi, le toucha tellement, qu'il en mourut la même année à Chartres, suivant les uns, & à Paris, suivant d'autres.

AUSTREGESILE, (S.) *vulgo* S. OUTRILLE, archevêque de Bourges, né en cette ville l'an 551, mourut en 624, après avoir gouverné saintement son église pendant 12 ans. Avant que d'embrasser l'état ecclésiastique, il répondit à ses parens qui vouloient le marier : « Si j'avois une » bonne femme, je craindrois » de la perdre ; si j'en avois une » mauvaise, je craindrois de ne » pouvoir m'en défaire ». Le roi Gontran le respectoit comme son pere, & avoit souvent recours à ses lumières. Un nommé Bettelin, qui avoit détourné les finances du roi, en rejeta le crime sur ce Saint. Celui-ci soutint son innocence. Le prince, ne pouvant éclaircir l'affaire, en remit la décision à ce qu'on appelloit dans ce tems-là le *Jugement de Dieu* ; mais le jour même où ce jugement devoit avoir lieu, Bettelin tomba

de cheval & mourut misérablement, ce qui fut regardé généralement comme un effet de la vengeance divine, qui vouloit épargner au saint prélat cette épreuve judiciaire. Sa *Vie*, écrite par un auteur contemporain, a été publiée par Mabilion, & par les Bollandistes.

AUSTREMOINE, (S.) l'un des sept missionnaires envoyés dans les Gaules par l'église de Rome, vers l'an 250, fonda l'église de Clermont en Auvergne, & mourut en paix, après avoir opéré plusieurs conversions. Le détail de ses actions nous est inconnu. Mabilion a publié l'histoire de la translation des reliques de Saint Austremoine à Mauzac, avec des remarques.

AUTCAIRE. Voyez **OGÉR**.

AUTELS, (Guillaume des) poète françois & latin, naquit à Mont-Cenis, près de Charolles en Bourgogne, vers l'an 1529, & mourut vers 1580. Il savoit le grec & le latin, & en farcissoit ses vers. On a aussi de lui quelques ouvrages en prose de très-médiocre mérite. Des Autels avoit une Iris réelle ou feinte, comme tous les poètes de son tems. Il l'appelle *sa Sainte*, & déclare qu'il n'a eu pour elle qu'un amour pur, détaché des sens: on fait que ces amours romanesques ont été long-tems de mode. Voyez **PÉTRARQUE** & **NOVES**.

AUTHIER DE SISGAU, (Christophe d') né à Marseille, en 1609, bénédictin de l'abbaye de S. Victor, dans la même ville, institua à l'âge de 23 ans, en 1632, la congrégation des *Prêtres du S. Sacrement*, pour les missions & la direction des sémi-

naires. Authier fut fait évêque de Bethléem en 1651. Il gouverna son institut, confirmé en 1647 par Innocent X, jusqu'à sa mort, arrivée à Valence en 1667. Borely, prêtre de sa congrégation, a écrit sa *Vie*, Lyon, 1703, in-12, qui est un tableau des principales vertus religieuses & sacerdotales.

AUTHON. Voyez **AUTON**.

AUTOLICUS, fils de Mercure & de Chioné, selon les poètes, apprit de son pere le métier de voleur, avec le pouvoir de prendre différentes formes, & d'en donner à ses larcins: ce qui a fait dire à Ovide,

Nascitur Autolicus furtum ingeniosus ad omne.

AUTOLYCUS, philosophe grec, vers l'an 340 avant J. C., a laissé quelques *Traitéz d'Astronomie*, que Joseph Auria de Naples a mis en latin: sous ces titres *De Sphæra* & *De Syderum Ortu*. — Il ne faut pas le confondre avec **AUTOLYCUS**, philosophe du 2e. siècle, auquel S. Théophile, évêque d'Antioche, a adressé trois *Livres* contre les calomnieux de la Religion chrétienne.

AUTOMNE, (Bernard) natif de l'Agénois, avocat au parlement de Bordeaux, est auteur d'une *Conférence du Droit françois avec le Droit romain*, dont la 3e. édition a paru en 1629; il avoit alors 44 ans. Son *Commentaire sur la Coutume de Bordeaux*, 1644, 2 vol. in-fol., a été imprimé avec les observations de P. Dupin, Bordeaux, 1728, in-fol.

AUTON, (Jean d') & non pas **ANTON**, comme quelques-uns ont écrit, augustin,

abbé de l'Angle & historiographe de France sous Louis XII, écrivit l'*Histoire, depuis l'an 1499 jusqu'en 1508*, avec la fidélité d'un témoin qui dépose. Théodore Godefroi a fait imprimer les quatre premières années de cette Histoire en 1620, in-4°, & les deux dernières qui avoient paru dès 1615, in-4°, avec l'*Histoire de Louis XII par Scyffel*; les trois autres n'ont pas encore vu le jour. Il mourut en 1527.

AUTPERT ou AUSBERT, natif de Provence, bénédictin, abbé de St. Vincent de Volturne dans l'Abruzze, fit sur les *Psaumes*, le *Cantique des Cantiques*, & l'*Apocalypse*, des Commentaires, qu'on trouve dans la *Bibliothèque des Peres*, & dans la *Collection* de Martenne. Il mourut en 778. Il demanda au pape l'approbation de ses ouvrages, persuadé que rien n'étoit plus propre à constater l'orthodoxie d'un ouvrage que le jugement du chef de l'église.

AUTREAU, (Jacques d') peintre par besoin & poëte par goût, & constamment attaché à ces deux professions, mourut dans la pauvreté à l'hôpital des Incurables de Paris sa patrie, en 1745. D'Autreau, d'un caractère sombre & mélancolique, a fait des comédies qui ont fait rire, & qui amusent encore. Il avoit près de 60 ans, lorsqu'il s'adonna au théâtre, qui demande toute l'imagination & la vivacité de la jeunesse. Ses intrigues sont trop simples; on voit tout de suite le dénouement, & on perd le plaisir de la surprise. Les *Œuvres* d'Autreau ont été recueillies en 1749, en 4 vol. in-12. Le plus connu

des tableaux de ce peintre, est celui de Diogene, la lanterne à la main, cherchant un homme, & le trouvant dans le cardinal de Fleuri. D'Autreau vivoit fort retiré, méprisant tout ce que les autres estiment, & ne s'accordant avec le public que dans le peu de cas qu'il faisoit de lui-même.

AUVERGNE, (Martial d') Voy. MARTIAL D'AUVERGNE.

AUVIGNY, (N. Castres d') né dans le Hainaut, demeura quelque tems avec l'abbé des Fontaines, qui forma son goût. Il entra ensuite dans les chevaux-légers de la garde, & fut tué au combat d'Éttinghen en 1743, âgé de 31 ans. C'étoit un homme d'esprit & d'imagination. On a de lui : I. Les prétendus *Mémoires de Mde. de Barneveldt*, 2 vol. in-12. II. Un *Abrégé de l'Histoire de France & de l'Histoire Romaine*, par demandes & par réponses, 2 vol. in-12, qui peut être utile à la jeunesse. III. Les 3 premiers volumes & la moitié du 4e. de l'*Histoire de Paris*, en 5 vol. in-12. IV. Les 8 premiers volumes des *Vies des Hommes illustres de la France*, in-12. Le 9e. & le 10e. ont été publiés en 1744, par son frere, chanoine prémontré : il y a des anecdotes curieuses & des faits peu connus; mais l'auteur a préféré les ornemens du style, à l'exactitude historique. » Il ignoroit, dit un critique, » que l'affectation d'esprit, la » recherche des ornemens pré- » férés à l'exactitude historique, » qu'un ton quelquefois roma- » nesque, un style inégal, » trop exalté dans quelques » endroits, trop plat dans d'au- » tres, &c., sont des défauts » exclusifs

» exclusifs pour obtenir le titre
 » de bon historien; peut-être
 » la maturité de l'âge l'en eût-
 » elle corrigé ». M. Turpin, un
 des continuateurs de l'ouvrage,
 a porté ces défauts beaucoup
 plus loin.

AUXENCE, Ariens, de Capadoce, intrus dans le siege de Milan par l'empereur Constance, fut condamné dans un concile de 93 évêques, à Rome, en 372. Il étoit né pour être plutôt homme d'affaires, qu'évêque. Il ne savoit pas le latin; il ne connoissoit que l'intrigue. Il posséda pourtant cet évêché jusqu'en 374, année de sa mort. — Il ne faut pas le confondre avec **AUXENCE**, surnommé *le jeune*, qui voulut disputer, vers l'an 385, le siege de Milan à St. Ambroise; & que les Ariens reconnurent pour évêque. On voit dans les écrits de St. Ambroise un beau Sermon que ce Saint Docteur fit contre cet usurpateur.

AUXILIUS, prêtre du IXe. siecle, ordonné par le pape Formose, publia en 907 trois Traités contre le pape Sergius III, pour soutenir la validité des ordinations faites par Formose. Deux de ces Traités sont dans le *Traité des Ordinations* du P. Morin. Ils sont écrits avec beaucoup de fermeté & de liberté. L'auteur y démontre la validité des ordinations faites par des évêques illégitimes, pourvu cependant qu'ils soient véritablement évêques; que Formose, pour avoir été transféré d'un siege sur un autre, ne laisse pas d'être évêque légitime. Le P. Mabillon les a fait imprimer trois dans ses *Anales*, in-fol.

Tome I,

AUZANET, (Barthélemi) naquit en 1591, & fut reçu avocat en 1609. Il eut une place au conseil établi en 1665, pour la réformation de la justice. On le fit à cette occasion conseiller d'état. Il mourut en 1673, avec la réputation d'un magistrat éclairé & integre. On a de lui des *Notes sur la Coutume de Paris*, des Mémoires, des Arrêts, &c. Le recueil de ses ouvrages a été publié en 1708, in-folio.

AUZOLE. V. PEYRE (la).

AUZOUT, (Adrien) célèbre mathématicien du 17e. siecle, né à Rouen, mourut en 1691, membre de l'académie des sciences de Paris. Il inventa en 1667, le micrometre, sur lequel il publia un *Traité*, imprimé au Louvre dans le recueil de l'académie, in-folio, 1693. Quelques Anglois lui disputèrent la gloire de cette invention. Il eut encore la première idée d'appliquer le télescope au quart-de-cercle astronomique, dont quelques savans ont fait honneur à Piccard, qui perfectionna cette idée.

AXA, fille de Caleb, fut promise à celui qui emporteroit la ville de Cariat-Sepher, qui lui étoit échue en partage; ce que Othoniel ayant exécuté, il obtint Axa.

AXERETO ou **ASSERETO**, (Blaise) général des galeres de Genes, gagna en 1435 la fameuse bataille navale de l'isle de Ponce, où il fit prisonnier Alfonso V, roi d'Aragon, & plusieurs autres princes. Il se signala aussi contre les Vénitiens.

AXIOTHÉE, femme d'esprit, disciple de Platon, se déguisoit en homme pour aller

entendre son maître. D'autres femmes qui voulurent l'imiter, donnerent lieu à beaucoup de bruits défavorables à la vertu du *divin* Platon.

AYALA. *Voyez* INTERIAN & AJALA.

AYBERT, (S.) moine bénédictin du monastere de Saint Crepin dans le Hainaut, né en 1060 au diocèse de Tournai, fut ordonné prêtre par Burchard, évêque de Cambrai, avec un pouvoir particulier d'administrer dans sa cellule les sacrements de pénitence & d'eucharistie : pouvoir qui lui fut confirmé par Paschal II & Innocent II. Cependant il renvoyoit les pénitens à leurs évêques, à moins qu'ils n'eussent quelque répugnance à se confesser à eux. Il disoit tous les jours deux Messes, une pour les vivans, & l'autre pour les morts (*); & pratiquoit de très-grandes austerités : son abstinence sur-tout passoit pour une espece de prodige. Il mourut le jour de pâques de l'an 1140. Sa Vie a été écrite aussi-tôt après sa mort par l'archidiacre Robert, qui l'avoit connu beaucoup. Elle a été publiée par Surius & Bollandus.

AYGULFE (S.) ou **AYEUL**, vulgairement **S. Aoust**, archevêque de Bourges vers l'an 820, mourut le 22 mai 840. Théodulphe, évêque d'Orléans, lui donne de grands éloges, & le titre de patriarche, dans la 42e. Epître du IVe. liv. de ses poésies. On bâtit sur son tombeau une église qui porte encore son nom, & qui est une paroisse de l'archiprêtre de Châteauroux.

AYLE ou **AGILE, (S.)** fils d'Agnoald, l'un des principaux seigneurs de la cour de Childbert II, roi d'Austrasie, fut élevé dans l'abbaye de Luxeuil, où il embrassa la vie monastique. Sa piété & son zèle le firent choisir pour aller prêcher l'évangile aux Infideles de delà les Vosges, jusqu'en Baviere. A son retour, il fut élu abbé de Rebas, où il mourut en 650. Sa Vie, écrite par un anonyme, a été publiée par Mabillon.

AYLON, (Luc Vasquès d') Espagnol, conseiller du tribunal supérieur établi en 1509 à St.-Domingue, s'est rendu célèbre par ses expéditions dans le Nouveau-Monde. Vélasquès, gouverneur de Cuba, avoit fait un grand armement contre Fernand Cortès, qui lui envoya d'Aylon pour traiter d'un accommodement. Mais celui-ci n'ayant rien gagné sur l'esprit de Vélasquès, passa au Mexique, avec Narvaès, amiral de la flotte de Vélasquès; & voyant qu'il rejetoit aussi toute voie de conciliation, il lui fit intimer, sous peine de la vie, une défense de passer outre sans en avoir reçu les ordres de l'audience royale. Pour prévenir les suites de ce coup d'autorité, Narvaès fit embarquer d'Aylon sur une caravelle qu'il envoyoit à Cuba; mais d'Aylon engagea le patron de le mener droit à St.-Domingue. En 1520, il fit une expédition dans la Floride, qui lui valut des provisions de gouverneur de la province de Chicora, où les dépenses qu'il y fit, le ruinerent. On croit qu'il périt

(*) Un décret d'Honorius III a depuis réformé l'usage de dire plusieurs Messes, & ne l'a laissé subsister que pour le jour de Noël.

dans un second voyage de la Floride.

AYMAR, dernier comte d'Angoulême, mort en 1218, n'est connu dans l'histoire, que parce qu'en lui finit la postérité masculine des comtes d'Angoulême. Isabelle sa fille, morte en 1245, veuve de Jean Sans-Terre, épousa le comte de la Marche, dont l'arrière-petite-fille Marie, héritière de ce comté, le céda à Philippe-le-Bel. Il devint le partage de Jean, 5e. fils de Louis duc d'Orléans, fils de Charles V, qui passa près de 30 ans en otage en Angleterre, & mourut en 1467. Son fils Charles, mort en 1495, fut père de François I, qui le réunit à la couronne.

AYMAR, (Jacques) payfan de St.-Véran en Dauphiné, se vantoit de découvrir, par le moyen de la baguette divinatoire, les trésors, les métaux, les bornes des champs, les larrons, les homicides, les adulteres. On dit qu'il les poursuivoit à la piste, conduit par la seule agitation de la baguette qu'il tenoit à la main, & par les émotions violentes qu'il ressentoit dans les endroits par lesquels ils avoient passé. Quelques savans ont traité cette vertu occulte de chimere & d'imposture, d'autres ont soutenu qu'elle étoit naturelle, d'autres enfin y ont soupçonné de la magie: si les faits qu'on en raconte étoient vrais, il n'y auroit que ce dernier parti à prendre, comme l'a prouvé par des observations multipliées le P. Le Brun, dans son *Histoire critique des pratiques superstitieuses*, t. 1. Le P. Kircher, qui a profondément traité la matière des sympathies, du magnétisme,

& tous les secrets de la physique corpusculaire, observe également qu'aucune explication naturelle ne peut rendre raison des phénomènes de la baguette. *Ac proindè omnes ridendi sunt, qui virgulas illas bifurcatas manibus apprehensas, a tam subtili halituum vi concitari posse sibi imaginantur* (Mund. subtr. l. 10, sect. 2, cap. 7). La réputation qu'Aymar s'étoit faite dans sa province, ne s'est pas soutenue à Paris, où l'on assure qu'il a échoué à l'hôtel de Condé en 1693: ce qui a donné lieu à un auteur estimé de faire une observation applicable à une multitude de phénomènes de ce genre, en particulier, à tout ce que l'on raconte des magnétiseurs & des hydrosopes. « Une cause naturelle, dit-il, doit toujours agir de la même manière dans les mêmes circonstances physiques, & son effet ne peut dépendre des vues différentes des hommes; donc le tournoyement de la baguette n'est pas l'effet d'une cause physique & naturelle; il ne peut être que l'effet d'une cause capable de se contredire. Dieu l'ordonne ainsi, afin qu'on puisse se détromper, & que le mensonge ne prenne pas la consistance de la vérité; conformément à ce qui est écrit dans Isaïe. *Ego Dominus irrita faciens signa divinatorum & ariolos in furorem vertens* ». V. VALLEMONT.

AYMON, (Jean) écrivain Piémontois, accompagna en France l'évêque de Maurienne, en qualité d'aumônier. Il se retira ensuite en Hollande, où il embrassa le calvinisme. Quelques années après, il seignit de

vouloir rentrer dans l'église romaine. Clément, garde de la bibliothèque du roi, lui obtint un passe-port pour revenir en France. Le cardinal de Noailles lui fit avoir une pension, & le mit au séminaire des missions étrangères. Pendant ce tems-là, Clément lui donna une entière liberté dans la bibliothèque du roi; mais par la plus noire ingratitude pour tous les services qu'il en avoit reçus, il vola plusieurs livres; entr'autres l'original du *Synode de Jérusalem*, tenu en 1672. Il fit imprimer ce manuscrit en Hollande, avec des *Lettres de Cyrille Lucar*, & quelques autres pièces, sous ce titre: *Monumens authentiques de la Religion des Grecs, & de la fausseté de plusieurs Confessions de foi*, 1718, in-4°. Cet ouvrage a été vivement réfuté par l'abbé Renaudot, qui prouve l'ignorance crasse & la mauvaise foi de l'auteur. On a encore d'Aymon: I. *Les Synodes nationaux des Eglises Réformées de France*, imprimés en 1710, 2 vol. in-4°. II. *Tableau de la Cour de Rome*, 1707, in-12: ouvrage où il déploie tout le fanatisme des nouvelles sectes. III. Une mauvaise *Traduction des Lettres & Mémoires du nonce Visconti*, 1719, 2 vol. in-12.

AYRAULT. V. AIRAULT.

AZADE, (S.) eunuque de Sapor II, roi de Perse, fut une des victimes de la cruelle persécution contre les Chrétiens, ordonnée par ce prince en 341. Ce tyran ignoroit qu'Azade étoit Chrétien, ou bien il ne croyoit pas qu'on oseroit commencer l'exécution de son édit par les gens de son palais. Il fut si vivement touché de la mort d'A-

zade, qu'il estimoit pour sa fidélité & sa vertu, qu'il publia un autre édit, par lequel il restreignoit la persécution aux évêques, aux prêtres, aux moines & aux religieuses. Il y eut en cette occasion une multitude innombrable de martyrs de tout sexe & de tout âge, dont on ne fait pas les noms. Sozomene en compte seize mille; mais un ancien écrivain Persan en fait monter le nombre jusqu'à deux cent mille. On ne cessa de massacrer les Chrétiens depuis la sixième heure du vendredi saint, jusqu'au dimanche de la Pentecôte. « La croix, » dit S. Maruthas, qui a écrit » l'histoire de cette persécution, germa sur le bord des » ruisseaux de sang. La vue de » ce signe salutaire fit tressaillir de joie la sainte troupe » des fideles; elle les remplit » d'un nouveau courage qu'ils » inspirèrent aux autres. Enivrés des eaux fécondes du » divin amour, ils enfanterent » une race spirituelle digne de » leur succéder ». Assémani a publié les actes de S. Azade & d'autres martyrs Persans, durant cette persécution, dans le 1er. tome des *Acta mart. Orient.*

AZAEL, frere de Joab; étoit si léger à la course, qu'on le comparoit aux chevreuils. Il fut tué par Abner vers l'an 1053 avant J. C.

AZAEL. Voyez HAZAEL.

AZARIAS ou OZIAS, monta sur le trône de Juda, après le meurtre de son pere Amazias, l'an 810 avant J. C. Il marcha contre les Philistins, avec une armée de 300 mille hommes, & remporta de grands avantages sur eux. Il vainquit

ensuite les Arabes & les Ammonites. Il fit abattre les murs de Geth, de Jamnie & d'Azot. Ses victoires lui enflèrent le cœur; il voulut offrir de l'encens sur l'autel des Parfums, & s'attribuer les fonctions des prêtres, enfans d'Aaron. Il fut tout-à-coup couvert de lepre. Cette maladie l'obligea de renoncer aux fonctions de la royauté, & de demeurer de hors la ville jusqu'à sa mort; il pleura son péché, & mourut l'an 759 avant J. C. Il fut enterré dans les champs où étoient les tombeaux des rois, mais dans un endroit séparé, parce qu'il étoit lépreux. Joseph (Ant., l. 9, c. 11,) dit que lorsqu'Azarias entreprit d'offrir l'encens dans le temple, on sentit un grand tremblement de terre, & que le temple s'étant ouvert par le haut, un rayon de lumiere frappa le front du roi, & qu'aussi-tôt il fut couvert de lepre. Il ajoute que le tremblement de terre fut si violent, qu'une partie de la montagne, qui est à l'occident de Jérusalem, se détacha & roula l'étendue de quatre stades, & que par-là les jardins du roi furent endommagés par les terres qui y furent amoncelées.

AZARIAS, fils d'Obed, prophete qui fut envoyé par le Seigneur au-devant d'Asa, roi de Juda, qui venoit d'avoir remporté une victoire signalée sur Zara, roi de Chus, pour l'exhorter à demeurer ferme dans le culte du vrai Dieu. Le discours du prophete fit tant d'impression sur le roi, qu'il fit exterminer tout ce qui restoit d'idoles dans ses états, 2 Par. 15.

AZARIAS, capitaine Juit, à qui la garde de Jérusalem fut

confiée avec un autre capitaine nommé Joseph, par Judas Machabée. Ces deux officiers ayant appris l'heureux succès des armes de Judas, voulurent aussi rendre leur nom célèbre en allant combattre les ennemis; mais ils furent bien trompés dans leur attente, car ils furent vaincus par Gorgias près de Jamnia, & perdirent deux mille hommes pour avoir combattu sans ordre, & sans cet esprit qui donne la victoire sur les ennemis de Dieu: aussi l'Écriture-Sainte nous dit-elle qu'ils n'étoient pas du nombre de ceux par les mains desquels le Seigneur vouloit opérer le salut d'Israël: *Ipsi non erant de semine virorum illorum, per quos salus facta est in Israël.* I. Mach. 5.

AZARIAS. V. ABDENAGO.

AZARIAS, rabbin d'Italie, auteur d'un livre hébreu, intitulé: *La lumiere des yeux*, imprimé à Mantoue en 1574, 1 vol. in-12, dans lequel il discute plusieurs points d'histoire & de critique. Les livres des Chrétiens, qu'il connoissoit beaucoup, y sont souvent cités.

AZE, (le rabbin) compila le *Talmud de Babylone* l'an 500, ou 600, suivant le Pere Morin.

AZER. Voyez ASER.

AZEVEDO, (Ignace) jésuite, né à Porto en 1527, chef d'une troupe de 39 missionnaires, qui s'embarquerent en 1570 pour la conversion des sauvages du Brésil. Le nommé Souri, corsaire de Dieppe, s'étant rendu maître du navire qui les portoit, les immola tous aux mânes de Calvin, dont il avoit embrassé les dogmes. L'élégant auteur du *Theatrum*

crudelitatis, observe que les hérétiques, non contents d'une criminelle indifférence à l'égard de l'instruction des Barbares, empêchoient encore, par des cruautés atroces, les Catholiques de leur porter la lumière de la foi :

... *Fluētusque sacro scelerata
cruore*

*Inficit, externis Christum ut procul
arceat oris;*

*Scilicet ut genio quæ negligit ipsa
necando,*

*Per cædes adimat populis ea dona
remotis.*

Le Pere de Beauvais, jésuite, a écrit la *Vie du Pere Ignace Azevedo, l'histoire de son martyre & de celui de ses 39 compagnons*, 1744, in-12. On y voit le décret du pape Benoît XIV, du 21 septembre 1742, préparatoire à leur béatification. — Il ne faut pas le confondre avec Louis AZEVEDO, autre jésuite Portugais, qui a prêché avec succès l'Évangile en Éthiopie, & mourut en 1634, âgé de 61 ans. Il a traduit en langue éthiopienne le Nouveau Testament, & un Catéchisme.

AZON, (Azon Portius) juriconsulte du XIIe. siècle, surnommé *le Maître du Droit & la source des Loix*, professeur de jurisprudence à Bologne & à Montpellier, étoit si ardent dans la dispute, qu'un jour il tua son adversaire d'un coup de chandelier. On ajoute, que pendant sa prison ils'écrioit souvent : *Ad bestias, ad bestias*; pour qu'on eût recours à la loi qui porte ce titre, & qui ordonne qu'on modere la peine d'un coupable qui a excellé dans quelque science ou dans quelque art. Ses juges fort ignorans,

s'imaginant qu'Azon les appelloit par le nom qu'ils méritoient, le condamnerent à mort vers l'an 1200, & le priverent des honneurs de la sépulture. Cependant quelques historiens, fondés sur les auteurs contemporains, ne conviennent point de cette fin funeste d'Azon, qu'ils traitent de fable. Nous avons de lui une *Somme & des Commentaires sur le Code & les Constitutes*, Spire, 1482, in-fol.; mais on ne les consulte plus à présent.

AZOR, (Jean) jésuite Espagnol, professeur à Alcalá & à Rome, mourut dans cette dernière ville en 1603. Il laissa des *Institutions morales & d'autres ouvrages*. Ces institutions jouissoient du suffrage de Bossuet, qui en recommande la lecture dans ses statuts synodaux. Clément VIII en a autorisé l'impression par un bref rapporté au commencement du premier volume. On en a fait différentes éditions à Rome, à Venise, à Cologne, à Lyon, &c.

AZPILCUETA, (Martin) surnommé *Navarre*, parce qu'il étoit né dans le royaume qui porte ce nom, fit ses études en France, à Cahors & à Toulouse. Devenu prêtre & chanoine-régulier de S. Augustin, il enseigna la jurisprudence à Toulouse, à Salamanque & à Coïmbre, étoit consulté de toutes parts, comme l'oracle du droit. Son ami Barthélemi Caranza, dominicain, archevêque de Toledé, ayant été mis à l'inquisition à Rome, sur des accusations d'hérésie, Navarre parut à 80 ans pour le défendre. Le pape le fit pénitencier. Il étoit d'une santé très-

délicate, mangeoit peu, & avoit une si grande charité pour les pauvres, qu'il n'en rencontroit jamais sans leur donner l'aumône; on remarquoit que sa mule s'arrêtoit lorsqu'elle en voyoit venir. Il mourut à Rome le 21 juin 1580, à 93 ans. Le recueil de ses Ouvrages à été imprimé en 6 vol. in-fol. à Lyon en 1597, & à Venise, 1602. On y trouve plus de faveur que de précision, mais par-tout d'excellens principes, une raison droite & saine. Il étoit oncle de S. François-Xavier, par sa sœur, Marie Azpilcueta, mere du Saint. Il vouloit accompagner son neveu dans le voyage des Indes, & se consacrer à la conversion des Infideles: mais ce courage étoit au-dessus de ses forces.

» J'aurois fini là mes jours,
 » dit-il dans son *Manuel*, si
 » Xavier, à cause de mon âge,
 » ne m'eût jugé incapable des
 » fatigues de sa mission, & s'il
 » ne m'eût écrit, en partant,
 » que je me consolasse de son
 » absence par l'espérance de
 » nous voir au ciel ».

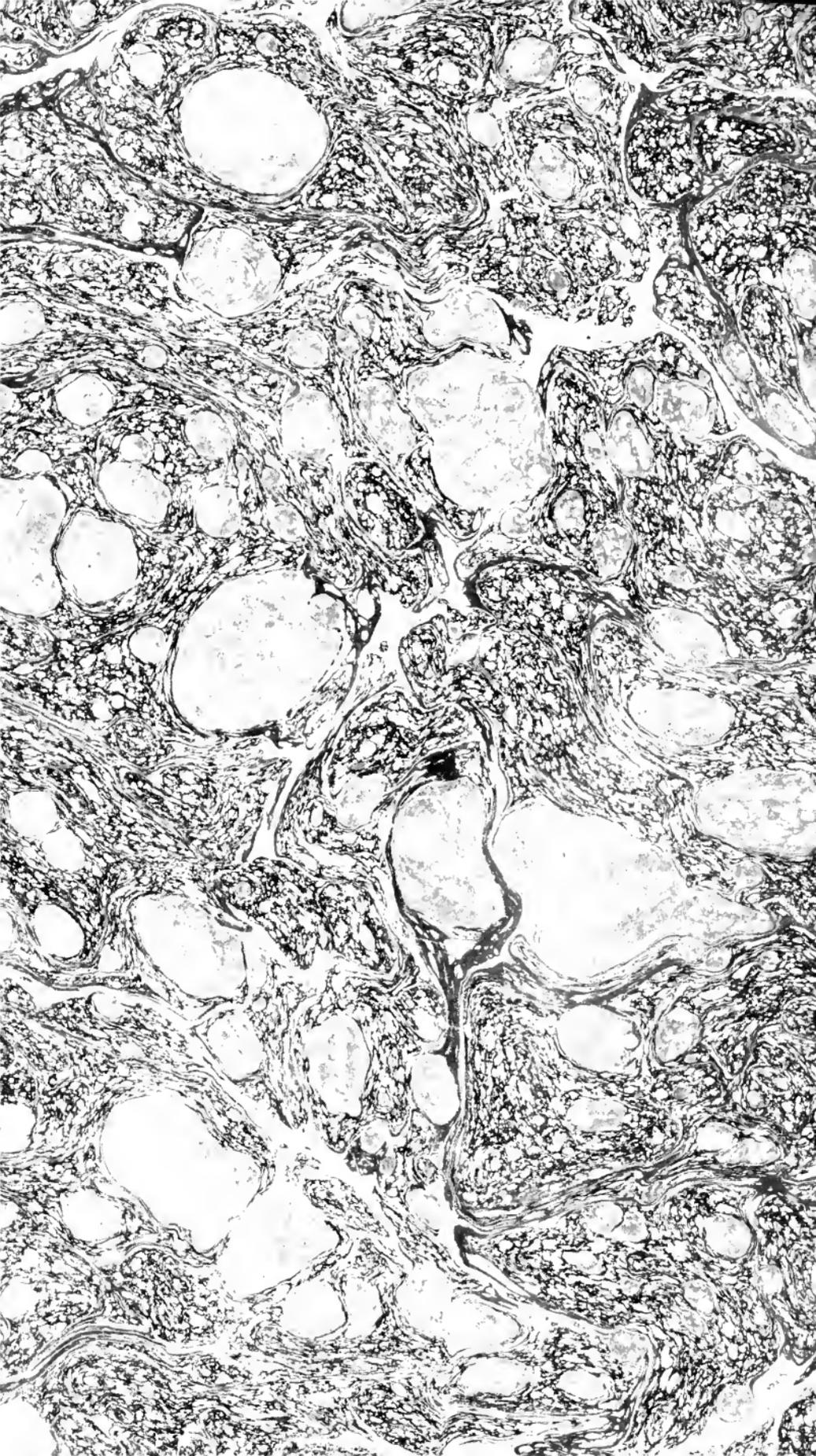
AZZOLINI, (Laurent) né à Formignagno dans le duché d'Urbain, d'une famille noble, devint évêque de Narni en 1630, & secrétaire d'Urbain VIII. Il eut bien de la peine à quitter son église pour accepter cet emploi, étant extrêmement atta-

ché à ses ouailles, dont il étoit chéri; mais le pape vouloit l'avoir auprès de sa personne, & l'auroit élevé au cardinalat, s'il n'étoit mort à la fleur de l'âge. Il a laissé des *Satyres*, en Toscan, Venise, 1686, in-8°; elles sont sagement écrites & pleines de bonne morale; il y a de la vivacité & de l'élevation.

AZZOLINI, (Decius) né à Fermo dans la Marche d'Ancone, le 23 avril 1623, fut nommé cardinal-diacre par Innocent X, le 9 mars 1650. La reine Christine, qui avoit fixé son séjour à Rome, eut pour lui des attentions & une confiance extraordinaire. Alexandre VII l'avoit donné à cette princesse, pour régir ses affaires fort dérangées par ses profusions, & par le peu d'exactitude qu'on avoit à lui payer ses pensions. D'abord elle fut peu contente de cette précaution, mais elle en comprit ensuite la nécessité & la sagesse. Elle fit d'Azzolini son ami & son héritier; mais il ne jouit que 50 jours de cette succession. Il mourut en 1689, à 67 ans. Avant d'être cardinal, il avoit été secrétaire des brefs *ad Principes*, & s'étoit distingué tellement dans cet emploi par sa belle latinité, par la délicatesse & la sublimité de ses pensées, qu'Innocent X l'appelloit l'*Aigle*.







PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

CT
L43
F45
1797
t.1

Feller, François Xavier de
Dictionnaire historique

